BYZANTINISCHE ZEITSCHRIFT

UNTER MITWIRKUNG ZAHLREICHER FACHGENOSSEN

MIT UNTERSTÜTZUNG DES THERIANOSFONDS
DER KÖNIGL. BAYERISCHEN AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN

HERAUSGEGEBEN VON

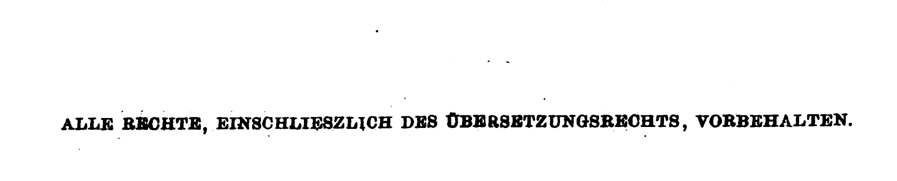
KARL KRUMBACHER
O. Ö. PROFESSOR AN DER UNIVERSITÄT ZU MÜNCHEN

ZWÖLFTER BAND. JAHRGANG 1903.





LEIPZIG,
DRUCK UND VERLAG VON B. G. TEUBNER.
1903.



Inhalt des zwölften Bandes.

I. Abteilung.

II. Abteilung.

III. Abteilung.

Verzeichnis der Autoren
der in der III. Abteilung erwähnten Schriften.

I. Abteilung.

Les Colonies d'Orientaux en Occident au commencement du moyen-âge.

V^e—VIIIe siècle.

Mémoire présenté au XIIIe Congrès des Orientalistes à Hambourg, 8e section.

Depuis plus de cent ans, en France comme en Allemagne, les historiens se sont appliqués à déterminer les éléments romains et germaniques dont l'amalgame a formé la civilisation de l'Occident: très peu d'entre eux au contraire se sont demandé si des influences plus lointaines ne s'étaient pas exercées sur la société barbare: le rôle de la culture orientale en Occident a été sinon négligé entièrement, du moins à peine signalé. Dès le XVIIIe siècle une discussion s'était engagée à l'Académie des Inscriptions à Paris au sujet d'un passage de Grégoire de Tours[1]) qui atteste l'existence d'une colonie de Syriens à Orléans. Ce témoignage heurtait à tel point les idées reçues qu'un académicien vit une mauvaise leçon dans l'expression «*lingua Syrorum*» et proposa de lire «*lingua suorum*». Un de ses confrères, Bonamy, réfuta cette opinion et dans un mémoire, recueillit d'autres textes de Grégoire de Tours qui mentionnent des colonies semblables.[2]) Le même sujet fut effleuré plus tard par de Guignes[3]) dans une étude sur le commerce français dans le Levant avant les croisades. De nouveaux textes et un grand nombre d'inscriptions découvertes dans le cours du XIXe siècle sont venus convaincre les plus incrédules, et il est maintenant admis que non seulement à l'époque mérovingienne des colonies d'Orientaux habitaient les grandes villes d'Occident, mais que leur existence remonte beaucoup plus haut et qu'on peut en découvrir les

1) Histor. Franc. VIII, 1.

2) Mémoire de l'Académie des Inscript. XXI, p. 96 et suiv.

3) Id. XXXVII, p. 467 et suiv.

traces dès l'époque de l'ère chrétienne. Dans un mémoire sur «l'histoire des Syriens en Occident» Paul Scheffer-Boichorst a montré que depuis la conquête de l'Orient par les Romains il y avait eu un courant ininterrompu d'émigration qui avait porté les Asiatiques à venir exercer à Rome et dans les villes italiennes les métiers de mimes, de baladins, de grammairiens, de banquiers et surtout de marchands.[1]) Les textes intéressants et les inscriptions qu'il a recueillis sont surtout antérieurs au commencement du moyen-âge. Ils permettent de conclure à l'existence de corporations de marchands syriens dans les principales villes d'Italie, de Gaule, d'Espagne, d'Afrique, et même de Bretagne. Les Orientaux ont donc précédé les barbares en Occident, et c'est là un premier point qu'il est intéressant de constater. Avant le VIe siècle leur action sur la société romaine ne semble pas avoir été nulle. Ils ont introduit en Occident un grand nombre de produits agricoles et de cultures nouvelles. Comme leurs ancêtres les Phéniciens ils semblent avoir eu le monopole de certaines industries de luxe, la teinture de pourpre par exemple et plus tard le tissage de la soie importée à grands frais d'Extrême-Orient.[2]) Ils ont dû contribuer aussi à répandre les cultes orientaux de la Grande Déesse, d'Isis, de Mithra dont les inscriptions révèlent l'extension. Enfin ils ont été dans une certaine mesure les artisans de la propagande chrétienne. Malgré tout leur action ne paraît pas avoir été bien profonde, et il est impossible de dire qu'avant l'époque des invasions ils aient entamé la culture gréco-romaine. Ils ne pouvaient rien contre une civilisation supérieure à beaucoup d'égards à la leur et loin d'avoir le monopole du commerce et de l'industrie, ils avaient eux-mêmes à soutenir la concurrence des corporations innombrables et de tout genre dont les inscriptions nous révèlent l'existence dans tout l'Empire.[3])

En a-t-il été de même à l'époque barbare? Lorsqu'après les invasions germaniques la civilisation romaine s'est affaiblie, lorsque le commerce et l'industrie ont disparu peu à peu en même temps que les villes s'amoindrissaient, le rôle des Orientaux a-t-il gagné en importance? La civilisation européenne du moyen-âge leur doit-elle quelques-uns de ses caractères? Ont-ils participé à l'élaboration des conceptions artistiques, intellectuelles, religieuses qui ont été celles des

---

1) P. Scheffer-Boichorst, Kleinere Forschungen zur Geschichte des Mittelalters. IV. Zur Geschichte der Syrer im Abendlande (Mitteil. des Instituts für österreichische Geschichtsforschung, IV. Bd., Innsbruck 1885, p. 520—50).

2) Id.

3) Voir l'étude si complète de Waltzing sur les Corporations dans l'Empire romain, Bruxelles 1899.

barbares? Telle est la question qui domine les origines du moyen-âge occidental. On a souvent signalé jusqu'ici l'existence des Orientaux en Occident[1]); on n'a pas encore cherché à déterminer dans une étude d'ensemble la part qui leur revient et s'il leur revient une part quelconque dans la civilisation européenne.

Chapitre premier.

Les Colonies d'Orientaux.

Sous le nom collectif de «Syriens», des Grecs, des Asiatiques, des Égyptiens sont venus s'établir dans les principales villes d'Occident. Leur existence nous est révélée, soit par des inscriptions funéraires dont quelques-unes sont datées d'après le calendrier syrien[2]), soit par les récits et les allusions des auteurs. Il suffit, pour rencontrer leurs traces, de parcourir les provinces de l'empire romain.

1. *Rome.* C'est en Italie et surtout à Rome que nous trouvons les plus importantes colonies. Dès l'antiquité les auteurs satiriques se plaignaient déjà de l'invasion des Syriens à Rome[3]); les Romains de vieille roche les méprisaient comme une race inférieure et les regardaient comme prédestinés à la servitude.[4]) Quelques-uns cependant parvenaient à s'élever dans la hiérarchie sociale, comme cet Archias d'Antioche qui fut le client de Cicéron et obtint, grâce à Lucullus, le droit de cité romaine.[5]) Au IIIe siècle après l'ère chrétienne on trouve une corporation de marchands de Gaza établis à Ostie, où arrivent les produits de l'Orient destinés à Rome[6]); elle est placée sous la protection du pouvoir et dédie une statue solennelle à l'empereur Gordien III. Enfin au Ve siècle nous retrouvons les marchands orientaux à Rome, assez nombreux pour exciter la jalousie des commerçants indigènes. Une novelle de Valentinien III en 440 expulse les «graeci negotiatores» ou «pantapolae», qui vendaient toute sorte de marchandises de détail et faisaient une grande concurrence aux «tabernarii», boutiquiers. Plus tard, il est vrai, ils sont rappelés à la suite d'une famine.[7]) Bientôt

1) Notamment de Guignes et Bonamy au 18e s. (v. plus haut) — Le Blant, Inscriptions chrétiennes de la Gaule (Introduction) — Allmer, Mem. Soc. Antiq. de France, 1865, p. 1—19 — Courajod, Leçons de l'école du Louvre t. I — Marignan, La civilisation mérovingienne t. I etc.

2) Le Blant, Inscriptions chrétiennes de la Gaule, Introduction t. II.

3) Martial, Epigr. X, 76. — Juvenal Sat. I, 113—16; III, 58—66 (Iam pridem Syrus in Tiberim defluxit Orontes v. 62).

4) Liv. XXXVI, 17 «levissima genera hominum et servituti apta». — Id. XXXV, 49. — Cicéron, De prov. consul. V, 10 «nationibus natis servituti».

5) Pro Archia poeta passim.

6) C. I. G. 5892. 7) Cod. Theod. V, prologue et I, 1.

un quartier de Grecs et d'Orientaux se développa à Rome au pied de l'Aventin, le long de la voie d'Ostie. Le Liber Pontificalis cite l'église Ste Marie in Cosmedin ou Ste Marie «in Schola Graeca», et un endroit voisin s'appelait les Blachernes.[1]) Un poëte latin de la même époque, Amoenus, dans le récit d'un miracle de St Martin, met en scène un Égyptien qui se rend à Rome[2]), et en effet il y avait encore au VIe siècle une corporation de marchands d'Alexandrie sous l'invocation de St Ménas.[3]) Ces Orientaux avaient su gagner la protection des papes, et l'on voit en 594 un certain Cosmas poursuivi par des créanciers de Sicile demander secours à Grégoire le Grand. Deux lettres du pape lui sont consacrées.[4])

Cet exemple montre la place que tenaient les Orientaux à Rome au VIIe siècle. Les diplômes de cette époque témoignent qu'à la suite de l'expulsion des Goths et de la conquête de l'Italie par les armées byzantines des familles de fonctionnaires d'origine orientale s'établirent à Rome.[5]) Les professions libérales ne leur étaient donc pas fermées, et St Augustin parle d'un avocat célèbre, Hierius, Syrien établi à Rome également renommé dans l'éloquence grecque et l'éloquence latine.[6]) Enfin ce qui atteste par dessus tout l'influence que Grecs et Syriens avaient acquise à Rome, c'est que d'après le témoignage du «Liber Pontificalis» ils avaient su gagner une place prépondérante dans le clergé romain et pousser quelques-uns des leurs jusqu'à la chaire de St Pierre. Du Ier au Ve siècle dix papes seulement sont mentionnés comme étant d'origine orientale[7]) et un seul d'entre eux, Anicitus (150—153), était Syrien, originaire d'Emèse.[8]) Pendant le VIIe et le VIIIe siècle au contraire, au moment où l'Italie est replacée sous la domination byzantine, presque tous les papes sont orientaux: huit sont

---

1) Gregorovius III, p. 488—9. — Diehl, Exarchat de Ravenne p. 278—9. — Liber Pontificalis 341. 2) Patr. Lat. LXI, 1079—80.

3) De Rossi, Inscript. christ. U. R. II, 454—5.

4) Greg. Magn., Epist. III, 58 (P. L. LXXVII, 696).

5) Voy. les exemples cités par Diehl (Exarchat de Ravenne, p. 277). Au VIIIe siècle le consul Theodoxius et le comte Anastase reçoivent des terres d'église en location du pape Grégoire II (715—31) — Id. Lib. Pontif. 224, donation au patrimoine de St Pierre du domaine d'un certain Théodore sous le pape Zacharie (741—52).

6) St August. Confess. IV, 14.

7) Ce sont: Anaclet (84—95) (Lib. Pont. 5) — Evariste (96—108) (Lib. Pont. 6) — Télesphore (Lib. Pont. 9) — Hygin (138—149) (Lib. Pont. 10) — Anicitus (150—3) (Lib. Pont. 12) — Eleuthère († 185) (Lib. Pont. 14) — Anterôs (Lib. Pont. 20) — Xystus (257—8) (Id. 25) — Eusèbe (309) (Id. 32) — Zosime (417—18) (Id. 43). 8) Id. 12.

des Grecs[1]) et cinq sont d'origine syrienne.[2]) Qu'il y ait à ce fait une raison politique et que les empereurs byzantins aient favorisé leurs compatriotes, c'est ce que nul ne contestera; mais encore fallait-il qu'il y eût dans le clergé romain une élite d'Orientaux capables d'accepter le fardeau du pouvoir pontifical. Or l'existence de ce clergé oriental à Rome est une des principaux indices de l'influence sociale que les Grecs et les Syriens y exerçaient.

Quelques maigres détails qui nous sont fournis par les biographes des papes nous permettent de nous faire une idée de la carrière suivie par ces étrangers, venus à Rome de tous les points du monde oriental. Un des exemples les plus frappants est celui de Sergius né à Palerme d'un père originaire d'Antioche. Il vint à Rome sous le pontificat du pape Adéodat (672—76), entra dans le clergé romain et grâce à sa science musicale, fut attaché au «chef des chantres». Il parvint, après avoir reçu tous les ordres, à la prêtrise, sous le pape Léon II (682—3), Oriental comme lui, et fut gratifié du titre de S[te] Susanne. Après la mort du pape Conon (687), deux factions se formèrent, quand il s'agit d'élire son successeur; la guerre civile allait éclater à Rome, lorsqu'un tiers parti se forma et choisit Sergius à cause de la vénération dont il était l'objet.[3]) Au siècle suivant, un autre Syrien, Grégoire III (731—41), dut son élection à la réputation de science qui l'entourait. «Il connaissait aussi bien le grec que le latin, retenait par cœur les psaumes dans leur ordre et était rompu, grâce à des exercices subtils, à leur interprétation».[4]) Les Orientaux se faisaient donc remarquer par leur science ecclèstiastique et lui devaient en partie leur succès: c'est là un détail intéressant à retenir.

L'élément oriental était aussi renforcé à Rome par des arrivages continuels de voyageurs, exilés comme S[t] Athanase[5]) ou surtout pèlerins désireux de vénérer les reliques des Apôtres. Ce mouvemeut qui peut être rapproché de celui qui poussait à la même époque les Occidentaux en Palestine, devait être fécond en résultats. Les voyages des Orientaux à Rome étaient une tradition ancienne, ainsi que le prouve l'in-

1) Boniface III (606—7) fils d'un Grec établi à Rome (Lib. Pont. 115) — Théodore (642—9) fils d'un évêque de Jérusalem (Id. 75) — Agathon (678—81) Grec de Calabre — Léon II (682—3) Grec de Sicile — Conon (686—7) du thème des Thracésiens (Id. 85) — Jean VI (701—5) (Id. 87) — Jean VII (705—7) (Id. 88) Grec de Rossano et fils d'un haut fonctionnaire — Zacharie (741—52) (Id. 93).

2) Jean V (685—6) de la province d'Antioche (Lib. Pont. 84) — Sergius (687—701), même origine (Id. 86) — Sisinnius (708) (Id. 89) — Constantin (708—15) (Id. 90) — Grégoire III (731—41) (Id. 92).

3) Lib. Pontif. 86. 4) Id. 92.

5) V. Montalembert, Moines d'Occident I.

scription d'Abercius qui relate peut-être le pélerinage d'un évêque d'Hiérapolis en Phrygie au III[e] siècle.[1]) Nous voyons qu'au VI[e] et VII[e] siècles, c'est-à-dire à l'époque où l'Italie était rattachée à l'empire byzantin, ces pélerinages sont assez fréquents. Dans son apologie du pape Honorius, S[t] Maximus invoque le témoignage d'un abbé Anastase qui est revenu «de l'ancienne Rome».[2]) Sous Grégoire le Grand, Jean, abbé d'un monastère de Perse, entreprend ce voyage «pour vénérer les tombeaux des apôtres Pierre et Paul». Un jour il se plaça sur le passage du pape pour le saluer et l'adorer à la manière orientale, mais Grégoire sans lui laisser le temps de se prosterner, s'agenouilla le premier devant lui et lui remit trois pièces d'or.[3]) D'autres montraient moins de désintéressement et venaient à Rome dans l'espoir de rapporter en Orient des reliques. Dans une de ses lettres, Grégoire le Grand dénonce des moines grecs qui venaient la nuit dans le cimetière de la basilique de S[t] Paul-Hors-les-Murs et violaient les sépultures afin d'emporter des reliques dans leur pays.[4]) Il est vrai que les Occidentaux ne se conduisaient pas autrement en Orient. Plus tard c'était un patriarche de Constantinople, Pyrrhus, qui venait à Rome pour fuir l'hérésie que voulait lui imposer Constant II, en 641.[5]) Enfin l'auteur du «Pratum Spirituale», Jean Moschus, avant d'écrire ses vies de pères, parcourut toute la chrétienté et vint à Rome pour y recueillir des témoignages sur les saints.[6]) Quelques-uns de ces voyageurs se fixaient définitivement à Rome. Tel fut ce moine Denys «Scythe de naissance, mais entièrement Romain d'habitude» qui est connu dans l'histoire sous le nom de Denys le Petit et rendit, par ses traductions d'ouvrages grecs en latin, de si grands services à la science ecclésiastique.[7])

Enfin la colonie orientale de Rome devint si importante au VIII[e]

---

1) Cette inscription datée de 216 ap. J.-C. est regardée comme authentique depuis que des fragments en ont été retrouvés par Ramsay en 1881 et 1883 en Phrygie. Voy. de Rossi, Inscript. christ. U. Romae II, 1, 1888, p. XIII—XXIV — Duchesne, Rev. Quest. Histor. XXXIV, 1883, p. 1—33 — Ficker a essayé de montrer qu'il s'agissait d'une inscription païenne relative aux mystères de Cybèle (Sitzungsber. der Akad. der Wissenschaften zu Berlin 1894, p. 87 et ss.).

2) P. L. LXXX, p. 487.

3) Jean Moschus, Pratum Spirituale, cap. 151 (P. L. LXXIV, p. 196).

4) Greg. Magn., Epist. IV, 30 (P. L. LXXVII, p. 702).

5) Ce voyage eut lieu sous le pape Théodore (642—49), Lib. Pont. 75. Pyrrhus se brouilla plus tard avec le pape et fut excommunié pour avoir répudié les engagements qu'il avait souscrits en présence du clergé et du peuple romain.

6) Ce voyage eut lieu à la fin du VII[e] siècle. Photius, Bibliotheca CXCIX.

7) Cassiod., De Institut. divin. litter. XXIII (P. L. LXX, p. 1137).

siècle qu'il s'éleva dans la ville des monastères soumis à la règle de S[t] Basile. Les actes du concile tenu au palais de Latran en 649, sous le pape Martin I, pour condamner le «Type» de Constant, nous montrent ces moines orientaux organisés en véritable corporation, *τὸ κοινὸν τῶν ἐνθάδε παροικούντων Γραικῶν ἡγουμένων καὶ μοναχῶν.*[1]) Au moment où le concile était en séance, le primicier des notaires annonça aux pères que «de très révérends abbés, prêtres et moines grecs, qui habitent depuis plusieurs années dans cette cité romaine», demandaient à paraître devant le concile. Sur l'ordre du pape quatre abbés furent introduits: Jean de S[t] Sabas, Théodore abbé d'une laure africaine, Thalassius abbé des Arméniens établis à Rome[2]) et Georges abbé d'un monastère romain de Ciliciens. Ils remirent au concile une profession de foi d'orthodoxie et demandèrent que les résolutions des pères fussent traduites en grec. Cet acte était suivi de souscriptions nombreuses. On y relève les noms de cinq abbés, de cinq prêtres, de dix diacres et de dix-sept moines.[3]) Cette manifestation en quelque sorte officielle des monastères grecs de Rome suffit à découvrir l'importance qu'ils avaient prise. Le souci même qu'ils montrent à affirmer leur orthodoxie est aussi très caractéristique. Ces étrangers étaient en effet souvent suspects, et quelques années plus tard le pape Donus dut disperser dans tous les couvents de Rome des moines nestoriens venus de Syrie qui avaient fait du monastère appelé «Boetiana» le centre de leurs doctrines.[4]) Nous connaissons par leur nom quelques-uns de ces monastères orientaux:

Le *monastère des Arméniens* ou des Renati.[5])

La *domus Boetiana,* refuge des nestoriens et transformé par le pape Donus en monastère romain.[6])

La *domus Arsicia.*[7])

Le monastère de *la Sainte Laure.*[8])

---

1) Mansi, Concilia X, p. 910.

2) Thalassius abba presbyter Armenistarum in hac romana civitate constitutorum qui appellantur Renati.

3) Mansi, Concilia X, p. 903—910.

4) Lib. Pont. 80. Donus règne de 676 à 678.

5) Actes du Concile de Latran (Mansi X, p. 903) de 649 — et actes du 3[e] concile de Constantinople de 680 (Labbe VI, 609). Souscription de Georges prêtre et moine du monastère de Renatus situé à Rome.

6) Lib. Pont. 80.

7) Actes du 3[e] concile de Constantinople. Souscription de Conon et Étienne prêtres et moines de la «domus Arsicia» à Rome (Labbe VI, 609).

8) Lettre du pape Martin I à l'église de Carthage portée «per Theodorum et Leontium religiosos monachos sanctae Laurae» (P. L. LXXXVII, p. 147).

Le monastère de *St Erasme* situé sur le mont Coelius derrière St Étienne le Rond. Le pape Adeodat (672—76), qui y avait été élevé, y construisit de nouveaux édifices et lui fit d'importantes donations territoriales.[1]

Le monastère de *St Anastase ad Aquas Silvias*, situé près de St Paul-Hors-les-Murs, dont le pape Hadrien fit restaurer «l'Ygumenarchium» ou vestiarium détruit par un incendie.[2]

Lorsqu'en 668 il s'agit d'envoyer en Angleterre un évêque pour relever la discipline ecclésiastique et organiser la hiérarchie chez les Anglo-Saxons, c'est au moine grec Théodore, originaire de Tarse en Cilicie et établi depuis longtemps dans un de ces monastères de Rome, que le pape Vitalien confie cette importante mission.[3]

La colonie orientale de Rome a donc été prospère dès le début de l'ère chrétienne, mais c'est surtout au VIe et au VIIe siècle que grâce à l'activité des ses marchands et à l'autorité de ses prêtres et de ses moines elle a pu, comme on l'a dit, faire de Rome une ville byzantine et placer si souvent les siens sur la chaire de St Pierre.

2. *Italie.* L'émigration des Orientaux ne s'était pas seulement portée vers Rome, mais on trouve leurs traces depuis l'antiquité dans toutes les régions de l'Italie. Les inscriptions mentionnent à Pouzzoles une puissante communauté de marchands tyriens[4]; à côté d'eux se trouvaient des habitants d'Héliopolis et de Béryte.[5] Les habitants de Damas avaient une factorerie à Misène[6], et une inscription funéraire nous montre que les Syriens avaient pénétré jusqu'au nord de l'Italie, à Vérone.[7] Ce mouvement ne se ralentit pas après les invasions barbares, et il augmenta même lorsque la domination byzantine se fut établie sur l'Italie. Les marchands syriens formaient un groupe important dans la ville de Ravenne, dont un quartier s'appelait l'Arménie.[8] Dans la satire qu'un voyage à Ravenne inspira à Sidoine Apollinaire, l'auteur, voulant montrer que dans cette ville bizarre tout a lieu à rebours, montre «des clercs qui pratiquent l'usure, tandis que ce sont les Syriens qui chantent l'office».[9] Le commerce de l'argent était

1) Lib. Pont. 138. De Rossi a retrouvé une inscription en marbre qui donne la liste des ὠνιακὰ προάστεια ou *casalia* concédés par le pape. V. C. I. G. 8835 et de *Rossi, Il monastero di S. Erasmo, Roma 1886.* 4°.
2) Lib. Pont. p. 354.
3) Bède, Hist. Eccl. IV, 1 (P. L. XCV, 172).
4) C. I. G. 5835. 5) C. I. L. X, 1634. 6) C. I. L. X, 1576.
7) C. I. G. 9875. Il s'agit d'un certain Ésope du bourg d'Addana en Syrie.
8) Diehl, Ravenne.
9) Foenerantur clerici, Syri psallunt. Sid. Apollin., Epist. I, 8.

donc déjà à cette époque entre leurs mains. Comme dans l'antiquité Naples, à cause de son importance commerciale, avait aussi une colonie d'Orientaux. Lorsqu'en 537 Bélisaire se présente devant Naples, c'est un membre de cette colonie, le marchand Étienne, qui gagné par le stratège conseille au peuple d'éviter la guerre avec l'empereur Justinien. Étienne, d'après Procope, était un Syrien né à Antioche. Établi à Naples depuis longtemps pour y faire le commerce maritime, il y jouissait d'une grande réputation; voilà donc un marchand syrien devenu un des notables de Naples et mêlé à une négociation diplomatique.[1] Peu de temps après on voit un autre de ces marchands orientaux de Naples, Abramius d'Alexandrie, servir d'intermédiaire entre le pape Grégoire le Grand et le patriarche d'Alexandrie.[2]

Il y a plus encore: dans toute l'Italie aussi bien qu'à Rome le clergé et l'épiscopat se recrutaient parmi les Orientaux. D'après Agnellus les évêques de Ravenne ont été des Syriens depuis Apollinaire jusqu'à Pierre (396—425), c'est-à-dire pendant les quatre premiers siècles de l'ère chrétienne.[3] Comme l'a montré avec grands détails Mr Diehl dans son «Essai sur l'administration byzantine dans l'Exarchat de Ravenne»[4], la conquête de l'Italie par les années de Justinien fut suivie d'une véritable invasion de Grecs, d'Arméniens, de Syriens qui vinrent grossir les rangs de l'administration et du clergé. Non seulement tous les exarques sans exception, mais les gouverneurs de provinces, les chefs des cités et jusqu'aux fonctionnaires subalternes étaient des Grecs[5], tandis que les indigènes et les Ostrogoths n'obtenaient que des titres pompeux ou étaient relégués dans les emplois inférieurs. Dans l'église St Vital de Ravenne était la sépulture de l'exarque Isaac, qui appartenait à la noblesse d'Arménie.[6] Ces fonctionnaires fondaient souvent dans les villes des monastères de rite basilien. L'Italie méridionale et la Sicile en possédaient un grand nombre.[7] A Ravenne on ne trouve pas de monastères bénédictins avant le huitième siècle.[8]

1) Procope, De Bello Goth. I, 8.

2) P. L. LXXVII, p. 1096—7 Lettre de St Grégoire le Grand au patriarche Eulogius: «Ante hos autem dies Abramio Alexandrino veniente, sanctitati vestrae rescripseram . . . . . Sed idem Abramius navigii necessitate compulsus, diu perhibetur in Neapolitana civitate demoratus».

3) Agnellus, Lib. Pontif. Eccles. Ravenn. I (P. L. CVI, 513).

4) Paris 1889. 8°. Voir surtout p. 247—52.

5) V. Diehl, Opus laudatum.

6) Ad Agnellum, P. L. CVI, p. 592.

7) Greg. Magn., Epist. VI, 42—48 (P. L. LXXVII, 830—35).

8) Diehl, Opus laud. 755 St Apollinaire in Classe — 767 Ste Marie in Cosmedin; Spirito Santo; St Laurent — 850 St Apollinaire Nuovo — 898 St Vital.

Avant cette époque S[t] Laurent in Cesarea, S[te] Marie in Cosmedim, S[t] Théodore fondé en 680 par l'exarque Théodore, S[te] Marie ad Blachernas etc. sont des monastères grecs de langue et de discipline.[1]) Sous le règne de Théodoric les habitants de Siponto (Manfredonia), par crainte du roi hérétique, envoyèrent une ambassade à Constantinople pour demander à l'empereur Zénon de leur choisir un évêque. L'empereur leur envoya un des parents, Laurent, qui devint évêque de Siponto[2]) (474—91). En 571, le siège épiscopal d'Aquilée est vacant; quelques évêques, le clergé et le peuple assemblés à Grado choisissent Hélie, «Grec de naissance, dans l'espoir d'aller au devant du désir de l'empereur».[3]) La politique byzantine était donc bien nette, et la pénétration orientale en Italie, au lieu d'être spontanée comme autrefois, a été systématique à partir de la fin du VI[e] siècle. Les invasions des Lombards et des Francs, le schisme religieux et politique amené par la querelle des iconoclastes devaient ruiner les résultats de cette politique: l'Italie méridionale n'en est pas moins restée jusqu'au XI[e] siècle une terre complètement hellénique, et même dans la partie qui échappa à l'empire nous verrons que l'influence orientale persista longtemps.

Bien que nos renseignements soient moins abondants sur *l'Afrique*, nous pouvons entrevoir que les mêmes faits s'y produisirent. L'Afrique était comme l'Italie une province de langue latine; mais comme l'Italie aussi elle renfermait à l'époque des invasions barbares des colonies de marchands orientaux. Au moment où Bélisaire envahit le royaume des Vandales, Gélimer fit jeter en prison un grand nombre de marchands orientaux qui habitaient Carthage, «πολλοὶ τῶν ἑῴων ἐμπόρων».[4]) Il les accusait d'avoir poussé l'empereur à la guerre, et ce grief n'était probablement pas sans fondement; nous avons vu déjà le rôle joué à Naples par un marchand syrien au moment de l'arrivée de Bélisaire. La diplomatie byzantine ne devait pas négliger les moyens d'informations que lui fournissaient ces émigrés audacieux dispersés dans toutes les parties du monde barbare. Lorsque l'Afrique redevint une possession impériale, l'hellénisme s'y implanta comme en Italie[5]), mais pour disparaître au VII[e] siècle devant l'invasion arabe.

L'Espagne eut aussi dès une très haute antiquité des colonies de

1) Id. 2) Acta Sanct. Boll., 7 février, p. 57.

3) Dandalo, Chron. Venet. (Muratori XII, p. 97) «hunc natione Graecum, moribus et scientia circumspectum, Pontificem elegerunt, credentes propterea votis imperialibus satisfacere, a cujus Imperii obedientia una cum Romanis et Ravennatibus nullo tempore defecerunt».

4) Procope, Bell. Vand. I, 20.

5) Diehl, Essai sur l'administration byzantine en Afrique p. 387 et suiv.

marchands syriens qui continuèrent la tradition des Phéniciens et des Carthaginois. La ville de Malaga avait gardé, d'après Strabon, son aspect phénicien[1]), et à l'époque du Haut-Empire deux corporations de marchands d'outre-mer, dont une de Tyriens, s'y étaient établies.[2]) Bien que dans l'état actuel des découvertes épigraphiques les témoignages nous fassent défaut, il est infiniment probable que cette émigration continua après l'invasion des barbares et jusqu'à la conquête arabe qui vint rendre l'élément oriental prépondérant. A la fin du VI[e] siècle Grégoire de Tours mentionne un Pannonien nommé Martin, qui s'était établi en Espagne et y avait été consacré évêque de Braga en Galice.[3]) Enfin on voit par les ouvrages d'Isidore de Séville quelle place les pays d'Orient tenaient dans les préoccupations des Espagnols de cette époque et quel intérêt ils prenaient à entendre raconter leurs merveilles vraies ou légendaires.[4])

3. *Gaule, Germanie, Grande-Bretagne.* L'émigration orientale en Gaule nous est connue maintenant par d'assez nombreux témoignages. Grâce aux colonies grecques qui s'étaient établies en Provence, la Gaule offrait un terrain favorable au commerce avec l'Orient, et l'on peut dire que ni la conquête romaine, ni les invasions barbares ne portèrent atteinte à ces relations, presque aussi anciennes que le début de l'époque historique. Bien plus il est facile de montrer que ces colonies ont été groupées de tout temps dans les mêmes villes et qu'elles se sont perpétuées jusqu'à l'époque franque. Il semble qu'elles aient suivi les voies naturelles de la Gaule et se soient dirigées vers les pays du nord en remontant d'une part les vallées du Rhône et de la Saône, d'autre part la vallée de la Garonne jusqu'à Bordeaux.

Marseille et les villes grecques de Provence peuvent donc être considérées comme les points de départ de l'expansion orientale en Gaule. Le grec y fut parlé très longtemps, ainsi qu'en témoigne l'inscription d'une table votive du V[e] siècle d'origine chrétienne et ornée de sculptures symboliques.[5]) A l'époque de Justinien elle était considérée par l'historien Agathias comme la ville la plus importante de toute la Gaule, et il se plaisait à rappeler son origine phocéenne.[6]) Il n'est donc pas étonnant qu'elle ait été de tout temps en relations suivies avec le Levant et que des colonies d'Orientaux s'y soient établies.

1) Strabon III, 4, 2.
2) C. I. L. II, 251.
3) Grég. de Tours, H. F. V, 38.
4) Isidore de Séville, Etymolog. XIV De terra et partibus Cap. III: De Asia.
5) Le Blant, Inscript. chrétiennes de la Gaule n° 547.
6) Agathias I, 2.

Au Ve siècle, un prêtre de Marseille, Salvien, dénonce l'avidité des ces Syriens qui occupent la plus grande partie des cités[1]) et passent leur temps à machiner la fraude et le mensonge. Sous ces hyperboles il est facile de voir que leur prépondérance est devenue assez grande pour inquiéter les Romains qui réfléchissent encore. Pourtout avec le gouvernement barbare qui s'établit en Provence au VIe siècle, les temps devinrent durs pour eux, et ils eurent à souffrir du régime arbitraire qui se substituait partout au gouvernement romain. Grégoire de Tours en donne un exemple significatif dans l'histoire d'un marchand d'outre-mer qui après avoir débarqué à Marseille s'aperçut que les gens de l'archidiacre Vigile lui avaient dérobé soixante «orcae» d'huile. Il porta plainte d'abord devant l'archidiacre, qui justifia ses serviteurs, alors il accusa l'archidiacre lui-même devant Albin comte au nom du roi Sigebert. Le comte fit arrêter l'archidiacre revêtu de ses vêtements sacerdotaux en plein jour de Noël et le condamna à une amende de 4000 sous d'or. Mais le roi Sigebert cassa ce jugement et condamna le comte à payer quatre fois cette somme en composition à l'archidiacre; il est probable qu'au milieu de cette querelle entre puissants la cause du marchand d'outre-mer fut oubliée.[2])

A la même époque le port de Nice était aussi fréquenté par les marchands orientaux. Il y avait près de cette ville un saint ermite, Hospitius qui se nourrissait pendant le carême des racines d'Égypte, analogues à celles dont vivaient les solitaires de la Thébaïde et que des marchands lui apportaient. Ce simple fait dénote des relations assez fréquentes entre cette ville et l'Orient.[3]) Arles avait été aussi très longtemps un entrepôt du commerce oriental et un centre d'immigration, ainsi qu'en témoignent une inscription funéraire[4]) et surtout le rescrit de Claudius Julianus trouvé à Daïr dans le Liban et adressé aux navicularii d'Arles au commencement du IIIe siècle.[5]) Cette inscription est un document très curieux sur le commerce des blés sous l'empire et en même temps sur les relations des «mariniers» d'Arles avec l'Orient. Il en était de même du port de Narbonne, où l'on a trouvé des inscriptions en grec et même en hébreu. Une in-

1) Salvien, De Gubernat. Dei IV, 4 (P. L. LIII, 87).

2) Grég. de Tours, H. F. IV, 43.

3) Id. IV, 42—VI, 6. Paul Diacre III, 1.

4) Le Blant, nº 521 «*'Ιωσης ἀπὸ κω(μης) 'Επίκιου*».

5) Cette inscription a été découverte on 1899. Voy. Waltzing, Hist. des Corporations industrielles sous l'Empire, t. III, nº 1961 — Cagnat, Mém. Acad. des Inscriptions 1899, p. 353 — Espérandieu, Revue Épigraph. 1900, nº 1351. On suppose que l'inscription était encadrée dans le piédestal d'une statue élevée peut-être en Syrie à Cl. Julianus par les navicularii d'Arles.

scription grecque est datée du consulat de Mavortius (527).[1]) L'existence d'une colonie de Syriens à Narbonne au VI[e] siècle est attestée d'ailleurs par deux canons du concile de Narbonne tenu en 589 sous Reccared, roi des Wisigoths. Le premier impose à tous les sujets du roi le repos du dimanche; le second a pour objet la répression de la sorcellerie. Tous deux énumèrent les différentes «nations» qui habitent la Narbonnaise. Ce sont: les Goths, les Romains, les *Syriens*, les *Grecs* et les Juifs.[2])

Des ports de la Méditerranée l'immigration orientale a suivi les deux routes naturelles de la Garonne ou du Rhône. Un premier courant a dû se porter vers Bordeaux qui est devenu sous l'Empire Romain un grand centre commercial.[3]) Plusieurs inscriptions funéraires montrent leur existenc dès avant le IV[e] siècle.[4]) La langue grecque était d'ailleurs assez répandue à Bordeaux[5]), et après les invasions barbares on retrouve dans la même ville une colonie de Syriens. C'est à Grégoire de Tours que nous devons l'histoire si curieuse du marchand syrien Euphron dont la richesse avait excité la jalousie de l'évêque de Bordeaux, Berthramnus. Il voulut le faire entrer de force dans le clergé afin d'acquérir ses biens[6]), et il le fit tondre malgré lui. Euphron quitta Bordeaux et n'y revint que lorsque ses cheveux furent repoussés. Pour se venger l'évêque profita du séjour à Bordeaux du prétendant Gondovald (584) et lui raconta que ce marchand possédait une relique de S[t] Serge dont la vertu suffisait à mettre en fuite les ennemis dans une bataille; un jour tout le quartier où habitait Euphron ayant été incendié, sa maison était demeurée intacte au milieu des flammes qui l'environnaient de tous côtés. Après avoir entendu ce récit, le patrice Mummolus se précipita vers la maison d'Euphron et lui arracha de force ses reliques.[7])

Le second courant, plus important encore, remonta les vallées du Rhône et de la Saône pour pénétrer dans le nord de la Gaule et jusqu'en Germanie. *Vienne* semble avoir été une de ses premières étapes, et dans le recueil d'Allmer figurent plusieurs inscriptions

1) Le Blant, n° 613 A.

2) Mansi, Concilia IX, p. 1015 et 1017 — Canons IV et XIV.

3) V. Jullian, Histoire de Bordeaux. Bordeaux 1900.

4) V. Jullian, Inscriptions romaines de Bordeaux I, n[os] 68, 69, 70, 71. Deux des défunts sont qualifiés de Grecs; un autre était né à Nicomédie; un autre était Syrien et s'appelait Q. Liberius Seleucus. Voy. aussi n[os] 198, 270 et 797 des inscriptions et graffiti en grec trouvés sur des débris de poterie.

5) Jullian, Histoire de Bordeaux.

6) Invitum aliquando eum totunderat, inhians facultatem eius.

7) Grég. de Tours, Hist. Fr. VII, 31.

antiques[1]) qui portent des noms grecs ou syriens. Une inscription chrétienne provenant de la chapelle S[t] Théodore et écrite en grec est datée du consulat de Valentinien et Anatolius (440). Elle présente un assez grand intérêt parcequ'elle est datée à la mode syrienne du mois de «Peritios» qui correspond à février et montre que les Syriens savaient conserver les usages de leur pays.[2])

Lyon, qui fut pendant trois siècles la capitale officielle de la Gaule, devait à cause de sa situation avoir sa part de ce commerce oriental. Aussi les inscriptions antiques qui mentionnent des Orientaux à Lyon sont-elles relativement nombreuses. Sans parler des fonctionnaires que les hasards de la vie administrative envoyaient dans toutes les régions de l'Empire[3]), on a découvert des épitaphes de femmes qui mentionnent leur origine grecque, Mariniana Demetrias[4]), Kanina née en Galatie, épouse de Q. Julius Hylas[5]), Cyrille de Nicomédie, épouse du vétéran Tertinus Cessus[6]), Lucretia Valeria, épouse d'Hermeros[7]), etc. Une autre inscription mentionne la présence à Lyon d'un certain Constantin de Germanicia (Syrie Comagène) qui exerçait à Lyon cet art tout oriental des applications d'or et d'argent sur les métaux que les Romains appelaient d'un nom caractéristique *ars barbaricaria.*[8]) Enfin une inscription bilingue trouvée en 1862 à Genay (Ain) nous a conservé l'épitaphe d'un marchand syrien du III[e] siècle, Thaïm ou Julien fils de Saad, décurion de la cité de Canotha en Syrie qui possédait plusieurs entrepôts, dont un à Genay même et l'autre à Lyon. Il vendait d'après l'inscription des marchandises d'Aquitaine et devait avoir organisé des caravanes entre cette région et la vallée du Rhône.[9]) Cette précieuse inscription nous montre l'importance de la colonie orientale de Lyon au III[e] siècle, et bien que les textes nous fassent défaut pour l'époque postérieure, nous sommes en droit de supposer que cette colonie ne disparut pas avec les invasions barbares.

1) Allmer, Inscriptions de Vienne IV, 393, n° 1892.

2) C. I. G. 9886 et Le Blant n° 415.

3) C. I. L. XIII, 1807 fournit l'exemple d'une de ces carrières.

4) C. I. L. XIII, 2015. 5) C. I. L. XIII, 2007 — Id. 2005.

6) C. I. L. XIII, 1897. Montre que les familles syriennes s'alliaient au moins quelquefois à des Gallo-Romains.

7) C. I. L. XIII, 2198. Inscription bilingue Id. 1924 semble mentionner les membres d'une famille syrienne. Un décurion s'appelle C. Val. Galer. *Antiocius Libanius.* L'inscription semble appartenir au III[e] siècle.

8) C. I. L. XIII, 1945 — V. Allmer, Mém. de l'Académie de Lyon t. XXIII, p. 303. L'inscription a été découverte en 1885. Sur l'*ars barbaricaria* v. Daremberg et Saglio: *Barbaricarii.*

9) Allmer et Dissard, Mém. de la Société des Antiquaires de France 1865, p. 1—19.

Quelques indices nous permettent de supposer que cette colonie lyonnaise fut le point de départ de nouveaux progrès vers le nord. L'inscription de Genay nous a déjà montré l'existence d'un entrepôt syrien dans le département actuel de l'Ain.[1] Une autre inscription trouvée à Genève est dédiée à «Darius Vastus, de la tribu Voltinia».[2] Il s'agit là certainement d'un Oriental émigré en Occident, car bien que le nom soit loin de découvrir la nationalité, celui de Darius se retrouve trop rarement pour qu'on puisse supposer qu'il a été adopté par des Occidentaux. On trouve d'ailleurs ici un Oriental dont le nom est à moitié latinisé comme le C. Valer. Antiocius Libanius de l'inscription de Lyon[3] ou Thaïm Julianus fils de Saad de l'inscription de Genay.[4] Au IIIe siècle également une Syrienne qui habitait Besançon, Dubetratia Castula, restaura à ses frais le temple et les portiques de Mercure Cissonius.[5] Enfin au IVe siècle un des plus célèbres évêques d'Autun, St Cassien, était né à Alexandrie en Égypte et, avant d'émigrer en Gaule, avait été évêque de Tortose en Phénicie.[6] Ces exemples nous montrent la route suivie par les Orientaux pour arriver dans les régions de la Loire, de la Seine et du Rhin.

La vallée de la Loire était une voie trop importante dans l'économie générale de la Gaule pour ne pas attirer l'attention des marchands syriens. Aussi à l'époque mérovingienne y avaient-ils formé des groupes importants. Lorsque le roi Gontran fait son entrée solennelle dans Orléans le jour de la St Martin (4 juillet 585), les trois nations qui habitaient la ville, c'est-à-dire les Latins, les *Syriens* et les Juifs, vont à sa rencontre avec leurs bannières et l'accueillent en chantant des chants d'allégresse, chacun dans sa langue.[7] Le nombre des familles syriennes d'Orléans était donc relativement considérable, et au siècle suivant nous retrouvons leurs traces au même endroit. Lorsqu'en 610 St Colomban exilé par Thierry II traversa Orléans, aucun habitant, par

1) V. p. 14.

2) De Longpérier, Essai sur les noms perses en Occident. Œuvres complètes I, 121.

3) C. I. L. XIII, 1924. 4) V. p. 14.

5) Revue Archéologique, 3e série, t. XXXVIII, p. 95. Cette inscription est un exemple intéressant d'une Orientale adoptant la religion gallo-romaine.

6) A. S. Boll., 5 août, p. 60—68. Sa vie a été écrite seulement au IXe siècle d'après des traditions populaires suspectes. On peut seulement en retenir celle de son origine orientale.

7) Grég. de Tours, H. F. VIII, 1 «Processit . . . in obviam eius immensa populi turba cum signis adque vexillis canentes laudes. Et hinc lingua Syrorum, hinc Latinorum, hinc etiam ipsorum Iudaeorum in diversis laudibus varie concrepabat dicens: «Vivat rex, regnumque eius in populis annis innumeris dilatetur».

crainte de la colère royale, n'osa lui donner l'hospitalité. Le saint et ses compagnons erraient dans les rues de la ville, lorsque sur une place ils trouvèrent une Syrienne qui leur offrit un asile dans sa maison. Elle leur dit «qu'elle était étrangère et venait des pays lointains d'Orient».[1]) Son mari, de race syrienne comme elle, était aveugle depuis de longues années.

A côté d'Orléans Tours était aussi un lieu de passage important et reçut des établissements syriens. C'est par Grégoire de Tours que nous avons le plus de détails sur ces colonies orientales à l'époque mérovingienne. Il est tout à fait au courant de leurs habitudes et semble en avoir fréquenté beaucoup, car il les mentionne sans cesse dans ces récits. Ce fut un Syrien de Tours nommé Johannès qui l'aida à traduire en latin la gracieuse légende des Sept Dormants d'Ephèse.[2]) Il eut d'ailleurs l'occasion en 590 de voir de près un évêque arménien qui avait été fait prisonnier par les Perses et qui lui annonça leur invasion dans l'empire d'Orient et la prise d'Antioche.[3])

De la région de la Loire les Orientaux devaient gagner celle de la Seine, et dès le II[e] siècle de l'ère chrétienne on trouve des traces de leur passage. Une inscription funéraire de Clermont (Oise) est consacrée à la mémoire d'un Égyptien, Ammonios, fils d'Héphestion, né à Alexandrie.[4]) A l'époque mérovingienne plusieurs témoignages nous révèlent leur séjour en Neustrie. A la Chapelle-S[t] Éloy (près de Serquigny, Eure) on a découvert dans un cimetière mérovingien du VI[e] siècle l'épitaphe du Syrien Viriodurus.[5]) Mais c'était surtout à Paris qu'à la même époque les marchands syriens possédaient une grande influence. Les relations commerciales entre Paris et Antioche étaient assez fréquentes: l'auteur de la vie de S[te] Geneviève nous dit que le fameux S[t] Syméon le Stylite d'Antioche avait coutume d'interroger les marchands qui allaient et venaient, sur la sainte parisienne

1) Vie de S. Columban par Jean abbé d'Elnon. ch. 41 — P. L. LXXXVII, p. 1035. «Nam et ego advena sum ex longinquo Orientis solo».

2) Grég. de Tours, In Gloria Martyrum (ed. Krusch) ch. 94 «passio eorum, quam Syro quodam interpretante in Latino transtulimus . . .». Le nom de Johannès est donné par le ms. de S[t] Andomar des Bollandistes (Acta Sanct Boll., 27 juillet, p. 389).

3) Grég. de Tours, H. F. X, 24.

4) Bull. de la Soc. des Antiq. de France 1861, p. 86. L'inscription est en grec. Il est impossible de savoir s'il s'agit d'un marchand, bien que l'hypothèse soit plausible.

5) Le Blant, n° 125. Quoique *Viriodurus* soit un nom celtique, Le Blant n'hésite pas à voir un nom ethnique dans le mot *Syrus* et croit qu'il s'agit d'un Galate d'Asie Mineure émigré en Gaule.

la faisait saluer par leur intermédiaire et lui demandait de ne pas l'oublier dans ses prières.[1]) Un membre de cette colonie syrienne de Paris, Eusèbe, se fit élire, à force de présents, évêque de Paris, vers 591 et, une fois au pouvoir, expulsa tous les titulaires des offices ecclésiastiques, pour les remplacer par des Syriens.[2]) Nous avions déjà vu des Orientaux arriver à l'épiscopat et même à la papauté, mais cet exemple de simonie nous donne une idée de la richesse et de l'audace de la colonie orientale de Paris.

Enfin les traces des Syriens se rencontrent dans la région du Rhin et jusqu'en Germanie et en Grande-Bretagne. De Longpérier cite un tiers de sol d'or mérovingien frappé à Strasbourg au VII[e] siècle et portant autour d'un buste grossièrement dessiné la légende *Cosrube*, forme pehlvi de Chosroès.[3]) Il eût été surprenant que Trêves, qui fut la capitale de la préfecture des Gaules, n'eût pas attiré aussi les Orientaux. Plusieurs inscriptions funéraires nous montrent leur présence dès l'époque du Haut-Empire. Une d'elle, écrite en latin, signale un Fl. Gordius Rufinus né en Syrie et mort à Tralles en Asie.[4]) D'autres plus récentes sont rédigées en grec et montrent que plusieurs habitants d'Adana en Syrie s'étaient fixés à Trêves. Telles sont celle de Cassien, fils d'Abedsimios[5]), et celle d'Eusebia, datée du consulat d'Honorius et de Constantin (409) et du mois de Panemos emprunté au calendrier syro-macédonien (mois de septembre).[6]) Une autre est consacrée à Aziz Agrippa originaire du bourg de Kaprozabad dans la contrée d'Apamée (Mésopotamie).[7]) Dans le tombeau qu'elle recouvre on a trouvé des monnaies du IV[e] siècle qui vont de Constantin à Valens. Trêves était donc au IV[e] et au V[e] siècle habitée par des Orientaux. On aperçoit aussi leur présence à Cologne, où un matelot né à Alexandrie, Horus, fils de Pabec, était venu finir ses jours après avoir reçu son congé[8]), à Rheinzabern, où un certain Arfacus dédie un ex-voto à Mercure[9]), et en Bavière, où un Tiberius Cleuphas exerçait

1) Vita S. Genovefae (Scriptor. rer. merov. III, p. 226).

2) Grég. de Tours, H. F. X, 26 «Syros de genere suo ecclesiasticae domui ministros statuit». — Il n'y a aucun fond à faire sur l'opinion d'un érudit du XVII[e] siècle, Jean de Launoy, qui attribuait aux Syriens la fondation de l'église S[t] Pierre des Arcis dans la Cité, faisant venir des *Arsis* de Assyriis ou de Syriis (v. Longnon, Géographie de la Gaule à l'époque mérovingienne p. 178, note 3).

3) De Longpérier, Œuvres complètes I, 121.

4) Brambach, C. I. Rhenanarum, Elberfeld 1867, 4°, n° 787.

5) C. I. G. 9892 et Le Blant n° 267.

6) C. I. G. 9891 et Le Blant n° 248.

7) C. I. G. 9893 et Le Blant n° 225.

8) De Longpérier, Œuvres complètes I, 121. 9) Id. p. 122 note 1.

au IIe ou IIIe siècle l'industrie de la teinture de pourpre.[1]) Enfin à South-Shields (Angleterre) on a découvert le tombeau d'une femme gauloise mariée à un marchand de Palmyre.[2]) Les Syriens s'étaient donc avancés jusqu'aux limites même de la civilisation romaine, et l'on peut dire qu'ils suivaient les étapes de cette civilisation dans ses progrès ou dans son recul. Au Ve siècle on peut affirmer qu'ils étaient représentés dans toutes les villes importantes. Dans son commentaire du célèbre passage d'Ezéchiel sur le commerce de Tyr, St Jérôme rappelle que les descendants des Tyriens ont toujours conservé «leur goût inné du commerce; encore aujourd'hui l'amour du gain les répand dans le monde entier, et ils ont une telle fureur de négoce que malgré l'invasion de l'empire romain, au milieu même des armées et des meurtres des misérables, ils cherchent à acquérir des richesses et à fuir la pauvreté parmi les périls».[3])

Cette occupation de l'Occident par des Orientaux a donc été ininterrompue jusqu'au VIIIe siècle, et l'historien de Louis le Débonnaire, Thégan, nous représente encore Charlemagne occupé à corriger le texte des quatre Évangiles avec le secours de Grecs et de Syriens.[4]) Pendant plus de huit cents ans des Syriens, des Égyptiens, des Arméniens, des Persans, des Asiatiques, des Grecs, tous confondus bientôt sous la dénomination de «Syri», sont venus s'établir dans les principales villes occidentales de l'empire. Leur but était de s'enrichir par le commerce et l'industrie, et on ne voit pas qu'ils soient jamais venus en Occident avec le dessein d'y propager leurs idées. On constate même qu'à l'époque romaine, ils ont une tendance à perdre leurs individualité, adoptent des noms romains, se marient à des femmes d'Occident, exercent des fonctions romaines, participent même aux cultes locaux des pays où ils sont établis. Ils se contentent d'exercer les industries spéciales à la Phénicie et subissent la concurrence de l'industrie occidentale dont l'organisation était alors très forte. Après le Ve siècle au contraire il semble que la situation de ces Syriens se soit modifiée. Au milieu des barbares établis dans l'empire ils gardent davantage leurs caractères ethniques. Leurs inscriptions funéraires sont rédigées en grec et datées suivant leur calendrier national. Au lieu de se mêler à la population indigène, ils forment dans chaque ville un groupe à part, une «nation» distincte qui conserve sa langue syrienne

1) Hofrath, Corpus Inscript. Danubii et Rheni 1862 no 2493.

2) Scheffer-Boichorst, Opus citat. p. 522.

3) St Jérôme, In Ezechiel 27. C. f. Id. Epist. 7 (P. L. CXXX p. 983): negotiatoribus et avidissimis mortalium Syris, nobilium puellarum nuptias vendere.

4) Thégan, Vita Ludov. Imp. 7 (Mon. German. II, p. 592).

et paraît en corps dans les cérémonies publiques. Cet isolement même amène les étrangers à resserrer entre eux les liens de solidarité, et on les voit agir de concert. D'autre part les corporations occidentales, si puissantes avant le III[e] siècle, ont été écrasées par la tutelle de l'état et disparaissent de plus en plus depuis le V[e] siècle. Les Syriens ont pris tout naturellement leur place. Ce sont eux qui avec les Juifs détiennent maintenant le monopole de l'industrie et du commerce. Ils en profitent pour s'enrichir, et au milieu de cette société barbare, leurs richesses élèvent bientôt leur situation sociale. Si leur naissance leur interdit, chez les barbares du moins, les fonctions politiques, ils cherchent en revanche à s'introduire dans l'Église. En Gaule, en Italie ils deviennent parfois évêques, et à Rome ils ont au VI[e] et au VII[e] siècle le privilége presque exclusif de fournir des papes. Les invasions barbares, en bouleversant la société romaine, ont donc accusé les caractères nationaux des Syriens et augmenté leur influence. Pendant longtemps ils avaient subi en Occident l'attrait de la civilisation romaine. Lorsque celle-ci s'est affaiblie, ils ont gardé les habitudes, la langue, la manière de vivre de leurs pays d'Orient. Il n'est donc pas étonnant que ce contact perpétuel entre les Occidentaux de l'époque barbare et ces Orientaux plus raffinés qu'eux ait amené à la longue des échanges d'idées et modifié dans une certaine mesure la culture occidentale du moyen-âge. Ce sont les limites de cette influence de l'Orient sur l'Occident qu'il nous reste maintenant à déterminer.

Chapitre second.

Les Importations orientales en Occident.

La méthode suivie généralement pour rendre compte des influences exercées par les Orientaux sur la civilisation occidentale consiste à étudier les monuments du moyen-âge et à tâcher de démêler dans leur facture ou dans le style de leur ornementation des éléments analogues à ceux qu'on retrouve en Orient. Il en résulte que la plupart des conclusions auxquelles arrivent ainsi les archéologues soulèvent de toute part des objections qui finissent par les ruiner; rien n'est plus délicat que de reconnaître dans une œuvre d'art une influence étrangère à l'imagination de l'artiste, et l'on a vu des connaisseurs et des hommes de goût porter sur le même objet des jugements diamétralement opposés.[1]) A vouloir

1) C'est ainsi que dans ses leçons de l'école du Louvre Courajod voyait dans le style des sarcophages dits du sud-ouest l'exemple le plus éclatant de l'influence orientale en Gaule (*Courajod, Leçons professées à l'École du Louvre t. I. Paris 1900.* 8°). Un de ses contradicteurs, M[r] Brutails, voit au contraire

trop s'affranchir de la méthode historique, l'archéologie risquerait de perdre tout caractère scientifique; si la comparaison des monuments est nécessaire, si elle peut mettre sur la voie de découvertes importantes[1]), elle ne produira jamais la certitude que si elle s'appuie sur des témoignages historiques. Pour apprécier l'action que les colonies orientales ont exercée sur la civilisation des barbares d'Occident, il faut donc avant tout rassembler les témoignages qui nous restent et chercher quelles ont été leurs importations réelles, de quelque nature qu'elles soient et qu'il s'agisse du domaine matériel, artistique ou moral.

1. *Importations commerciales.* Nous savons déjà que la plupart des Orientaux qui s'établissaient en Occident se livraient au commerce et surtout à l'importation des produits du Levant. La Syrie était encore au début du moyen-âge un des pays les plus fertiles et les plus industrieux du monde.[2]) L'auteur anonyme de la «Description du monde», qui écrivait à la fin du IV[e] siècle, énumère avec complaisance ses productions: le vin de Gaza et d'Ascalon; le lin travaillé à Scythopolis, Laodicée, Byblos, Tyr, Béryte; la pourpre de Césarée, Neapolis et Lydda; les palmes de Jéricho, les pistaches de Damas, et dans un autre genre les mimes, les histrions, les chanteurs, les athlètes qui faisaient les délices des villes d'Orient.[3]) Procope confirme ces détails[4]), et nous voyons d'après lui que le gouvernement impérial encourageait les exportations en Afrique et en Italie. Faut-il croire, comme il l'ajoute, que ce souci d'établir des relations commerciales allait jusqu'à la contrainte et que l'on vit des marchands brûler leurs marchandises plutôt que d'obéir au Syrien Addaios, l'homme de confiance de Justinien? La plupart des détails qui proviennent de l'Histoire Secrète sont suspects: il nous suffit seulement de retenir que Justinien cherchait à créer un courant commercial entre Constantinople et ses nouvelles conquêtes d'Occident.[5])

Les Syriens du moyen-âge continuaient donc le commerce traditionnel de leurs ancêtres dont les objets sont déjà énumérés par Ezéchiel dans sa description de Tyr. Les vins de Syrie étaient très

---

dans les ornements qui couvrent ces sarcophages de simples déformations d'éléments romains (V. *Brutails, L'archéologie du moyen-âge et ses méthodes. Paris 1901.* 8°).

1) L'Étude de M[r] S. Reinach sur le motif du galop volant dans l'art est un exemple caractéristique des résultats auxquels peut arriver la méthode comparée lorsqu'elle est maniée avec prudence (v. Rev. Archéologique, Années 1899—1901).

2) V. Diehl, Justinien et la civilisation byzantine, le chapitre consacré à Antioche.

3) Totius Orbis Descriptio 24 (Édit. Didot).

4) Procope, Hist. Arcana 25. 5) Id. 25.

recherchés en Occident et particulièrement en Gaule; les crûs de Sarepta et de Gaza étaient renommés. Grégoire de Tours et ses contemporains en font mention, et ils paraissaient toujours sur les tables des grands.[1]) Ces vins faisaient concurrence aux vins d'Italie[2]) qui dominaient sur le marché gaulois à la même époque. Il en était de même de l'huile qui arrivait en chargement à Marseille[3]), du papyrus d'Égypte[4]) et de l'encre de pourpre avec laquelle on traçait les capitales des manuscrits.[5]) Les épices et les produits de l'Inde et de l'Extrême-Orient venaient aussi en Occident par l'intermédiaire des Syriens. Les empereurs chrétiens depuis Constantin avaient attribué aux églises de Rome des fonds de terre en Syrie qui leur rapportaient, outre un revenu en numéraire, des produits rares en nature qui venaient des Indes et étaient accumulés dans les riches entrepôts d'Antioche, Tyr, Alexandrie etc. Les papes recevaient ainsi du papyrus, du lin, du nard, du baume, de l'huile de Cypre, de la myrrhe, du poivre, de la cannelle, des clous de girofle etc.[6]) La rançon imposée aux Romains par Alaric montre combien les Barbares appréciaient ce genre de denrées.[7]) Parmi des produits exotiques la soie figurait au premier rang[8]); elle était devenue d'un usage courant pour les costumes civils ou ecclésiastiques. Sidoine Apollinaire nous montre une dame gauloise qui file des quenouilles à la syrienne «en entrelaçant des fils de soie sur des cannes légères; les fuseaux tournaient sous ses doigts, et elle tissait les étoffes où l'or est si habilement employé».[9]) Le coton commençait aussi à paraître en Occident, et Grégoire de Tours cite avec admiration l'étoffe blanche tirée d'un fruit «en manière de melon» qu'il lui a été donné de voir et qui provient de Palestine.[10]) Enfin des objets fabriqués venaient compléter la cargaison des navires syriens. Sidon exportait ses verreries comme dans l'antiquité, et l'on a trouvé des pièces sidoniennes véritablement fabriquées en vue de l'exportation, avec des marques de fabrique latine à côté de l'inscription grecque.[11])

---

1) Sid. Apoll., Carm. XIII, 15 — Corippus, In laudem Iustini III, 86—90 — Grég. de Tours, H. F. III, 19; VII, 29; In gloria Confessor. 64 — Fortunatus, Vita S. Martini II, 81. 82 — Cassiodore, Variar. XII, 12.

2) Grég. de Tours VII, 29 met au même rang «potentiora vina, Laticina videlicet atque Gazitina». 3) Grég. de Tours, H. F. IV, 43 et V, 5.

4) Id. V, 5. 5) Isid. de Séville, Etymol. XIX, 17, 5.

6) Lib. Pont. 149—150 (v. la note de Duchesne) — Greg. le G^{d}, Epist. IX, 52.

7) Zos. V, 41. Il réclame du poivre, de la soie et de l'or.

8) Isid. de Séville, Etymol. XIX, 17, 5.

9) Sid Apollin., Carm. XXII, 194—8.

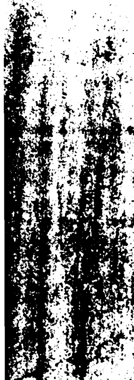
10) Grég. de Tours, In gloria Mart. 17.

11) Frœhner, La Verrerie antique p. 124.

Il n'est donc pas douteux que pendant l'époque barbare les Orientaux ont eu en Occident le monopole du commerce des denrées précieuses qui étaient restées, malgré les invasions, un besoin pour les populations. Plus tard les Occidentaux devaient aller chercher eux-mêmes ces denrées en Égypte et en Syrie. On peut dire que l'amour du gain, qui poussait les Syriens à braver toutes les difficultés pour faire pénétrer leurs produits au milieu des régions barbares, a fait d'eux des agents inconscients mais actifs de civilisation: c'est grâce à eux que la vie matérielle des Occidentaux a gardé encore quelques traces de luxe et de bien-être, même au milieu des périodes les plus néfastes.

2. *Importations artistiques.* La meilleure manière d'apprécier les échanges artistiques qui ont eu lieu entre l'Orient et l'Occident au début du moyen-âge serait d'abord de chercher si parmi les Syriens émigrés se trouvaient des artistes et si quelques-uns des monuments de cette époque leur sont dûs. Malheureusement, si nous savons que les architectes de Ste Sophie de Constantinople étaient d'origine asiatique, c'est à peine si nous pouvons entrevoir que quelques artistes orientaux sont venus en Occident. Au Ve siècle St Laurent, évêque de Siponto (Manfredonia) et parent de l'empereur Zénon, lui écrivit pour lui demander des artistes capables de décorer les églises de sa ville épiscopale et reçut une réponse favorable.[1]) C'est là un exemple isolé, et il est probable que, si les princes barbares avaient appelé des artistes d'Orient, il en serait resté quelques témoignages.[2]) Il ne semble donc pas que ce soit par l'intermédiaire des artistes que les influences orientales aient pénétré en Occident. Si leur action est visible dans certaines villes devenues entièrement byzantines, comme Ravenne et même Rome, il est assez difficile de l'apprécier ailleurs. Un seul ordre de témoignages est péremptoire: ce sont les objets d'art importés d'Orient en Occident et qui nous sont connus par des textes ou qui existent encore dans les collections.

Il se peut que plusieurs de ces objets aient été apportés en Occident par les marchands syriens, mais la plupart de ceux que nous connaissons, à cause même de leur grande valeur, sont venus d'une autre source. L'usage des cadeaux entre souverains et grands personnages était très répandu à cette époque. Le gouvernement



1) Acta Sanct. Boll., 7 février, p. 58 — V. Müntz, Rev. de l'Art chrétien XXXVI, p. 182. La tradition d'après laquelle trois artistes de Constantinople seraient venus au mont Cassin au VIe siècle est suspecte.

2) Grégoire de Tours, si bien informé en ces matières, n'en parle pas. Il ne montre nulle part un Syrien employé à la construction d'une église.

impérial de Constantinople ne manquait pas d'user de ce procédé pour gagner les bonnes grâces des princes barbares ou de leurs ministres. En 581 l'empereur Tibère envoie à Chilpéric des pièces d'or à son effigie et un grand nombre d'autres objets.[1]) Lorsque le prétendant Gondovald, qui se disait fils du roi Clotaire, vint en Gaule avec l'appui du même empereur, il apporta avec lui d'immenses trésors destinés à gagner les Francs.[2]) A l'époque de Pépin le Bref, en 741, c'est le calife de Bagdad qui envoie des présents au roi des Francs.[3]) Enfin les empereurs comblaient de leurs dons les principales églises et en particulier l'Église de Rome. Les rédacteurs du Liber Pontificalis énumèrent avec complaisance les vases d'orfèvrerie, les coffrets précieux, les évangéliaires ornés de pierreries, les étoffes de soie envoyés aux papes par les souverains de Constantinople.[4]) Quelques-uns de ces objets sont décrits en détail, mais ce qui est mieux encore, on peut trouver dans les collections des monuments d'origine orientale qui proviennent presque certainement de ces munificences. Malgré le petit nombre de ceux dont l'origine est certaine, ils constituent une source d'information des plus précieuses.

En suivant l'ordre chronologique, nous devons considérer d'abord la plaque de Wolfsheim découverte en 1870 et placée au musée de Wiesbaden.[5]) C'est une boîte en or de forme rectangulaire composée de minces lames soudées entre elles: sur la face découpée à jour sont incrustés vingt-deux hyacinthes, grenats, verres rouges en table géométriquement disposés. Au revers se trouve une inscriptien en caractères pehlvis, dans laquelle on a lu le nom d'Artaxercès I (Artachschater), roi de Perse (226—300). Une inscription en caractères analogues est gravée sur une intaille en cornalines du Cabinet des Médailles à Paris, qui représente Artaxercès I.[6]) Cet objet, qui est probablement la moitié d'une plaque de ceinturon, est évidemment un spécimen de l'art sassanide, et on a été frappé des rapprochements qu'il présentait avec l'orfèvrerie à verroterie cloissonnée que l'on trouve en abondance dans les tombes barbares depuis les Iles Britanniques jusque dans le Caucase.

On peut rapprocher de cet objet la couverture de l'Évangéliaire offert en 625 au trésor de Monza par la reine Théodelinde et qui provient peut-être, ainsi que la croix d'Adaloald, des présents faits à ce

1) Grég. de Tours, H. F. VI, 2. 2) Grég. de Tours, H. F. VI, 24—25.

3) Fredegarici Contin. (Mon. Germ. II, p. 191).

4) Lib. Pontif. 54. Présents envoyés au pape Hormisdas (514—23).

5) Sur la plaque de Wolfsheim v. de Linas, Les Origines de l'orfèvrerie cloisonnée — et Molinier, L'Orfèvrerie.

6) Cabin. des Méd., n° 1339.

roi lombard par le pape Grégoire le Grand.[1]) Les plaques d'or qui recouvrent l'Évangéliaire sont ornées sur leurs bords de larges bandeaux cloisonnés avec des rosaces. En outre sur chacun des plats de la reliure s'étale une large croix pattée, bordée de cloisonnages et gemmée de saphirs. Les grenats ou les plaques de verre rouge qui forment le cloisonnage rappellent ceux des bijoux mérovingiens et notamment la fameuse épée de Childéric trouvée à Tournai au XVII[e] siècle. Si nous admettons l'identité entre ce monument et celui qui est annoncé dans la lettre de Grégoire le Grand, nous voyons qu'il s'agit bien d'un objet de facture orientale, «*theca persica*», non que cette couverture ait été nécessairement fabriquée en Perse, mais parceque tout au moins elle a été copiée sur des modèles orientaux.

La coupe dite de Salomon du Cabinet des Médailles de Paris[2]) est un exemple encore plus remarquable de verroterie cloisonnée d'origine orientale. Le centre est formée d'une intaille de cristal de roche qui représente Chosroès I en costume de grand apparat assis sur son trône. L'ensemble se compose d'un réseau en or, ajouré et travaillé au marteau, qui sert d'armature à des médaillons en cristal de roche et en verres rouges. La bordure est formée d'hyacinthes et de verres orangés.

Enfin nous mettrons dans la même catégorie le fragment de reliquaire de la Vraie Croix du monastère de S[te] Croix à Poitiers[3]), qui avait primitivement la forme d'un triptyque dont les volets étaient bordés d'un double rang de verroteries cloisonnées. On a conservé le panneau central qui présente cet intérêt d'offrir à la fois un spécimen de verroterie et d'émail cloisonnés. La croix centrale qui contient la relique est en effet bordée de verroteries cloisonnées, couleur d'émeraude; par contre le champ est en émail cloisonné à fond bleu et semé de rinceaux d'or d'où partent quelques feuillages bleus turquoise. D'après Grégoire de Tours cette relique aurait été apportée au temps de Sigebert († 575) par des clercs que S[te] Radegonde avait envoyés en Orient pour y chercher des reliques de la Vraie Croix. D'après S[t] Fortunat ce fut l'empereur Justin II qui en fit présent à S[te] Radegonde.[4])

1) V. la discussion dans Molinier, L'Orfèvrerie p. 16—17. Greg. Magni, Epist. XIV, 12 (P. L. LXXVII, 1316) «Excellentissimo autem filio nostro Adaloaldo regi transmittere phylacteria curavimus, id est crucem cum ligno sanctae crucis Domini et lectionem Evangelii sancti *theca persica* inclusam».

2) v. Babelon, Cabinet des Antiques p. 63.

3) Barbier de Montault, Le trésor du monastère de S[te] Croix à Poitiers — Molinier, L'Orfèvrerie p. 40.

4) Grég. de Tours, H. F. (IX, 40). Justin II ayant régné de 565 à 578, la date de l'arrivée de la relique à Poitiers se trouve comprise entre 565 et 575.

L'origine orientale de ces quatre objets est incontestable. Trois d'entre eux représentent l'art sassanide; le quatrième est un spécimen de l'art byzantin. Tous présentent de nombreuses analogies avec l'orfèvrerie barbare que les trésors de Tournai, de Pétrossa, de Gourdon, de Guarrazar etc. nous ont appris à bien connaître; elle est caractérisée par la verroterie cloisonnée, qui se substitue à toute autre espèce d'ornements, et par des représentations grossières d'animaux stylisés, abeilles, oiseaux à bec crochu, guépards etc. Peut-on conclure que l'orfèvrerie barbare est une imitation de l'orfèvrerie orientale et que l'importation de ces objets en Occident a été la cause du développement de la verroterie cloisonnée chez les Barbares? La thèse a été soutenue plusieurs fois, et l'on a cherché à démêler des influences orientales dans les coupes de Pétrossa[1]) ou même l'épée de Childéric.[2]) Mais en présence des découvertes archéologiques qui se sont multipliées dans toute l'Europe elle n'est plus guère soutenable. L'Évangéliaire de Théodelinde, le reliquaire de Poitiers, la plaque de Wolfsheim elle-même sont des œuvres relativement récentes, si on les compare aux bijoux de tout genre que l'on a découverts dans les tombes de la Hongrie, de la Silésie, de la Russie méridionale et du Caucase.[3]) Bien plus les découvertes ont dépassé les limites mêmes de l'Europe, et les tombeaux sibériens ont fourni de nouveaux éléments de comparaison. La verroterie cloisonnée est un procédé très ancien, et les animaux stylisés se retrouvent aussi bien sur les plaques d'or du Musée de l'Ermitage que dans les tombes mycéniennes.[4]) Les barbares qui ont envahi l'empire romain dès le III[e] siècle apportaient donc avec eux un art rudimentaire, mais de style très caractéristique: les motifs linéaires, les lignes brisées, les entrelacs, les spirales, les zigzags en formaient les principaux motifs. Les origines de cet art sont très lointaines, et loin d'en faire entièrement honneur à l'Orient, certains savants n'hésitent pas à voir en lui une survivance de la civilisation égénne que nous révèlent les fouilles de Mycènes, de Tirynthe et de Cnosse. Si au V[e] siècle on retrouve dans la Perse sassanide et dans l'Orient byzantin des procédés analogues, il ne faut pas oublier qu'il y a eu de tout temps des communications nombreuses entre l'Iran et la Russie méridionale. La Perse a été envahie à plusieurs

1) De Linas, Orfèvrerie cloisonnée I, p. 235.

2) Molinier, L'Orfèvrerie, est favorable à cette opinion.

3) De Baye, Mém. de la Soc. des Antiq. de France LIV, p. 137—38 — Rev. Archéolog. 1888.

4) Voir les rapprochements curieux établis par Reinach, La représentation du galop (Rev. Archéol. 1899—1901).

époques par des barbares venus du nord. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que cet art des tribus de l'Europe orientale ait pénétré jusqu'à elle et y ait pris un caractère plus raffiné? La plaque de Wolfsheim et l'épée de Childéric pourraient bien appartenir à la même école artistique, mais leur parenté se perd dans le lointain des âges, et il est faux que la seconde procède directement de la première. Que les importations d'orfèvrerie orientale aient été sans influence aucune sur l'art des barbares du V[e] au VIII[e] siècle, c'est ce qu'il est impossible de prétendre. Il est probable que des reliquaires ont été fabriqués sur le modèle de celui de S[te] Croix et que la couverture de l'Évangéliaire de Théodelinde a été imitée bien des fois; il se peut même que l'émaillerie cloisonnée, dont nous avons vu un exemple à Poitiers, soit une importation byzantine. Il n'en est pas moins vrai que les barbares ont apporté avec eux des tendances artistiques complètement dégagées de toute influence orientale, dont l'origine se confondait avec celles mêmes de leur race et dont on reconnaît les traces aussi bien sur les fibules et les plaques de nos tombes mérovingiennes que sur les sculptures de certains sarcophages et plus tard sur les chapiteaux de nos églises romanes.[1]) Il semble que de ce côté nous puissions déterminer exactement la mesure des échanges entre l'Orient et l'Occident.

Parmi les autres objets d'orfèvrerie dont la provenance orientale est certaine ou probable, on peut encore citer la célèbre croix de Justin du Musée du Vatican.[2]) Cette croix donnée à la basilique de S[t] Pierre, ainsi que le témoigne l'inscription du revers par un empereur Justin, probablement Justin II (565—78), et sa femme, l'impératrice Sophie, est une œuvre d'art byzantin. La face est ornée de pierreries serties dans des bates à gouttières et bordée de cabochons: elle contenait un fragment de la Vraie Croix. Sur le revers se trouvent cinq médaillons circulaires, au centre un agneau mystique et aux extrêmités deux bustes du Christ ainsi que l'empereur et l'impératrice dans l'attitude de la prière. L'espace compris entre les médaillons est orné de larges palmettes d'où s'échappent des tiges végétales terminées par des trèfles. Le trésor de S[t] Pierre devait renfermer beaucoup d'œuvres de ce genre, et il serait difficile de prétendre qu'elles n'ont pas inspiré les artistes indigènes et notamment les auteurs des mosaïques. Le fait

1) On peut citer comme exemple le motif du triangle surmonté d'un disque qui se retrouve à la fois sur la cuirasse dite de Théodoric et sur le bandeau extérieur de la coupole du bandeau de Théodoric à Ravenne. — Le motif des entrelacs si répandu au moyen-âge dans toute l'architecture se trouve à la fois sur les sarcophages et les fibules.

2) Molinier, L'Orfèvrerie p. 39.

est incontestable pour Rome et Ravenne.[1]) En ce qui concerne la Gaule, nos données sont moins certaines: nous savons que les murs des basiliques étaient ornés comme en Orient de peintures et de mosaïques, et il est probable qu'elles étaient dues à des artistes indigènes. Grégoire de Tours nous représente la femme de l'évêque Namatius dirigeant, le livre des Écritures à la main, les peintres qui ornaient l'église cathédrale de Clermont.[2]) A Thiers (Puy-de-Dôme) on a retrouvé les débris du pavement de l'église élevée par Avitus en l'honneur de S[t] Genès (575): elles représentent des lions et des oiseaux ou des rosaces de toute couleur; des lions portent sur la cuisse une étoile comme les modèles sassanides du Musée de l'Ermitage ou du Cabinet des Médailles.[3]) Il est difficile de ne pas voir là une imitation, et il est probable que les peintures des basiliques occidentales reproduisaient plus ou moins les sujets traités en Orient: depuis l'Italie jusqu'aux églises anglo-saxonnes cet art devait avoir une grande unité. C'était un art d'importation: lorsque l'abbé Benoît de Veremouth fait un voyage à Rome au VII[e] siècle, il a bien soin d'en rapporter des tableaux pour orner les églises.[4]) Nous avons même des raisons de croire que l'influence des Orientaux s'exerça sur les représentations iconographiques des églises et que même ce ne fut pas sans résistance que certains motifs usités en Syrie pénétrèrent en Occident. Il est aujourd'hui prouvé que pendant les cinq premiers siècles de l'Église les chrétiens se refusèrent absolument à représenter le Sauveur sur la croix.[5]) Ce fut en Orient et particulièrement en Syrie que l'on rompit avec cet usage; le célèbre évangile syriaque de Rabula, quelques tablettes d'ivoires du VI[e] siècle et enfin la sculpture de la porte de S[te] Sabine à Rome sont les premiers exemples que l'on puisse citer de la Crucifixion.[6]) Un passage curieux de Grégoire de Tours nous montre que ce fut aussi à la fin du VI[e] siècle que les représentations du Christ en croix s'introduisirent en Gaule et dans une ville remplie de mar-

---

1) Sous le portique de S[t] Pierre on avait peint comme à Constantinople la représentation des 6 premiers conciles œcuméniques (Lib. Pontif. 179 — P. Diacre VI, 34—36).

2) Grég. de Tours, H. F. II, 17.

3) Courajod, Leçons de l'École du Louvre I.

4) Bède le Vénér., Vie de S[t] Benoît de Veremouth.

5) V. Le Blant, Sarcophages chrétiens en Gaule. La croix était ornée d'un chrisma placé au milieu d'une couronne.

6) V. Kondakoff, Art byzantin I. — Baumstark, Altarkreuze in nestorianischen Klöstern des 4. Jahrh. (Röm. Quartalschrift XIV. 1900. 8°), cite un exemple tiré d'une biographie d'un moine du VI[e] siècle, qui confirme la provenance syriaque de la crucifixion.

chands syriens, à Narbonne.[1]) La résistance, l'indignation même que cette tentative excita, montrent bien qu'il s'agit d'une importation étrangère. Parmi les curiosités de Narbonne, il y a, nous dit-il, à l'église S[t] Genès «une peinture qui représente Notre Seigneur le corps entouré d'une ceinture et sur la croix».[2]) Les fidèles furent choqués de cette représentation. Un prêtre vit trois fois en songe l'image divine, et elle lui ordonna, en le menaçant de mort, de la faire recouvrir d'un voile. La peinture fut désormais défendue par une tenture de la vue des fidèles, et seuls ceux qui voulaient la contempler pouvaient obtenir qu'elle fût un instant soulevée. Ce témoignage est décisif et prouve que ce sont les Syriens qui ont contribué à répandre en Occident l'usage du crucifix: l'innovation d'abord mal accueillie finit par être adoptée définitivement.

Enfin la diffusion en Occident des étoffes orientales offrait aussi aux artistes d'autres motifs d'imitation. Au IV[e] et au V[e] siècle le luxe de ces étoffes était déjà l'objet des censures des évêques. Asterius, évêque d'Amasée, cite un sénateur chrétien qui portait des vêtements sur lesquels étaient représentées toutes les scènes des Évangiles.[3]) Quelques étoffes trouvées dans ces dernières années au cours des fouilles d'Antinoé peuvent nous donner une idée de la variété des sujets et de la fantaisie déployée par les artistes pour les orner.[4]) Beaucoup de ces voiles précieux étaient offerts à des églises et servaient de portières ou de voiles d'autels. La charte de la «basilica Cornutiana» fondée en 471 dans les environs de Tivoli par Fl. Valila[5]) contient la liste des somptueuses étoffes léguées au nouvel établissement. On y trouve les voiles en soie non cardées à bandes d'or[6]) ou à quatre couleurs[7]); un voile de lin et soie, nuance de miel et brodé d'aigles[8]); des voiles de pourpre à franges d'or[9]); des voiles de soie blanche

1) Voy. les témoignages cités plus haut, p. 13, sur la colonie syrienne de Narbonne.

2) Grég. de Tours, In gloria Martyr. 22. Il est remarquable que nous trouvions à la même époque dans une autre ville soumise à l'influence syrienne, à Ravenne, un autre témoignage sur le Crucifix. Agnellus (P. Lat. CVI p. 610) cite une croix ornée de pierreries offerte par Maximien à l'église de Ravenne «et infra aurum medio loco de ligno sanctae redemptionis nostrae crucis, ubi *corpus Domini pependit*, occultavit».

3) Aster., Homil. de divit. et Lazar.

4) Voy. les ouvrages de Gayet, L'Art Copte, Paris 1902.

5) Duchesne, Lib. Pontif. 147, note.

6) Palleum olosiricum, agnafum, auroclavum I.

7) Palleum olosiricum tetrafotum I.

8) Mafortem tramosericum rodomellinum aquilatum.

9) Vela blattea auroclava paragaudata II.

brochée d'or[1]) etc. Le Liber Pontificalis de l'église de Rome[2]), celui de l'église de Ravenne[3]) et plusieurs chroniques[4]) font souvent mentions de donations analogues. En admettant même que quelques-unes de ces étoffes aient été fabriquées en Italie, la plupart venaient d'Orient ou étaient copiées sur des modèles orientaux. Sidoine Apollinaire à décrit dans une de ses poésies une tapisserie de ce genre qui représente de grandes chasses aux environs de Ctésiphon.[5]) En outre l'origine orientale de plusieurs de ces étoffes, qui existent encore actuellement dans les musées ou les églises d'Occident paraît incontestée.

Telle est l'étoffe de St Ambroise de Milan, ornée d'une série de médaillons dans lesquels le même sujet est reproduit à droite et à gauche: un chasseur vêtu comme un Parthe lance une flèche sur un tigre qui dévore une hémione.[6]) Quelle que soit la date à laquelle on puisse faire remonter cette étoffe, elle n'en est pas moins la copie d'un dessin très ancien, probablement de l'époque des Parthes. Un sujet à peu près analogue se trouve sur une étoffe de soie de Maestricht qui remonte au VIIe siècle.[7]) Au contraire la facture byzantine apparaît dans un voile de soie du Louvre à fond pourpre et couvert de médaillons qui représentent un cocher du Cirque sur un quadrige.[8]) Au devant du char deux personnages courbent l'épaule sous une énorme corne d'abondance. Le style rappelle celui de certains diptyques consulaires. Avec le suaire de St Victor, martyre de la légion thébaine, qui se trouve au trésor de la cathédrale de Sens, nous retrouvons l'art sassanide.[9]) Ce sont des dessins blancs, bleus et jaunes sur fond chamois; ils représentent un personnage à longs cheveux qui repousse de ses mains deux lions qui se dressent contre lui, tandis que deux autres le saisissent aux pieds; il remonterait au VIe siècle. Le même trésor conserve le suaire de St Siviard dont les

1) Vela olosirica alba auroclava ortopluma II.

2) Lib. Pontif., Léon III: «In diaconia beati Georgii fecit vestes de fundato cum historia de elephantis».

3) Agnellus, P. L. CVI, p. 600 et 610. Il s'agit d'étoffes représentant des scènes de l'Évangile.

4) Gesta Dagoberti I, XX: «per totam ecclesiam (s. Dionysii) auro textas vestes, margaritarum varietatibus multipliciter exornatas, in parietibus et columnis atque arcubus suspendi devotissime iussit».

5) Sid. Apollin. Epist. IX, XIII, 11.

6) De Linas, Orfèvrerie cloisonnée t. II, p. 234. Cf. l'étoffe décrite par Sidoine: It equo reditque telo — Simulacra bestiarum — Fugiens fugansque Parthus.

7) De Linas, Id. II, p. 236.

8) Cahier et Martin, Mél. Archéol. IV, p. 257 et planches XX—XXII.

9) Chartraire, Inventaire du trésor de Sens, Sens 1897, p. 12.

médaillons bleus sur fond gris représentent chacun un griffon ailé.[1]) Son origine orientale et sa haute antiquité (VII[e] ou VIII[e] siècle) sont indiscutables. Un motif familier à l'art sassanide, des tigres affrontés, séparés par un *pyrée* (autel du feu), se retrouve sur la chape de S[t] Mesme de l'église S[t] Étienne de Chinon[2]) et sur l'étoffe de la Couture du Mans.[3])

Ces exemples forment un commentaire suffisant des textes qui nous montrent l'importation d'étoffes précieuses d'Orient en Occident. Ils nous expliquent comment les animaux fantastiques de la Perse se retrouvent dans une certaine mesure sur les monuments de l'art occidental (les fragments de mosaïques de Thiers par exemple).

3. *Influences des Orientaux sur la culture intellectuelle et morale de l'Occident.* Les influences de l'Orient sur la culture intellectuelle, sur les croyances et les coutumes religieuses de l'Occident sont encore plus difficiles à saisir que les échanges artistiques entre les deux civilisations. Là encore il s'agit moins de porter des appréciations forcément arbitraires que de rassembler tous les faits précis qui nous font entrevoir ces influences.

Il est certain d'abord qu'avant d'occuper l'Occident et de connaître la civilisation latine les plus puissantes des tribus barbares, celles des Goths, ont été longtemps en contact avec l'empire d'Orient. Les conquérants goths de l'Italie, Alaric et surtout Théodoric, avaient reçu une éducation byzantine. Bien plus l'homme qui a contribué surtout à établir chez les Goths le christianisme, Ulphilas, était malgré son nom germanique un Grec d'Asie Mineure dont la famille originaire de Sadagolthina (Cappadoce) avait été emmenée en captivité par les Barbares. Devenu évêque des Goths chrétiens vers 343, Ulphilas était désigné par sa culture hellénique et par ses connaissances des traditions barbares à servir d'intermédiaire entre les deux sociétés.[4]) Ses compatriotes lui durent l'écriture gothique et le premier monument écrit de la langue germanique, la traduction de la Bible. Cette influence exercée sur les Goths par la civilisation byzantine explique comment un siècle plus tard, établis dans les pays latins d'Occident, ils ont subi sans contrainte les directions qui leur venaient d'Orient.

L'influence intellectuelle de l'Orient s'est d'abord manifestée en

---

1) Id. p. 13.

2) Lenormant, Mélanges Cahier et Martin IV, p. 121 et pl. IV.

3) Id. p. 118 — et de Caumont, Abécédaire d'Archéologie 1851 p. 21.

4) V. G. Waitz, Über das Leben und die Lehre des Ulfila. Hannover 1840 — Bessell, Über das Leben des Ulfilas und die Bekehrung der Gothen zum Christenthum. Göttingen 1860.

Occident par l'extension momentanée du domaine de la langue grecque. Depuis la fin du V[e] siècle le grec devint la véritable langue de l'administration impériale, et les termes latins conservés dans la langue officielle durent prendre une tournure hellénique. Il n'est donc pas étonnant que le grec se répande dans les provinces conquises par l'empereur sur les barbares et même au delà de ces limites. Au VII[e] siècle les ordres de l'empereur étaient transmis en langue grecque aux exarques de Ravenne, mais ils trouvaient facilement des secrétaires du pays capables de traduire ces ordres en latin et même de rédiger les réponses dans le grec le plus élégant.[1] Le grec était parlé couramment à Rome[2], et les évêques d'Afrique étaient loués de leur science dans les deux langues.[3] Il était parlé encore au V[e] siècle à Marseille[4] et à l'époque mérovingienne par les colonies syriennes établies dans la villes gauloises.[5] Enfin le Grec Théodore de Tarse qui réorganisa l'église anglo-saxonne introduisit l'étude du grec dans les monastères. Bède rapporte que plusieurs de ses contemporains parlaient encore le grec comme leur langue natale.[6] Avec la langue s'introduit la culture intellectuelle. Les villes d'Italie et d'Afrique deviennent des centres d'hellénisme, et à travers des déformations, grâce à de nombreuses traductions, la science grecque et la littérature grecque pénètrent dans les monastères les plus reculés de l'Occident.[7] Au moment où l'Église d'Occident a cessé pour un temps de produire des théologiens, elle s'est mise à l'école de la théologie grecque.[8]

Mais c'est surtout dans le domaine moral et religieux que le contact entre Orientaux et Occidentaux a été fécond. La vie monastique qui est née en Égypte et en Syrie a été apportée en Occident par des Orientaux: on peut même dire qu'ils ont fait pour cette nouvelle forme de la vie chrétienne une véritable propagande. C'est après l'exil de S[t] Athanase en Occident en 336 et 340 et ses voyages à Rome et à Trêves que des monastères se fondent et que des ermites apparaissent de tous côtés.[9] A Rome ce sont les représentants de la

---

1) Agnellus (P. L. CVI, p. 684).

2) Lib. Pontif. 154, 158, 167.

3) Bède, Hist. eccles. IV, 1 (P. L. XCV, 114). 4) Le Blant, 547.

5) Voy. plus haut le témoignage de Grégoire de Tours «Les Syriens devaient parler le grec, d'autant plus que tous les Orientaux étaient désignés sous le nom de *Syri*».

6) Bède, Hist. eccl. IV, 2 (P. L. XCV, 174).

7) Diehl, Exarchat de Ravenne p. 284—91 — Essai sur l'administr. byzantine en Afrique, p. 387 et suiv. — Egger, L'hellénisme en France.

8) Ce mouvement commence avec S[t] Jérôme.

9) V. Montalembert, Moines d'Occident I.

noblesse qui transforment leurs palais en couvents.[1]) A Trêves deux officiers de l'empereur renoncent au siècle après avoir lu un manuscrit de la vie de S[t] Antoine, le fondateur du monachisme. «L'un d'eux commence à lire la vie du saint; aussitôt il s'étonne, il s'enflamme; en lisant il songe à embrasser le même genre de vie, il veut abandonner la milice séculière.»[2]) Un compatriote de S[t] Augustin qui était alors professeur d'éloquence à Milan, lui raconte cette scène et lui parle de S[t] Antoine dont le nom même lui était inconnu. «Il révéla ce grand homme à notre ignorance dont il ne pouvait assez s'étonner. Nous étions dans la stupeur et l'admiration au récit de ces irréfragables merveilles de si récente mémoire, presque contemporaines, opérées dans la vraie foi, dans l'église catholique.»[3]) C'est donc à la fin du IV[e] siècle que le goût de la vie monastique commence à se répandre en Occident et que des Latins comme S[t] Jérôme vont en Orient pour étudier la nouvelle institution dans son pays d'origine.[4]) S[t] Martin, qui fonde en 360 le premier monastère gaulois, celui de Ligugé, s'est épris de la vie monastique à la lecture des écrits hagiographiques venus d'Orient; il a été en rapport à Trêves avec S[t] Athanase en 336, et c'est le modèle du cénobitisme oriental qu'il a adopté pour ses fondations.[5]) Eusèbe, évêque de Verceil, qui institue un monastère à côté de son église épiscopale, avait passé plusieurs années d'exil au milieu des monastères de la Thébaïde.[6]) A la même époque S[t] Ambroise, qui a fondé un monastère à la porte de Milan, donne les Orientaux en exemple à ses compatriotes. Dans son traité «de Virginibus» il cite avec enthousiasme les nombreuses vierges que «l'église d'Alexandrie, celles de tout l'Orient et de toute l'Afrique ont coutume de consacrer à Dieu tous les ans».[7])

Au V[e] siècle le monachisme entre peu à peu dans les mœurs de l'Occident, mais l'Orient fournit toujours des modèles et même des fondateurs de monastères. Le fondateur de S[t] Victor de Marseille, Jean Cassien, avait passé sa jeunesse au monastère de Béthléem; plus tard il avait visité la Thébaïde et mené pendant sept ans la vie des anacho-

1) S[t] Jérôme, Epist. ad Pammachium (P. L. XXII, p. 641).

2) S[t] Augustin, Confessions VIII, 6 (P. L. XXXII, 754—5). 3) Id.

4) V. A. Thierry, S[t] Jérôme. S[t] Jérôme se fait ermite près d'Antioche et écrit la vie de S[t] Paul l'Ermite qui se répand en Occident. Après un voyage à Jérusalem et à Constantinople en 377, il revient à Rome, d'où il repart pour la Palestine avec une véritable troupe d'émigration et fonde le monastère de Béthléem.

5) Montalembert, Moines d'Occident I, p. 229.

6) Id. p. 151. Breviarium romanum 16 décembre

7) Id. p. 203. S[t] Ambroise, De Virginitate 5, 6, 7.

rètes. En 403 il fut ordonné diacre à Constantinople par S[t] Jean Chrysostome, et après avoir traversé Rome, il fonda en 414 à Marseille deux monastères, un pour les hommes et un pour les femmes.[1]) Dans ses ouvrages sur la vie monastique et en particulier dans les *Collationes patrum in Scythico eremo commorantium*, il regarde la vie des anachorètes comme supérieure à celle des cénobites et se montre ainsi l'admirateur des moines égyptiens. Quelques années plus tard les fondateurs du monastère de Lérins, S[t] Caprais et S[t] Honorat, venaient de Nicomédie, et ils apportaient en Gaule la règle orientale dans toute sa pureté. L'institut de Lérins était un mélange de la vie érémitique et cénobitique; les anciens occupaient dans l'enceinte du monastère des cellules séparées et avaient la direction des novices. De Lérins la règle s'étendit à toute la Gaule, et des évêques, comme Eucher, évêque de Lyon, Loup, évêque de Troyes, Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont, l'introduisirent dans leurs diocèses.[2]) Dans son éloge de la vie érémitique, «*de Eremi laude*», Eucher louait les fondateurs de Lérins «d'avoir introduit dans les Gaules la vie des pères d'Égypte dans des cellules séparées».[3])

Des solitaires d'Orient vinrent eux-mêmes s'établir en Occident et donner l'exemple de la vie érémitique. Vers le milieu du V[e] siècle les habitants de Clermont virent arriver chez eux un solitaire d'Orient S[t] Abraham. Né sur les bords de l'Euphrate[4]), dans le royaume des Sassanides, il échappa à la persécution que les rois de Perse Iezdedjerd I et Bahram V avaient commencée contre les chrétiens orientaux. Il traversa Antioche, Alexandrie, Carthage, Constantinople, Rome, Ravenne et Milan. D'après les traditions locales, il s'établit en dehors de l'enceinte gallo-romaine de Clermont, à quelques pas du *vicus Christianorum* (faubourg S[t] Alyre), au pied de la colline de Montjuzet dans un frais vallon arrosé par la Tiretaine.[5]) Ce fut là qu'il fonda le monastère de S[t] Cyrgues[6]) que le comte d'Auvergne Victorius et Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont depuis 472 aimaient à visiter.[7]) Après

1) Histoire littéraire de la France III, p. 219 et suis.

2) Alliez, Histoire du monastère de Lérins. 1862. 2 v. — Acta Sanctor. Boll., 1 juin, p. 77. 3) Acta Sanct. Boll., Id.

4) Grég. de Tours, Lib. vitae patrum III.

5) Crégut, Le Cénobite Abraham (Mém. Acad. de Clermont., 2[e] série, fascic. VI). Clermont 1893 — Bréviaire de Clermont, 15 juin — Savaron, Origine de Clermont, p. 354.

6) S[t] Cyrgues (Cyriacus) était un enfant de Cilicie âgé de 3 ans, mis à mort pendant la persécution de Dioclétien. On ne sait si ce fut S[t] Abraham qui introduisit son culte en Gaule (voy. Crégut, Opus laud.).

7) Grég. de Tours, Lib. vitae patrum III.

la mort de S[t] Abraham, Sidoine composa lui-même en distiques l'épitaphe du solitaire qui avait introduit la vie érémitique de l'Orient en Auvergne.[1])

Des traditions analogues se retrouvent en Italie. Quatre ermites de Jérusalem auraient fondé à Assise en 513 la chapelle de S[te] Marie de Josaphat, qui fut réédifiée en 1207 par S[t] François sous le nom de Portioncule.[2]) S[t] Isaac, abbé de Spolète, dont S[t] Grégoire le Grand a écrit la vie, était venu comme S[t] Abraham s'établir en Occident après avoir abandonné la Syrie.[3]) Enfin les solitaires les plus fameux de l'Orient attiraient un grand concours de pélerins qui venaient admirer leur ascétisme. La colonne sur laquelle vivait S[t] Siméon le Stylite d'Antioche était entourée sans cesse de foules venues des quatre points cardinaux. Mais on remarquait parmi les plus fervents «les Espagnols, les Bretons, les Gaulois et, il est inutile de le dire, les Italiens».[4]) Un détail donné par Théodoret nous aide à voir le rôle des marchands syriens dans cette propagande. Il dit qu'à Rome sa renommée était si grande que sur toutes les portes des magasins se dressaient de petites statues du saint qui devaient attirer la prospérité à leurs possesseurs.[5]) Il est facile de comprendre quelle était la nationalité des marchands qui avaient introduit cet usage. Cette réputation avait même pénétré jusqu'en Gaule, toujours par l'intermédiaire des marchands syriens dont S[t] Siméon se servait pour adresser son salut à S[te] Geneviève à Paris.[6])

L'institution monastique s'est donc propagée en Occident par l'intermédiaire des Orientaux. Non seulement les pratiques des moines de la Thébaïde ont été proposées comme modèles par des témoins oculaires ou des écrits hagiographiques, mais des Orientaux sont eux-mêmes venus en Occident fonder des monastères. Des moines basiliens ont organisé plusieurs instituts à Rome, à Ravenne, en Afrique.[7]) Enfin le grand réformateur occidental, celui qui a donné au monachisme latin la physionomie originale, S[t] Benoît de Nursie, a fait lui-même de nombreux emprunts à la règle de S[t] Basile. S'il est plus minutieux

1) Sid. Apollin., Epist. XVII. Le culte de S[t] Abraham demeura populaire à Clermont, où l'on vénère encore ses reliques.

2) Acta Sanct. Boll. 2 octobre, p. 813.

3) S[t] Grég. le G[d], Dialog. III, 14 (P. L. LXXVII, 244).

4) Théodoret (P. G. LXXXII, 1472).

5) Id. *Φασὶ γὰρ οὕτως ἐν Ῥώμῃ τῇ μεγίστῃ πολυθρύλλητον γενέσθαι τὸν ἄνδρα, ὡς ἐν ἅπασι τοῖς τῶν ἐργαστηρίων προπυλαίοις εἰκόνας αὐτῷ βραχείας ἀναστῆσαι, φυλακήν τινα σφίσιν αὐτοῖς καὶ ἀσφάλειαν ἐντεῦθεν πορίζοντας.*

6) Vita S. Genovefae (27) (Scriptor. rer. meroving. III, p. 226).

7) V. ch. I.

que son prédécesseur, s'il se place plus que lui à un point de vue juridique, il ne lui en a pas moins pris ses préceptes les plus importants sur l'obéissance des moines, le travail et la règle du silence.[1]) De toutes les importations orientales en Occident le monachisme est une des plus caractéristiques et des plus importantes.

D'autres domaines de la vie religieuse ont d'ailleurs été atteints par l'influence orientale. Le culte des saints d'Orient s'est introduit dans l'église latine en même temps que leurs reliques. On ne peut dire que la vénération des reliques soit un usage oriental, puisqu'on le trouve en même temps et au même degré en Orient et en Occident: ce qui est certain c'est que les Occidentaux ont recherché de tout temps avec avidité les reliques d'Orient. Le patrice Mummolus, ambassadeur de Théodebert à Constantinople, tombe malade à Patras et doit sa guérison à la vertu des reliques de S[t] André.[2]) Les chroniqueurs mentionnent avec intérêt les découvertes de saintes tuniques ou autres reliques fameuses qui ont lieu en Orient.[3]) Désormais toutes les églises d'Italie, de Gaule, d'Espagne, d'Afrique possèdent des reliques de saints orientaux qui proviennent des cadeaux des empereurs, ou qui ont été apportées par des voyageurs.[4]) Les Syriens qui venaient en Gaule excitaient l'admiration ou même la jalousie par les reliques merveilleuses qu'ils apportaient.[5]) Des voyages étaient entrepris à grands frais en Orient avec le but unique de rapporter de précieuses reliques: S[te] Radegonde enrichit de cette manière son monastère de Poitiers.[6]) Les saints orientaux devinrent donc populaires en Occident et furent l'objet d'un culte dans plusieurs églises.[7]) Les Syriens peu-

1) Grützmacher, Die Bedeutung Benedikts von Nursia und seiner Regel in der Geschichte des Mönchtums, Berlin 1892, p. 40—41.

2) Grég. de Tours, In glor. Mart. 30.

3) Grég. de Tours, Lib. in Miraculis I — Frédégaire IV, 11.

4) Sur les reliques orientales apportées en Italie voir Diehl, Exarchat de Ravenne p. 261—62. Dès 373 S[te] Mélanie envoie à Nole des reliques de la Vraie Croix (S[t] Paulin, Epist. XXXII et XLV). Cf. Mon. Germ. Script. rer. longob. p. 576—7 — A. S. Boll., 7 février, p. 58 (reliques demandées à l'empereur Zénon par son parent l'évêque de Siponto).

5) Grég. de Tours, In gloria martyr. 5: Un Syrien apporte à Tours un voile dans lequel a été enveloppée la Vraie Croix — Id., H. F. VII, 31, Histoire des efforts de l'évêque de Bordeaux Bertrand pour enlever à un marchand syrien les reliques de S[t] Serge. V. sur cette question Marignan, La civilisation mérov. II Le culte des saints, Paris 1901.

6) Grég. de Tours, H. F. IX, 40 — In glor. Martyr. 5 — Venant. Fortun., Lib. ad Iustin. imper. (Carmina II, 1—7) — Vita Radegundis (Mabillon, A. O. S. B. I, 330).

7) Pour l'Italie v. Diehl, Exarchat de Rav. p. 262—6; pour l'Afrique Bull.

vent être considérés comme les introducteurs de ces nouvelles dévotions qui se sont implantées définitivement dans l'église romaine. Des fêtes, comme la Théophanie[1]), l'Exaltation de la S[te] Croix[2]), la Dormition de la Vierge[3]), furent aussi empruntées par les papes du VII[e] siècle à la liturgie orientale. L'invasion de l'orientalisme dans l'église devint telle que certains papes finirent par s'en préoccuper: lorsqu'en 668 le pape Vitalien envoie le moine grec Théodore de Tarse gouverner l'Église d'Angleterre, il lui fait promettre de n'apporter aucune nouveauté dans l'Église, «suivant l'habitude des Grecs», et il le force à laisser repousser ses cheveux pour se faire pratiquer la tonsure à la mode occidentale.[4])

Enfin avec toutes ces innovations vinrent d'Orient les récits merveilleux, les légendes de toute sorte qui devaient charmer l'imagination des barbares d'Occident et dont la Légende Dorée de Jacques de Voragine a donné plus tard la collection. Grégoire de Tours, dont les rapports avec les marchands syriens étaient si fréquents et qui dit tenir d'eux la plupart de ces récits, en a écrit le premier recueil dans son livre «De gloria martyrum». C'est lui qui a fait connaître aux Occidentaux la gracieuse légende des Sept Dormants d'Ephèse[5]), celle de S[t] Thomas et de son voyage dans l'Inde[6]) et bien d'autres qui ont servi depuis à illustrer les vitraux et les murailles des cathédrales gothiques.[7]) Une des plus célèbres de ces légendes et dont le récit, chargé de détails naïfs, a inspiré à leur naissance toutes les littératures populaires de l'Europe et de l'Orient, la légende de S[t] Alexis, a pour origine une version syriaque qui arriva en Occident par l'intermédiaire d'une traduction grecque.[8])

Monastères, reliques, cultes des saints, légendes c'est presque tout le domaine de la vie religieuse des hommes de l'Occident au moyen-âge. Les exemples nombreux et authentiques que nous avons recueillis nous permettent d'affirmer qu'à la base de cette culture morale se trouvent les influences de l'Orient qui, par l'intermédiaire des marchands ou des moines, n'ont cessé de pénétrer dans l'Europe latine pendant cinq cents ans.

Soc. Antiq. de France 1893, p. 238—41 et Bull. du Comité des Trav. Histor. (Archéolog.) 1889, p. 137.

1) Lib. Pontif. 148. 2) Id. 162. 3) Id. 163.

4) Bède, Hist. eccles. IV, 1 (P. L. XCV, 172).

5) Grég. de Tours, In glor. martyr. 94. 6) Id. 31.

7) Id. 9, 16—17, 20, 21, 87, 95, 102.

8) Amiani, La légende de S[t] Alexis (Bibl. ec. des H[tes] Études, fasc. 79) — G. Paris, La vie de S[t] Alexis. Paris 1872.

Conclusion.

Nous pouvons maintenant essayer de dresser un tableau d'ensemble des emprunts que la civilisation occidentale a faits à l'Orient au commencement du moyen-âge. Les marchands syriens qui ont commencé dès l'antiquité à s'établir dans les principales villes de l'Europe latine en ont été les intermédiaires. Nous n'avons tenu dans cette étude qu'un compte très restreint des voyages que les Occidentaux eux-mêmes ont faits en Orient. Cependant l'action de ces voyages et en particulier des pélerinages à Jérusalem[1]) qui mettaient les Latins en contact avec les hommes de tout l'Orient n'a pas été négligeable. Mais leur influence est presque impossible à saisir; les voyageurs de toutes les époques voient mal les pays qu'ils traversent: à plus forte raison ceux du moyen-âge étaient-ils incapables de rapporter des observations exactes et en particulier d'imiter les monuments qu'ils avaient vus. Au contraire l'action des colonies orientales d'Occident étant plus continue, a été plus profonde; du contact journalier entre les Syriens et les Latins sont nés des échanges et, comme il arrive toujours, les plus civilisés ont servi de modèles aux plus barbares. Tant que dura l'éclat de la civilisation romaine, l'action des Syriens fut presque nulle, et eux-mêmes se latinisèrent en partie; dans les sociétés barbares au contraire leur rôle devint prépondérant. Après la disparition progressive des corporations industrielles en Occident, ce furent eux qui dirigèrent désormais la vie économique. Ils eurent en particulier le monopole du commerce de toutes les denrées précieuses et de toutes les industries de luxe que l'aristocratie de l'époque barbare regardait comme nécessaires à sa vie matérielle. Du V[e] au VIII[e] siècle les Syriens furent à peu près les seuls navigateurs de la Méditerranée, les seuls industriels du monde barbare. D'autres causes contribuèrent encore à favoriser cette invasion orientale en Occident. D'une part la conquête de l'Italie et de l'Afrique par les armées de Justinien n'amena pas le rétablissement dans ces pays de la culture latine du IV[e] siècle. L'empire était désormais hellénique et oriental, et ce fut une véritable propagande en faveur de leurs idées, de leurs usages et de leur langue que les fonctionnaires impériaux firent durant deux siècles dans ces provinces. Rome, Ravenne, Carthage devinrent des villes byzantines; il y eut substitution momentanée d'une civilisation à l'autre et par suite rayonnement de ces influences dans le reste de l'Occident. D'autre

1) Sur ces pèlerinages voir surtout: Itinera Hierosolymitana et descriptiones Terrae Sanctae bellis sacris anteriora (Soc. Orient Latin. Édit. Tobler et Molinier). Genève 1879—85. 2 v. 4°.

part ce fut en Orient que le besoin de mysticisme qui était alors universel trouva sa principale satisfaction: l'institution monastique née dans les déserts d'Égypte et de Syrie se propagea dans le reste de la chrétienté; on peut dire qu'avant S[t] Benoît elle ne fut en Occident qu'une importation étrangère.

Tout contribua donc à faire pénétrer en Occident les idées, les mœurs et dans une certaine mesure la langue de l'Orient, le grec. Il serait donc étonnant que ces importations répétées n'aient laissé aucune trace dans la civilisation occidentale du moyen-âge. Ce qui fait qu'on a pu nier ces influences, c'est que la «question byzantine» n'a pas été posée avec assez d'ampleur.

En réalité l'expression de «question byzantine» est trop étroite, et il ne s'agit pas seulement de l'influence directe de la civilisation byzantine sur la culture occidentale. C'est de plus loin que vient cette influence, et il faut aller en chercher l'origine dans les sociétés à peine connues aujourd'hui de la Perse sassanide, de la Syrie et de l'Égypte. La civilisation byzantine elle-même n'est qu'un cas particulier de cette invasion orientale; depuis les conquêtes d'Alexandre les échanges ont été ininterrompus entre l'hellénisme et l'orientalisme. Une première forme de syncrétisme s'est manifestée dans la civilisation alexandrine, mais à partir du V[e] siècle la part de l'Orient a été plus grande, et Constantinople est devenue le centre de la nouvelle culture gréco-orientale. Il y a donc eu en quelque sorte dans le monde comme une dispersion d'influence orientale. L'hellénisme a subi la première et la plus profonde atteinte: non seulement il a reculé au VII[e] siècle devant la révolte de ses anciennes provinces d'Égypte et de Syrie, mais il s'est lui-même mélangé d'éléments étrangers; le gouvernement, les mœurs, l'art, la religion, tout a pris à Constantinople un caractère asiatique. L'Occident au contraire a subi des influences plus lointaines et a opposé à l'orientalisme des éléments plus complexes. Le fond de culture latine y est resté la base de la civilisation européenne, et de plus les peuples germaniques ont apporté dans les pays latins des mœurs et des idées nouvelles qui ont formé comme une seconde assise de cette civilisation. L'art des barbares même avait un caractère d'originalité, et nous avons vu que s'il présentait quelque rapport avec la décoration orientale, cette similitude venait d'une parenté lointaine plus que d'une influence directe.

Quel a donc été le rôle de l'orientalisme en Europe au début du moyen-âge? On aurait tort de voir partout son influence, et il est bon de ne l'admettre que d'après des données certaines. Mais, ces réserves faites, on peut dire que les obscurs marchands qui guidés par

un instinct séculaire sont venus chercher fortune dans les pays barbares d'Occident ont été involontairement les ouvriers d'une œuvre féconde. Au moment où la culture antique s'affaiblissait en Occident, alors que sous l'action des barbares la vie devenait plus âpre et les mœurs plus rudes, la civilisation qu'ils apportaient a été pour l'Europe latine un principe supérieur. Grâce à eux la barbarie a été moins grande en Europe; leur influence a maintenu un certain goût du luxe et de l'art qui a préparé la Renaissance carolingienne. Encore aujourd'hui il serait impossible d'analyser ce tout si complexe qui forme ce qu'on est convenu d'appeler «la civilisation européenne», si, parmi les éléments multiples dont elle est composée, on ne faisait une part aux usages matériels et religieux, aux croyances et aux conceptions artistiques que les sociétés barbares ont reçus des «Syriens» au commencement du moyen-âge.

Clermond-Ferrand. **Louis Bréhier.**

Θεσσαλονικέων μητροπολῖται ἀπὸ Θεωνᾶ τοῦ ἀπὸ ἡγουμένων μέχρι Ἰωάσαφ Ἀργυροπούλου (1520—1578).

Α'.

***Θεωνᾶς** Λέσβιος*[1]) *ἢ παραμείνας ἐν Λέσβῳ ὡς πνευματικός*[2]), *γεννηθεὶς περὶ μεσοῦντα πέμπτον καὶ δέκατον αἰῶνα, καρεὶς μοναχὸς καὶ γενόμενος ἐφημέριος ἐν τῇ σκήτῃ Ὀνουφρίου τοῦ ὁσίου τοῦ κατὰ Ἄθω τὸ ὄρος μοναστηρίου τῶν Ἰβήρων, ἐγένετο τῶν μαθητῶν Ἰακώβου τοῦ νέου μάρτυρος καὶ ἠκολούθησεν αὐτῷ ἀναχωροῦντι ἀπὸ τοῦ ὄρους Ἄθω.*[3]) *Ἐξ Ἄθω μετὰ τοῦ διδασκάλου Ἰακώβου διὰ Μακεδονίας καὶ Θεσσαλίας πορευθέντες κατέλαβον τὸ μοναστήριον τοῦ Προδρόμου κείμενον παρὰ τὴν κώμην Δερβένιστα τῆς Αἰτωλίας, ἔνθα ὁ Ἰάκωβος ἐκτήσατο ὄνομα μέγα ἐρχομένων πρὸς αὐτὸν πανταχόθεν εὐσεβῶν χριστιανῶν.*[4]) *Τοῦτον τὸν Θεωνᾶν ἔστειλεν ὁ Ἰάκωβος ἐκ τοῦ μοναστηρίου τοῦ Προδρόμου πρὸς τὸν Ναυπακτίων καὶ Ἀρτηνῶν ἱεράρχην Ἀκάκιον, προϊστάμενον τῆς ἐκκλησίας ταύτης ἔτεσι ͵αφιϛ'*[5])—*͵αφκ'*[6]) *καὶ ἔλαβεν ἐνταλτήριον γράμμα ἵνα ὁ Ἰάκωβος ἐξομολογῇ τοὺς αὐτῷ προσερχομένους τῶν χριστιανῶν· ταῦτα δ' ἐγένοντο πρὸ τοῦ ἔτους ͵αφκ'.*

Μετὰ δὲ ταῦτα πολλὰ δεινὰ κατηγόρει τοῦ Ἰακώβου ὁ εἰρημένος

---

1) *Ἀθανασίου Γεωργιάδου μοναχοῦ γραπτὸν σημείωμα.*

2) *Σταυράκη Ἀναγνώστου Ἡ Λεσβιὰς ᾠδὴ ἢ ἱστορικὸν ἐγκώμιον τῆς νήσου Λέσβου*, (*ἐν Σμύρνῃ*, 1850, *εἰς* 8ον), *σ.* 139—140.

3) *Νέον μαρτυρολόγιον ἤτοι μαρτύρια τῶν νεοφανῶν μαρτύρων τῶν μετὰ τὴν ἅλωσιν τῆς Κωνσταντινουπόλεως κατὰ διαφόρους καιροὺς καὶ τόπους μαρτυρησάντων*, (*Ἐνετίησι, ͵αψϟθ', εἰς* 4ον), *σ.* 23. *Νέον ἐκλόγιον περιέχον βίους ἀξιολόγους διαφόρων ἁγίων, ἐν οἷς προσετέθη ἤδη ὁ βίος τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Θεωνᾶ ἀρχιεπισκόπου Θεσσαλονίκης*, (*ἐν Κωνσταντινουπόλει, ͵αωξγ', εἰς φύλ.*), *σ.* 383.

4) *Νέον μαρτυρολόγιον, σ.* 21—22. *Δημητρίου Λουκοπούλου Ἀκολουθία καὶ βίος τοῦ ὁσιομάρτυρος Ἰακώβου τοῦ νέου*, (*ἐν Ἀθήναις*, 1894, *εἰς* 8ον), *σ.* 71—72.

5) *Σεραφεὶμ Βυζαντίου Δοκίμιον ἱστορικῆς τινος περιλήψεως Ἄρτης καὶ Πρεβέζης*, (*ἐν Ἀθήναις*, 1884, *εἰς* 8ον), *σ.* 102.

6) *Ἰωάννου Βελούδου Ἑλλήνων ὀρθοδόξων ἀποικία ἐν Βενετίᾳ, ἱστορικὸν ὑπόμνημα, ἐκδ.* βα (*ἐν Βενετίᾳ*, 1893, *εἰς* 8ον), *σ.* 198. *Ἀνθίμου τοῦ Ἀμασείας Χρονολογικοὶ κατάλογοι τῶν ἀπὸ Χριστοῦ ἀρχιερατευσάντων κατ' ἐπαρχίας, ἐν Νεολόγῳ Κωνσταντινουπόλεως, ἔτει ΚΕῳ*, 25 *Μαρτίου* 1891, *ἀριθ.* 6494.

Ναυπακτίων καὶ Ἀρτηνῶν ἱεράρχης Ἀκάκιος παρανομῶν καὶ φοβούμενος τὸν ἔλεγχον αὐτοῦ· παραπειθόμενος δὲ καὶ παρὰ μοναχῶν φθονούντων τὸν Ἰάκωβον ὡς συνεγείροντα πλήθη ἀπὸ ξηρᾶς καὶ θαλάσσης κατὰ τῶν κρατούντων[1]· ὅτε δὲ τούτου ἕνεκα ὁ Ἰάκωβος συνελήφθη καὶ καθείρχθη παρὰ τοῦ μπέη τῶν Τρικκάλων καὶ διεσπάρησαν οἱ παρ' αὐτῷ μοναχοί, ὁ Θεωνᾶς καὶ ἕτερος μοναχὸς Μαρκιανὸς ἐπορεύθησαν πρὸς τὸν Ἰάκωβον καὶ ἠρώτησαν περὶ τοῦ μοναστηρίου καὶ τῶν ἀδελφῶν, ὁ δ' ἔγραψεν ἐκ τοῦ δεσμωτηρίου τοῖς αὐτοῦ μαθηταῖς καὶ συνεστήσατο ἡγούμενον τὸν Θεωνᾶν.[2]) Μετὰ δὲ τὴν ἀπαγωγὴν τοῦ Ἰακώβου εἰς Ἀδριανούπολιν καὶ Διδυμότειχον παρὰ τῷ σουλτάνῳ[3]) Σελήμῃ τῷ Βαγιαζίτου — βασιλεύσαντι ἔτεσι ͵αφιβ'—͵αφκ' — ὅ τε Θεωνᾶς καὶ οἱ διασπαρέντες μοναχοὶ μετέβησαν εἰς τὸ ἐν Ἄθῳ μοναστήριον Σιμόπετρα καλούμενον[4]), ἔνθα ὁ ἐν χειρογράφῳ βίβλῳ κείμενος βίος Ἰακώβου τοῦ νέου μάρτυρος λέγει τὸν Θεωνᾶν παραμείναντα ἐν Ἄθῳ τὸ δεύτερον ἔτη δύο.[5])

Ἐξ Ἄθω τοῦ ὄρους ἀναχωρήσας ὁ Θεωνᾶς μετὰ τῶν σὺν αὐτῷ μοναχῶν κατέλαβε τὸ παρὰ τὴν κώμην Γαλατίτσαν τῆς Χαλκιδικῆς ἐπὶ τοῦ Μεγάλου βουνοῦ κείμενον ἐν ἐρειπίοις μοναστήριον ἁγίας Ἀναστασίας τῆς Φαρμακολυτρίας, ὃ ἀνεκαινίσατο καὶ οὗ ἐγένετο ἡγούμενος διδάσκων τοὺς ἐν αὐτῷ μοναχούς[6])· μεθ' ὃ ἐγένετο μητροπολίτης Θεσσαλονικέων[7]), πιθανῶς κατὰ τὸ ἔτος ͵αφκ' καθ' ὃ μέμνηται τοῦ Θεωνᾶ ἱεράρχου Θεσσαλονικέων Ἰωάννης Βελούδης ἐκ τοῦ γραμματοφυλακίου τοῦ ἐν Βενετίᾳ κοινοῦ τῶν Ἑλλήνων.[8]) Ἱεράρχης Θεσσαλονικέων ὢν ὁ Θεωνᾶς ἀνεκομίσατο ἐξ Ἀλβανιτοχωρίου κώμης κειμένης παρὰ τὴν Ἀδριανούπολιν τὰ ὀστᾶ τοῦ αὐτοῦ διδασκάλου Ἰακώβου τοῦ νέου μάρτυρος καὶ τῶν μαθητῶν Διονυσίου μοναχοῦ καὶ Ἰακώβου διακόνου τῶν νέων μαρτύρων καὶ κατέθετο ἐν τῷ ναῷ τοῦ μοναστηρίου τῆς ἁγίας Ἀναστα-

---

1) Νέον μαρτυρολόγιον, σ. 22. Δημητρίου Λουκοπούλου Ἀκολουθία καὶ βίος τοῦ ὁσιομάρτυρος Ἰακώβου τοῦ νέου, σ. 78—80.

2) Νέον μαρτυρολόγιον, σ. 22—23. Νέον ἐκλόγιον, σ. 384. Ἀκολουθία καὶ βίος τοῦ ὁσιομάρτυρος Ἰακώβου τοῦ νέου, σ. 84.

3) Νέον μαρτυρολόγιον, σ. 23. Ἀκολουθία καὶ βίος τοῦ ὁσιομάρτυρος Ἰακώβου τοῦ νέου, σ. 84—85.

4) Νέον μαρτυρολόγιον, σ. 27. Νέον ἐκλόγιον, σ. 384. Ἀκολουθία καὶ βίος τοῦ ὁσιομάρτυρος Ἰακώβου τοῦ νέου, σ. 91.

5) Ἀθανασίου Γεωργιάδου γραπτὸν σημείωμα.

6) Ν. Π. Χρυσανθίδου Αὐτοσχέδιος περιγραφὴ τῆς Χαλκιδικῆς χερσονήσου μετ' ἀρχαιολογικῶν σημειώσεων καὶ ἱστορικῶν συμβάντων, (ἐν Κωνσταντινουπόλει, 1870, εἰς 8[ον]), σ. 47, 49.

7) Νέον μαρτυρολόγιον, σ. 23, 27. Νέον ἐκλόγιον, σ. 384. Ἀκολουθία καὶ βίος τοῦ ὁσιομάρτυρος Ἰακώβου τοῦ νέου, σ. 90.

8) Ἑλλήνων ὀρθοδόξων ἀποικία ἐν Βενετίᾳ, ἐκδ. β[α], σ. 198.

σίας, οὐχὶ δὲ κατὰ τὴν ἐν Ἄθῳ δευτέραν αὐτοῦ διαμονήν[1]), διότι ὑποτίθεμαι μὴ πορευθέντα τὸ δεύτερον τὸν Θεωνᾶν ἢ βραχὺ παραμείναντα ἐν Ἄθῳ, ὡς μὴ συμβιβαζομένων τῶν παρεμπιπτόντων ἐτῶν μετ' αὐτῆς· ὁ δὲ τὸν βίον τοῦ Θεωνᾶ μετειληφὼς ἐκ τοῦ ἐν χειρογράφῳ βίβλῳ κειμένου ἐκτενοῦς βίου Ἰακώβου τοῦ νέου μάρτυρος, τοῦ δημοσιευθέντος ἐν τῷ Νέῳ ἐκλογίῳ, λέγει αὐτὸν ζῶντα ἔτει ͵αφκεῳ[2]), ὃ ὑποτίθεμαι τὸ ἔτος τοῦ θανάτου αὐτοῦ.

Ἀπὸ τοῦ ἔτους ͵αφκου μέχρι τοῦ ἔτους ͵αφξδου προεισϑτήκεσαν τῆς Θεσσαλονικέων ἐκκλησίας σὺν ἄλλοις ἱεράρχαις τρεῖς καλούμενοι Θεωναί· τούτων ὁ προστὰς κατὰ τὰ ἔτη ͵αφκ'—͵αφκε' ἐστιν ὁ ἀπὸ ἡγουμένων Θεωνᾶς ὁ ὅσιος, ὡς γίγνεται δῆλον καὶ ἐκ τῶν δημοσιευομένων δύο πατριαρχικῶν γραμμάτων περὶ τοῦ μοναστηρίου τῆς ἁγίας Ἀναστασίας καὶ τοῦ ἀνήκοντος αὐτῷ μονυδρίου Παναγίας τοῦ κὺρ Ἰωὴλ καλουμένης, ἃ ἀνεκαινίσατο Θεωνᾶς ὁ ὅσιος· τούτων τὸ μὲν ἐπὶ πατριάρχου Ἱερεμίου τοῦ ἀπὸ Σοφίας τὸ πρῶτον πατριαρχοῦντος ἐγένετο ἔτει ͵αφμβῳ μηνὶ Ἀπριλίῳ τὸ δὲ ἐπὶ πατριάρχου Διονυσίου τοῦ ἀπὸ Νικομηδείας ἐγένετο ἔτει ͵αφμςῳ μηνὶ Δεκεμβρίῳ (ἐκ τοῦ γράμματος τούτου γίγνεται δῆλον ὅτι ὁ πατριάρχης Διονύσιος ἐπεσκέψατο καὶ τὸ μοναστήριον τῆς ἁγίας Ἀναστασίας)· ἐκ δὲ τῶν δύο τούτων πατριαρχικῶν γραμμάτων μανθάνομεν ὅτι γράμμα τοῦ πρότερον Θεσσαλονικέων ἱεράρχου Ἰωάσαφ ἔλεγεν ὅτι ὁ πρότερον ἱεράρχης Θεσσαλονικέων Θεωνᾶς ἱερομόναχος ἔτι ὢν ἀνεκαινίσατο τό τε μοναστήριον ἁγίας Ἀναστασίας τῆς Φαρμακολυτρίας καὶ τὸ μονύδριον Παναγίας τοῦ κὺρ Ἰωὴλ κείμενον ἐν τῇ πόλει Θεσσαλονικέων ἐν χώρῳ καλουμένῳ Ἁγίοις Ἀσωμάτοις δωρηθὲν τῷ μοναστηρίῳ ἀπεδέξατο.

Ἐκ τοῦ ἐκτενοῦς ἀλλ' ἀδήλου συγγραφέως ἐν χειρογράφῳ βίβλῳ βίου Ἰακώβου τοῦ νέου μάρτυρος, ὃς πιθανῶς ἐστιν ὁ αὐτὸς τῷ ὑπὸ Δημητρίου Λουκοπούλου δημοσιευθέντι, ἀναγράφοντος καὶ τὰ περὶ Θεωνᾶ τοῦ ὁσίου, τοῦ κειμένου ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τοῦ μοναστηρίου ἁγίας Ἀναστασίας τῆς Φαρμακολυτρίας, ληφθεὶς ἐδημοσιεύθη ἐν τῷ Νέῳ ἐκλογίῳ ὁ βίος Θεωνᾶ τοῦ ὁσίου[3]), ἐξ οὗ καὶ Κωνσταντῖνος Δουκάκης παρέλαβεν[4])· Ἐν τῇ αὐτῇ βιβλιοθήκῃ κεῖται καὶ ἀκολουθία ᾀσματικὴ πρὸς Θεωνᾶν τὸν ὅσιον ἐν χειρογράφῳ βίβλῳ, γραφεῖσα ὑπὸ Νικοδήμου τοῦ Ἁγιορείτου[5]), ὃς ἐποίησε τῷ Θεωνᾷ καὶ ἐπίγραμμα τόδε·

1) Νέον μαρτυρολόγιον, σ. 27. Νέον ἐκλόγιον, σ. 384. Ἀκολουθία καὶ βίος τοῦ ὁσιομάρτυρος Ἰακώβου τοῦ νέου, σ. 92.

2) Νέον ἐκλόγιον, σ. 383—386.

3) Νέον ἐκλόγιον, σ. 383—386.

4) Μέγας συναξαριστὴς ἤτοι Σμάραγδος τοῦ νοητοῦ παραδείσου βιβλίον ψυχωφελέστατον μεγάλης συλλογῆς βίων πάντων τῶν ἁγίων, (ἐν Ἀθήναις, 1892, εἰς 8ον), σ. 68—72.

5) Συναξαριστὴς τῶν δώδεκα μηνῶν τοῦ ἐνιαυτοῦ, (ἐν Βενετίᾳ, 1819, εἰς φύλ.),

Λιπὼν Θεωνᾶς τὴν κάτω προεδρίαν
παρίσταται νῦν τῷ Προέδρῳ τῶν ὅλων.[1])

Ἐκ δὲ τοῦ βίου Ἰακώβου τοῦ νέου μάρτυρος μανθάνομεν ὅτι καὶ διαθήκην ἔγραψε Θεωνᾶς ὁ ὅσιος καὶ μακρὰ περὶ αὐτοῦ διήγησις ἐγράφη.[2]) *Μνήμη Θεωνᾶ τοῦ ὁσίου κεῖται ἐν χειρογράφῳ βίβλῳ κειμένῃ ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τοῦ ἐν Ἄθῳ μοναστηρίου ἁγίου Παντελεήμονος ὑπ' ἀριθμῷ* 608 (6115) *φύλλῳ* 65ᵅ.[3])

Νικόδημος ὁ Ἁγιορείτης ἐν μὲν τῇ Ἀκολουθίᾳ τῶν Ἁγιορειτῶν πατέρων λέγει περὶ Θεωνᾶ τοῦ ὁσίου τάδε „τὸν Θεωνᾶν πῶς παραβλέψω ἀγέραστον, τὸν λαμπτῆρα μονῆς Παντοκράτορος καὶ ἱεράρχην περιφανῆ τῆς Θεσσαλονίκης·“ ἐν δὲ τῷ Ἐγκωμίῳ τῶν Ἁγιορειτῶν πατέρων λέγει τάδε „ἂς ὑπάγωμεν εἰς τὴν ἱερὰν καὶ βασιλικὴν μονὴν τοῦ Παντοκράτορος· καὶ ἐδῶ εὑρίσκομεν τὸν ἱεράρχην ἅγιον Θεωνᾶν· οὗτος γὰρ πρότερον εὑρίσκετο ἐφημέριος εἰς τὴν μονὴν αὐτήν, καθὼς φαίνεται ἐν τῷ βίῳ τοῦ ὁσιομάρτυρος Ἰακώβου τοῦ Ἰβηρίτου· ὕστερον δὲ ὅταν ὁ θεῖος Ἰάκωβος ὑπῆγεν εἰς τὸν κόσμον κηρύττων, ἠκολούθησε καὶ αὐτὸς ὁμοῦ μὲ ἄλλους εἰς τοὺς ὁποίους, μετὰ τὸν μαρτυρικὸν θάνατον τοῦ ἁγίου Ἰακώβου, ἐγένετο προεστὼς καὶ ποιμὴν ἐν τῷ μοναστηρίῳ ἁγίας Ἀναστασίας, τῷ κειμένῳ ἐν Γαλατίτσᾳ· ὕστερον δ' ἐγένετο καὶ μητροπολίτης Θεσσαλονίκης· καὶ νῦν εὑρίσκεται σῶον τοῦ ἁγίου τὸ λείψανον ἐν τῷ ἀνωτέρω μοναστηρίῳ“.[4])

Θεωνᾶς ὁ ὅσιος ἑορτάζεται ἔν τε τῷ μοναστηρίῳ ἁγίας Ἀναστασίας τὴν τετάρτην Κυριακὴν τῶν νηστειῶν ἑκάστου ἔτους μετὰ ἀγρυπνίας πανηγυριζόντων τῶν μοναχῶν μετὰ τῶν ἐκ τῶν πέριξ προσερχομένων χριστιανῶν· καὶ ἐν τῷ μοναστηρίῳ τοῦ Παντοκράτορος ἐν Ἄθῳ τῷ ὄρει ταὐτὸ πράττουσιν οἱ μοναχοὶ ἀγρυπνοῦντες καὶ πανηγυρίζοντες τὴν ἡμέραν τῆς ἑορτῆς τοῦ ὁσίου. Ἐν δὲ τῇ Θεσσαλονίκῃ ἑορτάζεται ὁ ὅσιος ἐν τῷ ναῷ τῆς Ὑπαπαντῆς ψαλλομένου καὶ αἴνου τοῦδε·

Στενὴν ὁδεύσας ἐν βίῳ, πάτερ, τρίβον
τανῦν χορεύεις οὐρανοῦ εἰς τὸ πλάτος.
Πνεῦμα Θεωνᾶ, ἔνθεν ἀπέστη εἰς κλυτὸν Ἄστυ.[5])

Τὸ λείψανον Θεωνᾶ τοῦ ὁσίου διαμελισθὲν καὶ πολλὰς ὑποστὰν

---

*τόμ. Β*ος, *σ.* 263—4. *Ἀκολουθία ᾀσματικὴ καὶ Ἐγκώμιον τῶν ὁσίων καὶ Θεοφόρων πατέρων ἡμῶν τῶν ἐν τῷ Ἄθῳ τῷ ὄρει διαλαμψάντων, ἐν* (Ἑρμουπόλει, 1847, *εἰς* 8ον), *σ.* 99.

1) *Συναξαριστὴς τῶν δώδεκα μηνῶν τοῦ ἐνιαυτοῦ, τόμ. Β*ος, *σ.* 263.

2) *Ἀκολουθία καὶ βίος τοῦ ὁσιομάρτυρος Ἰακώβου τοῦ νέου, σ.* 90—91, 93.

3) *Σπυρίδωνος Π. Λάμπρου Κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ Ἁγίου Ὄρους Ἑλληνικῶν κωδίκων,* (*ἐν Κανταβριγίᾳ τῆς Ἀγγλίας*, 1900, *εἰς* 4ον), *τόμ. Β*ος, *σ.* 404.

4) *Ἀκολουθία ᾀσματικὴ καὶ Ἐγκώμιον, σ.* 34, 98—99.

5) *Σωφρονίου τοῦ Θεσσαλονικέων γραπτὸν σημείωμα. Νέον ἐκλόγιον, σ.* 383.

περιπετείας κατὰ τὸ ἔτος ͵αωκα΄ τέλος μετακομισθὲν εἰς τὸ μοναστήριον τῆς ἁγίας Ἀναστασίας καὶ συναρμολογηθὲν κεῖται ἐν τῷ ναῷ τῆς ἁγίας ἐν ἀρχιερατικῷ ἀμφίῳ ἐντὸς ἐπιχρύσου θήκης κάτωθι τῆς εἰκόνος τοῦ ὁσίου κειμένης ἐν ἀριστερᾷ τοῦ ἄκρου τοῦ ἱεροῦ, λάρναξ δὲ ὑπὸ τὸ λείψανον περικλείει τὰ ὀστᾶ τοῦ διδασκάλου αὐτοῦ Ἰακώβου νέου μάρτυρος καὶ τῶν μαθητῶν Διονυσίου μοναχοῦ καὶ Ἰακώβου διακόνου.[1])

Β΄.

Μακάριος διεδέξατο πιθανῶς Θεωνᾶν τὸν ἀπὸ ἡγουμένων τὴν Θεσσαλονικέων ἐκκλησίαν, προέστη δὲ ταύτης πρὸ τοῦ ἔτους ͵αφλ^ου^ καὶ ἦν πιθανῶς Ζακύνθιος, διότι ἀπολιπὼν τὴν αὐτοῦ ἐκκλησίαν ἐπορεύθη εἰς Ζάκυνθον, ἔνθα ἔτει ͵αφλ^ῳ^ ἦν ἡγούμενος τοῦ ἐν τῇ νήσῳ μοναστηρίου Παναγίας Ἀναφωνητρίας[2])· πρὸς τὸν Μακάριον τοῦτον ἐπιστέλλεται ἡ Παχωμίου Ῥουσάνου ἐπιστολή, ἧς μέμνηται Ἰωάννης Ἀλοῦσιος Μιγγαρέλης[3]) καὶ ταύτην ἐδημοσίευσεν Ἀνδρέας Μουστοξύδης.[4]) Τὸν Μακάριον τοῦτον ὁ Louis Petit νομίζει ὄντα τὸν αὐτὸν μετὰ Μακαρίου τοῦ προστάντος τῆς Θεσσαλονικέων ἐκκλησίας μετὰ τὸν Ἰωάσαφ.[5])

Ἰωάσαφ διεδέξατο τὸν Μακάριον εἰς τὴν Θεσσαλονικέων ἐκκλησίαν, διότι προΐστατο ταύτης ἔτει ͵αφλα΄, ὡς γίγνεται δῆλον ἐκ γράμματος αὐτοῦ ἀφιερωτικοῦ[6])· τῆς ἀρχιερατείας ταύτης τοῦ Ἰωάσαφ μέμνηνται καὶ τὰ ἐπὶ τῶν πατριαρχῶν Ἱερεμίου τοῦ ἀπὸ Σοφίας τοῦ ἔτους ͵αφμβ΄ καὶ Διονυσίου τοῦ ἀπὸ Νικομηδείας τοῦ ἔτους ͵αφμϛ΄ καὶ τὰ μετὰ ταῦτα περὶ τοῦ αὐτοῦ μοναστηρίου ἀπολυθέντα πατριαρχικὰ γράμματα· μέχρι τοῦ ἔτους ͵αφλε΄ προΐστατο τῆς Θεσσαλονικέων ἐκκλησίας ὁ Ἰωάσαφ, διότι κατ' αὐτὸ τὸ ἔτος δαπάνῃ αὐτοῦ ἀντεγράφη μηνιαῖον τοῦ μηνὸς Ἰανουαρίου.[7])

Μακάριος διέδεξατο τὴν Θεσσαλονικέων ἐκκλησίαν πρὸ τοῦ ἔτους

---

1) Ἀθανασίου Γεωργιάδου μοναχοῦ γραπτὸν σημείωμα.

2) Λεωνίδου Χ. Ζώη Ὁ ἅγιος Διονύσιος προστάτης Ζακύνθου, (ἐν Ζακύνθῳ, 1895, εἰς 8^ον^), σ. 62· τοῦ αὐτοῦ Αἱ ἐν Ζακύνθῳ μοναί, (ἐν Ζακύνθῳ, 1900, εἰς 8^ον^), σ. 84, 106—7.

3) Graeci codices manu scripti apud Nanios patricios Venetos asservati, (Bononiae 1734, in-4°), p. 260, 282.

4) Ἑλληνομνήμων ἢ Σύμμικτα Ἑλληνικά, σύγγραμμα περιοδικόν, (Ἀθήνησι, 1843, εἰς 8^ον^), τόμ. Α^ος^, σ. 653—60.

5) Les évêques de Thessalonique ἐν Échos d'Orient revue bimestrielle d'histoire, de géographie et de liturgie orientales, (Paris 1900—1901, in-4°), tom. IV, p. 150—151.

6) Πέτρου Ν. Παπαγεωργίου Ἐκδρομὴ εἰς τὴν βασιλικὴν καὶ πατριαρχικὴν μονὴν τῆς ἁγίας Ἀναστασίας τῆς Φαρμακολυτρίας τὴν ἐν τῇ Χαλκιδικῇ, ἐν Byzantinische Zeitschrift, (Leipzig 1898, in-8°), B. VII, S. 71—73.

7) Σπυρίδωνος Π. Λάμπρου Κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ Ἁγίου Ὄρους Ἑλληνικῶν κωδίκων, τόμ. Β^ος^, σ. 224.

͵αφλζ^ου· τοῦτον Βασίλειος Μυστακίδης λέγει γεγονότα ἀπὸ Μηθύμνης ἔτει ͵αφλα΄[1]), *ὁ δὲ* Louis Petit *ἀπὸ Κορίνθου*[2]) *καὶ Εὐστράτιος Δράκος ἔτει ͵αφλγ^ῳ*[3]) *ἕκαστος ἐξ ἰδίου σημειώματος. Ὁ Μακάριος ἔτει ͵αφλζ^ῳ ὡς πρότερον Θεσσαλονικέων ἱεράρχης ἠγόρασε χειρόγραφον βίβλον, νῦν ἀποκειμένην ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τῆς ἐν Μόσχᾳ ἱερᾶς τῶν Ῥώσων συνόδου*[4])· *ὁ Μακάριος ἀπολιπὼν τὴν αὐτοῦ ἐκκλησίαν ἐκάρη μοναχὸς καὶ μετωνομάσθη Μιχαὴλ ἐν κατὰ Ἄθω τὸ ὄρος μοναστηρίῳ τῷ καλουμένῳ Βατοπεδίῳ, ἔνθα καὶ ἀπέθανε μηνὸς Ἀπριλίου ιβ^η τοῦ ἔτους ͵αφμς^ου.*[5]) *Ὁ Μακάριος οὗτος ἦν ὁ καλούμενος Γεωργόπουλος κτήτωρ τοῦ ὑπ' ἀριθμῷ* 600 *χειρογράφου βίβλου ἀποκειμένης ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τοῦ ἐν Ἄθῳ μοναστηρίου Βατοπεδίου.*[6])

Θεωνᾶς προΐστατο τῆς Θεσσαλονικέων ἐκκλησίας ἔτει ͵αφλθ^ῳ, ὡς γίγνεται δῆλον ἐκ γράμματος αὐτοῦ, οὗ μέμνηται Βίκτωρ Langlois[7])· *ἐξηκολούθη δὲ προϊστάμενος τῆς ἐκκλησίας ταύτης μέχρι Μαΐου τοῦ ἔτους ͵αφμα^ου, ὡς ἐξ ἄλλου αὐτοῦ γράμματος δηλοῦται περὶ τῶν προσερχομένων καὶ ἀφιερούντων πράγματα τῷ μοναστηρίῳ Μαρίας τῆς ἀεὶ Παρθένου, ὅπως ἀπερχόμενοι αὐτοῦ μὴ ἀντιποιῶνται τούτων.*[8]) *Τὸ γράμμα τοῦτο ὑπολαμβάνουσιν οἱ μοναχοὶ τοῦ μοναστηρίου ἁγίας Ἀναστασίας τῆς Φαρμακολυτρίας ὡς αὐτόγραφον Θεωνᾶ τοῦ ὁσίου τοῦ ἀπὸ ἡγουμένων*[9])·

---

1) *Διάφορα περὶ Θεσσαλονίκης σημειώματα. Ἡ μονὴ τῶν Βλαταίων καὶ τὰ ἐν αὐτῇ ἔγγραφα, μητροπολῖται Θεσσαλονίκης, ἐπίσκοποι . ., Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος, σύγγραμμα περιοδικόν, (ἐν Κωνσταντινουπόλει,* 1900, *εἰς* 4^ον), *τόμ. ΚΖ΄, σ.* 379.

2) Les évêques de Thessalonique, *ἐν* Échos d'Orient, revue bimestrielle d'histoire . . ., tom. IV, p. 151.

3) *Λεσβιακὰ τοπογραφικὰ καὶ ἐκκλησιαστικά, ἤτοι οἱ Μιτυλήνης καὶ Μηθύμνης ἱεράρχαι, (Ἀθήνησι,* 1899, *εἰς* 8^ον), *τόμ. β΄, σ.* 23· *καὶ Σταύρου Καρυδώνη Τὰ ἐν Καλλονῇ τῆς Λέσβου ἱερὰ σταυροπηγιακὰ πατριαρχικὰ μοναστήρια τοῦ ἁγίου Ἰγνατίου ἀρχιεπισκόπου Μηθύμνης, ἐν Κωνσταντινουπόλει,* 1900, *εἰς* 8^ον, *μέρ. α^ον, σ.* 230.

4) A. Matthaei Accurata codicum graecorum bibliothecarum synodalium Mosquensium notitia, (Lipsiae, 1805, in-8°), tom. II, p. 273. *Ἰακώβου τοῦ Βατοπεδινοῦ Ἡ ἐν Μόσχᾳ συνοδικὴ βιβλιοθήκη τῶν χειρογράφων, (ἐν Μόσχᾳ,* 1896, *εἰς* 4^ον), *σ.* 10.

5) *Ἀθανασίου Παπαδοπούλου Κεραμέως Μαυρογορδάτειος βιβλιοθήκη, ἤτοι γενικὸς περιγραφικὸς καταλόγος τῶν ἐν ταῖς ἀνὰ τὴν Ἀνατολὴν βιβλιοθήκαις εὑρισκομένων Ἑλληνικῶν χειρογράφων, (ἐν Κωνσταντινουπόλει,* 1884, *εἰς* 4^ον), *τόμ. Α^ος, σ.* 123.

6) Heinrich Brockhaus Die Kunst in den Athos-Klöstern, (Leipzig, 1891, in 4°), S. 207.

7) Le mont Athos et ses monastères, (Paris, 1867, in-4°), p. 70.

8) *Πέτρου Ν. Παπαγεωργίου Ἐκδρομὴ εἰς τὴν βασιλικὴν καὶ πατριαρχικὴν μονὴν τῆς ἁγίας Ἀναστασίας . ., ἐν* Byzantinische Zeitschrift, B. VII, S. 73.

9) *Ἀθανασίου Γεωργιάδου μοναχοῦ γραπτὸν σημείωμα.*

τοῦτον τὸν Θεωνᾶν Ἄνθιμος ὁ Ἀμασείας[1]) *καὶ* Louis Petit[2]) *νομίζουσιν ὄντα τὸν αὐτὸν Θεωνᾷ τῷ ἀπὸ ἡγουμένων.*

Θεοφάνης προΐστατο τῆς Θεσσαλονικέων ἐκκλησίας ἔτει ͵αφμδ[ῳ][3]) *γράψας τὸν βίον τοῦ κατὰ τὸ αὐτὸ ἔτος μηνὸς Μαρτίου δεκάτῃ ἐν Θεσσαλονίκῃ μαρτυρήσαντος Μιχαὴλ Μαυρουδῆ.*[4]) *Πορφύριος Οὔσπένσκης ἡμαρτημένως ἀνέγνω τὸ ὄνομα τοῦ ἱεράρχου τούτου εἰς Μητροφάνην, ὥστε φαίνεται ὁ Θεοφάνης εἶνε ἄμεσος διάδοχος τοῦ Θεωνᾶ εἰς τὴν μητρόπολιν Θεσσαλονικέων ἀπὸ τοῦ ἔτους ͵αφμβ*[ου].[5]) *Γεώργιος Ζαβίρας κακῶς ἐλέγχει Νικόδημον τὸν Ἁγιορείτην ἀναγράφοντα τὸν Θεοφάνην ἐν τοῖς Θεσσαλονικέων ἱεράρχαις.*[6])

Μακάριος προέστη τῆς Θεσσαλονικέων ἐκκλησίας πρὸ τοῦ ἔτους ͵αφνα' κατὰ Μιχαὴλ Λέκιεν γράφοντα τάδε „Macarius II. Anno 1551. Consilio Tridentino, prioribus in sessionibus una cum Patribus aliis sedisse memoratur Macarius Chiensis Thessalonicae archiepiscopus, qui data Fidei professione ultro admissus fuit“[7])· *ἀλλ' ἐν ταῖς ἀναγραφαῖς τῶν συνεδρευσάντων πατέρων τῆς ἐν Τριδέντῳ συνόδου οὐδεὶς Θεσσαλονικέων ἱεράρχης παρεκάθισε Μακάριος καλούμενος.*[8])

Μετὰ δὲ τούτους ἔτει ͵αφξ[ῳ] *Θεσσαλονικέων ἱεράρχης ἐγένετο Θεωνᾶς ὁ ἀπὸ Παροναξίας. Ὁ Θεωνᾶς ἐγένετο μαθητὴς Θεοφάνους Ἐλεαβούλκου Νοταρᾶ καὶ ἦν κατὰ Δωρόθεον τὸν Μονεμβασίας „πολλὰ καλός, λόγιος καὶ προκομμένος“*[9]), *προήχθη δ' εἰς τὴν Παροναξίων ἐκκλησίαν πιθανῶς ἔτει ͵αφνγ*[ῳ] *ἐπὶ πατριάρχου Ἰωάσαφ τοῦ ἀπὸ Ἀδριανουπόλεως, οὗ καὶ ἔξαρχος ἐγένετο ἐν τῷ Αἰγαίῳ πελάγει· τῷ αὐτῷ δ' ἔτει ὑποτίθεμαι γραφεῖσαν καὶ τὴν παρὰ Μαρτίνῳ Κρουσίῳ ἐπιστολὴν αὐτοῦ*[10])· *πρὸ τοῦ ἔτους ͵αφξ*[ου] *ὁ Θεωνᾶς ἔξαρχος πατρι-*

---

1) *Χρονολογικοὶ κατάλογοι τῶν ἀπὸ Χριστοῦ ἀρχιερατευσάντων κατ' ἐπαρχίας, ἐν Νεολόγῳ Κωνσταντινουπόλεως, ἔτει ΚΔ*[ῳ] 1890 *μηνὸς Ὀκτωβρίου ἐνάτῃ, ἀριθ.* 6369.

2) Les évêques de Thessalonique, *ἐν* Échos d'Orient, revue bimestrielle d'histoire . ., tom. IV, p. 151.

3) *Ἰωάννου Βελούδου Ἑλλήνων ὀρθοδόξων ἀποικία ἐν Βενετίᾳ, ἐκδ. β*[α], *σ.* 198.

4) *Νέον μαρτυρολόγιον, σ.* 41—50. *Συναξαριστὴς τῶν δώδεκα μηνῶν τοῦ ἐνιαυτοῦ, τόμ. Β*[ος], *σ.* 202. *Μέγας συναξαριστὴς ἢ Χαλκηδὼν τοῦ νοητοῦ παραδείσου,* (*ἐν Ἀθήναις,* 1891, *εἰς* 8[ον]), *σ.* 167—175.

5) (*Ὁδοιπορικὸν ἐν Θεσσαλίᾳ,* [*ἐν Πετρουπόλει,* 1896, *εἰς* 8[ον]], *σ.* 359, [*ῥωσιστί*]. Byzantinische Zeitschrift, B. 10, S. 194).

6) *Νέα Ἑλλὰς ἢ Ἑλληνικὸν θέατρον,* (*ἐν Ἀθήναις,* 1872, *εἰς* 8[ον]), *σ.* 326—327.

7) Michelis Le Quien Oriens christianus, (Parisiis, 1740, in-fol.), tom. I, col. 62.

8) Philip. Labbei et Gasp. Cossarti Sacrosancta concilia ad regiam editionem exacta quae olim quarta parte . . ., (Venetiis, 1733, in-fol.), tom. XX, col. 24—26, 199—208.

9) *Βιβλίον ἱστορικὸν περιέχον ἐν συνόψει διαφόρους καὶ ἐξόχους ἱστορίας,* (*Ἐνετίῃσι,* ͵αψιη', *εἰς* 4[ον]), *σ.* 447.

10) Turcograeciae libri octo, (Basiliae (1584), in-fol.), lib. III, p. 267—268.

αρχικὸς ἐν Κερκύρᾳ ὢν ἔγραψε τὸ προοίμιον εἰς τὰς Διδαχὰς Ἀλεξίου Ῥαρτούρου ἱερέως καὶ σκευοφύλακος τῆς Κερκυραίων ἐκκλησίας, τυπωθείσας ἐν Βενετίᾳ μηνὶ Φεβρουαρίῳ τοῦ ἔτους ,αφξ^ου· τὸ προοίμιον τοῦτο ἀνεδημοσίευσεν Αἰμίλιος Λεγράνδ.[1])

Ὁ Θεωνᾶς ἔτει ,αφξ^ῳ ἐγένετο Θεσσαλονικέων μητροπολίτης ἐπὶ πατριάρχου Ἰωάσαφ τοῦ ἀπὸ Ἀδριανουπόλεως τὸ δεύτερον πατριαρχοῦντος· ἀρχομένου δὲ τοῦ ἔτους ,αφξ^ου μηνὶ Γαμηλιῶνι ἔγραψε τῷ πατριάρχῃ Ἰωάσαφ Δημήτριος ὁ Θεσσαλονικεύς, νοτάριος τοῦ ἡγεμόνος τῶν Μολδαυῶν, διὰ Θεσσαλονίκης εἰς Κωνσταντινούπολιν ἐπανιὼν τάδε „ἐρχόμενος οὖν αὐτόσε χάριτι Θεοῦ σεσωσμένος, ἔχω καὶ ἕτερά τινα κοινώσειν τῇ σῇ παναγιότητι ὑπὲρ τῆς μεγάλης τοῦ Χριστοῦ ἐκκλησίας. Ἐν τούτοις καὶ ἐπιστολάς σοι κομίζω σοφῶν τινων ἀνδρῶν, ὑπὲρ ὧν ἐκοινωσάμην τῷ πανιερωτάτῳ μητροπολίτῃ Θεωνᾷ ὡς ἀνδρὶ σοφῷ καὶ τἀληθὲς κρῖναι δυναμένῳ“.[2]) *Ὁ Θεωνᾶς μηνὶ Σεπτεμβρίῳ τοῦ ἔτους ,αφξ^ου συνυπέγραψε γράμμα συνοδικὸν περὶ συγγενείας βαθμῶν ἐπὶ πατριάρχου Ἰωάσαφ τοῦ ἀπὸ Ἀδριανουπόλεως, οὗ τμῆμα τύποις ἐξέδοτο Ζαχαρίας Σκορδύλιος Μαραφαρᾶς.*[3]) *Ὁ Θεωνᾶς ὑπέγραψεν ἑτέρῳ γράμματι ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ πατριάρχου Ἰωάσαφ δι' οὗ ἀνεγνωρίζετο ἡ στέψις Ἰωάννου τοῦ Μοσχόβων τσάρου ἔτει ,αφξα^ῳ.*[4]) *Τελευταία δὲ μνεία περὶ τοῦ Θεωνᾶ ἐστι μηνὶ Ἰανουαρίῳ τοῦ ἔτους ,αφξα^ου εἰς τὸ γράμμα δι' οὗ ἀπεβλήθη τοῦ οἰκουμενικοῦ θρόνου τῆς Κωνσταντινουπόλεως ὁ πατριάρχης Ἰωάσαφ ὁ ἀπὸ Ἀδριανουπόλεως, ᾧ καὶ συνυπέγραψε καὶ ἐν ᾧ φέρεται τόδε „ὡσαύτως δὲ καὶ παρ' ἐνορίας πλείστας χειροτονήσεις (ἐποίησεν) ἔν τε τῇ ἐπαρχίᾳ τοῦ Χαλκηδόνος καὶ τοῦ Ἡρακλείας καὶ τοῦ Θεσσαλονίκης κυροῦ Θεωνᾶ καὶ τοῦ Μεθύμνης“.*[5])

---

1) Bibliographie Hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés en Grec par Grecs aux XVe et XVIe siècles, (Paris, 1885, in-8^0), vol. II, p. 310—312.

2) Martini Crusii Turcograeciae libri octo, lib. III, p. 248—249.

3) *Περὶ τῶν τῆς συγγενείας βαθμῶν συνοπτικὴ συλλογὴ ἐκ διαφόρων συντεθεῖσα παρὰ Ζαχαρίου ἱερέως Σκορδυλίου Κρητὸς τοῦ ἐπονομαζομένου Μαραφαρᾶ*, (*Ἑνετίῃσι*, ,*αφξδ'*, *εἰς* 8^ον). *Μανουὴλ Μαλαξοῦ Νομοκάνονον*, *ἐν Λεωνίδου Α. Σγούτα Θέμιδι ἢ Ἐξετάσει τῆς Ἑλληνικῆς νομοθεσίας*, (*ἐν Ἀθήναις*, 1856, *εἰς* 8^ον), *τόμ.* Ζ^ῳ, *σ.* 190. *Μανουὴλ Ι. Γεδεὼν Κανονικαὶ διατάξεις ἐπιστολαί, λύσεις, θεσπίσματα τῶν ἁγιωτάτων πατριαρχῶν*, (*ἐν Κωνσταντινουπόλει*, 1888, *εἰς* 8^ον), *τόμ.* Α^ος, *σ.* 31—32, *τόμ.* Β^ος (1889), *σ.* 70.

4) Un documento greco spettante alla coronazione del primo Czar della Russia, *ἐν* Civiltà cattolica anno decimoquinto, (Roma, 1864, in-8^0), Serie V, vol. X, p. 662—665. W. Regel Analecta Byzantino-Russica, (Petropoli, 1891, in-8^0), p. 75—79.

5) *Μανουὴλ Μαλαξοῦ Πατριαρχικὴ Κωνσταντινουπόλεως ἱστορία*, *ἐν* Turcograeciae libri octo, lib. II, p. 171—172. Henrici Hilarii Philippi Cyprii, magnae ecclesiae Constantinopolitanae protonotarii, Chronicon ecclesiae Graecae, (Lipsiae et Francofurti, 1687, in-8^0), p. 406-408. Philip. Labbei et Gaspari Cossarti Sa-

Οὗτος ὁ Θεωνᾶς ὑπελήφθη ὁ αὐτὸς ὢν Θεωνᾷ τοῦ ἀπὸ ἡγουμένων[1]· *καὶ ἐνομίσθη προστὰς τῆς ἐκκλησίας Μελενίκου πρὸ τῆς αὐτοῦ ἀρχιερατείας εἰς τὴν Θεσσαλονικέων ἐκκλησίαν.*[2])

Γ΄.

Ἰωάσαφ Ἀργυρόπουλος διεδέξατο μετὰ Θεωνᾶν τὸν ἀπὸ Παροναξίας τὴν Θεσσαλονικέων ἐκκλησίαν· τούτου μέμνηται γράμμα ἐπὶ πατριάρχου Μητροφάνους τοῦ ἀπὸ Καισαρείας τῆς ἐν Καππαδοκίᾳ ἔτους ͵αφξςου μηνὶ Σεπτεμβρίῳ περὶ τοῦ μοναστηρίου ἁγίας Ἀναστασίας τῆς Φαρμακολυτρίας καὶ τοῦ ἀνήκοντος αὐτῷ μετοχίου Παναγίας τοῦ κὺρ Ἰωήλ, ᾧ καὶ συνυπέγραψε· τούτου ἐσώθη γράμμα κανονικὸν περὶ τοῦ ναοῦ τοῦ ἁγίου Ἀθανασίου τοῦ ἔτους ͵αφξθου τοῦ ἐν τῇ αὐτοῦ ἐπαρχίᾳ.[3])

Τοῦ Ἰωάσαφ κατηγόρησε μοναχὸς τῷ ἐπιτρόπῳ τῆς Ὀσμανιδῶν βασιλείας ὅτι μετὰ τὴν ἧτταν τῶν Ὀσμανιδῶν παρὰ τὰς Ἐχινάδας ἔγραψε τὰ κατ' αὐτοὺς τοῖς Γάλλοις, Ἱσπανοῖς, Γερμανοῖς καὶ Οὐαλεῦσιν, οὗ ἕνεκα οὗτος ἐπέταξε τὸν στραγγαλισμὸν τοῦ Ἰωάσαφ, ὃς μαθὼν τοῦτο ἐπορεύθη εἰς Ἀγχίαλον πρὸς Μιχαὴλ Καντακουζηνὸν ἰσχύοντα παρὰ τῷ ἐπιτρόπῳ Μεχμὲτ πασσᾷ· μεθ' ὃ ἐπορεύθη εἰς Ἀδριανούπολιν πρὸς αὐτὸν τὸν Μεχμὲτ καὶ ἀπολογησάμενος ἐσώθη τῇ βοηθείᾳ τοῦ Μιχαὴλ Καντακουζηνοῦ· ἀλλ' ἀπέτισε τούτου ἕνεκα τῷ Μεχμὲτ πασσᾷ δισχίλια δουκᾶτα[4])· *εἰς τὴν διαβολὴν ταύτην ἀνήκει καὶ ἡ κατὰ τοὺς χρόνους ἐκείνους διαφοιτήσασα φήμη ὅτι ἐκάησαν ἐπὶ πυρᾶς οἱ Θεσσαλονικέων καὶ Παλαιῶν Πατρῶν ἱεράρχαι ὑπὸ τῶν Ὀσμανιδῶν μετὰ τὴν παρὰ τὰς Ἐχινάδας ἧτταν αὐτῶν*[5])· *ὅμως δ' ἡ διαφοιτήσασα φήμη ἦν ἀληθὴς διὰ τὸν Παλαιῶν Πατρῶν ἱεράρχην καλούμενον Γερμανόν, ὃς μετὰ τὴν παρὰ τὰς Ἐχινάδας ἧτταν ἐστασίασε τοὺς Πατρεῖς*

---

crosancta consilia ad regiam editionem exacta quae olim quarta parte . . ., (Venetiis, 1733, in-fol.), tom. XXI, col. 573—574. *Μαργαρίτου Δήμητσα Τὰ περὶ τῆς αὐτοκεφάλου ἀρχιεπισκοπῆς Ἀχριδῶν τῆς Α΄ Ἰουστινιανῆς καὶ Βουλγαρίας*, (ἐν Ἀθήναις, 1859, εἰς 8ον), σ. 70.

1) *Κωνσταντίνου Ν. Σάθα Νεοελληνικὴ φιλολογία. Βιογραφίαι τῶν ἐν τοῖς γράμμασι διαλαμψάντων Ἑλλήνων*, (ἐν Ἀθήναις, 1868, εἰς 8ον), σ. 211—212.

2) *Ἐλευθερίου Ταπεινοῦ Ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία τῆς ἐπαρχίας Μελενίκου*, ἐν *Ἐκκλησιαστικῇ ἀληθείᾳ ἐκδιδομένῃ ἅπαξ τῆς ἑβδομάδος κατὰ τετάρτην*, (ἐν Κωνσταντινουπόλει, 1883, εἰς φύλ.), ἔτει Γον, σ. 382.

3) Π. Ν. *Παπαγεωργίου Ἡ ἐν Θεσσαλονίκῃ μονὴ τῶν Βλαταίων καὶ τὰ μετόχια αὐτῆς*, ἐν Byzantinische Zeitschrift, (Leipzig, 1899, in-8°), B. 8, S. 410—411. Β. *Μυστακίδου Διάφορα περὶ Θεσσαλονίκης σημειώματα. Ἡ μονὴ τῶν Βλαταίων καὶ τὰ ἐν αὐτῇ ἔγγραφα, μητροπολῖται Θεσσαλονίκης, ἐπίσκοποι . . .*, ἐν τῷ περιοδικῷ τοῦ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικοῦ φιλολογικοῦ συλλόγου, τόμ. ΚΖον, σ. 376—377.

4) Stephan Gerlachs dess Aeltern Tage-Buch . . . an die ottomannische Pforte zu Constantinopel abgefertigten . . ., (Franckfurth am Mayn, 1674, in-fol.), S. 215—216 Martini Crusii Turcograeciae libri octo, libr. VII, p. 506.

5) Négociation de la France dans le Levant, (Paris, 1853, in-4°), tom. III, p. 262.

κατὰ τῶν Ὀσμανιδῶν, τούτου δ' ἕνεκα ὁ ἀοίδιμος ἱεράρχης σκληρῶς ἐκρεουργήθη μετὰ τοῦ αὐτοῦ ἀνεψιοῦ.[1]) *Οἱ δὲ Ὀσμανῖδαι μετὰ τὴν διαβολὴν ἐστέρησαν τὸν Ἰωάσαφ τῆς Θεσσαλονικέων ἐκκλησίας „ἀπὸ τῶν κατ' αὐτοῦ ἐμπαθῶς λαληθέντων καὶ οὐκ ὀρθῶς μαρτυρηθέντων ἀθῶον καὶ οὐχ ὑπεύθυνον ἀναφανέντα"· ὁ δὲ πατριάρχης Ἰωάσαφ ὁ ἀπὸ Ἀδριανουπόλεως „καίτοι γε σπουδὴν πᾶσαν ἔχων ἀποστεῖλαι αὐτὸν εἰς τὴν ἰδίαν μητρόπολιν", ὅμως δὲ μὴ δυνηθεὶς „διὰ τὸ ἀμετάθετον τῆς τῶν κρατούντων ἀποφάσεως", παρέσχε καὶ ἐδωρήσατο αὐτῷ ἐξαρχικῶς τὰς μητροπόλεις Μελενίκου καὶ Περιθεωρίου „ἀναφαιρέτως καὶ ἀναποσπάστως ὑπὸ τὴν πνευματικὴν διοίκησιν καὶ κυβέρνησιν αὐτοῦ, ἕως οὗ τῶν ἐξωτερικῶν κωλυμάτων λυθέντων ἀπέλθῃ εἰς τὴν γνησίαν μητρόπολιν"· ταῦτα δ' ἐπεκυρώσατο τῷ Ἰωάσαφ Ἀργυροπούλῳ καὶ ἕτερος τῶν μετὰ Ἰωάσαφ τὸν ἀπὸ Ἀδριανουπόλεως πατριαρχῶν „ἵνα αἱ μητροπόλεις αὗται, τὸ Μελένικον καὶ Περιθεώριον, ἀπαρασαλεύτως καὶ ἀδιασείστως μένωσιν εἰς τὸ γῆρας αὐτοῦ ἀναποσπάστως μέχρις οὗ εἰρηνικῶς ἀποκατασταθῇ εἰς τὴν ἰδίαν μητρόπολιν καθὼς ἐξ ἀρχῆς ἐδόθησαν καὶ προσετέθησαν αὐτῷ"*[2])· *καίτοι δὲ τὸ ἐπικυρωτικὸν πατριαρχικὸν τοῦτο γράμμα φέρει τὸ ἔτος ,ζοδ' (+ ,αφξς') ὅπερ συμπίπτει κατὰ τὴν πρώτην πατριαρχίαν Μητροφάνους τοῦ ἀπὸ Καισαρείας καὶ μνημονεύεται ἐν αὐτῷ πατριάρχης Ἰωάσαφ ὁ ἀπὸ Ἀδριανουπόλεως ὁ δοὺς Ἰωάσαφ Ἀργυροπούλῳ τὰς μητροπόλεις Μελενίκου καὶ Περιθεωρίου, ἀλλ' ὅμως τὰ παρὰ Στεφάνου Γερλαχίου διηγούμενα συμβεβηκότα τῷ Ἰωάσαφ Ἀργυροπούλῳ ἀνήκουσι μετὰ τὴν παρὰ τὰς Ἐχινάδας καταναυμάχησιν τῶν Ὀσμανιδῶν ἤτοι μετὰ τὸ ἔτος ,αφοα'· δι' ὃ τὸ γράμμα ἀνήκει οὐχὶ τῷ πατριάρχῃ Ἰωάσαφ τῷ ἀπὸ Ἀδριανουπόλεως, ἀλλ' ἑτέρῳ πατριάρχῃ πιθανῶς Ἱερεμίᾳ τῷ ἀπὸ Λαρίσης φιλτάτῳ τῷ Ἰωάσαφ Ἀργυροπούλῳ· καὶ ὁ ἐπικυρώσας δ' ἐξαρχικῶς τὰς μητροπόλεις Μελενίκου καὶ Περιθεωρίου τῷ Ἰωάσαφ Ἀργυροπούλῳ ἐστὶν οὐχὶ ὁ πατριάρχης Μητροφάνης ὁ ἀπὸ Καισαρείας τῆς ἐν Καππαδοκίᾳ (ὃς ἄλλως τε κατὰ Στέφανον Γερλάχιον ἦν οὐχὶ τῶν φίλων τοῦ Ἀργυροπούλου)*[3]), *ἀλλ' ἕτερος πατριάρχης.*

---

1) Vladimir Lamansky, Secrets d'état de Venise, documents, extraits, notices et études servant à éclaircir les rapports de la Seigneurie avec les Grecs, les Slaves et la Porte Ottomane à la fin du XV[e] et au XVI[e] siècle, (St. Pétersbourg, 1884, in-8[0]), p. 088.

2) *Ἀθανασίου Παπαδοπούλου Κεραμέως Συμβολαὶ εἰς τὴν χρονολογίαν καὶ ἱστορίαν τῶν μεταγενεστέρων πατριαρχῶν Κωνσταντινουπόλεως, ἐν Ἐκκλησιαστικῇ ἀληθείᾳ ἐκδιδομένῃ ἅπαξ τῆς ἑβδομάδος κατὰ τετάρτην, (ἐν Κωνσταντινουπόλει,* 1884, *εἰς φύλ.), ἔτει Δ*[ον], *σ.* 401, *τοῦ αὐτοῦ Κατάλογος τῶν ἐν τῷ Ἑλληνικῷ φιλολογικῷ συλλόγῳ χειρογράφων βιβλίων, ἐν Παραρτήματι τοῦ Κ—ΚΒ*[ου] *τόμου τοῦ περιοδικοῦ τοῦ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικοῦ φιλολογικοῦ συλλόγου, (ἐν Κωνσταντινουπόλει,* 1892, *εἰς* 4[ον]), *σ.* 95. 3) Stephan Gerlachs dess Aeltern Tage-Buch, S. 395.

Τὸν Ἰωάσαφ Ἀργυρόπουλον εἶδεν ἐν τοῖς πατριαρχείοις Στέφανος Γερλάχιος μηνὸς Μαΐου ἑβδόμῃ καὶ εἰκοστῇ τοῦ ἔτους ,αφοςου ἐπανελθόντα ἐξ Ἀγχιάλου, ἔνθα ἐπορεύθη διὰ τοὺς γάμους τοῦ υἱοῦ Μιχαὴλ Καντακουζηνοῦ[1]*, φιλτάτου αὐτοῦ τε καὶ τοῦ πατριάρχου Ἱερεμίου τοῦ ἀπὸ Λαρίσης.*[2] *Λέγει δὲ Στέφανος Γερλάχιος τὸν Ἰωάσαφ Ἀργυρόπουλον ἔτει ,αφοςω γεγονότα ἐτῶν περὶ τὰ ἑβδομήκοντα, βραχὺν καὶ παχύν, εὐπρόσωπον, λευκόν, φέροντα μακρὰν καὶ πλατεῖαν γενειάδα ψαρόχρουν, φιλόφρονα, σοβαρόν, ἀξιοπρεπῆ, σύννουν περιστοιχούμενον ὑπὸ πέντε καὶ ἓξ μοναχῶν, γένους ἐγκρίτου καὶ τιμώμενον ὑπὸ τοῦ πατριάρχου Ἱερεμίου τοῦ ἀπὸ Λαρίσης, διότι, καίπερ μὴ ἀγαπώμενος ὁ Ἱερεμίας, οὐχ ἧττον ὁ Ἰωάσαφ Ἀργυρόπουλος ἐψήφισεν αὐτὸν πατριάρχην.*[3]

Μαρτῖνος Κρούσιος μέμνηται τοῦ Ἰωάσαφ μέχρι τοῦ ἔτους ,αφοθου, διότι κατὰ τοῦτο τὸ ἔτος ὑποτίθεται γραφεῖσαν τὴν παρ' αὐτῷ κειμένην ἐπιστολὴν τοῦ Ἰωάσαφ πρὸς Θεοδόσιον Ζυγομαλᾶν γραφεῖσαν μηνὸς Δεκεμβρίου τετάρτῃ, ἐν ᾗ ὑπέγραψεν „Ἰωάσαφ ὁ Θεσσαλονίκης καὶ σὸς ἱκέτης"[4]*· καὶ ἄλλη δὲ τοῦ Ἰωάσαφ ἐπιστολὴ πρὸς τὸν αὐτὸν Θεοδόσιον Ζυγομαλᾶν ἐπιστελλομένη δὲν φέρει ἔτος καθ' ὃ ἐγράφη*[5]*· ὁμοίως ἐπιστολὴ Δαμασκηνοῦ Στουδίτου πρὸς τὸν Ἰωάσαφ διαλλακτικὴ ἧς εἶχον διαφορᾶς δὲν φέρει ἔτος καθ' ὃ ἐγράφη.*[6] *Αἰμίλιος Λεγρὰνδ ὑποτίθεται τὸν ἱεράρχην Θεσσαλονικέων τὸν ἀκολουθήσαντα τοὺς μετὰ τὸν φόνον τοῦ Μιχαὴλ Καντακουζηνοῦ καταπεφευγότας Καντακουζηνοὺς εἰς Θεσσαλονίκην καὶ ἐκεῖθεν εἰς Νεάπολιν τῆς Ἰταλίας ὄντα τὸν Ἰωάσαφ Ἀργυρόπουλον*[7]*· ἀλλὰ καὶ ἡ διήγησις αὕτη ἀνήκει τῷ μύθῳ τοῦ ὅλου συγγράμματος Λαυρεντίου Μινιάτου περὶ τοῦ οἴκου τῶν Κομνηνῶν.*[8]

Ἐκ τῶν εἰρημένων γίγνεται δῆλον ὅτι ὁ Ἰωάσαφ ἐπανῆλθεν εἰς

---

1) Stephan Gerlachs dess Aeltern Tage-Buch, S. 200.

2) Martini Crusii Turcograeciae libri octo, libr. I, p. 67, lib. VII, p. 497.

3) Stephan Gerlachs dess Aeltern Tage-buch, S. 200, 209—210, 503.

4) Martini Crusii Turcograeciae libro octo, lib. IV, p. 326—327.

5) Émile Legrand Notice biographique sur Jean et Theodose Zygomalas, (Paris, 1889, in-8°), p. 161—162.

6) *Μανουὴλ Ι. Γεδεὼν Δαμασκηνὸς Στουδίτης, ἐν Ἐκκλησιαστικῇ ἀληθείᾳ ἐκδιδομένῃ ἅπαξ τῆς ἑβδομάδος κατὰ τετάρτην, ἔτει Γος, σ.* 90—91. *Ἀθανασίου Παπαδοπούλου Κεραμέως Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς νεοελληνικῆς φιλολογίας μέρος Αον. Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος, σύγγραμμα περιοδικόν, (ἐν Κωνσταντινουπόλει,* 1887, *εἰς* 4ον), *τόμ. ΙΖος, σ.* 66.

7) Émile Legrand Bibliographie Héllenique ou description raisonnée des ouvrages publiés par des Grecs au dix-septième siècle, (Paris, 1894, in-8°), tom. II, p. 172—173.

8) Lorenzo Miniati Le glorie cadute dell' antichissima ed augustissima famiglia Comnena, (Venetia, 1663, in-fol.), p. 133.

τὴν Θεσσαλονικέων ἐκκλησίαν· τὴν δ' ἀρχιερατείαν αὐτοῦ Ἄνθιμος ὁ Ἀμασείας παρατείνει μέχρι τοῦ ἔτους ͵αφοη^ου.[1]) Ἦν δ' ὁ Ἰωάσαφ Ἀργυρόπουλος ἀνὴρ τῶν ἐγκρίτων, ὃ γίγνεται δῆλον καὶ παρὰ Στεφάνου Γερλαχίου καὶ Μαρτίνου Κρουσίου (ὃς ἐν ποιήματι ὑπ' αὐτοῦ δημοσιευθέντι καλεῖται κλεινός)[2]), ἐξ οὗ καὶ Ἑρρῖκος Ἱλάριος[3]) καὶ Ἰωάννης Λάμιος[4]) ἀναγράφουσιν. Ἡ δὲ κρήνη ἐξ ἧς ὑδρεύονται οἱ μοναχοὶ τοῦ μοναστηρίου ἁγίας Ἀναστασίας τῆς Φαρμακολυτρίας φέρει ἐπιγραφήν, ἐξ ἧς μανθάνομεν ὅτι ᾠκοδομήθη δαπάναις τοῦ Ἰωάσαφ ἔτει ͵αφογ^ῳ.[5])

Ἐκτὸς τῶν μνημονευθέντων τριῶν πατριαρχικῶν γραμμάτων ἀνηκόντων τῷ μοναστηρίῳ ἁγίας Ἀναστασίας τῆς Φαρμακολυτρίας καὶ ἄλλα δύο ἀνήκουσι τῷ αὐτῷ μοναστηρίῳ, τὸ μὲν ἐπὶ πατριάρχου Κυρίλλου Λουκάρεως τὸ τέταρτον πατριαρχοῦντος τοῦ ἔτους ͵αχλ^ου μηνὶ Ἰουλίῳ[6]), τὸ δὲ ἐπὶ πατριάρχου Γρηγορίου τοῦ ἀπὸ Σμύρνης τοῦ ἔτους ͵αψϟζ^ου μηνὶ Σεπτεμβρίῳ. Τῶν τριῶν πρώτων καὶ τοῦ τελευταίου σωθέντων ἐν τῷ γραμματοφυλακίῳ τοῦ μοναστηρίου ἁγίας Ἀναστασίας τῆς Φαρμακολυτρίας περίληψιν ἐδημοσίευσεν Πέτρος Παπαγεωργίου.[7]) Ἐκ δὲ τῶν πέντε τούτων πατριαρχικῶν γραμμάτων μανθάνομεν ὅτι περὶ τοῦ αὐτοῦ μοναστηρίου ἐγένοντο καὶ ἄλλα πατριαρχικὰ γράμματα μὴ σωθέντα τάδε· ἐπὶ πατριαρχῶν Ἰωάσαφ τοῦ ἀπὸ Ἀδριανουπόλεως[8]), Ματθαίου τοῦ ἀπὸ Ἰωαννίνων, Θεοφάνους τοῦ ἀπὸ Ἀθηνῶν, Παρθενίου τοῦ ἀπὸ Ἰωαννίνων, Καλλινίκου τοῦ ἀπὸ Προύσης τοῦ ἔτους ͵αψα^ου, Ἱερεμίου τοῦ ἀπὸ Ἡρακλείας[9]), Σωφρονίου τοῦ ἀπὸ Νικομηδείας καὶ Νεοφύτου τοῦ ἀπὸ Καισαρείας τῆς ἐν Καππαδοκίᾳ ἔτους

---

1) Χρονολογικοὶ κατάλογοι τῶν ἀπὸ Χριστοῦ ἀρχιερατευσάντων κατ' ἐπαρχίας, ἐν Νεολόγῳ Κωνσταντινουπόλεως, ἔτει ΚΔ^ῳ, 9 Ὀκτωβρίου 1890, ἀριθ. 6369.

2) Germano-Graeciae libri sex, in quorum prioribus tribus orationes, in reliquis carmina continentur, (Basiliae (1583), in-fol.), p. 197.

3) Henrici Hilarii Philippi Cyprii Chronicon ecclesiae Graecae, (Lipsiae et Francofurti, 1687, in-8°), p. 426.

4) Io. Lamii Deliciae eruditorum seu veterum ἀνεκδότων opusculorum collectanea, (Florentiae, 1740, in-8°), p. 176.

5) Π. Ν. Παπαγεωργίου Ἐκδρομὴ εἰς τὴν βασιλικὴν καὶ πατριαρχικὴν μονὴν τῆς ἁγίας Ἀναστασίας τῆς Φαρμακολυτρίας, ἐν Byzant. Zeitschrift, Bd. VII, S. 81.

6) Γεωργίου Χ. Κωνσταντινίδου Περίληψις πατριαρχικῶν ἐγγράφων, ἐν Κ. Ν. Σάθα Μεσαιωνικῇ βιβλιοθήκῃ, (ἐν Βενετίᾳ, 1872, εἰς 8^ον), τόμ. Γ^ῳ, σ. 568.

7) Ἐκδρομὴ εἰς τὴν βασιλικὴν καὶ πατριαρχικὴν μονὴν τῆς ἁγίας Ἀναστασίας τῆς Φαρμακολυτρίας, ἐν Byzant. Zeitschrift, Bd. VII, S. 74—75, 75, 75—76, 76—77.

8) Μανουὴλ Ι. Γεδεὼν Πατριαρχικοὶ πίνακες. Εἰδήσεις ἱστορικαί, βιογραφικαὶ περὶ τῶν πατριαρχῶν Κωνσταντινουπόλεως, (ἐν Κωνσταντινουπόλει, 1885—1890, εἰς 8^ον), σ. 613.

9) Μανουὴλ Ι. Γεδεὼν Πατριαρχικοὶ πίνακες. Εἰδήσεις ἱστορικαί, βιογραφικαὶ περὶ τῶν πατριαρχῶν Κωνσταντινουπόλεως, σ. 625.

,αψλεου μηνὶ Μαρτίῳ· γράμμα δὲ τοῦ πατριάρχου Ἀλεξανδρείας Μελετίου περὶ τοῦ μοναστηρίου ἁγίας Ἀναστασίας τῆς Φαρμακολυτρίας τοῦ ἔτους αφϟζου μηνὸς Μαρτίου δωδεκάτῃ ἐδημοσίευσεν Ἀθανάσιος Παπαδόπουλος Κεραμεύς. [1])

Δ'.

+ *Ἱερεμίας ἐλέῳ Θεοῦ ἀρχιεπίσκοπος Κωνσταντινουπόλεως Νέας Ῥώμης καὶ οἰκουμενικὸς πατριάρχης* +.

+ *Τὸ τὰς παρά τινων φιλοθέων ἀνδρῶν γινομένας ἐνίοτε ἀγαθοεργίας τε καὶ θεοφιλεῖς ἐργασίας καὶ πράξεις τὴν προσήκουσαν αὐταῖς ἀπολαμβάνειν ἐγγράφως βεβαίωσιν καὶ παρὰ τῆς ἡμῶν μετριότητος λίαν ἐπάναγκες ἔργον τυγχάνειν νομίσαντες καὶ οἱ ἐνασκοῦντες τῇ σεβασμίᾳ καὶ ἱερᾷ μονῇ τῆς ἁγίας καὶ καλλινίκου μεγαλομάρτυρος Ἀναστασίας ὁσιώτατοι ἐν Χριστῷ ἀδελφοί, ὅ τε καθηγούμενος αὐτῶν καὶ οἱ λοιποὶ τῆς ἐκεῖσε συνάξεως γέροντες παρέστησάν τε τῇ ἡμῶν μετριότητι καὶ γράμμα τίμιον αὐτῇ ἐπεδείξαντο τοῦ πρώην Θεσσαλονίκης ἐκείνου κυρίου Ἰωάσαφ δηλοποιοῦν καὶ ἀκριβῶς γε διαλαμβάνον, ὡς ὁ μακαρίτης πρώην ἀρχιερεὺς χρηματίσας Θεσσαλονίκης κύριος Θεωνᾶς ἐκεῖνος ἔτι ἐν ἱερομονάχοις καὶ πνευματικοῖς πατράσι τελῶν καὶ ἡγούμενος ὑπάρξας τῆς ὑπ' αὐτοῦ βελτιωθείσης τε καὶ εἰς ὃ νῦν ὁρᾶται κατασταθείσης σεβασμίας αὐτῶν μονῆς ζήλῳ θείῳ καὶ παρακλήσει αὐτοῦ τε τοῦ κυρίου Ἰωάσαφ καὶ ἄλλων τινῶν ἐνδόξων προσώπων παρακινηθεὶς ἐπελάβετο τοῦ κατὰ τὴν μεγαλόπολιν Θεσσαλονίκης κατὰ τὴν ἐνορίαν τῶν θείων Ἀσωμάτων κειμένου μονυδρίου τοῦ ἐπ' ὀνόματι μὲν τιμωμένου τῆς ὑπεραγίας δεσποίνης ἡμῶν Θεοτόκου, ἐπικεκλημένου δέ γε τοῦ κὺρ Ἰωὴλ καὶ ἀνέκτισεν αὐτό, ὡς εἶχε δυνάμεως, καὶ περιετείχισέ τε καὶ ἐβελτίωσε, καταγώγιον καὶ ὑποδοχὴν αὐτῷ ἐνστησάμενος ἱερωμένων ἀνδρῶν τε καὶ μοναχῶν τῶν τοῖς ἐκεῖσε ἀδιαλείπτως μελλόντων εὑρίσκεσθαι καὶ τῶν κατὰ καιροὺς ἐκεῖσε ἀφικνουμένων ἀπὸ τῆς δηλωθείσης αὐτῶν σεβασμίας μονῆς, πορισάμενος τῷ τοιούτῳ γράμματι, ὡς εἰκός, ἐξουσίαν ἔχειν αὐτὸν ἐν αὐτῷ καὶ τὴν δηλωθεῖσαν ἱερὰν μονὴν τῆς ἁγίας μου Ἀναστασίας τοῦ ἐφορᾶν καὶ διοικεῖν αὐτῷ καὶ τὰ προσόντα αὐτῷ κτήματά τε καὶ πράγματα ἀναποσπάστως καὶ ἀναντιρρήτως εἰς τοὺς ἑξῆς χρόνους ἅπαντας· ἐν ᾧ δὴ καὶ δεηθέντες τὰ μέγιστα οἱ δηλωθέντες ὁσιώτατοι ἐν Χριστῷ ἀδελφοὶ ἠξίωσαν τὴν ἡμῶν μετριότητα τοῦ διὰ γραφῆς αὐτῆς ἐπικυρῶσαι τὸ τοιοῦτον γράμμα βεβαιωθῆναι ὡς δέον. Τοιγάρτοι καὶ ἡ μετριότης ἡμῶν τὴν αἴτησιν αὐτῶν ὡς εὔλογον οὖσαν εὐμενῶς ἀποδεξαμένη τὴν τοιαύτην αὐτῆς*

1) *Ἡ μονὴ ἁγίας Ἀναστασίας τῆς Φαρμακολυτρίας, ἐν* Byzant. Zeitschrift, (Leipzig, 1901), Bd. X, S. 195—196.

πατριαρχικὴν ἀπολύει γραφὴν διοριζομένη δι' αὐτῆς καὶ ἐν ἁγίῳ Πνεύματι ἀποφαινομένη ἔχειν ἀπὸ τοῦ νῦν τὴν σεβασμίαν καὶ ἱερὰν μονὴν τῆς ἁγίας μου Ἀναστασίας καὶ ἀναποσπάστως κεκτῆσθαι τὸ δηλωθὲν ἱερὸν μονύδριον τῆς Παναγίας μου καὶ ἐπονομαζόμενον τοῦ κὺρ Ἰωὴλ καὶ νέμεσθαι αὐτὸ καὶ ἐφορᾶν καὶ συνιστᾶν καὶ βελτιοῦν, ὡς εἰκός, καὶ εἰσάγειν ἐν αὐτῷ τοὺς ἅπαντας καὶ τοὺς μὴ τοιούτους ἀποδιώκειν καὶ τἆλλα πάντα ποιεῖν ἐν αὐτῷ αὐτούς τε καὶ τοὺς διαδεξαμένους αὐτοὺς κατὰ τὴν περίοψιν τοῦ προγεγονότος ἱερωτάτου κυρίου Ἰωάσαφ ἐκείνου τοῦ πρώην μητροπολίτου Θεσσαλονίκης τιμίου γράμματος, σωζομένου δηλονότι ἐν αὐτῷ τοῦ μνημοσύνου τοῦ κατὰ καιρὸν ἀρχιερέως ἱερωτάτου Θεσσαλονίκης καὶ τῶν λοιπῶν δικαιωμάτων καὶ προνομίων τῆς αὐτῆς μητροπόλεως ὡς ἔθος ἦν ἔκπαλαι· καὶ οὕτω μηδενὸς τολμήσοντος οὔτε τοῦ κατὰ καιρὸν ἱερωτάτου ἀρχιερέως Θεσσαλονίκης ἢ ἱερωμένου τυχὸν ἢ μοναχοῦ ἢ καὶ λαϊκοῦ, εἰς ἀπόσπασιν καὶ ἀφαίρεσιν χωρῆσαι τοῦ τοιούτου παρ' αὐτῶν μονυδρίου· ⟨εἰ δὲ οὖν,⟩ ἐν ἀργίᾳ ἀσυγνώστῳ ἔστω καὶ ἀφορισμῷ ἀλύτῳ. Οὗ δὴ χάριν ἐγένετο καὶ ἡ παροῦσα ἡμετέρα πατριαρχικὴ καὶ ἐπικυρωτικὴ γραφὴ καὶ ἐδόθη αὐτοῖς καὶ δι' αὐτῶν τῇ σεβασμίᾳ καὶ ἱερᾷ αὐτῶν μονῇ τῆς ἁγίας μου Ἀναστασίας εἰς μόνιμον καὶ διηνεκῆ τὴν ἀσφάλειαν +. Ἔτος 1542 *ἀπὸ Χριστοῦ.*

Ἐν μηνὶ Ἀπριλίῳ ἰνδικτιῶνος [ι]εῳ +

Τὸ γράμμα ἀντεγράφη ἐκ περισωθέντος ἀντιγράφου ἐν τῷ γραμματοφυλακίῳ τοῦ ἐν Γαλατίτσῃ μοναστηρίου ἁγίας Ἀναστασίας τῆς Φαρμακολυτρίας ὑπὸ Νεοφύτου ἱερομονάχου ἐπιμελείᾳ Ἀθανασίου μοναχοῦ Γεωργιάδου. Τὸ ἐν τῷ γράμματι κείμενον πέμπτον ἔτος τῆς πρώτης καὶ ὀγδοηκοστῆς ἰνδικτιῶνος ἔστιν ἡμαρτημένον ἀντὶ τοῦ πέμπτου καὶ δεκάτου ἔτους καθ' ὃ προσπίπτει ἡ ἔτει ͵αφμβῳ πρώτη πατριαρχία Ἱερεμίου τοῦ ἀπὸ Σοφίας. Τοῦ γράμματος περίληψιν ἐδημοσίευσε Πέτρος Ν. Παπαγεωργίου ἐν Byzantinische Zeitschrift, Bd. VII, S. 74—75.

+ *Διονύσιος ἐλέῳ Θεοῦ ἀρχιεπίσκοπος Κωνσταντινουπόλεως Νέας Ῥώμης καὶ οἰκουμενικὸς πατριάρχης* +.

+ *Ἐπειδήπερ τὸ τὰς θεοφιλεῖς ἐργασίας καὶ πράξεις παρά τισι φιλοθέοις καὶ ἐναρέτοις ἐπ' οἰκοδομήσει μᾶλλον τῶν ἄλλων καθοιοντινοῦν τρόπον ἔργον ποιεῖσθαι ἐπάναγκες, δέον τὴν βεβαίωσιν ἔχειν καὶ παρὰ τῆς ἡμῶν μετριότητος· ἀσφαλὲς γὰρ τοῦτο καὶ μὴ ἁπλῶς τὰ καλῶς εἰς ἔργον ἐκβάντα παρατρέχωσιν ἢ μεταπίπτωσι· καὶ τοῦτο λίαν εἰδότες τυγχάνειν εὐάρεστον οἱ τῇ σεβασμίᾳ καὶ ἱερᾷ μονῇ τῆς καλλινίκου μεγαλομάρτυρος τοῦ Χριστοῦ ἁγίας Ἀναστασίας ὁσιώτατοι ἐν Χριστῷ ἀδελφοὶ ἐνασκούμενοι, ὅ τε καθηγούμενος αὐτῶν σὺν ἑτέροις ἀδελφοῖς τῇ ἡμῶν μετριότητι σωματικῶς ἐκεῖσε παραγενομένῃ γράμμα*

τίμιον τοῦ πρὸ ἡμῶν οἰκουμενικοῦ πατριάρχου κυρίου Ἱερεμίου ἐπεδείξαντο, ἀκριβῶς γε δηλοῦν καὶ διαλαμβάνον περί τινος τε ἐν τῇ μεγαλοπόλει Θεσσαλονίκῃ αὐτοῦ μονυδρίου κατὰ τὴν ἐνορίαν τῶν θείων Ἀσωμάτων κειμένου καὶ τιμωμένου εἰς ὄνομα τῆς ὑπεραγίας μου Θεοτόκου, ἐπονομαζομένου δέ γε τοῦ κὺρ Ἰωήλ· ὁ δὲ μακαρίτης πρώην χρηματίσας Θεσσαλονίκης ἀρχιερεὺς κύριος Θεωνᾶς ἐκεῖνος, ἐν ἱερομονάχοις καὶ πνευματικοῖς πατράσι τελῶν καὶ ἡγούμενος τῆς ὑπ' αὐτοῦ ἀνακτισθείσης καὶ καταστάθείσης σεβασμίας αὐτῶν μονῆς τῆς ἁγίας μου Ἀναστασίας ζήλῳ θείῳ καὶ παρακλήσει τοῦ κατὰ καιρὸν ἀρχιερατεύοντος κυρίου Ἰωάσαφ ἀρχιερέως καὶ ἄλλων τινῶν ἐνδοξοτάτων προσώπων κινηθεὶς ἐπελάβετο αὐτοῦ τοῦ ἱεροῦ μονυδρίου καὶ ἀνακτίσας, ὡς εἶχε δυνάμεως, ἐβελτίωσε, καταγώγιον ἱερῶν τε ἀνδρῶν καὶ μοναχῶν τῶν ἐκεῖσε ἀδιαλείπτως εὑρίσκεσθαι μελλόντων καὶ τῶν κατὰ καιροὺς ἀπὸ τῆς αὐτῶν μονῆς λοιπῶν ἀφικνουμένων ἐνστησάμενος ᾠκοδόμησεν, εἰς δόξαν καὶ αἶνον Χριστοῦ καὶ τῆς αὐτὸν ἀσπόρως τεκούσης μητρός. Πορισάμενοι τῷ τοιούτῳ τοίνυν γράμματι, ὃ καὶ ἄλλο γράμμα εἶναι ἐδήλου τοῦ προρρηθέντος ἀρχιερέως Θεσσαλονίκης κυρίου Ἰωάσαφ βεβαιωτικόν, ὅπερ ἔτι ἡγούμενος ὢν ὁ πρώην Θεσσαλονίκης ἀρχιερεὺς ἔλαβε τοῦ ὑπὸ τὴν ἐξουσίαν εἶναι τῆς ἱερᾶς αὐτοῦ μονῆς τῆς ἁγίας μου Ἀναστασίας αὐτὸ τὸ ἱερὸν μονύδριον τῆς ὑπεραγίας μου Θεοτόκου τῆς ἐπονομαζομένης τοῦ κὺρ Ἰωὴλ καὶ ὑπ' αὐτῆς κυριεύεσθαι ἀναντιρρήτως καὶ ἀναποσπάστως ὡς ἴδιον εἰς τοὺς ἑξῆς χρόνους ἅπαντας ἐπιτηρεῖν καὶ διοικεῖν αὐτὸ καὶ τὰ ἐν αὐτῷ πάντα, ὡς δεῖ. Τούτων δὲ οὕτως ὑπαρχόντων οἱ δηλωθέντες ὁσιώτατοι ἀδελφοὶ ἠξίωσαν καὶ τὴν ἡμῶν μετριότητα ἐπικυρῶσαι μᾶλλον τὰ τοιαῦτα γράμματα καὶ διὰ γραφῆς αὐτῆς ἐμπεδῶσαι. Ἔνθεν τοι τὴν αἴτησιν αὐτῶν εὐμενῶς ἀποδεξαμένη ὡς εὔλογον τὴν τοιαύτην αὐτοῖς ἀπολύει πατριαρχικὴν γραφὴν διοριζομένην καὶ ἐν ἁγίῳ Πνεύματι δι' αὐτῆς ἀποφαινομένην ἔχειν τὴν ἱερὰν καὶ σεβασμίαν μονὴν τῆς ἁγίας μου Ἀναστασίας καὶ ἀναποσπάστως κεκτῆσθαι τὸ προρρηθὲν ἱερὸν μονύδριον τῆς Παναγίας μου τὸ ἐπονομαζόμενον τοῦ κὺρ Ἰωὴλ ἐφορᾶν τε καὶ συνιστᾶν καὶ βελτιοῦν, ὡς εἰκός, καὶ τἄλλα πάντα ποιεῖν ἐν αὐτῷ, αὐτόν τε καὶ τοὺς διαδεξαμένους αὐτὸν κατὰ τὸ τίμιον γράμμα πατριαρχικὸν τοῦ πρὸ ἡμῶν οἰκουμενικοῦ πατριάρχου κυρίου Ἱερεμίου, σωζομένου δὲ ἐν αὐτῷ τοῦ μνημοσύνου τοῦ κατὰ καιρὸν ἀρχιερέως ἱερωτάτου Θεσσαλονίκης καὶ τοῦ κατ' ἔτος ὀφειλομένου δικαιώματος, ὡς ἔθος ἦν ἔκπαλαι· καὶ οὕτω μηδενὸς τολμήσοντος οὔτε τοῦ κατὰ καιρὸν ἱερωτάτου ἀρχιερέως Θεσσαλονίκης ἢ ἱερέως τυχὸν ἢ μοναχοῦ ἢ λαϊκοῦ ἤ τινος ἄλλου εἰς ἀπόσπασιν καὶ ἀφαίρεσιν χωρῆσαι τοῦ τοιούτου ἐξ αὐτῶν μονυδρίου· εἰ δὲ οὖν, ἐν ἀργίᾳ ἀσυγνώστῳ καὶ ἀφορισμῷ ἀλύτῳ ἔστω. Οὗ δὴ χάριν ἐγένετο καὶ ἡ παροῦσα ἡμετέρα πατριαρχικὴ καὶ ἐπικυ-

ρωτικὴ γραφὴ καὶ ἐπεδόθη αὐτῇ τῇ σεβασμίᾳ καὶ ἱερᾷ μονῇ τῆς ἁγίας μου Ἀναστασίας τῆς Φαρμακολυτρίας τῆς ἐν τῷ Μεγάλῳ βουνῷ κειμένης εἰς ἀσφάλειαν διηνεκῆ τε καὶ μόνιμον + Ἀπὸ κτίσεως κόσμου ,ζνε΄.

Ἐν μηνὶ Δεκεμβρίῳ ἰνδικτιῶνος ε^ῃ +.

Τὸ γράμμα ἀντεγράφη ἐκ περισωθέντος ἀντιγράφου ἐν τῷ γραμματοφυλακίῳ τοῦ ἐν Γαλατίτσῃ μοναστηρίου ἁγίας Ἀναστασίας τῆς Φαρμακολυτρίας ὑπὸ Νεοφύτου ἱερομονάχου ἐπιμελείᾳ Ἀθανασίου μοναχοῦ Γεωργιάδου. Τοῦ γράμματος περίληψιν ἐδημοσίευσε Πέτρος Ν. Παπαγεωργίου ἐν Byzantinische Zeitschrift, Bd. VII, S. 75.

+ Μητροφάνης ἐλέῳ Θεοῦ ἀρχιεπίσκοπος Κωνσταντινουπόλεως Νέας Ῥώμης καὶ οἰκουμενικὸς πατριάρχης +.

+ Πρόδηλον καὶ μαρτυρούμενόν ἐστιν ἔν τε τῇ Παλαιᾷ καὶ Νέᾳ Γραφῇ, ὅτι οἱ τὴν εὐπρέπειαν τοῦ οἴκου Θεοῦ ἀγαπήσαντες καὶ τόπον τοῦ σκηνώματος τῆς δόξης αὐτοῦ καὶ ἑαυτοὺς ὁλοψύχως ἀφιερώσαντες τῷ Θεῷ, ὥστε δουλεύειν αὐτῷ ὀρθῷ σκοπῷ καὶ καθαρῷ συνειδότι καὶ πολιτείᾳ θεαρέστῳ, εὐαπόδεκτοι Θεῷ καὶ ἀνθρώποις ὑπάρχουσι· καὶ μαρτυρεῖ ἐν μὲν τῇ Παλαιᾷ ἡ τοῦ Σαμουὴλ μήτηρ Ἄννα ἡ τῷ θείῳ τότε καὶ νομικῷ ναῷ αὐτὸν τὸν ἴδιον προσενεγκοῦσα υἱὸν καὶ ἀφιερώσασα· ὡσαύτως ὁ προφήτης καὶ βασιλεὺς Δαβὶδ καὶ ὁ υἱὸς αὐτοῦ ὁ θαυμάσιος Σολομὼν τὸν ναὸν τὸν περιβόητον ἐκεῖνον δειμάμενος καὶ λαμπρῶς τὰ ἐγκαίνια ἐκείνου γενέσθαι καὶ κατακοσμηθῆναι σπουδάσας, ὡς ἡ τῶν Βασιλειῶν διέξεισι γ΄ βίβλος. Ἐν δε τῇ Νέᾳ ἔξεστιν ὁρᾶν μαθητὰς ἀκολουθοῦντας καὶ λέγοντας „ἰδοὺ ἀφήκαμεν τὰ πάντα, τοῦτ᾽ ἔστι κόσμον, δόξαν καὶ ἡδονὰς καὶ ἠκολουθήσαμέν σοι“· προσέτι ὁσίους ἐνασκουμένους καὶ ἐν ἐρημίαις καὶ ὄρεσι πλανωμένους καὶ ζητοῦντάς τι λαλῆσαι αὐτοῖς, καὶ τί ἀρέσκει αὐτῷ τῷ ἀρχηγῷ οὐ μόνον νέους, ἀλλὰ καὶ παλαιούς. Ὡσαύτως καὶ μάρτυρας οὐ μόνον κόπους καὶ καύσωνας, καίτοι ταῦτα πάντα ὑπὲρ αὐτούς, ἀλλὰ καὶ ἑαυτοὺς θύματα τέλεια ποιοῦντας καὶ προσκομίζοντας· καὶ ἁπλῶς πάντας τοὺς κατὰ Θεὸν ζῆν θελήσαντας καὶ τὸν θεῖον τρέχοντας δρόμον τόπους καὶ καταγώγια καὶ ἡσυχίαν καὶ ἠρεμίαν ἐπιζητοῦντας εἰς τὴν τοῦ ἀληθινοῦ Θεοῦ ἡμῶν δόξαν καὶ εἰς τὸ εἶναι ὅλως αὐτῷ ἀφιερωμένους καὶ ἀνατεθειμένους, μηδὲν ἔχοντας κοσμικὸν ἢ ἀπατηλόν, ὅπως Θεῷ μόνῳ λατρεύοντες δεκτοὶ αὐτῷ ὦσι καὶ κληρονόμοι τῆς ἄνω βασιλείας καὶ αἰωνίου μακαριότητος. Ἐπεὶ τοίνυν καὶ ὁ ποτὲ ἀρχιερεὺς κὺρ Θεωνᾶς ἔτι ἐν ἱερομονάχοις τελῶν καὶ τὴν εὐπρέπειαν τοῦ οἴκου Κυρίου ἀγαπήσας ἀνέκτισεν ἐκ θεμελίων αὐτὸν καὶ ἀνήγειρε καὶ ἐβελτίωσε καὶ ἐκ τοῦ μὴ ὄντος, ὡς εἰπεῖν, εἰς τὸ εἶναι περίβλεπτον καὶ οὐδὲν διαφέρουσαν τῶν πάλαι βασιλικῶν μονῶν ἔδειξε τὴν ἱερὰν καὶ σεβασμίαν μονὴν τὴν ἁγίας ἐνδόξου μεγαλομάρτυρος τοῦ Χριστοῦ Ἀναστασίας τῆς Φαρμακολυτρίας, τῆς ἐν τῷ Μεγάλῳ βουνῷ κειμένης, πλησίον τῆς

περιφανοῦς πόλεως Θεσσαλονίκης, πάλαι οὖσαν ἐρείπιον, καὶ οὕτως εἰπεῖν ἀκατάσκευον, καὶ ἰδίοις κόποις καὶ ἀναλώμασι καὶ κτήμασι καὶ πράγμασι κινητοῖς καὶ ἀκινήτοις ὡς δυνατὸν καταπλουτίσας, χοροστασίαν μοναχῶν καθίδρυσε τὴν μονήρη διαγωγὴν βίου, ἱερομονάχους δηλονότι καὶ μοναχοὺς ὅτι πλείστους συναθροισθέντας, ἀφιερώσαντας ἑαυτοὺς δουλεύειν τῷ Θεῷ γεραίρειν καὶ ἐξιλεοῦν αὐτόν. Μετὰ τοῦτον καὶ ὁ νῦν ἱερώτατος μητροπολίτης Θεσσαλονίκης κὺρ Ἰωάσαφ ὁ Ἀργυροπούλου τοῖς καλοῖς καὶ δαψιλεῦσι βοηθήμασι κόποις καὶ δαπάναις καὶ ἀφιερώσεσιν ηὔξησε καὶ περιεφύλαξε ταύτην τὴν μονὴν τὴν θεάρεστον· σὺν αὐτῷ δὲ καὶ ἄλλοι τῶν φιλοθέων ἀνδρῶν οὐκ ὀλίγοι, ἐξ ὧν εἰσιν ὁ θεοφιλέστατος ἐπίσκοπος Κίτρους Δαμασκηνός, ὁ πρώην Σερβίων κὺρ Λεόντιος, καὶ ὁ νῦν θεοφιλέστατος ἐπίσκοπος Σερβίων Μακάριος, ὅ τε νῦν ἡγουμενεύων ταύτης τῆς μονῆς κὺρ Γαβριὴλ καὶ ἄλλοι γέροντες μοναχοὶ κὺρ Λεόντιος, κὺρ Νικηφόρος, κὺρ Μακάριος, κὺρ Ἰωσήφ, κὺρ Δανιὴλ καὶ οἱ λοιποὶ ἀπαξάπαντες ἱερομόναχοί τε καὶ μοναχοί, ἄλλος ἄλλον τοῖς καλοῖς ὑπερβῆναι σπουδάζων καὶ ἁμιλλώμενος καὶ πάντες τὴν σύστασιν καὶ αὔξησιν τῆς αὐτῆς θείας μονῆς μελετῶντες καὶ ἐργαζόμενοι. Οἳ δὴ πάντες φοιτηταὶ καὶ διάδοχοι ὑπάρχοντες τοῦ προρρηθέντος προέδρου Θεσσαλονίκης τοῦ μακαρίτου κὺρ Θεωνᾶ καὶ τοῦτο ἐνεθυμήθησαν, ὅπερ δηλαδὴ οὐκ ἔφθασεν αὐτὸς ποιῆσαι τὸ καὶ γράμμασιν ἐκκλησιαστικοῖς ἐμπεδῶσαι τὴν αὐτὴν μονήν, καὶ ἐλευθερίᾳ κοσμῆσαι καὶ παντοίᾳ ἀτελείᾳ προνομίοις καλοῖς καὶ δικαίοις θείοις, οἷς καὶ τὰ λοιπὰ τῶν θείων μοναστηρίων εὐθύνεται καὶ συντηρεῖται καὶ διεξάγεται, ὅπως τὸ σύνολον ἀνεπηρεάστων καὶ ἀταράχων ὄντων τῶν ἐν ταύτῃ τῇ μονῇ θείως ἐνασκουμένων ἱερομονάχων καὶ μοναχῶν, ἔργον ἓν καὶ μόνον ἔχωσι τὸν Θεὸν ἀεννάως καὶ ἀπαύστως ὑμνεῖν καὶ δοξολογεῖν· ὅθεν ἡ ἄφεσις τῶν ἀνθρωπίνων ἁμαρτιῶν προσγίνεται οὐρανόθεν ὑπὸ τῆς θείας φιλανθρωπίας. „Πολλὰ γάρ φησιν ἰσχύει δέησις δικαίου ἐνεργουμένη καὶ πολλὴν ἔχουσι τὴν πρὸς Θεὸν παρρησίαν οἱ τοῦ Θεοῦ ἄνθρωποι καὶ κατὰ μόνας ζῶντες· ἐπεὶ καὶ ἡ θεία χάρις ἐν τοῖς ἀξίοις ἐπαναπαύεται“· καὶ μαρτυρεῖ τοῦτο ὁ τὴν γλῶτταν χρυσοῦς, λέγων ἔν τινι τῶν αὐτοῦ θεοσόφων συγγραμμάτων. „Τὰ τῶν ἐναρέτως ζώντων καταγώγια κατ' οὐδὲν διαφέρουσι τῶν οὐρανίων· ἄγγελοι γὰρ κατάγονται πρὸς αὐτοὺς καὶ ὁ τῶν ὅλων δεσπότης“. Ἐπειδὴ οὖν οἱ προρρηθέντες ἐπαυξηταὶ καὶ διάδοχοι τοῦ μακαρίτου ἐκείνου κὺρ Θεωνᾶ καὶ οἱ λοιποὶ οἱ ἐν ταύτῃ τῇ θείᾳ μονῇ ἐνασκούμενοι ἔδειξαν ἡμῖν γράμματα τίμια πατριαρχικά, τοῦ τε ἐν μακαρίᾳ τῇ λήξει γενομένου ἀοιδίμου πατριάρχου κὺρ Ἱερεμίου καὶ τοῦ πρὸ ἡμῶν κὺρ Ἰωάσαφ, ἅτινα μνείαν ποιοῦσι καὶ ἑτέρων πάλαι γενομένων πατριαρχῶν, βεβαιούντων ταύτην τὴν θείαν μονὴν ὑπὸ τὴν πατριαρχικὴν τελοῦσαν περιωπὴν καὶ πατριαρχικὸν ἐκ-

παλαι εἶναι σταυροπήγιον καὶ ἐζήτησαν συνοδικῶς καὶ ἠξίωσαν τῇ ἡμετέρᾳ μετριότητι ἐπιβεβαιωθῆναι ταῦτα τὰ γράμματα καὶ παντελευθερίᾳ κοσμηθῆναι ταύτην τὴν μονήν, ὡς ἔκπαλαι πατριαρχικὴν καὶ σταυροπηγιακήν, γράφουσα ἐν ἁγίῳ Πνεύματι ἀποφαίνεται γνώμῃ κοινῇ καὶ συναινέσει πάντων τῶν ὑποσημηναμένων ἱερωτάτων ἀρχιερέων καὶ ὑπερτίμων, τῶν κατὰ πνεῦμα ἀγαπητῶν ἀδελφῶν καὶ συλλειτουργῶν καὶ μάλιστα τοῦ ἱερωτάτου μητροπολίτου Θεσσαλονίκης ὑπερτίμου καὶ ἐξάρχου πάσης Θετταλίας καὶ τοῦ θεοφιλεστάτου ἐπισκόπου Ἀρδαμέρεως, οὗ τῇ ἐπαρχίᾳ κεῖται τὸ μονηστήριον, ταύτην τὴν θείαν μονὴν τῆς ἁγίας Ἀναστασίας ὡς πατριαρχικὸν οὖσαν σταυροπήγιον σὺν τοῖς κτήμασι καὶ ἀναθήμασιν αὐτῆς κινητοῖς καὶ ἀκινήτοις εἶναι ἐς ἀεὶ αὐτόνομον, αὐτοδέσποτον, ἀδούλωτον, ἀκαταπάτητον καὶ ὅλως ἀνεπηρέαστον ἐκ παντὸς προσώπου ἱερωμένου ἢ λαϊκοῦ, διοικουμένην καὶ διεξαγομένην παρὰ τῶν ἐνασκουμένων ἐν αὐτῇ ἱερομονάχων καὶ μοναχῶν, τῶν τε νῦν ὄντων καὶ ἐλευσομένων· τηρεῖσθαι δὲ τὴν ἐλευθερίαν, ἕως οὗ ὁ ἥλιος ἐφορᾷ· ζῆν τε κοινοβιακῶς πᾶσι τοῖς ἐν ταύτῃ τῇ μονῇ ἐνασκουμένοις ἐντελλόμεθα· καὶ αὐτὸς γὰρ ὁ Κύριος ἐπὶ γῆς θεανδρικῶς διατρίβων τοιαύτην διαγωγὴν μετὰ τῶν Ἀποστόλων εἶχε· τοῖς γὰρ ζῶσι τὸν τοιοῦτον βίον παντοία εἰρήνη ἐστὶ καὶ οὐκ ἔστιν ἐν αὐτοῖς σκάνδαλον· ἔστωσαν δὲ οὐ μόνον βρώματα καὶ πώματα, σκεπάσματά τε καὶ ὑποδήματα κοινά, ἀλλὰ καὶ γνώμη κοινὴ καὶ ἀδελφικὴ καὶ θεία. Ὁ τοίνυν τολμήσων ἀνατρέψαι τὸ κοινοβίως ζῆν σωτηριῶδες καὶ ἁρμόδιον ὂν τοῖς κατὰ Θεὸν ζῶσι καὶ τὸν μοναδικὸν καὶ ἰσάγγελον βίον τρέχουσιν, ἢ σφετερίσασθαί τι τῆς θείας ταύτης μονῆς ἢ ἐπαναλαβεῖν τι, ἐξ ὧν φθάσας γνώμῃ ἀβιάστῳ προσήλωσεν, ἢ ἐνοχλῆσαι ἢ ἐπηρεάσαι καὶ ζημιῶσαι ταύτην τὴν θείαν μονὴν τῆς ἁγίας Ἀναστασίας ἢ τὰ μετόχια αὐτῆς ἢ τὰ πράγματα ἢ τὰ παντοῖα δικαιώματα, ἢ κωλύων μὴ μνημονεύεσθαι τὸ ἡμέτερον ὄνομα ἐν ταύτῃ τῇ πατριαρχικῇ σταυροπηγιακῇ μονῇ, ὁ τοιοῦτος τοῦ ἱεροῦ καταλόγου ὢν ἀργὸς ἔστω καὶ ἀφωρισμένος ἀπὸ τῆς ἁγίας καὶ ζωοποιοῦ Τριάδος καὶ ἀδιαιρέτου, τῶν μοναχῶν δέ, τῶν γερόντων τῆς μονῆς, ἀρχόντων τε καὶ παντὸς ἄλλου, ὁποίου ἂν εἴη καταλόγου, ἀφωρισμένος ἀπὸ Θεοῦ παντοκράτορος, καὶ κατηραμένος καὶ ἀσυγχώρητος καὶ ἄλυτος μετὰ θάνατον αἰωνίως. Ἀλλ' οὐδ' ὁ κατὰ καιροὺς ἱερώτατος μητροπολίτης Θεσσαλονίκης ἢ ὁ ἐπίσκοπος Ἀρδαμέρεως ἐχέτωσαν ἄδειαν τὸ σύνολον ἀνακρίνειν ἢ ἐνοχλεῖν ἢ ἀπαιτεῖν ἐκεῖθεν ἄχρι καὶ ὀβολοῦ ἢ εἰς τὸ ἴδιον αὐτῶν δικαστήριον ἕλκειν, ἀλλὰ μόνῳ τῷ δικαστηρίῳ τῆς ἡμῶν μετριότητος ὑποκείσθωσαν, ἀρκουμένης τῆς ἡμῶν μετριότητος τῇ ἀναφορᾷ μόνῃ καὶ τῷ μνημοσύνῳ τοῦ ὀνόματος, ὡς ὀφείλεται. Ἐπεὶ δὲ καὶ ἐν τοῖς μετοχίοις πᾶσι τῆς τοιαύτης πατριαρχικῆς καὶ σταυροπηγιακῆς μονῆς τῆς ἁγίας Ἀναστασίας, ὧν ἕν ἐστι καὶ τὸ ἐντὸς τῆς Θεσσαλονίκης

κείμενον τοῦ κὺρ Ἰωήλ, εὑρίσκονται καὶ ἐμπεριέχονται οἶκοι εὐκτήριοι καὶ ναοί, ἀρκείσθωσαν καὶ οἱ κατὰ τόπον ἀρχιερεῖς μόνῳ τῷ μνημοσύνῳ τοῦ ὀνόματος αὐτῶν καὶ περαιτέρω χωρεῖν μὴ τολμάτωσαν, μηδὲ χεῖρα δεσποτείας τοῖς μετοχίοις τούτοις τὸ σύνολον ἐπαγέτωσαν, ἀλλ' ἐν ἀτελείᾳ παντοίᾳ καὶ ἀσυδοσίᾳ ἔστωσαν· ὑπάρχοντα τὰ τοιαῦτα μετόχια τῆς σταυροπηγιακῆς μονῆς αὐτῆς, ὅπου ἂν εἶεν, ὑπὸ τὴν ἐπίσκεψιν καὶ δεσποτείαν καὶ διοίκησιν τοῦ κατὰ καιροὺς ὁσιωτάτου καθηγουμένου τῆς εἰρημένης μονῆς, παρ' οὐδενὸς δὲ ἄλλου προσώπου τὸ σύνολον. Ἂν τοίνυν ὀψέποτε ὁ κατὰ καιροὺς μητροπολίτης Θεσσαλονίκης ἢ ὁ ἐπίσκοπος Ἀρδαμέρεως ἢ ἄλλος τις ἀρχιερεὺς κατά τι διενοχλήσωσιν, ὅλως μὴ στέργοντες τοῖς νομίμως καὶ εὐλόγως ἡμῖν ἐνταῦθα ὁρισθεῖσί τε καὶ λεχθεῖσιν, ἀργοὶ πάσης ἀρχιερατικῆς ἐνεργείας καὶ τάξεως μενέτωσαν καὶ τῷ ἀπὸ Θεοῦ παντοκράτορος ἀλύτῳ καὶ αἰωνίῳ ἀφορισμῷ ὑποκείσθωσαν, μὴ τολμώντων μηδὲ τῶν ἡμετέρων πατριαρχικῶν ἐξάρχων ζητεῖν τι ἢ διενοχλεῖν τὴν αὐτὴν πατριαρχικὴν καὶ σταυροπηγιακὴν θείαν μονὴν τῆς ἁγίας Ἀναστασίας, ἣν παντελευθερίᾳ, ὡς εἴρηται, κατεκοσμήσαμεν. Ἔτι γε μὴν πρὸς τούτοις ἀποφαινόμεθα ἐν ἁγίῳ Πνεύματι, ἵνα ὑπάρχῃ ἀφωρισμένος ἀπὸ Θεοῦ παντοκράτορος καὶ κυρίου Ἰησοῦ Χριστοῦ καὶ κατηραμένος καὶ ἀσυγχώρητος καὶ μετὰ θάνατον ἄλυτος αἰωνίως τῷ αἰωνίῳ ἀναθέματι ὑποκείμενος ὁ καθ' ὁποιονδήποτε τρόπον ἐξωτερικῶς διενοχλῆσαι τὴν τοιαύτην μονὴν καὶ πάντα τὰ ἑαυτῆς κινητὰ καὶ ἀκίνητα καὶ ζημιῶσαι αὐτὴν καὶ εἰς ὀβολὸν ἕνα βουληθείς· ὡσαύτως ὅ τε ὁσιώτατος καθηγούμενος καὶ οἱ λοιποὶ ἱερομόναχοί τε καὶ μοναχοὶ ἀπερχέσθωσαν πρὸς τὸν θεοφιλέστατον ἐπίσκοπον Ἀρδαμέρεως οὗ τῇ ἐπαρχίᾳ, ὡς εἴρηται, ἔνεστι τὸ θεῖον αὐτὸ μοναστήριον, ἢ αὐτὸν προσκαλείσθωσαν, τοῦ τὰς χειροτονίας αὐτῶν ποιεῖν, ὡς ἡ αὐθεντία τῆς φιλευσεβοῦς νεαρᾶς τοῦ ἀοιδίμου βασιλέως κυροῦ Ἀλεξίου τοῦ Κομνηνοῦ ἐντέλλεται· ἂν δὲ δυσχερὲς ᾖ, ἢ ἀλλαχοῦ ἀπελθεῖν ἄδειαν ἐχέτωσαν, ὅπου ἂν βούλωνται, ἢ ἄλλον τῶν ἀρχιερέων εἰς τὸ ἱερουργεῖν ἐκεῖσε καὶ ποιεῖν χειροτονίας, ὅταν τούτου δεήσῃ, μετακαλείσθωσαν. Πρὸς τούτοις αὐτοὶ ἐχέτωσαν ἐξουσίαν τοῦ καθιστᾶν καὶ ἐκλέγειν κατὰ καιροὺς ἑαυτῶν καθηγούμενον κατὰ τὴν τοῦ κυροῦ Θεωνᾶ διατύπωσιν ἐν ἀκριβείᾳ· ἄλλῳ δέ τινι τρόπῳ μὴ προβιβαζέσθω ἡγούμενος, ἀλλ' ὃν κατὰ τὴν κτητορικὴν ἣν εἴπομεν διατύπωσιν προχειρίσειαν ἡγούμενον, τοῦτον καὶ ἡ μετριότης ἡμῶν ἐπιβεβαιοῖ· καὶ μηδέ ποτε παρά τινος ἐπιβουλὴ κατ' αὐτοῦ κινηθείη ἐκβολῆς ἄχρι τῆς ἀποβιώσεως αὐτοῦ, εἰ μήπου παραβαίνων εὑρεθῇ τὰς διατυπώσεις τοῦ κοινοβίου ἢ φθείρων τὰ τοῦ μοναστηρίου· τότε γὰρ ἕτερος ἀντ' αὐτοῦ εἰσαχθήσεται. Ὃς οὖν ἁπάντων ἔν τισι τῶν ἄνω εἰρημένων τολμήσει ἀνατρέψαι, ὑπ' ἀφορισμὸν ἄλυτον καὶ αἰώνιον ἀπὸ Θεοῦ παντοκράτορος γενήσεται, καὶ ταῖς ἀραῖς τῶν τιη' θεοφόρων πατέρων τῶν ἐν Νικαίᾳ

ἔνοχος ἔστω· εἰς γὰρ τὴν περὶ τούτου δήλωσιν καὶ ἀσφάλειαν διηνεκῆ ἐγένετο καὶ τὸ παρὸν τῆς ἡμῶν μετριότητος ἐπιβεβαιωτήριον σιγιλλιῶδες γράμμα καὶ ἐπεδόθη τῇ ῥηθείσῃ θείᾳ πατριαρχικῇ καὶ σταυροπηγιακῇ μονῇ τῆς ἁγίας Ἀναστασίας τῆς Φαρμακολυτρίας καὶ τοῖς ἐν αὐτῇ ἐνασκουμένοις ἱερομονάχοις καὶ μοναχοῖς, ͵ζ^ον^ο^ον^δ^ον^ ἀπὸ κτίσεως κόσμου +.

*Ἐν μηνὶ Σεπτεμβρίῳ ἰνδικτιῶνος θ^ῃ^* +.

+ *Μητροφάνης ἐλέῳ Θεοῦ ἀρχιεπίσκοπος Κωνσταντινουπόλεως Νέας Ῥώμης καὶ οἰκουμενικὸς πατριάρχης* +.

+ *Σίλβεστρος ἐλέῳ Θεοῦ πάπας καὶ πατριάρχης τῆς μεγάλης πόλεως Ἀλεξανδρείας καὶ κριτὴς τῆς οἰκουμένης* +.

+ *Σωφρόνιος ἐλέῳ Θεοῦ πατριάρχης τῆς ἁγίας πόλεως Ἱερουσαλὴμ καὶ πάσης Παλαιστίνης* +.

— — — — — — — — — — — — — — — —

+ *Ὁ Θεσσαλονίκης Ἰωάσαφ* + + *ὁ Σερρῶν Παρθένιος* +.

+ *Ὁ Ἀρδαμερίου Γαλακτίων* + — — — —

Τὸ γράμμα ἀντεγράφη ἐκ τοῦ ἐν μεμβράνῃ σωθέντος ἀρχετύπου ἐν τῷ γραμματοφυλακίῳ τοῦ ἐν Γαλατίτσῃ μοναστηρίου ἁγίας Ἀναστασίας τῆς Φαρμακολυτρίας ὑπὸ Νεοφύτου ἱερομονάχου ἐπιμελείᾳ Ἀθανασίου μοναχοῦ Γεωργιάδου. Τοῦ γράμματος περίληψιν ἐδημοσίευσε Πέτρος Ν. Παπαγεωργίου ἐν Byzant. Zeitschrift, Bd. VII, S. 75—76.

+ *Κύριλλος ἐλέῳ Θεοῦ ἀρχιεπίσκοπος Κωνσταντινουπόλεως Νέας Ῥώμης καὶ οἰκουμενικὸς πατριάρχης* +.

+ *Ἡ τοῦ καλοῦ προσθήκη τὸ καλὸν κάλλιον ἀπεργάζεται καὶ τὸ βεβαίως ἔχον κατορθοῖ βεβαιότερον· πρὸς τί δὲ ἡμῖν τουτὶ εἴρηται τὸ προοίμιον, ὁ λόγος σὺν Θεῷ προϊὼν γε δηλώσει. Ἐπειδὴ τοίνυν τῆς ἡμῶν μετριότητος συνοδικῶς προκαθημένης, συνεδριαζόντων αὐτῇ καὶ τῶν παρατυχόντων ἱερωτάτων ἀρχιερέων καὶ ὑπερτίμων, τῶν ἐν ἁγίῳ Πνεύματι ἀγαπητῶν αὐτῆς ἀδελφῶν καὶ συλλειτουργῶν ἐνεφανίσθησαν γράμματα παλαιγενῆ τῶν ἀοιδίμων πατριαρχῶν τοῦ τε παλαιοῦ κυρίου Ἱερεμίου, τοῦ κυρίου Ἰωάσαφ, τοῦ κυρίου Σιλβέστρου καὶ τοῦ κυρίου Μελετίου τῶν τῆς μεγάλης πόλεως πατριαρχῶν Ἀλεξανδρείας καὶ κριτῶν τῆς οἰκουμένης· πρὸς δὲ καὶ τοῦ κυρίου Θεοφάνους καὶ τοῦ κυρίου Ματθαίου εὐεργετοῦντα καὶ χορηγοῦντα τῇ ἐν τῇ ἐπαρχίᾳ Θεσσαλονίκης ἐντὸς τῶν ὁρίων τῆς ἐπισκοπῆς Ἀρδαμέρεως καὶ Γαλατίτσης κειμένῃ ἐν τῷ Μεγάλῳ βουνῷ σεβασμίᾳ καὶ θείᾳ μονῇ, τῇ ἐπ' ὀνόματι τιμωμένῃ τῆς ἁγίας Ἀναστασίας τῆς Φαρμακολυτρίας, τὴν ἐλευθερίαν καὶ παντελῆ ἀσυδοσίαν καὶ αὐτονομίαν καὶ αὐτοδεσποτείαν, ὡς τρανῶς φαίνεται ἐν τοῖς πατριαρχικοῖς καὶ συνοδικοῖς παλαιγενέσι γράμμασιν, ἡνίκα ἐκ βάθρων ἀνεγήγερται ἐπὶ τῷ πατριαρχικῷ σταυροπηγίῳ παρὰ τοῦ μακαρίτου κυροῦ Θεωνᾶ, τοῦ μετὰ ταῦτα τὴν τῶν Θεσσαλονικέων*

ἐκκλησίαν ἀρχιερατικῶς διευθύνοντος, ἅτινα καὶ ἡμεῖς μεγάλως ἠξιώθημεν ἐπιβραβεῦσαι, καὶ ἐπικυρῶσαι ἐπὶ πολλῇ τῇ ἀσφαλείᾳ καὶ ἀνενοχλησίᾳ αὐτῆς· διὰ δὲ τὴν αἴτησιν τῶν ἐν αὐτῇ ἀσκουμένων ἀποδεξαμένη ἡ μετριότης ἡμῶν, ἅτ' εὔλογον οὖσαν, καὶ φίλην Θεῷ, τὸ παρὸν εὐεργετεῖ καὶ ἐπιχορηγεῖ αὐτοῖς σιγιλλιῶδες γράμμα, δι' οὗπερ ἐπικυροῦσα καὶ ἐπιβεβαιοῦσα τὰ ἀνωτέρω ἐμφανισθέντα ἡμῖν πατριαρχικὰ καὶ συνοδικὰ γράμματα, ἐν ἁγίῳ παρακελεύεται Πνεύματι, ταύτην τὴν σεβασμίαν καὶ θείαν μονὴν τῆς ἁγίας μου Ἀναστασίας τῆς Φαρμακολυτρίας, πατριαρχικὴν οὖσαν καὶ σταυροπηγιακήν, σὺν πᾶσι τοῖς μετοχίοις αὐτῆς καὶ λοιποῖς κτήμασι καὶ ἀναθήμασι, κινητοῖς τε καὶ ἀκινήτοις, πρὸς δὲ καὶ τῷ μετοχίῳ τοῦ κὺρ Ἰωὴλ τοῦ ἔνδον Θεσσαλονίκης καὶ τῇ ἐκκλησίᾳ τοῦ ἁγίου Ὑπατίου μετὰ καὶ τῆς ἐνορίας αὐτῆς, ἥτις πρότερον μετόχιον τοῦ ἁγίου Παντελεήμονος ἐτύγχανεν, οὗτινος ἐρημωθέντος, ἡνώθη αὕτη καὶ προσηλώθη ταύτῃ τῇ σταυροπηγιακῇ μονῇ τῆς ἁγίας Ἀναστασίας, ἧς οἱ ἐνασκούμενοι χρέος οὐ μικρὸν ἐξ οἰκείας δεδώκασι, φροντίζοντες τῆς συστάσεως καὶ διαμονῆς αὐτοῦ, εἶναι ἐς ἀεὶ αὐτόνομον, αὐτοδέσποτον, ἀδούλωτον, ἀκαταπάτητον καὶ ὅλως ἀνεπηρέαστον, παρὰ παντὸς προσώπου ἱερωμένου καὶ λαϊκοῦ, διοικουμένην καὶ διαγομένην παρὰ τῶν ἐνασκουμένων ἐν αὐτῇ ἱερομονάχων καὶ μοναχῶν, τῶν τε νῦν ὄντων καὶ τῶν μετέπειτα ἐσομένων, τηρεῖσθαι δὲ τὴν ἐλευθερίαν ταύτην, ἀπαρασάλευτον καὶ ἀμετάπτωτον, ἐν ὅσῳ ὁ ἥλιος ἐφορᾷ, ζῆν τε κοινοβιακῶς πᾶσι τοῖς ἐνασκουμένοις ταύτῃ τῇ σταυροπηγιακῇ μονῇ ἐντελλόμεθα (τοῖς γὰρ ζῶσι τὸν τοιοῦτον βίον παντοία εἰρήνη ἐστὶ καὶ οὐ σκάνδαλον), μνημονεύεσθαι καὶ τοῦ ἡμετέρου πατριαρχικοῦ ὀνόματος καὶ τοῦ κατὰ καιροὺς οἰκουμενικοῦ πατριάρχου· ἔστωσαν δὲ οὐ ⟨μόνον⟩ βρώματα καὶ πώματα, σκεπάσματά τε καὶ ὑποδήματα κοινά, ἀλλὰ καὶ γνώμη φιλάδελφος καὶ κατὰ Θεόν. Πρὸς τούτοις ἐκλέγεσθαι ἐκ μέσου αὐτῶν τὸν ἡγούμενον καὶ ἀποκαθιστάσθω κατὰ τὴν κτιτορικὴν αὐτῶν διατύπωσιν ὅντινα καὶ ἡ μετριότης ⟨ἡμῶν⟩ βούλεται ἡγουμενεύειν· ὅτε δὲ χρεία χειροτονίας γένηται, προσκαλεσάσθωσαν ὅντινα τῶν ἀρχιερέων ἐθέλωσιν ἐπὶ τῷ ἐκτελεῖν αὐτήν, δίχα τῆς τοῦ ἱεροῦ συνθρόνου ἐγκαθιδρύσεως. Ὁ τοίνυν τολμήσων ἀνατρέψαι τι τῶν προγραφέντων καὶ ἀποφασισθέντων εὐλόγως ἢ τὸ ζῆν κοινοβιακῶς, ἢ σφετερίσασθαι μέρος τῆς σταυροπηγιακῆς ταύτης μονῆς καὶ τῶν ἀνωτέρω μετοχίων αὐτῆς καὶ λοιπῶν, ἢ ἐπαναλαβεῖν τι, δι' ὧν φθάσας γνώμῃ ἀβιάστῳ ἀφιέρωσε καὶ προσήλωσεν ἢ ἐνοχλῆσαι καὶ ζημιῶσαι αὐτὴν καὶ τὰ μετόχια αὐτῆς, σὺν τοῖς πράγμασιν καὶ παντοίοις δικαιώμασιν, ἢ κωλῦσαι τὸ ἡμέτερον μνημόσυνον, ὁ τοιοῦτος τοῦ ἱεροῦ καταλόγου ὤν, ἀργὸς ἔστω, ὡς ἄξιος καθαιρέσεως, τῆς μοναδικῆς δὲ πολιτείας ἢ καὶ τῆς κοσμικῆς, ἀφωρισμένος παρὰ Θεοῦ παντοκράτορος καὶ κατηραμένος καὶ ἀσυγχώρητος καὶ μετὰ θάνατον ἄλυτος

καὶ ταῖς συνοδικαῖς καὶ πατριαρχικαῖς ἀραῖς ὑπόδικος καὶ ἔξω τῆς Χριστοῦ ἐκκλησίας. Ἀλλ' οὐδὲ ὁ κατὰ καιροὺς ⟨μητροπολίτης⟩ Θεσσαλονίκης ἢ ὁ ἐπίσκοπος Ἀρδαμερίου ἐχέτωσαν ἄδειαν τὸ σύνολον ἢ ἀνακρίνειν ἢ ἐνοχλεῖν ἢ ἀπαιτεῖν ἐκεῖθεν ἄχρι καὶ ὀβολοῦ ἢ εἰς τὸ ἴδιον αὐτῶν δικαστήριον ἕλκειν καὶ ἀργεῖν καὶ ἀφορίζειν ἢ ἀνακρίνειν αὐτούς, ἀλλὰ μόνῳ τῷ τῆς ἡμῶν μετριότητος κριτηρίῳ ὑποκείσθωσαν, ἀρκουμένων αὐτῶν τῇ ἀναφορᾷ μόνῃ καὶ τῷ μνημοσύνῳ. Ἔτι δὲ καὶ ἐν τοῖς μετοχίοις τῆς πατριαρχικῆς ταύτης μονῆς εὑρίσκονται ναοὶ εὐκτήριοι· ἀρκείσθωσαν οὖν οἱ κατὰ τόπον ἀρχιερεῖς μόνου τοῦ μνημοσύνου τοῦ ὀνόματος αὐτῶν καὶ περαιτέρω χωρεῖν μὴ τολμάτωσαν, μηδὲ χεῖρα δεσποτείας τοῖς μετοχίοις αὐτοῖς ἐπαγέτωσαν, ἀλλ' ἐν ἀτελείᾳ παντοίᾳ καὶ ἀσυδοσίᾳ ἔστωσαν, διοικούμενα παρὰ μόνου τοῦ κατὰ καιροὺς καθηγουμένου τῆς πατριαρχικῆς μονῆς ταύτης, μὴ τολμώντων μηδὲ τῶν πατριαρχικῶν ἐξάρχων ζητεῖν τι ἢ ἐνοχλεῖν τὴν σταυροπηγιακὴν μονὴν ταύτην, ἥτις παντελευθερίᾳ, ὡς εἴρηται, κατεσκοσμήθη. Ὃς οὖν τῶν ἁπάντων ἕν τι τῶν προειρημένων θελήσει ἀνατρέψαι, ἀργὸς καὶ ἀφωρισμένος ἔστω καὶ ἀσυγχώρητος καὶ μετὰ θάνατον ἄλυτος. Ἐπὶ γὰρ τούτῳ ἐγράφη καὶ τὸ παρὸν τῆς ἡμῶν μετριότητος πατριαρχικὸν συνοδικὸν σιγιλλιῶδες ἐπιβεβαιωτήριον γράμμα καὶ ἐπεδόθη τῇ διαληφθείσῃ πατριαρχικῇ μονῇ τῆς ἁγίας Ἀναστασίας τῆς Φαρμακολυτρίας εἰς μόνιμον τὴν ἀσφάλειαν· ἐν ἔτει ͵αχλ^{ω} +.

Ἐν μηνὶ Ἰουλίῳ ἰνδικτιῶνος ιγ^{ω} +.

Τὸ γράμμα ἀντεγράφη ἐκ χειρογράφου βίβλου καλουμένου Νομικῆς συναγωγῆς φύλ. 203^{α} *καὶ ἀποκειμένου ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τοῦ ἐν Κωνσταντινουπόλει μετοχίου τοῦ παναγίου Τάφου.* (*Περίληψις πατριαρχικῶν ἐγγράφων, ἐν Κ. Ν. Σάθα Μεσαιωνικῇ βιβλιοθήκῃ, τόμ. Γ^{ω}, σ.* 568).

Ἐν Δελλαγράτσιᾳ Σύρου. **Περικλῆς Γ. Ζερλέντης.**

Alexander Kabasilas.

Bei Anna Komnena I, 366, 12 ff. lesen wir folgende Anrede des Tzachas, des türkischen Emirs von Smyrna, an den Feldherrn Dalassenos: *Ἴσθι ἐμὲ εἶναι τὸ μειράκιον ἐκεῖνο, ὅπερ πάλαι τὴν Ἀσίαν κατατρέχον καὶ ἐκθύμως μαχόμενον, ἐξ ἀπειρίας ἀπατηθὲν ἑάλων παρὰ τοῦ Καβαλίκα ἐκείνου Ἀλεξάνδρου* etc. Daß *ἑάλων* in *ἑάλω* zu ändern ist, scheint mir einleuchtend. Schwerlich dürfte man eine Änderung des Gesprächs von der dritten Person zur ersten annehmen. Aber weit wichtiger ist die Notwendigkeit der Änderung des Namens desjenigen, welcher den Tzachas festgenommen hatte. Sowohl die früheren Herausgeber als auch Schopen haben zwar im Texte sowie in der lateinischen Übersetzung den Namen *Καβαλίκας* (*Cabalicas*) festgehalten. Selbst Reifferscheid hat dann bei Herausgabe des zweiten Bandes der Alexias im Index historicus Alexander Cabalica mit Verweis auf obige Stelle miteingereiht. Es ist aber bei näherer Untersuchung klar, daß es mit diesem Namen nicht richtig steht. Ein Alexander Cabalica ist in der byzantinischen Geschichte nicht bekannt, wohl aber ein Alexander Kabasilas. Er wird von derselben Anna Komnena (I, 199, 2) nebst Konstantin Opos[1]) und anderen Feldherren des Alexios Komnenos genannt, welche den ersten Feldzug des Kaisers gegen Robert Guiscard mitmachten. Es ist der General des thessalischen Kontingents bei dieser Gelegenheit. Er erscheint später noch einmal im Kriege gegen Boemund (II, 199, 16), wobei er auch nebst Kamytzes besiegt wird (II, 208, 19). Es ist daher auch in der fraglichen Stelle der Anna Komnena sicher *Καβάσιλα* anstatt *Καβαλίκα* zu schreiben. Wir können zwar nicht feststellen, bei welcher Gelegenheit Alexander Kabasilas den Tzachas in Asien gefangen genommen hat; es ist aber nicht daran zu zweifeln, daß der byzantinische Feldherr nicht nur unter dem

1) Eine dem Konstantin Opos angehörige Pergamenthandschrift „Iohannis Catena patrum in quattuor Evangelia et alia theologica" befindet sich unter den Codices Naniani der Marciana sub No. XXVII (*Mingarelli,* Graeci codices mss. apud Nanios asservati. Bologna 1784, 33. Vgl. *Castellani,* Catalogus codicum graecorum etc., Venedig 1895, No. 45.

Alexios Komnenos gekämpft hat, sondern auch gegen die Türken in Asien tätig gewesen ist, denn die kaiserliche Tochter nennt ihn ausdrücklich (II, 199, 17) *ἄνδρα ἐκθυμότατον καὶ πολλοὺς τῶν κατὰ τὴν Ἀσίαν Τούρκων κατατροπωσάμενον*. Unter diesen *πολλοὶ* meint aber Anna Komnena jedenfalls auch den Tzachas, wovon die Rede früher bei ihr gewesen ist.

Sonst ist die kleine Änderung des Namens in den Hss leicht zu erklären, wenn wir bedenken, daß die Autoren selbst oder die Abschreiber den Namen des Kabasilas im Genitiv und Dativ statt des volkstümlichen *Καβάσιλα* häufig *Καβασίλα(ᾳ)* betonten, wohl nur um ihn der alten Grammatik anzupassen. So schreiben sie auch im Akkusativ *Καβασίλαν* anstatt *Καβάσιλαν*; schließlich entstand seltener selbst im Nominativ die Betonung *Καβασίλας* anstatt *Καβάσιλας*. Ich erinnere mich, ähnliche Betonungen in Hsskatalogen beim Namen des bekannten Metropoliten von Thessalonike, Neilos Kabasilas, oder seines Neffen (Chamaetos) mehrmals getroffen zu haben. Diese Fälle habe ich leider nicht aufgezeichnet, sie aber jetzt zusammenzusuchen wäre zu umständlich.[1]) Es genügt aber der Hinweis auf die Bonner Ausgabe der Anna Komnena selbst, wo I, 199, 2 im Nominativ *Καβασίλας*, II, 199, 22. 208, 19 im Genitiv *Καβασίλᾳ* steht. Vgl. bei Kantakuzenos I, 509, 10. 513, 17, 19. 515, 13, 17. 517, 5 *Καβασίλας*. I, 513, 6. 516, 19. 517, 18 *Καβασίλα*. I, 512, 17. 513, 14. 514, 22 *Καβασίλᾳ*. I, 517, 1 *Καβασίλαν* Dagegen bei Pachymeres 530, 8 richtig *Καβάσιλα*. Der Name, der sich in neugriechischen Familien bis jetzt erhalten hat, lautet noch *Καβάσιλας*.

Athen. **Spyr. P. Lambros.**

---

1) Ich beschränke mich auf Miller, Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque de l'Escurial, Paris 1848, S. 172, wo wir lesen: *Ἐτελειώθη τὸ παρὸν βιβλίον παρὰ τοῦ Καβασίλα Ἰωάννου ἐν ἔτει ͵ςψϞδ΄ Ν δ΄*. Bei Hardt, Catalogus codicum manuscriptorum bibliothecae regiae Bavaricae I, 64 steht im Dativ, wohl verlesen, *Τῷ καβασιλᾷ δημητρίῳ*.

Der deutsch-byzantinische Konflikt vom Juli 1189 bis Februar 1190.

Die Darstellung des Zuges Kaiser Friedrichs I durch das griechische Reich[1]) leitet Niketas Akominatos, der 1189 als Gouverneur von Philippopel die Dinge aus der Nähe gesehen und damals wie während der folgenden Jahre hervorragenden Einfluß auf Kaiser Isaak Angelos nahm, in bemerkenswerter Weise ein: nachdem er mit dem Bulgarenaufstande geendigt (521), dann von dem Usurpator zu Philadelphia, Theodoros Mangaphes, gesprochen, meint er (524, 22 ff.), kein Jahr sei vergangen, als die Gottheit einen neuen Krieg über das Reich herabbeschwor, die Invasion der Alamannen. Von Anfang an betrachtete man zu Byzanz

---

1) Im allgemeinen ist auf v. Simsons Bearbeitung des 6. Bandes von Giesebrechts Gesch. d. d. Kaiserzeit (1895) zu verweisen. Die früheren Darstellungen, u. a. S. O. Riezler, Der Kreuzzug K. Friedrichs I, Forsch. z. deutschen Gesch. X (1870), K. Fischer, Gesch. d. Kreuzzuges K. Friedrichs I (Leipzig 1870), sind ebenfalls heranzuziehen. Hauptquellen: Ansbert, Fontes Rer. Austr. I. 5 (1863); Historia Peregrinorum, Canisii antiquae lectiones V. 2 (Ingolstadt 1604), S. 43 ff.; Tageno und der Brief Dietpolds, Bischofs von Passau, in 2 Formen: in der Chronik des Magnus, M. G. SS. XVII (Wattenbach), S. 509 ff., und nach der Edition Aventins: Freher, Rer. Germ. SS. I (Straßburg 1717), S. 405 ff.; Niketas, Corpus Scriptorum historiae Byzantinae (Bekker, Bonn 1835), S. 524 ff. — Siglen: A, HP, T^m und T, N. — Letzte quellenkritische Arbeiten: A. Chroust, Tageno, Ansbert u. d. Historia Peregrinorum (Graz 1892), und meine Vorarbeiten: „Die Entstehung Ansberts . . .“, Mitteil. d. Instituts f. österr. Gesch. XXI (1900), S. 561 ff. (Ref. Holtzmann, Neues Archiv XXVI, S. 575 N. 172 und Kohlmann, Jahresb. d. Geschichtswissenschaft 1900, II 437[10]); „Zu Ansbert“, MIÖG. XXIV (1903); „Der Friede zu Adrianopel“, Byz. Ztschr. XI (1902), S. 303 ff. u. 689 f., hier als BZ. zitiert; da hiernach die HP wesentlich auf einem älteren Berichte A.s (A^h) als den bisher bekannten beruht, so gewinnt sie den Rang einer ersten Quelle; vgl. hierzu BZ. XI, S. 689 f.; „Tageno und der Brief Dietpolds . . .“ Gymn.-Progr. (Nikolsburg 1902), wonach sich T^m (Magnus) als bessere Form Tagenos bez. Dietpolds ergibt. Da A bisher als Hauptquelle galt, so wurden bisher seine Nachrichten in Bausch und Bogen angenommen; wenn ich im folgenden, namentlich in Stück II und IV, einige anfechte, so gründet sich das darauf, daß A an seinem ersten Berichte mancherlei Änderungen vorgenommen hat, andererseits Neigungen zu tendenziöser Färbung nicht verleugnet; s. „Zu Ansbert“, I; der Aufsatz befindet sich im Druck.

dieses Unternehmen als ein neues Verhängnis in der Kette unglücklicher Ereignisse jener Jahre. Die 1186 eingetretene Verbindung des staufischen mit dem normannischen Königshause ließ zwischen dem deutschen Reiche und Byzanz eine Spannung eintreten, die sich besonders in der Annäherung Isaaks an die Republik Venedig (1187) kundgab. Man mochte sich nunmehr (1188) an die Zwischenfälle erinnern, die selbst der Durchzug des mit Kaiser Manuel verbündeten Konrad III hervorgerufen: was hatte man jetzt unter so viel ungünstigeren Verhältnissen zu erwarten, wo die Begehrlichkeit der Normannen (1185!) geweckt, eine Koalition dieser mit der deutschen Heeresmacht gegen Byzanz nicht ausgeschlossen scheinen mochte? Man erfreute sich jetzt nicht eines Kaisers Manuel; auf der anderen Seite nahte ein Mann, der schon vor 40 Jahren zu Philippopel sich anläßlich eines Zwischenfalles als schneidigen Heerführer gezeigt hatte, jetzt aber als Herr der Welt erschien, mit dem Rufe, den mächtigen Sachsenherzog vernichtet zu haben, Heinrich den Löwen, den man in Konstantinopel gar wohl kannte; hatte man ihn ja vor 15 Jahren wie einen Potentaten ersten Ranges gefeiert.

Den Durchzug verwehren konnte man nicht; es galt also, sich aufs beste zu sichern. Daher der Großlogothet Johannes Dukas auf dem Reichstage zu Nürnberg (Beginn 1189) dem allgemeinen Mißtrauen im griechischen Reiche wie dem besonderen seines Herrn Ausdruck verlieh; daher die Sicherstellung des griechischen Reiches durch einen im Namen des deutschen Kaisers und einen im Namen des Kreuzheeres geleisteten Eid dreier deutscher Fürsten; zwischen dem ersten und zweiten Eide hatte auch der Großlogothet den abgeschlossenen Vertrag beschworen. So schien alles aufs beste geordnet — für die deutsche Seite — nicht so für die andere. Wohl noch in Byzanz, wo man von dem Vollwert von Eidschwüren nicht so überzeugt sein mochte, hatte man sich noch etwas Besonderes ausgedacht. So brachte denn der Großlogothet zum Schluß noch den Wunsch vor, Friedrich möge eine Spezialkommission zur Überwachung der Durchführung des Nürnberger Vertrages entsenden (HP 55), was dann auch geschah (A 14, 23 ff.).[1])

1) In analoger Weise scheint der Friede vom Februar 1190 beschworen worden zu sein; zuerst der Eid im Namen Friedrichs, dann der Eid der 500 Griechen zu Byzanz, dann der für das deutsche Heer in Adrianopel (BZ. XI, S. 315 ff.). — Selbst wenn die Nachricht der HP nicht auf A^h beruhen sollte, ist sie glaubwürdig; hätte Friedrich für die Durchführung des Vertrages eine besondere Garantie nötig befunden, so hätte er sie, wie im Februar 1190, von griechischer Seite in der Gestalt von 'defensores' fordern müssen (BZ. XI, S. 689 f.); nicht Friedrich, sondern Isaak bekundete zu Nürnberg Mißtrauen.

Unter solchem Vorwande erhielt man zu Byzanz erwünschte Geisel und glaubte nun, die Dinge ziemlich sorglos sich entwickeln lassen zu können, statt durch kräftige Initiative zu verhüten, daß der Zufall und die Leichtfertigkeit einzelner Beamten bestimmend für den Verlauf der Ereignisse würden.[1])

I. Wie der Konflikt entstand (Ende Juni bis 25. August).

Der Tatsache, daß Isaak die deutschen Gesandten zuerst ehrenvoll empfangen, dann aber gefangen gesetzt, daß dies schließlich der Hauptgrund für den Konflikt wurde und durch mehrere Monate hindurch alle Verhandlungen um diesen Punkt sich drehten, geht N vorsichtig aus dem Wege; nur gelegentlich erwähnt er, daß Isaak mit Mühe zur Entlassung der Gesandten bewogen werden konnte (536, 17 ff.). Es ist ja richtig, daß die Fehler der Beamten, auf die N verweist, den Konflikt vorbereiteten; aber war nicht eben die durch den Besitz der „Geisel“ erzeugte Leichtfertigkeit die Quelle jener Fehler geworden? Unter diesen Gesichtspunkt müssen wir das rücken, was N zur Begründung des Konfliktes anführt. Darnach hatte Isaak Angelos noch vor dem Erscheinen der deutschen Kommission den Befehl erlassen, überall solle dem Kreuzheere Markt und Geldwechsel gewährt werden (523, 19 ff.). Sobald er aber von den deutschen Gesandten (*'μετ' ἀνδρῶν κατὰ γένος λαμπρῶν καὶ ἀξίωσιν'*) gehört hatte, das Kreuzheer stehe innerhalb der griechischen Grenzen, beorderte er wiederum den Großlogotheten, mit ihm auch den Kantakuzenos Andronikos, mit der Leitung des Durchzuges (*'εὖ διαθήσων τὴν δίοδον τοῦ ῥηγός'*). Auf die Wirkung des Ediktes allein scheint demnach Isaak wenig Vertrauen gesetzt zu haben und das mit Recht. Wie denn aber, wenn diese hohen Beamten nicht mehr Vertrauen verdienten als die untergeordneten Gouverneure? Nur widerstrebend — er will die Wahrheit höher stellen als die Freundschaft der beiden Männer (526, 3 ff.) — erhebt denn auch N gegen sie den Vorwurf der *'ἀνεπιστημοσύνη τῶν ὀφειλόντων'* und der *'μαλακότης οἰκεία'*. Nach N suchten sie dann ihren Kaiser gegen Friedrich zu hetzen und diesen als Feind hinzustellen; d. h. sie stellten einen anderen als Sündenbock für alle Folgen ihrer Wirksamkeit hin. Freilich, Isaak hätte wohl auch seine Leute kennen

1) Die folgenden Untersuchungen haben den Zweck, den festen Zusammenhang in dem Gange der Ereignisse herzustellen, manche früheren, wie auch neue Aufstellungen tiefer zu begründen, die Dinge auch vom byzantinischen Standpunkt aus zu erfassen; einen Anfang in letzterer Hinsicht hat bereits v. Simson gemacht, vgl. z. B. S. 229.

sollen; statt sie aber zu strafen, glaubte er ihre Lügen; sie konnten das auch nur darum wagen, weil Isaak ihnen als mißtrauisch, launenhaft und leichtgläubig wahrscheinlich ebenso bekannt war, als dem Niketas; vgl. z. B. die Geschichte der Befestigung Philippopels (526, 9 ff.). Es gilt nun, den Bericht von N an den deutschen Quellen zu erproben. Zunächst ist er dahin richtig zu stellen, daß Isaak aus dem Datum der Ankunft der Gesandten Friedrichs, vielleicht auch aus Berichten aus Ungarn, entnehmen konnte, daß um diese Zeit das Kreuzheer nicht mehr in Ungarn weilen könnte. Friedrich behauptet nämlich in seinem Briefe an König Heinrich (v. 16. Nov.)[1]), seine Gesandten seien während seines Zuges durch Ungarn (24. V.—27. VI.) in Konstantinopel eingekerkert worden (bei A 31, 13 ff.). Das könnte erst kurz vor dem 27. VI. gewesen sein; denn wir hören (A 21, 30 ff.), daß auf etwa halbem Wege von Branitschewo (a. d. Donau) nach Nisch (12.—24. Juli)[2]) vor Ravenelle ein Schreiben der Gesandten bei Friedrich eingelaufen sei: sie seien wohlbehalten in Konstantinopel eingetroffen, hätten aber erst die Ankunft Isaaks zu erwarten. Dieser weilte damals in der Tat zur Unterdrückung des Theodoros in Kleinasien, wie das Bela III von Ungarn, der Schwiegervater Isaaks, etwa um dieselbe Zeit, da der Brief der Gesandten eintraf, Friedrich mitteilte (A 21, 9 ff.). Der Brief der Gesandten muß also vor der Ankunft Isaaks in Byzanz, d. h. vor ihrer

1) Von Friedrich besitzen wir drei Briefe über den Kreuzzug. Der erste (Stumpf 4528), an König Heinrich, muß aus dem Bereich der Quellen als Stilübung ausgeschieden werden. Friedrich sagt hier, man sei bis Philippopel gekommen (Vinipolin), das wäre am 24. August; wenn es dann heifst, er hätte das griechische Reich bis zu den Toren Konstantinopels erobern können, so ist das um diese Zeit (24. VIII.) platterdings, weil chronologisch, unmöglich, also eine eitle Prahlerei, die man dem Kaiser nicht wird zumuten dürfen. Als Stilübung stellt sich der Brief wohl in Hinsicht auf den echten Brief Friedrichs an seinen Sohn vom 16. XI. (Stumpf 4529), in mehreren Handschriften verbreitet, auch bei A (30—33), hin; da nämlich nach diesem Brief Friedrich schon am 25. VIII. durch eine Note Isaaks von der Gefangenschaft seiner Gesandten erfährt, dessen aber in St. 4528 keine Erwähnung geschieht, so scheint der Stilist den Kaiser in die Situation vor Erhalt des griechischen Schreibens (d. i. am 24. VIII.) versetzen zu wollen, indem er Friedrich schon durch gefangene Wegelagerer auf dem Wege durch Bulgarien von jener Tatsache unterrichtet werden läßt; was bisher über St. 4528 bekannt ist („Entstehung Ansberts . . .", S. 594 f.), bestärkt mich in dieser Annahme, s. unten S. 64, Note 3). — Das Datum des 16. XI. von St. 4529 trägt nicht bloß das Exemplar ed. Reiffenberg (vgl. Chroust, S. 7 ff.), sondern ergibt sich auch daraus, daß Friedrich hier (A 33) Philippopel als Hauptquartier betrachtet und den Aufenthalt daselbst auf 12 Wochen berechnet (24. VIII. —15. XI. incl.); über den dritten Brief vgl. unten S. 65, N. 2 f.

2) Über das Itinerar von Belgrad bis Philippopel vgl. den Exkurs in „Tageno . . .", S. 14 ff.

Einkerkerung, wahrscheinlich gleich nach ihrer Ankunft in Byzanz von da abgegangen sein, aber im günstigsten Falle (wenn er schon am 13. VII. zu Friedrich kam und nicht durch Eilboten befördert wurde) erst um den 22. VI.[1]); waren also die Gesandten frühestens um den

---

1) Nach Odos von Deuil Itinerar M.G. SS. XVII, S. 237) gibt es von Byzanz bis Branitschewo 22 Reisetage; von Belgrad bis Byzanz kennt es nur 23 dietae; nach dem Itin. Hierosol. (C. Jireček, Die Heerstrafse von Belgrad nach Konstantinopel, Prag 1877, S. 9 u. 163 ff.) gab es im Altertum noch 31 mansiones; heute, meint Jireček, brauche man 21 bis 31 Tage. Die heutigen Wege sind aber nicht dieselben wie die des Altertums, welch letztere teilweise auch noch im 12. Jahrhundert begangen wurden. Über Odo, Tagreisen und Eilboten vergleiche die Berechnungen E. Ludwigs (zitiert in BZ. XI, S. 308, N. 2 und S. 319, N. 1); nach Ludwig ergeben sich 40 km Durchschnittsleistung für mittelalterliche Reisen, 63 km Maximum für Eilboten; doch sind die Werte auf 45, bezw. 70—80 zu erhöhen, da den Berechnungen Ludwigs der Mangel anhaftet, daß er meist nach der Luftlinie gemessen hat; so findet er für Belgrad — Byzanz nur 870 km, während nach dem It. Hierosol. sich 1000 km ergeben. Daraus möchten bei 45 km Tagesleistung 22 dietae resultieren. Die in der folgenden Tabelle angegebenen Distanzen besitzen wohl Fehlergrenzen von 10—20 km (eine subtilere als die schätzungsweise Berechnung der Straßenlängen nach Kieperts Formae orbis antiqui war mir leider ebenfalls nicht möglich).

Ofen — Belgrad:	400 km...	10 dietae (Odo)	6 Tage (Rekord von Eilboten).
Belgrad — Branitschewo:	60 km...	1 dieta................	1 Tag (Rekord)
Branitschewo — Nisch:	190 „ ...	5 dietae..............	3 Tage „
Nisch — Sofia:	150 „ ...	4 „	2 „ „
Sofia — Philippopel:	150 „ ...	4 „	2 „ „
Philippopel — Adrianopel:	170 „ ...	4 „	2—3 „ „
Adrianopel — Konstantinopel:	230 „ ...	5 „	3 „ „
Belgrad — Konstantinopel:	950 km...	23 dietae...........	13 (14) Tage (Rekord).

Daß die Angaben Odos auch für die diplomatischen Sendungen in unserem Falle zutreffen, beweist die chronologisch gut beglaubigte und scharf begrenzte Sendung Bertholds von Meran vom 22. I. bis 6. II.; es ergibt sich folgende Kombination aus den Angaben von A 46, 6—27 u. 47, 18 ff. und T^{m} s, 512: Berthold verläßt wohl gleichzeitig mit der Philippopeler Abteilung am 15. I. Philippopel und zieht anfänglich in demselben Tempo mit (bis Constantia 7 Marschtage = 3 Reisetage, vgl. unten S. 62, N. 3), verläßt aber noch vor Constantia die übrigen, welche diesen Ort am 21. I. erreichen; denn er erscheint an demselben Tage bei Friedrich in Adrianopel, geht am 22. I. zurück nach Constantia (1 Reisetag = 3 Marschtage) und vollzieht nun die Reise von Constantia über Philippopel zum Eingang der bulgarischen Klausen (augenscheinlich Trajanstor, etwa halben Wegs von Philippopel nach Sofia) und zurück in 12 Tagen, d. h. 3 + 2 + 2 + 3 dietae (nach Odo); 2 Tage hatte er vor den Klausen verweilt, bis ein Bote (Eilbote) Kunde zum und vom Großzupan von Serbien gebracht hatte, da dieser selbst wegen eines Krieges in Bulgarien (vielleicht mit Kalopetrus?) nicht erscheinen

21. Juni in Byzanz eingetroffen[1]) (worauf Ende Juni die Ankunft Isaaks und ihre Einkerkerung folgte), so ist es gewiß, daß, wenn man erst daraufhin hätte von Byzanz aus Empfang und Verpflegung des Kreuzheeres veranlassen wollen, man mindestens um die 15 Tage zu spät kam, die zwischen dem Eintritt des Kreuzheeres in Griechenland und dem Einlaufe des Schreibens der Gesandten bei Friedrich verflossen waren (28. VI. — 13. VII.). Es war also keine leere Ausrede, wenn der Großlogothet in einem Schreiben, das A (21, 19 ff.) in dieselbe Zeit wie den Brief Belas und den der Gesandten setzt und das durch einen Eilboten[2]) Friedrich überbracht wurde, diesem vorwirft, er hätte es verabsäumt, durch 'certos nuncios' (Eilboten statt der vorausgegangenen Gesandten) seinen Herrn von der Ankunft des Kreuzheeres zu benachrichtigen, damit er rechtzeitig für Empfang und Markt hätte sorgen können. Die Antwort Friedrichs, wie sie A wiedergibt, klingt etwas rätselhaft: er hätte ja ohnedies schon seine Gesandten vorausgeschickt.[3])

Ein günstiges Omen war es allerdings nicht, daß man ohne Empfang und geregelten Markt in Griechenland eingerückt war; das war zu Konrads III Zeiten anders gewesen (Giesebrecht VI, S. 271). Gewiß traf Isaak ein Teil der Schuld; denn gewiß hatten seine Gesandten zu Nürnberg von dem Termine des Aufbruches (St. Georgi 1189) gehört und wahrscheinlich hatte man damals deutscherseits sich auch über den Termin geäußert, wann man in Belgrad zu sein hoffe; nach allem, was wir hören, war dieser Kreuzzug wohl vorbereitet, also auch sein Marschprogramm (s. unten S. 57). Aber Isaak scheint nach

---

konnte. Unterdessen hatten die Seinigen in Constantia gewartet, d. h. er zog dann mit ihnen in 3 Tagen vom 4. bis 6. II. nach Adrianopel; 10 Marschtage des Heeres sind für Philippopel bis Adrianopel auch von dem Gewährsmann der Gesta Federici (Anhang zu Gesta Federici Imp. in Lombardia ed. Holder-Egger, M. G. SS. XXX) S. 82 bezeugt (falsch gedeutet von Simson S. 703).

1) Von Regensburg über W.-Neustadt nach Byzanz zählt Odo 47 dietae; das führt in unserem Falle vom 21. VI. zum 6. V. zurück; nach der HP 56 al. 4 (A^h?) hätten wirklich die Gesandten kurz vor dem Heere (11. V.) Regensburg verlassen.

2) Dem 'prenuncius' des Logotheten entsprechen die 'celeres et expediti nuntii' Friedrichs I im Jahre 1153, welche den 'legati' an K. Manuel voraus-eilen (Giesebrecht VI, S. 334 zu V, 32).

2) Im allgemeinen sollte man meinen, Friedrich müßte das Schreiben der Gesandten vor dem des Großlogotheten empfangen haben; indessen A erwähnt letzteres vor dem ersteren; da indessen das Schreiben des Großlogotheten etwa um den 18. VII. bei Friedrich eintraf, so müßte man in diesem Falle den Abgang des anderen Schreibens von Byzanz gar erst um den 29. VI. ansetzen!

Philadelphia gegangen zu sein, ohne weitere Dispositionen zu treffen, als jenes Edikt zu erlassen. Denn nach N. hatte Isaak die beiden Beamten erst auf die Nachricht, die er durch die deutschen Gesandten erhalten, entsendet, also erst nach seiner Ankunft in Byzanz; ebenso schreibt der Großlogothet, sein Herr hätte auf die Kunde von dem Eintritt Friedrichs in das griechische Reich Gesandte nach Sofia entgegengesendet. Da beide Sendungen zeitlich zusammenfallen, so müssen sie überhaupt ein und dieselbe sein, d. h. der Großlogothet gehört selbst zu der von ihm angekündigten Gesandtschaft, und wenn er dies in seinem Schreiben verschweigt, so gibt ihm das sein schlechtes Gewissen ein; eine Woche später hätten beide Beamten, wie ihres Amtes gewesen, den Kaiser in Nisch (24.—31. VII.) begrüßen können; an ihrer Statt erscheint ein Vetter Isaaks, Alexios (A 24 f.), begrüßt Friedrich im Namen des griechischen Kaisers, kennzeichnet die bisherigen Marktentziehungen und Nachstellungen als eigenmächtiges Vorgehen des Gouverneurs von Branitschewo, verspricht getreues Einhalten des Vertrages, wenn anders Friedrich nichts gegen das griechische Reich unternehme, scheint sogar Lebensmittel auf 8 Tage herbeigeschafft zu haben[1]) und kündigt ein griechisches Heer an, das er zur Bewachung der bulgarischen Pässe gegen die aufständischen Serben befehlige, woraus man also keinen Verdacht schöpfen möge.

Dieser Aufstand mag es wohl gewesen sein, der es dem vorsichtigen Großlogotheten über Sofia hinauszugehen nicht rätlich erscheinen lassen mochte; vielleicht kalkulierte er auch, daß ebensosehr, wie Isaak an den deutschen Gesandten gehandelt habe, ohne daß er es hätte begründen können, auch Friedrich an ihm selbst, der den Vertrag beschworen hatte, einen Geisel für die Durchführung des Vertrages gewinnen möchte, angesichts der bisherigen Verletzungen des Vertrages, von denen der griechische Kanzler, in Sofia angekommen, gewiß Nachricht durch den Gouverneur von Branitschewo selbst erhalten hatte. So zogen es die beiden Beamten vor, in Sofia zu bleiben; so ging Alexios nach Nisch, um das Versäumte nachzuholen. Daher N jenen Männern Feigheit vorwirft. Nachträglich scheint man deutscherseits auch die Worte des Alexios für Trug gehalten zu haben, wohl mit Unrecht; der Schein war aber gegen ihn, denn wie man nach Sofia gelangte, fand man weder die Beamten, noch den versprochenen Markt, noch überhaupt Einwohner vor, hörte aber von der Nähe des Griechenheeres, welches das Trajanstor (Wasilitzaklause) bewache. Da galt denn der Vertragsbruch als ausgemacht. Jenes Heer war auch nicht

1) Darauf deutet Arnold von Lübeck IV, 8 hin (Simson S. 694 N. zu 221 ff.).

von Alexios, sondern vom Bruderssohne Isaaks, dem Protostrator Manuel Kamyzes, und dem Domestikos des Okzidents, Gidos Alexios, (N 526, 22 —527, 3) befehligt, wie es überhaupt aus N und dem Dietpoldbriefe (s. unten S. 51, N. 2) hervorgeht, mindestens schon vom 16. VIII. an, sei es, daß Isaak an Stelle des deutschfreundlichen Alexios rücksichtslosere Führer wünschte, sei es auch, dafs Alexios sich weigerte, zu einem anderen Zwecke, als den er zu Nisch angegeben, sein Heer zu verwenden, und daß es ihn verdrossen hatte, in Sofia die Beamten nicht mehr vorzufinden, daß er also in der Erkenntnis der Erfolglosigkeit seiner Bemühungen das Kommando niederlegte. Es scheint demnach, daß, während Alexios seine Sendung vollführte, Ende Juli[1]) in Konstantinopel die entscheidende Wendung sich vorbereitete, veranlafst durch den zurückgekehrten Großlogotheten und seinen famosen Bericht.[2])

Ob nun erst damals oder schon Ende Juni[3]) Isaak mit Sultan Saladin ein Bündnis geschlossen, läßt sich wohl kaum ausmachen. Geschah es im Juni, als Gesandte Saladins bei Isaak weilten, so möchte dieses Bündnis, das Isaak den Thron gegen die Alamannen sichern sollte,

1) Der Eilbote des Großlogotheten muß, wenn er um den 18. VII. vor Ravenelle Friedrich traf, um den 14. von Sofia abgegangen sein. War sein Herr gleich darauf nach Byzanz gegangen, so kam dieser dort um den 27. VII., wenn erst nach der Rückkunft des 'prenuncius' (19. VII.), um den 1. VIII. an. Der Wechsel im Kommando konnte sohin schon um den 16. VIII., als Friedrich das Trajanstor passierte, vollzogen sein.

2) Schon sein Schreiben an Friedrich zeigt, wie wenig ihm daran gelegen, den, wie er annehmen konnte, erzürnten Kaiser zu besänftigen. Es wäre nahe gelegen gewesen, wie König Bela, der das ganz spontan getan, die bisherigen Unterlassungen mit der Abwesenheit Isaaks zu entschuldigen; statt dessen macht er Friedrich selbst eine Unterlassung zum Vorwurf, genau so, wie wenn er die Absicht hätte, Friedrich alle Verantwortung zuzuschieben. Was Bela betrifft, so waren noch nach dem 2. VII. Gesandte von ihm an Friedrich mit Geschenken nach Branitschewo gekommen (A 20, 16 f.), etwa 14 Tage später kam ein neuer Bote mit jenem Schreiben; es muß also inzwischen Bela Kunde von dem Feldzuge Isaaks bekommen haben; wenn von Isaak selbst, so kann dessen Mitteilung nicht vor Anfang Juni an Bela abgegangen sein, wird sich also kaum über die Empfangsfrage geäußert haben; wahrscheinlicher ist, daß Bela unmittelbar von Belgrad her oder durch die Gesandten von Branitschewo aus Nachricht von den damaligen Vorgängen erhalten hatte.

3) Über das Bündnis vgl. Riezler S. 51 f., 113, N. 46. Der Gesandte Isaaks, der im Monate Resjeb (15. VIII. — 14. IX.) zu Saladin kam, war frühestens etwa Ende Juli (wenn zur See) von Byzanz abgereist; sollte vielleicht er erst das Bündnis perfekt machen? Im Juni 1189 knüpfte Isaak auch das Bündnis mit Venedig fester, indem er Genugtuung für das Blutbad von Konstantinopel (1171) leistete; vgl. A. Bär, Die Beziehungen der Venezianer zum Kaiserreiche in der staufischen Zeit, Heidelberger Dissert. 1888, S. 60 f.

keineswegs ausschließen, daß dieser noch weiterhin es nicht ganz mit Friedrich verderben wollte, trotzdem er Saladin versprochen hatte, das Kreuzheer, wenn nicht ganz, so doch möglichst lange aufzuhalten. Wenn das Isaak tat, so nützte er wohl Saladin sehr viel, sich aber sehr wenig. Einem unsicheren Verbündeten zuliebe sollte sich Isaak einen sicheren Gegner im eigenen Lande schaffen? Konnte dieser Kreuzzug schließlich nicht ebenso glimpflich für die Existenz des Reiches — und darauf allein kam es ja an — verlaufen wie die früheren? Saladin und Venedig brauchte Isaak erst dann, wenn es wirklich schlimm werden sollte, d. i. erst vor Konstantinopel. Daß Isaak einige Zeit wirklich so handelte, wie es Saladin sich wünschen mochte, ist nur von Ende Juli bis Mitte September bezeugt, aber nicht für die vorhergehenden Wochen; wenn die deutschen Quellen auch für diese Zeit Isaak böse Absichten zuschreiben, so liegt die Ursache teils darin, daß diese Quellen erst während des wirklichen Konfliktes entstanden sind, jene ersten Wochen also mit demselben Maßstabe beurteilen, wie die späteren, teils darin, daß allerdings sich schon damals mancherlei zeigte, was auf Isaak den Verdacht der Illoyalität werfen konnte: so das Unterbleiben des Empfanges, die Marktentziehungen und Nachstellungen seitens der Umwohner, das Verhalten des Gouverneurs von Branitschewo und die Angaben der Gefangenen, daß sie auf Geheifs dieses und des griechischen Kaisers gehandelt hätten[1]; daß jener im guten Glauben, er tue Isaak einen Gefallen, all das getan und sich der Bevölkerung gegenüber auf den griechischen Kaiser berufen habe, konnte man wohl nicht wissen und auch dann nicht glauben, als Prinz Alexios jenen eigenmächtigen Herrn desavouierte; und man hielt erst recht an jenen Angaben fest, als sich auch das Wohlwollen dieses Prinzen scheinbar als ebenso trügerisch herausgestellt hatte, als es das Schreiben des Großlogotheten wirklich gewesen war. Man wußte nicht, daß das, was man in Sofia fand, das Werk unfähiger Beamten darstelle. Als man also das Trajanstor verrammelt fand und sich kampfbereit machte, da war diese Vorsicht freilich zunächst nur die Frucht dessen, was bisher ohne unmittelbare Mitwirkung Isaaks geschehen; aber sie war in diesem Momente umsomehr am Platze, als zum erstenmal auf Befehl Isaaks Widerstand geleistet werden sollte. Hatten aber vorher Irreguläre ohne Befehl Isaaks das Kreuzheer angegriffen, so ergriffen jetzt die regulären, zum Angriff befohlenen Truppen auf den Anblick der ersten Deutschen die Flucht. Die falsche Nachricht von N (527, 5 f.),

1) Findet sich in den meisten deutschen Quellen, auch in den beiden echten Briefen Friedrichs; vgl. Simson S. 694 zu 221 f.

Friedrich habe den Protostrator dadurch getäuscht, daß er auf einem andern Wege (d. h. durch Passieren eines anderen, benachbarten Passes) nach Philippopel gekommen, dürfen wir doch wohl auf einen Bericht des Befehlshabers selbst zurückführen: hatte er die Klause nicht halten können, so erschien er doch nicht so kompromittiert, wenn dies durch die gegnerische Taktik geschehen, als wenn er geflohen war! Während des Zuges durch die Klause (um den 16. VIII.) oder gleich darauf, jedenfalls noch vor dem 21. VIII., wendet sich nun Friedrich, nachdem er wohl schon von Ravenelle aus einen ungarischen Grafen[1]) nach Byzanz der Kundschaft halber gesendet hatte, dieser aber noch ausstand, mit einem Schreiben direkt an den Protostrator: er sei mit reinen Absichten ins griechische Reich gekommen, jener solle ihn also nicht weiter mit seinem Heere belästigen — nach N war die Hauptaufgabe des Protostrators, die deutschen Fourageure zu vernichten —, er würde ihn (Friedrich) doch nicht aufhalten können.[2]) Friedrich war also noch im Zweifel, ob der Protostrator auf Befehl Isaaks handle. Der griechische Befehlshaber sendete Friedrichs Brief an Isaak und scheint sich dann bis um den 29. August ferne gehalten zu haben. Der Brief traf aber Isaak in der denkbar ungünstigsten Stimmung. Hatte er doch vor kurzem erst (um den 10. VIII.), veranlaßt durch den Abgesandten Friedrichs, endlich Farbe bekennen müssen und dies in ausgiebigster

1) 'Lectoforus' (Dietpold T^m 510, 2 f.), augenscheinlich ein ungarischer Hoftitel. War er um den 18. VII. nach Byzanz gegangen, so traf er dort um den 4. VIII. ein, verweilte bis zum 10. VIII., fand aber jedenfalls schon die offene Feindschaft Isaaks vor; s. das Folgende.

2) N 527, 21—528, 13 u. 533, 18—536, 1; am 29. VIII. zeigte sich der Protostrator wieder in der Nähe der Deutschen, worauf er 'quodam die' vom Herzog von Schwaben geschlagen wurde („Tageno . . ." S. 9, N. 2 u. 3). Das muß um den 1. IX. stattgefunden haben, weil auch A (33) diese Niederlage in dieselbe Zeit setzt, da Philippopel besetzt wurde (26. VIII.), aber erst nachher; N muß sich demnach irren, wenn er angibt, Friedrich hätte nach der Besetzung Philippopels an den Protostrator geschrieben; man bedenke: selbst der Eilbote brauchte von Philippopel bis Byzanz und zurück 10—12 Tage. Erhält aber der Protostrator die Antwort Isaaks um den 29. VIII., so führen 10—12 Tage auf den 18. — 20. VIII. zurück, wo Friedrich noch gar nicht vor Philippopel lagerte. Da Friedrich aber nach der Ankunft des Lectoforus zu Zirkwitz (21. VIII.; s. S. 52, N. 1) wußte, woran er mit Isaak sei, dem Protostrator also nichts mehr zu schreiben hatte, so ist der Brief Friedrichs um den 17. — 19. VIII. anzusetzen — der Eilbote brauchte nämlich vom Trajanstor bis Philippopel 1 Tag —; der des Protostrators traf in 1 + 2 (3) + 3 Tagen, also um den 24. VIII., d. h. bereits nach Abgang des Lectoforus und der Augustnote Isaaks an Friedrich, in Byzanz ein. Die Antwort Isaaks aber auf des Protostrators Brief und die köstliche Schilderung der Niederlage bei N ist durchaus glaubwürdig, da N währenddem in der Nähe des griechischen Heeres weilte.

Weise getan. Schon äußerlich zeigte sich die Wandlung Isaaks, daß das Schreiben nur ein einfacher Unterhändler, Jakob von Pisa, dem aber auch bei allen folgenden Unterhandlungen die Hauptrolle zugefallen scheint, überbrachte. Er war in Begleitung des ungarischen Grafen gekommen, aber, wie es scheint, zu Philippopel geblieben, um hier Friedrich zu erwarten, während der Graf weiter ging und Friedrich am 21. VIII. in Zirkwitz traf, so daß schon damals diesem und den Fürsten das Wesentlichste von dem, was die Note Isaaks enthielt, bekannt geworden sein wird.[1]) Daß darüber schon in Zirkwitz sich eine Aufregung des Kaisers und der Fürsten bemächtigt haben wird, läßt sich wohl denken. Man schlug aber doch noch, vor Philippopel angekommen, vorerst außerhalb der Stadt das Lager und der Kaiser soll ein Edikt gegen das Betreten der Stadt erlassen haben. Sei es nun, dafs, wie dieselbe Quelle, die Kölner Königschronik, berichtet, eine Überschwemmung des Lagers dazu nötigte, oder die Verlassenheit der Stadt dazu einlud, oder daß man am nächsten Tage durch das Schreiben Isaaks offiziell von seinem Gesinnungswandel Kenntnis erhielt, oder geschah es aus allen diesen Gründen zusammengenommen: der 26. VIII. bedeutete nicht bloß das Datum der Besetzung Philippopels, sondern des Beginnes der Okkupation des ganzen umliegenden Landes. Dieses erste Schreiben Isaaks konnte man maßlos in Form und Inhalt nennen: nicht bloß, daß er sich selbst „Kaiser der Römer", Friedrich gar nicht beim Namen, nur „König von Alemannien"[2]) nennt, er entbietet diesem

1) Am besten unterrichtet uns über die Botschaft Isaaks Dietpold (T^m 510, 2—14), besser als Friedrich selbst (A 31, 8 ff.); man müßte sich also wundern, wenn uns Dietpold über Ort und Zeit des Einlaufs (21. VIII. zu Zirkwitz) schlecht berichtete; andrerseits sagt Friedrich ausdrücklich, er habe, zu Philippopel angekommen, am nächsten Tage (d. i. 25. VIII.) das Schreiben Isaaks empfangen; ebenso A 29, 4, die HP, Chron. reg. Colon. 145 (ed. Waitz); man kann weder die eine noch die andere Version ganz verwerfen; wie mich dünkt, läßt die Fassung der Nachricht bei Dietpold: 'Apud Circuice quidam comes Ungariae nomine Lectoforus, qui in legatione . . . precesserat, cum legato regis Grecorum ad nos reversus est XII. Kal. Sept. . . . (folgt der Inhalt der griechischen Botschaft) . . . istis auditis dominus imperator et principes tametsi valde commoti fuissent, tamen pro tempore et loco blande et sapienter responderunt, . . .' den Ausweg zu, daß man vom Grafen hörte, er sei in Begleitung des griechischen Gesandten gekommen; der aber sei in Philippopel geblieben. Wie es schon in Briefen so geht, zog Dietpold das zeitlich und örtlich Getrennte in eins zusammen; man vgl. z. B. die 'ep. de morte Frid. Imp.' M.G. SS. XX, S. 494, wo der Verfasser die Okkupation von Philippopel (26. VIII. 1189) und seine Zerstörung (Januar 1190) so zusammenfaßt, wie wenn es gleichzeitig geschehen wäre: 'capta prius civitate Philippopoli et destructa'. Über Zirkwitz (3 Marschtage = 1 dieta vor Philippopel) vgl. „Zu Ansbert" I.

2) Diese Benennung ist indessen wohl mehr einer irrtümlichen Auffassung

auch seine Gnade! Durch die Könige von Frankreich und England (vermutlich eine Erfindung Isaaks) und durch den Herzog von Branitschewo habe er erfahren, daß Friedrich in der Absicht gekommen, das griechische Reich für seinen Sohn, den Herzog von Schwaben, zu erobern; auch habe sich jener in ein Bündnis mit dem Großzupan von Serbien eingelassen[1]); schließlich erklärt er, Markt und Geldwechsel, sowie Schiffe zur Überfahrt über den Hellespont zu gewähren, wenn ihm Geisel aus dem Kreis der deutschen Fürsten nach seiner Wahl und die Hälfte des in Asien zu erobernden Gebietes zugestanden würden. Gleichzeitig erfuhr man 'ad plenum', was man vielleicht schon vor wenigen Tagen wußte, daß Isaak die deutschen Gesandten gefangen halte. Vermutlich war dessen in dem Briefe derart erwähnt, daß Isaak sich anbot, diese unrechtmäßig erworbenen Geisel gegen freiwillig zugestandene freizulassen. Jedenfalls hatte man den Inhalt dieser Botschaft allgemein bekannt gemacht, da die meisten deutschen Quellen davon Notiz nehmen und Friedrich selbst sagt (A 31, 17 f.): 'talibus auditis universus crucis exercitus infremuit'. Wenn Dietpold und andere Quellen die vornehme Ruhe und Mäßigung rühmen, mit der Friedrich nach Verlesung des Schreibens antwortete, so dürfte diese Ruhe darauf zurückzuführen sein, daß Friedrich schon vor wenigen Tagen das meiste erfahren hatte. So antwortete er denn lediglich, er werde zu Verhandlungen über Isaaks Wünsche bereit sein, wenn er nur die widerrechtlich festgehaltenen Gesandten zurückerlangt hätte. Man führte diese Mäßigung auch auf die Rücksichtnahme auf die Gesandten zurück; daß aber, was Isaak versprach, im Zusammenhalte mit dem übrigen nur Blendwerk sei und daß er das Kreuzheer am Weitermarsche verhindern wolle[2]), darüber gab es im deutschen Lager gar keinen Zweifel. So konnten nur mehr die Waffen frommen. Fragt man, ob Isaak wirklich diesen Plan hatte, so müssen wir dies nach seinem ganzen damaligen Verhalten bejahen. Daß er hiebei Saladins Wünsche förderte, war dabei nicht entscheidend; aber es war gut, daß er dies jenem im guten und im schlimmen Falle vorhalten konnte.

---

bezw. Indolenz dieses wie anderer Herrscher der damaligen Zeit zuzuschreiben; vgl. Krause, Die Byzantiner des Mittelalters, Halle 1869, S. 259 und Simson S. 230, Note; auch der Friedrich wohlgesinnte N nennt ihn nur ῥήξ; deutscherseits aber faßte man es als Übelwollen auf.

1) Diese Nachricht muß Isaak durch einen Eilboten vermittelt worden sein in etwa 10 Tagen, vom 31. VII. bis 9. VIII.); denn in Nisch weilte Friedrich vom 24. bis 30. VII.; daß sie falsch war, sieht man schon daraus, daß Friedrich erst im Dezember den Herzog Berthold zum Abschlusse eines Bündnisses entsendete.

2) Friedrich bei A 31, 9: '(literae) pariter minas, blandimenta et dolos concinnabant'. A 29, 5 '(literae) transitum nobis penitus denegantes'.

Besonders bemerkenswert ist, daß, wenn Isaak überhaupt eine Erledigung der Geiselfrage in seinem Sinne erwartet hätte, er doch eine Antwort Friedrichs abwarten mußte, bevor er zu neuen Feindseligkeiten schritt. Solches tat er aber, indem er schon um den 24. VIII. dem Protostrator sehr ungnädig schrieb, er wundere sich, noch immer nichts von der Vertilgung der deutschen Fourageure zu hören, und ihn so zu erhöhter Tätigkeit anwies. Um dieselbe Zeit muß Isaak seinem Schwiegervater Bela von Ungarn sehr Übles über Friedrich berichtet haben, vor allem aber, daß er den Weitermarsch des Kreuzheeres zu verhindern gedenke.[1])

Ergebnis des Bisherigen: Isaak ist bis Ende Juli gesonnen, den Nürnberger Vertrag zu erfüllen; aber sein schon vorhandenes Mißtrauen führt nur zu halben Maßregeln, vor allem aber zur widerrechtlichen Festhaltung von Friedrichs Gesandten. Das alles macht auch die seine Befehle ausführenden Ober- und Unterbeamten in ihrem Verhalten gegenüber dem Kreuzheer unsicher — einige, wie Prinz Alexios und Niketas, bilden Ausnahmen —, wozu ihre eigene Unfähigkeit und Feigheit kommt. So wird der Vertrag gebrochen, so verdichtet sich das Mißtrauen bei Isaak und so erwächst es bei Friedrich; trotzdem aber hat dieser bis zum 25. August alles vermieden, was einen Bruch des Vertrages bedeutete; so konnte er mit Recht sagen (A 31, 18 ff.), er habe erst von da an das Land besetzen und verwüsten lassen.

II. Der Kampf um die deutschen Gesandten (25. August bis um den 25. Oktober).

Außer Philippopel und zwei anderen Städten (Berrhoe) hatten die Deutschen 10 Kastelle und das flache Land besetzt (das heutige Ostrumelien). Friedrich betrachtete dies bloß als ein Faustpfand für die Auslieferung der Gesandten; er sagt (A 31, 18 ff.): 'exercitus . . . postmodum . . . depopulari atque occupare non cessavit, quoadusque imperator . . . legatos cum magno honore ad nos redituros literarum tenore significavit'. Die Okkupation begann freilich wieder um den 19. November und dehnte sich weiter aus, aber aus anderen Gründen (s. unten S. 63 ff.); und die jetzige hörte nicht bloß Ende Oktober auf, sondern das Heer zog sich sogar aus dem okkupierten Gebiete auf

1) Daß solche Beziehungen bestanden, nimmt auch Fischer S. 92 an; den Inhalt dessen, was Isaak geschrieben, schließe ich aus dem Schreiben Belas an Friedrich (2. — 4. XI.) und der Antwort Friedrichs (19. XI.); vgl. unten S. 62. Der Gesandte Isaaks muß spätestens um den 24. VIII. an Bela abgegangen sein, wenn dessen Schreiben um obige Frist bei Friedrich eintreffen sollte.

drei Punkte zurück (Dietpold 510, 54 ff.: 'exercitus in tribus locis se recepit'). Für Isaak indessen mochten die kriegerischen Maßnahmen Friedrichs den Anfang von der Eroberung seines Reiches bedeuten, die schlimm genug für ihn anhub. Dieser Eindruck auf Isaak war es, den Friedrich beabsichtigte. Sohin kann man auch annehmen, daß man in aller Ruhe das Einlenken Isaaks abwarten konnte. So lautet auch der Bericht von N, während A Friedrich die neuen Verhandlungen einleiten läßt. A scheint mir bei seiner im Sommer 1190 erfolgten Umarbeitung seines Berichtes das Bestreben an den Tag zu legen, dem inzwischen dahingeschiedenen Kaiser die Weihe eines Friedensfürsten zu verleihen. So läßt er auch im Dezember 1189 Friedrich mit Verhandlungen beginnen, während gerade damals evidentermaßen Byzanz damit begonnen hat (s. unten S. 70 f.). Es wäre ja immerhin möglich, daß im September 1189 auch Friedrich das Bedürfnis hatte, mit Rücksicht auf seine Gesandten und gestützt auf seine Erfolge, mit Isaak neuerdings in Unterhandlung zu treten; so wäre es möglich, daß die HP, die hier dem älteren Berichte von A entsprechen mag, recht hat, wenn sie die beiden Kaiser gleichzeitig den Verhandlungsweg betreten läßt; es wäre aber auch der Fall diskutabel, daß Ansbert schon in seinem gleichzeitigen älteren Berichte (A^h = HP) die Sache nicht ganz so dargestellt hat, wie sie sich wirklich verhielt. Jedenfalls hätte Friedrich von seinem am 25. August ausgesprochenen Willen, vor der Befreiung seiner Gesandten keine neuen Unterhandlungen zu pflegen, abgehen müssen, wenn er jetzt aus eigener Initiative selbst damit anfing! Evident aber ist es, daß Isaak nicht erst auf Friedrichs Veranlassung eine Gesandtschaft nach Philippopel schickte (entgegen dem Berichte von A); ob er damit nun seinerseits erst Friedrich zu einer Gesandtschaft bewog, oder ob die Initiative beiderseits vorhanden war, die ersten Gesandten sich also kreuzten (HP), muß eine offene Frage bleiben.[1])

---

1) HP. 67, al. 3 und 4: 'contigit ergo tandem hinc inde pace mittendis nunciis impetrata alternas legationes intercurrere'. Darauf erst wird des Jakobs von Pisa und mehrerer griechischer 'proceres' gedacht; das wären mindestens zwei griechische Sendungen; so sagt auch Friedrich (A 31, 21): 'post multas legationes'; Dietpold (T^m 510, 38 f.) zählt bis 29. Oktober drei Briefe Isaaks; zählt man die die Befreiung der Gesandten signalisierende Note (s. oben S. 54) nicht mit, so wären es die vom 25. August und 29. Oktober und eine in der Zwischenzeit. N kennt nur eine Sendung Isaaks. A bemerkt sowohl für diese Verhandlungen (34, 34 ff.) als die des Dezembers, Friedrich habe erst nach Zusicherung des Geleites Gesandte geschickt (35, 3 f. und 43, 21 f.); das erstemal 'a quibusdem Graecis principibus' (vgl. HP); von wem hätte aber Friedrich Sicherheit für seine Boten erlangen können, wenn weit und breit kein Grieche zu sehen war? doch nur von Bevollmächtigten Isaaks! Die 'principes' Ansberts sprechen fast für die alleinige

Bald nach der Niederlage des Protostrators ging Niketas zu Isaak (um den 5. September). Um Mitte September dürften so die Unterhandlungen begonnen, am 19. Oktober muß sich Isaak schon für die Freilassung seiner „Geisel“ entschieden haben; es bleibt demnach nur ein Zeitraum für eine griechische, eine deutsche und wieder eine griechische Gesandtschaft übrig. Es scheint aber, daß Isaak anfänglich nur zur Erfüllung des Nürnberger Vertrages und sofortigen Überfahrt über den Hellespont sich bereit erklärte und später erst zur Herausgabe der Gesandten Friedrichs, aber nur gegen Eintausch von deutscher-

---

Initiative Isaaks. — Niketas behauptet nicht, er habe Isaak zur Entlassung der Gesandten bewogen, sondern daß dieser seine ganze Haltung änderte und Friedrich den sofortigen Übergang über den Hellespont anbot; von der Entlassung der deutschen Gesandten sagt N nichts, aber die HP; Isaak bot sie jedenfalls nicht ohne Kompensation durch neue Geisel an; auch bewirkt N jene Wendung nicht ausschließlich durch die Erzählung eines gruseligen Gerüchtes, das im deutschen Lager über das Bündnis mit Saladin in Umlauf gesetzt worden sei, sondern vor allem durch einen Vortrag über die ganze Lage (536, 2—12): 'καὶ ἡμεῖς δ' αὐτὸν μετὰ βραχὺ ἀφικόμενοι κατὰ μέρος πάντα διηγησάμεθα, προσθέμενοι . . .'; es folgt jene Erzählung. Und so geschah es, daß Isaak 'ἀμέλει τὴν ἐναντίαν τραπόμενος τῆς προτέρας ὁ βασιλεὺς προθέσεως ἐγλίχετο τῆς ἐς ἕω τῶν 'Αλαμανῶν περαιώσεως'. Erst später gedenkt N der Auslieferung der Gesandten: 'πείθεται μόλις διαφεῖναι τοὺς πρέσβεις ἐς τὸν ῥῆγα ἐπανελθεῖν, (536, 17—20). Letzteres und die Gesandtschaft Isaaks hält also N wohl auseinander. Jedenfalls hätte N, falls beides gleichzeitig geschehen und beides von ihm bewirkt worden wäre, sich dieser Gleichzeitigkeit noch nach 20 Jahren, wo er darüber schrieb, erinnern müssen. Der Grund, warum eine Verwirrung in dem Berichte des N eintrat und bisher auch nicht gelöst wurde, ist, daß Isaak auch bei der Entlassung der Gesandten eine Botschaft ähnlichen Inhalts wie obige entsendete. Es geht aber nicht an, aus diesem Grunde die Erzählung des N verwerfen zu wollen. Denn N befindet sich da nicht bloß in Übereinstimmung mit HP, sondern auch mit den 'multae legationes' und 'iterato promittens transitum' Friedrichs bei A (31, 21 und 26). Daß die von N veranlaßte Botschaft Isaaks in den September 1189 gehört, beweist er auch dadurch, daß er sagt, er sei 'μετὰ βραχύ' nach der Niederlage des Protostrators zu Isaak gegangen. Da aber N selbst die beiden ähnlichen Botschaften Isaaks, die vom September und vom 29. Oktober, verwechselte, so begeht er folgende Fehler: er scheint anzunehmen (536, 12—20), daß schon auf die Ablehnung der früheren Botschaft Isaak wieder in die alte intransigente Stimmung verfiel, während dies erst nach der Beantwortung seiner Note vom 29. Oktober der Fall war; und weil Isaak damals, im November, ein beleidigendes Schreiben an Friedrich sandte, so setzt es N in die Zeit, die auf die Septembernote folgte, aber unter ausdrücklicher Angabe des Novembers; so kommt es, dafs N vom Trotze Isaaks und seiner Novembernote erzählt, dann erst von der Befreiung der Gesandten (28. Oktober), die Reihenfolge also umkehrt; den dadurch entstandenen fiktiven Zeitraum vermag daher auch N mit nichts anderem als mit einer Verlegenheitsphrase zu füllen: 'ἵνα τὰ ἐν μέσῳ παρῶ πλείω κατηγορίαν τοῦ δρῶντος καὶ λέγοντος ἤπερ ἔπαινον ἔχοντα'.

seits zugestandenen Geiseln, ein Beweis von dem noch immer vorhandenen Mißtrauen, wenn man auch nicht leugnen kann, daß er seine abermalige Wandlung durch vornehme Gesandtschaften äußerlich zum Ausdruck brachte. Aber solange er nicht mit der Befreiung der deutschen Gesandten einen ernsthaften Schritt tat, war das alles für die Deutschen nur Trug und es begann sich bereits damals an Stelle der früheren Meinung, als verwehre Isaak überhaupt den Vormarsch, nun jene festzusetzen, daß Isaak es darauf abgesehen habe, den Übergang des Heeres zum Schaden desselben in die unwirtliche Jahreszeit hinauszuschieben (Friedrich bei A 31, 22 ff.); es verbreiteten sich im deutschen Lager nebst dem Gerüchte vom Bündnis Isaaks mit Saladin noch andere, so z. B., dafs man das Kreuzheer, wie es beim Hellespontübergang in verschiedenen Abteilungen zerstreut wäre, durch Kumanen und Türken überfallen lassen wolle.[1]) Bis Anfang Oktober hatte der Vormarsch bereits um sechs Wochen sich verzögert und mußte noch weiter hinausgeschoben werden, da ja die Verhandlungen mit Isaak noch immer kein Ergebnis zu zeitigen schienen.[2]) Was Wunder, wenn man sich schon in dieser Zeit mit dem Gedanken vertraut machte, den Winter in Europa statt im ungastlichen Anatolien zuzubringen? Den am 29. Oktober vor ihm erschienenen griechischen Gesandten erklärt Friedrich bereits kurz und bündig, von einem sofortigen Übergange nach Asien könne nicht mehr die Rede sein. Also muß man sich schon früher darüber klar geworden sein, ebenso wie über den Punkt, daß auch nach der Befreiung der deutschen Gesandten kein Friede mit Isaak ohne Geiselstellung seitens Byzanz gemacht werden solle. Man hütete sich aber, derlei bei den schwebenden Verhandlungen durchblicken zu lassen[3]); denn die Fortdauer des deutschen Aufenthaltes in Europa hätte Isaak sofort für einen gegen Byzanz gerichteten Anschlag gehalten und noch

1) Ob Friedrich diesen Gerüchten Glauben schenkte? In seinen Briefen ist davon keine Rede. Daß A (36, 5—12 und 36, 21 f.) sie erst zum 29. Oktober durch den Mund der befreiten Gesandten und der den Deutschen ergebenen Armenier verbreiten läßt, beweist nicht, daß sie nicht schon früher kursierten. Die Armenier waren schon von der Okkupation Philippopels angefangen gewissermaßen im Kundschafterdienste des Kreuzheeres; vgl. z. B. auch oben S. 56, Z. 15 (Note).

2) Auch auf die Rückkunft der damals nach Byzanz abgegangenen Gesandten wartete man vergebens (A 35).

3) Dietpold (T^m 510, 17 ff.): 'postea rex Grecorum et . . . diu diuque nos detinuerunt; tamen per gratiam Dei multo labore multoque ingenio nuncios nostros seminudos rehabuimus'. Wenn aber Dietpold sagt: 'et tunc primum (am 29. Oktober!) rex nobis transitum hiemali promisit tempore', so widerlegt ihn Friedrich, der, ebenfalls für den 29. Oktober, sagt, Isaak habe 'iterato' den Übergang versprochen.

mehr die Forderung nach byzantinischen Geiseln; dann war es auch mit deutschen Geiseln nichts und Isaak tat gut daran, diejenigen, die er eben in seinem Besitze hatte, nicht freizugeben. Gerade aber um diese war es ja Friedrich in diesem Zeitraum zu tun; deren Befreiung war die Bedingung für die Bewegungsfreiheit des Kreuzheeres. Wie nun Isaak merkte oder, wie N sagt, überredet worden war, daß er einen Abzug der Alamannen nicht anders erwirken könne, als wenn er über den toten Punkt, die Gesandtenfrage, hinausgehe, entschloß er sich doch endlich zu dem schweren Opfer, die im Juni angekommenen Gesandten wie auch die vom September freizugeben, in der sicheren Erwartung, Friedrich werde nunmehr seinen Wünschen willig Folge leisten. Den Eilboten[1]), den Isaak mit der die Befreiung ankündigenden Note an Friedrich sandte, mochte wohl jener für den Friedensboten gehalten haben.

III. Krieg oder Frieden? (29. Oktober bis 19. November 1189).

Nach viermonatlicher Gefangenschaft waren die deutschen Gesandten am 28. Oktober zurückgekehrt; mit ihnen kam eine vornehme griechische Gesandtschaft. Es mußte sich zeigen, ob nunmehr eine Verständigung möglich, nachdem das größte Hindernis aus dem Wege geräumt war. Daß Friedrich einer solchen geneigt war, geht schon aus dem Umstand hervor, daß er um den Zeitpunkt, wo er durch Isaak von der günstigen Lösung verständigt war (um den 25. Oktober), das okkupierte Gebiet räumen, das Heer auf drei Punkte sich zurückziehen ließ; ob auch nach Berrhoe, das nebst Philippopel als Winterquartier in Aussicht genommen war (Dietpold 510, 54 ff. und Friedrich bei A 31, 30 ff.), läßt sich nicht sagen. Also eine Art Waffenstillstand! Wichtig scheint mir, daß Friedrich ihn aus eigener Initiative verfügte, nicht vertragsmäßig, weil er ihn dann wieder vorzeitig abbrach, bevor die Klärung der Situation eingetreten war (s. unten S. 67 ff.); fraglich ist nur, ob die Räumung wirklich schon bis zum 1. November ganz vollzogen war, wie dies Dietpold zu konstatieren scheint.[2]) Sehen wir zu, was der

1) Friedrich a. a. O.; HP (67, al. 5): 'rumor praeambulus'; er wie die Gesandten gingen am 20. Oktober von Byzanz ab. Von Mitte September bis 20. Oktober bleibt für die zwei griechischen Gesandtschaften ein knapper Zeitraum: $4 \times 9 = 36$ Tage! Mit der ersten griechischen müßte auch sofort die deutsche den Weg nach Byzanz angetreten haben (um den 24. September); die 'multae legationes' Friedrichs sind wohl eine Übertreibung.

2) Über Datum des Briefes, Komposition, Postskript u. a. vgl. „Tageno . . .“, S. 6—10. Das 'exercitus in tribus locis se recepit' kann nicht die Vorbereitung des Zuges gegen Adrianopel bedeuten, da desselben erst in dem dadurch ver-

29. Oktober brachte. Da ist es nun bemerkenswert, daß in derselben Versammlung zuerst der Bericht des Führers der deutschen Gesandtschaft, Bischof Hermanns von Münster, dann der Empfang der griechischen Gesandtschaft, vier Sevastoi unter Führung des Großlogotheten, vorsichging. Viel mehr als das, was man schon durch die Armenier erfahren[1]), mag Bischof Hermann kaum erzählt haben, abgesehen von den haßsprühenden Predigten des Patriarchen Dositheos und von der Beraubung der Gesandten. Aber es war vor allem die Stimme des Augen- und Ohrenzeugen, die zum Herzen der Hörer sprach und sie miterleben ließ, was jener unter Tränen erzählte. So schwoll der Griechenhaß mächtig an und wie ein Gewitter lag es in der Luft, als der Sprecher der Griechen — derselbe, der jene Gesandten nach Byzanz gelockt und den Vertrag beschworen — sich seiner Aufgabe zu entledigen begann. Man hörte wieder Versprechungen, wieder die Forderung nach dem Abmarsche des Kreuzheeres, aber auch wieder die Forderung nach vornehmen deutschen Geiseln; von einer Genugtuung aber für das den deutschen Gesandten Angetane kein Wort! Wie wenn sich gar nichts ereignet hätte (Friedrich bei A 31, 24 f.: 'legatis nostris tanquam rebus bene gestis . . . remissis'). Dazu wieder die leidigen Verletzungen in der Titelsache, die man als Zeichen verstockten Eigensinns, nicht als Indolenz, was freilich ebensowenig zu entschuldigen war, hinnahm. Kein Wunder, daß auch Friedrich zu dem in der Versammlung herrschenden Grundtone des Hasses die Obertöne eines verletzten Ehr- und Nationalgefühls fand. Friedrich machte demnach den Griechen den Standpunkt klar, was die Betitelung der römisch-deutschen Kaiser und jener Ostroms betrifft, und auch der übrige, meritorische Teil seiner Erklärungen ließ an Deutlichkeit nichts zu wünschen übrig. Wie man den Gesandten hierbei auch die äußere Achtung versagte, erzählt ganz hübsch N (536, 3—16).[2]) Den sofortigen Übergang nach Asien weist Friedrich ebenso zurück wie die Forderung nach Geiseln; vielmehr erhebt

---

anlaßten Postskripte nach dem 5. November gedacht wird, während gerade jener Satz beweist, daß der Zug Friedrichs am 1. November noch nicht beschlossen war.

1) Dietpold (510, 13) spricht zwar im allgemeinen von Leiden der Gefangenschaft, macht sie aber ihrer Art nach nicht namhaft, ebensowenig wie andere Quellen. Es ist übrigens nicht ausgeschlossen, daß Isaak erst dann die Gesandten einkerkerte, als sich zeigte, daß sie nicht gesonnen wären, die ihnen zugedachte Geiselrolle zu spielen, d. h. zu entkommen suchten.

2) Eine unpassendere Persönlichkeit als die des kompromittierten Großlogotheten hätte Isaak allerdings nicht an die Spitze der Gesandtschaft stellen können; von da an verschwindet jener aus dem Bereiche der deutsch-byzantinischen Verhandlungen.

er selbst als Bürgschaft für die Versöhnung die Forderung nach sehr vornehmen griechischen Geiseln (BZ. S. 313), verlangt Genugtuung für den an den Gesandten begangenen Raub, erklärt sich aber bereit, nochmals durch Isaak geeignet erscheinende Männer in seinem Namen einen Eid auf die Reinheit seiner Absichten ablegen zu lassen (im ganzen die Grundlage des Friedens von Adrianopel; BZ. S. 315f. und S. 320). Wenn nötig, werde er sich aber auch mit dem Schwerte den Weg bahnen, Botschaften Isaaks aber, wenn ungebührlicher Form, nicht mehr in Empfang nehmen.

Das ganze Auftreten Friedrichs möchte auf den ersten Blick wohl wenig zu der S. 58 behaupteten Friedfertigkeit stimmen; dennoch wäre es weit gefehlt, annehmen zu wollen, als habe Friedrich es auf einen Bruch mit Isaak ankommen lassen wollen. Ein gut Teil der Schärfe seines Gehabens ist auf Rechnung des Gefühls der Genugtuung zu setzen, durch das er sich schadlos für die Zurückhaltung hielt, die er bisher aus Rücksicht auf die gefangenen Gesandten sich hatte auferlegen müssen (Dietpold, 510, 21 f.; 510, 40; 510, 11 f.); auch Heer und Fürsten verlangten nach einem entsprechenden Ausdruck ihrer Gefühle. Aber mit ihrem Ausbruch ließ auch die hochgradige Spannung nach, wenigstens bei Friedrich. Es ist bemerkenswert, daß Friedrich kaum drei Wochen später mit keiner Silbe der Formverletzungen Isaaks erwähnt, und doch muß der betreffende Teil seiner Erklärungen der oratorisch wirksamste gewesen sein. Daß jene Drohung wegen der ungebührlichen Briefe Isaaks nur in dem Momente ernst gemeint sein konnte, wo sie ausgesprochen wurde, zeigt die Tatsache, daß nicht blofs N, sondern auch A und HP von einem solchen, sehr ungebührlichen Schreiben (Mitte November) zu berichten wissen (s. S. 63), das also von Friedrich doch zur Kenntnis genommen worden war. Daß die Beziehungen mit Byzanz nach dem 29. Oktober nicht abgebrochen waren, zeigt Dietpold am 1. November mit den Worten (510, 27): „Was der griechische König antworten wird, wissen wir annoch nicht". Das 'Ustus timet uri' Friedrichs (A 31, 28 ff.) beweist nur, daß der Argwohn Friedrichs ebensowenig beseitigt war, wie der Isaaks. Beide verlangen von einander Geisel. Dennoch konnte Friedrich eine gewisse Wandlung Isaaks nicht verborgen bleiben; wenn dieser einmal unter dem Druck der Okkupation seiner Provinzen zur Auslieferung der hartnäckig verweigerten Gesandten zu bewegen war, so konnte Friedrich auf weitere Nachgiebigkeit rechnen, wenn er nur das Eisen schmiedete, solange es warm war. Ganz ungekünstelt war der Zorn Friedrichs am 29. Oktober nicht, ganz ohne Berechnung hatte er nicht vor einer gröfseren Versammlung von Fürsten, Geistlichen und Rittern ge-

sprochen (A 36, al. 1): 'coadunatis principibus et clero ac militibus.[1]) Man sollte in Byzanz den Eindruck erhalten, daß noch mehr drohe als das macedonische Vorspiel, daß hinter Friedrich ein racheschnaubendes Heer stehe. In der Tat, man konnte den Griechen den Schrecken ansehen; es fragte sich nur, ob Isaak ebenso und, was die Hauptsache war, heilsam erschreckt sein würde.

Man wird also in der Annahme nicht fehlgehen, daß Friedrich zunächst durch moralischen Druck das Zugeständnis von Winterquartieren und Geiseln erzwingen wollte. Hätte er um den 1. Nov. seine Hoffnungen nur auf fortgesetzte kriegerische Operationen gesetzt, so durfte er nicht Winterquartiere zu Philippopel und Berrhoe planen (Dietpold). Die Fürsten scheinen schon am 1. Nov. alles Land bis Konstantinopel als eine ihnen zugefallene Beute betrachtet zu haben (s. unten S. 66f.). Die strategische Bedeutung Adrianopels mit seinen allseitigen Verbindungslinien mußte ihm noch vom Kreuzzuge Konrads III her bekannt sein; außerdem sprachen auch Verpflegungsrücksichten für die Verlegung des Hauptquartiers nach diesem Punkte. Die Hoffnungslosigkeit Friedrichs, wie sie sich in dem Briefe vom 16. Nov. ausdrückt, darf man gegen obige Annahme nicht ins Treffen führen; denn um diesen Zeitpunkt gab es wirklich nur mehr eine geringe Hoffnung auf einen friedlichen Ausgang. Um so bezeichnender ist es, daß er selbst hier noch (A 33) Philippopel als sein Hauptquartier betrachtet, hier und in Berrhoe den Winter zuzubringen gedenkt (s. S. 45, N. 1). Daß diese Auseinandersetzung von richtigen Voraussetzungen ausgeht, zeigt die Tatsache, daß Friedrich wenige Tage später, nach dem Schwinden des letzten Hoffnungsschimmers, sich endlich doch für Adrianopel entscheidet (s. S. 65f.). Wenn also Friedrich so lange Zeit noch trotz strategischer und administrativer Bedenken in Philippopel bleiben will, so muß er in dieser Zeit noch daran festgehalten haben, nicht durch eine voreilige Besetzung Adrianopels den Bogen allzu straff zu spannen, und die Hoffnung gehegt haben, daß nach Abschluß des Friedens auch Philippopel von allen Seiten her mit Lebensmitteln versorgt werden könnte — vertragsmäßig und durch den Besitz griechischer Geisel verbürgt. Daß Friedrich einer in dieser oder einer anderen Richtung Klarheit bringenden Note Isaaks entgegensah, sieht man auch daran, daß er bei seinen folgenden Aktionen damit wie mit einem Termine rechnete (s. S. 67, N. 3 u. S. 69).

---

1) Es war eben kein Fürstenrat, sondern eine der selteneren Versammlungen, die wichtiger Kundgebungen halber berufen wurden, so zu Nisch (Heeresordnung: A 22 f.) und Philippopel (25. August); einige Beispiele für jenen aber: A 18, 8 f.; 23, al. 1; 38, 31; 39, 24 und 27; 41, 32 ff.; 44, 3 f.

In einem jedenfalls erst nach dem 1. Nov. stattgefundenen Fürstenrat wird nun doch ein Zug gegen Adrianopel beschlossen, trotzdem ein Teil der Fürsten wegen des nahenden Winters in Philippopel zu bleiben vorschlägt.[1]) Vermutlich gerade jene meist geistlichen Fürsten, die man dann in Philippopel samt dem größten Teile des Trains[2]) und Gepäcks zur Bedeckung zurückließ. So marschierte man vom 5. bis 22. Nov. nach Adrianopel. Man war aber nur 3 Tage bis Blisimos marschiert, als man da haltmachte und 7 Tage rastete, währenddem Friedrich mit geringer Begleitung nach Philippopel zurückging, um mit den dortigen Fürsten (darunter auch Dietpold) 'secretiora quaedam' zu beraten. Nach der Rückkehr des Kaisers setzte man den Marsch fort bis Constantia[3]), von wo aus am 19. Nov. Boten in die Heimat mit Schreiben Friedrichs an König Heinrich (am 16. Nov. geschrieben und datiert) und an die Reichsfürsten, ebenso an König Bela abgingen. Von diesem soll während der Vorbereitungen zum Ausmarsch in Philippopel (2.—4. XI.) ein Schreiben eingetroffen sein, das die Rückkehr des ungarischen Hilfskorps in die Heimat erbat, da ja doch der Weitermarsch des Kreuzheeres unmöglich geworden sei, und das auch sonst einen Frontwechsel des Schwiegervaters Isaaks bedeutete; aber jetzt erst entließ Friedrich die Ungarn und setzte in dem Schreiben an Bela seine und des Kreuzheeres Schuldlosigkeit an den eingetretenen Wirren auseinander. Soweit die Darstellung nach A (38, 36

1) HP 69, al. 5 (A^h?); es scheint nicht, daß das alles ist, was aus dem Fürstenrate in das Heer hinausdrang; A 38, 36 ff. sagt nur: 'interea cum definito consilio a Philippopoli pararemus promovere ...'; indessen scheint schon A^h (HP 70, 1 ff.) wie A (29, 25), allerdings mit Unrecht, anzunehmen, daß man sich schon in jenem Fürstenrate für das Winterlager in Adrianopel entschieden habe; denn sie berechnen den Aufenthalt in Philippopel nur auf nahe 11 Wochen: 'undecim ebdomadas prope' (24. VIII. — 5. XI. — 73 Tage); vgl. hiegegen Friedrich am 16. Nov. (12 Wochen).

2) A (39, 18 f.); wäre es nicht der größte Teil gewesen, so hätte Berthold von Meran am 7. Dez. nicht den Auftrag bekommen, die Philippopeler Abteilung nach Adrianopel 'cum omnibus suppellectilibus nostris' (A 42, 1—5) zu geleiten.

3) Über das Itinerar von Philippopel nach Adrianopel vgl. nebst A auch Tageno (s. oben S. 46, N. 1). Hiernach ergibt sich für Friedrichs Zug: 5. 6. 7. XI. Marsch bis Blisimos, 8.—14. inkl. Rast des Heeres, 8. XI. Friedrich nach Philippopel, wo er bis 12. geweilt haben kann, 13. Rückkehr nach Blisimos, 14. Fürstenrat, 15. 16. 17. 18. Marsch nach Constantia, 19. Rast und Absendung der Boten und Entlassung der Ungarn; 20. 21. 22. Marsch bis Adrianopel: 10 Marschtage (= 4 dietae) + 8 Rasttage. Über Constantia vgl. „Die Entstehung Ansberts ..." S. 580 u. 598 Nachtrag; C. Jireček, „Die Heerstraße ..." S. 93, sucht es mit Unrecht in Kostanica (in der Nähe des Trajanstores); auch kann die Angabe (S. 98), daß Blisimos (= Βλίσνος) ungefähr in der Mitte zwischen Philippopel und Adrianopel liege, unmöglich eine zutreffende sein.

—40, 11). Aber A^h hatte in diesem Zusammenhang gewiß auch von einem Schreiben Isaaks gesprochen (HP 70, 15ff.), das A aber bei der Umarbeitung des A^h erst viel später und in anderem Zusammenhange erwähnt (52, 26); es muß dasselbe sein, das N (536, 12ff.) in den November setzt und in dem Isaak prophezeit haben soll, Friedrich werde nicht die nächsten Ostern erleben — augenscheinlich die Antwort auf den Beschluß Friedrichs, den Hellespontübergang bis zum Frühjahre hinauszuschieben —; eine hübsche Ergänzung hiezu bieten HP und A, wonach Isaak geprahlt habe, die Kreuzfahrer nunmehr wie Fische in seinem Netze zu halten; nach HP lief diese Antwort auf Friedrichs Erklärungen zwischen Constantia und Adrianopel (20. 21. oder 22. XI.) ein. Am 22. XI. war Adrianopel selbst erreicht.

Unter diesen Ereignissen ist der Zug nach Adrianopel und die Rückkehr Friedrichs nach Philippopel ebenso rätselhaft, wie es auffallend ist, daß am 19. Nov. gleichzeitig mehrere wichtige Entscheidungen getroffen werden: die Entlassung der Ungarn und die Absendung der Briefe, welche im Abendlande den Kreuzzug gegen Byzanz entfachen sollten.

Eine Erklärung muß wohl von feststehenden Tatsachen ausgehen; als eine solche aber wird man den Bestand einer starken Kriegspartei im Fürstenrate[1]) und noch mehr im Heere[2]) hinstellen dürfen. Sie ist es, die noch bei den Friedensverhandlungen (Dezember bis Februar) mit dem unzuverlässigen Isaak überhaupt nicht mehr paktieren, sondern auf Byzanz losgehen wollte, während der Kaiser einen billigen Frieden seines heiligen Zieles halber und auch aus anderen Gründen vorzog. Nicht daß man an einen tiefgehenden Zwist denken müßte. Im Mißtrauen gegen Isaak war man einig. Aber während Friedrich den Krieg stets nur als das beste Mittel betrachtet hatte, um Isaak dorthin zu bringen, wo er ihn haben wollte, hatte sich im Verlaufe der siegreichen Okkupation, also schon vor Ende Oktober, eines großen Teiles der Fürsten sozusagen das Byzanzfieber bemächtigt und drohte diesen Kreuzzug ebenso von seinem eigentlichen Ziele abzulenken, wie bald darnach der lateinische abgelenkt ward. Die Auslieferung der

1) Ricardi London. Itin. peregr., SS. XXVII, S. 202; wenn Gesta Fed. S. 84 das Verhältnis zwischen Fürsten und Kaiser umgekehrt auffassen, so ist das dem simplen Verstande ihres Gewährsmannes zu gute zu halten; er hatte wohl von einer solchen Differenz etwas, aber nicht das Richtige gehört oder es nicht verstanden.

2) Das ganze Heer wollte die Eroberung Konstantinopels (A 53, 4—14); HP (72, al. 6f.) sagt nach Abbruch der Dezemberverhandlungen: 'trepidat ergo tota urbs Constantinopolitana, iam suum excidium et exterminium suae gentis existimans imminere'. Vgl. noch unten S. 72, N. 3.

deutschen Gesandten betrachtete man nicht als die Gewähr für einen bald abzuschließenden Frieden, sondern als ein Zeichen der Schwäche, das mehr noch als die bisherigen Erfolge dazu einlud, sich der reichen Beute zu versichern. Für einen der heftigsten Byzanzstürmer könnte man wohl den Herzog Berthold von Meran ansehen, der, wenn mich nicht schon seine natürliche Anwartschaft[1]) auf ein Stück der zu machenden Beute zu dieser Annahme führen möchte, schon durch seinen Eifer, mit dem er ein serbisches Bündnis und serbische Hilfe flottzumachen suchte (s. oben S. 46, N. 1f.), sich bemerkbar macht. Auch die bisherigen Darstellungen (so Simson S. 239ff. und Fischer S. 95f.) haben bei den dem 29. Okt. folgenden Ereignissen dem byzantinischen Projekt ihr Hauptaugenmerk zugewendet, aber im Sinne von Friedrichs Brief vom 16. Nov., als habe man durch die Eroberung des griechischen Reiches einen Druck auf Isaak ausüben wollen. Brauchte man aber nach Eroberung Konstantinopels noch einen Druck auf jenen, brauchte man überhaupt noch Isaak? Wenn man nichts als das heilige Ziel vor Augen hatte, genügte da nicht die Eroberung alles Landes nur bis zu den Toren der Metropole, um Isaak gefügig zu machen? Das konnte nicht schwierig scheinen und dazu hätte man nicht das Abendland zu alarmieren brauchen.

Am 16. Nov. muß die Eroberung Konstantinopels fürs Frühjahr 1190 bereits eine beschlossene Sache gewesen sein. Daß aber Friedrich, wenn er schon dem Projekte nicht gegnerisch gesinnt war, sich wenigstens nicht sehr dafür erwärmt hatte, geht schon daraus hervor, daß er nach dem 29. Oktober noch nicht auf weitere Verhandlungen mit Byzanz verzichtet hatte und noch bis zum 16. Nov. entschlossen war, in Philippopel Winterquartier zu halten. Sehen wir uns seinen Brief vom 16. Nov. noch näher an.

Der Gesamtton desselben ist vornehm, wenig leidenschaftlich, wenn man sieht, wie Friedrich trotz der Formverletzungen Isaaks diesen stets 'imperator Constantinopolitanus'[2]) nennt, während Bischof Dietpold ihm nur 'rex Grecorum'[3]) gönnt. Mit wenigen dürren Worten gedenkt

1) Er stand im Begriff, sein Haus mit dem des Großzupans von Serbien durch Heirat zu verbinden (A 23), und war auch sonst als Markgraf von Istrien, Titularherzog von Kroatien, Dalmatien und Meranien für die Balkanländer interessiert.

2) Dieser Titel erscheint auch im lateinischen Texte des Friedensvertrages (Februar 1190) bei A 49, 15ff.; war das ein Zugeständnis Isaaks an die Auffassung Friedrichs?

3) Da auch in dem angefochtenen ersten Briefe Friedrichs an K. Heinrich Isaak 'rex' genannt wird, abweichend von dem echten vom 16. Nov., so ist das noch ein Beweis für meine obige Annahme (S. 45, N. 1).

Friedrich des Hauptgegenstandes, des Projektes (A 32, 2—7): 'quoniam igitur impossibilis est transitus noster . . ., nisi ab imperatore Constantinopolitano electissimos atque omni exceptione maiores obtineamus obsides et totam Romaniam nostro subiiciamus imperio', so bittet er K. Heinrich, Gesandte an die italienischen Seestädte Genua, Venedig, Ancona, Pisa u. a. zu senden, damit sie ihm im März k. J. Konstantinopel von der Seeseite her berennen hülfen. Die Stelle beweist, daß es Friedrich auch noch am 16. Nov. um griechische Geisel und den Übergang nach Asien zu tun ist, d. h., bekommt er jene, so bedarf es für ihn nicht der Eroberung Konstantinopels. Ferner fordert er einerseits zur Flottenrüstung auf und ersucht K. Heinrich (A 32, 26—29), sich an den Papst mit einem Schreiben zu wenden, auf daß dieser 'aliquos religiosos per diversas provincias' sende, 'qui populum dei contra inimicos crucis exhortentur, præcipue autem contra Grecos', also zu einer veritablen Kreuzpredigt gegen die Griechen; andrerseits aber verzichtet Friedrich hinwieder auf eine Verstärkung: 'quamvis autem electissimorum militum in obsequio vivificae crucis habeamus copiam, tamen orationum instantia ad divinum recurrendum est subsidium' (A 32, 16ff.), obwohl er zum Sturm auf Byzanz gewiß einer solchen bedurfte, wie er denn mehrere Monate später ganz gerne sich der serbischen und bulgarischen Hilfstruppen bedient hätte; aber im November hören wir nichts, daß er solche in Aussicht genommen hätte. Wenn man die Kirche gegen Byzanz in Bewegung setzen wollte, so wäre ein wirksamerer Hinweis als der auf die Predigten des Patriarchen in der Sophienkirche ein solcher auf das Bündnis Isaaks mit Saladin gewesen, selbst wenn Friedrich von dem Werte desselben eine eben nicht große Meinung gehabt haben sollte.[1]) Auch wäre es zu diesem Behufe dienlicher gewesen, wenn Friedrich selbst damals ein in diesem Sinne abgefaßtes Handschreiben an den Papst K. Heinrich zur Vermittlung übersendet hätte, statt diesen mit einem solchen zu beauftragen; er tat es erst am 19. Nov., an dem Tage, da die Boten in die Heimat abgehen sollten, indem er mit der Vermittlung Herzog Leopold von Österreich betraute[2]); hier spricht Friedrich auch schon

---

1) Das wäre aus dem Schweigen Friedrichs zu schließen. Übrigens erwähnen auch andere Autoritäten nicht des Bündnisses: weder Dietpold noch der Verfasser der 'ep. de morte Frid. I' (Bischof Gottfried v. Würzburg? Neues Archiv XXVI, S. 198ff.).

2) Den Brief an den Herzog läßt T. (410) von Adrianopel ausgehen, wohl darum, weil darin Friedrich dieses Ortes erwähnt und Tageno ihn auch erst zu Adrianopel bekommen hatte (s. „Tageno . . .“ S. 12); da er aber nur eine fast wortgetreue, gekürzte Abschrift des Briefes v. 16. XI. ist, so läßt ihn Chroust

von Winterquartieren in Adrianopel und Philippopel, welche es dann auch wirklich wurden, während er noch am 16. Nov. an K. Heinrich schreibt, er selbst werde in Philippopel, sein Sohn Friedrich in Berrhoe den Winter zubringen. Das sagt Friedrich noch an dem Tage, wo bereits das Unternehmen gegen Byzanz beschlossen war, wo es, wie schon angedeutet, strategisch wichtig war, sich in Adrianopel dauernd festzusetzen. Erwägt man alle diese Eigentümlichkeiten des kaiserlichen Schreibens, so wird man nicht behaupten können, als habe Friedrich wie der Urheber des Projektes geschrieben oder auch nur so, daß er so wie so viele andere keine andere Möglichkeit mehr vor Augen hätte. Es drängen sich unwillkürlich seine optimistischeren Anschauungen im Briefe vor und lassen ihn nicht als das erscheinen, was er doch hätte sein sollen, als wilden Kampfruf des kriegerischer gesinnten Fürstenrates. Daß aber Friedrich auch ferner nicht im Ernst an jene Eventualität dachte, beweist der Umstand, daß er noch im Dezember eher eine Kriegserklärung seitens Byzanz erwartete (A, 42, 1 ff.), daß er auch fernerhin bereitwillig auf Friedensverhandlungen einging und daß er trotz der neuen großen Frfolge vom November bis Ende Januar nichts anderes von Byzanz verlangte, als was er schon am 29. Oktober gefordert hatte; er kann also auch keinen Sturm auf die Metropole gewollt haben; denn dieser war eine Sache für sich, hatte mit dem Ziele des Kreuzzuges nichts zu tun und war auch als Mittel für diesen Kreuzzug ebensowenig notwendig, wie er sich für die beiden früheren Kreuzzüge als entbehrlich dargestellt hatte. Dazu kam für Friedrich auch noch in Betracht, daß er das byzantinische Projekt für ein bedenkliches Abenteuer halten mochte (s. Stück V, S. 72 ff.).

Nachdem dies vorausgeschickt, läßt sich mit einiger Sicherheit der wahrscheinliche Hergang der Dinge nach dem 29. Oktober herstellen. Hören wir das Resumé Dietpolds (510, 54 ff.): „Ganz Macedonien bis zu den Mauern Konstantinopels ist uns unterworfen und dienstbar. Nirgends zeigt sich ein Widerstand. Die Walachen (Bulgaren) und Armenier sind mit uns . . . (es folgen die Sätze über die Winterquartiere und die Konzentration des Heeres) . . . wir haben Fülle an allem Guten und unsere Genossen sind gesund.“ So schrieb Dietpold am 1. November; darnach befand sich das Heer noch drei Tage nach dem 29. Oktober in größter Ruhe, man schien das weitere Verhalten Isaaks

S. 9 mit Recht ebenso wie die anderen Briefe am 19. XI. abgehen; damit stimmt überein, daß er ebenso wie der vom 16. XI. durchwegs der Situation entspricht, die durch die Erklärungen vom 29. X. geschaffen wurde, d. h. noch nichts von dem Schreiben Isaaks (20.—22. XI.) weiß; daß er wahrscheinlich erst am 19., also nicht am 16. XI. entstanden, beweisen die Differenzen beider Briefe.

abzuwarten und ging in einer Zeit, wo jene weittragenden Beschlüsse noch nicht gefaßt waren, daran, Briefe in die Heimat fertigzustellen.[1]) Man hat dieses Geschäft jedoch bald wieder aufgeschoben, denn gleich nach dem 1. November kam Bewegung in die ruhende Masse. Der Fürstenrat der ersten Novembertage drängte in seinem kriegerischer gestimmten Teile zum Handeln, zur Eroberung des griechischen Reiches, das man ohnehin, wie das Resumé Dietpolds zeigt, als sichere Beute bis zu den Toren Konstantinopels hin betrachtete.[2]) Dem gegenüber wird sich Friedrich darauf berufen haben, daß man noch in Unterhandlung mit Isaak stehe, und wenn man auf die unzulängliche Verproviantierung Philippopels hinweise, so möge man wenigstens noch warten, bis die Antwort Isaaks auf seine Erklärungen vorliege.[3]) Wenn die HP (A^h?) sagt, ein Teil der Fürsten hätte wegen der Nähe des Winters in Philippopel bleiben wollen, so können sie dies nur mit der Aussicht auf einen nahen Friedensschluß begründet haben; denn Philippopel konnte in der Tat aus Verpflegungsrücksichten nicht als Hauptquartier während einer winterlichen Kampagne dienen.[4]) Schließlich kam es zu einem Kompromiß: die Kriegspartei ließ ihre weitergehenden Pläne und damit die Verlegung des Winterquartiers vorläufig fallen (Beweis Brief Friedrichs vom 16. November), die Friedenspartei aber liefs sich zum Zuge gegen Adrianopel bestimmen, indem sie, wie nunmehr auch Friedrich, damit einen Druck auf Isaak auszuüben hoffen

1) Gewiß hatte Dietpold um den 1. November geschrieben, weil auch der Kaiser Boten mit Briefen in die Heimat zu senden beabsichtigte; daß er die Sache aber hinausschieben mußte, beweist das Postskript! („Tageno . . .“ S. 7 und 10).

2) Der hyberbolische Ausdruck Dietpolds kann wohl nur darin begründet sein, daß man durch die zurückgekehrten deutschen Gesandten am 28. Oktober erfahren haben wird, daß die ganze Strecke bis Konstantinopel menschenleer, also herrenlos sei (Friedrich bei A 33, 4 ff.).

3) Waren die griechischen Gesandten am 29. Oktober nach Byzanz abgegangen, so kamen sie am 6. November an, eine Antwort Isaaks konnte demnach am 15. oder, wenn mit Eilboten befördert, am 12. November in Philippopel (bez. schon am 14. (11.) November in Blisimos, am 12. (10.) November in Constantia) sein, so daß es klar ist, daß Isaak in Wirklichkeit sich 8—10 Tage Zeit gelassen hatte, wenn sein Schreiben erst zwischen dem 20. und 22. November Friedrich zwischen Constantia und Adrianopel traf; es scheint, dafs es erst noch der Kunde vom Zuge Friedrichs gegen Adrianopel bedurfte, bis sich Isaaks Zorn in jenem Schreiben entlud.

4) Diesen Grund für die Verlegung des Hauptquartiers führt nicht bloß N (537) und Arnold v. Lübeck (Simson S 702) an, sondern er ergibt sich auch indirekt daraus, daß Dietpold im Postskripte eine Steigerung der Fülle ('maxima abundantia') nach dem Abzuge des Kaisers feststellt.

mochte. Daß der Zug keinen anderen Zweck als eine Demonstration verfolgte und auch die Herbeischaffung von Lebensmitteln nur nebensächlich war, zeigt die Tatsache, daß man Train und Gepäck größtenteils in Philippopel gelassen hatte. Während der Vorbereitungen zum Ausmarsche soll nun jenes Schreiben König Belas gekommen sein — ein neues Argument für die Kriegspartei, weshalb es sich begreifen ließe, daß Friedrich, wie Simson S. 241 vermutet, des üblen Eindruckes halber es zunächst möglichst geheimhielt. So erhielt der Zug erst recht einen demonstrativen Charakter[1]); denn indem die Ungarn mitzogen, mußte Isaak sich gestehen, daß ihm seine Verleumdungen Friedrichs nichts genützt hätten; gab er dann um so eher nach, so brauchten die Ungarn nicht entlassen zu werden und auch Bela hätte nichts dagegen haben können. So wurde der Abzug der Ungarn[2]), das Schreiben an Bela und auch die übrigen Briefe aus demselben Grunde gleich lang hinausgeschoben.

Bald sollte sich aber zeigen, daß eine solche Halbheit, wie es ein bloßer Demonstrationszug war, zu nichts führte, d. h. zu keinem Friedensvertrage. Zwar merkte Isaak nicht diese Absicht; aber indem er ihn für den Anfang der Operationen hielt, wurde er dadurch nicht etwa zu größerer Nachgiebigkeit bewogen, sondern kehrte zu seinem alten Trotze zurück. So erwies sich denn im Verlaufe der Ereignisse jener Beschluß des Fürstenrates als ein voller Erfolg der Kriegspartei, für die es dann in den nächsten Wochen keinen Halt mehr gab. Schon auf dem Wege nach Blisimos scheint sie neuerdings mit ihren Plänen hervorgetreten zu sein, sei es aus Anlaß der Botschaft Belas, sei es ohne diesen Anlaß. So entschloß sich Friedrich zu der geheimnisvollen Rückkehr nach Philippopel. Die Zustimmung der dortigen, meist geistlichen Fürsten zu dem byzantinischen Projekte[3]) schien schon deshalb nötig zu sein, weil es sich auch um die Kreuzpredigt gegen die Griechen handelte. Es scheint, daß sie sich dem Projekte

1) Aus diesem Grunde wäre es auch nicht unmöglich, daß Belas Schreiben schon den Anlaß zu dem Fürstenrate nach dem 1. November geboten habe, d. h., dafs es vor demselben und nicht, wie A sagt, während der Vorbereitung zum Auszuge einlief; es war das vielleicht nur eine Annahme des A, denn A^h scheint von der Botschaft Belas erst zu Constantia vernommen zu haben (HP 70, 4 ff.); die HP weiß auch nichts Näheres vom Inhalte des Briefes. Das wären zugleich Beweise für Simsons Vermutung.

2) Das Gesuch Belas einfach abzulehnen, ging nicht an, da Ungarn nicht in deutscher Lehenshoheit stand; die drei Grafen, die noch weiter beim Kreuzheer blieben, handelten auf eigene Verantwortung.

3) Andere Beratungsgegenstände, die Fischer S. 95 f. namhaft macht, wie Winterquartier und Entlassung der Ungarn, sind sekundärer Art.

gegenüber eher ablehnend verhielten, als daß sie ihm zugestimmt hätten.[1]) Gewiß ist, daß mit oder ohne ihre Zustimmung nach der Rückkunft des Kaisers in Blisimos der Angriffskrieg gegen Byzanz und die Mobilisierung der abendländischen Christenheit beschlossen ward, etwa am 14. November, zu dem Termine, wo eine Erklärung Isaaks hätte eintreffen können. Obzwar nun die abzusendenden Briefe bereits am 16. fertiggestellt waren, so scheint Friedrich doch noch auf eine Botschaft Isaaks gewartet zu haben; man marschierte also noch einige Tage, bis man nach Constantia gelangt war. Jetzt erst, am 19. November, ließ Friedrich alle Hoffnungen für die nächste Zeit fallen und näherte sich dem Standpunkte der Kriegspartei (Briefe an Herzog Leopold und an den Papst); er befahl den Abgang aller Boten und entließ 'communi consilio' die Ungarn, denen man das Schreiben Belas vielleicht bis jetzt verheimlicht hatte; wenn mit der Verlegung des Hauptquartiers der Krieg von neuem begann, wie hätte man da die Leute Belas noch länger halten können? In den nächsten Tagen schon fand die Kriegspartei eine glänzende Rechtfertigung durch jenes feindselige Schreiben Isaaks, das zu spät und doch nicht zu spät einlief, da man ja kurz vorher schon so zu handeln begonnen hatte, wie wenn man seinen Inhalt schon gekannt hätte. Am 22. November war man in Adrianopel und, nachdem bisher das griechische Heer sich stets eilig zurückgezogen hatte, erfolgte am 24. November wieder der erste Zusammenstoß, die blutige Erstürmung Dimotikas durch den Herzog von Schwaben; so begann die Okkupation Thraciens[2]); sie war im Februar 1190 fast bis an die Tore Konstantinopels beendigt.

---

1) Sonst hätte A eine solche Zustimmung nach dem Verlaufe eines Jahres doch schon bekannt sein müssen; auch Dietpold fügt seinem Postskripte nichts über diese Philippopeler Beratung hinzu oder tat er es erst, nachdem schon Tageno (um den 11. November) Abschrift vom Briefe genommen? — Die 'secretiora quaedam' des A scheinen zu beweisen, daß Friedrich mit Rücksicht auf Byzanz die Geheimhaltung des Projektes bis März 1190 dem Heere gegenüber geboten hatte. So gelangt auch Tageno erst nach dem Friedensschluß in den Besitz des Briefes Friedrichs an Herzog Leopold und ebenso vermag A erst im Sommer 1190, nicht schon im Herbste 1189, seinen Bericht mit Stellen aus dem Briefe Friedrichs vom 16. November zu interpolieren („Die Entstehung Ansberts . . .“ S. 577 ff. und „Zu Ansbert“ I.). Merkwürdig ist, daß die HP (70, 8 ff.) wohl von der 7tägigen Rast zu Blisimos, aber nichts von der Rückkehr Friedrichs nach Philippopel und der dortigen Beratung weiß; sie führt vielmehr als Grund für die Rast die Fülle von Lebensmitteln an! Ist das der Bericht von A^h? War die Reise Friedrichs selbst A^h unbekannt geblieben?

2) Die deutschen Quellen nennen das südöstliche Gebiet zwischen Balkan und Rhodope 'Romania' (Friedrich am 16. November) oder 'Macedonia' (Dietpold, ebenso A 29, 28 ff.); nur Tageno (T 409, 38) nennt das heutige Ostrumelien 'Macedonia', das heutige Rumelien 'Thracia'; s. „Tageno . . .“ S. 12.

IV. Die Dezemberverhandlungen.

Isaaks Friedensanerbietungen waren hauptsächlich an Friedrichs Mißtrauen, das selbst bis zum Hellespontübergange nicht mehr weichen wollte (A 55 f.), gescheitert, namentlich auch an seiner Forderung nach Geiseln, der Friedrich eine solche nach byzantinischen Geiseln entgegensetzte. So mußte man auseinanderkommen. Isaak hatte sich im Oktober dessen nicht versehen, daß das Kreuzheer den Winter über in seinem Reiche werde bleiben wollen und daß man von ihm Geisel verlangen werde, hatte sich vielmehr auf sein Opfer, die Freigabe der deutschen Gesandten, sehr viel eingebildet (s. S. 57 f.). Die Enttäuschung[1]) nach dem 29. Oktober mußte daher um so größer sein, als er sich selbst seiner kostbaren Geisel entäußert hatte, ohne daß ihm dafür andere zu teil wurden; ja er selbst sollte solche stellen; was würde Friedrich erst im Besitze solcher Geisel beginnen, wenn er jetzt schon sich so stolz gebärdete? So sah sich Isaak von den nordischen Barbaren düpiert. So kam es, daß er in unglaublicher Wut und wenig königlicher Weise 'πάλιν τοῖς προτέροις ἐνέμενε καὶ ἐπιστέλλων προηγόρευε τῷ ῥηγί, βασιλεῦσιν οὐχ ἁρμοδίως . . .' (N 536, 14 ff.) Friedrich jene Beleidigungen entgegenschleuderte[2]); es ist der Ausdruck eines impulsiven, jähzornigen, sprunghaften Temperaments, weiter nichts. Nur zu bald sollte es abgekühlt werden.

Die Besetzung Adrianopels, die Eroberung des als uneinnehmbar geltenden Dimotika, die damals das größte Aufsehen erregte (Simson S. 704, unten) und auch auf König Bela gewaltigen Eindruck machte (A 46 f.), müssen schon Ende November in Byzanz bekannt geworden sein. Wenige Tage vergingen, so betrat Isaak von neuem wieder den Boden der Verhandlungen; diesmal war es schon sehr ernst: er erbot sich (nach A) zur Geiselstellung. Bevor seine Gesandtschaft in Adrianopel eintraf, hatte man dort eher eine Kriegserklärung Isaaks erwartet und Vorkehrungen getroffen. Am 7. Dezember war Herzog Berthold von Meran mit Begleitmannschaften nach Philippopel gesendet worden, um die dortige Abteilung samt dem Train nach Adrianopel zu geleiten

1) Die griechischen Gesandten in ihrem Schrecken konnten nur erklären: 'se non venisse instructos vel missos ad talia respondere' (HP 69, al. 4).

2) Daß Isaak mystisch veranlagt war, ersieht man im allgemeinen aus Niketas; vgl. auch BZ. XI S. 318, N. 1. So wird er in diesen Novemberwochen ebenso ganz dem unheilvollen Einflusse des Patriarchen Dositheos verfallen sein, wie schon im August, wo N (528, 14—533, 13) sich noch die Mühe nimmt, diesem Manne einen langen Exkurs zu widmen.

und das Bündnis mit dem serbischen Grafen abzuschließen.[1]) Der Krieg sollte mit konzentrierten Kräften weitergeführt werden. Auch vermißte man jedenfalls zu Adrianopel den in Philippopel gelassenen Train und das Gepäck. Übrigens war die Sendung Bertholds so eingerichtet, daß man schon zu Weihnachten 1189 das Wiedersehen mit der Philippopeler Abteilung feiern konnte. In Wirklichkeit brach sie aber erst am 15. Januar auf und traf am 6. Februar zu Adrianopel ein (s. oben S. 46, N. 1), nachdem man noch Philippopel eingeäschert und dasselbe Schicksal auch Berrhoe bereitet hatte und zwar durch Leute, die sich eigens zu diesem Zwecke vom Zuge getrennt und sich dahin begeben hatten (T^m 512, A 48, 14ff.); letzteres Moment beweist mehr noch als die Zerstörung selbst, daß alles 'iussu imperiali' (A 47, 18) geschah, 'ne hostibus esset refugium' (HP 73 = A^h?), nicht bloß 'in odium Graecorum' (A 47). Der Befehl hierzu war wahrscheinlich nicht erst nach dem Abbruch der Verhandlungen, sondern schon am 7. Dezember ergangen. Wenn also der Aufbruch der Philippopeler wie die Zerstörung jener Städte sich so lange verzögerte, so wird man wohl vermuten dürfen, daß Friedrich die Konzentration des Heeres und eine radikale Kriegsführung nicht mehr für opportun hielt, d. h., dafs er jene Anordnungen bald nach dem 7. Dezember wieder zurücknahm, weil man zu neuen Friedenshoffnungen sich berechtigt hielt. Dadurch möchte sich auch die Initiative Isaaks bestätigen. Auch begann damals Isaak,

---

1) Quelle für alle Vorgänge im Dezember 1189 ist A. (42, 1—9 und 43, 14—44, 6), bez. HP; N schweigt ganz. A läfst fälschlich Friedrich Verhandlungen anknüpfen (s. S. 55, N. 1f.). Was Friedrich am 7. Dezember anordnete, schließt seine Initiative vor dem 7. Dezember aus und hernach bleibt keine Zeit mehr für den Umfang der Verhandlungen, wie ihn A skizziert: 'nuncii igitur ex utraque parte alternatim sibi succedentes intercurrebant et tandem venerunt duo in vigilia nativitatem' (24. Dezember); von Byzanz müßten also mindestens zweimal Bevollmächtigte gekommen sein, ebenso oft von deutscher Seite; die ersten (deutschen) müßten schon am 5. Dezember von Adrianopel abgegangen sein. Dagegen bietet folgende Annahme keine Schwierigkeit: Um den 5. Dezember gehen die ersten Bevollmächtigten von Byzanz aus, kommen nach dem 7. Dezember, etwa um den 9., nach Adrianopel, gehen dann mit deutschen Gesandten, die so ein sicheres Geleite erlangen, nach Byzanz, worauf dann die zwei Byzantiner am 24. Dezember in Adrianopel eintreffen (5. — 24. Dezember = 3 $\times$ 5 dietae + 5 Tage Deliberation). Vor dem 7. Dezember kann selbstverständlich die erste byzantinische Gesandtschaft nicht in Adrianopel eingetroffen sein. — Daß auch A^h Isaak mit Unterhandlungen beginnen ließ, wäre aus HP (72, al. 6) zu schließen. Endlich berichtet der Gewährsmann der Gesta Federici 84, daß 7 Tage nach der Eroberung von Dimotika 16 vornehme Bevollmächtigte Isaaks in Adrianopel erschienen seien; die erste Zahl dürfte zu niedrig, die zweite zu hoch gegriffen sein; im übrigen aber verwirft Simson S. 706 mit Unrecht diese Nachricht.

dem römischen Kaiser gerechter in der Titelfrage zu werden, was A (38, 24—35) zu den Ereignissen am 29. Oktober vermerkt. Die Verhandlungen nahmen anfänglich einen flotten Verlauf, am 24. Dezember waren bereits die Friedensbedingungen aufgesetzt; da nahmen die griechischen Bevollmächtigten einige Zusagen wieder zurück ('quorundam capitulorum pacta, que maxime videbantur necessaria').[1]) Das erregte so sehr den Zorn des Kaisers und der Fürsten, daß man die Griechen mit der Kriegserklärung heimschickte ('cassatę sunt condiciones pacis et nuncii Greci imperatoris cum denuntiatione belli ad propria sunt remissi'), nachdem der Krieg inoffiziell schon vom 25. August bis ungefähr zum 25. Oktober und dann wieder vom 19. November bis jetzt geführt worden war.[2]) Über die folgende Zeit handelt bereits „Der Friede zu Adrianopel“, BZ. XI.

V. Das Projekt der Eroberung Konstantinopels.

Wenn die Eroberung Konstantinopels überhaupt für Friedrich in Betracht kam, so konnte sie ihm nur als Mittel zum Zweck, nicht als Selbstzweck erscheinen. Auf diesem Standpunkte steht v. Simson, S. 245 f. Daß sie aber Friedrich wenigstens bis zum 16. November, wahrscheinlich aber auch weiterhin noch, nicht einmal zweckdienlich erschien, sondern nur als Ziel einer fürstlichen Kriegspartei und eines noch beutelustigeren Heeres[3]) ins Auge gefaßt worden war, glaube ich schon dargetan zu haben (S. 63 ff.). Den Herrscher, der so viele Enttäuschungen erlebt, auf so manches hatte verzichten müssen, mußten andere Motive bestimmen als Länder- und Beutegier.

Im November 1189 mufste er sich zunächst wohl fragen, ob die Eroberung Konstantinopels im Bereiche der Möglichkeit liege. Die Normannen Siciliens hatten 1185 daran geglaubt, das Unternehmen war aber an den Siegen des Feldherrn Vranas gescheitert; die Bevölkerung der Metropole hatte sich zudem freudig einem Isaak Angelos zur Verteidigung der Stadt erboten (Toeche, Kaiser Heinrich VI, Jahrbücher der deutschen Gesch. VII, S. 137 ff.). Indessen der sicilische Admiral Margarito glaubte noch 1200 über Byzanz verfügen zu können

1) Vielleicht bot die Geiselstellung schon damals Schwierigkeiten. Oder war es eine Vorbedingung: die Forderung nach Freigabe der zwei von Iconium gekommenen, aber in Byzanz festgehaltenen Gesandten? Vgl. hierzu Chron. reg. Colon. 148 und BZ. XI S. 305 u. 318.

2) Friedrich hatte 1188 auch Saladin den Krieg angekündigt; vgl. Simson, S. 187 f. und 679 (unten).

3) Man lese nur die Klagen von A über die Beutegier des Heeres, die der Kaiser mit eiserner Strenge im Zaume halten mußte (27, 26 ff. und 45, 18 ff.).

(Toeche 478). Man muß aber sagen: nur der Zwist im Kaiserhause hatte 1185 ebenso die Normannen, wie 1202[1]) die Lateiner, zur Eroberung der Stadt förmlich eingeladen. Thronprätendenten gab es nun fast zu jeder Frist im Reiche. Aber gerade im Sommer 1189 hatte sich Isaak Angelos beeilt, den seinigen, Theodoros Mangaphes, zur Ablegung des angemaßten Purpurs zu bewegen, ihn dann nach Byzanz gebracht und gewiß nicht mehr aus den Augen gelassen (N 522, 14—20). Auch konnte man 1189 noch wissen, daß an Byzanz so und so viele Stürme von welcher Seite immer wirkungslos abgeprallt waren. Mindestens also mußte Friedrich vieler Opfer gewärtig sein, bis das abendländische Kreuz die Zinnen der eroberten Stadt schmückte.

Ohne gleichzeitigen Angriff zur See war das Werk überhaupt unmöglich; daher auch das Ansuchen an die italienischen Seestädte! Fischer (S. 101) meint freilich, Isaak sei im Februar 1190 durch die bevorstehende Erbfolge Heinrichs VI in Sicilien zur Raison gebracht worden. Daß eher das Gegenteil hätte der Fall sein müssen, lehrt die ep. Hampe; vgl. BZ. S. 308f. Friedrich mußte im November und später, nach dem Bekanntwerden von König Wilhelms II Tode (18. November 1189[2]), erst recht auf eine apulische Hilfe im voraus verzichten. Noch lebten Margarito und die Erinnerungen von 1185; die Normannen fanden zwar Byzanz begehrenswert, aber nicht für die unbeliebten Deutschen. Das Ehebündnis Heinrichs mit der Erbin Konstanze war unter Zeichen nationalen Widerwillens durch den Erzbischof Walter von Palermo in Mailand vollzogen worden. Vor wie nach stand Adel und Volk im grofsen ganzen zum Reichskanzler Matthäus, dem Rivalen Walters, und zum Prätendenten Tankred von Lecce (Toeche, S. 135—143). Durfte Friedrich auch nur durch das Verlangen apulischer Hilfe die Erbfolge seines Sohnes noch mehr gefährden? Wir suchen daher vergebens im Briefe Friedrichs neben den genannten Republiken auch Apulien und unter den 'alia loca' mögen sich kleinere Seestädte, aber doch nicht das sicilische Reich befinden.[3]) Noch aus einem anderen Grunde mußte auf Apuliens Hilfe verzichtet werden: in dem Augen-

---

1) In Ursachen und Verlauf zeigt der vierte Kreuzzug Analogien zu der Koalition der modernen Kulturstaaten gegen das alte Kulturreich China; man hat sie ja auch einen Kreuzzug nennen hören; über die Koalition: Philipp v. Schwaben — Venezianer — Franzosen vgl. Bär a. a. O. S. 68—83.

2) Nach H. Ottendorff (Bonner Dissert. 1899) „Die Regierung der beiden letzten Normannenkönige . . ." S. 12. Darüber, wann Friedrich von dem Todesfall benachrichtigt sein konnte, vgl. BZ. S. 308, N. 2.

3) Wenn A (53, 9) im eigenen Texte neben jenen Städten auch Apulien nennt, so ist das freie Erfindung.

blicke, wo seine Flotte in den griechischen Gewässern erschien, trat das venezianisch-byzantinische Bündnis (1187) in Kraft, war ein Zusammenstoß mit der venezianischen Flotte unvermeidlich.

Man könnte einwerfen, daß Friedrich dann auch auf Venedigs Hilfe hätte verzichten müssen. Dieses konnte weder eine normannische noch eine deutsche Festsetzung an den griechischen Küsten dulden, namentlich wenn dies mit Hilfe anderer Seestädte geschah, denen Handelsvorteile zu Ungunsten Venedigs erwachsen konnten. So mußte man froh sein, wenn es neutral blieb, und nichts anderes als dies mag die Aufgabe der deutschen Gesandten gebildet haben, welche König Heinrich nach Venedig zu entsenden hatte. Auch von einem Zusammenwirken der Genuesen und Pisaner war wenig zu erwarten; vielmehr war zu besorgen, daß ihre kaum durch einen Waffenstillstand gedämpfte Rivalität neu aufleben und jeden Fortschritt des Unternehmens hemmen könnte, wie dies soeben in den syrischen Gewässern geschehen war (Krause, S. 198 ff. und Toeche, S. 336 ff.). Umsomehr muß man sich wundern, daß Friedrich nicht schon am 16. November, sondern erst in letzter Stunde, am 19. November, sich an den Papst mit einem Schreiben wendete, auf daß auch von dieser Seite die Einmütigkeit der Seestädte erwirkt und Venedig zur Neutralität verhalten werde. Aber Friedrich konnte eben auch auf die Haltung der Kirche wenig bauen. Die Aussöhnung war ja doch nur oberflächlich gewesen und Rom grollte von neuem: wegen der sicilischen Sache und überhaupt wegen der steigenden Macht des Kaisers. Sollte die Kirche sie noch steigern helfen, gestatten, daß der Kreuzzug ein anderes Ziel als das ursprüngliche verfolge? Wenn Papst Innocenz III sich mit den Resultaten des lateinischen Kreuzzugs abfand, so waren auch die Akteure desselben ganz anders in Obödienz als die Staufen. Wenn Friedrich so die mögliche Haltung der Seemächte und der Kirche erwog, mußte ihm doch wohl die Ausführbarkeit des Unternehmens bedenklich erscheinen, namentlich wenn Venedig wirklich eine Gegenaktion betrieb. Und übersieht man die Lage der Dinge im Winter und Frühjahre 1190, so findet man das bestätigt: von einem Wirken der Kirche zu Gunsten des Unternehmens ist nirgends etwas zu verspüren. Die Mandatsträger Heinrichs hatten sich sicherlich nach Italien begeben (vgl. auch BZ. S. 304, N. 3); aber im März 1190 hatten sich nur pisanische Gesandte mit Hilfsangeboten am Hellespont eingefunden und die feindselige Haltung venezianischer Kauffahrer im Hellespont (Ende März, A 55, 7—28) zeigt, daß Venedig nur mit Mühe neutral zu bleiben vermochte, daß dort vielleicht noch eine ganz andere Aktion hätte eintreten können, wenn eben nicht unterdessen Isaak mit Friedrich den Frieden geschlossen hätte.

Wie stand es nun mit der Landmacht Friedrichs? Das Kreuzheer, 90- bis 100000 Mann stark, darunter 20000 Ritter, hatte Friedrich später, als es Ernst zu werden schien, ganz gerne durch serbische und walachische Hilfstruppen, deren Bereitschaft in der Stärke von 60000 Mann A (53, 12) so stolz hervorhebt, verstärken wollen. Das war im Dezember und Januar. Im November hatte Friedrich darauf verzichten zu können geglaubt und sie überhaupt noch nicht in Aussicht genommen, vermutlich auch darum, weil er König Belas Argwohn nicht noch mehr steigern wollte.

Dieser ebenso kluge wie ritterliche König war am byzantinischen Hofe erzogen worden, war der Schwiegervater Isaaks geworden und hatte in Ungarn manches nach byzantinischem Vorbilde eingeführt. Zu diesen geistigen und persönlichen Banden gesellte sich eine starke Interessengemeinschaft mit Byzanz gegen Deutsche und Slaven. Bela konnte es nicht gleichgültig sein, wenn auf der einen Seite das griechische Bollwerk gegen die Slavenflut Schaden nahm, auf der anderen Serben und Bulgaren Vasallen Deutschlands wurden, nachdem sich vor kurzem (im Sommer 1189) Friedrichs Protektion auch im Fürstentum Halics in einer für Bela empfindlichen Weise fühlbar gemacht, da ihr die Ansprüche seines Sohnes Andreas zum Opfer gefallen waren.[1]) Mit Herzog Leopold von Österreich stand Bela ohnedies im Streit, weshalb jener nicht am Kreuzzuge teilgenommen hatte. Unter solchen Umständen ist die Gastlichkeit Ungarns dem Kreuzheer gegenüber nicht hoch genug zu schätzen als Beweis der Mäßigung Belas; freilich tat auch Friedrich das Seinige, um Ungarn wieder in Deutschlands Interesse zu ziehen; gewiß war er es, der die Verlobung seines Sohnes Friedrich mit der Tochter Belas herbeiführte; Bela schien sich sogar in einer Vermittlerrolle zwischen Friedrich und Isaak Angelos zu gefallen (s. oben S. 49, N. 2 und BZ. S. 319). Aber der Anschluß der Serben und Bulgaren an Friedrich und die aus diesem Anlasse hervorgegangene Wühlarbeit Isaaks hatte gerade im November die Stimmung Belas für Friedrich bedrohlich erscheinen lassen. Bela hatte erst vor kurzem die Distrikte Branitschewo und Nisch im Kriege gegen Andronikos an sich gebracht, sie aber als Mitgift seiner Tochter wieder an Isaak zurückgegeben (Fischer, S. 75). In einem Grenzlande, das er selbst schon in seiner Gewalt hatte, konnte er die Bewegung der Slaven nur mit eifersüchtigem Auge verfolgen. In Wirklichkeit trat Bela freilich nie aus seiner neutralen Stellung hervor; selbst seine Verstimmung auf

1) Vgl. Huber, Geschichte Österreichs I, S. 373 f.; darnach führte Bela selbst noch 1189 und 1190 den Titel 'rex Galaciae'.

die Nachricht vom Falle Dimotikas führte nur zu einem für Friedrich Vertrauen zeugenden Schritte, indem er dem deutschen Gesandten, dem Kleriker Eberhard, ein Schreiben an Isaak zur Vermittlung mitgab, das diesem Vorwürfe wegen seines dem Reiche schädlichen Trotzes machte (A 46, 28 ff.). Er nahm also um Weihnachten 1189 wiederum eine vermittelnde Stellung ein. Aber im November konnte Friedrich doch nicht so genau ermessen, wie sich Bela gegenüber einem deutschen Vorstoße gegen Byzanz verhalten würde, und mußte besorgen, daß die Ungarn, ohne mit dem Kreuzheere in Berührung zu kommen, eine Diversion gegen die Serben und Bulgaren zu Gunsten Byzanz' wagen, so deren Streitkräfte binden möchten.[1])

Also so leicht und unbedenklich konnte Friedrich im November 1189 der Sturm auf Byzanz nicht erscheinen. Welche Folgen ergaben sich, wenn er nicht gelang oder sich in die Länge zog? Einem Manne in seiner besten Schaffenskraft mochten wohl nicht so viele Bedenken den Entschluß erschweren. Wir haben es aber damals in Friedrich nicht mehr mit dem Lombardenbekämpfer zu tun.

Und selbst wenn das Unternehmen gelang! War der Preis auch der opfervollen Anstrengungen wert? Bestand er in der leichteren Durchführung des Kreuzzuges, so hoffte Friedrich diese auch durch die Okkupation ganz Griechenlands mit Ausnahme von Konstantinopel erzwingen zu können; bestand er aber im Besitze des Reiches und Konstantinopels selbst, so ist es wenig wahrscheinlich, daß Friedrich diesen Besitz anstrebte; hat er doch nach der so glanzvollen Okkupation des Winters nicht mehr von Byzanz gefordert, als was er schon am 29. Oktober gefordert hatte, abgesehen davon, daß man eine gewisse Loyalität und Respekt vor dem ehrwürdigen Reste klassischer Kultur bei dem feingebildeten staufischen Kaiser voraussetzen darf. Man sage nicht, Friedrich sei daran gewesen, mit der Erwerbung Unteritaliens auch die normannische Tradition gegen Byzanz zu erben. Mit jener Erwerbung wollte sich Friedrich nur mit einem Schlage eines gefährlichen Rivalen auf italischem Boden entledigen und gleichzeitig dem Papsttum den bisherigen kräftigen Rückhalt entziehen. Im übrigen war er Sicilien und seinen nationalen Wünschen so fremd geblieben, daß er kaum daran denken mochte, an dem festgefügten Komplex politischer Anschauungen seines gereiften Alters noch eine so umfassende Änderung,

1) An einem Vorwande konnte es bei der Unruhe der Balkanvölker nie fehlen; übrigens konnte der Umstand dienen, daß die seitens Isaaks an Bela zu leistende Entschädigungssumme für die abgetretenen Distrikte illusorisch geworden war, weil eben die Walachen (Bulgaren), die für sie hatten aufkommen sollen, im Aufstande waren (Fischer, S. 75).

wie sie die Erwerbung Konstantinopels mit sich brachte, vorzunehmen. Man kann sagen, Friedrich hätte sich auch nach der Eroberung der Stadt lediglich begnügt, in aller Ruhe nach Syrien zu ziehen, und Isaak wieder sein ganzes Reich gelassen. Wozu also Byzanz erobern? Gerade weil die deutsche Kaisermacht an so vielen Punkten bestritten war, weil in Unteritalien eine schwierige Aufgabe harrte, weil man die Normannen durch vorzeitige Besitzergreifung von Byzanz nicht reizen durfte, weil man durch eine neue Lehensherrschaft in Ostrom nicht ein neues Problem schaffen durfte, mußte Friedrich förmlich ein Gegner des Projektes sein. Wenn Friedrich dennoch das byzantinische Projekt vertrat, so kann das nur in dem Gedanken geschehen sein, daß es zu diesem letzten Auswege nicht kommen werde. Und daß er da nur eine Sache vertrat, die zum Herzenswunsch für den größten Teil des Heeres geworden war, der er selbst aber ziemlich kühl gegenüberstand, beweist sein ganzes Verhalten in jenen Novemberwochen und sein Brief vom 16. November.

Welche Wandlung! Die Fürsten, die den Kaiser in seiner Schaffenskraft, im Kampf um die deutschen Hoheitsrechte in Italien im Stiche gelassen haben, drängen nunmehr den alternden Kaiser zum Krieg gegen Byzanz — ein Widerspruch, der weniger in der Erstarkung der Reichsidee seine Erklärung finden dürfte, als im Egoismus der fürstlichen Teilhaber an der Kreuzfahrt und in der weltlichen Entartung des Pilgergeistes, die man in Klerikerkreisen so sehr beklagte. Zeigt sich ja doch auch jetzt noch der erstarkten Königsgewalt Friedrichs gegenüber der Fürstenrat so mächtig, daß er entscheidend in den Gang der Ereignisse eingreift; daß dennoch zwischen dem Umgestüm der einen und dem hartnäckigen Mißtrauen der anderen Seite Friedrich den Weg nach Syrien fand, ist ein Erfolg seiner staatsmännischen Kunst: beharrlich in der Hauptsache dringt er dadurch vor, daß er sich im geeigneten Augenblick auch entgegenkommend, nachgiebig zeigte — nach beiden Seiten hin —, ohne sein eigentliches Ziel aus den Augen zu verlieren. So beherrscht er vollständig die ganze Sachlage, ohne daß man sagen könnte, daß er dabei eine klare Übersicht der byzantinischen Verhältnisse und Kenntnis Isaaks Angelos besessen hätte. Erst zuletzt scheint Friedrich diesen Charakter als widerspruchsvoll und launenhaft erkannt zu haben; denn er gewann kein Vertrauen mehr zu ihm, selbst als Isaak sich während und nach dem Friedensschlusse loyal, ja hyperloyal zeigte.

Nikolsburg (Mähren). **K. Zimmert.**

Der Aufstand der kandiotischen Ritterschaft gegen das Mutterland Venedig. 1363—65.

I. Teil: Abhandlung.

1. Vorgeschichte.

Mit Ausnahme Gerlands[1]) haben die bisherigen Darsteller des Abfalls der kandiotischen Ritter von ihrem Mutterlande Venedig, nach Zinkeisen „vielleicht eine der interessantesten Erscheinungen für die Philosophie der europäischen Staatengeschichte"[2]), sich nicht bemüht, das Ereignis auf seine ursprünglichen Beweggründe zurückzuführen; sie leiten die Revolution ein mit der Aufzwingung eines neuen Hafenzolles durch Venedig, also ohne auf einen ursächlichen Zusammenhang mit frühern Geschehnissen einzutreten. Romanin führt an, daß seit langer Zeit eine tiefgehende Unzufriedenheit die Gemüter aufregte, erwähnt den Hafenzoll und geht dann über zur Revolution.[3]) Ganz ähnlich verfährt Hopf in seiner Geschichte Griechenlands im Mittelalter.[4]) Versuchen wir, den Aufstand, besonders auch die Vorgeschichte, soweit sie sich aus dem gebotenen Material herauslesen läßt, klarzulegen. Wertvollen Aufschluß darüber geben uns, namentlich für das Jahr 1363 (vgl. den Anhang), die Quaterni bannorum aus dem Archiv des Herzogs von Kandia, deren erster, von uns benutzter Band die Jahre 1313—1374 umfaßt, und die Secreta Collegii. Die Secreta Collegii 1363—68, aus denen wir die bedeutendsten Urkunden, die Maßnahmen Venedigs betreffend, im Anhang ebenfalls bringen, hat Romanin in seiner Geschichte Venedigs (vol. III, p. 219 ff.) und Hopf in seiner Geschichte Griechenlands im Mittelalter (Bd. 86, p. 175 ff.) für die Dar-

1) Vgl. die Bemerkungen zur Vorgeschichte des Abfalls bei E. Gerland: „Das Archiv des Herzogs von Kandia im Königl. Staatsarchiv zu Venedig", Straßburg, Karl J. Trübner 1899, p. 43 (zitiert Gerland: Archiv) und „Kreta als venez. Kolonie 1204—1669", Histor. Jahrbuch der Görresges. 1899.

2) Zinkeisen: Geschichte des Osman. Reiches IV, p. 612.

3) Romanin: Storia documentata di Venezia, vol. III, p. 175 ff.

4) Ersch und Grubersche Encyclopädie, Bd. 86, p. 175 ff.

stellung der Aktion der Kandioten verwertet, soweit dies in einer gedrängten Übersicht geschehen konnte. Für die Schilderung der Maßnahmen der Venezianer, über die der Band wertvolle Aufschlüsse erteilt, ist er unbenützt geblieben. Dann haben wir natürlich in ausgiebiger Weise aus den Chroniken des Laurentius de Monacis und des Flaminius Cornelius[1]) geschöpft, sowie aus den Dokumenten Noirets[2]), aus den Regesti dei Libri Commemoriali della Rep. di Venezia[3]) und den Urkunden zur ältern Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig von Tafel und Thomas.[4])

Aus den administrativen Erlassen der Herzoge von Kandia erhellt, daß sich die koloniale Abhängigkeit am fühlbarsten in dem ziemlich hoch bemessenen Steuerdrucke äußerte. Venedig beanspruchte für sich das Salz- und Getreidemonopol, verlangte eine Personalquote pro Kopf — zahlten doch sogar die Villani eine Jahressteuer von einem Perper —, forderte Abgaben von den in den Häfen Kandias stationierten Schiffen, erhob den Octroi für die Waren und bestrafte jede Tarifübertretung aufs strengste mit Geldbußen und Konfiskation der Güter.[5]) Im Jahr 1304 wurde z. B. bestimmt, daß jeder Zollbetrug mit Einzug der Ware und einer Geldbuße vom doppelten Werte derselben geahndet und das Schiff, das verbotene Ware vermittle, von der Regierung mit Beschlag belegt werde.[6])

Die große Entfernung der Kolonie vom Mutterlande — brauchte doch eine Galeere für die Fahrt einen Monat — war so wie so dazu angetan, eine allmähliche Entfremdung der Inwohner und ein Erwachen der Selbständigkeit herbeizuführen. Es geht dies auch deutlich aus den Beschwerden hervor, welche die kandiotischen Lehensleute vom Jahr 1304 regelmäßig an die Zentralregierung richteten und welche ein sprechendes Bild von der wirtschaftlichen Lage der Insel bieten.[7]) Eine erste Ursache der Unzufriedenheit lag im gebundenen Besitzstand der Güter. Im Laufe der Zeiten hatte sich der Grundsatz ausgebildet, im Be-

---

1) Das Nähere bei Gerland: Archiv p. 3 und 4.

2) Documents inédits pour servir à l'histoire de la Domination vénitienne en Crète de 1380—1485. Paris 1892.

3) von Predelli, Venezia 1876 ff. vol. I—IV in den Monumenti storici.

4) In den Fontes Rerum Austriacarum II, Diplomata et acta, Bd. 12, 13, 14; die Fortsetzung von Thomas in den venez. Monumenti storici Serie I vol. IV und IX.

5) Ich bereite aus den Libri bannorum eine Urkundensammlung vor, die in die Verwaltung Kretas im 14. Jahrhundert einen interessanten Einblick gewährt. Vgl. zu Obigem Noiret a. a. O. Introd. p. XVI.

6) Commem. Tom. I, Libro 1, N. 220.

7) Gerland: Archiv: de coniunctione seruentariarum, de feudatis Canee, de feudatis Candide, de debitis feudatorum p. 44 ff., vgl. auch Thomas I p. 108.

sitzstand keine Änderung eintreten zu lassen, die Güter mehrerer Besitzer namentlich nicht in eine Hand zu vereinigen.[1]) Eine Zusammenziehung mehrerer Lehen in eine Hand war nun aber durch die vielen Kriege[2]), die manchem Gehöfte den Besitzer geraubt, zum drängenden Bedürfnis geworden. Deshalb stellte die Universitas militum Kretas im Jahr 1304 das Gesuch, die Vereinigung von drei oder sechs Serventarien (Fußgängerlehen) in einen Besitzstand zu gestatten, und Venedig gab seine Zustimmung unter der einschränkenden Voraussetzung, daß die persönliche Waffenpflicht zu Pferde bestehen bleibe.[3]) Das Verlangen muß sich später wiederholt haben, denn im Jahre 1316 schrieb der Herzog Fantino Dandulo nach Venedig, man möchte das Gesuch für Vereinigung von Serventarien abschlagen.[4])

Die übrigen Ursachen sind in der sozialen Stellung der Kandioten begründet. In jeder Kolonie spielen die öffentlichen Steuern eine wichtige Rolle. Die Lasten der Kretenser beruhten auf persönlicher Dienstleistung und in beträchtlichen Naturalgaben, bestehend in dem Getreidedrittel, und in Geldsteuern. Die erstere empfand man nicht als eine sehr drückende Einrichtung, wenn man sich auch gelegentlich dagegen beschwerte[5]), wohl aber die beiden andern. Das Getreidedrittel wurde jeweilen nach der Größe des Saatackers und dem mittleren Ertrag der Felder zum voraus bestimmt. In schlechten Jahren umfaßte es somit die ganze Ernte, was nicht nur zu lauten Klagen Anlaß bot, sondern häufig zum gänzlichen Verlassen der Getreidekulturen führte.[6]) Die Geldsteuer fand ihre Verwendung in erster Linie im Unterhalt der Kreuzerflotte gegen die Türken. Im Jahr 1344 legten die Lehensleute Beschwerde ein, denn die Flotte komme doch in erster Linie dem Handel und nicht der von ihnen vornehmlich gepflegten Landwirtschaft zu gute, weshalb sie es als eine Ungerechtigkeit empfänden, wenn man sie mit der vollen Hälfte der Summe (3000 Perper) belaste, während nur ein Viertel von den Bürgern in und außerhalb der Stadt und den

1) In dem Instrumentum promissionis coloniae Venetorum in Cretam missae, Tafel und Thomas a. a. O. II, Bd. 13 p. 136, und in der Augmentatio militiarum Crete, ebenda p. 234 ff., sind die Bestimmungen noch sehr vage gehalten: „quod possessiones nostras nec uendere nec alienare debemus, nisi Venetis, et eis etiam non sine consensu Ducis et maioris partis conscilii.

2) Durch das ganze 13. Jahrh. bis in die Mitte des 14. hinein zog sich eine fast ununterbrochene Kette von Aufständen der Einheimischen gegen das venezian. Regiment; vgl. Creta Sacra Flaminii Cornelii III. Teil, zitiert Creta S.

3) Gerland: Archiv p. 44 und Creta S. III, p. 306.

4) Commem. Tom. I, Libro 1, N. 686.

5) Urk. bei Gerland: Archiv p. 54.

6) Noiret a. a. O. Introd. p. VI.

Juden, also von den Kaufleuten der Insel aufgebracht werde. Venedig ging auf die Beschwerde insofern ein, als man den Rittern den Rat erteilte, die Abgaben auf gerechtere und rationellere Weise als bisher unter die Lehensleute zu verteilen und rechtzeitig mit dem Einzug zu beginnen. Im übrigen wollte es auf die 1500 Perper der nicht ritterlichen Landbewohner verzichten, vorausgesetzt, daß die herzogliche Regierung in Candida damit einverstanden sei.[1]) Schon im Jahr 1326 hatte die Universitas feudatorum beim Dogen Klage geführt über Neuerungen in der Jurisdiktion, Einräumung von Rechten an die Villani, aus denen ihnen Schaden erwachse, über das Verbot der Besammlung und die Art der Steuerentrichtung.[2])

In engem Zusammenhang mit der Geldsteuer steht eine andere Einrichtung, welche die Lehensmannschaft als ungerecht erachtete. Bis zum Jahr 1323 hatten die Ritter, den Verhältnissen gemäß, die aus den Zeiten der ersten Besetzung der Insel datierten, den Fußsoldaten einen bestimmten Sold auszuzahlen. Da dieser bei der prekären Lage der Ritter sehr oft ausbleiben mochte, hatte die Regierung verfügt, daß dieser Sold in die Staatskasse einzuzahlen und aus dieser die Knappen zu belöhnen seien. Dagegen verwahrten sich die Lehensleute und benützten den Anlaß, gegen eine andere Ungerechtigkeit Sturm zu laufen.[3]) Ein Erlaß des Ducha zielte dahin, die griechischen Hörigen, die ins Gefängnis kamen, von ihren Besitzern und nicht wie bis dahin von Almosenspendern speisen zu lassen. Viele arme Lehensleute bezeichneten diese neue indirekte Auflage als unerschwinglich und bemerkten in der Eingabe vom Jahre 1325, sie würden ihren Hörigen und Sklaven die Frechheiten lieber verzeihen, als sie auf eigene Kosten einsperren lassen. Die Zentralregierung beharrte auf ihrem humanen Vorgehen und schlug 1349 den Rittern auch das Recht eigener Bestrafung aus.[4])

Andrerseits dürfen wir nicht unbeachtet lassen, daß venezianische Beamte ihre Untergebenen durch unvernünftige Härte perhorreszierten. So beschwerten sich im Jahr 1316 der Herzog Fantino Dandulo und seine Räte über die gewaltsame Rücksichtslosigkeit, mit der die von Venedig hergesandten Kastellane ihren Administrierten gegenüber verfuhren.[5]) Die Ritter beklagten sich beim Dogen ebenfalls darüber,

1) Urk. bei Gerland: Archiv p. 54. 2) Commem. Tom. II, Libro 3, N. 81.
3) Creta S. IV, p. 308. 4) Gerland: Archiv p. 48 und 57.
5) Commem. Tom. I, Lib. 1, N. 685 u. II Lib. 4, N. 317: Kastelle bestehen im Jahr 1349 in Malvicino, Milopotamo, Bicorno, Contar . . . [Contarini?], Selino, Pregiotisa, Castelnuovo, Bonifacio, Belvedere, Temene, Pediada, Mirabello, Giustiniani, Monforte und Gerapetra. Vgl. auch Creta S. IV, p. 307 u. Thomas I p. 99.

daß zur Zeit des Herzogs Hermolao Zusto (1293) der Rat der Pregadi den Auszug aus den im östlichen Winkel der Insel gelegenen Gehöften der Höhen von Lassithi anbefohlen habe, weil die dortigen Griechen mit einem Aufstand gedroht hätten. Durch diesen Auszug hätten sie Schaden erlitten, der nie vergütet worden sei. Unter dem Ducha Marcus Dandulo seien mehrere Lehensgüter vergeben und eine große Zahl von Hörigen freigelassen worden; zum Schaden des Staates seien Gehöfteabtretungen erfolgt und während des Aufstandes des Alexius Kalergi (1282—1299) hätten sich ganze Striche der Insel zum Schaden der Betroffenen entvölkert. Die Regierung ließ die Angelegenheit untersuchen, aber nur an Vereinzelte Entschädigungen entrichten.[1]) Auch der Rektor von Chanea, das in der Geschichte Kretas eine Sonderstellung behauptet[2]), stellte 1302 in der Kommission des Enrigaccio Gradenigo das Gesuch, die Lehen mit Gütern und Hörigen zu kompletieren, Besitzungen zu verschenken, um die entvölkerten Territorien wieder zu kolonisieren, einen Hafen zu erstellen, die Bastarde von allen Feuda und Ämtern auszuschließen, in Chanea Camerlenghi zu ernennen, außerhalb der Stadtmauern das Öffnen von Läden und Schenken und das Einschleppen fremder Weine in die Stadt zu verbieten. Dafür sei die Stadt gewillt, in Friedenszeiten jährlich 3000 Maß Getreide zu steuern.[3])

Der Keim unversöhnlicher Zwietracht schlummerte in den mißlichen Agrarverhältnissen, speziell im Getreidebau und den Preisbestimmungen. Die Landwirtschaft des 14. Jahrhunderts umfaßte fast ausschließlich Weide-, Wein- und namentlich Getreidebau. Indem nun zeitweilig gewisse Strecken, so besonders die Ebene von Lassithi, die man gerne als Aufstandsherd bezeichnete, ohne Rücksicht auf ihre Ertragsfähigkeit durch Regierungsdekrete brachgelegt wurden, war Kreta nur in guten Jahren im stande, sich ausreichend zu verproviantieren. Die eingeheimste Frucht durfte aber in kleineren Quantitäten nur auf der Plathea von Candida verkauft werden.[4]) Die Regierung beanspruchte für sich von vornherein gegen Bezahlung das nötige Maß zur Verproviantierung der Flotte, der Kastelle[5]), und der Rest durfte, wenn er klein war, von den Konsumenten zu bestimmten Preisen erschwungen werden.

1) Commem. Tom. I, Lib. 1, N. 349—355.

2) Vgl. die Concessio Canee 1252, Diplom. v. Tafel und Thomas a. a. O. II, Bd. 13, p. 470 ff.

3) Commem. Tom. I, Lib. 1, N. 90. Thomas I p. 3, 4 u. 99.

4) Gerland: Archiv p. 48.

5) Vgl. Instrumentum promissionis coloniae Venetorum in Cretam missae vom Jahre 1211, Tafel und Thomas a. a. O. II, Bd. 13, p. 136 ff., und Augmentatio militiarum Cretae vom Jahr 1222, ebenda p. 234.

Die Lehensleute, vor allem aber die Bauern gerieten infolge der ewigen Fehden und öfterer Erdbeben in starke Verschuldung, so daß die Regierung den Zinsfuß schon im Jahre 1338 auf 12%, dann, als 1343 die Staatsschuldner Frist verlangten[1]), im Jahre 1344 auf 10% und später auf 8% herabsetzte.[2]) Aber diese Maßregel scheint zu wenig eingreifend gewesen zu sein. Wir finden durch das ganze 14. Jahrhundert hindurch bis ins 15. hinein fortwährend Schwankungen zwischen Überfluß und Mangel, zwischen Ausfuhr und fremder, sogar sizilianischer Zufuhr an die hungernde Bevölkerung.[3])

Mitten in dieser mißlichen wirtschaftlichen Lage der kandiotischen Lehensleute, von denen überdies die meisten gegen Venedig wegen nicht berücksichtigter Beschwerden ergrimmt waren, mußte die Verfügung eines neuen Hafenzolls wie Hohn und Spott klingen. Die Bestimmung kam in einem Moment, wo die Hand den Degengriff schon erfaßt hielt. Titus Venerio, ein einflußreicher Ritter von Candida, war im Amt eines Kapitäns gegenüber dem jüngern Donatus Dandulo zurückgesetzt worden. Dazu kam die beleidigende Antwort eines Ratsmitgliedes, der auf das Verlangen der Einheimischen, man möchte nach Venedig 20 Savi zur Beschwerdeführung absenden, höhnisch entgegnete, er hätte nie geglaubt, daß Kandia so viele Weise zähle.[4]) Nun sollten sich die Kandioten einen neuen Zoll für die Wiederherstellung des Hafens gefallen lassen. Die Antwort war die Revolution.

2. Die Revolution.

Der Hafen von Candida, im Osten und Süden natürlich abgegrenzt, war mit großen Kosten gegen Norden und Westen durch künstliche Dämme abgeschlossen worden, die, vom Wellengang stetig benagt, fortwährenden Reparaturen unterworfen waren. Da sich die Stadt zum Hafen senkt und die winterlichen Regengüsse den Straßenkehricht in den Hafen schwemmten, so mußte derselbe öfters ausgebaggert werden. Schon im Jahr 1356 war vom Senat die Forderung gestellt worden, die Kosten der Reparation durch eine Extrasteuer von den kretensischen Lehensleuten zu bestreiten. Eine nach Venedig abgeschickte Gesandtschaft aber hatte das Unheil noch beschwören können, indem sie darauf hinwies, daß sie Venedig im letzten Kriege gegen Genua (1354) getreulich unterstützt hätten und auch die früheren Hafenarbeiten ohne Steuerplackerei möglich gewesen seien.[5])

1) Creta S. IV, p. 312. 2) Urk. bei Gerland: Archiv p. 52 ff.

3) Liber bannorum A. 1323 N. 30, 1327 N. 1. 2. 3, 1335 N. 5 und Noiret p. 9, 36, 82, 102, 225, 329 etc.

4) Monacis p. 174. 5) Urk. bei Gerland: Archiv p. 59.

Im Sommer des Jahres 1363 verfügte der Doge Laurentius Celsi in Venedig, daß die Stadt Candida für die periodische Reinigung des Hafens und die Ausbesserung der Dämme einen jährlichen Extrazoll zu entrichten habe.[1]) Als die Ritter am 8. August 1363 von diesem neuen Steueredikt Kunde erhielten, widersetzten sie sich demselben wie ein Mann; denn sie waren überzeugt, daß die Steuerauflage doch mehr Venedig und seinen Kaufleuten als den meistenteils Ackerbau treibenden Inselbewohnern zu gute komme. Der Herzog Leonardus Dandulo und die beiden Räte Jacobus Diedo und Stephanus Gradonico beriefen 20 der Renitenten zu einer kurzen Beratung zusammen und befahlen ihnen am Schluß derselben, sich der neuen herzoglichen Verfügung zu unterziehen. Die Antwort lautete entschieden ablehnend. Noch am gleichen Tage vereinigten sich 70 Ritter in der Kirche des heiligen Titus und ließen durch Marcus Gradonico genannt Spiritellus, Michael Faledro und Andreas Pantalio der Regierung sagen, sie wichen keinen Fuſs breit zurück, bis 20 Savi aus ihrer Mitte in Venedig Beschwerde führen dürften. Wenn die Regierung nicht darauf eingehen wolle, so würden sie zum Aufstand schreiten. Der Herzog aber blieb unerbittlich standhaft, ließ die Hafenzölle öffentlich publizieren, verlangte unbedingten Gehorsam und sandte den Gastaldio zu den in der Tituskirche Harrenden mit dem Befehl, bei Todesstrafe und Einzug der Güter ruhig auseinanderzugehen.

Ein Häuflein Getreuer[2]), das die neue Steuer recht und billig fand, riet der Regierung, die 50 venezianischen Matrosen im Hafen aufzubieten und, mit den Anhängern aus dem Volke vereint, die Plathea besetzen zu lassen. Der Herzog unterließ es aus Furcht, die Gegner zu reizen und zum Äußersten zu zwingen. Am nächsten Tag aber setzte die Revolution gleichwohl ein. Ritter mit ihren Dienern, Soldaten und bewaffnetes Volk bestürmten am Morgen des 9. August den Regierungspalast und versuchten, das Haupttor einzurennen. Gleichzeitig kletterten einige verwegene Gesellen von den benachbarten Dächern auf den Palast, um von oben einzudringen. Der Herzog stellte sich vor das geöffnete Tor und rief den Revoltierenden zu, bei Todesstrafe nach Hause zu gehen und sich ruhig zu verhalten. Vergebliches Bemühen. Titus Venerio, der Wütendste unter allen, schleuderte dem

1) Venedig hat später die Summe für die Reparaturen des Hafens zuweilen vorgeschossen und wieder einkassiert: Quaterni bannorum 25. Juni 1372 N. 99 und Noiret a. a. O. 1392 p. 60.

2) Es waren: Franciscus Caravello, Johannes Abramo, Dominicus Dono, Marcus Cornario, Nicolaus Caucho, Marcus Angelus, Nicolaus Pascaligo u. einige andere: Monacis p. 173.

Herzog ein „Stirb, du Verräter!" ins Gesicht. Andreas Cornario und Michael Faledro packten den Herzog und die zwei Räte und schleppten sie gefangen weg.

Die Venezianer, die sich im Hafen befanden, liefen bewaffnet gegen die Pforte Candidas, wo sie von den Rebellen sofort abgefangen wurden.

Der Aufstand verbreitete sich in kürzester Zeit über die ganze Insel. In Chanea, Rethimo, Sittia und anderen Hauptfesten erhoben sich die Rebellen nach einheitlichem Plane. Victor Pisani und Nicolaus Polani, die Rektoren von Chanea und Rethimo, wurden in die Kerker Candidas geschleppt, die Herrschaft von Chanea an Titus Venerio übergeben. Den Marcus Gradonico proklamierten die Rebellen zum Gubernator und Rektor der Insel, Franciscus Mudazzo, Marcus Fradello, Andreas Pantalio und Bartholomaeus de Grimaldo zu seinem Hofrat. Auf allen öffentlichen Gebäuden wurde die Standarte von St. Marcus heruntergerissen und das Bild des heiligen Titus, des Beschützers der Insel, aufgepflanzt. Ein unglücklicher Zufall wollte es, daß die Fahne mit der Figur des Titus auf dem Glockenturm verkehrt, die Füße nach oben, herausgehängt wurde, was viele vom Abfall zurückschreckte. Gleich am ersten Tage seiner Regierung erließ der Rebellenherzog ein Dekret, das die griechische Religion der katholischen gleichstellte. Wenn er dadurch und durch die folgenden Dekrete die Griechen für sich gewann, suchte er andrerseits durch Amnestie auch der schwersten Verbrechen, wie Mord, Raub und Diebstahl, einen ergebenen Truppenkörper zu bilden, denn die Verbrecher mußten sich für 6 Monate zum Kriegsdienst ohne Sold verpflichten. Die Proclami oder Verordnungen lösten sich in rascher Folge ab[1]): Jeder konnte, bei wem und wo er wollte, Geistlicher werden, alle Venezianer sollten vor der Regierung erscheinen und sich einschreiben lassen, der Besuch der gefangen gesetzten Regierung und der Rektoren wurde bei strenger Strafe untersagt, die kretensischen Schiffe mufsten die Fahne des hl. Titus an Stelle des Banners von S. Marco aufhissen, frühere, das Gewerbe einschnürende Verbote wurden aufgehoben, ein neuer Zolltarif erlassen, in der Stadt das Tragen von Waffen auch des Nachts gestattet, in der Vorstadt nur am Tage, alle waffenfähigen Bürger Candidas aufgefordert sich mit Waffen auszurüsten.

1) Vgl. Anhang: Liber bannorum 13.—31. August 1363. Aus den Angaben des Laurentius de Monacis über die Verordnungen des Rebellenherzogs entnehme ich, wenn sie auch nur kurz sind, daß er den Liber bannorum benützt hat. Vgl. p. 174 u. 175 mit meinen Proclami im Anhang. Damit glaube ich die bis dahin offen gelassene Frage, ob er aus dem Archiv des Herzogs von Candia geschöpft habe, bejahen zu dürfen. Die letzten Zweifel über die Brauchbarkeit seiner Chronik dürften damit verschwinden.

Jacobus Mudazzo richtete an seinen zum Rat des Rebellenherzogs erwählten Bruder Franciscus folgende Worte: „Du hast gegen das Vaterland und dein eigenes Blut rebelliert. Wehe dir! Du bist kein Ratgeber, sondern ein Mörder!" Die Umstehenden ermahnte er, Venedig treu zu bleiben. Nach einigen Tagen wurde Georgius, sein einziger Sohn, auf offener Straße vom Pöbel ermordet.[1])

Zur Bewachung des Golfes befanden sich bei den venezianischen Galeeren auch drei von Candida, deren Befehlshaber Franciscus de Molino und Matthaeus Mudazzo samt der Bemannung durch den Kapitän des Golfes nach Venedig befördert und gefangen gesetzt wurden. Der dritte, Leonardus Gradonico genannt Bajardus, war abwesend. Als er bei seiner Rückkehr vernahm, daß sein Geschlecht zu den Rebellen hielt und Marcus Gradonico sich zum Herzog emporgeschwungen, ging er zu den Revoltierenden über. Der Venezianer Johannes von Zara aber bestieg sofort im Hafen von Candida ein kleines Schiff, um den Kastellan von Mothon von dem Aufstand in Kenntnis zu setzen.

3. Die Maßnahmen Venedigs.[2])

Die Kunde von der Erhebung der kandiotischen Ritter, die durch ein ankonitanisches Schiff von Kreta am 10. September und durch Briefe der Kastellane von Coron und Mothon und des Bailo und Kapitäns von Negroponte nach Venedig getragen wurde[3]), versetzte die Regierung in starren Schrecken. Der Senat war sofort entschlossen, vor Anwendung der Waffengewalt jedes Versöhnungsmittel zu versuchen. Er ordnete am 12. September 1363 sechs Galeeren mit den fünf Gesandten oder Provisoren Andreas Contareno, Petrus Zane, Franciscus Bembo, Johannes Gradonico und Laurentius Dandulo ab, mit der Instruktion[4]), ihre tiefe Verwunderung über die ausgebrochene Revolution zu äußern, die Rebellen zu erinnern, daß sie Fleisch von ihrem Fleisch und Blut von ihrem Blute seien und daß man für sie in allen Nöten Hab und Gut aufs Spiel gesetzt habe und auch diesmal die Zollerhebung im Interesse der ganzen Insel geschehen sei. Mit milden, versöhnlichen Worten sollten sie die Wut dämpfen und den friedlichen Ausgleich herbeizuführen versuchen.

In Venedig hegte man keine großen Hoffnungen für die Unter-

1) Nach der Wiedereroberung der Insel erhielten Jacobus und seine Enkel eine Pension von 500 Perper als Dank für die erwiesene Treue; vgl. auch Creta S. IV, p. 318.

2) Nach Monacis, liber decimus p. 176 ff., Creta S. pars quarta und dem Liber Secretorum im Anhang, zitiert fol. 20v, fol. 29r etc.

3) fol. 29r. 4) fol. 20v.

handlungen, da man sich der Gefährlichkeit der Situation bewußt war. Bevor der Bericht der Provisoren einlief, wurde ihnen am 9. Oktober ein Schreiben mit verschärften Bestimmungen zugesandt.[1]) Obwohl die Wiedererlangung der Insel ohne Blutvergießen nicht ausgeschlossen sei, besonders wenn sie wohlüberlegt handelten und das Geld blinken ließen, so werde man doch zu den Waffen greifen müssen, und so sollten sie die Stellen auskundschaften, wo die Kriegsflotte landen und die Ausladung von Mannschaft und Pferden ungehindert vor sich gehen könne. Sie sollten abschätzen, wie viele Landungsplätze und wie viele Truppen nötig seien, und mit den Türken, wenn immer möglich, ohne Bedenken eine Verbindung eingehen.[2]) Auch den einflußreichen in Negroponte, Coron oder Mothon sich befindenden Griechen Georgius Scordilli sollten sie zu gewinnen versuchen.[3]) Auch sollten sie sehen, ob nicht der Hafen von Candida möglicherweise durch versenkte Schiffe gesperrt werden könnte.

Als die Provisoren vor Kandia anlangten, wurden sie von den Rebellen unter Geleitschutz schon von der Candida gegenüberliegenden Insel Standia aus in den Hafen, dann durch die Hauptstraße nach dem mit bewaffnetem Volk vollgedrängten Platz zum Palast geführt, wo sie vor dem versammelten Rat in ruhiger, milder Rede Unterwerfung verlangten. Die Antwort lautete abschlägig. Man werde die Freiheit der Insel schützen und nicht dulden, daß die alten Privilegien vom Senat aufgehoben oder verletzt würden.[4]) 100 Mann wurden sogleich zur Bewachung der Stadt, 50 weitere für den Hafen bestimmt. Die Provisoren zogen sich auf die Galeeren zurück und traten den Heimweg an. Nach dem Scheitern friedlicher Unterhandlungen blieb dem Senat kein anderer Ausweg mehr übrig, als die Insel mit dem Schwerte zum Gehorsam zu zwingen.

In Venedig schritt jetzt die Regierung zu den umfassendsten Vorbereitungen. An den Kaiser von Konstantinopel, den Papst Urban V in Avignon, den Herzog von Genua, den König Ludwig von Ungarn, an Johanna, Königin von Neapel und Sizilien, den König Peter I von

---

1) fol. 29^{r}.

2) Venedig stand mit den Türken auf schlechtem Fuss, denn noch in den Jahren 1350, 53 u. 57 hatte es mit dem Papst, dem König von Cypern und dem Spitalmeister versucht, eine Allianz gegen die Türken ins Leben zu rufen. Mas Latrie, Commerce et expéditions militaires de la France et de Venise au moyen âge, p. 109.

3) Nach Zinkeisen a. a. O. p. 638 gehörten die Scordilli im Anfang des 13. Jahrhunderts zu den 12 angesehensten Geschlechtern der Insel.

4) Creta S. IV, p. 319.

Cypern und Jerusalem, den Spitalmeister von Rhodus wurden Briefe[1]) gerichtet, worin man entweder um strikte Neutralität oder um Hilfeleistung ersuchte.

Am 9. November antwortete der Herzog Gabriel Adurnus von Genua dem Dogen Celsi, daß den Genuesen untersagt worden sei, den Aufstand irgendwie, auch nur durch Zufuhr von Lebensmitteln, zu unterstützen. Entsprechende Verhaltungsmaßregeln seien ihren Rektoren in Romania, Pera, Caffa u. s. w. überbunden worden.[2]) Ludwig von Ungarn, Johanna von Neapel, Petrus von Cypern und die übrigen Mächte antworteten vom 6.—24. November in ebenso günstigem Sinne.[3]) Der Papst schrieb am 6. Dezember[4]), er habe dem Erzbischof Petrus von Kreta anbefohlen, die Kandioten zum schuldigen Gehorsam zu ermahnen und, wenn einmal die Wurzeln des Hasses ausgerottet, die Gemüter zur Eintracht anzuhalten, damit die Ausführung des von ihm geplanten Kreuzzuges nicht vereitelt werde.[5])

---

1) fol. 31ᵛ u. 32ʳ. Nach Creta S. IV, p. 320 ff. auch an den König von Frankreich.

2) fol. 39ʳ. Creta S. IV, p. 323. Das Edikt bei Thomas II 393.

3) Creta S. IV, 321 ff. und Commem. Tom. III. Lib. 7, N. 98, 103, 104, 105, 110, 114. Thomas II 391 ff. u. 96. 4) Creta S. IV, p. 329 u. 330. Thomas II 98.

5) La France en Orient au XIVᵉ siècle. Expéditions du maréchal Boucicant par J. Delaville le Roulx, Paris, Erneste Thorin éditeur 1886, p. 118—124. Mit dem Jahre 1350 beginnen die Kreuzzugsversuche, während in der ersten Hälfte des 14. Jahrhunderts mehr unausgeführte Pläne aufgestellt werden. In Kleinasien hatten die Türken Fortschritte gemacht, Armenien bis auf einige feste Plätze unterworfen. Die Armenier richteten ihre Augen auf Cypern, wo der tatkräftige Peter I 1359 den Thron bestiegen hatte, und dieser bot gerne Hilfeleistungen an, weil er eines festen Punktes auf dem Festlande bedurfte, um den europäischen Handel mit dem Oriente zu verbinden. Peter vereinigte sich mit dem Papst, mit Genua und Rhódus, und eine starke Flotte lief in Satalia, einer Südbucht Kleinasiens, ein. Satalia und Gorighos wurden eingenommen, aber gleich nachher vom Emir so stark bedroht, daß der König von Cypern nach Westeuropa reisen und dort Hilfe suchen mußte. Im Dezember 1362 landete er in Venedig, durchzog Oberitalien, wo er wenig tatsächliche Hilfe fand, da man den Einfluß Cyperns im levantinischen Handel nicht zu stärken wünschte. Da reiste er weiter an den päpstlichen Hof nach Avignon, und dort erklärten sich der junge Philipp von Navarra, der Kardinal Périgord, viele Große und die Blume der französischen Ritterschaft für einen Kreuzzug. Diese Zusagen für ungenügend erachtend, besuchte er während zweier Jahre die größern Höfe Westeuropas, wo er überall aufs glänzendste empfangen wurde. Die politische Lage war aber nicht dazu angetan, die Fürsten für die Vorgänge im Osten zu interessieren, und so vergaß Peter I im Rausche der Festlichkeiten das Ziel seiner Reise. Unterdessen hatten die Türken Satalia umzingelt und die Küste Cyperns verwüstet. Peter fand endlich die Zeit zum Handeln gekommen, hob einige Truppen aus in der Provence, Guyenne, Lombardei, Flandern, England und Deutschland und beeilte sich, dem Oriente zuzusteuern.

Der Angriff der Venezianer sollte sich gegen das Zentrum der kretensischen Aufstellung, gegen Candida, richten. Der Senat hatte eine mächtige Flotte von 33 Dreiruderern, 18 davon mit Pferden beladen, und 12 Transportschiffen, gefüllt mit Kriegsmaschinen und Lebensmitteln, ausgerüstet und unter das Oberkommando des Dominicus Michael gestellt, dem 4 böhmische Minenleger[1]) und die 5 Provisoren Petrus Trivisano, Nicolaus Justiniano, Johannes Mocenigo, Marcus Quirino und Paulus Lauredanus[2]) beigesellt waren, um die Urteile zu fällen und die Strafen zu vollziehen. Mit eiserner Strenge sollten sie gegen die Rebellen vorgehen. Folgende 10 Rädelsführer sollten gleich im Beginn in den Kerker geworfen oder mit dem Tode bestraft werden: Marcus Gradonico der Ältere, Baiardus Gradonico, Gabriel del Abbado (Delabado), Titus Venerio, Bartholomaeus Grimaldi, Titus Gradonico, Marcus Fradello, Georgius Barbo, Theodorellus Venerio, Zanachi Rizzi. Bei etwaigen Unterhandlungen dürften keine Konzessionen gewährt, sondern alles müsse auf den Status quo ante abgestellt werden. Zeigten sich die Türken bereit, den Truppen Lebensmittel zu liefern, so solle ihnen für die ganze Zeit des Aufstandes Waffenstillstand gewährt werden. Sie durften zu ihrer Orientierung 10 kretische Sträflinge mitführen, die auch dem Senat zur Information gedient hatten. Zum Generalkapitän des Heeres wurde der kriegsgeübte Veronese Luchinus de Verme erkoren.[3])

Am 25. November wurde dem Oberanführer Dominicus Michael von Venedig aus anbefohlen, jemand in die Türkei zu senden, um wegen Lebensmittel für das Kriegsheer zu unterhandeln. Dazu solle er jedem fremden Schiff das Aus- und Einlaufen in Kandia untersagen, die dortigen Genuesen von der Neutralität Genuas in Kenntnis setzen und sie, wenn nötig, mit Geld zu gewinnen suchen. Auf der Candida

Venedig, durch den Aufstand der Kretenser in Atem gehalten, suchte diesen Zug zu verhindern; doch gelang es schließlich den drängenden Bitten des königlichen Kanzlers und des päpstlichen Legaten, die Einschiffung der Truppen im Juni 1365 in Venedig zu ermöglichen. Als Peter in Candia landete, war der Aufstand kurz vorher reprimiert worden. Von hier aus setzte sich die Flotte weiter in Bewegung nach Rhodus und Alexandrien.

1) Die vier Böhmen Konrad Schaffer, Konrad Valli, Hannus und Heinrich Siralb verpflichten sich in dem mit Lorenz de Bicquis, Gesandten des Dogen, abgeschlossenen Vertrag, mit einem Schmiedemeister und 20 Gesellen auf Kandia Minen und Gräben anzulegen. Sie erhalten 400 Goldd ukaten monatlich und haben Anspruch auf Beute und das Lösegeld der Gefangenen. Commem. Tom. III, Lib. 7, N. 125. Urk. abgedruckt bei Gerland p. 117 und vorher schon ediert von Simonsfeld, Fondaco dei Tedeschi II, Anhang 1887, p. 301.

2) fol. 54^v u. 61^r. Bei Monacis p. 178 und in Creta S. IV, p. 341 wird an Loredanos Stelle Boecius Justiniano aufgeführt.

3) fol. 61^v—62^r und Creta S. IV, p. 331. Thomas II 395.

vorgelagerten Insel Standia sollen Brunnen für die Mannschaft und die Pferde gegraben und sorgfältig bewacht werden, damit die Rebellen sie nicht vergiften oder verunreinigen.[1])

Das venezianische Kriegsheer bestand zum größten Teil aus Söldnern. Julianus de Baldachinis und Damianus hatten in mehreren Staaten Italiens, sodann in der Romagna und in den Marken, Truppen angeworben[2]), deren Ausrüstung in Panzer oder Schild, Schwert und Lanze bestand.[3]) Andreas von Oltedo suchte die deutschen und böhmischen Gebiete auf, um Soldaten anzuwerben.[4]) Triadanus Gricus, der immerhin unter dem Oberbefehl des Generalkapitäns stand, wurde das Kommando über die Kriegsflotte und deren Ausrüstung erteilt. Jede Veräußerung von Kriegsmaterial, die Benützung der Soldaten zu Küchen- und Offiziersdiensten wurde sämtlichen Offizieren untersagt. Wer im Kampf nicht alle Kräfte einsetzte, vor beendigtem Kampf zurückwich, sollte hingerichtet oder aus dem Gebiete Veneziens ausgewiesen und seiner Güter verlustig erklärt werden.[5]) Für die Quartiermeister (camerarii) Franciscus Michael und Jacobus Baroci wurden eigene Instruktionen aufgestellt über das Fassen und Austeilen des Materiellen, über das von ihnen und dem Sekretär zu führende Rechnungswesen. Die Annahme von Geschenken, sowie jeglicher Privathandel wurde strengstens verboten.[6])

Angelus Michael reiste in die Türkei, um laut der ihm übergebenen Weisung der Provisoren Lebensmittel und Pferdefutter anzukaufen. Nach seiner Instruktion mußte er über jede Ration Rechnung führen, durfte keine Geschenke annehmen oder eigene Spekulationen treiben. Der türkischen Regierung sollte er ein Geschenk übermitteln im Werte von 120 Dukaten und als Begleiter den mit den örtlichen Verhältnissen vertrauten Ozias, wohl einen Türken, mitnehmen, für den er wieder besondere Instruktionen erhielt.[7]) Einen ähnlichen Auftrag führte Johannes Geno beim päpstlichen Generalvikar Galeotus de Malatestis aus.[8]) Am 19. Januar ging an die Regierung von Cypern ein Schreiben ab, worin man die zuversichtliche Hoffnung äußerte, bis Mitte März das Heer besammelt zu haben, vorausgesetzt, daß Savoyen seine Söldner auf den vereinbarten Termin liefere.[9])

Luchinus de Verme mußte auf das Evangelium schwören, die ihm zur Seite gestellten zwei Gouverneure für die Kriegsoperationen und

1) fol. 40.

2) Nach Monacis p. 178 in der Lombardei, der Romagna und in Tuscien. Laut fol. 60r auch in Savoyen.

3) fol. 41v. 4) fol. 42r u. 44v, im Anhang weggelassen. 5) fol. 55v.

6) fol. 56v. 7) fol. 57v. 8) fol. 58v. 9) fol. 60r.

die später zu treffenden Anordnungen, ebenso wie für die Unterhandlungen die fünf als Provisoren hingesandten venezianischen Edlen insgesamt zu Rate ziehen zu wollen. Nebst einem Monatssold von 800 Golddukaten wurde ihm eine Leibwache von 100 guten Reitern und 150 Fußsoldaten, in sechs Fähnlein abgeteilt, gewährt, die er nach Bedürfnis verstärken durfte.[1])

Als die kandiotischen Rebellen von den umfangreichen Kriegsrüstungen Venedigs zur Niederwerfung der Revolution und Bändigung der Inselbewohner hörten, befiel die Anführer Franciscus Mudazzo, Andreas Cornario, Georgius de Molino, Michael Faledro ein solcher Schrecken, daß sie sich zu den Getreuen Venedigs schlugen und das Vorschreiten der Revolution zu dämmen versuchten. Auf diesen Abfall hin ließ Titus Venerio, der neue Gouverneur von Chanea, öffentlich kundgeben, daß ihm die Namen der Geächteten durch Paulus Basilio von Venedig aus heimlich zugesandt worden seien. Die Liste der Proskribierten aber hatte er eigenmächtig durch die Namen jener Abtrünnigen vermehrt, worauf sie sich in voller Verzweiflung wieder in die Arme der Revolution warfen.

Leonardus Gradonico hatte den katholischen Glauben abgeschworen und beschloß nun mit einigen andern, alle Lateiner, die mit den Rebellen nicht gemeinsame Sache machen würden, zu töten. Ein Priester, zubenannt Milletus, verband sich mit ihnen unter der Bedingung, daß ihm die Regentschaft Candidas übertragen werde. Andere Priester, Archontengeschlechter, Handwerker und Bauern schlossen sich ihm an, und bald einigte man sich dahin, alle Lateiner in ihren Landgütern außerhalb der Stadt zu töten. Milletus befahl jedem der Verschwornen, sich in der nächsten Nacht bewaffnet in einem bezeichneten Hause einzufinden. Um jeden Verdacht von sich abzulenken, hielt er sich den ganzen Tag vorher bei seinem Freunde Andreas Cornario auf. In der Nacht darauf drang Milletus mit den Verbundenen in dessen Haus ein. Andreas Cornario ruft voller Entsetzen: „Was willst du, mein Freund?“ „Ich komme, dich zu töten“, versetzte Milletus. „Wenn du deinen Familienfreund und Wohltäter umbringen kannst“, stammelte der Unglückliche, „so möge dich die Rache treffen!“ „Es muß geschehen“, entgegnete Milletus, „denn vor Religion und Freiheit tritt die Freundschaft zurück. Ich werde alle Schismatiker auf dieser Insel, die unser angestammtes Gut ist, ausrotten!“ Damit stießen sie ihn nieder. Die ganze Nacht bis zum grauenden Morgen hielt das Morden an.[2])

---

1) fol. 79r. Vgl. dazu auch Commem. Tom. III, Lib. 7, N. 129.

2) Die Namen der Getöteten bei Monacis p. 179.

Die kühne Tat des griechischen Priesters erzeugte bei den Griechen das höchste Selbstbewußtsein. Auf ihr Verlangen erhielten sie zehn Vertreter im Rate der Ritter.[1]) In der Stadt aber herrschte jetzt die reinste Anarchie. Jedem Schreihals stellte sich bewaffnetes Volk zur Verfügung; viele erhoben die Forderung, daß der Gottesdienst nach griechischem Ritus in der Tituskirche abgehalten werde. Die Juden streckten den Häuptern der Stadtwache mehrmals Geld vor, damit das Judenviertel vor Plünderung bewahrt bleibe. Der Priester Leonardus Gradonico suchte öfters die Volkshaufen zu bewegen, die Kerker in Brand zu stecken, damit die gefangenen Venezianer drin erstickten, doch vergeblich; die Wachsamkeit der Getreuen Venedigs verhinderte die Schandtat. Gradonico beabsichtigte, um die Venezianer los zu werden, das Regiment den Griechen zu übertragen.

Zu dem Zweck bewog er den Milletus, sich in einem 2500 Schritt von der Stadt entfernten Kloster auf die Einnahme Candidas vorzubereiten. Die Rebellen aber sandten gegen ihn das Heer der Lateiner aus. Da Milletus die Truppen des Leonardus Gradonico zu erblicken glaubte, wurde er gepackt, mit Schimpf und Schande nach Candida geführt, vom Palast heruntergestürzt und mit der blanken Klinge vollends getötet.

Als die Urheber der Revolution angesichts der kriegerischen Vorbereitungen Venedigs und des wiederholten zügellosen Vorgreifens der Griechen die Hoffnung auf Erlangung der Herrschaft über die Insel schwinden sahen, wurde beschlossen, Kreta dem Herzog von Genua, also den alten Feinden Venedigs, anzubieten. Zehn Savi sollten darüber Vorschläge unterbreiten.[2]) Franciscus Mudazzo und Marcus Gradonico Spiritello, welche diesem Kollegium angehörten, warnten vor diesem Verzweiflungsakt, und der letztere erbot sich, in Venedig die Gnade der Republik anzuflehen. Die übrigen vertraten die Ansicht, man solle die Insel an Genua abtreten. Deshalb wandte sich Leonardus Gradonico, seit seiner Apostasis Calogerus zubenannt, mit donnernder Stimme zu Spiritello: „Wie, Verräter, du verlangst unsere Ausrottung!“ Dem Marcus Gradonico wurde nun nach dem Leben gestellt, und da er sich vor Schlingen hütete, berief Leonardus 25 Jünglinge aus dem Volk in den Palast und sandte eines Tages einen derselben zu Spiritello, um ihn unter Vorspiegelungen in den Palast zu locken. Als dies gelang, wurde er von der Jungmannschaft umgebracht. Die Venezianerfreunde, alles Männer aus dem begüterten Ritterstande,

1) Die Namen bei Monacis p. 179.
2) Die Namen bei Monacis p. 180.

wurden von den Rebellen im Palast eingeschlossen, aus Furcht vor dem Volk aber wieder auf freien Fuß gestellt. Um ihr Ziel zu erreichen, beriefen die genuesisch gesinnten Rebellen zur Abstimmung 70 ihrem Plane günstig gesinnte Griechen, und sie beschlossen, eine Galeere nach Genua zu senden, um dem Herzog die Regierung über Kandia anzutragen. Kaum war Leonardus Gradonico Calogerus mit einigen Gefährten[1]) abgesegelt, wurde Georgius de Molino, Bischof von Koron, der im Auftrage Venedigs nach Candida gekommen war, um Unterhandlungen einzuleiten, ins Gefängnis geschleppt, dann aber wieder freigelassen. Die Getreuen benachrichtigten sogleich die Lagunenstadt von der Abfahrt der Galeere nach Genua und daß sie sich, angesichts der Machtentfaltung Venedigs, unterwürfen.

Venedig sandte ohne Zögern eine Abordnung nach Genua, um den Herzog an sein Neutralitätsversprechen zu erinnern. Die Wirkung war die, daß die Gesandten der Rebellen kein Gehör fanden und, in ihren Erwartungen getäuscht, unverrichteter Dinge den Rückweg antreten mußten. Während ihrer Rückfahrt war die Insel von Venedig wieder erobert worden. Statt nach Candida zu steuern, flohen sie deshalb direkt zu Johannes Calergi ins Strumbuligebirge. Calogerus floh mit zwei andern nach der Insel Gaidaronisi, wo sie abgefangen, nach Candida geschleppt und zum Tode geführt wurden.

Am 10. April 1364 stach die Kriegsflotte Venedigs im St. Nicolashafen in See und landete am 6. oder 7. Mai[2]) im Hafen von Fraschia, der 7000 Schritt von Candida entfernt liegt. Zwischen der Hauptstadt und dem Hafen erhebt sich das steile Strumbuligebirge, über das ein so enger Fußpfad führt, „daß ihn 10 Männer gegen 10000 verteidigen können". Längs des Pfades rauscht ein wasserreicher Bach, der einige Mühlen treibt. Durch diesen Saumweg sollte das Landheer gegen die Rebellenstadt geführt werden. Luchinus de Verme hatte den Paß noch nicht rekognosziert, als 100 seiner Söldner ohne sein Wissen gegen die Mühlen vorgingen, um sie zu plündern. Auf einmal fielen die Griechen aus ihrem Hinterhalt über sie her, töteten und verstümmelten(!) sie schrecklich. Der Anblick der geschändeten Leichen erfüllte die Venezianer mit Entrüstung. Der Flottenführer Dominicus Michael bereitete sich zum Angriff vor, Luchinus ordnete sein Fußvolk.

Die Rebellen hatten Franciscus Mudazzo mit einem aus Griechen und Lateinern bestehenden Heere zur Verteidigung des Passes vorgeschickt. Als die Venezianer, in Schlachtordnung aufgestellt, dem

1) Die Namen bei Monacis p. 181.
2) Nach Creta S. IV, p. 333 am 1. Mai.

Feind entgegenrückten und ihn anpackten, ergriff Mudazzo zuerst und nach ihm das ganze Heer die Flucht, so daß Luchinus unbehindert über den Berg gegen die Stadt vorgehen konnte. Das feindliche Heer ließ viele Gefangene zurück und löste sich während der Flucht auf. Ein Teil wandte sich nach Candida, die andern entwichen ins Gebirge. Als es in der Stadt hieß, Mudazzo habe schmählich die Flucht ergriffen, ohne sich in einen Kampf einzulassen, sandten die Rebellen die zwei Abgeordneten Victor Pisani und den Kanzler Dominicus Grimani zum Flottenkapitän und den Provisoren, um die Stadt mit der Bedingung, daß Plünderung ausgeschlossen werde, zu übergeben. Unterdessen hatte Luchinus die Vorstadt eingenommen und der Plünderung preisgegeben. In der Nacht des 9. Mai übergab Andreas Cornario im Namen der Einwohnerschaft dem Flottenführer die Schlüssel der Hauptstadt. Als Luchinus und sein Gefolge die Stadt betreten hatten, gestatteten sie, die Tore mit Steinen und Kalk zu vermauern, um den auf Beute lauernden Soldtruppen das Eindringen zu verwehren. Beträchtliche Geldmengen wurden unter das Heer ausgeteilt, das aber gleichwohl zur Meuterei schritt. Luchinus verließ sofort die Stadt, stellte die Aufrührer zur Rede, befahl, das St. Marcusbanner zu entfalten, und mahnte die unter demselben versammelten Soldaten an ihren geleisteten Treueid. In kürzester Zeit war die Empörung beigelegt. Ein Anstifter wurde enthauptet. Hierauf befreite man den von den Rebellen gefangen gesetzten Herzog Leonardus Dandulo und dessen beide Räte.[1])

Der Provisor Johannes Mocenigo wurde von seinen Gefährten nach Rethimo und Chanea gesandt, um auch dort wieder die Insignien Venedigs aufzupflanzen. Den Revolutionsrektor von Rethimo, Paulus Quirinus, ließ er hinrichten. Titus Venerio, Rektor von Chanea, durch seinen Bruder von der Einnahme der Hauptstadt benachrichtigt, floh ins Strumbuligebirge zu Johannes Calergi. Nach der auf der Plathea vorgenommenen öffentlichen Hinrichtung des Gubernators von Candida, Marcus Gradonico, und seiner Räte Marcus Fradello und Gabriel Delabado am 15. Mai 1364[2]) schrieben die Provisoren nach Sithia, wenn sich die Stadt binnen acht Tagen nicht ergebe, so würden die Bewohner als Rebellen behandelt. Nach einigem Zögern unterwarf sich auch dieses letzte Bollwerk der Aufständischen. Der Rektor Angelus Lulino floh mit seinen Anhängern nach Rhodus, von wo er, von einer venezianischen Galeere verfolgt, die Flucht nach Chios fortsetzte.

Nun sandten die Provisoren einen Dreiruderer nach Venedig, um dem Dogen die völlige Bezwingung Kandias anzuzeigen. Als das Schiff am 4. Juni in Venedig einfuhr, bekränzt mit feindlichen Trophäen,

1) Creta S. IV, p. 333. 2) Creta S. IV, p. 334.

das Haupt der Galeoten mit Zweigen geschmückt, als die Kunde erscholl, daß die Städte unterworfen, die Rebellen gezüchtigt und der Krieg schon zu Ende sei, bemächtigte sich der venezianischen Bevölkerung eine unbändige Freude. Der Doge Laurentius, Prälaten, Klerus und Senat ordneten Prozessionen an, Gefangene erhielten ihre Freiheit wieder, arme verlobte Mädchen wurden mit Geschenken überschüttet, die Armen mit Almosen bedacht. Luchinus de Verme erhielt in Anerkennung seiner vorzüglichen Verdienste als Generalkapitän der Landtruppen eine jährliche Pension von 1000 Golddukaten. Auf dem Marcusplatz wurden Pferderennen, Turniere, Volksfeste aller Art abgehalten. Franciscus Petrarca, der sich damals in Venedig aufhielt, beschreibt die Pracht dieser Feste auf dem Marcusplatz mit begeisterten Worten.[1]) Zur Rechten des Dogen sitzend, sah er, wie nicht nur die Piazza, sondern die Kirche selbst, der Marcusturm, die Dächer, Tore und Fenster mit Leuten vollgestopft waren. Vor der Marcuskirche war ein prächtiges Gerüst errichtet worden, auf dem über 400 venezianische Matronen den Ehrensitz einnahmen. Der König von Cypern und seine Verwandten verschönerten durch ihre Anwesenheit das Fest, von dessen Glanz jeder Fremde geblendet wurde und zu welchem Gratulationen der Beherrscher von Ungarn, Neapel, von Kaiser Karl IV und dem von Konstantinopel, sowie vom Papst in Avignon u. a. einlangten.[2])

Über Kreta kam ein hartes Strafgericht. Die Regierung von Venedig ließ den Provisoren in Candida kundtun, daß alle aus dem Geschlecht der Gradenico und der Venerio, die zur Zeit der Rebellion in Kandia wohnten, je nach der Schwere ihrer Schuld bestraft würden. Wer nicht persönlicher Strafe verfällt, soll mit der Familie aus Kreta, Venezien, Konstantinopel, dem Archipel, Rhodus und der Türkei verbannt, ihr Gut zu Gunsten des Staatsfiskus eingezogen werden. Derselben Strafe verfallen alle diejenigen, welche gegen Venedig gewesen sind. Dann werden einige, die der Todesstrafe verfallen sind, namentlich angeführt[3]), darunter der mit erschwertem Tode bedachte Nicolaus Rizo. Den Koch des Titus steckte man vorerst ein Jahr ins Gefängnis und jagte ihn dann in ewige Verbannung.[4]) Ganz schwäch-

1) Petrarca: Epist. ad Petrum Bononiensem, de rebus senil. Benützt hat sie Romanin in tom. III, p. 225 ff.

2) Commem. Tom. III, Lib. 7, N. 159, 160, 163, 164, 198 und die betreffenden Urkunden in Creta S. IV, p. 337—340. Thomas II 397 ff. u. 104.

3) Monacis p. 185.

4) Commem. Tom. III, Lib. 7, N. 168, 170, 171, 173, 174. Thomas II 400 ff. Die Familie des Giovanni Gradenico Miliarese u. Maffeo Gradenico di Ziffirachia, die sich an der Revolution nicht beteiligt hatten, ließ man unbehelligt.

liche Kinder, Greise, Kranke und hochschwangere Frauen erhielten eine Frist von 7 Monaten[1]), darunter die zwei Knäblein des Georgius Barbo. Die Lehensgüter der Hingerichteten und Verbannten zog die Republik an sich, um sie später in Venedig an den Meistbietenden zu versteigern. Die den Kretensern unter der Regierung des Dogen Petrus Ziani gemachten Konzessionen wurden aufgehoben, alle Getreuen Venedigs, die sich geflüchtet hatten oder auf der Insel herumirrten, aufgefordert, sich wieder einzustellen und einschreiben zu lassen. Auf die Köpfe der geflohenen Rebellenführer wurden hohe Preise ausgesetzt, auf Giovanni Calergi 8000 Perper, auf die seiner Brüder Georgius und Alexius 6000 und 4000, auf Titus Venerio 6000 Perper u. s. w. Nicolò Mengano gestand auf der Folter, mit Titus konspiriert zu haben, worauf er geköpft, sein Diener gehängt wurde.

Die Ruhe Kandias war wiederhergestellt, aber es war die unheimliche Ruhe, die einem Gewitter vorangeht. Der neue Herzog Petrus Mauroceno gebot, daß zum Andenken an den Sieg über die Revolution jedes Jahr am 10. Mai ein Dankfest, verbunden mit öffentlichen Spielen, abgehalten werde.[2]) Allein die Zeiten des Friedens und fröhlicher Volksfeste waren noch fern. Einige Brüder der Familien Calergi, Venerio, Gradenico und andere[3]), die Venedigs eiserne Faust so schwer getroffen, verschanzten sich in Landhäusern und Kastellen, sammelten auf der Hochebene Lassithi, südöstlich von Candida, einige Haufen Bewaffneter, bemächtigten sich der Ortschaften im Umkreis, brannten sie nieder, töteten auch viele Juden und verbreiteten beispiellosen Schrecken. Der Doge forderte die Provisoren, die dann am 24. März 1365 und im April 1366 zweimal durch 9 andere ersetzt wurden, auf, auch in der Türkei Mannschaft und Pferde zu requirieren. Sie erhielten aber nur 500 Soldaten und einige Pferde, so daß Venedig wieder ein Hilfsheer entsenden mußte. Auf Ersuchen Venedigs predigte der Patriarch von Konstantinopel im Namen des Papstes das Kreuz gegen die Aufständischen Kretas. In einem langen Kriege, der vom März 1365 bis zum April des folgenden Jahres geführt wurde, trug Venedig den Sieg davon. Die Ebene von Lassithi wurde umstellt, die Zufuhr von Lebensmitteln abgeschnitten, worauf die Provisoren von den hungernden Bewohnern die Anstifter ausgeliefert erhielten. Die Rache Venedigs kannte diesmal keine Grenzen. Der fruchtbare Landstrich von Lassithi wurde in eine Wüstenei umgewandelt, in deren Schoß für ein ganzes Jahrhundert kein einziges Samenkorn fiel. Wer

1) Creta S. IV, p. 336.
2) Urkunden in Creta S. IV, p. 340. 3) Namen bei Monacis, p. 186.

ansäte oder sein Vieh auf die Weide trieb, verlor durch den Henker einen Fuß und die Herde.[1] Die Bergfesten wurden zertrümmert, die Dörfer dem Erdboden gleichgemacht, eingefangene Rebellen, darunter ein griechischer und ein genuesischer Bischof, sofort auf den Richtplatz geschleppt. <Am 12. April kamen Johannes und Georgius Calergi mit Titus Venerio, von Bauern verraten, in die Gewalt der Provisoren, die sie mit dem Tode bestraften.[2] Die Ebene von Lassithi blieb während 100 Jahren eine Wüstenei. Erst im Jahr 1463 gab der Senat die Erlaubnis, die Ebene bis nach Lephternia und Anapolis wieder zu bebauen, um in diesem äußerst fruchtbaren Landstrich ein Verproviantierungszentrum für die gegen die Türken entsandte Flotte anzulegen.[3]

Die Bauern, die auf der Ebene Hütten und Häuser errichteten, ließen Venedig wieder Schlimmes befürchten, weshalb Lassithi im Jahre 1471 abermals verwüstet wnrde. Erst im Jahre 1497 unterstellte der Senat die Benützung der Ebene dem Gutfinden der kretensischen Regierung.[4]

Vom Jahr 1367—1371 wurden die freigewordenen, aber bedeutend entwerteten Ritterlehen Kretas in Venedig öffentlich versteigert. Nur 18 aus dem Stande der Edlen, 8 aus dem der Bürger und 2 aus den unteren Ständen erwarben sich Güter und siedelten sich dann auf der Insel an.[5] Sie mußten denselben Schwur des Gehorsams und der Treue leisten, den im Jahre 1211 Petrus Ziani bei der Übergabe der Insel an die ersten Kolonisten gefordert hatte. Die Güter wurden wiederum als veräußerlich erklärt.[6] Den Griechen wurde der Besitz von Gütern untersagt.[7] Im Jahre 1381 erhielt Candida neuen Zuwachs. Der Senat von Venedig hatte das Kastell von Tenedos schleifen lassen und die dort wohnende Bevölkerung in einem neuen Quartier der Hauptstadt angesiedelt, das man le Tenedee taufte.[8]

Im Jahr 1453 drohte Venedig noch einmal eine große Gefahr. Siffius Vlasto, ein Grieche aus Rethimo, hatte im geheimen mit einigen Spießgesellen verabredet, den venez. Magistrat und die Häupter der Lateiner auf Kreta in einem großen Blutbad auszurotten und die Insel einem fremden Fürsten anzutragen. Doch zwei Mitverschworene, der

1) Vgl. die interessante Urk. in Creta S. IV, p. 349 ff.

2) Nach Zinkeisen a. a. O. p. 621 traten Pest und Hungersnot ein. Das klingt auch wahrscheinlich, die Urkunden erwähnen die Pest aber nicht.

3) Vgl. dazu auch Noiret a. a. O. Introd. p. XVIII.

4) Vgl. die drei Dekrete in Creta S. IV, p. 392—395. Noiret 488, 516.

5) Die Namen in Creta S. IV, p. 350. 6) Creta S. IV, p. 352 ff.

7) Urk. in Creta S. IV, p. 354.

8) Urk. in Creta S. IV, p. 355, vgl. auch Thomas II p. 191.

griechische Priester Limas von Rethimo und der Jude David Maurogonatus, verrieten dem Herzog in Candida den Plan. Die Verschwörer wurden ergriffen und hingerichtet, die Verräter vom Senat reichlich belohnt.[1])

4. Der Aufschwung Kretas.

Kreta hatte seine Kräfte erschöpft; die entvölkerten Ortschaften und die verödeten Kulturstätten mußten ein überaus trauriges Bild bieten. Aus diesem Zustande tiefen Elendes aber konnte sich Kreta wieder herausarbeiten, unterstützt von einem Venedig, das jetzt in die Periode seiner höchsten Kraftentfaltung eintrat, in das Jahrhundert wo die Lagunenstadt sich zur Großmacht emporrang. Venezianische Architektur und Kunstindustrie hatten eine sonst nirgends erreichte Stufe der Vollkommenheit erklommen; die Webereien und Goldstoffe der Lagunenstadt fanden auf allen europäischen Märkten Absatz; die Handelsflotte glich einem Mastenwald. Da wäre es sonderbar gewesen, wenn die Republik von dem vollen Maß ihrer überschüssigen Kraft nicht ein gutes Teil den neu bezwungenen Gestaden Kretas hätte zu gute kommen lassen. Die politischen Interessen, der ausgeprägte Kaufmannssinn der Venezianer, die Fruchtbarkeit der Insel verlangten es unbedingt.

Venedig hat durch Verfügungen, welche einerseits Gewähr größerer Sicherheit boten, andrerseits große Milde atmeten, die Kretenser vollends pazifiziert. Die einheimische Besatzung der Kastelle wurde, allerdings erst 1481, durch zuverlässigere fremde Söldner ersetzt.[2]) Eine Gesandschaft von mehreren Juden und zwei Rittern nach Venedig im Jahr 1416 hatte zur Folge, daß drei von der kandiotischen Regierung gewählte Edle die Lebensbedingungen der von den Juden bedrängten Vasallen untersuchen und in drei Klassen einreihen sollten: Wer bezahlen kann, erhält zur Erledigung seiner Schulden bei einem Zinsfuß von 5% 2—5 Jahre Zeit; wen sofortige Bezahlung ruinieren würde, darf bei demselben Zinsfuß 12 Jahre zuwarten, und wenn dann die Schulden nicht beglichen werden, so wird der Zinsfuß auf 12% erhöht; wer total zahlungsunfähig ist, erhält 20 Jahre Zeit, oder seine Schuld wird ganz oder teilweise gestrichen. Diese Bestimmungen gelten auch für Matrosen und Pächter und werden auch auf die Städte Chanea und Rethimo ausgedehnt. Da sich kein Edler fand, der den Juden nichts schuldete, entsandte der Senat drei Provisoren mit denselben Instruktionen.[3])

Im Jahr 1426 wurde verfügt, daß jeder Kandiote, der in Venedig

---

1) Creta S. IV, p. 389.
2) Noiret, a. a. O. p. 548.
3) Ibidem, p. 245—47.

gegen einen Rektor Klage führt super facto donegalium insule Crete und dessen Anklagen vor dem Richter berechtigt befunden werden, von dem betreffenden Rektor Reiseentschädigung und ein bestimmtes Quantum Getreide beanspruchen darf.[1]) Schon früher, z. B. im Jahr 1414, hatte man Staatsgebiete in Candida, statt nur auf 29 Jahre, auf ewige Zeiten ausgemietet. Da man damit gute Erfahrungen gemacht und die Einkünfte sich gesteigert hatten, wurden im Jahr 1440 auch die Gehöfte und Ländereien außerhalb des Staatbezirkes dauernd abgetreten, mit Ausnahme von fünf Lokalitäten in der fruchtbarsten Ebene der Insel. Die Verpachtung der Staatszölle erfolgte nur noch an Personen, die dem Staate nichts mehr schuldeten.[2]) Wenn das Getreidedrittel nicht immer strikte bezahlt wurde, drückte man in Venedig ein Auge zu.[3])

Ein anderer Umstand kam hinzu. Die Kolonialerzeugnisse des Orients waren in ihrer Wertschätzung bedeutend gestiegen, Venedig aber die Hauptvermittlerin geworden. Wie hätte nun der Aufschwung der Handelsrepublik zur Empore an der Adria, zur Beherrscherin maritimarum urbium marisque, wie die Kretenser sie auch etwa nannten[4]), nicht auch rückwirkend Kreta, ihre vornehmste Kolonie, beeinflussen müssen! Und in der Tat machen sich schon um die Wende des 14. Jahrhunderts in Kreta durchgreifende wirtschaftliche Veränderungen geltend. Der Bauer hatte sein Schwert für den Pflug umgetauscht und den Boden zur Aufnahme der Saaten vorbereitet. Produkte, denen bis dahin eine geringe Bedeutung zukam, stiegen in ihrem Werte, bisher unbekannte Kulturpflanzen erwuchsen auf kretischem Boden. Sechs Handelsschiffe, die Galeere des Kapitäns mit 80, die übrigen mit 60 Matrosen bemannt, besorgten die Ausfuhr nach Venedig. Als Hauptladung werden im Jahr 1432 Wein, Käse, Baumwolle und grana genannt.[5]) Die Baumwollenkultur gewann jetzt so sehr an Boden, daß die Bemannung der muda gothonorum auf ihrer Heimfahrt Konstantinopel-Türkei-Venedig auf der Insel Kreta oft nicht genug Schiffe zur Verstärkung der Ladung auftreiben konnte.[6]) Als neue Ausfuhrartikel erscheinen Honig, Wachs, Seide und Zucker, die jedoch alle hinter den vorerwähnten Produkten stark zurückbleiben. Interessant ist, daß auf Kreta im Beginn des 15. Jahrhunderts die ersten Versuche zum Zuckerrohrbau angestellt werden, nachdem das Zuckerrohr in Cypern schon längst allgemeine Verbreitung gefunden.[7]) Im Jahr 1428 erhielt Marcus

1) Noiret, a. a. O. p. 316. 2) Ibidem, p. 393. 3) Ibidem, p. 490.
4) Ibidem, p. 467. 5) Ibidem, p. 355. 6) Ibidem, p. 163 u. 165.
7) Vgl. Heyd, Geschichte des Levantehandels II, p. 672 u. Gerland: Die Insel Kreta als venez. Kolonie, p. 20.

de Zanono das Privilegium zum Anbau des Rohres und der Zuckergewinnung auf 10 Jahre vom ersten Sud an gerechnet.[1]) Die Ausfuhr sollte ihm unter den gewöhnlichen Bedingungen gestattet sein. Er scheint aber mit der Ausführung seiner Pläne noch gezögert zu haben, denn erst im Jahr 1431 verlangt er von der Regierung die Abtretung von Grundstücken und die Autorisation zur Errichtung von zwei Zuckermühlen.[2]) Bevor dieselben arbeiteten, gestand in Venedig ein gewisser Antonius Zancharolo, Lehensherr auf Kreta, daß er den Zuckerrohrbau seit Jahren mit großen Kosten betreibe und nun durch das Monopol des Zanono schweren Schaden erleide. Nach Prüfung der Angelegenheit wurde ihm der Weiterbetrieb seiner Plantagen gestattet.[3]) Da noch andere Konzessionsbegehren bei der Regierung einliefen, wurde im August 1431 bekannt gegeben, daß nach Ablauf der 10 Jahre das Monopol erlösche und jedermann dann aufgefordert werde, diese nützliche Kultur zu pflegen.[4]) Die Zuckerplantagen scheinen aber nie recht in Aufschwung gekommen zu sein, denn schon im Jahr 1496 deckte Venedig seinen Bedarf an Zucker zum guten Teil in Madeira[5]), und als dann die Ausladung der Kolonialerzeugnisse Amerikas in den Häfen der Pyrenäenhalbinsel begann, war es mit dem europäischen Zuckerrohrbau, nach immerhin einer schönen Spanne Zeit seiner Pflege, für immer zu Ende.

Im Jahre 1429[6]) war Petrus Quirinus und seinen Genossen das Monopol zur Gewinnung von Alaun, des misterium aluminis, für 10 Jahre erteilt worden. Schon seit dem Jahr 1361 war von Kreta Alaun und Wachs nach Venedig ausgeführt worden, man hatte die Ausfuhr dann eingeschränkt, die Einschränkung im Jahr 1400 wegen zu starker Konkurrenz fremder Waren dann wieder fallen lassen.[7]) Im Jahr 1445 ließ die Regierung das Privilegium zu Handen der Nachkommen des Quirinus öffentlich versteigern.[8])

Thomas Quirinus und seine Genossen erhielten im Jahr 1442 für 20 Jahre das Privilegium der Einführung und Pflege des Harzbaumes[9]), und im Jahr 1465 werden noch Kupferminen entdeckt, deren Besitzer, der dort außerdem noch Gold und Silber auszubeuten hofft, ebenfalls das Monopol für 10 Jahre zugesprochen wird.[10]) Schließlich wird im Jahr 1480 noch ein Kredit von 300 Dukaten ausgesetzt zur Gewinnung der vielen Nitrinsalze Kandias.[11])

1) Noiret, a. a. O. p. 324, 352 u. 353. 2) Ibidem, p. 347.
3) Ibidem, p. 352. 4) Ibidem, p. 352. 5) Heyd, a. a. O. p. 675.
6) Noiret, a. a. O. p. 327. 7) Ibidem, p. 107.
8) Ibidem, p. 410. 9) Ibidem, p. 402.
10) Ibidem, p. 495. 11) Ibidem, p. 547.

Da die Dokumente Noirets für die kulturelle Entwicklung Kretas im 15. Jahrhundert nur ein unvollständiges Bild abgeben und weitere Publikationen darüber nicht vorliegen, müssen wir uns mit diesen wenigen Mitteilungen über den Aufschwung Kretas nach seiner Pazifikation begnügen.

II. Teil: Urkunden zur Erhebung der Kretenser gegen Venedig 1363—1365.

a. Aus den Quaterni bannorum 1313—1374.

Tempore regiminis magnifici domini Marci Gradonico gubernatoris et rectoris Crete suique consilii currente anno domini millesimo trecentesimo sexagesimo tertio, mensis augusti die XII indic. prima.

1363. die XIII°. augusti indic. prima.

Clamatum fuit publice per Iohannem Marino gastaldionem, quod ordo et bannum facti tempore regiminis domini Marini Grimani quondam duche Crete et sui consilii[1]) de promotione illorum Grecorum uolentium effici papates, sit et esse debeat totaliter reuocatus et annulatus.

Et decetero sit licitum cuilibet uolenti effici papates ire quocunque ad ⟨quencunque⟩[2]) uoluerit, ad faciendum se fieri papatem et redire ad insulam libere et absque aliqua pena.

Item quod omnes qui fugiunt et sunt extra insulam Crete occasione condemnationum pecuniariarum et carcerum sint absoluti ab huius modi condemnationibus[3]), si redierint ad insulam usque ad menses proximos, et quicunque sic redierit debeat comparere coram dominio et facere se scribi usque ad tres dies proximos postquam redierit. Et simili modo omnes qui fugiunt et sunt extra insulam occasione ....[4]) galearum comunis, sint et esse debeant absoluti de pena quam incurrerunt, si redierint ad insulam usque ad sex menses, ut dictum est superius.

Item quod omnes et singuli condemnati[5]) in pecunia[6]) et pena carcerum, qui sunt presentialiter in insula Crete, quorum condemnationes fuerunt facte ab uno anno retro, sint et esse debeant absoluti ab huius modi condemnationibus, et quod ad ipsas condemnationes sine dubitatione possint secure esse et conparere ubicunque uoluerint.

1) Dasselbe wörtlich in: Deliberazioni del maggior consilio (libri consiliorum domini Marini Grimani,) XXII Aug.ⁱ XIII indic. MCCCLX f. 144ʳ.

2) Auf Rasur.

3) Original condempnationibus. 4) Ein Wort unleserlich.

5) Or. condempnati. 6) Or. peccunia.

Item quod omnes et singuli Ueneti cuiuscunque conditionis, habitatores Uenetiarum, qui presentialiter reperiuntur in hac terra tam cum nauigiis quam aliter, debeant conparere cras per diem coram dominio ad faciendum se scribi, sub pena ad uoluntatem dominii.

Item quod omnes et singuli cuiuscunque conditionis habentes ferrum in hac terra, debeant conparere coram dominatione usque ad tres dies proximos, ad faciendum scribi quilibet totam quantitatem ferri quod habet, sub pena ad uoluntatem dominii.

Eodem die.

Clamatum fuit publice per Iohannem Marino gastaldionem[1]), quod omnes et singule persone cuiuscunque conditionis, qui acceperunt pridie de camera armamenti comunis arma, uidelicet coratias, lanceas, bac[c]inella et alia arma, debeant ea restituere in dictà camera armamenti usque ad octo dies proximos sub pena yperperorum[2]) XXV pro quolibet contrafaciente et nichilominus cogantur restituere dicta arma que accepissent, sciendo quod cuicunque fuerit opus habere de dictis armis, et ea petierit, dominatio prouidebit de dando sibi de dictis armis prout sibi uidebitur expedire.

Die XIIII. aug.[i] indic. prima.

Clamatum fuit publice per Bartholomeum de Bonfilio g., quod quicunque habet circulos, botamina et lignamina cuiuscunque conditionis extra portas ripe, debeat illud facere portari et poni intra ciuitatem usque ad tres dies proximos sub pena perdendi totum id de quo fuerit contrafactum.

Nota quod die predicto fuit publice proclamatum, quod ubi suprascriptum bannum extenditur de circulis et botaminibus, extendatur solum de lignaminibus.

Die XV. aug.[i]

Clamatum fuit publice per Iohannem Marino g., quod nulla persona, cuiuscunque conditionis existat, audeat decetero ire ad loquendum Leonardo Dandulo, nec dominis Iacobo Diedo et Stephano Gradonico in loco ubi detinentur, sine speciali licentia dominii sub pena ypp. centum pro qualibet persona contrafaciente et qualibet uice, et similem penam incurrant illi officiales qui dederint licentiam uel dextrum alicui persone, ut loquatur cum aliquo predictorum, sine speciali licentia dominationis, de qua pena accusator habeat tertium, si per eius accusationem habebitur ueritas et tenebitur de credentia, et reliqua duo tertia sint comunis.

---

1) Abgekürzt g.

2) Abgekürzt ypp.

Die XVI. aug.[i] indic. prima.

Clamatum fuit publice per Bartholomeum de Bonfilio g., quod omnia et singula nauigia magna et parua cuiuscunque conditionis, solita portare insignia, que patroniçantur et patroniçabuntur decetero per homines Cretenses et habitatores in insula Crete, debeant portare pro insigni comunis Crete per omnes partes mundi, ubicunque nauigabunt, figuram sancti Titi huius insule specialis baronis et protectoris, sub pena ad uoluntatem dominii pro quolibet contrafaciente et qualibet uice.

Eodem.

Clamatum fuit publice per Bartholomeum de Bonfilio g., quod nulla persona, cuiuscunque conditionis existat, audeat decetero ire ad loquendum domino Nicolao Pollani olim rectori Rethimi in loco ubi detinetur, sine speciali licentia dominii sub pena ypp. centum pro qualibet persona contrafaciente et qualibet uice, et similem penam incurrant illi officiales qui dederint licentiam uel dextrum alicui persone ut loquatur cum ipso, sine speciali licentia dominationis, de qua pena accusator habeat tertium, si per eius accusationem habebitur ueritas et tenebitur de credentia, et reliqua duo tertia sint comunis.

Die suprascripto.

Clamatum fuit publice per Bartholomeum de Bonfilio g. in lobio et extra portas ciuitatis, quod omnes persone, que uoluerint decetero facere panem ad uendendum, possint facere et uendere panem intra et extra non obstante aliquo banno dudum facto.

Die XVII. aug.[i]

Clamatum fuit publice per Bartholomeum de Bonfilio g., quod quicunque conduxerit Candidam cum suis denariis equos de Turchia sufficientes pro seruitio caualarie, habeat a comuni ypp. IIII pro quolibet capite et possit uendere ipsos equos in hac terra ad beneplacitum suum.

Item quod omnes illi qui abstulerint curatias, spatas et alia arma de camera armamenti comunis die mercurii VIIII mensis augusti, debeant presentare ipsa arma usque ad dies III proximos sub pena ypp. X pro quolibet contrafaciente, de quibus accusator habeat medietatem, si per eius accusationem ueritas habebitur.

Die XVIII. aug.[i] indic. prima.

Clamatum fuit publice per Bartholomeum de Bonfilio g., quod omnes et singuli cuiuscunque conditionis existant, qui habent et tenent arma aliorum quorumcumque uel in saluo uel mutuo uel sub pignore et quolibet alio modo, debeant comparere coram dominio ad manifestandum huius modi arma usque per totum diem dominicum XX

mensis proximi sub pena ypp. X et tantum plus quantum placebit dominio pro quolibet contrafaciente, de qua pena accusator, si fuerit, habeat tertium, si per eius accusationem habebitur ueritas, et reliqua duo tertia sint comunis et hec committantur officialibus de nocte ut inquirant de contrafacientibus.

Die XVIIII. aug.[i]

Clamatum fuit publice per Iohannem Marino g., quod pro fulcimento et substentatione terre dentur in comune pro qualibet kaualaria mensure frumenti centum et sic per personam per rationem et ratam usque per totum mensem augusti presentem ad rationem solutionis ypp. XXV pro quolibet centenario mensurarum, et propterea dominatio mandat precipiendo, quod quilibet feudatus debeat obseruare et obedire predicta sub pena ad uoluntatem dominationis.

Die XVIIII. aug.[i] indic. prima.

Per dominium ordinatum est, quod de omnibus bannis suprascriptis commissis officio dominorum de nocte et notatis in eorum capitulari, dicti officiales habeant tertium penarum, tertium sit comunis et tertium accusatoris, si per eius accusationem ueritas habebitur.

Die XX. aug.[i] indic. prima.

Clamatum fuit publice per Iohannem Marino g., quod omnes mercatores forenses et omnes alie persone forenses possint secure uenire in Cretam cum quibuscunque mercationibus conductis undecunque, quia dominatio facit notum omnibus et mandat, quod omnes mercationes que a kalendis[1]) mensis nouembris proxime uenturi in antea conducentur in Cretam et que extracte fuerint de Creta per quoscunque mercatores forenses, soluere debeant unam pro cento in introitu et unam pro cento in exitu, exceptis pan⟨n⟩is seu drapariis que conducentur in Cretam, que soluere debeant duas pro cento in introitu.

Item quod omnes et singuli forenses cuiuscunque conditionis existant, qui decetero quocunque tempore uenerint in Cretam et habitauerint in Creta cum suis familiis per annos tres continuos, tractentur et sint ciues Crete.

Item cum multa gens absentet se de hac insula occasione debitorum, quibus tenentur tam comuni quam specialibus personis, ut habeant causam redeundi ad insulam, dominus gubernator et rector Crete et eius consilium facit notum omnibus, quod omnes et singuli qui absunt et sunt extra insulam occasione debitorum, quibus quolibet modo tenentur comuni et specialibus[2]) personis, et uoluerint uenire ad

---

1) Or. kallendis. 2) Or. spezialibus.

acom<m>odandum se cum illis, quibus tenentur, possint uenire libere et secure.

Item quod quicunque de predictis uenerit in insulam a modo usque ad VI menses proximos, sit affidatus de predictis omnibus debitis suis, quibus teneantur tam comuni quam specialibus personis, a die quo uenerit usque ad annos tres proximos, ut possit se concordare ut predicitur: Ita tamen quod omnes illi qui modo et occasione predictis sic uenerint, debeant se presentare dominio et facere se scribi usque ad mensem unum proximum a die sui aduentus.

Item quod omnes et singuli, qui sunt in contumacia dominationis Crete, tam pro homicidiis quam pro furtis et pro raubariis et quibuslibet aliis causis, sint et esse debeant absoluti totaliter de huius modi contumaciis suis et secure et absolute possint uenire, stare et ambulare quacunque uoluerint, sicut faciebant et poterant facere, antequam incidissent in contumacias suprascriptas, ita tamen, quod illi, qui sunt in insula Crete, debeant conparere coram dominio ad faciendum se scribi a modo usque ad mensem unum proximum; illi autem, qui sunt extra insulam, debeant conparere coram dominio ad faciendum se scribi a modo usque ad menses VI proximos, hac tamen conditione, quod quilibet predictorum qui uenerit, ut prefertur, debeat et teneatur seruire dominio et comunitati Crete per VI menses continuos uel ad partem [1]) ad suas expensas sine ulla solutione dominii, ubicunque placuerit dominio, tam per mare quam per terram.

Item quod omnes illi, qui acceperunt uel modo aliquo habuerunt de armis nauium mercatorum et aliorum Uenetorum que erant in palatio, debeant conparere et facere scribi ipsa arma a modo usque ad diem lune proximum XXI presentis mensis augusti, sub pena ypp. XXV pro quolibet, de qua quidem pena accusator habeat tertium, si per eius accusationem ueritas habebitur et teneatur de credentia.

Die XXII. augusti indic. prima.

Clamatum fuit publice per Bartholomeum de Bonfilio g., quod aliqua persona non audeat ire ad inquirendum aliquod nauigium de armis neque personis neque de aliqua alia re saluis officialibus dominationis ad hoc deputatis, sub pena ypp. uiginti quinque pro quolibet contrafaciente et qualibet uice.

Die XX. (sic!)

Clamatum fuit publice per Barth. de Bonf. g., cum in nocte proxime preterita fugerint furtiue aliqui Ueneti cum quadam barca seu gondola, quos dominatio intendit persequi et capere omnino, dominatio

1) Or. ad partem wiederholt.

facit notum omnibus et mandat, quod quicunque uoluerit ire ad persecutionem eorum, possit ire secure, et illi, qui eos inuenerint et duxerint in fortium signorie, habeant tertium totius hauere quod repertum fuerit penes eos, quod quidem hauere est in bona quantitate, et si ipsi Ueneti uoluerint se defendere, et lesi seu mortui fuerint a predictis, damnum sit suum, et ipsi nostri nullam penam portent propterea.

Die XXV. aug.[i]

Clamatum fuit publice per Barth. de Bonf. g., quod omnes et singuli habitatores ciuitatis possint portare arma de die et de nocte.

Item quod omnes habitatores burgi possint portare arma de die, sed de nocte nullus ipsorum habitatorum possit portare arma sub pena ordinata, exceptis officialibus, quibus licitum sit portare arma de die et de nocte.

Item quod nullus eorum qui habitant extra ciuitatem et burgum, debeat portare arma in ciuitate uel burgo, sub pena ordinata a die crastina in antea.

Item quod omnes taberne que sunt in ciuitate et burgo, debeant serrar⟨i⟩ ad horam que pulsabitur prima campana in palatio, sub pena ypp. duorum pro qualibet taberna que inuenta fuerit aperta post ipsam horam et qualibet uice.

Die XXV. aug.[i] suprascripti.

Clamatum fuit publ. per suprascriptum g., quod omnes illi equites, qui erunt deputati ad faciendum uarnitionem de nocte a die crastina in antea, debeant ire personaliter illi proprie qui scripti sunt in uarnitionibus, et debeant esse armati et stent in dicta uarnitione pro tota nocte et inde non debeant ricedere nisi adueniente die, quando licenciati fuerint per suum caput sub pena ypp. V pro quolibet contrafaciente in quolibet predictorum et qualibet uice. Et ille qui erit caput, debeat denunciare dominio eos qui contrafecerint.

Die XXVI. aug.[i] indic. prima.

Clamatum fuit publice per Iohannem Marino g. in lobio et extra portam ciuitatis Candide, quod amodo usque ad mensem unum proximum ⟨omnes⟩ et singuli habitatores Candide, scientes operare ballistam, debeant habere ballistam et ueretonem et alia arma opportuna ballisti(?), et scientes operare archum, debeant habere archum cum XXV sagitis ad minus, et nescientes ballistam neque archum, debeant habere spatham et buculenum uel tarçetam uel scutum uel pauesem, et si non haberent spatham, habeant lançeam et scutum uel pauesem sub pena ypp. duorum pro quolibet contrafaciente. Et ut dictis hominibus non possint defici huiusmodi arma, sed ut habeant ea continue in omni casu et seruitio dominationis, dominus gubernator et rector

Crete et eius consilium mandant et faciunt notum omnibus, quod a[1]) predictis hominibus non possint accipi huiusmodi arma pro pignore alicuius debiti uel pena uel condemnationis uel alicuius alterius causa.

Die XXVII. suprascripti mensis.

Clamatum fuit publ. per Iohannem M. g., quod omnes forbaniti qui occasione banni facti conparuerunt et fecerunt se scribi secundum formam dicti banni, debeant comparere[2]) coram dominio usque ad diem Iouis ultimum presentis mensis augusti per diem, quia dominatio intendit ordinare, quod ipsi uadant ad seruiendum comuni in locis, in quibus fuerint deputati secundum continentiam dicti banni.

Die ultimo aug.^{i} indic. prima.

Clamatum fuit publ. per Barth. de Bonf. g., quod omnes feudati debeant uenire et esse in ciuitate ad diem VIII mensis septembris proximi sub pena ypp. uiginti quinque pro quolibet contrafaciente.

b. **Aus dem Liber Secretorum collegii 1363—1368.**[3])

Commissio nobilium uirorum Andree Contareno procuratoris sancti Marci et suorum sociorum [missorum] Cretam in ambaxata et prouisione pro rebellione Candide etc.

Fol. 20^{v} 12. Sept. 1363.

Nos Laurentius Celsi dei gratia dux Uenetiarum . . . com<m>ittimus uobis nobilibus uiris Andree Contareno procuratori sancti Marci, Petro Zane, Francisco Bembo, Laurentio Dandulo et Iohanni Gradonico, dilectis ciuibus et fidelibus nostris, quod de nostro mandato ire debeatis ad partes Crete in ambaxatores et prouisores nostros solemnes, occasione nouitatis seu rebellionis commisse per nostros nobiles et uniuersitatem Candide et aliorum locorum. Et ibi facietis ambaxatam illis deinde, ostendentes admirari de nouitate occursa, recordantes eis, quod ipsi sunt carnes de carne nostra et os de ossibus nostris, et qualiter eos tractauimus in cun<c>tis necessitatibus suis, effundendo sanguinem nostrum et ponendo sine ullo respectu personas et hauere nostrum pro bono eorum; et cum aliis uerbis et modis decentibus procuretis ipsos reconciliare et reducere ad obedientiam et fidelitatem nostram, dicendo quod illud, quod erat factum de datiis, erat pro conseruatione et com<m>odo eorum et totius insule, et si grauabantur, debebant ad nos mittere et recurrere, qui semper fuimus sibi gratiosi, sicut ipsi sciunt. Et habeatis plenam libertatem et arbitrium per

1) Or. aba. 2) Or. comparare.

3) Fol. 1: „questo volume fu dall'illustre marchese Gino Capponi, senatore del Regno, trasmesso in dono all'Archivio di Stato in Venezia addì 19 dicembre 1874.“

maiorem partem tam super dictis datiis quam super remissione offensionum et iniuriarum quas fecissent, et super omnibus aliis et singulis, que possent spectare pro reconciliatione et reformatione insule, ut redeant ad obedientiam et fidelitatem nostram, prouidendi, tractandi, expendendi, faciendi et ordinandi in omnibus et per omnia, sicut haberet consilium rogatorum. Et quicquid per uos uel maiorem partem fuerit factum, sit firmum et obediatur per omnes nostros subditos et fideles sine defectu. Et super hoc dedimus uobis litteras apertas et sindicatum, sicut opus est. Dedimus uobis informationem nouorum que habemus de galeis etc.

Datum in nostro ducali palatio die XII° septembris, prime indic.

Prouisoribus nostris Crete.

Fol. 29r 9. Okt.

Noueritis quod nuper per relationem patroni unius nauigii Anconitanorum, qui recessit de Candida, die X° septembris, et per litteras castellanorum Coroni et Mothoni, et baiuli nostri et capitanei Nigropontis et aliter intelleximus, qualiter tota insula Crete rebellauit contra statum nostrum, et etiam intelleximus mala[1]) et inepta uulgaria, quibus illi rebelles maledicti continue utuntur in diminutionem nostri honoris et status, de quibus omnibus certi sumus, quod ueram et plenam informationem habetis, quibus omnibus intellectis per nos, uolentes[2]) intendere quantum plus esse potest ad conseruationem nostram et omnino resistere prauis intentionibus dictorum rebellium, denotamus uobis cum nostris consiliis minore, rogatorum et XL, quod inter alias prouisiones cernimus penitus fore opportunum, quod simus fortes in mari illo, pro resistendo hostibus et rebellibus predictis, et obuiando, quod de inde nullus exeat uel illuc uadat ullo modo; modus uero, qui nobis pro presenti uideretur, est et sic uolumus obseruari, nisi uos, qui estis presentes factis et de omnibus informati, cognosceretis esse omnino aliter prouidendum, uidelicet quod haberemus in illo mari VIII galeas ad minus bene et sufficienter armatas et furnitas uel X si fieri poterit, et libentius uellemus X quam octo pro maiori nostra securitate; quas decem galeas uolumus[3]), quod sint infrascripte pro presenti, uidelicet ser Dominicus Michael capitaneus cum sua galea et ser Nicolaus Faletro et ser Iohannes Celsi cum galeis suis, ser Petrus Superantio cum quinque galeis, que nuper exiuerunt; etiam habetis deinde galeam Nigropontis, de qua poteritis, si uobis utile et necessarium uidebitur, facere uelle uestrum; dehinc[4]) autem in Uenetiis pro

1) Or. malla. 2) Or. uollentes. 3) Or. uollumus. 4) Unleserlich.

bono agendorum subito expediri et armari facimus unam aliam galeam, per quam uobis mittemus pecuniam necessariam pro armando et fulciendo uos, ita quod poteritis procurare honorem nostrum. Reducimus autem uobis ad memoriam, quod, si pro presenti uideretis esse necessarium prouideri maiori subsidio, habentes deinde galeas de Creta disarmatas, de quibus, si opus fuerit, poteritis armare in parte uel toto, per illum modum, et sicut uobis utilius et melius apparebit; insuper autem quantum plus possumus, reducimus uobis memorie, quod in mittendo galeas nostras de mercato uelociter Uenetias pro bono totius terre, sitis sol⟨l⟩iciti et at⟨t⟩enti, sicut speramus de uobis, cum nostra firma intentio sit, omnino perseuerantibus illis maledictis in tanto errore, quam celerius esse poterit, facere nouam armatam, et dare cambium galeis que sunt extra, ita quod procuretur honor noster; insuper, licet simus plene certi, quod omnibus necessariis estis plene prouisi, tamen reducimus pro omni respectu boni uobis ad memoriam, quod, licet tota insula rebellauerit, tamen non est dubitandum, quod de locis et terris insule et de Grecis de extra, cum tractatibus opportunis, recuperabitis ad nostrum honorem et confusionem inimicorum. Et propterea oneramus uos quantum plus possumus, licet non sit expediens, ut est dictum, quod in recuperando de predictis et sentiendo ac habendo uoluntates intrinsecorum, faciatis totum posse uestrum, cum promissionibus pecunie et aliter, ita quod cum dei gratia possimus de dictis rebellibus esse uictores; preterea mandamus uobis, cum dictis nostris consiliis, quod toto posse sitis sol⟨l⟩iciti et attenti ad presentiendum quo loco uel locis insule possint poni gentes equestres et pedestres in terram cum useriis uel aliis nauigiis, et quot sunt illa loca et que essent meliora, et que quantitas gentium predictarum esset necessaria, et de tempore ⟨h⟩abili ad hoc, et si bene et ⟨h⟩abiliter fieri posse[t] et quidquid esset ad predicta opportuna. Et facta bene examinatione tam de predictis, quam omnibus aliis, que uobis fieri necessaria uiderent: Nos informetis quam celerius esse potest, ut possimus uobis subuenire potenter pro osseruatione status nostri, et quia per formam commissionis uestre habetis libertatem si uobis uideretur de tractando et uniendo uos cum Turchis ad dannum insule Crete, quod posset si fieret esse[1]) multum dan⟨n⟩osum[2]) factis nostris pro multis respectibus, mandamus uobis cum nostris consiliis supradictis, cum speremus cum gratia dei sine Turchis obtinere nostrum intentum, quod in tractando uel uos uniendo cum ipsis Turchis nullam faciatis nouitatem pro modo, uidelicet in processu temporis informetis nos de eo quod

---

1) Or. non esse. 2) Or. danossum.

sequetur et uobis fiendum [erit] circa hoc, et tunc prouidebimus sicut utilius uidebitur pro factis nostris; intelleximus etiam, quod in partibus Coroni et Mothoni uel Nigropontis est quidam Georgius Scordilli, dictus Caçamumiri Grecus, qui est nobilis et potens, et mittendo ipsum ad insulam, multum posset prodesse factis nostris, et propter ea informamus uos, quod utile putaremus, quod faceretis de ipso .....[1]) de eo notitia, si uobis utile uidebitur ipsum mittere ad inducendum alios Grecos et procurandum nostrum honorem et confusionem innimicorum, possendo ei promittere id quod uobis iustum et conueniens uidebitur, ut habeat facultatem[2]) fideliter se gerendi. Et super facto dicti Georgii etiam scribimus nostras litteras dicti tenoris castellanis Coroni et Mothoni et baiulo et capitaneis Nigropontis, quod uobis notum facimus pro uestra informatione, mandauimus autem ser Petro Superantio, capiti nostro culfi, quod cum litteris nostris presentis mandati, si non habet alia noua, de quibus esset dubitandum, debeat statim uobis mittere unam uel duas galeas, ut possitis esse fortes et procurare bonum nostrum, insuper scribimus ser Dominico Michaeli, capiti generali culfi, si forte descendisset et uenisset deorsum uersus culfum, quod recepto presenti mandato, si non habet alia noua, de quibus sit dubitandum, uelociter cum suis galeis ueniat ad uos, ad omne mandatum uestrum pro bono agendorum nostrorum; baiulo autem et capitan⟨e⟩o Nigropontis scripsimus, quod de galeis deinde, et omni auxilio et subsidio quod requireretis ab eo, sine tamen notabili sinistro loci sibi commissi, disponat in totum, sicut ducitis ordinandum, ceterum quia dicitur nobis, quod submergendo aliquas naues ante portum Candide posset ita obturari portus et aufferri eis ex toto facultas mittendi extra nauigia armata, et quod hoc posset fieri, tam si proicerent seu proiecissent catenam quam non, debeatis etiam in hoc prouidere et examinare, et nobis rescribere quidquid feceritis uel faciendum credideritis circa hoc; reducimus etiam uobis ad memoriam; quod faciatis diligenter inquiri, quia intelleximus quod in galeis nostris a mercato erant panni et alia bona quorumdam prehensorum Crete, et quidquid inueneritis de bonis eorum et aliis nostrorum rebellium, facietis intromitti et conseruari nomine nostri comunis; noua autem que presentialiter habemus, uobis mittimus hic inclusa, litteras alligatas presentes mittatis quam citius esse poterit aliis, quibus uadunt, per nauigia .....[3]) ad illas partes; ceterum cum intelleximus per aliquos, quod rebelles nostri de Creta non contenti facinore suo, mittant ad partes Coroni et Mothoni et Nigropontis ad inducendum eos, quod

---

1) Drei Wörter unleserlich. 2) Or. tamen. 3) Ein Wort unleserlich.

ipsi similiter rebellarent, hortamur uos, quod circa hoc prouisionem et curam uigilem habeatis, ita quod in omni actu noster honor et status cum dei gratia conseruetur.

Insuper reddimus uos preuisos, quod multum posset esse utile factis nostris, si castrum et insula Cederici haberi possent in potestate nostra, pro multis respectibus, de quo etiam prouideatis sicut uestre sapientie utile uideatur.

Data in nostro ducali palatio die VIIII° mensis octubris secunde indic.

Addatur de facto Cederici.

Item de facto Mothoni et Nigropontis.

Magistro hospitalis Rodi.

Fol. 31r. ..... inter cetera decreuimus, toto posse turbare, quod deinde nullus exeat uel illuc uadat modo aliquo siue forma sub specie aliqua conuersandi uel mercandi, quia id esse non posset absque ipsorum nostrorum rebellium magno subsidio et fauore, nostri status notabili lesione, propter quod habere proponimus magnum fortium galearum circa et contra insulam supradictam, quibus hoc ex nunc dedimus specialiter in mandatis, quare, cum firmiter credamus paternitatem uestram de hoc casu uelut nos plurimum condolere propter singularem amorem per uos et nos uigentem[1]), eandem rogamus quam efficacius possumus, quod mandare et effectualiter inponere placeat omnibus fidelibus et subditis uestris, quod in eundo uel mittendo quomodolibet ad illas partes in totum se abstineant, sicut speramus plenissime de uobis; hoc enim erit multum nobis acceptabile atque gratum et proinde ad similia et maiora inueniretis nos omni tempore dispositos et paratos. Datum ut sopra.

Similis domine Elionore regine Jerusalem et Cipri.

Similis d. Iohanni principi regenti in Cipro nomine d. regis.

Similis d. Imperatori Constantinopolis.[2])

Mutatis mutandis, datum ut sopra.[3])

[Ähnliche Briefe ergehen an Andreas Quirino baiulus Constantinopolis und an den baiulus Cipri.]

Prouisoribus Crete.

Fol. 32v 8. Okt.

Ut de omnibus plenam notitiam habeatis, notificamus uobis, quod nostras litteras scribere prouidimus magistro hospitalis Rodi, regine et

1) Auf Rasur. 2) In kleinerer Schrift.
3) Randbemerkung.

principi Cipri, domino imperatori Constantinopolis et etiam super dicto facto misimus[1]) Ianuam .....[2]) nuntium nostrum, ut quilibet predictorum ordinent, quod sui se abstineant ab eundo uel mittendo quomodo ad insulam Crete, sicut in eo incluso uidebitis contineri, uolentes et mandantes cum nostris consiliis minore[3]), rogatorum et XL, quod litteras alligatas presenti quas mittimus occasione predicta, sitis sol‹l›iciti mittere et sicut uadunt eas facere presentari, scribentes quicquid feceritis. Datum ut sopra [VIII octubris].

Prouisoribus ad partes Crete.

Fol. 33^{r} 19. Okt.

Mittimus uobis per uirum nobilem Iohannem de Priolis supracomitem presentis galee pro negotiis uestris de inde ducatos $\overset{M}{V}\overset{C}{VIII}$ auri et $\overset{M}{V}$ in monetis; de quarum receptione nobis per uestras litteras rescribatis. Data die XVIIII octubris.

Castellanis Coroni et Mothoni.

Fol. 34^{v}.

Significamus uobis, quod in nostris consiliis minore[4]), rogatorum et XL capta fuit pars in $\overset{o}{M}C\overset{o}{C}LXII\overset{o}{I}$ indic. secunda, die XVI mensis octubris infrascripti tenoris, uidelicet, quod pro utilitate et bono agendorum nostrorum in bona gratia ordinetur, quod alique mercationes cuiuscunque conditionis existant, que ementur uel extrahentur quomodo de partibus et insula Crete, non possint a kalendis mensis ianuarii proxime uenturi in antea per aliquem Uenetum uel forensem uel aliam personam, quiuis sit, conduci Uenetias nec ad terras Uenetiarum sub pena perdendi nauigia et merces in totum. Et predicta cridentur in Uenetiis et committantur officialibus omnibus contrabannorum, qui inquirant de contrafaciente et penas exigant habendo partem ut de aliis suis officiis, et si accusator etc.

Ser Dominico Michaeli capitaneo culfi.

Fol. 35^{r} ff. 11. Nov.

[Einleitend wird erwähnt, daß N. Faledro, J. Celsi supracomites mit den Galeeren des Pet. Superantio und Ser Thom. Barbadico ausgelaufen seien.]

..... In omnibus autem tractatibus, occurrerent quocunque modo,

1) Or. missimus. 2) Ein Wort unleserlich. 3) Or. minus.
4) Or. minus.

pro inducendo Grecos rebelles et alias personas ad nostrum honorem, tam cum promissione pecunie quam per omnem alium modum, uolumus ut in illis tractatibus deliberate procedatur, quod semper conuocare debeatis apud uos ser Petrum Superantio, ser Andream Geno, ser Iohannem de Priollis et ser Marcum Maurocenum, cum quibus conferatis, procedatis et faciatis, sicut uobis omnibus uel maiori parti melius uidebitur pro bono agendorum nostrorum cum illa libertate, qua posset consilium rogatorum. Non derogando propterea in aliquo, ut dictum, capitanerie et regimini galearum, quod remaneat nostris capitaneis solis, ut iustum est. In casu uero quod mouerentur uobis uel collegio predicto uerba concordii uel pactorum per uniuersitatem Candide, Canee, Rethimi uel Sithie, quod non est credendum propter suam pertinaciam, sed nil nocet uos informare de intentione nostra, uolumus et mandamus collegio predicto, quod uolentibus habitatoribus et subditis Canee uel Rethimi uel Sithie redire ad gratiam et misericordiam nostram, ipsos reducatis cum plena remissione iniuriarum, et sint in eo statu, quo erant ante fallum suum, non intelligendo in hoc aliquem nobilem de Candida de nouo missum ad partes illas; ab illis uero de Candida, qui fuerunt cum tota proditione et tanto malo, si mouerentur uerba concordii uel pactorum, ut est dictum, uolumus quod dictum collegium caute et dextro modo trahat, audiat et presentiat quicquid potest, non concludendo aliquid ullo modo, sed scribatis uelociter quicquid habueritis ordinate, dannificando semper eos sicut inimicos, quia nostra firma intentio est, subito facere potentem armatam et bonas prouisiones ad destinationem proditorum pro recuperanda insula nostra, et si aliquis predictorum uellet ad nos mittere ambaxatam, permittatis, quod uenire et redire possint sine lesione guerizando semper interim ad dannum rebellium predictorum, et tenendo modum, quod ipsa ambaxata, si uellet uenire, ueniat Uenetias et non uadat alio modo aliquo siue forma; dicitur insuper uobis, quod mortati uel disagri, recuperando de eis pro modo usque CCC, possent esse multi utiles factis nostris, et propter ea reducimus hoc uestre memorie, ut, si uobis uidebitur, possitis disponere et ordinare de dicta quantitate uelle uestrum, et pro omni nostro[1]) bono scribimus baiulo Nigropontis quod circa[2]) hoc, si requiretis ab eo, det uobis suum auxilium et consilium opportunum. Datum ut sopra [XI° nouembris sec. indic. 1363].

1) Unleserlich. 2) Auf Rasur.

Castellanis Coroni et Mothoni.

Fol. 39r 24. Nov.

Cum per dominum ducem Ianue et suum consilium scribantur littere suis rectoribus partium Romanie, quod faciant publice proclamari in partibus illis, sicut ipse dux et comune per decretum fecerunt etiam in Ianua proclamari, quod omnes Ianuenses et qui pro Ianuensibus distinguuntur et subditi eorum, ab accessu, subsidio atque comercio rebellium nostrorum insule Crete, cum mercibus uel sine, debeant abstinere sub pena ualimenti medietatis rerum et mercium delatarum; et nos pro bono agendorum cupiamus has litteras illuc defferri quam citius et securius esse possit: mandamus uobis, quod sine ulla mora uel per gripariam uel per galedelum aut aliud nauigium debeatis spadadrapum iis alligatum, in quo sunt dicte littere, mittere nostro baiulo et consilio Nigropontis, quibus scribimus, quod ipsas litteras uelociter baiulo nostro Constantinopolis transmittant, et alium spadadrapum sine ulla mora mittere nostro capitaneo generali maris. Datum XXIIII nouembre 2a indic. Per presens galledellum quod uobis mittimus, scribatis nobis omnia, que sentiretis de partibus nostris Crete.

Ser Dominico Michaeli capiti generali maris.

Fol. 40v 25. Nov.

Nuper requisiuimus d. ducem et comune Ianue tanquam amicos, quod placeret eis ordinare et mandare, quod Ianuenses et subiecti sui abstinerent ab accessu ac subsidio et fauore rebellium nostrorum insule nostre Crete, super quo ipsi concesserunt nobis litteras suas apertas, quas uobis mittimus allegatas, quarum tenorem uidere poteritis, et eis uti, sicut honori nostro conuenire uidebitis; et super ista etiam materia scribunt litteras suas rectoribus suis Pere et Caffe, insule Cipri et Chii, quod hanc intentionem suam faciant publicari, sicut ipsi etiam fecerunt in Ianua per decretum publicum proclamari, quarum copiam pro uestra informatione inclusam mittimus. Cum igitur miserimus[1]) litteras, que mittantur in Peram et Caffam baiulo et consiliariis Constantinopolis, ut eas uelociter mittant et faciant presentari, et alias duas nostris ⟨rectoribus?⟩ Chii et Cipri, uobis mittimus alligatas presentibus; mandamus uobis, quod ipsas litteras, quam citius et commodius potestis, mittatis et presentari faciatis; cumque in dictis litteris apertis contineatur, quod in illa prohibitione non intelligantur Ianuenses, qui iam essent anchorati in portu cum nauigiis et mercibus ipso-

1) Or. misserimus.

rum pro eundo ad dictam insulam, antequam ipsi decreti notitiam habuissent, stando de hoc sacramento ipsorum, neque intelligantur qui ad dicta loca accederent pro extrahendo inde bona, que in insula haberent ante receptionem harum litterarum: declaramus uobis, quod quamuis hec ita sint, tamen non est intentionis nostre, quod permittatis aliquod nauigium uel personam nec de predictis nec aliis intrare uel exire ad insulam, que possent esse in fauorem hostium, uel preiudicium nostrum, sed uolumus[1]), quod in turbando eos teneatis omnem modum, qui uobis melior uideatur cum quam minori scandalo et offensione poteritis aliorum, et si per uiam amicabilem dicti Ianuenses exceptati uel alii turbari non possent, potius uellemus, quod cum promissionibus et expensis nostri comunis id fieret, quam facere aliquid quod posset inter nos et dictos Ianuenses aliquod scandalum generare. Et non dubitamus, quod prudentia uestra tanta est, quod in hoc tenebitis bonum modum. Preterea uolumus, quod in insula Standie[2]) faciatis cauari et fieri aliquos lacus quam plures poteritis ad recoligendum aquam pro uso gentium et equorum quos mittemus uobis, quos ualde bene fieri possunt et faciatis bene custodire et prouideatis quod per rebelles nostros non tossicarentur uel macularentur, et scribatis id quod feceritis.....

Datum XXV° nouembris.

Commissio Iuliani de Baldachinis et Damiani missorum ad partes Romandiole et Marchie pro gentibus.

Fol. 41^{v} ohne Datierung.

Nos Laurentius Celsi, dei gratia dux Uenet. . . ., mittimus tibi prouido uiro Iuliano de Baldachinis fideli nostro et Damiano notario curie nostre, quod de nostro mandato uadatis ad partes Romandiole et Marchie et alias partes circumstantes et cum omni studio et diligentia qua potestis sitis so⟨l⟩liciti, soldizare et inuenire ad nostrum soldum et seruitium pro mittendo ad partes Crete, ad dannum nostrorum hostium, uidelicet bonos pauesarios, dando cuilibet in mense de soldo libras decem parui, existentibus ipsis fulcitis coratia, barbuta, manichis, pauesio, spata, cultello et lancea, et si omnes non possent habere curatiam, procuratis obtinere, quod ad minus maior pars eorum ipsam curatiam habeant, et alii habeant bonos zuponos. [Es folgen weitere Bestimmungen über Ausrüstung und Besoldung der Truppen.]

1) Rasur.
2) Standia ist ein Inselchen nördlich von Candida.

Littera aperta pro prouisoribus Crete.

Fol. 54ᵛ 15. Januar.

Laurentius Celsi..... Cum occasione nouitatum occursarum in partibus et in insula nostra Crete mittamus presentialiter ad illas partes uiros nobiles Paulum Lauredanum, Nicolaum Iustiniano procuratores sancti Marci, Petrum Triuisano, Iohannem Mocenigo et Marcum Quirino caros et honorabiles ciues nostros in prouisores solemnes cum omni plena libertate et potestate per maiorem partem eorum prouidendi, tractandi, componendi, permittendi, expendendi pecuniam mutuo et per cambium accipiendi supra nostrum comune et generaliter faciendi in omnibus et per omnia, sicut nos et nostra consilia minus, rogatorum et XL haberemus: amicos rogamus fidelibus precipiendo mandantes cum nostris consiliis antedictis, quatenus hiis, que dicti nostri prouisores uobis ex parte nostra retulerint seu dixerint aut dicendo uel scribendo miserint, fidem credulam prebeatis eaque executioni mandetis sine ullo deffectu, scientes quod quicquid per eos uel maiorem partem factum fuerit, ita credi, obediri et fieri uelimus, sicut si per nos et nostra consilia supradicta ordinatum, scriptum uel prouisum fuisset. Datum XV ianuarii, sec. indic.

Commissio supracomitorum armate generalis contra rebelles insule Crete.

Fol. 55ᵛ 10. Januar.

Nos Laurentius Celsi . . . committimus tibi, nobili uiro Triadano Grici dilecto ciui et fideli nostro, quod de nostro mandato uadas et sis supracomitus noster in presenti armata contra rebelles insule Crete, cuius est capitaneus generalis nobilis uir ser Dominicus Michael, cui capiti generali debeas in omnibus et per omnia fideliter obedire; habebis autem curam de galea tibi co[m]missa, et de faciendo saluari et custodiri arnesias et correda et alia bona nostri comunis. Et non potes facere incantum per te uel alium nec in galeis nec extra ullo modo uel ingenio, sicut non potest capitaneus generalis nec aliquis aliorum supracomitorum.

Item non potes uti pro cocho, campario uel famulo aliquem de soldatis galearum comunis nec permittes, quod comiti et nauclerii hoc faciant.

Preterea obseruabis partem captam infrascripti tenoris, uidelicet, quod si capitaneus preceperit, quod supracomiti, comiti et alii de galeis debeant ferire inter inimicos et non ferierint, et etiam si ferierint et aliqua galea recesserit a prelio, prelio non finito, supracomiti,

comiti, nauclerii et hii qui essent ad .....[1]) debeant perdere capita, et si non possent reperiri, sint perpetuo forbaniti de omnibus terris et locis, ubi dominus dux et comune Uenet. habent dominium, et omnia sua bona ueniant in comune, illis autem exceptis et exemptis, qui manifeste non reperirentur culpabiles.

Habere quidem debes salarium et conditionem totam supracomitorum culfi, sicut habuerunt ser Andreas Geno et socii qui liberaliter iuerunt ad seruitium nostrum, uidelicet libras tres grossas in mense, habendo et tenendo tres famulos tuis expensis.

Iurasti ... Datum ... 1363 die X[o] mensis ianuarii.

Commissio nobilium uirorum Francisci Michaeli[s] et Iacobi Baroci, camerariorum exercitus contra rebelles insule Crete.

Fol. 56[v] 10. Januar.

Nos Laurentius Celsi ... committimus uobis nobilibus uiris Francisco Micaeli et Iacobo Baroci, ciuibus et fidelibus nostris, quod de nostro mandato ire debeatis in camerarios, saluatores et dispensatores rerum et bonorum nostri comunis, quas mittemus ad exercitum cum ordine inferius particulariter denotato.

Primo enim committimus uobis, quod debeatis recipere et conseruare et recipi et conseruari facere res omnes et bona nostri comunis, quas mittemus ad exercitum, et de ipsis facere et distribuere, sicut per nostros prouisores uobis fuerit impositum et mandatum cum illis maioribus auantagiis que poterunt pro nostro comuni.

Tenemini insuper scribere quilibet uestrum in uno quaterno introitum et exitum ordinate, et duo notarii uestri similiter in uno quaterno pro quolibet in concordio uobiscum, ita quod rationes clare uideri possint pro bono nostri comunis. Et debetis esse ad unam mensam pro bono agendorum.

Habere quidem debetis de salario in mense pro quolibet libras quinque grossas, habendo et tenendo duos famulos legales et sufficientes pro quolibet ad uestrum soldum et expensas et unum notarium pro quolibet uestrum, cui notario facere debetis quilibet uestrum expensas tantum. Et debetis ire, stare et redire cum dicta familia ad omnes uestras expensas, exceptis nabulis nauigiorum, ut est iustum, et recipietis solutionem in Uenet. de tribus mensibus.

Non potestis insuper recedere a seruitio uobis commisso pro ueniendo Uenet. sine nostro speciali mandato, et etiam non potestis

1) Ein Wort unleserlich.

recipere uel recipi facere donum aliquod uel premium[1]) ab aliqua persona, nec facere uel fieri facere de mercationibus in partibus ad quas ibitis pro factis guerre presentis per nos uel alio ullo modo.

Iurasti pro sicuritate et honore Uenet. eundo, stando et redeundo. Datum . . . 1363 die X° ianuarii.

Commissio ser Angeli Micael mittendi ad partes Turchie pro necessitate guerre contra rebelles Crete.

Fol. 57v 10. Januar.

Nos Laurentius . . . committimus tibi nobili uiro Angelo Micaeli dilecto ciui et fideli nostro, quod de nostro mandato uadas in nostrum ambaxatorem et nuntium ad partes Turchie pro emendis et recuperandis uictualibus et blado in illa quantitate et cum illo ordine et modis, qui tibi imponentur et ordinabuntur per prouisores nostros, quos mittimus ad partes illas.

Fecimus autem fieri in personam tuam litteras credulitatis domini Turchie et aliorum, sicut uidimus opus fore pro bono intentionis nostre.

Commisimus etiam nostris prouisoribus predictis, quod de pecunia, que fuerit necessaria pro rebus quas ordinabunt emi et recuperari, tibi subueniant et dent, sicut fuerit opportunum, scribendo ordinate quicquid tibi dederint et fuerit expensatum, ita quod rationes omni tempore clare uideantur. Tibi etiam committimus, quod quicquid emes et recuperabis, scribas ordinate et quicquid recipies, ita quod clare appareant rationes nostri comunis.

Omnia etiam, que tibi dicendo mandabimus, attendes et obseruabis bona fide.

Habere quidem debes de salario libras XX grossas pro sex mensibus cum duobus famulis, ad omnes tuas expensas, saluis nabulis et . . .[2]) et ab inde in antea per ratam.

Et non potes ullo modo facere nec fieri facere de mercato per te uel alios ullo modo, nec recipere donum uel presens aut gratiam ab aliqua persona nisi pro nostro comuni sub pena per nostra consilia ordinata.

Uolumus etiam pro bono agendorum et ut melius fulcias intentionem nostram, quod debeas nostra parte presentare dona domino Turchie et aliis, sicut et quantum tibi melius uidebitur ad ualorem ducatorum CXX in illis rebus, quas tibi faciemus assignari.

Scire etiam debes, quod mittimus tecum Oziam, qui est consuetus

1) Unleserlich. 2) Ein Wort unleserlich.

in illis partibus, qui debet esse ad omnem obedientiam tuam, sed non ponas ei pecuniam in manibus pro expendendo. Ipse autem Ozias debet habere in medio anno ducatos C et debet stare ad omnes suas expensas et inde in antea debet habere per ratam.

Iurasti ... Datum etc. 1363 die X° ianuarii.

Fol. 58v Regest. Ein ähnlicher Brief ergeht an ser Iohannem Geno mandatum ad requirendum et uocandum magnificum dominum Galeotum de Malatestis ciuitatis Arimini etc. pro sancta romana ecclesia uicarium generalem ad capitaneriam exercitus terrestris, quem dictus dux et comune Uenet. mittere intendunt contra insulam Crete sibi rebellem ...

Domino regi Cipri.

Fol. 60r 19 ianuarii sec. indic.

... quod licet iam soldauerimus et parauerimus exercitum nostrum terrestrem equitum mille et peditum duorum milium et usserios ac nauigia necessaria pro eisdem, tamen pro reuerentia dei et amore uestro parati eramus exspectare usque medium[1]) mensis marcii proximi, et si possent sol⟨l⟩icitare et facere, quod de gentibus dicti cortis Sabaudie uel aliis gentibus dispositis ad passagium essent usque dictum terminum in Uenet. in numero sufficienti cum armis, equis et furnimentis suis, parati eramus cum illis nauigiis, in quibus transfretari debuisset noster exercitus, ipsos in Cretam conducere, ubi intendere nobiscum deberent et se offerre ad recuperandum statum et dominium nostrum ibi; quo facto, quod cum dei gratia cito et faciliter futurum speramus, ipsos conduci faciemus in Ciprum uel alio, quo uoluerint pro passagio supradicto. Et nichilominus uos et alii nobiles subsequentur uenturi Uenet. inuenire et habere poteritis precise de tempore in tempus de aliis nauigiis pro passagio uestro. Et sic similiter et semel fieret utrumque negotium uestrum atque nostrum. [Dann ist weiter die Rede von der Lebensmittelzufuhr an die Rebellen.]

Commissio nobilium uirorum Pauli Lauredano et Nicolai Iustiniano procuratorum sancti Marci, Petri Triuisano, Iohannis Mocenigo et Marci Quirenio.

Fol. 61v ff.

Nos Laurentius Celsi ... committimus uobis nobilibus uiris Paulo Lauredano et Nicolao Iustiniano procuratoribus Sancti Marci, Petro Triuisano, Iohanni Mocenigo ac Marco Quirenio, dilectis ciuibus et

1) medium wiederholt.

fidelibus nostris, quod in nomine Yesu Christi de nostro mandato ire debeatis in nostros solennes prouisores ad partes Crete, occasione rebellionis attentate per pheudatos et uniuersitatem Candide et aliorum locorum insule, et quia de personis uestris multum confidimus et speramus: terminata est per nostra consilia minus[1]), rogatorum et XL et additionis, quod pro habenda et recuperanda nostra insula predicta, ad quam recuperandam totis uiribus anhelamus, habeatis libertatem et arbitrium per maiorem partem uestrum prouidendi, tractandi, expendendi, faciendi et ordinandi in omnibus et per omnia, sicut haberet consilium rogatorum et additionis, et quicquid per uos uel maiorem partem factum fuerit, sit firmum et obseruetur sine deffectu, saluis hiis que per ordinem sunt inferius denotata.

Scire namque debetis, quod per nostra consilia predicta captum est de mittendo ad exercitum terre unum capitaneum et duos gubernatores, quibus plene limitauimus commissionem et arbitrium suum in hunc modum, uidelicet, quod capitaneus generalis terre et duo gubernatores nostri habeant libertatem ordinandi de modo guerrizandi, preliandi, offendendi, regendi et gubernandi ac procedendi contra inimicos in terram per omnem modum ita, quod facta bene procedant, sed in mandando executioni ea que fuerint terminata, solus capitaneus sit executor ut est iustum; saluo semper pro bono agendorum, si uideretur uobis prouisoribus uel maiori parti, de non procedendo ad aliquas nouitates uel nouitatem propter aliquas causas uel tractatus qui occurrerent, quod tunc supersedeatur et fiat, sicut ordinabitis pro bono et utilitate agendorum nostrorum; de ratione et iustitia fienda in ciuilibus et criminalibus, omnibus stipendiariis nostris de exercitu terrestri solus capitaneus terre disponat et faciat, sicut sibi secundum deum et iustitiam melius apparebit.

Ordinauimus etiam cum nostris consiliis predictis, quod pro fiendis solutionibus gentibus et soldatis nostris terre illuc ueniant duo solutores, quos in omnibus, que spectabunt ad eorum officium, tam in solutionibus fiendis quam nostris uidendis et aliis esse uolumus ad obedientiam et ordinem, qui eis dabitur per gubernatores nostros, sicut in similibus fieri consueuit.

Ordinauimus etiam pro bono nostri comunis illuc mittere duos camerarios pro custodia et saluamento rerum et bonorum nostri comunis, qui inscribendo dicta bona, et faciendo sicut ordinabitis pro auantagio et bono nostri comunis, uobis obediant et faciant in totum sicut duxeritis ordinandum.

---

1) Or. minora.

Inter alia ordinauimus cum dictis nostris consiliis de reducendo uobis memorie de dando tales rebellibus et proditoribus nostris, sicut et quando et in illa forma, que uobis uidebitur pro utilitate et bono agendorum, possendo etiam ipsas tales renouare et disponere, quod obtinendo effectu ⟨erit⟩ intentionis nostre, sicut speramus de uobis.

Et quia totum fortium agendorum nostrorum est, quod bona hora prouideatur de necessariis ad guerram nostram et quod facta demum recte procedant, committimus uobis, quod cum istis duabus galeis in Christi nomine recedatis et uadatis ad seruitium nostrum, ubi prouideatis in quantum poteritis de necessariis guerre nostre et specialiter bonam et ueram informationem accipiatis de seruiciis demum tam ponendo ...[1]) in terram quam omnibus aliis necessariis ita, quod uenientibus gentibus et stolio nostro sitis de omnibus bene preuisi et possitis secundum ordinem quem uobis dabimus procurare honorem et statum nostrum.

Insuper quia honor et fama nostra principaliter consistunt, quod non remittantur falla et proditiones aliquibus ex proditoribus principalioribus, tanti mali, ordinauimus cum dictis nostris consiliis, quod quomodocunque obtineatis intentionem nostram, nullo modo possitis remittere iniurias et proditionem illi numero qui dicitur inferius, possendo aliis parare et facere, sicut uobis uel maiori parti uestrum utilius uidebitur pro factis nostris; ordo autem datus talis est.

Quia conseruatio status nostri est principaliter ponere bene mentem in recuperatione insule nostre Crete, de acquirendo eam tali modo, quod sit honor noster, et in futuris temporibus amplius non cadamus in tanta sinistra, et sola uia iustitie que dicetur inferius nos possit ducere ad salutem: Committimus uobis cum nostris consiliis minori, rogatorum et XL et additionis, quod ponatis bene mentem, quod per omnem modum compositionis uel concordii quo possetis obtinere nostram intentionem, uolumus et sic est captum per dicta nostra consilia, quod nullo modo possitis remittere tantam proditionem et iniuriam inscriptis X ad miñus, sed quod eis per uos fiat iustitia in partibus illis, ubi commiserunt tantum malum, sicut de proditoribus et rebellibus nostri comunis. Et si aliquo casu aliquis ex dictis X proditoribus aufugisset uel recessisset, ita quod non posset haberi in fortia nostra et fieri iustitia supradicta, non stetur propterea de concludendo in compositione, dummodo de aliis ex dictis decem proditoribus, quos habere poteritis, faciatis iustitiam ut supradictum est, illis uero ex decem predictis, qui auffugissent uel recessissent ita quod iustitia pre-

1) Ein Wort unleserlich.

dicta per uos fieri non posset, detis bonas fortias et tales sicut et quando et in illa forma, que uobis uel maiori parti uestrum uidebitur, ita quod possint persequi et occidi in omnem partem pro bono exemplo aliorum. Nomina X predictorum sunt: Marcus Gradonico maior, Titus Gradonico, Baiardus Gradonico, Titus Uenerio, Theodorellus Uenerio, Bartholomeus Grimaldi, Marcus Fradello, Georgius Barbo, Gabriel del Abbado et Çanachi Rizzi.

Pro habundanti uero cautela ordinauimus cum dictis nostris consiliis, quod si unus uel duo ad plus ex dictis X proditoribus superius nominatis tractarent uel pararent honorem et statum nostrum ita, quod recuperaremus ciuitatem Candide, aut occideret uel occidi faceret per suam operam uel industriam aliquem ex aliis X predictis superius nominatis, ita quod hoc uobis constet, tunc uos prouisores qui eritis presentes factis et de omnibus plenissime informati, possitis illi uel illis duobus tantum remittere dictas penas et de eis disponere et ordinare sicut uobis uel maiori parti uestrum uidebitur pro honore nostro et bono statu insule supradicte.

Et quia posset preiudicare multum factis nostris, et esset minus honoris nostri dominii, si per uos mitteretur ambaxata rebellibus nostris, uel appariretur aliquid nisi primo uobis requisitis ab eis, committimus uobis cum dictis nostris consiliis, quod nullo modo mittatis eis ambaxatam aliquam, uel appariatis aliquid ullo modo, sed attendatis ad guerrizandum et offendendum eos uelut inimicos procedendo contra eos cum taleis, scilicet in illa forma et quando et contra quos uobis uel maiori parti uestrum uidebitur pro bono intentionis nostre, sed si primo requisiti fueritis ab eis, tunc audiatis, disponatis et faciatis, sicut secundum honorem et statum nostrum uideritis conuenire, non recedendo ullo modo a uobis commissis superius per ordinem limitatum. Reseruamus autem pro bono agendorum, quod cum aliquibus specialibus personis, uel aliquo uel aliquibus etiam tenentibus ...[1]) membrum regimini tamquam cum specialibus personis, possitis procurare, tractare et facere, caute et occulte, id quod uobis uel maiori parti uidebitur secundum honorem et statum nostrum pro recuperatione insule supradicte, non obstante eo quod superius dictum est.

Et ut predicta obseruentur sicut est intentio nostra, aliter possent prouisiones nostre per nichilo reputari, ordinauimus cum dictis nostris consiliis, quod alicui uel aliquibus ex dictis X proditoribus superius nominatis, de quibus debet fieri iustitia per uos, si auffugerent ita quod non possent haberi in fortia nostra, pro adimplenda iustitia predicta,

---

1) Nicht gelesen: de m̄.

non possit fieri gratia [et] remissio nec audiri ullo tempore aliqua eorum petitio occasione predicta, nec etiam reuocari quod dictum est, ullo modo sub pena ducatorum $\overset{\mathrm{M}}{\mathrm{II}}$ pro quolibet consilii capite et alio ponente uel consentiente partem in contrarium, et insuper sub pena proprie priuationis illorum et suorum heredum de omnibus consiliis, officiis et beneficiis comunis Uenetiarum intra et extra. Et sub hac strictura intelligatur et sint in totum omnes ultra X predictos, quibus darentur banna propria uel pene mortis per uos uel prouisores predictos.

Item uolumus, quod possitis tractare et conponere cum quibuscunque dominis et personis exceptis infidelibus omnia que uobis pro statu nostro utilia uidebuntur, etiam de locis habendis et recuperandis, quia plene confidimus de uobis; reliquimus in libertate uestra reddentes nos certos, quod semper mentem habebitis ad honorem et statum nostrum.

Prohibemus autem uobis expresse, quod in conuentionibus quas habebitis et facietis cum rebellibus nostris Crete, nullo modo possitis eis in comunitate seu uniuersitate consentire aliquam prerogatiuam uel auantagium ultra ea que erant ante nouitatem presentem, sed si in speciali aliquibus Latinis uel Grecis propter merita eorum uideretur aliquid fiendum uel promittendum, possitis in hoc uti arbitrio uestro, sicut uobis pro statu nostro uidebitur.

Preterea quamuis in libertate uobis data sit exceptatum, quod non possitis tractare cum aliquibus infidelibus, et pro necessitatibus nostris opus erit habere uictualia et alia neccessaria de Turchia, elargimur uobis, quod cum dominis Turchie et aliis infidelibus possitis tractare pro uictualibus et aliis opportunis habendis ad facta nostra, possendo eis promittere, si opus erit, pacem nomine nostro durante hac nostra guerra, uidelicet quod in mari non offendentur a nostris, ipsis non offendentibus nostros aut loca nostra.

Committimus autem uobis et sic scribimus capitaneo nostro generali maris, quod cum applicueritis illuc cum duabus galeis, cum quibus uelitis, debeatis quam citius esse potest mittere tres de aliis galeis, que uobis et dicto capitaneo seu maiori parti melius uidebitur, ad custodiam culphy nostri, que stent ad custodiam culphy predicti, et discurrant usque butam de faro pro securitate nauigiorum nostrorum iturorum ad partes Calabrie et alio pro uictualibus et aliis rebus opportunis pro extractu nostro, ita quod ipsa nauigia dannum non possint recipere, committentes capitaneo uni ex supracomitis, sicut uobis et dicto capitaneo uel maiori parti uidebitur, quibus quidem galeis in paucos dies prouidebimus dare cambium domino concedente.

Permisimus uobis eligere et ducere uobiscum X ex carceratis Crete, quos habebamus hic pro informatione nostra et dextro agendorum uobis commissos.

Scribimus capitaneo generali maris, quod in casu quo requireretis unam uel duas ex galeis armatis pro mittendo circa insulam uel alio pro factis nostris, ipse capitaneus de hoc faciat sicut uos requisieritis.

Habere debetis de salario in mense pro quolibet libras C pro primis $\mathrm{IIII}^{\mathrm{or}}$ mensibus et ab inde in antea CL in mense recipiendo statim salarium de mensibus quattuor, et non potestis expendere in expensis oris ultra ducatos III pro quolibet in die in mari, et in terra ultra ducatos $\mathrm{IIII}^{\mathrm{or}}$ pro quolibet, possendo in partibus illis separare uos ab inuicem uidelicet unus ab alio, sicut uobis uel maiori parti uestrum utilius et melius apparebit.

Et debetis ducere uobiscum unum notarium cum uno famulo, unum expensatorium, unum cocum inter omnes et quatuor domicellos pro quolibet.

Et non potestis recedere a factis uobis commissis pro ueniendo Uenetias sine nostro speciali mandato, saluo si pro bono agendorum uideretur uobis uel maiori parti de mittendo unum uel duos ex uobis Uenetias ad presentiam nostram, pro danda nobis informatione de factis, in quo casu fiat, sicut per uos uel maiorem partem uestrum fuerit terminatum, per illos autem qui remanebunt uolumus, quod negotia fiant per maiorem partem, sicut per eos fieret, si forent presentes.[1])

Non potestis insuper uos uel aliquis uestrum facere nec fieri facere per uos uel alios de mercato ullo modo in partibus ad quas ibitis pro factis guerre nostre presentis.

Fecimus autem fieri uobis sindicatum ad plenum et litteras patentes in forma, quam uidimus fore opportunum.

Sicut etiam scire potuistis, ordinauimus cum nostris consiliis mittere in nostrum ambaxatorem ad partes Turchie nobilem uirum Angelum Michaelem, pro emendis et recuperandis blado, uictualibus et aliis que sibi duxeritis committenda, pro bono et utilitate exercitus nostri. Quare committimus uobis quatenus antedicto ser Anzolito pro emendis et recuperandis hiis, que cognoueritis esse necessaria et utilia pro exercitu nostro, ut est dictum, distribuatis et detis de pecunia quam uobis assignari fecimus in illa quantitate, que uobis uidebitur, ut possit fulcire intentionem nostram. Eidemque expresse commisimus,

---

1) presentes uel maiorem partem eorum: Or.

quod in totum faciat, procuret et disponat, sicut per uos ei fuerit impositum et mandatum, de pecunia autem, quam sibi assignabitis occasionibus predictis, teneatis modum, quod scribatur ordinate pro bono nostri comunis.

Iurastis pro sicuritate et honore Uenetiarum eundo, stando et redeundo. Datum . . .

Commissio capitanei generalis terre Luchini del Uerme.

Fol. 79^{r} 28. März.

[Er schwört auf das Evangelium Amtstreue.] Et ego debeo habere apud me duos gubernatores de nobilibus Uenetiarum, qui mihi per dominum ducem et sua consilia deputabuntur, cum quibus per maiorem partem nostrum trium procedere et ordinare debeo, quecunque occurrerint ordinanda et disponenda circa negotia dicte guerre, tam de modo et ordine guerrizandi, . . .[1]) et offendendi hostes quam regendi, gubernandi et procedendi contra eos in terra per omnem modum pro bono agendorum . . .

Rationem autem et iustitiam in ciuilibus et criminalibus omnibus stipendiariis et gentibus dicti exercitus terestris ego solus capitaneus facere debeo et de ipsa disponere, sicut mihi soli secundum deum et iustitiam apparebit.

Sciendum est, quod quinque nobiles Ueneti missi sunt, qui esse debent prouisores super omnibus tractatibus et negotiis dicti domini ducis et comunis Uenetiarum in partibus illis, quibus prouisoribus si uidetur, seu illis qui se ibi inuenirent ex eis, aut maiori parti, quod non procederetur per nos ad aliquam nouitatem uel nouitates propter casus uel tractatus, qui occurrerent in hoc, ego et gubernatores predicti obseruare debemus illud quod per dictos prouisores fuerit ordinatum.

Der Sold beträgt pro persona mea et gubernatoribus meis monatlich $\overset{\text{M}}{\text{VIII}}$ Goldukaten; zudem dienen mir 100 Reiter und 150 Fußsoldaten als Leibwache; item ultra predictos possum conducere alios L equites et L pedites ad soldum et conditionem aliorum stipendiariorum ducalis dominii . . . $\text{MCCCLXIII}\overset{\text{o}}{\text{I}}$, indic. secunda, die $\text{XXVII}\overset{\text{o}}{\text{I}}$ mensis marcii.

Bern. **J. Jegerlehner.**

1) Ein Wort unleserlich.

Geographische und onomatologische Bemerkungen zu der Liste der Väter des Konzils von 381.

Durch Chabots Publikation der Chronik des Patriarchen Michael von Antiochien (1166—1199) ist uns ein syrisches Verzeichnis[1]) der Väter des sog. II. ökumenischen Konzils bekannt geworden, dessen Vergleich mit den beiden lateinischen Rezensionen (Prisca und Dionysiana, wie sie gewöhnlich genannt werden) nicht ohne Wert ist.

Ich stelle hier einiges auf die Bischofs- wie die Städtenamen Bezügliche zusammen.[2])

5. Gelasios von Ḳēsarēa. Die Ausgaben der Konzilsakten haben Thalassius. Indessen das ist ein alter Druckfehler. Die lateinischen Handschriften haben ausnahmslos Gelasius oder Korruptelen dieses Namens, wie denn dieser Kirchenfürst unter seinem richtigen Namen auch sonst erwähnt wird. Die wahre Form bestätigt der Syrer.

Interessanter sind die Nummern 8—10.

Prisca.	Dionysiana.	Michael.
8. Priscianus Nicopolitanus	Priscianus Sevastensis	Priskianos von Nikopolis
9. Saturninus Sebastenus	Saturninus Squitopolitanus	Saṭrūnīnos von Sebasṭīa
10. Rufus Scytopolitanus	Rufus Nicopolitanus	Rūfos von Baišan

Le Quien, den Konzilienausgaben folgend, hatte Priscianus als Bischof von Sebaste (O. Ch. III 651), Saturninus als Bischof von Skythopolis (a. a. O. 687) und Rufus als Bischof von Nikopolis (a. a. O. 594) eingetragen. Die Übereinstimmung von Prisca und Michael erweisen, daß die Bischofssitze zu vertauschen sind.

23. Pelagios, der bekannte Bischof von Laodikeia in Syrien, heißt

1) Die syrischen Namen vorläufig nur 1—184 S. 158—161 des syr. Textes, die vollständige Übersetzung mit den Varianten des Ms Borgia S. 313—320 d. Ü.

2) Die Nummern sind die Chabots.

in den Konzilsakten und in der Dionysiana Pegasius; indessen zahlzeiche Handschriften der Prisca und ebenso der Syrer bieten die wahre Namensform Pelagios.

47. Antiochus von Samosata heißt in der Prisca Antiochus Samasteos. Das ist wohl kein Schreibfehler, sondern entspricht genau dem syrischen Šamīšṭ. Es wird wohl neben der edlern Form *Σαμόσατα* eine Vulgärform *Σάμαστις* im Gebrauch gewesen sein.

67. In der Provinz Klein-Armenien bietet der Syrer neben den zwei bereits aus dem lateinischen Texte bekannten noch einen neuen:

'jnwç d. Zbnwç.

Es ist wohl zu lesen:

'*A*īanos von Zabanōs.

Auch in Ephesos unterschreibt ein *'Αιάνης* (v. l. *'Αιανός*), Bischof von Sykamozon in Palästina. Aber rätselhaft bleibt der Stadtname. Chabot denkt vermutungsweise an Zela; indessen dieses gehört zur Kirchenprovinz von Amasia, und nicht zu der von Melitene. Zabanōs ist wohl aus Bazanos umgestellt. Es ist *Βαζανίς* (*Βεζανίς*), *Βίζανα* = *Λεοντόπολις*. Die Lage hat Tomaschek bestimmt (bei Pauly-Wissowa u. d. Worte Bizana). Es entspricht dem heutigen Vdžan in Derdžan (Derxene), vgl. auch Abhandl. der k. bayr. Akad. d. Wiss. I. Kl. XXI. Bd. III. Abt. S. 577.

80. Der Bischof von Trimithus heißt in den Ausgaben Theopompus, und das ist die Lesung der Dionysiana. Dagegen der Syrer hat Teoprōpos von Ṭrimintunuṭos, womit die guten Handschriften der Prisca übereinstimmen, welche Theopropus Trimitountos lesen. Der seltene, wenn auch wohlbezeugte Name *Θεόπροπος* ist von den unkundigen Schreibern in *Θεόπομπος* (Theopomfes) verwandelt worden.

Einige Schwierigkeiten bietet Pamphylien. Hier erscheint als erster Bischof 83. Troilus Egeon (Geonensis). An das kilikische *Αἰγέαι* ist natürlich nicht zu denken. Auch Michael bietet Ṭrōilōs Agīon; aber der Codex des Museums Borgia hat Agānōs. Chabot denkt gewiß mit Recht an Lagina, ein Suffragenbistum des Metropoliten von Perge. Georgios Kyprios hat v. 444 *ὁ Λαγίνων*, ebenso 1562 (v. l. *ὁ Λαγήνων*). Auch Konstantinos Porphyrogennetos bietet in seiner Ekthesis des hl. Epiphanios nach der Leipziger Handschrift *τὸν Λαγήνων*. Im Quinisextum 693 unterzeichnet:

> *Ζαχαρίας ἐλάχιστος ἐπίσκοπος πόλεως Λαγηνῶν τῆς Παμφύλων ἐπαρχίας* (v. l. *λαγήνων*),

und auf dem VII. ökumenischen Konzil hat die Präsenzliste: *Κώνστα ἐπ. Λαγνῶν* (v. l. *Λαγίδων* = *Λαγίνων*).

Er unterschreibt:

Κώνστας ἀνάξιος ἐπίσκοπος Λαγήνων (v. l. *Πλαγίνων*).

Es erscheint mir demnach unzweifelhaft, daß Agānōs für Laganos verschrieben ist. Vielleicht stand schon im Codex archetypus fehlerhaft *ΑΓΗΝΩΝ* für *ΛΑΓΗΝΩΝ*.

89 und 90 sind die Bischöfe:

Prisca.	Dionysiana.	Syrer.
89. Mydus Panentu	Midus Panemunensis	Mīdos von Panemos
90. Heraclides Thicusitanus	Heraclides Tichensis	Eraklīdīs von Ṭīkūs

Ramsay (the historical geography of Asia Minor S. 409) schlägt vor zu lesen: Mydus Petnelissensis, Heraclides Panemutichensis. Indessen das widerstreitet zu sehr der Überlieferung. Die Stadt heißt *Πανέμου τεῖχος*, Hierocl. 681, 3. Augenscheinlich entspricht 89 dem ersten Teile des Namens, *Πανέμου*, und 90 dem zweiten, *Τεῖχος*. Der Bischof von Panemuteichos kommt mehrfach in den Konzilsakten vor. Auch steht bisweilen *ὁ Πανέμου* allein; so hat z. B. die syro-monophysitische Redaktion der Väter von Nicäa: Fausṭos von Pānemōn (Patr. Nicaen. nom. S. 113). Indessen die Teilung des einen Stadtnamens in zwei Bistümer ist eine Unmöglichkeit. Offenbar liegt ein alter Fehler zu Grunde. Es handelt sich etwa um zwei Bischöfe, welche um den Sitz im Hader lagen, wie Agapios und Bagadios um Bostra. Oder der eine ist, wie so oft, der Vertreter des kranken oder altersschwachen Ordinarius. Jedenfalls gehören aber die zwei auseinander gerissenen Bestandteile des Namens zusammen.

Ein alter gemeinsamer Fehler ist auch 91 Theodolus Syalitanus der Prisca, Theodolus Sialon der Dionysiana; der Syrer hat: Teodūlos von Sīalōn. Es ist *Σύλειον*, wofür die Schreibungen *Σύλαιον*, *Σύλλειον*, *Σύλλιον* und *Σίλουον* vorkommen.

Merkwürdig ist 111 die lateinische Schreibung Salagassitanus, Salagassensis, welche auch der Codex des Museums Borgia durch Sālāgasos bestätigt. Möglicherweise liegt ein alter Schreibfehler zu Grunde; aber die Metathese kann auch einer Vulgärform angehören, vgl. *Ἀνάβαρζος* (Anavarzus) neben *Ἀνάζαρβος*.

Ähnlich steht es mit dem folgenden Bischofe:

Prisca.	Dionysiana.	Syrer.
112. Calenicus Thymandun	Callinicus Poemandrensis	Ḳālīniḳos von Pūmandūn (so ms. Borgia: PMNDRVS Michael).

Es ist die Stadt *Τυμάνδος*, Hierocl. 673, 2; auch in den Notitien erscheint der Bischof als ὁ *Τυμάνδου*. Ob die zweite Form nur auf einem Schreibfehler beruht? Möglich wäre, daß neben *Τύμανδος* auch eine zweite Form *Πύμανδος* oder *Πύμανδρος* (auch der Monacensis des Hierokles hat *τύμανδρος*) im Gebrauch war.

127 lautet in den Ausgaben: Romanus Bibonensis. Indessen das ist ein alter Fehler der Dionysiana. Handschriftlich heißt der Bischof:

Prisca.	Dionysiana.	Syrer.
Romanus Pasilidun	Romanus Bubonensis	Romanos von Fīsīlīs (Ms. Borgia: Fāsālōs).

Es ist der Bischof von Phaselis.

Wenn so in der Hauptsache der Syrer beweist, daß die Prisca eine bessere Überlieferung als die Dionysiana zeigt, so gibt es doch auch, wenn auch weniger zahlreiche Fälle, wo die Dionysiana vereint mit dem Syrer das Richtige gegenüber der Prisca bietet.

So heißt 15 der Bischof von Ptolemais-Akko Nestabos nach dem Syrer und der Dionysiana, während die Prisca unrichtig Nestabius bietet. Ebenso wird für den 26. Bischof von Seleukeia die Namensform Byzus der Dionysiana gegenüber Byzas der Prisca durch des Syrers Bīzōs geschützt. Ähnlich steht es mit dem lykaonischen Bischof:

Prisca.	Dionysiana.	Syrer.
Ininius Corinun	Inzus Coriensis	Inzos von Ḳōrīnī.

Der Bischofsname ist demnach Inzos. Die Stadt heißt *Κόρνα* bei Ptolemaeus 5, 6, 16 und bei Hierocl. 676, 1. Ebenso unterschreibt in Chalcedon *Νεοπτόλεμος ἐπίσκοπος πόλεως Κόρνων* (lat. Cornorum). Unser Text erweist, daß daneben auch eine Form *Κόρινα* im Gebrauche war.

101. Der Bischof von Kanna (ὁ *Κανοῦ*) heifst in der Prisca Eustathius; Dionysiana und Syrer verbürgen vielmehr als Namen Eustratios.

Ebenfalls nach Lykaonien gehört der Bischof:

Prisca.	Dionysiana.	Syrer.
103. Eugenius Posadun	Eugenius Pasolonensis	Eugenios von Pōsalā (Ms. Borgia: Prōsālōn).

Der Name der Stadt ist *Πόσαλα*; er erscheint in den ältesten Notitien nicht, sondern erst in Leons *διατύπωσις* als ὁ *Ποσάλων*.

Den Schluß machen wir mit einem pisidischen Bischof:

Prisca.	Dionysiana.	Syrer.
108. Attalus Prostadun	Attalus Prostanensis	Attalos von Prōsṭānōn (so Ms. Borgia).

Bei Ptolemaeus 5, 5, 8 heißt die Stadt *Πρόσταμα*. Aber die Münzen der Stadt bieten *ΠΡΟΣΤΑΝΝΕΩΝ*; damit ist die Richtigkeit der Lesung des Syrers und der Dionysiana erwiesen. In den Notitiae fehlt das Bistum, weil es, wie Ramsay (Asia Minor S. 407) vermutet, mit einem benachbarten Bischofssitze vereinigt ward.

Diese wenigen Bemerkungen sollen nur zeigen, welchen Wert die Konzilsakten für die alte Geographie besitzen.

H. Gelzer.

Encore Romanos le mélode.

Les études que, de divers côtés, on a consacrées en ces derniers temps au grand poète byzantin sont loin d'avoir dissipé l'incertitude qui enveloppe depuis toujours la question chronologique, et en ce moment même, l'opinion faisant de Romanos un contemporain de l'empereur Anastase I (491—518) ne compte pas moins d'adhérents que celle qui se prononce pour Anastase II (713—716). Il y a trois ans, le triomphe des partisans du second Anastase parut assuré, lorsque M. Gelzer eut attiré l'attention sur un cantique du mélode, où se lisent ces vers: *ἰδοὺ Ἀσσύριοι | καὶ πρὸ αὐτῶν Ἰσμαηλῖται | ἠχμαλώτευσαν ἡμᾶς*. On sait que M. Gelzer, suivi par M. Krumbacher, traduisait ce passage de la façon suivante: «Voici que les califes abbassides de Bagdad et, avant eux, les califes ommiades de Damas nous ont amenés prisonniers.»[1]) Toutefois, cette interprétation était à peine proposée que M. de Boor lui en substituait une seconde[2]), d'après laquelle les *Ἀσσύριοι* ne seraient autres que les Perses, c'est-à-dire les ennemis les plus acharnés de Byzance pendant la première moitié du VI[e] siècle; quant aux *Ἰσμαηλῖται*, ce terme désignerait les bandes sarrasines qui dévastèrent la Syrie, la Palestine et la Phénicie sous le règne d'Anastase I, à l'époque où la paix subsistait encore entre les Perses et l'empire grec. Le travail de M. de Boor eut pour résultat de ramener plus ou moins M. Krumbacher[3]) à l'opinion qu'il avait longuement défendue en 1897 dans son *Histoire de la littérature byzantine*, à savoir que Romanos est contemporain d'Anastase I.[4])

1) Krumbacher, *Umarbeitungen bei Romanos*, 1899, p. 144—145.

2) *Die Lebenszeit des Dichters Romanos*, Byzant. Zeitschr., t. IX (1900), p. 633—640.

3) *Romanos und Kyriakos*, Sitzungsb. der philos.-philol. und der hist. Cl. der kgl. bayer. Akad. der Wiss., 1901, Heft V, p. 723.

4) On trouvera un exposé complet de la controverse, depuis ses origines, dans un récent travail de M. Vasiljev, *La chronologie de Romanos le mélode* (en russe), Vizantiskij Vremennik, t. VIII (1901), p. 435—478. Sans trancher définitivement la question, l'auteur apporte de nouveaux arguments en faveur d'Anastase I,

Évidemment, la discussion ne pouvait en rester là. Le P. Vailhé vient de reprendre certains côtés du problème[1]) et il espère, grâce aux preuves nouvelles qu'il apporte, faire lâcher prise aux champions du premier Anastase. Bien que l'étude de l'érudit Assomptionniste soit ingénieusement conduite, nous ferons voir que ses démonstrations n'ont guère chance d'être acceptées. Nous montrerons en même temps que si l'on doit réduire de beaucoup la valeur d'un argument invoqué tour à tour par les partisans du VIe siècle et par ceux du VIIIe, il est permis de le compter néanmoins parmi les indices favorables au VIe siècle.[2])

Le P. Vailhé est d'accord avec M. de Boor pour repousser la version que proposait M. Gelzer du passage du cantique de Romanos relatif aux Assyriens et aux Ismaélites, et qui plus est, il apporte sur ce point de si bonnes raisons, qu'il sera peut-être difficile de défendre encore, avec quelque espoir de succès, l'opinion du professeur de Jéna. Par contre, en ce qui concerne l'interprétation du même texte donnée par M. de Boor, le P. Vailhé «ne croit pas que l'argumentation de celui-ci soit le moins du monde concluante. Et cela pour deux motifs: d'abord, parce qu'il ne cite aucun témoignage d'écrivain byzantin qui appelle Assyriens les Perses du VIe siècle; en second lieu, parce qu'il n'a pas démontré que ce terme d'Assyriens n'ait pas été appliqué aux Arabes du VIIIe siècle» (p. 209). Le P. Vailhé se charge précisément de fournir la preuve qu'on a appelé de ce nom les Arabes de cette époque. Dans l'une des œuvres d'un contemporain d'Anastase II, le panégyrique de saint Jacques par saint André de Crète[3]), il a remarqué la phrase que voici: *δίωξον ὡς ποιμὴν τὸν ἀλλόφυλον λύκον τὸν τῇ μάνδρᾳ Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ ἐφεδρεύοντα, κατάβαλε δι' εὐχῆς τῶν Ἀσσυρίων τὸ σύστημα.*

---

reprend et développe les preuves présentées antérieurement et s'efforce de résoudre les objections. Cette étude n'a pu être utilisée par le P. Vailhé, dont l'article a paru presque en même temps.

1) *Saint Romain le mélode*, Échos d'Orient, t. V (1902), p. 207—212.

2) Notre travail était déjà entre les mains du directeur de la Byz. Zeitschr., lorsqu'a paru en feuilleton dans la *Νέα Ἡμέρα* du 22 et du 24 juillet 1902 un article de M. Papadopoulos-Kerameus, *Ὁ τῆς ἀκμῆς τοῦ Ῥωμανοῦ χρόνος*, dont le but principal est également de faire voir la faiblesse des arguments du P. Vailhé. Ce but est pleinement atteint et bon nombre des observations que nous émettons ici ainsi que le passage de la Vie de S. Syméon Stylite le jeune publié ci-après se trouvent réunis déjà dans la note de la *Νέα Ἡμέρα*. Nous croyons que notre étude conservera cependant quelque utilité, en raison du peu de publicité de ce journal en dehors des pays de langue grecque.

3) Éd. Papadopoulos-Kerameus, *Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας*, t. I, 1891, p. 14.

Or, nous dit-il, ce passage désigne évidemment les Arabes[1]), puisque, à l'époque d'André de Crète, l'empire avait pour seuls ennemis les Arabes et les Bulgares. Et «si saint André de Crète appelait les Arabes des Assyriens au commencement du VIIIe siècle, pourquoi saint Romain n'aurait-il pu le faire à la même époque? ... Par les *Assyriens* du cantique, nous entendrons les califes arabes ou le pouvoir arabe constitué, qui, durant la première moitié du VIIIe siècle, infligea de nombreuses défaites aux empereurs byzantins, et par les *Ismaélites*, les tribus nomades, de Palestine et de Syrie, qui pillèrent ces provinces, brûlèrent les couvents et les églises, tuèrent ou firent prisonniers les moines et les chrétiens durant tout le VIIIe siècle» (p. 210).[2])

A parler franchement, cette argumentation nous paraît loin d'être décisive. Si, comme le constate le P. Vailhé, la démonstration de M. Gelzer pour identifier les Assyriens avec les Abbassides de Bagdad n'est pas très rigoureuse, il faut avouer que la sienne mérite un peu le même reproche. Rien ne prouve, en effet, que dans la phrase d'André de Crète il soit réellement question des Arabes et même, lorsqu'on y regarde de près, cette proposition perd beaucoup de sa vraisemblance. Non seulement le célèbre homéliste ne désigne pas explicitement les Arabes sous le nom d'Assyriens, mais en outre, on conviendra, après lecture du contexte, que le passage dont fait état le P. Vailhé est susceptible d'une seconde interprétation aussi probable, pour le moins, que la sienne. Ce passage appartient à la prière qui termine le discours de saint André. Fait important à noter, tout ce qui précède cette invocation est exclusivement consacré au récit très objectif de la vie et de l'apostolat de saint Jacques; il n'y est jamais question, même sous forme d'allusion ou d'image, des événements contemporains de l'orateur. Pour qu'on puisse rendre sa signification exacte à la conclusion du panégyrique, il est nécessaire de citer celle-ci en partie: *σὺ δέ, ὦ τρισμακάριε ... παῦσον ταῖς σαῖς ἱκεσίαις ἐκ τοῦ λαοῦ τοῦ Θεοῦ τὴν ὀργήν· γενοῦ δεύτερος Ἀαρών, ὑπὲρ ἡμῶν τὸ θεῖον ἐξιλεούμενος.*[3]) *Φάνηθι καὶ σὺ ἄλλος Φινεὲς ἀποστρέφων τὸν ὀλοθρεύοντα*[4]) *καὶ τοσοῦτον σὺ μείζονα παρ' ἐκείνους βοήθησον, ὅσῳ καὶ*

---

1) La même interprétation avait été proposée auparavant, sans preuve à l'appui, par M. J. Haussleiter, *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XIV (1893), p. 76.

2) Cette solution, qui tient le milieu entre celles de MM. de Boor et Gelzer, a sur celle de M. Gelzer l'avantage de concilier parfaitement la chronologie de la vie de Romanos avec le texte du cantique, en ne prolongeant pas l'existence du poète jusque sous la dynastie abbasside.

3) Cf. Exode, XXVIII—XXIX; Lévitique, IX, 7 etc.

4) Nombres, XXV, 7, 11.

μείζονος παρρησίας ὑπὲρ ἐκείνους ἠξίωσαι. Δίωξον ὡς ποιμὴν τὸν ἀλλόφυλον λύκον τὸν τῇ μάνδρᾳ Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ ἐφεδρεύοντα[1]), *κατάβαλε δι' εὐχῆς τῶν Ἀσσυρίων τὸ σύστημα.* La terminologie employée ici par André de Crète étant tout entière empruntée aux Livres saints, pourquoi la phrase concernant les Assyriens ferait-elle exception? C'est ce que paraît s'être demandé le P. Vailhé lui-même, puisqu'il écrit en note: «On dira peut-être que saint André de Crète emploie une figure biblique pour désigner Léon l'Isaurien et sa bande d'iconoclastes, qui se conduisaient envers les chrétiens comme les Assyriens envers le peuple juif. Outre que cette interprétation est bien compliquée, saint André de Crète la réfute lui-même dans ce passage, lorsque, après avoir dépeint la dévastation des Églises, il demande à Dieu de fortifier l'empire, c'est-à-dire son détenteur, *τὴν βασιλείαν κραταίωσον*» (p. 210). Pas n'est besoin de recourir à cette «interprétation compliquée». Saint André ne parle pas plus des Iconoclastes que des Arabes. La figure biblique dont il se sert désigne, d'une manière générale, les ennemis du peuple chrétien[2]), et sans doute comprenait-il par là les ennemis extérieurs comme ceux de l'intérieur. S'il n'était téméraire de vouloir préciser le sens de cette péroraison, aux termes trop vagues pour d'autres que les auditeurs de l'époque, on pourrait croire néanmoins que le panégyriste a visé tout particulièrement les Iconoclastes, lui qui s'écrie en terminant: «Tu vois, ô très saint, la dispersion, le ravage, la persécution, la dévastation, la profanation des églises et des autels, tous ces maux qui ont fondu sur nous à cause de nos péchés. *Purifie donc l'Église qui a été souillée* (*τὴν ἐκκλησίαν ῥυπωθεῖσαν ἐκκάθαρον*), affermis l'empire . . .». Dans cette dernière expression, le P. Vailhé voit la preuve qu'il ne peut être question ici des Iconoclastes et de Léon l'Isaurien. Une pareille conclusion ne s'impose pas, et nous croyons que saint André était parfaitement en droit de prier pour l'affermissement de l'empire, tout en souhaitant la chute du souverain régnant.[3])

1) Jean, X, 11—12; Actes, XX, 29.

2) Les écrivains byzantins comparent parfois aux Assyriens de la Bible les nations hostiles à l'empire et à la foi. Voir, par exemple, la Vie de S. Jean Damascène, *Patrol. gr.*, t. 94, col. 437; le Typicon de l'église de Jérusalem publié par A. Papadopoulos-Kerameus, *Ἀνάλεκτα τῆς ἱεροσολ. σταχ.*, t. III, p. 188.

3) Pour M. Papadopoulos-Kerameus, *art. cité*, la *μάνδρα τοῦ Χριστοῦ* dont il est question à la fin du discours d'André de Crète, désignerait l'ensemble des chrétiens de l'empire grec, ou plutôt l'église de Palestine exclusivement. L'interprétation du nom *Ἀσσύριοι* dépendrait du sens que l'on donne à la *μάνδρα*: dans le premier cas, ce terme signifierait les ennemis de Byzance à l'époque de S. André, c'est-à-dire les Arabes et les Bulgares; dans le second, les tyrans arabes qui

L'interprétation que le P. Vailhé a donnée du texte d'André de Crète n'est donc justifiée en aucune façon. Est-ce à dire que l'opinion de M. de Boor soit définitivement prouvée et qu'il ne se rencontre pas un seul auteur grec «qui ait appelé autrement que Sarrasins, Arabes, Agaréniens les disciples de Mahomet qui attaquaient les Byzantins, avant comme après la translation du califat à Bagdad»?[1]) Ce serait une profonde erreur. Si le P. Vailhé n'a pas eu la main heureuse dans le choix de ses arguments, il n'en est pas moins certain qu'il faut se rallier à son avis, lorsqu'il affirme que M. de Boor s'est trompé et que les Byzantins ont parfois donné le nom d'Assyriens aux sectateurs de l'Islam. La preuve s'en trouve dans un texte postérieur de deux siècles au second Anastase, le sixième et dernier livre de la Continuation de Théophane[2]), où on lit, au chapitre concernant le règne de Romain Lécapène (920--944): *Τότε δὲ καὶ Ἰωάννης μάγιστρος καὶ δομέστικος τῶν σχολῶν ὁ Κουρκούας, καλῶς διοικῶν τὸν Ῥωμαϊκὸν στρατὸν σχεδὸν ἀπὸ τῆς ἀναρρήσεως Ῥωμανοῦ βασιλέως, καὶ καταπολεμῶν καθ' ἑκάστην τοὺς Ἀσσυρίους, καὶ πόλεις καὶ κάστρα καὶ κώμας καὶ χώρας αὐτῶν πορθήσας καὶ αἰχμαλώτους ποιήσας, μεθ' ὧν καὶ τὸ . . . κάστρον τῆς Συρίας Μελιτινὴν ὀνομαζόμενον, διαφόρως καταπολεμήσας καὶ πραιδεύσας . . .* (éd. Bonn, p. 415).[3]) Voilà bien un passage désignant les Arabes, d'une manière absolument claire, sous le nom d'Assyriens. Peut-être ne serait-il pas difficile de découvrir d'autres témoignages du même genre; on saurait en même temps si la dénomination d'Assyriens a été donnée aux Arabes sous les califes ommiades de Damas. Pour le moment, nous croyons inutile d'entreprendre cette recherche, parce que toute une série d'exemples, quelque

---

persécutaient les chrétiens de Palestine au VII[e] siècle. M. P.-K. préfère la deuxième interprétation, parce qu'il ne doute pas que le discours de S. André ait été prononcé à Jérusalem, avant son élévation à l'épiscopat, donc à la fin du VII[e] siècle. A notre avis, rien dans le discours d'André ne justifie cette assertion; lorsque le panégyriste nomme Jérusalem, il le fait à la manière dont on cite une ville étrangère. Ensuite, la prière qu'il adresse pour l'affermissement de l'empire prouve à l'évidence que la *μάνδρα* et les *Ἀσσύριοι* désignent plus que l'église de Palestine et ses persécuteurs. Il est très probable, du reste, que les œuvres oratoires d'André de Crète n'ont été composées qu'après son départ de la ville sainte, qu'il quitta tout jeune, lorsqu'il n'était pas encore diacre; cf. Vailhé, *Saint André de Crète*, Échos d'Orient, t. V (1902), p. 380 et ss.; Ehrhard, dans Krumbacher, *Gesch. der byz. Litt.*[2], p. 165.

1) de Boor, *art. cité*, p. 635; Vailhé, *art. cité*, p. 209.

2) Cf. Krumbacher, *Geschichte der byzant. Litteratur*[2], p. 348.

3) Au sujet du rôle important joué par Kurkuas dans la guerre contre les Arabes, voir, entre autres, A. Rambaud, *L'empire grec au dixième siècle*, p. 420 et passim.

probants qu'ils soient, ne démontrerait pas qu'il faut voir les Arabes dans les Assyriens mentionnés par Romanos dans son cantique sur les dix vierges. Cette série serait contrebalancée, en effet, par l'ensemble des textes qui donnent le nom d' *Ἀσσύριοι* aux ennemis de l'empire grec qui précédèrent les califes arabes sur le sol asiatique, nous voulons dire les Perses. M. de Boor n'a cité aucun de ces textes, ce qui a fait croire au P. Vailhé qu'il n'en existait pas. Mais déjà Procope, dans son traité de la guerre des Perses, emploie assez fréquemment le terme *Ἀσσυρία* ou *Ἀσσύριοι* pour désigner cette partie de l'empire perse qui correspondait à peu près à l'ancienne Assyrie; il y englobe, semble-t-il, la Babylonie, car il indique Séleucie et Ctésiphon comme villes principales. Voici comment il s'exprime, en décrivant le cours du Tigre (éd. Bonn, t. I, p. 82, 9): *ὁ Τίγρις ... εὐθὺ Ἀμίδης πόλεως κάτεισι, καὶ αὐτῆς ἐς τὰ πρὸς βορρᾶν ἄνεμον προϊὼν χωρεῖ ἐς τῶν Ἀσσυρίων τὴν χώραν.* La même appellation se rencontre un peu plus loin (p. 85, 5), au sujet de l'Euphrate, ainsi que dans les passages suivants: 89, 23 *οἱ δὲ τὸν Εὐφράτην ποταμὸν διαβάντες ἐν Ἀσσυρίοις*; 214, 12 *ὁ δὲ Χοσρόης πόλιν ἐν Ἀσσυρίοις δειμάμενος ἐν χώρᾳ Κτησιφῶντος πόλεως διέχοντι ἡμέρας ὁδῷ*; 234, 3 *Ἀρέθας δὲ ξὺν τοῖς ἑπομένοις ἐς τὰ ἐπὶ Ἀσσυρίας στελλέσθω*; 234, 10 *Τίγρητα ποταμὸν διαβαίνωμεν ... εὖ δὲ εἰδότες ὅπως τοῖς Ἀσσυρίοις τὰ πράγματα ἔχει*; 234, 14. 22. 23; 259, 13; 261, 12; 281, 1 *οἱ δὲ αὐτὸν (Χοσρόην) καταλαμβάνουσιν ἐν Ἀσσυρίοις, οὗ δὴ πολίσματα δύο Σελεύκειά τε καὶ Κτησιφῶν ἐστι.* Qui ne conçoit que le nom d'une contrée qui était devenue le centre politique de l'empire perse ait pu être donné parfois aux Perses eux-mêmes, dont les conquêtes, sous certains princes Sassanides, rappelaient d'une manière si frappante l'extension de l'ancienne monarchie assyrienne. Théophane (Chronographie, éd. de Boor, t. I, p. 37, 11) fait mention des Assyriens vaincus par l'empereur Constance, dans des termes qui ne permettent pas de douter qu'il désigne ainsi les Perses: *Τούτῳ τῷ ἔτει* (326) *Κωνστάντιος Ἀσσυρίους νικήσας ἐθριάμβευσεν. Σαβώρης δέ, ὁ τῶν Περσῶν βασιλεύς, πρὸς τοῖς αὐτοῦ κακοῖς καὶ τοὺς ὑπὸ χεῖρα Χριστιανοὺς ἐδίωκεν.* M. Vasiljev a cité[1]) un passage de la chronique syriaque de Zacharie de Mytilène, qui qualifie d'Assyrien un roi de Perse contemporain de l'empereur Anastase I.[2]) D'après l'historien Ménandre (éd. Bonn, p. 360, 22), l'une des clauses du traité de paix conclu en 562 entre les Perses et Byzance concernait les négociants sarrasins qui introduiraient en contrebande dans l'empire grec ou dans

1) *Art. cité*, p. 464.

2) *The Syriac chronicle known as that of Zachariah of Mitylene*, translated by Hamilton and Brooks, p. 164.

l'empire perse des marchandises provenant de l'un de ces deux pays: *εἴτε Ἀσσύρια φορτία εἶεν εἴτε Ῥωμαῖα.* Mais aucune attestation n'est plus formelle que celle d'Arcadius, archevêque de Constantia dans l'île de Chypre (premier tiers du VII[e] siècle), auteur d'une biographie de S. Syméon stylite le jeune († vers 596) dont il avait été le disciple. Cette œuvre, sur l'authenticité de laquelle ne peut planer aucun soupçon[1]), est malheureusement inédite; on y trouve, exposé d'une façon assez détaillée, le récit de l'expédition du roi de Perse Chosroès en Syrie (540) et de la prise d'Antioche par l'armée de ce prince. Voici quelques extraits de la relation d'Arcadius, d'après le manuscrit d'Oxford, *Baroccianus* 240, du XI[e] siècle, fol. 193[v], dont les divergences avec le *Monacensis* gr. 366, le *Parisinus* gr. 1459 et le *Sabaiticus* 108[2]) sont indiquées en note: ***Τῷ καιρῷ ἐκείνῳ ἀπεκαλύφθη τῷ ἁγίῳ ἃ ἔμελλεν ὁ Θεὸς ποιῆσαι ἐν τῇ Ἀντιοχέων πόλει καὶ ὅτι ἀπὸ πύλης εἰς πύλην μέλλει ἐμπρήζεσθαι ὑπὸ τῶν Ἀσσυρίων, διὸ ἤγγικεν ἡ ἐρήμωσις αὐτῆς. Καὶ ἐδεήθη ὁ τοῦ Θεοῦ δοῦλος ὑπὲρ αὐτῆς καὶ εἶπεν αὐτῷ ὁ Θεός· Ἰδοὺ ἡ κραυγὴ τῶν κατοικούντων ἐν αὐτῇ ἀνέβη ἐνώπιόν μου καὶ καιρὸς ἀνταποδόσεως ἐπέστη αὐτοῖς διὰ τὰς ἀνομίας ἃς πράττουσι, τιθέντες τράπεζαν καὶ σπονδὰς καὶ θυσίαν τοῖς δαίμοσι προφάσει τύχης τῆς πόλεως καὶ παραζηλοῦντές με ἐπὶ τούτοις· διὰ τοῦτο παραδώσω αὐτοὺς ἔθνει ἀσυνέτῳ. Καὶ εἶδε καὶ ἰδοὺ ἀπεστάλη πνεῦμα ἐν τῇ πόλει ἐπιφερόμενον μάχαιραν. Ταύτην δὲ τὴν θεωρίαν ἀφηγήσατο ὁ τοῦ Θεοῦ δοῦλος τοῖς ἀδελφοῖς καί τισιν Ἀντιοχεῦσι πρὸς αὐτὸν παραγινομένοις, εὐλαβῆ βίον ἐπανῃρημένοις. Ὀλίγου δὲ χρόνου διαδραμόντος, ἐξήγειρεν ὁ Θεὸς Χοσρόην τὸν Περσῶν βασιλέα καὶ τὸ ῥῆμα τοῦ δικαίου ἐγγύς· παρέβαλον γὰρ ἔξω τῶν πυλῶν τῆς Ἀντιόχου***

2 *πόλει Ἀντιοχέων* Sab(ait. 108) 3 *ἐμπρισθῆναι* Par(is. gr. 1459, XI[e] siècle) et Mon(ac. gr. 366, IX[e]—X[e] siècle, f. 134) *ὑπὸ*] *ἀπὸ* Par. et Mon. *διὸ*] *διότι* Mon., *δι' ὧν* Sab. 4 *τοῦ θεοῦ ὁ δοῦλος* Par. 6 *καὶ* om. Mon. *ἐπέστη αὐτοῖς*] *αὐτῆς ἐπέστη* Par., Mon. et Sab. 7 *θυσίας* Par. et Mon. *δαιμονίοις* Par., Mon. et Sab. 8 *τύχῃ* Mon. *τῆς* om. Sab. *παραζηλοῦσιν* Mon. 10 *ἐπιφερόμενον μάχαιραν ἐν τῇ πόλει* Par., Mon. et Sab. 11 *τισιν*] *τοῖς* Sab. 12 *παραγενομένοις* Par., Mon. et Sab. *εὐλαβῆ βίον*] *καὶ ἐν εὐλαβείᾳ βίου* Sab. *ἐπανῃρημένοις*] *ἀναδεδεγμένοις* Par. et Mon., *μαρτυρουμένοις* Sab. 13 *τὸν*] om. Par., *τῶν* add. Mon. et Sab. 14 *παρενέβαλον* Par., Mon. et Sab.

1) Cf. Papadopoulos-Kerameus, *Συμεὼν ὁ Θαυμαστοορείτης ὡς ὑμνογράφος καὶ μελῳδός* et surtout *Περί τινος συγγραφῆς Ἀρκαδίου ἀρχιεπισκόπου Κύπρου μνημονευθείσης ἐν τοῖς πρακτικοῖς τῆς ἑβδόμης οἰκουμενικῆς συνόδου*, Vizantiskij Vremennik, t. I (1894), pp. 141—150, 601—612.

2) Le texte du manuscrit de Saint-Sabas a été reproduit par M. Papadopoulos-Kerameus dans l'article de la *Νέα Ἡμέρα* cité ci-dessus, ce qui nous permet d'en relever ici les variantes.

πόλεως Περσῶν πλήθη ἱκανὰ καὶ ἐβόησεν ὁ ἅγιος πρὸς Κύριον εἰ μεταμεληθήσεται ἐφ' οἷς πρότερον ἔδειξεν αὐτῷ καὶ εἰ παραδώσει τὴν πόλιν τοῖς Ἀσσυρίοις· καὶ οὐκ ἦν δήλωσις παρὰ Κυρίου, ὅτι ἡ ὀργὴ τοῦ θυμοῦ αὐτοῦ πλήρης ... [f. 194] *Συνέβη γὰρ τὴν πόλιν ὑπὸ τῶν Ἀσσυρίων πολιορκηθεῖσαν παραληφθῆναι καὶ ἐμπρησθῆναι μὲν ἀπὸ πύλης εἰς πύλην, οὐ πᾶσαν δὲ κατακαῆναι· καὶ οἱ μὲν ἔρριπτον ἑαυτοὺς ἀπὸ τοῦ τείχους, ἄλλοι δὲ τῶν δύο πυλῶν ἀνεῳχθεισῶν τῶν κατὰ νότον καὶ μεσημβρίαν ἔφυγον. Ἀπέστησαν δὲ καὶ οἱ δύο μοναχοὶ δειλιάσαντες καὶ ὁ μὲν εἷς ἀπεκεφαλίσθη ὑπὸ τῶν βαρβάρων, ὁ δὲ ἕτερος ἐλήφθη αἰχμάλωτος· τῶν δὲ συμμεινάντων αὐτῷ ἐπὶ τοῦ ὄρους οὐ παρέπεσεν οὐδὲ εἷς, ὅτι πύργος ἰσχύος ἀπὸ προσώπου ἐχθροῦ ἐγένετο αὐτοῖς ἡ τοῦ ἁγίου εὐχή.* ... *Περιήρχοντο δὲ εἰς τὸ ὄρος οἱ Ἀσσύριοι καὶ ἔφθασαν πλησίον τοῦ τόπου* [f. 194[v]] *οὗ ἦν ὁ δοῦλος τοῦ Θεοῦ. Εἶπε δὲ πᾶσι στῆναι εἰς προσευχὴν ἐκτενῶς καὶ κλίνας τὰ γόνατα καὶ τῇ στάσει τὸ μέτωπον ἐρείσας ἐδεήθη τοῦ Θεοῦ ἐκδιῶξαι τοὺς Ἀσσυρίους, καὶ παραχρῆμα συνέπεσον ὕπτιοι μετὰ τῶν ἵππων αὐτῶν καὶ συντριβέντες ἀνέλυσαν. Ἰδόντες δὲ οἱ μαθηταὶ αὐτοῦ ἐδόξασαν τὸν Θεὸν καὶ τὸν ἅγιον. Πάλιν ἕτεροι ἐν ἄλλῃ ἡμέρᾳ ἐκ τῶν αὐτῶν Ἀσσυρίων ἀνέβαινον εἰς τὸ ὄρος.* ... On remarquera que ce texte si explicite décrit précisément l'invasion persane à laquelle, d'après M. de Boor[1]), Romanos ferait peut-être allusion dans son cantique sur les dix vierges.

Que conclure des considérations qui précèdent, sinon qu'on a accordé jusqu'ici une importance beaucoup trop grande, pour établir la chronologie du célèbre mélode, au cantique qui mentionne les Ismaélites et les Assyriens?[2]) Le mot *Ἀσσύριοι* est une dénomination qui n'a de sens relativement précis que dans l'histoire ancienne, tandis que le moyen âge s'est plu à l'appliquer à des peuples et même à des races différentes. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher l'origine et le pourquoi de ce singulier fait. Qu'il nous suffise de noter que ce terme d'Assyriens ne se rencontre que rarement dans les textes byzantins en

16 *μεταβληθήσεται* Par. 17 *δόλωσις* Par. 19 *πολιορκηθεῖσαν ὑπὸ τ. Ἀ.* Par. et Sab, *πολιορκηθῆναι ὑπὸ τ. Ἀ. καὶ* Mon. 21 *τῶν κατὰ*] *τῆς κατὰ* Par., Mon. et Sab. 22 *νῶτον* Par. et Mon. 26 *ἡ εὐχὴ τοῦ ἁγίου* Par., Mon. et Sab. 27 *τοῦ τόπου* om. Mon. 28 *κλίνας*] *αὐτὸς* add. Par., Mon. et Sab. 29 *ἐρείσας*] *κολλήσας* Par., Mon. et Sab. 30 *συνέπεσαν* Par., Mon. et Sab. 31 *συντριβέν ἀνέλυσον* Par. 32 *ἅγιον*] *αὐτοῦ δοῦλον συμεὼν* add. Par., Mon. et Sab.

1) *Art. cité*, p. 639; cf. Papadopoulos-Kerameus, *Νέα Ἡμέρα*, 29 juillet 1902.

2) M. Papadopoulos-Kerameus, qui ne connaît que le passage de la Vie de S. Syméon stylite le jeune cité ci-dessus, estime au contraire que l'argument tiré de ce cantique en faveur du VI[e] siècle garde toute sa valeur.

dehors des citations bibliques, que son emploi paraît restreint à des écrivains déterminés et enfin, qu'un cas tout analogue nous est fourni par l'histoire du nom de Huns, que Théophane applique également aux Scythes, aux Massagètes, aux Bulgares, aux Turcs et aux Avares.[1]) Peut-être faut-il considérer le terme que nous étudions comme un nom géographique servant à désigner, au sens large, les occupants de l'ancien royaume d'Assyrie, c'est-à-dire les Perses et plus tard les Arabes.[2]) On peut aussi se demander si le rôle joué par les Assyriens dans la Sainte Écriture n'a pas eu quelque influence sur l'emploi de ce terme dans la littérature byzantine, avec la signification que nous venons d'indiquer.

Bien que Romanos ait pu, par son allusion aux Assyriens, désigner les Arabes aussi bien que les Perses et que la solution du problème chronologique ne dépende en aucune façon de cette phrase tant discutée du cantique sur les dix vierges, il n'en est pas moins certain que l'explication de M. de Boor demeure la plus vraisemblable, parce que seule elle fait comprendre pourquoi le poète oppose les Assyriens aux Ismaélites. L'interprétation du P. Vailhé rencontre, en effet, la même objection que celle de M. Gelzer[3]): les califes arabes du VIII[e] siècle, qu'on les fasse régner à Bagdad ou à Damas, sont des Ismaélites au même titre que les tribus sarrasines qui dévastaient dans le même temps la Palestine et la Syrie, et on cherche en vain le motif pour lequel le mélode aurait réservé cette dénomination à celles-ci plutôt qu'à ceux-là. Dans tous les textes postérieurs au VII[e] siècle où nous avons rencontré le nom d'Ismaélites, plus fréquemment employé à cette époque tardive que ne le croit M. de Boor[4]), ce nom désigne les Arabes comme tels et est tout simplement synonyme

---

1) Chronographie, éd. de Boor, t. I, aux passages indiqués à l'index. L'éditeur fait remarquer que ce nom a été donné par la plupart des Grecs du moyen âge à tous les peuples septentrionaux.

2) Parfois aussi on rencontre les Assyriens mentionnés à côté des Perses ou des Arabes: cf. Théophane, éd. de Boor, t. I, p. 33, 15; la continuation de Théophane, éd. Bonn, p. 55, 6; pseudo-Syméon magister, éd. Bonn, p. 678, 12. Il semble que ce terme désigne alors, non plus les conquérants du vieil empire assyrien, mais exclusivement les habitants de l'Assyrie proprement dite, devenue simple province de l'empire perse ou arabe. Le nom *Βαβυλώνιοι* paraît avoir eu le même sort que celui d' *Ἀσσύριοι*, avec lequel on l'a quelquefois confondu: Théophane (p. 251, 5) reproduisant Théophylacte Simocatte (éd. Bonn, p. 145, 9) l'applique aux Perses contemporains de l'empereur Tibère (578), tandis qu'il appelle *Βαβυλωνία* (p. 256, 11) un des territoires en leur possession, probablement l'ancienne Babylonie.

3) Cf. de Boor, *art. cité*, p. 634; Papadopoulos-Kerameus, *Νέα Ἡμέρα*, 2 juillet 1902. 4) *Art. cité*, p. 634.

d' *Ἄραβες*, *Σαρακηνοί*, *Ἀγαρηνοί*[1]); nulle part, il n'est donné exclusivement à une fraction quelconque des descendants d'Ismaël. Et puis, ne serait-il pas bien étrange qu'énumérant les calamités subies par Byzance, Romanos ait placé sur la même ligne deux facteurs d'importance aussi inégale que les califes arabes et les tribus nomades de Palestine et de Syrie? Les lieutenants du Prophète sont les ennemis les plus redoutables de l'empire grec; ils tiennent en échec ses armées, lui ravissent ses plus belles provinces et ne craignent pas de s'avancer jusqu'aux portes de la capitale. Il n'est donc pas étonnant qu'ils aient une des premières places dans les préoccupations du souverain et du peuple byzantins et que leur nom apparaisse presque à chaque page des chroniques de l'époque. Tout autre est la situation des tribus sarrasines. Au VI[e] siècle, il est vrai, elles constituent une force spéciale dont les Perses comme les Byzantins ont à tenir compte et qui inflige plus d'une défaite aux généraux envoyés contre elle par l'empereur grec.[2]) Mais au VIII[e] siècle, complètement englobées dans la monarchie musulmane, elles se contentent de molester les chrétiens et les moines et de s'adonner au brigandage; leur rôle tout local n'attire guère l'attention des Byzantins, presque entièrement captivée par les incursions que font dans l'empire les Arabes et les Bulgares. La preuve, c'est qu'il n'est question de ces tribus nomades que dans des relations rédigées sur place, là ou s'exerçaient leurs rapines, par des moines qui avaient intérêt à conserver à la postérité le souvenir de leurs frères massacrés par les bandes pillardes[3]); jamais on ne les voit

---

1) Voir la continuation de Théophane, éd. Bonn, p. 11, 2; 97, 5 (le calife de Bagdad est appelé Ismaël); 114, 19; 116, 22; 120, 8 et 16 (Ismaël, pour désigner le calife); 127, 19; 137, 15; 167, 11; 176, 4; 186, 10; 267, 20; 288, 4; 368, 23. Nicétas de Byzance se sert quelquefois du terme «Ismaélites»; cf. *Refutatio Mahomedis*, Patrol. gr., t. 105, col. 669—806, surtout le chap. 25 intitulé *Ἀπόδειξις ὅτι ἀπηλλοτριωμένος καὶ ξένος τῆς τοῦ Θεοῦ διαθήκης ὁ Ἰσμαηλίτης λαὸς κατὰ τὴν αὐτοῦ τοῦ Θεοῦ μαρτυρίαν*. Particulièrement intéressant est ce texte du *De haeresibus liber* de S. Jean Damascène, Patrol. gr., t. 94, col. 764: *Ἔστι δὲ καὶ ἡ μέχρι τοῦ νῦν κρατοῦσα λαοπλάνος σκεία τῶν Ἰσμαηλιτῶν, πρόδρομος οὖσα τοῦ Ἀντιχρίστου. Κατάγεται δὲ ἀπὸ Ἰσμαὴλ τοῦ ἐκ τῆς Ἀγὰρ τεχθέντος τῷ Ἀβραάμ· διόπερ Ἀγαρηνοὶ καὶ Ἰσμαηλῖται προσαγορεύονται. Σαρακηνοὺς δὲ αὐτοὺς καλοῦσιν, ὡς ἐκ τῆς Σάρρας κενούς, διὰ τὸ εἰρῆσθαι ὑπὸ τῆς Ἀγὰρ τῷ ἀγγέλῳ· Σάρρα κενήν με ἀπέλυσεν*. Un passage analogue se lit dans Barthélemy d'Édesse, *Contra Muhammed*, Patrol. gr., t. 104, col. 1448.

2) Cf. de Boor, *art. cité*, p. 636—639; Vasiljev, *art. cité*, p. 466—469, où sont signalés, entre autres, plusieurs passages intéressants d'écrivains orientaux.

3) Ainsi la *Passio sanctorum XX martyrum* (fin du VIII[e] siècle) par Étienne le mélode, moine de Mâr-Saba et témoin oculaire, Acta Sanct., martii t. III, p. 166 et ss.

mentionnées dans des chroniques générales comme la chronographie de Théophane, qui pourtant signale parfois l'état de la Palestine et de la Syrie sous l'administration des califes ainsi que les vexations et les tourments de toute sorte que subissaient les chrétiens de la part des Arabes de cette région.[1]) Du reste, si l'on observe que Romanos cite les Ismaélites en premier lieu: «voici que les Assyriens et *avant eux* les Ismaélites nous ont amenés prisonniers», on conviendra que l'hypothèse de M. de Boor est la seule qui explique jusqu'ici d'une manière adéquate chacune de ces paroles du poète.

Nous nous arrêterons moins longtemps au second argument positif[2]) invoqué par le P. Vailhé en faveur d'Anastase II. Dans le cantique de Romanos sur la présentation de Jésus-Christ au temple, on lit les vers suivants: *Προφθάσας καὶ νῦν | ἔσωσας ἡμᾶς, Χριστὲ ὁ Θεός. | Ἀλλ' εἰρήνευσον | ἐν πολέμοις τὸ πολίτευμα | καὶ κραταίωσον | βασιλέας, οὓς ἠγάπησας.*[3]) Voici la traduction du P. Vailhé: «O Christ, notre Dieu, toi qui viens à l'instant de nous sauver, ramène la paix dans la ville livrée à la guerre et fortifie les empereurs que tu as aimés». Les deux premiers vers feraient allusion à la délivrance de Constantinople assiégée par les Arabes, le 15 août 718, le troisième et le quatrième aux guerres civiles provoquées dans la capitale par la révolte d'Anastase II en 719, les deux derniers à l'association au trône de Constantin Copronyme, réalisée par Léon l'Isaurien le 25 mars 720.[4]) Ce passage établirait donc définitivement la chronologie de Romanos, si, par malheur, l'interprétation proposée n'était fort sujette à caution.

1) Chronographie, éd. de Boor, 452, 22; 484, 10; 499, 15; etc. Théophane ne mentionne aucun pillage ni aucune persécution contre les chrétiens en Palestine et en Syrie pendant la première moitié du VIIIe siècle.

2) Le troisième argument du P. Vailhé est purement négatif: il se base sur une étude du même auteur, *Saint André de Crète*, Échos d'Orient, t. V (1902), p. 380 et ss., d'où il résulte que saint André de Crète est mort le 4 juillet 740, et non pas en 720, comme on le croyait jusqu'ici. Il n'y aurait donc plus aucune difficulté à admettre que Romanos soit venu à Constantinople sous Anastase II et qu'il y ait composé des cantiques, imités ensuite par saint André.

3) Krumbacher, *Studien zu Romanos*, p. 185 et s. L'authenticité de cette strophe est mise en doute par l'éditeur, *ibid.*, p. 253 et s.

4) Une interprétation analogue a été proposée, il y a vingt ans déjà, par Jacobi, *Zur Geschichte des griechischen Kirchenliedes*, Zeitschrift für Kirchengeschichte, t. V (1882), p. 204 et ss. Elle est écartée avec raison par M. Vasiljev, qui comme nous préfère voir dans *πολίτευμα* la monarchie byzantine et dans *βασιλεῖς* les empereurs grecs en général (*art. cité*, p. 477). M. Papadopoulos-Kerameus (*Νέα Ἡμέρα*, 29 juillet 1902) a prouvé également que l'argument du P. Vailhé repose sur une traduction inexacte du mot *πολίτευμα*.

Nous ne connaissons aucun dictionnaire traduisant par «ville» le mot *πολίτευμα*, qui signifie «mesure politique», «gouvernement» ou «État», et quand bien même il aurait parfois ce sens, rien ne prouverait que le mélode le lui a donné ici. Ensuite, *ἡμᾶς* n'indique pas nécessairement les habitants de Constantinople, pas plus qu'il n'a cette signification dans les fameux vers: *ἰδοὺ Ἀσσύριοι καὶ πρὸ αὐτῶν Ἰσμαηλῖται ᾐχμαλώτευσαν ἡμᾶς*. Il n'est pas démontré non plus que le pluriel *βασιλεῖς* désigne, surtout dans le langage poétique, deux empereurs associés au trône.[1]) Dès lors, le cantique ne fournit plus aucun point de repère, parce que les événements auxquels il fait vaguement allusion se sont présentés au VIe siècle aussi bien qu'au VIIIe ou qu'à d'autres périodes troublées de l'histoire de Byzance. On ne peut nier que sous le règne d'Anastase I, par exemple, il surgit successivement plusieurs guerres civiles et plusieurs conflits extérieurs, assez graves pour justifier les supplications du poète. Et même, s'il fallait voir dans ces vers une allusion à deux empereurs associés au trône, on ne serait pas embarrassé de découvrir, dans les premières années du VIe siècle, une circonstance de ce genre. Justin I s'adjoignit, en effet, Justinien comme collègue et le couronna ainsi que son épouse Théodora le 1er avril 527.

Il va sans dire que les observations qui précèdent ne permettent aucunement de dater Romanos du règne du premier Anastase; elles ont pour seul but de montrer que les nouveaux arguments apportés en faveur du VIIIe siècle ne méritent pas d'être pris en sérieuse considération. Comme l'a dit avec insistance M. Krumbacher[2]) et après lui M. de Boor[3]), il est impossible pour le moment de déterminer avec certitude l'époque où a vécu le célèbre poète, et cette question si complexe ne pourra être reprise avec quelque chance de succès que lorsqu'on possédera l'édition complète et définitive des œuvres de Romanos que prépare M. Krumbacher.[4]) En outre, il faudra étudier

1) C'est la signification qu'il a dans le *De cerimoniis* de Constantin Porphyrogénète, où son emploi est très fréquent; cf. par exemple pp. 68 et s., 194 et ss., 527, 687 et ss. (éd. Bonn). L'impératrice y est toujours, semble-t-il, mentionnée à part, sous le nom d' *αὐγούστη* et, beaucoup plus rarement, de *βασίλισσα*. Voir cependant le commentaire de Reiske, qui signale, p. 861, 7, un passage où *βασιλεῖς* désigne *peut-être* le couple impérial.

2) *Umarbeitungen bei Romanos*, p. 148. 3) *Art. cité*, p. 640.

4) M. Papadopoulos-Kerameus est plus catégorique. Les arguments qui militent en faveur d'Anastase I lui paraissent absolument décisifs, et les allusions historiques du cantique sur les dix vierges établissent même, d'après lui, avec beaucoup de vraisemblance, que ce cantique a été composé à la fin du règne de

de près la relation anonyme des miracles de S. Artémius, dans laquelle M. Vasiljevskij a signalé ce passage important: «Un jeune homme chantait des vers du saint philosophe Romanos»[1]); le miracle dix-huitième qui contient ce détail, est rapporté par l'hagiographe au règne d'Héraclius (611—641). M. Krumbacher a donné d'utiles renseignements bibliographiques sur ce recueil de *mirabilia*, qui n'est connu jusqu'ici que par une ancienne version slave, et il a conjecturé qu'il était traduit d'un texte grec qui serait à retrouver.[2]) Nous sommes à même de compléter ces indications, car le texte grec des miracles de S. Artémius n'est pas à chercher bien loin. Le manuscrit grec 1468 de la bibliothèque nationale de Paris, datant du XIe siècle[3]), qui est un recueil de documents hagiographiques pour les mois de septembre, octobre et novembre, offre à la date du 20 octobre, fol. 152^v—155^v, une pièce intitulée *Διήγησις θαυμάτων τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου μεγαλομάρτυρος Ἀρτεμίου.*[4]) Le prologue, que nous transcrivons en partie, concorde mot pour mot avec le début de la relation russe, dont M. Krumbacher a cité les premières phrases en traduction allemande: *Οἷά τις εἰσελθὼν εἰς παράδεισον καὶ πολλῶν δένδρων εἰδέας ἑωρακὼς ὡραίων εἰς τέρψιν, ἀνθέων δὲ διαφόρων ποικιλοχρόους βαφὰς ἀκορέστων εἰς εὐωδίαν, καὶ πάντων αὐτῷ ἀξιεπαίνων φανέντων, εἶτα ἐξελθὼν καὶ ἐν ἄλλῳ γενόμενος τόπῳ τὴν τῆς ἀρετῆς θεωρίαν ἐρᾷ καὶ τοῖς πλησίον ἀπαγγεῖλαι, οὐ πάντων δὲ τὴν μνήμην κατέχων ὅσα δυνηθείη τῷ λογισμῷ συναθροῖσαι ἂν οὕτω τύχῃ ταῦτα ἐξειπεῖν ἐκ τῶν ὀλίγων ἅπαντα ἱστορεῖν πειρώμενος, τοιοῦτόν τι καὶ ἡμεῖς νῦν πεπόνθαμεν· πολλῶν γὰρ θαυμάτων τοῦ ἁγίου μάρτυρος καὶ λίαν θαυμάτων ἀξιαγάστων, τῶν μὲν αὐτῇ τῇ θέᾳ τὴν κατάληψιν ἔχοντες, τῶν δὲ ἐν ἀκοῇ γενόμενοι διήγησιν ἀναγράψαι βουλόμενοι ἀποροῦμεν καὶ μάλα εἰκότως πάντων ἅμα διὰ μνήμης ἐλθεῖν, ἀπείρων ὄντων τῷ πλήθει.*

6 *τύχει cod.*

Justinien. Arrivé à Constantinople sous le règne d'Anastase, le poète aurait vécu jusque sous Justin II. Par contre, M. Vasiljev (*art. cité*, p. 463—475) s'est efforcé de démontrer que le même cantique ne se rapporte qu'à des événements du règne d'Anastase I! De pareilles divergences sont la preuve qu'on ne peut parvenir à aucun résultat précis à l'aide des vagues allusions du cantique de Romanos.

1) *Visantiskij Vremennik*, t. I (1894), p. 256—258.

2) *Umarbeitungen bei Romanos*, p. 149 et s.

3) Cf. *Catal. codd. hag. graec. bibl. nat. Parisiensis*, p. 142. M. Vasiljev, *art. cité*, p. 454, signale également ce ms., ainsi que le Coislin 304 (cf. *Catal. codd.* . . ., p. 312). Celui-ci ne renferme qu'un seul miracle (fol. 30—32), qui ne se retrouve ni dans le *Paris.* 1468 ni dans le *Bruxellensis* décrit ci-dessous.

4) Nous devons la copie de cette pièce à l'obligeance du R. P. J. van den Gheyn, auquel nous présentons l'expression de notre profonde reconnaissance.

Le premier chapitre du texte grec comme de la version russe contient l'histoire d'un jeune homme de vingt ans, fils du médecin Anthime, qui dut sa guérison à l'intercession de S. Artémius. Malheureusement, les miracles du manuscrit de Paris ne sont qu'au nombre de six, alors que la recension slave en compte trente-quatre, et quoique le dernier offre le récit d'une guérison merveilleuse opérée sous le règne d'Héraclius, ce n'est pas celui qui renferme le passage concernant Romanos. Ce passage ne se rencontre pas davantage dans la série des miracles de S. Artémius que contient le ms. 8599—600 de la bibliothèque royale de Bruxelles, formé de plusieurs copies de documents hagiographiques grecs prises au XVII[e] siècle dans des manuscrits de la bibliothèque de Saint-Sauveur à Messine. Ici les miracles sont au nombre de treize (fol. 179—190[v]), précédés du prologue que nous avons cité. D'après un renseignement que nous devons à l'obligeance de M. G. Caracciolo, le manuscrit de Saint-Sauveur dont dérive la copie de Bruxelles porte actuellement le n° 30 dans le fonds provenant de ce monastère, qui fait partie de la bibliothèque de l'Université de Messine. Un troisième exemplaire des miracles de S. Artémius est le ms. 27 de Saint-Sabas de Jérusalem, du XI[e] siècle, qui ne nous est connu que par la description de M. Papadopoulos-Kerameus.[1]) Il comprend dix-huit chapitres, mais il n'est pas possible de dire maintenant si l'un d'eux fait allusion aux poésies de Romanos. Chose à retenir, les trois copies que nous venons de signaler ne diffèrent pas seulement par le nombre des chapitres qu'elles contiennent: chacune d'elles a plusieurs miracles en propre, et ceux qu'elles possèdent en commun se présentent dans un ordre qui n'est pas toujours uniforme. Il faudra donc attendre une édition critique et une étude approfondie des miracles grecs de S. Artémius, avant de pouvoir estimer à sa juste valeur l'argument sur lequel s'est appuyé M. Vasiljevskij pour dater Romanos du règne d'Anastase I.

Bruxelles. **P. van den Ven.**

1) *Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη*, t. II, p. 55.

Les Homélies de Léon le Sage.

On croyait depuis longtemps qu'un bon nombre d'homélies de Léon le Sage restaient inédites, lorsque le R. P. Petit signala dans les «*Échos d'Orient*»[1]) une de ces éditions grecques qui ont échappé si souvent aux recherches bibliographiques les plus minutieuses; dénuées de publicité, elles sont parfois aussi inaccessibles que les manuscrits dont elles dérivent, élaborées sans critique elles reproduisent leur source avec une servilité trop résignée ou trop intermittente.

Mais, de fait, pour être peu répandue et point scientifique, l'édition du moine Akakios (Athènes, Rousopoulo, 1868.) contient 34 discours de l'empereur Léon — sur les 39 que nous sont connus — et de fait aussi le manuscrit dont elle dérive indirectement ne se retrouve plus aujourd'hui au couvent d'Iviron. De ce manuscrit d'une antiquité vénérable, s'il faut en croire l'éditeur, il ne reste qu'une copie qui servit d'ailleurs à la publication. Cet apographon éxécuté par le patriarche Grégoire V est conservé au kellion *τῶν μωραΐτῶν*.

La perte du manuscrit d'Iviron semblera certes moins regrettable quand on saura qu'il existe au couvent de Vatopedi un manuscrit très ancien, à la fois plus autorisé et plus complet que l'était le manuscrit égaré d'Iviron. C'est à ce manuscrit, qui devra servir de base à une édition critique des homélies de Léon, que je consacre une description sommaire.

Le n° 360 de la Bibliothèque de Vatopedi est un manuscrit de la fin du XIe siècle, in folio (0,358 m × 0,240 m), se composant de 3 ff° de garde, papier + 376 ff° parchemin + 3 ff° de garde, papier.

C'est un travail de luxe. L'écriture très grande, très élégante est absolument calligraphique. Elle mériterait une étude spéciale. Le texte est écrit sur deux colonnes de 21 lignes chacune. Le copiste va à la ligne après chaque phrase, quelle que soit son étendue. L'alinéa debute par une grande onciale d'or cernée de rouge et placée

---

1) L. Petit, Note sur les Homélies de Léon le Sage: Échos d'Orient, 1899—1900, pp. 245—249.

dans la marge. La ponctuation très soignée dessine le contour de la période oratoire; l'accentuation est plus négligée.

Les titres des discours sont écrits en une grande onciale d'or et entourés d'un encadrement également doré, en forme de Π.

L'originalité de l'écriture ne permet point de faire une hypothèse sérieuse par rapport à la provenance du manuscrit. On trouve au fol. 201ᵛ la note suivante *ἐλευθέροσιν τοῦ πάπᾶ κυρίου Δανιὴλ εἰς τούτους τοὺς λόγους ἀπὸ τῶ κρητηκῶ τῶ γένος εἰς τοὺς ͵αχλη ἐν μυνοὶ νοεβρίου εἰς τὰς ιδ εἰς τόπον Χύω.*

Dans son état actuel le manuscrit présente 35 discours numérotés de *γ* à *λζ*, soit les 34 discours publiés par Akakios, dans l'ordre même de l'édition, plus un autre texte intercalé parmi les précédents et dont nous reparlerons plus bas.

La première main se servait d'un archétype mutilé ou illisible par endroits. Les lacunes ont été comblées, soit dans l'espace laissé dans dans ce but, soit dans les marges, par une seconde main presque contemporaine de la première et qui a parfois taché d'imiter celle-ci. Nous signalons ces lacunes qui peuvent servir à la classification des sources.[1])

Λόγ. Β' p. 19: *ὥσπερ ἐρχόμενος οὕτω· καὶ τελειῶν* — — — p. 20 *συνήγειρέ τε καὶ ἐλάμπρυνε.*

Λόγ. Δ' p. 29: *ἴσως δ' ἂν τινι γένοιτο πρὸς ἐπίστασιν* — — — *πρὸς λύσιν εἰκόνα ἐληψόμενα.*

p. 30: *καὶ μηδ' ἐκείνῳ λεῖπε ὀπίσω* — — — *καταβατικὴν ἐνέργειαν δεικνύμενος.*

Λόγ. Ζ' p. 77: *Νῦν ἧς πρὸς τὴν κατασκοπὴν* — — — *ὑπὸ μοχθηρίας νενάρκωντο.*

Λόγ. ΚΓ' p. 208: *κόμην ἐκείνην, ἣν* — — — p. 209 *τὴν σὴν ἀντίδος.*

p. 209: *καὶ νῦν ἀμοιβήν, ἃς κρατοῦμεν,* jusqu'à la fin du poème.

Λόγ. ΛΑ' p. 261: *πανηγύρεις ἡ κατήφεια πέφευγεν,* jusqu'à la fin du discours.

Λόγ. ΛΔ' p. 276: *ὧν καὶ τῆς πτέρυγος ἡ διάταξις* — — — *τὴν ἑαυτοῦ παρέχειν κατανόησιν.*

Le manuscrit d'Iviron ne présente point ces lacunes, mais il présentait en échange un nombre considérable de passages où le texte était mutilé, profondément altéré ou entièrement illisible et que le moine

---

1) L'édition du moine Akakios étant la seule complète et la seule dont nous ayons pu nous servir à l'Athos, c'est à elle que nous renvoyons. Grâce à la concordance établie par le R. P. Petit dans l'article mentionné plus haut, il sera aisé d'appliquer nos indications au texte de la Patrologie, tome CVII.

Akakios s'est contenté de signaler au moyen de quelques points de suspension.

Nous dressons ci-après une liste de ces passages pour les discours qui n'apparaissent que dans l'édition d'Athènes. Notre relevé qui présente la collation du Vadopedinus, permettra à ceux qui possèdent l'édition d'Akakios de s'en servir sans trop de difficulté. Il prouvera également l'évidente superiorité du manuscrit que nous signalons, sur le codex perdu d'Iviron.

Λόγ. Ζ' p. 64: *ἡ θεία τῶν Παύλου τρόπων <ἴυγξ>* — p. 71: *γλώσσῃ καὶ <καθυπατεύων τῷ> γένει τὴν σωτηρίαν* — p. 72: *ὡς <μὴ> διεστηκὼς <ἕδρα>.*

Λόγ. Η' p. 81: *ἔθελον τοῖς: ἐθελοντῆς.*

Λόγ. ΙΣΤ' p. 138: *τοῖς <φιλιβοῖς> ὀργίοις* et plus loin *μηδὲν ἀνάξιον.*

Λόγ. ΙΘ' p. 163: *<περι>ποιησάμενος σεαυτῷ.*

Λόγ. Κ' p. 169: *πρὸς ἐκεῖνο <συγκλείειν>.*

Λόγ. ΚΑ' p. 175: Le Vatopedinus donne le même texte que l'édition d'Athènes.

p. 176: *οὐδὲ <βαδιούμεθα>.*

Λόγ. ΚΓ' p. 191: *το<λμᾶν> προσήκειν τῶν ἀγώνων εἰς κρότον.*

p. 192: *σύγκριμα λεπτύνουσιν <αἰκιῶν> ξίφει.*

p. 192: *ἄνωθεν <ἥτις> ἐξαπεῖργε τὴν κάτω.*

p. 197: *<εἱρκτῆς> ἄγει κλήμεντα βρῶμα θηρίων.*

p. 200: *κἀνταῦθα φρουρὰ δεσμὰ καὶ ποδῶν <πάγαι>.*

p. 200: *ὡς δ' οὖν ἐπέγνω προσβαλεῖν ἄλλην ἔτι.*

p. 200: *τοῦ μάρτυρος καὶ δῆτα <τῷ θυμῷ βράσας>.*

p. 209: *ἡμᾶς ἐπει<δεῖν οἷς> ἐν εὐθύναις βλέπει* (sic) de 2de main.

Λόγ. ΚΔ' p. 216 texte semblable.

p. 217: *ψυχὴν <λιπὼν> ἐκεῖνον.*

Λόγ. ΚΖ' p. 237: *δ' ἃ ταῖς: ἅταις.*

Λόγ. ΚΗ' p. 245: *πρὸς τὴν δι' ἣν γέγονε χρῆσιν ἐπιτηδειότερον.*

Λόγ. ΛΑ' p. 261 même texte.

p. 261: *ἀλλὰ κἀν<ταῦθα>* 2de main.

Λόγ. ΛΒ' p. 263: *ποιούμενος <ποιοῦμαι> τήν.*

p. 263: *πῶς ὀλίγῳ <πρόσθεν> συμπάντων <τῷ πλάστῃ νηπίῳ τὴν συντέλειαν ποιουμένων καὶ οὐρανοῦ μὲν ἀστέρα. ᾆσμα δὲ προσαγόντων> ἀγγέλων.*

p. 265: *τὸ χεῖρα ἐλέου πρὸς τοὺς πλησίον <ἐκτείνειν>.*

Λόγ. ΛΓ' p. 268: *ἀλλ' ἵνα πατῆται ὑπὸ τοὺς πόδας ὁ τὴν κλοπὴν ἐνεργήσας.*

Λόγ. ΛΔ' p. 278: *κίονες τέσσαρες ἄνθει καλλωπιζόμενοι <ὃ χειμῶνος*

ἄρτι λυθέντος οὐ μόνον πρὸς ὡραϊσμὸν ἀλλὰ καὶ πρὸς χρείαν τῶν οἰκητόρων ἀναγκαίαν προβάλλεται γῇ τὸ χλοάζον χρῶμα συνίησι πάντως ὁ ἀκροατὴς⟩ τὰς ἀψίδας φέρουσιν αἰωρουμένας.

Toutefois ce qui fait, plus que tout autre avantage, la valeur du codex de Vatopedi, c'est qu'il est le recueil le plus riche que nous possédions des Homélies de Léon le Sage. Il en contient 35, numérotées de *Γ* à *ΛΖ*. La lacune que cette numérotation dévoile est d'ailleurs confirmée par la numérotation quaternionnaire.[1])

Mais tel qu'il est aujourd'hui notre manuscrit présente encore sous le numéro *ΙΔ* un texte inédit, qui est peut-être le plus intéressant des discours qui nous ont été conservés.

Il est intitulé: *Λέοντος ἐν χριστῷ βασιλεῖ αἰωνίῳ βασιλέως λόγος ἐπιτάφιος εἰς τοὺς ὧν ἐξ ὀσφύος πρὸς ζωὴν ἐληλύθαμεν.* Cet ouvrage est donc l'oraison funèbre de Basile le Macédonien par Léon le Sage.

Si l'on se rappelle que les relations entre Basile et son fils avaient été longtemps tendues et par moments tragiques, on ne s'étonnera point que l'auteur de l'épitaphios ait renoncé à faire une synthèse historique et se soit borné aux développements oratoires. Son œuvre n'ajoutera aucune donnée importante à celles que nous a conservées la vie de Basile par Constantin Porphyrogennète.

Mais au point de vue de l'histoire littéraire, il peut être intéressant de savoir ce qu'était devenu l'épitaphios à une époque où l'éloquence religieuse pénétrait tous les genres. Et c'est pourquoi nous nous proposons de publier ce texte.

Rome. **Daniel Serruys.**

---

1) La numérotation quaternionnaire de seconde main constate la chute d'un quaternion; il est probable qu'il en manque plusieurs. Quant à la table qui se trouve en tête du volume, elle n'a été composée qu'après sa mutilation.

Ὁ ὑμνογράφος Γαβριήλ.

Οἱ ἅγιοι μάρτυρες Φώτιος καὶ Ἀνίκητος εἶναι ἐκ τῶν συνεχῶς ἐν τῇ ἱερᾷ λειτουργίᾳ μνημονευομένων. Ἡ σημερινὴ πρὸς αὐτοὺς ᾀσματικὴ ἀκολουθία τῆς 12-ης Αὐγούστου στερεῖται κοντακίου, ἀλλ' ἐν τοῖς παλαιοῖς λειτουργικοῖς βιβλίοις ἀπαντᾷ συνεχῶς ἓν κοντάκιον συνοδευόμενον μέ τινας οἴκους. Τὸ αὐτὸ κοντάκιον μὲ ἕνα συνήθως οἶκον ἀπαντᾷ καὶ ἐν χειρογράφοις μηναίοις· ὁ δὲ καρδινάλις Pitra ἐξ ἑνὸς κώδικος ἐξέδωκε καὶ τὸ κοντάκιον καὶ τρεῖς σὺν αὐτῷ οἴκους, οἵτινες εἶναι λείψανα πολυστρόφου τινὸς ὕμνου τανῦν ἀγνώστου ἐν τῇ ὁλότητί του[1]), συναποτελοῦντα δὲ ἀκροστιχικῶς τὰ στοιχεῖα ΓΑΡ, ἐν οἷς ὁ Pitra ἀναγνωρίζει λείψανον ὀνόματος ὑμνογράφου τινὸς ὀνομαζομένου Γαβριήλ. Ἡ περὶ τούτου εἰκασία τοῦ Pitra εἶναι ὀρθή, διότι καὶ ὁ ῥῶσος ἀρχιμανδρίτης Ἀμφιλόχιος[2]) εὑρὼν ὕστερον ἐν ἄλλῳ κώδικι τὸ εἰρημένον κοντάκιον σὺν τρισὶν οἴκοις, ἀποτελοῦσιν ἀκροστιχικῶς τὰ στοιχεῖα ΓΡΗ, ἔδωκεν ἀφορμὴν διὰ τούτων νὰ ἀναγνωρισθῇ καὶ ὑφ' ἡμῶν ὁ Γαβριήλ. Δύο τῶν παρὰ τῷ Ἀμφιλοχίῳ οἴκων εἶναι οἱ αὐτοὶ παρὰ τῷ Pitra, δηλαδὴ οἱ ἀρχόμενοι ἀπὸ Γ καὶ Ρ, ὁ δ' ἕτερος ἐξ Η ἀρχόμενος εἶναι πρωτοφανής· ἀλλ' εἶναι καὶ οὗτος τοῦ αὐτοῦ ῥυθμοῦ καὶ φανερῶς λείψανον καὶ αὐτὸς τοῦ καταστραφέντος πολυστρόφου ὕμνου. Τέλος ἔχομεν ἐνταῦθα τὰ ἀκρόστιχα στοιχεῖα ΓΑΡΗ, ἐξ ὧν δύναται νὰ σχηματισθῇ μόνον τὸ ὄνομα ΓΑ⟨β⟩Ρ⟨ι⟩Η⟨λ⟩, οὐχὶ δὲ τὸ ὄνομα Γερμανοῦ ἢ Γρηγορίου.

Ὁ ὑμνογράφος Γαβριὴλ δὲν εἶναι παντελῶς ἄγνωστος. Ὁ Ἀλλάτιος ἐγίνωσκεν ἐπ' ὀνόματι τοῦ Γαβριὴλ ἕνα κανόνα εἰς τὸν ἅγιον Νικόλαον, οὗτινος καὶ εἶχεν ἐκδώσει δύο τροπάρια.[3]) Εἷς δὲ ἕτερος κανὼν τοῦ Γαβριὴλ εὑρίσκεται σήμερον ἀνώνυμος ἐν τῷ μηναίῳ τοῦ Φεβρουαρίου, ψαλλόμενος εἰς τὴν μνήμην τοῦ ὁσίου Λουκᾶ τοῦ Στειριώτου καὶ ἀκροστιχίδα φέρων τὸ „Λουκᾶν ἐπαινῶ τὸ κλέος τῆς Ἑλλάδος"· ἀλλὰ τὸ ὄνομα τοῦ ποιητοῦ αὐτοῦ Γαβριὴλ διέσωσεν ὁ τοῦ 11-ου αἰῶνος 153-ος κῶδιξ τῆς ἐν Μόσχᾳ συνοδικῆς βιβλιοθήκης, ἔνθα ὁ εἰς τὸν Λουκᾶν κανὼν λέγεται

1) Pitra, Analecta τ. 1, σ. 330—331.

2) Ἀμφιλοχίου Κονδακάριον, σ. 132.

3) L. Allatii Ioannes Henricus Hottingerus, Romae 1661, σ. 179.

φανερῶς ποίημα Γαβριὴλ μοναχοῦ (φύλλ. 59—63). Ὁ αὐτὸς κῶδιξ περιέσωσε τοῦ Γαβριὴλ τούτου καὶ ἓν δοξαστικὸν εἰς τὸν ἅγιον Συμεὼν τὸν Θεοδόχον, ὅπερ εὑρίσκεται ἀμέσως μετὰ τὸ ἕτερον γνωστὸν καὶ σήμερον δοξαστικὸν τοῦ Γερμανοῦ εἰς τὸν αὐτὸν ἅγιον Συμεών (φύλλ. 28)· ἔχει δὲ τὸ κείμενον αὐτοῦ οὕτω.

Καὶ νῦν. Ἦχος ὁ αὐτός (= β′).
Γαβριὴλ μοναχοῦ.

Σήμερον* τὸν Χριστὸν ἐν τῷ ναῷ εἰσάγει ἡ παρθένος·
Σήμερον* Συμεὼν εἰσδέχεται
ἐν ἀγκάλαις τὸν δεσπότην·
αἱ δυνάμεις τῶν οὐρανῶν ἐθαύμαζον
τὸ ἐξαίσιον δρῶσαι θεώρημα·
ἡ παρθένος δρῶσα ἠγάλλετο
καὶ ἡ Ἄννα προφῆτις ἐδείκνυτο,
ἡμεῖς δὲ* οἱ συνελθόντες βοῶμεν·
„Δόξα ἐν ὑψίστοις Θεῷ
καὶ ἐπὶ γῆς εἰρήνη,* ἐν ἀνθρώποις εὐδοκία“.

Ὁ Γαβριὴλ εἶναι καὶ ποιητὴς κανόνος ἀγνώστου νῦν ἡμῖν, ὅστις ψαλλόμενος ἐν τῇ μονῇ τοῖς Εὐεργέτιδος τῇ Κυριακῇ τῶν Βαΐων „εἰς τὴν παννυχίδα τῆς ἀγρυπνίας“, ἦτον εἰς ἦχον δ′ καὶ κατὰ τὴν α′ ᾠδὴν αὐτοῦ εἱρμὸν εἶχε τὸν ἀπὸ τοῦ „Ὤφθησαν“ ἀρχόμενον.[1]) Συνέταξεν ὡσαύτως ὁ Γαβριὴλ ἕτερον κανόνα εἰς τὰ ἐπιλόχια τῆς Θεοτόκου (26 Δεκεμβρίου), ὅστις ἐψάλλετο ἐν τῇ αὐτῇ μονῇ εἰς τὸν ὄρθρον τῆς ἑορτῆς· ἦτο δὲ καὶ οὗτος εἰς ἦχον δ′ καὶ ἤρχετο ἀπὸ τοῦ εἱρμοῦ „Ἀνοίξω τὸ στόμα μου“.[2])

Πότε δ' ἔζη ὁ ὑμνογράφος οὗτος Γαβριήλ, ἀγνοοῦμεν· ἀλλὰ δυνάμεθα νὰ τάξωμεν αὐτὸν εἰς τὸ τέλος περίπου τοῦ 10-ου αἰῶνος, ἂν λάβωμεν ὑπ' ὄψει, ὅτι ὁ ὅσιος Λουκᾶς ἀπέθανεν ὑπερμεσοῦντος τοῦ 10-ου αἰῶνος καὶ ὁ ἐν Μόσχᾳ κῶδιξ ἐγράφη ἐν τῷ 11-ῳ αἰῶνι.

Ἐν Πετρουπόλει, 30 Σεπτ. 1901.

Ἀ. Παπαδόπουλος-Κεραμεύς.

1) Α. Δημητριέβσκη τυπικά, σ. 541. 2) Αὐτόθι σ. 359.

Maria Romaia.

Zwei unbekannte Texte.

Unter den gefeierten Madonnenbildern von Byzanz war das der Maria Romaia bisher am wenigsten beachtet. Ich habe in meinen „Christusbildern" als Beilage VI B zum erstenmal vollständig den Text einer spätbyzantinischen Predigt herausgegeben, von dem bisher nur Lambeck Fragmente abgedruckt hatte.[1]) Es ist ein durch seine schwungvolle Rhetorik für die Art byzantinischer Kanzelberedsamkeit bezeichnendes Stück, das auch unter dem Gesichtspunkt der Predigtgeschichte eine eingehendere Analyse verdient.

Anhebend mit einem philosophisch gehaltenen Exordium über die vernichtende, alles der Vergessenheit überliefernde Macht der Zeit, der doch die Wunder des 'Romaia' genannten Madonnenbildes nicht anheimfallen sollen (1), beginnt der Prediger mit einer Schilderung des Zusammenlebens der Maria und der Apostel in der Zeit nach Jesu Himmelfahrt (2). Hier entstand zunächst das von der Gottesmutter selbst mit Gnadenkraft begabte Lukasbild (3), dann das die Verheißung ihrer Gegenwart erfüllende wunderbare Bild zu Lydda-Diospolis in der von Petrus und Johannes erbauten Kirche (4), das auch Julians Verfolgungswut nicht zu vernichten vermochte (5); ein anderes Bild entstand in einer nahe bei Lydda von Aeneas erbauten Kirche, als diese den Christen von Heiden und Juden streitig gemacht wurde (6). So erzählt die durch das Synodalschreiben dreier Patriarchen beglaubigte Tradition (7). Unter den zahlreichen Pilgern, welche der Ruf des Madonnenbildes von Lydda anzog, war auch der spätere Patriarch Germanos, der sich sogar eine genaue Kopie anfertigen ließ und nach Konstantinopel mitnahm. Hier geht nun der Prediger, zunächst kurz die Lebensgeschichte dieses Germanos bis zur Erhebung auf den Patriarchenstuhl nachholend (8), sehr ausführlich auf den Beginn des Bilderstreites

1) Texte u. Unters. zur Gesch. der altchristl. Litteratur, N. F. III, Leipzig Hinrichs 1899, 233**—266**. — Gedeon's Abdruck des Textes in der ἐκκλ. ἀλήθεια von 1883 (nach einer einzigen Handschrift) ist wenig bekannt geworden.

unter Leon dem Isaurier ein, der zu einer persönlichen Insulte des Kaisers gegen den Patriarchen führt (9). Es kommt zur Verbannung des Kirchenfürsten, der dabei zwei ihm besonders wertvolle Bilder aus dem Patriarcheion mit sich nimmt, die Kopie des Madonnenbildes von Lydda und ein Christusbild (10). Letzteres versieht er mit einem Brief an den Papst Gregorius (II.) von Rom und wirft es im Moment seiner Abfahrt im Amantius-Hafen bei Byzanz ins Wasser. So schwimmt es nach Rom, wo seine Ankunft dem Papste im Traume kund wird. Festlich eingeholt, schwebt das Bild von selbst dem ihm auf einem Kahne nahenden Papste in den Schoß, an den Füßen heilkräftige Feuchtigkeit spendend, oben ganz trocken. Als der Papst den Brief gelesen, schreibt er dem Kaiser die bekannten vorwurfsvollen Briefe (11). Auf die Kunde von dem glücklichen Erfolg der einen Sendung vertraut der verbannte Germanos auch sein zweites Bild dem Meere an. Auch dieses kommt in 24 Stunden nach Rom und wird in gleicher Weise empfangen und in S. Peter aufbewahrt (12). Über 130 Jahre sind verstrichen, die Kaiser haben gewechselt, die Kirchenpolitik hat sich gewandelt. Da erfolgt ein noch überraschenderes Wunder (13). Das Bild fängt sich zu bewegen an, und vor den Augen des Papstes, des ängstlichen Klerus und des bangenden Volkes entschwebt es zum Tiber, um abermals aufrecht schwimmend seinen Weg zu machen. Noch ahnt man in Rom nichts von der in Byzanz erfolgten Restitution der Orthodoxie, noch weiß man sich dies Wunder daher nicht zu deuten. Das Bild aber wird in Konstantinopel aufgefischt und der rechtgläubigen Kaiserin Theodora gebracht, die es als Symbol des echten Glaubens entgegennimmt (14). Inzwischen sind Gesandtschaften von Byzanz nach Rom und umgekehrt gegangen, die Herstellung des wahren Glaubens anzeigend und bestätigend. Durch die römische Gesandtschaft erfährt die Kaiserin die Wundergeschichte des Bildes und erkennt alsbald, daß es ebendasselbe Bild ist, das ihr vor kurzem gebracht worden war. So wird es in feierlicher Prozession nach der Marienkirche von Chalkoprati gebracht (15). Durch Wunder aller Art berühmt, wird es hier als Maria Romaia verehrt und besonders am 8. September gefeiert (16). — So weit die Erzählung, die der Prediger dann in mächtigen Akkorden einer schwunghaften Marienverherrlichung ausklingen läßt: Maria, die Mittlerin alles Heils für das durch Adams Fall verlorene Menschengeschlecht — sollte dieses nicht sie und ihr Bild ehren? Ein dreifaches Anathem (von der Gemeinde offenbar mitgesprochen) erschallt über die, welche ihrem Bilde die Proskynese verweigern (17) —, die über alle Himmel erhabene, welche die Engel mit Furcht verehren, die stets bereite Helferin in aller Not, die gewisse

Fürbitterin (18), durch die wir auch das ewige Heil zu erlangen hoffen (19).

Keine Übersetzung, geschweige denn eine solche knappe Inhaltsübersicht vermag einen Eindruck zu geben von dem wunderbaren Schwung dieser Rhetorik, wie sie eben nur in griechischer Sprache möglich ist. Es ist eine Art Musik, die auch der mit ästhetischem Behagen genießen kann, der den Gedanken fernsteht, ja diese Art der Marienverehrung verurteilt.

Fein wie die Diktion im einzelnen ist aber auch die Komposition im ganzen. Das Exordium ist spannend, die Peroratio, wenn auch für unseren Geschmack etwas überladen, für byzantinische Hörer jedenfalls äußerst wirkungsvoll. Auffallend ist die Länge der Predigt, die bei mittelmäßig raschem Vortrag doch gewiß anderthalb Stunden in Anspruch nahm. Aber der Redner weiß so geschickt zu erzählen, daß er den Hörer nicht ermüdet. Es sind deutlich zwei Teile ungleicher Art. Der erste bringt vier etwas lose aneinandergereihte Geschichten (c. 3—6). Wir begreifen diese Zusammenstellung erst, wenn wir aus c. 7 erfahren, daß dem Verfasser als Quelle das Synodalschreiben der drei orientalischen Patriarchen von 836 diente, wo sich genau diese vier Geschichten beieinander finden.[1]) Auch in dem zweiten Teil sind verschiedene Stoffe zusammengefügt. Der Verfasser kennt ohne Zweifel eine Biographie des Germanos und eine Geschichte des Methodios und der beiden Brüder Theophanes und Theodoros, wenn er nicht etwa diese Notizen aus einem größeren historischen Werke entlehnt hat. Dem genannten Synodalschreiben entstammt offenbar die Geschichte von der Meerfahrt des Christusbildes, die unser Verfasser als Pendant zu dem Schwimmen der Maria Romaia der Haupterzählung voranschickt, wobei er den unangenehmen Eindruck einer Dublette sehr geschickt zu vermeiden weiß. So bleibt nur die eigentliche Geschichte des Bildes der Maria Romaia, auf die das ganze angelegt ist, deren Quelle uns aber bisher nicht bekannt ist.

Doch besteht begründete Hoffnung, daß diese Quelle noch aufzufinden sei. Denn außer dieser dem Anschein nach allerdings meistverbreiteten Predigt — die wir dem 11. Jahrhundert zuweisen möchten — gibt es noch andere Bearbeitungen desselben Stoffes.

---

1) Die Ordnung differiert allerdings in den beiden verschiedenen Rezensionen dieses Schreibens (s. Christusbilder 207**): Sakkelion hat 4. 5. 3. 6, Combefis 3. 4. 5 ohne 6. Es ist hiernach wahrscheinlicher, daß dem Verfasser eine dritte Rezension mit der von ihm befolgten Anordnung 3. 4. 5. 6 vorlag, als daß er diese selbst schuf, zufällig dabei mit der kürzenden Bearbeitung bei Combefis zusammentreffend. Sakkelion's Rezension findet sich auch in Barocc. 148 f. 81—103.

I.

Zunächst habe ich, durch den Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Bibliothecae Vaticanae der Bollandisten (1899) aufmerksam gemacht, eine zweite Rezension studiert, die sich in zwei vaticanischen Handschriften findet: cod. 1147 und 1816.

Es sind beides junge, undatierte Papierhandschriften. Die Bollandisten setzen sie saec. XV—XVI. Aber es läßt sich beweisen, daß 1816 dem 15. Jahrhundert angehört und 1147 eine zu Rom gefertigte Abschrift hiervon aus der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts ist.

Auf den ersten Blick freilich möchte man 1816 für den jüngeren Codex halten. Es ist eine schülerhafte Abschrift, wie es scheint von mehreren Händen — oder sollten es Schreibproben derselben Hand sein? —; nur vereinzelt setzt der Ductus geübter Kalligraphen ein. Fol. 6′ imitiert eine alte Hand des 12. Jahrhunderts, ähnlich wie Petros von Rhitymna (um 1422, s. H. Omont, Fac-Similés de manuscrits grecs des XVe et XVIe siècles, 1887, tab. 45), nur noch archaistischer, steifer, eckiger; fol. 13′ zeigt deutlich, daß es sich um das 15., nicht das 16. Jahrhundert handelt. Man kann etwa auch die rote Überschrift bei Joh. Argyropulos (um 1441, Omont, tab. 24) vergleichen. Das Papier ist schlecht, jetzt am Rande rings verklebt, die Schreibfläche ist auffallend breit. Mercati war so freundlich, mir auf meine Anfrage über die Geschichte der Handschrift in der vaticanischen Bibliothek mitzuteilen, daß sie nach einem Eintrag auf fol. 4, mit dem sie ursprünglich begann, *B. A. Bibliotece Aptice*, vor der Mitte des 16. Jahrhunderts bereits der Vaticana einverleibt sein muß. Weitere Notizen fehlen.

Cod. 1147 ist auf blendend weißem Papier von zwei kalligraphisch geschulten Händen geschrieben: die eine (a) schrieb die Akten der photianischen Synode fol. 1—51 (52 vac.) und fol. 167—204. 209—228; die andere (b), die für uns allein in Betracht kommt, schrieb fol. 53—166 und 207.[1]) Durchblättert man Omonts soeben genannte Tafeln, so muß die Ähnlichkeit mit der Schrift des Nikolaos Sophianos (tab. 40) auffallen — auch in Äußerlichkeiten, wie der Verwendung von Schwarz und Rot bei dem Schluß. Leider stimmt die Hand a mit der zweiten auf Omonts tab. 40 wiedergegebenen Handschrift, der des Matthäus Devaris, nicht überein; sonst wäre klar, daß die Handschrift Vat. gr. 1147

1) Dieselben beiden kehren, worauf mich P. Lapôtre freundlicherweise aufmerksam machte, in Vat. gr. 1152 wieder: (a) pag. 51—89. 97—213. 293—332, fol. 336—358; (b) pag. 90. 90bis. 91bis—96. 215—291; dazu (c) pag. a. b. 1—31, nach Mitteilung Mercatis eine in vatikanischen Codices häufige Hand, vielleicht des Joh. Honorius a Mallia (Jean d'Otrante bei Omont, tab 28).

— und das gleiche gälte für 1152 — von jenen beiden aus Corfu stammenden, gleichzeitig zwischen 1515 und 1533 zu Rom im Dienst des Kardinals Nicolaus Ridolfi arbeitenden Griechen für diesen geschrieben worden ist. So bleibt es nur eine Vermutung, daß Nikolaos Sophianos sie für diesen Bibliophilen schrieb, dessen Sammlung durch Katharina Medici zum größten Teil in die Pariser Bibliothek gekommen ist, aber doch nur zum Teil. Einzelnes ist anderwärts zerstreut, und dazu könnten Vat. 1147 und 1152 gehören. Ersterer trägt — nach Mercatis Mitteilung — im Vorderdeckel die Zahl 18[1]), letzterer einen Pergamentzettel mit dem Titel: „Anastasius patriarcha de synodo habita in Perside et alia, 556“. Diese Notiz gehört der Mitte oder dem Ende des 16. Jahrhunderts an. Das stimmt zu unserer Vermutung, denn Ridolfi starb 1550.[2])

Nach Inhalt und Text ist es so gut wie sicher, daß Vat. gr. 1147 Abschrift von Vat. gr. 1816 ist.

Vat. gr. 1816 enthält	= Vat. gr. 1147
f. 4—13′ Christusbild Antiphonetes	f. 61—79′
f. 14—31 Maria Romaia I	f. 80—106′
f. 31—44′ Maria Romaia II	f. 107—128′
f. 44′—46′ Madonnenbild von Cypern	f. 129—132
f. 46′—51′ Kreuzigungsbild von Beryt	f. 132′—141
f. 52—56 Wunder des h. Theodor	f. 53—59′.

Es handelt sich also um die gleiche Sammlung von Wunderbildergeschichten, der in 1816 ein andersartiges Stück angehängt ist, das in 1147 vorangestellt wurde, — vielleicht weil es einen Autornamen trägt. Ursprünglich stand es gewiß am Schluß, als jüngstes Stück der Sammlung: es stammt, wie die Überschrift sagt: *συγγραφέντος παρὰ τοῦ πανσοφ*(!) *καὶ νέου μεταφραστοῦ Κωνσταντίνου τοῦ Ἀκροπολιανοῦ* von Konstantin Akropolites, einem hohen byzantinischen Staatsbeamten (um 1321), der sich viel mit Umarbeitung von Heiligenlegenden beschäftigte (vgl. Ehrhard b. Krumbacher[2] 204).

Zur Gleichheit des Inhalts treten beweisend Einzelheiten des Textes, zunächst äußerlicher Art: 1816, f. 19′ ist *μαρία* im Text mit roter Tinte geschrieben; 1147, f. 89 hat hierfür erst Raum gelassen, dann aber in stärkeren schwarzen Buchstaben ausgefüllt. 1816, f. 20 ist unten eine Randnote zum Teil weggeschnitten; 1147, f. 90 hat sie falsch ergänzt, wenn er schreibt: *ἐνταῦθα ἡ διήγησις τῶν κατὰ τὸν*

1) Nach einer Notiz von P. Lapôtre ist 1147 in einem Handschriftenverzeichnis in Vat. lat. 1484 als H aufgeführt.

2) Vgl. über ihn Blume, Iter ital. III, 214; Serapeum II, 1841, 324; Delisle, Cabinet des manuscrits I, 209; Pariser Katalog der Bollandisten p. 347.

ἁγιώτατον Γερμανὸν τὸν οἰκουμενικὸν ἐκεῖνον πατριάρχην καὶ ὁμιλία: es sollte heißen *ὁμολογητήν*. 1816, f. 34′ ist die Randnote *πρόσχες τούτο* (so), *ἵνα γνωρίσῃς τὴν τῶν ἀβελτέρων Ἀρμενίων αἵρεσιν* schwer zu lesen; 1147, f. 113 hat sie mit *τούτοις* und *γνῶς* wiedergegeben. 1816, f. 19 ist *σαμελλ* (so!) im Text getilgt und *σᾱούλ* an den Rand geschrieben; 1147, f. 88′ hat dies im Text; ebenso f. 100′ einen Randzusatz aus 1816, f. 27; 1816, f. 34′ *ἐπανῆλθεν*, a. R. *ἐπανῆκεν*, 1147, f. 112′ dies im Text; *οἰκείου*, a. R. *ἰδίου*, 1147, f. 113 dies im Text. 1816 hat überhaupt noch mehrfach die richtigen Lesarten, wo 1147 sich verlesen oder verschrieben hat, z. B. in dem Text Christusbilder 235**, 23 *κατασβεννύει* st. *-ειν*, 26 *ἀναστράψας* st. *ἀστρ-*, 256**, 16 ist das richtige zweite *μηνύοντα* in 1816 ausgestrichen, in 1147 ausgelassen. Übrigens aber muß der Schreiber von 1147 ein gebildeter Mann gewesen sein. Er hat bei den berühmten Stichen, mit denen die Graptoi gebrandmarkt wurden, Christusbilder 256**, die Fassung des Kedrenos eingesetzt (*πατοῦντι* st. *πολοῦντι*, *τῷ δεσμίῳ* st. *συνδεσμίῳ*).

Unverständlich ist mir eine Randnote in 1147, f. 118 zu *πέτρου* Christusbilder 252**, 10: *Quę hic desunt de imagine deipare: vide cod. Grec.* 375. *fol.* 217 *pag.* 2 *lin.* 6 *ab iis verbis ἐκ τῶν ἀχράντων usq; ad fol.* 219 *pag.* 2 *τῶν ἀδύτων ταύτην ἔνδον* (= Christusbilder 249**, 2 bis 252**, 10). Es fehlt nichts im Text; vielmehr scheint der Adnotator (die Hand ist nach P. Ehrle etwa die eines Schelstrate oder Holsten) die gleichen Stellen 252**, 10 und 253**, 21 verwechselt zu haben.

Jedenfalls haben wir ein Recht, 1816 zu Grunde zu legen unter stetem Vergleich von 1147.

Hier beschäftigen uns nur die zwei Texte zur Maria Romaia. Sie sind betitelt:

f. 14 (80) *Ὑπόμνημα εἰς τὴν ἐπωνυμίαν τῆς ἀχράντου καὶ προσκυνητῆς* (1147 *προσκυνήτου*) *εἰκόνος τῆς παναμώμου δεσποίνης ἡμῶν θεοτόκου καὶ ἀειπαρθένου Μαρίας τῆς Ῥωμαίας*.

f. 31 (107) *Ἕτερον* (1147 + *ἑτέρου*) *ὑπόμνημα εἰς τὴν αὐτὴν ἐπωνυμίαν τῆς ἀχράντου καὶ προσκυνητῆς εἰκόνος τῆς παναμώμου δεσποίνης ἡμῶν θεοτόκου καὶ ἀειπαρθένου Μαρίας τῆς Ῥωμαίας*.

Das an zweiter Stelle stehende Hypomnema ist die oben analysierte, meistverbreitete Predigt. Der Text gehört der Klasse *Υ* (= VH) meiner Ausgabe an, wie wenige Stichproben sofort beweisen: 235**, 1 *καὶ ἀγνοίας* <, 4 *ἀλήστου* c. HΦ, 19 *τῶν* — 20 *τὴν* <, 254**, 10 *πεσεῖν* ... *ῥαγῆναι*, 15 *ὁμοῦ πάντων* <, 255**, 2 *τερατουργούσης* c. HAG, 14 *εὐθὺς* < c. V, 256**, 17 f. *καὶ γίνεται* — *παρουσία* <, 257**, 1 *τῆς εἰκόνος* <.

Wer nun erwartete, in dem voranstehenden Text etwas ganz

anderes, etwa gar die gesuchte Quelle jener Predigt zu finden, wird bitter enttäuscht. Er hat die Art byzantinischer Kompilatoren verkannt. Der an erster Stelle stehende Text ist nichts als eine Paraphrase jener Predigt, welche in dem heruntergekommenen Geschmack des 13. Jahrhunderts die schwungvolle Rhetorik des 11. Jahrhunderts ins Geschraubte umsetzt. Es genügt zum Beweise, da sich ein voller Textabdruck nicht lohnt, drei Stellen herzusetzen unter Vergleich des Originales.

C. 7 Hinweis auf das Synodalschreiben:

Christusbilder 241**, 17

καὶ ταῦτα μὲν ἡ παράδοσις ἕως τῆς καθ' ἡμᾶς γενεᾶς εἵλκυσεν οὐκ ἀμάρτυρος. καὶ εἴ τις τὸν πολύστιχον ἐκεῖνον διέλθοι τόμον, ὃν οἱ ἁγιώτατοι πατριάρχαι πρὸς Θεόφιλον τὰ Ῥωμαίων σκῆπτρα παρὰ τοῦ πατρὸς κλῆρον εἰληφότα συνελθόντες ὁμοῦ μετὰ τῶν κατ' αὐτοὺς συνόδων ἔγραψαν, συστατικὸν ἐκ περιουσίας τυγχάνοντα τῆς τῶν ἁγίων εἰκόνων τιμῆς τε καὶ προσκυνήσεως, ἱκανὴν ἕξει τῶν εἰρημένων τὴν πίστιν. ὅ τε γὰρ Ἀλεξανδρείας Χριστοφόρος καὶ Ἰὼβ Ἀντιοχείας καὶ Βασίλειος Ἱεροσολύμων ἐν αὐτῷ ὑπογράψαντες καὶ πεντήκοντα πέντε πρὸς τοῖς χιλίοις καὶ τριακοσίοις ἑτέρους συνυπογεγραφότας ἔχουσιν, οὓς εἰς μίαν συνῆξαν ὁμόνοιαν.

Vat. 1816, f. 19′ (1147, f. 89)

ἀλλ' ἄρα μὴ ψιλὴ παράδοσις ἡ διήγησις ἡ μαρτυρουμένη μέν, ὑφ' ἑνὸς δὲ καὶ τούτου τῶν τυχόντων ἑνός, οὐμενοῦν, ἀλλὰ καὶ ὑπὸ πολλῶν καὶ θεοφόρων καὶ πανιέρων ἀνδρῶν. ζητησάτω τις εἰ βούλεται τὸν πολύστιχον τόμον ἐκεῖνον καὶ εὑρὼν ἀναγνώτω, ὃς ὑπὸ τῶν ὁσιωτάτων ἐκείνων· συνετάγη πατριαρχῶν ὁμοῦ συνελθόντων μετὰ τῶν κατ' αὐτούς τε καὶ ὑπ' αὐτοὺς συνόδων καὶ πρὸς Θεόφιλον ἐξεπέμφθη (-φη 1147) *τὸν βασιλέα, πίστιν ἔχων οὐκ ἀγεννῆ* (-νῆ) *καὶ ἀπόδειξιν τῆς τῶν ἱερῶν εἰκόνων σεβασμιότητος, ἐν ᾧ καὶ τὰς ἑαυτῶν ἰδιοχείρους ὑπογραφὰς οἱ ἁγιώτατοι καταθέμενοι ἐβεβαίωσαν, ὁ Ἀλεξανδρείας φημὶ Χριστοφόρος, ὁ Ἀντιοχείας Ἰὼβ* [89′] *καὶ ὁ Ἱεροσολύμων Βασίλειος, αὐτοί τε καὶ ὁ τῶν ὑπ' αὐτοὺς τεταγμένων ἐπισκόπων ἑσμός, τοὺς χιλίους μὲν ὑπερβαίνων, προσλαμβάνων δὲ τοὺς τριακοσίους καὶ οὐδὲ μέχρι τούτων ἱστάμενος, ἀλλὰ καὶ τούτοις προστιθεὶς τοὺς πέντε πρὸς τοῖς πεντήκοντα.*

Wer zwischen den Zeilen zu lesen versteht, sieht deutlich, daß dem Bearbeiter das Synodalschreiben selbst unbekannt war, nicht

minder die damaligen Verhältnisse der drei orientalischen Patriarchate, welche im allergünstigsten Falle zusammen 350 Bischöfe stellen konnten.[1]) Daß die 1355 Unterschriften alle von Bischöfen stammten, hatte die Vorlage auch gar nicht behauptet; die ältere Form des Synodalschreibens zählt vielmehr ausdrücklich 185 Bischöfe, 17 Äbte, 1153 Mönche (Christusbilder 208**, A. 3). Die kleinlich gezierte Art, wie der Bearbeiter jene vierstellige Zahl 1355 breittritt, ist charakteristisch für den Geist dieser Paraphrase.

C. 10 Beschreibung des Christusbildes:

Christusbilder 246**, 23

τὴν δὲ τοῦ ἐξ αὐτῆς κατὰ σάρκα γεννηθέντος (κ. σ. γ.:: ἀσπόρως τεχθέντος A[FG ∼]) μεγάλου θεοῦ καὶ σωτῆρος ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, ἣν ἐκ τοῦ πατριαρχίου (-είου A) ἀφείλετο, τὸ μέτρον τῆς αὐτοῦ ἡλικίας καὶ τὰ λοιπὰ τῆς μορφῆς φέρουσαν ἰδιώματα, καθὼς παρέδωκαν οἱ ἀπ' ἀρχῆς αὐτόπται τὸ θεανδρικὸν σχῆμα (σῶμα HM)· τρίπηχυ μικρὸν ἐπικεκυφὸς καὶ τὸ τῆς πραότητος ὑπεμφαῖνον ἰδίωμα, εὔσφρυ καὶ τοῦτο συνδεδεμένον, εὐόφθαλμον, εὔρινον, σιτεύχροον, οὐλότριχον τὴν κεφαλὴν καὶ ξανθὴν ὀλίγον, μέλαν δὲ τὸ γένειον καὶ τοὺς δακτύλους τῶν ἀχράντων χειρῶν μακροτέρους συμμέτρως καὶ ἁπλῶς ὡς ὁ τῆς τεκούσης χαρακτήρ, ἧς ἐκ τῆς φύσεως (ἐξ ἧς T) ἔμψυχον ἑαυτῷ καὶ τελείαν τὴν ἀνθρωπότητα περιέπλασεν.

Vat. 1816, f. 22′ (1147, f. 94)

τὴν δὲ τοῦ ἐξ αὐτῆς τεχθέντος Χριστοῦ, ὅς, καθώς φησιν ὁ ἀπόστολος [Kol. 1, 15] [23] 'εἰκών ἐστι τοῦ ἀοράτου θεοῦ' πάντα ἔχων οὐσιωδῶς καὶ φυσικῶς ὅσα καὶ ὁ πατήρ. ταύτην δὲ ἐκ τοῦ πατριαρχείου ἀφείλετο μέτρον ἔχουσαν ἡλικίας καὶ σχῆμα καὶ τὰ λοιπὰ τῆς μορφῆς ἰδιώματα, οἷάπερ φασι παραδεδωκέναι τοὺς αὐτόπτας τῆς μεθ' ἡμῶν [94′] τοῦ σωτῆρος ἀναστροφῆς. τὸ μὲν γὰρ εἰς τρεῖς ἐξετείνετο πήχεις, τὸ σχῆμα δὲ μικρὸν αὐτὸ ἐπικεκυφὸς ἦν καὶ ἡ πραότης τῷ προσώπῳ ἐπανατέλλουσα, τὰ δὲ κατὰ μέρος τοῦ προσώπου αἱ ὀφρύες εὔθετοι μέν, συνηγμένοι δὲ καὶ συνεστραμμέναι πρὸς ἑαυτάς· εὔωπος, εὔρινος, τὸ χρῶμα κρᾶμα ἐκ τῶν ἀκροτάτων τοῦ χρώματος ὡς ἂν ἄριστα ταύταις ἡ φύσις κεράσειεν. ἡ κεφαλὴ οὐλόθριξ τῷ ξανθῷ τῆς κόμης ἠρέμα ὑποχρυσίζουσα. αἱ παντουργοὶ χεῖρες τοὺς δακτύλους ἐπὶ τὸ εὐμηκέστερον διατείνουσαι, συνόλως δὲ εἰπεῖν ὁ χαρακτὴρ ὅλος οἷος καὶ τῆς ἀχράντως τεκούσης αὐτόν. τίνι γὰρ καὶ εἶχεν ἐοικέναι ἑτέρῳ ὁ ἀπάτωρ ἐπὶ τῆς γῆς ὡς ἀμήτωρ τὸ ἐξ ἀρχῆς;

---

1) Nach einer gütigen Mitteilung von H. Gelzer zählen die Orthodoxen für Antiochien 151 [153, die mystische Zahl aus Joh. 21, 11; auch 166], für Jerusalem 100, für Alexandrien 102. Aber das gilt faktisch nur für die vorislamische Zeit. Für das 9. Jahrhundert schätzt Gelzer eher auf 40 + 25 + 15 = 80!

Eine derartige Wiedergabe einer mit seltenen technischen Ausdrücken angefüllten Stelle hat ein gewisses sprachgeschichtliches Interesse. Sonst aber mangelt ihr jegliche Bedeutung.

C. 16 Schluß:

Christusbilder 258**, 6

ἀλλὰ καὶ πολλὰ θαύματα ἐξ αὐτῆς ἐχέθη καὶ διεδόθη, δαιμόνων ἀπαλλαγαί, νοσημάτων ἀνιάτων θεραπεῖαι καὶ παθῶν τυραννούντων ἐλευθερίαι, ὧν τὸ πλῆθος παρέδραμεν ὁ λόγος μετρῶν τὸ μῆκος. ψήφῳ δὲ καὶ γνώμῃ κοινῇ τῆς βασιλίσσης καὶ τοῦ πατριάρχου κατασκευάζεται πρὸς πρόοδον ἐπιτηδείως διηνεκῆ, ὡς ἂν διὰ μέσης φέρηται τῆς πόλεως καὶ δοξάζῃ τὴν αὐτὴν δοξάζουσαν, ἣν ἡρέτισεν οἰκεῖν, ἣν ἐκληρώσατο, ἣν ἐπ' αὐτῇ καυχωμένην ἐκτήσατο, ἐφ' ἣν καὶ βασιλεύουσα ἡ βασίλισσα οὐρανοῦ καὶ γῆς φθέγγεται βασιλικῶς διὰ τοῦ προπάτορος αὐτῆς Δαυὶδ καὶ βασιλέως· ʽαὕτη ἡ κατάπαυσίς μου, ὧδε κατοικήσω, ὅτι ἡρετισάμην αὐτήν', οὐκέτι Λυδδία οὐδὲ ἐξ Ἱεροσολύμων καλεῖσθαι, ἀλλὰ Ῥωμαία μᾶλλον διὰ τὴν πρώτην καὶ τελευταίαν Ῥώμην ἀγαπήσασα.[1] *καὶ νῦν ἐστιν ἐφ' ἑκάστης ἑβδομάδος ποιουμένη τὴν προέλευσιν κατὰ τὸν τύπον τῆς μεγάλης*

Vat. 1816, f. 30′ (1147, f. 105′)

ἡδέως ἂν ὁ λόγος καὶ τῇ ἀφηγήσει τῶν τηνικαῦτα γεγονότων θαυμάτων ἐπέδραμεν, εἰ οὕτω πτηνὸς ἦν αὐτὸς ταχυδρόμος ὡς θαλαττοδρόμος ἡ [106] *θαυματουργοῦσα τῆς θεοτόκου εἰκών, ἐν οἷς νοσημάτων ἀνιάτων ἀπαλλαγαί, δαιμόνων δὲ δεινῶς ἐνοχλούντων ἐκ τῶν τυραννουμένων φυγαὶ καὶ ἄλλων ὅτι πλείστων παθῶν ἰάσεις καὶ θεραπεῖαι. ἔκτοτε δὲ καὶ κοινῇ ψήφῳ καὶ γνώμῃ τοῦ τε ἀρχιερέως καὶ τῆς βασιλίσσης ἡ διηνεκὴς τῆς εἰκόνος ὁρίζεται πρόοδος καὶ τὸ ὁρισθὲν νόμιμα αἰώνιον γέγονε καὶ φέρεται διὰ μέσης τῆς πόλεως δοξάζουσα τὴν δοξάζουσαν καὶ τοὺς ἱεροὺς ἑκάστης ἑβδομάδος οἴκους περιϊοῦσα, φαιδρότητος μὲν αὐτοῖς καὶ πανηγύρεως δημοτελοῦς, τῇ πόλει δὲ ἁγιασμοῦ καὶ σωτηρίας ὑπόθεσιν ἀεὶ καθιστᾶ τὴν προέλευσιν, ἣν λάχος ἑαυτῇ ἐποιήσατο, ἣν ἐκληρώσατο σχοίνισμα, ἣν κατοικεῖν ἡρετίσατο καὶ τὴν αὐτῆς φυλακὴν ἑαυτῇ προσαναθεῖσα προνοίᾳ τοῦ* [31] *ἐξ αὐτῆς γεννηθέντος. εὐλόγως ἂν διὰ τοῦτο πολιοῦχος, ῥυσίπολις, φερέπολις ὀνομάζοιτο καὶ τἄλλα ὁπόσα ποιηταὶ τοῖς παρ' αὐτοῖς ψευδωνύμοις θεοῖς ἢ δαίμοσιν ἐπιφημίζουσι· καὶ Ῥωμαία δ' ἂν εἰκότως (καλεῖτο* durchstr. 1816) *ἔχοι καλεῖσθαι, οὐ Λυδδία οὐδ' ἐξ Ἱεροσολύμων, οὐ μόνον διὰ τὰ συμβεβηκότα,*

---

1) Diese Erklärung des Namens ist in unserer Rezension in die Einleitung vorausgenommen, cod. 1816, fol. 15 (1147, f. 81′) *διὰ τὴν ἀπὸ Ῥώμης εἰς Ῥώμην τῆς* [82] *βασιλίδος καὶ νέας τὴν ποτὲ βασιλίδα καὶ πρώτην καὶ αὖθις ἐκεῖθεν δεῦρο μετοικίαν καὶ μετανάστασιν.*

ἐν ἡμέρᾳ τρίτῃ τελουμένης πάντοτε λιτῆς διὰ μέσης τῆς πόλεως καὶ περιϊοῦσα τοὺς ἱεροὺς εὐτάκτως ναοὺς καὶ καθαγιάζουσα κατὰ πᾶσαν πάντων ἐνιαυτῶν περίοδον, ἵν' ᾖ τὸ μνημόσυνον αὐτῆς εἰς γενεὰν καὶ γενεὰν ἕως τῆς συντελείας τοῦ αἰῶνος. ὡρίσθη δὲ τὴν ἀνάμνησιν ταύτην τελεῖσθαι κατ' αὐτήν γε τὴν ἑόρτιον ἡμέραν τοῦ σεβασμίου γενεθλίου αὐτῆς, ἣν ὁ σεπτέμβριος μὴν τῆς ἑαυτοῦ ὀγδόης δοξάζων δοξάζεται. *ἀλλὰ διὰ τὴν ῥώμην καὶ τὴν κραταίωσιν, ᾗ τὴν πόλιν ἑαυτῆς περιζώννυσι προπύργιον αὐτῆς ἀσφαλὲς καὶ ἀκαθαίρετον χρηματίζουσα, ἐχθρῶν ἀμυντήριον, κινδύνων, λϊμῶν καὶ λοιμῶν ἁπάντων ἀλεξιτήριον* (*-ξη-* 1147), *τὴν βασιλείαν ἀνεπιβούλευτον συντηροῦσα* [106'] *καὶ διάδοχον, τὸ ἱεράτευμα ἐν ἁγιωσύνῃ καὶ σεμνότητι διασώζουσα, τὸ πολίτευμα ἐν εὐνομίᾳ καὶ ἐλευθερίᾳ διαφυλάττουσα ἀστασίαστον ἐν αὐτῷ Χριστῷ τῷ κυρίῳ ἡμῶν, ᾧ πρέπει πᾶσα δόξα, τιμὴ καὶ προσκύνησις σὺν τῷ πατρὶ καὶ τῷ παναγίῳ πνεύματι νῦν* (+ *καὶ ἀεὶ* 1147) *καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας. ἀμήν.*

Die eigenartige, an einzelne Produkte des abendländischen Humanismus erinnernde Mischung antiker Phraseologie und homerischer Mythologie mit der Verehrung der Madonna tritt hier besonders zu Tage. Auch die geistliche Rhetorik hat sich mit den Worten des Sängers von Chios erfüllt. Dabei ist sie aber innerlich so unfruchtbar, daß sie sogar ein Wortspiel wie *δοξάζουσα τὴν δοξάζουσαν* einfach aus der Vorlage herübernimmt.

Zur Vervollständigung des Beweises und der Charakteristik nur noch einige Bemerkungen:

1) Der Verfasser gesteht selbst seine volle Abhängigkeit: er bittet den Leser um Verzeihung, falls dieser entdecken sollte, daß dasselbe bereits von anderen auf das klarste und genaueste gesagt sei; er sei zu dieser Arbeit gedrängt worden; nur darum habe er sich dem hingegeben, auf fremdem Grunde zu bauen f. 15' (82).

2) Tatsächlich bringt er nichts, was nicht auch in jener älteren Predigt stünde, aber fast alles, was jene enthält, und in genau derselben Reihenfolge; nur daß er die dort lose aneinandergereihten Einzelerzählungen durch schnörkelhafte Überleitungen verbindet. So nach c. 3, f. 17' (86) *ἐνίσχεται μὲν ὁ λόγος τοῖς προσπεσοῦσι καὶ ἀνακόπτεται καὶ πάνυ σφόδρα πρὸς τὰ ἑξῆς ἐπειγόμενος. τὸ γὰρ ἀνὰ χεῖρας ἀεὶ* (*αἰεί* 1147, sed corr.) *πολλαῖς αὐτοῦ καὶ σφοδραῖς περιδραττόμενον ταῖς λαβαῖς ἀναβολὴν τοῖς ἄλλοις ἐπιτάττει. οὐμενοῦν οὐκ ἐμπρόθεσμον ὅλον διαπαντὸς κατέχειν φιλονεικοῦν* (*-νϊκοῦν·* 1147). *ἀλλὰ γὰρ ζημία ἀπλήστως τοῦ ἑνὸς ἐμφορούμενον τῶν ἄλλων ἄγευστον ἀπελθεῖν. ἰτέον*

ἐπὶ τὸ πρόσθεν καὶ ἄλλην προσθετέον εἰκονουργίαν ἅμα καὶ θαυματουργίαν τῆς θεομήτορος: man sieht, es sind hochtrabende Worte, die nur verdecken sollen, daß der Bearbeiter eigenes nicht zu sagen weiß; oder vor c. 6, f. 18′ (87′) *ἔχω καὶ ἄλλην ἱστορίαν ἀχειρογράφου γραφῆς, ἣν βίβλοι παλαιαὶ τὰ τότε πολλὰ καὶ πολλαχοῦ τῆς οἰκουμένης γεγενημένα διασώζειν σπουδάζουσαι εἰς τόδε καιροῦ διετήρησαν*: hier gibt sich der Paraphrast sogar den Nimbus eigener Forschung in verschiedenen Quellen! Er würde sehr in Verlegenheit gekommen sein, hätte man ihn aufgefordert, diese einzeln namhaft zu machen.

Eine gewisse Selbständigkeit zeigt er nur in vereinzelten Umstellungen. Er hat richtig empfunden, daß der Exkurs über die Verfolgung der Theophanes und Theodoros Graptoi und des Patriarchen Methodios in c. 15 (Chr.-B. 256**) stört, und bringt ihn darum bei der ersten Erwähnung des verfolgenden Kaisers Theophilos c. 13 (Chr.-B. 253**, 1) unter.[1] Die Einrichtung des Festes c. 16 (258**, 18 ff.) stellt er, weil er sie hier vor seinem Schluß nicht brauchen kann, an das Ende von c. 15 (258**, 5).

Das einzige, was man als Zeichen selbständiger Kenntnisse geltend machen kann, die Einfügung der (nur zweimonatlichen) Regierung des Staurakios zwischen der seines Vaters Nikephoros und der seines Schwagers Michael Rhangabe c. 13 (252**, 27), hat nur den Wert einer gelehrten Randglosse, die vielleicht auch schon in der Vorlage stand.

3) Die Paraphrase des Textes selbst zeigt in der Wahl der Wörter, in der gezierten Art des Stils den spätbyzantinischen Geschmack. Näher gesagt ist es das 12. oder 13. Jahrhundert, wo unter Einwirkung der eifrigen Homerstudien der Tzetzes, Eustathios u. a. mancher Flitter poetischer Diktion dem fadenscheinigen Gewande geistlicher Beredsamkeit aufgeheftet wird. Partikeln werden reichlicher, Optativkonstruktionen häufiger verwandt. Mit diesem an den Humanismus erinnernden Zug verbindet sich sonderbar ein gewisser Biblizismus. Der Verfasser hebt mit der Schöpfungsgeschichte an. Auf Act. 1 geht er sehr genau ein. Überall zeigt er das Streben, biblische Sentenzen anzubringen, an die sich dann freilich unvermerkt sogleich dogmatische Exegese ansetzt. Um dafür Raum zu gewinnen, ist die liturgische Breite der Vorlage

1) Bemerkenswert für die Rolle, welche die aus Acta Pilati gr. B XXVI, p. 332 Tisch. und Narratio Iosephi 3, 4; 4, 3; p. 466. 468 Tisch. bekannte Vorstellung von den Paradieseswächtern mit dem flammenden Schwert bei den Byzantinern spielt, ist der Satz: 1816, f. 27 = 1147, f. 100′ *ἐκείνους* (so!) *μὲν διὰ τῶν ἐπὶ τοῦ προσώπου στιγμάτων τὰς πύλας τῆς ἐδὲμ ἀναπεταννῦς καὶ τῷ φυβερῷ τούτων θυρωρῷ χερουβεὶμ φοβεροὺς καθιστῶν* (+ 1816 a. R., 1147 i. T.: *καὶ τὴν φλογίνην ῥομφαίαν αὐτοῖς* (?) *μεθιστῶν*) . . .

etwas gekürzt. Dennoch ist der Text im ganzen durch die Paraphrase länger geworden. Der Bearbeiter trägt dem selbst Rechnung, indem er zuletzt den ganzen, nicht mehr zur Erzählung gehörigen, sondern liturgisch gehaltenen Schlußteil, den Hymnus der Engel und Menschen auf die Madonna, wegläßt und mit c. 16 schließt.

4) Die von dem Paraphrasten benutzte Vorlage stimmt — das ist ein letzter durchschlagender Beweis für die Abhängigkeit — mit den Handschriften der minderwertigen, jüngeren Klasse *Φ* überein. Außer den bereits notierten Varianten erwähne ich als durchschlagend, daß 242**, 10 deutlich *πρὸ*, nicht *πρὸς τῆς ἱερωσύνης*, 256**, 17 f. das in *Υ* fehlende Stichwort *εὐαγγέλια* vorausgesetzt ist. Diese Zugehörigkeit zu der Gruppe *Φ* ist um so auffallender, als der andere, in Vat. 1816 und 1147 enthaltene Text, wie wir sahen, zur Gruppe *Υ* gehört. Er hat also mit der Vorlage des ersten nichts zu tun. Es begreift sich auch, so wunderlich dies auf den ersten Blick scheint, besser, daß Bearbeitung und Original so zusammengestellt wurden, wie es hier geschehen ist, wenn sie aus verschiedenen Überlieferungskreisen stammen.

Über das Alter der Bearbeitung und ihrer Urheber läßt sich ganz Sicheres nicht aussagen: die Zeit zwischen dem 11. und dem 15. Jahrhundert steht frei. Wahrscheinlich ist aber, daß die Sammlung der fünf Bilderlegenden in 1816 schon vorlag, als das sechste Stück, die Wunder des h. Theodor von Konstantinos Akropolites, hinzukam. So wäre der Anfang des 14. Jahrhunderts terminus ad quem. Damit stimmt überein, daß erst gegen Ende des 13. Jahrhunderts auf Anregung des Patriarchen Gregorios Kyprios wieder eine regere Tätigkeit auf hagiographischem Gebiete entfaltet wurde (s. Ehrhard b. Krumbacher[2] 204). Ich habe leider die übrigen Stücke der Sammlung durchzuprüfen nicht Zeit gehabt und kann nur sagen, daß auch die Diegesis über das Christusbild Antiphonetes eine andere ist als die von Combefis edierte, meistverbreitete (s. Christusbilder 115*)[1]), während deren Initium sich fast deckt mit dem der Erzählung von dem kyprischen Madonnenbild in unserer Sammlung.[2]) Die Geschichte des Christusbildes von Beryt endlich scheint in einer von den bekannten beiden Haupttexten abweichenden Form vorzuliegen, die sich aber auch sonst häufiger findet, z. B. in Par. gr. 1474 sc. XI f. 199 (s. u.), 521 XI/XII p. 267,

1) Mit Vat. gr. 1816 (1147) stimmt Vat. pal. gr. 17, saec. XI.

2) Hierüber ist außer Christusbilder 210**: epist. synod. Orientalium und cod. Patm. 448 zu vergleichen: I. Smirnoff, Vizantijskij Vremennik 1897, 1. Damaskinos Studites von Thessalonich (16. Jahrh.), *θησαυρός* hom. XXV; vgl. dazu Ph. Meyer, Die theol. Litt. der gr. Kirche 128 ff.

1505 XII f. 5, 767 XIII f. 98′, 772 XV f. 144, 773 XV f. 239, Vat. gr. 1652 XII f. 102, meist mit anderen Bilderlegenden zusammen, ohne daß eine geschlossen überlieferte Gruppe festzustellen wäre. Es ist hiernach klar, daß in unserer obigen Sammlung ältere Texte mit jungen Bearbeitungen des 13./14. Jahrhunderts vereinigt sind. Gewiß nicht rein zufällig. Jedenfalls verdient es Beachtung, daß in cod. 128 des Metochion s. sepulcri zu Konstantinopel, sc. XIV, f. 180′ und 186′ das Wunder des h. Theodor in der Bearbeitung des Konstantinos Akropolites mit der Berytgeschichte in der gleichen Fassung wie in Vat. gr. 1816 (1147) zusammensteht.

II.

Ganz anderer Art ist die auf Grund des Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Bibliothecae Nationalis Parisiensis der Bollandisten und H. Omont's (1896) S. 154f. bereits von mir Christusbilder S. 234** notierte *Διήγησις* in cod. Par. B. N. gr. 1474. Durch das freundliche Entgegenkommen der Direktion der Nationalbibliothek war es mir möglich, diese für die Hagiographie recht bedeutsame Handschrift in Jena eingehend zu untersuchen.

Es ist ein Folioband von 249 Pergamentblättern, in dem roten Ledereinband mit dem Schlangenwappen und der gekrönten Chiffre I. B. C., wie ihn die Handschriften der Colbertschen Sammlung zeigen. Die Blätter des mittelstarken Pergaments hellgelber Farbe sind 37,5 cm hoch, 26 cm breit; die Schrift, in zwei Spalten zu 36 Linien, nimmt eine Fläche von 27 × 7,5 bis 9 cm ein. Es sind 31 in der üblichen Weise zusammengestellte Lagen (Quaternionen). Zwei jüngere Hände (des 13. und 14. Jahrh.?) haben diese nachträglich gezählt, in der oberen Ecke rechts, die zweite auch in der Mitte des unteren Randes am Schluß. Dabei ist von beiden Zählern die Zahl *α′* versehentlich statt auf fol. 2 auf das Vorsatzblatt 1 gesetzt worden, das den Anfang eines für die ursprüngliche Zusammensetzung sehr wichtigen Inhaltsverzeichnisses von der Hand des Schreibers selbst enthält. In Lage *β′* ist das zweite Blatt (zwischen fol. 10 und 11) verloren gegangen (= vita Arsenii c. XI, Surius p. 236, 27—52). Die beiden Lagen *ε′* und *ϛ′* (fol. 33—48) mit Hippolyt de consumptione mundi gehören nach Ausweis des Inhaltsverzeichnisses auf fol. 1 nicht an diese Stelle; von demselben Schreiber herrührend, mögen sie ursprünglich am Schluß des Bandes gestanden haben. So erklärt sich auch, daß ein für die Geschichte der Handschrift wichtiger Schenkungseintrag auf fol. 41′ steht, dem ersten Blatt der letzten Lage, hinter der übrigens noch etwas gestanden haben muß, da der Text auf fol. 48′ unvollendet abbricht.

Zwischen fol. 144 und 145 fehlt das erste Blatt der Lage *ιθ'*, wie der zweite Quaternionenzähler schon bemerkt hat: *λείπει φύλλον* = MSG 85, 452. Die Lage *κα'* ist ausgefallen, wie auf f. 159' unten bemerkt ist 'Deest quaternio'; es ist c. 8—24 der metaphrastischen Vita Mariae = Surius 135, 26—138, 20. Weiterhin fehlen zwischen f. 231 und 232 die beiden letzten Blätter von Lage *λ*, aus der Geschichte des Christusbildes Antiphonetes, Combefis Auct. nov. II, 621 D, 9—628 B, 9. Am Schluß ist ein Doppelblatt mit sehr altertümlicher linksliegender Minuskel und Majuskelscholien angeheftet, das Omont und die Bollandisten unerwähnt lassen; es enthält c. 68—77 aus Gregor von Nazianz orat. II de fuge sua, MSG 35, 408 ff.[1])

Die Liniierung ist in der üblichen Weise auf der Haarseite geschehen, 36 Linien horizontal, 6 Linien vertikal. Die Buchstaben hängen unter der Zeile. Die Tinte ist hellbraun. Die Schrift, sehr gleichmäßig und sorgfältig, ist die der meisten liturgischen Bücher des 11. Jahrhunderts. Die Überschriften sind in roten Majuskeln, eingerahmt von blau-roten Π-Leisten. Abschnitte sind markiert durch ausgerückte Buchstaben, zuweilen in roter Majuskel. *ι* adscriptum fehlt. Die Orthographie ist ziemlich rein. Spiritus und Accente (bei Diphthongen auf dem ersten Buchstaben) sind sorgfältig behandelt. Abkürzungen finden sich verhältnismäßig wenig. Einzelne Blätter haben durch Feuchtigkeit gelitten; vielfach sind die Ränder weggeschnitten.

Da auch fol. 247 $1^1/_2$ Spalten weggeschnitten sind, so ist nicht mehr festzustellen, ob sich hier ursprünglich eine Unterschrift befand. Auch die Lagen *ε'*, *ϛ'* (s. ob.) sind ohne Schluß. So ist das einzige, was über die Geschichte der Handschrift ausgesagt werden kann, das, was ein Eintrag auf dem oberen Rand von fol. 41' von einer Hand des 14. (?) Jahrhunderts lehrt: + *Ἡ βίβλος ἀύτη ἀνεκομήσθη καὶ ἐδώθη εἰσ τὸν ναὸν τῆσ ὑπεράγνου δεσποίνησ ἡμ̃ θκόυ καὶ ἀειπαρθένου μαρίασ τοῦ λεγομένου κίκκου δια μακρὰν καὶ πολλὴν ζωὴν καὶ μακαριωτης ψυχῆς του ἐντιμοτατ ϗ ευγενικοτατ αρχοντος κυρου μισερ προσφορου κατηκουμένου ε χώρασ πάμφου. ϗ ἡ αναγηνώσκοντ εὔχεσθαι αυτοῦ αμὴν ἀμήν.* Die Handschrift gehörte also einst, wie der Codex 80 der theologischen Schule von Halki, über den Gelzer in der Byz. Zeitschr. X, 1901, 479 gehandelt hat, dem Kloster der Panagia Kikkû auf Kypros, dessen Legende Leontios Machairas in seiner Chronik Cyperns, ed. Miller et Sathas p. 22 f., erzählt.[2]) Über den Messir Pros-

1) Die Identifikation verdanke ich O. Bardenhewers Belesenheit.

2) Aus einem anderen cyprischen Kloster *τῆς ἐγκλείστρας* stammt Par. gr. 1470, auch ein Colbertinus.

phoros geben die mir zugänglichen Quellen keinen Aufschluß. Ebensowenig lernen wir aus den zahlreichen sonstigen Randbemerkungen (meist Schreibübungen) zur Geschichte der Handschrift.

Ich gebe zunächst einen genauen Abdruck des Inhaltsverzeichnisses. Majuskeln stehen für rot ein. Ähnliches findet sich in sehr vielen Menologien des 10. und 11. Jahrhunderts.

Fol. 1. + *Ἡ ΒΙΒΛΟΣ ΑΥΤΗ ΤΟΥΣΔΕ ΤΟΥΣ ΛΟΓΟΥΣ ΦΕΡΕΙ* +

Μηνὶ μαΐω: η̄ +
Βίος καὶ πολιτεία τõυ ὁσίου
π̄ρ̄ς̄ ἡμῶν ἀρσενίου·
ᾱ Ἀλλὰ τῶν σπουδαίων ἄ
Μηνὶ ἰουνίω. ῑζ̄ +
Μαρτύριον τῶν ἁγίων
μανουήλ· σαβὲλ. καὶ ἴσμα
β̄ Οἱ μὲν ἄλλοι διῶκτ(+ (ήλ.
Μηνὶ ἰουνίω κ̄ζ̄ +
Βίος τõυ ὁσίου π̄ρ̄ς̄ ἡμῶν
σαμψὼν τõυ ξενοδόχου:·
γ̄ Ἅμα μὲν χάριτος ἔργον
Μηνὶ ἰουνίω. κ̄θ̄ +
Ὑπόμνημα διαλαμβά
νον μερικῶς τοὺς ἀγῶ
νας καὶ ἆθλα καὶ ἀποδη
μίας καὶ τελείωσιν. τῶν
ἁγίων καὶ κορυφαίων
ἀποστόλων. πέτρου καὶ
πάυλου: —
δ̄ Καὶ τῶν τεχνῶν. ὀυ μόν :·
Μηνὶ ἰουλίω. η̄ +
Μαρτύριον τõυ ἁγίου καὶ
ἐνδόξου μεγαλ̄μ̄ προ
κοπίου: —
- Διοκλητιανõυ καὶ μαξι^μ.
Μηνὶ ἰουλίω. κ̄ζ̄ +
Μαρτύριον τõυ ἁγίου ϛ ἐν
δόξου μεγαλομαρτυ
ρος παντελεήμονος:·
ϛ̄ Τῆς εἰδωλικῆς ἀχλύος:

Μηνὶ ἰουλίω κ̄θ̄ +
Μαρτύριον τõυ ἁγίου μάρ
τυρος καλλινίκου·
ζ̄ Τῆς εἰδωλικῆς μανίας: —
Μηνὶ ἰουλίω. λ̄ᾱ +
Βίος καὶ πολιτεία τõυ ὁσί
ου ἐνδοκίμου: — Ἡ ἀρ^χ
η̄ Ἐυδοκίμου. τõυ κατὰ θ̄ν̄
+ μηνὶ ἀυγόυστω. ᾱ +
Διήγησις ἰωσίππου ἐις τὸ
μαρτύριον τῶν ἁγίων
ϛ ἐνδόξων μακκαβαίων.
θ̄ Φιλοσοφώτατον λόγον:
Μηνὶ ἀυγόυστω. ϛ̄ +
Βασιλείου ἐπισκόπου σε
λευκείας· λόγος ἐις τὴν
μεταμόρφωσιν:·
ῑ Ἥλιος ἄρτι κατὰ γῆς
τῇ ἀυτῇ ἡμέρα +
Ἀνδρέου ἐπισκόπου κρή
της. λόγος εἰς τὴν μετα
μόρφωσιν:·
ῑᾱ Ὅσοι τῇ κενώσει τοῦ λόγου:
Μηνὶ ἀυγόυστω. ῑε̄ +
Λόγος διαλαμβάνων τὰ
ἀπὸ τῆς σεβασμίας γεννή
σεως καὶ ἀνατροφῆς τῆς
ὑπεραγίας δεσποίνης
ἡμῶν θ̄κ̄ου. τῆς θεο
πρεποῦς τε γεννήσεως
χ̄ῡ τõυ θ̄ῡ ἡμῶν. καὶ

f. 1′ ὅσα μέχρι τῆς ζωηφό
ρου ἀυτῆς συνέδραμε
τελευτῆς. προσέτι καὶ
περὶ τῆς φανερώσεως
τῆς τιμίας ἀυτῆς ἐσϑῆ
τος· καὶ ὅπως ὁ μέγας
πλοῦτος ὄντος. χριστι
ανοῖς τεϑησάυρισται.

ιβ Ἐχρῆν ἀληϑῶς τὴν:·
Μηνὶ ἀυγούστω. κϑ +
Ὑπόμνημα εἰς τὸν ἅγι
ον προφήτην καὶ πρό
δρομον. ἀπόστολον
τε καὶ μάρτυρα ἰωάν
νην τὸν βαπτιστήν:

ιγ Ἰωάννην τὸ μέγα κλ/:·
+ τῆ ἐπάυριον τῶν φῶτ:·
Λόγος ἤτοι ἐγκώμιον. ἐις
τὴν ἀνακομιδὴν τῆς
τιμίας χειρὸς τοῦ ἁγίου
ἰω του προδρόμου·
τὴν ἐξ αντιοχείας γενο
μένην: — δῦ ἡ ἀρχ:·

ιδ Ἰδοὺ καὶ πάλιν ἡμῖν

Διήγησις ϑαυμαστὴ καὶ πα
ράδοξος. περὶ τοῦ γενο
μένου ϑάυματος ἐν
βηρυτῶ παρὰ τῆς ἐικό
νος τοῦ κυ ἡμῶν ἰυ χυ.
καὶ περὶ νηστείας καὶ ἐ
λεημοσύνης. ἧς ἡ ἀρχ:

ιε Βηρυτὸς τίς ἐστι πόλις.
Περὶ τοῦ γεγονότος με
γίστου ϑάυματος ἐν
τῶ ἁγίω φρέατι τῆς με
γάλης ἐκκλησίας παρὰ
τῆς ἁγίας καὶ σεβασμίας εἰ
κόνος τοῦ κυ ἡμῶν ἰυ χυ
καὶ περὶ τοῦ πατρικίου
καὶ τοῦ φιλοχρίστου νο
ταρίου. ἧς ἡ ἀρχή: —

ις Οὐδὲν ὄντως ἐυφραίνειν
Διήγησις ϑαυμαστὴ καὶ
ψυχωφελὴς ἀπὸ διαφόρων
ἀϑροισϑεῖσα ἱστοριῶν
περὶ τῆς πρὸς ἄυγαρον ἀπο
σταλείσης ἀχειροποιήτου
ϑείας ἐικόνος ἰυ χυ τοῦ
ϑυ ἡμῶν. καὶ ὡς ἐξ ἐδέ
σης μετεκομίσϑη. πρὸς
τὴν πανευδαίμονα
τάυτην καὶ βασιλίδα τ
πόλεων κωνσταντινόυπολ

ιζ Οὐκ ἄρα μόνος ἀυτὸς ἀκατάλ
Περὶ τῆς ἁγίας καὶ ἀχειροποι
ήτου ϑείας ἐικόνος ἰυ χυ
τοῦ ἀληϑινοῦ ϑυ ἡμῶν·
ὅπως ἐτιμᾶτο ἐν ἐδέσση
τῆ πόλει παρὰ τῶν ἐν ἀυ
τῆ κατοικόυντων. ἡ ἀρχ

ιη Περὶ τῆς ἐν ἐδέσση ἀχειροπ
Διήγησις ψυχωφελὴς περὶ
τῆς τοῦ κυ ἡμῶν ἰυ χυ
τιμίας καὶ ἁγίας ἐικόνος
τῶν χαλκοπρατέιων.
δι' ἣν ἀιτίαν ἐκλήϑη ἀν
τιφωνητής· καὶ περὶ ϑε
οδώρου ναυκλήρου τοῦ
βυζαντίου. καὶ ἀβραμί
ου τοῦ ἑβραίου· ἡ ἀρχή:·

ιϑ Δεσποτικῶν ϑαυμάτων
Διήγησις παράδοξος καὶ ψυ
χωφελὴς περὶ τῶν γεγονό

In übersichtlicherer Form, zugleich ergänzt, lautet dies:

1.	fol. 2—$23'^{a}$	8. Mai	Arsenios
2.	fol. $23'^{b}$—$32'^{b}$	17. Juni	Manuel, Sabel und Ismael
	[x fol. 33—48 ...		Hippolyt de antichristo]
3.	fol. 49—$62'^{a}$	27. Juni	Sampson
4.	fol. $62'^{b}$—$75'^{a}$	29. Juni	Petrus und Paulus
5.	fol. $75'^{b}$—98^{b}	8. Juli	Prokop
6.	fol. 98^{b}—112^{a}	27. Juli	Panteleemon
7.	fol. 112^{b}—116′	29. Juli	Kallinikos
8.	fol. 117—$124'^{a}$	31. Juli	Eudokimos
9.	fol. $124'^{b}$—143^{a}	1. Aug.	Makkabäer
10.		6. Aug.	Christi Verklärung
	a) fol. 143^{b}—$145'^{a}$		Basilios von Seleukeia
	b) fol. $145'^{b}$—156		Andreas von Kreta
11.	fol. 156′—$175'^{a}$	15. Aug.	Mariae Hinscheiden
...			
12.		29. Aug.	Johannes Prodromos
	a) fol. $175'^{b}$—191^{a}		Hypomnema
	b) fol. 191^{b}—198′	7. Jan.[1]	Translation der Hand
13.	fol. 199—206′		Kreuzbild von Beryt
14.	fol. 207—211′		Christusbild im Brunnen
15.			Abgarbild
	a) fol. 212—255^{a}		Translationsfestpredigt
	b) fol. 225^{b}—$227'^{a}$		Liturgie
16.	fol. $227'^{b}$—$237'^{a}$		Christusbild Antiphonetes
17.	fol. $237'^{b}$—247^{a}		Maria Romaia.

Die ersten zwölf Nummern entsprechen dem Schlußteil der Metaphrastensammlung, für die Monate Mai bis August, wie sie Ehrhard, Festschrift zum fünfhundertjährigen Jubiläum des Deutschen Campo Santo in Rom 1897, 47, auf Grund von Mosq. 382 festgestellt hat,

1) Bezeichnet als *τῇ ἐπαύριον τῶν φώτων*, vgl. über die an diesem Tage stattfindende *σύναξις τοῦ προδρόμου*, die von der *σύλληψις* am 23. Sept., dem *γενέθλιον* 24. Juni, der *ἀποτομή* 29. Aug. und den drei *εὑρέσεις τῆς τιμίας κεφαλῆς*, *α′ β′* 24. Febr., *γ′* 25. Mai [d. J. 823], zu unterscheiden ist, Nilles Kalendarium I^2, 63. 282. 187. 261. 111. 165. Diese Synaxis ist ursprünglich nur Nachfeier zur Taufe. Die Beziehung auf die Translation der Hand (bei Nilles nicht erwähnt) ist erst 957 hinzugekommen. [Die übliche Ansetzung auf 956 ist falsch, denn der Patriarch Polyeuktes, der bei der Translation am 7. Jan. nach Kedrenos II, 335 und Zonaras XVI, 22 beteiligt war, ward erst am 3. Apr. 956 geweiht. Konstantins Sohn Romanos erscheint schon von 945 an als Mitkaiser.]

nur daß in Par. 1474 zugesetzt sind — außer den beiden jetzt falsch eingehefteten Lagen mit Hippolyt de antichristo — die beiden Predigten über Christi Verklärung ($10^{a.b}$)[1]) und die Erzählung von der Translation der Hand des Täufers (12^{b}). Dafür fehlt die Festpredigt über die Translation des Abgarbildes zum 16. August. Ähnliche kleine Differenzen bieten die meisten Handschriften der Metaphrastensammlung: Par. gr. 1475. 1527. 1528, Vat. Ottob. 87 fügen am Schluß die Hypomnemata auf die Propheten an; Par. gr. 1528 schiebt zwischen 5 und 6 zwei Stücke, 1548 zwischen die letzten beiden Nummern eine Predigt auf Christi Verklärung ein; Vat. gr. 822 hat statt Arsenios 8. Mai Konstantinos 21. Mai, läßt die Makkabäer aus, fügt nach 11 die Wunder von Pigi bei; Vat. gr. 823 stellt Sampson nach Prokop, Eudokimos vor Panteleemon, gibt zu Makkabäer und Johannes je zwei Texte und läßt die Translationsfestpredigt über das Abgarbild aus.

In unserer Handschrift ist die Auslassung der letzteren hinlänglich gerechtfertigt durch den Anhang, der dieselbe in einem Corpus von fünf Bilderlegenden nachbringt. Diese Sammlung nun ist darum sehr merkwürdig, weil sie statt der üblichen lauter eigenartige Texte bringt. Am seltensten ist der hier gebotene Text der Maria Romaia, der uns gleich näher beschäftigen soll: er steht mit den sonst bekannten Bearbeitungen der Legende nur in loser Verbindung. Der Beryttext ist jene oben schon erwähnte, nicht eben seltene Rezension der bekannten Predigt unter dem Namen des Athanasios; sachlich sich mit der Vorlage ganz deckend, weicht sie doch in der Darstellung vollständig von dieser ab.[2]) Ähnliches gilt von der Geschichte des Christusbildes im Brunnen, deren Bearbeitung sich streckenweise ganz ebenso frei hält, während sie sich allerdings am Anfang und Schluß enger an die Vorlage anschließt; da das Initium sogar identisch ist, ist sie auf den ersten Blick nicht leicht zu erkennen, und es mag wohl sein, daß in manchen Handschriften, bei denen die Bollandisten durch B 4 auf den gedruckten Text hinweisen, tatsächlich unsere Rezension vorliegt. Noch enger an die alte Vorlage schließt sich der Text der Antiphonetesgeschichte; doch ist auch hier eine gewisse systematische Überarbeitung nicht zu verkennen.[3]) Man ersieht das zumal bei einem Vergleich mit den Texten des ersten Teiles unserer Handschrift, die kaum nennens-

1) Diese finden sich u. a. auch in Vind. hist. gr. 45 f. 77^{a} und $67'^{a}$ in umgekehrter Folge.

2) Von mir herausgegeben und besprochen in Hilgenfelds Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie XLV, 1902, 381—407.

3) Ich behalte mir vor, diese beiden Texte bei Gelegenheit zu publizieren, und erwähne nur, daß Combefis 629 D statt ἀντλαντικόν steht ἀτταλικόν.

werte Varianten von den gedruckten Metaphrastentexten bieten.[1]) Am deutlichsten liegen die Verhältnisse bei den beiden Abgartexten, für die ich mich auf meine Ausgabe, Christusbilder 39**—85**, 110**—114**, stützen kann.[2]) Par. 1474 (X) bietet nach der Translationsfestpredigt (𝔅) den liturgischen Traktat (ℭ); an dessen Ende das sonst die Predigt

1) Ich gebe als Proben Kollationen von Sampson MSG 115, 277 C 1 *μὴν*] *μὲν* | 7 *εὐηρεστηκότων* | 280 A 7 *οὐ* [*μικρὸν*] *ἔχοντος*] *εὖ ἔχοντος* | B 2 *δὴ οὔτε*] *δὲ οὐ* | 4 *μᾶλλον* + *δὲ καὶ αὐτὰ* ″ *δὴ ταῦτα* | 8 *τῆς* + *αὐτῆς* ″ *ὅ φασι* | 11 *μικρολόγως* | 12 *ἀπογεῦον* | 13 ∼ *πάντων ἐστι* | *ταράττον*] *τὸ θρᾶττον* | C 1 *εἰσηγήσεως* | 4 *ἀμέλειαν* + *ἡμῶν* | 9 ∼ *εἶναι μᾶλλον* | 10 *ὑπεδήσατο* | 11 *οὕτως*] *ὧδε* | D 1 *διὰ γῆς ἁπάσης* (< *οἰκουμένης*) | 4 *ἐξ* < || — Panteleemon MSG 115, 448 B *μεγαλομάρτυρος* | 1 *διασκεδασθείσης*] *χεθείσης* | 3 *τότε δὴ* | C 5 *θερμὸν* — *ζῆλον*] *θερμῷ τῷ ζήλῳ περὶ ταῦτα διακαιόμενος* | 7 *αὐτῆς* < | 11 ∼ *τε ἅμα τροφὴν καὶ* | D 2 *ἐκπονεῖν δίδοται*] *ἐκπαιδεύεται* | 9 *τίθησιν* | *καθάπερ τὸ Λύδιον ἅρμα ἐκεῖνο πρὸς παιδείαν ἐλαύνων* < | 14 *θεασάμενον* | 449 A 1 *τῷ διδασκάλῳ* < | 4 *διερωτήσαντα* || — Kallinikos MSG 115, 477 B *μαρτύριον* | D 3 *ὁλοσχερῶς* + *αὐτούς* | 4 *παραστήσηται* | 6 *καὶ* < | 480 A 4 *ἐνέσκηψεν* || — Makkabäer Iosephus ed. Naber VI, 291 2 *αὐτοκράτωρ* | 3 *συμβουλεύσαιμι* | ∼ *προθύμως προσέχετε* | 10 *κακοηθείας τε και* | 12 ∼ *πόνου καὶ φόβου* | ∼ *ἴσως οὖν* | 14 + *πῶς* ″ *οὖν* | 292 1 *ἔχοιμι* | 2 *τοῦτο*] *ἀπὸ τούτων* | *ἀποδείξαιμι*, | 4 *τῶν* < | 7 *ὑπέδειξαν* | *ὅτιπερ κρατεῖ* | 9 *ἔπεστιν* | 11 *μακαρίσαιμι* | 13 *ἀνδρία* | 15 *κατὰ ἔθνη* | 16 *καταλῦσαι καὶ καθαρισθῆναι* | *δι' αὐτῶν* < | 17 *τοῦ ζητουμένου*] *τούτων* | 18 *δὴ*] *δεῖ* | *ἐξέσται*] *ἔξεστιν* | 19 *ὅπερ εἴωθα* | 20 ∼ *λόγον τρέψομαι* | ∼ *δοὺς δόξαν* | 22 *ζητουμένου τοίνυν τούτου* | *δεσπότης καὶ αὐτοκράτωρ* | 23 *καὶ διακρίνομεν* — *λογισμός*² < | 24 *εἰδέαι* |.

2) Ich benutze die Gelegenheit, um einige Fehler in meinem Apparat zu verbessern. 39**, 17, X a. R. *γρ. ἢ μηδὲ . . .* | *ἄπερα . . . οὐκατει . . .* || 20 *βουλήματι* /////// (zwei Zeilen) /// *εἰς* ¦ 43**, 15 + *πραγμάτων τε καὶ* ″ *θαυμ.* X | 23 *αὐτοῦ* X | 24 *διπλὴν . . . πολλαπλὴν* X | 28 *καὶ οὐ* VX, *ἀλλ' οὐ* ℵ || 45**, 4 *καὶ* < X | 11 — 47, 3 a. R. ÷ X | 11 *ἶυ̅ χ̅ῶ* X | 18 *ἐνενόησα* X | 20 *διὰ* (f. 214) *γραμμ.* || 47**, 9 *μεταγραψάμενον* ℵ VX c (trotzdem *-ος* richtig) | 10 *ἐν* X¹ a. Ras. | 26 *τὴν* < ℵ, nicht X || 49**, 9—18 a. R. ÷ X || 51**, 3 *αὐτοῦ* X | 5 *ἀποδοῦναι* ℵ VX | 38 *ἔγγραφος* (desgl. 71, 24 *μετεγγράψαντες*, 75, 20 *μετεγγραφεῖσα*, der Schreiber weiß die Ligaturen *αγ* und *εγ* wohl zu unterscheiden) || 53**, 15 *δ' οὕτως* X || 63**, 17 kein *οἱ* vor *γεγονότες* X || 65**, 3 *ἐξήτουν* deutlich VX | 14 *ἔωθεν* X | 19 *ἀπαράλλακτον* X || 67**, 16 *ἦν* + *ἡ* X || 69**, 26 *διώρυγα* XΣ ¦ 71**, 30 *εἰστὸ* X || 73**, 11 *ὁ*: *καὶ* X || 75**, 7 *χαχαρὰν* X | 11 *προυποσχημένης*, X* vid. *προυπισχημένης* | 14 *τὰ προβαλλόμενα* — *αἰτούμενα* < X | 15 u. ö. *ἀβράμιον* X | 26 kein *πάλιν* X || 77**, 29 *ἁγιαζόμενοι* ohne *οἱ* X || 79**, 13. 14 a. R. ÷ X | 22. 25 a. R. *ἐρώτησις* und *ἀπόκρισις* X wie V, doch in anderer Abkürzung || 81**, 11 *ἐκεῖσε θείῳ* X || 83**, 24 a. R. *γνώμη* X || 110**, 1—3 in roter Semiunciale X | X, 225ᵇ || 111**, 9 *ὀθόνη* (*νη* nur verwischt) X | 30 *προσανετίθεσαν. καὶ* X und mit Recht darnach Smirnoff || 112**, 8 *ἐνεπίμπλαντο* X | 18 *εὔτονον* X Smirnoff | *ἀναπεπταμένων* X Smirnoff || 113**, 9 *ὑποφαίνουσιν* X Smirnoff || 114**, 10 *καὶ* < X Smirnoff || 85**, 21 kürzt X sichtlich, weil die Spalte zu Ende ist; er schreibt die 38 (statt sonst 36 [37]) Zeilen ganz aus, während er sonst meist die Doxologie kreuzförmig schreibt. Mit Rücksicht auf meine Bemerkung S. 338** konstatiere ich hier ausdrücklich, daß Smirnoff an den genannten Stellen besser gelesen hat als mein Gewährsmann.

abschließende Gebet (𝔅 65). Ebenso steht es in Vind. hist. gr. 45 (V) und vielleicht in einem Athous Lawrae. Dagegen hat der von mir in Byz. Z. X, 1901, 166—181 besprochene Ambr. D 52 s (א) zwar auch den liturgischen Traktat, aber das Gebet an der sonst üblichen Stelle.[1]) Die Einzelvergleichung der Texte zeigt, daß VX und א zweierlei Bearbeitungen enthalten, die von der Grundlage immerhin etwas weiter abstehen als der Text in der Metaphrastensammlung (Σ, Ξ) — vgl. das Diagramm in B. Z. X, 176 —, aber in ihrem Consensus dieselbe im wesentlichen wiedergeben. VX zeigen in 𝔅 wie 𝔈 starke stilistische Umbildung; speziell aber geht X in der Neigung zu volltönenden liturgischen Formeln noch über V hinaus. Am wichtigsten ist die von mir in Zeitschr. für wiss. Theol. XLIII, 1900, 436 ff. dargelegte Beobachtung, daß in X für die Korrespondenz zwischen Abgar und Christus die Form eingesetzt worden ist, welche uns sonst nur in der Legendenform des Vind. theol. gr. 315 (u. a. Hdschrr.) erhalten ist und mit großer Wahrscheinlichkeit auf das Jahr 1032 gesetzt werden kann. Damit ist erwiesen, daß in X eine erst nach 1032 veranstaltete Überarbeitung der aus V bekannten Textgestalt vorliegt. Da X selbst aber seinem Schriftcharakter nach noch dem 11. Jahrhundert angehört, so muß die Bearbeitung in die Mitte des 11. Jahrhunderts gesetzt werden.

In dem Apparat zu dem nachstehenden Text habe ich außer von den bereits in Christusbilder 211** ff. beigebrachten Materialien auch von Vat. gr. 1587, einer Papierhandschrift von 1390, Gebrauch gemacht, welche nach dem Berytwunder (Haupttext, gezählt als α′, fol. 201′—204′ *κυριακῇ πρώτῃ τῶν νηστειῶν*) noch eine Zusammenstellung von sieben Wundern enthält. Dies ist eine selbständige Rezension der Sammelpredigt, die ich Christusbilder 211** als Beilage VI 𝔄 nach Mon. gr. 226 (M) unter Vergleich von Par. gr. 635 (A), 767 (B), Coisl. 296 (C) abgedruckt habe. Ich habe Vat. gr. 1587 (D) für die übereinstimmenden Teile β′ = III, f. 204′ Diospolis, γ′ = I, f. 205′ Germanos, δ′ = II, f. 207′ Weihbrunnen, ε′ = IV, f. 209 Hodigi selbst verglichen, die noch unedierten ς′, f. 210′ Synesios, ζ′, f. 212 Anthimos abgeschrieben. Ich bemerke im voraus, daß D eine mit C nächstverwandte Rezension darstellt, aus der sich C vielfach erst erklärt; anderer-

1) Ich betone dies, weil es Ehrhard in seiner Besprechung meiner „Christusbilder“ Byz. Z. XI, 1902, 177 nicht beachtet hat; damit ist aber seiner Erneuerung der Lambeckschen Behauptung, das Gebet habe ursprünglich nicht die Predigt, sondern den Traktat abgeschlossen, das Fundament entzogen, ganz abgesehen davon, daß die von mir genannten Analogien den Platz am Ende der Predigt sicherstellen (Christusbilder 102**). Hiermit fällt aber auch die weitere Behauptung, daß V die ursprünglichste Form repräsentiere. Ich gehe hier nicht weiter darauf ein, zumal Ehrhards Beweise ja noch ausstehen; meine Einzelargumente liegen vor und harren der Prüfung. Seit die Bollandisten die von Allatius benutzte Handschrift der Predigt des Gregorios Referendarios wieder aufgefunden haben, ist die Frage nicht mehr ohne Heranziehung dieses dem 10. Jahrhundert angehörenden Textes zu erörtern.

seits stimmt D auch wieder vielfach mit M überein. Vermutlich sind von dem Archetypus einerseits D, andererseits M abzuleiten; aus der in D freilich nur überarbeitet erhaltenen Rezension ist C, aus der in M vertretenen sind A und B geflossen.

Cod. Paris. B. N. 1474 sc. XI fol. 237'b.

Διήγησις παράδοξος καὶ ψυχωφελὴς περὶ τῶν γεγονότων θαυμάτων X f. 237'b *παρὰ τῆς ἁγίας καὶ σεβασμίας εἰκόνος τῆς θεοτόκου τῆς ἐπονομαζομένης Ῥωμαίας.*

1. *Πολλαὶ θυγατέρες ἐποίησαν δύναμιν, πολλαὶ ἐκτήσαντο δόξαν', ἀλλ' ἡ πανάμωμος καὶ πανύμνητος θεοτόκος, ἡ τοῦ Ἰωακεὶμ καὶ τῆς Ἄννης θυγάτηρ, τῇ τε τοῦ σώματος καθαρότητι καὶ τῷ τῆς ψυχῆς παραστήματι καὶ τῇ τῶν λόγων χάριτι πάσας ὑπερεβάλλετο. ἡ γὰρ θαυμασία αὐτῆς τοῦ προσώπου μαρμαρυγὴ καὶ ἡ τῆς εἰκόνος μορφὴ τῇ τοῦ φωτὸς λαμπαδουχίᾳ ἐξαστράπτουσα πολλῶν μὲν εὐσεβῶν φωτίζει ψυχάς, πάντων δὲ τῶν ἀσεβῶν καταφλέγει τὰς ὄψεις.* **2.** *ἀλλ' ἐπεὶ τὰ περὶ αὐτῆς μεγαλεῖα ὁ τῆς διηγήσεως λόγος ἄγει ἡμᾶς ἐξειπεῖν, φέρε τὰ περὶ τῆς θείας καὶ σεβασμίας αὐτῆς εἰκόνος | διηγησόμεθα θαύματα,* X f. 238a *ὅθεν τε παρήχθη καὶ ἐκ ποίας χώρας ἐπανεδόθη καὶ τίς μετὰ ταῦτα γέγονε, παρὰ τίσι δὲ ἐντυπωθεῖσα μέχρι τῆς δεῦρο διαμεμένηκεν· εἶθ' οὕτως τὰ περὶ τῆς ἀποδημίας αὐτῆς καὶ ἐνδημίας ἐξείπωμεν, ἵν' ὅπως καὶ οἱ ἀκροαταὶ εὐφροσύνης πλησθήσονται καὶ ἡμεῖς χαρμονῆς πληρωθῶμεν. ἀρκτέον δὲ ἐντεῦθεν τῆς ὑποθέσεως.*

3. *Ἄρτι τῶν τοῦ Χριστοῦ μαθητῶν καὶ ὑπουργῶν αὐτῷ τοῦ εὐαγγελίου καὶ τῆς σωτηρίας διακόνων τῆς ἡμετέρας τὰς πόλεις περιϊόντων καὶ διασπειρόντων τὸ κήρυγμα καὶ πολλοὺς ἐπαγομένων πρὸς τὴν ἐπίγνωσιν, ὁ μὲν εὐαγγελιστὴς Ἰωάννης καὶ θεολόγος, ᾧ καὶ πλείονα τῶν ἄλλων δηλαδὴ μαθητῶν μαρτυρεῖ παρὰ τῷ διδασκάλῳ ῥοπὴν εὐνοίας τὸ εὐαγγέλιον, σὺν Πέτρῳ τῷ προκρίτῳ τῶν ἀποστόλων τῇ Ἐφεσίων πόλει ἐπιδημεῖ, ὑπὸ βαθείᾳ δὲ τῆς ἀ|πιστίας νυκτὶ τοὺς Ἐφεσίους πε-* X f. 238b *πλανημένους εὑρὼν θυσίας τε καὶ πανηγύρεις ἐπιτελοῦντας καὶ ὅσα θεῷ προσέχοντας τῇ Ἀρτέμιδι τῷ τῆς διδασκαλίας φωτὶ πρὸς εὐσέβειαν αὐτοὺς ὁδηγεῖ καὶ καθαρὰν ἀληθείας ἀκτῖνα ταῖς τούτων ψυχαῖς ἐπιλάμψας πρὸς τὴν Ἱερὰν πόλιν μετὰ τοῦ κορυφαίου μεταβαίνει καὶ*

1—3 rot X 4 Prov. 31, 29 9 cf. 199, 23 12 *διηγησώμεθα?* 16 *πλησθήσωνται?* **3** = Metaphrastes, Wunder des Erzengels Michael in Chonai c. 2, ed. M. Bonnet, Anal. Boll. VIII, 1889, 308 nach Par. gr. 1492 (P), 1515 (Q), 1489 (R); vgl. Cod. Vatop. 69 (XII) bei Lipsius, Die apokr. Apostelgesch., Erg.-Heft 71 f. 20 *ἐπαγομένους* X 23 *σὺν Πέτρῳ τῷ προκρίτῳ τ. ἀποστ.* < Metaphr., vgl. die syr. Johannes-Akten bei Wright II 58, Lipsius a. a. O. I 439 24 *πόλει* < Metaphr. *ὑπὸ βαθείᾳ δὲ*] *Φίλιππος δὲ τὴν Ἱερὰν πόλιν* (*ἱεράπολιν* Vatop.) *καταλαμβάνει. ὁ τοίνυν Ἰωάννης ὑπὸ βαθείᾳ* Metaphr. 26 *πρὸς τὴν εὐσ.* Metaphr. 27 *καθαρᾶς* Vatop. 28 *Ἱεράπολιν* Vatop. *μετὰ τ. κορ.*] *καὶ αὐτὸς* Metaphr.

Φιλίππῳ συγγίνεται. **4.** *εἶθ' οὕτως μετ' αὐτοῦ καὶ τοῦ Πέτρου ἐν Λύδδῃ τῇ καλουμένῃ Διοσπόλει αὐτομολεῖ καὶ τοὺς τηνικαῦτα κατοικοῦντας ἀνθρώπους τῇ τοῦ λόγου σαγήνῃ ζωγρήσας καὶ κατηχήσας ναὸν περικαλλῆ τῇ θεοτόκῳ οἰκοδομεῖ. καὶ τοῦτον εὐφυῶς ἀπαρτίσας καὶ ἐκπληρώσας ἱκετικῶς μετὰ δακρύων καὶ στεναγμῶν καρδίας προσεύχεται λέγων· 'Δέσποινα πάναγνε, θεοτόκε παρθένε καὶ μῆτερ τοῦ τῶν ὅλων θεοῦ, ἡ τῶν ἐν σοὶ προστρεχόντων ἀντίληψις βεβαία, φάνηθι* X f. 238'a *ἐμοί τε καὶ Πέτρῳ | καὶ Φιλίππῳ τοῖς ἀναξίοις σου δούλοις, ὡς ἂν ἐθέλοις, καὶ πληροφόρησον ἡμῶν τὴν καρδίαν, ὅπως ἔχεις πρὸς ἡμᾶς καὶ εἰ ἀποδέχῃ τὸ εὐτελὲς ἡμῶν τόδε ἔργον, ὃ εἰργασάμεθα ἐπὶ τῷ σῷ τιμίῳ καὶ σεβασμίῳ ὀνόματι.'* **5.** *καὶ ἔτι εὐχομένου τοῦ θεολόγου, εὐθὺς καὶ παραχρῆμα ἀνεδόθη εἰκὼν ἡ τῆς θεοτόκου ἐν καθαρῷ τῷ μαρμάρῳ τοῦ θείου ἱλαστηρίου τριπηχυαῖον ἔχουσα τὸ ἀνάστημα ὡς ἀπὸ χειρὸς ζωγράφου κυρίως ἐγγεγραμμένη ἥ τε πορφύρα καὶ ὁ στολισμὸς ἅπας, αἱ χεῖρες καὶ ἡ μορφὴ τοῦ προσώπου καὶ ἡ λοιπὴ διαγραφὴ τῶν ὄψεων, ἔχουσα ἐν ταῖς ἁγίαις αὐτῆς καὶ παναμώμοις ἀγκάλαις καὶ τὸν προαιώνιον θεὸν καὶ υἱὸν αὐτῆς. τοῦτο τὸ παράδοξον* X f. 238'b *καὶ ἐξαίσιον θαῦμα ὅ τε Πέτρος καὶ Φίλιππος οἱ τοῦ κυρίου ἀπόστο|λοι κατιδόντες· 'Θαυμαστὸς εἶ κύριε' ἔφησαν 'καὶ θαυμαστὰ τὰ ἔργα σου καὶ αἱ ὁδοί σου ἀνεξιχνίαστοι', καὶ τοῦτο εἰπόντες κατῆλθον εἰς Σμύρνην πόλιν τυγχάνουσαν τῆς Ἀσίας.* **6.** *ὁ δὲ τῷ διδασκάλῳ φιλούμενος Ἰωάννης πρός τινα τόπον Χαιρέτοπα οὕτω καλούμενον μεταβαίνει, οὗ δὴ τὰ συνήθη καὶ πάλιν ἐπιτελέσας προαναφωνεῖ αὐτοῖς ὅσον οὐδέπω*

---

1 *Φιλ.* + *τῷ θείῳ* Metaphr. 2 *διοσπόλει* X (desgl. 195, 5) **4. 5** vgl. Christusbilder 219** III 1. 2. 3 nach MAB[CD] 1—4 *ὅτι φησὶ Πέτρος καὶ Ἰωάννης οἱ ἔκκριτοι τῶν μαθητῶν καὶ* (*μ. κ.* < AB) *ἀποστόλων τοῦ κυρίου ναὸν κάλλιστον δειμάμενοι τῇ θεοτόκῳ ἐν Λ. τ. καλ. Δ.* MAB 4 *ἀπαρτήσαντες* MAB 5 *καὶ ἐκπληρ.* < MAB *ἱκετηρίους φωνὰς* MAB *προσφέροντες ἐλιτάνευον αὐτὴν* (< M) *λέγοντες* MAB[CD] *δέσπ. πάν.* < MABCD *μήτερ* sic X, *μῆτερ* B[CD], *μῆ͞ρ* AM 7 *τῶν ὅλων* < MABCD *θεοῦ*] *κυρίου* CD + *προστάτης καὶ ἀντίλ.* D 8 *ἐμοὶ — Φιλ.*] *ἡμῖν* MAB, *al.* CD *τοῖς* + *ταπεινοῖς καὶ* M ∼ *δούλοις σου* MAB *ὡς ἂν ἐθ.* < MAB 9 *ἔχεις* < A 10 *εἰ*] *ἡ* M, *εἰς* A *ἐπὶ*] *ἐν* MAB **5** = **2** 11 *ἔτι εὐχ. τ. θεολ.* < MAB 12 *εἰκὼν* ∼ nach *θεοτόκου* AB 13 *τοῦ θείου ἱλαστηρίου* < MAB 14 *χειρῶν* A *ὁ* < A 15 *ἡ μορφὴ τοῦ προσ.*] *τὸ πρόσωπον* MAB 16 *ἔχουσα* — 17 *αὐτῆς* < MAB 17 vgl. Christusbilder 220** III 3 nach MABCD *παράδοξον καὶ* XMD] < ABC 18 *θαῦμα* XD] < MABC *ὅ τε — κατιδόντες*] *ἅπαντας ἐξέστησεν καὶ εἰς φόβον καὶ ἀγωνίαν ἐνέβαλε λέγοντας· τίς εἶδε τίς ἤκουσεν τοιοῦτον παράδοξόν* [+ *πρᾶγμα* M, *θαῦμα* D] *ποτε* (*πώποτε* AB) *γενονός* (*γενόμενον* D); *ὄντως οὐδεὶς οὐδέπω* MABCD 19 = 220**, 14, eine biblisch nicht ganz zu belegende, wohl der Liturgie entnommene Formel 19 *ἔφησαν* < MABCD 20 ∼ *ἀνεξ. αἱ ὁδοί σου* D *καὶ τοῦτο κτλ.* < MABCD **6** = Metaphr. (s. zu **3**) 22 *Χερέτοπα* Vatop., *Χαῖρε τόπε* Angel. bei Lipsius II 2, 24 23 *τὰς ἐνήδη* (?) Vatop. *ἐπιτελεστὰς* Vatop. *προσαναφωνῇ* Vatop.

τοῦ τῶν ἀγγέλων ἀρχηγοῦ Μιχαὴλ θειοτέραν ἐπισκοπὴν καί τινα παραδόξως ἐκεῖ γενησομένην θεοσημείαν, ἥτις δὴ καὶ ἐξεπληρώθη. ἀλλ' ὁ μὲν καὶ πρὸς ἑτέρας ἐφοίτησε πόλεις τὸ πιστευθὲν αὐτῷ τάλαντον τῆς διδασκαλίας αὐξῆσαι βουλόμενος. 7. ἡ δὲ ἀχειροποίητος εἰκὼν ἡ ἐν Διοσπόλει ἔμεινε θαυμάσια μεγάλα ποιοῦσα, πᾶσαν ἀσθένειαν φυγαδεύουσα καὶ πᾶσαν μαλακίαν ἀποδιώκουσα. καὶ γὰρ εἴ τις ἐν ἀθεραπεύτῳ πάθει κατείχετο | εἴτε τινὶ ὀδύνῃ καὶ νόσῳ κατεκρατεῖτο, ὁμοῦ Xf.239ª τε τῇ προσκυνήσει ταύτης καὶ τῇ προσψαύσει καὶ τῇ τοῦ θείου αὐτῆς ἰαματοφόρου ἀπομυρίσματος πόσει εὐθέως τῶν ὀδυνῶν ἀπηλλάττετο. ἀλλὰ καὶ εἰ ἄπιστός τις ἐτύγχανε καὶ παρεγένετο ἐν αὐτῇ τῇ ἀναδοθείσῃ μορφῇ τῆς θεοτόκου ἐν τῷ μαρμάρῳ, θεωρῶν τὰ παρ' αὐτῆς γινόμενα θαύματα αὐτίκα πρὸς εὐσέβειαν μετεβάλλετο καὶ τοῦ θείου καὶ σωτηρίου βαπτίσματος κατηξιοῦτο καὶ ἐφωτίζετο.

8. Ταύτην τοίνυν τὴν ἁγίαν καὶ σεβάσμιον εἰκόνα ὡς ᾔσθετο ὁ παραβάτης τῶν τοῦ θεοῦ ἐντολῶν Ἰουλιανὸς ὁ βασιλεὺς τιμωμένην τε καὶ προσκυνουμένην ὑπὸ πάντων τῶν εὐσεβῶν, θυμῷ ἀσχέτῳ ληφθεὶς ἀποστείλας λιθοξόους ἐπειρᾶτο ὁ ἀλιτήριος ξέσαι καὶ ἀνορύξαι καὶ τελείῳ ἀφανισμῷ παραδοῦναι. ἀλλ' ὅσον μὲν ἐκεῖνοι ἔξεον μανικῶς, τοσοῦτον ἔτι μᾶλλον καθαρώτερον καὶ φαιδρό|τερον ἀπεδείκνυτο τὸ Xf.239ᵇ τοιοῦτον ἅγιον ἀπεικόνισμα. ἀλλὰ καὶ ἕτεροι μετ' αὐτῶν εἰκονομάχοι καὶ ἑτερόδοξοι ὅ τε θηριώνυμος Λέων ὁ Ἴσαυρος, ὁ τοῦ Ἀδραμυτινοῦ Θεοδοσίου τοῦ βασιλέως διάδοχος, καὶ Κωνσταντῖνος ὁ δυσώνυμος παῖς αὐτοῦ, ὁ διὰ τὸ ἀφοδεῦσαι αὐτὸν ἐν τῇ ὥρᾳ τῆς θείας ἀναγεννήσεως ἐν τῷ μεγάλῳ καὶ ἱερωτάτῳ βαπτίσματι Καβαλλῖνος ἀστείως παρὰ πάντων ἐπικληθείς, καὶ σὺν αὐτῷ ἄλλοι πλείονες τὰ αὐτὰ δεδρακότες ἢ καὶ χείρονα τούτων διαπραξάμενοι καὶ εἰς μηδὲν ἐνεργήσαντες ἀπο-

---

1 ἀρχαγγέλων Q 2 θεοσημίαν X ἥτις — ἐξεπληρώθη < Metaphr. 7 Quelle? 8 vgl. Christusbilder 220** III 4 nach MABCD 14 τοίνυν] οὖν MABCD ἁγ. κ. σεβασμίαν M, σεβάσμιον A, -ίαν B, τιμίαν CD εἰκόνα + τῆς ὑπερενδόξου θεομήτορος D 15 τῶν τ. θ. ἐντ. <MABCD ὁ βασ. <MABCD τε ABCD] <M 16 ὑπὸ] παρὰ C πάντων XD] <MABC εὐσ.] πιστῶν MABCD ληφθεὶς + ὁ τύραννος MD; + καὶ AB 17 ὁ ἀλιτήριος vgl. Combefis 652 C 2 ἄκων + ὁ ἀλιτήριος X ἀνωρύξαι X καὶ (< D) ξέσαι (καταξαίσαι D) καὶ ἀφανίσαι (< καὶ — παραδοῦναι) MABCD (+ τὸ τοιοῦτον ἅγιον ἐκτύπωμα D) 18 μὲν ἐκεῖνοι] οὗτοι MABCD ἔξαιον X μανιωδῶς MABC, μανϊωδεῖ D 19 τοσοῦτον ἔτι] ἔτι καὶ ἔτι M, ἔτι καὶ ABC, τοσοῦτον ἔτι καὶ ἔτι D καθ. καὶ < D 19/20 τὸ τοι. ἅγιον (< ABC) ἀπ. < D, + οὐ μόνον δὲ οὗτος ὁ παμμίαρος D 20 μετ' αὐτῶν XMA] μετ' αὐτὸν BCD 20 εἰκονομάχοι — 25 ἄλλοι < MABC, ἀσεβεῖς D 25 πλείονες] πολλάκις MABCD τὰ αὐτὰ < C δεδρακότες — τούτων < MABCD 26 διαπραξάμενοι + κατ' αὐτῆς τῆς ἁγίας καὶ σεβασμίας εἰκόνος D εἰς μηδὲν MABCD] εἰ μηδὲν X + ἀλλὰ " ἀποκαμόντες MABC, + οἱ μάταιοι AB

καμόντες ἀπῆλθον ἄπρακτοι, ἐξιστάμενοι μᾶλλον ἐπὶ τὸ ὑπερέχον τοῦ πράγματος ἢ ἐπὶ τῷ μεγέθει καὶ τῇ ἰσχύϊ τοῦ λίθου.

9. *Ταύτην οὖν τὴν ἁγίαν καὶ πανσεβάσμιον μορφὴν τῆς παναμώμου καὶ θεοτόκου Μαρίας ὁ ἐν ἁγίοις πατὴρ ἡμῶν καὶ τῆς οἰκουμένης* X f. 239'a *διδάσκαλος Γερμανός, ὁ θείᾳ ψήφῳ τῆς Κωνσταντινουπόλεως | ἐκκλησίας κρατήσας τοὺς οἴακας, πρὸ τοῦ καθίσαι αὐτὸν ἐν καθέδρᾳ πατριαρχῶν ἐν Διοσπόλει παραγενόμενος ἱστορίας ἕνεκα τῆς τοιαύτης παραδόξου καὶ ἀχειροποιήτου εἰκόνος καὶ θεασάμενος αὐτὴν καὶ λίαν καταπλαγείς, σπεύσας ὡς εἶχε δυνάμεως, διὰ πιστοῦ αὐτοῦ οἰκέτου τῇ τέχνῃ ζωγράφου τὸ τῆς ἐμφερείας αὐτῆς κάλλος διὰ χρωματουργίας ἐν σανίδι ἀνετυπώσατο, ἀπαράλλακτον ἱστορήσας καὶ τὸν κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν καὶ θεὸν ἐν ταῖς ἁγίαις αὐτῆς καὶ παναμώμοις ἀγκάλαις φερόμενον.* **10.** *ἥντινα εἰκόνα τῆς θεοτόκου ἐν τῷ πατριαρχικῷ οἴκῳ ἔχων μεθ' ἑαυτοῦ ὡς μέγιστον φυλακτήριον καὶ πολλὰ δεινὰ πεπονθὼς παρά τε τοῦ δυσσεβοῦς βασιλέως Λέοντος τοῦ καὶ* X f. 239'b *Κόνωνος καὶ τῶν μισοχρίστων καὶ ἀθέων εἰκονοκαυστῶν καὶ | μηδ' ὅλως ἡττηθεὶς ἢ ἐνδοὺς τῷ σκοπῷ αὐτῶν, τὸ τελευταῖον ἐν ἐξορίᾳ παραπεμφθεὶς ἀπάρας ἐκ τοῦ πατριαρχικοῦ οἴκου τῆς τοῦ θεοῦ σοφίας, εἰληφὼς μεθ' ἑαυτοῦ καὶ τὴν εἰρημένην εἰκόνα κατῆλθεν ἐναγκαλισάμενος αὐτὴν παρὰ τῷ τῆς θαλάσσης αἰγιαλῷ τῷ προσαγορευομένῳ τοῦ Ἀμαντίου καὶ χερσὶν οἰκείαις σημειωσάμενος τόν τε χρόνον καὶ τὴν ἡμέραν τῆς ἑαυτοῦ ἐξορίας καὶ τῇ ὑστεραίᾳ γράψας πρὸς τὸ πιττάκιον καὶ τὸν ἱκετήριον λόγον τοῦτον· ʽΠανύμνητε δέσποινα θεοτόκε, ἡ τὸν σωτῆρα τοῦ κόσμου ἐν γαστρί σου χωρήσασα καὶ βαστάσασα, σῶσον σεαυτὴν καὶ ἡμᾶς τοὺς πιστῶς τιμῶντας καὶ προσκυνοῦντάς σε', ἐκόλ-*

---

1 *ἐπὶ τῷ τοῦ πράγματος ὑπερέχοντι* B 2 *ἢ — λίθου* < MABCD 9 vgl. Christusbilder 242** c. 8 6 vgl. Chr.-B. 213** C[D]; *Σέργιον τὸν τηνικαῦτα τοὺς οἴακας τῆς ἀρχιερωσύνης ἰθύνοντα* Combefis 640 A **10.** 14 *πολλὰ κτλ.* — Chr.-B. 213**, 18, I 3 MABCD *παρὰ*] *ὑπὸ* MABCD 15—16 *τε — Κόνωνος καὶ* < MABCD 16 *εἰκονομάχων* AD 16—17 *καὶ — αὐτῶν* < MABCD 17 *τὸ* + *δὲ* MABC(:: D) 18 *παραπ.*] (*παρ' αὐτῶν*) *στελλόμενος* C(D) *οἴκου* < MB *τῆς τ. θ. σοφ.* < MABCD 19 ∼ *κ. μεθ' ἑ. εἰλ.* MABC, *εἴληφε δὲ μεθ' ἑ. καὶ* D *εἰρημένην*] *τοῦ σωτῆρος ἡμῶν καὶ θεοῦ ἁγίαν* (*τιμίαν* C, *τ. καὶ σεβασμίαν* D) MABCD *εἰκόνα* + *ἐν σανίδι* (*σανίσι* D) *ψηφίσι κεκοσμημένην* MABD ∼ *ἐναγκ. αὐτ. κατ.* C; *κατ. ἐν ἀγκάλαις αὐτὴν ἔχων* D 20 *τ. πρ. τοῦ Ἀ.*] < A, *ταμαντίου* C, *ταμ. προσαγορευομένω* D, *τὰ Ἀμ. προσαγορευόμενα* M, *ἐφ' ᾧ δὴ καὶ ὁ θεῖος σηκὸς τοῦ ἐν ἀποστόλοις περιωνύμου Θωμᾶ ἵδρυται τῷ λεγομένῳ τὰ Ἀμαντίου* B 21 *χερσὶν οἰκ.* — 23 *λόγ. τοῦτον*] *γράψας ἐν πιττακίῳ* (*ἐν τῇ πιττακίᾳ* C) *χερσὶν οἰκείαις* (*ἰδίαις* D, *χ. ο.* < C) MABCD, + *ἃ δεῖ γραφῆναι τήν τε ὥραν καὶ ἡμέραν* C

23 *πανύμνητε — βαστ.*] *διδάσκαλε* MAB, < CD *σωσ. σεαυτὸν καὶ ἡμᾶς* MAB, < CD 25 *τοὺς — σὲ* < MABCD *ἐκόλλ. ἐν τ. τ.* (+ *σεβασμίας* D) *εἰκ. μετώπῳ* (< *ἤτουν περιφερίῳ*) MABD cf. 250**, 18] *ἐδέσμησε τῇ δεξιᾷ χειρὶ τῆς εἰκόνος τὸ ἐπιστολίδιον* C cf. 247**, 16

ληϭεν αὐτὸ ἐν τῷ τῆς εἰκόνος μετώπῳ ἤτουν περιφερίῳ καὶ καταϭπαϭάμενος αὐτὴν καὶ ἐμβαλὼν ἐξ ὀρθοῦ τῇ θαλάϭϭῃ προϭκλαύϭας τε καὶ προϭκυνήϭας εἴχετο τῆς ἐξορίας. | X f. 240a

11. Ἡ δὲ τοιαύτη ἁγία καὶ ϭεβαϭμία εἰκών, ὥς φηϭιν ὁ ἀληθὴς λόγος τῶν εὐϭεβῶν, διὰ νυχθημέρου εὑρέθη ἐν τῇ παλαιᾷ τῶν πόλεων Ῥώμῃ καὶ διὰ θείας ἀποκαλύψεως γνωριϭθεῖϭα τῷ πάπᾳ Γρηγορίῳ τῷ Διαλόγῳ ἡ ταύτης ἔλευϭις καὶ παρουϭία, ϭπεύϭας ὁ τοῦ θεοῦ ἄνθρωπος ἐξῆλθεν εἰς ἀπάντηϭιν αὐτῆς. ὡς δὲ ἐνέβη ὁ πάπας ἐν τῷ πλοιαρίῳ κυβερνώμενος τῇ ἄνωθεν τοῦ θεοῦ προνοίᾳ, τῶν ὑδάτων γαληνιούντων, εἶδέν τε αὐτὴν καὶ πληϭίον ἐγένετο καὶ τὸ παράδοξον τοῦ πράγματος ἔφριξεν. εἶτα ὡς μόνον τὰς χεῖρας ἐξέτεινεν ὁ ἀρχιεράρχης καὶ πρὸ πάντων τὴν καρδίαν — δακρύων γὰρ ὅλος ἐπληροῦτο —, εὐθὺς καὶ παραυτὰ (ὢ τοῦ θαυμαϭτοῦ ἀκούϭματος) ἀρθεῖϭα ὑπεράνω τῶν ὑδάτων ἡ ϭεβαϭμία εἰκὼν ἐπανετέθη ἐν ταῖς ἱεραῖς ἀγκάλαις τοῦ ταύτης ἀξίου λάτρου ἱϭταμένου κατὰ τὸ μέϭον | X f. 240b τοῦ πλοίου. ὁ οὖν πατριάρχης Γρηγόριος λαβὼν τὸν ἅγιον καὶ ἔνδοξον χαρακτῆρα τῆς παναγίας δεϭποίνης ἡμῶν θεοτόκου ἐν ταῖς ἀγκάλαις αὐτοῦ μετὰ δέους καὶ ἐκπλήξεως ἀπάρας ἐκ τοῦ ποταμοῦ ἅμα τοῦ ἀπείρου λαοῦ τοῦ τότε

---

2 ἐν τῇ θαλ. AB 3 προσκυν.] βοήσας C, + τὸ τελευταῖον ἐξεβόησεν· Ἰησοῦ ἐπίστατα, σῶσον σεαυτὸν καὶ ἡμᾶς, ὅτι ἀπολλύμεθα (-λ- C) καὶ ἡ ψυχὴ ἡμῶν παρὰ βραχὺ τῷ Ἅιδη προσήγγισε. καὶ ταῦτα εἰπὼν (κ. τ. ε. < C) CD εἴχ. τ. ἐξ. < C

11. Christusbilder 214**, 10, I 4 MAB [CD var. 5—8] 4 ἁγ. κ. σεβ. < AB ∼ λόγος φησίν B ἀληθὴς X] τῆς ἀληθείας B 5 τῶν εὐσ. < MAB διὰ τεσσάρων νυχθημέρων AB τῶν πόλεων < MAB 6 καὶ < A Γρηγ. — 8 αὐτῆς < AB 7 διαλόγῳ vgl. Christusbilder 247**, 9 ff.] πατριάρχῃ M τούτου M 8 ἀνέβη MC τῷ πλ.] πλοίῳ AB 9 τ. θεοῦ] τούτου D 10 εἶδε(ν) τε X(A), τε < D αὐτὴν + τὴν ἁγίαν τοῦ σωτῆρος εἰκόνα D πλησίον + αὐτῆς AB, ταύτης D 10—13 καὶ — ἔφριξεν] ἀκούσατε λοιπὸν τὸ θαυμαστὸν (θαυμάσιον M) καὶ ἐκπλήξεως γέμον καὶ φρίξατε τὸ ὑπέρογκον τοῦ πράγματος (τ. θαύματος MB, < A) MABCD 11 εἶτα ὡς] ὡς γὰρ MBCD, < A μόνον < A, + ὥρμησεν ὁ ἀρχιερεὺς πρὸς τὴν (+ τοῦ C) θαύματος γέμουσαν (θαυμασίαν M) [+ ἁγίαν καὶ σεβάσμιον D] εἰκόνα, ἐξατενίζων μὲν (+ τοῖς D) ὀφθαλμοῖς (-οῦς M) MABCD τ. χ. ἐξ.] ἐκτείνας δὲ τ. χ. MABCD ὁ ἀρχ. < MABCD 12 γὰρ < D ὅλως MAD 13 δὲ καὶ D παραυτίκα AB, παραχρῆμα D, παρ' αὐτὰ X ὢ τ. θ. ἀ. < MABCD ὑπὲρ ἄνω X 14 ἡ ἁγία εἰκὼν D, ∼ ἡ τιμία εἰκὼν nach 13 ἀρθεῖσα AB, < MC ἐν < AC ἱεραῖς < MABCD 15 ἀξιολάτρου C, λάτρου καὶ ἀξίου ἱεράρχου AB πλοίου + § 6 MD, dann § 8 vor 7 D ὁ κτλ. = § 7 < AB, var. C 15/16 ὁ — λαβὼν] τότε οὖν (τοίνυν D) λαβὼν ὁ πάπας (ὁ τοῦ θεοῦ ἱερεὺς D cf. C) MD (:: C) 16/17 τῆς — θεοτ.] τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ MD 17 αὐτοῦ MD ἐκπλήξεως + καὶ ἀφελόμενος τὴν ἐπιστολὴν καὶ ἀναγνοὺς διηγόρευσεν πᾶσι τὰ ἐν τῷ Βυζαντίῳ διαπραχθέντα (δραθέντα C)· καὶ (τότε C) γέγονέ τις βοὴ δακρύων σύμμικτος κραζόντων καὶ βοώντων ἀπαύστως (ἀπάντων C) τὸ κύριε ἐλέησον D (cf. C) 18 καὶ ἀπάρας M, εἶθ' οὕτως δὲ ἀπ. D, ἀποβὰς δὲ C ἐκ τ. ποτ.] τῆς ὑγρᾶς C; + ὁ πάππας DC ἅ. τ. ἀπ. λ.] μετὰ τοῦ πλήθους τοῦ λ. D τοῦ τότε συνελθ. < D

συνελθόντος μετὰ λαμπάδων καὶ ὕμνων καὶ πλήθους ἀρωμάτων εἰσήνεγκεν αὐτὸν ἐν τῷ τεμένει τοῦ ἁγίου καὶ κορυφαίου τῶν ἀποστόλων καὶ ἐκτενοῦς δεήσεως γενομένης καὶ τῆς συνήθους δοξολογίας πέρας λαβούσης κατέθετο αὐτὸν τὸν ἅγιον καὶ πολύολβον θησαυρὸν ἐν τῷ ἐνδοτέρῳ οἴκῳ τῆς ἁγίας καὶ ἱερᾶς τῶν τιμίων καὶ σεβασμίων δώρων προσκομιδῆς ὑπὸ πάντων τῶν πιστῶν σεβαζόμενόν τε καὶ προσκυνούμενον καὶ θερμῶς καὶ πιστῶς ἀσπαζόμενον.

12. *Πολλοῦ δὲ χρόνου παρωχηκότος, καί τις ἀνὴρ δυσσεβὴς ἐκ* X f. 240'[a] *τῶν εἰκονοκαυστῶν | καὶ κατάπτυστος ἐκ μὲν τῆς βασιλευούσης ὁρμώμενος πόλεως, θηριώνυμος δὲ καὶ θηριότροπος τήν τε γνώμην καὶ τὴν προσηγορίαν — τὴν γὰρ τοῦ Λέοντος εἶχεν ἐπωνυμίαν — ἀπελθὼν ἐν τῇ Ῥώμῃ ὡς πρὸς τοὺς Γάλλους ἐκπορευόμενός καὶ ἀνακεκαλυμμένον τὸν θεῖον χαρακτῆρα τῆς εἰκόνος ταύτης τεθεαμένος θυμοῦ πλησθεὶς ὁ ταλαίπωρος καὶ λίαν ἐμμανὴς καταστὰς ὕβρεσι κατεβλασφήμει καὶ ὀνείδεσιν ἔβαλλε ‘τῆς ἑλληνικῆς εἰδωλολατρείας’ βοῶν, ‘ἐνταῦθα πάλιν ἀνακαλυπτομένης’. εἶτα καὶ ἕτερά τινα ἐπειπών, ἅπερ ἀνδράσι παροινοῦσι καὶ παρανομοῦσι ληρωδεῖν ἔνεστιν, μὴ οἷός τε ὢν ἐπισχεῖν τὴν τῆς δυσσεβείας ὁρμήν, ἣν περιέφερε χερσὶν ἐπανελόμενος μάχαιραν —* X f. 240'[b] *ὢ τοῦ | τολμήματος — κατὰ τῆς τιμίας καὶ ἁγίας εἰκόνος τῆς θεοτόκου μανικώτερον ἠκόντισε καθυβρίζων καὶ τὴν δεξιὰν παρειὰν τὴν οὖσαν*

---

1 *πλήθους* < D *ἀρωμ.* + *τῶν μὲν προοδοποιούντων, τῶν δὲ ἐπακολουθούντων* D cf. C *εἰσήνεγκαν* MD 2 *αὐτὸν*] *τὸν ἅγιον χαρακτῆρα ἐκεῖνον* D *ἀποστ.* + *Πέτρου* MD 3 *γινομένης* M *πέρ. λαβ.*] *παραλαβούσης* M 4 *κατετέθη* MD *ὁ ἁγ. κ. πολ. θησαυρός* M, < D, *ἀνατίθησιν αὐτὴν* C 5/6 *τῆς — προσκομιδῆς*] *τῶν ἱερῶν σκευῶν, ἔνθα καὶ τὰ ἅγια τῆς θείας λειτουργίας ἐναπόκεινται σκεύη, ἐν ᾧ καὶ μέχρι τῆς δεῦρο* (*σήμερον* D) *ἐκεῖσε ἐναπόκειται* MD 6 *τῶν* < MD *σεβόμενον* D *τὲ* < M 7 *καί*[1] — *ἀσπαζ.*] *τὸ τοιοῦτο* (*τοῦτο τὸ* D) *ἅγιον* [+ *καὶ σεβάσμιον* M] *ἀπεικόνισμα διασώζων καὶ περιφέρων* (so MD) *νεαρὰν* (*νεέρὰν* M, male conieci *νοερὰν*) *ἔτι τὴν ἀπὸ τῆς θαλάσσης νοτίδα καὶ ὑγρότητα διαμετρουμένην μέχρι δακτύλων πέντε* MD folgt in M § 8. 9, in D § 6, in C Doxologie **12—14.** ohne Parallele in der Maria-Romaialiteratur; eine Analogie, mit größtenteils wörtlichen Berührungen, ist die Geschichte des Madonnenbildes von Pigi, dem eine gottlose Anna das linke Auge aussticht, Christusbilder Beilage VI 𝔄 4, S. 221**; hier ist 221**, 20 der Kaiser Leon erwähnt; die epist. syn. orient. (ebd.) erzählt ähnliches von einem Andreasbild in Lemnos. 15 *ἀνακεκ. κτλ.* cf. 222**, 11 ff. MD 13 *θεῖον* + *καὶ ἅγιον* D *τ. εἰκ. τ.* < MD *τεθεαμένη* M, *θεασαμένη* D *θυμοῦ* + *πολλοῦ* D *πλησθεῖσα .. καταστᾶσα .. βοῶσα .. ἐπειποῦσα* MD 14 *ἡ ταλ.* M, *ἡ ἀσύνετος* D 15 *βοῶσα* + *ἡ ἀθλία* D *ἐνταῦθα* < MD 16 *τινὰ*] *πολλὰ* D *ἃ γυναιξὶ παροινούσαις καὶ παρανομούσαις* MD 17 *ἔνεστι* MD *οἷά τε οὖσα* MD *ἐπισχεῖν* + *ἡ τάλαινα* D 18 *ἐπανελομένη* M, *ἐπιλαβομένη* D 19 *ὢ τ. τολμ.*] < MD *τιμ. κ. ἁγ.*] [+ *θείας καὶ* D] *σωτηρίου* MD *τ. θεοτ.*] *Χριστοῦ τοῦ θεοῦ ἡμῶν* MD (gemeint ist das Kind auf dem Arm der Madonna 221**, 16) 20 *καθυβρίζουσα* MD *καὶ* < M 20—p. 199, 1 *τὴν — ἐπέπληξε*] *τὸν εὐώνυμον ὀργίλως ἐξώρυξεν ὀφθαλμόν* MD

κατωτέρω τῆς βλεφαρίδος τοῦ ὀφθαλμοῦ ὀργίλως ἐπέπληξε. **13.** καὶ αὐτίκα παράδοξόν τι καὶ πάντα νοῦν ὑπερβαῖνον συμβέβηκεν· αἵματος γὰρ ἀπορροὴ ἐκ τῆς ἐκκεντηθείσης παρειᾶς ἀναβλύσασα μέχρι τοῦ στήθους κατιοῦσα ἀπέρρευσεν, ὡς αἱμαχθῆναι τοῦ δεξιοῦ μέρους τὸ προσκυνητὸν περιστέρνιον αὐτήν τε ἐν σαρκὶ παρεῖναι καὶ πεπονθέναι ἐν τῇ οἰκείᾳ εἰκόνι διαγορεύειν τὴν θεομήτορα καὶ τῶν ἀσεβῶν ἐξελέγχειν τὸ ἄθεον τόλμημα. οὕτω τε τὴν κατιοῦσαν τοῦ αἵματος ἀπορροὴν ὁ ἀνόσιος ἐκεῖνος καὶ θηριώνυμος Λέων θεασάμενος καὶ καταπλαγεὶς εἰς τὰ ὀπίσω ἀνατραπεὶς ἐπ' ἐδάφους κατέπεσεν ὕπτιος, εἴτε θεηλάτῳ πληγῇ ἀοράτως πληγεὶς εἴτε τὴν ὄψιν δειλιάσας, | λέγειν οὐκ ἔχω· πλὴν ἐπ' X f. 241[a] ἐδάφους κατέπεσεν ἡμιθανής τε καὶ ἄφωνος κἀκεῖθεν χερσὶ τῶν συνδραμόντων καὶ συμπαρόντων ἀσθμαίνων ἀρθεὶς μόλις, ὀψὲ τοῦ καιροῦ τῆς συνεχούσης ἀνανήψας σκοτωδηνίας περιαστράψασαν αὐτὸν ἔλεγε φλόγα ἑωρακέναι, ἧς μὴ φέρων θεάσασθαι τὴν αἴγλην καταπλαγεὶς καταπέπτωκεν αὐτίκα τε καὶ δεύουσαν θεομηνίαν ἐνδίκως ἀπείληφεν· οὐδὲ γὰρ ἀποδύρασθαι τὴν ἀνοσιουργίαν ἀνεθείς, τῇ τρίτῃ δὲ ἡμέρᾳ τῆς ψυχῆς στερηθεὶς πρὸς τὰ ἐκεῖσε ἀπῄει δικαιωτήρια. **14.** καὶ μηδεὶς ἀπιστήτω τῷ θαύματι ἡμᾶς τερατεύεσθαι τὸ παράπαν οἰόμενος, θεὸν ἡμᾶς εἰδὼς προστησαμένους τῶν λελεγμένων καὶ γεγραμμένων ἔφορον, ὃς καὶ τῆς παραδόξου θεοσημίας αὐτουργὸς καὶ τῶν ἱστορουμένων θεωρὸς καθέστηκεν. ἀλλὰ τὰ μὲν εἰς ἐκεῖνον τὸν μα|ταιόφρονα X f. 241[b] συμβεβηκότα τε καὶ πραχθέντα πέρας ἐπιθέντες τῇ θεοτόκῳ τὸ πᾶν ἀναθήσωμεν. αὐτὴ γὰρ καὶ τῶν ἀσεβούντων ὑπάρχει κατήγορος καὶ τῶν εὐσεβούντων συνήγορος. τὰ δὲ περὶ τῆς θείας καὶ ἀκαταλήπτου προστασίας αὐτῆς χρεὼν ἐντεῦθεν διαλαβεῖν.

15. Ἀνήρ τις φιλάρετος καὶ φιλόχριστος ἐν τῇ μεγαλοπόλει Ῥώμῃ οἰκῶν μετὰ γυναικὸς καὶ τέκνου τῆς ἐλεημοσύνης οὐκ ἐπιλέληστο, ἐκ τῶν αὐτῷ προσόντων ὅση δύναμις τοῖς δεομένοις μεταδιδούς. ἐν μιᾷ τοίνυν τῶν ἡμερῶν ἠθέλησεν ἀποδημῆσαι ὁ φιλόπτωχος οὗτος ἀνὴρ ἐν Κωνσταντινουπόλει — ἦν γὰρ πραγματευτής. ὡς δὲ ἀπήρχετο ἐπὶ τὴν θάλασσαν τοῦ μισθώσασθαι πλοῖον καὶ ἀποπλεῦσαι, λέγει αὐτῷ ἡ γυνὴ αὐτοῦ· 'κύριέ μου, ἐν τίνι ἡμᾶς καταλιμπάνεις;' ὁ δέ φησιν πρὸς αὐτήν· 'παρατίθημι σὲ καὶ τὸ ἐμὸν τέκνον | τῇ κυρίᾳ ἡμῶν καὶ δεσποίνῃ, X f. 241'[a] τῇ θεοτόκῳ Μαρίᾳ.' καὶ τοῦτο εἰπὼν κατέλιπε τήν τε γυναῖκα καὶ τὸ παιδίον, ἤδη τὸν ἕβδομον χρόνον τῆς ἡλικίας ἄγοντα, μετὰ μιᾶς παιδίσκης καὶ δούλου ἑνὸς εἰς τὸν οἶκον αὐτοῦ καὶ ἀπέπλευσε. **16.** μετὰ

---

13. in beiden Parallelen verletzt der Frevler das Auge; Blutungen vom Bilde, Chr.-B. 218** 6 διαγορεύων ... ἐξελέγχων X 8 λέων X 11 ἡμιθανὴς s zu 204, 30 13 σκοτωδηνίας X cf. Blaches 15 δεύουσαν X poet. st. δέουσαν 16 ἀπωδύρασθαι X 21 man könnte vermuten τοῖς .. συμβεβηκόσι .. πραχθεῖσι, aber der Akkus. bezeichnet hier die Beziehung 23 vgl. 193, 9f. **15—18** s. 210 A. 1 33 παρατίθημι σὲ X

δὲ ταῦτα κάθητο ἐν μιᾷ ἡ γυνὴ καὶ εἰργάζετο ταῖς ἑαυτῆς χερσὶν ἔχουσα καὶ τὸ παιδίον μεθ' ἑαυτῆς. ὁ δὲ κάκιστος καὶ πονηρὸς δοῦλος ἐκεῖνος ἐνεργηθεὶς ὑπὸ τοῦ σατανᾶ ἠθέλησε φονεῦσαι τὴν γυναῖκα καὶ τὸ παιδίον καὶ λαβεῖν τὰ ὑπάρχοντα αὐτῶν καὶ φυγεῖν. ὅθεν καθ' ἑαυτὸν ταῦτα βουληθεὶς καὶ σκεψάμενος λαβὼν μάχαιραν ἠκονημένην λαθραίως ἀνήρχετο ἐν θυμῷ ἐν τῷ τρικλίνῳ, ἔνθα ἦν ἡ κυρία αὐτοῦ. ὡς οὖν περὶ αὐτὰ τὰ πρόθυρα τοῦ τρικλίνου πέφθακεν ὁ τῇ γνώμῃ X f. 241^b^ *φονεὺς καὶ πονη|ρὸς δοῦλος, ἐκρατήθη ἀοράτως ὑπὸ θείας δυνάμεως καὶ οὔτε ἐπὶ τὸν τρίκλινον ἀπελθεῖν ἠδύνατο οὔτε ἐξόπισθεν ὅθεν ἦλθεν ὑποστρέψαι.* **17.** *ὡς δὲ ἐπὶ ὥρας ἱκανὰς ἐποίησε πυκτεύων καὶ βιαζόμενος ἑαυτόν, ἵνα εἰσέλθῃ, ἔνθα ἡ κυρία αὐτοῦ ὑπῆρχεν, μὴ δυνηθεὶς ἤρξατο κράζειν καὶ λέγειν· 'ἐγέρθητι, ὦ κυρία μου, καὶ ἐλθὲ πρός με· ἔχω γάρ σοί τινα κρύφιον λόγον δηλοποιῆσαι.' ἡ δὲ ἰδοῦσα τοῦτον ἐν μέσῳ τῆς θύρας ἱστάμενον καὶ μὴ δυνάμενον ἐλθεῖν πρὸς αὐτήν, ἐφώνησεν αὐτῷ καί φησιν· 'ἐὰν θέλῃς ἐλθεῖν τοῦ εἰπεῖν, ὡς φῄς, πρός μέ τινα λόγον, σὺ μᾶλλον παραγενοῦ πρός με', μὴ εἰδυῖα, ὅτι ἀοράτως κρατεῖται ὁ δοῦλος καὶ ἀκίνητος ὑπάρχει. ὡς δὲ ἐκ δευτέρου καὶ τρίτου ταύτην ἐκάλει κἀκείνη οὐχ ὑπήκουεν, ἤρξατο ὁ δοῦλος ὅρκοις φρικώδεσιν ἐξορκεῖν αὐτήν, ἵνα κἂν τὸ παιδίον πέμψῃ πρὸς* X f. 242^a^ *αὐτόν. ἡ δὲ οὐδὲ τοῦτο ποι|ῆσαι ἠνέσχετο.* **18.** *τότε ὁ ἄθλιος καὶ δολιογνώμων ἐκεῖνος οἰκέτης, ὡς εἶδεν ἑαυτὸν μηδὲν δυνάμενον ποιῆσαι, ἀλλὰ τὴν ἑαυτοῦ βουλὴν ἄπρακτον γεγονυῖαν, καθ' ἑαυτὸν ἔστρεψε τὴν μάχαιραν καὶ τὴν χεῖρα αὐτοῦ ἀντανακλάσας ὤθησεν αὐτὴν κατὰ τῶν ἰδίων ἐγκάτων καὶ διεκχύσας αὐτοῦ τὴν ἅπασαν οἰκονομίαν ἔκειτο ἀσθμαίνων ἐπὶ βραχύ, πυκνὰ μὲν διαστρέφων τοὺς ὀφθαλμοὺς καὶ μόγις ἰσχύων λαλεῖν. ἡ δὲ κυρία αὐτοῦ θεασαμένη τοῦτο καὶ μέγα οἰμώξασα καὶ τοὺς παραγειτονοῦντας ἀθροίσασα τοὺς τὰ ἐγκληματικὰ ἐξετάζοντας συνεκάλεσε καὶ τὸ γεγονὸς ἀφηγησαμένη ἀνεύθυνον κατέστησεν ἑαυτήν. ἐβεβαίωσε δὲ τὸν λόγον αὐτῆς καὶ ὁ οἰκέτης, ἀκμὴν ἔτι ἐμπνέων καὶ τὴν μάχαιραν κατέχων ἐν τῇ χειρὶ αὐτοῦ καὶ τοῦ οἰκείου σώματος ἑαυτὸν ἀποφαίνων φονέα. τοῦτο οἱ συναθροισθέν-* X f. 242^b^ *τες | ἀκούσαντες καὶ τὴν τοῦ δούλου δεξιὰν ᾑμαγμένην ἑωρακότες καὶ ἀκριβῆ πληροφορίαν ἐκ τούτου λαβόντες ἐδόξασαν τὸν θεὸν τὸν σώσαντα μητέρα καὶ τέκνον ἐκ πικροῦ θανάτου διὰ πρεσβειῶν τῆς ὑπεραγίας θεοτόκου τῆς ὀνομαζομένης Ῥωμαίας.*

19. *Ἀλλὰ †τῶν ἐν† κατὰ τὴν μεγαλόπολιν Ῥώμην συμβεβηκότων παραδόξων τῆς θεομήτορος τερατουργημάτων διεξιόντες, τὰ περὶ τῆς*

---

8 vgl. zu dem Festgebanntsein Christusbilder 93; Histor. mon. in Aeg. VI 2, p. 30 Preuschen; VIII 26, p. 40   9 *τό?*   13 *γάρ σοι τινὰ* X   16 *πρός με τινὰ* X   36 *ἀλλὰ τῶν ἐν κατὰ*: man vermutet entweder *ἐν τῶν* (aber es gehen zwei Wunder voraus) oder *ἐν* steht für *μὲν* und zu ergänzen ist *τὴν διήγησιν*

ἀποδημίας αὐτῆς καὶ ἐνδημίας πρὸς τὴν βασιλίδα τῶν πόλεων κατοψώμεθα. οὐδὲ γὰρ διὰ τὸ ξενίζειν τὴν τῶν ἀκροωμένων ἀκοὴν παροπτέα, ἀλλ' ὅτι ἀληθῆ, διὰ τοῦτο ἀναγραπτέα. **20.** Τοῦ τοίνυν ἀρχιερέως τῆς Ῥώμης ἐν τῷ ναῷ τοῦ ἁγίου καὶ κορυφαίου τῶν ἀποστόλων Πέτρου κατὰ τὰς ἑσπερινὰς ὑμνολογίας ποτὲ συνεληλυθότος καὶ τῆς λυχνικῆς ὑμνῳδίας ὑπὸ παντὸς τοῦ λαοῦ ἐπιτελουμένης | καὶ πρὸς X f. 242'[a] ὕψος οἷά γε εἰκὸς χεῖρας καὶ ὄμματα αἰρόντων ὡς θεόθεν ἐπισπάσασθαι τὸν ἔλεον δεομένων, συνέβη τὴν ἐν τῇ ἁγίᾳ τῶν θείων δώρων προσκομιδῇ ἱσταμένην πανσεβάσμιον εἰκόνα τῆς θεομήτορος, ὡς προείρηται, δρᾶσθαι τρέμουσαν καὶ κλονουμένην καὶ τῇδε κἀκεῖσε ἀνενδότως μεταφερομένην. πάντων δὲ τὸ τελούμενον θεωμένων καὶ δέει κατασχεθέντων μετ' ἐκπλήξεώς τε ὀδυρωμένων, ἐξαίφνης τῆς οἰκείας βάσεως ἀναρπασθεῖσα καὶ πρὸς ὕψος ἀρθεῖσα, εἶθ' οὕτως χαμαὶ κατακλιθεῖσα καὶ τὰς ὡραίας πύλας τῆς ἐκκλησίας ὑπεξελθοῦσα θείᾳ δυνάμει πρὸς τὸ ποτάμιον ὕδωρ ἔξω τειχῶν τῆς πόλεως ὑπεχώρησεν, ὡς πάντας τοὺς περιεστῶτας τῇ παραδόξῳ θέᾳ καταπλαγῆναι καὶ θρη|νῳδῆσαι καὶ X f. 242'[b] καταστροφὴν τοῦτο τῆς ἑαυτῶν οἰωνήσασθαι πατρίδος πανδημεὶ τε πάντας τῇ βοῇ πρὸς τὸν ποταμὸν συνεληλυθέναι καὶ πρὸς τὴν θάλασσαν ἀποβλέψαι καὶ τὸ γεγενημένον θεάσασθαι. **21.** ὡς δὲ καὶ ὁ τηνικαῦτα τῆς Ῥωμαίων ἐκκλησίας πρόεδρος σὺν τῷ κλήρῳ παντὶ ἔξω τῆς πόλεως παρεγένετο ἰδεῖν τὸ ἀποβησόμενον, ὡς ἑώρακεν αὐτὴν ὀρθοπατοῦσαν καθὼς τὸ πρότερον ἐπὶ τῶν ὑδάτων, θάμβει συσχεθεὶς καὶ δειλίᾳ δακρυρροῶν πρὸς τὴν θεοτόκον ἐβόα· 'ἀπῆρας ἀφ' ἡμῶν, ὡς ἠθέλησας, ἡ σκηνὴ τοῦ ἁγιάσματος τοῦ θεοῦ· ἀλλὰ μὴ καταλίπῃς ἡμᾶς, πανύμνητε θεοτόκε, φρουροῦσα εἰς τὸν αἰῶνα.' ταῦτά τε καὶ ἕτερα τούτων ἁρμόδια ῥήματα τῷ καιρῷ καὶ τῷ πράγματι πρέποντα ὑπειπὼν ὁ ἀρχιερεὺς ὑπέστρεψεν εἰς τὴν ἰδίαν πόλιν.

22. ἡ δὲ τιμία καὶ σεβασμία | τῆς θεοτόκου μορφὴ πάλιν διὰ X f. 243[a] νυχθημέρου διαπλεύσασα τὸ πέλαγος τῆς θαλάσσης ἀνῆλθεν ἐν Κωνσταντινουπόλει. ὡς δὲ καὶ πρὸς τὸν τοῦ παλατίου κόλπον ἀφίκετο, ἐν ᾧ Φιάλη ὁ τόπος ὠνόμασται, οἱ τῆς ὀρθοδόξου πίστεως ἐρασταὶ ταύτην ἑωρακότες ἐπὶ τῶν ὑδάτων εὐθυδρομοῦσαν, ἐν πλοίῳ εἰσελθόντες ἀνείλαντο αὐτὴν ἀπὸ τῆς θαλάσσης γνωρίσαντές τε ταύτην εἶναι φυλακτήριον προσευχῆς Γερμανοῦ τοῦ ἁγιωτάτου καὶ οἰκουμενικοῦ πατριάρχου τοῦ ὁμολογητοῦ, ἀλλὰ καὶ παντὸς τοῦ κόσμου προστασίαν καὶ σκέπην, Θεοδώρᾳ τῇ εὐσεβεστάτῃ καὶ φιλοχρίστῳ αὐγούστῃ, ἄρτι τότε Θεοφίλου τοῦ ταύτης συνεύνου τὴν βασιλείαν ἅμα καὶ τὸν βίον ἀπολιπόντος καὶ αὐτῆς μετὰ τοῦ ἰδίου υἱοῦ Μιχαὴλ τὴν τῶν Ῥωμαίων βασιλείαν διακρατούσης, εἰσεκόμισαν. ἡ δὲ σὺν τῷ θεοστέπτῳ υἱῷ

20—22 VI 𝔅 14, Christusbilder 253** 255**. 257**, 30 31 ὀνόμασται X

X f. 243b αὐτῆς ταύτην λαβόντες καὶ | πιστῶς ἀσπασάμενοι ἐν τῷ ναῷ τῆς παρθένου καὶ παναμώμου Μαρίας, ᾧ ἐπώνυμον Χαλκοπρατεῖα, ἀνέθεσαν.

23. μετὰ δὲ ταῦτα τῆς κατὰ τρίτην προελεύσεως τυπωθείσης τῆς θεοτόκου τῶν Ὁδηγῶν, οἱ τῆς ὀρθοδόξου ὁμηγύρεως σπουδαιότεροι διακονίαν ἀδελφῶν συστησάμενοι ἐκ τῆς τοῦ θεοῦ ἐκκλησίας ταύτην ἀνέλαβον καὶ ἐν τῇ θείᾳ καὶ ἱερωτάτῃ λιτανείᾳ τῇ τελουμένῃ καθ' ἑβδομάδα μίαν, ὡς εἴρηται, καὶ αὐτὴν μετὰ τῆς Ὁδηγητρίας ἐπὶ προελεύσεως προπορεύεσθαι δικαιώσαντες ἐν τοῖς σεβασμίοις ναοῖς τῶν ἁγίων φοιτᾶν διετάξαντο, καθὼς ἡ ἀρχαία παράδοσις μέχρι τῆς δεῦρο διακρατεῖ.

Ἀλλ' οὖν ἀρκούντως εἰρῆσθαι τούτοις ὑποτοπάσαντες ταυτὶ λελογισμένῃ, πρὸς ἑτέραν αὐτῆς θαυματουργίαν μεταβησώμεθα.

24. Ἀνήρ τις θεοσεβὴς τοὔνομα Ἰωάννης μετὰ γυναικὸς ὁμοιοτρό- X f. 243'a που | αὐτοῦ καλουμένης Εἰρήνης θυγάτριον ἔχοντες Ἄνναν ὀνόματι, νέαν μὲν κομιδῇ τὴν ἡλικίαν, τῷ φυσικῷ δὲ κάλλει εὐπρεπεστάτην, ἐβούλετο περιφανέσι τισὶν ἀνδράσι ζεῦξαι αὐτὴν πρὸς νόμιμον γάμον. καὶ δὴ φθονήσας τῆς παιδὸς τὴν ἀρετὴν καὶ τὸ ταύτης ἐκλάμπον κάλλος ὁ πονηρὸς καὶ ἀρχέκακος δαίμων, διά τινας αἰτίας ἡμῖν ἀγνώστους τοῦ θεοῦ παραχωρήσαντος, ἐνέβαλεν ἑαυτὸν εἰς τὴν παρθένον καὶ ἤρξατο τὰ μὲν πρῶτα διασείειν καὶ κατατήκειν αὐτήν, ἔπειτα δὲ γνόντες τοῦτο οἱ ταύτης γεννήτορες ἤρξαντο λυπεῖσθαι καὶ λίαν ἀδημονεῖν ἀποροῦντες, τί δέοι διαπράξασθαι εἰς αὐτήν. παραγενόμενοι δέ τινες ἄνδρες θεοφιλεῖς συγγενεῖς τε καὶ γνώριμοι παρεμυθοῦντο αὐτοὺς καὶ X f. 243'b ἔλεγον ἐν τῇ τιμίᾳ καὶ | ἁγίᾳ εἰκόνι τῆς θεοτόκου καὶ ἀειπαρθένου Μαρίας τῆς ὀνομαζομένης παρὰ πάντων Ῥωμαίας ἀφικέσθαι καὶ παρ' αὐτῆς τὴν σωτηρίαν τῆς ἰδίας αὐτῶν θυγατρὸς ἐξαιτήσασθαι. **25.** ὁρῶντες τοίνυν οἱ ταύτης γονεῖς ἐπὶ πλεῖον ἐνοχλουμένην τὴν παῖδα ὑπὸ τοῦ ἀκαθάρτου πνεύματος κατοχυρώσαντες ἑαυτοὺς τῇ εἰς τὸν κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν καὶ θεὸν πίστει καὶ τῇ πρεσβείᾳ τῆς θεοτόκου θαρρήσαντες, ἀναστάντες καὶ παραλαβόντες τὴν ἑαυτῶν θυγατέρα παρεγένοντο ἐν τῇ θείᾳ αὐτῆς εἰκόνι καὶ ἐκ τοῦ τιμίου καὶ πανσέπτου αὐτῆς χαρακτῆρος λαβόντες ἁγίασμα καὶ ταύτην ποτίσαντες καὶ ἀλείψαντες, ὁ μὲν δαίμων τὴν τοῦ θείου ἁγιάσματος δύναμιν στέγειν μὴ φέρων ἤρξατο συνταράσσειν καὶ κατατέμνειν τὴν κόρην καὶ διὰ τοῦ στόματος αὐτῆς προφέρειν ῥήματα βλάσφημα ἐποίει. ἡ δὲ τῶν συνειλεγμένων X f. 244a τῇ θεοτόκῳ πληθὺς τὰς ἑαυτῶν χεῖρας | πρὸς θεὸν τὸν ὕψιστον αἴροντες τοιάδε βοᾶν καὶ λέγειν οὐ διελίμπανον· ʽὢ δὴ κύριε, κύριε, ὁ

1 ἀυτῆς X **23,** 3 vgl. Nikephoros Kallistos XV 14, p. 607 d **24—26** Quelle? 13 Ἀνὴρ τίς X 20 wahrscheinlich ἔπειτα δὲ . . . γνόντες δὲ τοῦτο; ausgefallen sind weitere Besessenheitserscheinungen γνῶντες X 35 προσφέρειν X 36 χεῖρας ganz verwischt πρὸς/////θν̅ X, es scheint τὸν ausradiert zu sein

κατοδυνῶν ψυχάς, εἰσακούων ταχύτατα, ἐπάκουσον ἡμῶν τῆς δεήσεως αἰτούντων τὴν σὴν βοήθειαν καὶ ὡς τὴν τῆς Χαναναίας θυγατέρα ἐκ τοῦ πονηροῦ καὶ πικροῦ δαίμονος ἠλευθέρωσας καὶ τὸν σεληνιαζόμενον παῖδα ἰάσω δεικνύων τοῖς λαοῖς τὴν τῆς θεότητός σου δόξαν καὶ δύναμιν, οὕτω καὶ νῦν, δέσποτα, ἔπιδε ἐφ' ἡμῶν καὶ ἀποδίωξον ἀπὸ τῆς δούλης σου ταύτης τὸν ἐνοχλοῦντα αὐτῇ πονηρὸν καὶ ἀκάθαρτον δαίμονα δυσωπούμενος ταῖς τῆς παναγίας δεσποίνης ἡμῶν θεοτόκου καὶ μητρός σου παρακλήσεσι καὶ πάντων σου τῶν ἁγίων.' **26.** καὶ ἔτι εὐχομένων αὐτῶν ἀθρόον τὰ ἀκάθαρτα πνεύματα ἔλεγε διὰ τοῦ στόματος τῆς νεάνιδος· 'ἁγία θεοτόκε Μαρία, ἐτάχυνας ἀπὸ 'Ρώμης ἐλθοῦσα, ἀλλὰ ταχέως, δι' ἧς ὁδοῦ εἰσῆλθον | ἐν τούτῳ τῷ σώματι, κελευσθεὶς X f. 244^{b} ὑπὸ τῆς σῆς δυνάμεως ὑπεξέρχομαι. οἶδα γάρ, ὅτι μήτηρ εἶ τοῦ μόνου ζῶντος θεοῦ.' λέγοντος δὲ αὐτοῦ ταῦτα, φησὶν ὁ κορυφαῖος τῶν ἀδελφῶν· 'μηδὲν πράξῃς ἐναντίον, πνεῦμα ἀκάθαρτον, ἐν τῷ ἐξέρχεσθαί σε ἀπὸ ταύτης τῆς κόρης.' καὶ ὁ δαίμων εἶπεν· 'οὕτως μοι προσέταξε καὶ ἡ παναγία θεοτόκος Μαρία, ἵνα ἄνευ τῆς οἱασοῦν βλάβης καταλείψω τοῦτο τὸ σῶμα.' καὶ τοῦτο εἰπών, ἔκλινε τὴν κεφαλὴν αὐτῆς ἡ κόρη ἐνώπιον τῆς ἁγίας εἰκόνος σιωπῶσα ἐπὶ βραχύ. ἔπειτα ἑαυτὴν ἀνορθώσασα εὑρέθη ἐλευθερωθεῖσα τοῦ ἀκαθάρτου πνεύματος ἐρρωμένη τε τῇ διανοίᾳ καὶ ὑγιὴς τῷ σώματι καὶ χαρᾶς ἀφάτου καὶ ἀγαλλιάσεως πληρωθεῖσα ἐδόξαζε τὸν φιλάνθρωπον θεὸν ἀπευχαριστοῦσα καὶ τῇ θεοτόκῳ Μαρίᾳ. ἔκτοτε οὖν οἱ τῆς κόρης γεννήτορες τὴν μνήμην | τῆς X f. 244'^{a} θεοτόκου λαμπρῶς ἑορτάζειν ὑπήγοντο τὰ μεγαλεῖα αὐτῆς διηγούμενοι.

27. ἀλλ' ὅσας μέντοι θαυματουργίας ἡ θεοτόκος ἐποίησε καὶ καθ' ἑκάστην ποιεῖν οὐ παύεται, κατ' εἶδος λέγειν ἀδύνατον. ἐπεὶ γὰρ Χριστοῦ τοῦ θεοῦ ἡμῶν ἦν μήτηρ καὶ γεννήτρια τοῦ ἀδύτου φωτός, ὅσα ἐπὶ τοσούτοις χρόνοις εἰργάσατο, ποία χορηγήσει γραφή; πλὴν σὺν πᾶσιν ἄλλοις τῶν αὐτῇ τελεσθέντων θαυμάτων καλὸν ἂν εἴη πρὸς τὸ τέλος τῆς συγγραφῆς καὶ τοῦτο προσθεῖναι τῷ διηγήματι·

28. Ἀνήρ τις Κρητικὸς Σταυράκιος προσαγορευόμενος τῇ τοῦ σπαθαροκανδιδάτου ἀξίᾳ παρὰ τοῦ ἄνακτος Βασιλείου τετιμημένος μετὰ Ἰωάννου ὑπογραφέως γυναικαδελφοῦ αὐτοῦ ἐν μεσημβρίας ὥρᾳ λόγον συνῆραν μετά τινων δύο Ἀγαρη|νῶν τῇ τέχνῃ ἀρτοποιῶν περὶ τῆς ὀρθοδόξου X f. 244'^{b} πίστεως τῶν Χριστιανῶν καὶ τῆς ἀμωμήτου λατρείας αὐτῶν, ὡς ὅτι τῶν Χριστιανῶν τὸ γένος μέγα καὶ ὑψηλόν ἐστι καὶ διὰ τοῦτο κατευοδοῦνται ἐν ἅπασιν οἱ τοῦτο εὐσεβῶς μετερχόμενοι. ἀντιλεγόντων δὲ τῶν Ἀγαρηνῶν καὶ βλάσφημα ῥήματα προσφερόντων εἴς τε τὸν υἱὸν τοῦ θεοῦ καὶ εἰς τὴν

---

1 κατωδύνων X liturgische Formel? 2 Mt. 15, 21 ff. 3 Mt. 17, 14 ff. 10 ἀπὸ ῥώμην X 14 ἐξερχέσθαί σε X **28—33** Quelle? 30 Spatharokandidat entspricht nach Mordtmann unserem Oberstleutnant 31 Basilios I. Makedon 867—886

πανύμνητον αὐτοῦ μητέρα καὶ θεοτόκον Μαρίαν καὶ εἰς πάντας τοὺς ἁγίους, μὴ ἐνεγκὼν ὁ Σταυράκιος ἀκούειν τὰς βλασφήμους λῃρῳδίας τῶν ἀθέων ἐκείνων Ἀγαρηνῶν ἤρξατο ἀναθεματίζειν τὸν ἐκείνους εἰς τοῦτο καθυποβαλόντα δαίμονα καὶ ἐπιτιμῶν τοὺς Ἰσμαηλίτας ὡμολόγει προσκυνεῖν καὶ σέβεσθαι τὸν μονογενῆ υἱὸν τοῦ θεοῦ καὶ τὴν τούτου μητέρα καὶ θεοτόκον Μαρίαν καὶ πάντας τοὺς ἁγίους, οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ τὰς θείας αὐτῶν μορφὰς εἰκονίζειν καὶ προσκυνεῖν, ὡς δυναμένας διὰ τῶν αἰσθη-
X f.245a τῶν | ὁράσεων πρὸς τοὺς ἐκείνων χαρακτῆρας ἀναβιβάσαι τὸν νοῦν.

29. καὶ δὴ ἐν τῇ καλλίστῃ ταύτῃ ἐνστάσει μέχρι ἑσπέρας ὁ Σταυράκιος διαμένων, καταλαβούσης νυκτὸς καὶ τῶν Ἀγαρηνῶν ἀναχωρησάντων, ὀπτάνεται αὐτῷ κατ' ὄναρ ὁ παρ' αὐτοῦ καταργηθεὶς τῆς ἀπωλείας υἱὸς μεθ' ἑτέρων δαιμόνων καί φησι πρὸς αὐτόν· 'ἀναστάς, Σταυράκιε, ἀπόδος λόγον τὸ πνεῦμα τῆς βλασφημίας· οὐ μικρῶς γὰρ ἀγανακτεῖ καὶ μαίνεται κατὰ σοῦ, διότι μέσον πάντων ἀναθεματισμῷ αὐτὸ καθυπέβαλας.' καὶ τοῦτο φήσας ὁ πονηρός, λαβόμενοι αὐτὸν τῆς ἀπάτης τὰ πνεύματα εἷλκον ἐπὶ τὸν τῶν δαιμόνων πατέρα. ἀπαχθεὶς δὲ εἰς τόπον ζοφώδη τε καὶ γνοφώδη εἶδε πλῆθος δαιμόνων σκοτεινομόρφων καὶ διαταραχθεὶς τὴν ψυχὴν καὶ τὸ 'ἀναστήτω ὁ θεὸς καὶ διασκορ-
X f.245b πισθήτωσαν οἱ ἐχθροὶ αὐτοῦ' ἐπειπὼν | καὶ ἕτερά τινα ῥητὰ τοῦ ψαλμοῦ, μεταβαλόντες οἱ νυκτικόρακες δαίμονες τὴν ἐσκοτωμένην μορφὴν αὐτῶν εἰς πρωτοσπαθαρίων καὶ μαγλαβιτῶν σχῆμα, ἤρξαντο λέγειν αὐτῷ· 'ἡμᾶς λέγεις, ὦ βιοθάνατε, ὡσεὶ χνοῦν τῆς γῆς διασκορπισθῆναι καὶ ὡς καπνὸν ἐκλεῖψαι καὶ ὡς κηρὸν ἀπὸ προσώπου πυρὸς τακῆναι καὶ ὀλεσθῆναι καὶ εἰς παντελῆ παραδοθῆναι ἀπώλειαν; ἰδοὺ οὖν πεῖραν μαστίγων λάμβανε παρ' ἡμῶν.' καὶ τοῦτο εἰπόντες οἱ δαίμονες μετ' ὀργῆς σχοινίον κατὰ τῶν ποδῶν αὐτοῦ ἐμβαλόντες ἔσυρον ἐπὶ γῆς τὸν νῶτον αὐτοῦ ῥάβδοις τύπτοντες καὶ τοὺς κενεῶνας λακτίζοντες καὶ μετὰ ῥοπάλων καὶ ξύλων τὸ σῶμα αὐτοῦ συνθλῶντες καὶ κατατέμνοντες. καὶ οὐκ ἀνῆκαν αὐτὸν οἱ τοῦ σκότους προστάται μαστίζοντες ἕως ἂν αὐτὸν ἡμίθνητον πεποιήκασιν. εἰς ἑαυτὸν δὲ γενόμενος ὁ Σταυράκιος
X f.245'a καὶ τὸ τῆς θεοτόκου ὄνομα | ἐπικαλεσάμενος, ὡς ἤκουσαν οἱ δαίμονες τῆς ἀειπαρθένου καὶ θεοτόκου Μαρίας τὸ ὄνομα, ᾔσθοντο καὶ τὴν αὐτῆς ὀξεῖαν ἀντίληψιν καὶ βοήθειαν τῶν ἐξ ὅλης ψυχῆς ἐπικαλουμένων αὐτὴν ἐν τοῖς πειρασμοῖς. καὶ αὐτίκα δρασμῷ ᾤχοντο ἀποπτάντα

2 σταβράκιος auch 9. 12. 30; 205, 8. 9. 21. 23. 25. 36; 206, 7 11 II. Thess. 2, 3 12 καὶ φησὶ X 13 τῷ πνεύματι oder πρὸς τὸ πνεῦμα? 17 γνωφώδη X 18 Ps. 67 (68), 1 21 μαγλαβῖται (inkorrekt für μαγκλαβῖται) sind eine Art Polizei oder Nobelgarde in der nächsten Umgebung des Kaisers, die Führer mit Generalsrang (Protospatharioi), ihr Abzeichen ein Stab, mit dem sie das Volk vor dem Herrscher zurückdrängen; vgl. Reiske zu Const. Porph. II p. 53 ed. Bonn., Schlumberger Sigillographie 537 22 II. Chron. 1, 9?? 23 Ps. 67 (68), 2 30 ἡμίθνητος späte Form (Lykophr.) für ἡμιθνής Attic., ἡμιθανής Diodor, Strabo, Luc., oben 199, 11

ἐκεῖθεν. **30.** διεγερθεὶς δὲ ὁ ἄνθρωπος ἀπὸ τῆς κλίνης αὐτοῦ καὶ
ἀγωνίᾳ καὶ φόβῳ κεκρατημένος — ᾤετο γὰρ ἀκμὴν τὰ δαιμόνια εἶναι
ἐν τῇ οἰκίᾳ αὐτοῦ ⟨καὶ⟩ διεπτοεῖτο καὶ τὰ σπλάγχνα διεσπαράσσετο τοῦ
μὴ παρ' αὐτῶν κρατηθῆναι καὶ πάλιν μαστιγωθῆναι —, ὡς οὐκ ἐθεάσατο
αὐτὰ παριστάμενα αὐτῷ καὶ διαμαχόμενα, ἐκτείνας αὐτοῦ τὰς χεῖρας
εἰς ὕψος δόξαν καὶ αἶνον ἀνέπεμψε τῷ σωτῆρι θεῷ. εὐχομένῳ δὲ
αὐτῷ, φῶς ἔλαμψεν ἔμπροσθεν αὐτοῦ. ὤφθη γὰρ αὐτῷ ἡ τοῦ κόσμου
προστάτις καὶ πανύμνητος θεοτόκος λέγουσα· 'Σταυράκιε, ἐλθὲ πρός
με | τὸ τῆς Ῥωμαίας ἐπιζητῶν οἰκητήριον.' ὡς οὖν ἤκουσεν ὁ Σταυ- X f. 245'[b]
ράκιος τῆς φωνῆς, εὐθὺς καὶ παρ' αὐτὰ εἰς ἐπιζήτησιν τῆς ὀφθείσης
αὐτῷ ᾤχετο. μαθὼν δὲ τὸν τῆς παναχράντου καὶ ἀειπαρθένου αὐτῆς
ναόν, εἰσελθὼν καὶ πεσὼν ἐπίπροσθεν τῆς ἁγίας αὐτῆς εἰκόνος ἀναγ-
γείλας τοῖς ἐκεῖσε παροῦσι τὰς παρὰ τῶν δαιμόνων διὰ νυκτὸς γε-
γενημένας εἰς αὐτὸν ἐξετάσεις καὶ μαστιγώσεις καὶ πῶς ἡ δυναστεία
τῆς θεοτόκου ἀπεδίωξεν ἀπ' αὐτοῦ τοὺς δαίμονος καὶ ἐλυτρώσατο
αὐτὸν ἐκ τῶν μιαρωτάτων αὐτῶν χειρῶν καὶ ὡς ὤφθη αὐτῷ ἡ πανύ-
μνητος θεοτόκος εὐχομένου αὐτοῦ, αἶνον πάντες καὶ δόξαν ἔδωκαν τῷ
τῆς δόξης θεῷ καὶ τῇ ὑπερευλογημένῃ παρθένῳ καὶ ἀμώμῳ Μαρίᾳ τῆς
ἀπολυτρώσεως τὰ χαριστήρια. ἔπιεν δὲ ἐκ τῆς ἀχράντου καὶ σεβασμίας
αὐτῆς σοροῦ [ἐκ] τὸ ἅγιον αὐτῆς ἔλαιον προστάξας γενέσθαι καὶ θείαν
λειτουργίαν. **31.** τοῦ δὲ Σταυρακίου ἀναχω|ρήσαντος καὶ τῆς θείας X f. 246[a]
λειτουργίας μὴ ἀξιωθέντος, ἡ τοῦ κόσμου θερμὴ προστασία καὶ τῶν
προστρεχόντων αὐτῇ ἀντίληψις βεβαία φαίνεται αὐτῷ καί φησι· 'Σταυ-
ράκιε, ἐγὼ διὰ σὲ ἦλθον καὶ σὺ οὐδὲ τῆς θείας λειτουργίας μου ἠξιώθης;
ταῦτα ἀκούσας ὁ Σταυράκιος ἐγερθεὶς δρομαίως ἦλθεν ἐν τῇ σεβασμίᾳ
εἰκόνι τῆς παναχράντου καὶ ἀειπαρθένου Μαρίας τῆς ἐπονομαζομένης
Ῥωμαίας κλαίων καὶ ἀποδυρόμενος καὶ τὸ στῆθος τύπτων τοιαῦτα πρὸς
τῇ θεοτόκῳ φθεγγόμενος· 'παρθένε δέσποινα, ἡ τὸν θεὸν λόγον κατὰ
σάρκα γεννήσασα, οἶδα μέν, οἶδα ὡς οὐκ ἔστιν εὐπρεπὲς οὐδὲ εὔλογον
ἐμὲ τὸν οὕτω ῥυπαρὸν καὶ ἀνάξιον εἰκόνα καθορᾶν σοῦ τῆς ἁγνῆς,
σοῦ τῆς ἀειπαρθένου. δίκαιον γάρ ἐστιν ἐμὲ τὸν οὕτω ῥυπαρὸν ὑπὸ
τῆς σῆς καθαρότητος μισεῖσθαί τε καὶ βδελύττεσθαι. πλὴν ἐπείπερ,
ὡς φῄς, διὰ τοῦτο γέγονεν ὁ θεὸς ὃν ἐγέννη|σας ἄνθρωπος, ὅπως κα- X f. 246[b]
λέσῃ τοὺς ἁμαρτωλοὺς εἰς μετάνοιαν, ἐλέησόν με τὸν ἁμαρτωλὸν καὶ
συγχώρησίν μοι δίδου τῶν πλημμελημάτων.' **32.** τότε ὡς ἵστατο ὁ
Σταυράκιος ἔμπροσθεν τῆς ἁγίας καὶ σεβασμίας εἰκόνος καὶ τὰς ἱκετη-
ρίας τῇ θεοτόκῳ ἀπονέμων, ἐνώπιον παντὸς τοῦ ὄχλου — ὢ τοῦ θαύμα-
τος — θείας δυνάμεως κελευούσης λύει τήν τε ζώνην καὶ ἀποδύεται

3 καὶ zugefügt nach 206, 9 διεπτοῆτο X 13 τοὺς . . παρόντας X, aber vgl. 206, 17 διαννκτὸς X, aber vgl. 206, 17 20 ἐκ τὸ ἅγιον αὐτῆς ἔλαιον X 32 βδελλύττεσθαι X 33 ὡς φεὶς X 35 ἵστατο X

τὸ ῥάκος ὅπερ ἐβέβλητο τὸ ὀθόνιον αὐτοῦ μόνον καταλιπών, κάτω νενευκὼς καὶ τὰς χεῖρας δεδεμένας ἔχων ἐξωμολογεῖτο τὰ αὐτῷ πεπραγμένα. πάντας δὲ τοὺς ἐκεῖσε εὑρεθέντας φόβος καὶ δειλία ἐπέπεσεν ἐπὶ τῷ ἐξαισίῳ τῆς παναχράντου θαύματι. ἱσταμένου δὲ αὐτοῦ ἕως ὥρας ἐννάτης, κελεύει αὐτὸν ἡ πανύμνητος θεοτόκος ἀπελθεῖν εἰς τὴν οἰκίαν αὐτοῦ καὶ ἃ κατέχει ἐξ ἀδικίας πάντα πρὸς τὴν θεοτόκον εἰσενέγκαι. X f.246'a ὁ δὲ Σταυράκιος ἐξελθὼν ἀπὸ τοῦ σεβασμίου οἴκου | τῆς θεοτόκου ἀγωνίᾳ καὶ φόβῳ κεκρατημένος — ᾤετο γὰρ ἀκμὴν τὰ δαιμόνια εἶναι ἐν τῇ οἰκίᾳ αὐτοῦ καὶ ἐπτοεῖτο καὶ τὰ σπλάγχνα διεσπαράσσετο τοῦ μὴ παρ' αὐτῶν κρατηθῆναι καὶ πάλιν μαστιγωθῆναι —, ὡς οὐκ ἐθεάσατο αὐτὰ παριστάμενα αὐτῷ καὶ διαμαχόμενα, ἐκτείνας αὐτοῦ τὰς χεῖρας εἰς ὕψος δόξαν καὶ αἶνον ἀνέπεμψε τῷ σωτῆρι θεῷ καὶ τὴν εὐχαριστίαν προσῆξε τῇ θεοτόκῳ. **33.** ἡμέρας δὲ ἐπιγενομένης καὶ τοῦ φωτὸς τὰ περίγεια λάμποντος ἦλθεν ὁ Σταυράκιος εἰς τὴν κοινὴν τοῦ κόσμου προστάτιδα καὶ σωτηρίας λιμένα θεοτόκον τὴν παρὰ πᾶσιν Ῥωμαίαν καλουμένην καὶ πεσὼν ἐπίπροσθεν τῆς ἁγίας αὐτῆς εἰκόνος καὶ ἀναγγείλας τοῖς ἐκεῖσε παροῦσι τὰς παρὰ τῶν δαιμόνων διὰ νυκτὸς γεγενημένας εἰς αὐτὸν ἐξετάσεις καὶ μαστιγώσεις καὶ πῶς ἡ δυναστεία τῆς | X f.246'b θεοτόκου καὶ ἡ ἐπίκλησις τοῦ ἁγίου αὐτῆς ὀνόματος ἀπεδίωξεν ἀπ' αὐτοῦ τοὺς δαίμονας καὶ ἐλυτρώσατο αὐτὸν ἐκ τῶν μιαρωτάτων αὐτῶν χειρῶν, αἶνον πάντες καὶ δόξαν ἔδωκαν τῷ τῆς δόξης θεῷ καὶ τῇ ὑπερευλογημένῃ παρθένῳ τῆς ἀπολυτρώσεως τὰ χαριστήρια. τοιαῦται τῆς τὸν θεὸν τεκούσης αἱ δυναστεῖαι αἱ θεοπάροχοι. τοιαῦται γὰρ αὐτῆς τῶν θαυμάτων αἱ χάριτες, ἐξ ὧν ἀπαντλοῦντες τὸν τῶν παθῶν σβεννύομεν καύσωνα.

34. Ἀλλ' ὦ δέσποινα πάναγνε καὶ παρθένε, ἡ τῶν Χριστιανῶν βεβαία ἀντίληψις καὶ ταχινὴ βοήθεια τῶν ἐν ἀνάγκαις ἐπικαλουμένων σε, δέχου τὰς ἡμῶν ἱκεσίας καὶ κατεύθυνον τὴν εὐχὴν ἡμῶν ὡς θυμίαμα ἐνώπιον τοῦ υἱοῦ καὶ θεοῦ σου, ἵνα ἀπρόσκοποι διαφυλαχθείημεν ἐκ παντοίων κακῶν. σὲ γὰρ πρὸς τὸν θεὸν μεσίτριαν προβαλλόμεθα X f.247a καὶ διὰ σοῦ ῥυσθῆναι ἐλπίζομεν τῆς αἰωνίου κολάσεως | καὶ τυχεῖν τῆς ἀϊδίου ζωῆς χάριτι καὶ φιλανθρωπίᾳ τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, ᾧ ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος σὺν τῷ ἀνάρχῳ πατρὶ καὶ τῷ παναγίῳ καὶ ἀγαθῷ καὶ ζωο⟨ποιῷ⟩ πνεύματι νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων.

⟨ἀμήν.⟩

---

1 ὅ|περ ἐβέβλητο X, ich vermute ὃ περιεβέβλητο τόσ. θέ|νιον X, der Zeilenschluß scheint von späterer Hand überfahren in der ganzen Spalte; ursprünglich vielleicht τὸ ὀθό|νιον 2 ἐξομολογεῖτο X 8—12 = 205, 2—6 16—22 = 205, 12—19 26 vgl. 4 (194, 7) 31 α in διὰ von späterer Hand überfahren, σοῦ und ἐλπίζομεν nicht ἐλπιζομένη X 34 ζωοπνῖ X 36 ἀμήν wohl mit weggeschnitten.

Auf den ersten Blick zeigt sich, daß diese Predigt (𝔈) bei aller Übereinstimmung mit der oben besprochenen Festpredigt (𝔅) und ihrer jungen Umarbeitung ($𝔅^{vat}$) etwas ganz anderes ist. Unser Prediger bringt nach einer kurzer Einleitung (1. 2) die Entstehungsgeschichte des Bildes von Lydda und dessen Wunder (3—8), die Geschichte des Germanos und die Wasserfahrt seines Madonnenbildes nach Rom (9—11), zwei Wunder desselben in Rom (12—14. 15—18), die Rückkehr nach Konstantinopel (19—23) und zwei Wunder daselbst (24—27. 28—33), um mit einem Gebet (34) zu schließen. Ihm fehlen also — von dem großen mariologischen Schluß in 𝔅 17—19 abgesehen — die Erzählung von dem Lukasbild (𝔅 3), dem Kirchbau des Aeneas (𝔅 6), die Meerfahrt des Christusbildes (𝔅 10. 11). Dafür hat er selbständig jene vier Wundergeschichten. Aber auch in den gemeinsamen Partien differiert die Ausführung so, daß ein literarischer Zusammenhang zunächst problematisch erscheint.

Nicht mit der großen Festpredigt auf die Maria Romaia (𝔅), sondern mit den in der sog. Sammelpredigt (Christusbilder, Beilage VI 𝔄) enthaltenen Texten gehört — so scheint es — der unsrige zusammen. Bei dem exzerptenartigen Charakter dieser Sammelpredigt besteht zunächst die Präsumption, daß sie aus unserer Predigt (𝔈) geschöpft habe.

Zum Glück bietet gleich der Anfang der letzteren ein Mittel, die schriftstellerische Art des Verfassers zu kontrollieren. Die eigenartigen, gar nicht zur Sache gehörigen Erzählungen über Wanderungen der Apostel Johannes und Philippus in c. 3 und 6 erweisen sich als wörtliche Entlehnungen aus der metaphrastischen Bearbeitung des Wunders von Chonae, wie sie M. Bonnet bekannt gemacht hat. Selbständige Zutat unseres Verfassers scheint nur die Notiz, daß Petrus und Philippus[1]) nach Smyrna gehen: er scheint Lydda-Diospolis in Kleinasien gesucht zu haben. Schon hier zeigt er sich als ein gewöhnlicher Kompilator von mittelmäßigen Kenntnissen.

Ein zweites Beispiel bietet die Erzählung des ersten römischen Wunders (c. 12. 13). Scheint der Verfasser hier auch an eine römische

---

1) Die Herbeiziehung des Philippus zu den sonst allein auftretenden Aposteln Petrus und Johannes hat scheinbar ein Analogon an dem von Harnack bekannt gemachten georgischen Apokryphon des Joseph von Arimathia, Sitz.-Ber. der Berl. Akad. 1901, XXXIX, dazu Zeitschr. f. Kirchengesch. 1902, XXIII 1—17. Tatsächlich ist die Übereinstimmung rein äußerlich: dort ist es der Evangelist Philippus der lukanischen Apostelgeschichte, der in Cäsarea und Umgegend wirkt; in unserer Predigt ist es der Apostel Philippus von Hierapolis der apokryphen *περίοδοι Φιλίππου*. Das Joseph-Apokryphon kommt hier nur in Betracht als Beleg für das Interesse, das man in Byzanz an dem Lyddabilde nahm.

Lokaltradition von einem blutenden Christusbild anzuknüpfen[1]), so hat er sich doch bei der Ausarbeitung ganz an eine aus jener Sammelpredigt (𝔄 IV) bekannte konstantinopolitanische Wundergeschichte angeschlossen. Selbst der Name des Juden, Leon, entstammt dieser Quelle, die unser Verfasser wörtlich ausschreibt, nur daß er alles aus dem Femininum ins Maskulinum umsetzt.

Wir sehen also: der Prediger ist so wenig schöpferisch, daß er immer streckenweise der ihm gerade vor Augen liegenden Quelle folgt. So werden wir auch trotz jenes exzerptenhaften Charakters der Sammelpredigt (𝔄) die Berührungen unseres Textes in den Kapiteln 4. 5. 8; 10. 11 mit den Texten der Sammelpredigt (III 1—3. 4; I 3. 4) durch Benutzung der letzteren seitens unseres Verfassers erklären.

Die Einzelprüfung bestätigt dies. Die Differenzen der zahlreichen Fassungen der Sammelpredigt bieten allerdings auf den ersten Blick das Bild hoffnungsloser Verwirrung dar. Aber je mehr Material wir erhalten, desto deutlicher treten die einzelnen Phasen der Entwicklung vor uns hin.

Das zeigt zunächst die Entstehungsgeschichte des Bildes von Lydda. Diese finden wir in ihrer ursprünglichen Fassung noch bei Georgios Monachos (c. 866): ein Körperabdruck der anwesenden Theotokos auf einer Säule. Eine Umbildung hat schon Andreas von Kreta (c. 720): das Bild erscheint auf Geheiß der von den Aposteln in Jerusalem aufgesuchten Gottesmutter. Hieran schließt sich das Synodalschreiben der Orientalen von 836: die Theotokos läßt erst das Bild erscheinen, kommt aber dann selbst, es zu besehen. Dies ist der Ausgangspunkt für alle weiteren Darstellungen; denn auf diese Quelle berufen sich ausdrücklich die Codices M und C der Sammelpredigt (M bei Germanos I 2, C bei Lydda III fin.) und die Festpredigt 𝔅 c. 7. Der Verfasser der letzteren hat das Synodalschreiben direkt eingesehen: er entlehnt daraus nicht nur die Lukas- und die Aeneas-Geschichte, sondern auch den Besuch der Theotokos in Lydda, der sonst meist weggelassen wird. Aber ebenso selbständig gehen CD auf das Synodalschreiben zurück, während MAB eine weitere, von dieser Quelle abführende Entwicklungsphase darstellen: das Bild erscheint auf das Gebet der Apostel zu Lydda hin; von einem Verkehr mit der Gottesmutter zu Jerusalem ist nicht mehr die Rede; damit hängt zusammen, daß die Entfernungsangabe (18 Meilen von Jerusalem ep. syn. orient., CD = ein Tagemarsch 𝔅) hier fehlt. In dieser sekundären Form finden wir die Geschichte in unserem Text verwertet.

---

1) S. Cencius Camerarius bei Baronius ad a. 1191, 4; Christusbilder 281** A. 3.

Dabei hat auch die Vorstellung von dem Bilde einen Wandel durchgemacht. Die älteren Versionen setzen alle voraus, daß es sich bei dem Lyddabild nur um eine Figur der Maria handelt. Hier ist die Darstellung einer Madonna mit dem Jesuskind auf den Armen angenommen. Das konnte nur auf Grund der in MAB enthaltenen Legendenform geschehen, bei welcher die zeitlichen Verhältnisse, die damaligen Lebensumstände der Theotokos irrelevant waren. Es ist aber geschehen offenbar einer neuen Kombination zuliebe: das Lyddabild, das man nicht mehr kannte, sollte dem Bilde der Maria Romaia, wie es der Prediger und seine Gemeinde vor Augen hatten[1]), entsprechen: denn dies war seine Kopie — oder vielmehr: es sollte als solche gelten.

Diese neue Kombination ward vermittelt durch eine Verbindung der Lyddageschichte mit der Geschichte des Germanosbildes. Das Synodalschreiben der Orientalen erzählt die wunderbare Meerfahrt von einem Christusbilde. Die römische Überlieferung identifiziert dies mit der Achiropoiïte von Sancta Sanctorum des Laterans, während allerdings alle griechischen Texte von der Peterskirche sprechen. Von einem Christusbilde reden auch die direkt aus dem Synodalschreiben schöpfenden Texte der Sammelpredigt. In M und AB steht die Germanosgeschichte auch noch wie in dem Synodalschreiben von der Lyddageschichte völlig getrennt, in dem Synodalschreiben nach, in MAB vor dieser. In CD aber sind sie zusammengerückt, und die Lyddageschichte steht voran. Nur auf Grund dieser Kombination konnte die in unserer Predigt vorgetragene Fassung entstehen, wonach das über das Meer schwimmende Germanosbild ein Madonnenbild, und zwar Kopie des berühmten Bildes von Lydda, war.

Wir werden kein Bedenken tragen, diese Umgestaltung direkt auf Rechnung unseres Predigers zu setzen, nachdem wir ihn ein ganz analoges Verfahren bei der Legende des durchbohrten, blutenden Bildes beobachten sahen. Gewiß hat er damit etwas Neues geschaffen, aber nicht aus schöpferischer Kraft der Dichtung heraus, sondern mit den kleinen Mitteln schriftstellerischer Kombination und Verschiebung. Er scheint sich auch dessen bewußt, daß er für diese Kombinationen verantwortlich ist: nicht nur, daß er mehrfach seine Glaubwürdigkeit betont (c. 14. 19), er sagt in seiner Disposition ausdrücklich (2), er wolle erzählen die Wunder des Bildes (das sind die ihm eigenen vier Geschichten), woher es gebracht, aus welchem Lande es eingeliefert ward

1) Leider scheint es von diesem Bilde keine Abbildung zu geben. Schlumberger erwähnt es nicht in seinem Werk über die Sigillographie und in seinem Aufsatz in den Mémoires de la société des antiquaires de France 44, 1883, 1ff.

(das ist die Verbindung des konstantinopolitanischen Bildes mit Lydda), wer dann war und bei wem es bis zur Gegenwart blieb (das ist Germanos als Stifter und die Romaia-Bruderschaft als Hüterin des Bildes), dann die Hin- und Herreise nach Rom. Auf diese Züge also kam es ihm an.

Es gab offenbar in Konstantinopel bereits ein unter dem Namen Romaia verehrtes Madonnenbild; die populäre Legende verknüpfte es mit dem gefeierten Patriarchen Germanos; sie rechnete es (um des Namens willen) zu der nicht unbeträchtlichen Zahl der über das Meer geschwommenen Bilder — aber dies alles noch in vager Form. Unser Verfasser verhilft dem nun zu fester Gestaltung, indem er die vorhandenen Germanostexte umarbeitet und ihnen an der Lyddageschichte einen wirkungsvollen Unterbau gibt.

Woher er die anderen Geschichten hat? Mir ist kaum zweifelhaft, daß, wie uns die Zurückführung des ersten der römischen Wunder auf einen Text der Sammelpredigt glückte, so ein besserer Kenner der byzantinischen Legenden und Sagen auch für die Erzählungen von dem bei dem Angriff auf seine Herrin festgewurzelten Sklaven, von der Heilung des besessenen Mädchens, von dem nächtlicherweile durch Dämonen geprügelten und von der Madonna seines Unrechts überführten Spatharokandidaten Staurakios die Quellen aufweisen wird.[1]) Die letztere soll unter Kaiser Basilios spielen, gemeint ist wohl Basilios I. Makedon (867—886), nicht Basilios II. Bulgaroktonos (976—1025). Die Geschichtschreiber dieser beiden Regierungen erwähnen, soviel ich sehe, diesen Gardeoffizier nicht. Der Name Staurakios ist nicht selten.[2])

Nun ist uns denn auch ein Mittel gegeben, das zwischen unserer Predigt (𝔈) und der größeren Festpredigt (𝔅) bestehende Verhältnis zu bestimmen. Diese erzählt nacheinander die Meerfahrt dieses Christusbildes des Germanos und die des nach dem Bilde von Lydda kopierten Madonnenbildes — offenbar eine harmonistische Kombination. 𝔅 geht, wie wir sahen, unmittelbar auf das Synodalschreiben zurück: aus ihm stammt die erste Geschichte. Die Quelle für die zweite liegt jetzt in

1) Daß unser Verf. von Quellen abhängig ist, beweist u. a., daß er 29 ἡμιθνητος, 13 ἡμιθανής schreibt. Inzwischen habe ich selbst die Quelle für c. 15—18, die Geschichte des untreuen Sklaven, aufgefunden: sie stammt aus Johannes Moschos' Pratum spirit. 75, MSG 86[c], 2928. Dort erzählt sie Palladios von einem frommen Kaufmann aus Alexandrien. Von dem Bilde der Madonna ist, wie übrigens auch c. 15—18 (von dem Schluß abgesehen), nicht die Rede. Die Berührungen sind wieder vielfach wörtliche.

2) In Betracht kommen für Basilios I: Genesios, Konstantinos Porph. = Theoph. cont. V, für Basilios II: Leon Diakonos, für beide Kedrenos und Zonaras. Außer dem Kaiser Staurakios (s. o. S. 183) ist besonders bekannt ein Minister unter Irene.

unserer Predigt (𝔈) zu Tage, deren Verfasser wir soeben als den Urheber der das Lydda- und das Germanosbild verbindenden Legende für die Maria Romaia erkannten.

Dies Verhältnis bestätigt sich auch sonst. Während der Verfasser von 𝔅 in der Lyddageschichte c. 4, dem Synodalschreiben folgend, nichts von einem Kind auf den Armen der Madonna weiß, bringt er diese Vorstellung unvermutet c. 12, weil er hier eben von unserem Texte 𝔈 abhängig ist.

𝔈 hat offenbar an dem Bilde der Romaia und an dessen Kultus noch ein intensiveres Interesse als 𝔅, der sich zumeist für die Geschichte der Meerfahrt begeistert. So bringt 𝔈 c. 23 die äußerst interessanten Angaben über eine zu Ehren jenes Bildes entstandene Bruderschaft, welche es sich zur Aufgabe macht, den Kult dieses Bildes zu fördern und dafür zu sorgen, daß es mit der Madonna von Hodigi an den regelmäßigen Wochenprozessionen teilnehme. Der Verfasser nennt diese Sitte seiner Zeit zwar eine altertümliche Überlieferung (*ἀρχαία παράδοσις*), aber er weiß noch, daß die Sitte der Wochenprozessionen von Hodigi erst nach Theodoras Zeit eingerichtet wurde[1]) und daß die Teilnahme des Bildes der Maria Romaia daran von privater Seite, eben von jener Bruderschaft aus, in Anregung kam. Dagegen führt 𝔅 die

1) Nach dem unverwerflichen Zeugnis des Kodinos de aedif. CP p. 80 Bonn. und des Anon. Banduris p. 24 ist die Kirche von Hodigi erst unter Michael III dem Trunkenbold (842—867) aus einer Kapelle eines Blindenasyls erbaut. Später hat man die Gründung in die Zeit Pulcherias zurückdatiert. Die Stelle bei Theodorus Lector I 5 p. 564 Valesius-Reading über den Bau der drei großen Marienkirchen unter Pulcheria (s. Christusbilder 269**) unterliegt stark dem Verdacht, erst später, freilich vor Nikephoros Kallistos, eingefügt zu sein (s. Christusbilder 271**) — gegen Du Cange, Constantinopolis christiana l. IV p. 81 (reichste Materialsammlung) und Banduri, Imperium orientale 24. 600. Nach Nikeph. Kall. XV 14 hätte bereits Pulcheria angeordnet, daß jeden Dienstag eine *παννυχὶς καὶ λιτή* in Hodigi zu Ehren des Lukasbildes, jeden Mittwoch eine solche in Chalkoprati zu Ehren des Gürtels der Gottesmutter stattfinde. Diese Sitte — durch Nikeph. Kall. für das 10. Jahrh. gesichert (unter Voraussetzung von de Boors sehr wahrscheinlicher Hypothese) — läßt sich etwa mit den römischen Stationsfeiern in den einzelnen Titelkirchen vergleichen (s. Funk s. v. Station in Kraus' Real-Encycl. f. christl. Alt., Nilles, Kal. man.² II 61 ff.). Kodinos de offic. XI 5, XII 11 berichtet, daß das Bild der Hodegetria am Donnerstag vor Judica in den Palast gebracht wurde, wo es bis Ostermontag verblieb (Christusbilder 272** A. 2). Hiervon sind die wöchentlichen Prozessionen zu unterscheiden, von denen in unserem Texte die Rede ist. Sie bestanden sicher zur Zeit des lateinischen Kreuzzuges (Antonius v. Novgorod und Innocenz III ep. IX 243 bei Riant, exuviae II 224. 76 f.), sind aber wohl älteren Ursprunges, wenn auch sichere Daten fehlen. Vgl. über Prozessionen in Byzanz Reiske zu Konstantinos Porphyr. de caerim. II p. 11 ed. Bonn.

Prozessionen der Maria Romaia auf eine von der Kaiserin Theodora in Gemeinschaft mit dem Patriarchen Methodios (843—847) erlassene Bestimmung zurück.[1]) Unser Verfasser kennt die Organisation der Romaia-Bruderschaft unter dem Vorsteher (*κορυφαῖος τῶν ἀδελφῶν* 26) und weiß vielerlei von den Wundern des Bildes zu erzählen, was offenbar in nicht allzuferne Zeit zurückreichen soll. Der Verfasser von 𝔅 begnügt sich mit der Erwähnung ungezählter Wunder aller Art in der Form der Praeteritio (sowohl c. 16 Anf. als c. 12 Schl., entsprechend c. 24—33 und 12—18 in ℭ).

ℭ 10 nennt den Hafen, von dem aus Germanos das Bild in See wirft, mit allen Texten von 𝔄 auf Grund der epist. syn. orient. *τὰ Ἀμαντίου* (s. Christusbilder 207** A. 1 und dazu Banduri I 48, 63, Du Cange l. IV p. 116), 𝔅 11 (247**, 16) erklärt diesen Namen für obsolet geworden und fügt als gültigen hinzu *Σιδηρᾶ*, was zu ergänzen ist *πόρτα*, Eisentor, vgl. Theophanes cont. VI 46 p. 462 = Ps. Symeon p. 755. Wir wissen von Bränden in diesem Quartier bei der Thomaskirche des Amantios aus den Jahren 461, 765, 887 und 956. Vielleicht hat einer der letzten beiden zu dem Namenswechsel geführt.

ℭ 11 nennt den Papst Gregor II. kurzweg *Γρηγόριος ὁ Διάλογος*, eine bei den Byzantinern häufige Verwechslung mit Gregor I. (s. Christusbilder 187**). 𝔅 11 (Christusbilder 247**) führt das echt paraphrasierend, doch sichtlich mit Kenntnis der gregorianischen Dialoge, breit aus.

ℭ 22 behauptet kurzerhand, daß man in Konstantinopel das zurückkehrende Bild alsbald als das des Germanos erkannt habe. 𝔅 hat den Kunstfehler in dieser Darstellung empfunden und erzählt nun ausführlich, wie durch Botschaften hin und her die Identität des aufgefischten Bildes mit dem in Rom entschwundenen festgestellt wird.

Alle diese einzelnen Beobachtungen bestätigen das oben behauptete Verhältnis, daß ℭ die Grundlage ist, auf der 𝔅 in durchaus freier Weise aufgebaut hat. Gerade durch den Vergleich charakterisiert sich die eigentümliche Arbeitsweise beider Prediger am schärfsten.

Die Festfeier, für die beide Predigten bestimmt sind, galt offenbar nicht ausschließlich jenem Madonnenbild. Der Verfasser von ℭ deutet in 2 an, daß seine Darstellung der Wunder dieses Bildes zu dem Hauptthema der Festfeier, den Herrlichkeiten der Gottesmutter, hinzukomme. *Ὁ τῆς διηγήσεως λόγος* bezeichnet wohl die vorausgegangene offizielle Festlektion. Wir verstehen dies erst ganz, wenn wir durch 𝔅 16 hören, daß man die besondere Feier des Bildes der Romaia auf das

1) 𝔅[vat] stellt bezeichnenderweise um: Patriarch und Kaiserin (s. S. 181).

Geburtsfest der Madonna, den 8. September, gesetzt habe. Natürlich wurde jene spezielle Feier nur in der Kirche von Chalkoprati, wo das Bild war, und vermutlich nur von der Bruderschaft der Romaia begangen. Die Menäen z. B. wissen nichts von dieser Bedeutung des an Beziehungen schon so reichen 8. Septembers.

Wir begreifen von hier aus 1) Ursprung und Bedeutung unserer Predigt 𝔈: sie entstammt der Feier in Chalkoprati; sie ist der erste Versuch, dem gefeierten Bilde zu einer festen Legende zu verhelfen, wobei natürlich nicht ausgeschlossen ist, daß Ansätze zu einer solchen schon seit längerer Zeit kursierten.

Wir begreifen 2) die ganz auffällige Entlehnung aus der metaphrastischen Bearbeitung des Wunders von Chonae am Anfang unserer Predigt: dies Wunder wird am 6. September gefeiert. Wir haben es hier also nur mit einem Nachklang von dem vorangehenden Festtag zu tun und mögen uns ausmalen, wie der Prediger, am 6. oder 7. September sich für die Feier des 8. präparierend, bei sehr geringer Erfindungsgabe freudig zu der soeben verlesenen Predigt des Metaphrasten griff, um durch Anknüpfung an sie das zu sagende Neue seiner Gemeinde vertraut zu machen.

Nicht minder begreifen wir 3) Ursprung und Bedeutung der Festpredigt 𝔅. Auch sie gehört nach Chalkoprati. Sie ist der wohlgelungene Versuch eines rhetorisch hochbegabten, zugleich feingebildeten und belesenen Mannes, jene gut gemeinte, aber doch mit recht schwachen Mitteln fabrizierte erste Predigt zu ersetzen. Man mochte dieselbe inzwischen öfters wiederholt haben. Daß sie sich nicht so sehr großer Beliebtheit erfreute, zeigt die geringe Überlieferung. Das Thema aber konnte zu schwungvoller Darstellung reizen. So übernahm ein Redner die Umarbeitung und mit Erfolg: das zeigt die weite Verbreitung dieses Textes. Ein späteres Jahrhundert freilich glaubte einen noch besseren Geschmack zu haben: es verzierte das Großartige mit kleinen Schnörkeln: so entstand die Rezension $𝔅^{vat}$.

Schließlich aber begreifen wir auch 4), warum in der Überlieferung alle diese Predigten ihre Stellung am 8. September verloren haben und meist in Sammlungen von Bilderlegenden zum 1. Fastensonntag Unterkunft gefunden haben: losgelöst von dem lokalen Hintergrund, ohne direkte Beziehung auf das verherrlichte Heiligtum, waren sie nichts anderes mehr als einer der zahlreichen Beiträge, die der Verherrlichung des Festes der Orthodoxie dienten.

Von hier aus ist nun auch eine genauere Datierung aller der anonym und darum gewissermaßen zeitlos überlieferten Texte möglich.

Den terminus a quo bezeichnet das Synodalschreiben von 836.

Hiervon hängt die Sammelpredigt (𝔄) ab in ihrer besseren und ihrer minderwertigen Form (DC und MAB). Eine Zwischenform scheint in 𝔆 benutzt, dessen Kombination die Reihenfolge in DC voraussetzt, während der Text im einzelnen mehr mit MAB stimmt.

𝔆 benutzt außer dieser Form von 𝔄 den metaphrastischen Text des Wunders von Chonae. — 𝔆 liegt in einer Handschrift des 11. Jahrhunderts vor, die außer einem Teil der Metaphrastensammlung andere Bilderlegenden in nachmetaphrastischer Rezension (Abgarfestpredigt nach 1032) enthält.

𝔅 benutzt das Synodalschreiben und 𝔆; eine Handschrift gehört vielleicht noch dem 11. Jahrhundert an.

Am Ende des 13. Jahrhunderts ist 𝔅 wieder gründlich umgearbeitet worden. Schon dies beweist, daß 𝔅 nicht aus dem 13. Jahrhundert stammt. Im 12. Jahrhundert liegt die Hagiographie darnieder. Also gehört 𝔅 ins 11. Jahrhundert, 𝔆 demnach in frühes 11. oder an den Schluß des 10. Jahrhunderts.

E. von Dobschütz.

Νικηφόρος Μοσχόπουλος.

Οὗτος ὁ Νικηφόρος, θεῖος ὢν τοῦ γνωστοῦ Μανουὴλ Μοσχοπούλου συνεχῶς ἀπαντᾷ ὡς κύριος διαφόρων ἑλληνικῶν χειρογράφων· ἐξ οὗ φαίνεται ὅτι μεταξὺ τοῦ 13-ου καὶ τοῦ 14-ου αἰῶνος ἦτο κάτοχος μεγάλης βιβλιοθήκης. Τὴν ἐκ Μοσχοπούλων καταγωγὴν τοῦ Νικηφόρου μανθάνομεν ἐκ τοῦ συγχρονίσαντος αὐτῷ ποιητοῦ Μανουὴλ τοῦ Φιλῆ, ὅστις ἀφιέρωσεν αὐτῷ τὸ ἑπόμενον τετράστιχον[1])·

Τὸν Μοσχόπουλον, ᾧπερ ἡ κλῆσις Νίκη,
Νικηφόρον βράβευε καὶ τοῖς πρακτέοις·
τῶν γὰρ λογισμῶν ἡ καθ' ἡμέραν πάλη
ἀπὸ σφυροῦ τὸν ἄνδρα κατήνεγκέ μοι.

Ὁ Max. Treu λαβὼν ὑπ' ὄψει τὸ τετράστιχον τοῦτο καὶ καταστήσας ἐντεῦθεν φανερὰν τὴν μεταξὺ τοῦ Νικηφόρου καὶ τοῦ Μανουὴλ Μοσχοπούλου στενοτάτην συγγένειαν, ἡρμήνευσε καὶ τὸ „ἀνεψιοῦ τοῦ Κρήτης", δι' οὗ ὁ Μανουὴλ ἠγάπα πρὸς καύχησιν νὰ ἐπονομάζῃ ἑαυτὸν ἐν ταῖς ἐπιγραφαῖς τῶν ἰδίων πονημάτων.[2]) Ὁ Μανουὴλ ἐσπούδαζε παρὰ τῷ Πλανούδῃ καί ποτε οὗτος ἔγραψε τῷ θείῳ Νικηφόρῳ ταῦτα· „Ὁ σὸς ἀνεψιὸς φοιτᾷ μὲν προθύμως, διδάσκει δὲ προθυμότερον· διδοὺς γὰρ τὴν αὐτοῦ τὴν ἐμὴν προθυμίαν ἀντιλαμβάνει· καὶ γένοιτ' ἂν αὐτῷ καὶ τοῦτ' ἐλπίζειν εἰκὸς τῆς ἡμῶν ὁμιλίας ὄφελος, οἵ γε οὐ μᾶλλον ἐν μαθήμασιν ἐπιδιδόναι τοὺς μαθητὰς εὐχόμεθα καὶ σπουδάζομεν, ἢ ἐν ἠθῶν κόσμῳ καὶ τῇ ἄλλῃ τῶν ἀρετῶν κτήσει καὶ ἐπιμελείᾳ".[3])

Ὁ χρόνος τῆς εἰς μητροπολίτην Κρήτης χειροτονίας τοῦ Νικηφόρου εἶναι ἄγνωστος· ἦτο ὅμως καὶ αὐτὸς πεπαιδευμένος, κατὰ δὲ τὸν Πλανούδην „σοφὸς τά τε θεῖα καὶ ὅσα ἀνθρώπινα", ἀλλὰ καὶ μετριόφρων· διὸ καὶ ἐπιστέλλων αὐτῷ λέγει· „καλῶς ὑμᾶς ἄρα ἐπὶ τὴν τῆς Ἐκκλησίας τεθῆναι λυχνίαν ηὐδόκησεν ὁ θεός, ὡς τῷ φωτὶ τῆς ὑμῶν ἀτυφίας τοὺς ἄλλους ἡμᾶς καταλαμπομένους κατ' ἴχνος ἰέναι

---

1) Man. Philae carmina, ed. E. Miller, τ. 1, σ. 337.

2) Max. Planudis epistulae, ed. M. Treu, σ. 208—210.

3) Αὐτόθι σ. 24.

σπεύδειν· ἐργάζῃ μὲν γὰρ ἀεὶ καὶ σαυτῷ θησαυρίζεις τὸν ἐκ τῶν ἀρετῶν πλοῦτον, καλὴν δὲ πυλωρὸν ἐφιστᾷς αὐτῷ τὴν ταπείνωσιν, ὡς μὴ λαθόντες, οἷς ἔργον ὑφαιρεῖν τὰ τοιαῦτα, τὸν θησαυρὸν ἐκφορήσωσιν." [1])

Ἔτει 1296-*ῳ προσεβλήθησαν οἱ ἐν τῷ Γαλατᾷ Κπόλεως Γενουήνσιοι ὑπὸ* 75 *βενετικῶν πλοίων, εὑρισκομένων τότε ὑπὸ τὴν διοίκησιν τοῦ ναυάρχου Μοροζίνη· ἐπειδὴ δὲ ταῦτα προσέβαλον καὶ οἰκίας καὶ ἕτερα καθιδρύματα τῶν ἐν Κπόλει ὑπηκόων τοῦ ῥωμαϊκοῦ κράτους, ὁ αὐτοκράτωρ Ἀνδρόνικος* 2-*ος ὁ Παλαιολόγος θεωρήσας ἐκ τούτου ἑαυτὸν προσβεβλημένον ἀπέστειλεν εἰς Βενετίαν τότε πρεσβείαν, ἵνα ἐλέγξῃ τοὺς ἐκεῖ ὡς παραβάτας τῶν μεταξὺ τῆς Ῥωμαϊκῆς καὶ τῆς Ἑνετικῆς κυβερνήσεως συνθηκῶν· „ὅμως δ' ἐξ αὐτῆς", λέγει ὁ Παχυμέρης, „πρεσβείαν μὲν στέλλει πρὸς τὴν ἐκείνων συναγωγήν, αὐτῶν γε* (= *τῶν Βενετῶν) λαβόντων ἐπὶ τῶν ἰδίων νεῶν τὸν εἰς πρεσβευτὴν ταχθέντα· ὁ δ' ἦν ὁ Κρήτης Νικηφόρος, ἀνὴρ γεραρὸς καὶ τίμιος καὶ διὰ πολλὰ μὲν προκριθεὶς εἰς τοῦτο, πλέον δὲ καὶ ὅτι ὡς οἰκεῖον δῆθεν ἀρχιερέα ἔμελλον βλέπειν Βενετικοί· Κρήτη γὰρ ὑπὸ τούτοις ἦν, ἧς ἐκεῖνος ἀρχιερεὺς ἐπικεκήρυκτο, εἰ καὶ πόρρω διῆγε ταύτης διὰ τὴν τῶν Ἰταλῶν ἐπικράτειαν".* [2]) *Τὸ ἀποτέλεσμα τῆς ἐν Βενετίᾳ πρεσβείας τοῦ Νικηφόρου εἶναι εἰς ἡμᾶς ἄγνωστον.*

Ὁ Νικηφόρος μηνὶ Ἰουλίῳ τοῦ 1303-*ου ἔτους εὑρίσκετο ἐν Κωνσταντινουπόλει, ἔνθα καὶ ἀνεμίχθη εἰς τὴν ὑπόθεσιν τῆς ἀπὸ τοῦ οἰκουμενικοῦ θρόνου παραιτήσεως τοῦ τότε πατριάρχου Ἰωάννου τοῦ* 12-*ου· ἐφησυχάζοντος δηλαδὴ τούτου ἐν τῇ μονῇ τῆς Παμμακαρίστου, ἡ σύνοδος καὶ ὁ αὐτοκράτωρ ἀπέστειλαν πρὸς αὐτὸν τὸν Ἀλεξανδρείας πατριάρχην καὶ τὸν Κρήτης Νικηφόρον, ἵνα διερωτήσωσι τὰ „περὶ τῆς παραιτήσεως καὶ τοῦ λόγου ὡς ἐκ συνόδου πάσης καὶ βασιλέως".* [3]) *Τοῦ καιροῦ δὲ προβαίνοντος, διῃρέθησαν οἱ ἐν Κωνσταντινουπόλει ἀρχιερεῖς εἰς δύο μερίδας, ἡ δὲ ὑπὲρ τοῦ Ἰωάννου ἐδοκίμαζε τὴν γνώμην αὐτοῦ, ἂν δηλαδὴ ἐπεθύμει νὰ ἐπανέλθῃ εἰς τὸν πατριαρχικὸν θρόνον. Τέλος ὁ αὐτοκράτωρ ἐπιθυμῶν νὰ κοπάσῃ τὰ μεταξὺ τῶν ἀρχιερέων ἐξαφθέντα πάθη μετέβη αὐτοπροσώπως εἰς τὸν πατριάρχην Ἰωάννην, οὗ τὸ ὄνομα ὡς κανονικοῦ ἀρχιεπισκόπου Κπόλεως ἐξηκολούθει νὰ μνημονεύηται καὶ ἐν τῇ Μεγάλῃ Ἐκκλησίᾳ καὶ ἐν πολλαῖς μοναῖς. Παρὰ τῷ Ἰωάννῃ εὗρεν ὁ αὐτοκράτωρ σὺν ἄλλοις δυσὶν ἀρχιερεῦσι καὶ τὸν Κρήτης Νικηφόρον· ἀλλ' ἐπειδὴ οὐδ' ἡ τοιαύτη ἐπίσκεψις ἔκαμψε τὸν Ἰωάννην, ὁ αὐτοκράτωρ ἀπῆλθεν ὠργισμένος ὢν κατ' αὐτοῦ καὶ τῶν σὺν αὐτῷ τριῶν ἀρχιερέων, ὡς εἰκὸς δὲ*

1) Maximi Planudis epistulae, *σ.* 33—34.

2) *Παχυμέρη τ.* 2, *σ.* 241 Bonn. *Πρβλ.* Heyd, Histoire du commerce du Levant au moyen-âge, Leipzig 1885, *τ.* 1, *σ.* 445—446.

3) *Παχυμέρη τ.* 2, *σ.* 349.

καὶ κατὰ τοῦ Νικηφόρου.[1]) Ἡ βασιλικὴ αὕτη ἐπίσκεψις γενομένη, καθὰ φαίνεται, μηνὶ φεβρουαρίῳ τοῦ 1304-ου ἔτους, ἔδωκεν ἀφορμὴν εἰς τὸν Νικηφόρον ὅπως διαδώσῃ, ὅτι ἐπιθυμεῖ νὰ ἀπέλθῃ ἐκ Κωνσταντινουπόλεως, καὶ τοῦτο διὰ νὰ μαλακώσῃ τοῦ βασιλέως τὴν ὀργήν, ἥτις ἠδύνατο νὰ προξενήσῃ αὐτῷ δυσαρέστους διωγμούς· ἀλλ' ὁ τοῦ Ἰωάννου ἀντίπαλος, ὁ νέος πατριάρχης Ἀθανάσιος, ὁρμηθεὶς ἐκ τῆς διαδόσεως ἀπηλλάγη ἀμέσως τῆς δυσαρέστου αὐτῷ παρουσίας τοῦ Νικηφόρου ἐν Κπόλει διὰ γράμματος ἀπολύσεως, ὅπερ νῦν τὸ πρῶτον ἐκδιδόμενον ἔχει κατὰ λέξιν οὕτω[2])·

Γράμμα πρὸς τὸν ἱερώτατον μητροπολίτην Κρήτης, θελήσαντα ἀπελθεῖν εἰς τὴν λαχοῦσαν αὐτῷ ἐκκλησίαν, εὐχαριστῶν καὶ ἀποδεξάμενον.

„Ἱερώτατε μητροπολῖτα Κρήτης καὶ ὑπέρτιμε, ἐν ἁγίῳ πνεύματι ἀγαπητὲ ἀδελφὲ καὶ συλλειτουργὲ τῆς ἡμῶν μετριότητος, χάρις εἴη καὶ εἰρήνη παρὰ Θεοῦ τῇ σῇ ἱερότητι. Τὸ φθάσαν ἐνηχηθῆναι καὶ ἡμετέραις ἐν ἀκοαῖς τῆς σῆς ἱερότητος βούλευμα καὶ λίαν ἀνδρείας μοι κατεφάνη ψυχῆς καὶ ἄνω βλεπούσης τὸ ὅλον καὶ ποιμένος ἀληθινοῦ, καὶ ἀγώνισμα νικηφόρον τῇ κλήσει κατάλληλον, οὐ δήπου μισθίου καὶ λυμεῶνος καὶ χρωμένου φυγῇ οὐ μόνον εἰ λύκον θεάσοιτο, ἀλλὰ καὶ ἀλώπεκα, κἀκεῖθεν πολλὴν περιποιουμένου ζημίαν τῷ ἀρχιποίμενι, τῇ δέ γε οἰκείᾳ ψυχῇ ἀδιεξίτητον εἴσπραξιν· τί γὰρ μὴ καὶ τὸν ἰδιώτην ἕλκειν ἐκεῖνος ἠσπάσατο δρόμον καὶ βίον, εἰ ἑαυτὸν οὐ τὰ πρόβατα βόσκειν, ὑπὲρ ὧν Θεὸς τὸ οἰκεῖον ἐξέχεεν αἷμα, κατενόει ἡττώμενον; πῶς δὲ καὶ μὴ ἔλαβε κατὰ νοῦν τὰ τοῦ τιθεμένου ἐπάρατον τὸν ἀμελῶς ποιοῦντα ἔργον Κυρίου, εἰ καὶ τῇ κλήσει ποιεῖν σχηματίζεται, ἐγκείμενα τῇ καρδίᾳ, ὡς ἔοικεν, ἔχων καὶ αὐτὸς τὰ τοῦ ἄφρονος; Ἐπεὶ μηδὲ ἔθεντο τὸν θεὸν οἱ δρᾶν τοιαῦτα τολμῶντες ἐνώπιον, ὧν ῥυσθείημεν τῆς μερίδος καὶ μετὰ τῶν πιστῶν οἰκονόμων ταχθείημεν καὶ τοῦ δέοντος τῇ ἀποπληρώσει τῷ ἀρχιποίμενι παραστῆναι ἀξιωθείημεν, τιθέναι καὶ τὴν ψυχὴν ὑπὲρ τῶν προβάτων ὁμοῦ καὶ δείξαντος καὶ θεσπίσαντος[3])· ὃ καὶ προσῆκον ποιμένι παντὶ εἴπερ ποτὲ σήμερον, ὅτι μὴ λύκοι μόνον βαρεῖς ἐξ ἀθέων ἢ καὶ αἱρέσεων οἱ τῇ ποίμνῃ ἐπεισπεσόντες, ἀλλὰ καὶ ἐξ αὐτῶν ἡμῶν (ὅ φησι Παῦλος ὁ μέγας) ἄνδρες ὁμοῦ καὶ γυναῖκες ἀποσπᾶν τοὺς Χριστοῦ τοῦ Χριστοῦ οὐ δεδίασιν.[4]) Ἔνθεν τὸ μὴ ἐπαγρυπνεῖν ποιμένι παντὶ ἀληθεῖ οὐκ ἀκίνδυνον καὶ μὴ περι-

1) Παχυμέρη τ. 2, σ. 375—377.

2) Ἐκ χειρογράφου νομοκάνονος τοῦ 14-ου αἰῶνος, εὑρισκομένου ἐν τῇ πατριαρχικῇ βιβλιοθήκῃ τοῦ Καΐρου ὑπὸ παλαιὸν ἀριθμὸν 911. Τὸ γράμμα κεῖται μεταξὺ τῶν φύλλων 159—160.

3) δείξαντος καὶ θεσπίσαντος = δείξαντι καὶ θεσπίσαντι (πρβλ. Ἰωάν. ι', 11).

4) Πρβλ. Πράξ. κ', 29, 30.

εσκεμμένως καὶ μόνον ζητεῖν τὸ πλανώμενον, ἀλλὰ μᾶλλον καὶ ὑπὲρ τῶν σωζομένων ἀγωνιᾶν, τῇ πολλῇ σκοτομήνῃ δεδιττομένους[1]), ἢ τῇ δικαίᾳ παραχωρήσει καὶ κρίσει ἐπηνέχθη ἡμῖν, ἅτε μὴ ἀναστρεφομένων ἀξίως ἡμῶν τοῦ καλέσαντος, ἀλλ' (ὢ τῆς ζημίας) ὀπίσω τῶν θελημάτων ἡμῶν τῶν ἐμπαθῶν καὶ καρδιακῶν, ἐξ ὧν διεσπάρθαι τὸ ἅγιον ἔθνος κατὰ πεδίου καὶ ὄρους παντὸς ἐξεγένετο. Διὰ ταῦτα τὸ ἐμπνευσθὲν τῇ σῇ ἱερότητι ὄφλημα ἐκπληρῶσαι καὶ θεάρεστον βούλευμα ὅσῳ ταχύτερον πληρωθῇ, συμβήσεται καὶ ἐπικερδέστερον, καὶ τοῦτο παντὶ τῷ ὀνομασθέντι ποιμένι καὶ μὴ ψευδομένῳ τὴν κλῆσιν μὴ πληροῦν οὐκ ἀκίνδυνον. Ἐπεὶ καὶ εἰ ἕκαστον τὴν λαχοῦσαν ἐξεγένετο διατρίβειν καὶ πρότριτα, πολλὰ τῶν ἐπιζημίων καὶ ἐφαμάρτων τῷ χριστωνύμῳ λαῷ τῇ πείρᾳ οὐκ ἐγινώσκοντο, ὅτι μηδὲ ἀπέοικε τὸ ποίμνην ποιμένος ὁρᾶσθαι ἐκτός, ὁδηγοῦ στερεῖσθαι τυφλόν· καὶ προβάτων ἐπίδοσις καὶ ἀσφάλεια ἐπιστασία ποιμένων ἀληθινῶν, οὗτοι γε μόνον τὸ γάλα κατεσθιόντων καὶ περιβαλλομένων τὰ ἔρια καὶ βόσκειν τεχναζομένων πάσῃ δυνάμει καὶ μηχανῇ ἑαυτούς, οὐ τὰ πρόβατα· ὃ καὶ ἀπείη τῆς ἡμετέρας αὐλῆς καὶ Χριστοῦ καὶ πληθυνθείη ἅπαν ἔνθεον ἐν αὐτῇ. Εἰ γὰρ λόγου τῆς σῆς ἱερότητος μόνου, ἀρχιερεῖ κεχρεωστημένου, εἰσδύντος πολλῶν ἀκοὰς ἐπαινετὸν ἐξεφάνη τὸ γενναίως ἀνασωθῆναι τῇ ποίμνῃ καὶ συντηρεῖν τὰ οἰκεῖα, ἔστιν οὗ καὶ ἀλλότρια προσλαμβάνοντος καὶ εἴ που καὶ πλανηθὲν ἀνιχνεύειν ὡς δυνατὸν καὶ τὸ εὑρισκόμενον εὐτόνως ἐπωμιζόμενον πρὸς τὰς ἐπαύλεις τῆς Ἐκκλησίας Χριστοῦ ἐπανάγειν καὶ τοῖς ἀπλανέσιν αὐτὸ ἀποκαθιστᾶν πόσον ὀφθείη κεχαρισμένον καὶ Θεῷ καὶ τοῖς τοῦ Θεοῦ; Διὰ τοῦτο καὶ σοῦ βουληθέντος τὸ πρεπωδέστατον, παντὶ ἐπῃνέθη ἐχέφρονι, καὶ τῷ ἁγίῳ μου αὐτοκράτορι πρώτως· καὶ οὐ μόνον προσαπεδέχθη, ἀλλὰ καὶ λόγοι κεκίνηνται παρ' αὐτοῦ μεγαλοφυεῖς, δραξαμένου τῆς Ἐκκλησίας ἐπικερδοῦς ἀφορμῆς· οἷος ἐκεῖνος τῷ ῥητορεύειν πολὺς τῇ χάριτι, ἡνίκα καὶ συμφερόντως ὑπὲρ τῆς Ἐκκλησίας ὁ λόγος τεθῇ, οὐ μόνον τῷ μελιχρῷ καὶ τῇ εὐροίᾳ τοῦ λόγου, ἀλλ' ἔστιν οὗ καὶ τῷ γλαφυρῷ ἀπαράμιλλος. Καὶ τοσοῦτον αὐτῷ κατεφάνη, ὡς ἔφην, ἁρμοζόντως τὸ βούλευμα, ὡς καὶ γράμμα συνοδικὸν διακρῖναι προβῆναι, καὶ σὺν τούτῳ καὶ πρόσταγμα, τῆς σῆς ἱερότητος προνοούμενα, ὡς ἂν ἐκ τῆς ὑποκειμένης τῇ μητροπόλει Μονεμβασίας ἐπισκοπῆς[2]) χρυσίνους διακοσίους ἑκάστῳ ἐνιαυτῷ τῇ σῇ προσφέρεσθαι ἱερότητι, ὑποχρέους κἂν τούτῳ ποιοῦντος ἡμᾶς τοῦ μὴ μόνον ὡς ἄνακτα σταυροφόρον μεγαλύνειν καὶ ὑπερεύχεσθαι τοὺς τῆς Ἐκκλησίας, ἀλλὰ καὶ τῷ ποικίλῳ τῶν οἰκονομιῶν καὶ εὐεργεσιῶν, ὧν ἑκάστοτε προνοεῖται. Ἐντεῦθεν διαναστὰς ἐν ζήλῳ ἐπαινετῷ καὶ ὁ

---

1) δεδιττομένους = δεδιττομένων?
2) Νοεῖται ἡ τῆς Λακεδαιμονίας ἐπισκοπή.

ἱερώτατος Σάρδεων καθεκτὸς οὐδαμῶς κεχρημάτικε τοῦ βουλεύματος, εὐτόνως δραμεῖν ἐπ' ἀναζητήσει τῆς ποίμνης καὶ τῶν οἰκείων προβάτων, ὅσα ἐν μέσῳ κινδυνώδη καὶ σκῶλα καὶ γῆρας καὶ τοῦ καινοῦ τὸ ἀλλόκοτον ὑπέρτερος τούτων ἁπάντων τῇ προθυμίᾳ φανείς· ὃν καὶ ὁ ἅγιος αὐτοκράτωρ μου κρίνας ἐπαινετὸν καὶ πρὸς τὰ σωτήρια καὶ ὀφείλοντα διεγείρας αὐτόν, καὶ ἐπιμελείας ἁρμοδίας καὶ ἀσφαλοῦς προενοήσατο ἄριστα. Τίς δὲ καὶ ἡ ἐπιμέλεια; ἣν κατ' ἐπίδοσιν ἕως ἄρτι ἐπιδόσεως λόγῳ κατεῖχεν ἡ σὴ ἱερότης Μεθύμνων[1]) *μητρόπολιν, συνοδικῶς αὐτῷ καὶ βασιλικῶς δοθῆναι καὶ συνεβούλευσε καὶ πεπλήρωκε, τοῦτο μὲν εἰς ἀσφάλειαν καὶ κυβέρνησιν τοῦ ἀρχιερέως, τοῦτο δὲ καὶ τὴν τοῦ ὑποκειμένου τῇ μητροπόλει λαοῦ καιρικὴν καὶ σωτήριον διεξαγωγήν, καὶ δὴ ἁρμοδίως τῷ τῆς ποίμνης πλησιασμῷ τῆς αὐτοῦ ὑγιάζειν εὐκόλως τὰ ψωριῶντα καὶ κρατύνειν τὰ ὑγιαίνοντα καὶ πρὸς ἀγαθοεργίαν διανιστᾶν καὶ ἀμφότερα, ἐπάρατον ποιουμένης τῆς θείας Γραφῆς εἴ τις τῶν ὀνομαζομένων ποιμένων τῶν ῥηθέντων μέχρις αἵματος μὴ ἐξέχηται· ἕως (ὡς καὶ πεποίθαμεν εἰς Θεὸν τὰ ἡμέτερα βλέψαντα ἵλεων) τῇ ποίμνῃ τῇ ἑαυτοῦ ἕκαστος*[2]) *ἀποκαταστὰς εἰρηναίαν γαλήνην καὶ σωτηρίαν Θεὸν χορηγεῖν δυσωπεῖν ἐξ ἔργων οἰκείων θεοπειθῶν καὶ ὀρθοδόξοις πρεπούσης ἀναστροφῆς τοῦ ποιμνίου, τηρήσει τῶν θείων θεσμῶν ἡμῶν ἀνακαλουμένων ἃ τῇ ἀθέσμῳ ζωῇ δικαίως ἀπεβαλόμεθα θερμαῖς εἰς τοῦτο πρεσβείαις τῆς δεσποίνης καὶ θεομήτορος."*

Ἀπὸ τῆς ἀπολύσεως τοῦ γράμματος τούτου ὁ Νικηφόρος ἀπαντᾷ ὡς Κρήτης μητροπολίτης καὶ πρόεδρος Λακεδαιμονίας.

Τῷ 1309/1310 *ἔτει φαίνεται διατρίβων ἐν τῷ Μιστρᾷ τῆς Λακεδαιμονίας, ὅπου ἦτον ἴσως ἐγκατεστημένος ὁ ἀδελφὸς αὐτοῦ Ἀαρών. Ἐνταῦθα δὲ σὺν τῷ ἀδελφῷ τούτῳ ἀνεκαίνισε τὸν τοῦ ἁγίου Δημητρίου καθεδρικὸν ναόν, ὡς μαρτυροῦσιν αἱ ἐπὶ τῶν τοίχων αὐτοῦ σῳζόμεναι μέχρι σήμερον ἐπιγραφαί· εἶναι δὲ αὗται δύο καὶ ἡ μὲν λέγει ταῦτα· „Τόνδε δόμον πόδεσι, φίλος, ἐμβεβαὼς ἀγανοῖσι | μνώεο Νικηφόροιο δομήτορος ἀρχιερῆος"· ἡ δ' ἑτέρα ἐπιγραφὴ ἔχει οὕτω·*

Τὸν θεῖον οἶκον τόνδε καινουργεῖ πόθῳ
Κρήτης πρόεδρος εὐτελὴς Νικηφόρος,
ἔχων ἀδελφὸν Ἀαρὼν συνεργάτην,
σκηπτροκρατοῦντος Αὐσόνων Ἀνδρονίκου
Παλαιολόγου σὺν Μιχαὴλ υἱεῖ.
Οἱ παριόντες τοιγαροῦν τούτοις λύσιν
εὔξασθε πολλῶν πταισμάτων πολυπλόκων

1) *Μεθύμνων = Μεθύμνης.*
2) *Ἐν τῷ κώδ. ἑκάστου.*

σύν τε προβάτοις δεξιοῖς στῆναι τότε,
ὅτε κρινεῖ σύμπασαν ὁ κριτὴς κτίσιν.
Ἔτει ͵ςωιη΄.[1])

Δύο δὲ σημειώσεις τοῦ Νικηφόρου παρουσιάζουσιν αὐτὸν τοῦτον διατρίβοντα αὐτόθι καὶ κατόπιν. Ἡ πρώτη τούτων εὑρίσκεται ἐπί τινος στύλου τοῦ αὐτοῦ ναοῦ τοῦ ἁγίου Δημητρίου καὶ κατὰ λέξιν ἔχει οὕτως· “ Ἐγὼ ὁ ταπεινὸς μητροπολίτης Κρήτης καὶ πρόεδρος Λακεδαιμονίας Νικηφόρος ᾠκοδόμησα τόνδε τὸν ναὸν εἰς δόξαν Θεοῦ καὶ τοῦ ἁγίου μεγαλομάρτυρος Δημητρίου· ἀνήγειρα δὲ καὶ ἐκ βάθρων αὐτῶν μυλῶνας ε΄ εἰς τὴν Μαγοῦλαν, καὶ ἐφύτευσα καὶ ἐλαιῶνας καὶ περιβόλιον ἐν αὐτῇ, καὶ εἰς τὴν Λεύκην ἀμπελῶνας ἐμφυτευτικῶς· ἠγόρασα δὲ καὶ τὰ σύνεγγυς τῆς ἐκκλησίας ὀσπήτια τοῦ χαρτοφύλακος Εὐγενίου. Ὁ οὖν εἰς ἔπειτα βουληθεὶς ἀπὸ τούτων ἐπιδοῦναί τινι λόγῳ κληρικάτου ἢ ἀνακαμπτικῶς, ἢ ἄλλῳ τρόπῳ τινὶ ἀποσπάσαι τῆς ἐκκλησίας, ἵνα ἔχοι τὰς ἀρὰς τῶν τιη΄ θεοφόρων πατέρων τῶν ἐν Νικαίᾳ καὶ ἐμοῦ τοῦ ἁμαρτωλοῦ. Ἔτους ͵ςωκ΄ (= 1311—1312) ἰνδικτιῶνος ι΄.“[2]) Ἡ ἑτέρα τοῦ Νικηφόρου σημείωσις εὑρίσκεται ἐντὸς μεμβρανίνου τετραευαγγελίου, ὅπερ ὑπάρχει σήμερον ἐν Μόσχᾳ, ἐν τῇ ἐκεῖ συνοδικῇ βιβλιοθήκῃ· καὶ λέγει ταῦτα· „Ἀφιερώθη τὸ παρὸν Εὐαγγέλιον τῇ μονῇ τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου τοῦ Βροντοχίου[3]) παρ' ἐμοῦ τοῦ ταπεινοῦ μητροπολίτου Κρήτης καὶ προέδρου Λακεδαιμονίας Νικηφόρου, ψυχικῆς μου σωτηρίας ἕνεκα· εἴ τις δὲ ἀφέλοιτο ταύτης αὐτὸ ὅτῳ δήποτε τρόπῳ, ἢ τὰ παρόντα μου ἐκκόψει ἢ ἀπαλείψει γράμματα, ἵνα ἔχῃ τὰς ἀρὰς τῶν τιη΄ θεοφόρων πατέρων τῶν ἐν Νικαίᾳ καὶ ἐμοῦ τοῦ ἁμαρτωλοῦ. Ἔτους ͵ςωκ΄“ (= 1311—1312).[4])

Ἡ ἐν Λακεδαιμονίᾳ προεδρία τοῦ Νικηφόρου εἶναι γνωστὴ καὶ τῷ ἀνωνύμῳ συντάκτῃ τοῦ χρονικοῦ τῆς Μονεμβασίας καὶ τῷ (ἔτει 1750-ῷ) γενομένῳ Λακεδαιμονίας μητροπολίτῃ Ἀνανίᾳ, ὅστις ἔλαβε τὴν πρόνοιαν νὰ μελετήσῃ τὰς ἐν τῷ ναῷ τοῦ ἁγίου Δημητρίου ἐπιγραφὰς τοῦ Νικηφόρου.[5]) Τὸ χρονικὸν τῆς Μονεμβασίας διηγεῖται ταῦτα· „Μετὰ δὲ ταῦτα προεδρεύσαντος τῆς μητροπόλεως (Λακεδαιμονίας) τοῦ πανιερωτάτου μητροπολίτου Κρήτης ἐχειροτόνησε καὶ αὐτὸς εἰς τὸ

1) G. Millet ἐν τῷ Bulletin de correspondance hellénique, 1899, τ. 23, σ. 122. Κ. Ζησίου Σύμμικτα, Ἀθήνησιν 1892, σ. 21—22.

2) G. Millet ἔνθ. ἀνωτ. σ. 122—123. Κ. Ζησίου Σύμμικτα, σ. 24—25.

3) Περὶ τῆς μονῆς ταύτης ὅρα Κ. Ζησίου Σύμμικτα, σ. 41—43.

4) D. Pauli epistolae ad Thessal. et ad Timotheum, ἐκδ. Matthaei, σ. 251. Παράβαλε ἀρχιμ. Βλαδιμίρου Συστηματ. περιγραφὴν τῶν χειρογράφων τῆς ἐν Μόσχᾳ Συνοδικῆς Βιβλιοθήκης, Μόσχα 1894, τ. 1, σ. 12.

5) Buchon, Recherches historiques sur la principauté française de Morée, Paris 1845, τ. 2, σ. LXXVII κἑ.

᾿Αμύκλιν τὸν Καψοβάδην καὶ μετὰ τὴν τελευτὴν αὐτοῦ τὸν Εὐάρεστον — — — ᾿Ερωτηθεὶς καὶ ᾿Αθανάσιος ἱερεὺς ὁ Κοντοκότζης, κληρικὸς Λακεδαιμονίας γηραιὸς πάνυ, ἐξεῖπεν ὅτι ᾿Εγὼ ἐδούλευον τὸν ᾿Εζεροῦ ἐπίσκοπον κῦρ Βασίλειον ἐπὶ τῇ προεδρείᾳ ⟨τοῦ⟩ Κρήτης. Τότε δὲ ἦν καὶ ὁ μητροπολίτης Μονεμβασίας κῦρ Νικόλαος, ὅστις ἠθέλησεν ἐπὶ ταῖς ὑπ' αὐτὸν ἁγιωτάταις ἐπισκοπαῖς Ἕλους καὶ Μαΐνης χειροτονῆσαι ἐπισκόπους. Προσκαλεσάμενος οὖν καὶ τὸν Κρήτης πρόεδρον Λακεδαιμονίας ἐπὶ τῇ τούτων χειροτονίᾳ, ἐγένετο δὲ φιλονεικία μέσον αὐτῶν, ὡς ἀντιποιουμένου τοῦ Μονεμβασίας τὴν ἁγιωτάτην ἐπισκοπὴν ᾿Αμυκλίου, ἅτε καὶ τῆς τῶν Παλαιῶν Πατρῶν μητροπόλεως ἐγκρατὴς ὤν. ᾿Επὶ γοῦν ταῖς φιλονεικίαις ταῦτα ἀνεφάνη ἀπὸ πολλῶν μαρτυριῶν ὅτι ⟨τῇ⟩ Λακεδαιμονίας ὑπόκειται· διὸ καὶ τὴν νικῶσαν ὁ Κρήτης ἀπέλαβε."[1])

῾Η διήγησις αὕτη εἶναι ἀχρονολόγητος· ἀλλὰ τὰ ἐν αὐτῇ συνέβησαν ἀναμφιβόλως μεταξὺ τῶν ἐτῶν 1312—1315, διότι τὸν Νικηφόρον πρὸ τοῦ ἀπριλίου τοῦ 1316 διεδέχθη ἐν τῇ προεδρίᾳ Λακεδαιμονίας ὁ τότε Παλαιῶν Πατρῶν μητροπολίτης· αὐτὸς δὲ ὁ Νικηφόρος ἐν τῷ αὐτῷ μηνὶ εὑρίσκετο ἐν Κωνσταντινουπόλει, ὅτε καὶ προσεκλήθη εἰς συνεδρίαν τῆς πατριαρχικῆς συνόδου ἵνα διαφωτίσῃ ὑπόθεσιν περί τινος εἰκόνος ἀνηκούσης μοναχῇ τινι Λακεδαιμονίᾳ καὶ τῷ παρ' αὐτῆς ἀνεγερθέντι ναῷ τῆς ῾Οδηγητρίας.[2])

Τέλος ὁ Νικηφόρος ἔζη ἔκτοτε ἐν Κπόλει ἁπλῶς ὡς πρώην μητροπολίτης Κρήτης. Τῷ αὐτῷ δὲ 1316 ἔτει εὑρισκόμενος ἐνταῦθα ἀπέστειλεν εἰς τὴν ἐγγὺς τοῦ ᾿Ιορδάνου ποταμοῦ μονὴν τοῦ Προδρόμου δύο μεμβρανίνους κώδικας μηναίων ᾀσματικῶν, οἵτινες ὑπάρχοντες σήμερον ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τοῦ πατριαρχείου τῆς ῾Ιερουσαλήμ, ἐν τῇ συλλογῇ κωδίκων τῆς λαύρας τοῦ ὁσίου Σάβα (ἀριθ. 41 καὶ 207), φέρουσι τὴν ἑξῆς αὐτόγραφον τοῦ Νικηφόρου σημείωσιν· „Τὸ παρὸν ἑξαμηναῖον ἀφιερώθη παρ' ἐμοῦ τοῦ χρηματίσαντος Κρήτης Νικηφόρου τῇ σεβασμίᾳ μονῇ τοῦ τιμίου ἐνδόξου προφήτου Προδρόμου τοῦ ἐν τῷ ᾿Ιορδάνῃ ψυχικῆς ἕνεκα σωτηρίας· εἴ τις δὲ βουληθῇ ἀποσπάσαι ταύτην τὴν βίβλον τῆς τοιαύτης μονῆς ἐν οἱῳδήποτε τρόπῳ, ἢ ἀλλάξαι ἢ τὰ παρόντα ἀπαλεῖψαι γράμματα, ἵνα ἔχῃ τὰς ἀρὰς τῶν τριακοσίων δέκα καὶ ὀκτὼ θεοφόρων πατέρων τῶν ἐν Νικαίᾳ καὶ ἐμοῦ τοῦ ἁμαρτωλοῦ. ᾿Οφείλουσι δὲ καὶ οἱ ἀσκούμενοι ἐκεῖσε μοναχοὶ μνημονεύειν μου ἐν ταῖς ἁγίαις ἱεροτελεστίαις. Μηνὶ ἰουλίῳ ἰνδ. ιδ', ἔτους ͵ςωιδ'" (= 1316).[3])

1) Σ. Π. Λάμπρου ῾Ιστορικὰ μελετήματα, ᾿Εν ᾿Αθήναις 1884, σ. 104—106. A. Pasini, Codices manuscripti bibl. regii Taurinensis Athenaei, τ. 1, σ. 418.

2) Acta et diplomata graeca medii aevi, τ. 1, σ. 52—53.

3) ᾿Α. Π.-Κεραμέως ῾Ιεροσολυμ. βιβλιοθήκη, τ. 2, σ. 84—85 καὶ 316—320.

Τῷ 1317 *ἔγραψεν ὁ Νικηφόρος ἰδίᾳ χειρὶ Εὐαγγέλιον μεμβράνινον, οὗτινος ἓν φύλλον εὑρὼν ἠγόρασεν ἐν Θεσσαλονίκῃ ὁ κ. Πέτρος Παπαγεωργίου. Ἐν τῷ φύλλῳ τούτῳ ὁ Νικηφόρος ἐσημείωσε τὸ „Ἐγράφη ἐν Κωνσταντινουπόλει μηνὶ Αὐγούστῳ τοῦ ἑξακισχιλιοστοῦ ὀκτακοσιοστοῦ εἰκοστοῦ πέμπτου ἔτους ἰνδικτιῶνι ιε'*“ (= 1317)· *μετὰ δὲ τοῦτο ἔγραψε τοὺς ἑξῆς στίχους·*

Ὦ κτίστα πάντων ἀγγελικῶν ταγμάτων
καὶ δημιουργὲ κτίσεως δρωμένης
στοιχειακῶς τέτραχα τῆς κιρναμένης
καὶ μυριαχῶς εἴδεσι σκιδναμένης
τῷ τοὺς λόγους σοὺς ἐκ πόθου γεγραφότι
εὐαγγελισταῖς τέτρασι τεθειμένους
Κρήτης προέδρῳ τάλανι Νικηφόρῳ
δοίης τετρακτὺν ἀρετῶν κεκτημένῳ
σοῦ τετραμόρφου δεξιᾷ στῆναι θρόνου,
ὅτε κρινεῖς σύμπασαν ὡς κριτὴς κτίσιν.[1])

Ἔζη ὁ Νικηφόρος ἔτι τῷ 1322, *ὅτε πάλιν ἀπέστειλεν εἰς τὴν ἐγγὺς τοῦ ποταμοῦ Ἰορδάνου κειμένην τοῦ Προδρόμου μονὴν ἕτερον κώδικα μεμβράνινον, ἐν ᾧ περιέχονται οἱ ὑπὸ Συμεῶνος τοῦ Μεταφράστου γεγραμμένοι βίοι ἁγίων τοῦ μηνὸς Νοεμβρίου· εὑρίσκεται δὲ καὶ οὗτος ἐν Ἱεροσολύμοις (ἀριθ. κωδ. Σάβα* 33). *Ἐν τῷ κώδικι τούτῳ ἔχει γράψει ὁ Νικηφόρος τὸ ἑπόμενον δίστιχον· „Καὶ τήνδε χρυσὸς προσπορίζει τὴν βίβλον | Κρήτης προέδρῳ τάλανι Νικηφόρῳ“. Καὶ τὸ σημείωμα τοῦτο· „Ἐγὼ ὁ χρηματίσας Κρήτης ταπεινὸς Νικηφόρος ἀφιερῶ τὴν παροῦσαν βίβλον τῇ σεβασμίᾳ μονῇ τοῦ τιμίου προφήτου προδρόμου καὶ βαπτιστοῦ Ἰωάννου, τῇ διακειμένῃ ἐν τῇ ἐρήμῳ πλησίον τοῦ Ἰορδάνου, εἰς ἄφεσιν τῶν πολλῶν μου ἁμαρτιῶν. Εἴ τις οὖν βουληθῇ ἀποσπάσαι ταύτην αὐτῆς, ἢ τὰ παρόντα μου ἀφανίσαι γράμματα, ἵνα ἔχῃ τὰς ἀρὰς τῶν ἁγίων τριακοσίων δέκα καὶ ὀκτὼ θεοφόρων πατέρων τῶν ἐν Νικαίᾳ καὶ ἐμοῦ τοῦ ἁμαρτωλοῦ, κἂν ὁποίας ἂν εἴη τύχης καὶ τάξεως, ἢ ἀπαλλάξαι βουληθείη ταύτην. Μηνὶ Ὀκτωβρίῳ ἰνδ. ς', ἔτους ͵ςωλα'*“ (= 1322).[2])

Εἰς δὲ χρόνον ἀπροσδιόριστον ἐδώρησεν Εὐαγγέλιον μεμβράνινον εἰς τὴν Παλαιὰν Φώκαιαν, ὅπερ εὑρίσκεται σήμερον ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τῆς Λαύρας τοῦ ὁσίου Ἀθανασίου τοῦ Ἀθωνίτου (ἀριθ. Α. 116). *Ἐν τῇ ᾤᾳ τοῦ πρώτου αὐτοῦ φύλλου ὁ Νικηφόρος ἔχει γράψει ταῦτα·* „+ *Ἀφιερώθη τὸ παρὸν Εὐαγγέλιον κεκοσμημένον τῇ μονῇ τοῦ κυροῦ*

---

1) *Π. Παπαγεωργίου ἐν τῇ* Byzantinische Zeitschrift, *τ.* 8, *σ.* 672—674.
2) *Ἱεροσολυμ. βιβλιοθήκη, τ.* 2, *σ.* 75.

Ἀθανασίου τοῦ τῆς **Φωκαίας** παρεμοῦ τοῦ ταπεινοῦ μητροπολίτου Κρήτης Νικηφόρου, καὶ εἴ τις βουληθῇ ἀποσπάσαι αὐτὸ ταύτης, ἵνα ἔχῃ τὰς ἀρὰς τῶν τιη' θεοφόρων πατέρων καὶ ἐμοῦ τοῦ ἁμαρτωλοῦ."[1])

Ἐν Πετρουπόλει, 30 Σεπτεμβρίου 1901.

Ἀ. Παπαδόπουλος-Κεραμεύς.

---

1) Ἐκ τοῦ χειρογράφου καταλόγου τῆς ἐν τῇ Μεγίστῃ Λαύρᾳ βιβλιοθήκης.

Διόρθωσις χωρίου ἐν τῷ Βίῳ Ἰωσὴφ ὑμνογράφου.

Ἐκδ. Ἀ. Παπαδοπούλου κεφ. 2, Monumenta ... Photii II σελ. 2, 29: Ἐλεεινὸν τῇ πόλει δυστύχημα συνεκύρησεν· ἥλω γὰρ χερσὶ βαρβάρων καὶ ΠΟΛΛΩ͂Ν ⟨μὲν φονευθέντων⟩, ΠΛΕΙΌΝΩΝ δὲ δοριαλώτων ἀποφανθέντων οὗτος ὁ τίμιος καὶ ἱερὸς Ἰωσὴφ σὺν τοῖς τεκοῦσι καὶ ἀδελφοῖς ἀποδρὰς τῆς ἐκείνων μείζων ἐγεγόνει ἐπικρατείας· ὧν πρὸς τὴν Πέλοπος γῆν ἀναχθέντων Θεῷ τὰ τῆς σωτηρίας ἀνέφερον χαριστήρια.

Ἀνεπληρώσαμεν τὰ ἐκρυέντα „μὲν φονευθέντων". Τὸ ἀνέφερον διορθοῦμεν ἡμεῖς ἀνενδοιάστως ἀνεφέρο(ν)τ ὅ ἐστιν ἀνεφέροντο.

Ἐν Θεσσαλονίκῃ. **Π. Ν. Π.**

Ἀθανασίου τοῦ τῆς **Φωκαίας** *παρεμοῦ τοῦ ταπεινοῦ μητροπολίτου Κρήτης Νικηφόρου, καὶ εἴ τις βουληθῇ ἀποσπάσαι αὐτὸ ταύτης, ἵνα ἔχῃ τὰς ἀρὰς τῶν τιη΄ θεοφόρων πατέρων καὶ ἐμοῦ τοῦ ἁμαρτωλοῦ."*[1])

Ἐν Πετρουπόλει, 30 *Σεπτεμβρίου* 1901.

Ἀ. Παπαδόπουλος-Κεραμεύς.

---

1) *Ἐκ τοῦ χειρογράφου καταλόγου τῆς ἐν τῇ Μεγίστῃ Λαύρᾳ βιβλιοθήκης.*

Διόρθωσις χωρίου ἐν τῷ Βίῳ Ἰωσὴφ ὑμνογράφου.

Ἐκδ. Ἀ. Παπαδοπούλου κεφ. 2, Monumenta ... Photii II *σελ.* 2, 29: *Ἐλεεινὸν τῇ πόλει δυστύχημα συνεκύρησεν· ἥλω γὰρ χερσὶ βαρβάρων καὶ* ΠΟΛΛΩ͂Ν *⟨μὲν φονευθέντων⟩*, ΠΛΕΙΌΝΩΝ *δὲ δοριαλώτων ἀποφανθέντων οὗτος ὁ τίμιος καὶ ἱερὸς Ἰωσὴφ σὺν τοῖς τεκοῦσι καὶ ἀδελφοῖς ἀποδρὰς τῆς ἐκείνων μείζων ἐγεγόνει ἐπικρατείας· ὧν πρὸς τὴν Πέλοπος γῆν ἀναχθέντων Θεῷ τὰ τῆς σωτηρίας ἀνέφερον χαριστήρια.*

Ἀνεπληρώσαμεν τὰ ἐκρυέντα „μὲν φονευθέντων". Τὸ ἀνέφερον διορθοῦμεν ἡμεῖς ἀνενδοιάστως ἀνεφέρον^τ *ὅ ἐστιν ἀνεφέροντο.*

Ἐν Θεσσαλονίκῃ. **Π. Ν. Π.**

Olympiodor und Kedren.

Kedren hat der Rekonstruktion antiker philosophiegeschichtlicher Überlieferung schon einmal einen Dienst geleistet. In seinem Exzerpt aus Hippolytos' *Φιλοσοφούμενα* I 275 ff. Bekk. ist eine Hs benutzt, die die uns zur Verfügung stehenden weit übertrifft, und so konnte Diels, der diese Tatsache Doxogr. graec. p. 156 festgestellt hat, für die Texteskonstitution (ebenda p. 555 ff.) mehrfach Vorteil aus ihm ziehen. Etwas anders liegt die Sache in dem Falle, der uns hier beschäftigen soll. Olympiodor *βίος Πλάτωνος* p. 193 Herm. und Kedren I p. 256 geben in weitgehender Übereinstimmung ein Stück der Platonlegende, das in seinem Kerne aus der Nachahmung der bekannten Erzählung von der Begegnung des Kroisos und des Solon entstanden ist und sich bis ins 1. Jahrhundert vor Chr. zurückverfolgen läßt. Die von Siegfr. Mekler Academ. philos. ind. Hercul. (Berol. 1902) p. XXXI f. mit Wahrscheinlichkeit auf den Epikureer Philodemos zurückgeführte herkulaneische Schrift über die akademische Schule enthält col. X, 12 ff. p. 7 f. Mekl. die Angabe, Dionysios habe Platon die Antwort übelgenommen, die dieser auf die Frage des Tyrannen, wer ihm glücklicher als er gelebt zu haben scheine, gegeben.[1]) An diesen Kern haben sich später weitere Fragen angesetzt.[2]) In dieser

1) So weit ist der Text im wesentlichen mit Sicherheit herzustellen. Z. 14 möchte ich statt *κατα(στῆ)ναι*, das Mekler nach Bücheler aufgenommen hat, lesen *κατα(βιῶ)ναι*, wodurch im folgenden die Verwandlung von *εὐδαιμονέστερον*, auf das die erhaltenen Schriftzüge führen, in *εὐδαιμονέστερος* erspart bleibt. Die Antwort Platons kann nur mutmaßlich rekonstruiert werden. Von Mekler abweichend, möchte ich Z. 16 nach *ὡς* den Namen des Sokrates vermuten. Vgl. im übrigen meine Besprechung der Meklerschen Ausgabe Gött. gel. Anz. 1902 S. 963.

2) Eine Darstellung, die mit der von Olympiodor und Kedren gegebenen sich berührt, hat Plutarch, Dion 5 u. 9. Darnach ist zwischen dem Philosophen und dem Tyrannen besonders von der Tapferkeit die Rede, und zwar *πάντας μᾶλλον ὁ Πλάτων ἢ τοὺς τυράννους ἀπέφαινεν ἀνδρείους*. In Kap. 9 wird die Erzählung der aus der Furcht entsprungenen Handlungen des Tyrannen durch den Satz abgeschlossen: *ὁ μὲν δὴ Πλάτωνι θυμωθείς, ὅτι μὴ πάντων αὐτὸν ἀνθρώπων ἀνδρειότατον ὄντα ἀπέφηνεν, οὕτω περίφοβον καὶ τοσούτων ὑπὸ δειλίας κακῶν μεστὴν εἶχε τὴν ψυχήν*. Das führt auf eine Frage des Dionys, die analog der

Form liegt die Erzählung bei Olympiodor und Kedren vor. Es läßt sich nun leicht zeigen, daß letzterer die ursprünglichere Fassung des Berichtes hat. Bei dieser Differenz handelt es sich aber nicht etwa um Verschiedenheit hslicher Lesarten, so daß für K., resp. seine Quelle, die Benutzung einer besseren Olympiodorhs anzunehmen wäre. Die Diskrepanz greift tiefer. O. und K. geben verschiedene Redaktionen des Textes. Daß uns Olympiodors Arbeiten nicht in einer von ihm selbst besorgten Ausgabe, sondern in Auszügen und Nachschriften seiner Schüler nach Vorträgen vorliegen, war längst bekannt.[1]) Auch vom Leben Platons waren zwei Fassungen vorhanden, der *βίος Πλάτωνος* und die entsprechende Partie der *Προλεγόμενα τῆς Πλάτωνος φιλοσοφίας.*[2]) Durch Kedren erhalten wir ein Stück in einer dritten Fassung, deren Vergleichung mit der des *βίος* sehr lehrreich ist.[3]) Ich setze hier die beiden Versionen nebeneinander.[4]) Der Kürze halber bezeichne ich dieselben auch im folgenden mit dem Namen des Olympiodor und des Kedren, obwohl, wie sich ergeben wird, die K.sche Fassung ebensoviel und mehr Recht besitzt, für Olympiodorisch zu gelten, als die unter O.s Namen überlieferte.

Kedren.	Olympiodor.
Ἐπ' αὐτοῦ[5]) *Διονύσιος ἐτυράννει τῶν Σικελῶν, καθ' ὃν ὁ Πλάτων ἀποδημήσας ἱστορίας ἕνεκα*	*Ἐπειδὴ δὲ δεῖ τὸν φιλόσοφον φιλοθεάμονα εἶναι τῶν τῆς φύσεως ἔργων, στέλλεται καὶ εἰς Σικελίαν*

ersten Frage bei O. und K. die Erklärung veranlassen sollte, Dionys sei der Tapferste, wohl mit Rücksicht auf die von ihm als Tyrannen bestandenen Gefahren. Damit rückt auch das *τύραννον εἶναι οὐκ ἀνδρεῖον*; bei Olympiodor — worauf als Beweis des Gegenteils der Hinweis auf die auch bei Plutarch erwähnte Furcht vor dem Scheermesser folgt — noch enger in den Zusammenhang der auf das persönliche Lob des Dionys abzielenden Fragen.

1) Vgl. Zeller, Phil. d. Gr. 3, 2 S. 852 Anm. 1. Freudenthal, Hermes 16 (1881) S. 209.

2) Vgl. Freudenthal a. a. O. Dazu kommt als dritte Version die der Scholien zum Platon. Gorgias p. 163 f., wo auch unser Gespräch wiederkehrt, in ziemlich abweichender Form, doch so, daß in einem wichtigen Punkte — die Frage nach dem *δικάζειν* ist die zweite, nicht die dritte — Übereinstimmung mit Kedren herrscht.

3) Die Prolegomena können beiseite bleiben, da hier das Gespräch selbst fehlt. Die Gorgiasscholien weichen stark ab. In der Vorgeschichte prol. 4 erinnert der Ausdruck *τοὺς ἐν Αἴτνῃ κρατῆρας ἱστορῆσαι βουλόμενος* an Kedrens *ἱστορίας ἕνεκα κτλ.* Dasselbe im Komm. zu Gorgias p. 163.

4) Nach meinen Notizen steht der Kedrensche Abschnitt auch in der Chronik des Cod. Paris. 1712, der Quelle des K. Da ich aber für das Einzelne keine Kollation besitze, gebe ich den Passus nach Kedren.

5) Vorausgeht die Bemerkung: *Ἀριστοτέλης τῷ Πλάτωνι μαθητεύει ἀπὸ δεκαεπτὰ χρόνων τῆς ἡλικίας αὐτοῦ.*

τῶν λεγομένων Αἰτναίων κρατήρων τοῦ πυρὸς τῷ τυράννῳ γινώσκεται.

ὃς καὶ ἐπερωτᾷ Πλάτωνα, τίς εὐδαίμων ἐν ἀνθρώποις, ἐλπίζων ἀκοῦσαι παρὰ τοῦ φιλοσόφου ὅτι σύ. ὁ δὲ εἶπε „Σωκράτης ἁπάντων καὶ οἱ κατ' ἐκεῖνον ζῶντες φιλόσοφοι". καὶ αὖθις ἠρώτα, τί ἔργον πολιτικόν, ποθῶν ἀκοῦσαι τὸ ὀρθῶς δικάζειν· ηὔχει γὰρ ἐπὶ τούτῳ Διονύσιος. ὁ δὲ ἀπεκρίνατο „τὸ καλοὺς καὶ ἀγαθοὺς ποιεῖν τοὺς πολίτας". „εἶτα", φησί[1]) „τὸ ὀρθῶς δικάζειν τίνος ἔργον σοι δοκεῖ;" „μόριόν τι μικρὸν πολιτικοῦ τὸ δικάζειν ὀρθῶς· ἀκεσταῖς γὰρ ἐοίκασι τοῖς τὰ διερρωγότα ἱμάτια ἀνυφαίνουσιν". καὶ τρίτον αὐτὸν ἐπανήρετο „τί;[2]) τύραννον εἶναι", 'φάσκων, „ποταπόν σοι φαίνεται;" πρὸς ὃν ἀντέφησε Πλάτων „σφόδρα δεινόν, ὅπου γε καὶ τὰ κουρευτικὰ μαχαίρια φοβεῖται".

θεασόμενος τοὺς κρατῆρας τοῦ πυρὸς τοὺς ἐν τῇ Αἴτνῃ, καὶ οὐ Σικελικῆς τραπέζης χάριν, ὦ γενναῖε Ἀριστείδη, ὡς σὺ φῄς· γενόμενος δὲ ἐν Συρακούσαις πρὸς Διονύσιον τὸν μέγαν τύραννον ὄντα ἐπειρᾶτο εἰς ἀριστοκρατείαν μεταβάλλειν τὴν τυραννίδα, δι' ὃ καὶ πρὸς αὐτὸν ἀφῖκτο. καὶ τοῦ Διονυσίου ἐρομένου αὐτόν „τίνα νομίζεις ἐν ἀνθρώποις εὐδαίμονα εἶναι;" ὡς δὴ νομίζων ὅτι περὶ αὐτοῦ φήσει ὁ φιλόσοφος κολακεύων αὐτόν· ὁ δ' ἀπεκρίνατο ὅτι Σωκράτην. πάλιν ἐπανήρετο αὐτόν „τί νομίζεις ἔργον ἀνδρὸς εἶναι πολιτικοῦ;" ὁ δ' ἀπεκρίνατο „τὸ τοὺς πολίτας βελτίους ποιεῖν". τρίτον αὐτὸν ἐπανήρετο „τί οὖν; τὸ ὀρθῶς δικάζειν σμικρόν σοι δοκεῖ;" δόξαν γὰρ εἶχεν ὁ Διονύσιος ἐπὶ τῷ ὀρθῶς δικάζειν· ὁ δ' ἀπεκρίνατο μηδὲν ὑποστειλάμενος „σμικρὸν μὲν οὖν καὶ μέρος ἔσχατον· ἀκεσταῖς γὰρ ἐοίκασιν οἱ ὀρθῶς δικάζοντες, οἵτινες τὰ διερρωγότα ἱμάτια ἀνυφαίνουσιν." τέταρτον αὐτὸν ἐπανήρετο „τί; τύραννον εἶναι οὐκ ἀνδρεῖον;" „πάντων μὲν οὖν", ἔφη, „δειλότατον, ὁπότε καὶ τὰ κουρευτικὰ μαχαιρίδια δέδοικε μὴ διὰ τούτων ἀπόληται".

Richtigeres hat nun hier K. schon in der Vorgeschichte des Gespräches. Daß Platon zur Erkundung der vulkanischen Erscheinungen des Ätna seine erste sizilische Reise antrat, ist eine weitverbreitete Annahme.[3])

---

1) So ist, scheint mir, zu interpungieren. Die Pariser und die Bonner Ausgabe: εἶτά φησι „τὸ ὀρθῶς κτλ.

2) Die Pariser Ausgabe ἐπανήρετο ὅτι τύραννον, die Bonner ἐπαν. ὅ τι τύρ.

3) Vgl. die Stellen bei Zeller, Philos. der Griech. 2, 1[4] S. 413 Anm. 1, denen noch die Platonvita des Honain bei Th. Roeper, lect. Abulphar. alterae, Gedani 1866, p. 11, und die des Gemaleddin ebenda p. 10 u. d. Text beizufügen sind.

Man läßt ihn bei dieser Gelegenheit mit dem älteren Dionysios in Berührung treten, ohne diese Berührung auf eine besondere Absicht Platons zurückzuführen.[1]) Daß der Philosoph in Sizilien war, genügte, um sein Zusammentreffen mit dem Herrscher von Syrakus erklärlich finden zu lassen. So verfährt auch ganz in Übereinstimmung mit anderen der Bericht bei Kedren. Anders Olympiodor. Auch bei ihm ist der Besuch des Ätna Zweck von Platons Reise. Er sieht sich aber dabei zu einem energischen Protest gegen die Unterstellung veranlaßt, durch die der Rhetor Aristeides[2]) den Stifter der akademischen Schule verunglimpft hat, daß nämlich die Freuden der sizilischen Tafel den Anziehungspunkt gebildet hätten. Das führt zur Einfügung eines neuen Motivs für Platon. War Platon des Ätna wegen nach Sizilien gekommen, so ließ sich vom Standpunkte des Aristeides immer noch fragen, was er denn nun aber am Hofe des Tyrannen zu suchen gehabt habe. Man konnte für den Aufenthalt in Syrakus einen Gewaltakt des Tyrannen verantwortlich machen.[3]) Olympiodor hilft sich anders. Er stellt dem niedrigen Motiv des Aristeides ein edeles gegenüber, das für eine Platonische Reise in Sizilien anzunehmen in der Tat durch verschiedene Umstände nahegelegt wird[4]), nur nicht für die erste zum älteren, sondern für die zweite zum jüngeren Dionysios: die Absicht politischer Reformen. Olympiodor selbst gibt für die zweite Reise diesen Beweggrund an.[5]) Die beiden ersten Besuche in Syrakus sind so bei ihm ganz gleich motiviert, und schon das spricht dem Kedrenischen Berichte gegenüber gegen seine Version, mit der er zudem unter unsern Quellen ganz allein steht.[6])

Wenden wir uns nun zu dem Gespräche selbst. Bezüglich der ersten unter den Fragen des Dionysios stimmen die beiden Erzählungen in der Hauptsache überein. Bei der zweiten scheiden sich die Wege. Nach K. fragt der Tyrann, was ein *ἔργον πολιτικόν* sei. Wie bei der ersten Frage erfahren wir auch hier das Motiv: der Tyrann glaubt

---

1) Ganz allgemein bemerkt Athen. 11 p. 507 b: *ἅπαξ μὲν τῶν ῥυάκων χάριν* (sc. *εἰς Σικελίαν ἐκπλεύσας*) *ὅτε καὶ τῷ πρεσβυτέρῳ Διονυσίῳ συγγενόμενος ἐκινδύνευσεν.* Ebenso der Index Acad. X 10 p. 7: *συνέμειξε Διονυσίωι.* Eine Initiative des Tyrannen nehmen an Laert. Diog. 3, 18, Honain und Gemaleddin a. a. O. Aus eigenem Antrieb besucht der Philosoph den Tyrannen nach Olympiodor a. a. O., Proleg. 4 p. 199 Herm.

2) Der damit übrigens keineswegs allein steht. Vgl. Zeller, Phil d. Gr. 2, 1[4] S. 413 Anm. 1.

3) Von einem Zwang spricht Laert. Diog. 3, 18.

4) Vgl. Zeller a. a. O. S. 423. 5) *Βίος* 5 p. 193.

6) Über die geschichtliche Glaubwürdigkeit dieser Version urteilt mit Recht sehr ungünstig Zeller a. a. O. S. 413 Anm. 1 a. E.

seine Stärke in der Rechtsprechung zu besitzen, und so möchte er durch seine Frage die Antwort hervorlocken: *τὸ ὀρθῶς δικάζειν.* Platons tatsächliche Antwort bringt ihm eine Enttäuschung, und so fragt er denn weiter, wem denn die gute Rechtsprechung zukomme (wenn nicht dem *ἀνὴρ πολιτικός*), und erhält die in drastische Form gekleidete Auskunft, die Rechtsprechung sei bei ihrem korrektiven Charakter nur ein kleiner Teil des *ἔργον πολιτικόν.* Hier ist alles in schönster Ordnung bis auf die kleine formale Inkonzinnität, daß zunächst von einem *πολιτικὸν ἔργον* die Rede ist, dann aber das *τίνος ἔργον* voraussetzt, daß ein *ἀνδρὸς πολιτικοῦ ἔργον* in Frage steht, während endlich bei *μόριόν τι μικρὸν πολιτικοῦ* wieder *ἔργου* zu verstehen ist. O. hat diese Frage in zwei zerlegt. Er läßt den Tyrannen zunächst nach dem *ἔργον ἀνδρὸς πολιτικοῦ* fragen. Von einem Motiv hören wir hier nichts, können uns auch kein passendes denken; denn die Absicht, politische Belehrung zu empfangen, ist auf seiten des Dionysios durch den Zusammenhang ausgeschlossen. Platon antwortet in gleichem Sinne wie bei K., und damit ist diese zweite Frage abgeschlossen. Niemand begreift, was dieselbe hier zu tun habe. Jedes andere Paar von Frage und Antwort läuft darauf hinaus, den Dünkel des Tyrannen in möglichst schroffer Form ad absurdum zu führen. Hier fehlt jede derartige Pointe. Dionys stellt eine Frage, die — soweit der Leser urteilen kann — keinerlei Hoffahrt enthält, und bekommt eine Antwort ohne jede gegen ihn gerichtete Spitze. Es folgt als d r i t t e, n e u e Frage der zweite Teil der zweiten Frage bei K., für eine neue Frage sehr unpassend durch *τί οὖν* eingeleitet; diese beiden Worte sind eben aus der ursprünglichen Version stehen geblieben und deuten richtig an, daß diese Frage nur eine Folge der vorhergehenden, bezw. der darauf erteilten Antwort ist. Jetzt erfahren wir mit den Worten *δόξαν γὰρ εἶχεν κτλ.* auch ein Motiv, das uns erst den Schlüssel zum Verständnis der vorhergehenden Frage gibt. Daß hier Zusammengehöriges auseinandergerissen ist, läßt sich mit Händen greifen. Auch im einzelnen ist durch die Verselbständigung der beiden Fragen einiges verschlechtert. Das die beiden Antworten Platons in scharf logischer Struktur vermittelnde *εἶτα τὸ ὀρθῶς δικάζειν τίνος ἔργον σοι δοκεῖ;* ist zu einem matten *τί οὖν; τὸ ὀρθῶς δικάζειν σμικρόν σοι δοκεῖ;* abgeschwächt und dementsprechend in der folgenden Antwort Platons die Beziehung auf das Vorhergehende stark verkümmert, indem auch hier ein selbständiges *σμικρόν* sich vordrängt und bei *μέρος ἔσχατον* sogar das jetzt doppelt notwendige *ἔργου πολιτικοῦ* unterdrückt ist.

In der letzten Hauptfrage scheint O. das Bessere zu bieten: *οὐκ ἀνδρεῖον* statt des farblosen *ποταπόν* wird durch die oben angeführte

Plutarchstelle empfohlen, und ihm entspricht in der Antwort gut das *δειλότατον*; *δεινόν* bei K. beruht wohl auf Verschreibung.[1])

Könnte nun aber nicht vielleicht doch Kedren (bezw. der Chronist des Cod. Paris. 1712) Olympiodor in der uns vorliegenden Fassung benutzt und dessen Bericht verbessert haben? Jedenfalls setzt O. eine Erzählung, wie sie in K. vorliegt, als die ursprünglichere voraus.[2]) In der K.schen Version müßte also durch gute Konjektur das Richtige wiedergewonnen sein. Solche Konjekturen sind aber sonst nicht K.s Sache, noch die des Pariser Chronisten. Auch anderes spricht gegen diese Annahme. So ist die Ersetzung des *βελτίους* in der zweiten Frage des Dionys durch das echt antike *καλοὺς καὶ ἀγαθούς* dem Chronisten wohl kaum zuzutrauen. Entscheidend ist die Erzählung

---

1) Ein Empfehlungsgrund für die Version des K. liegt übrigens auch darin, daß die Fragen sich auf drei beschränken und diese Zahl die beliebteste und daher nächstliegende ist.

2) Die Entstehung der O.schen Version begreift sich leicht. Man brauchte nur das *εἶτα* in der zweiten Abteilung der zweiten Frage statt zur Frage selbst zu dem dieselben einleitenden *φησί* zu ziehen, wie es z. B. Bekker tut, so war der Schritt zur Aufstellung einer neuen Hauptfrage nicht mehr weit.

Für die Beurteilung der beiden Fassungen ist auch ihr stilistischer Unterschied von Interesse. Das Bessere ist hier entschieden auf seiten des Byzantiners. Das zeigt deutlich schon die Wahl der Frage und Antwort einführenden Wendungen, die ich hier ausschreibe. Kedren: *ἐπερωτᾷ — ὁ δὲ εἶπε — ἠρώτα — ὁ δὲ ἀπεκρίνατο — φησί — ἐπανήρετο — πρὸς ὃν ἀντέφησε.* Olympiodor: *ἐρομένου — ὁ δ' ἀπεκρίνατο — ἐπανήρετο — ὁ δ' ἀπεκρίνατο — ἐπανήρετο — ὁ δ' ἀπεκρίνατο — ἐπανήρετο — ἔφη.* Bei K. angemessener Wechsel im Ausdruck, bei O. ärmlichste Gleichförmigkeit. Dazu kommen noch Nachlässigkeiten, wie das Anakoluth in dem Satze: *καὶ τοῦ Διονυσίου ἐρομένου . . . ὡς δὴ νομίζων . . . ὁ δ' ἀπεκρίνατο* und das nach wenigen Worten wiederholte Verbum *νομίζειν* (*τίνα νομίζεις ἐν ἀνθρώποις εὐδαίμονα εἶναι; ὡς δὴ νομίζων*). Auch das spricht für die Unabhängigkeit K.s von O. Denn es ist höchst unwahrscheinlich, daß er, bezw. der Pariser Chronist, sich mit Erfolg damit abgegeben haben sollte, die saloppe Schreibart seines Vorgängers zu verbessern. — Beachtenswert ist übrigens auch, wie die verschiedenen Versionen sich abwechselnd im Ausdruck untereinander decken und so eine ursprünglichere Fassung streckenweise wiedergewinnen lassen; in dem hier folgenden Beispiel bezeichnet B den *Βίος Πλάτ.*, P die Prolegomena, G die Gorgiasscholien, K Kedren:

B.	P.	G.	K.
θεασόμενος τοὺς κρατῆρας τοῦ πυρὸς τοὺς ἐν τῇ Αἴτνῃ.	*τοὺς ἐν Αἴτνῃ κρατῆρας ἱστορῆσαι βουλόμενος.*	*βουλόμενός τε ἱστορῆσαι τοὺς πυρίνους κρατῆρας τῆς Αἴτνης.*	*ἱστορίας ἕνεκα τῶν λεγομένων Αἰτναίων κρατήρων τοῦ πυρός.*
νομίζων ὅτι περὶ αὐτοῦ φήσει ὁ φιλόσοφος.		*νομίζων ὅτι ἔχει εἰπεῖν ὁ Πλάτων ὅτι σύ.*	*ἐλπίζων ἀκοῦσαι παρὰ τοῦ φιλοσόφου ὅτι σύ.*

über die Vorgeschichte des Gespräches (s. o. S. 226). Daß hier der Chronist durch Konjektur das Genuine von den Zutaten O.s gesondert und so die Übereinstimmung mit anderen antiken Nachrichten über Platons erste sizilische Reise gewonnen haben sollte, ist nicht denkbar.

Die Sachlage ist also die — das scheint mir unzweifelhaft —, daß wir einem byzantinischen Chronisten des 11. Jahrhunderts ein Stück einer neuen und zwar, soweit wir nach der Probe urteilen können, der besten Redaktion des Olympiodorischen *βίος Πλάτωνος* verdanken, und diese literarhistorisch interessante Tatsache möge es entschuldigen, wenn ich bei der Besprechung der beiden Darstellungen und ihren Differenzen länger verweilte, als es ihre unmittelbare Bedeutung zu rechtfertigen schien.[1])

Bern. **Karl Praechter.**

---

1) Zur ersten Frage sei hier noch beiläufig bemerkt, daß die Erzählung von Kroisos und Solon, die zu jener Frage das Vorbild geliefert hat, bei Kedren selbst wieder die Rückwirkung einer Gegenüberstellung von Herrscher und Philosoph erfahren hat. Bei Kedr. I S. 250, 17 ff. erhält Kroisos auf seine Frage: *δύνασαι εὑρεῖν, ὦ Σόλων, εὐδαιμονέστερόν μου*, die von wahrhaft rührender Unschuld des Erzählers in chronologischen Dingen zeugende Antwort: *Διογένης ὁ κυνικὸς εὐδαιμονέστερός σού ἐστι καὶ ἄλλοι πολλοί*. (Auch dies nach Paris. 1712.) Möglich, daß hier etwa neben der Anekdote von Alexander und Diogenes auch unsere Platonlegende hereingespielt hat.

Das Trojabuch des Sisyphos von Kos.

Die Dictysfrage ist in den letzten Jahren noch einmal mächtig aufgeloht, aber nur, um für alle Zeiten zu erlöschen. Der letzte Versuch die Originalität der lateinischen Ephemeris zu retten, den Greif unternommen hat, ist gänzlich gescheitert; hat sich doch Greif sogar den Nachweis gefallen lassen müssen, daß er nur infolge einer Selbsttäuschung sich noch zu den Verteidigern der lateinischen Ephemeris rechnet, in Wirklichkeit aber zu ihren Gegnern gehört. Die Gründe, welche von allen Seiten für das griechische Original beigebracht worden sind, zuletzt noch von Fürst im Philologus 60 (1901) S. 228/60 u. 330/59 und von mir in den Besprechungen der Greifschen und Fürstschen Untersuchungen in der B. Z. XI (1902) S. 144/60, sind so zahlreich und so entscheidend, daß die Gegner nach einem Bundesgenossen vergebliche Ausschau halten und selbst einer nach dem andern verstummen werden. Die Dictysforschung kann in Zukunft ihre Aufgabe nur noch in der Behandlung der Fragen sehen, wie Septimius sich seiner griechischen Dictysvorlage gegenüber verhalten hat, und welches Abhängigkeitsverhältnis zwischen dem griechischen Dictysbuche und dem griechischen Sisyphosbuche besteht. Die letztere Frage will ich hier behandeln. Vorausschicken will ich nur, daß ich, um den Gang meiner Untersuchung möglichst wenig zu stören, Hinweise auf die bekannten Arbeiten meiner Fachgenossen tunlichst vermieden habe; ich durfte dies, weil die vorliegende Arbeit für die Quellenkritik ganz neue, entscheidende Perspektiven erschließt.

Sisyphos ist uns nur durch Malalas bekannt. Eine Reihe von Zitaten sichert für das Sisyphosbuch den Hauptinhalt der auf S. 114—122 erzählten Odyssee, und ein ganz eigenartiges Erzählungsgewebe, das ich in der B. Z. I S. 141/3 besprochen habe, sichert den langen Abschnitt auf S. 108—114, der der Odyssee vorausgeht, und den langen Abschnitt auf S. 122—132, welcher ihr folgt. In diesen beiden Partien werden wir mit den Vorgängen vor Troja in der Weise bekannt gemacht, daß in Gesprächen, zu denen eine eigens erfundene, vor Troja spielende Haupthandlung Anlaß gibt, einige griechische Helden selbst

als Erzähler auftreten. Den Faden dieser Haupthandlung bilden folgende Ereignisse. Nach der Zerstörung Trojas und der Teilung der Beute entsteht unter den Griechen ein Streit, ob das Palladion dem Odysseus oder dem Ajax zugesprochen werden soll. Beide rühmen sich nun ihrer Verdienste. Auf der Seite des Odysseus stehen Agamemnon und Diomedes, Neoptolemos dagegen tritt für Ajax ein. Der Abend bricht herein, ohne daß es zu einer Entscheidung kommt, und so wird das Palladion für diese Nacht dem Diomedes zur Aufbewahrung übergeben. Am nächsten Morgen findet man aber Ajax in seinem Zelte ermordet. Als nun die Heere des Ajax und Neoptolemos den Odysseus mit dem Tode bedrohen, entzieht sich Odysseus der Gefahr durch eine fluchtartige Abreise. — Die Haupthandlung wird hier durch die Einfügung der Odyssee unterbrochen und erst S. 122 wieder aufgenommen, wo der Aufbruch der anderen Helden erzählt wird. Diomedes ist im Besitze des Palladions geblieben, er reist mit diesem zuerst ab; ihm folgt Agamemnon, in dessen Begleitung sich Kassandra befindet. Neoptolemos bleibt noch zurück und bestattet den ermordeten Ajax. Da erscheint Teukros, von Salamis auf Cypern kommend, um seinem Bruder Hilfe zu bringen. Bei einem gemeinsamen Mahle fordert Neoptolemos den Teukros auf, ihm die Heldentaten seines Vaters Achill zu berichten, da er Genaueres nicht wisse. Teukros erfüllt diesen Wunsch durch eine lange Erzählung. Dann erhebt er sich, umarmt den Neoptolemos und bittet ihn, ihm die Söhne des Ajax, den Ajantides, den Sohn der Glauke, und den Eurysakes, den Sohn der Tekmessa, und die Tekmessa selbst zu übergeben. Er erhält sie und segelt mit ihnen nach Salamis ab. Nach ihm verläßt auch Neoptolemos mit dem übrigen Heere die troische Küste.

Von diesem Erzählungsgewebe findet sich bei Septimius selbstverständlich keine Spur, denn dieser erzählt die Ereignisse in historischer Folge. Selbst der Palladionstreit, den Sisyphos für sein Gewebe benutzt hat, nimmt bei Septimius V 14/5 einen stark abweichenden Verlauf. Dagegen stimmen die eingestreuten Erzählungen mit den entsprechenden Erzählungen der lateinischen Ephemeris trotz mancher Abweichungen so genau zusammen, daß eine gegenseitige Abhängigkeit ganz außer Frage steht. Greif vertritt nun die Ansicht, daß der Römer Septimius sein lateinisches Originalwerk nach dem griechischen Sisyphosbuche gearbeitet habe. Aber diese Hypothese ist für uns erledigt, weil wir die lateinische Ephemeris als eine Bearbeitung des griechischen Dictysbuches erwiesen haben. Für uns dreht sich die Frage nur um das Abhängigkeitsverhältnis, in welchem die beiden griechischen Schwindelbücher zueinander stehen. In der B. Z. I S. 143

hatte ich nun darzutun gesucht, daß das Sisyphosbuch dem Dictys als Vorlage gedient habe. Zu dieser Ansicht führte mich damals in erster Linie der Umstand, daß Malalas in seiner Erzählung dem Sisyphosbuche den Vorzug eingeräumt und hinter der zweiten Sisyphospartie S. 132/3 die Bemerkung hinzugefügt hat, daß das Sisyphosbuch dem Homer und Vergil als Quelle gedient habe und daß Dictys, der dasselbe erzähle, erst lange Zeit nach Homer und Vergil zur Zeit des Kaisers Claudius gefunden worden sei. Für die Quellenkritik ist die Tatsache, daß Malalas, dem die beiden griechischen Schwindelbücher genau bekannt waren, in Sisyphos den Gewährsmann Homers erblickt hat, sicherlich nicht ohne Wert. Aber wenn man erwägt, daß den Anlaß zu diesem Urteil die Auffindungszeit des Dictysbuches gegeben haben kann, so wird man sich leicht umstimmen lassen, sobald ein entscheidenderes Kriterium für das Gegenteil spricht. In dieser Lage befinde ich mich jetzt. Die eingestreuten Erzählungen bieten bei aller Übereinstimmung zahlreiche Abweichungen. Die wichtigsten, welche das Gesamtbild der Scenen merklich verändern, hat man von jeher für die Quellenkritik nutzbar gemacht, ohne jedoch zu entscheidenden Ergebnissen zu kommen; aber daneben liegt eine große Zahl unbedeutender Abweichungen, die man bisher nicht beachtet hat, und gerade diese liefern uns ein sicheres Kriterium zur Entscheidung der Quellenfrage.

In den beiden Gesprächen sind die erzählenden Helden Lobredner. Ajax und Odysseus erscheinen im ersten Gespräch als ihre eigenen Lobredner, im zweiten Gespräch erscheint Teukros als der Lobredner des Achilles und seines Bruders Ajax, ja sogar als sein eigener. Wenn nun jene Abweichungen fast alle dem Zwecke der Lobpreisung dienen, so ist kein Zweifel, daß der Verfasser des Sisyphosbuches sie eigens zu diesem Zwecke in die Dictysüberlieferung eingeführt hat.

Wir betrachten zuerst die Erzählungen, welche Sisyphos im zweiten Gespräche dem Teukros in den Mund gelegt hat. Den Tod Hektors schildert Teukros im ganzen wie Septimius III 15. In seiner Erzählung der Penthesilea-Episode schildert Teukros zuerst die Schlachtordnung, dann leitet er den Schlachtbericht mit folgenden Worten ein (S. 126, 11): *καὶ κτείνω ἐγὼ Τεῦκρος πολὺ πλῆθος ὥστε ἐπαινεθῆναί με ὡς ἀριστεύσαντα, τοὺς δὲ ὁπλίτας ἀφανίζουσιν οἱ Αἴαντες, ἐν μέσῳ αὐτῶν εἰσελθόντες. ὁ δὲ σὸς πατὴρ Ἀχιλλεὺς μεταξὺ αὐτῶν ὑπάρχων ἀπεβλέπετο τὴν Πενθεσίλειαν κτλ.* Septimius erzählt IV 2/3 dasselbe, besonders wenn wir die Konjektur Greifs (S. 13/4) „neque a Teucro secus bellatum“, die die Zustimmung Fürsts gefunden hat, in den Text aufnehmen. Die Erwähnung des Teukros nehme zwar auch ich an,

aber nur im griechischen Dictysbuche. In der Schilderung des weiteren Verlaufes der Episode stimmen Septimius und Malalas überein, nur wird dadurch, daß wir bei Sisyphos-Malalas auch über das Schicksal der besiegten Amazonen Aufschluß erhalten: ἅστινας ὁ στρατὸς ἅπας δεσμεύσας ἐμερίσατο, wieder einmal aufs deutlichste bewiesen, daß Septimius Einzelheiten seiner griechischen Dictysvorlage übergangen hat (B. Z. X S. 51). Sisyphos hatte bisher nicht den geringsten Anlaß seine griechische Dictysvorlage zu ändern, weil diejenigen Helden, deren Lobpreisung ihm am Herzen lag, auch im Dictysbuche die Hauptträger der Handlung sind.

Anders lag aber die Sache bei der folgenden Memnon-Episode. Bei Septimius IV 6 wird gelost, wer dem Memnon im Kampfe entgegentreten soll. Die Aufgabe fällt dem Ajax zu. An der Losung haben aber nicht alle Fürsten teilgenommen, denn Menelaos, Odysseus und Idomeneus sind von Agamemnon ausgeschieden worden. Weshalb er das getan hat, erfahren wir nicht, wir können es aber erraten, denn Odysseus und Idomeneus (Menelaos wird nicht weiter erwähnt) dienen später im Kampfe dem Ajax als Sekundanten. In der Schilderung des Zweikampfes selbst tritt aber nicht Ajax in den Vordergrund, sondern Idomeneus. Idomeneus ist es, der den Schild Memnons mit seinem Speere trifft und nachstürmend den Schild des Feindes zur Seite drückt. In dieser Gefahr stürmen die Gefährten Memnons herbei, um Ajax zu verscheuchen. Da erfaßt Achill, der aber nicht zum Kampfe gegen Memnon bestimmt ist, den günstigen Augenblick und trifft den schildentblößten Memnon mit seinem Speere in den Hals. Ajax hat also in diesem Kampfe keinen Ruhm erworben, aber bald nachher findet er Gelegenheit zu einer Heldentat. Als die Mannen Memnons fliehen und dessen Bundesgenosse Polydamas das Treffen wiederherzustellen sucht, da gelingt es ihm diesen gefährlichen Feind zu erlegen. — Wie erzählt nun Sisyphos diese Vorgänge? Ihm genügte es nicht, daß Ajax den Polydamas tötet und Achill nur zufällig zum tödlichen Speerwurf kommt; er strich deshalb den Idomeneus und Odysseus, wie auch die anderen Helden, die sich in dieser Schlacht auszeichnen, machte den Achill zum Sekundanten des Ajax und häufte allen Heldenruhm der Schlacht allein auf diese beiden Kämpfer. Ajax ist es, der mit seinem Speere den Schild Memnons trifft und nachstürmend den Schild zur Seite drückt, und Achill erlegt den Feind als sein Sekundant. — Greif hat S. 14/5 an dieser Erzählung nachweisen wollen, daß Septimius den Teukrosbericht des Sisyphosbuches durch Einführung des Idomeneus in seinem Sinne geändert habe. Nein, so ist es nicht. Septimius hat den Idomeneus in dem griechischen Dictysbuche vor-

gefunden, aber Sisyphos hat den Idomeneus verdrängt, um den Teukros das Lob seiner Lieblinge vor dem lauschenden Neoptolemos, dem Sohne Achills, singen zu lassen.

Einige Tage nach der Memnonschlacht wird eine neue Schlacht geschlagen. Bei Septimius IV 9 ziehen die Griechen in die Ebene, um die Troer zu reizen; diese stellen sich auch zum Kampfe, aber noch ehe es zum Gefecht kommt, wenden sie sich zur Flucht und werden teils getötet, teils in den Fluß getrieben; Troilos und Lykaon werden gefangen, „quos in medium productos Achilles iugulari iussit". Ein Führer und Rufer im Streit wird hier von Septimius überhaupt nicht genannt und Achill erscheint in schlechtem Lichte. Denn nicht im Kampfe tötet Achill die beiden Priamossöhne, sondern er läßt sie morden, aus Entrüstung darüber, daß Priamos noch nicht über Polyxena mit ihm in Verhandlung getreten ist („indignatus nondum sibi a Priamo super his, quae secum tractaverat, mandatum"). — Wie lautet nun der Bericht des Teukros im Sisyphosbuche? In diesem gibt es einen Führer und Rufer im Streit. Denn Teukros läßt den Achill die Troer zum Kampfe herausfordern, den Achill an der Spitze der Griechen gegen die Feinde stürmen. Andrerseits verschweigt er den niedrigen Beweggrund, der den Achill zur Ermordung der beiden Priamiden treibt; ja, aus dem Satze (S. 130, 2): *ἀναιρεῖ Ἀχιλλεὺς τοὺς Πριάμου παῖδας, Τρωίλον καὶ Λυκάονα, τοὺς δὲ λοιποὺς ἡμεῖς οἱ Ἀχαιοί* muß der lauschende Neoptolemos sogar schließen, daß sein Vater die beiden Trojaner in ehrlichem Kampfe ruhmvoll getötet habe.

Auf die eben erwähnten Schlachten folgt Waffenruhe, das Fest des thymbräischen Apoll und die Ermordung Achills im Haine des Gottes. Die Dictysüberlieferung bei Sept. IV 10/11 und die Sisyphosüberlieferung bei Mal. S. 130/2 lauten nahezu gleich, nur an einer bedeutsamen Stelle finden wir eine wesentliche Abweichung. Bei Malalas S. 130, 9/10 ist der Satz überschüssig: *καὶ ἐξελθούσης Πολυξένης μετὰ Ἑκάβης εἰς τὸ ἱερὸν Ἀχιλλεὺς ταύτην ἐθαύμασεν ἑωρακώς*. Die Verwirrung, welche durch diese Angabe in die Erzählung gebracht wird, hat Greif S. 36 genau beleuchtet, aber er hat falsche Schlüsse gezogen, wie ich schon in meiner Besprechung seiner Arbeit in der B. Z. XI S. 153 nachgewiesen habe. Die erste Entwicklungsstufe des Liebesromans, der sich zwischen Achill und Polyxena abspielt, fehlt bei Malalas; aber die Erzählungen, welche bei Mal. S. 123/5 u. S. 130 in Übereinstimmung mit Dictys die weitere Entwicklung der Liebesgeschichte behandeln, setzen alles das voraus, was Septimius II 52 u. III 1/3 über ihre erste Phase berichtet. Denn nur so erklärt sich die unnatürliche Aufdringlichkeit, mit der Priamos seine Tochter an den Mann zu bringen

sucht, der einsame Aufenthalt Achills im Haine Apollos und sein ungehinderter Verkehr mit Idaios. Dieser Abschnitt des Liebesromans fehlt aber nicht zufällig, er ist mit Absicht übergangen worden. Das beweist jenes Einschiebsel *καὶ ἐξελθούσης Πολυξένης .. ἐθαύμασεν ἑωρακώς*. Denn diese Angabe, welche vollständig aus dem Rahmen der sonst mit Sept. IV 10/11 stimmenden Malalaserzählung herausfällt, entspricht genau den Angaben bei Sept. III 2, wo Hekabe und Polyxena im Haine erscheinen und Achill „versis in Polyxenam oculis pulchritudine virginis capitur“. Wer hat nun die Kürzung des Liebesromans und den Einschub dieses Satzes vorgenommen: Malalas, indem er seine Sisyphosvorlage kürzte, oder schon Sisyphos, indem dieser seine Dictysvorlage kürzte? Nun, wenn wir bedenken, daß Teukros alle früheren Taten Achills unerwähnt läßt und seine Erzählung erst mit dem Tode und der Lösung Hektors (Sept. III 15) anhebt, ferner daß Teukros dem lauschenden Neoptolemos, nicht zum Ruhme seines Vaters, hätte erzählen müssen, wie Achill in Liebesraserei mit Hektor verhandelt und diesem versprochen habe: „soluturum se omne bellum pro Polyxena tradita“ (III 3), so werden wir unbedenklich annehmen dürfen, daß Sisyphos der kürzende Redaktor des Liebesromans und Malalas nur sein Ausschreiber gewesen ist. Sisyphos hält eben in den Erzählungen, die er dem Teukros in den Mund legt, alles fern, was der Verklärung des Achilles Eintrag tun kann. Teukros verschweigt mit Absicht die Liebesraserei Achills und seine Verhandlungen mit Hektor; er verschweigt mit Absicht den unedlen Beweggrund, der den Achill zur Tötung des Troilos und Lykaon getrieben hat (s. ob. S. 235); er kann es zwar nicht verschweigen, daß sich infolge der Verhandlungen Achills mit Idaios im Heere der Verdacht geregt hat, Achill könne Verrat üben, aber er mildert den Vorgang und hütet sich die Farben so dick aufzutragen wie Dictys (IV 10 u. 13); er verschweigt sogar, um nicht die Verachtung des trauerlosen Heeres erwähnen zu müssen, die Verdienste, welche sich sein Bruder Ajax um die Bestattung Achills erworben hat (IV 13 u. 15), und begnügt sich mit den Worten: *καὶ τεφροῦμεν αὐτοῦ τὸ σῶμα καὶ βαλόντες ἐν ὑδρίᾳ θάπτομεν σιγῇ*. — So wird die ganze Erzählung des Teukros zur Apotheose Achills. Und da soll nach Greif S. 37/40 das Sisyphosbuch den Achill als einen Verräter gezeichnet haben, der jeder Schlechtigkeit fähig gewesen sei. Nein, nicht das Sisyphosbuch, sondern das griechische Dictysbuch ist auf diesen Ton gestimmt gewesen, und wenn Jo. Antiochenus S. 8, 31/4 in der Stelle, die ich in der B. Z. X S. 51/2 abgedruckt und behandelt habe, den Verrat noch stärker betont hat als Septimius, so hat er das möglicherweise unter dem Eindrucke und dem Einflusse

des griechischen Dictysbuches getan, das er ja subsidiär als Quelle benutzte.

Noch eine Stelle müssen wir erwähnen. Als Priamos, um Hektors Leichnam zu lösen, im griechischen Lager erscheint, da gewinnt er bei Mal. S. 124 die Fürsprache des Nestor und Idomeneus; bei Sept. III 20 dagegen wird außer Nestor Odysseus erwähnt, und dieser bemitleidet nicht den bittflehenden König, sondern schmäht ihn und erinnert ihn an sein Verhalten gegenüber der griechischen Gesandtschaft, die vor dem Kriege nach Troja gekommen war (Sept. I 6/10). Wer die Personen vertauscht hat, läßt sich mit Sicherheit nicht entscheiden, ich glaube aber, daß wir die Überlieferung der Dictysvorlage bei Septimius suchen müssen. Sisyphos hatte jedenfalls Grund den Idomeneus zur Geltung zu bringen, weil Teukros mit ihm die erste Heerfahrt nach Cypern unternommen hat, und da er, wie oben S. 234 erwähnt, die Heldentat, welche Idomeneus in dem Memnonkampfe vollbracht hat, auf Ajax überträgt, so war er geradezu verpflichtet den Idomeneus an anderen Stellen mit Auszeichnung zu nennen. Er hat ihn auch noch an einer andern Stelle erwähnt (S. 126, 10), wo er bei Sept. IV 2 nicht genannt wird (vgl. Greif S. 10). Man beachte, daß Idomeneus, ohne die Erwähnung an diesen beiden Stellen, in den Troica des Sisyphos-Malalas gänzlich fehlen würde.

So viel über das zweite Heldengespräch. In dem Palladionstreite (Mal. S. 109/13), in welchem Ajax und Odysseus als ihre eigenen Lobredner auftreten, kommt Ajax kaum zu Worte. Seinen Kampf mit Hektor, seine Rettung der Schiffe und sein Vordringen bis zu den Toren von Ilion deutet er S. 109, 18/22 so kurz an, daß man von dieser seiner größten Heldentat ohne die ausführliche Erzählung bei Sept. II 42/4 keine Vorstellung gewönne; trotzdem weiß er durch die Worte *μόνος διώξας τοὺς Τρῶας* sein Verdienst zu erhöhen, denn Septimius läßt ihn II 43 „adsumtis Diomede et cum Idomeneo Aiace altero" die Feinde bis zu den Toren der Stadt verfolgen. Eine zweite Heldentat, die Rettung der Leiche Achills, wird zwar ebenfalls nur angedeutet, aber später von Teukros S. 131 ausführlich erzählt.

Odysseus dagegen schwelgt S. 110/3 in einer ausführlichen Aufzählung seiner Verdienste. Von seiner Beteiligung an der Gesandtschaft, welche vor dem Kriege die geraubte Helena zurückforderte, berichtet auch Septimius I 4; aber davon, daß Odysseus die Fürsten und Helden zum Kriege aufgerufen habe, berichtet Septimius nichts. Es ist nicht unmöglich, daß Sisyphos in dem Anfangsteile seines Buches, in dem er beide Vorgänge erzählt haben muß, dem Odysseus ein Verdienst zugeschrieben hat, das er in Homers Il. XI 770 mit Nestor teilt.

Die folgende ausführliche Erzählung ist die reine Windbeutelei. Odysseus schreibt sich zuerst das Verdienst zu den Tod des Paris veranlaßt zu haben, weil Philoktet, der ihn erlegt hat, durch ihn zu dem Zweikampfe überredet worden sei; aber dieses Verdienst hat er sich angemaßt, denn Sept. IV 19 weiß nichts von einem solchen Ratschlag. Er will ferner allein den Kampfplatz abgemessen haben, Septimius erwähnt aber noch den Deiphobos. Er will schließlich nach dem erfolglosen Pfeilschuß des Paris den Philoktet ermutigt haben (*θαρσεῖν Φιλοκτήτην ἔκραξα*, vgl. Ekloge S. 206, 1), aber Septimius schweigt auch von dieser Heldentat. Fürwahr, Odysseus versteht sich aufs Bramarbasieren! Der Schluß der eben behandelten Erzählung bringt dann S. 111 die starken Abweichungen über den Tod des Paris und der Oinone. Ob auch diese von Sisyphos eingeführt sind, bleibe dahingestellt (vergl. unten S. 240). — Diese ganze Erzählung ist übrigens noch in anderer Beziehung von Wichtigkeit. Sie zeigt deutlich, daß Sisyphos manche Abweichungen panegyrischen Charakters nur deshalb eingeführt hat, um die Ereignisse, welche sich nach der Tötung Hektors vor Troja abgespielt haben, möglichst vollständig in sein Erzählungsgewebe hereinzukriegen. Denn nur dadurch, daß er dem Odysseus das Verdienst zuweist den Zweikampf des Philoktet und Paris veranlaßt zu haben, hat er sich die Möglichkeit verschafft diesen Zweikampf zu erzählen und das Schicksal des Paris, der Oinone und des Deiphobos zu erwähnen.

Weiterhin schreibt sich Odysseus das Verdienst zu dem Neoptolemos die Opferung Polyxenas angeraten zu haben. Das ist richtig (Sept. V 14). Aber unrichtig ist es wiederum, wenn er die Griechen beschworen haben will nicht eher von Ilion abzusegeln, als bis sie das hölzerne Pferd gebaut hätten. Von einem solchen Vorgange weiß Septimius nichts, im Gegenteil, er berichtet V 9 u. 11, daß Helenos den Griechen zum Bau des Pferdes geraten habe. Fürst sucht S. 356/7 einen Ausgleich zu schaffen. Aber wenn auch die Worte des Odysseus die Möglichkeit zulassen, daß ein anderer der geistige Urheber des Rates gewesen sei, so ist es doch bezeichnend, daß in der Sisyphoserzählung der ruhmredige Odysseus diese Urheberschaft verschweigt. Mir scheint Sisyphos die Dictysüberlieferung, die auch Jo. Antiochenus in den Wiener Troica S. 9, 35/6 erwähnt, an dieser Stelle überhaupt aufgegeben und jene bekannte Tradition benutzt zu haben, nach der Odysseus der Urheber des Planes ist und die Insel Tenedos (Sept. V 12 Sigeum) den Griechen zum Versteck dient.

Denn aus der Erzählung vom Palladionraube ergibt sich ganz deutlich, daß Sisyphos, um das Verdienst des Odysseus zu erhöhen, eine andere Tradition verwertet hat. Bei Septimius V 4/8 haben Odysseus

und Diomedes so gut wie kein Verdienst. Denn sie kommen als Gesandte nach Troja, um über den erbetenen Frieden zu verhandeln, erfahren dort zufällig von der Bedeutung des Palladions und erhalten es von dem verräterischen Antenor ausgeliefert, der es aus dem Tempel holt; in dem Palladionstreite bei Sept. V 14 erhebt deshalb Ajax auch Einspruch mit der Bemerkung: „non labore aut virtute eorum rem gestam, Antenorem namque contemplatione communis amicitiae abstulisse“. Ganz anders klingt es da, wenn Odysseus bei Sisyphos-Malalas sich rühmen darf infolge eines Orakels, das den Griechen gegeben worden ist (Mal. S. 109, 15), mit Diomedes heimlich zur Nachtzeit in Troja eingedrungen zu sein und selbst das Palladion aus dem Tempel geraubt zu haben. Durch die Einführung dieser abweichenden Tradition hat sich Sisyphos auch gezwungen gesehen den Verlauf der ganzen Erzählung zu ändern (vgl. B. Z. II S. 427/8); er mußte, da Odysseus und Diomedes auf einem nächtlichen Schleichgange unmöglich als Friedensgesandte auftreten konnten, die Anknüpfung der Friedensunterhandlungen und den Abschluß des Friedens in anderer Weise erfolgen lassen. Die auf den Palladionraub bezüglichen Stücke bieten übrigens ein besonderes Interesse noch deshalb, weil man sieht, wie Sisyphos einen Vorgang, den er schon selbst als Historiker erzählt hat (Mal. S. 109, 8/16), in seinem Erzählungsgewebe von den berichtenden Helden nicht mehr erzählen, sondern nur andeuten läßt (Mal. S. 111, 16/9). Ein Seitenstück bildet die Rettung der Leiche Achills, welche Sisyphos den Ajax nur andeuten läßt (Mal. S. 110, 1/2), weil der ganze Vorgang später von Teukros ausführlich berichtet wird (Mal. S. 131).

Wenn wir die Abweichungen, die wir bisher festgestellt haben, überblicken, so können wir uns der Erkenntnis nicht verschließen, daß Sisyphos durch die Eigenart seines Erzählungsgewebes, das die Verherrlichung mancher Helden und eine möglichst vollständige Erwähnung der Ereignisse forderte, veranlaßt worden ist die Berichte seiner Dictysvorlage teils durch Einführung abweichender Einzelheiten, teils durch Aufnahme anderer Überlieferungen selbständig zu ändern und zu erweitern. Wir werden deshalb überall da, wo Septimius und Sisyphos-Malalas voneinander abweichen, dem Septimius größeres Vertrauen schenken dürfen, als es bisher geschehen ist, und die ursprüngliche Überlieferung des griechischen Dictys mehr in der lateinischen Ephemeris als in der Sisyphoserzählung des Malalas suchen dürfen. — Anders liegt die Sache bei solchen Erzählungen, die Septimius stark gekürzt hat, da scheint er auch bisweilen geändert zu haben. Sicher nachweisbar ist sein selbständiges Verfahren in den Angaben, welche wir unten S. 244 erwähnen werden. Aber auch in der Erzählung vom

Tode des Paris und der Oinone scheint er seine Dictysvorlage verlassen zu haben. Denn in der gleichfalls gekürzten Sisyphoserzählung S. 111 finden zwei abweichende Angaben durch die ausführlichen Erzählungen der Mythographen Apollodor III 12, Conon 23 und Parthenius 4 eine feste Stütze: 1) Paris wird nicht tot, sondern verwundet aus der Schlacht getragen; er stirbt erst um Mitternacht und zwar, wie bei Apollodor, in seinem Hause — eine Herbeirufung der Oinone, damit sie den verwundeten Paris heile, ist also in diesem Zusammenhange denkbar; 2) Oinone stirbt nicht aus Gram, sondern sie erhängt sich, wie bei Apollodor und Conon. Man könnte nun vermuten, daß Sisyphos eine fremde Version benutzt habe. Das ist möglich, ich glaube aber nicht recht daran. Denn es kann doch kein Zweifel sein, daß die Angaben des Septimius in III 26 und IV 21 ganz lückenhaft und verworren sind. In dem Satze III 26 „quem coniugio Oenonae iunctum cupidinem cepisse visendi regiones atque regna procul posita“ ist die Angabe, daß Paris die Oinone geheiratet habe, ungenügend, weil wir nicht erfahren, wer Oinone ist und wo Paris die Ehe geschlossen hat, ob auf dem Ida oder in Troja. Schuld an diesem Dunkel trägt der Umstand, daß Septimius die Jugendgeschichte des Paris nicht im Anfange seines Buches erzählt hat, sondern diese früher liegenden Ereignisse in einer Rede des Priamos nachträglich nur andeutet. Dunkel ist ferner die Angabe in IV 21 „Alexandri funus per portam aliam ad Oenonen necessarii sui, uti sepeliretur, perferunt“. Warum trägt man die Leiche, die nach IV 20 vor dem bis zum Tore nachdrängenden Ajax glücklich in die Stadt gerettet worden ist, wieder durch ein anderes Tor hinaus? Wo befindet sich denn Oinone? Kurz, es liegt über der Oinone Episode des Septimius dasselbe Dunkel, das wir in den epitomierten Erzählungen seines 6. Buches gefunden haben (vgl. B. Z. XI S. 147/9). Infolgedessen neige ich mehr zu der Ansicht, daß Septimius eine ausführliche Dictyserzählung, aus der Sisyphos mehrere Einzelheiten richtig bietet, gekürzt und geändert hat, zumal da die beiden wichtigsten Abweichungen auch noch auf äußere Anlässe zurückgeführt werden können. Was nämlich den Tod des Paris betrifft, so darf man aus den Schlußworten von IV 19 folgern, daß Septimius an der langsamen Wirkung des Giftes der Heraklespfeile und an der Möglichkeit einer Heilung Anstoß genommen hat. Was aber den wortreich erzählten Tod der Oinone anlangt, so hat schon Perizonius cp. XIII auf die doppelte Bedeutung des Wortes *ἀπάγχεσθαι* hingewiesen; doppelte Bedeutung hat auch das Substantivum *ἀγχόνη* = Erhängen, Grämen. Ich zweifle nicht, daß Septimius eine Wendung, wie *ἀπήγξατο* oder *ἑαυτῇ ἀπεχρήσατο ἀγχόνῃ*, mißverstanden und sich mit „animi angore periit“ übersetzt hat. Auch

mit solchen Mißverständnissen haben wir bei dem Römer Septimius zu rechnen; man vergleiche, was ich in der B. Z. I S. 134/5 über IV 1 „sepelivere [Hectorem] haud longe a tumulo Ili regis“ gesagt habe.

Die Abhängigkeitsverhältnisse glaube ich hiermit genügend beleuchtet zu haben. Im folgenden will ich die Frage erörtern, welche Aufschlüsse wir sonst noch über den Bau und Inhalt des Sisyphosbuches und über seinen Verfasser aus dem Werke des Malalas gewinnen können.

Im Palladionstreite kommt bei Malalas eigentlich nur Odysseus zu Worte, sollte aber im Sisyphosbuche nicht auch Ajax seine Verdienste durch ausführliche Erzählungen gerühmt haben? Erstens war der Verfasser geradezu verpflichtet den Ajax mehr zu Geltung zu bringen. Er gibt sich ja für den Begleiter und Kriegsgefährten des Teukros aus, er durfte also den Bruder seines Gebieters, der doch schon im Dictysbuche der größte und gefeiertste Held ist, nicht hinter dem Odysseus zurücktreten lassen, und da er im zweiten Heldengespräche, wie wir oben gesehen haben, den Ajax tatsächlich verherrlicht und ihm sogar eine Heldentat zuweist, die er nicht vollbracht hat, so kann er ihm auch im Palladionstreite, in welchem Ajax als sein eigener Lobredner auftritt, die Erzählung derjenigen Heldentaten in den Mund gelegt haben, die er wirklich ausgeführt hat. Nur die Rettung der Leiche Achills (S. 110, 1) durfte er mit einem kurzen Hinweis abtun, weil er sie für den Teukrosbericht im zweiten Gespräch aufsparen mußte (S. 131), aber eine ausführliche Erzählung des Kampfes mit Hektor und der ruhmvollen Verteidigung der Schiffe durfte er dem Ajax nicht entziehen. Auch die Anlage des Werkes scheint eine solche Erzählung zu verlangen. Der Verfasser hat ja die wichtigsten Ereignisse, welche sich vor Troja abspielen, nicht in historischer Reihenfolge, sondern in der Weise erzählt, daß er in zwei Gesprächen mehrere Helden zu lobsingenden Berichterstattern machte. Er hat sogar, um die Ereignisse möglichst vollständig anbringen zu können, einigen Helden Verdienste zugeschrieben, die sie in der Dictysüberlieferung der lateinischen Ephemeris nicht haben. Denn nur diesen Zweck hatte er im Auge, als er den Odysseus zum Urheber folgenreicher Ratschläge machte (vgl. oben S. 238). Ein Schriftsteller nun, der sich so sichtlich bemühte die Ereignisse möglichst vollständig zu erzählen, kann hier, wo er sich die Möglichkeit geschaffen hatte hochwichtige Ereignisse durch Ajax erzählen zu lassen, auf die Erreichung seines Zweckes doch kaum verzichtet haben. Dazu kommt noch, daß Ajax nicht bloß auf die von Septimius II 42/3 erzählte Heldentat zu deuten scheint. Denn die einleitende Bemerkung S. 109, 18: ἀρκεῖ μοι

ἡ παρὰ Ἕκτορος εἰς ἐμὲ γεναμένη παραίτησις ἐν τῇ παρ' ἐμοῦ πρὸς αὐτὸν μονομαχίᾳ will auf den von Septimius erzählten Kampf nicht ganz passen, weil das Wort παραίτησις eine Handlung andeutet, die bei Sept. II 43 fehlt, und das Wort μονομαχία etwas andere Vorstellungen erweckt. Sie würde aber trefflich passen, wenn Sisyphos auch auf die im 7. Buche der Ilias geschilderte Monomachie Bezug genommen hätte. Dort findet sich nämlich eine παραίτησις. Denn als die Herolde die beiden Kämpfer zu trennen suchen, da erlangt Ajax, daß Hektor die Einstellung des Kampfes erbittet (Il. VII 280/300). Da nun Sisyphos andere Versionen tatsächlich herangezogen hat, so halte ich es nicht für unmöglich, daß er vor dem aus Dictys II 43 bezogenen Kampfe, der dem Kampfe im 15. u. 16. Buche der Ilias entspricht, auch die Monomachie des 7. Buches der Ilias erzählt hat. Auf Grund aller dieser Erwägungen halte ich es für möglich, daß Malalas auf S. 109 den ausführlichen Bericht seines Sisyphosbuches gekürzt und hinter der einleitenden Bemerkung ἀρκεῖ μοι ἡ παρὰ Ἕκτορος.. πρὸς αὐτὸν μονομαχίᾳ eine längere Erzählung weggelassen hat.

Wollte man aber in den beiden ἀρκεῖ μοι einen Beweis dafür sehen, daß Malalas nichts ausgelassen habe und daß Sisyphos eine erste Heldentat in der gleichen Weise nur kurz angedeutet habe, wie es bei der zweiten Heldentat, der Rettung der Leiche Achills, nachweisbar geschehen ist, so müßte man annehmen, daß Sisyphos an einer anderen Stelle seines Buches die Taten des Ajax ausführlich erzählt habe. Auch das ist möglich. Eine Stütze für diese Ansicht kann man nämlich darin finden, daß Sisyphos den Zorn des Achilles ausführlich behandelt haben muß, weil er die Ursache des Zornes ausführlich erzählt hat (Mal. S. 101, 19 — 102, 9 u. S. 99, 15/8). Er kann also im ersten Teile seines Buches die Heldentaten des Ajax in Verbindung mit dem Zorne des Achilles erzählt und an die Beutezüge des Achilles und Ajax in ähnlicher Weise angeschlossen haben, wie es bei Sept. II 17/9 ff. geschehen ist. Dieser Abschnitt könnte mit dem Tode und der Bestattung des Patroklos (III 10/4) abgeschlossen haben, denn die Erwähnung dieser Vorgänge darf man auch im Sisyphosbuche voraussetzen, weil Patroklos bei Mal. S. 97, 21 und S. 108, 6 als Begleiter des Achilles genannt wird. Nur den Anfang des Polyxena-Romans (Sept. III 2/3) dürfte Sisyphos unerwähnt gelassen haben, weil er, wie wir oben S. 235/6 gesehen haben, einen bei Sept. III 2 erzählten Vorgang in einen Bericht des Teukros aufgenommen hat. — In welcher Weise Sisyphos diesen Abschnitt, der den Zorn des Achilles behandelte, erzählt hat, läßt sich nicht bestimmen, weil wir nicht wissen, in welchem Zeitpunkte Teukros und Idomeneus, die nach den Beutezügen des

Achilles (Sept. II 17 oder 19) ihre Fahrt nach Cypern unternommen haben, wieder nach Troja zurückgekehrt sind. Wären sie längere Zeit fern geblieben, so könnten ihnen die Vorgänge, die sie vor Troja nicht miterlebt haben, in dem Rahmen eines dritten Heldengespräches erzählt worden sein.

An welcher Stelle nun auch Sisyphos die Heldentaten des Ajax erzählt haben mag, das eine darf man als gewiß annehmen, daß eine ausführliche Erzählung in seinem Buche nicht gefehlt hat. Man wird ferner annehmen dürfen, daß Ajax im Palladionstreite nicht bloß einmal das Wort ergriffen hat. An der Stelle nämlich, wo Odysseus nach der Erwähnung des Todes des Paris und der Oinone seine Rede unterbricht und den Beifall vieler Zuhörer findet (S. 111, 15), hatte Ajax nicht nur die Möglichkeit, sondern auch die Berechtigung sich zum Worte zu melden. Denn gerade nach dem Tode des Paris zeigt sich bei Sept. IV 20 Ajax als großer Held: er treibt die Trojaner bis in die Stadt zurück und vollbringt Taten, die zur Einnahme der Stadt geführt hätten, wenn nicht die Nacht hereingebrochen wäre. Zur Erzählung dieses Vorgangs mußte sich also Ajax durch Odysseus geradezu herausgefordert fühlen. Wenn Sisyphos diese Heldentat nicht ganz übergangen hat, so kann er sie nur an dieser Stelle angebracht haben, denn sie gehört nach der Zeitfolge zu denjenigen Vorgängen, welche in den beiden Heldengesprächen so ausführlich berichtet werden.

In dem Palladionstreite hatte sich der Verfasser des Sisyphosbuches nicht ohne Geschick eine bewegte Scene geschaffen; er müßte ein schlechter Erzähler gewesen sein, wenn er sie nicht wirksamer ausgearbeitet hätte. Daß die Parteinahme einerseits des Agamemnon und Diomedes für Odysseus, andrerseits des Neoptolemos für Ajax nicht so wortlos erfolgt ist, wie es in der Malalaserzählung geschieht, scheinen S. 113, 18 die Worte anzudeuten: *πολλῶν δὲ καὶ ἄλλων κινηθέντων μεταξὺ αὐτῶν ἄχρις ἑσπέρας τέλος ἔδοξεν κτλ.* Von Diomedes läßt sich sogar bestimmt nachweisen, daß er einmal das Wort ergriffen hat, wenn auch vielleicht nur zu einer kurzen Bemerkung. Denn bei Beginn des Streites ist auch er als Bewerber um das Palladion aufgetreten, wie die Angabe S. 108, 21 beweist: *Αἴαντος καὶ Ὀδυσσέως καὶ Διομήδους εἰς μάχην ἐλθόντων.* In dem Verlaufe des Streites ergreift er aber nirgends das Wort, wir finden ihn vielmehr S. 113, 15 ganz plötzlich auf der Seite des Odysseus. Dieser Widerspruch fällt sicherlich dem kürzenden Malalas zur Last; wie sich in seiner Sisyphosvorlage Diomedes verhalten haben kann, läßt sich aus Sept. V 14 erraten. Dort tritt Diomedes auch als Bewerber auf, aber nach den ersten Wechselreden verzichtet er auf seinen Anspruch, allerdings zu Gunsten des Ajax.

Septimius und Malalas erzählen überhaupt den Palladionstreit recht verschieden. Zwei besonders bemerkenswerte Abweichungen will ich hervorheben. Bei Sept. V 14/15 wird das Palladion nicht nach unentschiedenem Streite dem Diomedes zur Aufbewahrung übergeben, sondern dem Odysseus ausgeliefert, nach der fluchtartigen Abreise des Odysseus befindet es sich aber plötzlich im Besitze des Diomedes. Wie ist es in dessen Hände gelangt? Warum hat Odysseus, der so viel Beute mitnimmt (VI 5), auf die Mitnahme des stadtschirmenden Palladions verzichtet? Auf diese Fragen erhalten wir keine Antwort. Offenbar hat hier Septimius seine Vorlage gekürzt. Daß wir uns mit dieser Annahme nicht irren, beweist der Inhalt des folgenden Kapitels (V 16), in welchem die ebenso unerklärliche Zurücklassung der Hekabe und die Übergabe der beiden Hektorsöhne an Helenos uns schon längst den Beweis geliefert haben, daß Septimius seine Vorlage gekürzt hat (vgl. B. Z. XI S. 150 u. 149). Immerhin zeigt der Verlauf der Handlung bei Sept. V 15, daß im griechischen Dictysbuche das Palladion nicht ganz in derselben Weise, wie bei Sisyphos-Malalas, in den Besitz des Diomedes gelangt sein kann. Das ist für die Quellenkritik von höchstem Interesse. Denn es ergibt sich, daß einerseits der lateinische Bearbeiter des Dictysbuches, Septimius, infolge der erwachenden Epitomierungslust schon gegen das Ende des 5. Buches die Erzählung seiner Vorlage ungenau bietet, andrerseits der griechische Bearbeiter des Dictysbuches, Sisyphos, seinem eignen Erzählungsgewebe zuliebe die Erzählung seiner Vorlage geändert hat. Denn daß wir den Abbruch des Palladionstreites bei Einbruch der Nacht dem Sisyphos zu danken haben, beweist die andere der zwei Abweichungen, die wir hier hervorheben wollten. Septimius meldet nichts davon, daß Neoptolemos für Ajax Partei ergriffen und nach dem Tode des Ajax den Odysseus mit dem Tode bedroht habe. Das ist eine Erfindung des Sisyphos. Denn dieser hatte das größte Interesse daran, innerhalb der Handlung seines Erzählungsgewebes den Neoptolemos zu Gunsten des Ajax *ὡς ἐκ γένους αὐτοῦ ὑπάρχοντα* eingreifen zu lassen. Sisyphos wird ja nicht müde die Verwandtschaft seiner Lieblinge Achill, Neoptolemos, Ajax und Teukros zu betonen. Achill ist der Vetter des Ajax (S. 122, 10); Teukros ist der Bruder des Ajax (S. 102, 8, S. 122, 12 u. 14, S. 132, 11) und bezeichnet sich selbst als solchen in seinen Berichten (*ὁ ἐμὸς ἀδελφός* S. 128, 12 u. 16, S. 131, 18 u. 22); Neoptolemos bittet den Teukros, *ὡς ὄντα ἐκ τοῦ ἰδίου γένους*, um die Erzählung der Heldentaten seines Vaters (S. 122/3). Verwandtschaftliche Pietät ist es also, welche den Neoptolemos in seinem Handeln bestimmt. Um diesen Charakterzug hervorzuheben, ist Sisyphos auch noch an anderen Stellen von der

Dictysüberlieferung abgewichen: Neoptolemos bestattet S. 122, 10 den Ajax neben seinem Vater Achill auf dem Sigeion (Sept. V 15 in Rhoeteo) und ist S. 132 der Beschützer der Hinterbliebenen des Ajax. Auch sonst weiß Sisyphos die pietätvolle Gesinnung seiner Lieblinge hervorzuheben: Achill sekundiert dem Ajax gegen Memnon und Teukros eilt zur Unterstützung seines Bruders aus Cypern herbei. Verwandtentreue ist die herrlichste Tugend des Heldengeschlechts, dem Teukros angehört; Sisyphos hat es verstanden seinen Herrn und Gebieter auch durch die Verherrlichung seines Geschlechts zu ehren.

Zum Schluß noch eine Bemerkung über das Palladion selbst. Nach Dictys V 5 ist es zur Zeit des Ilos vom Himmel gefallen; nach Mal. S. 109, 5 ist es von einem gewissen Asios verfertigt und dem Ilos geschenkt worden, der das früher anders benannte Land zu Ehren des Verfertigers Asien nannte. Johannes Antiochenus, dessen Text in den Wiener Troica S 10, 17/22 und bei Suidas s. v. *Παλλάδιον* vorliegt, hat die Versionen seiner beiden Hauptquellen vereinigt, bietet aber hinter der Version des Malalas die wichtige Quellenangabe: *ταῦτα Φιλόχωρος ἱστορεῖ.* Als ich in der B. Z. IV S. 27 die Vermutung ausgesprochen hatte, daß Jo. Antiochenus dieses Zitat aus dem unversehrten Malalas übernommen habe, hat Gleye in der B. Z. V S. 459 diese Möglichkeit bestritten, weil es in der Ekloge und bei dem Slaven fehle. Aber ein entscheidender Grund kann dies nicht sein, solange die Geschichte des Malalastextes nicht sicher erforscht ist. Bei der Übereinstimmung, welche zwischen Malalas und Jo. Antiochenus besteht, besonders in den charakteristischen Worten *φιλόσοφος καὶ τελεστής*, kann ich mir nicht denken, daß Jo. Antiochenus selbständig die Quellenangabe hinzugefügt habe. Aber wie dem auch sei, in jedem Falle wird durch dieses Zitat die Herkunft der von Malalas überlieferten Version gesichert, und damit ergibt sich für unsere Untersuchung die Gewißheit, daß von Malalas S. 109, 1/8 die Sisyphosüberlieferung durch eine Version ersetzt worden ist, die mittelbar oder unmittelbar aus Philochoros stammt. Die Erklärung des Namens „Asien" wird ihn zu dieser Wahl bestimmt haben. Das Schicksal des Palladions hat Malalas mit rührendem Interesse verfolgt. Er führt es durch Diomedes nach Italien, durch die Nachkommen des Aeneas nach Rom (B. Z. X S. 602/5), durch Konstantin den Großen nach Konstantinopel. Dort erhält es eine Ruhestätte unter der Konstantinssäule, *ὥς τινες λέγουσι τῶν Βυζαντίων* (S. 320, 16), — und diese Säule steht heute noch auf ihrem Postament!

Der gleiche Fehler, an dem das erste Heldengespräch leidet, haftet auch dem zweiten an. In diesem kommt bei Mal. S. 122/32 nur Teukros zu Worte, in dem Sisyphosbuche selbst aber ist sicherlich auch Neo-

ptolemos als Berichterstatter aufgetreten. Es muß doch im höchsten Grade auffallen, daß Neoptolemos, der in der Handlung des Gewebes so bedeutsam hervortritt, als streitbarer Kriegsheld so gar keine Rolle spielt. Im Palladionstreite wird zwar von Odysseus der Opferung Polyxenas Erwähnung getan (S. 111), aber das ist keine Heldentat; wir wollen von der Tötung des Eurypylos in siegreicher Schlacht (IV 17) und von der Tötung des Priamos bei der Zerstörung der Stadt (V 12) hören. Von diesen seinen Taten wird also Neoptolemos berichtet haben, zumal da Teukros, der während dieser Ereignisse in Cypern weilte, für seine Erzählung der Heldentaten des Achilles als Entgelt die Erzählung der Heldentaten des Neoptolemos fordern durfte. Aus den Worten, welche Teukros zu Neoptolemos spricht (S. 132, 9): *εἰς ἐκδίκησιν πατρὸς ἅπαν τὸ Ἴλιον καὶ τὴν Τροίαν ἀπώλεσας*, läßt sich sogar schließen, daß Neoptolemos sich als den Rächer seines Vaters hingestellt und sich das Hauptverdienst an der Zerstörung der Stadt zugeschrieben hat. So würde auch der Ausruf des Teukros: *τίς δυνατός ἐστι τὰς σὰς ἀρετὰς ἐξειπεῖν* eine passende Erklärung finden. Überhaupt würde sich Neoptolemos als sein eigner Lobredner im Rahmen des Sisyphosbuches aufs beste ausnehmen.

Die Zusammenkunft der beiden Helden schließt damit ab, daß Teukros die Hinterbliebenen des Ajax erbittet und erhält; von einer solchen Übergabe berichtet auch Sept. V 16: „Aiacis filii Aiantides Glauca genitus atque Eurysaces ex Tecmessa Teucro traditi“ (Tekmessa fehlt), aber diese Übergabe findet unter ganz anderen Verhältnissen statt. Die Verschiedenheit der Erzählung beruht auf der verschiedenen Anlage der beiden Schwindelbücher. Bei Dictys-Septimius ist Teukros dauernd vor Troja anwesend, während er bei Sisyphos-Malalas wiederholt in Cypern weilt; dementsprechend erhält er bei Septimius die Angehörigen seines Bruders nach dessen Tode (von wem, wird nicht gesagt), während er sie bei Sisyphos-Malalas nach seiner Ankunft aus Cypern von Neoptolemos erhält. Abgesehen davon, scheint mir Septimius auch noch gekürzt zu haben. Niemand wird leugnen, daß die Erzählung des Septimius, in der Teukros erst V 16 ex., sonst nirgends erwähnt wird, nicht einmal bei dem Palladionstreite und der Bestattung seines Bruders, einen höchst stümperhaften Eindruck macht. Sollte nicht dieser Mangel zum Teil dem lateinischen Bearbeiter des Dictysbuches zur Last fallen? Wir haben ja eben erst gesehen, wie deutlich schon hier, am Ende des 5. Buches, die epitomatorische Tätigkeit des Septimius erkennbar ist.

So sicher wir bis hierher über den Inhalt und die Anlage des Sisyphosbuches urteilen konnten, so unsicher wird unser Urteil, wenn

wir die früher und später liegenden Ereignisse ins Auge fassen und die Art, wie sie von dem Verfasser erzählt worden sind.

Bei der Beurteilung der früher liegenden Ereignisse, also der Antehomerica, kommen wir bezüglich des Sisyphosanteiles über unsichere Vermutungen nicht hinaus. Denn Malalas ist uns kein sicherer Führer mehr, weil kein Erzählungsgewebe mehr die Herkunft irgendwelchen Stoffes sichert, weil Malalas das griechische Dictysbuch, das ja auch unter seine Quellen gehört, dem Sisyphosbuche vorgezogen, auch auf die andern Autoren, die er für die griechischen Heldensagen zitiert, wie Didymos und Kephalion, zurückgegriffen haben kann, und weil er nachweisbar für die Opferung Iphigeniens den Domninos benutzt hat, in dessen Erzählung Orest, Iphigenia und Pylades von den Skythen des Königs Thoas bis nach Palästina verfolgt werden (S. 140, 6) und in der Nähe von Antiochia allerlei seltsame Dinge erleben. Zwei Einzelheiten verraten deutlich den Einfluß dieses edeln Antiocheners. Zuerst der Schauplatz. Bei Domninos wird dem Orestes die Reiseroute durch das folgende Orakel der Pythia vorgeschrieben (Mal. S. 136, 1): *Ὀρέστα, οὐκ ἄλλως σε δεῖ ἀργαλέας νόσου μανίαν ἀποθέσθαι, εἰ μὴ περάσας Πόντου κύματα Σκυθίης τε γαῖαν καταλάβοις Αὐλίδος τε χῶραν .. κἀκεῖθεν ἐκφυγὼν .. καταλάβῃς Συρίης γαῖαν κτλ.*; dementsprechend gelangen S. 136, 10 Orestes und Pylades *ἐπὶ τὴν Αὐλίδα χώραν τῆς Σκυθίας*. In diesem skythischen „Lande Aulis" findet nun die Opferung Iphigeniens statt, denn S. 98, 6 u. S. 108, 10 segeln die Griechen, die schon versammelt sind, zuerst nach diesem Lande Aulis. Bei Sept. I 20/2 opfern natürlich die Griechen im griechischen Aulis vor ihrer Abfahrt. Danach bestimmt sich auch die Art, wie Iphigenia in das Skythenland gelangt. Nach der Dictysüberlieferung, die zum Teil auch bei Kedren auftaucht, wird Iphigenia nach ihrer Rettung dem gerade in Aulis anwesenden Skythenkönig übergeben; bei Domninos-Malalas wird sie, da ja das Opfer im Skythenlande vor sich geht, von Agamemnon im Heiligtum der Artemis als Priesterin zurückgelassen. Wie Sisyphos diesen Vorgang erzählt hat, wissen wir nicht, sicherlich aber doch nur in Übereinstimmung mit Dictys. Johannes Antiochenus hat S. 6, 26 einen Ausgleich zu schaffen gesucht: bei ihm versammeln sich zwar die Griechen im böotischen Aulis, sie segeln aber von da, wie bei Malalas, zuerst nach dem Skythenlande.

Unmittelbar vor dieser Stelle ist der Einfluß des Sisyphosbuches denkbar. Man beachte, daß sich bei Malalas die Griechen zweimal versammeln und zweimal absegeln (S. 97/8 u. S. 107/8). Da nun an der zweiten Stelle der Schiffskatalog aus Dictys stammt, so muß die erste Stelle, die nur über Achill nähere Angaben enthält, auf eine andere

Quelle zurückgehen. Da läßt sich nun zunächst an Sisyphos denken, weil die Verwandtschaftsverhältnisse des Achilles dieselben sind wie in der Ephemeris und die starke Hervorhebung des Achilles dem Interesse entspricht, das Sisyphos für diesen Helden überall bekundet. Indessen sein Einfluß könnte nur ein beschränkter sein: 1) weil an beiden Stellen die Griechen zuerst nach dem aus Domninos stammenden „Lande Aulis" segeln und in der ersten Stelle das Opfer der Iphigenia unter dem Einflusse Domnins anders erzählt wird als bei Dictys, dessen Überlieferung nur in Z. 9/12 durchschimmert; 2) weil an beiden Stellen die Griechen von Agamemnon und Menelaos zum Kriege aufgeboten werden, während in der Sisyphoserzählung bei Mal. S. 110, 7 Odysseus sich rühmt die Griechen versammelt zu haben und bei Septimius I 12/7 u. II 9 die Sache ganz anders verläuft; 3) weil Malalas S. 97, 3/10 über die *ἀπαίτησις* der Helena anders berichtet als Sisyphos (bei Mal. S. 110, 5/6) und Dictys (bei Sept. I 4/11 und bei Jo. Antiochenus in den Wiener Tr. S. 5, 35/8 u. im Fr. 23 Virt.). Mir scheint Malalas den ganzen Abschnitt von S. 97, 3—98, 23 unter dem Einflusse mehrerer Quellen gearbeitet zu haben. — Nebenbei sei bemerkt, daß Kedren das, was er S. 219, 1/4 über die Kriegsrüstungen sagt, wie so vieles auf dieser Seite, aus Jo. Antiochenus (S. 6) bezogen hat; letzterer zählt 1186 Schiffe wie Homer, danach wird die Zahl bei Kedren zu ändern sein.

Bei einer andern höchst interessanten Angabe dürfte das Sisyphosbuch als Quelle kaum in Frage kommen. Bei Septimius I 1 sind Agamemnon und Menelaos die Söhne des Pleisthenes und heißen nur deshalb Atriden, weil sie von ihrem Großvater Atreus, dem Sohne des Minos, nach dem frühen Tode ihres Vaters erzogen worden sind; Septimius bietet hierin die echte Dictysüberlieferung, weil auf diesen Verwandtschaftsverhältnissen die Teilung der Erbschaft in Kreta beruht und derselbe Stammbaum des Minos bei Apollodor III 2 überliefert ist (vgl. Dunger Prgr. 1878 S. 40). Bei Malalas S. 94, 2/4 ist nur Menelaos der Sohn des Pleisthenes, Agamemnon dagegen der Sohn des Atreus, sie heißen aber beide Atriden, weil Menelaos im Hause des Atreus mit Agamemnon erzogen worden ist (vgl. auch Mal. S. 83, 3). Dementsprechend ist die folgende mit Sept. I 9 wörtlich stimmende Stelle S. 96, 8, in der Helena über ihre Verwandtschaft Auskunft gibt, etwas geändert worden:

quae cuiusque esset,	*ἐπυνθάνοντο .. τίς εἴη καὶ τίνων*
requirit. Tunc illa	*ἀπόγονος. ἡ δὲ Ἑλένη ἔφη*
Alexandri se adfinem respondit	*Ἀλεξάνδρου .. εἰμὶ συγγενὶς*
magisque ad Priamum	*καὶ μᾶλλον προσήκειν Πριάμῳ*
et Hecubam quam ad	*καὶ τῇ Ἑκάβῃ καὶ οὐ τῷ*
Plisthenis filios genere pertinere.	*Πλεισθένους υἱῷ Μενελάῳ.*

Von wem ist nun an den beiden Stellen die Dictysüberlieferung geändert worden? Man könnte vermuten: von Sisyphos, dem Malalas hier gefolgt sei; denn daß Sisyphos eine der beiden Versionen geboten hat, beweist S. 113, 11 die Angabe: *ἀποδώσομεν τὴν Ἑλένην εἰς τὰ βασίλεια τοῦ Πλεισθένους*. Aber ich bezweifle diese Herkunft. Bei Dictys ist das Geschlechtsregister in Verwirrung, weil er in I 1 den Namen des Minossohnes Katreus, den Apollodor bietet, durch den Namen des (Pelopssohnes) Atreus ersetzt hat und an anderen Stellen Agamemnon und Menelaos als Pelopiden bezeichnet; vgl. II 5 und besonders III 23 „Atrei atque Pelopis divitiae" = Mal. S. 124, 20 *Ἀτρέως καὶ Πέλοπος χρήματα*. Die Änderungen in den erwähnten beiden Dictysstellen bei Mal. S. 94, 2/4 u. S. 96, 11 beruhen nun ganz sichtlich auf dem Bestreben den Agamemnon wieder zum Sohne des Pelopiden Atreus zu machen. Dieses Bestreben müssen wir aber vor allem bei Malalas voraussetzen. Denn da er auf S. 87, 11 unter den Kindern des Minos einen Atreus nicht gefunden und auf S. 85, 13 eine Königsreihe gegeben hatte, in der Atreus und Agamemnon zum Hause des Pelops gehören, so mußte er den Widerspruch, vor den ihn sein Dictysbuch stellte, zu beseitigen suchen; und da in dem aus Dictys genommenen Schiffskataloge S. 107, 12 u. 15 dieselben unterscheidenden Bezeichnungen *Ἀγαμέμνων υἱὸς Ἀτρέως* und *Μενέλαος υἱὸς Πλεισθένους* nur von Malalas eingeführt sein können, so kann es nur Malalas gewesen sein, der an den andern beiden Dictysstellen die Änderung vorgenommen hat. Die Nachwirkung jener Königsreihe, nach der Ägisth 7 Jahre regierte, zeigt sich sogar noch in der Orestie S. 133, 23, wo die Ekloge S. 222, 27 bietet: *μετὰ οὖν ἕβδομον ἔτος παραγίνεται ὁ Στρόφιος κτλ.* Aber auch noch andere Quellen können gleichen Einfluß auf Malalas ausgeübt haben, zunächst Euripides und Domninos, von denen er den ersteren nicht nur in der Orestie, sondern auch S. 122 in der Sisyphoserzählung benutzt hat (B. Z. X S. 610), schließlich sogar Homer, aus dem folgende Stellen genommen sind: S. 92, 4 *δύσπαρις* aus Il. 3, 39 u. 13, 769; S. 138, 7 *ἔσχε δὲ καὶ Χρυσόθεμιν καὶ Λαοδίκην θυγατέρας* aus Il. 9, 145 u. 287; außerdem im ersten Malalasbuche (ed. Istrin S. 15 = Chron. Pasch. S. 67, 8) der Vers *Ἥρην δὲ προσέειπε κασιγνήτην ἄλοχόν τε* aus Il. 16, 432. Kurz, ich habe die Überzeugung, daß Malalas an den erwähnten drei Stellen das Dictysbuch als Vorlage unmittelbar benutzt und dessen verworrene Genealogie unter dem Einflusse anderer Quellen selbständig geändert hat.

Nachdem wir die Arbeitsweise des Malalas kennen gelernt und gesehen haben, wie er mehrere Quellen nebeneinander benutzt und Einzelheiten redigierend ändert, wollen wir seine Antehomerica schnell über-

blicken. Denn wenn wir auch bezüglich des Sisyphosanteils über unsichere Vermutungen nicht hinauskommen, so ist doch eine glatte Sichtung und Scheidung der einzelnen Stoffmassen zu erzielen. Mit den folgenden Erörterungen vergleiche man die zum Teil recht wertvollen Bemerkungen Greifs in Stengels Ausgaben und Abhandlungen Bd. 61 S. 184—193; bezüglich der Heldenporträts verweise ich auf meine Untersuchung in der B. Z. X S. 607/9.

Die Erzählung von der Geburt des Paris, seinem Aufenthalte in Parion und seiner Reise nach Sparta bietet, mit Ausnahme der von Malalas redigierten Notiz S. 94, 2/4, auch nicht den geringsten Dictysstoff. Das beweist, abgesehen von dem ganz fremdartigen Parisurteil, das übrigens dem Anonymus De Incred. X bekannt ist, der Charakter folgender Abweichungen. Der Traum der schwangeren Hecuba, der vor der Geburt des Paris gedeutet wird (III 26), gehört unbestreitbar in den griechischen Dictys, weil er sich auch bei Jo. Antiochenus vorfindet; er gehört aber keinesfalls zur Malalaserzählung, weil in dieser, wie zuletzt Fürst S. 346 betont hat, der Schicksalsspruch von Priamos erst nach und infolge der Geburt des Paris eingeholt wird. Demzufolge sind auch die Schicksalskünder verschieden: bei Septimius sind es Traumdeuter (vgl. Apollodor III cp. 12, 5), bei Malalas dagegen ist es der Orakelgott Phoebus Apollo. Daraus erklärt sich dann wieder die verschiedene Begründung der Reise des Paris: bei Malalas wird Paris 33 Jahre später von Priamos nach Griechenland gesendet, um dem Orakelspender Apollo Dankopfer darzubringen; bei Septimius, dessen Traumdeuter zu Dankopfern keinen Anlaß geben konnten, wird Paris von Reiselust getrieben. Diese abweichenden Angaben stehen untereinander in Zusammenhang. Da wir nun den Traum der Hecuba dem Dictys zuerkennen, so werden wir die ursprüngliche Dictyserzählung bei Sept. III 26 suchen, die Malalaserzählung dagegen in eine andere Quelle verweisen müssen. — Sicher scheint mir auch zu sein, daß Malalas die Erzählung von der Ankunft des Paris in Sparta (S. 94, 5—21) aus derselben Quelle bezogen hat. Denn in ihr werden die S. 93, 16 u. 20 erwähnten Geschenke und Briefe dem Menelaos von Paris überreicht und die Dankopfer des Paris S. 94, 18 von Menelaos in Erwägung gezogen. Dazu kommt noch ein wichtiger innerer Grund. Bei Septimius I 1/4 ist zu der Zeit, wo Paris in Sparta eintrifft, Menelaos zur Teilung der Schätze des Atreus in Kreta abwesend; auf die Kunde vom Raube der Helena kehrt er von dort mit Palamedes nach Sparta zurück, wohin auch Agamemnon und Nestor eilen, die nicht in Kreta gewesen waren. Diese ganze Geschichte gehört nach den oben S. 248 gemachten Bemerkungen gleichfalls unbestreitbar in das Dictysbuch.

Der Gewährsmann des Malalas aber läßt den Menelaos erst nach der Ankunft des Paris nach Kreta abreisen und zwar zu einem alljährlich stattfindenden Opferfeste. Diese Version von der Abreise des Menelaos fand sich schon in den Kypria; ferner berichtet Apollodors Epitoma Vaticana cp. XI, daß Menelaos erst am 10. Tage nach der Ankunft des Troers abgereist sei. Zu dieser Erfindung hat der Verfasser offenbar deshalb gegriffen, weil er die Dictysversion nicht gekannt oder nicht benutzt hat. In gleicher Weise ist aber der Verfasser der vorausgehenden Erzählung verfahren, denn dieser hat zu dem Apolloorakel gegriffen, weil er den Traum der Hecuba nicht gekannt oder nicht benutzt hat. Zu alledem kommt schließlich noch, daß die kurze Angabe bei Synkell. S. 321, 3 *Πάρις εἰς Πελοπόννησον ἐλθὼν θῦσαι τοῖς αὐτόθι δαίμοσι ξεναγωγεῖται παρὰ Μενελάῳ* die ganze Malalaserzählung voraussetzt. Aus diesen Gründen schreibe ich die ganze Erzählung von S. 92, 1 — S. 94, 21 demselben Verfasser zu. Kann nun Sisyphos dieser Gewährsmann gewesen sein? Ich glaube nicht, weil Sisyphos nur da seine Dictysvorlage verlassen hat, wo er besondere Zwecke verfolgte. Was aber hätte ihn bestimmen können, den Traum der Hecuba und die damit zusammenhängenden Tatsachen zu verwerfen? Viel näher läge die Vermutung, daß Domninos der Gewährsmann sei; denn ihm verdankt Malalas die abweichende Erzählung vom Iphigenienopfer. Auf ihn könnten auch die antiochenischen Monatsnamen in den Zeitbestimmungen S. 93, 10 u. 20 und die Erwähnung des Apollo *Δαφναῖος* S. 93, 13 weisen, indessen der redigierende Malalas ist gleichfalls Antiochener gewesen. Ich meinerseits suche in Didymos den Gewährsmann. Denn die Erzählung vom Schicksale Ganymeds, für welche Malalas S. 81, 8 den Didymos zitiert, bildet ganz unverkennbar ein Seitenstück zu unserer Erzählung. Für Didymos spricht ferner die überraschende Tatsache, daß auch der von Malalas unabhängige Synkellos diese beiden eigenartigen Erzählungen der Trojasage kennt und für die erste S. 305 gleichfalls den Didymos zitiert. Über Didymos vgl. B. Z. X S. 606.

Im Gegensatz zu der eben besprochenen Erzählung steht der folgende Abschnitt S. 94, 22 — S. 97, 2, welcher den Raub der Helena und ihre Ankunft in Troja behandelt. Hier haben wir Dictysstoff vor uns. Fremd ist aber die charakteristische Angabe S. 95, 13/5, daß Paris nach Ägypten zu Proteus gekommen sei, ohne das Heiligtum Apollos besucht und Dankopfer dargebracht zu haben. Diese Angabe, deren Wert zuerst Greif S. 189 erkannt hat, stammt aus der vorher benutzten Quelle. Kann sie nun ein Beweis dafür sein, daß auch der sie umgebende Dictysstoff in jene Quelle gehöre? Mit nichten. Erstens ist sie schlecht eingefügt, weil Paris sich schon in Sidon befindet, ehe

er nach Ägypten gelangt. Zweitens ist diese fremde Angabe in den Dictysstoff in genau derselben Weise eingefügt, wie die auf Dictys fußende Angabe S. 94, 2/4 in den fremden Stoff der vorher benutzten Quelle; sie verrät die redigierende Hand des Malalas, wie alle die oben S. 248/9 erwähnten Angaben, wie die aus Dictys und Euripides in Domninosstoff eingearbeiteten Stücke S. 135, 6/12 (vgl. B. Z. XI S. 145/6) und S. 136/7, 12, wie die aus Philochoros in Sisyphosstoff eingewobene Angabe von der Herkunft des Palladions.

Über den folgenden Abschnitt S. 97, 3 — S. 98, 23 vergleiche man meine Bemerkungen auf S. 247/8.

Es folgt S. 99, 1 — S. 103, 10 die wichtige Erzählung von den ersten Kriegstaten, den Beutezügen und dem Zorne Achills. Man vergleiche die Darlegungen Greifs S. 197—203, der in Sisyphos den Verfasser sieht. Es ist auch mir in der Tat nicht mehr zweifelhaft, daß der Bericht über die Beuteteilung und den Zorn des Achilles bei Mal. S. 99, 15/7 und S. 101, 19 — 102, 11 aus dem Sisyphosbuche stammt, daß dagegen Kedrens Erzählung S. 222, 5/13 aus dem griechischen Dictysbuche genommen ist (vgl. B. Z. XI S. 155 u. 160). Die Herkunft der letzteren ist gesichert, weil sie auch bei Septimius erscheint und Jo. Antiochenus, durch dessen Vermittlung sie zu Kedren gelangt ist, das griechische Dictysbuch unmittelbar benutzt hat (vgl. B. Z. II S. 426); die Herkunft des Malalasberichtes darf als gesichert gelten, weil Teukros infolge der Absetzung Achills die Heerfahrt nach Cypern unternimmt und diese erste Heerfahrt Anlaß gegeben haben muß zu jener zweiten, von der Teukros nach dem Palladionstreite bei Mal. S. 122, 12 zurückkehrt. — Was die übrige Stoffmasse anlangt, so stimmen Septimius und Malalas im ganzen, wie im einzelnen derart überein, daß beider Erzählungen auf das griechische Dictysbuch zurückgeführt werden müssen. Da nun Dictysstoff von Sisyphos in Masse verwertet worden ist und die ganze Erzählung ihrem Stoffgehalte nach ein Seitenstück zu dem Abschnitt bildet, in welchem Teukros die Heldentaten Achills berichtet, so ist eine Herkunft der ganzen Erzählung aus Sisyphos wohl möglich. Jedenfalls ist aber das Dictysbuch die Grundquelle. Septimius kürzt sie oft ungeschickt; in II 12 u. III 15 (Mal. S. 99 u. 123) erzählt er sogar nächtliche Überfälle ohne jede Zeitangabe.

So viel über die Antehomerica. Etwas festeren Boden gewinnen wir für die Beurteilung derjenigen Ereignisse, welche die Heimfahrt der Helden und ihre späteren Schicksale betreffen, weil uns das Erzählungsgewebe des Sisyphosbuches wiederum einigen Anhalt bietet. Vergegenwärtigen wir uns noch einmal die wichtigsten Vorgänge: Beuteteilung, Abfahrt einiger Griechen (S. 108, 20), Palladionstreit,

fluchtartige Abfahrt des Odysseus, seine Irrfahrten und späteren Schicksale (Mal. S. 114—122 + Ekl. S. 213—216), Abfahrt des Diomedes mit dem Palladion, Abfahrt des Agamemnon mit Kassandra, Ankunft des Teukros von Cypern und Gespräch zwischen ihm und Neoptolemos, Abfahrt des Teukros, schließlich Abfahrt des Neoptolemos. Aus der Einfügung der Irrfahrten und späteren Schicksale des Odysseus müßten wir nun schließen, daß Sisyphos an die Abfahrt und Heimkehr aller Hauptthelden auch ihre späteren Schicksale angeschlossen habe. Aber eine solche Geschmacklosigkeit darf man selbst dem größten Stümper nicht zutrauen. Man bedenke nur, daß zwischen der Abfahrt des Odysseus und seinem Tode Jahrzehnte liegen, in denen Telegonos und Ptoliporthos, mit denen Telemach später das Reich teilt, erst geboren werden. Es ist doch unglaublich, daß der Verfasser seine Leser mit jedem Helden von Troja hinweg auf die entferntesten Schauplätze und in die spätesten Zeiten versetzt habe, um sie dann immer wieder auf den Schauplatz vor Troja zur Abfahrt des nächsten Helden zurückzuführen. Weniger anstößig würde die Erzählung erscheinen, wenn Sisyphos die Helden nur bis in ihre Heimat geleitet, also nur die eigentlichen Nosten erzählt hätte; denn in diesem Falle hätte nur Odysseus eine längere Unterbrechung im Erzählungsgewebe nötig gemacht, weil nur bei ihm zwischen der Abfahrt und der Heimkehr abenteuerreiche Irrfahrten liegen. Für eine solche Anlage des Sisyphosbuches spricht noch besonders folgender Umstand. Von Malalas wird für die späteren Schicksale des Odysseus, insbesondere für die ganze Telegonie (Ekl. S. 216, 4), und in der Orestie für das Schiedsgericht des Areopags (Mal. S. 135, 12) nur Dictys allein zitiert; hätte er die entsprechenden Erzählungen auch im Sisyphosbuche vorgefunden, so würde er auch den Sisyphos erwähnt haben, zumal da er ihn für die Irrfahrten des Odysseus überall zitiert, zuerst sogar allein, dann mit Dictys zusammen (vgl. B. Z. I S. 141/2). Wir werden also annehmen dürfen, daß Malalas den ganzen Abschnitt, der nur in der Ekloge S. 213/6 erhalten ist, zur Ergänzung der hier versagenden Sisyphoserzählung aus seiner Dictysvorlage eingeschoben hat.

Aus der Art und Weise, wie von Malalas Dictys und Sisyphos für die Irrfahrten des Odysseus zitiert werden, läßt sich auch schließen, daß das Sisyphosbuch keine Aufklärung darüber gegeben hat, wie der Verfasser Kenntnis von den Ereignissen gewonnen habe. Malalas würde sonst die persönlichen Erlebnisse des Sisyphos ebenso angedeutet haben, wie er uns von Dictys zu melden weiß, daß dieser über die Irrfahrten des Odysseus von Odysseus selbst und über dessen letzte Schicksale von Traumdeutern Kunde erhalten habe. Ein solches Erzählungsgewebe, wie

sich Dictys für die Erzählung der Heimkehr und späteren Schicksale der Helden ersonnen hat, ist nicht so leicht ein zweites Mal zu erfinden.

Das einzige, was wir über den Verfasser des Sisyphosbuches erfahren, ist in der Angabe enthalten (S. 132, 19): *ταῦτα δὲ Σίσυφος ὁ Κῷος συνεγράψατο ἐν τῷ πολέμῳ ὑπάρχων σὺν τῷ Τεύκρῳ.* So unbedeutend aber auch diese Angabe ist, sie schafft uns doch die Möglichkeit über die Anlage des Sisyphosbuches und seine Heimat eine wohlbegründete Hypothese aufzustellen.

Der Verfasser hat sich für den Kriegsgefährten des Teukros ausgegeben. In dieser Eigenschaft hatte er aber die Pflicht und die Aufgabe den Teukros zu verherrlichen und zu feiern. Seine Vorlage, das Dictysbuch, bot ihm aber dazu keinen Stoff, denn in der lateinischen Ephemeris tritt Teukros ganz in den Hintergrund. Er wird weder in dem Schiffskataloge bei Septimius I 17, noch in dem des griechischen Dictys bei Malalas S. 107 (Ekl. S. 200) erwähnt. In den Kämpfen, welche sich vor der Ankunft des Neoptolemos abspielen, erscheint er III 1 und IV 2 nur als Statist im Chor der Bogenschützen. In der Erzählung derjenigen Ereignisse, welche zwischen die Ankunft des Neoptolemos und die Abfahrt der Atriden fallen (IV 15 — V 16), wird er nirgends erwähnt, nicht einmal bei der Palladionkrisis und der Bestattung seines Bruders Ajax; würden ihm nicht am Schlusse von V 16 die Angehörigen des Ajax übergeben, wir wären uns kaum bewußt, daß er vor Troja anwesend ist. Nach seiner Heimkehr wird er VI 2 von Telamon verstoßen, „scilicet quod fratrem insidiis circumventum non defendisset", und gründet nun VI 4 das salaminische Reich auf Cypern. Es ist allerdings nicht unwahrscheinlich, daß Teukros in der lateinischen Ephemeris IV 2 etwas schlechter weggekommen ist als in der griechischen, aber ein hervorragender Kriegsheld ist er nicht gewesen und Brudertreue hat er nicht geübt.

Einen ruhmlosen und pflichtvergessenen Teukros konnte aber Sisyphos nicht gebrauchen, ihm mußte daran liegen seinen Herrn und Gebieter als ruhmreichen Helden und pflichttreuen Bruder zu verherrlichen. Er hat deshalb dem Teukros eine ganz andere Rolle zugewiesen und zu Erfindungen gegriffen, die von jeder Überlieferung abweichen: Teukros unternimmt bei Beginn des Krieges mit Idomeneus einen Beutezug nach Cypern, Isaurien und Lykien (S. 102, 8/11, Ekl. S. 203 richtiger *Κιλικίαν*); er unternimmt später noch während des Krieges eine zweite Heerfahrt nach Cypern, weil er von dort nach Troja zurückkommt, um seinem Bruder Ajax im Palladionstreite Hilfe zu bringen (S. 122, 14); er kehrt schließlich nach seiner Begegnung mit Neoptolemos nach Cypern zurück (S. 132, 15). Diese Handlungen

lassen sich leicht in einen ursächlichen Zusammenhang bringen. Offenbar hat Teukros die zweite Heerfahrt unternommen, um das salaminische Reich auf Cypern zu gründen, und die Anregung dazu auf seiner ersten Heerfahrt erhalten. Denn da er *ἀπὸ τῆς Σαλαμῖνος πόλεως τῆς Κύπρου* seinem Bruder zu Hilfe eilt, so ist diese Stadt von Teukros nicht erst nach seiner und der Helden Heimkehr von Troja, sondern schon während des Krieges und zwar noch vor der Einnahme der Stadt und dem Palladionstreite gegründet worden (vgl. B. Z. XI S. 155). Ferner kann der Anlaß, der im Dictysbuche zur Gründung des cyprischen Salamis führt, im Sisyphosbuche nicht wirksam gewesen sein. Denn die Verstoßung des Teukros durch den zürnenden Telamon ist nur im Dictysbuche gerechtfertigt und verdient, weil Teukros dauernd vor Troja anwesend ist und dem Palladionstreite beiwohnt, ohne seinem Bruder beizustehen; sie wäre aber ganz ungerechtfertigt und unverdient im Sisyphosbuche, weil Teukros während des Palladionstreites von Troja abwesend ist, aus Cypern herbeieilt, um seine Bruderpflicht zu erfüllen, und Rache nicht nehmen kann, weil Odysseus, Diomedes und die Atriden schon abgesegelt sind. Es kann also kein Zweifel sein, daß Sisyphos seinem Kriegsherrn Teukros, der im Dictysbuche so ruhmlos und tadelnswert erscheint, in seinem Trojabuche dadurch zu Ruhm und Ehre verholfen hat, daß er ihn während des Palladionstreites in Cypern weilen und die Gründung des salaminischen Reiches vollführen ließ.

Wie er diese sich hat abspielen lassen, bleibt in Dunkel gehüllt. Wenn er der aus Vergil und Servius bekannten Überlieferung gefolgt wäre, könnte es sich um kriegerische Heldentaten nicht sonderlich gehandelt haben, weil Belos, der König von Sidon, mit dessen Hilfe Teukros sein Reich gewonnen haben soll, damals „vastabat Cyprum et victor dicione tenebat" (Verg. Aen. I 622). Aber Sisyphos wird die Gründungssage ausgeschmückt haben. Bot sie ihm doch die Möglichkeit seinen Teukros, dem er in den Kämpfen vor Troja eine Hauptrolle nicht zuweisen konnte, in den Kämpfen auf Cypern als ruhmreichen Kriegshelden in den Vordergrund zu stellen.

Wo diese Gründungsgeschichte in dem Trojabuche des Sisyphos ihren Platz gehabt hat, ist ohne weiteres zu erkennen. Da in der gesicherten Sisyphoserzählung bei Mal S. 108—114 + S. 122—132 die Troica von der Tötung und Schleifung Hektors an bis zur Zerstörung der Stadt und zur Opferung Polyxenas (Sept. III 15—V 13) in zwei Gesprächen von griechischen Helden berichtet werden, so hat Sisyphos selbst eine historische Erzählung der betreffenden Ereignisse vor diesem Abschnitte seines Trojabuches nicht gegeben; da ferner der Schauplatz der Handlung in diesem Abschnitte die trojanische Küste ist, Teukros

aber nach der Palladionkrisis und dem Tode seines Bruders von Cypern kommend auf diesem Schauplatze erscheint, so muß unmittelbar vorher eine Erzählung gestanden haben, die über die zweite Heerfahrt des Teukros, ihren Anlaß und ihren Verlauf berichtet hat. Gestützt auf diese zwingende Schlußfolgerung und unter der unanfechtbaren Voraussetzung, daß Sisyphos nicht bloß die Absetzung des Achilles (Mal. S. 101/2), also die erste Ursache seines Zorns, sondern auch die damit zusammenhängenden Ereignisse, also die Folgen des Zorns und die Wiederaufnahme des Kampfes, ausführlich erzählt hat, suche ich die Erzählung von der Gründung des cyprischen Reiches vor dem bei Malalas S. 108 ff. erhaltenen Sisyphosabschnitte und hinter einer von Malalas unbenutzt gelassenen Erzählung von dem Zorne Achills und seinen Folgen. Der Erzählungsgang dürfte demnach im Trojabuche des Sisyphos etwa folgender gewesen sein. Am Schlusse seiner Antehomerica, aus denen uns die Absetzung des Achilles erhalten ist, hat der Verfasser zunächst den Beutezug erzählt, den Teukros mit Idomeneus nach Cypern unternommen hat, weiterhin den Zorn des Achilles und seine Folgen, wozu man den Tod und die Bestattung des Patroklos rechnen darf (Sept. III 10/14), weil wir infolge der Erwähnung des Patroklos S. 97, 21/3 (Sisyphos?) und S. 108, 6 (Dictys) in den Quellen des Malalas eine Patroklie voraussetzen müssen; darauf wird er, nachdem er kurz bemerkt, daß Teukros bis zum Tode Achills vor Troja geblieben und Neoptolemos von den Griechen herbeigerufen worden sei, die bevorstehende oder auch vielleicht schon erfolgte Ankunft des Neoptolemos und seines Heeres benutzt haben, um den Teukros, der jetzt mehr als je abkömmlich war, zur Ausführung seines schon früher gefaßten Gründungsplanes wieder nach Cypern zu geleiten; nachdem er dann ausgeführt, wie Teukros sein Reich gegründet habe, alsbald aber seinem Bruder Ajax nach Troja zu Hilfe geeilt sei, wird er seine Leser mit der Lage der Dinge vor Troja bekannt gemacht und den bei Malalas S. 108 ff. erhaltenen Abschnitt angeschlossen haben, in welchem er seine Leser die Palladionkrisis, den Tod des Ajax, die Abfahrt des Diomedes und des Agamemnon und die Ankunft des treuen Teukros vor Troja miterleben läßt; am Schlusse dieses Abschnittes wird er noch Mitteilungen über die späteren Schicksale des Teukros und der Angehörigen des Ajax gemacht haben.

Bei dieser Ausgestaltung seines Stoffes ist Sisyphos nicht ohne Geschick verfahren. Denn er hat es verstanden seinen Teukros in der Zeit, wo dieser im Dictysbuche nicht nur rein gar nichts vollbringt, sondern wegen seiner Untätigkeit während des Palladionstreites und der Bestattung seines Bruders sogar höchst tadelnswert erscheint, von

Troja zu entfernen und auf einem andern Schauplatze zum Helden einer Gründungsgeschichte zu machen; er hat es ferner verstanden diese Gründungsgeschichte in die Mitte seines Buches zu rücken und auch noch in dem letzten Abschnitte seines Buches den Teukros dadurch in den Vordergrund zu stellen, daß er ihn zu lobenswerter Unterstützung seines Bruders auf dem Schauplatze vor Troja handelnd auftreten läßt und innerhalb dieser Handlung nicht nur zum Lobredner des Achilles und Ajax, sondern auch (vgl. die zahlreichen *ἡμεῖς οἱ Ἕλληνες, ἡμεῖς οἱ ἡγεμόνες*) zum bescheidnen Erzähler seiner eignen Taten macht.

Mögen nun meine Vermutungen über die Anlage und den Inhalt des Sisyphosbuches volle Zustimmung finden oder nicht, das eine wird man nicht bestreiten können, daß der Verfasser die Verherrlichung des Teukros bezweckt hat und zur Erreichung dieses Zweckes mit der Trojasage die Gründungsgeschichte des cyprischen Reiches verknüpft hat. Damit ist uns aber die Geburtsstätte des Buches und die Heimat des Verfassers gegeben, denn ein solches Trojabuch kann nur ein Cyprier für die Cyprier geschrieben haben. Dabei hat der Verfasser vielleicht cyprische Volkssagen benutzt. Wie geschäftig man im nahen Syrien Gründungsgeschichten mit der alten Heldensage verknüpft hat, beweist Domnins Orestie bei Mal. S. 139/42: Orest, Iphigenia und Pylades kommen auf ihrer Flucht bis nach Palästina und gründen dort die Stadt Nyssa; die verfolgenden Skythen, welche ohne das Bild der Artemis nicht in die Heimat zurückkehren dürfen, bleiben in Nyssa und gründen Skythopolis; das Amanosgebirge nördlich von Antiochia erhält seinen Namen, weil Orest dort von seinem Wahnsinn befreit wird u. s. w. Solch tolles Zeug brauchten die Cyprier nicht zu erfinden, da die Gründung des Teukros in der Sage gegeben war, aber für ihre Gründungsgeschichte haben auch sie die alte Heldensage umgestaltet.

Auf Cypern als Geburtsstätte des Sisyphosbuches weisen aber auch ganz unverkennbar die litterarischen Beziehungen. Die Insel Cypern liegt der Küste Syriens nahe gegenüber, ihre weit vorspringende Nordostspitze weist wie ein ausgestreckter Finger nach Antiochien hinüber. Dort drüben ist das Dictysbuch im 6. Jahrhundert von Jo. Malalas und im 7. Jahrhundert von Jo. Antiochenus benutzt worden, von dort ist uns durch Malalas die einzige Kunde über das Sisyphosbuch gekommen. Es kann kein Zufall sein, daß das Sisyphosbuch von Malalas dort ausgeschrieben worden ist, wo wir seine Geburtsstätte suchen müssen, und daß das Dictysbuch von Sisyphos als Vorlage dort benutzt worden ist, wo es Jahrhunderte hindurch bekannt war.

Leipzig. **Edwin Patzig.**

Zu Manasses und Italikos.[1])

Δόσις ὀλίγη τε φίλη τε, und das *φίλον* besteht nicht nur in den nützlichen sachlichen Anmerkungen des Herausgebers S. 15—26, sondern auch in dem sauber gestalteten Texte S. 3—14 folgender Stücke: I *Τοῦ κυροῦ Κωνσταντίνου τοῦ Μανασσῆ μονῳδία ἐπὶ ἀστρογλήνῳ*[2]) *αὐτοῦ τεθνηκότι*, II ⟨*Τοῦ Ἰταλικοῦ*⟩ *μονῳδία ἐπὶ τῷ πέρδικι αὐτοῦ τεθνηκότι*, III *Τοῦ Ἰταλικοῦ ἠθοποιία*, IV und V Anonyma.

Horna hat Dank seinem gesunden kritischen Verfahren und der richtigen Abschätzung der betreffenden Hss (Vindobonensis 149, Baroccianus 131, Escorialensis Y—II—10 und Laurentianus Conv. soppr. 627) nicht nur Mißgriffe, denen sich leider viele der jetzigen Editoren byzantinischer Werke nur allzu leicht aussetzen, vermeiden, sondern auch sicherlich korrupte Stellen trefflich verbessern können.[3]) Von der konjekturalen *εὐστοχία* des Herausgebers zeugt gleich S. 4, 21: *ὃν* (sc. *ἀστρόγληνον*) *περικαλλὴς ἐθαλάμευε κάλαθος* (st. *κάλαμος* VB, *θάλαμος* L) *σανδαράχῃ καὶ μίλτῳ τῇ πορφυρέᾳ κατάβαπτος*; zwar ist *κάλαθος* = Käfig in den Wörterbüchern bis jetzt nicht belegt, die Verbesserung bestätigt aber Manasses selbst 7, 15 *προβασκάνια τοῦ καλάθου ἐξῆρτα* und 8, 19 *κἂν μὲν ἐγὼ τῆς καλαθίδος ἀπτοίμην*. — Dagegen würde ich 3, 22: *ἐῶ λέγειν τὸν Πύρρον* —, *ὅς γε κυνὸς αὐτῷ σπουδαίας ἀποθανούσης ἐπὶ τρισὶν ἡλίοις ἀπρόσιτος ἔμεινε καὶ ταῦτα ἐπὶ στρατοπεδείας* etc. das handschriftliche *ἀπρόιτος* (aus seinem Zelte nicht hinaus) behalten.

Ich erlaube mir folgende Nachbesserungen.

4, 25: *τί σου πρῶτον ἀποκλαύσομαι, μουσικώτατε; τί σου δεύτερον πενθήσω* —;

Lies *ἀποκλαύσωμαι*.

4, 30: *οὐκέτι μέλεσι καταλαλήσει τὰς ἀκοάς*.

---

1) Einige unedierte Stücke des Manasses und Italikos, herausgegeben von Dr. Konstantin Horna. Wien 1902.

2) Die neugriechische Form ist nicht nur *στραγαλιανός*, sondern auch *στραγαλῖνος*.

3) Manches hat auch hier der unerschöpfliche Kurtz beigesteuert.

Die Lesart von BL *καταυλήσει* ist wohl in *κατα⟨κ⟩ηλήσει* zu ändern.

4, 32: *ἐγὼ μὲν περὶ τὸν Σταγειρίτην ἐφιλοπόνουν καὶ τῶν παρ' αὐτῷ νοημάτων τὸ σκότιον διελεύκαινον· ὁ δέ. μοι φίλος στρουθὸς ἀντεφιλοτιμεῖτο πρὸς τὰ λαλούμενα καὶ τὴν ἐν αὐτῷ σοφίαν ἀντεπεδείκνυτο.*

Schr. *αὐτῷ* oder *ἑαυτῷ* (L *καὶ τὴν ἑαυτοῦ σοφίαν*).

5, 2: *ἐγὼ μὲν τὸν Εὐκλείδην ἀνέπτυσσον καὶ τὸ θεώρημα περιειργαζόμην καὶ ἐφιλοκρίνουν τὸ πρόβλημα.*

Man kann nicht wissen, ob Manasses *ἐφιλοκρίνουν* (VL) oder *ἐφυλοκρίνουν* geschrieben hat; denn so ist *ἐφυλλοκρίνουν* B zu verbessern. Über beide Lesarten *φυλοκρινῶ* und *φιλοκρινῶ*, von denen die erste trotz Cobet und Badham die alte und echte ist, s. *Κόντος* in der *Ἀθηνᾶ* III (1891) 398 ff. und Sandys zu Aristotle's Constitution of Athens 79, 1.

5, 9: *εἰπέ τις ἂν ὡς ἠπίστατο· καιρὸς τοῦ σιγᾶν καὶ καιρὸς τοῦ λαλεῖν.* BL *καιρὸν* bis; viell. *ἠπίστατο ⟨τὸ⟩ 'καιρὸς — λαλεῖν'.*

6, 19: *ὁ δὲ καλὸς ἐκεῖνος καί — ὅ τι ποτ' ἂν αὐτὸν ὀνομάσω — στρουθὸς* etc.

Die W. *ὅ τι — ὀνομάσω* waren nicht als Zwischensatz zu betrachten.

7, 19: *νεκρὸν τὸν γεννάδα κατήνεγκεν.*

Viell. ein Druckfehler st. *γεννάδαν*; 5, 27 *ὁ — γεννάδας ἐκεῖνος στρουθός.*

9, 34: *κἄν τι παρήει τῶν ἄλλων ζῴων, ὅσα ἐστὶ κατοικίδια, διενοχλήσοντα κατὰ τὸν τοῦ ἀρίστου καιρόν, ἀλλ' ἐκεῖνος ἐνταῦθα θυμὸν ἀνελάμβανε καὶ — ἐξεδίωκεν.*

Doch wohl entweder *τινα* oder vielmehr *διενοχλῆσον.*

S. 16 und 23 sind 28 neue Wörter angeführt, welche im Thesaurus fehlen; ich trage noch 14 nach:

1) *ἀρίφωνος* 6, 23: *εὐρυφωνότερον ἐλαλάγησε* VB, *ἀριφωνότερον* L.

2) *ἐκκαμινεύομαι* 12, 20: *ὁ δὲ γίνεται ἀνθρακίας καὶ ἐπὶ πλέον ἐκκαμινεύεται.*

3) *ἐντοίχια* als Subst.? 6, 25: *περιέχασκον τὰ ἐντοίχια καὶ περιεσκόπουν τὴν ὀροφήν.*

4) *κατάπυρσος* 11, 33: *λίθοις — καταπύρσοις ὅλοις*; bekannt *κατάπυρρος.*

5, 6) *μαρτυροκτόνος, μισόμαρτυς* 11, 16: *ἐκ μαρτυροκτόνων εἰς μισομάρτυρας*; das zweite bei Kumanudes *Συναγωγή* p. 218.

7) *μισοστέφανος* 11, 7: *ὦ ψυχαὶ φιλόχρυσοί τε καὶ μισοστέφανοι.*

8) *μουσογέννητος* 4, 22: *ἥρπασέ μοι τὸν μουσοφόρητον* V, *μουσογέννητον* BL.

9) *πότιστρον* 4, 15: *τοῦ ποτιστηρίου τὴν ἰλὺν ἀποσμήχοντι* VL, *ποτίστρου* B; bekannt *ποτίστρα* (ἡ) und *ποτιστρίς*.

10) *προαύλειος* (ἡ) 10, 25: *πᾶσαν περιηχῶν τε τὴν αὔλειόν τε καὶ τὴν προαύλειον.*

11) *συμμουσοπόλος* 9, 4: *ὢ οἷον συμμουσοπόλον ἀφῄρημαι.*

12) *συναφυπνίζω* 8, 18: *κἀμὲ συναφύπνιζε*; bekannt *συναφυπνίζομαι.*

13) *ὑπόπηλος* 4, 14: *τὸ ὑπόπηλον* (sc. *τοῦ ποτιστηρίου*, die *ἰλύς*) *ἐκκαθαίροντι*; angeführt auch bei Sophocles Greek Lexicon (mit dem Vermerk „dubious“) p. 1123 aus Lukianos *Ὄνειρος ἢ Ἀλεκτρυών* 24, wo man jetzt *καὶ πίτταν καὶ πηλὸν* (st. *ὑπόπηλον*) *καὶ πολλήν τινα τοιαύτην ἀμορφίαν* liest.

14) *φιλοχρηματίας* (ὁ) 12, 4: *ἐβδελυξάμην ὡς φιλοχρηματίας καὶ τολμητίας καὶ γεγονότας ὅλους χρυσοῦ τραυματίας*; man kann nicht wissen, ob der Abschreiber oder der Schriftsteller selbst *φιλοχρηματίας* nach *τολμητίας* und *τραυματίας* gebildet hat, st. *φιλοχρημάτους*, welches 11, 40 steht. — S. 16 **ἐγκομψεύω* und S. 23 **ὑπερκυματόω* sollen **ἐγκομψεύομαι* (nach B **συγκομψεύομαι*) und **ὑπερκυματόομαι* heißen. Statt **ἀκτινοβόλισμα* S. 23 findet sich bei Kumanudes p. 12 *ἀκτινοβόλημα*. — S. 3, 11: *τὸ δέ οἱ φθέγμα τὸ γλύκιον μέλιτος ἔσβεστο* vermisse ich die Notiz Hom. Il. α 249 *τοῦ καὶ ἀπὸ γλώσσης μέλιτος γλυκίων ῥέεν αὐδή*. S. 8, 29: *εὐδαίμων — ὅτι μὴ νόσοις φθινάσιν ἐψύγης* ist viell. Nachahmung von Sophokles Antig. 817 *κλεινὴ καὶ ἔπαινον ἔχουσ' | ἐς τόδ' ἀπέρχῃ κεῦθος νεκύων | οὔτε φθινάσιν πληγεῖσα νόσοις | οὔτε* etc.

Ich benutze die Gelegenheit, um zwei Vermutungen zu desselben Manasses' Monodie auf den Tod der Theodora, der Gattin des Johannes Kontostephanos, aufzustellen: Kurtz, Viz. Vrem. VII (1900) 10, 25: *κἀγὼ μὲν ὠνείρωττον ὡς τῶν ἀρετῶν αὐτῆς ποτε περιπτῆναι τὸ ἄλσος καὶ γλῶτταν ἐπαφεῖναι τοῖς προτερήμασι καὶ ἐνεαρίσαι τοῖς ἀγαθοῖς καὶ περιλαλῆσαι παράδεισον σωφρονικοῖς κατάφυτον κάλλεσι· νῦν ἀλλ' εἰς ἑτέραν* (φεῦ) *ᾠδὴν τὴν τοῦ λόγου κιθάραν μετασκευάζω* etc.; besser 12, 87 *ἡ δ' ἀλλὰ* (φεῦ) *οὐχ ὑπονοστεῖ* und 13, 1 *τὸ δ' ἀλλὰ* (φεῦ) *ἔρριπται κατὰ γῆς* und 13, 96 *ἡ δ' ἀλλ' οὐκ ἀντιφθέγγεται* (φεῦ), *οὐκ ἀνοίγνυσι στόμα*. — 12, 73: *κἂν τοῖς ἄλλοις στερρὸς εὑρισκόμενος καὶ ἀπερικλόνητος ὑπὸ τούτου καὶ μόνου τοῦ πολέμου* (*πολεμίου*?) *κατεστρατήγηται —· ὁ γὰρ πολέμιος ἔνδον ἐγκάθηται καὶ τὴν καρδίαν πολιορκεῖ καὶ τὰ σπλάγχνα κριοκοπεῖ.*

Saloniki. **P. N. Papageorgiu.**

Διορθώσεις εἰς Θεόδωρον τὸν Πρόδρομον.

Ὁ καὶ τοῖς ἀναγνώσταις τῆς B. Z. *γνωστὸς Βυζαντιολόγος Συνόδης Παπαδημητρίου ἐξέδωκεν ἄρτι ἐν Ὀδησσῷ ἐν βιβλίῳ* 54 *σελίδων, Ῥωσιστὶ γεγραμμένῳ, τὸ Κείμενον δύο ἔργων Θεοδώρου τοῦ Προδρόμου, ὧν τὰ ὀνόματα εἶναι τοῦ πρώτου* (*σελ.* 6—17) *Μονῳδία εἰς τὸν ἱερώτατον μητροπολίτην Τραπεζοῦντος κυρὸν Στέφανον τὸν Σκυλίτζην* (*κατὰ τὸν κώδικα* Vatic. Gr. 306), *τοῦ δὲ δευτέρου* (*σελ.* 18—19) *Συντακτήριοι Βυζαντίοις στίχοι δακτυλικοὶ* 50 (*κατὰ τὸν κώδικα* Vat. 305). *Τὰς προκειμένας διορθώσεις ἡμῶν δεξάσθω ὁ φίλος ἐκδότης μικρὸν δεῖγμα τῆς πρὸς τοὺς χρησιμωτάτους αὐτοῦ πόνους ἡμετέρας στοργῆς.*

Α'.

Σελ. 6, 1: *Ἄρτι πρώτως ᾐσθόμην φίλον ἀποβαλών, καίτοι οὐκ ἄρτι πρώτως ἀλλὰ καὶ πάνυ πάλαι· πολλοὺς μὲν καὶ καλοὺς ἐκτησάμην ἑταίρους, ἴσως μοι τῆς τύχης ἀντισηκούσης τὴν περὶ τἆλλα δυσδαιμονίαν τῇ κατ' ἐκείνους φιλοτιμίᾳ, οὐκ ὀλίγους δὲ καὶ αὐτῶν ἀπεκτησάμην θανάτῳ· ἀλλ' οὐκ ἔστιν ὃν τοσοῦτον ἥσθην εὑρὼν οὔθ' ὃν τοσοῦτον ἠνιάθην ἀποβαλὼν ὅσον ἄμφω ταῦτα, τὴν ἡδονὴν λέγω καὶ τὴν ἀνίαν, ἐπὶ τῷ θεσπεσίῳ πέπονθα Τραπεζοῦντος εὑρημένῳ θ' ἅμα καὶ ἀποβεβλημένῳ.*

Ἀποβλητέα ἡ μετὰ τὸ πάλαι ἄνω στιγμὴ ὅπως συμφώνως τῇ ἐννοίᾳ τῶν λεγομένων τὰ ῥήματα ἐκτησάμην καὶ ἀπεκτησάμην συναφθῶσι τῷ καίτοι. Ἀντὶ τοῦ οὔθ' ἴσως ἐγέγραπτο τὸ οὐδ'.

7, 21: *οὐ τὸν ὁμοῖον ἦγε πρὸς τὸν ὁμοῖον, τὸ δ' ἐναντίον ἅπαν πρὸς τὸν ἀνόμοιον τὸ ἀνόμοιον· καὶ ἀρετῆς καταλλαγὴ καὶ κακίας ἐγίγνετο καὶ σπονδὴ αἰσχροῦ καὶ καλοῦ καὶ ἀγαθοῦ . . . . φαύλου ὁμόνοια.*

Ἀντὶ τοῦ „τὸ ἀνόμοιον" γραπτέον τὸ „τὸν ἀνόμοιον". Τὰ μεταξὺ τοῦ ἀγαθοῦ καὶ τοῦ φαύλου ἐξίτηλα ἐν τῷ κώδικι γράμματα πάντως ἦσαν τὰ καί.

7, 28: *Πλὴν ἀλλ' οὐκ ἔστιν ἐφ' ὅτῳ μᾶλλον ὅλῳ ἐπίστευον τὴν ψυχὴν — ἢ τῷ καλῷ μοι κἀγαθῷ Τραπεζοῦντος.*

Τοῦ ὅλῳ (*ὁ κῶδιξ ὅλω*) *προτιμῶμεν τὸ ὅλως ἢ τὸ ὅλην.*

7, 31: *σκέπη ἦν μοι κραταιοτάτη καὶ ὠχυρωμένον βασίλειον· κῆπος ἦν ⟨κεκλεισμένος⟩ μὲν τάχα τοῖς ἄλλοις, ἐμοὶ δὲ καὶ λίαν ἠνεῳγμένος καὶ τῶν ἑαυτοῦ καλῶν ἐμοὶ βρέχων ἄνετον τὴν ἀπόλαυσιν· ὕδατος ἦν ἀλλομένου πηγὴ ἐμοὶ καὶ μόνῳ τῶν .... καὶ τὰς τῶν συμφορῶν .... τοῖς οἰκείοις ῥείθροις.*

Ἀντὶ τοῦ ἀτόπως περὶ κήπου λεγομένου βρέχων εἰκάζομεν τὸ παρέχων. Ὁ κῶδιξ ἔχει τὰ „μόνῳ τῶν .. ῶν ἀσφράγιστον ..... συμφορῶν μινοζαμίμους τοῖς οἰκείοις ῥείθροις", προτείνομεν δ' ἡμεῖς τὰ „μόνῳ τῶν [φίλ]ων ἀσφράγιστος [καὶ τοὺς τῶν] συμφορῶν ἀμύνουσα ἀνέμους τοῖς οἰκείοις ῥείθροις", παραβάλλοντες τὰ ὀλίγον κατωτέρω κείμενα „πρὸς τοὺς κακίας καικίας καὶ τοὺς ἀπαρκτίας τῶν συμφορῶν ἀντιφέρεσθαι" καὶ τὸ ἐν σελ. 9, 90 *„αἱ — λαίλαπες τῶν δεινῶν".*

7, 41: *αὐχμᾷ μὲν ὁ κῆπος καὶ τὰ ἄνθη σεσύληται, ἡ ζῶσα δὲ καὶ ἀλλομένη πηγὴ ἀπέψυκται καὶ ἀκινητίζει καὶ περὶ τοὺς ἀλίβαντας μετωχέτευται.*

Ἀντὶ τοῦ ἀκινητίζει ἐν τῷ κώδικι κεῖνται τὰ ἀξενωτιτιει, ἴσως κεκένωται· μεταγραπτέα.

7, 47: *Ὢ πειθόνων καὶ μοῦσαι καὶ χάριτες περὶ μίαν ἐκείνην γλῶσσαν τὴν τοῦ Τραπεζοῦντος χορεύουσαι! ὢ εὐήχων λόγων ἴυγγες καὶ ἀστειοτάτων τεράστιοι στρόφαλοι τὸ θεῖον ἐκεῖνο στόμα περιστρωφώμεναι! ἐμέλλετε καὶ ὑμεῖς τὰς ὑπὲρ γῆς τελετὰς λελοιπότα μετὰ Τροφωνίου .... σεσθαι τὰ ὑπόγεια.*

Τὸ ἀδιανόητον πειθόνων πιθανῶς μεταγραπτέον ἀηδόνων. Τὸ περιστρωφώμεναι διορθοῦμεν περιστρωφώμενοι. Τὸ χάσμα τοῦ κώδικος ἴσως συμπληρωτέον διὰ τῶν γραμμάτων καταβή: [καταβή]σεσθαι.

8, 56: *ὢ .... ἐκείνη μέλιττα μούσης κ. τ. λ.*

Συμπληροῦμεν ἡμεῖς [Ἀττική].

8, 61: *ἵνα γὰρ ἐπὶ ⟨σοὶ⟩ καὶ τοῦτο παραψήλω τῆς ῥαψῳδίας, κ. τ. λ.*

Ἀνεπληρώσαμεν ἡμεῖς τὸ ἐκρυὲν σοί.

9, 80: *εἴκασεν ἄν τις καὶ τὴν ἔσω χάριν πλημμύρασαν ὑπερεκχυθῆναι καὶ τὰ ἔξωθεν, ἵνα μηδέν σοι παρὰ μοῦσαν ἔχῃ μηδ' ἐκμελῶς.*

Τὸ τὰ διόρθου τήν.

9, 91: *καὶ αὗται μὲν* [sc. *αἱ λαίλαπες τῶν δεινῶν*] *διακυμαίνειν ἠπείλουν τούτου τὸ ῥεῦμα, τὸ δ' ἐπὶ τῆς συνήθους λειότητος ἔμενεν· ʽοὐ μὲν γάρ ποτ' ἀέξατο κῦμά γ' ἐν αὐτῷ | οὔτε μέγ' οὔτ' ὀλίγον, λευκὴ δ' ἦν ἀμφὶ γαλήνη' φαῖεν ἂν οἱ Ὁμηρίδαι.*

Τὸ ἀέξατο διορθωτέον ἀέξετο· Ὅμηρος Ὀδύσσ. κ 93.

11, 144: *τῆς ἀλλόφλου τῶν ἐκ τῆς Ἄγαρ μερίδος.*

Πιθανῶς τυπογραφικὸν σφάλμα πρόκειται ἀντὶ τοῦ ἀλλοφύλου.

11, 157: ἀπεῖχε τοῦ ἀγεννές τι πρὸς τὰ παρόντα διανοῆσαι καὶ ταπεινὸν κ. τ. λ.

Γράφε διανοήσασθαι.

12, 189: ἥν τις αὐτὸ [sc. τὸ νηπενθὲς φάρμακον] καταβρόξειεν, 'οὐκ ἂν ἐφημέριός γε βάλλοι κατὰ δάκρυ παρειῶν, | οὐδ' εἴ οἱ κατατεθναίη μήτηρ τε πατήρ τε'.

Ἔμεινεν ἀδιόρθωτον τὸ καὶ μετρικῶς ἐσφαλμένον βάλλοι.

13, 206: κἀπειδὴ καιρὸς ἦν, λοιπὸν καὶ τὸν Τραπεζοῦντος τὴν λαχοῦσαν αὐτὸν καταλαβεῖν ἐκκλησίαν· ἡτοίμαστο μὲν τὰ ὀδαῖα, παρεσκεύαστο δὲ τὰ χρειώδη καὶ τό τε σκάφος κατήρτυστο ἥ τε ὀθόνη ἐκτέτατο κἀγὼ τῶν προπεμπτηρίων δακρύων τε καὶ λόγων εἰχόμην· ἐπεὶ δὲ καὶ τῆς νεὼς ἐπιβὰς ὁδοῦ ἤδη ἔμελλεν ἔχεσθαι, τότε πρῶτον εἶδον αὐτὸν ἐσκυθρωπακότα καὶ δακρύῳ τὴν παρειὰν διαρράναντα· καὶ ἅμα με καλέσας καὶ οὐ πρὸς καλῶν εἶναί οἱ τὴν ἐκδημίαν εἰπὼν μαντεύεσθαι τὴν ψυχὴν ἀπηλλάττετο κ. τ. λ.

Ἐξάλειφε μὲν τὴν μετὰ τὸ ἦν ὑποστιγμήν, μετάβαλε δὲ τὴν μετὰ τὸ ἐκκλησίαν ἄνω στιγμὴν εἰς ὑποστιγμήν, γράφε δὲ κατήρτιστο καὶ καλόν.

19, 44: χαῖρε, καλὴ φιλότης, μυεύτορες ἠδὲ μυηταὶ | παίγνιά τε σπουδαί τε κ. τ. λ.

Ἴσως μαιεύτορες ἢ μαιήτορες.

B'.

Λέξεις πρωτοφανεῖς συνελέξαμεν ἡμεῖς 5 ἐκ τῆς Μονῳδίας, τάσδε:

1) καταλεσχάζω 10, 108: „τῆς νεότητος τὸν ἀντίθετον καταλεσχάζοντες“, den Gegner wegen seiner Jugend verspottend.

2) προδιόμνυμαι 12, 180: „ὡς οὐ κολακεύων λέγει προδιομνύμενος“.

3) προευλογοῦμαι 10, 108: „ἔδει νικῆσαι τὸν Ἀαρὼν καὶ τὴν χρῖσιν πρὸ τῶν ἄλλων λαβεῖν· ἔδει — τὸν ὀψίγαμον Ἰακὼβ τοῦ πρεσβυτέρου Ἠσαῦ προευλογηθήσεσθαι· καὶ μέντοι καὶ προευλόγηται καὶ προκεχείρισται“· ἐν τῷ Στεφάνου Θησαυρῷ VI 1707 κεῖνται τὰ ἑξῆς „[Προευλογέω vitiose pro προσευλογέω, quod v.]“ καὶ 1914 „[Προσευλογέω, Insuper collaudo. Ioseph. A. I. 4, 8, 47: Πρ. τὴν τοῦ θεοῦ δύναμιν. Sic ex codd. pro vulgato προευλογῆσαι. G. DIND.]“, τὸ δ' αὐτὸ χωρίον τῆς Ἰωσήπου Ἰουδαϊκῆς Ἀρχαιολογίας παρέθηκεν ὁ Sophocles σελ. 928 ἐν λ. προευλογέω.

4) προκυβιστῶ 14, 225: „τὸ γάρ οἱ χρῆμα τῆς ὑγείας ἐν τῇ θαλάσσῃ φθάσας προεκυβίστησε“, κατὰ καλὴν ἐκ τῶν κατὰ τοὺς κυβιστῆρας μεταφοράν.

5) ὑποδιακόπτομαι 15, 277: „καί τι λεπτὸν ὑπειπὼν ὑπο-

διακεκομμένῳ τῷ ἄσθματι ἐγνώριζέ μοι ἑαυτὸν τοῖς ἔνδον χαρακτηρίσμασι“.

Παραθέσεως ἄξιαι εἶναι αἱ λέξεις: εὔνοια 8, 67: „ἢ τίνι τῶν ἄλλων οὕτω μὲν εὐνοίας οὕτω δὲ εὐλεξίας ἔσχε τὰ σχεδικά, ὡς μήτε τὸ στιβαρὸν τῶν ἐνθυμημάτων τῇ εὐρυθμίᾳ τοῦ λόγου καὶ τῇ συνθήκῃ λυμαίνεσθαι μήτε αὖ τὸ ἄνθος τῶν λέξεων, τὸν ἥρωα νοῦν, θηλῦναι καὶ μαλθακίσαι“· ἄγνωστος ἀλλαχόθεν ἡ τοιαύτη τοῦ εὔνοια χρῆσις ἐπὶ καλῶν διανοημάτων καὶ ἐνθυμημάτων. — σημειοφορῶ 10, 120: „ἵνα τριακοντούτης καὶ αὐτὸς κατὰ τὸν Σωτῆρα τοῦ σημειοφορεῖν ἄρξαιτο“. — σχεδουργῶ 12, 168: „ἀποξεσάμενος κάλαμον παρὰ μέρος ἐμὲ κἀκεῖνον σχεδογραφεῖν ἠξίου καὶ σχεδουργεῖν“· ἀμφότερα τὰ ῥήματα πρῶτος ἀνέγραψεν ὁ Κουμανούδης σελ. 311 καὶ 333.

Πολλῷ πλείονες νέαι λέξεις φέρονται, ὡς εἰκός, ἐν τοῖς Συντακτηρίοις, 11 αὗται:

6) ἀγαπρεπής 18, 7:

τὴν μὲν ἀγαπρεπέες στέψαν δόμοι ἄλλος ἐπ’ ἄλλῳ.

7) ἀμφιπεριψάλλω 19, 30:

λεπταλέων δ’ ὀθονέων στέψεν χάρις, ἐν δὲ χορεῖαι
φιλοσόφων ἑκάτερθε περικροτέουσ’ ὁμιλαδὸν
καὶ λιγυρὴ λαλαγεῦσα ἐπ’ ὀκρίβαντι χελιδὼν
ἀμφιπεριψαλάησι, σοφῶν δ’ ὑπὸ οὔατα θέλγει·

τὸ ἀδύνατον ῥηθῆναι ἀμφιπεριψαλάησι μεταγραπτέον, ἐὰν μὴ ἀπατώμεθα, ἀμφιπεριψάλλῃσι· τὸν λόγον τῆς χρήσεως τῆς ὑποτακτικῆς, (ἀντὶ τῆς ὁριστικῆς ἀμφιπεριψάλλει) παρέχει τοῦ μέτρου ἡ ἀνάγκη. — Τὰ έων τοῦ ὀθονέων, ὃ ὁ ἐκδότης μετέβαλεν εἰς τὸ ὀθονῶν, προενεκτέα κατὰ συνίζησιν.

8) ἀργυρόρειθρος 18, 12:

φρείατά τ’ ἀργυρόρειθρα μετηνέμιοί τε κολῶναι·

χάριν τοῦ μέτρου καὶ τὸ ἀργυρόρειθρα ἀντὶ τοῦ ἀργυρόρρειθρα.

9) εὔκορος 18, 2:

εὔκορε, καλλιάνειρα, περίδρομε τείχεσι μακροῖς.

10) εὐπαράδεισος 18, 3:

εὐκραές, εὐολέτειρα, φυτοτρόφε, εὐπαράδεισε·

ἀδυνατοῦμεν ἵνα ἀσφαλῶς θεραπεύσωμεν τὸ προφανῶς ἐσφαλμένον εὐολέτειρα.

11) εὐρύτραφος (εὐρύταφρος) 18, 4:

εὐκίων, εὐρύτραφε, ἁλιστεφὲς ὄμμα πολήων·

ἐφυλάξαμεν ἡμεῖς καὶ τὸ εὐκἴων τοῦ κώδικος, ἀντὶ τοῦ παρὰ τῷ ἐκδότῃ ἠυκΐων, καὶ τὸ εὐρύτραφε (εὐρύτραφ’), ἀντὶ τοῦ παρὰ τῷ ἐκδότῃ ἐρίταφρε, ληπτέον κατὰ γραμμάτων μετάθεσιν (εὐρύταφρε) καὶ ταύτην χάριν τοῦ μέτρου γενομένην.

12) κάρρυτος (ἀντὶ τοῦ κατάρρυτος) 18, 5:

ἀμφιβίη, χέρσος τε καὶ οἴδματι κάρρυτε νῆσος·

σημειώσιμον τὸ ἀμφιβίη (ἀντὶ τοῦ ἀμφίβιε, χάριν τοῦ μέτρου)· δυνατὸν ἦν τὸ ἀμφίβιος.

13) καλλιάνειρα: ὅρα ἀνωτέρω ἐν ἀρ. 9. Γνωστὸν τὸ Καλλιάνειρα.

14) μεγάπυργος 18, 1:

χαῖρε πόλις μεγάπυργε, νεηγενές, εὔπολι Ῥώμη·

ὅρα τὸ εὔπολι, ὃ παρ' ἄλλοις τὸ „καλὰς πόλεις ἔχουσα" σημαῖνον παρὰ τῷ Θεοδώρῳ = τῷ „καλὴ πόλις" (πόλις εὔπολις).

15) τελευτοσύνη 18, 6:

δυσμῆς τ' ἀντολίης τε τελευτοσύνη τε καὶ ἀρχή.

16) ὠλεσίγυιος 18, 26:

λῆστις ἐμῆς ἀνίης, βαρυπήμονος ὠλεσιγυίου.

Παραθέσεως ἄξιαι εἶναι αἱ λέξεις: ἀγλαΐσασκεν 19, 28 „τὴν μὲν χρυσὸς ὕπερθε καὶ ἄργυρος ἀγλαΐσασκεν"· τὸν θαμιστικὸν τύπον πρῶτον νῦν εὑρίσκομεν ἡμεῖς, ἐὰν μὴ ἀπατᾷ ἡμᾶς ἡ μνήμη. — ἀμφιβίη· ὅρα ἀνωτέρω ἐν ἀρ. 12. — ἄρβυλον 18, 19 „οἷς ἔπι πόλλ' ἐμόγησα καὶ ἄρβυλα πλεῖστα δάμαξα" (τοῦ μέτρου χάριν ἀντὶ τοῦ „ἀρβύλας πλείστας"). — εὔπολις· ὅρα ἀνωτέρω ἐν ἀρ. 14. — θεύω (ἀντὶ τοῦ θέω) ἢ ὑπερθεύω (ἀντὶ τοῦ ὑπερθέω, überlaufen, übertreffen) 18, 13 „οἷσιν ὑπὲρ πολίων θεύεις ἑτέρων φρονέουσα"· γνωστὸς ἦν ὁ Αἰολικὸς τύπος ἐκ τῆς μαρτυρίας Γρηγορίου μητροπολίτου Κορίνθου XXXVII, ἐκδ. Schaefer σελ. 612 „τὸ γὰρ ἀὴρ αὐὴρ λέγουσι — καὶ θέω θεύω καὶ νέω νεύω".

Γ'.

Χωρία συγγραφέων καὶ λόγια ἄλλα ἐκ τοῦ προχείρου ζητήσαντες προστιθέμεθα τοῖς ὑπὸ τοῦ ἐκδότου ἀναγεγραμμένοις τὰ ἑξῆς:

1 καὶ 2) 6, 19: καὶ εἶδες ἂν τὸν τῆς παροιμίας κολοιὸν οὐ παρὰ κολοιοῖς αἰσχίστοις ἀλλὰ παρὰ ὡραίοις ἀετοῖς καθιζάνοντα, ὃς οὐ τὸν ὅμοιον ἦγε πρὸς τὸν ὅμοιον.

Ζηνόβ. II 47 (Paroem. Gr. I 44, 9) „ἀεὶ κολοιὸς ποτὶ κολοιὸν ἱζάνει", Γρηγ. Κύπρ. cod. Leid. I 7 (Par. Gr. II 54, 9) „'ἀεὶ κολοιὸς πρὸς κολοιόν' καὶ 'ἀεὶ τὸν ὅμοιον ἄγει θεὸς εἰς τὸν ὅμοιον'".

3, 4 καὶ 5) 10, 124: τὰ δὲ ἐντεῦθεν ἄρχεται ἡμῖν ἡ τύχη γράφειν τὴν Ἰλιάδα καὶ ὁ Εὔριπος ἐκεῖθεν ἔνθεν κυμαίνεται καὶ τὸ ὄστρακον μεταπίπτει καὶ ὁ κύβος μεταπεττεύεται καὶ χωρεῖ ἡμῖν ἐπὶ τὰ Μανδραβόλου τὰ πράγματα, 16, 288: τὴν δὲ καθ' ἑαυτὸν Ἰλιάδα ἐξετραγῴδει.

Ζηνόβ. IV 43 (Par. Gr. I 96, 17) καὶ Διογεν. II 93 (Par. Gr. II 34, 8)

„Ἰλιὰς κακῶν", Διογεν. III 39 (Par. Gr. I 222, 1) „ἄνθρωπος Εὔριπος", Ζηνόβ. III 82 (Par. Gr. I 77, 4) „ἐπὶ τὰ Μανδραβόλου".

6) 13, 197: *εἰδὼς κατ' Εὐριπίδην*
ὡς τοῖς γε σεμνοῖς καὶ συνωφρυωμένοις
οὐ βίος ἀληθῶς ὁ βίος ἀλλὰ συμφορά,
ἐν δ' εὐπροσηγόροισιν ἔστι τις χάρις·

παρετήρησεν ὁ ἐκδότης ὅτι οἱ δύο πρῶτοι στίχοι φέρονται ἐν τῇ Ἀλκήστιδι 800 καὶ 802· ὁ τρίτος κεῖται ἐν τῷ Ἱππολύτῳ 95.

7) 17, 339: *καί μοι λαμπρά, οἶδα, τὰ ἔπαθλα κείσεται παρὰ σοῦ, οὐ τρίπους ὠτώεις οὐδὲ κρατὴρ ἀργύρεος οὐδ' ἡμίονος, ταῦτα δὴ τὰ γλίσχρα καὶ μικρολόγοις, ἀλλ' ἡ ἄνωθεν ἐπιστασία καὶ ἐποπτεία σου κ. τ. λ.*

Ὁμ. Ἰλ. Ψ 262 „ἀγλά' ἄεθλα | θῆκε γυναῖκα ἄγεσθαι — | καὶ τρίποδ' ὠτώεντα — | τῷ πρώτῳ· ἀτὰρ αὖ τῷ δευτέρῳ ἵππον ἔθηκεν | — βρέφος ἡμίονον κυέουσαν· | αὐτὰρ τῷ τριτάτῳ ἄπυρον κατέθηκε λέβητα".

8) 33, 37: *γενοίμην ὑπὸ πλάκα Ῥηγίου, τὴν ἱερὰν ὅπως προσείποιμι Κωνσταντινούπολιν.*

Ἀνέγραψεν ὁ ἐκδότης τὸ Νικήτα τοῦ Χωνιάτου 668, 9—11 „εἴθε ὑπὸ πλακὶ Ῥηγίου γενοίμεθα καὶ Ἀφάμειαν θεασαίμεθα, ὅπως προσείποιμεν τὴν ἱερὰν Κωνσταντινούπολιν"· χωρίον προέκειτο τὸ τοῦ Σοφοκλέους Αἰ. 1217:

γενοίμαν ἵν' ὑλᾶεν ἔπεστι πόντου
πρόβλημ' ἀλίκλυστον, ἄκραν
ὑπὸ πλάκα Σουνίου, τὰς ἱερὰς ὅπως
προσείποιμεν Ἀθάνας.

Ἐν Θεσσαλονίκῃ, 29 Ἰουνίου 1902.

Π. Ν. Παπαγεωργίου.

Θρῆνος τῆς Κωνσταντινουπόλεως.

Ἔμμετροι θρῆνοι διὰ τὴν ὑπὸ τῶν Τούρκων ἅλωσιν τῆς Κωνσταντινουπόλεως ὑπάρχουσι μέχρι τοῦδε γνωστοὶ τέσσαρες. Πρῶτος τούτων εἶναι ὁ ἐκ 1045 *στίχων ἐκδοθεὶς ἀπὸ τοῦ* 2909-*ον ἑλληνικοῦ χειρογράφου τῆς* Bibliothèque Nationale (E. Legrand, Bibliothèque grecque vulgaire, *τ.* 1, *σ.* 169—202). *Ὁ ἄγνωστος αὐτοῦ ποιητὴς δὲν ἦτο παρὼν ἐν τῇ ἁλώσει, ἀλλ' ἔζη ἐπ' αὐτῆς μακρὰν τῆς Κωνσταντινουπόλεως· ἔγραψε δὲ τὸν θρῆνον ἤδη κατεχόντων τὴν πόλιν τῶν Τούρκων ἐπὶ σκοπῷ νὰ ὑποβοηθήσῃ πανευρωπαϊκήν τινα κατ' αὐτῶν σταυροφορίαν, καὶ διὰ τοῦτο χαρίζεται τῷ πάπᾳ λέγων αὐτὸν τῆς Ἐκκλησίας κορυφήν· ἐκτὸς δὲ τούτου γίνεται ἠχὼ προπαρασκευῆς σταυροφορίας τινὸς ὑπὸ τὴν ἔμπνευσιν τοῦ πάπα συγκαλουμένης· διὸ καὶ λέγει πρὸς αὐτόν· „στὴν ἁγιωσύνη σου κρεμᾷ ὅλ' ἡ χριστιανοσύνη νὰ τοὺς ἐφέρῃς εἰς καλὸν ἐκ τὴν διατανοσύνη μὲ τὸ γλυκύ, μὲ τό 'μορφον, μὲ τοῦ Θεοῦ τὸν φόβον, καὶ νὰ σηκώσῃς τὸν σταυρὸν μὲ φόβον καὶ μὲ τρόμον, μὲ τόλμην τὸν ἀγριόπιστον νὰ ἐβγάλετ' ἐκ τὸ σπίτι, ἐκ τὴν Κωνσταντινούπολιν, τὴ νέα Ῥώμη λέγω“ (στιχ.* 604—611). *Ἀναντιρρήτως ὁ ποιητὴς ἔγραψε τὸ ποίημά του πρὸ τῆς ναυτικῆς ἐκστρατείας τοῦ* 1457, *ἐν τῷ πρὸ τούτου* 1456-*ῳ ἔτει, καθ' ὃ ὁ πάπας Κάλλιστος ὁ* 3-*ος ἐκήρυξε σταυροφορίαν κατὰ τῶν Τούρκων, διατάξας ἁπανταχοῦ νηστείας καὶ προσευχάς, τοὺς δὲ χριστιανοὺς ἡγεμόνας προσκαλέσας εἰς συνένωσιν τῶν δυνάμεών των.*

Δεύτερος θρῆνος ἔμμετρος εἶναι ὁ ἐπιγεγραμμένος „Ἀνακάλημα τῆς Κωνσταντινόπολις“, ὅστις εὑρέθη ἐν τῷ 2873-*ῳ κώδικι τῆς* Bibliothèque Nationale (E. Legrand, Collection de monuments pour servir à l'étude de la langue néo-hellénique. Nouvelle série, N° 5. Paris 1875, *σ.* 87—100). *Οὗτος συνίσταται ἐξ* 118 *στίχων, ὡς δὲ φαίνεται ἔκ τινων φιλοκρητικῶν στίχων συνετάχθη ἐν τῇ νήσῳ Κρήτῃ εὐθὺς μετὰ τὴν ἅλωσιν τῆς Κωνσταντινουπόλεως. Ἐν τῷ θρήνῳ τούτῳ δὲν ὑπάρχει ὑπαινιγμὸς εἰς ἐλπίδα ἀναστάσεως τῆς ὀρθοδόξου ἢ ἄλλης τινὸς χριστιανικῆς βασιλείας ἐν Κπόλει· ἀλλ' ὁ ποιητὴς θρηνεῖ τὴν καταστροφὴν τῶν Ῥωμαίων καὶ ἀρὰς ἐκτινάσσει κατὰ τῶν Τούρκων.*

Τρίτος θρῆνος εἶναι ὁ ὑπὸ τοῦ καθηγητοῦ Krumbacher *ἐκ δύο*

διαφόρων ἀντιγράφων ἐκδοθείς (*κῶδιξ* Oxon. Miscell. 302. *Κῶδ.* Venet. Marc. VII 43), *ὅστις εἶναι συντεταγμένος διαλογικῶς* (K. Krumbacher, Ein dialogischer Threnos auf den Fall von Konstantinopel. München 1901). *Ὁ διάλογος οὗτος γίνεται μεταξὺ τῶν πατριαρχείων Κωνσταντινουπόλεως, Ἀλεξανδρείας, Ἀντιοχείας καὶ Ἱεροσολύμων· εἷς δὲ ξένος ἀποτελεῖ τὸν ἐπίλογον. Ξένος ἐνταῦθα εἶναι ὁ ποιητής, ὅστις ἐλθὼν εἰς Κωνσταντινούπολιν εἰς χρόνον ἀόριστον μετὰ τὴν ἅλωσιν εὗρε πάντα τὰ ἐκεῖ πρότερα καλὰ ἐκ χριστιανικῆς ἐπόψεως ἐξηφανισμένα. Ο ποιητὴς φαίνεται ὢν κληρικός.*

Τέταρτος γνωστὸς θρῆνος ἔμμετρος εἶναι ὁ ἐκ τοῦ 153-*ου κώδικος τῆς μονῆς Κουτλουμουσίου ἐκδοθεὶς ὑπὸ τοῦ καθηγητοῦ Σ. Λάμπρου καὶ συνιστάμενος ἐκ στίχων* 160 (*Ἑστία* 1886, *τ.* 2, *σ.* 821—825. *Πρβλ.* S. Lambros, Catalogue of the greek mss on mount Athos, *τ.* 1, *σ.* 288). *Εἶναι καὶ οὗτος ἀνώνυμος, ἡ δὲ ὑπόθεσις τοῦ ἐκδότου, ὅτι εἶναι ἔργον τοῦ μεταξὺ τῶν ἐτῶν* 1598—1642 *ἀκμάσαντος ἐκ Σερρῶν παπᾶ Συναδινοῦ, δὲν ἔχει ἴσως βάσιν ἀσφαλῆ. Ὁ ποιητὴς θρηνεῖ πράγματα γενόμενα ἐν ταῖς ἡμέραις αὐτοῦ* (*ὅρα στίχ.* 35, 52, 62, 86), *εἶδε τὴν Κωνσταντινούπολιν κατεστραμμένην, ἐστερημένην τῆς ἑλληνικῆς σοφίας, τοὺς Γραικοὺς μὴ ἔχοντας πλέον Ἁγίαν Σοφίαν, δεδουλωμένους, κακοπαθοῦντας· διὸ καὶ δέεται τοῦ Θεοῦ ἐν αὐτῇ τῇ Κπόλει νὰ λυτρώσῃ αὐτοὺς ἐκ τῆς δουλείας, „ὅτι 'σὲ σὲν τὸ γένος μας θαρρεῖ καὶ ἀκουμπίζει, εἰς σὲ τὸ θάρρος ἔχομεν, εἰς σὲ καὶ τὴν ἐλπίδα νὰ πάρῃς ἀπὸ 'πάνω μας ἐτούτην τὴν παγίδα", τουτέστι τὴν αἰχμαλωσίαν.*

Ὡς πέμπτον θρῆνον δέον νὰ θεωρήσωμεν τὸ τύποις ἀνέκδοτον Μοιρολόγιν θλιβερόν, ὅπερ χείρ τις ἀνώνυμος ὑπερμεσοῦντος τοῦ 15-*ου αἰῶνος ἀντέγραψεν ἐν ταῖς ᾤαις ἑνὸς χαρτίνου βιβλίων τινῶν* (*ι'—ιζ'*) *τῶν Βασιλικῶν ἀντιγράφου, ὅπερ ἐγένετο περὶ τὴν ἀρχὴν τοῦ* 15-*ου αἰῶνος κατ' ἀπομίμησιν γραφῆς παλαιᾶς τοῦ* 12-*ου αἰῶνος. Τὸν κώδικα τοῦτον εὕρομεν ἔτει* 1888-*ῳ ἐν τῇ πατριαρχικῇ τοῦ Καΐρου βιβλιοθήκῃ, ὅπου καὶ ἐτάξαμεν αὐτὸν ὑπ' ἀριθμὸν* 1· *πρότερον δὲ ἔφερε τὸν ἀριθμὸν ΛΘ'*.229. *Τὸ μοιρολόγιν εὑρίσκεται ἐν ταῖς ᾤαις τῶν φύλλων* 149^{β}—150^{α} *καὶ ἄρχεται οὕτως· „Ὢ μέγαν καὶ παράδοξον φριχθῶν ἐξεσιων πραγμα, τῶ εγηνετὸν εις το Βι⟨ζάντιον⟩ τὸ ἐξάκούστων τὸ μέγα". Τὸ κείμενον δὲν ἀντεγράψαμεν.*

Τοῖς θρήνοις τούτοις προσθετέος ἔκτος εἷς ἕτερος, οὗ τὴν διάσωσιν ὀφείλομεν εἰς τὸν ἐν τῷ 17-*ῳ αἰῶνι ἀκμάσαντα Παΐσιον Λιγαρίδην· ἐπιγράψας δὲ τοῦτον αὐτὸς „Θρῆνος τῆς Κωνσταντινουπόλεως ἀνωνύμου ποιητοῦ", κατεχώρισεν ἐν τῷ εἰσέτι τύποις ἀνεκδότῳ αὐτοῦ „Χρησμολογίῳ Κωνσταντινουπόλεως", οὗ κάλλιστον ἀντίγραφον εὑρίσκεται ἐν τῷ* 160-*ῷ πατριαρχικῷ κώδικι τῆς ἐν Ἱεροσολύμοις βιβλιοθήκης. Τὸν θρῆνον τοῦτον εἶδε τὸ πρῶτον ἐν τῷ αὐτῷ Χρησμολογίῳ ὁ ῥῶσος*

Πορφύριος Οὐσπένσκης, ὅστις καὶ ἐξέδωκε τοὺς πρώτους τέσσαρας αὐτοῦ στίχους (Первое путешествіе въ Аѳонскіе монастыри и скиты. Часть I-я. Отдѣленіе второе. Кіевъ 1877, σ. 272—273)· εἶτα δὲ περιγράψαντες ἡμεῖς τὸ αὐτὸ Χρησμολόγιον ἐξεδώκαμεν ἐκ τοῦ θρήνου 25 στίχους (*Ἱεροσολυμ. Βιβλιοθήκη*, τ. 1, σ. 256—257. Πρβλ. τ. 3, σ. 327—328). Τὸ σύνολον τοῦ θρήνου τούτου ἔχει οὕτω:

Θρῆνος τῆς Κωνσταντινουπόλεως ἀνωνύμου ποιητοῦ.

Ὁ νοῦς μου καὶ ὁ λογισμὸς συγχύζεται νὰ γράψῃ,
νὰ στιχοπλέξῃ ἀστοχεῖ τὴν ἅλωσιν τῆς Πόλης.
Ἐσεῖς, βουνά, θρηνήσετε καὶ πέτραι ῥαγισθῆτε,
καὶ ποταμοὶ φυράσετε καὶ βρύσες ξεραθῆτε,
διατὶ ἐχάθη τὸ κλειδὶ ὅλης τῆς οἰκουμένης,
τὸ 'μάτι τῆς Ἀνατολῆς καὶ τῆς χριστιανοσύνης·
καὶ σύ, σελήνη τοὐρανοῦ, τὴν γῆν μὴν τὴν φωτίσῃς,
καὶ σεῖς, νερὰ τρεχάμενα, σταθῆτε μὴ κινεῖσθε,
καὶ θάλασσα βρυχήσθητι τὴν συμφορὰν τῆς Πόλης.
Καὶ 'μεῖς πολλὰ ἐχάσαμεν οἱ ἄθλιοι Ῥωμαῖοι
αὐτὴν τὴν πόλιν χάνοντας, τὴν πολυφημισμένην,
ὁποῦ τὴν εὐλογήσασι τόσοι θεῖοι πατέρες.
Σὲ ἐκατεπολέμησαν, Ἑπτάλοφε κυρία,
καὶ σὲ ἐκατεδίκασαν τὰ ἄγρια θηρία.
Ἀπάνω σου ἐπέσασιν ἀμέτρητα φουσᾶτα
ὡσὰν ἀκρίδες ἄγριοι, σφῆκες φαρμακεμένες.
Ἐσκότωσαν τὸν βασιλὲ οἱ σκύλλοι γιανιτζάροι·
ἀνεκατώθ' τὸ αἷμά του μὲ τῶν πολλῶν τὸ αἷμα.
Ἐφόνευσαν τοὺς ἄρχοντας, τοὺς βαρυγογεμένους,
καὶ τοὺς ἀπομεινάμενους νὰ περπατοῦν ὡς ξένοι,
νὰ ἔχουν πολὺ ὄνειδος, ἀποκρουσμοὺς μεγάλους,
νὰ χύνουν πολλὰ δάκρυα εἰς ἀλλοτρίους τόπους.
Ἤσουν φωστήρας τ' οὐρανοῦ, ἄστρον τῆς Ἀφροδίτης,
αὐγερινὸς λαμπρότατος, ὁποῦ 'φεγγες στὸν κόσμον,
ὁποῦ 'φεγγες καὶ 'δρόσιζες ὅλην τὴν οἰκουμένην
καὶ 'λάμπρυνες τὴν Γένουβαν καὶ τὴν Ἀλαμανίαν
καὶ πέρα τὴν Ἀνατολὴν καὶ τὴν Ἀντιοχείαν.
Τὰ τέσσαρα πατριαρχεῖα ὅλα σὲ 'προσκυνοῦσαν,
νά 'χουν Ῥωμαῖον βασιλὲ καὶ σὲ βασιλοποῦλαν,

---

1 κῶδ. συγχίζεται ‖ 4 βρύσαις ‖ 7 τοῦ οὐρανοῦ ‖ 8 σταθεῖτε μὴ κινοῦσθε ‖ 16 ὡς ἂν | ἄγριοι = ἄγριαι ‖ 17 σκῦλοι ‖ 18 ἀνεκατώθη ‖ 19 βαρηγ. ‖ 20 ἀπομονάμενους ‖ 21 ἀπὸ κρουσμοὺς ‖ 23 τοῦ οὐρανοῦ ‖ 24 αὐγερηνὸς λ. ὁπούφεγκες ‖ 25 ὁπούφεγκες ‖ 28 πατριαρχία ‖ 29 νάχουν

μόνην αὐτοκρατόρισσαν, ὡς ὅπου γῆς νὰ στέκῃ.
Μὰ τώρα ἐσκλαβώθηκες, οἴμοι, ἐγίνης δούλη.
Ἄκουσε τί ἐμήνυσεν ἡ Βενετιὰ τῆς Πόλης,
ὅταν ἐκαλογρύκησε τὰ μαῦρά της μαντᾶτα·
„Πόλη, τὸ πάσχεις πάσχω το καὶ τὸ πονεῖς πονῶ το,
καὶ ἡ πολλή σου συμφορὰ καὶ 'μὲ πικρὴ ἐφάνη,
γιατ' ἦσουν ξενοδόχισσα, κυρὰ τῶν αἰχμαλώτων,
χριστιανῶν τὸ καύχημα καὶ τῶν ἁγίων δόξα,
τῶν ξένων καὶ τῶν ὀρφανῶν ἡ παρακαταθήκη·
ὁποῦ 'χες χίλιες ἐκκλησιὲς καὶ χίλια μοναστήρια,
ὅλα τετραπεντάτουρλα, μὲ θόλους ἐκτισμένα,
καὶ 'σπίτια δίπατα, μ' αὐλὲς χρυσομαρμαρωμένες.
Εἶχες νερὰ τρεχάμενα, εἶχες πανώριες βρύσες
καὶ περιβόλια εὔμορφα μὲ τὰ καρπίσια δένδρα.
Εἶχες καὶ τὴν Ἁγιὰν Σοφιάν, τὸ κήρυγμα τοῦ κόσμου,
ἀπ' ὅπου ἐσοφίσθηκε τοῦ κόσμου ἡ σοφία.
Ἐγέμωσαν τὲς ἐκκλησιὲς οἱ Τουρκοκακογέροι
κ' εἰς τὴν Ἁγιὰν Σοφιὰν λαλοῦν οἱ ἄσοφοι σοφτᾶδες,
αὐτοῦ ὁποῦ 'διδάχθησαν οἱ ῥήτορες τὸ γράμμα.
Ἀλλοίμονον, πῶς τό 'παθες, Πόλη, καὶ ἐσκλαβώθης.
Πόλη, τὸ πάσχεις πάσχω το καὶ τὸ πονεῖς πονῶ το.
Πόλη μου, ἐτριγύρισα γῆς τὸν τροχὸν καὶ τόπον·
δὲν ηὗρα εὐμορφύτερον νὰ σὲ παρομοιάσω,
νά 'χῃ τὴν καλωσύνην σου, νά 'χῃ τὰς ἡδονάς σου.
Πόλη μου, τὸ βασίλειόν σου τοῦ οὐρανοῦ ὁμοιάζει
καὶ πάλιν μὲ τὴν κλήραν σου 'ταιριάζεις τῶν ἀγγέλων,
μὲ τὸν Εὐφράτην ποταμὸν ὅλη ἡ ἀρχοντιά σου.
Πλὴν ἡ τρυφὴ ἐδιάβηκεν, αὐτὴ ἡ παῤῥησία
παρῆλθε καὶ ἀπέρασεν ὡσὰν καπνὸς καὶ πάχνη·
τὰ πράγματά σου ἔμειναν εἰς τῶν Τουρκῶν τὰ χέρια“.
Τ' ἄκουσεν ἡ Ἑπτάλοφος, θρηνᾷ κι ἀπιλογᾶται·
„Ἀλήθεια λέγεις, Βενετιά, δίκαια μ' ὀνειδίζεις·
ἀμὴ ἀφκρήσου νὰ σὲ 'πῶ, 'ρώτα με νὰ σὲ λέγω.
Ἐμὲν ἀφόντις μ' ἔκτισεν ὁ μέγας Κωνσταντῖνος,
ἔκαμεν ἐπιτρόπισσαν κυρὰν τὴν Ὁδηγήτριαν,
νὰ μὲ τηρᾷ εἰς τὰ πονῶ, νὰ μὲ θωρῇ στὰ πάσχω·

31 *τῶρα* ‖ 34 *πόλι . . πάσχοτο* ‖ 35 *πολύ* ‖ 36 *γιατίσουν ξενοδόχεισα* ‖ 39 *ὁπού-χες* ‖ 41 *σπήτια* ‖ 43 *μετὰ* ‖ 44 *ἁγίαν σοφίαν* ‖ 47 *ἁγίαν σοφίαν* ‖ 48 *ἐδιδάχθησαν* ‖ 49 *ἀλήμονον π. τόπαθες πόλι* ‖ 50 *πόλι* ‖ 51 *πόλι μ. ἐτρυγήρισα* ‖ 52 *εὐμορφήτερον* ‖ 53 *νάχῃ . . ν' ἄχῃ* ‖ 54 *πόλι* ‖ 55 *τεριάζεις* ‖ 58 *ὡς ἂν* ‖ 60 *καὶ ἀπηλογᾶται* ‖ 62 *αὐκρή σου*

μὰ τὴν ἀλήθειαν τὴν καλὴν πάντα ἐφύλαγέ με
καὶ τὰ φουσᾶτα τὰ πολλὰ πάντα ἐτζάκισά τα·
πλὴν τώρα τοῦτον τὸν καιρόν, τὸν πικροκαϊμένον,
ὑψώθη ἡ πανάχραντος στοὺς οὐρανοὺς ἀπάνω
γιὰ τὰ πολλά μου κρίματα καὶ τὲς παρανομίες,
καὶ κατὰ παραχώρησιν ἐξέπεσα τοῦ θρόνου.
Ἕνα σκυλλὶ 'Αγαρηνόν, ἀδιάντροπον κοπέλι,
τοῦ Μεχεμὲτ ἀπόγονον, τοῦ δαίμονος τὸ σπέρμα,
ἐξέβηκε σοφώτερον παρὰ τὸν κόσμον ὅλον·
ἔβγηκε δοκιμώτερος, ἔγινε πολεμάρχος
κι ἀριστερὰ τοῦ τείχου μου, δεξιὰ τῆς γειτονιᾶς μου,
ἄντικρυ τοῦ προσώπου μου κάστρον ἔκτισε μέγα
κ' εἰς τὰ πλευρά μου ἀκούμπησε καὶ κατεπλήγωνέ με
ξάστερα γεβεντίζοντας σταυρὸν στὸν κόσμον ὅλον.
Ὅσ' ἄστρα εἰς τὸν οὐρανὸν καὶ φύλλα εἰς τὰ δένδρα,
ὅσα πουλάκια πέτουνται εἰς τοὺς ὡραίους κάμπους,
τόσα φουσᾶτα ἔσυρνε, τόσες χοντρὲς λομπάρδες·
καὶ 'κεῖνος ὁ παράνομος ὡς δράκος ἐμορφώθη
δείχνοντας δράκου σχήματα, θηρίου τὲς φοβέρες.
Ἔδειξε πέντε κεφαλὲς ὡς τῶν φειδιῶν τὸ γένος,
ἐγύρισε τὲς δίπλες του καὶ 'γέμισε τὲς σοῦδες,
ἔθηκε τὸ κεφάλι του ἄντικρυ στὸ Κοσμίδι
καὶ τὴν οὐράν του ἥπλωσεν εἰς τὴν Χρυσέαν πύλην·
ἐμούγκριζεν ὡς λέοντας, ἐσφύριζεν ὡς δράκος
κι ἀγρίωνε τὰ 'μάτια του κ' ἔδερνε τὴν οὐράν του,
κι ἀπὸ τὸν φόβον τὸν πολὺν ῥηγᾶτα 'προσκυνοῦσαν,
κάστρα ἐπαραδίδουνταν, οἱ χῶρες ἐξοικοῦσαν,
ὁ κόσμος ἐσωρεύετο εἰς τοῦ Χριστοῦ τὴν Χώραν
καὶ τὸν Θεὸν ἐδέουνταν, μήπως τοὺς συμπαθήσῃ·
ἀμὴ ὁ Θεὸς δὲν ἤθελεν, ἀλλ' ἦτον ὠργισμένος
διὰ τὰ ἁμαρτήματα καὶ πλημμελήματά μου·
οὐδ' ἀστραπὴ τοὺς ἔκαψεν, οὐδὲ βροντὴ τοὺς ηὗρεν,
ὁπόταν ἐγεβέντιζαν σταυρὸν στὸν κόσμον ὅλον
οἱ ἄβυχοι 'Αράπιδες, οἱ καστροτρυπητάδες.
Τίς εἶδε καὶ τίς ἤκουσε στὴν θάλασσαν γιοφύρι,
νὰ περπατοῦν τὰ κάτεργα στοῦ Γαλατᾶ τοὺς κάμπους,
ἀγνάτια εἰς τὸ Σκούταρι, στὸν Ἅγιον Κωνσταντῖνον;
Τριγύρου ἐφανίσθησαν ὡς φείδια στὸ λιβάδι

71 καταπαραχ. ‖ 72 σκυλὶ ‖ 75 εὔγηκε ‖ 76 καὶ ἀριστερὰ ‖ 85 φιδίων ‖ 87 κοσμίδη ‖ 90 καὶ ἀγρίωνε ‖ 91 καὶ ἀπὸ ‖ 92 ἡ χώραις ‖ 99 ἄβυχοι sic ‖ 103 φίδια

δόλιος ὁ σκυλλάτορας, ὁ ψυχοπαραδότης,
ὁ χαλασμὸς τῶν χριστιανῶν, ὁ Χάρος τῶν ἀρχόντων,
αὐτὸς ὁποῦ κατάδειξε τὴν τρομερὴν λομπάρδα,
γιατὶ αὐτὴν ἐστήκασι ἄντικρυ εἰς τὰ τείχη.
Ἐδ' ἀστραπές, ἐδὲ βροντὲς ὁποῦ 'συρνεν ὁ σκύλλος·
ἐδὲ λιθοβολήματα στὲς στέγωσες τῆς Πόλης·
ἐδὲ πίκραν καὶ συμφοράν, τὴν εἶχεν ἡ ὥρα 'κείνη·
ἐδὲ κλαυθμὸς καὶ δάκρυα καὶ βρουχισμὸν μεγάλον.
Ὅταν οἱ Τοῦρκοι ἔμπαιναν στ' ἀρχοντικὰ τὰ 'σπίτια,
τὰ παραθύρια 'τζάκιζαν, τὲς πόρτες ἐχαλοῦσαν
καὶ ἀπὸ τὰ κοινόβια ἐξέβαζαν ἐγκλεῖστρες,
ἀπὸ τὰ μοναστήρια ἀρχοντοθυγατέρες.
Τί πίκραν, πόσην συμφορὰν εἶχεν ἡ Τρίτ' ἐκείνη·
τί θλῖψιν καὶ ἀδημονιὰν εἶχεν ἡ κυρὰ Ῥήνη,
ὅταν τὴν ἐκατέβαζαν Τοῦρκοι ἀπὸ τὸν πύργον,
ὅταν τὴν ἐκατάσυρναν ἔσω ἀπὸ τὸ κάστρον,
ὅταν τὴν ἐξεζώνασιν εἰς τὸ Κατουνοτόπι,
ὅταν τὴν ἐξεγύμνωναν κ' ἦσαν νὰ τὴν ὑβρίσουν.
Ἐδὲ πίκραν καὶ συμφοράν, τὴν εἶχεν ἡ ὥρα 'κείνη,
ὅταν ἀποχωρίζουνταν μαννάδες τὰ παιδιά των·
ὡς πρόβατα τὰ ἔσυρναν, δέκ' ἄσπρα τὰ 'πουλοῦσαν."
Κλαύσετε ὅλοι, κλαύσατε τὴν ἅλωσιν τῆς Πόλης·
τῆς νέας Ἱερουσαλὴμ θρηνήσατε τὴν τύχην,
γιατὶ ἀπὸ τὸν πόνον μου λεπτογραφεῖν δὲν ἔχω
καὶ μοναχὸς δὲν δύνομαι ὅλα νὰ στιχοπλέξω.

Ἐν Πετρουπόλει, 17 *Νοεμβρίου* 1901.

Ἀ. Παπαδόπουλος-Κεραμεύς.

104 *σκυλάτορας* ‖ 108 *ὁπούσυρνεν ὁ σκῦλος* ‖ 109 *σταῖς στέγωσαις* ‖ 112 *σπήτια* ‖ 114 *ἐτζάκιζαν, ταῖς πόρταις* | *ἐγκλεῖστρες*] *ἐν χήστριαις* ‖ 116 *τρίτη* ‖ 117 *εἰρήνη.*

Ἀνάλωσις Ἀθήνας.

Ἡ γνωστὴ ἐκ τῆς καλῆς ἐκδόσεως τοῦ μακαρίτου Γ. Δεστούνη ἔμμετρος διήγησις „Περὶ τῆς ἀναλώσεως καὶ τῆς αἰχμαλωσίας, ἣ γέγονεν ὑπὸ τῶν Περσῶν εἰς Ἀττικὴν Ἀθήνα“ (ἐν Πετρουπόλει 1881) παρεβλήθη ὑφ᾿ ἡμῶν πρὸς τὸν κώδικα, ἐν ᾧ περιέχεται· ἡ δὲ παραβολὴ αὕτη παρουσιάζει ὀλίγας τινὰς διορθώσεις, τὰς ἑπομένας.[1])

Στίχ. 20 των ὅλην] Ἐν τῷ κώδικι „τοῦ ὅλον“· διὸ καὶ ἀναγνωστέον „καὶ τὴν βουλὴν τῶν ὅλων“.

Στίχ. 21 παντοίων] Τὸ ἐνταῦθα σημειωθὲν ὑπὸ τοῦ ἐκδότου σημεῖον δισταγμοῦ εἶναι περιττόν, διότι καὶ ἐν τῷ κώδικι σαφῶς εἶναι γεγραμμένον τὸ „παντίων“ = παντοίων.

Στίχ. 24 καὶ 23 ἐμίωσαν] Τὸ σημεῖον δισταγμοῦ εἶναι καὶ ἐνταῦθα περιττόν, διότι πρόκειται περὶ ἀορίστου τοῦ μιαίνω. Ὁ ποιητὴς ἐμόρφωσεν ἐκ τούτου ῥῆμα μιώνω καὶ ἀόριστον ἐμίωσα.

Στίχ. 31 παμφούμιστην] Γράφε κατὰ τὸν κώδικα „παφούμιστον“. τὸ μ̄ δὲν ὑπάρχει ἐν αὐτῷ.

Στίχ. 32 κύψασαν] Ἐν τῷ κώδικι „κέψασαν“.

Στίχ. 34 φρόνιμον] Ἐν τῷ κώδικι „φρένιμων“ = φρένιμον· τοῦθ᾿ ὅπερ εἶναι τύπος δημώδης οὐχὶ ἄγνωστος. Πρβλ. Χατζιδάκιν ἐν τῇ Einleitung σ. 334. — πάνσοφον] Ἐνταῦθα πρέπει κατὰ τὸν κώδικα νὰ διατηρηθῇ τὸ πάσοφον = πάσσοφον ἐξ ἀφομοιώσεως τοῦ ν̄ πρὸς τὸ σ̄.

Στίχ. 37 γειτονιῶν] Ἐν τῷ κώδικι „γιτωνέων“ = γειτονιῶν· τοῦ ἐκδότου ἄρα ὁ δισταγμὸς εἶναι περιττός.

Στίχ. 40 ἐκόψασιν] Ἐν τῷ κώδικι „εκώψανσιν“. Κατόπιν ὁ στίχος πρέπει νὰ συμπληρωθῇ ὡς ὁ ἐκδότης ὀρθῶς προτείνει ἐν τῇ σημειώσει· „ἐκόψασιν τοὺς πόδας μου, ἤγουν τὰ Λεγουρία“ (οὐχὶ Λεγούρια). Τὸ ὄνομα ἐν τῷ κώδικι εἶναι ἄτονον.

Στίχ. 41 εἰσήλθασαν τὸν νόμον μου — — —] Ἐν τῷ κώδικι· „Εἐσύθαλσαν τὸν νόμον μου, δροκάτων καταδείμων“. Ἐὰν λάβῃ τις

1) Ἡ ἀνάλωσις Ἀθήνας ἐξεδόθη ἐσχάτως καὶ ὑπὸ τοῦ σεβαστοῦ μοι φίλου κ. Θ. Ν. Φιλαδελφέως (Ἱστορία τῶν Ἀθηνῶν, 1902, τ. 1, σ. 134—136) μετά τινων διορθώσεων, ἃς ἀπέστειλα αὐτῷ ζητήσαντι δεύτερον ἐκ τοῦ κώδικος ἀντίγραφον.

ὑπ' ὄψει τὸν πρότερον καὶ τὸν ἑπόμενον στίχον, θὰ παρατηρήσῃ ὅτι πρόκειται ἐνταῦθα οὐχὶ περὶ νόμου, ἀλλὰ περὶ νώμου = ὤμου· διὸ τὸ Εεσύθαλσαν διορθωτέον εἰς συνέθλασαν, ἢ ὀρθότερον κατὰ τρόπον δημώδη ἐσύθλασαν· ἴσως δὲ προεφέρθη τοῦτο ὑπὸ τοῦ ποιητοῦ ἢ τοῦ ἀντιγραφέως ἐσύθαλσαν = συνέθλασαν· διὸ τὸ πρῶτον ἡμιστίχιον γραπτέον οὕτως· „ἐσύθλασαν (ἢ ἐσύθαλσαν) τὸν νῶμόν μου". Τὸ 2-ον ἡμιστίχιον εἶναι αἰνιγματῶδες, ἀλλ' ἐν αὐτῷ κρύπτεται πιθανῶς ὄνομα τοπικόν, ἀναπαριστῶν τὸν ὦμον τῆς Ἀθήνας, ὡς πόδες αὐτῆς ἦσαν τὰ Λεγουρία, καρδία δὲ οἱ Σωπολιάτες. Ἐνδεχόμενον ὡσαύτως νὰ ἀναγνωσθῇ οὕτω· „δρόμον τὸν κατὰ δῆμον", τουτέστιν ὅτι οἱ Πέρσαι συνέθλασαν = κατέστρεψαν τὸν πρὸς τοὺς δήμους τῆς Ἀττικῆς ἄγοντα δρόμον.

Στίχ. 43 κόπεται] Ἐν τῷ κώδικι „κοπαιται"· ἀλλ' ἐκ τοῦ κατόπιν ἐπεξηγηματικοῦ κλαίει φανερὸν ὅτι τὸ κόπαιται δέον νὰ διορθωθῇ εἰς κόπτεται.

Στίχ. 45 παμφούμιστοι] Ἐν τῷ κώδικι οὐχὶ „πανφούμηστη", ἀλλὰ παυφούμηστη = παφφούμιστοι· ἐξ οὗ φαίνεται ὅτι λείπει καὶ ἐνταῦθα τὸ μ̄ πρὸ τοῦ φ, ἀφομοιωθέντος ἐκείνου πρὸς τοῦτο· διὸ ὁ ποιητὴς ἢ ὁ ἀντιγραφεὺς ἐπρόφερε παφφούμιστοι, ὅπως ἐν στίχ. 3 πα⟨φ⟩φούμιστον.

Στίχ. 46 ὅλον μου] Ἐν τῷ κώδικι „ωλομου" = ὅλο μου.

Στίχ. 51 δένδρι] Κατὰ τὸν κώδικα διορθωτέον τοῦτο εἰς δέντρη.

Στίχ. 53 πιῆ — — — ἀρτισίαν] Τὸ πιῆ διορθωτέον κατὰ τὸν κ. Σ. Λάμπρον εἰς ποιῇ. Ἐπειδὴ δὲ ὁ λόγος ἐνταῦθα περὶ τοῦ ἐλαίου ὡς τροφῆς τοῦ κόσμου = τῶν ἀνθρώπων, εὐνόητον ὅτι τὸ ἀρτισίαν διορθωτέον εἰς ἀρτυσίαν = ἄρτυσιν.

Στίχ. 54 τοῦ φωτὸς καὶ φωταυγίαν] Ἐν τῷ κώδικι „τῶν φωτὸν καὶ φωταυγίων" = τῶν φωτῶν καὶ φωταυγιῶν.

Στίχ. 57 ἡ γῆς μου] Μετὰ τὸ τέλος τοῦ προτέρου στίχου ὁ ἀντιγραφεὺς ἔγραψε „γής"· οὕτως ἔδωκε πέρας εἰς μίαν γραμμήν· εἶτα δὲ ἄρχεται ἑτέρας οὕτως „ημου" = ⟨γ⟩ῆ μου. Διὸ ὁ στίχος κατὰ τὸν ἀντιγραφέα δύναται νὰ ἔχῃ τὴν ἑξῆς ἀρχήν· „γῆς μου" ἢ „γῆ μου". — πολύπορος] Ἐν τῷ κώδικι „ἡ παλίπαρος"· ἐκ τούτου ὀρθότερον ἴσως εἶναι νὰ γράψωμεν οὕτω· „Γῆ μ' ἡ πο⟨λυ⟩λίπαρος."

Στίχ. 61 Σωπόλιον] Ἐν τῷ κώδικι „σοπόλοκον".

Στίχ. 63. Οὗτος ὁ στίχος ἄρχεται ἐν τῷ κώδικι οὕτως· „Ουδένναον"· ἀλλ' ἐνταῦθα πρέπει νὰ ὑποτεθῇ ἁπλῶς ἓν „Οὐαὶ" = οὐαὶ καὶ τὸ κεφάλιν μου κτλ.

Στίχ. 64 καταλύσουν] Ἀντὶ τούτου γραπτέον ἀκριβέστερον κατελύσουν· ἐν τῷ κώδικι „κατελίσουν".

Στίχ. 66 στολὰς] Ἐν τῷ κώδικι „στολιας"· ἐπειδὴ δὲ ἀπαιτεῖται

ἐνταῦθα δισύλλαβος λέξις, ὁ νοῦς τοῦ στίχου ἐπιτρέπει τὸ „στολίας" νὰ ἐκλάβωμεν προελθὸν ἐξ ἡμαρτημένης ἀναγνώσεως τοῦ „πολλὰς" = Ταῦτα ὅλα ἔπαθον διὰ τὰς ἀνομίας, τὰς ἀδικίας τὰς πολλὰς καὶ ⟨τὰς⟩ παρανομίας.

Στίχ. 67 *πόλει? ση? Ἀθήνα?*] *Ἐν τῷ κώδικι „ἐνπόλαιϲόϲ ἀθήναϲ". Ὁ στίχος δύναται ἴσως νὰ γραφῇ οὕτω· „καὶ σὺ πανάχραντε ἁγνὴ ἐν πόλει τῆς Ἀθήνας".*

Ἐν Πετρουπόλει, 28 *Σεπτ.* 1901.

Α. Παπαδόπουλος-Κεραμεύς.

La Chronique de l'an 1570.

En appendice à l'article si documenté de M. Théodore Preger sur les chroniques de Dorothée de Monembasie et de Manuel Malaxos, je signale l'existence d'un cinquième manuscrit appartenant au second groupe déterminé par M[r] Preger.

Ce manuscrit se trouve dans la riche bibliothèque de Lavra (n° 846 du catalogue encore inédit élaboré par les RP. PP. Chrysostome et Alexandre; anciennement λ. 36). Dimension 0.285 × 0.205; 1 fol. de garde + 212 ff. + 4 fol. de garde. XVII[e] s.

On lit sur le premier feuillet de garde le titre: *Χρονογράφος εἰς πεζὴν φράσιν· ὃς ἄρχεται ἀπὸ τοῦ μεγάλου κωνσταντίνου ἕως τοῦ ὑστερινοῦ τοῦ δυστυχοῦς βασιλέως κωνσταντίνου τοῦ παλαιολόγου.*

Au fol. 1. *Σύνοψις ἱστοριῶν ἀρχομένη ἀπὸ τοῦ πρώτου βασιλέως ταύτης τῆς περιφήμου κωνσταντινουπόλεως τοῦ εὐσεβεστάτου καὶ φιλοχρίστου μεγάλου κωνσταντίνου, μέχρι τῆς βασιλείας κωνσταντίνου τοῦ παλαιολόγου τοῦ ὑστερινοῦ βασιλέως αὐτῆς τῆς κωνσταντινουπόλεως· πρὸς τούτοις διαλαμβάνουσα καὶ τὰς χάριτας ἃς ἔδωκεν ὁ αὐτὸς μέγας κωνσταντῖνος σιλβέστρου πάπα ῥώμης· καὶ πῶς ἔκαμναν οἱ ῥωμαῖοι τὴν βασιλείαν: καὶ περὶ τῶν ὀφφικίων τοῦ παλατίου καὶ πότ' ἐκτίσθη ἡ βενετία καὶ πόσοι τῶν δουκῶν ὥρισαν αὐτήν· συναχθέντα ταῦτα πάντα ἐκ διαφόρων βιβλίων τὰ ἀναγκαιότερα καὶ γλυκύτερα καὶ εἰς πεζὴν φράσιν μεταγλωττισθέντα ἐνταῦθα ἐν τῇ αὐτῇ κωνσταντινουπόλει, ἐπὶ τῆς πατριαρχίας θεοκοσμήτου τοῦ παναγιωτάτου καὶ οἰκουμενικοῦ πατριάρχου κυροῦ ἱερεμίου· παρ' ἐμοῦ τοῦ εὐτελοῦς δούλου αὐτοῦ Μανουὴλ τοῦ Μαλαξοῦ. ἐν ἔτει*

$$\bar{\zeta}^{\omega}\quad \bar{\pi}^{\omega}\quad \bar{\gamma}^{\omega}$$

ἀπὸ κτίσεως κόσμου· ἀπὸ δὲ τῆς ἐνσάρκου οἰκονομίας τοῦ κ̅υ̅ ἡμῶν καὶ σ̅ρ̅ς̅ ι̅υ̅ χ̅υ̅

$$\bar{\alpha}^{\omega}\quad \bar{\varphi}^{\omega}\quad \bar{o}^{\omega}\quad \bar{\delta}^{\omega}$$

μηνὶ ἀπριλλίῳ δεκάτῃ τρίτῃ.

A part quelques petits détails de rédaction et un léger écart de

date (13 avril au lieu du 8 avril), le titre du manuscrit de Lavra concorde parfaitement avec celui de l'Harleianus 5632.

Mais la fin du manuscrit de Lavra ne présente pas le même accord. L'histoire se termine, sous le sultan Mourad, par le martyre de Théophane et le rachat de son corps. Expl. *τὸ μὲν ἅγιον λείψανον αὐτοῦ ἠγόρασαν ἀπὸ τοὺς γενιτζάρους διὰ ἑξηχιλιάδας καὶ τὸ ἔστειλαν εἰς τὴν ἱερουσαλὴμ· ταῖς αὐτοῦ πρεσβείαις χε ὁ θσ ἐλέησον ἡμᾶς.*

Rome. **Daniel Serruys.**

Sceau des esclaves (mercenaires) slaves de l'éparchie de Bithynie.

Dans le tome VIII du Bulletin de l'Institut archéologique russe à Constantinople, p. 15—62, Monsieur B. A. Pančenko a publié sous le titre de: *Un monument des Slaves en Bithynie du VIIe siècle*, un bien curieux et précieux sceau de plomb byzantin du VIIe siècle portant une légende tout à fait extraordinaire. Hélas, j'ignore totalement le russe. Je me vois donc forcé de faire traduire ce long mémoire pour pouvoir en prendre connaissance. Il paraît contenir beaucoup de choses intéressantes. A la page 25 je crois bien lire la lecture donnée par M. Pančenko de la légende du revers. Elle serait ainsi conçue: ΤΩΝ ΑΝΔΡΑϹ ΔΟΝΤΩΝ ϹΚΛΑΒΟΩΝ ΤΗϹ ΒΙΘΥΝΩΝ ЄΠΑΡΧΙΑϹ.

J'ignore quelle interprétation donne M. Pančenko de cette lecture, mais certainement une correction très importante est à faire. En examinant la photogravure du sceau qui accompagne le mémoire, il me semble qu'on lit distinctement: ΤΩΝ ΑΝΔΡΑΠΟΔΟΝ (*sic*) ΤΩΝ ϹΚΛΑΒΟΩΝ ΤΗϹ ΒΙΘΥΝΩΝ ЄΠΑΡΧΙΑϹ, ce qui signifierait: (*sceau*) *des esclaves* (*mercenaires*) *slaves de l'éparchie de Bithynie.* C'est un des plus curieux sceaux byzantins que j'aie vus jusqu'ici.

Gustave Schlumberger.

date (13 avril au lieu du 8 avril), le titre du manuscrit de Lavra concorde parfaitement avec celui de l'Harleianus 5632.

Mais la fin du manuscrit de Lavra ne présente pas le même accord. L'histoire se termine, sous le sultan Mourad, par le martyre de Théophane et le rachat de son corps. Expl. *τὸ μὲν ἅγιον λείψανον αὐτοῦ ἠγόρασαν ἀπὸ τοὺς γενιτζάρους διὰ ἑξηχιλιάδας καὶ τὸ ἔστειλαν εἰς τὴν ἱερουσαλὴμ· ταῖς αὐτοῦ πρεσβείαις χε ὁ θσ ἐλέησον ἡμᾶς.*

Rome. **Daniel Serruys.**

Sceau des esclaves (mercenaires) slaves de l'éparchie de Bithynie.

Dans le tome VIII du Bulletin de l'Institut archéologique russe à Constantinople, p. 15—62, Monsieur B. A. Pančenko a publié sous le titre de: *Un monument des Slaves en Bithynie du VIIe siècle*, un bien curieux et précieux sceau de plomb byzantin du VIIe siècle portant une légende tout à fait extraordinaire. Hélas, j'ignore totalement le russe. Je me vois donc forcé de faire traduire ce long mémoire pour pouvoir en prendre connaissance. Il paraît contenir beaucoup de choses intéressantes. A la page 25 je crois bien lire la lecture donnée par M. Pančenko de la légende du revers. Elle serait ainsi conçue: ΤΩΝ ΑΝΔΡΑϹ ΔΟΝΤΩΝ ϹΚΛΑΒΟΩΝ ΤΗϹ ΒΙΘΥΝΩΝ ЄΠΑΡΧΙΑϹ.

J'ignore quelle interprétation donne M. Pančenko de cette lecture, mais certainement une correction très importante est à faire. En examinant la photogravure du sceau qui accompagne le mémoire, il me semble qu'on lit distinctement: ΤΩΝ ΑΝΔΡΑΠΟΔΟΝ (*sic*) ΤΩΝ ϹΚΛΑΒΟΩΝ ΤΗϹ ΒΙΘΥΝΩΝ ЄΠΑΡΧΙΑϹ, ce qui signifierait: (*sceau*) *des esclaves* (*mercenaires*) *slaves de l'éparchie de Bithynie.* C'est un des plus curieux sceaux byzantins que j'aie vus jusqu'ici.

Gustave Schlumberger.

Der byzantinische Zwölfsilber.

Τῶν ἰαμβικῶν στίχων ἀρετή ἐστι προηγουμένως εὐρυθμία.
Joseph *Σύνοψις ῥητορικῆς* Rhet. Gr. III 559 W.

Der Vers, von dem ich sprechen will, ist bekannt unter dem Namen „byzantinischer jambischer Trimeter". Nun pflegt man ja speziell bei metrischen Kunstausdrücken nicht zu verlangen, daß sie mit dem Wesen der Sache etwas zu tun haben sollen. Wenn ich aber dennoch den Namen ändere, so geschieht dies, weil man gerade in diesem Fall der Meinung war, er bezeichne wirklich das Wesen des Verses, den er benennt. Aber wie steht es denn um die Jamben bei den Byzantinern? Alle „Jambographen" lassen die Quantität der Silben mehr oder minder oft außer acht, viele beschränken deren Berücksichtigung auf die Fälle, wo sie dem Auge kenntlich wird. Aber noch mehr: wir besitzen etwa tausend „jambische Trimeter", in denen die Quantität überhaupt keine Rolle mehr spielt.[1]) Und doch hat man nicht aufgehört anzunehmen, die Zeitgenossen der großen Hymnendichter des Mittelalters hätten einen Vers wie

τὸν τρόπον φυλάττουσι τῆς συγγενείας

ebenso skandiert, wie ihre hellenischen Urahnen tausend Jahre vorher den Anfang der Antigone:

ὦ κοινὸν αὐτάδελφον Ἰσμήνης κάρα.

Ja man hat die Jambographen schon nach der Schwere ihrer Sünden wider die antike Prosodie klassifiziert; es gibt „Klassiker", „Epigonen" und „Stümper", letztere verschiedenen Grades bis hinab zu den „Unfähigsten unter diesen Unfähigen" (I. Hilberg, Wiener Studien VIII

---

1) Vgl. BZ X 57 ff. Dem dort gesammelten Material ist außer den Hermenienversen, von denen gleich die Rede sein wird, hinzuzufügen die von Fedde im Programm des Gymnasiums zu St. Elisabeth, Breslau 1877, edierte Sammlung Äsopischer Fabeln (etwa 400 Verse). Den Hinweis hierauf danke ich meinem werten Kollegen Paul Marc, der dem von Fedde unglaublich verunstalteten Text hoffentlich einmal eine würdige Veröffentlichung gönnt.

[1886] 291 ff.[1]); vgl. K. Krumbacher GBL[2] 648 f.). Für die Verfasser „prosodieloser Trimeter" ist eine standesgemäße Brandmarkung noch nicht gefunden.

Alles verstehen heißt alles vergeben. Aber man hat jene Verstöße gegen die Schulregeln nicht verziehen und ihre Ursache doch erkannt: die Byzantiner hörten nämlich von der Quantität ihrer Vokale nichts mehr, weil dieselben „isochron" geworden waren; die ganze Berücksichtigung von Längen und Kürzen ist nur ein Spiel auf dem Papier, ein Schein von Gelehrsamkeit. Aber müssen es darum auch die Verse sein? Haben die Byzantiner — denen man freilich von vornherein das Unglaublichste zutraut — wirklich durch acht Jahrhunderte Millionen von Versen nur nach einem solchen Kunstprinzip gebaut, das für sie überhaupt nicht existierte, da es ihr Ohr nicht empfand? Oder ist die Beobachtung der Quantität vielleicht gar nicht das wesentliche Moment, das diese Zeilen als gebunden empfinden ließ, vielleicht nur eine Verkleidung zu einem dem Sprachcharakter jener Epoche entsprechenden Vers? Und wenn wir nun fragen, worin etwa sich dieses äußern könnte, so brauchen wir nur das bekannteste byzantinische Metrum zu vergleichen: ein Vers mit regelmäßig 15 Silben, regelmäßiger „Cäsur" (nach der achten Silbe) und reguliertem Accent in dieser „Cäsur" (⏑́ ⏑ ⏑́) und am Zeilenschluß (– ⏑) — heißt „politischer Fünfzehnsilber". Und unser „jambischer Trimeter"? Hat regelmäßig 12 Silben, regelmäßige „Cäsur" (entweder nach der 5. oder nach der 7. Silbe) und regulierten Accent sowohl am Zeilenschlufs (– ⏑) als auch, wie man seit einigen Jahren weiß, in der einen „Cäsur" (Hilberg, BZ VII [1898] 337 ff.). Bisher hat man zur Erklärung dieser dem klassischen Trimeter fehlenden Regelmäßigkeiten die — antike Metrik, Musik und Rhetorik in Bewegung gesetzt[2]); ich schließe, daß dieser

1) Hilberg hat mit seinem Versprechen, alle byzantinischen Jambographen in eine der drei Gruppen einzureihen (Wiener Studien IX [1887] 207), noch immer nicht Ernst gemacht. Schade; es gäbe ein vortreffliches Bild: Theodoros Studites (VIII saec.), der „Reformator der Verstechnik" (BZ VII 347), wird entthront und verliert sich in der traurigen Schar der „Unfähigsten", froh, darunter wenigstens in Konstantinos Rhodios (X saec.), der sich auf seine „jambischen Trimeter" so viel eingebildet hatte (Beschreibung der Apostelkirche v. 289), einen Leidensgenossen zu finden. Stolz schaut von den Zinnen seines Turmes (Wien. Stud. X 92) Theodoros der Ptochoprodromos (XII saec.) auf die ganze stümperhafte Gesellschaft herab, die ihre prosodischen Abscheulichkeiten nicht wie er, der „Epigone", auf die „freien Wörter" zu beschränken verstanden hat. Aber über allen thront in der einsamen Höhe seines „klassischen" Himmels (Wien. Stud. X 92) Georgios Pisides, umstrahlt von der Glorie reinster Quantität.

2) Diese Versuche sind am besten zusammengestellt und widerlegt von Wilhelm Meyer (aus Speyer) in den Sitzungsberichten der philos.-philol. Klasse

Vers im wesentlichen nach demselben Prinzip gebaut ist wie jener Fünfzehnsilber und wohl am besten als „byzantinischer Zwölfsilber" bezeichnet wird.

Also ein „Accentvers", d. h. ein Vers, der nach dem Wortaccent gelesen werden muß. — Ich weiß wohl, daß damit über den eigentlichen Unterschied dieser Kunstform von der altgriechischen nichts gesagt ist. Aber ich halte diese Zurückhaltung für besser, als durch die Anwendung des hierfür gebräuchlichen Ausdrucks „rhythmischer" Vers im Gegensatz zu den antiken „metrischen" zwei grundverschiedene Arten der Technik mit solchen Bezeichnungen gegen einander abzugrenzen, die beide auch innerhalb derselben Art Platz finden. Und die Zeit scheint noch nicht gekommen, wo wir über das Wesen byzantinischer Kunstformen, sei es auch nur im Gegensatz zu den altgriechischen oder den romanischen (vgl. zu den letzteren die interessanten Ausführungen von F. Hanssen, Verhandl. des deutschen wiss. Vereins in Santiago [Chile] IV 345ff., Valparaiso 1901), ein abschließendes Urteil fällen könnten.[1]) — Betrachten wir nun unsern Accentvers in den verschiedenen Entwicklungsphasen, in denen ihn uns die reichlich fließenden Quellen darbieten.

Vertreter seiner primitivsten Gestalt sind uns in größerer Zahl erst vor einem Jahre bekannt geworden durch K. Krumbachers Veröffentlichung der „Moskauer Sammlung mittelgriechischer Sprichwörter" (Sitz. bayer. Akad. phil.-hist. Kl. 1900 S. 399ff.; das aus der Moskauer

der K. bayer. Akad. d. Wiss. München, Jahrg. 1884, S. 1020ff. Hinzuzufügen ist E. Bouvy, Poètes et mélodes (1886) 156 ff. (besonders 159 Not. 1), Fr. Hanssen, Philologus Suppl. V (1889) 201 und J. Hilberg, BZ VII (1898) 362 ff. Da ich auf einer andern Grundlage baue, enthalte ich mich der Opposition gegen diese Hypothesen; nur eine davon, die fast W. Meyers Zustimmung gefunden hätte, schreibe ich der Kuriosität halber aus seinem Referate aus: „Eher ließe sich Sauppes Gedanke hören (Rhein. Mus. 1843, S. 449), die gelehrten Byzantiner hätten, um ihre Mißachtung der Accentpoesie auszudrücken, gerade die sicherste Kürze des Trimeters mit dem Wortaccent belegt. Doch warum etc. . . ." Also eine sprachgemäße Regel nur aus Widerspruch gegen die armen Hymnographen in solch einer Unzahl von Versen durchgeführt!

1) Ich dachte, daß diese Zeit nahe sei, da mein lieber Freund Dr. Thomas Wehofer sich seit einem Jahre diesen Fragen zugewendet hatte. Und nun ist dieser vortreffliche Gelehrte seinen Freunden und seiner Wissenschaft in der Blüte seiner Jahre durch den Tod entrissen worden (3. März 1902). Ich habe in der kurzen Zeit, wo ich mit ihm zusammen arbeitete, sehr viel von ihm gelernt und habe so viel von ihm erhofft, dafs es mir schwer fällt, jetzt meine Studien über diese Dinge zu veröffentlichen, wo der nicht mehr ist, für den sie bestimmt waren, sie zu verbessern, zu erweitern, zu vertiefen und zu verwerten als Stein zu dem Gebäude, das zu errichten keiner wie er geeignet und gewillt war: zu der Lehre von den Kunstformen der byzantinischen Poesie.

Sammlung abhanden gekommene erste Blatt mit dem Titel „*Αἰσώπου λόγοι*“ herausgegeben von V. Jernstedt, Vizant. Vremmenik VIII [1901] 116ff.). Diesen Sprüchen ist jeweils eine Erklärung (*ἑρμηνεία*) in zwei Zwölfsilbern zugefügt, die Krumbacher für „jambische Trimeter“ hält. Freilich werden darin sämtliche bisher bekannte (und einige andere) Regeln betreffend Accent und Prosodie so hartnäckig verachtet, daß Krumbacher sie als eine „Verirrung“ und als „aller Technik Hohn sprechend“ verurteilt hat (S. 397f.). Da Krumbacher der Meinung war, daß der Verfasser dieser Hermenien auch Verse von mehr als zwölf Silben zugelassen habe, so hatte er von seinem Standpunkt aus völlig recht; denn Verse, die sich an gar keine Regel binden, sind allerdings eine Verirrung. Aber eine Verirrung, die bisher für die Byzantiner noch nicht nachgewiesen ist. Und da mich moderne Parallelen, die mir mein verehrter Lehrer entgegenhielt, nicht ganz überzeugten, so suchte ich, ob nicht vielleicht die Überlieferung an der allzu großen Regellosigkeit schuld sei. Da stellte sich heraus, daß diese Verse ursprünglich alle zwölfsilbig gewesen sind (über dies und das folgende vgl. Exkurs I). Aber bei einer so langen Zeile schien mir auch die Wiederkehr der gleichen Silbenzahl allein nicht auszureichen, um das Gebundene der Form zur Empfindung zu bringen; so fand ich, daß der Verfasser der Hermenien auch einen regelmäßigen Einschnitt nach der fünften oder nach der siebenten Silbe durchgeführt hat und daß dieser Einschnitt oft durch einen sonst vermiedenen Hiatus (vgl. S. 308) hervorgehoben ist. — Ich gebe nun einige Beispiele, die ich bitte nach dem Wortaccent und mit deutlicher Trennung der beiden Vershälften zu lesen (der Text ist der der besten Überlieferung, über die am Schluß von Exkurs I gehandelt ist):

G 1. *Βροτησίαν κακίαν　　οὐ θῆρες κακοί,*
ἀλλ' ἄνδρες νικήσουσιν　　οἱ μᾶλλον κακοί.

G 2. *Γαστρὸς τὸν κόρον　　οὐκ οἴσει πρᾶος ἀνήρ,*
ἡ δὲ κτηνώδης φύσις　　εἰς ἄγαν φέρει.

G 3. *Κακοῖς κακὰ συνάπτων　　ὁ σκαιὸς ἀνὴρ*
δῆλος δήπουθέν ἐστι　　σφαλερῶς βιῶν.

G 4. *Λώβην σώματος　　εἴ τις γελᾷ, στυγητός,*
οὐ γὰρ γνώμης τὸ πάθος,　　ἀλλὰ τῆς τύχης.

G 5. *Μνησικακίας ἔργον　　ἡ μοχθηρία*
συνήδεται γὰρ　　τοῖς ἐναντίοις ἀεί.

G 6. *Παχὺς λογισμὸς　　χαίρων τὸν βίον περᾷ*
τῷ γελᾶν καὶ γελᾶσθαι　　βουκολούμενος.

G 7. *Πένης ὢν ἡσύχαζε　　μὴ μέγα φρονεῖν,*
ἐπεὶ σὺ σαυτὸν　　ἀδικεῖς ἐν οἷς φρονεῖς.

G 8. Ῥαινόμενα δάκρυα δι' ἁμαρτίας
τὸν οἰκτίρμονα θεὸν πρὸς οἶκτον ἄγει.

G 9. Συνείσακτον, ὡς χρεία, μὴ κτήσῃ φίλον
πρὸς γὰρ τὸ καλὸν οὐκ ἔχει προαίρεσιν.

G 10. Φιλαλήθης ἄνθρωπος, εὐθὴς καρδία·
νοῦς δὲ διεστραμμένος οὐδὲν ἐννοεῖ.

G 11. Ὥσπερ μελίττης κέντρον ἐμποιεῖ πόνον,
οὕτως μοχθηρός, ὅταν προσβάλλῃ τινί.

G 12. Ὡς ὡραῖον μὴ φεύγειν φίλων ἐντεύξεις,
οὕτως ὡραῖον φεύγειν ἄνδρας ἀτόπους.

Was uns in diesen Zeilen ein Metrum empfinden läßt, ist im Grunde nur eine Gesetzmäßigkeit, nämlich das Größenverhältnis der beiden Kurzzeilen: 5 und 7 oder 7 und 5 Silben. Daß nur diese beiden Verhältnisse sich ergeben können, ist eine Folge von der stets gleichen Silbenzahl der Langzeile und dem regelmäßigen Stand des Binnenschlusses. — Ich vermeide absichtlich den Ausdruck „Cäsur“. Der ist der antiken Metrik entnommen und bedeutet dort die Unterbrechung einer metrischen Einheit durch das Ende eines Wortes. Davon kann in der byzantinischen Verstechnik keine Rede sein; denn hier fällt das Wort (einschließlich der dabeistehenden Proklitika und Enklitika) und rhythmische Einheit zusammen: hier wird also durch einen regelmäßig wiederkehrenden Wortschluß nicht eingeschnitten, sondern abgeschlossen. Ich weiß wohl, daß auch die Franzosen ihre césure haben und doch keine Versfüße; aber auch in diesem Fall vermeide ich den zweideutigen Ausdruck, um nicht Mißverständnissen Raum zu geben; bei den Franzosen hat auch noch niemand „katalektische trochäische Tetrapodien“ und „cola anapaestica logaoedica“ entdeckt; und nichts kann bei der Beurteilung byzantinischer Verse und Strophen mehr verwirren, als wenn man sie mit antiken Namen belegt. So werde ich statt „Cäsur“ den Ausdruck „Binnenschluß“ gebrauchen, wodurch mir das Wesen der Sache besser bezeichnet erscheint.

Also Silbenzahl und Binnenschluß — das sind die Faktoren dieses Verses. Sie machen ihn nicht nur zum Vers, sondern sie geben ihm auch seinen Charakter. Denken wir uns z. B. die Teilung regelmäßig nach der sechsten Silbe: so würde dieser Zwölfsilber auf die Dauer unerträglich eintönig klingen, da stets dasselbe Glied wiederholt und Binnenschluß von Versschluß metrisch nicht unterschieden wäre; etwa wie ein Hexameter mit Cäsur nach dem dritten Spondeus oder ein französischer Alexandriner ohne Wechsel zwischen stumpfem und klingendem Versschluß. Durch die Ungleichheit der Kurzzeilen untereinander tritt die Einheitlichkeit der Langzeile deutlicher hervor; denn

die Kurzzeilen bedingen einander, sodaß ein Ganzes erst dann empfunden werden kann, wenn der Fünfsilber den zugehörigen Siebensilber, oder der Siebensilber sein fünfsilbiges Komplement gefunden hat. Im Einzelfalle könnte die gleichsam exzentrische Lage des Binnenschlusses das Gleichgewicht der Vershälften stören. Aber da dieser Vers stets *κατὰ στίχον* gebraucht wird, so entsteht bei der stets wechselnden Anordnung der Glieder eine ideelle Teilung in der Mitte.[1]) — Wer sich in diese Verse eingelesen hat, dem wird es unmöglich sein, irgend eine Trübung des Verhältnisses zwischen den Versgliedern ohne Anstoß hinzunehmen. Und in der Tat ist dieses Verhältnis die Grundlage des byzantinischen Zwölfsilbers in allen Stadien seiner Entwicklung; keine andere Regel ist so streng durchgeführt worden wie diese.

Wenn man zwei Dinge in ein Verhältnis setzen will, so müssen sie selbst in sich möglichst geschlossen sein. Es muß also hier, wo die dieser Proportionierung unterworfenen Glieder zeitlich aufeinanderfolgen, jedes Eingreifen des einen Gliedes in das andere möglichst gemieden werden. Das ist das Grundgesetz für die syntaktische Behandlung des byzantinischen Zwölfsilbers: Enjambement (ich finde kein besseres Wort) und Verschränkungen über die Kurzzeile hinaus werden gemieden.[2]) Das ergibt sich nicht allein aus der strengen Wahrung des Binnenschlusses: ich erinnere nur an den römischen Pentameter, wo

1) Auch der römische Hexameter zerfällt regelmäßig in zwei Teile, die sich, nach der Zahl der Versfüße gemessen, verhalten entweder wie 5 : 7 oder wie 7 : 5. Daß in dem letzteren Fall noch eine „Hilfscäsur“ nach dem dritten Halbfuß hinzutritt, ist nicht wesentlich, da auch im ersteren Falle ein Einschnitt im vierten Fuße verlangt wird. Über das Verhältnis dieser Glieder zueinander finde ich eine seltsame Notiz aus Terentius Varro bei Gellius NA 18, 15: M. etiam Varro in libris disciplinarum scripsit, observasse sese in versu hexametro, quod omni modo quintus semipes verbum finiret et quod priores quinque semipedes aeque magnam vim haberent in efficiendo versu atque alii posteriores septem idque ratione quadam geometrica fieri disserit.

2) Das ist übrigens schon in des Philosophen Joseph (Pinaros Rhakendytes) *σύνοψις ῥητορικῆς* ed. Walz Rhet. Gr. III p. 478—569 in dem Kapitel (XV) *περὶ στίχων ἰαμβικῶν* (p. 560 sq.) behandelt, freilich nur mit Beziehung auf die Langzeilen untereinander: *Ἀρετὴ στίχων . . . μὴ ἐκκρεμῆ εἶναι τὴν τοῦ ὄπισθε στίχου ἔννοιαν πρὸς τὴν τοῦ ἔμπροσθεν· ὡς ἐάν τις γράφῃ οὕτως·*

εἰς τὴν ἐρυθρὰν ἀβρόχοις ποσὶν πάλαι
παρῆλθε Μωσῆς, ἡ δὲ τῶν Αἰγυπτίων
φάλαγξ ὑποβρύχιος ἔνδον ἐκρύβη·

δόκιμον δέ, εἰ γράφεις οὕτω·

Μωσῆς περᾷ θάλασσαν ἀβρόχῳ δρόμῳ,
Αἰγύπτιος δὲ τοῖς κύμασιν ἐκρύβη·

ὁρᾷς ὅπως ἐν ἑκάστῳ στίχῳ ἀφορίζεται καὶ ἵσταται ἡ ἔννοια. Über den „Philosophen Joseph“ vgl. M. Treu, BZ VIII (1899) 1 ff. Die beiden letztgenannten Verse, die

der Einschnitt noch viel stärker hervortritt und doch die Verteilung zusammengehöriger Begriffe aus verschiedenen Vershälften zur Regel wurde, da nur so die beiden metrisch fast völlig kongruenten Halbverse zu einem Ganzen zusammengeschlossen erscheinen. Ähnlich tritt das Übergreifen von Hexameter auf Pentameter zeitweise als Kunstmittel auf. Auch Lykophron, der in byzantinischer Zeit viel gelesen und von Joseph (vgl. S. 283[2]) als Muster in der Jambendichtung empfohlen wird, weist viele solcher später verpönten Enjambements auf (v. 10. 19. 22 etc.). Die Byzantiner hingegen suchten, soweit es anging, jede Vershälfte auch syntaktisch in sich abzuschließen.[1]) Von diesem Standpunkt aus ist denn auch die Frage zu beantworten, wo man den Binnenschluß anzusetzen habe, wenn nach der fünften und nach der siebenten Silbe ein Wort schließt. Also in

τὸν οἰκτίρμονα ϑεὸν πρὸς οἶκτον ἄγει

ist natürlich nach *ϑεὸν* zu pausieren.

So weit über die Verskunst unseres Hermeneuten. Ich mußte länger dabei verweilen, nicht nur weil diese Technik dem byzantinischen Zwölfsilber stets zu Grunde liegt, sondern hauptsächlich weil man bisher offenbar der Meinung war, Verse, die weder den Accent noch die Quantität berücksichtigen, existierten in der byzantinischen Literatur nicht.[2]) Meine Absicht war, nicht nur ihre Existenz zu beweisen, sondern auch ihre Existenzberechtigung vom ästhetischen Standpunkt aus. Hoffentlich wird man sich nicht durch den höchst jämmerlichen Inhalt dieser Hermenien dazu bewegen lassen, auch deren metrische Form zu verurteilen. Mein persönliches Urteil mag die eingehende

---

vielleicht den Anfang eines jambischen Kanon bilden (vgl. auch Manuel Philes, Cod. Flor. 197, 1 f.), hat L. Sternbach im Cod. Paris. G. 2991 A (saec. XV) fol. 372r gefunden und als ineditum veröffentlicht in Eos IV (1897) 157.

1) Das zeigt sich besonders bei den prosodielosen Versen, die man vielleicht als „politische Zwölfsilber" bezeichnen könnte; in den gelehrten, die Quantität berücksichtigenden Zwölfsilbern mußte oft der Verszwang eine dieser Regel zuwiderlaufende Wortstellung hervorrufen.

2) Erst nach Vollendung dieser Arbeit fällt die Veröffentlichung von Wilhelm Meyers Hauptwerk: Fragmenta Burana, Berlin 1901. Ihm gebührt das Verdienst, die neue „nur silbenzählende Rhythmik, von der bisher niemand etwas gewußt hat" entdeckt zu haben; er fand sie in byzantinischen Übersetzungen aus Ephrem dem Syrer; hier sind diese Formen also semitischen Ursprungs. Es ist mir natürlich jetzt unmöglich, diese epochemachende Entdeckung noch für die Theorie des Zwölfsilbers zu verwerten; einstweilen scheint es mir auch, als ob sie für unsern Vers weniger eine historische Prämisse als eine metrische Analogie bedeute. Statt des Ausdrucks „silbenzählend" würde ich vorziehen „silbengruppierend" einzusetzen, denn die Zahl der Silben hat an und für sich keine Wirkung, wohl aber das Verhältnis der Silbengruppen.

Beschäftigung mit diesen Versen beeinflußt haben; doch die Mannigfaltigkeit der durch kein Gesetz gebundenen Wortaccente, temperiert durch die Regelmäßigkeit des Verhältnisses der Vershälften zueinander, ferner das durch den Wechsel der Binnenpausen in der Schwebe gehaltene Gleichgewicht, endlich die Abrundung der Langzeile, die das einzige sich wiederholende Element darstellt — all das erscheint mir nicht ohne Reiz. Vielleicht taucht aus dem Dunkel, das über den Anfängen byzantinischer Profanpoesie schwebt, einmal etwas Erfreuliches in dieser Form auf.

Wie alt ist nun der Hermenienvers? Die Spätgrenze für seine Entstehung ist zunächst die Zeit der ältesten Handschrift des Gnomologion von Georgides (vgl. Exkurs I), also das 11. Jahrhundert; nun ist Georgides[1]) früher als seine bereits korrupten Handschriften, die Verfassung der Hermenien früher als der Sammler, die Entstehung des Hermenienverses früher als die eines so geistlosen Inhalts anzusetzen. Frühgrenze für die Entstehung des byzantinischen Zwölfsilbers ist der Verlust der Quantitätsunterschiede, die Ausgleichung der Vokale.[2]) Nun denke man sich antike jambische Trimeter ohne Auflösungen — etwa die des Lykophron — nach dem Wortaccent gelesen: so ergibt sich der Hermenienvers. Dieses metrische Gebilde existierte also tatsächlich für das Ohr jedes Byzantiners, der nach der veränderten Aussprache die alten Verse las (wie auch heute für die Neugriechen). Es liegt also nahe anzunehmen, daß man nun auch solche Verse nach dem Gehör nachbildete; in der Regulierung von Silbenzahl und Binnenpause brauchte man kaum über das von Lykophron Gebotene hinauszugehen; nur die syntaktische Behandlung mußte etwas modifiziert werden (vgl. S. 284). Von diesem Standpunkt aus hindert uns also nichts, die Entstehung des Verses in die Frühzeit der byzantinischen Epoche hinaufzurücken. Man kann sogar noch weiter gehen und behaupten, dieser Vers sei die notwendige Zwischenstufe zwischen dem quantitierenden antiken Trimeter und dem bereits einen festen Accent aufweisenden byzantinischen gelehrten Zwölfsilber, den z. B. Georgios Pisides anwendet.[3]) Doch genüge für einstweilen,

---

1) Der späteste bei Georgides zitierte Autor ist nach Krumbachers (GBL² 602) Zeugnis Photios (IX saec.); das betreffende Citat ist aber aus dem Pisides, vgl. L. Sternbach, Studia philologica in Georgium Pisidam (1900) p. 183.

2) *Περὶ τῆς ἐξισώσεως τῆς προσωδίας* handelt zuletzt Chatzidakis in der *Ἀθηνᾶ* XIII (1901) 247—61; er setzt *τὴν διάσωσιν τῆς διαφόρου ἐκφωνήσεως* (*τῶν μακρῶν καὶ βραχέων*) *μέχρι τοῦ* 200 *μ. Χ., ἴσως δὲ καὶ μικρὸν κατωτέρω.* vgl. BZ XI 185.

3) In der überlieferten Literatur steht dem Hermenienverse am nächsten: auf der einen Seite der Vers der alchimistischen Dichter Heliodoros, Theophrastos, Hierotheos, Archelaos (der erstere bei Fabricius-Harl. Bibl. Graec. VIII 119, die

die Tatsache zu konstatieren, daß schon Jahrhunderte vor Pisides die Projektion des antiken „lyrischen“ Trimeters auf das neue Sprachmaterial mit der metrischen Grundlage des byzantinischen Zwölfsilbers kongruierte.

Von diesen Grundgesetzen ausgehend, wollen wir nun die Entwickelung des byzantinischen Zwölfsilbers zu zeichnen versuchen. Dieselbe besteht hauptsächlich in einer Regulierung der Wortaccente, die im Hermenienverse noch nicht zu erkennen ist.[1])

---

letzteren bei Ideler, Physici et medici graeci minores II 328—352), die aber noch nach Kräften die antike Quantität zu wahren versuchen; auf der andern Seite der Vers der Kassia, die aber bereits geregelten Accent hat (vgl. BZ X 54 ff., XII 278[1]). Zwischen diese beiden müßte man die Entstehung des Hermenienverses datieren. Leider hilft uns dieser Standpunkt zur Datierung nicht viel. Denn selbst vorausgesetzt, daß Kassia eine der frühesten Vertreterinnen des Verses ist, den sie anwendet, so würden wir als Spätgrenze doch nur das 9. Jahrhundert gewinnen, worauf uns schon eine andere Überlegung geführt hat. Was aber den Vers der Alchimisten betrifft, so können wir nicht einmal dessen Repräsentanten chronologisch sicher unterbringen. Am ausführlichsten handelt darüber H. Kopp, Beiträge zur Geschichte der Chemie, Braunschweig 1869, S. 419—23. 444—59. Daraus entnehme ich, daß die älteste Handschrift, die sie uns überliefert, der Cod. Marc. 299 saec. XII ist (vgl. Kopp 259), worin das Gedicht des Heliodoros als einem Kaiser Theodosios gewidmet angeführt wird. Christ, Griech. Literat.[3] 819 A. 2, u. a. (vgl. Kopp 421 A. 11) denken an Theodosios den Großen. Krumbacher GBL[2] 633 nach Riess (Pauly-Wissowa, Realenc. I 1350) scheint an das 7. Jahrh. zu denken, weil diese Dichter von Stephanos abhängen sollen, der freilich seinerseits wieder genug chronologische Schwierigkeiten aufwirft. Ich kann das Gewicht dieser Gründe nicht bestimmen und meine, daß vielleicht eben die metrische Form herbeigezogen werden muß. I. Hilberg (BZ VII 345. 349. 351) wirft diesen Dichtern klägliche Verwahrlosung der Form vor und verlangt, man solle ihm mit ihnen vom Leibe bleiben. Damit ist vielleicht seinem „Hephthemimeresgesetz“ gedient, aber der Hauptfrage nicht. Es wäre folgendes zu konstatieren: alle vier Alchimisten haben dieselbe Technik des Versbaues, und zwar eine solche, die mir wenigstens sonst aus größeren Gedichten nicht bekannt ist; der Wortaccent ist gänzlich frei; gegen die antike Prosodie wird sehr oft, besonders durch Hiate, gefehlt; sehr auffällig sind die häufigen Enjambements; hingegen sind die äußerst seltenen Verstöße gegen Zwölfsilbigkeit und Binnenschluß der Überlieferung und nicht zum mindesten dem Herausgeber zur Last zu legen. Manches läßt sich schon aus der Münchener Handschrift (Cod. gr. 112) korrigieren, vieles durch leichte Konjektur; doch halte ich all das für unmethodisch, so lange nicht die Kollation des Venetianer Archetypus vorliegt. Ich setze den Anfang des Hierotheos der Kuriosität halber hierher.

Ἀπάρχομαι προσπλέξας εὐφραδέστατον
εἰπὼν λόγων ποίημα τοῦ ἰαμβικοῦ
μέτρου φυλάττων ῥυθμὸν ὡς καὶ τοὺς πόδας
χώρας τομῆς σύνταξιν εὐρυθμῶς λέγων . . . .

1) „Von den 243 Trimetern der Hermenien, deren Schlußstücke in der Hs erhalten sind, sind nur 114 auf der vorletzten Silbe betont, dagegen 60 auf der

Bei der strengen metrischen wie syntaktischen Abgrenzung der Vershälften gegeneinander wurden naturgemäß die Accente vor Binnen- und Versschluß stärker ausgesprochen als die übrigen. So werden wir uns also nicht wundern, wenn sich hauptsächlich an diesen Stellen des Verses eine Regulierung der Wortaccente bemerkbar macht.

Der Deutlichkeit wegen fügen wir der folgenden Ausführung graphische Darstellungen des Verses in seinen Entwicklungsstadien bei. Darin bedeutet B 5 (resp. B 7) Binnenschluß nach der 5. (resp. 7.) Silbe, × eine für den Wortaccent indifferente, _ eine regelmäßig betonte, ∪ eine regelmäßig unbetonte Silbe; ein Punkt über ∪ und _ deutet an, daß sich nur eine Neigung zu der betreffenden Behandlung der Silbe konstatieren läßt.

Das Schema der Grundgesetze stellt sich graphisch folgendermaßen dar:

B5 $$\times\times\left\{\begin{matrix} - \cup \cup \\ \times - \cup \\ \times \times - \end{matrix}\right\} \Bigg| \times\times\times\times\left\{\begin{matrix} - \cup \cup \\ \times - \cup \\ \times \times - \end{matrix}\right.$$

B7 $$\times\times\times\times\left\{\begin{matrix} - \cup \cup \\ \times - \cup \\ \times \times - \end{matrix}\right\} \Bigg| \times\times\left\{\begin{matrix} - \cup \cup \\ \times - \cup \\ \times \times - \end{matrix}\right.$$

Beginnen wir[1]) mit dem stärksten Ton des Verses, mit dem Schlußaccent. Es ist eine bekannte Regel, daß der „byzantinische Trimeter“ regelmäßig paroxytonisch schließt. Warum gerade paroxytonisch? Das brauchten wir von unserem Standpunkt aus eigentlich nicht zu fragen; denn das Wesentliche liegt in der Tatsache der Regulierung, die wir auch dann verstehen würden, wenn wir kein für die Wahl gerade dieses Schlusses besonders günstiges Moment zu nennen wüßten. Aber, wie wir S. 286[1] gezeigt haben, hatte schon der Zufall (d. h. ein

drittletzten, 69 auf der letzten. Bei dieser Proportion ist es nicht einmal sicher, ob das Überwiegen der nach dem byzantinischen Gesetz gebauten Schlüsse auf Absicht oder Zufall beruht.“ Krumbacher a. a. O. 396. Der Zweifel ist unbegründet: jede beliebige Seite aus einem Tragikerdialog oder dem Lykophron zeigt dasselbe Verhältnis, das offenbar der Natur der griechischen Sprache entspringt (da wir nicht mit Fr. Hanssen Rhein. Mus. XXXVIII 233 ff. glauben, daß schon die alten Griechen den Wortaccent bei der Versifikation bewußt berücksichtigt hätten).

1) In der folgenden Darstellung sind im allgemeinen nur diejenigen Autoren des VII—XIV saec. in Betracht gezogen, von denen entweder eine große, in fortlaufenden Zwölfsilbern gebaute Dichtung oder eine große Zahl gleichartiger kleinerer Gedichte erhalten sind. Der *Χριστὸς πάσχων* fiel dabei weg, ebenso die jambischen Kanones, die ich später einmal zusammenfassend behandeln zu können hoffe. Das Carmen de St. Panteleemone ist mit Johannes Geometres (GBL[2] 734) zusammen behandelt; nicht als ob mich die Überschrift einer späten Handschrift davon überzeugt hätte, daß es ihm auch wirklich gehört, sondern weil sich die Accenttechnik von der des Geometres in keinem wesentlichen Punkt entfernt und weil die Behandlung der Prosodie trotz kleiner Verschiedenheiten keinem andern Autor mehr gleicht als dem Geometres (vgl. S. 322).

von dem Wesen gerade dieses Verses ganz unabhängiges Moment) in den ohne Berücksichtigung des Wortaccents gebauten antiken Trimetern den paroxytonischen Schlüssen stets die unbedingte Majorität (ca. 65%) zugeteilt. Es lag also schon aus Bequemlichkeitsrücksichten am nächsten, den sowieso häufigsten Versschluß zur Regel werden zu lassen Ferner: jede Wiederholung desselben Tonfalles an derselben Stelle wirkt auf die Dauer eintönig; es handelte sich also darum, denjenigen zu wählen, der diesen Nachteil am schwächsten aufwies. Für mein persönliches Gefühl ist dies in der Tat der paroxytonische; er scheint mir in der Wiederholung diskreter zu wirken, wie der zu energisch ansteigende endbetonte (◡◡–) und der zu ausgesprochen verklingende proparoxytonische (–◡◡).[1]) Aber diese Momente kommen nur in zweiter Linie in Betracht.

Ausnahmen von dieser Regel fehlen zu keiner Zeit, bleiben aber bei den meisten Dichtern äußerst selten. Mehr als zwei oder drei nichtparoxytone Schlüsse auf 1000 Verse fand ich nur bei Georgios Pisides (VII saec.), Andreas von Kreta (VIII saec.; BZ X 508 ff.), Theodoros Studites (VIII saec.), Ignatios Diakonos (IX saec.), Johannes Geometres (X saec.), Theodoros Prodromos (XII saec.), Michael Haplucheir (XIII saec.), Manuel Philes (XIV saec.), also kaum bei der Hälfte der bisher bekannten größeren Autoren.[2]) Doch ist die Vermeidung dieser Versschlüsse nicht gleichmäßig durchgeführt.

1) An so etwas mag wohl auch schon der Philosoph Joseph (vgl. S. 283 Anm. 2) gedacht haben, wenn er in seinem Kapitel *περὶ στίχων ἰαμβικῶν* — dem Vernünftigsten, was ich bisher über den byzantinischen Zwölfsilber gelesen habe — vorschreibt *ἕκτῃ χώρᾳ τηρεῖν τὴν παροξύτονον ὡς εὔηχον, εἰ δυνατὸν πάντοτε· πολλὴν γὰρ εὐρυθμίαν ἐμποιεῖ τῷ ὅλῳ στίχῳ ἡ κατάληξις εὔηχος οὖσα, ὡσὰν καὶ τοῖς ᾄδουσι τὸ τελευταῖον ἀπήχημα κοσμεῖ τὴν ᾠδὴν καὶ τὸ φθάσαν ἴσως ἐκμελὲς ὑποκλέπτει.* Daß Joseph die Paroxytona nur in diesem speziellen Fall (also entweder wegen der gleichmäßigen Wiederholung oder wegen des Charakters dieses Verses) für besonders wohlklingend hält, beweist sein interessantes Kapitel (XII) *περὶ ῥυθμοῦ* (p. 545 sq.), wo er schreibt: *ἐὰν γὰρ εἴπω· „Χριστὸς γεννᾶται, δοξάσατε, Χριστὸς ἐξ οὐρανῶν, ἀπαντήσατε“, εὔηχον τὸν λόγον ποιῶ· εἰ δὲ οὕτως εἴπω· „Χριστὸς γεννᾶται, δοξαστέον, Χριστὸς ἀπ' οὐρανῶν, ἀπαντητέον“ διὰ τῶν παροξυτόνων ἀρρυθμότερον τὸν λόγον ποιῶ. Σὺ οὖν χρῶ τῷδε ἢ ἐκείνῳ τῷ τόνῳ εὐκαίρως πρὸς τὸ εὐρυθμότερον· αὐτὴ δὲ ἡ φύσις διδάσκαλος καὶ ἡ διὰ τῶν οἰκείων ἑκάστῳ χειλέων ἐκφώνησις, ὡσανεὶ βοῶσα τὸ εὔρυθμον καὶ τὸ ἄρρυθμον.*

2) Die „endgültige Ausgestaltung des byzantinischen Trimeters“ (bestehend in der Beschränkung auf ausschließlich paroxytonischen Schluß) durch Theodosios Diakonos (X saec.) ist eine Phantasie Hilbergs (Prinzip der Silbenwägung, 1878, S. 271 f.; vgl. BZ VII 347), die W. Meyer (Sitzungsber. etc. vgl. S. 279 Anm. 2) nicht ungeprüft hätte unterschreiben sollen. Schon Pisides hat in Suppl. 1 (Wiener Stud. XIII 1 sqq.) in 121 Versen keine Ausnahme mehr; ebenso Theodosios Grammatikos (VIII saec.) in 78, Kassia (IX saec.) in 261 Versen

Endbetonte Schlüsse hat Pisides in seinen frühesten Gedichten Suppl. 3 und Exp. Pers. noch verhältnismäßig häufig verwendet (9% und 1%), in den ca. 5000 Versen seiner späteren größeren Gedichte jedoch nur noch zweimal (die Stellen bei I. Hilberg, Festschrift für Vahlen, 1900, S. 152ff.[1]), und L. Sternbach in seinen vortrefflichen Studia philologica in Georgium Pisidam, 1901, p. 296). Unter den Jambographen nach Pisides fand ich nur wenige, die sich an mehreren sicher überlieferten Stellen über diese Regel hinwegsetzen: Theodoros Studites (vgl. Hilberg, BZ VII 347) und Theodoros Prodromos (vgl. Hercher, Erot. Script. Gr. p. XLIII sq. mit den Nachträgen von Hilberg, Wien. Stud. VIII 282) zeigen etwa 5 Ausnahmen auf durchschnittlich 1000 Verse, Johannes Geometres (s. Sternbach in der Ausgabe des Carm. de S. Panteleem. zu v. 624 und 713) zeigt deren etwa 2%, Michael Haplucheir 4%.[2])

Eine Abneigung gegen proparoxytonische Versschlüsse zeigt Pisides in seinen Frühwerken Suppl. 3 und Exp. Pers. beinahe noch gar nicht (zwischen 37 und 20%); in seinen späteren Gedichten werden dieselben jedoch immer seltener; in den letzten 500 Versen des Hexaemeron gehen sie bis auf 2% zurück[3]), um dann in den 121 Versen von

(vgl. BZ X 54 f.); zwei Ausnahmen in 1000 Versen hat Konstantinos Rhodios (394. 399), der vor Theodosios Diakonos geschrieben hat. Und auch dieser letztere hat noch eine Ausnahme in seinen 1000 Versen, die freilich Hilberg beharrlich ignoriert, obwohl er schon zweimal daran gemahnt worden ist: 3, 66 *οὓς ὁ στρατός σου καρτερῶν ἀσπάζεται* (vgl. C. F. Müller, Ignatii Diaconi tetrast. etc., Kiel 1886, p. 12 adn. 4, und Fr. Kuhn, Symbolae ad doctrin. *περὶ διχρόνων* etc., Breslau 1892, p. 125). Von den erhaltenen Autoren haben zuerst Christophoros Mytilenaios (XI saec.) in etwa 1300, Johannes Mauropus (XI saec.) in etwa 1900 Versen ausnahmslos den paroxytonen Versschluß gewahrt (vgl. Kuhn, l. c. p. 125 sqq.; L. Sternbach, Eos VI [1900] 59). Doch schon der Schüler des letzteren, Psollos, hat in den 1400 Versen seines *Πόνημα ἰατρικόν* zwei Ausnahmen (468. 836). Eine Ausnahme auf durchschnittlich über 1100 Verse zeigt der Roman des Niketas Eugeneianos (1, 137. 322. 8, 218). So sehr können sich diese Unregelmäßigkeiten vereinzeln, ohne aufzuhören, erlaubt zu sein.

1) Natürlich ist es völlig unmethodisch, in den beiden Frühwerken die endbetonten Schlüsse ohne weiteren Grund wegzukonjizieren, wie dies Hilberg bei Suppl. 3, 15. 36 Exp. Pers. 1, 68. 143. 236. 2, 194. 3, 96 versucht.

2) Ausnahmslos wird die Regel gewahrt z. B. von den S. 288 Anm. 2 genannten Dichtern; ferner von Ephrem in 11000 Versen (einige falsche Accente korrigiert Hilberg, Wien. Stud. X 83 f.) und Manuel Philes in 25000 Versen (Cod. Flor. 1, 665 druckt Miller *ψυχῆς*; der Monacensis, den ich eingesehen habe, hat richtig *τύχης*).

3) Die 85 proparoxytonisch schließenden Verse des Hexaemeron zeigen eine auffällige Gleichförmigkeit: 63 davon haben Hochton auf der 7. Silbe und Wortschluß nach der 8.:

× × × × × | ∪ – ∪ | ∪ – ∪ ∪,

Suppl. 1 ganz zu fehlen.[1]) Unter denjenigen der späteren Autoren, die endbetonte Schlüsse zulassen, zeigt Theodoros Studites eine Ausnahme auf etwa 1000 Verse, Johannes Geometres (s. Sternbach in der Ausgabe des Carm. de S. Pantel. zu v. 713) 1‰, Theodoros Prodromos 4‰, Michael Haplucheir 10‰. Aber auch andere verwenden proparoxytonische Schlüsse: Andreas von Kreta (BZ X 512) hat 4‰, Manuel Philes 2‰ Ausnahmen; außerdem gehören hierher die acht Verse aus Konstantinos Rhodios, Theodosios Diakonos, Michael Psellos und Niketas Eugeneianos, die allein unter den 7000 Versen dieser Dichter nicht paroxytonisch ausgehen (vgl. S. 288 Anm. 2). Ein dem Manuel Philes zugeschriebenes Gedicht (Cod. Vat. 17) besteht aus 44 proparoxytonisch schließenden Versen, ein hübscher Beleg für die prinzipielle Gleichordnung der Versschlüsse.[2])

Es zeigt sich also bei allen Dichtern, die überhaupt eine bewußte Unterscheidung im Gebrauch der unregelmäßigen Schlüsse erkennen lassen — man hätte nach Analogie des antiken Trimeters überall etwa die doppelte Zahl von endbetonten als von proparoxytonischen Versschlüssen erwartet, — eine bedeutend größere Abneigung gegen die endbetonten Schlüsse. Ich erkläre mir dies folgendermaßen: da der Versschluß den stärksten Accent trug, so sollte die hiervon getroffene Silbe nicht die letzte der Zeile sein, was einen etwas harten und scharfen Abschluß hervorruft, sondern es sollte ihr noch eine unbetonte Silbe (oder auch zwei) folgen, um — etwa mit der Wirkung einer Fermate — dem Schlußaccent einen Halt zu geben.

Danach wäre das Schema des Versschlusses folgendes:

..... | .. | ×× { – ◡ ◡ selten
× – ◡ Regel
× × – Ausnahme.

Zu einer Fixierung des Accentes an eine Silbe, wie sie der Vers-

---

sodaß hier die zweite Vershälfte schon fast ganz fixierten Accent erlangt. Manuel Philes ist hierin, wie in vielen anderen Stücken, seinem Vorbild Pisides gefolgt.

1) Genauere Zahlen stellt Hilberg, Festschrift für Vahlen S. 157, in einer Tabelle zusammen, die man, um einen Einblick in die Entwickelung zu bekommen, nur umzukehren braucht. Was Hilberg sonst in dieser Schrift über die Vermeidung proparoxytonischer Schlüsse vorbringt, ist verfehlt (vgl. Exkurs II).

2) Kuhn l. c. (vgl. S. 288 Anm. 2) hat bei einigen der von ihm untersuchten Dichter gefunden, daß nichtparoxytonische Versschlüsse besonders oft am Schluß einer Rede oder Periode begegnen. Hier wäre auch der einzige proparoxytonische Schluß des Theodoros Studites (28, 9) einzureihen; ähnliches zeigt sich oft bei Manuel Philes, z. B. in den von E. Martini herausgegebenen Manuelis Philae carm. ined. (1900) 30. Wo dies Moment keine Anwendung findet, mag der Verszwang, die Nachlässigkeit oder das Streben nach Abwechslung mitgespielt haben

schluß aufweist, konnte es in dem Binnenschluß nicht so schnell kommen, weil hier nicht drei, sondern fünf Silben dem Schlußaccent offen standen: in B5 die 3., 4. und 5., in B7 die 5., 6., 7.; hier galt es also, die doppelte Zahl von Silben dem Schlußaccent zu entziehen, als am Versende. Wenn wir den Gang der Regulierung vorzuschreiben hätten, so würde er folgendermaßen verlaufen: zuerst würde der Schlußaccent von der 3. und 7., dann von der 4. und 6. Silbe ausgeschlossen, sodaß er zuletzt auf der beiden Binnenschlüssen allein gemeinsamen 5. Silbe fixiert bliebe. Und weit entfernt sich die tatsächliche Entwickelung nicht davon.

Die strengste Regulierung erfuhr von Anfang an der Binnenschluß nach der 7. Silbe. Als wichtigste Tatsache ist zu verzeichnen: Hochton auf der 7. Silbe wird von B7 ferngehalten. Diese Regel hat nur Theodoros Studites ganz vernachlässigt (12% Ausnahmen); außerdem die Dichter bis zur Mitte des XI saec. in vereinzelten Fällen, darunter am häufigsten Psellos in seinem medizinischen Lehrgedicht, nämlich viermal in über 400 Versen mit B7 (davon dreimal bei einer Aufzählung von Eigenschaften des Pulses), später nur Autoren des XIV saec., Ephrem und Nikephoros Xanthopulos, und nur durch ungriechische Eigennamen (vgl. im übrigen Exkurs IV).

Aber auch von der 6. Silbe wurde vor B7 der Hochton möglichst ferngehalten. Während bei Lykophron die Zahl der Proparoxytona in B7 die der Paroxytona und Properispomena kaum um das Doppelte überwiegt, so überwiegt sie schon bei Pisides um das drei- bis vierfache. Ein späterer Dichter scheint diese Regel ausnahmslos durchgeführt zu haben: Nikolaos von Kerkyra in den 117 durch B7 geteilten Versen seines Abschiedsgedichtes (305 Verse; v. 306—310 gehören einem anderen Autor). Leider haben wir von diesem Manne keine weiteren Proben seiner Dichtkunst; aber daß die erwähnte auffällige Regelmäßigkeit nicht auf Zufall beruht, werden wir bald aus einer anderen schließen, die sich ebenfalls an keinem anderen Produkt seiner Zeit vorfindet. — Die übrigen Dichter halten zwischen Pisides und Nikolaos die Mitte; besonders Theodosios Diakonos und einige Autoren des XIV saec. kommen nahe an den letzteren heran.[1]

---

1) Die Zahlen bei Hilberg (BZ VII 354), dem wir den ersten Hinweis auf diese Erscheinung danken, geben kein richtiges Bild von der Ausdehnung der von ihm entdeckten Regelmäßigkeit. Wenn Hilberg konstatiert, Theodosios Diakonos biete unter 1039 Trimetern nur einen Vers mit einem Properispomenon und zwei Verse mit einem Paroxytonon in B7, so verschweigt er, daß unter diesen 1039 Versen kaum 200 überhaupt B7 haben. Außerdem sind seinen drei Ausnahmen noch drei weitere hinzuzufügen: 4, 56 (καὶ πύργος), 118 (ῥοπῆς

So war in den Versen mit B 7 der Accent fast völlig an die 5. Silbe gefesselt, und von diesem Standpunkt aus ist die Abneigung gegen alle andersartigen Schlüsse im allgemeinen und besonders gegen endbetonte Wörter, die den Hauptton um zwei Silben vom Schwerpunkt verschoben, zu verstehen. Die auffällig geringe Zahl der letzteren legt allerdings die Annahme nahe, daß endbetonte Schlüsse auch an und für sich nicht als wohlklingend empfunden wurden. Es ist eben derselbe Fall wie am Versende: ein Kolon von 7 Silben, die keinen festen Accent haben, wird nicht gut durch die den stärksten Ton tragende Silbe abgeschlossen; die Barytonese in B 7 dient dem Gleichgewicht des ersten Halbverses. Wenn die Ausnahmen gegen diese Regel seltener sind als bei der entsprechenden des Versschlusses, so ist zu bedenken, daß durchschnittlich kaum der dritte Teil der dort in Betracht kommenden Verse überhaupt Binnenschluß nach der 7. Silbe hat.[1]) Also

B 7	× × × ×	– ⏑ ⏑ Regel	× ×	– ⏑ ⏑ selten
		× – ⏑ selten		× – ⏑ Regel
		× × – Ausnahme		× × – Ausnahme.

Doch man begnügte sich nicht damit, den Accent an den einzelnen Stellen des Verses zu regulieren, sondern unterwarf auch das *Verhältnis der Schlüsse zueinander* bestimmten Gesetzen. Nun geht das Bestreben der Griechen wie der Römer in diesem Punkte dahin, die Verbindung gleicher und gleichförmiger Schlüsse zu hindern. Betrachten wir von diesem Standpunkt die durch B 7 geteilten Verse. Die stärksten Töne müssen stets beide baryton, also fallend sein; in der Regel ist nun der Binnenschluß proparoxyton, der Versschluß paroxyton; aber bei einigen Autoren werden, wie wir gesehen haben, proparoxytone Versschlüsse zugelassen. Für diese gilt nun die Regel: *in proparoxytonisch schließenden Versen wird proparoxytonischer B 7 ge-*

τε), 125 (θανεῖν σε). Somit fällt in Akr. 1. 2 und 5 auf 110 Verse keine Ausnahme.

1) Das Verhältnis der Häufigkeit bei den verschiedenen Dichtern zeigt große Schwankungen, die wohl von der Laune des einzelnen abhängen. In einigen Gedichten des Manuel Philes (z. B. Cod. Flor. 1), sowie in den Hermenienversen, sind beide Binnenschlüsse fast gleich häufig, während z. B. bei Theodoros Studites die Verse mit B 7 nur den 8. Teil, in den von Fedde edierten Äsopfabeln (vgl. S. 278[1]) sogar nur den 30. Teil aller Verse ausmachen (4, 10. 5, 15. (6, 2.) 7, 1 (?). 8, 11. 11, 9. 12, 8. 18, 1. 22, 3. 38, 13). Auch wird sowohl die Abwechslung zwischen den verschiedenen Binnenschlüssen, als auch die kontinuierte Verwendung eines der beiden mitunter als Kunstmittel verwendet (B 7 sechsmal hintereinander bei Theodosios Diakonos 3, 50 ff., 8 mal in dem Gedicht des Psellos auf die Skleraina v. 36 ff.). — Vgl. Exkurs II.

mieden. So hat Pisides in Suppl. 3 unter 57 paroxytonisch schließenden Versen 12 mit proparoxytonischer B 7, unter 32 proparoxytonisch schließenden aber gar keinen; im Hexaemeron finden sich unter 85 proparoxytonisch schließenden Versen nur 2 Ausnahmen (v. 201[1]) und 855), während man 17 erwarten sollte. Bei Johannes Geometres[2]), Theodoros Prodromos (Roman 7, 42) und Manuel Philes findet sich auf durchschnittlich 15 Verse eine Ausnahme, während von den paroxytonisch schließenden jeder 3. eine paroxytonische B 7 aufweist. Paroxytonische und properispomenische Versschlüsse in B 7 sind hingegen bei proparoxytonischem Versschluß gerade so selten wie proparoxytonische; das kann nur beweisen, daß sie nicht so sehr gemieden wurden, da sie sonst viel seltener sein müßten. Also

B 7   × × × × _ ◡́ ◡ | × × × _ ◡

Aber obwohl damit in den Versen mit B 7 die Abwechslung zwischen den beiden Arten von barytonen Schlüssen zur Regel gemacht worden war, so blieb doch infolge der regelmäßigen Barytonese beider kurz aufeinanderfolgenden Hauptschlüsse eine gewisse Gleichtönigkeit bestehen. Die ließ sich nun nicht vermeiden. Aber wir werden verstehen, daß man wenigstens einer solchen Verteilung der übrigen Accente auszuweichen versuchte, durch die der fallende Charakter der beiden Schlüsse besonders unterstützt und hervorgehoben werden mußte. Von diesem Standpunkt wurde naturgemäß der dem Schlußaccent unmittelbar vorausgehende Versteil behandelt. Die Möglichkeiten waren hier folgende:

B 7   × × × × _ ◡́ ◡ | { _ ◡ ◡ / ◡ _ ◡ / ◡ ◡ _ / ◡ ◡ ◡ } _ ◡

Wenn wir nun untersuchen, welche dieser Formen den am stärksten fallenden Rhythmus aufweist, so dürfte dies ohne Zweifel diejenige sein, die auf der 8. Silbe den Hochton trägt (.. ◡ ◡ _ ◡).. Und in der Tat werden Verse wie

τὰ γλυπτὰ συζεύξαντες ἥπλωσαν σκάφη

schon zu Beginn der byzantinischen Jambographik deutlich gemieden.

1) Derselbe Vers bei Andreas von Kreta (BZ X 508) v. 19; die übrigen vier proparoxytonisch schließenden Verse des Gedichtes haben B 5.

2) Zweifellose Ausnahmen: Panteleem. 169 (*οἰκητήριον*); Cramer, Anecd. Paris. IV 284, 11 (Eigenname in B 7); also Panteleem. v. 1006 mit der Überlieferung *τρισμάκαρ* (wie Theodoros Studites 65, 1); Cramer p. 297, 11 *πλάσμά μου*, 320, 11 *πάντά μοι* (wie oft *ἄλλό τι* vgl. Kuhn p. 126, *πάντά σοι* Niketas Eugeneianos 6, 625).

Denn während man bei Lykophron auf jeden 10. Vers mit B7 einen der genannten Form findet, so zeigt das Hexaemeron des Pisides erst auf 40 Verse eine Ausnahme. Unter den Späteren ist nur Manuel Philes zu erwähnen: er hat solche Verse nur ausnahmsweise zugelassen. — Hierdurch erhält das zweite Versglied regelmäßig einen steigenden Rhythmus am Anfang, sodaß für die beiden fallenden Hauptschlüsse eine Art Gegengewicht geschaffen ist. Also

$$\text{B7} \qquad \times\times\times\times\acute{-}\smile\smile \mid \smile\times\times-\smile$$

Somit war schon zu Beginn der byzantinischen Epoche in den durch B7 geteilten Zwölfsilbern nicht nur in Binnen- und Versschluß der Accent regelmäßig an eine Silbe gefesselt, sondern die Regulierung sogar schon in das Innere des Verses vorgedrungen.

Der Binnenschluß nach der 5. Silbe ist anfangs einer so eingehenden Behandlung nicht unterzogen worden. Als Gegenstück zu dem Ausschluß endbetonter Schlüsse in B7 erwarteten wir in B5 Vermeidung proparoxytonischer Schlüsse. Die zeigt sich denn auch, wenn auch lang nicht so stark wie jene, von Anfang an: während im antiken Trimeter (z. B. bei Lykophron) stets über 15% aller Verse mit B5 ein Proparoxytonon vor der Cäsur aufweisen, finden sich deren bei Pisides durchschnittlich nur 6%, in den letzten 400 Versen mit B5 im Hexaemeron (also von v. 1369 ab) und in Suppl. 1 — also in den Partieen, die auch den Schlußaccent am stärksten reguliert zeigen — nur 2%. Diesen Grad erreichen die meisten der Späteren nicht; z. B. Theodoros Studites kümmert sich gar nicht um diese Regel; Theodosios Diakonos hat zwar in Akr. 1 nur 2% Ausnahmen, aber in den späteren nahmen dieselben stetig zu, und in Akr. 5 finden sich deren 14%; Johannes Geometres hat ihrer durchschnittlich 3%, und z. B. p. 276 bis 279 (Cramer) in über 90 Versen keine Ausnahme. Aber zwei Autoren haben diese Regel auch in größeren Stücken ausnahmslos durchgeführt: das ist erstens jener oben erwähnte Nikolaos von Kerkyra in den 190 Versen seines Abschiedsgedichtes und zweitens Manuel Philes in allen größeren und ausgefeilteren Gedichten (vgl. Exkurs V). Auf diese werden wir gleich des näheren zu sprechen kommen.

Also ergibt sich als Schema der Verse mit B5

$$\times\times\left\{\begin{array}{l} -\smile\smile \;\text{(selten)} \\ \times-\smile \\ \times\times- \end{array}\right\}\Bigg|\;\times\times\ \text{etc.}$$

Hiermit ist die Accenttechnik des Pisides und seiner Nachfolger gewiß noch nicht erschöpft. Ich habe mich darauf beschränkt, das zu be-

handeln, was entweder schon zu Anfang deutlich hervortritt oder aber später zur Regel ausgebildet wird. Besonders über Pisides jedoch würde sich noch mancherlei sagen lassen[1]), was die Anordnung der Accente innerhalb der Zeile, den Wechsel zwischen fallendem und steigendem Rhythmus, die parallele Gruppierung in aufeinanderfolgenden Versen etc. betrifft.[2]) So glaube ich zu sehen, daß auch das Zusammenstoßen von Hochtönen viel seltener ist, als bei den ohne Rücksicht auf den Wortaccent gebauten antiken Versen. Doch solche feinere Untersuchungen, die sich nicht einfach mit Zahlen abtun lassen, fallen außerhalb des Bereiches dieser Skizze, die nur die Berechtigung eines neuen Standpunktes dartun soll. Wir eilen lieber jetzt dem Ende der Entwickelung zu.

Nach Pisides (Anf. d. VII saec.) zeigt sich durch fast sieben Jahrhunderte kein wesentlicher Fortschritt in der Regulierung des Accentes; von einigen vereinzelt gebliebenen graduellen Unterschieden in der Abneigung gegen solche Vers- und Binnenschlüsse, die schon Pisides gemieden hatte, sehe ich ab. Es läßt sich höchstens konstatieren, daß eine strengere Regulierung des Schlußaccentes oft größere Freiheit in der Behandlung der Binnenschlüsse mit sich bringt. Hier wird die Spezialuntersuchung über die einzelnen Dichter einzugreifen haben und zweifellos viel textkritische Resultate zu Tage fördern. Vorbedingung dazu ist freilich stets eine auf Grund aller bekannten Handschriften hergestellte Ausgabe, so wie wir sie jetzt von L. Sternbach für Pisides erwarten dürfen; wo diese noch fehlt, wäre es zwar äußerst verlockend, die zu Tage tretenden Verstöße gegen Metrum und Syntax wegzuemendieren, um sich später einen mehr oder minder bedeutenden Teil dieser Konjekturen von einer neuen Handschrift bestätigen zu lassen; aber bei dem heutigen Stand der Wissenschaft ist das nicht viel mehr als Zeitverlust.

Der erste und, wie es scheint, der einzige byzantinische Jambograph, der in der Accenttechnik wesentlich über Pisides hinausgeht, ist Manuel Philes (XIV saec.). Wir haben ihn schon bei der Behandlung zweier

1) Was Psellos auf die Frage *τίς στιχίζει κρεῖττον, ὁ Εὐριπίδης ἢ ὁ Πισίδης;* geantwortet hat, ist nur in den von Allatius, de Georgiis XII 8 mitgeteilten Fragmenten bekannt (vgl. E. Bouvy, Poètes et mélodes 169); und damit ist für den Rhythmus nicht viel anzufangen.

2) Vortrefflich charakterisiert auch hier wieder der Philosoph Joseph den Standpunkt, von dem eine solche Untersuchung auszugehen hätte. *Τῶν ἰαμβικῶν στίχων ἀρετή ἐστι προηγουμένως μὲν εὐρυθμία . . . ἀλλὰ καὶ ὁ τόνος πολλὴν εὐρυθμίαν ποιεῖ· διὸ δεῖ σπουδάζειν καὶ τὴν σύνθεσιν τῶν ὀξυτόνων καὶ προπαροξυτόνων καὶ τοιούτων λέξεων καὶ ὑπαλλάσσειν αὐτὰς ἐμμελῶς* (p. 159 sq.).

Regelmäßigkeiten erwähnt, die er trotz der unglaublichen Masse seiner Produkte zu fast ausnahmslos durchgeführten Regeln ausgebildet hat. Aber er bindet seine Verse auch an neue Gesetze, die sich vor ihm überhaupt noch nicht nachweisen lassen.

Wir wenden uns diesmal zuerst zu den durch B5 geteilten Versen, da diese bei Philes die stärkste und hervorstechendste Regulierung aufweisen. Es entsprach dem Geiste des von uns angenommenen Zentralisationssystems, wenn schon bei Pisides, ebenso wie die endbetonten Schlüsse in B7, so in B5 die proparoxytonischen Schlüsse gemieden wurden. Und Philes hat durch den völligen Ausschluß der letzteren die Gleichberechtigung der beiden Regeln auch äußerlich dokumentiert. Wir würden nun aber auch zu der in B7 konstatierten Abneigung gegen paroxytonische und perispomenische Schlüsse eine Parallele in B5 erwarten; und diese zeigt Philes in der Tat unverkennbar. Für den größten Teil seiner Verse gilt die Regel: in B5 sind Paroxytona und Properispomena (abgesehen von Eigennamen, Titeln etc.) nur dann zugelassen, wenn der Vers proparoxytonisch schließt. In den Gedichten, die diese Regel ausnahmslos wahren[1]), kommen also Verse wie

μήπως λαλήσας τοὺς νεκροὺς ἐξυπνίσῃ

nicht vor, solche wie

καὶ σωφροσύνῃ καὶ θέμιδι τέρπεται

sind jedoch gestattet. Die Art der Ausnahme könnte vermuten lassen, daß die Abneigung gegen gleiche Wortausgänge in Binnen- und Versschluß die einzige Ursache dieser Regel war, die dann eine genaue Parallele zu dem bei Pisides und Philes beobachteten Ausschluß proparoxytonischer B7 in proparoxytonisch schließenden Versen bilden würde (vgl. S. 292). Aber es wäre dann nicht einzusehen, warum die Vermeidung paroxytonischer und properispomenischer Wortschlüsse in dem

1) Hierher gehört von den größeren Gedichten: Cod. Flor. 1 (966 Zwölfsilber), Carmen de plantis (365), Cod. Esc. 191. 213, Cod. Flor. 2. 43. 65. 130. 214, Cod. Par. 2. 10. 18. 55. 56. 61. 149. 207, Appendix 13, Carmen in vermem, Martini 80. 92. 96 (alles zusammen etwa 4000 Zwölfsilber); außerdem der größte Teil der kleineren Gedichte, z. B. Cod. Par. 3—8. 41—44. 48—54, Martini 77—118. In denjenigen Gedichten, die Ausnahmen zulassen, weist die Häufigkeit derselben große Schwankungen auf: eine Ausnahme auf 343 Zwölfsilber zeigt Martini 6 (v. 64), eine auf 166 Cod. Par. 13 (v. 100), auf 110 Martini 43 (v. 68), auf 100 Cod. Par. 9 (v. 97). Andererseits finden sich 6% Ausnahmen in Cod. Par. 14, 10% in Cod. Par. 237, 12% in Cod. Flor. 198, in Martini 2 sogar 15%. Vielleicht kann die Entwickelung in der Verskunst des Philes ein für die Datierung mancher Gedichte wertvolles Material geben.

noch näher am Versende liegenden B 7 nicht noch viel schärfer durchgeführt worden ist als in B 5, sondern vielmehr selbst in den ausgefeiltesten Gedichten des Philes Verse wie

τῆς πιμελῆς τὸ πλεῖστον   ὡς πῦρ ἐκθλίβῃ

nicht zu den Seltenheiten gehören. Also wird bei der B 5 betreffenden Regel ein anderer Grund mitspielen. Da durch den proparoxytonischen Versschluß die regelmäßige Stellung des stärksten Tones verändert war, so ist eine größere Freiheit in der Behandlung der übrigen Accente schon an und für sich begreiflich; und da die Verschiebung an beiden Stellen dieselbe ist, nämlich um eine Silbe rückwärts, so mochte wohl die Absicht mitspielen, die Distanz zwischen den beiden Haupttönen gleich zu bewahren (nämlich sechs Silben, genau die Hälfte des Verses).

So wäre das Schema der durch B 5 geteilten Verse in den ausgefeilteren Gedichten

× × × { – ∪ | × × × × – ∪ ∪
× × × { × – | × × × × × – ∪

Für die weitere Regelung kommen die Verse mit proparoxytonischem Versschluß, die ja selbst selten sind, wenig in Betracht (vgl. S. 289[3]). In ca. 98% aller Verse der genannten Gedichte war der Accent nunmehr in Binnen- und Versschluß fixiert. Also

× × × × – | × × × × × – ∪

Nun lag es nahe, auch die übrigen Silben des Verses festen Accentregeln zu unterwerfen, und da einer möglichst gleichmäßigen Verteilung nichts im Wege stand, so eignete sich die zweite und die achte Silbe am besten als Trägerin der übrigen Hochtöne, die auf diese Weise jedesmal durch einen Zwischenraum von zwei unbetonten Silben getrennt wurden. Nach dieser Regel ist denn auch weitaus die größte Zahl der durch B 5 geteilten Verse bei Philes gebaut, wenn auch selten so regelmäßig wie z. B. die Einleitung zu dem Carmen de Plantis, deren erste Verse ich zur Probe ausschreibe:

Χθὲς κόκκον ἰδὼν   καὶ λαβὼν τοῖς δακτύλοις
καὶ πάλιν ἰδὼν   καὶ βαλὼν εἰς τὸ στόμα
καὶ ψηλαφητῇ   συντριβῇ περισχίσας
τὸ δέρμα σαπὲν   τοῦ χυλοῦ δεδευμένου
σπορεὺς γεωργὸς   οὐδαμοῦ γῆς εὑρέθην

u. s. w. durch 22 Verse hintereinander. So erhalten wir mit Berücksichtigung der Tatsache, daß die häufigsten Abweichungen von dieser

Gestaltung in einer Verlegung des Accentes auf die 1. und die 9. Silbe bestehen, folgendes Schema:

B5 ⏑̇⏊⏑⏑– | ⏑⏑⏊⏑̇⏑–⏑

Freilich durfte Philes, wenn er eine gleichmäßige Wiederholung derselben Accentreihe in mehreren aufeinanderfolgenden Versen erstrebte, nur solche mit B5 anwenden; denn obgleich durch die Reformen des Philes in Binnen- und Versschluß bei beiden Versarten dieselben Silben den Schlußaccent trugen (nämlich regelmäßig die 5. und 11.), so mußte sich die Regulierung der übrigen Accente in den durch B7 geteilten Versen anders entwickeln: gerade die 2. und die 8. Silbe wird hier dem Accent möglichst entzogen. Bezüglich der 8. Silbe war schon Pisides vorangegangen, und Philes brauchte nur dessen Neigung zur Regel auszubilden, was er denn auch getan hat. Aber Philes wendete dieselbe Behandlung auch auf die erste Vershälfte an. Wie schon Pisides am Versende der Verse mit B7 die Verbindung –⏑⏑–⏑ gemieden hatte, so vermied Philes vor B7 die Verbindung ⏑–⏑⏑–⏑⏑, um den fallenden Rhythmus der Haupttöne nicht zu stark hervortreten zu lassen. Verse wie

Πραξίτελες Δαίδαλε καὶ σὺ Φειδία

gehören bei ihm zu den Seltenheiten. Also

B7 ×⏑××–⏑⏑ | ⏑××–⏑

Von da zu einer vollständigen Regulierung aller Accente des Verses ist nur ein Schritt. Da sich die Silben unmittelbar vor den Haupttönen für den Accent naturgemäß nicht eignen, so bleibt in der zweiten Vershälfte nur noch die 9. Silbe des Accentes fähig, in der ersten die 1. und 3., die denn auch meist gleichberechtigt auftreten. Doch zeigt sich oft deutlich eine Bevorzugung der 3. Silbe, z. B. Cod. Par. 203, 63 ff.:

τὴν φαιδρὰν ὠχρότητα τῆς ἀσαρκίας
τὸ στυγνὸν ἀγώνισμα τῆς ἐρημίας
τὸ λιτὸν ἐντρύφημα τῆς ἀσιτίας
τὸ πικρὸν ἢ δύσοδμον ἢ νόθον μέλι.

Also

B7 ⏑̇⏑⏊⏑–⏑⏑ | ⏑×⏑–⏑

Die Abwechslung zwischen regelmäßig gebauten Versen mit B5 und ebensolchen mit B7 möge der Anfang von Cod. Par. 40 vertreten:

Ὦ νοῦ βασιλεῦ καὶ ψυχὴ στεφηφόρε
καὶ κοσμαγωγὲ καὶ κρατίστη καρδία
καὶ τοὺς λόγους κρύπτουσα τοῖς ἔργοις φύσις
ὡς ἀστέρας ἥλιος ἐν μεσημβρίᾳ· —

δεῖ γάρ σε καλεῖν προσφυῶς ἐκ τοῦ τρόπου,
κἂν ἐξ ὕλης εὔρυθμος ὠργανωμένος
τῆς τοῦ κράτους σύριγγος Ὀρφεὺς εὑρέθης
νευραῖς λογικαῖς γνωστικῆς μουσουργίας
τὰ τῇ φύσει χρήσιμα φορμίζων μέλη
δι' ὧν ὁ κοινὸς εὐγενίζεται κρότος.
οὐδὲν δυσηχὲς οὐδ' ἀσύμφωνον φέρων —

Und nach diesen beiden Schemata sind die ersten 40 Verse des Gedichtes mit Ausnahme von v. 12 und 28 ohne jede Variation gebaut (darunter 13 Verse mit B 7).

Das mag man nun schön finden oder nicht — jedenfalls kann man dem Philes das Kompliment nicht versagen, daß er die Regulierung der Wortaccente in richtigster Erkenntnis der schon vor ihm vorhandenen Ansätze und nicht ohne Geschmack, jedenfalls mit vollster Konsequenz durchgeführt hat — und daß er unter den bisher bekannten byzantinischen Profandichtern der größte Verskünstler ist.[1]) Denn es ist keine Kleinigkeit, in so streng regulierten Accentversen noch die antike Prosodie — mit Ausnahme von inlautendem $\breve{\bar{\alpha}}$, $\breve{\bar{\iota}}$, $\breve{\bar{\upsilon}}$ und Kleinigkeiten — zu wahren. Es scheint auch, als ob es ihm keiner gleichgetan habe: Philes stellt den Höhepunkt und wohl auch das Ende der Entwickelung des politischen Zwölfsilbers dar. Doch wage ich über das noch von keinem Krumbacher beleuchtete Dunkel der Literatur nach Philes kein sicheres Urteil.

Schauen wir nun zurück. Die Regulierung der Accente gleicht einer Kristallisation, die, von den Polen des Verses ausstrahlend, allmählich auch das Innere erfaßt und schließlich vollständige Erstarrung hervorruft. Daß eine geradlinige Entwickelung von dem Vers des Hermeneuten über den des Pisides und der Kassia zu dem des Philes führt, scheint mir damit erwiesen. Nur über die Stellung, die die Repräsentanten der verschiedenen Phasen einnehmen, kann ein Zweifel herrschen; denn diejenigen Dichter, bei denen sich neue Formen zuerst zeigen, brauchen nicht notwendig die Reformatoren zu sein. Von Philes habe ich dies trotzdem stillschweigend angenommen. Denn einmal steht er unter seinen Zeitgenossen bezüglich seiner Technik allein[2]); und

1) Der Inhalt leidet darunter; noch mehr, er wird oft zur vollständigen Null. Mein persönliches Gefühl ist, daß dies ganz so in der Ordnung ist; diese Verse sind gar nicht dafür da, inhaltlich verstanden und gewürdigt zu werden; die virtuose Behandlung des Metrums erfreute schon an und für sich. Vielleicht sind auch einige Dunkelheiten im Stil dieses Poeten auf diese Weise zu verstehen.

2) Man vergleiche den Schluß von Josephs (vgl. S. 288[2]) Kapitel *περὶ στίχων ἰάμβων*, wie ihn der Cod. Ven. 444 bietet: *ἔχεις ἀρχέτυπον τὸν Πισίδην, (νεωτέρους τὸν Καλλικλῆν), τὸν Πτωχοπρόδρομον, τὸν Φίλην* (scr. *Φιλῆν*).

zweitens zeigt er ein direktes Zurückgreifen auf Pisides, dessen Technik vor ihm keiner erreicht hatte, in einem seiner früheren Gedichte (Martini 2); dies ist dem Hexaemeron des Pisides nachgebildet.

Aber sehr zweifelhaft scheint mir, ob wir bei Pisides (VII saec.), dem einzigen Vertreter seiner Zeit, in allen Accentregeln, die wir bei ihm zuerst finden, Neuerungen gerade dieses Dichters annehmen dürfen. Bezüglich des Ausschlusses endbetonter Versschlüsse werden im allgemeinen schon einige Autoren des 6. Jahrhunderts genannt. Ich halte es aber für sehr wahrscheinlich, daß solche Regulierungen schon früher und zwar zuerst in solchen Versen eingeführt worden sind, die die Quantität nicht berücksichtigten. Aber um dies näher zu verfolgen, müßten wir auf die äußerst schwierige Frage nach dem Ursprung der „rhythmischen" Poesie und nach der Bedeutung des Wortaccentes in der spätgriechischen Zeit näher eingehen; die festen oder regulierten Accente auf den Steinen und Papyri, im Hexameter des Nonnos und im Choliambus des Babrios sind noch nicht befriedigend erklärt. Ein sonst hochverdienter Forscher, Wilhelm Meyer aus Speyer (Sitz. d. b. Akad. 1884 S. 1022), führt sie in Bausch und Bogen auf rhetorische Zwecke zurück: die Betonung der Endsilben und der bei proparoxytonischem Versschluß auf die Endsilbe fallende Nebenton seien ebenso gemieden worden, wie „auch die — lateinischen Rhetoriker verbieten, einen Abschnitt der Rede mit steigenden Rhythmen zu schließen". Aber erstens ist nicht abzusehen, was die Rhetorik gerade bei Babrios und auf den Steinen sucht; zweitens sind proparoxytonische Zeilenschlüsse in der griechischen Kunstprosa sehr beliebt; drittens ist es nicht klar, wie man den steigenden Rhythmus der Längen und Kürzen einerseits und der vom Wortaccent getroffenen und nicht getroffenen Silben andererseits nebeneinander empfunden haben kann. Für den Rhythmus kann doch immer nur je ein Prinzip maßgebend gewesen sein.[1])

Also die Anfänge der Regulierung des Wortaccents bei diesem Vers zu datieren, müssen wir uns einstweilen noch versagen. Sie sind

---

1) Andere Gründe gegen die Meyersche Hypothese hat schon Fr. Hanssen (Philol. Suppl. V 200 ff.) vorgebracht, der jedoch mit der Annahme einer musikalischen Wirkung des Wortaccentes viel zu tief in die byzantinische Zeit vorrückt. Ferner ist von Meyer unbeachtet geblieben, was Deutschmann, de poesis rhythmicae primordiis (Malmedy 1883), vorgebracht hatte. Lucian Müller, de re metrica poetarum latinorum 1861 p. 446 (2. Aufl. 1894 p. 554 u. 556), hat übrigens auch schon eine Meinung hierüber geäußert, die leider auf einer irrtümlichen Ansicht über die prosodischen Kenntnisse des Georgios Pisides beruht; vgl. denselben: der saturnische Vers p. 25—27.

auch zum Verständnis des byzantinischen Zwölfsilbers in den Profanpoesien vom 7. Jahrhundert an bedeutungslos.

Aber die Beobachtung der Quantität! Ja, wir haben sie ziemlich stiefmütterlich behandelt, indem wir von der Tatsache ausgingen, daß sie als Kunstmittel für das Ohr der Byzantiner nicht in Betracht kam. Man wird aber doch nach Parallelen suchen. Die beste, die wir uns wünschen können, bilden die sogenannten jambischen Kanones eines Johannes Damaskenos (Christ, Anthologia Graeca p. 205 ff., vgl. proll. p. XLVI), Nikephoros Blemmydes (ed. Heisenberg), Anastasios Quaestor (ed. Papadopulos-Kerameus, Vizant. Vremennik 1899) und anderer. Hier ist das ganze „rhythmische" Gefüge eines Kanons in die Form von antiken Trimetern gezwängt. So beginnt der berühmte Weihnachtskanon des Johannes Damaskenos:

ἔσωσε λαὸν	*θαυματουργῶν δεσπότης*	– ⏑ ⏑ ⏑ –	⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑
ὑγρὸν θαλάσσης	*κῦμα χερσώσας πάλαι*	⏑ – ⏑ – ⏑	× ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑
ἑκὼν δὲ τεχθεὶς	*ἐκ κόρης, τρίβον βατὴν*	⏑ – ⏑ ⏑ –	⏑ × ⏑ × ⏑ ⏑ –
πόλον τίθησιν ἡμῖν,	*ὃν κατ' οὐσίαν*	– ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ –	⏑ × ⏑ – ⏑
ἴσον τε πατρὶ	*καὶ βροτοῖς δοξάζομεν*	– ⏑ ⏑ ⏑ –	⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑

Das Schema (Hirmus) dieser Strophe wiederholt sich dann genau (mit Ausnahme der vier durch × bezeichneten syllabae ancipites) in den beiden folgenden Strophen, und entsprechend sind auch in den übrigen sieben Oden des Kanons immer alle Strophen einer Ode nach demselben Hirmus gebaut. Dazu aber wird in diesen zwölfsilbigen Zeilen die antike Quantität so rein bewahrt (besonders in dem Kanon des Anastasios), daß sich der treffliche Georgios Pisides, der solches nur mit zahlreichen, keinem byzantinischen Ohr verständlichen Auflösungen erreicht hat, davor verkriechen müßte. Trotzdem zweifelt niemand, daß diese Kanones wie alle übrigen nur nach dem Wortaccent gelesen und gesungen wurden. So viel kann sich also unter der Verkleidung eines „jambischen Trimeters" verstecken. Das macht uns Mut, auch den übrigen „quantitierenden" Maßen der Byzantiner die Maske zu lüften. Am einfachsten stellt sich dies für die Anakreonteen und die Kukullia[1]), z. B. Sophronios bei Christ, Anthol. p. 43:

1) Hauptschrift über diese Verse: Fr. Hanssen, Philologus Suppl. V (1883) p. 202—225. Haussen ist an der richtigen Erkenntnis des Sachverhaltes nur um ein Haar vorbeigegangen. Ich trage einiges aus der späteren Literatur nach: Prosodielose Achtsilber, die dem Johannes Damaskenos gehören sollen, ediert E. Bouvy, BZ II 111; ein aus solchen Versen bestehendes *ἐξαποστειλάριον* aus einer sabaitischen Handschrift ediert A. Papadopulos-Kerameus, BZ II 603. Hierher gehört auch das von L. Sternbach, Eos V 15 ff. edierte Gedicht auf den Tod des Prinzen Christophoros (931) und Makrembolites bei Miller, Philes I 457.

Ἀρετῶν μέλιττα Παῦλε
ἐπὶ σοὺς ἄγεις με σίμβλους
ἵνα σὸν μέλι τρυγήσας
ἱερῆς τροφῆς μετάσχω.
Βασιλεῦ μελῶν προφῆτα,
κιθάρην δίδου τινάσσειν,
ἀρετῶν ὅπως γενάρχην
μέλεσιν σοφοῖσι μέλψω.
Γένος Ἀβραὰμ φυτεύει
τὸν μέγαν θεοῖο λάτρην
Κιλικῶν τρέφουσι Ταρσοὶ
ἐπὶ γῆς φανέντα Παῦλον.
Δρόμον ἐκ βρέφους ὁδεύων
ἁγίων σοφῆς γενέθλης
ἰδίην ἀφῆκε πάτρην
πατέρων πόλιν γεραιήν.
Ῥίζα φιλευσεβέων ἔπλεο Παῦλε,
ἐν χθονὶ τετραπόρῳ γείναο μόσχους.

Und dies Schema

× × × ⏑̲́ ⏑̇ ⏑ – ⏑ (16 mal)
× × × × × – ⏑ | – ⏑ ⏑ – ⏑ (2 mal)

kehrt dann mit geringen Varianten sechsmal in diesem Liede wieder. Der Kaiser Leo — schwerlich zuerst — machte dann solche byantinische Achtsilber auch ohne Berücksichtigung der Quantität (Christ, Anth. p. 48):

Ἀρά τις γῆθεν ἀείρας
ἐν συστροφῇ με ζεφύρου
ἀκαριαίως ἀποίσει
πρὸς τὴν κλαυθμῶνος κοιλάδα,
ἵν' ὅπως με τὰς μενούσας
ἰδὼν κολάσεις θρηνήσω; etc.

Aber Hexameter und Distichen! — Nun, wenn ich auch nicht im stande bin, mit Sicherheit ein „rhythmisches" Gebilde nachzuweisen, das sich unter der byzantinischen Gestalt der daktylischen Verse versteckt, so glaube ich doch wenigstens in einem Punkte durch die bisherigen Ausführungen auch diese Verse beleuchten zu können. Es ist jedenfalls die Frage wert: Warum wird der daktylische Vers, der Alleinherrscher der alexandrinischen und römischen Epoche, das Metrum des Kallimachos, Nonnos, Quintus Smyrnaeus, Tryphiodoros, in der byzantinischen Zeit so vollständig von dem „jambischen Trimeter" verdrängt? Weil die daktylischen Verse, nach dem Wortaccent gelesen, wegen der bei jeder Anwendung von Spondeen wechselnden Silbenzahl keine Verse mehr sind und sich somit zum Deckmantel eines Accentverses nicht eignen. An Versuchen der Regulierung hat es freilich nicht gefehlt. Pisides hat in seinen 90 Hexametern (GBL² 711, 3) nur einmal (v. 60) mehr wie einen Spondeus in der Mitte des Verses, sodaß die Schwankungen der Silbenzahl auf eine Silbe reduziert sind; er hat im Versschluß stets die vorletzte Silbe, im Binnenschluß meist die drittletzte betont; ihn hat dann in der Behandlung des Schlußaccentes Theodoros Prodromos (9, 196—204), in der des Binnenschlusses und der Silbenzahl Niketas Eugeneianos (3, 263—288. 297—322) nachgeahmt, beide jedoch nur in wenigen Versen. In den Distichen vollends scheint man über die Re-

gulierung des Accentes am Pentameterschluß, der regelmäßig paroxytonisch ist (Hanssen, Rhein. Mus. XXXVIII 266 ff.), nicht hinausgekommen zu sein. In der Tat zeigt auch bei den meisten Dichtern nach Pisides, die daktylische Verse verwenden, fast stets die grauenhafte Mißhandlung von Cäsuren- und Spondeenverteilung, daß für das Ohr des Byzantiners diese Verse nicht existierten. — Eine auffällige Tatsache will ich zum Schluß erwähnen: setzt man die erste Vershälfte eines nach der Art der oben genannten Verse des Pisides geregelten Hexameters vor die zweite eines byzantinischen Pentameters, so erhält man einen — politischen Fünfzehnsilber.

Aber warum wurde denn auch an solchen Versen die Quantität beobachtet, die ohne dieselbe bestehen konnten? Ich möchte diese Erscheinung als historische Orthographie der Versifikation bezeichnen. Wenn unsere modernen „historischen" Orthographien solche Schreibungen beibehalten, die einstmals der Aussprache nahegestanden haben, jetzt aber derselben total zuwiderlaufen (ich erinnere besonders an das Englische, Französische, Neugriechische), so können wir auch jene Orthographie des Verses verstehen, die dem Auge des Rhomäers den Anblick einer kurzen oder langen Silbe an solchen Versstellen ersparen sollte, wo die Hellenen eine kurze oder eine lange Silbe nicht geduldet hatten. Uns Deutschen ist diese historische Orthographie fremd; ein Franzose hätte sie eher durchschauen sollen: laboriert doch die französische Dichtung seit Jahrhunderten an einem ähnlichen historischen Zwang, wodurch unter anderem verwehrt ist, gleichklingende Wortschlüsse zu reimen, wenn sie nicht in der Schreibung einander entsprechen.[1])

So haben die Byzantiner ihren gelehrten Versen zwei Gesichter aufgesetzt, von denen das eine, anfangs nur schamhaft, aber schließlich doch klar und fest sich dem neuem Zeitgeist zuwendet, das andere, hochmütig und immer mehr sich verzerrend, in eine fremde, verlorene Vergangenheit zurückschaut. Das ist traurig, aber nur als Symptom jener Krankheit, die den Griechen, wie damals so noch heute ihre Sprache und Literatur ruiniert; an und für sich ist es ein harmloses Spiel, durch das diese Verse nicht schlechter geworden sind, als die „politischen", und dessen schlimmste Folge gewesen ist, daß die Philologen lange Zeit hindurch die Fratze für das einzige und wahre Antlitz gehalten haben.

1) „Es ist nicht zu verkennen, daß diese Reimregel, soweit sie stumme Wortausgänge betrifft, bei dem heutigen Stand der Aussprache etwas sehr Willkürliches hat; sie erklärt sich aber daraus, daß die Feststellung der Erfordernisse des korrekten Reimes aus einer Zeit stammt, wo die Endkonsonanten noch nicht verstummt waren." A. Tobler, Vom französischen Versbau[5] 1894 S. 127. Das Maiheft des Mercure de France 1902 beginnt mit dem neuesten Angriff gegen den „vers pour les yeux" (ausgehend von dem Gebrauch des stummen e).

Exkurs I (zu S. 281). Zur Textkritik der Hermenienverse.

Alle Hermenienverse, die mehr als zwölf Silben haben, sind ebenso korrupt wie diejenigen mit weniger als zwölf Silben. Darauf führt der Zustand der Überlieferung: unter etwa 260 Versen der Moskauer und Dresdener Handschrift, die überhaupt eine Untersuchung zulassen, sind etwa 180 zwölfsilbige, etwa 35 mit mehr als zwölf Silben (vgl. Krumbachers Ausgabe S. 395), aber ebensoviel mit weniger als zwölf. Krumbacher hat die letzteren sämtlich als korrupt angesehen, die ersteren jedoch größtenteils stehen lassen und als Folge von Auflösungen bezeichnet. Aber es ist nicht einzusehen, warum der Verderber des Textes immer nur durch Verkürzung geschadet haben soll; ganz abgesehen davon, daß Auflösungen in quantitätslosen Versen, wie schon Krumbacher bemerkt, eine „contradictio in adiecto" sind.[1]) — Außerdem läßt sich aber auch zeigen, daß nur die zwölfsilbigen Verse richtig sein können. Unter den etwa 180 zwölfsilbig überlieferten Versen sind nur fünf, die nicht entweder nach der 5. oder 7. Silbe Binnenschluß haben: M (= Moskauer Sammlung) 10^2. 15^1. 18^1. 89^1. 127^1. Da aber die Verse, die nicht zwölf Silben haben, natürlich gegen diese Regel verstoßen, so müssen sie alle korrupt sein. Was die fünf genannten Ausnahmen betrifft, so ist folgendes zu bedenken: da über ein Viertel aller Verse allein schon durch die Silbenzahl sich als verdorben erweist, so sind wir berechtigt, auch die zwölfsilbigen nicht alle für heil zu halten und jene fünf Verse ohne Binnenschluß der Verderbtheit ihrer Überlieferung zur Last zu legen.

Diese Resultate bestätigt nun ein glücklicher Zufall. Als im Mai 1901 in Krumbachers Seminar diese Dinge behandelt wurden, machte mein werter Kollege Paul Marc seine Entdeckung bekannt, daß einige der Moskauer Hermenien bereits in dem von Boissonade veröffentlichten Gnomologion des Mönches Georgides zu finden seien (Anecdota Graeca I 1 sqq.); kurz darauf erschien die oben (S. 281) erwähnte Publikation von V. Jernstedt, der unabhängig von Marc dieselbe Tatsache gefunden hatte. Durch die Erschließung dieser neuen Textquelle lassen sich nun die metrisch beanstandeten Verse der *Αἰσώπου λόγοι* auf die Richtigkeit des Textes prüfen.

Ich stelle nun die Varianten dieser Überlieferung zusammen. Dank der Liebenswürdigkeit Marcs kann ich die Kollation der bei Georgides erhaltenen Zitate aus den *Αἰσώπου λόγοι* vollständiger geben, als das

---

1) Leider zu spät sehe ich, daß schon E. Kurtz (Neue philologische Rundschau 1901, S. 145 f.) die ursprüngliche Zwölfsilbigkeit aus dem Zustand der Überlieferung erwiesen hat.

mit den bisher veröffentlichten Mitteln möglich gewesen wäre. Marc, von dem wir eine größere Arbeit über Georgides erwarten, hat die Florentiner Handschrift, die viele in dem von Boissonade benutzten Parisinus ausgefallene Blätter enthält, im November 1901 verglichen und mir seine Kollation zur Verfügung gestellt. An zwei Stellen kommt auch noch eine Venetianer Handschrift des Georgides in Betracht, deren Lesarten mir ebenfalls Marc nach seinen im Oktober 1901 gemachten Notizen mitgeteilt hat.

Im Folgenden bedeutet M die von Krumbacher edierte Moskauer Handschrift der *Αἰσώπου λόγοι*, D das von Jernstedt veröffentlichte Dresdener Blatt dieser Handschrift, B die von Boissonade verwendete Pariser Handschrift des Georgides, L die von P. Marc kollationierte Florentiner Handschrift des Georgides, V die von P. Marc kollationierte Venetianer Handschrift des Georgides. V ist nur an den beiden Stellen notiert, wo es in Betracht kommt, während bei B und L auch das Aussetzen der Handschrift jedesmal bemerkt ist. Orthographische Varianten und falsche Accente sind nicht berücksichtigt. Die das Metrum berührenden Varianten sind gesperrt gedruckt.

Betrachten wir zunächst den Text der Verse bei Georgides, die in M und D metrisch korrupt sind.

D 5 *Φιλοῦσιν οἱ πονηροὶ καὶ κακότροποι*
γένους μεγάλου λέγεσθαι καὶ δόξης καλῆς.

Lücke in B: L fol. 93^v ‖ ohne Lemma L ‖ 1 κακότροποι] δυσδαίμονες L ‖ 2 μεγάλου] λάβρου (so!) L: λαμπροῦ Jernstedt, der L nicht kannte ‖ λέγεσθαι] βίασθαι (so!) L

M 8 *Ζημίας φανερᾶς ἐν ἅπασι κειμένης*
τὸ ἐλάχιστον εἰ λάβοις, εὕρεμα κάλει.

B p. 36: L ‖ Lemma *Αἰσώπου* bei dem vorhergehenden Spruch B: fehlt in L ‖ 1 φανερᾶς] δήλης BL ‖ 2 τοὐλάχιστον BL ‖ εὕρεμα] ἑρμαῖον BL

M 10 *Πυκνὰ φοιτᾶν τοῖς φίλοις οὐκ ἐθέλων*
ἀγαπητὸς ἀλλ' οὐ μισητὸς γενήσῃ.

B p. 47: L ‖ Lemma *Αἰσώπου* BL ‖ 1 πυκνὰ] θαμινὰ BL ‖ 2 βέβαιον ἔσῃ καὶ οὐ στυγητὸν κτῆμα BL

M 70 *Ἔνδον ἔχε τὰς μέμψεις τῶν σῶν ἐχθρῶν,*
ὅταν καιρός σε καλῇ τἀληθῆ λέγειν.

Lücke in B: L fol. 52^r ‖ ohne Lemma, unmittelbar nach M 129 (s. u.) L ‖ 1 ἐχθρῶν] ἐχθίστων L ‖ 2 καιρός σε καλῇ] καλῇ σε καιρὸς L ‖ λέγειν] φράζε L: λέγε Kurtz, der L nicht kannte.

M 81 *Κακόμαχος ἄνθρωπος ἐξ ἐπιαπορῶν*
ἐκεῖνα πράττειν ἐθέλει ἃ μὴ δύναται.

B p. 53: Lücke in L ‖ ohne Lemma B ‖ 1 ἐπιαπορῶν (so!)] ἀμηχάνων B (vgl. Jernstedt S. 128 Anm. 2) ‖ 2 ohne Variante B

M 129 *Καλὸν ὁ ἄνθρωπος καὶ ζῶον θεῖον,*
αἰφνίδιον δὲ ἀπόλλυται θανάτῳ δοθείς.

Lücke in B: L fol. 52^{r} ‖ ohne Lemma, unmittelbar vor M 70 (s. o.) L ‖ 1 *καλὸν ὁ*] *ἐράσμιον* L ‖ 2 *δὲ ἀπόλλυται*] *δ' ὄλλυται* L

Ich füge nun noch die Varianten aus denjenigen Versen hinzu, die für die Metrik nicht unmittelbar von Bedeutung sind.

D 4] B p. 21: L ‖ ohne Lemma BL ‖ 1 *ἤθη πενήτων*] *πενήτων ἤθη* BL ‖ 2 *δρῶσιν*] *γελῶσιν* L

D 6] B p. 48: L ‖ ohne Lemma, unmittelbar nach D 11 (s. u.) BL ‖ 2 *χάριν ἀπάτης*] *ἀπάτης χάριν* BL

D 7] B p. 28: L: V: vgl. Jernstedt S. 130 ‖ Lemma *Αἰσώπου* BL: fehlt in V ‖ ohne Variante BLV

D 9] B p. 36: L ‖ Lemma *Ἰωάννου* B: fehlt in L ‖ prosaische Umarbeitung von Spruch und Hermenie D 9 (vgl. Jernstedt S. 128) ‖ 2 *ἀθάνατοι*] *ἀθέατοι* BL

D 10] B p. 48: L ‖ Lemma *Αἰσώπου* BL

D 11] B p. 48: L ‖ Lemma *Αἰσώπου* BL ‖ 1 *κόπους*] *κόπος* BL

M 9] B p. 49: L ‖ ohne Lemma, vorher geht G 3 (s. u. S. 309) D 6 (s. o.) und D 11 (s. o.) BL ‖ 2 *ἐχθροῖς*] *κακῶς* B: *κακ^{ῶ}* L: *κακοῖς* Jernstedt (S. 128) ‖ *μῖσος*] *στύγος* BL

M 68] B p. 55 L ‖ ohne Lemma, der zweitfolgende Spruch ist G 4 (s. u. S. 309) BL ‖ 2 *ἀλλ' ἤ*] *ἀλλὰ* BL

M 76] Lücke in B: L fol. 52^{v} ‖ ohne Lemma, kurz vorher geht M 70 (s. o.) L ‖ 1 *ὧν πράττοι κακῶς* fehlt in L

Das Resultat ist wenigstens unzweifelhaft. Von den 30 Versen aus M und D, die wir aus Georgides kontrollieren können, sind sechs dreizehnsilbig, zwei elfsilbig und einer ohne Binnenpause (M 10^{2}); alle diese, einen dreizehnsilbigen ausgenommen (M 81^{2}), werden ihrer normalen Gestalt wiedergegeben. Also ist die Überlieferung bei Georgides die bessere.[1]) Dasselbe zeigt eine Vergleichung der inhaltlichen Varianten wie z. B. M 70^{2}. Also müssen wir der Überlieferung des Georgides auch in allen Fällen den Vorzug geben, wo sie überhaupt eine verwendbare Lesart gibt; das tut leider die Florentiner Handschrift manchmal nicht (vgl. D 5^{2}. 4^{2}. M 76^{1}). Aber man wird nicht zweifeln können, daß der Text von D und M an mindestens 19 Stellen (M 10^{2} einfach gerechnet) in den 30 von Georgides zitierten Versen von der ursprünglichen Fassung abweicht.[2]) Für die Textkritik der nicht bei Georgides vergleichbaren Hermenien ist dies Resultat traurig: über die Hälfte aller muß verdorben sein. Und bei einer großen Zahl wird sich nicht einmal der Sitz der Korruptel andeuten

---

1) Hingegen zeigt jener dreizehnsilbige Vers, daß schon Georgides aus einem korrupten Exemplar der *Αἰσώπου λόγοι* seine Zitate exzerpiert hat.

2) Unter der ursprünglichen Fassung verstehe ich die, in der diese Sprüche zuerst in die Form des Hermenienverses gekleidet und gesammelt worden sind.

lassen. Denn wenn auch der Redaktor in der Mehrzahl der in Betracht kommenden Stellen einige metrische und inhaltliche Abscheulichkeiten als Spuren seiner verderblichen Tätigkeit hinterlassen hat, so wäre doch vieles ohne den Georgides unangefochten geblieben. Einiges steht vielleicht noch für die Zukunft von dem Vaticanus des Georgides zu erwarten (den Marc noch nicht vergleichen konnte); aber im übrigen könnte nur eine neue Handschrift der *Αἰσώπου λόγοι* Hilfe bringen.

Wo aber die Korruptel zweifellos ist, lassen sich aus der Gleichartigkeit der Fehler einige Verbesserungen wahrscheinlich machen. *Φανερὸς* statt *δῆλος* hat den Vers M 8[1] um eine Silbe bereichert (B p. 36); also wird auch der dreizehnsilbige M 19[1] ursprünglich nicht mit *φανερὸς*, sondern mit *δῆλος* begonnen haben.[1]) Ebenso scheint 57[1] und 75[1] (vgl. Anm. 1) *ἄνθρωπος* in *ἀνήρ*, 81[2] und 44[2] *θέλει* und *θέλε* in *ἐθέλει* und *ἔθελε*, umgekehrt 4[1] *ἔθελε* in *θέλε* verdorben zu sein. Die Umstellung, auf der wir den Textverderber bei D 4[1]. D 6[2]. M 70[2] ertappt haben, läßt sich vielleicht zur Wiederherstellung von 127 verwenden:

ὁ πλούσιος τρυφῇ κωμάζων ἔθανεν
ὁ δὲ πένης πεινῶν εἰς φῶς τὸν βίον ἔχει.

Ein Vers ohne Binnenschluß und einer mit 13 Silben; den letzteren heilt die Umstellung *πεινῶν δ' ὁ πένης*; dann verlangt der Parallelismus für den ersten *τρυφῇ κωμάζων ὁ πλούσιος*. Durch Hinzufügung einer Präposition war M 129[2] verunstaltet; so wird *πρὸς* M 28[2] und gleich darauf 29[2], ebenso *πρὸς τοὺς* M 22[1] zu streichen sein, wie 17[1] *περὶ* und 86[2] *κατα-* schon von Krumbacher mit Recht getilgt ist. Da M 8[2] *τὸ ἐλάχιστον* auf *τοὐλάχιστον* zurückgeht, so wird in M 98[2] durch die Schreibung *τἀλλότρια* statt *τὰ ἀλλότρια* und in M 4[2] durch die Schreibung *τοὐν* statt *τὸ ἐν* die ursprüngliche Gestalt des Verses herzustellen sein.

Auf diese letzteren Emendationen (wenn man überhaupt in orthographischen Dingen dies Wort gebrauchen darf) hätte noch ein anderer Weg führen können: die Vermeidung des Hiatus.[2]) Sie äußert sich

1) *φανερὸς ἔλεγχος ὁ καρπὸς γενήσεται.* Vorausgesetzt, daß der Vers nur eine metrisch wirkende Korruptel enthält, muß dieselbe, wie der Binnenschluß beweist, in der ersten Vershälfte liegen. Unter derselben Voraussetzung ist, entgegen Krumbachers Annahme, die erste Vershälfte zu emendieren 49[2]. 50[1]. 57[1]. 75[1] (in beiden Fällen wohl *ἄνθρωπος* statt *ἀνήρ*). 71[2]. 130[2] (*πεσεῖται* statt *κεῖται*?), die zweite Vershälfte 52[2] (⟨*ἡ*⟩ *τρυφή*?). Ferner muß dem Binnenschluß zulieb 41[1] vor *χρόνος* (mit Kurtz) eine Silbe zugefügt werden, etwa *ὁ*⟩ *χρόνος ἀμφότερα τοῖς βροτοῖς* ⟨*φέρει* (vgl. Tafel II bei Krumbacher).

2) Die Vermeidung des Hiatus in solchen Stücken, die sonst nichts mehr von der antiken Prosodie bewahrt haben, darf nicht auffallen; sie findet sich

in drei Tatsachen. Erstens in der Seltenheit der Hiate: die etwa 180 metrisch nicht korrupten Verse enthalten ihrer nur 19. — Zweitens in der Gleichartigkeit der vorkommenden Hiate: 8 fallen in den Binnenschluß nach der 7. Silbe: D 6^2 (vgl. S. 306). M 16^1. 80^2. 82^2. 92^1. 105^2. 108^1. 115^1, ebenso wohl auch 82^1 (11 Silben) nach Krumbachers schöner Emendation, 81^2 (13 Silben), wenn man *θέλει* liest (s. o.), und vielleicht auch 86^2, wenn da nicht gerade *ὁ* zu streichen ist; 3 fallen in die Binnenpause nach der 5. Silbe: M 25^1. 63^1. 115^2 und wahrscheinlich auch 2^1 (11 Silben), wenn da nicht gerade *εἰς* korrupt ist, und 28^2 (13 Silben), wenn man *πρὸς* streicht (s. o.); 3 fallen zwischen die 9. und 10. Silbe: 44^1. 74^1. 103^2 (wo *εἴ* in der Handschrift steht, deren Photographie mir mein verehrter Lehrer freundlichst zur Verfügung gestellt hat); außerhalb dieser drei Stellen tritt der Hiatus dreimal nach *καὶ* ein: M 1^1. 10^2 (vgl. S. 306). 128^2, zweimal nach dem Artikel: M 50^2. 97^2 und zweimal nach *μὴ* vor einer Form von *εἶναι*: M 18^2. 90^1.[1]) — Drittens zeigt sich die Vermeidung des Hiatus in der Anwendung der Elision und der Krasis. Elidiert wird *δὲ* stets, wenn es vor Vokal zu stehen kommt, obwohl es die Handschrift immer ausschreibt: M 30^2. 33^2. 63^2. 122^2, vielleicht auch 127^2 (vgl. S. 307); umgekehrt ist für elidiertes *ἀλλὰ* kein sicherer Beleg vorhanden, obwohl die Handschrift viermal *ἀλλ'* aufweist: M 10^2 (interpolierter Vers, vgl. S. 305). 42^2 (11 Silben, *ἄλλους* Kurtz). 68^2 (*ἀλλ' ἡ* statt *ἀλλὰ*, vgl. S. 306), 30^1, wo über dem zweiten *λ* ein Zeichen ausgestrichen ist (11 Silben, *ἄλλοις*?); zweifelhaft kann sein, ob der dreizehnsilbige Vers 91^2 durch die Elision *ταῦτ' εἰς* heilbar ist. Leichte Krasis wird überall verwendet, wo sie den Hiatus wegschaffen kann: M 8^2 (vgl. S. 305) *τοὐλάχιστον*. 62^2 *τἀναντία*. 70^2 *τἀληθῆ*. 101^2 *κἂν* und also auch 98^2 *τἀλλότρια* und 4^2 *τοὖν*.

nicht nur in den prosodielosen Zwölfsilbern der Kassia und des Pseudo-Johannes Damaskenos (vgl. BZ X 50 ff.) wieder, sondern auch regelmäßig in allen politischen Fünfzehnsilbern (eine Notiz über die des Konstantinos Manasses bei Sternbach, Eos VII 190), ja sogar in mehreren Stücken der Kunstprosa seit dem XII saec.: in dem *Ἐγκώμιον κυνός* des Nikephoros Basilakes, bei Eustathios Makrembolites (vgl. die Vorreden von Hercher und von Hilberg), Nikephoros Blemmydes, Nikephoros Chumnos, Theodoros Hyrtakenos, Konstantinos Lukites (Fontes Histor. imper. Trapezunt. ed. A. Papadopulos-Kerameus, Petersburg 1897) etc.

1) Andersartige Hiate wird man jedenfalls von Konjekturen fernhalten müssen und aus so wie so korrupten Versen entfernen. Also M 20^1 etwa *πᾶς* statt *ἅπας*. 110^1 *δὸς* statt *δίδου*. Daß der Hiatus in den Binnenschlüssen berechtigt ist, bedarf keiner Erklärung; auch in engen Verbindungen wie nach *καὶ μὴ* und dem Artikel mußte er natürlich weniger stören. Wieso aber die drei andersartigen Hiate gerade nach der 9. Silbe stehen, das kann ich nicht erklären. Auch bei Kassia steht der einzige unregelmäßige Hiat (Cod. Brit. 124) an dieser Stelle.

Aber Georgides liefert uns nicht nur neues Material zur Kritik der bisher bekannten Hermenienverse, sondern er hat noch verschiedene dieser Zweizeiler erhalten, die zweifellos zu der Sammlung der *Αἰσώπου λόγοι* gehören, aber durch Blattausfall oder die Nachlässigkeit der Schreiber aus M und D verschwunden sind. Für zwei Hermenien, die unter dem Namen Äsops bei Boissonade stehen (p. 17 und 48), hat dies schon Jernstedt (S. 129) nachgewiesen. Aber da Georgides mehrere Hermenien ohne jedes Lemma anführt (vgl. S. 305f.) und auch sonst in diesem Punkte ohne Zuverlässigkeit und Konsequenz verfährt, so hindert uns nichts, auch diejenigen Sentenzen aus Georgides für unsere Hermenien in Anspruch zu nehmen, die sich nur aus inneren Gründen als zugehörig erweisen. Diese Gründe werden vorwiegend metrischer Natur sein, da allein die Form für jene Hermenien charakteristisch und diese Form bisher nur bei jenen nachgewiesen ist. Wir suchen also Zweizeiler, bestehend aus je zwei byzantinischen Zwölfsilbern, die ohne Rücksicht auf die Regeln des Accentes und der Quantität gebaut sind.

Was ich von diesem Gesichtspunkt aus in der Überlieferung des Georgides gefunden habe, ist S. 281f. unter der Bezeichnung G 1—12 in alphabetischer Reihenfolge zusammengestellt, damit das Material zur Beurteilung des Hermenienverses möglichst vollständig vorliege. Ich trage hier Fundstätte und Varianten nach.

G 1] B p. 17 (vgl. Jernstedt S. 129): L ‖ Lemma *Αἰσώπου* vor dem vorhergehenden Spruch (der dem Isokrates gehört) BL

G 2] Lücke in B: L fol. 40v ‖ Lemma *Αἰσώπου* L

G 3] B p. 48 (vgl. Jernstedt S. 129): L: B p. 82: L ‖ ohne Lemma, *Αἰσώπου* vor dem zweitvorhergehenden Spruch (D 11, vgl. S. 306), der unmittelbar vorhergehende (D 6, vgl. S. 306) ohne Lemma B p. 48 L: ohne Lemma nach einem Spruch aus Sirach B p. 82 L ‖ 1 *κακοῖς*] *καλοῖς* L an erster Stelle ‖ 2 *κακοῖς κακὰ συνάπτων* fehlt B p. 82 L

G 4] B p. 55: L ‖ ohne Lemma, der zweitvorhergehende (M 68, vgl. S. 306) ebenfalls ohne Lemma BL

G 5] B p. 61: L ‖ Lemma *Ἰωάννου* BL

G 6] Lücke in B: L fol. 81v ‖ ohne Lemma, unmittelbar nach G 7 (s. u.) L

G 7] Lücke in B: L fol. 81v: V fol. 122r ‖ Lemma *Αἰσώπου* V (aufserhalb der Sammlung des Georgides): fehlt in L ‖ 1 *φρόνει* L ‖ 2 *αὐτὸν* L

G 8] Lücke in B: L fol. 83r ‖ Lemma *ἰω̄ αχ* (= *Ἰωάννου μοναχοῦ*) L

G 9] B p. 82: L ‖ Lemma *Γενναδίου* B: fehlt L

G 10] B p. 94: L ‖ ohne Lemma, vor dem vorhergehenden Spruch *Σέκστου* BL

G 11] B p. 106: L ‖ ohne Lemma BL

G 12] B p. 106: L ‖ ohne Lemma BL

Ich habe auch G 5. 9 und 11 aufgenommen, obwohl in allen drei Zweizeilern ein Vers sich der antiken Prosodie vollständig fügt. Aber dadurch wird diese Sammlung von Addenda der überlieferten nur noch

ähnlicher. Denn auch hier sind unter ca. 180 ohne metrischen Anstofs überlieferten Versen 14 nach der antiken Prosodie gebaut: D 8². 11². M 9¹. 24². 53² (Stellung!). 74². 96¹. 108². 109¹·². 111¹. 116¹. 125¹·². Ich muß die Frage offen lassen, wieviel davon auf Rechnung des Zufalls zu setzen sei; es scheint mir ebenso wahrscheinlich, daß er bei 109 und 125 nicht mitgespielt, wie daß er nicht bei allen 12 übrigen mitgespielt habe. Besonders auffällig ist aber folgendes: unter diesen 14 Versen schließen nur 2 nicht paroxytonisch (D 11². M 53²), während sonst über die Hälfte gegen diese Regel des gelehrten byzantinischen Verses verstößt (vgl. S. 286 Anm. 1): vielleicht ein Anhaltspunkt für die Beantwortung der Frage, in welcher Form die *Αἰσώπου λόγοι* gesteckt haben, ehe sie in die des Hermenienverses umgegossen wurden.[1])

Exkurs II (zu S. 290[1]). Die Vermeidung der „Hephthemimeres".

Ich habe mich in diesen Studien der Opposition gegen die Hypothesen der übrigen Forscher enthalten; denn wenn mein Erklärungsversuch Anklang findet, so müssen die übrigen von selbst verschwinden; wenn nicht, so ist es zur Zerstörung des Vorhandenen noch immer Zeit. Anders steht es mit solchen Meinungen, die auf Grund von scheinbar methodisch geführten Beweisen vorgetragen worden sind.

Darunter gehört Verschiedenes, was I. Hilberg, dem wir sonst auf diesem Gebiete die vorzüglichsten Vorarbeiten danken, in seinen letzten beiden Veröffentlichungen über den byzantinischen „Trimeter" behauptet hat. Er verficht die Ansicht, die Byzantiner hätten gegen die „Hephthemimeres" (= Binnenschluß nach der 7. Silbe) eine große Abneigung gehabt; wo sie neben der „Penthemimeres" (= Binnenschluß nach der 5. Silbe) in demselben Vers auftritt, gelte diese als die eigentliche „Cäsur", „und da es unmöglich war, die Hephthemimeres gänzlich fallen zu lassen, so trachtete man, sie wenigstens zu schwächen" (BZ VII 362). Aber noch mehr: Georgios Pisides zog es sogar vor, einem Vers einen unregelmäßigen Schlußaccent zu geben, als eine „Hephthemimeres" (Festschrift

1) Bei dieser Gelegenheit seien ein paar Worte über die metrische Form der Sprüche selbst gestattet. Da wir prosodielose Zeilen ohne Regelmäßigkeit in Silbenzahl und Binnenschluß nun nicht mehr als Verse ansehen dürfen, fällt Krumbachers Hypothese (S. 388 ff.) von der metrischen Überarbeitung der Moskauer Sammlung; unter den 50 Sprüchen, an denen Krumbacher ein bestimmtes Versmaß findet, sind nur 8, die es tatsächlich überliefert zeigen; Zwölfsilber: M. 8. 12. 51. 62. 83. 94 (außerdem D 3. 11); Fünfzehnsilber: 7. 123. In den übrigen Fällen handelt es sich entweder nicht um byzantinische Verse, oder um solche, die es nur durch Konjektur werden können. — Unter den 8 Zwölfsilbern wahrt M 51 und D 11 die antike Prosodie; die übrigen 6 werden dem Zufall zu danken sein.

für J. Vahlen, 1900, S. 159 ff.). Dies letztere nun hat Hilberg zu beweisen versucht; er hat alle proparoxytonisch schließenden Verse des Pisides untersucht, bei denen sich durch eine mit keinem metrischen oder sprachlichen Nachteil verknüpfte Umstellung der Wörter ein paroxytonisch, also regelmäßig schließender Vers herstellen läßt. Wenn nun diese Verse alle oder fast alle durch die Umstellung eine „Hephthemimeres" statt „Penthemimeres" erhalten, so ist die Vermeidung der Hephthemimeres bewiesen; denn es wäre kein anderer Grund einzusehen, warum Pisides nicht selbst durch ein so einfaches Mittel einen regelmäßigen Versschluß hergestellt haben sollte.

Es hängt also alles von der Zahl und Art der unter der angegebenen Bedingung umstellbaren Verse ab. Die erstere läßt nichts zu wünschen übrig: Hilberg bringt 25 Verse, von denen 4 sogar in doppelter Weise auf Kosten einer Hephthemimeres zu einen paroxytonischen Schluß hätten kommen können, sodaß insgesamt 29 Umstellungsmöglichkeiten vorliegen. Prüfen wir nun, ob in all diesen Fällen sich außer der „Hephthemimeres" nicht vielleicht noch ein anderer Anstoß durch die Umstellung ergeben würde.

Einen Beleg (Exp. Pers. 3, 324) streicht Hilberg selbst, weil die Umstellung zu einer Verletzung von Hilbergs Hephthemimeresgesetz führen würde; der gehört also überhaupt nicht hierher. — Bleiben 28.

Exp. Pers. 3, 248 *μετέωρος ἤρθη τῇ βίᾳ τοῦ σφίγματος.*
3 1 2

Durch Hilbergs Umstellung kommt ein Anapäst in den dritten Fuß; solche Verse stehen im ganzen Pisides nur zwei (vgl. L. Sternbach, Studia philol. in Georg. Pisid. 184); der eine davon ist in den Wien. Stud. IX 209 für korrupt erklärt, der andere ebenda durch den Verszwang entschuldigt worden von — Hilberg. — Bleiben 27.

Exp. Pers. 1, 130 *ὅπου δὲ πίστις παρθένος προσέρχεται.*
1 3 4 5 2

Durch Hilbergs Umstellung kommt ein betontes Monosyllabon bei vorausgehendem Proparoxytonon in die „Hephthemimeres"; so etwas hat sich Pisides ein einziges Mal (Contr. Sev. 259) gestattet. Zu ersehen ist dies aus einer Tabelle, die Hilberg (BZ VII 356) veröffentlicht hat. Von Hilbergs 29 Umstellungen gehören hierher 6 (Exp. Pers. 1, 130. 3, 389^2. 455^2. Hex. 427. 530. 846^2). — Bleiben 21.

In Ies. Chr. 50 *πειθοῖ τε μιγνὺς τοῦ λόγου τὸ φάρμακον.*
1 4 2 3

Auch unbetonte Monosyllaba bei vorausgehendem Proparoxytonon hat Pisides gemieden; nur in dem Gedicht Contra Sever. und im Hexaemer. finden sich einige Beispiele dafür (1 auf etwa 400 Verse); vgl. Hilberg, BZ VII 356. — Bleiben 20.

Exp. Pers. 1, 232 κενοῖ τε πυκνῶς τὴν βίαν τοῦ πνεύματος.
3 1 2

Vor einem Monosyllabon in der „Hephthemimeres“ kommen endbetonte Wörter bei Pisides nur sehr selten vor (auf ca. 600 Verse eine Ausnahme); das ist zu lesen bei Hilberg (BZ VII 359). Von Hilbergs 29 Umstellungen gehören hierher 6 (Exp. Pers. 1, 232. 3, 179. 234. 389 in Ies. 50 Hex. 1423). — Bleiben 14.

Exp. Pers. 3, 455 πάσης δὲ σαρκὸς ἀγρίως καθάπτεται.
2 1

Pisides hat ein betontes Monosyllabon bei vorausgehendem Paroxytonon oder Properispomenon, in der „Hephthemimeres“ kaum auf 700 Verse einmal zugelassen; das ergibt sich aus den Statistiken Hilbergs (BZ VII 355, 356 und 359). In Hilbergs 29 Umstellungen finden sich 6 Verstöße dagegen (Exp. Pers. 3, 455 Contr. Sev. 560. Hex. 846. 1801 Suppl. 3, 12. 70). — Bleiben 8.

Exp. Pers. 1, 208 τιμηθέντας οὐδὲν τὴν φύσιν τὴν ἄρρενα
3 1 2

bringt ein auf der vorletzten Silbe betontes Wort vor die Hephthemimeres; das haben alle byzantinischen Jambographen möglichst gemieden, wie Hilberg (BZ VII 353 ff.) gezeigt hat. Von Hilbergs Umstellungen gehören hierher 3 (Exp. Pers. 1, 208 de van. vit. 91 Suppl. 3, 66). — Bleiben 5.

Exp. Pers. 2, 83 πόρρωθεν ἐγγὺς τοῖς ὅλοις ὁρώμενοι.
2 1

Daß formelhafte Verbindungen in einer Vershälfte untergebracht werden müssen, hat Hilberg (Festschrift S. 165) mit Recht behauptet. — Bleiben 4.

Exp. Pers. 3, 154 ῥίψασπις ὥσπερ εὑρέθη τὸ δεύτερον
3, 461 χρῄζουσιν αὐτῆς εἰς δέον τὰ πράγματα.
In Ies. Christ. 63 μέλλουσαν εἶναι τῶν ὅλων ἀνάστασιν.
Suppl. 4, 153 στέφοντες ὑμᾶς ἐκλόγων τὸ δεύτερον.
3 1 2 (resp. 1)

In allen vier Versen werden durch die Umstellung die beiden ursprünglich die erste Vershälfte füllenden, eng zusammengehörigen Wörter auf zwei Vershälften verteilt, was gegen die Grundregel der syntaktischen Behandlung des byzantinischen Zwölfsilbers verstößt. Von dieser letzteren hat nun Hilberg nichts gewußt, und ich habe sie deswegen an den vielen Stellen, wo außerdem noch ein metrischer entscheidender Anstoß vorhanden war, nicht gegen ihn geltend gemacht. — Es ergibt sich: Hilbergs Beweis, dafs die „Hephthemimeres“ gemieden wurde, ist vollständig verfehlt, da in allen von ihm vorgebrachten Versen durch die Umstellung ein anderer Nachteil entsteht, der allein die Verzicht-

leistung auf jene Umstellung erklärt. Daß wir in sechs Siebteln aller Fälle Hilbergs eigene Beobachtungen gegen ihn ins Feld führen konnten, beweist, wie leicht ein krampfhaft auf einen fernen Punkt gerichtetes Auge das Nächstliegende übersieht.

Exkurs III (zu S. 291). **Vermeidung des Hochtones auf der 7. Silbe in B7.**

„Im jambischen Trimeter der Byzantiner sind accentuierte Endsilben (abgesehen von dem durch nachfolgende Enklitika bewirkten Nebenaccente und ungefügen oder ungriechischen Eigennamen) von der Hephthemimeres ausgeschlossen, wenn nicht in demselben Verse eine Penthemimeres vorhergeht.“ In dieser ganz unnötig verklausulierten Fassung hat I. Hilberg (BZ VII 337) seine schöne Entdeckung vergraben. Bei unserer Formulierung fallen alle seine Einschränkungen weg:

1) „accentuierte Endsilben“, weil nämlich Monosyllaba wie *δέ*, *μέν*, *ἄν*, *γάρ* in B7 gestattet sind. Aber diese Monosyllaba werden einfach als enklitisch behandelt; daher kommt eine Verbindung, wo sie den Hochton erhalten müssen, nur zweimal vor: Pisides Contra Sever. 259 *ἑνώσεως γάρ* und Leon Philosophos (Migne CVII) 663 A *παρρησιάζεται δέ*. Das sind denn auch Ausnahmen, wie jede andere.

2) „abgesehen von dem durch nachfolgende Enklitika bewirkten Nebenaccent“. Das gibt es gar nicht; die Enklitika ist in allen hier in Frage kommenden Fällen als selbständig zu betrachten (vgl. Exkurs VI).

3) „und ungefügen oder ungriechischen Eigennamen“. Weil zwei Autoren des XIV saec. zusammen 8 Ausnahmen dieser Art bieten. Das gilt also nur für die Zeit des Verfalls.

4) „wenn nicht in demselben Verse eine Penthemimeres vorausgeht“. D. h.: wenn nicht in demselben Verse nach der 5. Silbe ein Wort schließt. Da sind zwei Möglichkeiten; entweder ist die Sinnespause nach der 5. Silbe: dann gehört die Behandlung der 7. Silbe nicht in das „Hephthemimeresgesetz“; oder es ist die Sinnespause nach der 7. Silbe: dann haben wir eine Ausnahme gegen das „Hephthemimeresgesetz“, die in ihrem Wesen durch die vorausgehende „Penthemimeres“ nicht verändert wird.

Hilberg denkt anders. Ausnahmen gegen seine „Gesetze“ sind im allgemeinen nur „Stümpern“ gestattet, und sonst vereinzelt in Fällen direkten Verszwanges, oder wenn ein Autor über seinem langweiligen Poem selbst eingeschlafen ist (BZ VII 345). Wie aber, wenn Pisides, der „Klassiker“, in wachem Zustand drei Verse schrieb, die jeder unbefangene Leser unter die Ausnahmen rechnen muß? Hier sind sie:

Exp. Pers. 1, 212 ὑμῖν δὲ πᾶν τὸ πραχθὲν ἐσπουδάζετο.
3, 186 οἶδεν γὰρ ὡς τὰ πολλὰ καὶ περίστασις.
Bell. Avar. 74 οὕτω μὲν οὖν τὸ τακτὸν εἴχομεν βάρος.

Also, schließt Hilberg, haben diese Verse ihre „Cäsur“ nach der 5. Silbe; also muß in allen Versen, die Wortschluß nach der 5., aber Sinnespause nach der 7. Silbe haben, doch die „eigentliche Cäsur“ nach der 5. sein; also muß die „Hephthemimeres“ bei den Byzantinern äußerst geringschätzig behandelt worden sein; und so hätten wir denn den Weg gefunden, auf dem Hilberg zu der Notwendigkeit von Beweisen, wie wir sie im vergangenen Kapitel widerlegt haben, gelangt ist. Leider hat Hilberg zwei entscheidende Tatsachen übersehen: erstens: Pisides hat sich niemals mit einer „Scheincäsur“ begnügt, sondern ihr stets eine „Hephthemimeres“ folgen lassen; zweitens: Verse, wo auf eine solche „Scheincäsur“ ein Paroxytonon oder ein Properispomenon folgt, z. B.

Hexaem. 1576 καὶ θαυμάσας τὸ θεῖον ὑμνήσεις κράτος,

finden sich bei Pisides in Menge, solche, wo ein endbetontes Wort folgt, nur an jenen oben genannten 3 Stellen. Wie soll man diese Tatsachen anders erklären, als damit, daß Pisides all diese Verse in gleicher Weise nur mit „Hephthemimeres“ gelesen hat?

So erledigt sich auch die vierte Klausel; freilich erhalten wir dadurch einen kleinen Zuwachs von Ausnahmen; aber in diesem Punkte bleibt überhaupt manches den von Hilberg selbst zugestandenen zuzufügen; ich gebe hier, was ich mir gelegentlich notiert habe:

1) All die Fälle, wo nach der 5. Silbe ein Wort schließt, die Sinnespause aber nach der 7. sein muß. Davon hat Hilberg diejenigen, wo ein Artikel oder eine Präposition die 5. Silbe bildet, selbst genannt (S. 351); es sind 3 aus Pisides, 4 aus Theodoros Studites, 1 aus Ignatios Diakonos; vollständig gleichartig sind natürlich folgende Stellen aus Theodoros Studites: 11, 12 καὶ μισθός, 15, 3 οὐ μικρός, 25, 3 ὡς ἐσθλός. Zweifelhaft kann sein, ob nicht auch Fälle wie Ignatios Diakonos tetrast. 22, 2 Λίβυσσα στρουθός, 37, 1 χρυσοῦν ὠόν hierherzuzählen seien.

2) Die beiden S. 313 unter 1) genannten Fälle.

3) Ignatios Diakonos (ed. C. F. Müller 1897) 17, 1 γεωργός. Hilberg (S. 340) hat das ganze Tetrastichon 17, hauptsächlich dieser Ausnahme wegen, für vorbyzantinisch erklärt. Hilbergs Hauptgrund für diese kühne Hypothese fällt für uns weg (vgl. unter 1); die übrigen Gründe wiegen allzuleicht. — Johannes Mauropus 37, 42

μαθημάτων κοινωνὲ καὶ διδασκάλων.

Was sich Psellos erlaubte, dürfen wir auch seinen Kollegen zutrauen.

So ist Hilbergs Emendation *κοινών τε* (S. 341) überflüssig; sie ist aber nicht einmal gut, da man nicht versteht, warum Johannes dann nicht *κοινῶν μαθημάτων τε καὶ διδασκάλων* gestellt hat.

4) Aus einigen von Hilberg nicht beachteten oder erst später veröffentlichten Autoren: Theodosios Grammatikos v. 68 *ὁ Χριστός*; Methodios patriarcha (ed. L. Sternbach, Eos V 150) v. 4 *τοῦ Πατρός*; ein Anonymus (etwa IX. saec.) im *Δελτίον τῆς ἱστορ. καὶ ἐθνολ. ἑταιρ.* II 586, Zeile 7 *ὁ πτωχός*; Leon philosophos (Migne CVII) pag. 664 C *ξυνωρί*; pag. 664 A *τὰ χρηστά*; Konstantinos Rhodios Ekphras. v. 912 *ἑαυτόν.*[1])

Zwei Ausnahmen hingegen, von denen Hilberg die erste selbst verschuldet, die zweite nicht notiert hat, gehören nicht den Autoren, denen sie zugeschrieben werden: erstens Michael Haplucheir Dramat. v. 2, wo Hilberg (S. 358) von einer schlechten Handschrift ausgehend schreibt:

τοιάνδε σύμμαχον σέ γ' εὐνοίᾳ θέλω . . .

Überliefert ist in der besten Handschrift (so auch Dübner, Matranga[2]) und Treu):

τοιάνδε σὲ ξύμμαχον εὐνοίᾳ θέλω . . .

und zweitens: Pseudo-Johannes Damaskenos (Migne XCV, vgl. BZ X 59) pag. 258

τῶν νεκρῶν τε καὶ πηρῶν καὶ μογιλάλων.

Lies *πήρων*; derselbe Accent ist, wie mir mein verehrter Lehrer Prof. K. Krumbacher mitteilt, bei Romanos de virgine iuxta crucem (Pitra, Analecta sacra I p. 101 sqq.) Str. *η'* v. 17 durch das Metrum gefordert.

---

1) Hier mag noch ein Versungeheuer Platz finden, das sich Tzetzes in seinen *ἴαμβοι τεχνικοὶ περὶ τραγικῆς ποιήσεως* (ed. F. Kaibel, Poet. gr. fragm. VI, I) geleistet hat

v. 97 *ἕβδομον ὑπορχηματικὸν, ἀμοιβαῖον ἔπειτα.*

Die Länge der Pänultima weist zwar auf eine Korruptel; aber die erste Vershälfte scheint heil. Ich habe hier die metrischen Schrullen des Tzetzes außer Acht gelassen, weil sie ohne Einfluß geblieben sind. Für Textkritik und Datierung läßt sich freilich auch nach F. Kuhns vortrefflichen Arbeiten noch mancherlei daraus gewinnen.

2) Anecdota Graeca II 622 sq. Das dort dem Tzetzes zugeteilte Gedicht ist dem des Haplucheir nicht nahe verwandt, wie Krumbacher und der Herausgeber des Haplucheir (BZ I 338) und K. Dieterich, Gesch. d. byzant. und neugr. Literatur S. 57 annimmt, sondern es besteht aus lauter Versen des Dramations von Haplucheir, und zwar aus folgenden: 1—14, 19—28, 81—83, 48, 62—64, 92, 93, 97, 96, 58—60, 100, 101, 104, 102, 105, 66—80. Ein Hinweis hierauf findet sich schon bei G. Hart, Fleckeis. Jahrb. Suppl. XII 74.

Exkurs IV (zu S. 288). **Ein Reformator der Verstechnik?**

Theodoros Studites! Den Dichter hat zuerst Krumbacher (GBL² 712ff.) gebührend gewürdigt; „als einen Reformator der Verstechnik hat allerdings auch er ihn nicht erkannt"; ebensowenig der Philosoph Joseph, der vor bald 600 Jahren die Größen der Jambographik zusammeugestellt hat (vgl. S. 299 Anm. 2); ebensowenig irgend einer der von Theodoros reformierten Byzantiner; wohl aber I. Hilberg, BZ VII 346f.

Zunächst zu den positiven Leistungen des Reformators. „Kein anderer als Theodoros Studites war es, der zuerst dem jambischen Trimeter der Byzantiner Zwölfsilbigkeit und Ausschluß des proparoxytonischen Versschlusses als ausnahmsloses Gesetz auferlegte".

Gesetzt, die Tatsache der Ausnahmslosigkeit wäre richtig; woran will Hilberg, der keinen Jambographen zwischen Georgios Pisides (Anfang des VII saec.) und Theodoros Studites (Anfang des IX saec.) kennt, schließen, daß alles, was der letztere Neues bringt, durch ihn eingeführt ist? Was nun den Ausschluß des paroxytonischen Versausganges betrifft, so hat ihn schon Pisides in den 121 Versen von Suppl. 1 ausnahmslos durchgeführt; wäre es da Reform, wenn es Theodoros Studites in ca. 800 Versen gerade so gemacht hätte? Aber er hat es gar nicht getan:

28, 9 *ἀρᾶς προφήτου χρηματίζεις ἄξιος.*

„Lies *ἀξίως*", sagt Hilberg. Das geht nicht: *χρηματίζεις* heißt „du bist".

Um die Zwölfsilbigkeit steht es nicht besser; Theodosios Grammatikos, den Hilberg nicht kennt, obwohl er bei Krumbacher GBL² 712 behandelt ist, hat sie in 78 Versen bereits ausnahmslos durchgeführt, ebenso Andreas von Kreta, den Hilberg nicht leicht kennen konnte, in 135 Versen; so bedarf es gar nicht mehr der Erwähnung, daß die 400 Verse der jambischen Kanones des Johannes Damaskenos (Anfang des VIII saec.[1])) alle zwölfsilbig sind, um zu beweisen, daß auch in diesem Punkte von einer Reform des Theodoros Studites keine Rede sein könnte, — selbst wenn sich nicht folgende 3 Verse in dem Sirmondschen Texte befänden:

25, 2 *τοῦ φεροτάγους* (*προτάγους* Reg.) *γάρ εἰμι φωτοπροδρόμου,*
25, 9 *τῶν κοινοβιακῶς πανταχῶς ἐξηκότων,*
106, 8 *ἀγαθῶν θεωρὶ δόξασον θεοφρόνως.*

1) Hilberg nennt ihn einen Zeitgenossen des Theodoros Studites, wodurch die Meinung erweckt wird, Johannes brauche mit der Ausnahmslosigkeit nicht notwendig vorangegangen zu sein; dagegen muß betont werden, daß der Damascener schon mindestens 5 Jahre tot war, als der zukünftige Reformator geboren wurde (GBL² 68. 147).

Der letzte Vers erweist sich nach Hilberg schon durch seine Sinnlosigkeit als korrupt; ob aber die Korruptel in dem aufgelösten ersten Fuß zu suchen ist? Die beiden andern Verse übersieht Hilberg.[1])

Also mit den positiven Leistungen des Reformators ist es nicht weit her; sie sind aber auch gar nicht der Anlaß, der dem Theodoros Studites zu diesem Prädikat, von dem er sich gewiß nie hat träumen lassen, verholfen hat. Die Notwendigkeit, dem Theodoros Studites eine so ganz hervorragende Stellung zu verleihen, ergab sich für Hilberg aus der Tatsache, daß sich dieser Dichter 5 Ausnahmen gegen Hilbergs Accentgesetz erlaubt hat. Drei davon hätten sich vielleicht wegerklären lassen; aber in diesem Falle verschmähte es Hilberg ausdrücklich, „sich solcher kleinen Mittelchen zu bedienen"; er wählt ein neues, großes, originelles Mittel: er nennt den Studiten einen Reformator. Und dieser „Reformator der Verstechnik" darf sich Ausnahmen auch gegen Hilbergs Accentgesetze gestatten; denn er reformiert nicht, damit die Verse schöner, sondern damit sie anders werden als vorher; und so hat er im Versschluß die proparoxytonischen Wörter ausgeschlossen, aber die endbetonten zugelassen, aus purer Opposition gegen Georgios Pisides, der es umgekehrt gemacht hatte! Solch ein boshafter Mensch war der ehrwürdige Abt Theodoros von Studion.

Aus Widerspruch gegen die Hymnographen hatte irgend ein früherer byzantinischer Profandichter Accentregeln in den Trimeter eingeführt (vgl. S. 279 Anm. 2); zwei Jahrhunderte später kommt dann solch ein mißachteter Hymnograph und wirft den Jambographen ihre mühsam gewahrten Regeln um — aus Opposition. Es gibt doch Gerechtigkeit, wenigstens in der Geschichte der Verskunst!

Exkurs V (zu S. 294). **Proparoxytona in B 5 bei Philes.**

Ich habe darauf verzichtet, für die drei von Philes nur ausnahmsweise durchbrochenen Regeln (Ausschluß der Proparoxytona aus B 5 und des Hochtones auf der 2. und 8. Silbe in Versen mit B 7) aus dem ca. 25 000 Verse umfassenden Material alle Ausnahmen zusammenzustellen. Es würde dies zu sehr ausgedehnten textkritischen und chronologischen Auseinandersetzungen führen und für die Entwicklung des Verses, die zu zeichnen meine Absicht war, nichts Wesentliches beitragen. Nur was die erste der genannten Regeln betrifft, muß ich einige die Ausnahmen betreffende Bemerkungen hinzufügen, weil darüber eine teilweise unrichtige Behauptung vorliegt.

1) Ein endgiltiges Urteil darüber wird wohl nicht eher möglich sein, als bis wir eine neue Ausgabe dieser Gedichte haben. Eine ähnliche Auflösung fand ich nach Pisides nur noch bei Leon Philos. (Migne CVII) 663 C, 2 (vgl. oben S. 315[1]).

Das Verdienst, die Vermeidung der Proparoxytona in B 5 bei einem Byzantiner zuerst nachgewiesen zu haben, gebührt Hilberg (BZ VII 360f.). Freilich hat er das Aufkeimen dieses Accentgesetzes um 7 Jahrhunderte zu spät angesetzt und bei dem einzigen Autor, wo er es bemerkt hat, seine Ausdehnung falsch dargestellt. Er findet in den ersten 1000 Versen von Philes' Gedicht de animalium proprietate 10 Beispiele für ein Proparoxytonon in der Penthemimeres. Das würde etwa den Spätwerken des Pisides gleichkommen (vgl. S. 294). In der Tat ist von den 10 Ausnahmen keine einzige stichhaltig.

Vier der von Hilberg genannten Verse (756. 778. 933. 938; ebenso 100. 101. 968, die Hilberg gar nicht nennt) stehen in solchen Partien, die nur in einer Handschrift überliefert, aus offenliegenden prosodischen Gründen nicht von Philes verfaßt und auch schon von Dübner eingeklammert sind. In 5 weiteren (147. 182. 368. 519. 589) ist die Sinnespause nach der 7. Silbe, was allerdings für Hilberg nichts bewies. Bleibt noch v. 972 *ὁ μόνόκἑρως*, was als Tiername ja auch in der prosodischen Behandlung eine besondere Freiheit hat. Überhaupt sind Eigennamen, Titel und dergl. von dieser wie von vielen anderen Regeln befreit; so auch Cod. Flor. 130, 89 *ὁ Σταυράκιος*, 74, 22 *πρωτόσύγκελλε*, de animal. 1705 *ὁ κρὀκόδειλος* und öfters.

Ebenso hat sich Philes bei Übertragungen fremder Schriften in jambisches Metrum mehrmals um des ursprünglichen Wortlautes willen über seine Regel hinweggesetzt; so Appendix 1, 27. 221. 283 Cod. Vat. 14, 30. Bei folgenden Versen jedoch versuchte ich vergebens, eine Gleichartigkeit der Ausnahmen zu finden: Cod. Flor. 198, 140 Cod. Par. 116, 3. 168, 19 Cod. Vat. 17, 24, Append. 39, 97 (Bibelzitat) Martini 2, 1 (vgl. meine Anmerkung in den Addenda von Martinis Ausgabe, die nach den hier gegebenen Notizen zu rektifizieren ist). 14, 4. 15, 9. 75, 24. Diese ganz vereinzelten Fälle können uns bei der gewaltigen Masse der regelmäßigen Verse natürlich nicht die Berechtigung nehmen, ein nicht sicher dem Philes gehörendes Gedicht, in dem solche Ausnahmen vorkommen, dem Philes abzusprechen; z. B. Cod. Vat. 1, 14. 29 (von Stark und Sternbach, Jahresheft des österr. archäol. Instit. V, 1902, S. 89f. dem Philes zugeschrieben). 50, 4. 54, 1. 65, 4. 67, 1. 85, 2. 90, 29. 57. 84 Appendix 10, 14. 44, 3. 45, 4. 46, 2. 47, 1. 52, 36 etc.

Exkurs VI (vgl. S. 313). Die Enklitika im byzantinischen Zwölfsilber.

„Daß hinsichtlich der durch nachfolgende Enklitika bewirkten Nebenaccente größere Freiheit gewährt wurde, erklärt sich ohne weiteres durch die Schwäche dieser Nebenaccente.“ Hilberg, BZ VII 362. Wie erklären sich aber diese Nebenaccente und deren Schwäche? Es ist

doch zweifellos, daß der Accent, den ein Wort durch nachfolgende Enklitika erhält, ein Hauptaccent ist; und die Byzantiner haben sich, wenn sie in ihren Zwölfsilbern Versschlüsse wie *βλέπουσί σε* zuließen, doch nicht an der stärkstbetonten Stelle des Verses mit einem Nebenaccent begnügt. Vielmehr verlangt die Erscheinung, die an Hilbergs Hypothese schuld ist, eine andere Erklärung.

Bei den Byzantinern wirft die auf ein Proparoxytonon oder Properispomenon folgende Enklitika ihren Ton nicht auf die letzte Silbe des vorhergehenden Wortes, wenn diese Silbe aus metrischen Gründen keinen Hochton haben soll.

Das ergibt sich aus folgenden Tatsachen:

1) Verse wie Carmen de S. Panteleem. 710. 922

κολαστικαὶ μίμνουσι σοὶ τιμωρίαι (so hat die Petersburger Hs, vgl. Viz. Vremenn. VI 160)

Ἑρμοκράτης Ἕρμιππος εἰσί μοι δύο (so hat die Pariser Hs)

kommen vom X saec. an häufig vor, während sonst Hochton auf der 7. Silbe in B 7 streng gemieden wird (vgl. S. 291). Die Stellen hat Hilberg BZ VII 348 gesammelt; hinzuzufügen ist z. B. Konstantinos Rhodios Ekphr. 224 *ἥκοντα πῶς*, 245 *ἄριστα πῶς*, Christophoros Mytilenaios (ed. Rocchi) 35, 1 *ἄμοιρος εἰμὶ* (so hat die Hs), Konstantinos Psellos in Scleraenam 168 *ἄψυχος εἰμί* (so die Hs), Nikolaos Kerkyraios 113 *ἔδειξε τινὰς* (so die Hs), 258 *τῷ νυμφαγωγήσαντι σὲ*, Eugenios von Palermo (BZ XI 405ff.) 4, 50 *μέλλοντος ἐστὶ* (so die Hs), Manuel Philes (ed. Martini) 2, 119 (siehe daselbst meine Note in den Addenda) *κάλλιστον ἐστὶν* (so die Hs). Entsprechend haben alle Handschriften des Philes, die ich kenne (Cod. Flor., Monac. und Vindob.), in den von Hilberg S. 349 gesammelten Versen des Philes (das erste und letzte Beispiel gehören ihm nicht). Die Handschriften der übrigen Dichter schreiben wahrscheinlich nicht anders.

2) Verse wie Nikolaos Kerkyraios 152

ἄκομψος εἰμὶ πρὸς πυκνὰς μετακλίσεις (so die Hs),

ebenso 210 *τοιοῦτον ἐστὶ* (so die Hs), 242 *ἐκεῖνο φημὶ* (desgl.), 248 *δειλός τις εἰμὶ* (desgl.) werden von Nikolaos Kerkyraios und Manuel Philes zugelassen, sonst aber Hochton auf der dritten Silbe in B 5 von beiden streng gemieden. In der Tat haben die oben genannten Phileshandschriften in allen solchen Fällen den Accent auf der Enklitika; ebenso der Taurinensis und Cremonensis, wie man aus den Addenda zu Martinis Text 2, 132. 141. 53, 1. 54, 18. 80, 34. 92, 84. 96, 12 ersehen kann; ebenso z. B. die Handschrift des Christophoros Mytilenaios (ed. Rocchi) 50, 61 *ἄντικρυς ἐστίν*; Carmen de S. Panteleem. 608 *ἐκεῖνος ἐστὶν*.

3) Den Vers

εὐδοξία πλοῦτος τε, σωροὶ χρημάτων

hätte Nikolaos Kerkyraios (v. 5) nicht zugelassen (vgl. S. 291), wenn darin, wie der Herausgeber annimmt, zu schreiben wäre πλοῦτός τε. Wie die Handschriften haben, weiß ich nicht; jedenfalls zeigt die Korruptel des Monacensis πλοῦτος καί, daß in dessen Vorlage πλοῦτος τε (oder τὲ) gestanden hat. Handschriftliches Zeugnis bietet dafür z. B. der Pariser Codex Gr. n. 690 Suppl. an allen in Betracht kommenden Stellen: Ignatios in Lazarum (ed. Sternbach, Eos IV 151 ff.), der in 20 Versen mit B 7 stets Proparoxytona vor B 7 hat, v. 29 σῶσον με, Psellos in dem Gedicht auf die Skleraina 71 νικῆσαι τε, 170 γηρωκομηθῆναι τε, auf die Krätze (ed. Sternbach České Museum Filologické VI 314) 14 χεῖρας τις, 45 ἐξαναπνεῦσαι με (vgl. auch v. 2 ψῶρα με). Ebenso die Hs des Eugenios von Palermo (BZ XI 405 ff.) 1, 206 δεῖξον με. Die Phileshandschriften haben regelmäßig so, z. B. Martini 78, 10 κλαῦσον με, was ich bei der Nachkollation des Vindob. vergessen habe zu notieren.

Ich habe drei solche Beispiele gewählt, die allein schon aus metrischen Gründen die Notwendigkeit einer gründlichen Reform der üblichen Accentuation bei dieser Wortklasse erschließen lassen. Auf Parallelen in der Kunstprosa habe ich BZ XI 507 f. hingewiesen. Der andere Teil dieser Forschung, den ich noch nicht durchführen kann, würde in einer methodischen Untersuchung der Handschriften, besonders der ältesten, bestehen; es wird sich wohl herausstellen, daß sich deren Gebrauch in allen wichtigen Fällen mit den Forderungen des Verses deckt. Jedenfalls wird es gut sein, wenn die Herausgeber von der Handschrift nie grundlos, und besonders nie stillschweigend abweichen.

Exkurs VII (zu S. 301). Prosodisches.

So wertlos dies Moment zur ästhetischen Betrachtung des byzantinischen Zwölfsilbers ist, so wichtig, ja so entscheidend ist es für die Textkritik. Denn nichts kann so leicht ausnahmslos befolgt werden, als angelernte Äußerlichkeiten, bei denen das Gefühl nicht mitspricht. Ein proparoxytonischer B 5 konnte dem Philes entschlüpfen; eine schwere Doppelkonsonanz, η und ω bei einer nicht privilegierten Wortklasse in der 3., 7. oder 11. Silbe hat er sich in seinen 25 000 Versen nie erlaubt. Und so hält sich fast jeder Autor in prosodischen Dingen an feste Regeln, was man bezüglich der Accenttechnik nur selten und nur in einzelnen Punkten finden kann.

Es ist Hilbergs Verdienst, diese Regeln für einige Autoren (Pisides, Theodoros Prodromos, Niketas Eugeneianos und Ephrem) festgelegt zu haben, und hier sind wir im wesentlichen vollauf seiner

Meinung. Wir bedauern lebhaft, daß fast in allen vor und nach Hilbergs Arbeiten erschienenen Texten sich keine Spuren ähnlich eindringender und an sichern Resultaten reicher Studien bemerkbar machen.

Wie anders würde der Text des Carmen de S. Panteleemone aussehen, wenn der Herausgeber nur die Sonderstellung der Vokale ᾰ̄, ῐ̄, ῠ̄ und der Eigennamen und Kunstausdrücke in Betracht gezogen hätte! Nicht viel besser steht es um das Carmen des Psellos auf die Skleraina, um Andreas von Kreta, Konstantinos Rhodios, Eugenios von Palermo und Nikolaos von Kerkyra; und ganz abscheulich zugerichtet sind die Verse des Theodosios Grammatikos. Das Gedicht des Theodoros Prodromos auf den Tod des Andronikos ist bei Boissonade, Anecdota nova 371 sqq. überhaupt nicht zu lesen; es zeigt, wie weit die prosodische Korruptel in den Hss gehen kann. Ein von Gedeon edierter Patmensis (vgl. BZ X 316) korrigiert alles.

Es kann natürlich nicht unsere Absicht sein, die prosodischen Regeln aller von Hilberg nicht behandelten Autoren hier darzulegen; hingegen was die Gruppierung der Dichter von diesem Standpunkt aus betrifft, so muß eine herrschende Ansicht bekämpft werden, die Krumbacher in seine Geschichte der byzantinischen Literatur² (S. 648 f.) aufgenommen hat: es ist Hilbergs Einteilung der byzantinischen Jambographen in „Klassiker", „Epigonen" und „Stümper" (vgl. S. 279). Diese Einteilung hat nicht nur den Fehler, die Behandlung der Prosodie als wesentlich für die Beurteilung eines Dichters erscheinen zu lassen, sondern sie ist auch lückenhaft und vor allem unhistorisch. Ich setze dagegen hierher, was ich bezüglich der Entwicklung der prosodischen Regeln glaube erkannt zu haben.

Georgios Pisides (Anfang des VII saec.) ist der letzte Dichter, der die antike Prosodie so gut wie ausnahmslos befolgt; nach ihm findet sich kein Autor, der nicht zum mindesten Eigennamen (Kunstausdrücke, Titel, Fremdwörter etc.) ganz frei behandelt.

Vom VIII saec. bis zur Mitte des X saec. zeigt sich keine feste Technik; zwar ist das Bestreben, keine prosodischen Fehler zu begehen, deutlich, aber es finden sich deren fast stets, und zwar, was das wichtigste Unterscheidungsmerkmal dieser Epoche ist, auch außerhalb der Vokale ᾰ̄, ῐ̄, ῠ̄. Hauptvertreter dieser Technik sind Theodoros Studites (z. B. 33, 7 *δῐψεῖ*, 83, 1 *οὐρανὸν ὑ̆ψηλὸν*) und Konstantinos Rhodios[1]) (z. B. Ekphr. 67 *ἔ̆στησε*, 138 *ῥο̄πάλῳ*, vgl. 24.

1) Dagegen kaum 288 *νικώσῃς* (*νικῶσαν* Fehler des Dichters?); 528 lies *οὐκ ἄλλ' ὅσα πλάττουσιν* ⟨*οἱ*⟩ *μυθογράφοι*; 570 *ἔπειτα* ⟨*δ'*⟩ *αὐτὸ*, 571 *ἀν*[*α*]*τολὴν*, 623 *εὐθέτους κύκλους*, 950 ⟨*μοι*⟩ *ῥημάτων*, wie die Photographie zeigt.

135. 137. 143. 162. 168. 279 etc.); und deren Gleichartigkeit erlaubt uns wohl, auch den nur durch kleine Gedichte vertretenen Jambographen derselben Periode ähnliche Verstöße zu belassen, so einfach sich mehrere davon durch leichte Konjektur würden entfernen lassen; vielleicht Theodosios Grammatikos 62 *βλōσυρόν*, 68 *σθένōς* ⟨*ϑ'*?⟩ *δ*[1]), Andreas von Kreta (BZ X 508 ff.) v. 90 *αὐτὄν γεννήσασα* (*αὐτογεννήσασα*?), 102 *ψιλὸν ἄνθρωπον* (wo der Herausgeber durch *ἄ̆νθρωπον ψιλὸν* die Prosodie verbessern zu können meint), 108 *ταύτᾰς πρōδήλως* (*ἐνδήλως*?)[2]), Ignatios Niketas (ed. Sternbach, Eos IV 151 sqq.) v. 18 *καὐτὸ̆ς ἐκεῖνος* (*κἀκεῖνος αὐτὸς*?), jedenfalls aber v. 45 *οἱ ἐνθάδε* und 47 *οἱ ἐκεῖθεν*, 50 *κασιγνήτους*, 58 *τότε*.

Mit der Mitte des X saec. tritt ein durchgreifender, sehr wichtiger Umschwung ein. Die Fehler gegen die antike Prosodie werden bei den nichtprivilegierten Wortklassen auf die Vokale *ᾰ̄, ῐ̄, ῠ̄* beschränkt; diese Periode reicht bis zum Beginn des XIV saec. Doch unterscheiden sich innerhalb derselben die Autoren bis gegen Ende des XI saec. von den späteren dadurch, daß sie *ᾰ, ῐ, ῠ* nur ganz selten als Längen gebrauchen und fast nur dann, wenn das betreffende Wort sich ohnedies dem Zwölfsilber nicht oder nur sehr schwer fügen würde (für einige dieser Autoren hat dies F. Kuhn gezeigt, vgl. GBL² 652, 1); am strengsten sind in dieser Beziehung der Verfasser des Carmen de S. Panteleemone[3]) und Johannes Geometres[4]), die wohl identisch

1) Dagegen 39 *ποῦ δ' αἰ*, 40 *ταχεῖς*?, 48 *σιτίσεις*, 64 *βολὰς*, 75 *σοῦ*; 79 ff. sind Prosa. Außerdem zu korrigieren: 6 *αὐτῷ τίς*, 15 *τοῦ*, 20 *τὸ*, 32 *περίκρανοι*, 40 *αἵ τ' αὖ*.

2) Dagegen 9 *ὀξυρύγχων*, 12 *προμηθίας*, 26 *λελογχώς*, 49 *σύρριζαν* (*συρίζειν* ist jedenfalls falsch), 54 *τερθρίας*.

3) Die von Papadopulos-Kerameus im Viz. Vremenn. VI 156 ff. mitgeteilte Kollation einer Petersburger Handschrift erspart mir, längst gehegte Vermutungen als solche vorzubringen; vgl. v. 32. 50. 184. 251 (Binnenschluß!). 284. 351. 482. 496. 558. 606. 620. 624. 673. 688. 707. 710. 764. 777. 790. 793. 799 (vgl. 366). 801. 823. 846. 849. 885. Danach sind Sternbachs die Prosodie betreffende Anmerkungen (Vorrede Anm. 5) und die daraus gezogenen Schlüsse zu rektifizieren. Das Übrige erwarte ich von der Kollation der noch nicht berücksichtigten Hss, ohne die ein abschließendes Urteil über Text und Autor nicht möglich ist.

4) Da p. 272, 5 (Cramer) *ἀμφιέσ⟨σ⟩ασα* geschrieben werden muß (vgl. Panteleem. 50 *καλέσσας*), so kann 268, 5 *εὐτρέπῑσεν*, 25 *ἥρπᾱσα*, 271, 28 *ἔσπᾱσα*, 272, 30 *ἐξέσπᾱσε*, 275, 17 *ἐξέπτῡσεν*, 30 *βιᾱ́σῃ* überhaupt nicht als Verstoß gegen die Prosodie gelten: es ist Nachahmung homerischer Formen; 270, 12 statt *ἴδῃ* lies *εἰδῇ*, 267, 15 [*καὶ*] *τὸ φῶς* ⟨*τε*⟩, 21 *δεξιὸν*, 269, 12 *σκῆπτρα*, 271, 3 *ἐκκέκοπται* ⟨*τοῦ*⟩ *βίου*, 272, 17 *θρηνοῦσι*, 33 *δακρύων παύσομαι*. Dann bleibt an unantiken Verlängerungen (von Eigennamen abgesehen) in den ersten 300 Versen nur noch übrig 269, 14 *βασῖλεῦ*, 272, 35 *βασῖλὶς*, 274, 25 sq. *ἀδᾱ́μας ᾱ̓δάμας*, 32 *ᾱ̓ρετᾶς*, 275, 3 *ᾱ̓ρετάς*. Solche Formen hat denn Johannes Geometres auch

sind und mit denen diese Epoche beginnt; sie schließt mit Psellos, der sich schon einige Freiheiten erlaubt.[1]) Der zweite Teil jenes Zeitabschnittes beginnt mit Nikolaos Kallikles und zeigt eine stets zunehmende Häufigkeit der Verstöße (innerhalb ᾰ, ῐ, ῠ); sein letzter Vertreter scheint Manuel Philes zu sein.

Mit Ephrem (XIV saec.) kehrt die vier Jahrhunderte hindurch streng verpönte Vernachlässigung schwerer Doppelkonsonanz zurück (die Beispiele bei Hilberg, Wien. Stud. X 61 ff.). Zugleich ist Ephrem der erste, der den Binnenschluß manchmal vergißt (Hilberg S. 89): das bedeutet den Verfall.

Register (die Seitenzahlen ohne die Hunderter).

München, Mai 1902. **Paul Maas.**

---

sonst anstandslos zugelassen; der Verfasser des Carmen de S. Panteleemone jedoch auch diese nur vereinzelt; *βασιλεὺς* und *ἀρετὴ* fehlt bei ihm ganz.

1) Wie weit diese gehen, läßt sich schwer bestimmen, da alle Zwölfsilber des Psellos nur nach einer Hs ediert sind. In dem Gedicht auf die Skleraina verbessert der Cod. Laur. Conv. Soppr. 627, den ich in zwölfter Stunde (11. III. 1903) einsehe, 26 *ἔαρ δ'*, 173 *ἀλλ' ἐμοὶ*, 234 *δυστυχὴς πρόπαππε*, 311 *ἔστι*; aber da 344 *πάντᾰ* und 194 *ἀλλήνᾰλλως* unkorrigiert bleiben, so beweist auch in 58. 93. 282. 330 die Übereinstimmung nicht sicher gegen die Annahme einer Korruptel; dem medizinischen Lehrgedicht hingegen muß durch Konjektur aufgeholfen werden, da keine andere Hs bekannt ist. Am meisten ist hier wie auch sonst in der Psellosüberlieferung von dem Schreiber durch Umstellung gesündigt: 52 lies *στέργειν τὴν πόσιν*, 129 ⟨*καὶ*⟩ *πλέον*, 143 *διαθρύπτει λίθους*, 158 *ἡ σταφὶς σοι*, 186 *κίτριον* [*μὲν*], 187 *δβάλανος τρόφιμος*, 229 etwa *εὔπεπτος ἐστὶ*, 492?, 527?, 672? 767 *σφύζον* ⟨*τ'*⟩, 1069 *κόλον*, 1140 *οὐσία πλέον*, 1150 *πέπονθε δύναμιν*.

Zur griechischen Tachygraphie im 12. Jahrhundert.

J. Schmidt bespricht im Archiv für Stenographie LIII (1901) 103 ff., 127 ff., 172 ff. die tachygraphische Aufnahme und Überlieferung von Synodal- und Unionsverhandlungen im Zeitalter der Komnenen. Für die Tätigkeit von notarii bei einer Disputation Anselms von Havelberg bietet eine Stelle bei Migne, Patres lat. CLXXXVIII 1163 a b, einen unzweifelhaften Beleg. S. zieht nun weiter eine Notiz aus dem Vind. theol. graec. 193 (vgl. seine Ausgabe der Dialoge des Basilius aus Achrida: Veröffentlichungen aus dem kirchenhist. Seminar München, Nr. 7. 1901) heran: *Τὰς δὲ διαλέξεις τούτων καὶ ἀντιρρήσεις μοναχός τις Νικέτας ἡγουμενεύων ἐν τῇ τῶν ἀκαπνιωτῶν μονῇ τοὺς ἐκ Θεσσαλονίκης διὰ φροντίδος ἔθετο εἰς τὰς φιλολόγων ἀκοὰς διὰ χάρτου καὶ μέλανος ἐμπορθμεῦσαι.* Es entgeht ihm (S. 131) nicht, daß darin von einer tachygraphischen Aufnahme nicht die Rede ist; er interpretiert aber *ἡγουμενεύων* als — Leiter des stenographischen Bureaus, Leiter der Tachygraphenschule des Klosters. „Wäre Nicetas", sagt er, „mehr als Leiter der Tachygraphenschule des Klosters gewesen, vielleicht Abt oder Prior des Akapniotenklosters, so wäre der den einfachen Mönch bezeichnende Ausdruck *μόναχός τις* unmöglich." Diesem Beweise steht es würdig zur Seite, daß *διὰ φροντίδος* erklärt wird: 'mit Sorgfalt und Genauigkeit', und daß S. *εἰς τὰς φιλολόγων ἀκοάς* beständig zu *ἔθετο* zieht, während es doch zu *ἐμπορθμεῦσαι* gehört und die Wendung *διὰ φροντίδος τίθεσθαι* ausreichend belegt ist. Die falsche Rollenverteilung in den Hss und verschiedene Varianten derselben (die übrigens S. selbst nur zum Teile auf die tachygraphische Aufnahme zurückführen will) nötigen natürlich ebensowenig zur Annahme einer tachygraphischen Niederschrift.

Immerhin bleibt eine solche[1]) für die Protokollierung der Konzile angesichts des eingangs erwähnten Belegs nicht unwahrscheinlich; für die Protokollierung ist Mai, Spicilegium Rom X (1844) 34, charakteristisch.

Wien. **Wilh. Weinberger.**

---

1) Für tachygraphische Aufnahmen früherer Zeit vgl. die Ausführungen von H. Gelzer (Deutsche Stimmen. Halbmonatsschrift für Vaterland und Denkfreiheit II — Köln 1900 — 432) und P. Wendland (Gött. gel. Anz. 1901, 777 ff.), auf die ich soeben durch die Bibliographie im Archiv f. Stenogr. LIV 28 aufmerksam werde.

Σημειώσεις ἐκ χειρογράφων.

Ἐν τῷ 370-*ῷ κώδ. τῆς ἐν Ἱεροσολύμοις πατριαρχικῆς συλλογῆς ὑπάρχει σὺν ἄλλοις διαφόροις κειμένοις ἓν ἀξιόλογον ἐπιστολάριον τοῦ* 16-*ου αἰῶνος, ὅπερ ἔχει τὴν ἀρχήν του ἐν αὐτῷ ἀπὸ τοῦ* 154-*ου φύλλου* (*ὅρα τὴν ἡμετέραν Ἱεροσολ. βιβλιοθ.* I, *σ.* 388—393)· *ἀλλ' ἐν τῷ φύλλῳ* 155*β ὁ γραφεὺς προσέθηκε τὰς ἑξῆς σημειώσεις· „Περὶ τοῦ Βάρνης. Ἡ Βάρνα λέγουσι τινὲς αὐτή ἐστιν ἡ Τιβεριούπολη· διὰ τοῦτο καὶ ἐν τῇ ἐκθέσει οὐχ εὑρίσκεται κειμένη· οὔτε ἐν ταῖς μητροπόλεσι, οὔτε ἐν ταῖς ἀρχιεπισκοπαῖς ἢ ἐπισκοπαῖς· ἀλλ' ὁ Βάρνης αὐτός ἐστιν ὁ Τιβεριουπόλεως. — Περὶ τοῦ Ἀγχιάλου. Ἡ δὲ Ἀγχίαλος πρότερον μὲν ἡνωμένη ἦν τῇ ἀρχιεπισκοπῇ Μεσημβρίας· αὐτῆς δὲ τιμηθείσης εἰς μητρόπολιν, ἐγένετο καὶ ἡ Ἀγχίαλος ἀρχιεπισκοπή. — Περὶ τοῦ Μελενίκου. Τὸν δὲ Μελενίκον οὐχ εὑρίσκομεν οὐδαμοῦ γεγραμμένον· λέγεται δὲ ἀγράφως καὶ αὐτὴ τοῦ Σερρῶν εἶναι ἐπισκοπή.“*

Τὰς δ' ἑπομένας ἰδιογράφους σημειώσεις τοῦ πατριάρχου Δοσιθέου, γεωγραφικὸν ἐχούσας ἐνδιαφέρον, ἀνέγνων ἐν τῷ 276-*ῳ κώδικι τῆς αὐτῆς πατριαρχικῆς ἐν Ἱεροσολύμοις συλλογῆς. Αἱ πρῶται πέντε εἶναι γεγραμμέναι ἐν τῷ φύλλῳ* 103, *ἡ ἕκτη ἐν τῷ φύλλῳ* 105, *ἡ δὲ ἑβδόμη ἐν τῷ φύλλῳ* 335.

---

1. *Αἰλᾶ, χώρα παράλιος εἰς τὴν Ἐρυθρὰν θάλασσαν, ἀπέχουσα τῆς Ἡρώων πόλεως μίλια* 150· *ἔστι δὲ δυτικωτέρα τοῦ ὄρους Σινᾶ, ἀφ' οὗ ἀπέχει μίλια* 60. *Ἐλέγετο αὕτη καὶ Αἰλία.*

2. *Βόστρα· λέγεται τὴν σήμερον Χαβράνη.*

3. *Λύδδα, ἡ πάλαι Διόσπολις· λέγεται καὶ Γεωργιούπολις.*

4. *Ἀνθηδὼν ἡ Μαϊουμᾶ.*

5. *Ἡρακλείας μητροπολίτης ἦν κατὰ τὸ ‚ζπγʹ ἔτος* $\left(=\frac{1574}{1575}\right)$ *ὁ Γεράσιμος.*

6. *Ἰπέκιον· ἐγένετο ἀρχιεπισκοπὴ αὐτόνομος ἐπὶ Θεοδώρου τοῦ Λασκάρεως καὶ Ἀρσενίου πατριάρχου, ἐν ἔτει ‚ϛψκβʹ* $\left(=\frac{1213}{1214}\right)$.

7. *Ἀντιγόνου νῆσος ἐστὶν οὐ πόρρω τῆς Κωνσταντινουπόλεως· ἐν ᾗ ναὸς παλαιός, νυν δ' ἐρείπιον, κατὰ τὸ τῆς νήσου ἀνώτατον, καὶ*

κινστέρναι τρεῖς θαύματος ὄντως ἄξιαι· ἐπὶ δὲ τῇ πρὸς βορρᾶν τοῦ ναοῦ πύλῃ λίθος ἦν ἔχων ἐγγεγραμμένα ταυτί·

C. Linnius. C. F. FAL. Agrippa · vixit annis · XXII.

Κατὰ ταῦτα μὲν ἔγραψεν ὁ Δοσίθεος ἐν τῷ 17-ῳ αἰῶνι περὶ τῆς νήσου Ἀντιγόνης· ἀλλ' ἡ τότε ὑπ' αὐτοῦ παρατηρηθεῖσα λατινικὴ ἐπιγραφὴ δὲν ὑπάρχει πλέον, ἀγνοουμένη καὶ ὑπ' αὐτοῦ τοῦ μακαρίτου Χουρμούζη, τοῦ περιγράψαντος ἐν λεπτομερείᾳ τὰ ἐπὶ τῆς κορυφῆς τῆς νήσου παλαιὰ ἐρείπια (Μ. Χουρμούζη, Ἡ νῆσος Ἀντιγόνη. Ἐν Κωνσταντινουπόλει 1859, σ. 51—69).

Ὁ Δοσίθεος εἶδεν ἐν τῷ 17-ῳ αἰῶνι καί τινα ἑλληνικὸν κώδικα γραφέντα ἔτει 6561 $\left(=\frac{1052}{1053}\right)$ ἐπὶ βασιλέως Κωνσταντίνου καὶ πατριάρχου Μιχαὴλ τοῦ Κηρουλαρίου· περὶ οὗ καὶ ἔγραψεν ἐν τῷ φύλλῳ 335 τοῦ 276-ου κώδικος τῆς ἐν Ἱεροσολύμοις πατριαρχικῆς συλλογῆς τὸ ἑπόμενον σημείωμα·

„Τὸ βιβλίον, ὃ ἐγράφη ἐπὶ Κωνσταντίνου βασιλέως καὶ Κηρουλαρίου τοῦ ἁγιωτάτου πατριάρχου κατὰ τὸ ‚ςφξαον ἐπὶ τῶν ἀριθμητικῶν εἶχεν μαγάν, οἷον ὀκτὼ, ἑξήκοντα κτλ., καὶ ἐπὶ τῶν κυρίων, οἷον· συμεὼν. Ἐπὶ τοῦ ι οὐκ εἶχε δύο στιγμάς, οἷον δίκαιος. Ὑπὸ τὰ σύνθετα εἶχεν ὑφὲν, οἷον τεσσαρακονθήμερον· ἐπὶ τοῦ υ δύο στιγμὰς εἶχεν, οἷον μϋστήριον· σπάνιον μέντοι· ἐπὶ τῶν δοτικῶν προσγεγραμμένον τὸ ι, οἷον τῶι ἀντὶ τῷ· ἐπὶ τοῦ μὲν καὶ δὲ δύο βαρείας. Χρυσᾶ οὐκ εἶχεν, ἀλλ' ἐρυθρά“.

Ἐν Πετρουπόλει, 22 Ὀκτ. 1901.

Ἀ. Παπαδόπουλος-Κεραμεύς.

II. Abteilung.

Ludwig Schmidt, Geschichte der Vandalen. Leipzig, B. G. Teubner 1901. 203 S. 8⁰.

Die Geschichte der Vandalen entbehrt auch für den Historiker Ostroms nicht des Interesses. Steht sie doch von dem Augenblicke an, wo dieses Volk afrikanischen Boden betreten hat, in engster Beziehung zur byzantinischen Geschichte. So darf auch an dieser Stelle auf Sch.s Buch hingewiesen werden. Dies um so mehr, als seit der trefflichen Arbeit Papencordts keine vollständige Monographie der Vandalen erschienen ist. Und doch ist die Summe dessen, was im einzelnen, hier und dort zerstreut, an Forschungsergebnissen seitdem zu Tage getreten ist, nicht gering. So beruht denn auch die Bedeutung des Schmidtschen Buches vor allem auf der sorgfältigen Benutzung und Nachprüfung der neueren Literatur, demnächst auf der Heranziehung desjenigen, was inzwischen neu erschlossene Quellen bieten, z. B. in einigen nicht ganz unwesentlichen Einzelheiten die sogenannte Kirchengeschichte des Zacharias Rhetor. In dieser Beziehung aber verdient das Buch hohes Lob: es ist mit peinlicher Gewissenhaftigkeit gearbeitet, auch weit Entlegenes ist kaum je übersehen, und, mag man dem Verfasser im einzelnen Fall beitreten oder widersprechen, stets beruht seine Entscheidung auf reiflicher Erwägung. Dabei fehlt es keineswegs an wichtigeren neuen Ergebnissen, wie z. B. S. 33 der schlagende Beweis geführt wird, daß Geiserich der jüngere Bruder seines Vorgängers Gunderich gewesen ist. — Wenn nach alledem die folgenden Bemerkungen den Ausführungen des Verfassers widersprechen, so wird das, denke ich, nicht mißverstanden werden.

Zu S. 35. Wie in einem früheren Aufsatz der Historischen Vierteljahrschrift (1899) hält Sch. auch in seinem Buch daran fest, die Berufung der Vandalen nach Afrika durch Bonifatius in das Gebiet der Sage zu verweisen. So wenig wie jüngst Seeck (Pauly-Wissowa) und Mommsen (Hermes XXXVI S. 521 Anm. 4) vermag ich dem beizustimmen. Über die bestimmten Aussagen der Quellen ist nicht hinwegzukommen, und am wenigsten geht es an, Prosper 1295 „gentes, quae uti navibus nesciebant“ auf die bei Possidius genannten Kondottiertruppen des Bonifatius („cum Gothorum foederatorum exercitu“) zu beziehen. Denn um solche handelt es sich, nicht, wie Sch. will, um etwa aus Spanien herübergekommene Westgoten. — Zu S. 95. Sch. setzt den Frieden zwischen Zeno und Geiserich in die Zeit nach Zenos Rückkehr, während er gewöhnlich in die

Zeit vor Zenos Flucht aus der Hauptstadt gesetzt wird. Das würde unbestreitbar sein, vorausgesetzt, daß es richtig wäre, daß Zeno, wie Sch. im Anschluß an Ranke (Weltgesch. IV, S. 367 Anm. 2) annimmt, Sommer 476 zurückgekehrt wäre. Aber gerade dies ist höchst zweifelhaft; Sch. hätte wenigstens auf Burys Ansatz (Juli 477) und de Rossis Ausführungen (Inscr. Christ. I S. 383) hinweisen sollen. — Zu S. 130. Sch. berechnet Belisars Heer, mit dem er Afrika unterwarf, auf 20—21000 Mann, aber zu Unrecht, da er die 5000 Reiter Prokop B. V. II 7 als Belisars Gefolge ansieht. Hier meint Prokop vielmehr die gesamte Römische Reiterei, einbegriffen das Gefolge des Feldherrn, das nicht stärker als 1500—2000 Mann gewesen ist (Diehl, L'Afrique byzantine S. 17 Anm. 2). So muß es bei dem Ansatz des römischen Heeres auf 12—16000 Mann verbleiben. — Zu S. 145 Anm. 3. Septem ist in der Tat, was Sch. bestreitet, Anfang 534 von den Kaiserlichen besetzt worden. So steht es bei Prokop B. V. II 5 mit dürren Worten. Sch.s Irrtum erklärt sich wohl daraus, daß die Stadt 541 noch einmal in die Hände der Westgoten fiel und dann erst von den Römern wiedererobert wurde (Isidor. Hist. Goth. S. 284 Mommsen). — Zu S. 148. Mit Gelimers Charakter wird es den Historikern schwer sich abzufinden. Und doch ist es so unmöglich nicht. Man stelle ihn neben den Ostgoten Theodahat, und die Verwandtschaft springt, so unendlich sympathischer auch der Vandale ist, ins Auge. Beide sind — sit venia verbo — germanische Dekadenten und durch oberflächlich aufgenommene römische Kultur und Philosophie aus dem seelischen Gleichgewicht gebracht. So wird gerade an einer Persönlichkeit wie der Gelimers der tiefste Grund handgreiflich, aus welchem diese germanischen Staaten so schnell zum Opfer Ostroms wurden.

Zum Schluß noch eine Kleinigkeit: S. 160 durfte hinter Novell. Append. VI hinzugefügt werden Novell. Append. IX.

Berlin. Conrad Benjamin.

V. Savva, Die Moskauer Zaren und die byzantinischen Basileis. Zur Frage vom Einfluß von Byzanz auf die Bildung der Zarenmachtidee der Moskauer Herrscher. Charkov, Druck von M. Silberberg 1901. 400 S. 8° (russ.).

Ein Gesamtwerk über die internationalen Kulturbeziehungen zu Byzanz wird bei dem Umfange und der Schwierigkeit einer solchen Arbeit noch lange ein frommer Wunsch bleiben. Immerhin ist es eine erfreuliche Tatsache, daß die Detailarbeit rührig daran ist, von allen Seiten die Steine herbeizuschaffen, um den schwierigen Bau zu ermöglichen. In hervorragender Weise sind dabei die russischen Gelehrten vertreten, die sich besonders die Klarlegung des byzantinischen Einflusses auf das russische Leben angelegen sein lassen. Aber trotzdem steht der Gelehrtenwelt noch ein weites Feld zur Bearbeitung offen. Schon im Jahre 1888 wies Prof. Uspenskij in seiner Abhandlung: „Rußland und Byzanz im 10. Jahrhundert" auf die Unmöglichkeit hin, sich von der Menge der byzantinischen Einflüsse auf Rußland ein Bild zu machen, bevor in Spezialarbeiten der Zusammenhang in Literatur und Kunst, in staatlicher wie privater Beziehung klargemacht und der Grund gelegt sei, auf dem man weiter bauen könne.

Eine in den Rahmen dieser Forderungen gehörende Frage behandelt das vorstehende Buch Savvas. In der Entstehung und Ausbildung der russischen Zarenmachtidee wurde bisher Byzanz ein nicht geringer, wenn nicht der einzige Einfluß zugeschrieben. Und keine andere sollte die Vermittlerin dieses Einflusses gewesen sein, als Sophia Palaiologos, die nach dem Untergange des byzantinischen Reiches dem moskovitischen Großfürsten Iwan III mit ihrer Hand auch alle Rechte auf die Erbschaft und die Titel der byzantinischen Kaiser gebracht haben soll. Dieser Kombinationslust verschiedener früherer Forscher, die zu Gunsten ihres einmal ausgesprochenen und dann festgehaltenen Lieblingsgedankens Iwan III eben nach jeder Seite hin dem Einflusse seiner Gemahlin Sophia ausgesetzt wissen wollten, tritt nun Savva in dem angeführten Buche mit den Quellen selbst entgegen, die er in ausführlichster Weise beigezogen hat.

Um zu prüfen, mit welchem Rechte sich wohl die moskovitischen Herrscher als Erben und Nachfolger der byzantinischen Kaiser betrachten konnten und durften, stellt Savva an die Spitze seines Werkes die Untersuchung, welche Rolle Sophia Palaiologos, die vermeintliche Vermittlerin dieser byzantinischen Rechte, in Moskau spielte. Nach der Meinung der bisherigen russischen Forscher, wie Schtscherbatov, Karamsin, Solovjov, Ternovskij, äußerte sich der Einfluß Sophias und der Griechen, die mit ihr nach Moskau gekommen waren, in der Entschlossenheit Iwans III, das tatarische Joch abzuschütteln, in der Ausbildung eines prunkvolleren Hofzeremoniells und der Vermehrung der Hofbeamten, sowie in der Tatsache seines Anschlusses an die Höfe des europäischen Westens. Auch Prof. Uspenskij behandelte die Frage des byzantinischen Einflusses am moskovitischen Hofe; aber er richtet dabei sein Augenmerk mehr auf Sophias Bruder, den liederlichen Andreas Palaiologos, der seine Rechte auf den byzantinischen Thron an seinen Schwager Iwan III abgetreten haben soll, obwohl er die gleichen Rechte 1494 an den französischen König Karl VIII verkaufte, 1502 testamentarisch dem spanischen Ferdinand übertrug. Aber nirgends findet sich die Hauptquelle für diese Behauptung, die Abtretungsurkunde des Andreas Palaiologos an Iwan III, die doch bei ihrer so unendlichen Wichtigkeit für eine Geltendmachung von Ansprüchen seitens der moskovitischen Herrscher in Moskau zu finden sein müßte. Der beste Beweis für die Nichtexistenz einer derartigen Urkunde ist der, daß sonderbarerweise Iwan III niemals eine praktische Anwendung der vermeintlich ihm abgetretenen Rechte machte. Man kann Savva nur beipflichten, wenn er bei dem Fehlen dieser Urkunde die Annahme Uspenskijs als unrichtig erklärt und als Quellen nicht Gerüchte und Nachrichten gelten läßt, die man mit Vorliebe von Rom aus verbreitete, wo man einerseits ein Interesse hatte, Iwan III als Bundesgenossen gegen die Türken zu gewinnen, andererseits vielleicht die Hoffnung hegen durfte, Iwan III als treuen Sohn in den Schoß der katholischen Kirche aufnehmen zu können. Weder an Iwan III noch an Sophia wurden Rechte übertragen; sonst würde gewiß Iwan IV, als er auf Anerkennung seines Zarentitels drang, sich vor allem auf die Rechte seiner Großmutter berufen haben, die diese so energisch vertreten haben soll, wie v. Pierling behauptet, obwohl die Quellen darüber schweigen.

Die Annahme, daß Sophia das treibende Element gewesen sein soll,

das tatarische Joch abzuschütteln, weist Savva ebenfalls zurück. Denn abgesehen davon, daß sie sich sogar zu der Zeit, da Iwan III der tatarischen Herrschaft ein Ende machte, unter den Fliehenden befand, bedurfte es gewiß ihrer Einwirkung nicht, um einen Gedanken zur Ausführung zu bringen, der schon seit 1380 fortlebte und in den russischen Großfürsten nie erstorben war, vielmehr mit der schwindenden Macht der Tataren stetig wuchs. Auch war Sophia nicht die Persönlichkeit, die am moskovitischen Hofe eine solche Rolle spielen konnte, daß Iwan III von ihr fast verdunkelt wurde und jeder politischen Initiative bar erscheint. Die Tochter des Despoten von Morea, hatte sie nichts mehr von dem Glanze gesehen, der an dem Namen des alten byzantinischen Reiches haftete, und ihre Jugend verlebte sie als Verbannte in Italien, abhängig von der Gnade des Papstes und aufgewachsen unter der Obhut von Geistlichen, die ihr stets vorhielten, daß sie eine arme Verbannte sei, die ihre Armseligkeit nur durch Tugend ersetzen könne. Wie wenig man sonst von ihr und den Vorteilen, die sie bringen konnte, hielt, beweist die Tatsache, daß der cyprische König Jakob II die ihm von Venedig in Vorschlag gebrachte Braut zurückwies, da sie ihm nichts zu bieten vermöchte, was ihm Sicherheit vor den türkischen Kreuzern schaffen könnte.

Daß auch das prunkvollere Hofzeremoniell, der Ausbau von Palästen, die Vermehrung der Hofwürden nicht dem Einflusse Sophias zuzuschreiben ist, sondern einfach der Tatsache, daß Iwan III seit 1480 als nunmehr unabhängiger Herrscher in Verbindung mit den westeuropäischen Höfen trat, deren Gesandtschaften von da ab häufig am moskovitischen Hofe verkehrten, hat Savva mit Recht betont. Zudem war Iwan III keineswegs der Charakter, der zur Ausführung der ihm schon von seinen Vorfahren vorgezeichneten und hinterlassenen Aufgaben: Abschüttelung des Tatarenjoches und Vereinigung der russischen Fürstentümer zu einem Gesamtrußland, erst des Anstoßes seiner Gemahlin bedurft hätte. Durch nichts kann bewiesen werden, daß Sophia den Gedanken des Kaiserreiches mitgebracht, daß Iwan III sich durch seine Heirat als Erbe des byzantinischen Kaisers betrachtet habe.

War Iwan III wirklich der Erbe der byzantinischen Kaiser, so schließt Savva, so mußte er diesen auch gleich sein. Indem er diesen Schluß zieht, untersucht er in dem 2. Kapitel seines Buches die Ausdehnung der Macht des byzantinischen Kaisers und sammelt zu dem Zwecke alle Urkunden, die Licht in den Charakter seiner Macht zu bringen vermögen. Nachdem er so nach den Quellen ein Bild des byzantinischen Kaisertums hauptsächlich in seinem Verhältnisse zur Kirche und zum Volke entworfen hat, vergleicht der Verfasser vom 3. Kapitel an die kirchlich-höfischen Gebräuche zu Byzanz mit den moskovitischen, ein Vergleich, der für die Bestimmung des byzantinischen Einflusses auf die Ausbildung der Zarenmachtidee der moskovitischen Herrscher von hoher Bedeutung ist, zumal gerade in Byzanz in diesen Gebräuchen sich die Machtidee des byzantinischen Kaisers deutlich ausspricht.

In der Untersuchung der vorliegenden Frage steht allen anderen Gebräuchen an Wert voraus das Krönungszeremoniell. Indem Savva das moskovitische wie das byzantinische ausführlich beschreibt und beide miteinander vergleicht, kommt er zu dem Resultate, daß die Herkunft des

moskovitischen nicht in der Krönungsvorschrift der byzantinischen Kaiser zu suchen ist, sondern in der Wahlordnung der byzantinischen Würdenträger, daß das Krönungszeremoniell der moskovitischen Großfürsten am Ende des 15. Jahrhunderts dem eines byzantinischen Cäsars entspricht. Das kaiserliche, byzantinische Krönungszeremoniell unterscheidet sich aber nicht nur von dem der Großfürstenkrönung, sondern auch von dem der Zarenkrönung, wobei ebenfalls, ganz anders als in Moskau, die Machtidee des byzantinischen Kaisers deutlich zu Tage tritt.

Im 5. Kapitel behandelt Savva sodann ausführlich die kirchlich-höfischen Gebräuche, wie sie sich in Byzanz in der Osterwoche äußerten, sowohl die früheren, wie sie De caer. A. B. Buch I schildert, als auch die der letzten Zeit des Bestehens des byzantinischen Reiches, wie sie Codinus überliefert hat, und vergleicht damit die Art und Weise, wie man in Moskau das Fest beging. Man wird Savva zustimmen müssen, daß der Unterschied beider Zeremoniells so groß ist, daß von einer Entlehnung des moskovitischen aus Byzanz keine Rede sein kann. Mit Recht betont Savva, daß in Byzanz der Kaiser sowohl in der früheren als auch in der letzten Periode des Reiches während der ganzen Feier an erster Stelle stand, daß sein Glanz und sein Hervortreten auch bei den kirchlichen Handlungen die Würde des Patriarchen verdunkelten. Welch ein ganz anderes Bild seiner Macht gewährt da der moskovitische Herrscher bei den Opferfeierlichkeiten, der neben dem Esel hergeht, auf dem der Patriarch reitet! In Moskau spielt bei den kirchlichen Zeremonien der Patriarch die erste Rolle und der Zar zeigt sich in frommer Demut, während sich in der Teilnahme des byzantinischen Kaisers seine über alles erhabene Macht ausspricht.

Hatte das moskovitische Hofleben wirklich sein Vorbild in Byzanz, so mußte sich dieser Einfluß sicherlich auch im Verkehre des Großfürsten und Zaren mit den auswärtigen Staaten und deren Gesandten zeigen. Und dieser Seite widmet Savva eine äußerst gründliche Untersuchung, indem er dafür von allen Seiten die Quellen beizieht, mehr und gewissenhafter als seine Vorgänger, welche ihre Untersuchungen über die diplomatischen Beziehungen des moskovitischen Hofes zu den fremden Staaten teils auf ungenügendem Quellenmaterial aufbauten, wie Leschkov, teils die Frage nur einseitig behandelten, wie Richter, der nur den tatarischen Einfluß auf Rußland im Auge hat, oder wie v. Pierling, der nur die Beziehungen zu Byzanz berücksichtigt. Die russischen Forscher über das moskovitische Gesandtschaftszeremoniell bleiben auf halbem Wege stehen, indem sie ihre Aufmerksamkeit nur nach dem Osten richten. Keiner hält es für nötig, auch den europäischen Westen in Betracht zu ziehen und mit seinem Einflusse zu rechnen. Und doch bieten die diplomatischen Urkunden der europäischen Höfe ein kostbares Material für die Kenntnis des moskovitischen Gesandtenzeremoniells. Die Beziehungen der Herrscher von Moskau beginnen bald nach der Befreiung von tatarischer Oberhoheit, mit der Zeit, da sich Iwan III den westlichen Staaten als Selbstherrscher vorstellte, unabhängig von jeder irdischen Macht, den anderen unabhängigen Fürsten gleich. In diesem Sinne wollte Iwan III seine Stellung unter den anderen europäischen Fürsten aufgefaßt wissen. Daß ein solcher Standpunkt auch auf das Gesandtschaftszeremoniell von schwerwiegendstem Einfluß gewesen sein mußte, steht trotz aller Berücksichtigung byzantinischen und tatarischen Einflusses

außer Frage. Die ersten Urkunden über das moskovitische Gesandtschaftszeremoniell stammen aus der 2. Hälfte des 15. Jahrhunderts. Aber nirgends finden wir seit dieser Zeit bei dem Empfange fremder Gesandten etwas von dem Gedanken, wie er am byzantinischen Hofe zum Ausdrucke kam, wonach der byzantinische Kaiser eine ausschließliche Stellung einnahm, die ihn an Würde und Hoheit weit über die Herrscher anderer Mächte stellte. Ebensowenig finden wir in dem moskovitischen Gesandtenzeremoniell etwas von dem hochfahrenden Tone der Tatarenchane. Daß die lange kirchliche Abhängigkeit vom byzantinischen Kaiser, die politische von den Tataren ein gewisses orientalisches Kolorit auch in dem moskovitischen Gesandtschaftszeremoniell zurückließ — so ist z. B. auf tatarischen Ursprung der am Hofe zu Moskau vorgeschriebene Brauch zurückzuführen, wonach die Gesandten auch des westlichen Europa nicht bewaffnet vor den Zaren treten durften —, ist nicht zu bestreiten. Aber in seinen Hauptzügen schloß sich das moskovitische Gesandschaftszeremoniell dem an den westeuropäischen Höfen üblichen an. Am allerwenigsten aber darf man in diesem Punkte der Gemahlin Iwans III, Sophia, oder den Griechen, die mit ihr nach Moskau gekommen waren, einen wirklichen Einfluß zuschreiben. Und wenn die Griechen Sophias von Iwan III zu diplomatischen Sendungen z. B. nach Italien und Deutschland verwendet wurden, so geschah dies auch nur in der ersten Zeit, und wir sehen sie sehr bald durch moskovitische Diplomaten ersetzt. Daraus also einen wirklichen Schluß ziehen zu wollen, ist man gewiß nicht berechtigt.

Von höchster Wichtigkeit für die Klarlegung des byzantinischen Einflusses am moskovitischen Hofe ist endlich noch die Frage, auf welche Gründe die moskovitischen Herrscher den europäischen Fürsten gegenüber ihr Recht stützten, den Zarentitel zu führen, den sich zuerst Iwan III beilegte und der seit Iwan IV ständiger Titel der moskovitischen Großfürsten wurde. Mit Benutzung reichen Quellenmaterials behandelt Savva ausführlich den Kampf, den die russischen Großfürsten von Iwan III bis Peter I mit den europäischen Höfen um die Anerkennung ihres Zarentitels zu führen hatten, der ihnen von den einen zugestanden, von anderen wieder aberkannt wurde. Worauf die Großfürsten von Moskau ihr Recht, den Zarentitel zu führen, stützten, das erfahren wir aus ihren eigenen Erklärungen, die sie durch zahlreiche Gesandtschaften an den europäischen Höfen abgeben ließen. Bei dem Beweise ihres Rechtes auf Führung des Zarentitels beriefen sie sich stets nur auf ihre Unabhängigkeit, die ihnen die gleiche Stellung einräume, wie den übrigen Herrschern Europas, auf die Zarenkrönung Wladimirs I und Wladimirs II Monomach, sowie auf die Einverleibung der Zartümer Kasan, Astrachan und Sibirien in das russische Reich. Immer und immer wiederholen sich seit Iwan III diese gleichen Forderungen mit der gleichen Begründung, deren Berechtigung erst unter Peter I von allen europäischen Höfen — Rom war der letzte — anerkannt wurde. Aber nirgends findet sich eine Andeutung, die den Beweis führen ließe, die Großfürsten von Moskau hätten ihr Recht, den Zarentitel zu führen, damit begründet, daß sie sich seit Sophias Einzug im Kreml als Erben und Nachfolger der byzantinischen Kaiser betrachten dürften.

Wir müssen Savvas Buch, das mit großer Gründlichkeit gearbeitet ist, als einen schätzenswerten Beitrag zu dem großen Kapitel von dem Ver-

hältnis von Byzanz zu Rußland betrachten. Vor allem müssen wir anerkennen, daß er den vermeintlichen Einfluß Sophias in das rechte Licht gestellt hat.

Kempten. Roth.

Scriptores rerum Constantinopolitanarum recensuit **Th. Preger**. Fasciculus prior: Hesychii Illustrii Origines Constantinopolitanae; Anonymi Enarrationes breves chronographicae; Anonymi Narratio de aedificatione templi S. Sophiae. Leipzig, Bibliotheca Teubneriana 1901. XX, 134 p. 8⁰. 4 M.

Les anciens écrits sur les origines de Constantinople et la fondation de ses monuments ont tous aujourd'hui pour centre unique l'œuvre d'un auteur anonyme de 995 à qui l'on a donné par méprise et à qui l'on conserve par habitude le nom de Codinus. Vers cette œuvre de 995 convergent, en qualité de sources largement utilisées, les trois documents parvenus séparément jusqu'à nous sous les titres de *Πάτρια Κωνσταντινουπόλεως κατὰ Ἡσύχιον Ἰλλούστριον*, de *Παραστάσεις σύντομοι χρονικαί* et de *Διήγησις περὶ τῆς οἰκοδομῆς τῆς ἁγίας Σοφίας*. De cette œuvre de 995 dérivent, par voie de refonte faite d'après la situation topographique des quartiers et des monuments, les rédactions contenues dans le Codex de Mynas et l'Anonyme de Banduri. Éditer les *Scriptores rerum Constantinopolitanarum* c'est donc éditer l'Anonyme de 995 entre ceux qu'il a pillés et ceux qui l'ont pillé.

M. Th. Preger, en prenant sur lui de nous donner cette édition, ne s'est pas imposé une petite besogne. A première vue l'on estimerait le contraire, car les textes sur Constantinople, point très considérables ni par le nombre ni par l'étendue, se trouvent imprimés déjà pour la plupart. Et cependant, j'ose le dire, philologue a rarement affronté tâche plus ardue. Ici, en effet, il ne s'agissait point d'une œuvre unique écrite en grec correct, respectée des copistes, conservée en des codices excellents. Par suite, deux grosses difficultés se présentaient: tout d'abord, avant même d'arrêter les grandes lignes du recueil, il fallait classer les différents écrits traitant de la matière, découvrir leurs dates respectives et fixer leurs rapports mutuels; ensuite, sans tenir grand compte des éditions précédentes fort défectueuses, il fallait opérer presque uniquement sur le texte trop souvent corrompu de manuscrits très variables. Si je dis que M. Th. Preger n'a point succombé aux difficultés de son entreprise, j'aurai fait le plus bel éloge de son livre et le plus mérité.

Les recherches préliminaires qui ont mis chacun des Scriptores à sa place et déterminé la nature de ses relations avec tel devancier ou tel successeur se trouvent consignées dans les *Beiträge zur Textgeschichte der πάτρια Κωνσταντινουπόλεως* parus à Munich en 1895 et analysés dans la *Byzantinische Zeitschrift* de la même année, t. IV, p. 630. Je ne devrais donc pas en parler; mais j'ai été victime des incertitudes qui régnaient jusqu'à présent sur ce point et je tiens à dire l'inappréciable service que M. Th. Preger a rendu aux études de topographie byzantine en établissant enfin la chronologie et les dépendances des documents y relatifs. De cette chronologie et de ces dépendances est issue la disposition du recueil actuel,

disposition qui donne la première place à Hésychios, la deuxième au compilateur des *Παραστάσεις*, la troisième au narrateur de la *Διήγησις*, laissant pour la fin l'Anonyme de 995 et ses modificateurs.

Hésychios Illustrios a écrit, probablement au VI[e] siècle, une histoire en six livres aujourd'hui perdue qui allait de Bélus à l'empereur Anastase I[er]. Ses *Πάτρια*, simple extrait du sixième livre, se rencontrent soit comme écrit indépendant, soit comme partie d'un tout plus considérable: de la première manière, dans un Codex de Heidelberg; de la seconde, dans une Vie inédite de Constantin le Grand et dans l'œuvre anonyme de 995. Pourquoi faut-il que l'histoire ait si peu à y apprendre! Hésychios, il est vrai, nous fournit un état des monuments païens légués à Constantinople par la Byzance d'avant 330; mais son récit des origines n'est qu'un tissu de légendes populaires où perce trop clairement chez les habitants de la Nouvelle Rome le désir de se donner des antiquités analogues aux mythes de la Rome ancienne.

Même tissu de légendes, mais ici relatives surtout à la Constantinople proprement dite, dans l'indigeste compilation du VIII[e] ou du IX[e] siècle que sont les *Παραστάσεις*. Cette prose idiote, où vous chercheriez en vain un ordre quelconque, chronologique ou logique, est passée par fragments dans un Anonyme du IX[e] ou du X[e] siècle récemment publié par M. Treu. Elle est passée aussi dans le Pseudo-Codinus, partie directement, partie par l'intermédiaire de l'Anonyme précité. Le seul codex qui nous l'ait conservée en entier est un manuscrit de Paris parfaitement exécrable. De là, dans le texte, de trop nombreux passages qui défient la grammaire et le bon sens. M. Th. Preger en a corrigé un grand nombre dans une édition préparatoire parue en 1898; il en corrige un plus grand nombre encore aujourd'hui dans son édition définitive. Pour les endroits qui restent à guérir, il nous déclare modestement s'en remettre à de plus habiles. Je crains fort, après ses recherches, que les nouvelles corrections ne soient rares, du moins tant que l'on n'aura pas découvert un manuscrit moins mauvais.

Je regretterai pourtant que, p. 41, l. 14 et 15, le texte ait été établi: *ἐπὶ Ἀνθίμου· οὗτινος τὰ Ἀνθίμου*. Du moment que le codex porte *ἐπὶ Ἀνθίμου οὗτινος τὰ Ἀνθιμίου*, et que la topographie constantinopolitaine a révélé un quartier dit *τὰ Ἀνθημίου*, nullement encore de quartier dit *τὰ Ἀνθίμου*, l'éditeur aurait dû, ce semble, préférer la forme tétrasyllabique.

Légendes plus rares, simplement brodées sur une trame de renseignements peut-être sérieux, dans la *Διήγησις* sur la construction de S[te] Sophie écrite au VIII[e] ou au IX[e] siècle. Cf. *Byz. Zeitschrift*, t. X, p. 455—473. Ce récit, dont il existait déjà deux mauvaises traductions latines dès 1206 environ, se rencontre un peu partout, tantôt seul, tantôt joint à l'Anonyme de 995 ou à celui de Banduri, sans parler des chroniqueurs plus récents. Assiégé de manuscrits, M. Th. Preger a su résister au facile plaisir d'encombrer son édition de variantes inutiles; mais toutes les leçons s'y trouvent qui offrent quelque intérêt. Des deux ou trois passages encore incertains, il en est un, à la p. 106, qui me paraît singulièrement s'éclairer dès qu'on le compare avec un membre de phrase de la p. 107. D'un côté, l'auteur explique pourquoi la coupole de Justinien ne tint pas, et l'on y lit: *καὶ ἔλαβε* + *πέψιν ὁ τροῦλος*, 106, 11. De l'autre, il explique pourquoi la



coupole de Justin II tint bon, et l'on y lit: ἔγνωσαν ποιῆσαι πῆξιν τὸν τροῦλον, 107, 9. Or, aux variantes, la p. 106 nous donne: ἔλαβε πέμψιν R, ἔλ. πίψιν Z (a πίπτειν?), ἔπεσεν K Vind. 129; tandis que la p. 107 nous donne: ἔλαβε τὸ ἔργον πῆξιν A2 B, συνέπιξε καὶ ἐξηράνθη καλὰ τὸ κτίσμα Vind. 129, πέψιν CPVZM, πέμψιν RA1. Si πέψιν et πέμψιν sont des corruptions de πῆξιν à la p. 107, ils doivent également l'être à la p. 106, et καὶ ἔλαβε + πέψιν ὁ τροῦλος doit par conséquent y devenir καὶ ⟨οὐκ⟩ ἔλαβε πῆξιν ὁ τροῦλος.

Telles sont les trois œuvres qui forment la première partie des Scriptores. Je n'ai pas besoin d'insister sur le côté typographique, lequel est digne de tous éloges. Notez cependant γὴρ pour γὰρ, 6, 1, et *Stramnitzae* pour *Strumnitzae*, 49, 11, note. Un index auctorum et un index graecitatis accompagnent le premier fascicule. Lorsque le second, réservé au Pseudo-Codinus et à ses dérivés, aura vu le jour, avec un index hominum ac rerum complet, ceux qui s'occupent de Constantinople possèderont enfin, réunis ensemble, classés chronologiquement, établis pour le mieux, tous les textes relatifs à l'histoire monumentale de la grande ville. Merci au courageux éditeur de nous avoir rendu un pareil service.

Constantinople. J. Pargoire
des Aug. de l'Assomption.

Iwan Bloch, „Byzantinische Medizin" und „Übersicht über die ärztlichen Standesverhältnisse in der west- und oströmischen Kaiserzeit" = Handbuch der Geschichte der Medizin. Begründet von Dr. med. Th. Puschmann, weiland Professor an der Universität in Wien. Herausg. von Dr. med. Max Neuburger, Dozent an der Univ. in Wien, und Dr. med. Jul. Pagel, Prof. an der Univ. Berlin, Jena, Verlag von Gust. Fischer. 1902. Dritte und vierte Lieferg. S. 492 — 588.

Was zunächst die Einteilung des Blochschen Beitrags zu dem encyklopädischen Werke über die gesamte Geschichte der Heilkunde anlangt, so behandelt die erste Darstellung die kulturgeschichtlichen Einflüsse auf die Gestaltung der Medizin in der byzantinischen Epoche, und zwar die Verschmelzung römisch-hellenischer Kulturelemente mit den Einflüssen christlich-orientalischer Kultur, die altchristlichen Ärzte und Heiligen, die Kirchenväter, die Krankenhäuser, das Eindringen von philosophischer Mystik und Aberglauben, Magie, Astrologie, Zauberspuk, Schwindel, Traumdeutung, Dämonen- und Hexenglauben und Alchemie in die ernste Wissenschaft, die Iatrosophien; ferner Oreibasios, den Anonymus Laurembergensis de anatomia, Adamantios, Nemesios von Emesa, Hesychios von Damaskos, Iakobos Psychrestos, Asklepiodotos von Alexandreia, den Sophisten Palladios, Seberos, die Kyranides; Aëtios, Alexandros von Tralles, Uranios, Theophilos den Protospathar, Stephanos von Athen, Paulos von Aigina, Ioannes von Alexandreia, Ahron, hygienische und diätetische Schriften des 6.—8. Jahrhunderts, Meletios, Leon, Photios, Theophanes Nonnos, Michael Psellos, Symeon Seth, Damnastes, Niketas, Synesios, Stephanos Magnetes, Demetrios Pepagomenos, Ioannes Chumnos, den Salbensieder Nikolaos und Ioannes Aktuarios.

Bei dem weitschichtigen Gebiete ist es notwendig, Blochs Wegen nach-

zugehen, zumal diese, mit denen Krumbachers enge Verwandtschaft zeigend, bequem zu wandeln sind. Zu dem allgemeinen einleitenden Teile ist kaum etwas Zusammenhängendes zu sagen; er wird durch die oben gegebenen Stichworte genügend gekennzeichnet. Die christliche Ärztin bei Kaibel (epigr. gr. 1751) heißt Restituta (verdruckt in Restiuta). Zu der Literatur über Kosmas und Damianos steuere ich noch bei: Petr. Bethius, Vita SS. Cosmae et Damiani Medicorum et Martyrum = Bethius, Deliciae Musarum, h. e. Collectiones poeticae etc., Colon. Agripp. 1632, 8°, p. 84—92, und Jac. Balde, Medicinae Gloria per XXII Satyras asserta, Monach. 1651, 8°; p. 1 f. enthält einen Hymnus in laudem SS. Martyrum Cosmae et Damiani Archiatrorum coelestium carmine Sapphico. Die Krankheit des Kaisers Galerius (Euseb. hist. eccl. 8, 16, 3 ff.; de vita Constant. 1, 57, 2; Anon. de mortib. persecutor. 33) hält Bloch für phagedänischen Genitalienschanker. Die Priorität der Krankenhäuser bei den Griechen zerstört Bloch durch den Hinweis auf die altmexikanischen Spitäler. Gewiß gab es aber auch in Altägypten ähnliche Einrichtungen für die Tempelpriester und Hetären. Das erste Magdalenenhaus (*μετάνοια* = Haus der Reue) stifteten Iustinianus und Theodora (Procop. de aedific. Iust. 1, 9). Über die syrischen Übersetzer des Hippokrates, Galenos u. a. gibt Bloch dankenswerte Hinweise; er wird sich in seiner „Einführung in das Studium der galenischen Medizin" darüber noch näher auslassen. Daß in dem byzantinischen Amulett das uralte babylonische seine Wiederauferstehung gefeiert hätte, glaube ich weder von Oefele, noch Bloch. Völker, die auf der denkbar niedrigsten Kulturstufe stehen und mit Nachbarvölkern keinen Verkehr unterhalten, kennen diese natürlichste Schutzeinrichtung. Mit einer gewissen Summe von religiösen Anschauungen rechnet eben jedes noch so niedrig stehende Volk schon aus sich selbst heraus, und hierher gehört der Opfer-, Wunder- und Amulettglaube. Die Darstellung der Lehre der einzelnen Ärzte von Oreibasios ab ist knapp, auf Tatsachen beschränkt, übersichtlich und anschaulich. Der eng gezogene Rahmen des „Handbuchs" ließ eingehende Ausführungen nicht zu. Zu Nemesios konnte Bloch leider die Schrift von Domański, Die Psychol. des N., Münster 1900, nicht mehr benutzen; sie enthält noch weitere wichtige Literaturangaben, so über Bäumker (vergl. Wochenschr. f. klass. Philol. 1896 Sp. 1095 ff.), Bender (Zeitschr. f. d. österr. Gymn. 1899 S. 591), Burkhard in den Serta Harteliana 84 ff., Ritter, Gesch. der Philos. VI u. a. m. Domański setzt aus triftigen, der theologischen Polemik entnommenen Gründen die Abfassungszeit von de nat. hom. später an als von Töply und Bloch, nämlich statt auf ca. 381 in das Ende des 4., spätestens den Beginn des 5. Jahrhunderts. Zu seiner Zeit bildeten sich Migräne und Neuralgie, wie früher schon das Zipperlein, zu Krankheiten der vornehmen Welt aus; er heilte diese Modekrankheiten mit Kamillenöleinreibungen, Massage, feuchter Diät und „Bromin", d. h. einer Salbe aus Mutterharz, Bibergeil, Opopanax, Terpentin, Leinsamen, Öl und Fett. Seine Vorschrift, den Patienten entweder zu bessern oder gar nicht zu behandeln, knüpft an die hippokratische Deontologie an. Hinsichtlich der Wertschätzung des Aëtios hält sich Bloch zwischen den übertriebenen Lobeserhebungen des Photios und dem das Kind mit dem Bade ausschüttenden Wellmann, der ihn für „ganz stumpfsinnig" ansieht, besonnen in der Mitte. Aëtios hat die Wundermittel deshalb so ausführlich behandelt, weil er damit der Geldgier der Quacksalber entgegen-

treten wollte. In den folgenden Abschnitten hält sich Bloch gleichfalls nur an Tatsachen, die er in statistischer Zusammenfassung vorträgt. Diese zeugt von fleißigem Studium der bereits sehr angeschwollenen Literatur, selbst unter Berücksichtigung der entlegenen, aber wichtigen arabischen und syrischen Verweisungen auf griechische Vorbilder. Der *δίφρος*, auf welchem Paulos mit dem Speculum untersuchte, war auch nach der von Bloch beigefügten Übersetzung offenbar ein Schemel und nicht ein Stuhl; auf einem Stuhle ist die ganze Lagerung überhaupt nicht ausführbar. Weit vorgeschritten ist Paulos' Angabe vom *δρακόντιον*, dem Guineawurme (IV 59) Indiens und Oberägyptens; aber des Rhuphos überlegenere Darlegung hat er leider übersehen. Die hochentwickelte Chirurgie führt zu sehr in medizinische Details, als daß hier davon gehandelt werden könnte. Die Untersuchungen zur Textkritik des Symeon Seth von Fuchs waren Bloch nicht bekannt (Philol. LIII = N. F. VII 1894 S. 449 ff.). Sie und der Paris. graec. 2301 saec. XII sind aber nicht zu entbehren, wenn eine neue Ausgabe hergestellt werden sollte.

Die zweite Arbeit, über die Standesverhältnisse der Ärzte, zerfällt in folgende Abschnitte: 1. Unterricht, 2. Klassen, 3. Bürgerliche Stellung, 4. Leibärzte, 5. Archiatri, 6. Andere öffentliche Ärzte, 7. Militärärzte und Militärmedizinalwesen, 8. Niedergang des ärztlichen Standes. Diese 8 Kapitel sind in einfachen Hauptsätzen auf dem engsten Raume dargestellt, und es wird schwer sein, ein einziges überflüssiges Wort nachzuweisen. Mehr zu bieten war ausgeschlossen, und gegen das Ausgeführte lassen sich Einwendungen nicht machen. Verfasser bemüht sich, an die abgeschnittenen Fäden der vorausgehenden Beiträge anzuknüpfen, und greift daher häufig auf Galenos zurück, während er auf der anderen Seite weit in die neue Zeit hineinführt. Die Rechtsquellen und Inschriften werden erfolgreich herangezogen bei der Erörterung der Rechte und Pflichten der praktizierenden Sklaven, Sklavinnen und Freigelassenen. Unter den Spezialisten treten hervor die Gruppe der *λογίατροι* (nicht *λογιατροί* S. 575), die gefährlichste, weil sie nur Theorie und Mundwerk als Heilfaktoren kannte, die Chirurgen, Augen-, Frauenärzte, Hebammen; eine „medica a mammis" Namens Forella T. L. Melaniona wird nachgewiesen. Im übrigen ist nur zu bemerken, daß die streng sachliche und zuverlässige Zusammenstellung ein brauchbares Bild des Standes unseres Wissens jener Zeit gibt, und nur darin bestand die von den Mitarbeitern am „Handbuche" zu lösende Aufgabe, nicht etwa in selbständigen weiteren Forschungen über bisher bloß angeregte Fragen.

Dresden. R. Fuchs.

Général L. de Beylié, L'habitation byzantine. Recherches sur l'Architecture civile des Byzantins et son influence en Europe. Grénoble (Falque et F. Perrin) & Paris (E. Leroux) 1902. XV, 218 S. 4° mit 400 Illustrationen im Texte oder in Tafelform.

Ein Buch, das unserem Kollegen Gabriel Millet gewidmet ist, verspricht von vornherein Gutes. In der Tat ist Millet dem aufopfernd sammelnden General de Beylié derart beratend und fördernd zur Seite gestanden, daß das Buch als ein auch für den Fachmann bedeutungsvoller Versuch betrachtet werden kann, einem der schwierigsten Gegenstände der byzanti-

nischen Kunst- und Kulturgeschichte in einem Gesamtbilde gerecht zu werden. Es sind sehr zahlreiche Versuche gemacht worden, die prunkende Herrlichkeit des Kaiserpalastes von Konstantinopel aus ihrem von den Türken fest verschlossen gehaltenen Grabe wenigstens im Anschluß an die literarischen Quellen neu erstehen zu lassen. Niemand aber hat sich die interessante Frage vorgelegt, wie denn das byzantinische Haus und der Palast, sein Äußeres und das Interieur ausgesehen haben mögen, wie da die Zusammenhänge mit der älteren antiken und orientalischen Überlieferung liegen, und wo wir in erhaltenen Denkmälern noch Spuren davon nachweisen können.

Im Vorwort führt de B. zunächst seine Quellen an. In erster Linie die Denkmäler selbst, die durch Vogüé bekannt gemachten syrischen, die Ruinen von Kpel und Ravenna, das von Perdrizet entdeckte und von Chesnay für de B. aufgenommene Haus in Melnic, nordöstlich von Salonik; dann die architektonischen Hintergründe in den Mosaiken von Ravenna, Venedig, Palermo, Kpel und Kiew, die Miniaturen von Handschriften in Paris, Rom, Madrid, Wien u. s. f., vor allem in dem Madrider Skylitzes, dessen Publikation Millet auf Kosten de B.s vorbereitet. Von den 575 Miniaturen dieser kunsthistorisch wichtigen Handschrift gibt de B. eine große Anzahl in Umrißzeichnungen sowohl wie in Photographie. Ferner sind als Baumaterial herangezogen die Reliefs am Obelisken des Theodosius, die Trierer Elfenbeintafel, Sarkophage, alte Stiche u. s. f., nicht zuletzt auch die gesamte Fachliteratur. Man wird weniges (im weiteren Sinne) finden, das dem Autor entgangen wäre; er selbst nennt sein Werk bescheiden Stückwerk und behält sich vor, in Zukunft vor allem die Bauten des 9.—11. Jahrh. in Venedig, Großgriechenland, an der Küste der Adria und in Kpel zu studieren und vorzulegen. Wir werden jeden neuen Beitrag dankbar annehmen (vgl. unten Abt. III). Wer aber möchte Vollständigkeit auf einem Gebiete verlangen, das, sobald man es genau nimmt, wie nicht bald ein zweites ins Grenzenlose wächst. Wir alle sollten den Autor mit unseren Sammlungen und Erfahrungen stützen und werden ihn am besten fördern dadurch, daß wir einzelne Kapitel oder Denkmäler des von ihm vorgelegten großen Ganzen monographisch genau untersuchen und so dazu beitragen, die Spuren der Entwicklung, die de B. aufzudecken versucht hat, deutlich zu machen.

Der Gang der Untersuchung ist etwa folgender. An den Anfang wird ein Kontrast gesetzt: Die Patrizierhäuser der neuen Roma am Bosporos seien, der bekannten Legende entsprechend, zunächst denen der Tibermetropole nachgeahmt gewesen. Im 6. Jahrh. aber trete der Umschwung ein. Damals beginne Syrien den Ausschlag zu geben: Treppen am Äußern, Portiken, Höfe, dazu kleine persische Kuppeln. Der Kaiserpalast von Kpel wird im Anschluß an Labarte und durch Heranziehung der Miniaturen des Skylitzes erläutert. Daran schließt sich die Vorführung der andern Palastruinen der Stadt und ein Blick auf den Theodorichspalast in Ravenna. De B. geht dann über auf Venedig und konstatiert die Übertragung des byzant. Typus, der vom 9.—12. Jahrh. herrschend gewesen sei und von dort auch auf Frankreich übergegriffen habe. Es folgt eine Vorführung des Kreml, dann ein Blick auf die Innenausstattung: die Inkrustation der Wände, die Bildung der Türen, das Mobiliar. Den Schluß bildet eine zusammenfassende

Charakteristik des byzantinischen Hauses. Ich möchte nicht versäumen, auf die überaus reichen und vorzüglichen Illustrationen zu verweisen, die in Auswahl und Anordnung den Mann von Geschmack erkennen lassen. Glücklich das Land, in dem vornehmer Dilettantismus Arbeiten zeitigt, die, der eigentlich wissenschaftlichen Forschung vorauseilend, das Interesse in so gediegener und anspruchsloser Art wecken! Wir danken dem General de Beylié für das wertvolle Geschenk, das er uns gemacht hat und wünschen, er möge seine Studien mit gleicher Befriedigung fortsetzen.

Graz. J. Strzygowski.

Julius Kurth, Die Mosaiken der christlichen Ära. I. Die Wandmosaiken von Ravenna. Leipzig-Berlin, Deutsche Bibelgesellschaft 1902. VIII, 292 S. 4⁰ mit 4 Tafeln in Gold und Farben und 28 andern Tafeln.

Der Verfasser hat sich 1897 mit einer Dissertation über die christliche Kunst unter Gregor dem Großen und seither mit einem Aufsatz über die Mosaiken der Sophienkirche in Salonik eingeführt. Er ist inzwischen als Prediger in seinen Beruf eingetreten und steht dem wissenschaftlichen Treiben des Tages fern. Doch wäre es ungerecht, ihn deshalb einfach als Dilettanten zu nehmen; das Buch, so wenig wissenschaftlich modern es auch sein mag, gibt doch eine Fülle eigener Beobachtungen. Auf diese möchte ich aufmerksam machen.

In der Einleitung stellt K. fest, das antike Mosaik und das christliche ständen in so großem Gegensatz, daß letzteres als eine völlig neue Kunstgattung gelten müsse, die deshalb unser volles künstlerisches Interesse verdiene, weil sie in ihrer ersten Epoche frei sei, d. h. sich ihre Darstellungsmittel aus sich selbst heraus wähle. Als ihre Wiege sieht er die Katakombenkunst, d. h. Rom, an, dann käme (mit S. Costanza als Hauptbeispiel) der Weißgrundstil der klassischen Epoche Konstantins, dann der Landschaftsstil vom Ende des 4. bis in das 5. Jahrh. (S. Pudenziana), dann der Blaugrundstil, der noch am Anfange des 6. Jahrh. blühte und allmählich dem Goldgrundstile Platz machte, aus dem heraus sich seit der Mitte des 6. Jahrh. der Verfall entwickelt habe. Hier erst komme die byzant. Kunst zur Geltung: die Figuren erstarrten zu Petrefakten. Es trete Öde der Ideen und furchtbare Armut der Gedanken ein, alles gehe jetzt nach „Schema F“. Man sieht, welchen Begriff K. von Byzanz hat; er gebraucht auch „barock“ im Sinne von Verfall der Renaissance.

In Ravenna sei aus der ersten und zweiten Periode nichts erhalten. Die Kunst setze mit dem Blaugrundstil ein. Indem K. die erhaltenen Werke beschreibt, geht er außer von den angeführten Wandlungen der Farbe des Grundes noch aus von technischen Beobachtungen und schließt aus so gefundenen Unterschieden auf verschiedene „Meister“. Damit sucht er in ähnlicher Weise Künstlerindividualitäten aufzustellen, wie wir sie etwa beim Beginn der Blüte der deutschen Kunst zu scheiden suchen. Es fragt sich nur, ob der „Meister mit den Goldranken“, der „Meister mit dem gelben Grunde“, der Naturalist und der Idealist von S. Vitale, die Nachahmer, Symbolisten u. s. f. wirklich „Meister“ waren. Ich denke dabei gar nicht an das Handwerksmäßige der Herstellung eines Mosaiks. K. kann nur deshalb so vorgehen, weil er die ravennatische Kunst für autochthon

hält und unter den ravennatischen Mosaiken Prototypa, d. h. Werke findet, die hier zum ersten Male Gestalt gewonnen haben sollen und nicht nur am Orte, sondern auch in Rom und Neapel nachgeahmt worden sind. Zu solchen Neuschöpfungen wären freilich „Meister" nötig gewesen.

Die Beschreibung der Mosaiken ist genau, wenn auch Lücken bleiben (S. Stefano, Triklinion des Neon, Fassade von S. Croce) und die Ergänzungen nicht immer richtig umschrieben werden (Moses auf dem Sinai in S. Vitale z. B.). Dieser Hauptteil des Buches ist jedenfalls mit großer Gewissenhaftigkeit durchgeführt und aller Anerkennung wert. Es wäre besser gewesen, K. hätte sich darauf beschränkt und alle kunsthistorischen Betrachtungen beiseite gelassen. Da fehlt es ihm eben an Kenntnissen. Sehr Drolliges leistet er in dieser Richtung, wo es sich ihm darum handelt, statt der „byzantinischen" germanische Züge in die Dinge hinein zu interpretieren. Bei der Gerichtsscene von S. Apollinare nuovo (S. 141 und 167) findet er einen Engel blau, den andern rot: dem Italiener und dem Christen hätte Weiß und Schwarz näher gelegen, meint er. „Man denkt bei Rot an die germanischen Herdfeuer, an die Waberlohe, bei der fahlen Farbe an das Schattenreich und die Nebel Hels." Das sei ein germanisches Unikum. In Wirklichkeit scheiden die Byzantiner ähnlich Tag und Nacht (vgl. z. B. meinen Physiologos S. 72f.). Ein zweites Unikum germanischen Ursprungs sollen die roten Krebsscheren auf dem Haupte des Jordan im orthodoxen Baptisterium sein (S. 196f.). Das Rot spiele in der Volkssage eine gewisse Rolle auf dem Kopfe unserer deutschen Wassergeister: man denke an das Scharlachkäppchen des Wassernix (dazu seinen roten Anzug, die roten Blasen, die er aufsteigen läßt, und die rote Zipfelmütze). K. schlage gelegentlich den Wiener Dioskorides fol. 391ᵛ nach; er wird dort dieselben roten Krebsscheren auf dem Kopfe der Personifikation des Meeres finden.

Im Anhange gibt Kurth dankenswert Nachricht über Kleidung und Schmuck in den Mosaiken, den Schluß bildet ein ausführliches Register und die Tafeln. Die farbigen Proben werden sehr willkommen sein; sie wirken wie Tropfen auf einen heißen Stein. Wann endlich wird da umfassend Abhilfe geschafft werden! Es folgen Detailskizzen, dann die auf die Mosaiken von S. Gio. Evangelista bezügliche Miniatur und von Tafel X an eine Auswahl der Riccischen Photographien in Zinkdruck. Als Titelblatt wird eine farbige Nachbildung des Theodorichspalastes in dem bekannten Mosaik mit Hinweglassung der späteren Änderungen gegeben. K. bemüht sich redlich, sein Bestes zu leisten. Hoffen wir, daß er in seinen Kreisen den Erfolg hat, der notwendig sein dürfte, um das Erscheinen der weiteren Bände dieses Versuches eines Corpus der christlichen Mosaiken zu sichern!

Graz. J. Strzygowski.

Konstantinopel unter Sultan Suleiman dem Großen, aufgenommen im Jahre 1559 durch Melchior Lorichs aus Flensburg, nach der Handzeichnung des Künstlers in der Universitätsbibliothek zu Leiden mit anderen alten Plänen herausgegeben und erläutert von **Eugen Ober-**

hummer. Mit XXII Tafeln in Lichtdruck und XVII Textbildern. München 1902, Druck und Verlag von Oldenbourg. Text 24 SS. Querfolio.

Als im 16. Jahrh. die Türkengefahr immer drohender wurde, steigerte sich natürlich bei den abendländischen Völkern das Interesse für die fremde Nation und ihre Hauptstadt. Die Gesandtschaften, welche damals das deutsch-römische Reich, Frankreich, Venedig und Genua an den Sultan schickten, boten den Gebildeten und Gelehrten ihres Gefolges reiche Gelegenheit, Land und Leute zu studieren, und so finden wir seit jener Zeit neben den politischen Flugschriftstellern, die zur Abwehr der Türkengefahr mahnen, eine große Zahl von Männern, die sich mit der Kultur und Geographie des fremden Landes befassen. Zu dieser Gruppe gehört auch Melchior Lorichs aus Flensburg, ein Gelehrter und Künstler, der im Gefolge der deutschen Gesandtschaft längere Zeit in Konstantinopel weilte und dort nicht nur das Material für sein (erst nach seinem Tode erschienenes) Bilderwerk „Wolgerissene und geschnittene Figuren zu Roß und Fuß, sampt schönen Türckischen Gebäwen und allerhand was in der Türkey zu sehen“ sammelte, sondern auch einen Prospekt von Stambul zeichnete, der, über 11 m lang, jetzt in der Universitätsbibliothek zu Leiden aufbewahrt wird. Oberhummers Energie ist es zu danken, daß dieses Dokument für die Topographie von Konstantinopel dem allgemeinen Studium zugänglich gemacht wurde. Die Kosten der phototypischen Reproduktion — es sind 21 Tafeln, auf denen das Original auf die Hälfte verkleinert wiedergegeben wird — waren so bedeutend, daß eine Veröffentlichung nicht möglich gewesen wäre, wenn nicht S. Majestät Kaiser Wilhelm die zur bildlichen Ausstattung des Werkes erforderlichen Mittel angewiesen hätte. So ist es ein Prachtwerk geworden, das auch der Kunstanstalt Obernetter und dem Verlag Ehre macht.

Wer bei dem Anblick der Tafeln einen künstlerischen Genuß zu haben hofft, der wird die Blätter enttäuscht weglegen; denn durch das Alter und die lange Zeit hindurch nachlässige Aufbewahrung ist das Original so beschädigt, daß einige Teile fehlen und von den erhaltenen wieder manche sehr verblaßt und beschmutzt sind. Aber für den Forscher hat das Werk seinen Wert, zumal auch viele Beischriften die Gebäude bestimmen. Lorichs gibt auf dem Prospekt selbst den Ort an, von dem aus er Stambul gezeichnet hat. Es ist ein Platz auf der Golfmauer von Galata nahe dem Antoniustore. Doch ist die Angabe keineswegs wörtlich zu nehmen. Vielmehr zeigt die gleichmäßige Größe der Gebäude von der Serailspitze bis zu den Blachernen, daß der Künstler seinen Platz des öftern gewechselt und wahrscheinlich auf verschiedenen Mauertürmen jenseits des Goldenen Hornes die Zeichnung gemacht hat. Kräftig treten auf dem Bild vor allem die Golfmauer von Konstantinopel, das Serai und die verschiedenen Moscheen hervor. Links endigte der Plan mit den Prinzeninseln und der Gegend von Skutari, rechts bildete ungefähr die Vorstadt mit der Ejub-Moschee den Abschluß, im Vordergrund sehen wir noch einige Mauern und Häuser von Galata und das von Schiffen reich belebte Goldene Horn.

Der Text, den Oberhummer der Publikation beigegeben hat, zerfällt in drei Abschnitte: M. Lorichs' Leben und Werke, Beschreibung seiner Ansicht von Konstantinopel und Verhältnis dieses Prospekts zu den älteren Plänen der Stadt. O. will nichts Erschöpfendes geben, sein Text soll nur das

Verständnis des Werkes erleichtern; den 3. Abschnitt will er selbst später ausführlicher behandeln. O. ist in diesem 3. Teil auf seinem eigensten Gebiet — von der Tabula Peutingeriana an bis ins 18. Jahrh. wird die Entwicklung der bildlichen Aufnahme von Konstantinopel skizziert, und zur Veranschaulichung werden prächtige Abbildungen beigegeben: ein Exemplar des Bondelmontischen Plans, ein bisher unbekannter Prospekt von Vavassore aus dem Germanischen Museum, eine venezianische und türkische Karte. Näher darauf einzugehen wird am Platze sein, wenn der versprochene größere Aufsatz erschienen ist. Darin werden wir dann wohl auch etwas von dem Plan der Notitia dignitatum, dem Genueser Exemplar des Bondelmonti, von den italienischen Plänen des 16. Jahrh. (Siena, Venedig 1567, Rom 1570), von Schweigger und Lewenklaw, Iasper Isac und Grelot erfahren.

Dagegen möchte ich mir erlauben, zu dem 1. und 2. Abschnitt einiges zu bemerken, was vielleicht zur Förderung der Forschung beitragen könnte.

Melchior Lorichs ist gewiß eine Persönlichkeit, die etwas mehr Interesse verdient, als ihr bisher gewidmet wurde. Eine Monographie über den Künstler würde sich wohl verlohnen; bei Nagler sind keineswegs sämtliche Werke aufgezählt: so fehlen dort einige im Münchener Kupferstichkabinett vorhandene Holzschnitte und die im Britischen Museum aufbewahrte Ansicht der Grabeskirche in Jerusalem. Das anfangs erwähnte Werk — „Wolgerissene Figuren etc.“, das O. vollständig nur in einem Exemplar der Wiener Hofbibliothek kennt, wurde unter der Direktion von Hefner-Alteneck für das Münchener Kupferstichkabinett und das Nationalmuseum angeschafft — und zwar die Ausgabe von 1646 und eine ohne Jahreszahl. Hefner berichtet hierüber in den Sitzungsberichten der historischen Klasse der Münch. Akademie 1876, I, S. 171 ff., einem Aufsatz, der O. entgangen zu sein scheint. Leider wurden die Exemplare in beiden Museen auseinandergeschnitten und die Bilder aufgeklebt, während Text und Titel jetzt zu fehlen scheinen. In diesen „Wolgerissenen Figuren“ finden sich auch Abbildungen verschiedener Moscheen (Soliman-, Bajesit-, Selim-, Sophienmoschee) meist aus dem J. 1570. Es wäre interessant, diese Bilder mit dem Prospekt von Konstantinopel zu vergleichen.[1]) Vielleicht würde sich bei genauerer Nachforschung in Museen auch noch das eine oder andere Gebäude in Abbildung finden, das jetzt durch die Lücken (namentlich auf Tafel 7) verloren ist.

Eine mühevolle Arbeit war, wie O. sagt, die Entzifferung der Legenden; ich kann das vollauf bestätigen, da ich das Original eben darauf hin auch studiert habe. Doch die Mühe hat sich reichlich gelohnt, und was ich noch hinzufügen kann, sind nur Kleinigkeiten, die ich mit einigen andern Bemerkungen hier vereinige. Verschiedene Wildarten werden auf T. II erwähnt: „denechlen, rehgemsen, kaningen“. Das erste Wort ist wohl eine Bezeichnung für Damwild; dämlein, dänlin u. a. wird in Grimms Wörterbuch angeführt. Auf Tafel IV muß, wie mir aus Spuren im Papier hervorzugehen scheint, der obere Streifen weiter nach links gerückt werden;

---

1) Merkwürdigerweise befindet sich im Münchener Kupferstichkabinett auch ein Blatt bezeichnet mit Achmet Mosque 1570; die Moschee wurde aber erst im 17. Jahrh. erbaut.

dadurch würde auch die Legende „des Keysers wacht (oder „wecht“?) thurn“ an passendere Stelle kommen. Auf Tafel VIII ist eine Beischrift übersehen: ganz links steht im Wasser „fischthor“. Das Wort, welches sich weiter rechts davon findet, liest O. pirogue; ich glaubte „gericht“ zu erkennen. Auf Tafel I und IX ist nicht thurm oder turm geschrieben, sondern thurn; die Form mit m ist erst später aufgekommen; auch sonst ist an manchen Stellen nicht die (inkonsequente) Orthographie des Originals beibehalten. Das „multhor“ und „mulhauß“ auf Tafel XI und XII scheinen mir nicht so unklar wie O. An dieser Stelle lag das von den Türken Djubali Kapusi, von den Franken porta del pozzo genannte Tor; der griechische Name ist uns nicht sicher bekannt; daß es *εἰς πηγάς* geheißen habe, ist nur eine Vermutung. Durch Lorichs werden wir nun leider nicht über die Benennung aufgeklärt; denn er scheint mir aus Versehen den Namen des vorhergehenden Tores (porta della farina Tafel X) noch einmal gegeben zu haben und zwar in freier Übersetzung Mühl- statt Mehltor. Daß in der Nähe des Mehltors ein Haus für Aufbewahrung der Mehlsäcke lag, berichtet Gyllius. Das wäre dann wohl das Mühlhaus. Die Frage ist wichtig für die Zuverlässigkeit des Plans, die natürlich durch meine Annahme in Zweifel gezogen wird. Das Sacktor auf Tafel XIII ist wohl aus *τῆς ἁγίας πύλη* entstanden, und die O. unbekannte Bezeichnung Jobßtor auf Tafel XVII findet sich auch bei Schweigger, Neue Herauß gegebene Reißbeschreibung nach Constantinopel S. 104: „Eiubcapi Jobs Thor“, allerdings an anderer Stelle. Die Legende Tafel XVIII „ende der statt und ortt des schlosses Constantinus“ ist in ihrer 2. Hälfte nicht mit O. auf die Reste der *Καϱιανοὶ ἔμβολοι* zu beziehen, sondern mit folgender Bemerkung auf Tafel XVI/XVII in Zusammenhang zu bringen: „Constantinus schloß oder palast ist hie gestanden biß hinab ans eck, ennde oder ort der statt“. Ort bedeutet hier nichts anderes als Spitze, Ende, wie auch sonst im Niederdeutschen (Brüster Ort). Lorichs bezeichnet eben nicht nur Tekfour Serai, sondern das ganze Blachernenviertel als Palast des Constantinus.

Aufgabe der Detailforschung wird es sein, die Zuverlässigkeit der Angaben Lorichs im einzelnen zu prüfen; aber wenn sich auch manche Ungenauigkeiten und Gedächtnisfehler herausstellen sollten und der Gewinn für die Topographie nicht alle Erwartungen erfüllen sollte, — die Aufnahme sowohl wie die Ausgabe wird immer ein ruhmvolles Zeugnis deutschen Fleißes sein.

Ansbach. Th. Preger.

The Greek grammar of Roger Bacon and a fragment of his Hebrew grammar. Edited from the Mss. with introduction and notes by The Rev. **Edmond Nolan**, B. A., Trinity College, Cambridge, and **S. A. Hirsch**, Ph. D., Theological tutor at The Jews' College, London. Cambridge: at the University Press, 1902. LXXV + 212 SS. 8°.

Der in dieser Zeitschrift IX S. 479 ausgesprochene Wunsch, die wenig beachtete griechische Grammatik Roger Bacons möge vollständig herausgegeben werden, ist schneller, als ich erwartete, erfüllt worden. Schon als der angeführte kleine Aufsatz erschien, waren nach einer Notiz in dieser Zeitschrift XI S. 297 Pater Nolan und Dr. Hirsch mit einer Ausgabe be-

schäftigt. Sie liegt jetzt vor in der in England gewöhnlichen schönen Ausstattung; die Herausgeber haben sich so in die Arbeit geteilt (S. X), daß Nolan die griechische Grammatik (S. 1—196) besorgt und die Hss beschrieben hat (S. LXV—LXXV), während die Herausgabe des Bruchstücks der hebräischen Grammatik (S. 197—208) und die allgemeine Einleitung (S. XIII—LXV) von Dr. Hirsch herrührt. Der Hauptteil, S. 1—182, ist ein Abdruck der einzigen vollständigen Hs, Oxoniensis Corp. Christi 148; S. 183—196 wird ein vom Herausgeber aufgefundenes Bruchstück eines ähnlichen Werks nach einer Cambridger Hs (University Library, Ff 6. 13) abgedruckt.

Die Oxforder Hs ist sehr schwer lesbar, und man muß dem Herausgeber für die darauf verwendete Mühe und Geduld dankbar sein. Auch gebe ich gern zu, daß, wo seine Lesung von der meinigen abweicht, der Irrtum gewöhnlich auf meiner Seite ist; ich mußte meine Auszüge in großer Eile machen. Einige Stellen sind mir doch bedenklich, so S. 13 Z. 21 ablatiuum, wo meine Abschrift alium i° (d. h. ideo) hat, Z. 23 ignoretur, wo ich ignoraretur habe. Auch glaube ich versichern zu können, daß S. 13 Z. 5 hec hoc das Wort hec durch Punkte getilgt ist. Auch sonst hat man Ursache, an der Richtigkeit der Lesung zu zweifeln; so steht S. 110 Z. 23 gewiß nicht tyiniama, sondern tymiama (erklärt als incensum), S. 139 Z. 7 nicht phanum templum m̄ profanum, sondern un d. h. unde, S. 145 Z. 34 nicht *μυκλωψ μυκλωπος*, sondern *κυκλωψ κυκλωπος*, wie ich las (IX S. 485; der Herausgeber hätte wirklich nicht an *μώλωψ* denken sollen), S. 138 Z. 1 nicht sinnlos palatha est vna passa, sondern richtig uua passa (gr. *παλάθη*), Z. 2 nicht ebenso sinnlos panther alias totum maculosum, sondern animal. Nicht zu billigen ist ferner, wenn die Korrekturen der Hs durchgehends verschwiegen werden; so steht S. 11 Z. 34 nach et sic: ş denotatur apaini firma tractus supra (vgl. Z. 36), aber getilgt, S. 13 Z. 7 grecis litteris figuris, Z. 19 vel et, Z. 24 quedam obseruo (vgl. Z. 25).

Aber nehmen wir an, daß der Herausgeber bis auf einige Verstöße, die niemand, der die Hs gesehen hat (ich am wenigsten), ihm übel nehmen wird, alles richtig gelesen hat, so hat ja doch der Herausgeber auch eines mittelalterlichen Textes noch weitere Pflichten, und diesen hat Herr Nolan leider gar nicht genügt.

Erstens ist es bedauerlich, daß die von S. Berger benutzte Hs zu Toulouse, deren Wichtigkeit S. XXXIV anerkannt wird, nicht herangezogen ist. Wenn ein so bedeutendes Dokument wie Bacons Grammatik endlich einmal veröffentlicht wird, darf man verlangen, daß das wenig umfangreiche handschriftliche Material nun auch erschöpfend benutzt wird; sonst ist die Gefahr da, daß die Arbeit wieder von vorne angefangen werden muß, und eine neue Ausgabe bekommen wir so leicht nicht.

Was zweitens die Emendatio betrifft, ist die Prinziplosigkeit S. LXXII als Prinzip ausgesprochen: his (des Schreibers) mistakes are left uncorrected and are not always referred to in the notes .... occasionally it has been impossible to construe the text as it stands. This difficulty is not always indicated, though frequently enough to explain its general character and to attempt an elucidation of the most important instances. In Übereinstimmung mit diesem Gerede stehen denn auch die einfachsten Schreib-

fehler getreulich im Text, bald mit der „Note“: „so in MS.“, wie utamus S. 9 Z. 25 (Z. 24 utantur!), bald ohne weiteres, wie hebdomadis S. 74 Z. 14 statt hebdoadis, was der Zusammenhang unbedingt fordert (vgl. Z. 18—19); zuweilen wird aber eine Verbesserung daneben in Klammern eingeschaltet, wie S. 138 Z. 3 pagchengni [pantechni?] — zu lesen pantegni, die bekannte anatomische Schrift der Salernitaner Schule — oder Z. 18 seimmicinchia [semicinctia?], wo schon die alphabetische Reihenfolge der griechischen Wörter zeigt, daß simicinthia zu lesen ist (σιμικίνθια Acta XIX 12). Schwerer verdorbene Stellen werden manchmal vorn und hinten mit einem Kreuz gezeichnet, aber andere ebenso unverständliche laufen ungestempelt mit, wie S. 3 Z. 15 numeroque (que — et gebraucht Bacon nicht), S. 6 Z. 11, wo ein Verbum fehlt, S. 73 Z. 33 in singularem saltem, S. 116 Z. 17 Fixa, u. s. w. Ich gestehe, daß mir einem solchen Verfahren gegenüber jedes Verständnis ausgeht. Selbstverständlich hätte der Herausgeber die Schreibfehler korrigieren sollen, mit Angabe der handschriftlichen Lesart, und alle Stellen, die ihm unverständlich waren und die er durch Konjektur nicht heilen konnte, waren irgendwie zu bezeichnen. Nur bei der Wiedergabe des Griechischen ist der enge Anschluß an die Hs berechtigt, weil erst eine eingehendere Untersuchung (die der Herausgeber ja übrigens hätte anstellen sollen) feststellen kann, welche Fehler man hier dem Verfasser zutrauen darf. Aber selbst auf diesem Gebiete ist es zu viel, wenn S. 11 Z. 18 dasia ⊣C, psili ⊢Ɔ mit einem „So in MS.“ belassen wird; schon die beigefügte gerundete Form der spiritus beweist, daß Bacon, wie natürlich, das Richtige gab.

Mit wie wenig Verständnis der Herausgeber auch im einzelnen verfährt, mögen ein paar Beispiele zeigen.

S. 133 Z. 28, wo nach einem unleserlichen Wort anasti conuersum est steht, vermutet er als ursprüngliche Lesart: anasti consurge, anastrophe conuersum est; als ob ἀναστη Griechisch wäre und anastrophe mit conuersum est wiedergegeben werden könnte!

Z. 115 Z. 13 Corripitur heremus, usu licet producatur sinnlos für: corripitur heremus usu, licet producatur (d. h. obgleich das zweite e griechisch lang ist).

S. 106 Z. 27 Tetra sillaba et ultima breuiat usus „So in MS“; natürlich ist zu lesen: tetrasillaba et ultra breuiat usus; als Beispiele werden darauf angeführt das viersilbige Athalia und das fünfsilbige Anastasia.

S. 158 Z. 20 wird für das richtige antonimiam (que est pronomen apud nos) vermutet ἀντονομασία.

S. 174 Z. 1 κανονισοη, dazu die Anmerkung „So in MS. Probably = Κανόνες Θεοδοσίου“. S. LXXIV (vgl. S. LXII) wird diese ungeheuerliche Vermutung insofern berichtigt, als κανονίζεται vorgeschlagen wird. Das Richtige ist κανόνισον (so hat wohl auch die Hs), wie IX S. 489 vgl. 491 zu lesen war.[1])

Noch ein Vorwurf kann dem Herausgeber nicht erspart werden. Bacon begründet seine Lehren durch viele Zitate und führt auch sonst oft seine

1) Auch S. 180 Z. 22 hätte der Herausgeber oben IX S. 489 Anm. das Richtige finden können; ουκλ ist nicht οὐ κεῖται, sondern οὐκ ἔστιν, und so hat die Hs ohne Zweifel, mit einem bekannten Kompendium.

Quellen mit Namen an. Es muß vom Herausgeber verlangt werden, daß er diese Zitate prüft und nachweist. Aber auch in dieser Beziehung herrscht die vollständigste Planlosigkeit; einige Zitate, besonders Stellen aus Horaz und Vergil, werden in den Noten angegeben, andere, so die vielen Zitate aus Priscian, dagegen nicht, ohne daß ein Prinzip zu spüren wäre; so fehlt zu S. 110 Z. 10 licet Ouidius in metro prọducat (podāgra) der Nachweis (Ex Ponto I 3, 23), obgleich Ovid sonst wie die übrigen lateinischen Dichter zu den bevorzugten gehört, deren Zitate nachgeschlagen werden. Die Prosaiker dagegen werden durchgängig nicht berücksichtigt, nicht einmal Tullius primo questionum S. 31 Z. 26 (Tusc. I 38), geschweige denn Boetius (S. 28, Comment. in Aristot. *Περὶ ἑρμηνείας*, editio secunda — daher S. 28 Z. 19 in maiori commento perihermenias — II S. 5 ff. ed. Meiser, daher auch das Zitat aus Aristoteles' Poetik S. 28 Z. 29 = Meiser S. 6, 15) oder gar Beda (S. 38, De metris) und Alexander a Villa Dei (Doctrinale 2073 S. 121). Die Zitate sind, wie es scheint, nicht einmal nachgeschlagen; sonst hätte der Herausgeber sich nicht damit begnügen müssen S. 121 Z. 22 ff.: Sic enim dicit (Doctrinale) i super f longa nisi compositiua chyphusque compositiua ut trifidus, zwei Kreuze zu setzen; hätte er Reichlings Ausgabe des Doctrinale, woraus er übrigens hätte lernen können, wie eine mittelalterliche Grammatik wissenschaftlich zu behandeln ist, in die Hand genommen, würde er zu V. 1846 i super f longa nisi compositiva scyphusque gefunden haben, daß die Hss cyfus, cifus oder ciphus haben; die Lesart chyphusque ist also nicht zu beanstanden. Hätte er ferner zu S. 74 Z. 28 Plinius NH. VIII 41 nachgeschlagen, würde er gesehen haben, daß Z. 27 purgans sua ilia (nicht vilia) rostro[1]) zu lesen ist. Von Priscian heißt es S. LXXIV: I cannot now find the edition of Priscian from which I have quoted (p. 95) the line of Callimachus. It should no doubt read as given in Keil etc.; hätte der Herausgeber sich „Keil", d. h. Hertz' Priscian, etwas näher angesehen, würde er gefunden haben, daß die Glosse der 2. Hand der Hs L erklärt, wie Bacon dazu gekommen, Omnes für einen griechischen Namen zu halten; sie bietet nämlich
proprium mneticus antiquus
TOCMEN OMNHC APXEIOC u. s. w. und veranlaßte dadurch die Beziehung von proprium auf OMNHC (L ist von irischen Mönchen geschrieben). Merkwürdig ist es auch, daß in einer Ausgabe, die auf dem Titelblatt „notes" verspricht, zu S. 164 Z. 10 ff. (über OΛITOC für *ὁ αὐτός* bei Priscian) nichts bemerkt ist, besonders nach meiner Notiz IX S. 486 Anm. Der Herausgeber hätte beherzigen sollen, was Bacon sagt S. 37: excito lectorem, ut diligenter notet auctoritates et loca querat, si aliquando non exprimo librum certum. Auch der Index (3 Seiten) zeugt von derselben Nachlässigkeit.

Die Einleitung von Dr. Hirsch stellt zuerst die Autorschaft Bacons sicher für die Oxforder Grammatik; sie kann nicht bezweifelt werden. Unsicherer scheint es mir, ob das Cambridger Fragment von ihm selbst herrührt; die wenig gründliche Untersuchung S. XXXI—VII beweist nur, daß es von ihm abhängig ist. S. XXXVIII—LXIII gibt eine Übersicht von

1) Es scheint trotz dem Hiat ein Hexameterschluß zu sein, aber ich habe nicht finden können, von wem.

„Greek scholarship in England at the time of Roger Bacon", die nichts Neues bietet; der Verfasser benutzt ein paar englische Aufsätze, die mir unzugänglich sind; wenn er sich in der deutschen Literatur etwas umgesehen hätte, würde er mehr und Besseres über die Frage haben bringen können. Ganz oberflächlich und verfehlt sind die Bemerkungen S. LXI ff. (vgl. S. LXXIV) über Bacons griechische Quellen. Daß er noch den echten Herodian habe benutzen können, ist kaum denkbar, und vorderhand wird man es nicht wahrscheinlich finden, daß er mehrere griechische Grammatiken bei der Hand gehabt habe. Natürlich geht das Ganze schließlich auf Theodosios-Herodian zurück; daß aber die tatsächliche Quelle Bacons ein byzantinisches Kompendium war, beweisen die beigegebenen christlichen Lesestücke unwiderleglich, wie IX S. 490 ff. dargelegt wurde; die Entgegnung von Dr. Hirsch ist unklar und nichtssagend.

Im ganzen hätten die Herausgeber wohl getan, sich etwas besser für die Arbeit vorzubereiten; was sie bieten, ist nur Rohmaterial. Hoffentlich übernehmen berufenere Hände dessen Bearbeitung; es stellt eine Fülle von lohnenden Aufgaben.

Kopenhagen, Dez. 1902. J. L. Heiberg.

III. Abteilung.

Bibliographische Notizen und kleinere Mitteilungen.

Die bibliographischen Notizen werden von Aug. Heisenberg in Würzburg (A. H.), Ed. Kurtz in Riga (E. K.), J. Strzygowski in Graz (J. S.), R. Vari in Budapest (R. V.), Carl Weyman in München (C. W.) und dem Herausgeber (K. K.) bearbeitet. Zur Erreichung möglichster Vollständigkeit werden die HH. Verfasser höflichst ersucht, ihre auf Byzanz bezüglichen Schriften, seien sie nun selbständig oder in Zeitschriften erschienen, an die Redaktion gelangen zu lassen. Bei Separatabzügen bitte ich dringend, den Titel der Zeitschrift, sowie die Band-, Jahres- und Seitenzahl auf dem für mich bestimmten Exemplar zu notieren; denn die Feststellung dieser für eine wissenschaftliche Bibliographie absolut notwendigen Angaben, die den HH. Verfassern selbst so geringe Mühe macht, kostet mich stets umständliche und zeitraubende Nachforschungen in unserer Staatsbibliothek, und häufig bleiben alle Bemühungen vergeblich, weil das betreffende Heft noch nicht eingelaufen oder gerade beim Binden oder aus einem anderen Grunde unzugänglich ist. Auf wiederholte Anfragen bemerke ich, dafs die Artikel innerhalb der einzelnen Abschnitte der Bibliographie hier wie in den früheren Heften, soweit es möglich ist, nach der Chronologie des betreffenden Gegenstandes aufgeführt sind. Der Bericht ist bis zum 1. Febr. 1903 geführt. K. K.

1. Literatur und Sagen.

A. Gelehrte Literatur.

Karl Dieterich, Geschichte der byzantinischen und neugriechischen Literatur. Leipzig, C. F. Amelangs Verlag 1902. (= Die Literaturen des Ostens in Einzeldarstellungen, 4. Band.) X, 242 S. 8⁰. In einem Bande mit **P. Horn**, Geschichte der türkischen Moderne. Brosch. 7,50 *M*., geb. 8,50 *M*. Wird besprochen werden. K. K.

Heinrich Reich, Der Mimus. Ein literar-entwickelungsgeschichtlicher Versuch. Erster Band. Erster Teil: Theorie des Mimus. Zweiter Teil: Entwickelungsgeschichte des Mimus. Berlin, Weidmann. XII, 900 S. 8⁰. Diese weitausblickende geschichtliche Darstellung des früher über Gebühr mißachteten Seitenstückes der klassischen und klassizistischen dramatischen Literatur berührt das byzantinische Studiengebiet weit enger, als man etwa beim ersten Gedanken an die Dramenlosigkeit der byzantinischen Zeit glauben möchte. Reich zeigt mit ausgebreiteter Gelehrsamkeit, welch ungeheuere kulturhistorische Bedeutung für die spätrömische und byzantinische Zeit der Mimus besitzt. Er hat seit dem Beginn der christlichen Ära das

klassische Drama verdrängt und ersetzt. Er wurde die Quelle des mittelalterlichen europäischen Dramas wie des gesamten orientalischen Schauspiels. „Den mimischen Narren der Hellenen begrüßten die Inder ebenso jubelnd als den ihren, wie es Araber und Türken, Syrer und Ägypter, Lateiner, Slaven, Kelten und Germanen taten, und überall war er schnell ein beliebter Volksgenosse und redete die Sprache des Volkes. Riesengroß richtet sich vor uns der griechische mimische Narr auf, der *μῖμος γελοίων*, der *μωρὸς φαλακρός*, der *γελωτοποιός*, der mimus calvus, der alopus, der sannio, der turpio, der *μῶκος*, der derisor, der scurra, der Vidûsaka, der Semar, der Kačal Pahlavân, der Karagöz, der Pulcinell, der Kasperle und mit was für Namen man ihn sonst nennt."

Von Einzelheiten, die für die byzantinischen Studien besonders in Betracht kommen, seien hervorgehoben die Kapitel über die christologische Ethologie und Biologie im Mimus (S. 80 ff.), über die Beurteilung und Verurteilung des Mimus durch die Kirchenväter (S. 109 ff.), über die Stellung der Mimen und Miminnen in der öffentlichen Meinung (S. 156 ff.), über das Verhältnis der Staatsgewalt zu ihnen (S. 182 ff.; hier u. a. S. 190 der Nachweis, daß die byzantinische Sitte der Akklamation bis in die Zeit des Augustus und Galba zurückreicht), über des Rhetors Chorikios von Ch. Graux herausgegebene Verteidigung der Mimen und des Mimus (S. 204 ff.). Dazu kommen lehrreiche Ausführungen über das beliebte Schnurrenbuch Philogelos (S. 454 ff.), der m. E. völlig gelungene Nachweis, daß der türkische Karagöz nichts ist als eine Fortsetzung und Turkisierung des byzantinischen Mimus und daß seine wichtigsten Sujets und Typen, selbst einzelne Kostüme aus dem hellenisch-byzantinischen Mimus stammen (S. 617 ff.), eine treffliche Kritik des Buches von Sathas *Ἱστορικὸν δοκίμιον περὶ τοῦ θεάτρου καὶ τῆς μουσικῆς τῶν Βυζαντινῶν*, Venedig 1878 (S. 683 ff.) u. s. w. Eine zusammenfassende Charakteristik des anregenden und aufklärenden Werkes gehört nicht in den Rahmen dieser Zeitschrift. K. K.

Eduard Zeller, Die Philosophie der Griechen in ihrer geschichtlichen Entwicklung dargestellt. 3. Teil. 2. Abteilung. Die nacharistotelische Philosophie. 2. Hälfte. 4. Auflage. Leipzig, Reisland 1903. XVI, 931 S. 8°. Enthält S. 468 ff. eine auf Grund der neuesten Forschungen umgearbeitete Darstellung des Neuplatonismus. C. W.

F. Leo, Die griechisch-römische Biographie. (Vgl. B. Z. XI 574.) Besprochen von **Heinrich Schenkl**, Allgemeines Literaturblatt 11 (1902) Nr. 17 Sp. 525—527; von **Paul Lejay**, Bulletin critique 23 (1902) Nr. 31 S. 605—609. C. W.

Th. M. Wehofer, Untersuchungen zur altchristlichen Epistolographie. (Vgl. B. Z. XI 600.) Besprochen von **Fr. Pierre Magnien**, Revue biblique 11 (1902) 446—448; von **C⟨arl⟩ W⟨eyman⟩**, Historisches Jahrbuch der Görresgesellschaft 23 (1902) 444 f. C. W.

E. Rohde, Kleine Schriften. (Vgl. B. Z. XI 205.) Besprochen von **My**, Revue critique 36 (1902) Nr. 27 S. 8 f.; von **E. Schürer**, Theol. Literaturzeitung 27 (1902) Nr. 21 Sp. 561 f. C. W.

Karl Lehrs, Kleine Schriften. Mit einem Bildnisse des Verfassers und einem Anhange herausgegeben von **Arthur Ludwich.** Königsberg, Hartungsche Verlagsdruckerei. VIII, 582 S. 8°. Enthält u. a. den Wiederabdruck von Rezensionen über Schriften, die sich mit Nonnos, Musaios

(Nr. 18—21) und Dictys Cretensis (49 f.) beschäftigen, sowie der (im Hinblick auf die neueren Ermittelungen von Reitzenstein interessanten) Rezension über Ritschls Abhandlung 'de Oro et Orione' (Nr. 55). C. W.

Eugen Heinrich Schmitt, Die Gnosis. Grundlagen der Weltanschauung einer edleren Kultur. I. Band. Die Gnosis des Altertums. Leipzig, Diederichs 1903. 2 Bl., 628 + VII S. 8°. Wie schon der Titel erkennen läßt, ein unwissenschaftliches Buch, dessen Ausführungen über die gnostischen Lehren des Origines (!), über gnostische Anschauungen bei Gregor von Nyssa, über den 'Gnostiker' Synesios als Bischof u. s. w. füglich unberücksichtigt bleiben können. C. W.

C. Schmidt, Plotins Stellung zum Gnostizismus. — Fragment einer Schrift des Petrus von Alexandrien. — **O. Stählin**, Zur hslichen Überlieferung des Clemens Alexandrinus. (Vgl. B. Z. XI 575.) Besprochen von **Funk**, Theol. Quartalsch. 84 (1902) 457f. C. W.

Henri Weil, Études de littérature et de rythmique grecques. Textes littéraires sur papyrus et sur pierre. — Rythmique. Paris, Hachette 1902. VI, 242 S. Berührt das byzantinische Gebiet mit der aus der Revue de philologie 1885 p. 19 ff. wiederholten Abhandlung 'La légende d'Ésope' (p. 119—126), in der das Bruchstück einer Äsopvita aus der Sammlung Golenischeff besprochen wird. Dasselbe gehört zu einer Redaktion 'qui se rapproche de celle qu'a donnée Westermann, mais qui est, à son tour, plus developpée et plus detaillée'. Vgl. K. Krumbacher, Gesch. der byz. Lit. 2. Aufl. S. 897 und über den sonstigen Inhalt des Weilschen Buches die Besprechung von **H. Gleditsch**, Berliner philologische Wochenschrift 23 (1903) Nr. 3 Sp. 65—68. C. W.

Grammatici Graeci recogniti et apparatu critico instructi. Apollonii Dyscoli quae supersunt. Rec. **Richardus Schneider** et **Gustavus Uhlig.** Vol. I fasc. II. Ausführlich besprochen von **A. Ludwich,** Berl. philol. Wochenschr. 22 (1902) Nr. 26 Sp. 801—810. A. H.

Grammatici Graeci recogniti et apparatu critico instructi. Pars tertia. Scholia in Dionysii Thracis artem grammaticam rec. **A. Hilgard.** Ausführlich besprochen von **A. Ludwich**, Berl. philol. Wochenschr. 22 (1902) Nr. 24 Sp. 737—750; von **B⟨lass⟩**, Literar. Centralbl. 53 (1902) Nr. 28 Sp. 949—950. A. H.

Anecdota Byzantina e codicibus Upsaliensibus cum aliis collatis edidit **V. Lundström.** Fasciculus primus. Upsaliae 1902. VIII, 23 S. 8°. Ediert 1) aus Cod. Upsal. 8 mit Beiziehung einiger anderer Hss das mittelgriechische Lehrgedicht Salomon, das zur Gruppe der Spaneasgedichte gehört (Inc. *Ὁ βασιλεὺς ὁ Σολομὼν εἴρηκε πάλαι λόγον*). 2) Einen Brief des Paulos Helladikos über des Eunuchen Eutropios siegreiche Bekämpfung päderastischer Gelüste und über die in Frauenklöstern herrschende Gefahr sündigen Verkehrs der Nonnen untereinander. — In einem zweiten und dritten Hefte der Sammlung will L. eine Monodie über die Eroberung von Kpel, botanische Lexika u. a. veröffentlichen. K. K.

A. Heisenberg, Analecta. (Vgl. B. Z. XI 574.) Besprochen von **T. R⟨einach⟩**, Revue des études grecques 15 (1902) 161; von **Paul Maas,** Berliner philologische Wochenschrift 22 (1902) Nr. 45 Sp. 1383. C. W.

H. Gloeckner, Quaestiones rhetoricae. (Vgl. B. Z. XI 574.) Besprochen von **R. Harmand**, Rev. d. étud. grecq. 15 (1902) 160. A. H.

K. Praechter, Hierokles der Stoiker. (Vgl. B. Z. XI 533.) Besprochen von **A. Bonhöffer**, Wochenschr. f. klass. Philol. 19 (1902) Nr. 33/34 Sp. 898—900. A. H.

Cassii Dionis hist. quae supersunt ed. **U. Ph. Boissevain.** Vol. III. (Vgl. B. Z. XI 207.) Besprochen von **C. O. Zuretti**, Rivista di filologia 30 (1902) 523—525; von **My.**, Revue critique 36 (1902) Nr. 46 S. 381; von **Benedictus Niese**, Deutsche Literaturzeitung 23 (1902) Nr. 30 Sp. 1889f.; von **Anonymus**, Literarisches Centralblatt 53 (1902) Nr. 19 Sp. 632f.; von **B. Kübler**, Berliner philologische Wochenschrift 22 (1902) Nr. 51 Sp. 1571—1576; von **Heinrich Schenkl**, Allgemeines Literaturblatt 12 (1903) Nr. 3 Sp. 79. C. W.

Michael Oeftering, Heliodor und seine Bedeutung für die Literatur. Berlin, Felber 1901. XII, 176 S. 8°. Literarhistorische Forschungen von J. Schick und M. Frhr. v. Waldberg 18. Besprochen von **M⟨ax⟩ K⟨och⟩**, Literarisches Centralblatt 23 (1902) Nr. 34 Sp. 1145f. C. W.

R. Reitzenstein, Zwei religionsgeschichtliche Fragen. (Vgl. B. Z. XI 679.) Ausführlich besprochen von **P. Wendland**, Berliner philologische Wochenschrift 22 (1902) Nr. 43 Sp. 1321—1327; von **—n**, Literarisches Centralblatt 54 (1903) Nr. 3 Sp. 109f. C. W.

Fr. Cumont, Note sur deux fragments épiques relatifs aux guerres de Dioclétien. Revue des études anciennes 4 (1902) 36—40. Literargeschichtliche Würdigung der von Reitzenstein (s. die vorige Notiz) herausgegebenen Fragmente einer epischen Dichtung über den Feldzug des Diokletian und Galerius gegen die Perser (297). C. W.

A. Baumstark, Zur Vorgeschichte der arabischen 'Theologie des Aristoteles'. Oriens christianus 2 (1902) 187—191. Das syrische Original dieses Werkes, welches abgesehen von der Vorrede nur eine Paraphrase von Plotins Enneaden 4—6 repräsentiert, hat zum Verfasser den zu Alexandria in der heidnischen Philosophie unterrichteten Mönch Johannân von Euphemeia, einen Zeitgenossen des Stephanos bar Ṣûdailê, des größten christlichen Neuplatonikers. C. W.

T. R. Glover, Life and letters in the fourth century. (Vgl. B. Z. XI 574.) Besprochen von **W. Kroll**, Berliner philologische Wochenschrift 22 (1902) Nr. 27 Sp. 845—849; von **J. Tolkiehn**, Wochenschrift für klassische Philologie 19 (1902) Nr. 32 Sp. 873—877; von **Anonymus**, Analecta Bollandiana 21 (1902) 427—431; von **Eri B. Hulbert**, The American Journal of Theology 6 (1902) 791f.; von **C⟨arl⟩ W⟨eyma⟩n**, Literarisches Centralblatt 53 (1902) Nr. 48 Sp. 1610; von **G. Mc N. Rushforth**, The English Historical Review Vol. 17 Nr. 67 (Juli 1902) 541 f. C. W.

Alciphronis rhetoris epistularum libri IV. Annotatione critica instruxit **M. A. Schepers.** Groningen, Wolters 1901. XLIII, 164 S. Besprochen von **My.**, Revue critique 54 (1902) Nr. 42 S. 306—308; von **Mondry Beaudouin**, Notes critiques sur les 'lettres' d'Alciphron à propos d'une édition récente, Revue de philologie 26 (1902) 327—334. C. W.

Hermiae Alexandrini in Platonis Phaedrum scholia ad fidem codicis Parisini 1810 denuo collati edidit et apparatu critico ornavit

P. Couvreur. Paris, Bouillon 1901. 270 S. 8°. Bibliothèque de l'école des hautes études fasc. 133. Besprochen von **C.-E. Ruelle,** Journal des Savants 1902 Nov. S. 623 f.; von **W. Kroll,** Berliner philologische Wochenschrift 23 (1903) Nr. 3 Sp. 70—72; von **C. O. Zuretti,** Bollettino di filologia classica 9 (1902) Nr. 6 S. 124 f. C. W.

Giovanni Salvatore Raimundo, Quando visse Commodiano? Archivio della R. Società Romana di storia patria 25 (1902) 137—168. Fortsetzung und Schluß des B. Z. XI 577 erwähnten Aufsatzes, in dem Commodian in die Zeit Julians gesetzt wird. C. W.

P. Allard, Julien l'Apostat I. (Vgl. B. Z. XI 576.) Besprochen von **Rudolf Asmus,** Historische Zeitschrift N. F. 53 (1902) 478—483; von **Anonymus,** Analecta Bollandiana 22 (1902) 427—431. C. W.

Paul Allard, Julien l'Apostat II und III. Paris, Lecoffre 1903. 376 und 416 S. 8°. Besprochen von **Anonymus,** Revue Bénédictine 19 (1902) 443 f.; von **Claude Bouvier,** L'Université catholique N. S. 41 (1902) 412—429; von **G. Radet,** Revue des études anciennes 4 (1902) 318—320 (zugleich mit Band I); von **F. X. Funk,** Literarische Rundschau für das katholische Deutschland 29 (1903) Nr. 1 Sp. 11; von **Carlo Cipolla,** Bollettino di filologia classica 9 (1902) Nr. 6 S. 132—135. C. W.

G. Negri, L'Imperatore Giuliano l'Apostata. (Vgl. B. Z. XI 576.) Besprochen von **Rudolf Asmus,** Historische Zeitschrift N. F. 53 (1902) 478—483; von **Otto Eduard Schmidt,** Neue Jahrbücher für das klassische Altertum 9 (1902) 685 f.; von **Anonymus,** Analecta Bollandiana 21 (1902) 427—431. C. W.

Em. Peroutka, Studie o císaři Iulianovi. Listy filologické 29 (1902) 185—219; 337—371; 441—475. Fortsetzung und Schluß des B. Z. XI 576 notierten Aufsatzes. C. W.

N. Heim, Christus victor. Kampf .. der Kirche .. unter Julian. (Vgl. B. Z. XI 577.) Besprochen von **Anonymus,** Stimmen aus Maria-Laach 63 (1902) 462 f., der das Buch charakterisiert als 'ein Geschichtsbild in novellistischem Gewande, mit vielen belehrenden und anregenden Zwischenbemerkungen', dessen Ton 'aber nicht durchweg jedermann behagen' dürfte. C. W.

W. Vollert, Kaiser Julians religiöse Überzeugung. (Vgl. B. Z. XI 577.) Besprochen von **Rudolf Asmus,** Historische Zeitschrift N. F. 53 (1902) 478—483. C. W.

Rudolf Asmus, Julians Brief an Dionysios. Archiv für Geschichte der Philosophie 15 (1902) 425—441. Der 59. Brief Julians ist 'als eine unmittelbar an die Adresse des christenfreundlichen Pseudo-Kynikers Neilos und mittelbar auch an seine Gesinnungsgenossen gerichtete Abfertigung zu betrachten, und daher in eine und dieselbe Linie mit or. VI, VII und dem Misopogon zu stellen'. Er wendet sich an die in Rom ansässigen Anhänger 'dieser weitverbreiteten und einflußreichen Verbindung'. C. W.

Rudolf Asmus, Julians Brief über Pegasius. Zeitschrift für Kirchengeschichte 23 (1902) 479—495. Der von Pegasius (früher Bischof, dann Heide) handelnde 78. Brief ist wahrscheinlich an den Oberpriester Theodorus gerichtet, den auch der eine der erst von Papadopulos-Kerameus Rhein. Mus. 42 edierten Briefe zum Adressaten hat, und inhaltlich mit epist. 62 und dem Brieffragmente p. 371, 3 ff. H. zusammenzustellen. C. W.

R. Asmus, Julians Brief an Oreibasios. Philologus 61 (1902) 577—592. Der an 'seinen vertrauten Freund, Glaubens- und Parteigenossen' Oreibasios gerichtete 17. Brief Julians ist eine der wichtigsten Quellen für die Vorgeschichte seiner Thronerhebung. Der ganze 2. Abschnitt dieses Briefes bezieht sich nicht auf eine und die nämliche Person, sondern ist durch einen Schnitt nach *οἷός τε ἦς* (p. 496, 18 H.) auf zwei Personen zu verteilen. Der erste Teil geht auf den Eunuchen Eusebios, der zweite auf Florentius, den praefectus praetorio von Gallien. P. 496, 19, wo jetzt die drei unverständlichen Worte *τῶν πρὸς αὐτόν* stehen, muß 'im Originaltext irgend ein den Florentius mehr oder minder bestimmt kennzeichnender Ausdruck gestanden haben'. C. W.

Alessandro Chiappelli, Nuove pagine sul cristianesimo antico. Florenz, Monnier 1902. XIV, 341 S. 8⁰. Enthält folgende in unser Gebiet einschlagende Abhandlungen: 1) Ein neues Blatt alter Kirchengeschichte (über den Danielkommentar des Hippolytos) S. 210—239; 2) Die Sibyllenhöhle bei Cumae und ein neues Fragment der Schrift Julians gegen die Christen S. 315—329; 3) Über das slavische Henochbuch S. 330—339. Vgl. im übrigen die Besprechung von **H. Holtzmann**, Deutsche Literaturzeitung 23 (1902) Nr. 43 Sp. 2705—2707. C. W.

Anonymus (K. Jentsch?), Hellenentum und Christentum 8. 9. Die Grenzboten 1902 III 577—589; 635—644. Charakteristiken des Libanios und des Julian. Daß der Verf. nicht ganz auf der Höhe der Forschung steht, zeigt die Anmerkung zu S. 583, laut welcher der Philopatris 'sicherlich (!) unter Julians Regierung geschrieben' ist. C. W.

A. Franke, De Pallada epigrammatographo. (Vgl. B. Z. XI 207.) Besprochen von **G. Knaack**, Deutsche Literaturzeitung 23 (1902) Nr. 32 Sp. 2016. A. H.

Ernst Kalinka, Das Palladas-Epigramm in Ephesos. Wiener Studien 24 (1902) 292—294. Erklärt das im J. 1897 in einer aus dem 4. Jahrh. nach Chr. stammenden Latrine in Ephesos gefundene Epigramm, das als eine parodisierende Wiederholung eines Epigrammes des Palladas (Anth. Pal. X 87 = XV 19a), dessen Zeit durch die Daten 384 und 420 bestimmt ist, erkannt worden ist. K. K.

G. F. Damiani, L'ultimo poeta pagano. Saggi. Napoli, Paravia 1902. 66 S. 8⁰. Handelt über Nonnos und seine Dionysiaka. Vgl. die Besprechung von **Luigi Castiglioni**, Atene e Roma 5 (1902) Nr. 47 Sp. 763—765. C. W.

Die Oracula Sibyllina bearbeitet von **Johannes Geffcken**. Leipzig, Hinrichs 1902. LVI, 240 S. 8⁰. 9,50 *M*. Die griechischen christlichen Schriftsteller Bd. 8. — **Johannes Geffcken**, Komposition und Entstehungszeit der Oracula Sibyllina. Leipzig, Hinrichs 1902. IV, 78 S. 8⁰. 2,50 *M* Texte und Untersuchungen N. F. VIII 1. Wir erwähnen diese Ausgabe und die einen 'integrierenden Bestandteil' derselben bildende Abhandlung auch an dieser Stelle, da wenigstens ein Buch der Orakel (14.) und der prosaische Prolog in den zeitlichen Rahmen der B. Z. fallen (Buch 14 ist frühestens im 4. Jahrh. entstanden, der Prolog nach dem Ende des 5. Jahrh., wo die in ihm benützte Tübinger Theosophie verfaßt wurde, und vor dem Ende des 6. Jahrh., wo die allgemeine Kenntnis des Lateinischen im Osten aufhörte) und da eine Reihe sprachgeschicht-

licher Bemerkungen in der Abhandlung (auf Beigabe eines Index verborum hat G. wegen des Zustandes der Überlieferung verzichten zu sollen geglaubt) und ein Teil des den Orakeln beigegebenen historischen Apparates, in dem 'nicht nur magere Stellen angemerkt oder ausgeschrieben' werden, 'sondern oft mit verbindenden Erklärungen auf Traditionsreihen und gelegentlich auch Traditionsentwicklungen hingewiesen' wird, ihr Gebiet berührt. Vgl. die Besprechung von **Paul Wendland,** Deutsche Literaturzeitung 23 (1902) Nr. 39 Sp. 2449—2453; von **Zöckler,** Theologisches Literaturblatt 23 (1902) Nr. 39 Sp. 462 f.; von **H. Vincent,** Revue biblique 11 (1902) 615 f.; von **Paul Lejay,** Revue critique 55 (1903) Nr. 2 S. 29 f.; von **Anonymus,** Literarisches Centralblatt 54 (1903) Nr. 7 Sp. 251 f. C. W.

Ed. Stemplinger, Studien zu den *'Εϑνικά* des Stephanos von Byzanz. Progr. des Kgl. Max.-Gymn. München f. d. Schuljahr 1901/1902. München 1902. 38 S. 8°. Der Verfasser der *'Εϑνικά* lebte unter Justinian I und gab sein Werk nicht vor 538 und nicht nach 573 heraus. Unsere Epitome stimmt nicht mit den von Suidas und im Etymologicum Magnum benützten Auszügen überein; Eustathios gebrauchte neben einem Auszug auch das Original. Die erhaltene Epitome ist — das hatte schon P. Sakolowski nachgewiesen (Philol.-hist. Beiträge zu Ehren Wachsmuths S. 107) — aus mehreren Auszügen zusammengeschmolzen; ob Hermolaos einen von diesen oder unsere Epitome redigiert hat, bleibt unentschieden. Der häufige Parallelismus zwischen Philon von Byblus und Hesychios erklärt sich aus der Benützung einer gemeinsamen Quelle, Pamphilos oder Diogenian; dorther stammen alle (?) Glossen des Stephanos, welche sich mit dem Lexikon des Hesychios berühren. Außerdem haben wir in den Ethnika Überreste der attizistischen Lexika erhalten. Der von Stephanos öfter zitierte Dionysios, ein Schüler Tryphons, ist Ailios Dionysios aus Halikarnaß. Die Parallelen zwischen Harpokration und Stephanos erklären sich aus gemeinsamer Benützung des Dionysios. Die Gelehrsamkeit der Paradoxographen schöpfte Stephanos aus der *Παντοδαπὴ ὕλη* des Phavorinos; viele Angaben über Lykien sind von Alexander Polyhistor übernommen. A. H.

M. Kraseninnikov, Varia. XXXI—XXXV (russ.). Journal des Minist. der Volksaufkl. Bd. 343 u. 344 (1902) Abt. für klass. Philologie; Oktober- bis Dezemberheft S. 468—585. Fortsetzung der in der B. Z. VIII 212 notierten Aufsätze. Zunächst begründet der Verf. eingehend (auch paläographisch) für drei Stellen aus Prokop de bellis V die von ihm in seiner schon im laufenden Jahre zu erwartenden Ausgabe bevorzugte Lesart oder in den Text eingeführte eigene Konjektur. Er schreibt p. 21, 18 Bonn. *οὐ δεόντως ἀφείλετο*, doch könnte Prokop auch *οὐ δέον ⟨αὐ⟩τοὺς ἀφ.* gesagt haben; p. 37, 18: *μεταξὺ Σαλώνων τε καὶ Πρόμωνος πόλεως*; 37, 19: *Λίσσῃ νήσῳ προσέσχεν.* In Nr. XXXIV wird eine Stelle des Polybios behandelt (XXI, 20, 3: *τῶν κατὰ τὴν 'Ασίαν καὶ τὴν 'Ελλάδα μενόντων*, mit den Hss). Bei der umfangreichen, aber noch nicht abgeschlossenen Nr. XXXV gibt die Überschrift: „Zur Frage über den Codex Paezianus der Konstantinischen Exzerpte *περὶ πρέσβεων* und seine direkten und indirekten Kopien, mit kritischen Bemerkungen in Anlaß der neuesten Abhandlung von C. de Boor“ (Zweiter Bericht über eine Studienreise, vgl. B. Z. XI 578) hinlänglich den behandelten Stoff an, dessen minutiöse Details sich hier nicht wiedergeben lassen. Wir erwähnen nur,

daß Kraseninnikov in eingehender Polemik gegen Boors Beurteilung der früher von Kraš. geäußerten Ansichten auftritt und ihm eine Reihe von Versehen und Fehlschlüssen nachweist. Eine „systematische Widerlegung aller Fehler de Boors" verspricht Kraš. demnächst in zwei anderen Abhandlungen zu liefern, von denen die eine bereits im Viz. Vremennik (s. unten) zu erscheinen begonnen hat. E. K.

G. Setti, Una congettura dello Scaligero e gli epigrammi di Agatia Scolastico. S.-A. aus ?. Padova. Mir nur aus der Notiz in der Revue des ét. gr. 1902 S. 176 bekannt. K. K.

H. Bourier, Über die Quellen der ersten 14 Bücher des Johannes Malalas. (Vgl. B. Z. XI 207.) Besprochen von **H. G.**, Rev. d. études grecq. 14 (1901) S. 310. A. H.

René Dussaud, *ΒΑΛΑΝΙΟΝ*. Journal Asiatique IX. Série t. 19 (1902) 372—375. In der Bezeichnung *τὸ τοῦ βαλανίου*, welche der von Kaiser Theodosios zerstörte Tempel von Ba'albek im Chron. pasch. p. 303 erhält, ist vielleicht nur *τοῦ βαλανείου* zu suchen, wofür man sich auf die bei den letzten Ausgrabungen entdeckten großen Bassins vor dem Tempel berufen kann. Die Lesart bei Moses von Choren, der an dieser Stelle aus Malalas schöpft, 'z-Libanosi', also Tempel des Libanon, beruht auf einer willkürlichen Korrektur. Übrigens steht in unserem Malalastexte kein entsprechendes Wort. C. W.

J. H. Gifford, Arethas and the Codex Clarkianus. The Classical Review 16 (1902) Nr. 8 S. 391—393. Erwiderung auf den Aufsatz gleichen Titels von **John Burnet**, Class. Rev. 16 (1902) Nr. 5 S. 276, der seinerseits durch die Ausführungen Giffords in der Class. Rev. 16 (1902) Nr. 1 S. 16 f. hervorgerufen worden war. Letzterer formuliert jetzt sein Ergebnis folgendermaßen 'The same hand which made so many corrections of Clarkianus (des Plato) corresponding to the text of Eusebius written by Baanes (d. h. die Hand des Arethas selbst), has also supplied one ommission in the text of Baanes from Clarkianus'. C. W.

Hugo Rabe, Die Überlieferung der Lukianscholien. Nachrichten der Kgl. Ges. d. Wiss. zu Göttingen 1902 Heft 5. Gibt u. a. genauere Nachweise über den Anteil, den der berühmte Erzbischof von Kaisareia in Kappadokien, Arethas, an den Lukianscholien hat. K. K.

M. Kraseninnikov, Über die handschriftliche Überlieferung der Konstantinischen Exzerpte über Gesandte. 1. Abteilung: Die handschriftliche Überlieferung der Exzerpte *περὶ πρέσβεων ἐθνικῶν πρὸς Ῥωμαίους* (russ.). Viz. Vremennik 8 (1901) 479—515. In dem bisher veröffentlichen ersten Kapitel dieser Abhandlung gibt der Verf. eine genaue Beschreibung und Inhaltsangabe der zwölf auf uns gekommenen Hss der genannten Exzerpte, die er z. T. neu kollationiert hat. E. K.

H. Haas, De fabularum indicibus, qui apud Suidam leguntur. Wiener Studien 22 (1900) 29—34. K. K.

R. Kunze, Strabobruchstücke bei Eustathius und Stephanus Byzantius. Rhein. Mus. 58 (1903) 126—137. Im Anschluß an seine frühere Arbeit „Unbeachtete Strabofragmente" (Rhein. Mus. 57, 437 ff.), wo er im Kommentar des Eustathios zu Dionysios Periegetes nach Strabostücken forschte, untersucht der Verf. nun zu demselben Zwecke den Homerkommentar des Eustathios, der hier eine noch vollständige

Strabohs (ohne die Lücke in Buch 7) benützt hat. Zum Schluß einige Strabonische Kleinigkeiten aus Stephanus Byzantius. K. K.

Leo Sternbach, Constantini Manassae versus inediti. Wiener Stud. 24 (1902) 1—5. Veröffentlicht aus Cod. Vatic. Gr. 915 (s. XIII) 15 *στίχοι τοῦ Μανασσῆ εἰς τὴν τοῦ Δαρείου ὑπόθεσιν, ὅπως ἐβασίλευσεν ὁ Δαρεῖος.* Sie enthalten die bekannte Erzählung mit geringer Variante. V. 1 lautet nach St. *ἐπιλειπόντων τελέως τῶν νόμῳ βασιλέων.* In der Hs soll aber statt *νόμῳ* stehen *κατηγ°*. Das wäre unverständlich; aber *η* ist doch wohl nur verlesen für *γε*, also *τῶν κατὰ γένος βασιλέων.* Dann ist freilich kein Trimeter mehr vorhanden, aber die Worte gehören vielmehr zur Überschrift als zum Gedicht. So sind sie auch von dem Verf. des geschriebenen Kataloges der Vaticana aufgefaßt worden (vgl. Krumbacher, B. L.[2] 380). A. H.

Konstantin Horna, Einige unedierte Stücke des Manasses und Italikos. (Vgl. B. Z. XI 580.) Besprochen von **Th. Preger**, Berl. philol. Wochenschr. 22 (1902) Nr. 47 Sp. 1449; von **G. Wartenberg**, Wochenschr. f. klass. Philol. 19 (1902) Nr. 47 Sp. 1290—1291. A. H.

W. Regel, Rosen (russ.). Commentationes Nikitinianae (vgl. B. Z. XI 296) S. 360—364. Ediert ein jambisches Gedicht *Εἰς τὰ ῥόδα* (117 Verse; Incip. *Τοὺς Παρνασσοῦ δὲ πρῶνας*), das vielleicht dem Theodoros Prodromos zuzuschreiben sei. E. K.

A. Papadopulos-Kerameus, *Ἀθηναϊκὰ ἐκ τοῦ ιβ' καὶ ιγ' αἰῶνος.* *Ἁρμονία* (Athen 1902) S. 209—224; 273—293. Über den ersten Teil der Abhandlung vgl. B. Z. XI 684. Im zweiten Teil ediert P. eine anonyme Monodie auf den Metropoliten von Athen Michael Choniates, Verse des Michael Choniates an die Gottesmutter, Briefe des Metropoliten von Naupaktos Johannes Apokaukos, einen Brief eines Makrembolites u. s. w. K. K.

E. Martini, Analecta Laertiana. Pars secunda. Lipsiae 1902. Leipziger Studien XX (1902) 147—166. Das Werk des Ps.-Hesychios *Περὶ τῶν ἐν παιδείᾳ διαλαμψάντων σοφῶν* galt seit dem Aufsatz von Karl Lehrs im Rhein. Mus. 17, 453—457 für eine Leistung der Humanistenzeit; einzig Flach setzte seine Entstehung in das 11. oder 12. Jahrh., fand aber nirgends Zustimmung. Martini weist nun auf Cod. Vatic. Graec. 96 (*Φ*) hin, welcher fol. 19[r] das Werk enthält und dem Ende des 13. oder dem Anfang des 14. Jahrh. angehören soll. Der Beweis, daß auf diese Hs *Φ* die bisher bekannten Hss des Büchleins sämtlich zurückgehen, scheint mir durch die angeführten Varianten vollständig erbracht. *Φ* selbst — auch das wird man zugeben müssen — beruht auf dem verlorenen Cod. *ε* des Laertios, auf den die erhaltenen Hss Barb. Gr. 253 s. XII und Paris. Gr. 1759 s. XIII zurückgehen, seine Bedeutung für die Textkritik des Laertios ist also sehr gering. Das Büchlein des Ps.-Hesychios wäre demnach, da es jünger als Suidas sein muß, im 11. oder 12. Jahrh. zusammengestellt worden, und so hätte schließlich Flach doch Recht behalten.

Die Untersuchung scheint mir lückenlos, aber die Voraussetzung unsicher. Hier können nur paläographische Momente entscheiden. Es werden ja jetzt fast sportmäßig Facsimilia allen Untersuchungen beigegeben, die sich auf einen noch nicht edierten Text beziehen, selbst wenn es ganz gleichgültig ist, ob die Hs aus dem 13. oder 15. Jahrh. stammt und wenn

mit dem Facsimile auch nichts anderes gezeigt werden soll, als daß der Text schwer lesbar ist; gerade als ob es heutzutage noch ein Verdienst oder Ruhm wäre, Hss lesen zu können. Aber wenn irgendwo, so war bei dieser Untersuchung die Beigabe eines folium der Hs in Facsimile notwendig. Nach der unter diesen Umständen etwas recht kurzen Beschreibung des Vaticanus (S. 148) bleibt mir die Prämisse noch höchst verdächtig. A. H.

Georgii Acropolitae opera recensuit **Aug. Heisenberg.** Vol. prius. Leipzig, Bibl. Teubneriana 1903. XXIV, 367 S. 8⁰. 6 ℳ. Wird besprochen werden. K. K.

M. Treu, Matthaios, Metropolit von Ephesos. (Vgl. B. Z. XI 210.) Besprochen von **A. Hilgenfeld**, Berl. philol. Wochenschr. 22 (1902) Nr. 52 Sp. 1607—1608. A. H.

H. Deckelmann, Demetrii Cydonii de contemnenda morte ed. H. D. (Vgl. B. Z. X 659.) Besprochen von **P. Meyer**, Deutsche Literaturzeitung 23 (1902) Nr. 47 Sp. 2974. A. H.

M. Apostolović, Des Theodoros Metochites Sendschreiben über die diplomatische Fahrt nach Serbien aus Anlaß der Heirat des Königs Milutin mit Simonida im Jahre 1298. Mit einem Nachwort von **J. Radonić**. S.-A. aus dem „Letopis" der „Matica Srpska". Neusatz 1902. 34 S. 8⁰ (serbisch). Serbische Übersetzung des von Sathas, *Μεσ. βιβλιοθήκη* 1 (1872), herausgegebenen *Πρεσβευτικός*. Der von Radonić S. 33 Anm. 2 gegen mich erhobene Vorwurf, in der Geschichte der byz. Litt.[2] S. 478 f. liege eine auffällige Verwirrung vor, indem Irene, die Gemahlin des Johannes, eines Sohnes Andronikos' II, eine Tochter des Nik. Chumnos genannt werde, ist unberechtigt. Die Verwirrung liegt bei Radonić. Es gibt, was er durch Einsicht in die bei mir zitierte Literatur leicht hätte konstatieren können, zwei Irenen. Die eine, eine Tochter des Nik. Chumnos, heiratete den Johannes Palaeologos, einen Sohn des Andronikos II, die andere eine Tochter des Theod. Metochites, vermählte sich mit einem anderen Johannes Palaeologos, dem Sohne des Bruders des Andronikos II. Vgl. An. gr. ed. Boissonade V 335. Nik. Gregoras ed. Bonn. I 240 f., Kantakuzenos ed. Bonn. I 67, Du Cange, Fam. Byz. S. 234; 236. K. K.

Manuelis Philae carmina inedita ed. **Martini.** (Vgl. B. Z. XI 582.) Besprochen von **My.**, Revue critique 54 (1902) Nr. 33 S. 128 f. C. W.

C. Brockelmann, Geschichte der arabischen Literatur. (Vgl. B. Z. XI 585.) Besprochen von **H. Grimme**, Literarische Rundschau für das katholische Deutschland 28 (1902) Nr. 7 Sp. 214—216; von **Siegmund Fränkel**, Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte 2 (1902) 370 f. C. W.

Adolf Jacoby, Studien zur koptischen Literatur. 3. Neues zu dem Traktat über die Bedeutung des Alphabets. 4. Zur Eliasapokalypse. Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes 24 (1902) 194—196. Vgl. B. Z. XI 585. 3. Weist eine griechische Parallele zu den 22 Schöpfungswerken des koptischen Textes in Vassilievs Anecdota nach. 4. Die von Stein-

dorff (Texte und Untersuchungen N. F. II) edierte Eliasapokalypse ist von Ephräm im hymnus de nativitate Christi in carnem (II 466 Lamy) benützt worden. Vgl. zu Nr. 3 die Notiz von D⟨iekamp⟩, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 1 Sp. 29, der auf das fragmentum de creatione: εἴκοσι καὶ δύο ἔργα etc. im Cod. gr. 1555 A s. XIV der Pariser Nationalbibliothek aufmerksam macht. C. W.

Eugène Revillout, Textes Coptes extraits de la correspondance de St. Pésunthius évêque de Coptos et de plusieurs documents analogues (juridiques ou économiques). Revue égyptologique 9 (1900) 133—179. 10 (1902) 34—47. C. W.

Franz Nikolaus Finck, Kleinere mittelarmenische Texte. Zeitschrift für armenische Philologie 1 (1902) 177—219. Abdruck der in dem B. Z. XI 585 notierten Aufsatz besprochenen Texte. C. W.

N. Marr, Texte und Untersuchungen zur armenisch-georgischen Philologie. IV. Petersburg 1901. Besprochen von **J. Guidi**, Oriens christianus 2 (1902) 227 f. C. W.

L. Leger, Le monde slave, études politiques et littéraires. II. Série. Paris, Hachette 1902. 213 S. 16⁰. 3,50 Fr. Besprochen von **E. M⟨ichaud⟩**, Revue internationale de théologie 10 (1902) 750 f.; von **Paul Girardin**, Bulletin critique 23 (1902) Nr. 36 S. 705. C. W.

B. Volksliteratur, Sagen, Folklore.

F. Kampers, Alexander der Gr. (Vgl. B. Z. XI 589.) Besprochen von **A. Zimmermann**, Revue des questions historiques 72 (1902) 315; von **Eduard Heydenreich**, Mitteilungen aus der historischen Literatur 30 (1902) 264—267; von **Anton E. Schönbach**, Allgemeines Literaturblatt 11 (1902) Nr. 16 Sp. 494 f.; von **Adolf Bauer**, Berliner philologische Wochenschrift 22 (1902) Nr. 48 Sp. 1482—1485. C. W.

A. Jellinek, Zur Bibliographie des Physiologus. IV. Anglia, Beiblatt 1902 S. 236—239. K. K.

E. Klebs, Die Erzählung von Apollonius aus Tyrus. (Vgl. B. Z. XI 660.) Ausführlich besprochen von **K. J. Neumann**, Historische Zeitschrift 54 (1903) 296—303. C. W.

J. Fürst, Untersuchungen zur Ephemeris des Diktys von Kreta. Philologus 61 (1902) 374—440; 592—622. Fortsetzung und und Schluß der Untersuchung, deren Anfang in der B. Z. XI 157 ff. besprochen worden ist. Wir hoffen, eine Besprechung auch dieses Teils bringen zu können. K. K.

S. Krauß, Das Leben Jesu. (Vgl. B. Z. XI 589.) Ausführlich besprochen von **Porges**, Zeitschrift für hebräische Bibliographie 6 (1902) Nr. 6 S. 168—178. C. W.

L. de Combes, La vraie croix perdue et retrouvée. Paris, Édit. de l'Art et l'Autel 1902. VI, 294 S. 8⁰. Buchausgabe der B. Z. X 660 und XI 240 notierten Aufsätze. Besprochen von **Joseph de Catellan**, Études ... de la Compagnie de Jésus 93 (1902) 425 f., vgl. 858; von **L. C⟨loquet⟩**, Revue de l'art chrétien 45 (1902) 507 f. C. W.

Jos. Mair, Ein christliches Amulett aus Ägypten. Theologisch-praktische Monatsschrift 13 (1902) 29 f. Einige Bemerkungen zu dem von Wilcken, Archiv für Papyrusforschung 1, 434 ff., edierten Texte s. VI. C. W.

Konrad Burdach, Zum Ursprung der Salomo-Sage. Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen 108 (1902) 131f. Vorläufiger Hinweis auf das 7. Kapitel von des Verfassers demnächst erscheinenden Untersuchungen 'Longinus und der Gral', die auf Grund einer neuen Darstellung der Geschichte der religiösen Phantasie des Mittelalters die Gralsage ableiten aus altchristlichen Pilgermärchen und aus der Popularisierung, Paganisierung und Magisierung der Meſsliturgie, insbesondere des Vorbereitungsteiles (προσκομιδή) und der großen Introitusprozession (εἴσοδος μεγάλη) der byzantinischen Messe. C. W.

N. Drozdov, Die Erzählungen vom weisen Akyrios und ihre Beziehungen zur Bibel (russ.). Arbeiten (Trudy) der Kiewschen Geistl. Akademie 1901, Mai, S. 65—91. Notiert im Viz. Vr. VIII (1901) 643. E. K.

Paul Marc, Die Achikarsage. Ein Versuch zur Gruppierung der Quellen. Stud. z. vergl. Literaturgesch. II, 4. Heft. Berlin 1902. M. zerlegt den Kern der Sage in zwei ursprünglich verschiedene Teile, die Geschichte von dem undankbaren Adoptivsohn und die Geschichte von dem in Ungnade gefallenen Minister, der in der Gefangenschaft lebt, bis eine dem König gestellte Aufgabe seine Unentbehrlichkeit beweist und ihn wieder zu Ehren kommen läßt. Die ursprüngliche Form des ersten Teiles, die eigentliche Achikarsage, erblickt M. in der Erzählung des Buches Tobit, doch entscheidet er sich nicht für jüdischen (Halévy) oder babylonischen (Th. Reinach) Ursprung. Den zweiten Teil findet M. in dem indischen sog. Papageienbuch, der Çukasàptati (text. simpl., übers. von Rich. Schmidt, 1894, Nr. 48—49), wo von König Nanda und seinem Minister Çakaṭāla erzählt wird; doch hält er die Möglichkeit einer Wanderung der Achikarsage nach Indien nicht für ausgeschlossen. — Nicht überflüssig erscheint mir ein Hinweis auf die Belisarsage; denn hier finden wir den Minister wieder, der für seinen Herrscher eine wunderbare Stadt erbaut, dann in Ungnade fällt, und der aus seinem Gefängnis geholt wird, um die seinem Herrscher gestellte Aufgabe zu lösen, d. h. einen Kriegszug gegen Ἐγγλητέρα (wie Achikar eine Reise nach Ägypten) zu unternehmen. Es verlohnte sich wohl, den Beziehungen der beiden Sagenkreise genauer nachzugehen. A. H.

V. Ryssel, Die Erzählung von Aphikia, dem Weibe Jesus Sirachs. Theologische Studien und Kritiken 1903 S. 229—246. Kollaterale deutsche Übersetzung der beiden von Margaret Dunlop Gibson (Stud. Sinait. 8) edierten Rezensionen des arabischen Textes (rechts der Text der Karschunihs Ms Fonds Syriaque 179, links der Text des Ms Fonds Arabe 50 der Pariser Nationalbibliothek). C. W.

P. N. Sakulin, Die russische Erzählung vom Feldherrn Eustratios. Zur Literaturgeschichte der Sage von Belisar. Festschrift für N. J. Storoženko, Moskau 1902, S. 481—487 (russ.). Mir nur aus der Bibliographie von A. L. Jellinek, M. Kochs Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte 2 (Berlin 1902) 387, bekannt. K. K.

N. G. Polites, Μελέται I. II. (Vgl. B. Z. XI 588.) Besprochen von **Jean Psichari**, Revue de l'histoire des religions 22 (1901) 310—315. I—III von **Linde**, Literarisches Centralblatt 53 (1902) Nr. 40 Sp. 1336 —1339; von **D. C. Hesseling** in der holländischen Zeitschrift 'De Gids'

1902 Nr. 10. 20 S. 8⁰. II und III von **Paul Fournier**, Revue des Études anciennes 4 (1902) 243. III von **My.**, Revue critique 36 (1902) Nr. 42 S. 305 f. C. W.

N. Polites, *Μελέται περὶ τοῦ βίου καὶ τῆς γλώσσης τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ. Παροιμίαι. Τόμος Δ'. Ἐν Ἀθήναις*, Beck *καὶ* Barth 1902. 886 S. 8⁰. (= *Βιβλιοθήκη Μαρασλῆ ἀρ.* 184—187.) Der vorliegende vierte Band des schon mehrfach besprochenen (vgl. zuletzt B. Z. XI 588) monumentalen Werkes führt die alphabetische Reihe von *γλῶσσα* bis *ἐλεῶ*. Unter den neugriechischen Sprüchen findet man auch hier wieder manche byzantinische mit gelehrten Erklärungen des Herausgebers. In der Vorrede verzeichnet P. zuerst einige neue gedruckte und mehrere handschriftliche Sammlungen neugriechischer Sprichwörter und beschreibt dann zwei neue Hss byzantinischer Sprichwörter. Die eine, Cod. 35 der Leipziger Universitätsbibliothek, erwies sich als identisch mit dem von mir edierten Vatic. 695; die andere, Cod. 75 der Christlichen archäologischen Gesellschaft in Athen, saec. XVII, enthält nur 13 Sprüche, die alle schon in anderen theologischen Sammlungen oder bei Planudes vorkommen. Der Text ist S. 10 f. ediert. K. K.

K. Krumbacher, Die Moskauer Sammlung mittelgriechischer Sprichwörter. (Vgl. B. Z. IX 214.) Besprochen von **N. G. Polites**, Deutsche Literaturz. 23 (1902) Nr. 29 Sp. 1824—1825; von **T. R⟨einach⟩**, Rev. des étud. grecq. 14 (1901) S. 324. A. H.

Simos Menadros, *Ἡ Ῥήγαινα. Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος* 6 (Athen 1903) S. 117—148. Aus vielen kyprischen Sagen und Märchen, aus den Namen von Ruinen und Kastellen, von Wegen und Plätzen tritt immer wieder die Erinnerung an die *Ῥήγαινα* entgegen. In anziehender Weise zeigt M., daß die Königin Eleonore von Aragonien, die Gemahlin Peters I von Lusignan (1359—1369), nicht mehr als ihren Titel diesen Überlieferungen gegeben hat, die in Wirklichkeit die Erinnerung an die einstige *Ἄνασσα* von Cypern, die Göttin Aphrodite, bis auf den heutigen Tag festgehalten haben. Den heute weitverbreiteten Liedercyklus vom Tode der Arodaphnusa, wodurch manche Details in ganz andere Beleuchtung hätten gerückt werden können, hat M. gänzlich ignoriert. Die Anwendung der Vulgärsprache gibt den Ausführungen eine wohltuende Frische. A. H.

Karl Dieterich, Die Volksdichtung der Balkanländer in ihren gemeinsamen Elementen. Zeitschrift des Vereins für Volkskunde in Berlin 1902 S. 272—291; 403—415. Fortsetzung des B. Z. XI 589 notierten Aufsatzes. In der Behandlung der Elfen, der Schicksalsjungfrauen (Miren, slav. Narečnicen) und des Todes (Charos) weist die Volkspoesie der Balkanvölker viele gemeinsame Züge auf. Auch die Lieder, in denen sich Natur und Leben spiegeln, zeigen viel Verwandtes. Zuletzt handelt D. noch über Bilder und Figuren, Vers und Melodie der Balkanpoesie. A. H.

H. Hubert, Magia. Dictionnaire des antiquités V (1902) fasc. 31, pages 1494—1521. Handelt über die Geschichte der Magie im Altertum, über les livres magiques, tabellae devotionis, les procédés de la magie, le pouvoir du magicien, la cérémonie magique mit zahlreichen Abbildungen und einer umfangreichen Bibliographie. Die mittelalterliche Zeit wird nur gestreift. Zu dem Satze: la magie chrétienne

utilise la messe en l'adaptant darf man in der byzantinischen Literatur auf die berüchtigte „Messe des Bartlosen" hinweisen, welche ich nicht für eine Verspottung der Bartlosen oder für ein antikirchliches Pamphlet halte, sondern für eine der schlimmsten und zugleich charakteristischsten Äußerungen des mittelgriechischen Teufelskultes. A. H.

C. Schönliterarische Behandlung byzantinischer Stoffe.

Karl Roth, Sapphos Verse. Byzantinischer Roman. Kempten 1902. 171 S. 8°. Anthimos, der Stratege von Thessalonike, bulgarischer Abkunft, aber dem Kaiser Michael IV (1034—1041) treu ergeben, liebt Theophila, die Tochter des reichen Kaufmanns Kallias in Thessalonike, welche an die Macht des hl. Demetrios glaubt, aber mit ihrem Denken und Empfinden in der Welt der Hellenen weilt und Sapphos Verse so hoch schätzt wie die Predigten der Väter. Die Verbindung der beiden steht nahe bevor. Da bricht der Bulgarenaufstand aus, und einer der Führer, Ibatzes, sucht den Anthimos zu gewinnen. Als dies zunächst mißlingt, stellt er ihn durch falsche Briefe dem Kallias als Verräter dar, und dieser weist ihn ab. So wird Anthimos ein Griechenfeind. Der Bulgarenaufstand scheitert nach anfänglichen Erfolgen, der Sturm auf Thessalonike im Oktober 1040 (?) wird durch die Hilfe des hl. Demetrios abgeschlagen, auf Anthimos' Kopf ist vom Kaiser ein Preis gesetzt. Als Mönch verkleidet, irrt er umher. Beim Leichenbegängnis des Kaisers in Byzanz rettet er unerkannt dem Kallias und der Theophila das Leben und wird Diakon an einer Kapelle der Theotokos, welche Kallias in seinem Park zu Thessalonike errichten läßt. Da stirbt Ibatzes in einem Kloster am Schwarzen Meere, wo er als Verbannter lebte; aber vor seinem Tode klärt er durch Briefe den Kaiser und Kallias darüber auf, daß Anthimos erst durch sein falsches Spiel in das Lager der Empörer getrieben worden sei. So wird Anthimos rehabilitiert und wieder Stratege von Thessalonike; er gibt sich zu erkennen, und der Vereinigung der Liebenden steht nichts mehr im Wege.

Der historische Hintergrund ist nach den Quellen gearbeitet, Details kommen nicht zur Verwendung. Byzantinische Luft habe ich, offen gestanden, bei der Lektüre nicht verspürt, weder bei der Schilderung eines Gastmahles junger Adeliger in Thessalonike, noch bei der Darstellung der Totenfeier in Byzanz. Wir erhalten kaum mehr als eine Skizze. Und doch brauchte man eigentlich nur gewisse Partieen des Ceremonienbuches von Konstantinos Porphyrogennetos mit Lebendigem zu füllen und tief den Pinsel in die Farbe zu tauchen, um der stärksten Wirkung sicher zu sein. Aber das theologische und das kriegerische Byzanz muß den Leser packen, und nicht Annäherung an modernes Empfinden muß versucht werden, sondern das Fremde muß konsequent und mit allen Details lebendig werden, mit den Phrasen und mit der Kraft jener Byzantiner, ihrer Starrheit und der Tiefe ihrer Empfindung, ihrem Humor und ihrer Jämmerlichkeit. Wir Byzantiner brauchen die Poeten, welche unsere Sache populär machen, und lange schon sehe ich vergeblich nach ihnen aus. In der Manier von Pierre Louys wünschte ich's nicht; aber in Ebers' Weise ginge es wahrscheinlich auch dann nicht mehr, wenn einer ein so feiner Dichter wäre, wie jener Meister war. A. H.

Karl Roth, Sapphos Verse (s. o.). Besprochen von **H. Z⟨immerer⟩**, Blätter für das (bayer.) Gymnasialschulwesen 39 (1903) 210f.; von — **a**, Monatsblätter für den kathol. Religionsunterricht 4 (1903) 31. C. W.

Carry Brachvogel, Der Nachfolger. Ein Roman aus Byzanz. Leipzig, Herm. Seemann Nachfolger (1902). 2 Bl., 300 S. 8⁰. 4 *M.* Wird besprochen werden. K. K.

Alexandra Papadopulu, *Στὸ μοναστῆρι. Παναθήναια*, Jahrgang III (1902) 8—11; 80—85. Die begabte griechische Schriftstellerin, die ihre Vorwürfe schon öfter in der byzantinischen Geschichte gesucht hat, schildert Klosterscenen aus der letzten Zeit des Bilderstreites (842), in denen die bekannte Dichterin Kassia (Kassiane) und Eudokia Ingerina die Hauptrollen spielen. K. K.

2. Handschriften- und Bücherkunde, Gelehrtengeschichte.

A. Handschriften- und Bücherkunde.

Wilhelm Schmid, Verzeichnis der griechischen Handschriften der Kgl. Universitätsbibliothek zu Tübingen. Tübingen 1902. Universitätsschrift. 88 S. 8⁰. Die meisten derselben stammen aus dem Besitz von Martin Crusius, einige wenige von Stephan Gerlach u. a. Die kurzen Notizen, welche A. v. Keller und K. Klüpfel im Serapeum I 203—206, II 358—367, IV 184—188 gegeben hatten, ersetzt Schmid jetzt durch eine detaillierte Beschreibung. Von älteren Hss ist der Polybioscodex Mb 9, den Schweighäuser schon benützt hat, die wertvollste. Die anderen sind Abschriften des Crusius selbst oder seiner Schüler zumeist aus Augsburger Hss, die noch erhalten sind. Dahin gehören die Alexias, ein paar Gedichte von Andreas von Kreta, der Roman Hysmine und Hysminias von Eustathios, Teile der Geschichtswerke des Pachymeres und Gregoras. Bemerkenswert ist auch ein Brief von Stephan Gerlach an Crusius mit einer Beschreibung der Gemälde in der Prodromoskirche zu Konstantinopel. Die Monodie des Konstantinos Stilbes auf den Tod eines Jünglings ist noch in vielen anderen jungen Hss erhalten. Mb 27 überliefert fol. 171ʳ—184ʳ ein viertes Gedicht von Marino Falieri: *Θρῆνος εἰς τὰ πάθη καὶ τὴν σταύρωσιν τοῦ κυρίου καὶ θεοῦ καὶ σωτῆρος ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ ποιηθεὶς παρὰ τοῦ εὐγενεστάτου ἄρχοντος κυροῦ Μαρίνου τοῦ Φαλλιέρου* (vgl. B. A. Mystakides, Rev. des ét. gr. 1898 p. 302). In Mb 37 befindet sich ein Katalog der Bücher, welche Crusius aus Konstantinopel erhalten hatte. Das darin erwähnte *Χρονικὸν* Graecobarbarum ab initio mundi usque ad tempora Comnenorum liegt jetzt in der Kgl. Bibliothek Stuttgart, Q 129; außerdem gehörte dazu eine Abschrift vom Venetianer Druck des Belisarromans (wo ist sie heute?). Auch die vulgären *Αἰσώπου μῦθοι* hat Crusius selbst (Cod. Mb 27) aus einem Venetianer Druck von 1543 abgeschrieben, den ihm David Hoeschel von Augsburg geliehen hatte. Die Notiz (fol. 169ᵛ) *ὑπὸ AN. NOT. KEP. ,αφμγ'* ist übrigens keine Subscriptio von Crusius. Sie steht auch in der Venetianer Ausgabe, aus welcher Crusius sie abschrieb. Das Büchlein bildet heute das erste Stück eines kostbaren Sammelbandes vulgärer Drucke der Münchener Hof- und Staatsbibliothek (Aut. gr. b. 47. 4⁰), den ich durch besondere Güte des Herrn Geheimrats von Laubmann gerade jetzt in Würzburg benützen darf. Die

Subscriptio bedeutet wohl ὑπὸ Ἀνδρονίκου Νούντζιου (Νούκκιου?) Κερκυραίου und bezeichnet den Verfasser. Jedenfalls war dieser Nunzio, der sonst als Schreiber genannt wird, 1541—1543 in Venedig (vgl. Miller, Catal. Esc. p. XXII; Krumbacher, Lit.[2] 898). A. H.

E. Martini, Catalogo di manoscritti greci esistenti nelle biblioteche italiane. Vol. II con l'indice dei due volumi: Catalogus codicum graecorum qui in bibliotheca Vallicelliana Romae adservantur. Milano, U. Hoepli 1902. IV, 271 S. 8°. Beschreibt ausführlichst 221 griechische Hss der wenig bekannten, von philologischen Besuchern Roms oft übersehenen und doch viel Interessantes bergenden Bibliotheca Vallicelliana. K. K.

K. Delehaye, Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae nationalis Neapolitanae. Analecta Bollandiana 21 (1902) 381—400. Weit genauere Beschreibung der hagiographischen Hss, als man sie im alten Kataloge der Bibliotheca Borbonica von Salvator Cyrillus findet. K. K.

Περιγραφικὸς κατάλογος τῶν ἐν τοῖς κώδιξι τοῦ πατριαρχικοῦ ἀρχειοφυλακίου σωζομένων ἐπισήμων ἐκκλησιαστικῶν ἐγγράφων περὶ τῶν ἐν Ἄθῳ μονῶν (1630—1863). *Καταρτισθεὶς κελεύσει τῆς Α. Θ. Π. τοῦ Οἰκουμενικοῦ Πατριάρχου Ἰωακεὶμ τοῦ Γʹ. Ἐν Κωνσταντινουπόλει* 1902. *Ἐκ τοῦ πατριαρχικοῦ τυπογραφείου.* 344 S. 8°. Wird besprochen werden. K. K.

A. Papadopulos-Kerameus, *Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη.* Band III (vgl. B. Z. VI 609) besprochen von **Ed. Kurtz** im Viz. Vremennik 8 (1901) 546—552; Band IV (vgl. B. Z. IX 254) besprochen von **S. Šestakov** ebenda 552—564. E. K.

C. R. Gregory, Textkritik des Neuen Testamentes II. (Vgl. B. Z. XI 592.) Besprochen von **P. Camuset**, Bulletin critique 23 (1902) Nr. 26 S. 503—506; von **Alfred Loisy**, Revue critique 36 (1902) Nr. 39 S. 242 f.; von **L⟨agrange⟩**, Revue biblique 11 (1902) 629 f.; von **Erwin Preuschen**, Berliner philologische Wochenschrift 22 (1902) Nr. 45 Sp. 1377—1382 und Nr. 46 Sp. 1411—1415. C. W.

Kirsopp Lake, Codex 1 of the Gospels and its Allies. Cambridge, University Press 1902. XXVI, 201 S. 8°. Texts and Studies VII 3. Enthält eine genaue Beschreibung der Evangelienhss 1 (Basel), die L. wieder dem 12. Jahrh. zuweist, 118 (Oxford), 131 (Rom) und 209 (Venedig). Vgl. die Besprechung von **Eb. Nestle**, Berliner philologische Wochenschr. 22 (1902) Nr. 39 Sp. 1194—1197 und Theologisches Literaturblatt 23 (1902) Nr. 42 Sp. 499 f.; von **Alfred Loisy**, Revue critique 36 (1902) Nr. 39 S. 242 f. C. W.

E. Preuschen, Die neue Pariser Evangelienhandschrift. Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft 3 (1902) 253—256. Über die B. Z. XI 594 erwähnte Hs. P. weist die Vermutung Cronins (The Journal of Theological Studies 2, 590 ff.), daß der Codex einst Eigentum eines Gliedes des griechischen Kaiserhauses gewesen sei, ab und erinnert daran, daß es, wie wir aus Johannes Chrysostomos wissen, um die Wende des 4. Jahrh. in Kpel bei den Reichen Sitte war, sich kostbare (aber textlich minderwertige) Evangelienhss anzuschaffen und sie dann zu Hause unbenützt liegen zu lassen. C. W.

Georgius Karo et **Iohannes Lietzmann**, Catenarum Graecarum catalogus composuerunt G. K. et I. L. Nachrichten d. Gesellsch. d. Wissensch. zu Göttingen, philol.-histor. Kl. 1902 Nr. 3 S. 299—350. Vgl. B. Z. XI 594. Dieser 2. Teil des Katalogs umfaßt die Katenen zu den Sprüchen, zum Prediger, zum Hohenlied, zum Buche Hiob, zu den 12 Propheten, zu Isaias, Jeremias, Baruch, den Klageliedern, Ezechiel und Daniel. C. W.

Bernard P. Grenfell, Arthur S. Hunt and **S. Gilbart Smyly**, The Tebtunis Papyri, Part 1. London, Frowde 1902. XIX, 674 S. 8°. Mit 9 Tafeln. University of California Publications. Graeco-Roman Archaeology, Vol. I. Besprochen von **F⟨riedrich⟩ B⟨lass⟩**, Literarisches Centralblatt 54 (1903) Nr. 1 Sp. 20—23; von **Anonymus**, The Athenaeum Nr. 3925 (17. Jan. 1903) S. 75 f. C. W.

Grenfell and **Hunt**, The Amherst Papyri II. (Vgl. B. Z. XI 598.) Besprochen von **Anonymus**, The Athenaeum Nr. 3905 (30. Aug. 1902) S. 281 f. C. W.

A. Brinkmann, Ein Schreibgebrauch und seine Bedeutung für die Textkritik. Rhein. Mus. Neue Folge 57 (1902) 481—497. Nachträgliche Zusätze zum Text in Hss des Altertums und des frühen Mittelalters wurden oft auf den Rand geschrieben. Als Hinweis auf die Lücke wurde das Wort wiederholt, vor welchem im Texte der Zusatz gemacht werden sollte. Durch Unkenntnis dieses Gebrauches sind in späteren Abschriften manche Fehler entstanden, wie B. an mehreren Beispielen zeigt. A. H.

W. Weinberger, Bericht über Paläographie und Handschriftenkunde (1897—1900). (Vgl. B. Z. X 669.) Besprochen von **C. Wessely**, Deutsche Literaturz. 23 (1902) Nr. 24 Sp. 1485—1486. A. H.

J. Krall, Koptische Ostraka. Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes 16 (1902) 255—268. Liefert eine Reihe in kirchen- und literargeschichtlicher Hinsicht wichtiger Ergänzungen zu der Publikation von Crum, Coptic Ostraca (vgl. B. Z. XI 679), hauptsächlich auf Grund von Topfscherben und Kalksteinsplittern, die er auf seinen ägyptischen Reisen 1884/85 und 1898 erworben hat. C. W.

Enno Littmann, Aus den abessinischen Klöstern in Jerusalem. Zeitschrift für Assyriologie 16 (1902) 102—124. 363—388. Beschreibung von Hss, in denen sich auch Übersetzungen aus der griechisch-christlichen Literatur finden. C. W.

W. Wright, A Catalogue of the Syriac manuscripts .... of Cambridge. (Vgl. B. Z. XI 594.) Besprochen von **A. Baumstark**, Oriens christianus 2 (1902) 204—217. C. W.

Wilh. Riedel, Der Katalog der christlichen Schriften in arabischer Sprache von Abû 'l Barakât. Nachrichten der Kgl. Ges. d. Wiss. zu Göttingen 1902 S. 635—706. K. K.

S. Vulovič, Verzeichnis der slavischen Handschriften der Bibliothek in Sofia (serb.). Belgrad 1900. 48 S. 4°. S.-A. Besprochen von **A. Obradović** im Viz. Vrem. VIII (1901) 591—592. E. K.

B. Gelehrtengeschichte.

A. Heisenberg, Die bisherige Entwickelung der byzantinischen Philologie und ihre künftigen Aufgaben. Beilage der ⟨Münchner⟩ Allgemeinen Zeitung vom 28. Nov. 1901 (Nr. 274). Der früher versehentlich nur in der Rubrik „Mitteilungen“ notierte Artikel (B. Z. XI 296) sei nun auch hier nachgetragen. K. K.

Karl Dieterich, Zum zehnjährigen Jubiläum der „Byzantinischen Zeitschrift“. Beilage der ⟨Münchner⟩ Allgemeinen Zeitung vom 12. Dez. 1901 (Nr. 286). Betont, daß in Zukunft die volkstümlichen Erzeugnisse des griechischen Mittelalters in der B. Z. noch mehr beachtet werden müßten und daß sie ihr Gebiet auch auf die neugriechischen Dinge ausdehnen sollte. Daran hatte ich schon bei der Gründung des Organs gedacht, habe aber zuletzt, namentlich aus technischen und materiellen Gründen, davon Abstand genommen. Gewiß wäre es erfreulich und dankenswert, wie Dieterich sagt, wenn die Zeitschrift in ihrem zweiten Jahrzehnt ihr Programm nach dieser Richtung hin erweiterte; denn die byzantinische und neugriechische Kultur hängen eng zusammen. Die Neograeca würden aber den Umfang der Zeitschrift bald ungebührlich anschwellen, und dann würde die Sicherung der finanziellen Basis noch schwieriger, als sie es leider schon jetzt ist. K. K.

Eugen Darkó, Die Entwickelung der byzantinischen Philologie, ihr heutiger Stand und ihre Aufgaben. (A byzantiumi philologia fejlődése, mai állása és feladatai.) Egyetemes Philologiai Közlöny 26 (Budapest 1902) 700—715. Anknüpfend an die oben notierten Artikel von A. Heisenberg und K. Dieterich gibt der Verf. einen Überblick der Geschichte der byzantinischen Studien seit dem 15. Jahrhundert bis auf die Gegenwart. Im Schlußabschnitte, in dem der Hauptwert des Artikels liegt, skizziert D. die Geschichte der byzantinischen Studien in Ungarn, begründet die Wichtigkeit der byzantinischen Geschichtsquellen für die älteste ungarische Geschichte, notiert die hierauf bezüglichen Ausgaben und sonstigen Arbeiten und betont zuletzt die Notwendigkeit einer Sammelausgabe aller auf auf Ungarn bezüglichen byzantinischen Quellenstellen. Ich muß bekennen, daß ich solche Spezialsammlungen nicht für ersprießlich halte, obwohl derselbe Gedanke auch anderswo aufgetreten und durchgeführt worden ist. Die Ausgabe der griechischen Quellen in den Historiens des croisades muß hier zur Warnung dienen. Aus dem Kontext gerissene Stellen sind immer nur Halbheiten und können leicht irreführen. Der gewissenhafte Historiker wird die Stellen im Zusammenhange des ganzen Werkes studieren; denn er weiß, daß außer dem Wortlaut der einzelnen Stelle noch gar manche andere Dinge, z. B. die allgemeine Glaubwürdigkeit des Autors, die Art seiner Quellenbenützung, seine Ausdrucksweise und Terminologie u. s. w., in Betracht kommen. Besser als ein Abdruck in extenso würde dem Zwecke ein dürres Verzeichnis aller Stellen mit kurzen Regesten und den nötigen bibliographischen Angaben entsprechen. — S. 708 wird fälschlich berichtet, daß Vasiljevskij seit 1901 eine Professur der byzantinischen Philologie in Petersburg bekleide. V. Gr. Vasiljevskij vertrat unsere Studien an der Universität Petersburg seit 1870, ist aber am 25. Mai 1899 gestorben (vgl. B. Z. IX 330 ff.). Vermutlich liegt eine Verwechselung mit A. A. Vasiljev

vor; aber leider beruht die in der B. Z. XI, 691 aus der Allgemeinen Zeitung übernommene Notiz über die Ernennung dieses verdienten Gelehrten zum Professor der byzantinischen Geschichte, wie mir aus Petersburg mitgeteilt worden ist, auf einem Irrtum. — Die Übersetzung des Artikels von Darkó verdanke ich dem österreichisch-ungarischen Gesandten in München, Grafen Theodor Zichy, dem ich für seine große Freundlichkeit auch an dieser Stelle herzlich danke. K. K.

Über den auf Ungarn bezüglichen Abschnitt des Aufsatzes notiert R. Vari folgendes: „Man ersieht aus ihm, daß man sich hier zu Lande vorzüglich mit jenen Byzantinern befaßt hat, deren Werke auf die Geschichte der Heerführerepoche ein Licht werfen, hingegen andere Gebiete der byzantinischen Philologie ziemlich brach liegen ließ. In der Reihe ungarländischer Byzantina verdient unser Interesse vor allem das Illyricum vetus et novum, sive historia regnorum Dalmatiae, Croatiae, Slavoniae, Bosniae, Serviae atque Bulgariae locupletissimis accessionibus aucta, atque a primis temporibus usque ad nostram continuata aetatem betitelte Werk, welches Gf. Joseph Keglevich de Buzin zu Preßburg im Jahre 1746 (Folio, typis haeredum Royerianorum, IX + 242 S.) herausgegeben hat und das in der Vorrede als ein erweiterter Auszug aus den berühmten zwei geschichtlichen Werken des Dominus Du Cange bezeichnet wird. In der Pars posterior wird die Geschichte der hervorragenderen südslavischen Familien und vieler namhaften ungarischen Adelsgeschlechter vom Jahre 1528 bis auf das Jahr 1746 herab beleuchtet und zu diesem Zwecke das Buch Georg Ráttkais Memoria Regum et Banorum Regnorum Dalmatiae, Croatiae et Slavoniae (Wien 1652) und die Series Banorum Dalmatiae, Croatiae et Slavoniae (Tyrnau 1737) zur Ergänzung benützt. Von den neueren Byzantina sei hier hauptsächlich auf Edmund Hittrichs Középkori görög-keresztény anakreontikusok (Griechisch-christliche Anakreontiker des Mittelalters, Budapest 1888) hingewiesen, eine nützliche zusammenfassende Arbeit, die auch zum Texte der spätgriechischen Anakreontiker bemerkenswerte Beiträge liefert und einem Neubearbeiter von Bergks Poetae Lyrici Graeci bestens empfohlen sei. Als erste größere Schöpfung auf dem Gebiete der byzantinischen Philologie werden von Darkó die in den Quellen der Ungarischen Landnahme (vgl. B. Z. X 693—695) erschienenen Byzantinischen Quellen (in der Bearbeitung des Ref. und H. Marczalis) bezeichnet. Dem ist aber nicht so. Wenn wir auch von dem in den Monumenta Hungariae Historica Bd. XXI 1. 2. (vgl. Krumbacher, Gesch. d. byz. Lit.[2] S. 311 u. f.) edierten Kritobulos und von Račkis Documenta aus irgendwelchen Gründen absehen, dürfen Abels Scholia recentia in Pindari Epinicia I (Budap. 1890, VI + 480 S.), die ja hauptsächlich die Gelehrsamkeit des Triklinios und Thomas Magistros wiederspiegeln, keineswegs mit absolutem Schweigen übergangen werden. Allerdings hat die Ungarische Akademie mit ihren griechischen Editionen von jeher wenig Glück gehabt: entweder perhorrescierte das literarische Kleingewerbe ein Unternehmen dieser Art, oder das Ausland würdigte nicht genügend die Bedeutung eines Schrittes, der die Ungarische Akademie der Wissenschaften den griechischen Studien näher brachte, — wir jedoch, denen ja der Aufschwung der klassischen Studien in Ungarn am Herzen liegt, dürfen den strengsten Maßstab philologischer Kritik in einer Übersicht dieser Art nicht anwenden. Auch Viktor Récseys aus zwei athenischen Handschriften (Nr. 551 u. 562) herausgegebenes Ge-

dicht eines Anonymus über die byzantinische Kirche, die Irene, die Tochter Ladislaus' des Heiligen in Byzanz erbauen ließ (Egyet. phil. közl. XVII [1893] 705—714), hätte nicht dürfen übergangen werden." — Im Anschluß hieran sei mir noch die Bemerkung gestattet, daß das Lehrbuch F. B. Kéris, das den Titel Historiae Byzantinae Epitome e compluribus Graecis praecipue scriptoribus concinnata a Constantino Magno ad Constantinum ultimum et expugnatam per Turcos Constantinopolim (Tyrnaviae, Typis academicis societatis Jesu, 1743, Tom. I 182 S., II 315 S., III 254 S.) führt, nur bibliographische Bedeutung hat, und auf Du Cange zurückgeht. Kéri scheint der „Verfasser" des oben erwähnten Keglevigschen Buches zu sein. R. V.

Jar. Bidlo, Die byzantinischen Studien und Karl Krumbachers „Geschichte der byzantinischen Litteratur". S.-A. aus Čes. Časopis histor., VIII. Reihe, 2.—3. Heft (Prag 1902). 44 S. 8⁰ (čechisch). Übersicht der Geschichte der byzantinischen Studien in den letzten Jahrzehnten. K. K.

Johannes Dräseke, Zur byzantinischen Kirchengeschichte. Ein Rückblick auf die ersten zehn Jahrgänge der 'Byzantinischen Zeitschrift'. Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie 45 (N. F. 10), 1902, 361—380. Zeigt durch eine Rückschau auf die in das bezeichnete Gebiet fallenden Artikel der B. Z., daß die Frage 'Hat die Zeitschrift für die Aufhellung der Geschichte der byzantinischen Theologie und Kirche das geleistet, was man von ihr erwarten durfte?' in bejahendem Sinne beantwortet werden darf. C. W.

Wilhelm Meyer aus Speier, Henricus Stephanus über die Regii Typi Graeci. Mit zwei Tafeln. Abhandl. d. Kgl. Gesellsch. d. Wiss. zu Göttingen, philol.-histor. Kl. Neue Folge VI 2. 1902. 32 S. 4⁰. Ende Juli 1578 veranstalteten im Schwarzen Ochsen in Basel die Professoren der Akademie dem durchreisenden Henricus Stephanus ein Festmahl. Einer der Herren brachte eine Ausgabe des Neuen Testaments von 1550, in welcher Robertus Stephanus zum ersten Male die neuen Regii Typi Graeci verwendet hatte. Die Ausgabe enthielt fol. 15ʳ 72 Hexameter, verfaßt von dem 22jährigen Henricus; auf Bitten des Besitzers der Ausgabe schrieb der berühmte Gelehrte nun bei jenem Festmahl auf die leere Seite fol. 14ᵛ sein Autographon: *ἐρρῖκος στέφανος νέος ὢν τοὺς ἐξ ἐναντίας στίχους ἔγραψε, ταῦτα δὲ ἤδη γέρων ὢν ἢ τῷ γήρᾳ ἐγγίζων.* Der Besitzer fügte eine längere lateinische Notiz hinzu über jenes Festmahl und die dabei gepflogenen Gespräche, welche den Ursprung der neuen Typen betrafen. Jener Professor starb. Das Buch kam hier und dort hin; jetzt liegt es in der Göttinger Bibliothek. Dort fand es Wilhelm Meyer und erzählt uns in diesem Aufsatz von den fata libelli.

Derartiges Bücherschicksal ist an sich für Philologen interessant genug. Diesmal aber erfahren wir mehr. Zunächst den Zeichner der drei verschieden großen Alphabete der Typi Regii, welche zusammen 1100 Lettern umfaßten. Nicht der 16jährige Henricus Stephanus hat sie entworfen, wie seit Firmin Didot (1834) oft gesagt und geglaubt wurde, sondern nach des Henricus eigenem Zeugnis Angelus Vergecius, ein Kreter, den Franz I zu solchem Zwecke aus Italien nach Paris hatte kommen lassen. 1541 begann Vergecius die Entwürfe zu zeichnen, drei Alphabete in verschiedenen Größen mit allen zahlreichen Ligaturen; der Stecher war Garamond; 1550 druckte

Robertus Stephanus zum ersten Male mit allen Typen das Neue Testament. Vergecius schloß sich an die damals gebräuchliche Minuskelschrift an, und da geschriebene Bücher noch lange Zeit für wertvoller galten als gedruckte, so suchte er die Züge der Handschriften nachzuahmen. So entstanden die vielen Abbreviaturen und Ligaturen. Besonders die ersteren waren willkürlich gewählt und bedurften der Erklärung. Wie daher später die königlichen Typen von Frankreich in anderen Ländern nachgeschnitten wurden, so gab man überall Alphabeta Graeca, paläographisch-grammatische Unterweisungen, heraus. Nach dem Vorgange von Omont stellt Meyer eine ganze Reihe derselben von 1507—1600 zusammen. In ihrem grammatischen Teil gehen sie alle zurück auf den Anhang, welchen Aldus Manutius seiner Ausgabe der griechischen Grammatik des Konstantinos Laskaris beigefügt hatte. Fast zweihundert Jahre herrschten die Regii Typi Graeci unumschränkt. Den Kampf gegen sie begannen zwei Antwerpener, der Philologe Meibom und der Drucker und Verleger Wetstein. Der letztere schrieb in der Vorrede seiner Ausgabe des Diogenes von Laerte vom Jahre 1662: de characteribus graecis, quibus (suadente cl. Meibomio) usi sumus solutis nullisque litterarum nexibus intricatis. Die Neuerung, ohne Ligaturen mit einem Alphabet von 40 Zeichen statt 400 zu drucken, fand anfangs wenig Beifall, aber sie drang durch. Mit den Ligaturen endete auch die Herrschaft der Regii Typi Graeci. A. H.

A. Palmieri, Manuel Gédéon. Viz. Vremennik VIII (1901) 721—729, Eine Übersicht über die byzantinischen Arbeiten dieses Gelehrten, dessen dreißigjähriges Schriftstellerjubiläum am 3. Nov. 1901 von der Hellenischen literarischen Gesellschaft in Konstantinopel gefeiert wurde. E. K.

F. X. Kraus †, Nekrolog von **E. R⟨jedin⟩** im Viz. Vremennik IX (1902) 338—342. E. K.

G. F. Cereteli, Dem Andenken Viktor Karlovičs Jernstedt. Petersburg 1903. XI S. 8⁰. Charakteristik des unserer Wissenschaft viel zu früh entrissenen trefflichen russischen Philologen. K. K.

Henri Quentin, Jean-Dominique Mansi. (Vgl. B. Z. XI 595.) Besprochen von **L. Levillain,** Le moyen âge 2. S. 6 (1902) 12—19; von **Joseph de Catellan,** Études ... de la Compagnie de Jésus 92 (1902) 215—221. C. W.

F. Macler, Moïse de Khoren et les travaux d'Auguste Carrière. Revue archéologique 3. Série 41 (1902) 293—304. Eine Skizze des Lebens und wissenschaftlichen Wirkens Carrières, die besonders bei den tief einschneidenden Arbeiten über Moses von Choren verweilt. S. 302 ff. Verzeichnis der Publikationen Carrières. C. W.

Karl Dieterich, Gustav Meyer. Jahresber. über die Fortschritte der klass. Altertumswissenschaft, Nekrologe 1902. 6 S. 8⁰. (Vgl. B. Z. X, 382 ff.) K. K.

3. Sprache, Metrik und Musik.

A. Sprache (Grammatik. Lexikon).

Eduard Schwyzer, Die Weltsprachen des Altertums in ihrer geschichtlichen Stellung. Berlin, Weidmann 1902. 38 S. 8⁰. Charakterisiert auch die Weltstellung des Griechischen in der byzantinischen Zeit. K. K.

A. Thumb, Die griechische Sprache im Zeitalter des Hellenismus. (Vgl. B. Z. XI 598.) Besprochen von **W. Meyer-Lübke**, Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen 108 (1902) 473—475; von **T. R⟨einach⟩**, Revue des études grecques 14 (1901) 339. C. W.

Friedrich Blass, Grammatik des neutestamentlichen Griechisch. 2. verb. und verm. Aufl. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht 1902. XII, 348 S. 8°. Besprochen von **V. H⟨enry⟩**, Revue critique 36 (1902) Nr. 40 S. 267 f.; von **Ph. Weber**, Neue philologische Rundschau 1902 Nr. 24 S. 555—559; von **Johannes Dräseke**, Wochenschrift für klassische Philologie 19 (1902) Nr. 49 Sp. 1335—1338; von **Adolf Deißmann**, Deutsche Literaturzeitung 24 (1903) Nr. 4 Sp. 211 f. C. W.

Ed. Dominik, Syntaxis Graecitatis Novi Testamenti. Usibus auditorum suorum concinnavit E. D. Fasc. 1. Olmütz, Selbstverlag 1901. 105 S. 8°. Besprochen von **Erasmus Nagl**, Allgemeines Literaturblatt 11 (1902) Nr. 23 Sp. 708 f. C. W.

G. Heine, Synonymik des neutestamentlichen Griechisch. (Vgl. B. Z. IX 575.) Besprochen von **G. Wohlenberg**, Theologisches Literaturblatt 23 (1902) Nr. 38 Sp. 449—452. C. W.

H. Reinhold, De graecitate patrum apostolicorum. (Vgl. B. Z. IX 533 ff.) Besprochen von **A. Thumb**, Anzeiger für indogermanische Sprache und Altertumskunde 13 (1902) 40 f. C. W.

James Hope Moulton, Notes from the Papyri. The Expositor 7 (1903) 104—121. Lexikalische Beiträge. Vgl. Expositor 6 (1902) 271 ff. und Classical Review 1901. (B. Z. XI 285. 681.) C. W.

D. C. Hesseling, Het Grieksch der Papyri en het Grieksch der Handschriften. Handelingen van het derde Nederlandsche Philologencongres Groningen 1902 S. 30—40. K. K.

C. Wessely, Die lateinischen Elemente in der Gräcität der ägyptischen Papyrusurkunden. Wiener Studien 24 (1902) 99—151. Bringt natürlich auch für die Chronologie und Erklärung der lateinischen Elemente in der byzantinischen Gräcität wertvolles Material, u. a. Berichtigungen zu den bekannten Schriften von G. Meyer über die lateinischen und romanischen Lehnworte im Neugriechischen. K. K.

Wilh. Kubitschek, Der Rückgang des Lateinischen im Orient. Wiener Studien 24 (1902) 572—581. Wichtige, namentlich auf den Münzlegenden beruhende Untersuchung über die von den ersten Kaisern gemachten Versuche zur Romanisierung der Ostteile des Reiches, über den lateinischen Sprachzwang im öffentlichen Leben und die Verwilderung, die in der Lateinkenntnis des Orients schon seit dem 3. Jahrhundert um sich greift. K. K.

J. Rendel Harris, The annotators of the Codex Bezae. London, C. J. Clay and Sons 1901. 2 Bl., 184 S. (mit 2 Tafeln). 8°. In dieser mir zufällig erst vor kurzem in die Hand geratenen Publikation über den berühmten Codex interessiert unsere Studien namentlich die sehr eingehende Untersuchung (S. 13—25) über „a curious phonetic peculiarity of the scribes L and M 2", d. h über die Einschiebung eines *γ* zwischen gewissen Vokalen, z. B. *παρασκευγή*, *Λευγί*, *πιστεύγω*, die früher von verschiedenen Bibelgelehrten für Zeichen fränkischen oder keltischen Ursprungs der solche Formen enthaltenden Randnotizen erklärt worden ist. Der Verf. bringt

zahlreiche Beispiele dieses γ bei und erklärt es auf Grund meiner Abhandlung „Ein irrationaler Spirant im Griechischen" (Münchener Sitzungsber. 1886). Es muß aber bemerkt werden, daß die Erscheinung seit dieser Zeit noch mehrfach behandelt und in anderer Weise interpretiert worden ist. Vgl. K. Dieterich, Untersuchungen zur Geschichte der griech. Sprache, Byz. Arch. 1 (1898) 91 f. Außerdem seien hervorgehoben die wichtigen Ausführungen über die „Sortes sanctorum" (Benützung der hl. Bücher für Prophezeiungen) (S. 45 ff.) und über die Verbreitung des Griechischen im Abendlande während des Mittelalters (S. 74 ff.) u. s. w. K. K.

J. Rendel Harris, The Annotators of the Codex Bezae (s. o.). Besprochen von **Anonymus**, The Athenaeum Nr. 3907 (13. Sept. 1902) 348; von **F. Blass**, The American Journal of Theology 6 (1902) 783 f. C. W.

The Greek grammar of Roger Bacon and a fragment of his Hebrew grammar. Edited by **E. Nolan** and **S. A. Hirsch**. Cambridge, University Press 1902. LXXV, 212 S. 8°. Vgl. oben S. 343 ff., und die Besprechungen von **Anonymus**, The Athenaeum Nr. 3923 (3. Jan. 1903) 12 f.; von **C. S. B.**, The Dublin Review 132 (1903) 205—207. C. W.

G. N. Chatzidakis, *Περὶ τῶν παθητικῶν ἀορίστων εἰς -ηκα ἀντὶ -ην.* *Ἀθηνᾶ* 14 (1902) 343—346. Die neugriechischen Aoriste wie *ἐλύθηκα* beruhen auf analogischem Einflusse aktiver Formen wie *ἔδωκα*, *ἐποῖκα*, *διέβηκα* u. s. w. Formen wie *ἐποῖκα*, *διέβηκα* sind als Perfekte aufzufassen, wie Prodromos ja *ἐδιάβηκα* neben *ἐδιάβην* schrieb und wie man heute noch *εὕρηκα* oder (ε)ὑρῆκα neben dem Aorist *ηὗρα* sagt und wie die Zakonen *ὡρᾶκα* neben *εἶδα* sagen. Im passiven Aorist ist das *-κα* zuerst bei Verbis eingedrungen, die wegen ihrer intransitiven Bedeutung mit Formen wie *ἐδιέβηκα* eine Gruppe bildeten (z. B. *ἐστράφην*), und zwar erscheint die Form (*-κα*) anfänglich auf die erste Person Singularis beschränkt, wo eine Differenzierungsform nötig war, weil sie mit der durch *-ν* erweiterten dritten Person (*ἐλύθην*) zusammenfiel; dann erst dehnte sich die neue Endung auch auf die zweite und dritte Person Sing. aus, und erst zuletzt ergriff sie auch den Plural. Bei Georgillas kommen nur die Singularformen vor, und dieses Entwickelungsstadium besteht an manchen Orten noch heute. K. K.

B. Metrik. Musik.

Hubert Grimme, Wilhelm Meyer und die syrische Metrik. Zeitschrift für Assyriologie 16 (1902) 273—295. Polemik gegen die Ausführungen W. Meyers in der B. Z. XI 605 notierten Publikation. C. W.

D. H. Gaïsser, Le système musical de l'église grecque. (Vgl. B. Z. XI 607.) Besprochen von **T. R⟨einach⟩**, Revue des études grecques 15 (1902) 175 f.; von **Ambros Kienle** O. S. B., Literarische Rundschau für das katholische Deutschland 28 (1902) Nr. 11 Sp. 345 f. C. W.

A. Παπαδόπουλος-Κεραμεύς, *Χρυσάφης, λαμπαδάριος τοῦ βασιλικοῦ κλήρου.* Viz. Vremennik VIII (1901) 526—545. Manuel oder Emmanuel Chrysaphes, der nicht mit einem jüngeren Chrysaphes (im 17. Jahrh.) verwechselt werden darf, war unter den zwei letzten Kaisern von Byzanz (Johannes Palaiologos und Konstantinos Dragases) Lampadarios der kaiserlichen Palastgeistlichkeit und verfaßte nicht nur Kirchenlieder, sondern beschäftigte sich auch mit theoretischen Arbeiten über die byzant. Kirchenmusik. Er schrieb eine Abhandlung: *περὶ τῶν ἐνθεωρουμένων τῇ ψαλτικῇ*

τέχνῃ καὶ ὧν φρονοῦσι κακῶς τινες περὶ αὐτῶν. Pap.-Kerameus stellt die kirchlichen Dichtungen, die nach den Angaben der Hss ihm sicher angehören, zusammen und ediert nach einer in seinem Besitz befindlichen Hs vom J. 1656 den oben erwähnten theoretischen Aufsatz. E. K.

P. Wagner, Einführung in die gregorianischen Melodien I. (Vgl. B. Z. XI 606.) Besprochen von **F. X. Mathias**, Theologische Revue 1 (1902) Nr. 15 Sp. 467—470; von **D. Hugues Gaïsser**, Revue Bénédictine 19 (1902) 327—329; von **Ambros Kienle** O. S. B., Literarische Rundschau für das katholische Deutschland 28 (1902) Nr. 11 Sp. 343—345. C. W.

Otto Heilig, Slovakische, griechische, walachische und türkische Tänze, Lieder u. s. w. Nach einem Manuskript veröffentlicht. Sammelbände der internationalen Musikgesellschaft 4 (1903) 293—301. Aus Nr. 93 der Abteilung 'Praktische Musik' der Karlsruher Landesbibliothek, einer Hs des in den 50er Jahren des vorigen Jahrhunderts verstorbenen ehemaligen Jenaer Bergrates Gustav Schueler. C. W.

4. Theologie.

A. Literatur (mit Ausschlufs von B und C).

Henry Barclay Swete, Patristic Study. New York, Longmans, Green and Co. 1902. XI, 194 S. 8⁰. Handbooks for the clergy. Besprochen von **Edgar J. Goodspeed**, The American Journal of Theology 6 (1902) 576 f.; von **Anonymus**, The Athenaeum Nr. 3894 (14. Juni 1902) 750; von **Gustave Morel**, Bulletin critique 23 (1902) Nr. 35 S. 682—684. C. W.

J. Tixeront, Revue de Patrologie. Une nouvelle collection des Pères grecs. L'Université catholique N. S. 40 (1902) 448—457. Über die bisher erschienenen Bände der 'Griechischen christlichen Schriftsteller'. Vgl. auch **Anonymus**, Revue d'histoire ecclésiastique 3 (1902) 1044—1047. C. W.

J. Haußleiter, Der Aufbau der altchristlichen Literatur. Berlin, Weidmann 1898. 45 S. 8⁰. Besprochen von **Jean Reville**, Revue de l'histoire des religions 22 (1901) 292—297. C. W.

O. Bardenhewer, Patrologie. 2. Auflage. (Vgl. B. Z. XI 607.) Besprochen von **Franz Diekamp**, Literarischer Handweiser 40 (1901/2) Nr. 12 und 13 Sp. 397—399; von **Anonymus**, Analecta Bollandiana 21 (1902) 206 f.; von **K. Bihlmeyer**, Theologische Quartalschrift 85 (1903) 125 f. C. W.

O. Bardenhewer, Patrologia. Versione italiana sulla seconda edizione tedesca con aggiunte bibliografiche per il sac. Dr. **Angelo Mercati**. Vol. I. Dalla fine del I. all' inizio del IV. secolo. Roma, Desclée, Lefevbre e C. 1903. XIII, 288 S. 8⁰. Besprochen von ⟨**A. de Santi** S. I.⟩, La Civiltà cattolica S. 18 vol. 9 Quad. 1263 (1903) 334 f. C. W.

O. Bardenhewer, Geschichte der altkirchlichen Litteratur I. (Vgl. B. Z. XI 607.) Besprochen von **Franz Diekamp**, Literarischer Handweiser 40 (1901/2) Nr. 12 und 13 Sp. 397 (399) —402; von **E. Nestle**, Neue philologische Rundschau 1902 Nr. 14 S. 325 f.; von **Johannes Dräseke**, Wochenschrift für klassische Philologie 19 (1902) Nr. 33/34 Sp. 904—913; von **G⟨ustav⟩ Kr⟨üger⟩**, Literarisches Centralblatt 53 (1902) Nr. 38 Sp. 1273—1275; von **C. A. Kneller** S. I., Stimmen aus Maria-Laach 63 (1902) 338—342; von **Joseph de Catellan**, Études ... de la Compagnie de

Jésus 92 (1902) 264—266; von **A. Baumstark**, Römische Quartalschrift 16 (1902) 250—254; von **Engelbert Hora**, Allgemeines Literaturblatt 11 (1902) Nr. 22 Sp. 673—675; von **J. Pietsch**, Studien und Mitteilungen aus dem Benediktiner- und Cisterzienserorden 23 (1902) 715 f.; von **P. Ladeuze**, Revue d'histoire ecclésiastique 4 (1903) 61—64. C. W.

A. Ehrhard, Die altchristliche Literatur. (Vgl. B. Z. XI 640.) Besprochen von **J. V. Bainvel**, Polybiblion. Partie littéraire 94 (1902) 505—507; von **Jos. Sickenberger**, Römische Quartalschrift 16 (1902) 73—75. C. W.

G. Mercati, Note di letteratura. (Vgl. B. Z. XI 640.) Besprochen von **M. Vaes**, Revue d'histoire ecclésiastique 3 (1902) 675 f. C. W.

Michael Faulhaber, Hohelied-, Proverbien- und Prediger-Katenen untersucht von M. F. Wien, Mayer und Co. 1902. XVI, 176 S. 8°. Theologische Studien der Leogesellschaft herausgegeben von Albert Ehrhard und Franz M. Schindler 4. Wird besprochen werden. C. W.

Ignatii Antiocheni et Polycarpi Smyrnaei epistulae et martyria. Edidit et adnotationibus instruxit **Adolfus Hilgenfeld.** Berlin, Schwetschke und Sohn 1902. XXIV, 384 S. 8°. Die Ausgabe muß an dieser Stelle erwähnt werden wegen der neuen, aber durchaus nicht wahrscheinlichen Hypothesen, die über Pseudoignatius bezw. die Pseudoignatii aufgestellt werden (Ignatius I^a, ein Origenist im 3. Jahrhundert, hat die 6 nach allgemeiner Ansicht unechten Briefe mit Ausnahme des Philipperbriefes, Ignatius I^b, ein Semiarianer, den Philipperbrief, der sich, wie **Dräseke** in einem Exkurse p. 353—356 nachzuweisen sucht, schon durch seine rhetorische Kunst von den 5 anderen abhebt, verfaßt, Ignatius II, gleichfalls Semiarianer, die 7 jetzt fast allgemein für echt gehaltenen Briefe interpoliert. Ignatius I^b und II haben ihre Tätigkeit vor 381 ausgeübt), und wegen der erstmaligen Verwertung des von Bedjan edierten syrischen Ignatiusmartyriums für die Rezension des sogen. Martyrium Colbertinum (vgl. p. 34—43; auch p. 113—121 sind unter dem Texte des Eusebianischen Berichtes über das Martyrium des Polykarp die Varianten eines von Bedjan veröffentlichten syrischen Textes verzeichnet). Vgl. **Hilgenfelds** Selbstanzeige, Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie 45 (1902) 573—580 und die Besprechung von **G⟨ustav⟩ Kr⟨üger⟩**, Literarisches Centralblatt 53 (1902) Nr. 38 Sp. 1257—1259; von **Ad. Jülicher**, Deutsche Literaturzeitung 23 (1902) Nr. 42 Sp. 2640—2642; von **Johannes Dräseke**, Wochenschrift für klassische Philologie 19 (1902) Nr. 51 Sp. 1388 ff. C. W.

Platon: Euthyphron. [S. Justin]: Exhortation aux Grecs, à l'usage des classes supérieures d'humanités, par le chanoine **E. J. Serpin** et l'abbé **E. J. Conrotte.** Bruges, Desclée de Brouwer et Co. 1902 (?). Partie de l'élève XL, 110 S. 2 Fr. Partie du maître VI, 116 S. 4 Fr. 12°. Classiques grecs comparés. Notiert von **M⟨aurus⟩ K⟨inter⟩**, Studien und Mitteilungen aus dem Benediktiner- und Cisterzienserorden 23 (1902) 496. C. W.

Wilhelm Widmann, Die Echtheit der Mahnrede Justins d. M. an die Heiden. Mainz, Kirchheim 1902. 2 Bl., 164 S. 8°. Forschungen zur christlichen Literatur- und Dogmengeschichte Bd. III Heft 1. Der Verfasser, dessen Arbeit bereits von O. Bardenhewer, Gesch. d. altkirchl.

Lit. I 218 angekündigt wurde, beginnt mit einer Einleitung über den Stand der Frage und wendet sich dann zu einer eingehenden Vergleichung der Cohortatio mit den unbestrittenen Schriften Justins nach Inhalt (1. Positive Theologie; 2. Kritik der Religionslehren und -lehrer, bes. der heidnischen; 3. Bericht über die Entstehung der Septuaginta; 4. Profanhistorische, kulturhistorische und philosophische Bemerkungen) und Form (1. Disposition; 2. Sprache und Stil). Sowohl diese als jener scheinen ihm mit Evidenz für den justinischen Ursprung der Cohortatio zu sprechen, der in der letzten Zeit allgemein aufgegeben worden ist. Vgl. S. 47, 79 („die Coh. weist in Bezug auf die Disposition alle justinischen Stärken und Schwächen auf"), 103, 126 („unter den vielen unglücklichen Versuchen, die Unechtheit der Coh. zu beweisen, dürfte der Versuch, dies auf Grund der 'stilistischen Differenzen' und der 'Ähnlichkeit mit Demosthenes' zu tun, zu den unglücklichsten gehören"). Auf die Vergleichung folgt die 'Widerlegung der bedeutendsten Hypothesen über den Verfasser der Cohortatio', nämlich der von Schürer (die Coh. von Julius Africanus abhängig, also nachjustinisch), Völter (Apollinarios von Hierapolis), Dräseke und Asmus (Apollinarios von Laodicea). Ob W. im positiven Teile seiner sehr gründlichen und lichtvollen Darlegungen ebenso glücklich gewesen, wie im negativen, ist mir noch zweifelhaft. Besonders in der sprachlichen Vergleichung vermisse ich Beobachtungen von unmittelbar einleuchtender Beweiskraft, Beobachtungen, zu denen sich m. E. in zwei wirklich einem und demselben Autor gehörenden Schriften auch bei verschiedenem γένος derselben Gelegenheit bieten sollte. Zu S. 86 f. möchte ich bemerken, daß die Verbindung von zwei so nahe verwandten Begriffen wie ἀρχαῖος und παλαιός (vgl. lat. 'vetus et antiquus': Friedländer zu Juvenal VI 21; Blätter f. d. bayer. Gymnasialschulw. 33 [1897] 273) doch stark verschieden ist von Zusammenstellungen wie εὐσεβείᾳ καὶ φιλοσοφίᾳ, καλὴ καὶ ὠφέλιμος u. s. w. C. W.

Willy Gaul, Die Abfassungsverhältnisse der pseudojustinischen Cohortatio ad Graecos. Berlin, Schwetschke und S. 1902. VIII, 110 S. 1 Tabelle. 8°. 3,60 ℳ. In dieser gleichzeitig mit Widmanns Schrift erschienenen Arbeit wird die Cohortatio dem Justinus aberkannt und einem Autor aus dem ersten Fünftel des 3. Jahrhunderts zugewiesen, der damit den Versuch gemacht habe, 'die heidnische Philosophie, die gerade damals im Neu-Pythagoraeismus (!) und Neu-Platonismus wieder aufblühte, als mit sich selbst im Widerspruch stehend zu erweisen'. Auch Gaul beginnt mit einem Überblick über die bisherigen Untersuchungen, prüft im 2. Abschnitt 'die Bezeugung der Cohortatio durch die Hss, Euseb und die nacheusebianische Literatur' (die Coh. ist bereits in dem Register der Justinschriften bei Eus. hist. eccl. IV 18 unter dem Titel ἔλεγχος aufgeführt, Eus. hat sie aber 'vermutlich nicht gekannt, sicher nicht benützt, wogegen sie durch Cyrill ⟨von Alexandria⟩, die ⟨Tübinger⟩ Theosophie, von Stephanus Gobarus, von Johannes Damascenus unter dem heute üblichen Titel, aber noch von Photius unter der dem Euseb bekannten Überschrift zitiert und verwandt worden ist') und wendet sich dann zur Beantwortung der Frage 'Ist die Cohortatio justinisch?' Seine Antwort fällt verneinend aus, weil 1) 'die von Semisch ⟨and, dürfen wir jetzt wohl beifügen, von Widmann⟩ zusammengestellten Berührungspunkte stilistischer Art . . . die Hypothese der Authentie nicht zu begründen vermögen', 2) eine starke Differenz in Lehre und Anschau-

ungen zwischen Justin und dem Verfasser der Cohortatio besteht, 3) der Autor der Cohortatio nicht wie Justin heidnischer Herkunft sein kann, 4) der in der Cohortatio zutage tretende Typus der Apologetik 'einen längeren, durch Justin-Tatian-Theophilus-Clemens Alex. gekennzeichneten Entwickelungsprozeß' der letzteren zur Voraussetzung hat, 5) der Bericht der Cohortatio über die Entstehung der Septuaginta eine über Justin hinausweisende Weiterbildung zeigt. Ergänzend und bestätigend treten zu diesen Ermittelungen die Untersuchungen über die Cohortatio und die Literatur von Justin bis Euseb (der Verfasser der Cohortatio hat im Milieu der ersten d. h. voreusebianischen Periode der Apologetik gelebt, aber die Schrift in der Zeit vor 221 geschrieben, da dieselbe mit der Literatur vor Abfassung der Chronographien des Julius Afrikanus mehr und engere Berührungen aufweist als mit der späteren), über das Verhältnis der Cohortatio zu Julius Africanus (letzterer hat die Coh. benützt, nicht umgekehrt) und über die Quellen der Cohortatio (1. den pseudoplutarchischen Auszug aus den Placita des Aëtius, 2. Geheim- und Weisheitsliteratur, d. h. Orphika und Sibyllinen). Die Kontroverse dürfte nunmehr im Sinne derjenigen Forscher entschieden sein, welche die Cohortatio zwar dem Justinus absprechen, aber nicht über den Anfang des 3. Jahrhunderts hinabrücken. C. W.

O. Stählin, Clemens Alexandrinus und die LXX. (Vgl. B. Z. XI 609.) Besprochen von **A. Hilgenfeld**, Wochenschrift für klassische Philologie 19 (1902) Nr. 46 Sp. 1257 f. C. W.

Carl Heussi, Die Stromateis des Clemens Alexandrinus und ihr Verhältnis zum Protreptikos und Pädagogos. Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie 45 (N. F. 10), 1902, 465—512. Die Stromateis sind, wie sie jetzt vorliegen, als das dritte und abschließende Werk zum Protreptikos und Paidagogos zu betrachten, nicht bloß, wie E. de Faye (vgl. B. Z. XI 228) geglaubt, als die Prolegomena zu diesem 3. Werke. Der Zweck der Stromateis ist die literarische Propaganda für die *γνῶσις*, auf die der Pädagog sozusagen die negative Vorbereitung durch Ausrottung der Affekte gegeben, nachdem die Leser durch den Protreptikos zur *πίστις*, d. h. auf die erste der beiden Stufen des Christentums geführt worden waren. C. W.

K. Ernesti, Die Ethik des Clemens von Alexandria. (Vgl. B. Z. XI 609.) — **Markgraf**, Clemens von Alex. als asketischer Schriftsteller. (Vgl. B. Z. XI 609.) Besprochen von **E. van Roey**, Revue d'histoire ecclésiastique 3 (1902) 680—684. C. W.

G. Anrich, Clemens und Origenes als Begründer der Lehre vom Fegfeuer. Theologische Abhandlungen. Eine Festgabe für Heinrich Julius Holtzmann, dargebracht von W. Nowack u. s. w. Tübingen und Leipzig, Mohr (Siebeck) 1902. 8°. S. 95—120. Die kirchliche Lehre vom Purgatorium hat die Höhe der Spekulation eines Clemens und Origenes nie von ferne erreicht, und zwar darum, weil sie den Grundgedanken abgelehnt hat, der den Ausführungen der alten Denker ihre Bedeutung verleiht, den Gedanken einer fortschreitenden Entwickelung und Erziehung auch nach diesem irdischen Leben. C. W.

Origenes' Werke Bd. III herausgeg. von **E. Klostermann.** (Vgl. B. Z. XI 609.) Besprochen von **J. C.**, The Dublin Review 129 (1901)

160. I—III von v. **D⟨obschütz⟩**, Historische Zeitschrift N. F. 54 (1902) 108—110. C. W.

J. A. F. Gregg, The Commentary of Origen upon the epistle to the Ephesians: Part III. The Journal of Theological Studies 3 (1902) 554—576. Fortsetzung der B. Z. XI 610 notierten Publikation. Kommentar zu Eph. 4,27—6,24. C. W.

August Zöllig, Die Inspirationslehre des Origenes. Ein Beitrag zur Dogmengeschichte. Freiburg i. B., Herder 1902. X, 130 S. 8⁰. 2,70 *M*. Straßburger theologische Studien Bd. V Heft 1. Der Verf. beginnt mit einer Einleitung über die vororigenistische Entwickelung des Inspirationsbegriffes und legt dann in 3 Abschnitten dar, was Origenes über das Faktum der Inspiration und über Wesen und Ausdehnung des Inspirationsbegriffes lehrt, und welchen Einfluß sein Inspirationsbegriff auf seine Exegese ausgeübt hat. Es zeigt sich, daß die Inspirationsidee bei Origenes 'einen Hauptgrund zur allegorischen Schrifterklärung' bildet. Von den Batiffolschen Tractatus ist mit Recht kein Gebrauch gemacht worden. Vergl. die Besprechung von **Carl Braig**, Literarische Rundschau für das katholische Deutschland 28 (1902) Nr. 11 Sp. 330 f.; von **Dausch**, Theologische Revue 1 (1902) Nr. 18 Sp. 553—555; von **E. Klostermann**, Literarisches Centralblatt 54 (1903) Nr. 1 Sp. 1 f.; von **Anonymus**, Revue d'histoire ecclésiastique 4 (1903) 141 f. C. W.

W. Fairweather, Origen and the Greek Patristic Theology. (Vgl. B. Z. XI 610.) Besprochen von **J. W. Moncrief**, The American Journal of Theology 6 (1902) 587 f. C. W.

John Chapmann, Origen and the date of Pseudo-Clement. (Vgl. B. Z. XI 610.) Besprochen von **A. Harnack**, Theologische Literaturzeitung 27 (1902) Nr. 21 Sp. 570. C. W.

D. G. Morin, Autour des 'Tractatus Origenis'. Revue Bénédictine 19 (1902) 225—245. Gibt Gregor von Elvira als Verfasser der Traktate auf und setzt dieselben übereinstimmend mit seinem englischen Ordensgenossen Butler ins 5. Jahrhundert. C. W.

Hermann Jordan, Die Theologie der neuentdeckten Predigten Novatians. Eine dogmengeschichtliche Untersuchung. Leipzig, A. Deicherts Nachf. (G. Böhme) 1902. X, 224 S. 8⁰. Der Verf. gelangt zum Resultate, daß die Theologie der von Batiffol edierten Predigten 'in vollem Einklang mit der Theologie Novatians steht, daß wir in den Traktaten die novatianische Theologie vor uns haben, ja daß der Mann, der seine Theologie in de Trin⟨itate⟩ niedergelegt hat, auch der sein muß, der in diesen Predigten zu der Gemeinde auf Grund der gleichen theologischen Anschauungen redet'. Ein weiteres Argument für Novatian bringt bei **Julius Baer**, De operibus Fastidii, Britannorum episcopi, Nürnberg, Bieling-Dietz 1902, 8⁰, S. 57—70, indem er darlegt, daß der genannte Fastidius sich sowohl mit dem Werke 'de trinitate' und den übrigen sicher novatianischen Schriften, als mit den 'tractatus' vertraut zeigt. Über zwei Stellen der Tractatus im kompilatorischen Apokalypsekommentar des Beatus von Liebana (8. Jahrhundert) s. **H. L. Ramsay**, Le commentaire de l'apocalypse par Beatus de Liebana, Revue d'histoire et de littérature religieuses 7 (1902) 428 f. Über Vergilnachahmung in den Tractatus **Georg Bürner**, Vergils Einfluß bei den Kirchenschriftstellern der vornikänischen

Periode. Erlangen, Druck von Junge 1902, 8°, S. 30f. — Vgl. die Besprechung von **Pierre Batiffol**, Les Tractatus Origenis à propos d'un livre nouveau, Revue biblique 12 (1903) 81—93, der in dem Verfasser der Traktate wohl einen von Novatian auch literarisch abhängigen Novatianer, aber nicht Novatian selbst erblickt. — Ein Überblick über den Gang der Kontroverse in der Revue d'histoire ecclésiastique 4 (1903) 164 f. C.W.

H. Jordan, Melito und Novatian. Archiv für lateinische Lexikographie 13 (1902) 59—68. Gewinnt aus der Benützung einer Schrift des Melito von Sardes (syrisch in Bruchstücken erhalten) im 6. und 9. Batiffolschen Traktate ein neues Argument für deren Abfassung durch Novatian. C. W.

Johannes Dräseke, Zum Syntagma des Hippolytus. Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie 46 (1902) 58—60. Erörterungen über das Verhältnis der beiden häreseologischen Schriften Hippolyts, das durch Epiphanios erhaltene Bruchstück (gegen Noetos) des Syntagma, den Umfang des letzteren und sein Verhältnis zu Irenaeus (abhängig von den Lehrvorträgen, nicht von dem literarischen Werke des Irenaeus) mit einer Nachschrift über die Tätigkeit der 8. Sektion des Hamburger internationalen Orientalistenkongresses. C. W.

Hippolytos' Erklärung des Hohen Liedes (grusinisch) herausgeg. von **N. Marr.** (Vgl. B. Z. XI 228.) Besprochen von **A. Meillet**, Revue de l'histoire des religions 45 (1902) 122 f. C. W.

Hippolyts Kommentar zum Hohenlied auf Grund von N. Marrs Ausgabe des grusinischen Textes herausgegeben von **G. Nathanael Bonwetsch.** Leipzig, Hinrichs 1902. 108 S. 8°. Texte und Untersuchungen N. F. VIII 2c. B. legt die von Marr (vgl. die vorige Notiz) gefertigte russische Übersetzung der aus dem Armenischen geflossenen und in der 'Zeit der Vereinigung Grusiens mit Armenien und des größten Einflusses der armenischen Literatur auf die grusinische', d. h. vor dem 9. Jahrhundert entstandenen grusinischen Version des Kommentars deutsch vor, ebenso kollateral die altslavischen (darunter auch einige in der Berliner Ausgabe noch fehlende) und armenischen Fragmente, während die wenigen und kurzen syrischen Bruchstücke sowie die zahlreichen Entlehnungen des Ambrosius in die Anmerkungen verwiesen wurden. Die grusinische Version, die gleich der slavischen nur bis cant. 3,7 reicht (so daß sich, da auch kein anderes Fragment sich auf eine spätere Stelle bezieht, die Vermutung aufdrängt, Hippolytos' Erklärung habe sich überhaupt nicht weiter erstreckt), ist uns erhalten durch eine Hs von Schatberd s. X, in der sich außerdem noch eine Reihe Hippolyteischer Schriften finden, nämlich 1) die Auslegungen des Segens Jakobs und Moses, 2) Über David und Goliath, 3) Erzählung vom Ende der Zeiten (= de antichristo), 4) Vom Glauben und 5) Von der Gestalt (Weise) des Gelübdes. Nr. 2, 4 und 5 waren uns bisher völlig unbekannt, doch liegt kein genügender Grund vor, an ihrer Echtheit zu zweifeln. Hoffentlich werden auch sie uns in absehbarer Zeit zugänglich gemacht! C. W.

N. Bonwetsch, Der Autor der Schlußkapitel des Briefes an Diognet. Nachrichten von der Kgl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, philol.-histor. Klasse 1902 Nr. 5 S. 621—634. Weist die beiden sicher nicht vom Verfasser des übrigen Briefes herrührenden Kapitel 11

und 12 mit sehr beachtenswerten Argumenten einer — allerdings nicht näher zu bestimmenden — Schrift des Hippolytos von Rom zu. C. W.

K. J. Neumann, Hippolytus von Rom 1. (Vgl. B. Z. XI 611.) Besprochen von **Johannes Dräseke**, Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie 45 (N. F. 10), 1902, 443—445. C. W.

A. Baumstark, Kanones des Hippolytos oder Kanones des Julius? Oriens christianus 2 (1902) 191—196. 'Unter dem Namen des „römischen Erzbischofs" Julius I überlieferte Kanones sind auf Grund eines Schreibfehlers zuerst von' der späteren hagiographischen Tradition Ägyptens und Abessyniens 'und ihr folgend von der neueren Wissenschaft fälschlich dem Martyrerbischof Hippolytos zugeschrieben worden.' ... 'Wo zweifellos ursprünglich in arabischen Texten Hippolytos gemeint ist, steht niemals (A)bûlîds; wo wir (A)bûlîds mit Sicherheit identifizieren können, ist ursprünglich Julius gemeint; also ist ursprünglich auch im Titel der Kanones nicht Hippolytos, sondern Julius gemeint.' Da nun diese Kanones des Julius in der Überlieferung mit den apollinaristischen Fälschungen auf den Namen des Papstes Julius I (337—352) verbunden waren, so legt sich die Vermutung nahe, daß 'die Kanones des angeblichen Hippolytos .. die unter den Namen des römischen Papstes Julius gestellte Kirchenordnung einer apollinaristischen Gemeinde wahrscheinlich Ägyptens' vorstellen. C. W.

W. Riedel, Bemerkungen zu den Kanones des Hippolytus. Theologische Studien und Kritiken 1903 S. 338—342. Weist eine Reihe von Berührungen zwischen den Canones Hippolyti und der athanasianischen (dies hält R. für wahrscheinlicher) oder pseudoathanasianischen Schrift de virginitate sive de ascesi (Migne 28, 251 ff.) nach. C. W.

F. Nau, La Didascalie c'est-à-dire l'Enseignement catholique des douze Apôtres et des saints disciples de Notre Sauveur. Traduite du syriaque pour la première fois. Paris, Lethielleux 1902. 172 S. 8°. 4 Fr. Extrait du 'Canoniste contemporain', Febr. 1901 bis Mai 1902. Besprochen von **P. G. Allmang**, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 2 Sp. 62. C. W.

Fr. Diekamp, Ein neues Fragment aus den Hypotyposen des Alexandriners Theognostus. Theologische Quartalschrift 84 (1902) 481—494. Das im Cod. gr. 502 s. XIV der Marcusbibliothek zu Venedig erhaltene Fragment dürfte wegen der darin zu Tage tretenden Rücksichtnahme auf die Lehre des Lukianos dem 7. (in den siebziger Jahren des 3. Jahrh. entstandenen) Buche der Hypotyposen zuzuweisen sein. C. W.

Der Dialog des Adamantius herausgegeben von **W. H. van de Sande Bakhuyzen.** (Vgl. B. Z. XI 612.) Besprochen von **J. C.**, The Dublin Review 129 (1901) 161; von **v. D⟨obschütz⟩**, Historische Zeitschrift N. F. 54 (1902) 108—110. C. W.

Friedrich Loofs, Die Trinitätslehre Marcells von Ancyra und ihr Verhältnis zur älteren Tradition. Sitzungsberichte der preußischen Akademie 1902 S. 764—781. Legt im Anschluß an die Monographie von Th. Zahn (Gotha 1867) bezw. im Widerspruch gegen dieselbe dar, daß Marcellus von Ancyra in seiner 335 vollendeten, uns nur aus den Auszügen bei Eusebios (contra Marcellum und de ecclesiastica theologia) bekannten Schrift eine Trinitätslehre entwickelt habe, die im Gegensatz zu der des Origenes einen ökonomisch-monotheistischen Charakter trage und mit den

ältesten vorapologetischen trinitarischen Traditionen zusammenhänge. Aus der letzteren Erscheinung wird es nach L. verständlich, daß Marcellus im Orient bei den Antinicänern (seit 336) und den sog. Jungnicänern als arger Ketzer galt, während er im Abendlande und speziell in Rom lange gehalten wurde. Vgl. auch Loofs' Artikel über Marcellus von Ancyra in Herzogs Realencyklopädie 12³ (1902) 259—265. C. W.

Eusebius' Werke Bd. I herausgegeben von **J. A. Heikel.** (Vgl. B. Z. XI 612.) Besprochen von **Gerhard Rauschen,** Theologische Revue 1 (1902) Nr. 11 Sp. 340—342; von **H. Vincent,** Revue biblique 11 (1902) 612—614; von **Anonymus,** Analecta Bollandiana 21 (1902) 424 f.; von **Paul Lejay,** Revue critique 55 (1903) Nr. 3 S. 41 f. C. W.

Eusebius' Werke II. Band. Die Kirchengeschichte bearbeitet von **Eduard Schwartz.** Die lateinische Übersetzung des Rufinus bearbeitet von **Theodor Mommsen.** 1. Hälfte. Leipzig, Hinrichs 1903. 2 Bl., 508 S. 8⁰. Die griechischen christlichen Schriftsteller Bd. IX 1. Diesem Bande sind nur einige für seine Benützung unerläßliche Vorbemerkungen beigegeben worden. Die ausführlichen Prolegomena werden zugleich mit der 2. Hälfte erscheinen, nach deren Veröffentlichung wir auf die Ausgabe zurückkommen werden. C. W.

A. C. Headlam, The Editions and Manuscripts of Eusebius. Part I. The Journal of Theological Studies 4 (1902) 93—102. Übersicht über die Ausgaben und die Geschichte des gedruckten Textes der Historia ecclesiastica als erste Vorarbeit für eine von H. geplante neue Bearbeitung. C. W.

Eberhard Nestle, Die Kirchengeschichte des Eusebius. (Vgl. B. Z. XI 614.) Besprochen von **H. H⟨ilgenfeld⟩,** Berliner philologische Wochenschrift 22 (1902) Nr. 33/34 Sp. 1018—1020. C. W.

Eberhard Nestle, Zur syrischen Übersetzung der Kirchengeschichte des Eusebius. Zeitschrift der Deutschen morgenländischen Gesellschaft 56 (1902) 559—564. Auseinandersetzung mit der B. Z. XI 229 gebuchten Rezension von **H. Greßmann.** C. W.

E. Preuschen, Eusebius' Kirchengeschichte VI und VII aus dem Armenischen übersetzt. (Vgl. B. Z. XI 614.) Besprochen von **Zöckler,** Theol. Literaturbl. 23 (1902) Nr. 37 Sp. 433 f.; von **H. Vincent,** Revue biblique 11 (1902) 614 f.; von **Paul Lejay,** Revue critique 36 (1902) Nr. 43 S. 324 f.; von **Hn.,** Literarisches Centralblatt 54 (1903) Nr. 4 Sp. 121—123. C. W.

P. Corssen, Zu Eusebius h. e. III 39 und II 15. Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft 3 (1902) 242—246. Verteidigt gegen Th. Mommsen (im nämlichen Bande der Zeitschrift S. 156 ff.) die Echtheit der Worte *οἱ τοῦ κυρίου μαθηταί* (von Aristion und dem Presbyter Johannes) und gibt eine von Harnack abweichende Erklärung der Worte '*τοῦ δὲ Μάρκου — ἐπιστολῇ*'. C. W.

K. Montzka, Die Quellen zu den assyrisch-babylonischen Nachrichten in Eusebios' Chronik. Beiträge zur alten Geschichte 2 (1902) 351—405. K. K.

Erich Klostermann, Eusebius' Schrift *περὶ τῶν τοπικῶν ὀνομάτων τῶν ἐν τῇ θείᾳ γραφῇ*. Leipzig, Hinrichs 1902. 28 S. 8⁰. Texte und Untersuchungen N. F. VIII 2ᵇ. Die im Titel genannte Schrift

des Eusebios, die K. in den griechischen christlichen Schriftstellern neu herausgeben wird, entspricht nicht durchweg dem vom Verf. selbst in der Einleitung aufgestellten Programme. Sie gibt einerseits mehr, indem sie außer den πόλεις und κῶμαι auch etliche Flüsse aufführt, andrerseits weniger, indem sie nicht die gesamte hl. Schrift, sondern nur den Pentateuch, Josua, Richter, die Königsbücher und die Evangelien berücksichtigt. Die Einrichtung des Werkes ist in der Weise getroffen, daß der Stoff zunächst alphabetisch, innerhalb der einzelnen Anfangsbuchstaben aber nach den biblischen Büchern und innerhalb dieser im großen und ganzen nach Kapiteln und Versen angeordnet wird. An Quellen lassen sich ermitteln in erster Linie die griechische Bibel (LXX und Hexapla), dann Josephus und — mit einiger Wahrscheinlichkeit — Origenes. Überliefert ist die Schrift nur in einer stark verderbten Hs, dem Vat. gr. 1456 s. XI, doch haben wir daneben an der (stark umgestaltenden) lateinischen Bearbeitung des Hieronymus (die in der neuen Ausgabe in extenso neben dem Eusebiostexte abgedruckt werden wird), an der Hexapla und an einigen von Prokopios von Gaza aus Eusebios entnommenen Stellen wichtige Behelfe für die Konstituierung des Textes. Der dem Hieronymus vorliegende Eusebiostext war bereits 'nicht überall unverdächtig, aber unserer griechischen Hs gegenüber war die seinige in vorzüglichem Stande', und auch der von Prokopios benützte Codex war besser als der Vaticanus. C. W.

Hugo Greßmann, Studien zu Eusebs Theophanie. Leipzig, Hinrichs 1903. XII 154 und 70* S. 8°. Texte und Untersuchungen N. F. VIII 3. Den Hauptteil dieser Arbeit bildet eine sorgfältige Textvergleichung der syrischen Übersetzung der Theophanie mit den durch die Katenen und hauptsächlich durch die zahlreichen Selbstzitate des Eusebios (in Laus Constantini, Demonstratio und Praeparatio evangelica, Kirchengeschichte) erhaltenen Bruchstücken des griechischen Originals. Die syrische Übersetzung erweist sich als sehr treu und zuverlässig und ist aus einer sehr guten Vorlage geflossen. Sie kann daher in zahlreichen Fällen zur Verbesserung des Textes dienen, wogegen sie (wegen ihrer zu weit gehenden Wörtlichkeit) als sprachliche Leistung ungenügend und für die Erklärung ziemlich unbrauchbar ist. Der Textvergleichung geht eine Erörterung des Inhaltes, des ganzen Charakters und der Abfassungszeit der Theophanie (dieselbe ist ein populär gehaltenes dogmatisch-apologetisches Werk, vor der Laus Const. etwa 333 verfaßt) voraus, den Schluß der Arbeit bilden Verzeichnisse 1) der griechischen Fragmente, 2) der biblischen und sonstigen Zitate und — mit eigener Paginierung — ein Namenregister, sowie ein syrisch-griechisches Wortregister. C. W.

Johannes Dräseke, Zu Didymos' von Alexandria Schrift 'Über die Trinität'. Mitteilungen aus Albert Jahns Nachlaß. Zeitschr. für wissenschaftliche Theologie 45 (N. F. 10), 1902, 410—419. Teilt aus der Einleitung einer von Jahn druckfertig hinterlassenen Schrift 'Didymus von Alexandrien in seinen Anführungen aus hellenischen Dichtern in der Schrift 'Über die Trinität', für die sich kein Verleger finden ließ, ausgewählte, großenteils mit den sog. chaldäischen Orakeln sich beschäftigende Stücke mit. C. W.

Theodor Schermann, Die griechischen Quellen des hl. Ambrosius in ll. III de Spir. s. München, Lentner 1902. VIII, 107 S. 8°.

Veröffentlichungen aus dem kirchenhistorischen Seminar München Nr. 10. Hieronymus fällt in der Vorrede zu seiner Übersetzung der Schrift des Didymos über den hl. Geist ein sehr ungünstiges Urteil über ein gleichfalls vom hl. Geiste handelndes Werk eines (von ihm) nicht genannten Autors, den er durch den Vergleich mit der Krähe, die sich mit fremden Federn schmückt, zum Kompilator stempelt. Im Altertum bezog man diese absprechende Kritik auf Ambrosius und seine Schrift de spiritu sancto, und Rufinus von Aquileja nahm den Mailänder Bischof gegen die Vorwürfe seines einstigen Freundes energisch in Schutz, wogegen Vallarsi, die Mauriner Herausgeber des Ambrosius und Baronius die Beziehung auf Ambrosius in Abrede stellten, letzterer mit der doppelten Begründung, daß Hieronymus seine Übersetzung vor Ambrosius abgefaßt habe und daß des Ambrosius Quelle nicht Didymos, sondern Basileios gewesen sei. Das chronologische Argument ist hinfällig, da die Schrift des Ambrosius 381 verfaßt, die Übersetzung des Hieronymus aller Wahrscheinlichkeit nach erst 389 vollendet wurde; was aber die Quellenfrage betrifft, so ergeben die vorliegenden Untersuchungen Schermanns, welche 'die patristische Ergänzung' des B. Z. XI 241 notierten Buches über die Gottheit des hl. Geistes nach den griechischen Vätern des 4. Jahrhunderts bilden, daß Ambrosius seinen Stoff aus Kyrillos von Jerusalem, Athanasios (epist. ad Serap. 1—4 und der von Sch. für echt gehaltenen Schrift 'de incarnatione et contra Arianos', die auch im 12. Buche des verschiedenen Autoren, darunter auch dem Ath. zugeschriebenen lateinischen Werkes 'de trinitate' benützt ist, woraus sich die Übereinstimmungen zwischen 'de trin.' und Ambrosius erklären, wenn nicht letzterer Quelle für 'de trin.' war), Basileios (de spiritu s.; contra Eunomium Buch I—III), Didymos (de trinitate, de spiritu sancto, Pseudo-Basileios = Didymos contra Eunomium Buch IV und V) und Gregorios von Nazianz (theologische Reden) zusammengetragen hat. Die Benützung des ancoratus des Epiphanios bleibt fraglich. Was folgt nun daraus für die Deutung der Hieronymusstelle? Schermann sagt: 'Die Beantwortung der Frage, ob Hieronymus Urteil wirklich den drei Büchern des hl. Ambrosius gegolten hat, liegt in unserer Hand' und führt je einen Grund dafür (die starke Benützung der Schrift des Didymos über den hl. Geist) und dagegen (die Charakteristik, die Hieronymus von der Schrift des Ungenannten gibt, passe nicht auf die des Ambrosius) an, fällt aber keine bestimmte Entscheidung, sondern überläßt es dem Leser, aus der folgenden Charakteristik des Ambrosius den Schluß zu ziehen, daß er (wenn ich recht verstehe) die Worte des Hieronymus nicht auf Ambrosius zu beziehen geneigt ist. M. E. hat Rufin, der seinen Freund kannte, das Richtige gesehen. Man vergleiche speziell die Art und Weise, wie Hieronymus über den Lukaskommentar des Ambrosius urteilt, bezw. seine Freundinnen Paula und Eustochium urteilen läßt (vgl. die Ausgabe von C. Schenkl p. XV f.), und erinnere sich der unerfreulichen Einblicke in gewisse Charaktereigentümlichkeiten des sonst so hochverdienten Mannes, wie sie uns Schönes Forschungen über die Chronik eröffnet haben, und man wird kein Bedenken tragen, die unfreundlichen und ungerechten Worte in der Vorrede der Didymosübersetzung auf die Schrift des Ambrosius de spiritu sancto zu beziehen. Schermanns Schrift schließt mit einer Zusammenstellung der Quellen und Registern über die zitierten Bibelstellen und die Eigennamen. S. 4 ist

der bedenkliche Satz zu lesen: 'Verteidiger des Hieronymus ist Vallarsi, ('und' ausgefallen?) der Mauriner(!) Herausgeber der ambrosianischen(!) Schriften'. C. W.

Theodor Schermann, Lateinische Parallelen zu Didymus. Römische Quartalschrift 16 (1902) 232—242. Zu der kurz vor 381 abgefaßten Schrift des Didymos de trin. II 14 lassen sich bei Tertullian de baptismo und bei Ambrosius de mysteriis Parallelen nachweisen, die sich wohl aus Benützung einer griechischen Tertullianübersetzung durch Didymos und Benützung des Didymos durch Ambrosius erklären. C. W.

A. Harnack, Diodor von Tarsus. (Vgl. B. Z. XI 616.) Besprochen von **Francis A. Christie,** The American Journal of Theology 6 (1902) 577 f.; von **Paul Lejay,** Revue critique 55 (1903) Nr. 5 S. 87—89. C. W.

F. X. Funk, Le Pseudo-Justin et Diodore de Tarse. Revue d'histoire ecclésiastique 3 (1902) 947—971. Die pseudojustinischen Quaestiones et responsiones gehören ins 5. Jahrh., können also nicht, wie Harnack meint, Diodor von Tarsus zum Verfasser haben. Viel wahrscheinlicher ist die auch hslich bezeugte Autorschaft Theodorets. Vgl. dazu die Bemerkungen von D⟨iekamp⟩, Theologische Revue 1 (1902) Nr. 19 Sp. 597 f. und **Paul Lejay** (s. die vorige Notiz) S. 89. C. W.

Joseph Sickenberger, Titus von Bostra. (Vgl. B. Z. XI 231.) Besprochen von **Fr. Diekamp,** Theologische Revue 1 (1902) Nr. 14 Sp. 435—437; von **Hans Lietzmann,** Göttingische gelehrte Anzeigen 164 (1902) Nr. 10 S. 753—758. C. W.

Th. Zahn, Athanasius und der Bibelkanon. (Vgl. B. Z. XI 617.) Besprochen von **Pierre Batiffol,** Revue biblique 11 (1902) 443 f.; von **P. Camuset,** Bulletin critique 23 (1902) Nr. 24 S. 464 f.; von **Erwin Preuschen,** Deutsche Literaturztg. 23 (1902) Nr. 44 Sp. 2768 f. C. W.

Fedele Savio, Una lista di vescovi Italiani presso S. Atanasio. Archivio storico Lombardo Serie III Anno 29 Fasc. 34 (1902) 233—248. Athanasios meint in seiner 349 geschriebenen Apologia contra Arrianos mit den Worten ἐν τῷ καναλίῳ τῆς Ἰταλίας die Diözese Italien, in welche die von ihm daselbst namhaft gemachten 15 Bischöfe gehören. C. W.

G. Voisin, L'Apollinarisme. (Vgl. B. Z. XI 617.) Besprochen von **Em. Frutsaert,** Revue d'histoire ecclésiastique 3 (1902) 689—694; von **A. L.,** Revue des questions historiques 72 (1902) 315—317; von **Paul Lejay,** Revue critique 36 (1902) Nr. 52 S. 504—507. C. W.

Karl Unterstein, Die natürliche Gotteserkenntnis nach der Lehre der kappadocischen Kirchenväter Basilius, Gregor von Nazianz und Gregor von Nyssa. I. Teil. Straubing, Druck von Attenkofer (1902). 44 S. 8°. Programm des Gymn. f. 1901—1902. Behandelt nach den nötigen biographischen Notizen 1) die Stellung der kappadocischen Väter zu den Glaubensquellen und den philosophischen Richtungen, 2) ihre Veranlassung zur Behandlung der Lehre von der natürlichen Gotteserkenntnis (Arianismus und Lehre der Pneumatomachen), 3) ihre Äußerungen über natürliche und übernatürliche Gotteserkenntnis, 4) ihren Gottesbeweis aus der weisen und kunstvollen Einrichtung der Außenwelt, 5) ihren theologischen Gottesbeweis aus dem Mikrokosmos des Menschen. C. W.

A. Misier, Les manuscrits Parisiens de Grégoire de Nazianze. Revue de philologie 26 (1902) 378—391. Fortsetzung des B. Z. XI 617

notierten Aufsatzes. Mit der Überlieferung der 2.—5. theologischen Rede ist es ebenso bestellt, wie mit der der ersten, nur muß an Stelle von Cod. 534ª und Suppl. 1082 Cod. 534 treten. C. W.

K. Warmuth, Gregor von Nazianz. Pastoralblatt für Homiletik 1902 Nr. 7 S. 601—610. Dem Ref. nicht zugänglich. C. W.

(Nonnos.) Die Scholien zu fünf Reden des Gregor von Nazianz. Herausgegeben von **Agop Manandian**. Zeitschr. für armenische Philologie 1 (1902) 220—272. Ausgabe der altarmenischen Übersetzung der dem Abte Nonnos zugeschriebenen mythologischen Erklärungen zu den 5 (im Griechischen nur zu 4) Reden: 1) Über die Epiphanie des Herrn, 2) über Basilius von Cäsarea, 3) und 4) Strafreden an Julian, 5) auf den Bischof und Märtyrer Cyprianus, hauptsächlich auf Grund zweier Ejmiaciner Hss. 'Die Feststellung des Verfassers und der Zeit der Übersetzung erfordert noch eine eingehende kritische Untersuchung.' C. W.

Gregorii Nysseni (Nemesii Emeseni) *περὶ φύσεως ἀνθρώπου* liber a Burgundione in Latinum translatus. Nunc primum ed. **Carolus Im. Burkhard.** Pars 4 und 5. Kap. 26 bis Schluß. Wien 1901 und 1902. 21 und 28 S. 8⁰. Programme des Gymn. Wien-Meidlingen. (Vgl. B. Z. VI 621.) Besprochen von **Johannes Dräseke**, Wochenschrift für klassische Philologie 20 (1903) Nr. 2 Sp. 38—40. C. W.

A. Harnack, Miscelle zum Aufenthalt des Petrus in Rom. Theolog. Literaturzeitg. 27 (1902) Nr. 22 Sp. 604 f. Macht auf die durch Makarios Magnes Apokrit. 3, 22 aufbewahrte Stelle des Porphyrios aufmerksam, laut welcher erzählt wird, 'daß Petrus, nachdem er die Schäfchen nicht einmal wenige Monate geweidet hatte, gekreuzigt worden sei', also nur wenige Monate in Rom gewesen sei. C. W.

P. Goedert, Saint Jean Chrysostome. Lectures spirituelles sur les vertus chrétiennes. Paris, Garnier 1902. XLVI, 632 S. 12⁰. 2 fr. 50 c. Besprochen von **Henri Chérot**, Études ... des Pères de la Compagnie de Jésus 91 (1902) 713. C. W.

Sebastian Haidacher, Studien über Chrysostomus-Eklogen. Wien, Komm. bei C. Gerolds Sohn 1902. 1 Bl., 70 S. 8⁰. Sitzungsber. der kais. Akad. d. Wissensch. in Wien, philos.-histor. Klasse Bd. 144, Abhandl. 4. H. hat seinen großen und zahlreichen Verdiensten um Johannes Chrysostomos ein neues beigefügt, indem er zu der von Theodoros Daphnopates oder Magister (Protosekretär und Patrikios zu Kpel um die Mitte des 10. Jahrh.) zusammengestellten Eklogensammlung (in ursprünglicher Textgestalt erhalten in den Codd. Vindob. 88 s. XIV, 94 s. XIII, Vat. 581 s. XIII und wahrscheinlich im Coislin. 79 s. XI; gedruckt zuerst Mainz 1603, dann von 33 auf 48 Eklogen vermehrt in den Ausgaben von Savile und Montfaucon) den vollständigen Quellennachweis lieferte, eine überaus mühevolle Arbeit, bei der etwa 500 Stellen neu zu identifizieren waren. Abgesehen von der 47. Ekloge, in der die 22. und 23. Katechese des Kyrillos von Jerusalem exzerpiert sind, bestehen die Quellen der Sammlung nur aus echten Werken des Chrysostomos oder doch aus solchen, welche ihm, wenn auch fälschlich, zugeschrieben und vom Sammler als echt betrachtet wurden. Als ziemlich wahrscheinlich darf es gelten, daß Theodoros das Florilegium des Maximus und vielleicht auch die Sacra parallela vor sich gehabt, und in einigen Fällen zu Rate gezogen habe. S. 22 ff.

Zusammenstellung der nicht identifizierten (darunter S. 27 f. eine in Gedanken und Sprache des Goldmundes durchaus würdige Behandlung der Frage, warum der Logos und nicht eine Kreatur mit der Welterlösung betraut wurde), S. 29 ff. der identifizierten Stellen aus Ekl. 1—47. Die 48. Ekloge entzieht sich einer genauen Quellenanalyse, da in ihr nicht ganze Perioden und Sätze, sondern nur einzelne Phrasen und Wörter aus Chrysostomos zusammengetragen sind. C. W.

A. Hilgenfeld, Des Chrysostomos Lobrede auf Polykarp. Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie 45 (N. F. 10), 1902, 569—572. Neue Ausgabe des auf das Martyrium des Polykarp bezüglichen Textes in dem von J. Bidez (vgl. B. Z. X 342) veröffentlichten Palimpseste. C. W.

Gustav Adolf Thal, Textkritische Studien zu Homilien des Glagolita Clozianus. Archiv für slavische Philologie 24 (1902) 514—555. Zeigt durch Charakterisierung der Übersetzungsart 1) in den Homilien des Chrysostomos 'ἐβουλόμην' und 'ὀλίγη ἀνάγκη', 2) der Homilie des Athanasios (so ist statt Antiochus zu lesen) Cloz. 554—754 und in den Homilien des Mihanović, 3) der Homilie des Epiphanios von Cypern und des unbekannten Verfassers, daß die im Clozianus vereinigten Übersetzungen nicht von einem Verfasser herrühren können. S. 554 f. ein Zusatz von V. J⟨agić⟩. C. W.

Aimé Puech, Saint John Chrysostom. Translated by **Mildred Partridge.** London, Duckworth and Co. 1902. Besprochen von **Anonymus,** The Athenaeum Nr. 3903 (16. August 1902) 219. C. W.

E. Michaud, Saint Jean Chrysostome et l'eucharistie. Revue internationale de théologie 11 (1903) 93—111. Chrysostomos, für die Katholiken der 'doctor eucharisticus', hat nach Michaud keine 'transsubstantiation matérielle', keine physische Verwandlung von Brot und Wein gelehrt. M. mag für seine Person glauben, was er will, aber er sollte seine Meinungen nicht den alten Vätern aufoktroyieren. C. W.

August Naegle, Die Eucharistielehre des hl. Johannes Chrysostomus. (Vgl. B. Z. XI 231.) Besprochen von **Erwin Preuschen,** Deutsche Literaturzeitung 23 (1902) Nr. 26 Sp. 1620—1622. C. W.

August Naegle, Der hl. Chrysostomus, der hervorragendste patristische Zeuge für das hl. Altarsakrament. Monatsblätter für den katholischen Religionsunterricht an höheren Lehranstalten 3 (1902) 177—180; 215—217; 246—252. Schluß der B. Z. XI 619 notierten Ausführungen. C. W.

John Chapman O. S. B., St. Chrysostom on St. Peter. The Dublin Review 132 (1903) 73—99. Gelangt zum Resultate, 'that St. John Chrysostom, at once the most voluminous and the most popular of the Greek Fathers, believed and taught, and was ever anxious and careful to teach, that St. Peter was really the chief ruler of the Church'. Vgl. im nämlichen Bande der Zeitschrift S. 100—114 den Aufsatz von **A. St. Leger Westall,** The fathers geave Rome the primacy. C. W.

Evangelium secundum Matthaeum cum variae lectionis delectu edidit **Fridericus Blass.** Leipzig, Teubner 1901. XVIII, 110 S. 8°. Wir erwähnen die Ausgabe in diesem Zusammenhange, weil der Herausgeber den Matthäushomilien des Johannes Chrysostomos einen großen oder vielmehr einen zu großen Einfluß auf die Textgestaltung einräumt.

Vgl. die Besprechung von **A. Hilgenfeld**, Berliner philologische Wochenschrift 22 (1902) Nr. 49 Sp. 1510—1513, der u. a. richtig betont, daß Chrysostomos das Matthäusevangelium rednerisch behandle und keineswegs gegen alles zeuge, was er als Redner übergehe; von **A. Juncker**, Deutsche Literaturzeitung 23 (1902) Nr. 32 Sp. 2003—2006. C. W.

Seth K. Gifford, Pauli epistolas qua forma legerit Ioannes Chrysostomus. Scripsit S. K. G. Halle, Niemeyer 1902. 88 S. 8°. Dissertationes philologicae Halenses, vol. XVI pars 1. Wird besprochen werden. C. W.

F. Kauffmann, Aus der Schule des Wulfila. (Vgl. B. Z. XI 620.) Ausführlich besprochen von **F. Vogt**, Zeitschrift für deutsches Altertum 46 (1902) 190—213. Vgl. dagegen **Kauffmanns** Selbstanzeige, Zeitschrift für deutsche Philologie 34 (1902) 515—524. C. W.

Emile Henri Antoine Cromhout, Skeireins aivaggeljons þairh Johannen. Delft 1900. 3 Bl., 136, VI S. 8°. Leidener Dissertation. Die gotische Johanneserklärung (ed. Maßmann, München 1834; vgl. Gregory, Textkritik des N. T. II S. 732), von der nur dürftige Reste auf Blättern der Ambrosiana und der Vaticana erhalten sind, ist nach C. 'eine Kontamination einer aus dem Griechischen übertragenen ἑρμηνεία und anderer, darunter vielleicht ursprünglich-gotischer, Kommentar-Elemente'. C. W.

Joannes Raeder, Analecta Theodoretiana. Rheinisches Museum 57 (1902) 449—459. Der Verf. handelt in diesem Aufsatze, der ein Supplement zu seiner B. Z. X 280 ff. besprochenen Abhandlung bildet, 1) über den wertvollen Cod. Vat.-Columm. 2249 s. X, auf den er durch Mercati aufmerksam geworden, und 2) über die Benützung bezw. Kompilierung Theodorets bei Georgios Monachos, der dieselben Exzerpte aus Theodoret benützt zu haben scheint, wie Anastasios vom Sinai, und in dem von Mercati (vgl. B. Z. XI 246) edierten Fragmente des Martyriums des Trophimos. C. W.

Le Duc de Broglie, Saint Ambroise. 4e édition. Paris, Lecoffre 1901. 227 S. 8°. 2 Fr. Les Saints. Enthält als Anhang (S. 203—227) die früher in einer Zeitschrift (vgl. B. Z. X 680) veröffentlichte Rechtfertigung der Schilderung der Buße des Theodosius auf Grund der Darstellung des Theodoret. Vgl. G. Allmang, Theologische Revue 1 (1902) Nr. 15 Sp. 460. C. W.

Anton Rehrmann, Die Christologie des hl. Cyrillus von Alexandrien systematisch dargestellt. Hildesheim, Borgmeyer 1902. 403 S. 8°. Sucht den Nachweis zu liefern, 'daß Cyrills Denken frei von Apollinarismus bezw. Monophysitismus, sowie von Nestorianismus gewesen sei'. Vgl. die Besprechung von **F. X. Funk**, Deutsche Literaturzeitung 23 (1902) Nr. 46 Sp. 2903; von **Josef Höller**, Allgemeines Literaturblatt 12 (1903) Nr. 3 Sp. 69 f. C. W.

E. Michaud, Saint Cyrille d'Alexandrie et l'Eucharistie. Revue internationale de théologie 10 (1902) 599—614; 675—692. Sucht durch Anführung zahlreicher Stellen aus den Schriften 'de adoratione in spiritu et veritate' und 'adv. Nestorii blasphemias', sowie dem Johanneskommentare zu beweisen, daß Kyrills 'pneumatische' Auffassung der Eucharistie im Gegensatz zur katholischen Lehre stehe. C. W.

Hugo Koch, Synesius von Cyrene bei seiner Wahl und Weihe

zum Bischof. Historisches Jahrbuch der Görresgesellschaft 23 (1902) 751—774. Der Aufsatz richtet sich gegen die B. Z. XI 621 notierte Schrift von Kleffner. 1. Die Taufe des Synesius. Koch hält 'an der Anschauung fest, daß Synesius bei seiner Verehelichung der Kirche noch gar nicht, weder als Getaufter noch als Katechumene, angehörte, daß er ferner bei seiner Wahl zum Bischof die Taufe ebenfalls noch nicht empfangen hatte, der Kirche jedoch bereits näher getreten, im günstigsten Falle Katechumene war'. 2. Synesius und der Cölibat. Er hat, wie auch Hefele angenommen, als Bischof die eheliche Gemeinschaft mit seiner Gattin fortgesetzt. 3. Die Heterodoxie des Synesius. Synesius hat sich tatsächlich in einigen wichtigen Punkten der kirchlichen Lehre nicht angeschlossen, indem er an der Präexistenz der Seele, der Ewigkeit der Welt und einer allegorischen Auffassung der Auferstehungslehre festhielt. Auch der sechsmonatliche Aufenthalt in Alexandria hat hierin keinen Wandel geschaffen, und wenn ihn der Patriarch Theophilos trotzdem geweiht und bestätigt hat, so stehen wir 'hier allerdings vor einem kanonistischen und psychologischen Rätsel, allein in der Profan- wie in der Kirchengeschichte ist dann und wann das Unerklärliche Tatsache, und es geht nicht an, etwas einfach deshalb zu bestreiten, weil es einem unangenehm ist und man es gerne anders wünscht'. C. W.

Hesychii Hierosolymitani interpretatio Isaiae prophetae ed. **M. Faulhaber.** (Vgl. B. Z. XI 620.) Besprochen von **J. A. H.**, The Dublin Review 132 (1903) 197 f.; von **Ernest Lindl**, Orientalistische Literaturzeitung 6 (1903) Nr. 1 Sp. 36 f. C. W.

Donatus Tamilia, De Timothei—dialogo. (Vgl. B. Z. XI 620.) Besprochen von **Johannes Dräseke**, Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie 45 (N. F. 10), 1902, 585 f. C. W.

E. Lindl, Die Oktateuchkatene des Prokop von Gaza. (Vgl. B. Z. XI 621.) Besprochen von **Eb. Nestle**, Theologisches Literaturblatt 23 (1902) Nr. 39 Sp. 457—459. C. W.

H. Koch, Pseudo-Dionysius Areopagita. (Vgl. B. Z. XI 622.) Besprochen von **Theodor Schermann**, Allgemeines Literaturblatt 11 (1902) Nr. 14 Sp. 419 f.; von **J.-V. Bainvel**, Polybiblion, partie littéraire 95 (1902) 140 f.; von **M. de Wulf**, Revue d'histoire et de littérature religieuses 7 (1902) 536 f. C. W.

Joh. B. Fritz, Der gegenwärtige Stand der Pseudodionysius-Frage. Beilage zur Augsburger Postzeitung 1902 Nr. 50 S. 395—397 und Nr. 52 S. 412—415. Erklärt sich mit den Feststellungen von Koch und Stiglmayr einverstanden und veranlaßt dadurch den die Echtheit der Areopagitika unentwegt verteidigenden P. Leonissa zu einigen Gegenbemerkungen (Beilage Nr. 57 S. 449 f.). Dagegen wieder Fritz, Beilage Nr. 58 S. 462 f. C. W.

Alice Gardner, Studies in John the Scot (Erigena), a Philosopher of the dark Ages. London, Frowde and Cie. 1900. VIII, 146 S. 8⁰. Im ersten Kapitel (S. 1—23) ist, wie ich aus dem Referate von **François Picavet**, Revue de l'histoire des religions 45 (1902) 445 f., ersehe, die Rede von 'Jean Scot l'Irlandais introduisant Denys l'Aréopagite, le Grec, à la cour de Charles-le-Chauve'. C. W.

Johannes Dräseke, Johannes Scotus Erigena und dessen Ge-

währsmänner in seinem Werke de divisione naturae libri V. Leipzig, Dieterich 1902. VI, 68 S. 8⁰. Studien zur Geschichte der Theologie und der Kirche IX 2. Für unsere Studien ist der Nachweis der von Johannes Scotus benützten griechischen Schriftsteller (S. 27 ff.) von Interesse. Es kommen in Betracht Aristoteles, Plato, Clemens Alexandrinus, Origenes, Basilius, Chrysostomus, Epiphanius, Gregor von Nyssa, Dionysius (d. h. Pseudo-Dionysius), Gregor von Nazianz und Maximus Confessor. Von diesen sind bloß Epiphanius, Dionysius und Maximus sicher direkt im Original benützt worden. Clemens und Gregor von Nazianz kennt Johannes nur aus den 'Ambigua' des Maximus, den er gleich dem Areopagiten übersetzt hat, bei Gregor von Nyssa ist die Sache noch nicht klargestellt, alle übrigen sind ihm nur durch lateinische Übersetzungen vermittelt worden. Vgl. die Selbstanzeige des Verfassers in der Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie 46 (1903) 158—160. C. W.

Jos. Stiglmayr S. I., Die Kommentare des Karthäusers Dionysius Rickel zu den areopagitischen Schriften. Zeitschrift für katholische Theologie 27 (1903) 148—151. Besprechung des 15. und 16. Bandes der neuen, von den französischen Karthäusern von Notre-Dame des Prés (jetzt in England) besorgten Ausgabe der Werke des Dionysius Rickel. C. W.

Funk, Theologische Quartalschrift 84 (1902) 480, teilt eine Bemerkung Mercatis mit, wonach das von Faulhaber, Quartalschrift 83 (1901) 220, als Ineditum bezeichnete Stück des Cod. Bodl. misc. gr. 5 ein Auszug aus der Topographie des Kosmas Indikopleustes (Migne gr. 88, 243 ff.) ist. Von den von Faulhaber a. a. O. S. 223 erwähnten größtenteils unedierten Exegesen des Theodoret glaubt M. mehrere dem Theodor von Mopsvestia beilegen zu dürfen. C. W.

Daniel Serruys, Anastasiana. Mélanges d'archéologie et d'histoire 22 (1902) 157—207 (dazu pl. 6 und 7 des 2./3. Heftes). 1. Antiquoquorum patrum doctrina de Verbi incarnatione. Für eine neue Ausgabe dieser von A. Mai, Script. vet. nova coll. VII (Rom 1823), edierten und von Loofs in seiner Monographie über Leontios von Byzanz besprochenen wichtigen Kompilation sind der Vat.-Columnensis 2200 s. IX, der Vat. 1102 s. XV, der Claromont. Bodl. gr. miscell. 184 und besonders Vatopaedianus 507 s. XI zu benützen. Auf Grund der letzteren Hs läßt sich die Vermutung Lequiens, daß der Verf. des Werkes Anastasios vom Sinai gewesen, zur Gewißheit erheben. Als specimina einer neuen Ausgabe werden Proben aus Kap. 2, 9 und 40 mitgeteilt. 2. Les signes critiques d'Origène. Ausgabe einer in Kap. 32 der doctrina enthaltenen, von Mai übergangenen Erklärung der von Origenes in den Hexapla angewendeten kritischen Zeichen nach Vat.-Col. 2200 und Vatopaed. 507. 3. La stichométrie de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ausgabe eines nur im Vatopaed. erhaltenen *στιχισμὸς παλαιᾶς καὶ νέας διαθήκης καὶ ἄλλων βιβλίων καὶ λόγων πατέρων* mit tabellarischer Vergleichung der Stichenzahlen in den sonstigen stichometrischen Verzeichnissen. Die Athosliste weicht sowohl in der Anordnung der alttestamentlichen Bücher als in den Zahlen von den übrigen ab. C. W.

F. Nau, Le texte grec des récits du moine Anastase sur les saints pères du Sinaï. Oriens christianus 2 (1902) 58—89. Liefert

die in Aussicht gestellte Ergänzung zu seiner B. Z. XI 622 notierten Publikation. Zur Texteskonstitution sind 9 Pariser Hss benützt worden, von denen aber mehrere nur einzelne Kapitel enthalten, keine das ganze Werk. C. W.

The ecclesiastical history of **Evagrius** with the scholia. Edited by **J. Bidez** and **L. Parmentier.** London 1898. (Vgl. B. Z. VIII 552.) Besprochen von **Ed. Kurtz** im Viz. Vrem. VIII (1901) 587—590. E. K.

S. Vailhé, Sophrone le sophiste et Sophrone le patriarche. Revue de l'Orient chrétien 7 (1902) 360—385. Um zu einer Lösung des Problems zu gelangen, ob der Sophist und der Patriarch Sophronios eine und die nämliche Persönlichkeit sind (wie jetzt allgemein angenommen wird) oder nicht, will der Verf. nacheinander 'la vie qui a été vécue par Sophrone le sophiste' und 'la vie qui a été vécue par Sophrone le patriarche' untersuchen und stellt zunächst fest, daß Sophronios der Sophist (d. h. Lehrer der Rhetorik), der Freund und Reisebegleiter des Johannes Moschos, vor 565 in Damaskus geboren worden ist und mindestens bis c. 630 gelebt hat. C. W.

A. Vasiljev, Die Lebenszeit des Romanos ὁ μελῳδός (russ.). Viz. Vrem. VIII (1901) 435—478. Nach einer Übersicht über die hagiographischen Quellen für das Leben des Romanos und einer eingehenden historischen Darlegung der verschiedenen im Laufe der Zeit von den Gelehrten geäußerten Ansichten über die Lebenszeit desselben bespricht der Verfasser ausführlich die in Betracht kommenden Momente, namentlich auch den wichtigen Umstand, daß in den bisher bekannten Dichtungen des Romanos sich nicht der geringste Hinweis auf den Bildersturm findet, und unternimmt es nachzuweisen, daß die von Krumbacher gebilligten Darlegungen Gelzers zu Gunsten der Ansicht, daß Romanos unter Anastasios II gelebt habe, mit viel größerem Recht und viel natürlicher zu Gunsten der entgegenstehenden, früher allgemein angenommenen Ansicht gedeutet werden können, daß eben die kriegerischen Ereignisse zur Zeit Anastasios I ganz vorzüglich zu den von Romanos erwähnten Ismaeliten (Arabern) und Assyrern (Persern) passen und daß dasselbe auch von den übrigen daselbst erwähnten Unglücksfällen (Erdbeben u. s. w.) gilt. Der Verf. tritt also einstweilen auf Grund des bis jetzt vorliegenden Materials entschieden für die Ansicht ein, daß Romanos unter Anastasios I, d. h. am Ende des 5. oder zu Anfang des 6. Jahrh. gelebt hat. E. K.

Karl Krumbacher, Romanos und Kyriakos. (Vgl. B. Z. XI 622.) Besprochen von **Paul Maas,** Berl. philol. Wochenschrift 22 (1902) Nr. 43 Sp. 1316—1318; von **W. F.,** Literarisches Centralblatt 53 (1902) Nr. 46 Sp. 1532; von **W. Pecz,** Egyet. Philol. Közl. XXVII [1902] 71—73. A. H.

K. J. Dyobuniotes, Ἰωάννης ὁ Δαμασκηνός. Athen 1903. VIII, 200 S. 8°. Wird besprochen werden. K. K.

P. Sophrone Pétridès, Cassia. Revue de l'Orient chrétien 7 (1902) 218—244. Eine auch nach und neben Krumbachers Abhandlung willkommene, auf selbständigem Quellenstudium beruhende Würdigung der biographischen und legendarischen Überlieferung über die Dichterin und ihres literarischen Nachlasses. P. identifiziert die Dichterin Cassia (diese Namensform hält er für die richtigere) mit der Trägerin des Namens, an die Theodor von Studion drei Briefe gerichtet hat (wir können dann annehmen,

daß C., um ihr schon in der Kindheit abgelegtes Keuschheitsgelübde halten zu können, dem Theophilos die ihm mißfällige Antwort gegeben), und beurteilt gleich dem Ref. ihr Totenlied günstiger, als Krumbacher. C. W.

E. von Dobschütz, Eine Fastenpredigt über das Christusbild von Beryt. Ein Beitrag zur Charakteristik byzantinischer Frömmigkeit. Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie 45 (N. F. 10), 1902, 381—407. Abdruck der in zahlreichen Rezensionen erhaltenen, in ihrer ältesten Form unter den Namen des Athanasios gestellten Predigt nach Cod. Par. gr. 1474 s. XI mit deutscher Übersetzung des schwierigeren 2. Teiles (von c. 8 an) und erläuternden Bemerkungen. Der Verf., den v. D. an den Schluß des 10. oder den Anfang des 11. Jahrh. setzt, gibt zwar im Wunderglauben seinen Zeitgenossen nichts nach, zeigt aber daneben 'eine wirklich innige Frömmigkeit, etwas von der passionierten Jesusliebe des heiligen Franz und mancher Pietisten'. C. W.

Johannes Dräseke, Noch einmal zum Philosophen Joseph. Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie 45 (N. F. 10), 1902, 564—568. Nachtrag zu 42, 612 ff. (vgl. B. Z. XI 249). Wenn Joseph sich als '*ῥάκος ἐνδύς*' bezeichnet, so hat da das Wort *ῥάκος* vielleicht einen Rest der 'an heilige Weihe und Widmung gemahnenden Bedeutung' gewahrt, die es nach A. Mommsens Ausführungen (Philol. 58, 343 ff.) in attischen Inschriften besitzt. C. W.

E. Kalużniacki, Die Legende von der Vision Amphilogs und der *Λόγος ἱστορικός* des Gregorios Dekapolites. Archiv für slav. Philol. 25 (1903) 101—108. Über die Beziehungen der genannten slavischen Vision zu dem in den ASS April S. XLII—XLIV aus einer früheren Ausgabe reproduzierten *Λόγος ἱστορικὸς Γρηγορίου Δεκαπολίτου*. In beiden Texten erscheint als Held ein sarazenischer Magnat, der in seinem Hochmut in die St. Georgskirche zu Alkarem, einer Stadt in der Thebais, Kamele führte, dafür jedoch durch den plötzlichen Tod derselben bestraft wurde und sich dann selbst zum Christentum bekehrte. Die Vision Amphilogs ist eine Nachbildung des *Λόγος ἱστορικός*. K. K.

Φωτίου λόγοι καὶ ὁμιλίαι ed. **Ἀριστάρχου**. (Vgl. B. Z. XI 624.) Besprochen von **A. Vogt**, Bulletin critique 24 (1903) Nr. 2 S. 25—27. C. W.

Πέτρου Παπαγεωργίου *ὑπόμνημα εἰς Φωτίου τοῦ πατριάρχου ὁμιλίας κριτικόν*. Besprochen von **W. Kroll**, Berl philol. Wochenschrift 22 (1902) Nr. 30 Sp. 936. A. H.

K. Radčenko, Ein wenig bekanntes Werk des Euthymios Zigabenos über die Bogomilen. Nježin 1902. 9 S. 8⁰. Analyse der Migne, Patrol. gr., Band 131 gedruckten *Συγγραφὴ στηλιτευτικὴ τῆς τῶν ἀθέων καὶ ἀσεβῶν αἱρετικῶν τῶν λεγομένων φουνδαγιαγιτῶν αἱρέσεως*. K. K.

J. Sickenberger, Die Lukaskatene des Niketas. (Vgl. B. Z. XI 624.) Besprochen von **F. X. Funk**, Literarische Rundschau für das katholische Deutschland 28 (1902) Nr. 7 Sp. 207 f.; von **Anonymus**, Revue biblique 11 (1902) 481 f.; von **Jos. Stiglmayr** S. I., Zeitschrift für katholische Theologie 26 (1902) 539 f.; von **G⟨ustav⟩ Kr⟨üger⟩**, Literarisches Centralblatt 53 (1902) Nr. 47 Sp. 1054 f.; von **von Dobschütz**, Theolog. Literaturzeitung 27 (1902) Nr. 24 Sp. 643 f.; von **Erasmus Nagl**, Allgemeines Literaturblatt 11 (1902) Nr. 22 Sp. 676 f.; von **Michael Faul-**

haber, Theologische Revue 1 (1902) Nr. 20 Sp. 620—622; von **P⟨aul⟩ L⟨ejay⟩**, Revue critique 55 (1903) Nr. 2 S. 36 f.; von **Erich Klostermann**, Theologisches Literaturblatt 24 (1903) Nr. 4 Sp. 43; von **Hans Lietzmann**, Götting. gel. Anz. 164 (1902) Nr. 10 S. 753—758. C. W.

Josef Schmidt, Des Basilius aus Achrida—Dialoge. (Vgl. B. Z. XI 625.) Besprochen von **W. Kroll**, Berliner philologische Wochenschr. 22 (1902) Nr. 36 Sp. 1101 f.; von **Hugo Koch**, Allgemeines Literaturblatt 11 (1902) Nr. 17 Sp. 518; von **J. P⟨ietsch⟩**, Studien und Mitteilungen aus dem Benediktiner- und Cisterzienserorden 23 (1902) 709 f. C. W.

Perikles G. Zerlentes, *Ἰωάννου Καρυοφύλλου πρὸς Μελέτιον Χορτάκιον καὶ τοὺς Θεσσαλονικεῖς ἐπιστολαί. Δελτίον τῆς ἱστορ. καὶ ἐθνολογ. ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος* 6 (1901) 73—87. Ediert zwei Briefe des Großlogotheten Johannes Karyophylles (17. Jahrh.) mit gelehrter Einleitung. K. K.

Perikles G. Zerlentes, *Κυρίλλου Λουκάρεως πρὸς Ἀλέξιον Ὀξενστιέρναν ἐπιστολαί. Δελτίον τῆς ἱστορ. καὶ ἐθνολογ. ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος* 6 (1901) 88—93. Zwei lateinische Briefe des griechischen Patriarchen Kyrillos Lukaris an den schwedischen Kanzler Oxenstierna aus den Jahren 1632 und 1633. K. K.

Friedrich Schultheß, Christlich-palästinische Fragmente. Zeitschrift der Deutschen morgenländischen Gesellschaft 56 (1902) 249—261. 1)—4) Fragmente von Lektionarien; 5) Fragment der fälschlich dem Ephräm zugeschriebenen Vita des Abraham Qīdūnājā (griechisch im 2. Märzbande der Acta Sanctorum S. 932 ff.); 6) Fragment einer unbekannten Vita (in der Petrus von Alexandria erwähnt wird); 7) Fragment einer unbekannten Erzählung. C. W.

F. Crawford Burkitt, S. Ephraims Quotations. (Vgl. B. Z. XI 626.) Besprochen von **A. Hilgenfeld**, Berliner philologische Wochenschrift 23 (1903) Nr. 5 Sp. 136 f. C. W.

Fred. C. Conybeare, Ein Zeugnis Ephräms über das Fehlen von c. 1 und 2 im Texte des Lucas. Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft 3 (1902) 192—197. Ein in armenischer Übersetzung erhaltenes Fragment des Ephräm über Reihenfolge und Abfassung der Evangelien (im Anhange zum Kommentar über Tatians Diatessaron) bestätigt nach C. die Vermutung neuerer Gelehrter, daß Luc. 1, 5—2, 52 'als späterer Einschub anzusehen sind'. C. W.

C. Brockelmann, Ein syrischer Text in armenischer Umschrift. Zeitschrift der Deutschen morgenländischen Gesellschaft 56 (1902) 616—618. Korrekturen zu der von Marr edierten Erörterung über den Termin des Weihnachtsfestes in der Form einer Unterredung zwischen S. Ephräm und seinem Schüler Isḥāq. C. W.

S. Martyrii, qui et Sahdona, quae supersunt omnia edidit **Paulus Bedjan**. Paris, Revue Sèvres; Leipzig, Harrassowitz 1902. XXI, 874 S. 8°. Wird besprochen werden. C. W.

Oskar Braun, Briefe des Katholikos Timotheos I. Veröffentlicht von O. B. Oriens christianus 2 (1902) 1—32. Brief 43 an Rabban Pêϑiôn 'läßt uns einen belehrenden Blick auf die intensive Übersetzungstätigkeit werfen, die damals die nestorianische Kirche auf geistlichem wie

weltlichem Gebiete auch mit Benützung jakobitischen Materials auszuüben begann'. Brief 10 an einen Adressaten gleichen Namens, der aber mit dem Empfänger von 43 nicht identisch ist, und Brief 13 an die Elamiten 'behandeln einen Gegenstand, der besonders in jener vorwiegend von Persern bewohnten Gegend Schwierigkeit machte, die Schwagerehe'. C. W.

Caspar René Gregory, Die syrische Hexapla am Anfange des neunten Jahrhunderts. Theologisches Literaturblatt 23 (1902) Nr. 31 Sp. 361—366. Eingehende Erläuterung der auf die Hexapla sich beziehenden Stelle in dem von O. Braun (vgl. B. Z. XI 236) edierten Briefe des nestorianischen Patriarchen Timotheus I. Vgl. dazu **Eb. Nestle**, Zur syrischen Hexapla, Theologisches Literaturblatt Nr. 33 Sp. 398f. C. W.

J. Göttsberger, Barhebräus. (Vgl. B. Z. XI 628.) Besprochen von **A. van Hoonacker**, Revue d'histoire ecclésiastique 4 (1903) 101f. C. W.

M. Kmosko, Analecta Syriaca e codicibus Musei Britannici excerpta. Oriens christianus 2 (1902) 33—57. Ediert mit lateinischer Übersetzung eine 'demonstratio inedita probans Mariam Dei genitricem esse' (s. V oder VI?) und handelt in den Vorbemerkungen ausführlich über die in derselben begegnenden Evangelienzitate. C. W.

G. Diettrich, Išô'dâdh's Stellung in der Auslegungsgeschichte des Alten Testamentes an seinen Kommentaren zu Hosea, Joel, Jona, Sacharja 9—14 und einigen angehängten Psalmen veranschaulicht von G. D. Gießen, Ricker (Töpelmann) 1902. LXVIII, 164 S. 8°. Beihefte zur Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft VI. Der Bibelkommentar des Nestorianers Išô'dâdh von Marû oder Merw, Bischofs von Ḥêdthathâ am Tigris (9. Jahrh.), verbindet die grammatisch-historische Exegese des Theodor von Mopsvestia mit der von den monophysitischen Schulautoritäten (Gregor von Nyssa und Johannes Chrysostomos) vertretenen allegorischen Auslegung und ist deshalb die (schon von Dionysius bar Salîbhî im 12. Jahrh. benützte) 'Hauptquelle für die exegetischen Arbeiten der Monophysiten des Mittelalters' geworden. S. XXVII ff. Aufzählung der von Išô'dâdh zitierten syrischen und griechischen Autoren. Vgl. die Besprechung von **Eb. Nestle**, Theologisches Literaturblatt 23 (1902) Nr. 45 Sp. 533f.; von **Alfred Loisy**, Revue critique 36 (1902) Nr. 45 S. 361f. C. W.

Chronique de Michel le Syrien ed. **J. B. Chabot** I und II 1. (Vgl. B. Z. XI 236.) Besprochen von **Rubens Duval**, Journal Asiatique IX Série 20 (1902) 326—334. C. W.

H. Guérin, Sermons inédits de Senouti (Introduction; texte; traduction). Revue égyptologique 10 (1902) 148—164. Die von einem Zeitgenossen des Athanasios herrührenden Predigten zeigen keine Spuren des Monophysitismus, zu dem sich ihr Verfasser gegen Ende seines Lebens hingeneigt haben soll. C. W.

R. Nachtigall, Ein Beitrag zu den Forschungen über die sogenannte „Бесѣда трехъ святителей“ (Gespräch dreier Heiligen). Arch. f. slav. Philol. 24 (1902) 321—404. Schluß der in der B. Z. XI 237 notierten Abhandlung. K. K.

E. Kałużniacki, Werke des Patriarchen in Bulgarien Euthymius (1375—1393) nach den besten Hss herausgeg. Wien, Gerold 1901. CXXVIII, 451 S. 8°. — Aus der panegyrischen Literatur der Süd-

slaven. Wien, Gerold 1901. 132 S. 8⁰. Besprochen von **R. F. Kaindl**, Mitteilungen aus der historischen Literatur 30 (1902) 156—158; von **Constantin Radčenko**, Archiv für slavische Philologie 24 (1902) 592—611; vnn **A. Meillet**, Revue d'histoire et de littérature religieuses 7 (1902) 534 f.; von **Fr. Pastrnek**, Listy filologické 29 (1902) 297—299; von **Chr. Loparev**, Journal des Minist. der Volksaufklärung 342 (1902) Juliheft S. 187—200. C. W.

B. Apokryphen.

E. Kautsch, Die Apokryphen und Pseudepigraphen des Alten Testamentes. (Vgl. B. Z. IX 697.) Ausführlich besprochen von **Adolphe Lods**, Revue de l'histoire des religions 45 (1902) 249—262. C. W.

Agnes Smith Lewis, Studia Sinaitica No. XI. Apocrypha Syriaca. The Protevangelium Jacobi and transitus Mariae with texts from the Septuagint, the Corân, the Peshiṭta, and from a Syriac hymn in a Syro-Arabic palimpsest of the fifth and other centuries. Edited and translated by A. S. L. With an Appendix of Palestinian Syriac texts from the Taylor-Schlechter Collection. London, Clay and Sons 1902. LXXII, 71 S. 4⁰. 8 Tafeln. Besprochen von **S. R⟨einach⟩**, Revue archéologique 3. Série 41 (1902) 334—336. C. W.

Kirsop Lake, Texts from Mount Athos. (Vgl. B. Z. XI 629.) Besprochen von **Caspar René Gregory**, Theologisches Literaturblatt 23 (1902) Nr. 26 Sp. 308 f.; von **A. Bludau**, Theologische Revue 1 (1902) Nr. 18 Sp. 552 f. C. W.

Das Buch Henoch. Herausgeg. von **J. Flemming** und **L. Radermacher**. (Vgl. B. Z. XI 628.) Besprochen von **F. Praetorius**, Deutsche Literaturzeitung 23 (1902) Nr. 27 Sp. 1691—1693; von **H. Gunkel**, Berliner philologische Wochenschrift 23 (1903) Nr. 7 Sp. 199—204. C. W.

Das Buch Henoch. Äthiopischer Text. Herausgeg. von **J. Flemming**. (Vgl. B. Z. XI 628.) Besprochen von **F. Praetorius**, Deutsche Literaturzeitung 23 (1902) Nr. 27 Sp. 1691—1693; von **R. D⟨uval⟩**, Revue critique 36 (1902) Nr. 29 S. 41—43. C. W.

Adolf Jacoby, Ein apokrypher Bericht über die Taufe Jesu. (Vgl. B. Z. XI 662.) Im Chronicon paschale liegt ein (vielleicht aus der Didaskalia der Apostel stammender) Taufbericht vor, der in einer Reihe von Einzelheiten über die biblische Erzählung hinausgeht und Jahrhunderte lang eine bedeutende Wirkung auf Predigt, Katechese, Dichtung, Rituale, Literatur und Kunst ausgeübt hat. Vgl. die Besprechung von **J. Smend**, Monatsschrift für Gottesdienst und kirchliche Kunst, Anzeigen-Beilage 7 (1902) Nr. 7 S. 234—236; von **Fr. Diekamp**, Theologische Revue 1 (1902) Nr. 16 Sp. 490—493; von **G. H.**, Literarisches Centralblatt 53 (1902) Nr. 44 Sp. 1449 f.; von **von Dobschütz**, Theologische Literaturzeitung 27 (1902) Nr. 24 Sp. 639 f.; von **L⟨ejay?⟩**, Revue critique 55 (1903) Nr. 2 S. 37 f. C. W.

J. E. Weis-Liebersdorf, Christus- und Apostelbilder. Einfluß der Apokryphen auf die ältesten Kunsttypen. Mit 54 Abbildungen. Freiburg i. B., Herder 1902. XII, 124 S. 8⁰. Die Schrift wird im kunstgeschichtlichen Teile der Bibliographie eingehend gewürdigt werden, doch darf auch in diesem Zusammenhange ein Hinweis auf einzelne Abschnitte

derselben, wie Teil I Kap. 3 'Kurze Übersicht der apokryphen Legenden über einzelne Kultbilder des bärtigen ⟨Christus-⟩ Typus', Teil II Kap. 1, 1 'Die Apostelfürsten als Brüderpaar in den Apokryphen und in kirchlicher Anschauung', Kap. 2, 3 und 3 'Apokryphe Personalbeschreibungen Pauli und Petri' sowie anderer Apostel, nicht fehlen. Vgl. die Besprechung von **M⟨ax⟩ F⟨ürst⟩**, Historisch-politische Blätter 131 (1903) 149—153; von **Anonymus**, Revue Bénédictine 20 (1903) 111 f.; von **Josef Strzygowski**, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 3 Sp. 49 f.; von **A. Postina**, Der Katholik. 82 (1902 II) 571—574. C. W

Th. Mommsen, Die Pilatus-Akten. Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft 3 (1902) 198—205. Bekämpfung der B. Z. XI 630 notierten Aufstellungen v. Dobschütz's. 'Die Pilatusakten sind vielleicht ihrer Grundlage nach recht alt, rühren aber her von einem Verfasser, der vom römischen Recht gar nichts verstand und dessen juristische Unwissenheit vor allem da hervortritt, wo er Rechtsausdrücke .... in den Mund nimmt, während er überdies an Albernheit seinesgleichen sucht.' C. W.

G. F. Abbott, The Report and death of Pilate. The Journal of Theological Studies 4 (1902) 83—86. Veröffentlicht aus einer Miscellanhs, die er auf einer Reise in das Innere von Makedonien erworben, einen griechischen Text, der trotz seiner Kürze die gewöhnlich als *Ἀναφορά* und *Παράδοσις Πιλάτου* getrennten Stücke inhaltlich in sich vereinigt und von dem Texte in Tischendorfs Evangelia apocrypha erheblich abweicht. C. W.

H. Usener, Eine Spur des Petrusevangeliums. Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft 3 (1902) 353—358. Mitteilungen aus dem im Cod. hist. gr. n. 3 s. XI der Wiener Hofbibliothek erhaltenen, in vulgärem Griechisch geschriebenen Romane, 'der mit der Lehrtätigkeit des Petrus anhebt und mit der Wirksamkeit seines Jüngers Pankratios zugleich die Anfänge der christlichen Kirche der Insel Sizilien schildert'. Nach Useners Vermutung hat ihn 'ein mit Phantasie begabter griechischer Mönch, den die Bedrängnis der Bilderstürme aus seinem Vaterland nach dem Westen getrieben hatte, ... in und für Sizilien verfaßt'. C. W.

Ivan Franko, Beiträge aus dem Kirchenslavischen zu den Apokryphen des Neuen Testamentes. Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft 3 (1902) 315—335. Dieser zweite Teil von Frankos Aufsatz (über den ersten vgl. B. Z. XI 629) beschäftigt sich mit den gnostischen *Περίοδοι Πέτρου*. Er enthält die deutsche Übersetzung und literarhistorische Würdigung eines in fast allen kirchenslavischen Indices erwähnten, aber erst 1899 von Al. Archangelskij aus einer Hs der bulgarischen Nationalbibliothek zu Sophia (68 s. XVI) im 4. Bande der von der Kais. Akademie der Wissensch. in St. Petersburg herausgegebenen Izvjestija der Abteilung der russischen Sprache und Literatur S. 112—118 publizierten, leider anfangslosen Textes. Wir besitzen 'das Martyrium Petri durchweg nur in der späten überarbeiteten Form ..... Die Actus Vercellenses brechen bei der Erzählung von Simons Sturze ab; ein griechisches Fragment führt die Erzählung bis zu dessen Tode fort, worauf dann das spätere Martyrium der Linusversion einsetzt. Das kirchenslavische Fragment hat uns wenigstens einige, wenn auch ziemlich zusammenhangslose Züge der gnostischen Urschrift auch dieses Teiles der *περίοδοι Πέτρου* aufbewahrt'. C. W.

The Testament of our Lord. Translated into English from

the Syriac, with introduction and notes by **James Cooper** and **Arthur John Maclean.** Edinburgh, T. und T. Clark 1902. Besprochen von **Anonymus,** The Athenaeum Nr. 3927 (31. Jan. 1903) 142. C. W.

F. X. Funk, Das Testament unseres Herrn. (Vgl. B. Z. XI 630.) Besprochen von **E. C. Butler,** The Dublin Review 129 (1901) 182f. C.W.

H. de Jongh, Le Testament de Notre-Seigneur et les écrits apparentés à propos d'un récent ouvrage de M. le Dr. **F. X. Funk.** Revue d'histoire ecclésiastique 3 (1902) 615—643. Im Gegensatze zu Funk (vgl. die vorige Notiz) gelangt der Verf. zu folgenden Aufstellungen: KH (Canones Hippolyti) forme le point initial du cycle d'écrits ... il fut probablement composé en Égypte, et sauf quelques retouches il peut remonter à la première moitié du troisième siècle: il est difficile d'admettre que leur auteur soit l'évêque Denis (von Alexandria). KO (ägyptische Kirchenordnung) est un premier développement de KH ou une recension parallèle un peu rajeunie. KO a donné naissance d'un côté à AK VIII[b] (Paralleltext zum 8. Buch der Apostolischen Konstitutionen), qui est devenu AK VIII, de l'autre à T (Testament unseres Herrn). C. W.

Paul Vetter, Die armenische dormitio Mariae. Theologische Quartalschrift 84 (1902) 321—349. Deutsche Übersetzung der von dem Mechitharisten P. Esayi Dayethsi Venedig 1898 in einer Sammlung armenischer neutestamentlicher Apokryphen edierten, in zahlreichen Hss erhaltenen Schrift. Dieselbe ist keine Übersetzung, sondern ein armenisches Original, d. h. eine freie Umarbeitung der dem Armenier gewiß bekannten griechischen oder syrischen Dormition, wegen ihres stark paränetischen Charakters wahrscheinlich in einem Kloster verfaßt, 'um zunächst für die Kommunität am Feste der Assumption als Lesestoff zu dienen'. Die Abfassungszeit läßt sich noch nicht feststellen. S. 326 f. macht V. Mitteilungen über eine zweite (noch ungedruckte) Rezension des Werkchens, die nach Daschian auch nicht mit dem von Tischendorf edierten griechischen liber Ioannis de dormitione Mariae übereinstimmt. C. W.

Acta apostolorum apocrypha. Post Constantinum Tischendorf denuo ediderunt Ricardus Adelbertus Lipsius et Maximilianus Bonnet. Pars II. vol. II. Acta Philippi et Acta Thomae, accedunt Acta Barnabae, edidit **Maximilianus Bonnet.** Leipzig, Mendelssohn 1903. XLII, 395 S. 8⁰. 15 *M.* Vgl. B. Z. X 339. Wird besprochen werden. C. W.

Conard, Altkirchliche Sagen über das Leben der Apostel. Neue kirchliche Zeitschrift 14 (1903) 69—80; 154—164. Handelt 1) über die Sage von der Apostelteilung und die Thomasakten, 2) über die Johannesakten. C. W.

A. Baumstark, Die Petrus- und Paulusakten. (Vgl. B. Z. XI 631.) Besprochen von **R. Duval,** Journal Asiatique IX. Série t. 19 (1902) 381—383; von **Anonymus,** Stimmen aus Maria-Laach 63 (1902) 455f. C. W.

Paul Peeters S. I., Notes sur la légende des apôtres S. Pierre et S. Paul dans la littérature syrienne. Analecta Bollandiana 21 (1902) 121—140. Polemik gegen die B. Z. XI 631 notierte Arbeit von Baumstark, deren Verdienstlichkeit aber nicht verkannt wird. C. W.

Carl Schmidt, Die alten Petrusakten im Zusammenhang der apokryphen Apostelliteratur nebst einem neuentdeckten Frag-

ment untersucht von C. S. Leipzig, Hinrichs 1903. VIII, 176 S. 8°. Texte und Untersuchungen N. F. IX 1. Ausgehend von einem neuentdeckten koptischen Bruchstücke der πράξεις Πέτρου (Hs P 8502 des ägyptischen Museums zu Berlin), das im Texte und in deutscher Übersetzung vorgelegt wird, unterzieht Schmidt das ganze Werk und die verwandte Literatur einer erneuten Untersuchung. Die Petrusakten sind nach ihm mit Benützung der Johannes- und Paulusakten, des Kerygma Petri und anderer Quellen um 200, wahrscheinlich in Rom, abgefaßt worden. Sie führen uns ein Bild der christlichen Gemeinde am Ende des 2. Jahrh. 'in ihrem religiösen Denken, Fühlen und Handeln vor Augen', wie es ein 'Gnostiker' nicht hätte zeichnen können, und sie sind auch nach Schmidts Anschauung katholischer, nicht gnostischer Provenienz. 'Die Petrusakten wie die Johannesakten (nur an den letzteren hat ursprünglich der Name Leucius gehaftet) sind in kirchlichen Kreisen entstanden und ursprünglich als großkirchliche Produkte mit hoher Achtung gelesen, seit dem 4. Jahrh. dagegen wie die übrigen Akten in steigendem Maße mit Mißtrauen betrachtet worden', weil sie der nicänischen Orthodoxie nicht entsprachen. Porphyrius (vgl. den Anhang S. 167 ff.) bezeugt die Verbreitung und das hohe Ansehen der Petrusakten in Rom. C. W.

Oscar von Gebhardt, Passio S. Theclae virginis. (Vgl. B. Z. XI 631.) Die treffliche Arbeit zeigt, daß sich ein Teil der Lücken, Interpolationen und sonstigen Verderbnisse, mit denen der Archetypus der bisher bekannt gewordenen griechischen Hss der Akten nach Ausweis der lateinischen Übersetzungen behaftet war, mit Hilfe der letzteren und der syrischen Übersetzung beseitigen läßt, daß aber 'bei der Verwendung der lateinischen Übersetzungen zur Kritik des Urtextes die äußerste Vorsicht geboten ist, da selbst die Übereinstimmung aller nicht in jedem Falle die Ursprünglichkeit des anscheinend zu Grunde liegenden Wortlautes garantiert'. Für die Leser dieser Zeitschrift ist besonders die 2. Beilage S. 173—182 von Wichtigkeit, in der v. G. eine neue Ausgabe des von St. d'Aristarchi (vgl. B. Z. XI 624) mangelhaft edierten Panegyrikus des Patriarchen Photios auf die hl. Thekla auf Grund des Mosquensis 162 (163) vom J. 1022 liefert. S. 182—184 wird in der deutschen Übersetzung Wüstenfelds mitgeteilt, was der Heiligen-Kalender der koptischen Christen unter dem 25. Abîb über Thekla zu berichten weiß. Vgl. die Besprechung von **G⟨ustav⟩ K⟨rüger⟩**, Literarisches Centralblatt 53 (1902) Nr. 45 Sp. 1481—1483; von **von Dobschütz**, Theologische Literaturzeitung 27 (1902) Nr. 25 Sp. 660—663; von **P. Corssen**, Deutsche Literaturzeitung 23 (1902) Nr. 50 Sp. 3144—3146; von **Paul Lejay**, Revue critique 55 (1903) Nr. 4 S. 64 f. C. W.

F. C. Burkitt, Sarbôg, Shuruppak. The Journal of Theological Studies 4 (1902) 125—127. Die im 'Hymnus auf die Seele' der Thomasakten erwähnte Stadt Sarbôg ist das babylonische Shuruppak. C. W.

R. Liechtenhan, Die pseudepigraphe Literatur der Gnostiker. Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft 3 (1902) 222—237; 286—299. Zusammenstellung der Nachrichten über die 'pseudepigraphen autoritativen Personen zugeschriebenen heiligen Schriften gnostischer Sekten' und Besprechung der erhaltenen Reste. 1) Schriften mit Offenbarungen vorchristlicher Autoritäten (die armenischen Adamschriften u. s. w.). 2) Chri-

stus-Offenbarungen. 3) Offenbarungen der Apostel (Paulusapokryphen; Acta Thomae, Iohannis, Andreae, Petri, Philippi). C. W.

Apocrypha Arabica ed. **M. Dunlop Gibson.** (Vgl. B. Z. XI 629.) Ausführlich besprochen von **Wilhelm Riedel,** Göttingische gelehrte Anzeigen 164 (1902) Nr. 5 S. 352—362. C. W.

A. Almazov, Zur Geschichte des byzantinischen apokryphen Schrifttums. Die apokryphen Gebete, Beschwörungen und Besprechungen (russ.). Odessa 1901. S.-A. (Vgl. B. Z. XI 201.) Besprochen von **M. Krasnozen** im Viz. Vrem. IX (1902) 196—198. E. K.

C. Hagiographie.

L. Deubner, De incubatione. (Vgl. B. Z. XI 244.) Besprochen von **E. Remy,** Revue d'histoire ecclésiastique 3 (1902) 669—672; von **Paul Lejay,** Revue critique 54 (1902) Nr. 48 Sp. 427—429. C. W.

H. Leclercq, Les martyrs I. (Vgl. B. Z. XI 632.) Besprochen von **Anonymus,** Analecta Bollandiana 21 (1902) 203—205; von **J. de Laviornerie,** Revue de l'Orient chrétien 7 (1902) 337 f.; von **Ch. D⟨enis⟩,** Annales de philosophie chrétienne 72 (1902) 504 f.; von **Joseph de Catellan,** Un nouveau recueil d''Acta martyrum sincera', Études — de la Compagnie de Jésus 92 (1902) 808—814; von **Anonymus,** Stimmen aus Maria-Laach 63 (1902) 457; von **D. M. S.,** The Dublin Review 131 (1902) 438 f.; von **Joseph Sickenberger,** Theologische Revue 1 (1902) Nr. 18 Sp. 555—557. C. W.

R. Knopf, Ausgewählte Märtyrerakten. (Vgl. B. Z. XI 632.) Besprochen von **V⟨iktor⟩ S⟨chultze⟩,** Literarisches Centralblatt 53 (1902) Nr. 28 Sp. 931 f.; von **Erwin Preuschen,** Berliner philologische Wochenschrift 22 (1902) Nr. 35 Sp. 1063—1069; von **Ed. von der Goltz,** Theologische Literaturzeitung 27 (1902) Nr. 18 Sp. 493—495; von **Joseph Sickenberger,** Theologische Revue 1 (1902) Nr. 18 Sp. 555—557; von **Hugo Koch,** Literarische Rundschau für das katholische Deutschland 29 (1903) Nr. 1 Sp. 9. C. W.

Eb. Nestle, Einige Bemerkungen zu den Ausgewählten Märtyrerakten, herausgegeben von R. Knopf. Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft 3 (1902) 249 f. 'Die nachstehenden Zeilen sollen ... wesentlich einige Zitate nachtragen, die der Herausgeber nicht angemerkt hat.' C. W.

O. v. Gebhardt, Acta martyrum selecta. (Vgl. B. Z. XI 633.) Besprochen von **Ed. von der G⟨oltz⟩,** Literarisches Centralblatt 53 (1902) Nr. 26 Sp. 859—861 und Theologische Literaturzeitung 27 (1902) Nr. 18 Sp. 493—495; von **Anonymus,** Analecta Bollandiana 21 (1902) 203 f.; von **Erwin Preuschen,** Berliner philologische Wochenschrift 22 (1902) Nr. 35 Sp. 1063—1069 (mit Beiträgen zur Übersetzung des armenischen Apollonius); von **Ficker,** Archiv für Religionswissenschaft 5 (1902) 384; von **Joseph Sickenberger,** Theologische Revue 1 (1902) Nr. 18 Sp. 555—557. C. W.

Hans Achelis, Die Martyrologien. (Vgl. B. Z. XI 238.) Besprochen von **Erwin Preuschen,** Berliner philologische Wochenschrift 23 (1903) Nr. 6 Sp. 165—170. C. W.

A. Urbain, Ein Martyrologium. (Vgl. B. Z. XI 633.) Besprochen von **A. Molinier**, Le moyen âge II. Série 6 (1902) 107 f.; von **Thomas J. Shahan**, The American Journal of Theology 6 (1902) 793 f.; von **C. Erbes**, Theologische Literaturzeitung 27 (1902) Nr. 26 Sp. 689—693; von **Erwin Preuschen**, Berliner philologische Wochenschrift 23 (1903) Nr. 6 Sp. 165 (169)—170. C. W.

Edgar J. Goodspeed, A martyrological fragment from Jerusalem. The American Journal of Philology 23 (1902) 68—74. Publiziert aus einem Jerusalemer Codex ein martyrologisches Fragment, in welchem von Diokletians Christenverfolgung in der Stadt Aelia (? *τὴν Ἐλιαίων πόλιν*) erzählt wird. Der historische Wert ist gering. K. K.

A. Dufourcq, Étude sur les Gesta martyrum. (Vgl. B. Z. XI 633.) Besprochen von **Paul Allard**, Revue des questions historiques 72 (1902) 222—224; vgl. dazu **Albert Dufourcq**, ebenda 73 (1903) 271—274 und **Paul Allard** S. 274—277; von **H. Achelis**, Theologische Literaturzeitung 27 (1902) Nr. 18 Sp. 496 f.; von **Henri Bremond**, Études ... de la Compagnie de Jésus 92 (1902) 138. C. W.

Propylaeum ad Acta Sanctorum Novembris. Synaxarium ecclesiae Cplitanae ed. **Hippolytus Delehaye.** Brüssel 1902. LXXX, 1180 col. 2°. 60 Fr. Notiert Analecta Bollandiana 21 (1902) 416 f. C. W.

Μηναῖα τοῦ ὅλου ἐνιαυτοῦ. Τόμος ς' (6) *περιέχων τὴν ἀνήκουσαν ἀκολουθίαν τῶν Ἰουλίου καὶ Αὐγούστου μηνῶν.* Rom 1901 (1902). 560 S. 8°. Besprochen von **Anonymus**, Analecta Bollandiana 21 (1902) 418 f. C. W.

Edgar J. Goodspeed, The Martyrdoom of Cyprian and Justa. The American Journal of Semitic languages and literatures 19 (1903) 65—82. Veröffentlicht einen äthiopischen Text der bis jetzt griechisch, lateinisch, syrisch und arabisch bekannten Legende mit englischer Übersetzung. C. W.

Jean Ebersolt, Les Actes de S. Jacques et les Actes d'Aquilas, publiés d'après deux manuscrits grecs de la bibliothèque nationale. Paris, Leroux 1902. II, 78 S. 8°. Besprochen von **A. Harnack**, Theologische Literaturzeitung 27 (1902) Nr. 25 Sp. 663. C. W.

P. Franchi de' Cavalieri, S. Agnese. (Vgl. B. Z. XI 238.) Besprochen von **H. Achelis**, Theologische Literaturzeitung 27 (1902) Nr. 18 Sp. 496—498; von **Florian Jubaru**, Le martyre de Sainte Agnès et les fouilles récentes, Études .... de la Compagnie de Jésus 92 (1902) 145—156. C. W.

Max, Prinz von Sachsen, Herzog zu Sachsen, Der heilige Märtyrer Apollonius von Rom. Eine historisch-kritische Studie. Mainz, Kirchheim 1903. VIII, 88 S. 4°. Wird besprochen werden. C. W.

Pio Franchi de' Cavalieri, I martirii di S. Teodoto e di S. Ariadne. (Vgl. B. Z. XI 634.) Das erstgenannte Martyrium wird von C. nach dem Cod. Vat. 1667 s. X ediert, während den alten Bollandisten nur eine junge, nicht sonderlich sorgfältige Abschrift desselben (Vat. 655 s. XVI) zur Verfügung gestanden hatte, und außerdem in verkürzter Fassung nach Cod. Hierosol. 17 s. XII und Vat. 1991 s. XIII. Die Erzählung ist ungewöhnlich reich an kulturgeschichtlichen Details, und es besteht kein Grund, ihrer Selbstaussage (cap. 36) zu mißtrauen, wonach sie von einem

Mitgefangenen des Theodotos von Ankyra, Namens Neilos, abgefaßt ist. Das Martyrium selbst setzt C. trotz einiger nicht ganz dazu stimmender Einzelheiten in die ersten Jahre der Diokletianischen Verfolgung, während Harnack, Theolog. Literaturzeitg. 1902 Nr. 12 Sp. 359, sich für die Zeit des Daza ausspricht. Unter allen Umständen viel tiefer als das Martyrium des Theodotos rangiert das der Sklavin Ariadne von Primnessos, welches C. nach einem von Mercati entdeckten Palimpseste s. IX (Vat. 1853) zum ersten Male im griechischen Originaltext ediert. Er hat alles geltend gemacht, was einigermaßen zu Gunsten des Dokumentes sprechen könnte, muß es aber selbst als ein 'accozzamento bizarro di pezzi presi qua e là senza criterio' (darunter ein gefälschtes Edikt der Kaiser Hadrian und Antoninus Pius) aus dem 4. oder 5. Jahrh. bezeichnen. Als Anhang veröffentlicht er den griechischen Originaltext des Martyriums des hl. Eleutherios (nach Cod. Ottobon. 1 s. XI, Cod. Par. 1491 s. IX—X, Cod. Barberin. III 37 s. XII—XIII und Fragm. Vat. 1926 s. X), der schwerlich vor dem 5. Jahrh. entstanden ist, die Grundlage des im Cod. Par. 1458 s. XI erhaltenen Enkomions auf den offenbar sehr stark verehrten Heiligen bildet, zu verschiedenen Zeiten und von zwei verschiedenen Übersetzern ins Lateinische übersetzt und auf verschiedene Träger des Namens Eleutherios übertragen wurde. S. 163 ff. Indices verborum zu den Martyrien des Theodotos und der Ariadne. Die beigefügte Tafel enthält eine Seite des Vat. 1853. Zu p. 115 adn. 1 vgl. B. Z. VIII 156. C. W.

Paul van den Ven, S. Jérôme et la Vie du moine Malchus. (Vgl. B. Z. XI 634.) Besprochen von **Funk**, Theologische Quartalschr. 84 (1902) 456 f.; von **M. A. Kugener**, Oriens christianus 2 (1902) 201—204. C. W.

Hipp. Delehaye S. I., S. Melaniae iunioris acta Graeca. Analecta Bollandiana 22 (1903) 5—50. Die griechischen Akten der 439 gestorbenen jüngeren Melania (schon dem Allatius bekannt) wurden von den Bollandisten im Codex III 37 s. XII—XIII (vielleicht älter) der Bibliotheca Barberiniana aufgefunden, wenige Jahre nachdem sie die lateinischen Akten der Heiligen — allerdings nur nach zwei lückenhaften Hss — im 8. Bande der Analecta veröffentlicht hatten. Sie faßten nun den Plan, die verschiedenen in Betracht kommenden Texte zu einem 'Corpus Melanianum' zu vereinigen, glaubten aber dann von demselben wieder abstehen zu sollen im Hinblick auf die von Kardinal Rampolla (vgl. seinen Aufsatz im Nuovo Bullettino di archeol. christ. 6 [1900] 6 ff.) vorbereitete Ausgabe der lateinischen Akten auf Grund einer vollständigen spanischen Hs. Wir erhalten daher jetzt nur eine sorgfältige Rezension der griechischen Akten, für die außer der erwähnten römischen Hs die unvollständige lateinische Vita und die in das Menologion des Metaphrasten (31. Dez.) aufgenommene Erzählung (Migne gr. 116, 753 ff. nach Cod. Par. 1553) herangezogen wurden. C. W.

Vies et Récits d'Anachorètes (IV[e]—VII[e] siècles). 1) Analyse du ms. grec de Paris 1596 par **F. Nau.** 2) Textes grecs inédits extraits du même ms. et publiés par **Léon Clugnet.** Revue de l'Orient chrétien 7 (1902) 604—617. Der Cod. 1596 s. XI enthält Auszüge aus der Historia Lausiaca des Palladius, der Historia monachorum (ed. Preuschen, Gießen 1897), den Apophthegmata patrum, dem Pratum spirituale des Johannes Moschos, sowie die Erzählungen der beiden Anastasii (vgl. B. Z. XI 622)

und des Abtes Daniel aus der sketischen Wüste (vgl. B. Z. X 686). Durch die von Clugnet im Wortlaut edierten Stücke läßt sich Mignes (aus Cotelier abgedruckte) Ausgabe des Pratum ergänzen. C. W.

Hipp. Delehaye, S. Sadoth episcopi Seleuciae et Ctesiphontis acta graeca. Analecta Bollandiana 21 (1902) 141—147. Die Akten des Sadoth, Märtyrers unter Sapor II, sind zuerst syrisch, angeblich von Bischof Marutha, aufgezeichnet worden. Aus dem Syrischen werden die S. 142 aufgezählten gedruckten griechischen Menologientexte und das von D. hier nach 3 Hss, besonders dem Vindobonensis 'pervetustus' hist. gr. III (olim XI), ferner dem Parisinus 1452 s. X und dem Vaticanus Ottobon. 92 s. XVI edierte Martyrium geflossen sein. C. W.

A. Pernice, Sulla data del libro II dei Miracula S. Demetrii Martyris. Bessarione, anno VI, vol. II fasc. 65, 7 S. 8°. Von den drei Teilen der Miracula wurde der erste verfaßt nach 610, der dritte nach 904, der zweite bald nach 656. Die Nachricht über den Marsch des Slavenfürsten *Κούβρατος* durch Thrakien kehrt bei Nikephoros Breviar. hist. ed. B. p. 27 wieder. A. H.

Barreca can. Concetto, Santa Lucia di Siracusa. Pagine storiche. Il codice greco Papadopulo ed un' insigne epigrafe delle catacombe di Siracusa, con note ed appendice. Rom (Syrakus im Selbstverlag des Verf.) 1902. 48 S., 4 Tafeln. 8°. Besprochen von **Paolo Orsi**, Nuovo Bullettino di archeologia cristiana 8 (1902) 15—25. C. W.

John M. Robertson, Christianity and Mythology. London, Watts and Cie. 1900. LVIII, 484 S. 8°. Enthält ein Kapitel über die Christophoroslegende. Vgl. die Besprechung von **A. Réville**, Revue de l'histoire des religions 45 (1902) 272—277. C. W.

Bertha von der Lage, Studien zur Genesiuslegende. 2 Teile. Berlin 1898 und 1899. Wissenschaftliche Beilage zum Jahresberichte der Charlottenschule f. 1898 und 1899. (Vgl. B. Z. VIII 196 f.) 40 und 23 S. 4°. Besprochen von **Arthur Ludwig Stiefel**, Zeitschrift für romanische Philologie 26 (1902) 745 f. C. W.

Vie de Sainte Marine. V. Texte arabe publié par **Ignazio Guidi** et **E. Blochet**. VI. Texte haut-allemand publ. par **Léon Clugnet**. VII. Texte bas-allemand publ. par **L. Clugnet**. VIII. Texte français publ. par **L. Clugnet**. Revue de l'Orient chrétien 7 (1902) 245—276; 478—500; 647—667. (Vgl. B. Z. XI 635.) Guidi veröffentlicht 2 arabische (Cod. Vat. syr. 196 und 99 s. XVI) Texte, Blochet einen koptisch-arabischen Synaxartext (nach 3 Pariser Hss) mit französischer Übersetzung, Clugnet zwei hochdeutsche (einen prosaischen aus 'Leben der Heiligen', Augspurg, Günther Zainer 1472, und einen poetischen aus 2 Hss s. XIV von Straßburg und Königsberg) und 2 niederdeutsche (einen prosaischen aus 'Leben der Heiligen', Lübeck 1492, Steffen Arndes, und einen poetischen aus Cod. Helmstad. [Wolfenbüttel] 1203 s. XV) und 7 französische Texte (aus Cod. 1038 s. XIII, 422 s. XIII, 23117 s. XIII und XIV, 413 s. XV, 22911 s. XV, 423 s. XIV, 1534 s. XV des Fonds français der Pariser Nationalbibliothek). C. W.

Vie de Saint Michel Maléinos suivie du traité ascétique de Basile Maléinos. Texte grec publié et annoté par le R. P. **Louis Petit**. Revue de l'Orient chrétien 7 (1902) 543—603. P. veranstaltet die erste

vollständige Ausgabe der von Theophanes, einem Schüler des Heiligen, verfaßten Biographie des Michael Maleinos (geb. 894, gest. am 12. Juli 961 als Mönch der Laura auf dem bithynischen Berge Kyminas), hauptsächlich auf Grund des Cod. Δ 79 s. XIII des Lauraklosters auf dem Athos, und fügt dazu 1) die Akoluthie auf den Heiligen (nach Cod. 706 s. XV des Panteleemonklosters auf dem Athos), 2) das Epitaphion auf Michael Maleinos von Johannes Geometres, 3) eine Reihe von Anmerkungen nebst Eigennamenverzeichnis, 4) die (bisher nur in lateinischer Übersetzung bekannte) *ἀσκητικὴ ὑποτύπωσις* des Basileios Maleinos, eines der Nachfolger Michaels, durch die uns einiger Ersatz für die verlorene Klosterregel des letzteren gewährt wird (nach Cod. Vat. Palat. gr. 91 s. XIII und 6 anderen Hss). C. W.

Léon Clugnet, Histoire de Saint Nicolas soldat et moine. Revue de l'Orient chrétien 7 (1902) 319—330. A. Text des Cod. gr. 675 s. XIII ex. der Bibliothek des Klosters zum hl. Grabe in Jerusalem. B. Varianten des Cod. gr. 66 s. XV der nämlichen Bibliothek. C. Text des Cod. gr. 4° 16 s. XVII der Bibliothek zu Berlin. D. Text aus dem *Συναξαριστὴς τῶν δώδεκα μηνῶν τοῦ ἐνιαυτοῦ*, Venedig 1819. C. W.

Des Klerikers Gregorios Bericht über Leben, Wundertaten und Translation der hl. Theodora von Thessalonich nebst der Metaphrase des Johannes Staurakios, herausgegeben von **Eduard Kurtz.** Mémoires de l'Acad. Imp. des Sciences de St.-Pétersbourg, VIIIe série, vol. VI Nr. 1. Petersburg 1902. XXI, 112 S. 1,20 Rubel = 3 *M.* Wird besprochen werden. K. K.

J. Pargoire, Saint Théophane le Chronographe et ses rapports avec saint Théodore Studite. Viz. Vremennik IX (1902) 31—102. Der Verf. bespricht nach den vorhandenen (leider, solange die vom Patr. Methodios verfaßte Vita noch nicht vorliegt, unvollständigen) Quellen das Leben des hl. Theophanes Confessor († 818), mit besonderer Berücksichtigung der bisher fast gar nicht beachteten Beziehungen desselben zu dem hl. Theodoros Studites, wobei er eingehend mehrere früher falsch dargestellte Details, bes. chronologischer und topographischer Art, zurechtstellt, z. B. über die Lage von Sigriane und die Klöster des Theophanes daselbst, über das Kloster Sakkudion (auf dem bithynischen Olympos), über die Bedeutung des Wortes *ἀνάδοχος* u. a. E. K.

M. A. Kugener, Récit de Mar Cyriaque racontant comment le corps de Jacques Baradée fut enlevé du couvent de Casion et transporté au couvent de Phesiltha. Revue de l'Orient chrétien 7 (1902) 196—217. Das genannte Schriftstück (von K. im syrischen Text und in französischer Übersetzung mitgeteilt) ist in zwei ziemlich stark differierenden Fassungen durch den Cod. syr. add. 12174 des Britischen Museums (vom J. 1197) und den Cod. Berolin. 321 (nach Sachau vom J. 741), beidemale als Anhang der dem Johannes von Asien zugeschriebenen Vita des (578 gestorbenen) Jacobus Baradaeus (ed. Land, Anecd. Syr. II) erhalten worden. Es kann nicht den Kyriakos, Bischof von Amid, zum Verfasser haben, der in der Berliner Hs genannt wird (denn es ist nach 628 entstanden, und Kyriakos von Amid ist 623 gestorben), und auch die Autorschaft des Kyriakos, Bischofs von Mardin, ist durch den minderwertigen

Londoner Codex nicht genügend gewährleistet; doch ist es unter allen Umständen vor der Eroberung Persiens und Syriens durch die Araber, höchstens 15 Jahre nach dem erzählten Ereignisse (622) abgefaßt worden. S. 214 ff. begründet K. eine von Sachau abweichende Datierung der Berliner Hs. C. W.

Acta sanctorum confessorum Guriae et Shamonae ed. **Rahmani.** (Vgl. B. Z. X 687.) Besprochen von **Heinrich Hilgenfeld,** Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie 45 (N. F. 10), 1902, 446—448. C. W.

B. Touraïeff, Untersuchungen auf dem Gebiete der hagiologischen Quellen der Geschichte Äthiopiens (russisch). Petersburg 1902. XIV, 453 S. 8°. Besprochen von **J. Guidi,** Oriens christianus 2 (1902) 223—227. C. W.

D. Dogmatik, Liturgik u. s. w.

Otto Scheel, Systematische Theologie. Symbolik (Geschichte). Theologische Rundschau 5 (1902) 459—475. Bericht über Kattenbuschs Symbolwerk II 2, sowie über die Arbeiten von Mc Giffert, Kunze, Bethune-Baker u. s. w. C. W.

F. Loofs, Symbolik oder christliche Konfessionskunde I. (Vgl. B. Z. XI 637.) Besprochen von **St.,** Literarisches Centralblatt 53 (1902) Nr. 48 Sp. 1595 f.; von **Carl Braig,** Literarische Rundschau für das katholische Deutschland 29 (1903) Nr. 1 Sp. 1—6; von **J. Kern** S. I., Zeitschrift für katholische Theologie 27 (1903) 87 f. C. W.

Gustav Plitt, Grundriß der Symbolik (Konfessionskunde). In 4., umgearbeiteter Auflage herausgegeben von **Victor Schultze.** Leipzig, Deichert Nachf. (Böhme), 1902. VII, 175 S. 8°. 2,80 ℳ. Besprochen von **F. Kattenbusch,** Deutsche Literaturzeitung 23 (1902) Nr. 36 Sp. 2257 f. C. W.

F. Kattenbusch, Das apostolische Symbol I und II. (Vgl. B. Z. XI 637.) Besprochen von **Henry C. Vedder,** The American Journal of Theology 6 (1902) 803—806. C. W.

Artur Cushman Mc Giffert, The Apostles' Creed. Its origin, its purpose and its historical interpretation. A lecture, with critical notes. New York, Ch. Scribner's Sons 1902. VII, 206 S. 8°. Besprochen von **F. Kattenbusch,** Theologische Literaturzeitung 27 (1902) Nr. 17 Sp. 469—474; von **Edward E. Nourse,** The American Journal of Theology 6 (1902) 806 f. C. W.

Wm. Warner Bishop, The Eastern creeds and the old Roman symbol. The American Journal of Theology 6 (1902) 518—528. Ist nicht geneigt, die alte Form von R (symbolum Romanum) mit dem Orient in Verbindung zu bringen, und teilt auch die Ansicht Kattenbuschs nicht, daß das römische Symbol durch Domnus, den Nachfolger Pauls von Samosata, in den Orient gekommen sei. 'The whole matter of the relation of the Egyptian symbols to those of Rome and the East still awaits a searching investigation'. C. W.

A. V. G. Allen, Christian institutions. New York, Scribner's Sons 1898. XXI, 577 S. 8°. International theological library. Enthält im 2. Buche Ausführungen über das apostolische Symbol, die Trinitätslehre und das Athanasianum. Vgl. die Besprechung von **Jean Réville,** Revue de l'histoire des religions 45 (1902) 92—97. C. W.

Anathon Aall, Der Logos. Geschichte seiner Entwickelung

in der griechischen Philosophie und der christlichen Literatur. II. Geschichte der Logosidee in der christlichen Literatur. Leipzig, Reisland 1899. XVII, 493 S. 8°. 10 *M*. Handelt in Kap. 6 und 7 über die Logoslehre bei den Alexandrinern und nach Origenes. Vgl. die Besprechung von **Jean Réville,** Revue de l'histoire des religions 45 (1902) 434—439; von **G. Krüger,** Theologische Literaturzeitung 27 (1902) Nr. 7 Sp. 197—199. C. W.

T. B. Strong, The history of the theological term 'substance': Part III. The Journal of Theological Studies 4 (1902) 28—45. Fortsetzung des B. Z. XI 636 notierten Aufsatzes. C. W.

P. Batiffol, Études d'histoire et de théologie. (Vgl. B. Z. XI 638.) Besprochen von **Fr. P. Magnien,** Revue biblique 11 (1902) 400—408; von **E. Michaud,** Revue internationale de théologie 10 (1902) 568—572; von **Zöckler,** Theologisches Literaturblatt 23 (1902) Nr. 36 Sp. 425 f.; von **Léonce de Grandmaison,** Études ... des Pères de la Compagnie de Jésus 92 (1902) 549—554; von **Hugo Koch,** Theologische Revue 1 (1902) Nr. 17 Sp. 513—520; von **Gustave Morel,** Bulletin critique 24 (1903) Nr. 2 S. 21—23; von **G. Voisin,** Revue d'histoire ecclésiastique 4 (1903) 65 f. C. W.

Theodor Schermann, Die Gottheit des hl. Geistes. (Vgl. B. Z. XI 636.) Besprochen von **Schanz,** Theologische Quartalschrift 84 (1902) 462 f.; von **J. Rohr,** Allgemeines Literaturblatt 11 (1902) Nr. 15 Sp. 449—451; von **B. Dörholt,** Literarische Rundschau für das katholische Deutschland 29 (1903) Nr. 2 Sp. 54 f. C. W.

Th. Livius, Die allerseligste Jungfrau. (Vgl. B. Z. XI 636.) Besprochen von **Morgatt,** Theologisch-praktische Monatsschrift 12 (1902) 649 f.; von **G. Allmang,** Studien und Mitteilungen aus dem Benediktiner- und Cistercienserorden 23 (1902) 496 f. C. W.

J. F. Bethune-Baker, The Meaning of Homoousios. (Vgl. B. Z. XI 638.) Besprochen von **Em. Frutsaert,** Revue d'histoire ecclésiastique 3 (1902) 684—689; von **Paul Lejay,** Revue critique 36 (1902) Nr. 44 S. 343—345; von **J. Wittig,** Theologische Revue 1 (1902) Nr. 18 Sp. 557—559; von **A. Hilgenfeld,** Berliner philologische Wochenschrift 23 (1903) Nr. 2 Sp. 51—54. C. W.

Schmid, Die Nestorianer. Theologisch-praktische Monatsschrift 12 (1902) 443—448. Kurzer Überblick über die Geschichte der Sekte von ihren (antiochenischen) Anfängen bis auf die Gegenwart. C. W.

Richard Spaček, Die hochheilige Eucharistie bei den Nestorianern und Jakobiten. Theologisch-praktische Quartalschrift 55 (1902) 815—820. Führt eine Reihe von Stellen aus den Ritualbüchern der chaldäischen Nestorianer und aus jakobitischen Schriften an, aus denen die volle Übereinstimmung dieser Sekten mit der katholischen Kirche im Glauben an das hl. Altarssakrament hervorgeht. C. W.

Th. Trede, Der Wunderglaube im Heidentum und in der alten Kirche. Gotha, Perthes 1901. 264 S. 8°. Das aus dem Nachlasse des Verfassers (Pastors der deutschen Gemeinde in Neapel) von Diestel herausgegebene Werk beschäftigt sich in 11 von seinen 20 Kapiteln mit dem Wunderglauben in der christlichen Kirche zur Zeit Konstantins. Vgl. die Besprechung von **A. Jundt,** Revue de l'histoire des religions 45 (1902) 289 f. C. W.

Aurelio Palmieri, Die Polemik des Islam übersetzt von **Valentin Holzer.** (Vgl. B. Z. XI 652.) Besprochen von **H. Grimme**, Theologische Revue 1 (1902) Nr. 12 Sp. 381 f.; von **C. J.**, Beilage zur Augsburger Postzeitung 1902 Nr. 43 (24. August) S. 344; von **Martin Hartmann**, Theologische Literaturzeitung 27 (1902) Nr. 18 Sp. 508 f. C. W.

Anonymus (E. Michaud?), Nochmals zur Verständigung (Antwort an Herrn Prof. Gussew an der Akademie zu Kasan). Revue internationale de théologie 10 (1902) 1—20; 436—446; 447—475. Beleuchtung einiger aus den Arbeiten Gussews über das filioque und die Transsubstantiation ausgehobenen Thesen vom altkatholischen Standpunkte. C. W.

Anton Baumstark, Die Evangelienexegese der syrischen Monophysiten. Oriens christianus 2 (1902) 151—169. Bespricht 1) die Grundlagen der syrisch-monophysitischen Evangelienexegese (hauptsächlich Übersetzungen griechischer Werke, bes. des Kyrillos von Alexandria, des Johannes Chrysostomos, des Severus von Antiochia, des Isidor von Pelusion, des Theodor von Mopsvestia und des Eusebios; daneben von Syrern Ephräm und Jakob von Sarug), 2) die selbständigen exegetischen Arbeiten von Philoxenos († 523) bis zum Vierevangelienkommentar des Moses bar Kepha († 903), 3) zwei Katenen, a) die eines Unbekannten im Cod. Mus. Brit. Add. 12168 s. VIII—IX, b) die 861 vollendete eines Severus, Mönches im Kloster der hl. Barbara zu Edessa (älteste Hs Vat. Syr. 103 s. IX—X). C. W.

Ed. Frh. v. d. Goltz, Das Gebet in der ältesten Christenheit. (Vgl. B. Z. XI 637.) Besprochen von **Hugo Koch**, Allgemeines Literaturblatt 11 (1902) Nr. 21 Sp. 644 f.; von **E. Hennecke**, Theologische Literaturzeitung 27 (1902) Nr. 7 Sp. 199—202; von **Rudolf Knopf**, Deutsche Literaturzeitung 23 (1902) Nr. 35 Sp. 2193 f.; von **G. H.**, Literarisches Centralblatt 53 (1902) Nr. 20 Sp. 649 f. C. W.

Karl Michel, Gebet und Bild in frühchristlicher Zeit. Leipzig, Dieterich (Weicher) 1902. X, 127 S. 8°. 3,20 *M.* Studien über christliche Denkmäler, herausgeg. von Johannes Ficker. N. F. der Archäologischen Studien zum christlichen Altertum und Mittelalter I. Heft. Besprochen von **Edgar Hennecke**, Deutsche Literaturzeitung 23 (1902) Nr. 48 Sp. 3063—3065. C. W.

P. A. Kirsch, Zur Geschichte der katholischen Beichte. Würzburg, Göbel und Scherer 1902. 221 S. 8°. 2,40 *M.* Besprochen von **Hugo Koch**, Theologische Revue 1 (1902) Nr. 15 Sp. 457—460. C. W.

N. Suvorov, Der wahrscheinliche Bestand der ältesten Beicht- und Bußordnung in der morgenländischen Kirche (russ.). Viz. Vremennik VIII (1901) 357—434. Der Verf. beschäftigt sich in dieser noch nicht abgeschlossenen Abhandlung mit einer für die Geschichte der Beichtordnung im Osten wichtigen Sammelhandschrift, dem Cod. Monacensis 498 aus dem 10. Jahrhundert, und behandelt nach einer z. T. mit langen Exzerpten versehenen Übersicht über den Inhalt der Hs eingehend drei die Beichte und Kirchenbuße betreffende Artikel derselben (fol. 209—219), deren griech. Text er auch nebst einem alten slavischen Texte vollständig abdruckt. Der erste Text ist betitelt: *Διδασκαλία πατέρων περὶ τῶν ὀφειλόντων ἐξαγγεῖλαι τὰ ἴδια ἁμαρτήματα καὶ περὶ Βασιλείου τοῦ τέκνου τῆς ὑπακοῆς* (Incip. *Δεῖ τὸν δεχόμενον τὴν ἐξομολόγησιν μὴ εἰς ὄγκον*); der

zweite — *Αἱ δὲ ἐπιτιμήσεις καὶ διαφοραὶ τῶν ἐπιτιμίων εἰσὶν αὗται· Βασιλείου τέκνου τῆς ὑπακοῆς, μαθητοῦ τοῦ ἁγίου Βασιλείου τοῦ μεγάλου* (Incip. *Ὅσα ἐγένοντο πρὸ τῶν τριάκοντα χρόνων*); der dritte — *Κανόνες τῶν ἁγίων πατέρων* (Incip. *Ἄρξομαι τῇ τοῦ ἀγαθοῦ Θεοῦ ὁδηγίᾳ καὶ συνεργείᾳ*). E. K.

Fr. Cumont, Une formule grecque de renonciation au judaïsme. Wiener Studien 24 (1902) 462—472. Kritische Ausgabe des ersten Teils einer aus dem 10. Jahrhundert stammenden griechischen Formel für die Abschwörung des Judentums, die schon von Cotelier ediert und in Mignes Patrologie wiederholt, aber nicht beachtet worden war. Dem Texte hat Cumont einen sehr gelehrten Kommentar beigefügt. K. K.

P. A. P⟨almieri⟩, La Rebaptisation des Latins chez les Grecs. Revue de l'Orient chétien 7 (1902) 618—646. 'Quelques documents qu'on consulte à partir du IX[e] jusqu'au XVIII[e] siècle, il s'en dégage cette vérité que la rebaptisation des Latins n'a jamais été un point disciplinaire de l'Église grecque. C'était, chez quelques-uns, en de rares circonstances, l'épanouissement du fanatisme, un acte suggéré par l'ignorance ou la haine. Mais l'Église grecque par la voix de ses chefs et de ses synodes s'élevait contre ce dechaînement des passions religieuses, et aux Latins ne refusait point le titre de chrétiens.' C. W.

Monumenta ecclesiae liturgica. Reliquiae liturgicae vetustissimae ab **F. Cabrol** et **H. Leclercq** editae. Sectio I. ab aevo apostolico ad pacem ecclesiae. Paris, Didot 1902. CCXV, 271 u. 204* S. 4⁰. Besprochen von **Léonce Cellier**, Revue des questions historiques 72 (1902) 603—606. C. W.

Dom Fernand Cabrol, Le livre de la prière antique. (Vgl. B. Z. XI 243.) Besprochen von **A. Bellesheim**, Der Katholik 82 (1902 II) 374 —377. C. W.

J. F. Keating, The Agape and the Eucharist in the early church. London, Methuen 1901. 8⁰. Widmet ein eigenes Kapitel den einschlägigen Darstellungen in den Apostolischen Konstitutionen und dem mit ihnen verwandten Schriftencyklus. Vgl. dazu die Bemerkungen von **F. X. Funk**, Revue d'histoire ecclésiastique 4 (1903) 22 Anm. 1 und die Besprechung von **E. C. B⟨utler⟩**, The Dublin Review 131 (1902) 430f. C. W.

Sergij, Erzbischof von Vladimir, Vollständiger Kirchenkalender des Morgenlandes. I. II. (russ.). Zweite, verbesserte und stark ergänzte Auflage. Vladimir 1901. Bd. I: XXII, 732 S. Bd. II: XXX, 798 u. 700 S. Notiert im Viz. Vrem. VIII (1901) 633—639. E. K.

Χρυσόστομος Παπαδόπουλος, *Περὶ τῆς ἀποστολικῆς λειτουργίας τοῦ Ἁγίου Ἰακώβου.* Athen, Konstantinides 1901. 126 S. 8⁰. Zweite Verteidigung der Echtheit der im Titel genannten Liturgie gegen die Angriffe des *Μέγας Ἀρχιδιάκονος* des Patriarchats von Jerusalem, Germanos Basilakis. Vgl. die Besprechung von **Ph. Meyer**, Theologische Literaturzeitung 28 (1903) Nr. 4 Sp. 105f. C. W.

A. Kirpičnikov, Das Athener Große Synaxar, als wertvolle archäologische und historische Quelle (russ.). Journal des Minist. der Volksaufkl. Band 343 (1902) Oktoberheft S. 354—368. Eine Besprechung des von Konst. Dukakes herausgegebenen *Μέγας Συναξαριστὴς πάντων τῶν ἁγίων* (Athen 1889—1896). E. K.

Alexios von Maltzew, Fasten- und Blumentriodion. (Vgl. B. Z.

XI 243.) Besprochen von **N. Nilles** S. I., Zeitschrift für katholische Theologie 27 (1903) 88—95. C. W.

A. v. Maltzew, Menologion. Liturgikon. (Vgl. B. Z. XI 638.) Besprochen von **Anonymus**, Analecta Bollandiana 21 (1902) 208 f. C. W.

H. W. Codrington, The Syrian Liturgies of the Presanctified. The Journal of Theological Studies 4 (1902) 69—82. Syrischer Text und englische Übersetzung der als Anaphora des Severos bezeichneten (monophysitischen) Liturgie auf Grund eines jungen (1546 geschriebenen), aber die (gelegentlich herangezogenen) alten Hss des Britischen Museums an Vollständigkeit übertreffenden Codex, der sich im Besitze des Patriarchen Ignatius Ephraim II befindet. Eine Tabelle auf S. 82 veranschaulicht die Grundzüge der (der Anaphora des Severos nachgebildeten) Anaphoren des Basileios und des Chrysostomos. C. W.

M. Ugolini, Due frammenti di un antichissimo salterio nestoriano. Comunicazione di M. U. Oriens christianus 2 (1902) 179—186. Zwei Blätter der Vaticana mit syrischen Hymnenfragmenten (wahrscheinlich s. VII—VIII) repräsentieren uns die älteste bisher bekannte liturgische Hs der nestorianischen Kirche. C. W.

M. Magistretti, La Liturgia della chiesa Milanese nel secolo IV, note illustrative alla Conferenza: Il rito Ambrosiano vol. I. Mailand, tipogr. di S. Giuseppe, via S. Calocero 9, 1899. XI, 208 S. 8°. 4 L. Das Buch des Cäremoniars der Basilica Ambrosiana zu Mailand kommt auch für die byzantinischen Studien in Betracht wegen seiner Anhänge, von denen der erste eine Vergleichung der ambrosianischen Fastengebete mit denen des griechischen Euchologiums, der dritte eine Vergleichung der 'laus angelorum magna ambrosiana' mit dem 'gloria in excelsis' der Apostolischen Konstitutionen enthält. Vgl. die Besprechung von **Paul Lejay**, Revue d'histoire et de littérature religieuses 7 (1902) 548—551. C. W.

Weißbrodt, Ermländisches Pastoralblatt 1902 Nr. 1 S. 8 ff., veröffentlicht aus einer lateinischen Evangelienhandschrift der Erlanger Universitätsbibliothek ein griechisch-lateinisches, d. h. ein griechisches, mit lateinischen Buchstaben geschriebenes Weihnachtsgraduale, dessen Text wohl das Original des im Graduale Romanum enthaltenen ist (nach einer Notiz in der Theologischen Revue 1 [1902] Nr. 2 Sp. 65; vgl. dazu **P. Wagner**, ebenda Nr. 4 Sp. 128). C. W.

Ugo Gaisser, Brani greci nella liturgia latina. Rassegna Gregoriana 1 (1902) 109—112; 126—131. Bespricht 1) Il brano grecolatino di Erlangen (vgl. die vorige Notiz), den er in 2 weiteren Hss nachweist; 2) Testi di canto in sola lingua greca o simultaneamente in lingua latina e greca nella liturgia latina (Kyrie eleison, Symbol von Nicäa, Epistel und Evangelium der Papstmesse u. s. w.); 3) Testi tratti dalla liturgia greca e tradotti in latino (nach dem Berichte von **G. Pfeilschifter**, Theologische Revue 1 [1902] Nr. 20 Sp. 629). C. W.

Friedrich Spitta, Zur Diskussion über das Magnifikat. Monatsschrift für Gottesdienst und kirchliche Kunst 7 (1902) 357 f. Verteidigt sein Festhalten an der traditionellen Auffassung gegenüber dem B. Z. XI 639 notierten Aufsatze von H. A. Köstlin. C. W.

Sequentiae ineditae. Liturgische Prosen des Mittelalters aus Handschriften und Frühdrucken. 5. Folge, herausgegeben von

Clemens Blume S. I. Leipzig, Reisland 1901. 304 S. 8⁰. Analecta hymnica medii aevi XXXVII. Enthält unter Nr. 107 S. 99 f. eine interessante lateinisch-griechische Sequenz auf die hl. Agnes. Der (von Blume verbesserte) Text ist leider in keiner anderen Quelle zu finden als in dem Werke von Dominicus Georgius Rhodiginus de liturgia Romani pontificis vol. III, Rom 1744, woselbst S. 441 ff. ein einer Hs vom Jahre 1071 entnommener 'antiphonarius liber S. Gregorii' veröffentlicht ist. C. W.

Anton Baumstark, Das 'syrisch-antiochenische' Ferialbrevier. Der Katholik 82 (1902 II) 401—427; 538—550. Patriarch Rahmani hat in Šarfah, dem tatsächlichen Mittelpunkte seines Patriarchates, unter Heranziehung der ältesten erreichbaren Hss eine neue Ausgabe des syrischen Ferialbreviers drucken lassen, 'eines kirchlichen Wochengebetes, das jedenfalls seinem Grundstocke nach in das 6. Jahrhundert hinaufreicht und vermutlich in der Gegend von Batnai (Sarug) heimisch ist'. B. beginnt nach einigen Bemerkungen über die Einrichtung des Officiums im allgemeinen (S. 403—416) mit der Mitteilung ausgewählter Übersetzungsproben, zunächst aus Vesper und Matutin, dann aus dem Nachtofficium. Schluß folgt. C. W.

Anton Baumstark, Eine syrische 'liturgia S. Athanasii'. Veröffentlicht von A. B. Oriens christianus 2 (1902) 90—129. Syrischer Text (aus Cod. Vat. Syr. 25 vom J. 1482) und lateinische Übersetzung der 'Anaphora des Mâr Athanasios des Großen von Alexandreia', 'deren Verfasser, ein syrischer Mönch in Ägypten, vielleicht gegen Ende des 6., vielleicht gegen Ende des 7. Jahrhunderts, wesentlich nichts anderes tat, als daß er einen auf der antiochenischen Liturgie des 4. beruhenden Text dem inzwischen im antiochenischen Patriarchate zur Herrschaft gelangten palästinensischen Schema der Liturgie anbequemte, einerseits Übergänge und ganze Gebete, die durch dieses [durch die Liturgie des Jacobus vertretene] Schema gefordert wurden, neu schaffend, andererseits seine Vorlage nach dem Geschmacke seiner jüngeren Zeit kürzend und überarbeitend'. C. W.

Georg Graf, Ein alter Weiheritus der morgenländischen Kirche. Nach dem arabischen Text übersetzt von G. G. Der Katholik 82 (1902 II) 272—281. Deutsche Übersetzung eines von **Ludwig Scheicho** S. I. im Jahrgang 1901 des Al-Maschrik edierten arabischen Ordinationsritus für die bischöfliche Konsekration in der alten morgenländischen Kirche. Die Abfassung des unmittelbar aus dem Syrischen übersetzten Rituales dürfte 'noch vor Beendigung der zweiten Periode des Ikonoklasmus (842) anzusetzen sein', seine rituelle Verwendung mag 'wohl bis zum Schluß des 12. Jahrhunderts gedauert haben'. C. W.

The Blessing of the Waters on the Eve of the Epiphany. The Greek, Latin, Syriac, Coptic and Russian Versions edited or translated from the Original Texts; the Latin by **John Marquess of Bute** K. T., the rest for him, and with his help in part, by **E. A. Wallis Budge.** London, Frowde 1901. 8⁰. Besprochen von **Anonymus,** The Athenaeum Nr. 3884 (5. April 1902) S. 431. C. W.

J. E. Gilmore, Manuscript portions of three Coptic lectionaries. Proceedings of the Society of biblical Archaeology 24 (1902) 186—191. C. W.

F. E. Brightman, Liturgica. The Journal of Theological Studies 4

(1902) 142—154. Bericht über neuere Literatur, darunter z. B. Crum, Coptic ostraca, Keating, The Agape, Drews, Studien zur Geschichte des Gottesdienstes. C. W.

Paul Lejay, Ancienne philologie chrétienne. 17: Liturgie (Fortsetzung). D: Cycle festal et culte des saints: 1. Généralités; 2. Pénétration du paganisme par le christianisme; 3. Notes diverses d'hagiographie; 4. Pélerinages. E: Usages funéraires. Revue d'histoire et de littérature religieuses 7 (1902) 354—377; 478—480; 541—548. Vgl. B. Z. XI 639. C. W.

E. Vermischtes. Literaturberichte.

Theologischer Jahresbericht herausgegeben von **G. Krüger** und **W. Koehler** in Gießen. 21. Band 1901. I. Abteilung: Vorderasiatische Literatur und außerbiblische Religionsgeschichte. II. Abteilung: Das Alte Testament. III. Abteilung: Das Neue Testament. IV. Abteilung: Kirchengeschichte. V. Abteilung: Systematische Theologie. VI. Abteilung: Praktische Theologie. VII. Abteilung: Register. Berlin, C. A. Schwetschke und Sohn 1902. 1394 S. 8°. Aus dem neuen Bande seien hervorgehoben: Das Neue Testament, von **Arnold Meyer** und **Rud. Knopf**; Kirchengeschichte bis zum Nicaenum einschließlich der Literaturgeschichte dieses Zeitraumes, von **Erwin Preuschen**; Kirchengeschichte vom Nicaenum bis zum Anfang des Mittelalters mit Einschluß der byzantinisch-orientalischen Literatur, von **Albert Bruckner**; Kirchengeschichte des Mittelalters, von **Otto Clemens**; Kirchliche Kunst, von **G. Stuhlfauth**; Liturgik, von **Fr. Spitta**. — Sehr praktisch ist die neue Einrichtung, daß die bloßen Literaturverzeichnisse aus dem Jahresbericht nun auch separat als „Bibliographie der theologischen Literatur für das Jahr 1901" gedruckt und den Abonnenten (in 4 Lieferungen zu 50 Pf.) zur Verfügung gestellt werden. K. K.

H. Lietzmann, Kirchengeschichte. Altchristliche Literatur. Theologische Rundschau 6 (1903) 28—31. Referat über **Ehrhards** Literaturbericht und **Bardenhewers** Geschichte der altkirchlichen Literatur I. C. W.

H. Lüdemann, Jahresbericht über die Kirchenväter und ihr Verhältnis zur Philosophie, 1897—1900. Archiv für Geschichte der Philosophie 15 (1902) 493—515. Bespricht S. 493—513 neuere Literatur über Clemens von Alexandria und Origenes. C. W.

5. Geschichte.

A. Äußere Geschichte.

Th. Lindner, Weltgeschichte I. (Vgl. B. Z. XI 641.) Besprochen von **J. V. Prášek**, České Museum filologické 8 (1902) 122 f.; von **J. Jung**, Historische Zeitschrift N. F. 53 (1902) 277—280; von **L. Holzapfel**, Berliner philologische Wochenschrift 22 (1902) Nr. 45 Sp. 1391—1394; von **Gerhard Ficker**, Theologische Literaturzeitung 27 (1902) Nr. 26 Sp. 693 f.; von **Aem. Pintschovius**, Neue philologische Rundschau 1903 Nr. 1 S. 15 f. I und II von **Max Fischer**, Protestantische Monatshefte 6 (1902) 350—358; von **Gottlob Egelhaaf**, Neue Jahrbücher für das klassische Altertum 9 (1902) 686; von **F. Hirsch**, Mitteilungen aus der historischen Literatur 30 (1902) 387—391; von **J. Unold**, Beilage zur Allgemeinen Zeitung 1902

Nr. 289 S. 513—515; von **M. Spahn**, Akademische Monatsblätter 15 (1902) Nr. 3 S. 57 f.; von **W. Sch.**, Literarisches Centralblatt 53 (1902) Nr. 51/52 Sp. 1712—1715. C. W.

Otto Seeck, Geschichte des Untergangs der antiken Welt. Zweiter Band und Anhang zum zweiten Bande. Berlin, Franz Siemenroth (Dennewitzstr. 2) 1901—1902. 4 Bl., 618 S. 8°. 9 *M.* Vier Jahre nach dem Erscheinen der zweiten Auflage des ersten Bandes (vgl. B. Z. VII 240 f.; 487) liegt nun der zweite Band mit dem die Anmerkungen enthaltenden Anhange vor. Seeck beschreibt hier zuerst die wichtigsten Tatsachen der Verwaltung des Reiches, insbesondere die Organisation des Heeres, das Verhältnis des Hofes zu den Provinzen, bes. die Tätigkeit und die Rechte der Präfekten, Comites und Magistri, das Verhältnis des Imperium zu den Kolonien und Municipien, die Verwaltung der Städte und Provinzen, das Geldwesen, die Steuerverfassung, bes. Diokletians Schatzung und die allmählich zum wirtschaftlichen Ruin führende Überspannung der finanziellen Leistungsfähigkeit des Reiches unter seinen Nachfolgern, das verderbliche Anwachsen des Beamtentums und die durch den unerträglichen Steuerdruck veranlaßte Verödung des flachen Landes, endlich den Zustand von Religion und Sittlichkeit in der Kaiserzeit. Auf engem Raum hat der Verf. die Ergebnisse tiefgehender und mannigfaltiger Studien in klarer und auch für die weitesten Kreise verständlicher Form zusammengefaßt. K. K.

O. Seeck, Geschichte des Untergangs der antiken Welt II. (S. die vorige Notiz.) Besprochen von **J. V. Prášek**, České Museum filologické 8 (1902) 120—122; von **Gerhard Rauschen**, Theologische Revue 1 (1902) Nr. 14 Sp. 430—432; I² und II von **A. Walgrave**, Revue d'histoire ecclésiastique 3 (1902) 994—997. C. W.

Charles Moeller, Histoire du Moyen-âge, depuis la chute de l'empire romain jusqu'à la fin de l'époque franque (476—950 après J.-C.). Ire partie. Paris, Fontemoing 1898—1902. XV, 367 + VI S. 8°. Besprochen von **R. P⟨oupardin⟩**, Bulletin critique 23 (1902) Nr. 28 S. 543—545. C. W.

A. Athanasiades, Die Begründung des orthodoxen Staates. (Vgl. B. Z. XI 642.) Besprochen von **G. Krüger**, Theologische Literaturzeitung 27 (1902) Nr. 16 Sp. 445. C. W.

L. Schmidt, Geschichte der Wandalen. (Vgl. B. Z. XI 642.) Besprochen von **Paul Monceaux**, Revue critique 36 (1902) Nr. 28 S. 27 f.; von **René Poupardin**, Le moyen âge 7. Série 6 (1902) 281 f.; von **E. W. Brooks**, The English Historical Review vol. 17 Nr. 67 (Juli 1902) 542 f.; von **Anonymus**, Literar. Centralblatt 54 (1903) Nr. 4 Sp. 129 f.; von **Franz Görres**, Göttingische gelehrte Anzeigen 164 (1902) Nr. 10 S. 816—826; von **J. Melber**, Blätter für das (bayer.) Gymnasialschulwesen 39 (1903) 189—194; von **C. Cipolla**, Rivista storica italiana 19 (1902) 415—417. C. W.

Ch. Diehl, Justinien. (Vgl. B. Z. XI 642.) Besprochen von **Louis Bréhier**, Revue historique 79 (1902) 385—390; von **C. Benjamin**, Wochenschrift für klassische Philologie 19 (1902) Nr. 30/31 Sp. 828—844; von **Jules Gay**, Bulletin critique 23 (1902) Nr. 25 S. 485—489; von **Gaston May**, Nouvelle Revue historique de droit français et étranger 26 (1902) 503—505; von **Salomon Reinach**, Revue critique 36 (1902) Nr. 41

S. 286—290; von **T<heodor> R<einach>**, Revue des études grecques 15 (1902) 157 f.; von **J. B. Bury**, The English Historical Review vol. 17 Nr. 67 (Juli 1902) 547—549. C. W.

Alfr. J. Butler, The Arab conquest of Egypt and the last thirty years of the Roman dominion. Oxford, Clarendon Press 1902. XXXIV, 564 S. 8⁰. 16 Sh. Wird besprochen werden. K. K.

Alfred Lombard, Études byzantines. Constantin V, empereur des Romains (740—775); avec une préface de **Ch. Diehl**. Paris, Alcan 1902. III, 175 S. 8⁰. Bibliothèque de la Faculté des lettres de Paris 16. Wird besprochen werden. Vgl. einstweilen die Besprechung von **Paul Lejay**, Revue critique 54 (1902) Nr. 47 S. 404—407; von **P. Pisani**, Polybiblion, partie littéraire 95 (1902) 447; von **Charles Diehl**, Revue critique 55 (1903) Nr. 4 S. 65—68; von **C. Cipolla**, Rivista storica italiana 19 (1902) 418—421; von **L. Clugnet**, Revue de l'Orient chrétien 7 (1902) 672—674; von **Dom J. Simon** O. S. B., Revue d'histoire ecclésiastique 4 (1903) 83—89. C. W.

A. A. Vasiljev, Byzanz und die Araber. Petersburg 1900. (Vgl. B. Z. X 296 ff.) Besprochen von **C. Jireček**, Archiv f. slav. Phil. 24 (1902) 615 f. K. K.

G. Schlumberger, L'épopée byzantine à la fin du Xe siècle. (Vgl. B. Z. XI 644.) Besprochen von **Charles Diehl**, Revue critique 55 (1903) Nr. 4 S. 65 f. C. W.

F. Chalandon, Essai sur le règne d'Alexis I. (Vgl. B. Z. XI 250.) Besprochen von **A. Cartellieri**, Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung 23 (1902) 519—521. C. W.

A. Miliaraki, *Ἱστορία τοῦ βασιλείου τῆς Νικαίας.* (Vgl. B. Z. X 349.) Besprochen von **Charles Diehl**, Revue critique 55 (1903) Nr. 4 S. 65—67. C. W.

G. Schlumberger, Expédition des Almagavares ou routiers catalans en Orient, de l'an 1302 à l'an 1311. Paris, Plon 1902. 396 S. 8⁰. 7,50 Fr. Notiert von **Paul Dudon**, Études ... des Pères de la Compagnie de Jésus 92 (1902) 566; von **B. M.**, Journal Asiatique IXe Série 20 (1902) 167 f. Ausführlich besprochen von **A. de Barthélemy**, Bulletin critique 23 (1902) Nr. 33 S. 642—646; von **C. Placci**, La Cultura N. S. Anno 21 Nr. 22; von **Charles Diehl**, Revue critique 55 (1903) Nr. 4 S. 65—67. C. W.

Σ. Α. Ξανθουδίδης, *Συνθήκη μεταξὺ τῆς Ἑνετικῆς δημοκρατίας καὶ Ἀλεξίου Καλλιέργου. Ἀθηνᾶ* 14 (1902) 283—331. Nachdem der Markgraf Bonifatius von Montferrat um 1000 Mark Silbers die Insel Kreta an Venedig abgetreten hatte, begannen zwischen der Republik von S. Marco und den Genuesen langwierige Kämpfe um den Besitz der Insel, in denen die eingesessene griechische Bevölkerung durch ihre Parteinahme öfter den Ausschlag gab. Die Masse des Volkes wurde dabei von den Feudalherren geführt, welche von Byzanz nichts mehr zu hoffen hatten. Einer der charakterlosesten und geschicktesten dieser Adeligen war Alexios Kalliergos. Nachdem er anfangs für Venedig, dann für die Genuesen gekämpft und dabei gesorgt hatte, daß rivalisierende griechische Barone ihren Untergang fanden, schloß er endlich im Jahre 1299 mit dem Dogen, der Frieden haben wollte, einen Vertrag, welcher auf die Rechte der übrigen

Griechen und auf das Wohl des Landes nicht die geringste Rücksicht nahm, dafür dem Alexios Kalliergos außerordentliche Vorteile gewährte. Seitdem hielt er Frieden mit der Republik, und das Haus Vendramin-Calerghi existiert noch heute. Das Original des Vertrages in italienischer und griechischer Sprache fand E. Gerland und veröffentlichte es in seinem Buche „Das Archiv des Herzogs von Candia" (vgl. B. Z. X 349). Xanthudides gibt einen verbesserten Abdruck und erklärt eine Reihe von vulgären und oft ganz hybriden Wörtern. Die wichtigsten stelle ich hier zusammen: *ἡμέρᾳ τρίτῃ ἐβγρύοντι* (i. e. *ἐκβρύοντι*), lat. die tertia exeunte (vgl. u. S. 422). *μουρτεμένος*, rebellis; vgl. Konst. Porphyrog. *τοῖς μέλλουσιν ἐπιβουλαῖς ἀπό γε τοῦ νῦν ἢ μούρτοις ἐπιχειρεῖν ἀνάθεμα*. Ferner oft *ὑπορῆς* = *ἠμπορῆς*. Die von Jannaris Hist. gr. gr. 130, 1 gegebene Ableitung *εὐπορῶ — φπορῶ — πορῶ — δὲν πορῶ — μπορῶ καὶ κατὰ παρετυμολογίαν πρὸς τὸ ἔμπορος = ἐμπορῶ*, der X. sich anschließt, halte ich namentlich in ihrem ersten Teile für verfehlt. Man muß direkt auf *ἐμ-πορέω* zurückgehen (cf. *ἐμπεριδένω — μπεριδένω* u. a.). Zu den Formen, welche auch im Mittelalter nur auf dem Papiere standen, gehört *ἐπαρῆναι* = *παίρνειν*. *σεργενταρία* ist venet. sergentaria, eine Abteilung Fußvolk; *βαρνισόνα* ist guarnitio, Garnison; *ῥοντζίνια* ist ronzini, roussin, ein edles Pferd. Zu *πακτωτικῶς* vgl. Jannaris Hist. gr. gr. 666. *μοιρατάρις* ist lat. feudatus, *μοῖρα* bedeutet das Lehen; *ὄψιδες* sind obsides. *κανίσια* = donum (im italienischen Texte haniscia) ist eine bemerkenswerte Nebenform von *κανίσκια*; dazu erwähnt Du Cange *κανισκεύω* = dono. A. H.

Ἐκθέσεις τῶν Βενετῶν γενικῶν προνοητῶν τῆς Πελοποννήσου νῦν τὸ πρῶτον ἐκ τῶν ἀρχείων τῆς Βενετίας ἐκδιδόμεναι ὑπὸ **Σπ. Λάμπρου.** *Τεύχη β' καὶ γ'.* Athen 1900. S. 97—459. 8⁰. Nach Erscheinen des ausstehenden ersten Heftes kommen wir auf die Publikation zurück. K. K.

L. L. Pélissier, Sur les Dates de trois Lettres inédites de Jean Lascaris. (Vgl. B. Z. XI 645.) Besprochen von **Horatio F. Brown**, The English Historical Review Nr. 66 vol. 17 (April 1902) 357 f.; von **L.-H. L⟨abande⟩**, Revue critique 36 (1902) Nr. 38 S. 239. C. W.

Paul Herre, Europäische Politik im cyprischen Krieg 1570—1573. I. Teil: Vorgeschichte und Vorverhandlungen. Leipzig, Dieterich 1902. XI, 165 S. 8⁰. 4,50 ℳ. Besprochen von **E. Gerland**, Literarisches Centralblatt 53 (1902) Nr. 47 Sp. 1559. C. W.

Nikos A. Bees, *Χρονογραφικὰ σημειώματα ἐκ τῶν κωδίκων τῆς ἐθν. βιβλ. τῆς Ἑλλάδος. Δελτίον τῆς ἱστορ. καὶ ἐθνολογ. ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος* 6 (1901) 94—101. Vermischte Notizen über Naturereignisse, Todesfälle u. s. w. meist aus den letzten Jahrhunderten. K. K.

P. Manfrin, Le origini di Venezia, per conoscere a chi appartenza la Laguna Veneta. Rom, Fratelli Bocca 1902. 287 S. 8⁰. Besprochen von **Antonio Martini**, Archivio storico italiano S. 5 t. 29 (1902) 390—395. C. W.

F. C. Hodgson, The early history of Venice. (Vgl. B. Z. XI 646.) Besprochen von **Anonymus**, The Athenaeum Nr. 3904 (23. Aug. 1902) 241 f. C. W.

Bernhard Schmeidler, Der dux und das commune Venetiarum von 1141—1229. Beiträge zur Verfassungsgeschichte Venedigs, vornehm-

lich im 12. Jahrh. [Historische Studien, veröffentlicht von E. Ebering. Heft 35.] Berlin, Ebering 1902. 95 S. 8°. 2,80 *M*. Besprochen von **E. Gerland,** Deutsche Literaturzeitung 24 (1903) Nr. 6 Sp. 354 f., der u. a. bemerkt: 'Was über die Verwaltung der auswärtigen Kolonien gesagt wird, dürfte z. B. für die Geschichte von Byzanz, für die Kreuzzugsbewegung und die allgemeine Handelsgeschichte von großem Interesse sein'. C. W.

Neue Quellen zur Geschichte des lateinischen Erzbistums Patras gesammelt und erläutert von Dr. **Ernst Gerland.** (= Scriptores sacri et profani, fasc. V.) Leipzig, Bibl. Teubneriana 1903. VIII, 292 S. 8° (mit einer Karte). 6 *M* Wird besprochen werden. K. K.

Arthur Kleinclausz, L'Empire Carolingien. Ses origines et ses transformations. Paris, Hachette 1902. 3 Bl. XVI, 614 S. 8°. Behandelt im 2. Kapitel des 1. Buches 'L'empire Byzantin, les Carolingiens et la Papauté' (S. 71—137). Vgl. die Besprechung von **A. Coville,** Revue internationale de l'enseignement 44 (1902) 366—368; von **Ch. Pfister,** Revue critique 36 (1902) Nr. 49 S. 443-449. C. W.

Ernst Lohmann, Im Kloster zu Sis. Ein Beitrag zu der Geschichte der Beziehungen zwischen dem Deutschen Reiche und Armenien im Mittelalter. Striegau i. Schl., Urban 1901. 33 S. 4°. 2 *M* Besprochen von **-mg-,** Literarisches Centralblatt 53 (1902) Nr. 28 Sp. 933 f.; von **N. Bonwetsch,** Deutsche Literaturzeitung 23 (1902) Nr. 33 Sp. 2089 f. C. W.

H. F. Tournebize, Histoire politique et religieuse de l'Arménie. Revue de l'Orient chrétien 7 (1902) 277—302; 509—542. Fortsetzung des B. Z. XI 646 notierten Aufsatzes. C. W.

B. Innere Geschichte.

L. Brentano, Die wirtschaftlichen Lehren des christlichen Altertums. Sitzungsberichte der bayerischen Akademie, philos.-philol. und histor. Kl. 1902 S. 141—193. Verteidigt seine in der Münchener Rektoratsrede von 1901 vorgetragene Anschauung über die Stellung der Kirchenväter zu Handel, Eigentum u. s. w. unter Anführung größerer Stellen (darunter auch solcher aus Basileios, Johannes Chrysostomos u. s. w.). Vgl. dagegen die Ausführungen des (von Brentano wiederholt angegriffenen) **F. X. Funk,** Über Reichtum und Handel im christlichen Altertum. Historisch-politische Blätter 130 (1902) 888—899. C. W.

K. Neumeyer, Die gemeinrechtliche Entwickelung ... bis Bartolus. (Vgl. B. Z. XI 648.) Besprochen von **Friedrich Affolter,** Göttingische gelehrte Anzeigen 164 (1902) Nr. 8 S. 659—664. C. W.

J. Kulakovskij, Drungus und Drungarius (russ.). Viz. Vrem. 9 (1902) 1—30. Der Verf. weist nach, daß das Wort drungus (*δροῦγγος*), das man aus dem Slavischen ableiten wollte, vielmehr aus dem Germanischen stammt (Gedränge, engl. throng). Es bezeichnete zunächst nur einen geschlossenen, eng zusammengedrängten Haufen von Leuten, ganz abgesehen von ihrer großen oder geringen Anzahl; bes. eine Abteilung von Berittenen, die abgetrennt von der Schlachtlinie selbständige Attacken ausführte. Von der römischen Armee des 3. Jahrh. (wahrscheinlich aus der Heeresordnung der Goten) übernommen, ging das Wort dann auch in die byzantinische Armee über und wurde erst dort zu einem festen Terminus der Militär-

sprache als Bezeichnung einer taktischen Einheit von bestimmtem Umfang. Zum Schluß gibt der Verf. auf Grund der vorhandenen Notizen aus der byzantinischen Literatur einen Überblick über das Schicksal der Drungi und Drungarii in der byzantinischen Landarmee und Flotte. E. K.

Louis Bréhier, Hommes de guerre byzantins. Georges Maniakès. Extrait de la 'Province', novembre 1902. Tours. 19 S. 8⁰. B. entwirft in großen Zügen ein anschauliches Bild der bekannten Taten des Maniakes. Die Quellen werden nicht angegeben und Kontroversen werden nicht berührt. Es hätte aber doch, wenn B. auf eine selbständige Kritik der Quellen nicht eingehen wollte, wenigstens in Anmerkungen zuweilen darauf hingewiesen werden sollen, daß manche Daten noch keineswegs gesichert sind. So verlegt er den Beginn der Gefangenschaft in Konstantinopel in das Jahr 1039, während Gelzer (B. L.[2] 1001) den vorausgehenden Sieg bei Dragina über die Sarazenen nicht ohne Grund erst in das Jahr 1040 setzt. Später läßt er Maniakes im Februar 1044 in Dyrrhachion landen, Gelzer im Februar 1043. Eine Untersuchung dieser Differenzen wäre angezeigt gewesen. A. H.

Albert Wächter, Der Verfall des Griechentums in Kleinasien im 14. Jahrhundert. Leipzig, B. G. Teubner 1903. 2 Bl., 70 S. 8⁰. Eine Schrift, an der man wirklich seine helle Freude haben muß. Endlich einmal etwas Neues und Wichtiges, nach all den Quisquilien, die heute ein armer Bibliograph über sich ergehen lassen muß. Ich hatte einst in meiner „Griechischen Reise“ (Berlin 1886, S. 262 ff.) wehmütige Betrachtungen über die beispiellose Zertretung aller Kultur in weiten Strecken Kleinasiens angestellt und als Hauptursache die Mongoleneinfälle vermutet. Der Gedanke einer näheren Untersuchung der Gründe der Zerstörung der alten kleinasiatischen Kulturländer ist mir seitdem oft verlockend vor die Seele getreten; andere Pflichten haben die Ausführung verhindert. Nun liegt die Arbeit oder wenigstens ein großer Teil von ihr getan vor uns. Wächter schildert den allmählichen Verfall des Griechentums unter der Herrschaft des Islam und den letzten Verzweiflungskampf gegen die Barbaren auf Grund der leider fast einzigen Quellen, der Akten des Patriarchats von Kpel. Nur einzelne Nachrichten bieten die Notitiae episcopatuum, die byzantinischen Historiker u. s. w. Seine Untersuchung hat der Verf. sehr richtig nach geographischen Gesichtspunkten disponiert, derart, daß er die einzelnen Bezirke (Melitene, Keltzene, Trapezunt, Kappadokien u. s. w.) gesondert behandelt. Der Eindruck, den die Lektüre der ergebnisreichen Schrift hinterläßt, ist unendlich traurig. In jedem Kapitel wiederholt sich dasselbe Bild: unbarmherzige, bald mehr, bald weniger gründliche Ausmerzung der griechischen oder gräzisierten Bevölkerung, der Kultur und des Wohlstandes. Möchte es den Griechen gelingen, unter den günstigen Verhältnissen der Gegenwart wenigstens einen Teil der früher von ihnen kultivierten Gebiete Kleinasiens kulturell wiederzuerobern! K. K.

R. Röhricht, Geschichte des ersten Kreuzzuges. (Vgl. B. Z. XI 645.) Besprochen von **Anonymus**, Revue biblique 11 (1902) 483 f.; von **Arturo Magnocavallo**, Archivio storico lombardo Serie III anno 29 fasc. 34 (1902) 415—419; von **Hugo Winckler**, Orientalistische Literaturzeitung 5 (1902) Nr. 11 Sp. 445—449. C. W.

R. Röhricht, Geschichte des Königreichs Jerusalem. (Vgl.

B. Z. IX 701.) Besprochen von **Max van Berchem**, Notes sur les croisades. I. Le royaume de Jérusalem et le livre de M. Röhricht. Journal Asiatique IXe Série t. 19 (1902) 385—456. C. W.

Gustav Hoennicke, Studien zur Geschichte des Hospitalordens im Königreich Jerusalem (1099—1162). Halle 1897. 39 S. Diss. Der Hospitalorden in der zweiten Hälfte des 12. Jahrhunderts. Zeitschr. f. wiss. Theol. 42 (1899) 59—106. Der Hospitalorden im Königreich Jerusalem (1099—1187). Zeitschr. f. wiss. Theol. 42 (1899) 400—426. Die ersten beiden Arbeiten behandeln die Politik der Hospitaliter bis zur Eroberung Jerusalems durch Saladin (1188). Die dem Orden ungünstigen Angaben des Wilhelm von Tyrus, der wichtigsten zeitgenössischen Quelle, werden zurückgewiesen. Der dritte Aufsatz gibt genaue Mitteilungen über die Besitzungen des Ordens im Orient, seine Einkünfte und die Bewirtschaftung seiner Güter. A. H.

G. Schlumberger, Le tombeau d'une impératrice byzantine à Valence, en Espagne. Paris, Plon-Nourrit et Cie 1902. 3 Bl., 35 S. 8^0. In der Kirche des hl. Johannes vom Hospital in Valencia befindet sich eine Urne mit der Inschrift: Aqui yace D^a Costâça Augusta Emperatriz de Grecia. Unterstützt von der gelehrten Herzogin von Alba, hat nun Schl. festgestellt, daß die Byzantinerin, deren Überreste hier ruhen, Konstantia, eine natürliche Tochter Friedrichs II, Gemahlin des Kaisers Johannes III Dukas Batatzes, ist. Er gibt eine ausführliche Darstellung des an traurigen Schicksalen reichen Lebens dieser Fürstin. S. 9 publiziert er die ersten acht Verse des von Nikolaos Irenikos aus Anlaß der Vermählung des Johannes Dukas Batatzes mit Konstantia verfaßten Hochzeitsgedichtes, das uns der unschätzbare Cod. Laur. Conv. soppr. 627 bewahrt. Vgl. die Besprechung von **F. Hirsch**, Mitteilungen aus der hist. Lit. 31 (1903) 62f. K. K.

C. Kirchengeschichte. Mönchtum.

Karl Beth, Die orientalische Christenheit der Mittelmeerländer. Reisestudien zur Statistik und Symbolik der griechischen, armenischen und koptischen Kirche. Berlin, C. A. Schwetscke und Sohn 1902. XVI, 428 S. 8^0. Wird besprochen werden. K. K.

J. Hergenröther-Kirsch, Handbuch der allgemeinen Kirchengeschichte I. (Vgl. B. Z. XI 649.) Besprochen von **Zöckler**, Theol. Literaturblatt 23 (1902) Nr. 48 Sp. 569—571 und Nr. 49 Sp. 577—579; von **H. J. Wurm**, Literarischer Handweiser 40 (1901/2) Nr. 19 Sp. 617—620; von **Anonymus**, La civiltà cattolica S. 18 vol. 8 Quad. 1255 (1902) 72f.; von **E. Göller**, Römische Quartalschrift 16 (1902) 431—433. C. W.

A. Diomedes Kyriakos, Geschichte der orientalischen Kirche von 1453—1898. Autorisierte Übersetzung nebst einem Vorworte von **Erwin Rausch**. Leipzig, Deichert Nachf. 1902. X, 280 S. 8^0. 4 ℳ. Besprochen von **E. M⟨ichaud⟩**, Revue internationale de théologie 10 (1902) 748—750; von **N. Bonwetsch**, Deutsche Literaturzeitung 23 (1902) Nr. 44 Sp. 2769—2771. C. W.

Philaretos Bapheides, *Ἐπίτομος ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία ἀπὸ τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ μέχρι τῶν καθ' ἡμᾶς χρόνων* (1—1900 *μ. Χ.*).

'Εν Κωνσταντινουπόλει 1902. 'Εκ τοῦ πατριαρχικοῦ τυπογραφείου. ιε', 248 S. 8⁰. 8 Piaster. Wird besprochen werden. K. K.

Robert Thomas Kerlin, The church of the fathers. A history of christianity from Clement to Gregory. Nashville (Tenn), Publishing house of the M. E. Church, South 1901. XIII, 347 S. 8⁰. Besprochen von **Eri B. Hulbert**, The American Journal of Theology 6 (1902) 585—587. C. W.

Adolf Harnack, Die Mission und Ausbreitung des Christentums in den ersten drei Jahrhunderten. Leipzig, Hinrichs 1902. XII, 562 S. 8⁰. 9 ℳ. Wir notieren für unsere Zwecke den Exkurs 'Gemeindebildung und Bistum in der Zeit von Pius bis Konstantin' (S. 319—342), in dem u. a. die Erörterungen Theodors von Mopsvestia in seinem Kommentar zu I. Timoth. (ein 'Versuch, die älteste Organisation der Kirchen zu beschreiben und den wichtigsten Umschwung in der Geschichte der kirchlichen Verfassung zu erklären') eingehend gewürdigt werden (vgl. St. v. Dunin-Borkowski S. I., Historisches Jahrbuch 21 [1900] 222), und das 3. Kapitel des 4. Buches, in dem S. 413 ff. 'eine Liste der Städte und Ortschaften, in denen Christen vor 325 nachweisbar sind, nebst ganz kurzen Bemerkungen' und eine kurze Geschichte der Ausbreitung der christlichen Religion in den einzelnen Provinzen (Palästina, Phönicien, Cölesyrien u. s. w.) gegeben wird. Aus den 'Ergebnissen' heben wir hervor: 'Die Verlegung der Residenz in den östlichen Reichsteil hat den hellenischen Charakter der Kirche ... konserviert und verstärkt ... Es ist aber nicht der ägyptische, sondern der kleinasiatische Hellenismus ..., der die Führung übernahm. Dort aber war auch das Hauptquartier der christlichen Kirche am Anfang des 4. Jahrhunderts ... Seine kleinasiatischen Eindrücke haben' Konstantin 'nach Gallien begleitet und sich in politische Erwägungen, die zu dem entscheidenden Entschlusse führten, umgesetzt'. Vgl. die Selbstanzeige von **Harnack**, Theologische Literaturzeitung 27 (1902) Nr. 24 Sp. 640—643 und die Besprechung von **Delbrück**, Preußische Jahrbücher 110 (1902) 521—523; von **H. Holtzmann**, Deutsche Literaturzeitung 23 (1902) Nr. 51/52 Sp. 3205—3209; von **Hugo Koch**, Theologische Revue 1 (1902) Nr. 20 Sp. 609—617; von **R—n**, Beilage zur Allgemeinen Zeitung 1902 Nr. 295 S. 561—563; von **M.**, Literarisches Centralblatt 54 (1903) Nr. 3 Sp. 123 f.; von **Otto Pfleiderer**, Die sittliche Macht des Christentums, Deutsche Rundschau Jahrgang 29 Heft 5 (Febr. 1903) 259 (266)—272. C. W.

A. Linsenmayer, Die juridische Basis der Christenverfolgungen im römischen Reiche und das Strafverfahren gegen die Christen. Theologisch-praktische Monatsschrift 12 (1902) 585—596. Übersicht über die neueren Theorien von Mommsen, Hardy, Weis u. s. w. C. W.

H. Grisar, Geschichte Roms und der Päpste I. (Vgl. B. Z. XI 651.) Besprochen von **G. Ficker**, Theologische Literaturzeitung 27 (1902) Nr. 14 Sp. 400—403; von **Anonymus**, Rom — das Bindeglied zweier Welten, Historisch-politische Blätter 131 (1903) 23—40. C. W.

Raffaele Mariano, Il Cristianesimo nei primi secoli. Quadri e figure. Scritti varii Vol. IV und V. 2 Bände. Florenz, G. Barbéra 1902. XXV, 397; 452 S. 8⁰. Enthält u. a. Abhandlungen über 'das Mönchtum der Vorzeit und der Jetztzeit' (V 143—256) und über 'Konstantin d. Gr.

und die Kirche des 4. Jahrhunderts' (V 257—300), die schon früher in periodischen Publikationen zum Abdruck gelangt sind. Vgl. im übrigen die Besprechung von **Zöckler**, Theologisches Literaturblatt 23 (1902) Nr. 35 Sp. 412 f.; von **H. Holtzmann**, Deutsche Literaturzeitung 23 (1902) Nr. 46 Sp. 2901—2903. C. W.

A. Deißmann, Ein Originaldokument aus der Diokletianischen Verfolgung. (Vgl. B. Z. XI 680.) Besprochen von **G⟨ustav⟩ K⟨rüger⟩**, Literarisches Centralblatt 53 (1902) Nr. 27 Sp. 897 f.; vgl. Nr. 28 Sp. 932; von **O. v. Gebhardt**, Deutsche Literaturzeitung 23 (1902) Nr. 48 Sp. 3026 f.; von **Pio Franchi de' Cavalieri**, Una lettera del tempo della persecuzione Dioclezianea, Nuovo Bullettino di archeologia cristiana 8 (1902) 15—25; von **G. Pfeilschifter**, Literarische Rundschau für das katholische Deutschland 29 (1903) Nr. 1 Sp. 10 f.; von **Paul Lejay**, Revue critique 55 (1903) Nr. 1 S. 10—12; von **Anonymus**, The Athenaeum Nr. 3927 (31. Jan. 1903) 142; von **Ficker**, Archiv für Religionswissenschaft 6 (1903) 74 f. C, W.

Leopold Zscharnack, Der Dienst der Frau in den ersten Jahrhunderten der christlichen Kirche. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht 1902. VIII, 192 S. 8°. Berührt unser Gebiet mit den Ausführungen über die Diakonissen im späteren Orient S. 111—120 und über das Diakonissenamt im 3. und 4. Jahrhundert. Im Ausscheiden der Diakonissen aus der Welt und ihrem Übergang zum Nonnentum erblickt der Verfasser von seinem Standpunkt aus den Verfall der Institution. C. W.

Andreas Bigelmair, Die Beteiligung der Christen am öffentlichen Leben in vorkonstantinischer Zeit. Ein Beitrag zur ältesten Kirchengeschichte. München, Lentner 1902. 2 Bl., 340 S. 8°. 8 *M.* Veröffentlichungen aus dem kirchenhistorischen Seminar München, herausgeg. von Alois Knöpfler, Nr. 8. Eine gediegene und äußerst formgewandte Schilderung der Stellung, welche die Christen in dem angegebenen Zeitraum zum römischen Staats- und Gesellschaftsleben eingenommen haben. Als Ganzes kommt die Arbeit hier nicht für uns in Betracht, aber einzelne Ausführungen, wie die über den Prozeß des Apollonios (S. 139 ff.) und die Akten des Dasius (S. 192 ff.), greifen auf unser Gebiet über. Auch sei erwähnt, daß sich der Verf. S. 331 ff. in der Auffassung des Eusebianischen Berichtes über die himmlische Kreuzeserscheinung der auch vom Ref. geteilten Ansicht Funks (vgl. B. Z. VI 204 f.) anschließt. Vgl. die Besprechung von **A. Baumstark**, Römische Quartalschrift 16 (1902) 356—363; von **R. F⟨oerster⟩**, Revue Bénédictine 20 (1903) 100 f. C. W.

H. Achelis, Virgines subintroductae. Ein Beitrag zum VII. Kapitel des I. Korintherbriefs. Leipzig, Hinrichs 1902. VIII, 76 S. 8°. 2,50 *M.* Das Zusammenleben mit christlichen Jungfrauen oder Witwen, welches einer großen Zahl von Laien und Klerikern (später besonders von Mönchen) einen Ersatz für die Freuden des ehelichen Lebens bot, wurde vom 3. Jahrhundert an von der Kirche bekämpft. Im Orient treten uns Gregor von Nyssa und Gregor von Nazianz als Gegner des Syneisaktentums (der Name *συνείσακτος* zur Bezeichnung der jungfräulichen Genossin eines ehelosen Mannes wurde vom antiochenischen Volke zur Zeit Pauls von Samosata, also im 3. Jahrh., geprägt) entgegen, Johannes Chrysostomos mußte am Anfang seines Patriarchates zwei Sendschreiben an die weib-

lichen Kontrahenten dieser 'geistigen Ehe' richten, aus denen wir ersehen, daß in Kpel reiche Damen vielfach Mönche als Hausverwalter anstellten, Kirchenordnungen wenden sich gegen diese Verhältnisse, das Staatsrecht aber übernahm nur den 3. nicänischen Kanon, der dem Kleriker das Zusammenleben mit einer Syneisakte verbietet. 'Es ist schwer zu konstatieren, wann die geistige Ehe im Orient abgekommen ist. Photios wiederholt noch in seinem Nomokanon die Verbote des Staatsrechts; doch ist es ungewiß, welcher Schluß aus der Aufnahme der alten Sätze zu ziehen ist, ob es noch Verhältnisse gab, auf die sie anwendbar waren'. Infolge der Ignorierung des Mönchtums und seiner Gepflogenheiten durch das Kirchen- und Staatsrecht entstand schon frühe der noch in der modernen Literatur fortlebende Irrtum, daß das Syneisaktentum eine spezielle Sünde des Klerus sei. 'Für Theodor Balsamon und seine Kollegen ist die Syneisakte identisch mit der Haushälterin der Geistlichen.' C. W.

Robert Rainy, The Ancient Catholic Church from the Accession of Trajan to the Fourth General Council A. D. 98—451. Edinburgh, Clark 1902. XII, 539 S. 8°. International Theological Library. Besprochen von **Anonymus**, The Saturday Review 94 Nr. 2436 (5. Juli 1902) S. 16f.; von **Eri B. Hulbert**, The American Journal of Theology 6 (1902) 585—587; von **G. Krüger**, Theologische Literaturzeitung 27 (1902) Nr. 23 Sp. 612f.; von **Anonymus**, The Bibliotheca sacra 59 (1902) 783f.; von **F. T. L.**, The Dublin Review 132 (1903) 208—211. C. W.

Michel Jullien, Le culte chrétien dans les temples de l'antique Égypte. Études ... de la Compagnie de Jésus 92 (1902) 237—253. Die Christen haben die ägyptischen Tempel mit großer Schonung behandelt und sind für die Zerstörung der unterägyptischen Tempel nicht verantwortlich zu machen. C. W.

E. W. Brooks, A Synod at Caesarea in Palaestine in 393. The Journal of Theological Studies 3 (1902) 433—436. In einem syrisch erhaltenen Schreiben des Patriarchen Severus von Antiochia an einen gewissen Isaias, in dem der Nachweis versucht wird, daß die dem Adressaten von einem einzigen Bischofe erteilte Bischofsweihe keine Gültigkeit besitze, wird eine sonst nicht bekannte Synode von Kaisareia erwähnt, deren Datum B. auf 393 bestimmt. Vgl. **K⟨neller⟩**, Zeitschrift für katholische Theologie 26 (1902) 793f. C. W.

Josef Wittig, Papst Damasus I. Quellenkritische Studien zu seiner Geschichte und Charakteristik. Rom, In Kommission bei Herder 1902. XVI, 112 S. 8°. Römische Quartalschrift 14. Supplementheft. Kommt im Nachwort S. 99ff. auf die Beziehungen des Damasus zum Orient zu sprechen und macht die kurze vorläufige Mitteilung, daß seine bisherigen Studien ihm 'berechtigte Hoffnung' geben, den Papst gegenüber den schweren Vorwürfen, die einige seiner modernen Beurteiler gegen seine Orientpolitik erhoben, wirksam verteidigen zu können. C. W.

Josef Wittig, Studien zur Geschichte des Papstes Innocenz I und der Papstwahlen des 5. Jahrhunderts. Theologische Quartalschrift 84 (1902) 388—439. Eingehende Untersuchung der beiden 'an den Bischof Innocenz' gerichteten Briefe in der Sammlung der Basileiosbriefe. W. legt dieselben dem Johannes Chrysostomos bei und identifiziert den aus Italien gebürtigen Mönch Innocentius, der unter den Korre-

spondenten des hl. Basileios erscheint, mit dem nachmaligen Papste. Soweit die Frage nach dem Rechte der Päpste, ihren Nachfolger zu bestimmen, in der Abhandlung in Betracht kommt, werden Wittigs Untersuchungen weitergeführt von **Sägmüller**, Die Ernennung des Nachfolgers durch die Päpste Ende des fünften und Anfang des sechsten Jahrhunderts. Theologische Quartalschrift 85 (1903) 91—108. C. W.

Ernest N. Bennett, Christianity and Paganism in the fourth and fifth Centuries. London, Rivingtons (1901?). Besprochen von **J. B.**, The Dublin Review 129 (1901) 191—193. C. W.

Luigi Ginetti, Il governo di Amalasunta e la chiesa di Roma. Siena, Tip. all insegna dell' ancora 1901. 171 S. 8⁰. Besprochen von **Nino Tamassia**, Archivio storico italiano S. 5 t. 29 (1902) 387—390. C. W.

C. A. Kneller S. I., Papst und Konzil im ersten Jahrtausend. 1. Artikel. Zeitschrift für katholische Theologie 27 (1903) 1—36. Der von dem römischen Legaten Lucentius auf dem Konzil von Chalkedon gegen den Patriarchen Dioskuros von Alexandria erhobene Vorwurf, daß derselbe ohne Auftrag des apostolischen Stuhles eine Synode veranstaltet habe, 'ist nicht nur eine vereinzelte Behauptung eines einzelnen päpstlichen Legaten, sondern im 5. Jahrh. die Überzeugung der ganzen Kirche'. C. W.

Horace K. Mann, The Lives of the Popes in the early middle ages. Vol. I. The Popes under the Lombard rule, part 1. 590—657. London, Kegan Paul, Trench, Trübner and Cie. 1902. XII, 432 S. 8⁰. Besprochen von **D. M. S.**, The Dublin Review 131 (1902) 439—441. C. W.

Johann Richterich, Papst Nikolaus I (24. April 858—13. November 867). Revue internationale de théologie 9 (1901) 560—588; 735—764; 10 (1902) 116—146; 512—541; 11 (1903) 46—74. Handelt im vorletzten Teile seines Aufsatzes über die 'Einmischung Nikolaus I in die inneren Angelegenheiten der orientalischen Kirche' und über die Verteidigung der Autonomie der letzteren durch Kaiser Michael III und den Patriarchen Photios. C. W.

H. Gelzer, Der Patriarchat von Achrida. (Vgl. B. Z. XI 650.) Besprochen von **F. Kattenbusch**, Theologische Literaturzeitung 27 (1902) Nr. 20 Sp. 545; von **L. Petit**, Échos d'Orient 5 (1901/2) 409—412. C. W.

N. Suvorov, Der byzantinische Papst. Aus der Geschichte der kirchlich-staatlichen Beziehungen in Byzanz. Moskau 1902. 159 S. (russ.). Besprochen von **A. Vasiljev** im Journal des Minist. der Volksaufkl. Band 343 (1902) Septemberheft S. 220—227. Es handelt sich um den Patriarchen Michael Kerularios. E. K.

L. Bréhier, Le schisme oriental. (Vgl. B. Z. XI 258.) Ausführlich besprochen von **Albert Réville**, Revue de l'histoire des religions 45 (1902) 418—426. C. W.

G. B. Mercati, Una lettera di Nicolò arcivescovo latino di Atene e due vescovi sconosciuti di Carmino. Oriens christianus 2 (1902) 196—201. Durch eine als Vorsetzblatt in den Cod. Vat. lat. 4388 s. XIV eingebundene lateinische Urkunde, geschrieben in Theben am 25. September 1346, die einen Brief des Erzbischofs Nikolaus von Athen an seinen Kollegen Philippus von Theben enthält, erfahren wir, daß Nikolaus Ordensmann war und wenigstens zu der angegebenen Zeit in Negroponte resi-

dierte, und lernen außerdem 2 Bischöfe der Athen unterstellten armen Kirche von Carmino (nicht sicher zu identifizieren) kennen, einen 'Frater' Antonius († vor September 1346) und dessen unmittelbaren Nachfolger, Bruder Albertus de Nogerio. Eubel konnte in seiner Hierarchia catholica nur einen gewissen Johannes (1356 in Avignon, 1361 nach Kreta versetzt) als Bischof dieser Stadt verzeichnen. C. W.

K. Lübeck, Reichseinteilung ... im Orient. (Vgl. B. Z. IX 649.) Besprochen von **Victor Schultze**, Historische Vierteljahrschrift N. F. 3 (1902) 392—395; von **Bruno Albers** O. S. B., Literarische Rundschau für das katholische Deutschland 29 (1903) Nr. 2 Sp. 50 f. C. W.

Des Epiphanios von Cypern *Ἔκθεσις πρωτοκλησιῶν τε καὶ μητροπολιτῶν*, armenisch und griechisch, herausgegeben von **Franz Nikolaus Fink**. Marburg, N. G. Elwert 1902. 120 S. 12°. 2, 50 Mk. Wird besprochen werden. K. K.

Pierre Fourneret, Les biens d'Église après les édits de proscription; ressources dont l'Église disposa pour reconstituer son patrimoine. Paris, Walzer 1902. 149 S. 8°. 3 Fr. Besprochen von **Paul Lejay**, Revue critique 55 (1903) Nr. 2 S. 27—29. C. W.

Carl Holzhey, Ein altchristliches Hospital. Theologisch-praktische Monatsschrift 12 (1902) 525—527. Teilt aus einer syrischen Biographie des hl. Rabulas, Bischofs von Edessa (412—435), den Bericht über die von ihm verfügte Neugründung eines christlichen Hospitals in dieser Stadt mit. C. W.

A. Dmitrijevskij, Die ältesten Patriarchaltypika, das Jerusalemer und das Konstantinopeler. Kritisch-bibliographische Studie. III: Das Jerusalemer Typikon des hl. Grabes und das Typikon der Konstantinopeler Kirche in ihrer gegenseitigen Unterordnung (russ.). (Vgl. B. Z. XI 259.) Arbeiten (Trudy) der Kiewschen Geistlichen Akademie 1901, September, S. 49—88. Notiert im Viz. Vrem. VIII (1901) 643. E. K.

P. Leporskij, Geschichte des Exarchats von Thessalonich bis zur Zeit seiner Vereinigung mit dem Patriarchat von Konstantinopel. St. Petersburg 1901. XIV, 338 S. Mit einer Karte (russ.). Notiert im Viz. Vrem. VIII (1901) 611—622. E. K.

A. Lebedev, Skizzen der inneren Geschichte der byzantinisch-morgenländischen Kirche im 9., 10. und 11. Jahrhundert. Zweite verbesserte Auflage. Moskau 1901. 381 S. (russ.). Notiert im Viz. Vrem. VIII (1901) 608—611. E. K.

A. Lebedev, Historische Skizzen des Zustandes der byzantinisch-morgenländischen Kirche vom Ende des 11. bis zur Mitte des 15. Jahrhunderts. Zweite verbesserte Auflage. Moskau 1902. 489 S. (russ.). Notiert im Viz. Vrem. IX (1902) 216—220. E. K.

G. Balaščev, Neue Nachrichten über die kirchliche Jurisdiktion der Eparchie von Widdin und Sophia in den ersten Jahren ihrer Okkupation durch die Türken (bulg.). Sbornik za narodni umotvorenija, nauka i knižnina 18 (Sofia 1901) 132—170. Untersuchung über die Geschichte der genannten Eparchien im 14. Jahrh., die größtenteils auf griechischen Quellen beruht. K. K.

K. Radčenko, Die religiöse und literarische Bewegung in Bulgarien in der Epoche vor der türkischen Eroberung. Kiew

1898. 3 Bl., 344, VII, II S. 8⁰ (russ.). Das Werk ist auch für die byzantinische Geschichte, besonders die Geschichte der Kirche und des Mystizismus im 14. Jahrh., von Wichtigkeit. K. K.

Spyr. P. Lampros, *Δύο συνοδικὰ σιγίλλια περὶ τῆς ἐν Οὐγγροβλαχίᾳ μονῆς Μαρτζιναυίου. Δελτίον τῆς ἱστορ. καὶ ἐθνολογ. ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος* 6 (1901) 102—116. Bestätigung der Privilegien des im Titel genannten Klosters durch zwei Patriarchatsschreiben aus den Jahren 1681 und 1702, die in extenso ediert werden. K. K.

Stephan Schiwietz, Geschichte und Organisation der Pachomianischen Klöster im 4. Jahrhundert. Archiv für katholisches Kirchenrecht 82 (1902) 217—233; 454—475. (Vgl. B. Z. XI 653.) Handelt nach einigen 'Vorbemerkungen zur Pachomianischen Klosterregel' über die Satzungen des Pachomianischen Klosterverbandes (1) über die Einrichtung, 2) über die Organisation der Klöster, 3) über die Befolgung der evangelischen Räte, 4) über die Aufnahme in den Klosterverband, 5) über das gemeinschaftliche Gebet). C. W.

Ernst Lucius, Das mönchische Leben des 4. und 5. Jahrh. in der Beleuchtung seiner Vertreter und Gönner. Theologische Abhandlungen für H. J. Holtzmann, Tübingen und Leipzig, Mohr (Siebeck) 1902 S. 121—156. Zeigt an der Hand reicher Quellenbelege, wie in der christlichen, zum Teil in den Klöstern selbst entstandenen Überlieferung das gesamte Mönchtum, angefangen von den Motiven, die den einzelnen zum asketischen Leben geführt haben, bis zum Tode idealisiert und verklärt wird. C. W.

W. E. Crum, Koptische Kirche. Realencyklopädie für protest. Theologie und Kirche. 3. Aufl. 12. Bd., S. 801—815. K. K.

P. Aurelio Palmieri O. S. A., La conversione ufficiale degl' Iberi al cristianesimo. Saggio storico. Oriens christianus 2 (1902) 130—150. 'La predicazione ufficiale del Vangelo nell' Iberia' datiert von der Bekehrung der Königin Mirian (265—342) durch die hl. Nina, welche sich bei ihrem Missionswerke der Unterstützung Gregors des Erleuchters zu erfreuen hatte. C. W.

Simon Weber, Die katholische Kirche in Armenien. Ihre Begründung und Entwicklung vor der Trennnng. Ein Beitrag zur christlichen Kirchen- und Kulturgeschichte. Freiburg i. B., Herder 1903. XX, 532 S. 8⁰. Notiert in der Literarischen Rundschau 29 (1903) Nr. 2 Sp. 68. C. W.

Samuel Giamil, Genuinae relationes inter sedem apostolicam et Assyriorum orientalium seu Chaldaeorum ecclesiam. Rom, E. Löscher 1902. XLVIII, 648 S. 8⁰. 20 Fr. Wird besprochen werden. K. K.

G. Bonnet-Maury, Les premiers témoignages de l'introduction du christianisme en Russie. Mémoire présenté au Congrès international d'histoire des religions, en séance de section, le 5 septembre 1900. Revue de l'histoire des religions 22 (1901) 223—234. Das byzantinische Christentum kam nach Rußland 853, vielleicht schon in der ersten Hälfte des 9. Jahrh. Es gelangte dahin auf vier Wegen, durch Missionare, Kaufleute, Soldaten und — vielleicht — durch bekehrte Moraven und Bulgaren. Die erste christliche Kirche Rußlands erstand in Kiew. C. W.

Pierling S. I., La Russie et le Saint-Siège. Études diplomatiques. 3 Bde. Paris, Plon-Nourrit 1896—1901. XXXI, 463; XII, 416; VIII, 480 S. 8⁰. 24 Fr. Handelt z. B. im 1. Bande über die Beteiligung der Russen am Konzil von Florenz. Vgl. die Besprechung von **A. de Ridder**, Revue d'histoire ecclésiastique 4 (1903) 102—107. C. W.

Taccone Gallucci, Monografie di storia Calabra ecclesiastica. (Vgl. B. Z. XI 651.) Besprochen von **P. Kehr**, Römische Quartalschr. 16 (1903) 424 f. C. W.

D. Chronologie. Vermischtes.

Wilhelm Pecz, Ókori Lexikon. A m. kir. vallás-és közoktatásügyi minister megbízásából, a m. tud. Akadémia támogatásával szerkeszti. (Lexikon für das Altertum. Im Auftrage des königl. ung. Ministers für Kultus und Unterricht und mit Unterstützung der ungar. Akademie der Wiss. redigiert von —.) Budapest, Franklin 1900—1903. 24 Hefte. 8⁰. Dieses mit Hilfe vieler Fachgenossen herausgegebene und auf zwei dicke Bände berechnete reich illustrierte Reallexikon nimmt in seinen literarhistorischen Artikeln stets auch auf die Byzantiner Bezug. Zu erwähnen sind hier die Artikel Byzantium von Josef Kempf und Byzantinusok von Wilhelm Pecz, beide leider etwas knapp ausgefallen. R. V.

Heinrich Marczali, A magyar történet kútföinek kézikönyve. A m. kir. vallás-és közoktatásügyi minister úr megbízásából Dr. Angyal Dávid és Dr. Mika Sándor egyetemi magántanárok közremüködésével. (Enchiridion fontium historiae Hungarorum. Iussu regii hungarici cultus et institutionis publicae ministri sociis operae adsumptis Dr. David Angyal et Dr. Alexandro Mika historiam in universitate Budapestinensi privatim docentibus.) Budapest, Athenaeum 1901. X, 967 S. 8⁰. Dieses Handbuch der ungarischen Geschichtsquellen interessiert uns insofern, als sich darin die auf die Magyaren bezüglichen größeren Partien der Taktik Leos und des konstantinischen De administrando imperio (beides ein Abdruck aus dem Pauler-Szilágyischen Millenniumswerke, vgl. B. Z. X 693—695) nebst ungarischer Übersetzung enthalten finden. Die Leosche Übersetzung gibt an einigen Punkten eine von der Váris verschiedentliche Auffassung wieder, der konstantinische griechische Text wimmelt leider von Fehlern. Auf die einschlagenden Kapitel der Geschichtswerke von Dukas, Laonikos Chalkondyles und Kritobulos finden sich nur Hinweise, aus Kinnamos nur magere Exzerpte. R. V.

Alexandros Lauriotes, *Ἀθωΐτις Στοά*. XIV—XXIII. Viz. Vrem. IX (1902) 122—137. Schluß der in der B. Z. IX 282 notierten Edition von Athosurkunden. Die hier abgedruckten Dokumente haben folgende Titel: 14. *Ἀφιερωτικὸν τόπων τῇ Ἁγίᾳ Λαύρᾳ ἐν Ἱερισσῷ* vom J. 1013. 15. *Ἔγγραφον ἀνταλλαγῆς* vom J. 1018. 16. *Περὶ τοῦ μετοχίου τῆς μονῆς τοῦ Σωτῆρος ἐν Ἱερισσῷ* vom J. 1079. 17. *Διαφορὰ περί τινος τόπου μεταξὺ τῶν μονῶν Λαύρας καὶ Ξηροποτάμου* vom J. 1080. 18. *Πρᾶσις* vom J. 1097. 19. *Ἀφιερωτήριον Ματθαίου Περδικάρου κτήτορος τῆς ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἁγιοτριαδικῆς μονῆς* vom J. 1240. 20. *Πωλητήριον γράμμα* vom J. 1341. 21. *Περὶ ἀνταλλαγῆς τόπων* vom J. 1409. 22. *Ἡ πατέντα τοῦ ἁγίου* vom J. 1415. 23. *Ἀθανάσιος ἐλέῳ Θεοῦ ἀρχιεπίσκοπος Κωνσταντινουπόλεως Νέας Ῥώμης καὶ οἰκουμενικὸς πατριάρχης* vom J. 1447. E. K.

Harold Steinacker, Zum Zusammenhang zwischen antikem und frühmittelalterlichem Registerwesen. Wiener Studien 24 (1902) 301—308. Untersucht im Anschluß an U. Wilckens Aufsatz „Ὑπομνηματισμοί" (Philologus 53, 80 ff.) die Frage, wie es in der Kirche von Byzanz mit dem Archiv- und Registerwesen bestellt war. Der Auslauf der Patriarchatskanzlei wurde vollständig registriert. Die Register hatten Codexform und waren aus Pergament. K. K.

N. Jorga, Despre Cantacuzini. Bucureştĭ 1902. CLXIII, 565 + 360 S. 12⁰.

N. Jorga, Operele lui Constantin Cantacuzino publicate de N. J. Bucureştĭ 1901. XLIV, 180 S. 12⁰.

N. Jorga, Albumul familieĭ Cantacuzino. Bucureştĭ 1902. 18 Tafeln, 2 S. 4⁰. Die letztgenannte dieser drei Publikationen zur Geschichte des Hauses Kantakuzenos enthält auch einige Facsimiles griechischer Urkunden. K. K.

D. Marinov, Demetrius Kantakuzenos. Sbornik za narodni umotvorenija, nauka i knižnina 18 (Sofia 1901) 74—98 (bulg.). Untersuchung über das Leben und die Tätigkeit dieses dem berühmten Hause angehörigen Mannes (XV. Jahrh.). K. K.

A. Deißmann, „Papyri". „Lords Day". „Mercy Seat". Encyclopaedia Biblica, Vol. III s. v. K. K.

W. E. Crum, Christian Egypt. Egypt Exploration Funds Archaeological Report 1901—1902. 12 S. 4⁰. Kurze Besprechung der auf das christliche Ägypten bezüglichen Literatur der Jahre 1901—1902. K. K.

Sp. P. Lampros, *Λόγοι καὶ ἄρθρα*. Athen 1902. η', 704 S. 8⁰. 7 Frs. Aus der erstaunlichen Menge von Reden und populären Aufsätzen, die der hochverdiente Gelehrte hier gesammelt vorlegt, beziehen sich auf die byzantinischen Studien weniger, als man nach seiner allgemeinen Studienrichtung erwartet: *Ἑλλὰς καὶ Βυζάντιον* (S. 384—387; über die Byzantinische Zeitschrift und den Vizantijskij Vremennik); *Ἡ ἐν Χαλέπᾳ μονὴ τῶν Καλογραιῶν* (S. 473—477; über das Kloster Chalepa auf Kreta); *Θῆβαι καὶ Λεβάδεια* (S. 564—566; Überblick der Geschichte dieser zwei Städte); Artikel über einige Gelehrte, die sich mit byzantinischen Studien beschäftigt haben, wie K. Paparrhegopulos (S. 303—307), J. Sakkelion (S. 315—317), Zampelios (S. 569—573), Kalligas (S. 583—590), A. Paspates und J. Romanos (S. 591—596). K. K.

K. Jireček, Südslawen. Berliner Jahresberichte der Geschichtswiss. 1900, Abt. III, 208—231. Von kritischen Bemerkungen begleiteter Bericht über die in den Jahren 1898—1900 veröffentlichten Arbeiten über südslawische Geschichte, die sich naturgemäß vielfach auch mit den byzantinischen Dingen berühren. K. K.

6. Geographie, Topographie, Ethnographie.

A. Geographie.

E. Oberhummer, Die Insel Cypern. Gekrönte Preisschrift. Erster Teil. Quellenkunde und Naturbeschreibung. Mit drei Karten und einem geologischen Profil in Farbendruck, sowie acht Kärtchen im Text. München, Th. Ackermann 1903. XVI, 488 S. 8⁰. In das Gebiet der byzantinischen Studien gehören unmittelbar aus dem vorliegenden Bande nur einige Stücke

aus dem Kapitel über die Quellen, über den Namen und über die Karte der Insel. K. K.

F. L. Pullé, La cartografia antica dell' India. Parte I. Dei principi fino ai Bizantini e agli Arabi. Studi italiani di filologia indoiranica, anno IV vol. IV. Firenze 1901. XXIII und 158 Seiten, mit mehreren Appendici auf 63 Seiten und einem Atlas. Das Buch gibt eine eingehende Übersicht der Beschreibungen, welche in ägyptischen, babylonischen, phönizischen, hebräischen, indischen, griechischen und römischen Quellen über die Gestalt Indiens erhalten sind. Von den Byzantinern (S. 125—138) ist naturgemäß Kosmas Indikopleustes am ausführlichsten behandelt; daß er nach Indien selbst auf seinen Reisen gekommen sei, hält Pullé nicht für ausgeschlossen. Interessant sind ein paar Zeichnungen aus Hss des Kosmas, welche die Anschauungen des Verfassers von der Gestalt der Erde und des Weltalls deutlich illustrieren. Drei leider stark verblaßte Tafeln aus den Codd. Laur. und Vat. des Kosmas enthält außerdem der Atlas. Inhaltsarm sind die Notizen bei Hierokles und Gregorius Cyprius. Menander Protektor beschrieb die Reise des Zemarchos, der 569 im Auftrage Justins zu dem Türkenchan Dzabul ging. Die wenigen Nachrichten bei Theophylaktos Simokattes, Konstantinos Porphyrogennetos, Andreas Libadenos und Kodinos sind von keiner Bedeutung. Allgemeine Beachtung verdient die im Atlas veröffentlichte, bisher unbekannte Kartenskizze der griechischen Kenntnisse über Indien, welche Heinrich Kiepert, dessen Andenken das Buch gewidmet ist, im Jahre 1875 dem Verfasser zum Geschenk machte. A. H.

Ἰ. Σαραντίδου Ἀρχελάου, Ἡ Σινασός. Athen 1899. Besprochen von **G. N. Hatzidakis**, Göttingische gelehrte Anzeigen 164 (1902) Nr. 6 S. 438—444. C. W.

Ed. Freiherr von der Goltz, Reisebilder aus dem griechisch-türkischen Orient. Halle, Strien 1902. 156 S. 8°. 3 ℳ. Buchausgabe der B. Z. XI 654 notierten Aufsätze. Vgl. die Besprechung von **G. Wohlenberg**, Theologisches Literaturblatt 23 (1902) Nr. 52 Sp. 621—623. C. W.

Charles Diehl, En Méditerranée. Promenades d'histoire et d'art. Paris, Colin 1901. 281 S. 8°. Besprochen von **N. Jorga**, Revue critique 36 (1902) Nr. 26 S. 519. C. W.

J. Wimmer, Palästinas Boden mit seiner Pflanzen- und Tierwelt vom Beginn der biblischen Zeiten bis zur Gegenwart. Historisch-geographische Skizzen. Köln, Bachem 1902. 128 S. 8°. 2. Vereinsschrift der Görresgesellschaft für 1902. Handelt S. 74—114 über den Wild- und Kulturboden Palästinas 1) in der römisch-byzantinischen Epoche (50—635), 2) in der ersten arabisch-mohammedanischen Periode (635—1100), 3) im fränkischen Zeitalter (1100—1300), 4) in der zweiten arabischen Periode (1300—1517). C. W.

J. Marquart, Eranschahr nach — Ps. Moses Chorenaci. (Vgl. B. Z. X 738.) Besprochen von **Vetter**, Theologische Quartalschrift 84 (1902) 442 f.; von **W. Bang**, Keleti Szemle, Revue orientale pour les études ouralo-altaïques 3 (1902) 230—241; von **Sylvain Lévi**, Revue critique 36 (1902) Nr. 43 S. 321 f.; von **J.-B. Chabot**, ebenda Nr. 45 S. 363—365; von **Ferd. Justi**, Berliner philologische Wochenschrift 22 (1902) Nr. 48 Sp. 1487—1492. C. W.

B. Topographie.

E. Oberhummer, Konstantinopel unter Suleiman dem Großen. Aufgenommen im Jahre 1559 durch Melchior Lorichs aus Flensburg. Mit XXII Tafeln und XVII Textbildern. 24 S. München, R. Oldenbourg 1902. 30 *M*. S. oben S. 340 ff. K. K.

A. van Millingen, Byzantine Constantinople: the walls of the city and adjoining historical sites. London 1899. (Vgl. B. Z. X 225.) Besprochen von **A. Vasiljev** im Viz. Vrem. VIII (1901) 568—572. E. K.

E. Gerland, Kreta. Ein Überblick über die neueren wissenschaftlichen Arbeiten auf der Insel. Neue Jahrbb. f. d. klass. Altertum, Gesch. und deutsche Lit. I. Abt. Band IX (1902) Heft 10 S. 726—737. Gibt eine Übersicht über die Bezirke, welche die englischen, italienischen und venetianischen Expeditionen sich für ihre Ausgrabungen gewählt haben. Dazu fügt G. einen kurzen Abriß der Geschichte Kretas und bemerkt gegen Xanthudides (s. o. S. 408 f.), daß er in dem Vertrage mit Alexios Kalergi vom Jahre 1299 die Worte ἡμέρᾳ τρίτῃ ἐβγρύοντι = die tertia exeunte doch als Bologneser Datierung auffaßt, welche in den kretischen Urkunden zu der Zeit allgemein üblich war, und demnach den Vertrag auf den 28. April 1299 setzt. Imponierend wirkt die venetianische Loggia zu Kandia, vermutlich von Michele Sammicheli errichtet, der 1537—1542 in Kreta weilte; G. gibt die Abbildung einer Rekonstruktion von Fed. Berchet. A. H.

Bernhard Schmidt, Die Insel Zakynthos. Besprochen von **Bürchner**, Berl. philol. Wochenschr. 22 (1902) Nr. 44 Sp. 1361—1362. A. H.

7. Kunstgeschichte.

A. Allgemeines. Quellen. Varia.

Wilhelm Lübke, Grundriß der Kunstgeschichte II. Die Kunst des Mittelalters. 12. Auflage. Vollständig neu bearbeitet von **Max Semrau.** Stuttgart, Paul Neff 1901. 450 S. 4°. Mit fünf farbigen Tafeln und 436 Abbildungen im Text. Semrau unterzieht sich mit achtunggebietender Kraft der mühevollen Aufgabe, die im Publikum gut eingeführte, aber total veraltete Kunstgeschichte von Lübke zu modernisieren. Der vorliegende zweite Band enthält diejenigen Partien, die unseren Kreis näher berühren. I. Die altchristliche Kunst in Rom, Ravenna, dem Orient und Byzanz. II. Die Kunst des Islam mit einem Anhange über die orientalisch-christliche Kunst in Armenien, Georgien und Rußland. III. Die Kunst des christlichen Abendlandes im frühen und IV. im hohen Mittelalter bis zur allgemeinen Herrschaft der Gotik.

In dem Kapitel über den Orient und Byzanz herrscht die alte Anschauung vor. Die syrischen Basiliken zeigen „in den Details größtenteils das spätrömische Gepräge“, und auch das Mutterland von Byzanz ist Rom. Wie zuerst alles von Rom, so kommt später alles von Byzanz, selbst das Oktagon von Ezra. Hier hätte nur ein ganz radikaler Neubau helfen können, wie ihn die Schlußsätze des ganzen Abschnittes andeuten: „Noch kann nicht als völlig ausgemacht gelten, ob dem Abendland oder dem Orient an dieser wichtigsten Neuschöpfung (der Basilika) der überwiegende

Anteil gebührt, ja ob nicht überhaupt die eigentliche Geschichte der ältesten christlichen Kunst in weit höherem Grade, als man bisher annahm, im Morgenlande sich abgespielt hat. Dieser Zweifel gilt für die Zeit vor Konstantin, aber auch für das vierte Jahrhundert und die Zeit nach der Teilung des Reiches. Seit dem fünften Jahrhundert, da Italien von den Barbaren zertreten am Boden lag, gab es überhaupt nur noch eine byzant. Kunst, und diese rettete sich ... in das Mittelalter hinüber." Vielleicht arbeitet S. selbst noch einmal eine Neuauflage in diesem Sinne um. Die eine Probe charakterisiert das ganze Buch. S. atmet frei in modernem Geist und es wird ihm schwer, sich in die alte Jacke hineinzuzwängen. Das Orientalisch-Byzantinische muß in deutlicher Gruppierung zuerst der späten Antike und der altchristlichen Kunst, dann dem karolingisch-ottonisch-romanischen Zeitalter des Westens als Folie untergelegt werden und darf auch in der Zeit der Kreuzzüge nicht als abgemacht gelten. J. S.

Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie, publié par le R. P. Dom **Fernand Cabrol** avec le concours d'un grand nombre de collaborateurs. Fasc. 1: *A Ω* — Accusations contre les chrétiens. Paris, Letouzey et Ané 1903. 288 col. Lex.-8⁰. 5 Fr. Besprochen von **Fr. Diekamp**, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 2 Sp. 51 f. C. W.

Eugen Gradmann, Geschichte der christlichen Kunst. Calw und Stuttgart, Verlag der Vereinsbuchhandlung 1902. 616 S. 8⁰. Besprochen von **A. Hasenclever**, Protestantische Monatshefte 6 (1902) 410—412, der u. a. eine nähere Behandlung der 'byzantinischen Frage' gewünscht hätte. C. W.

St. Beißel, Bilder aus der Geschichte der altchristlichen Kunst und Liturgie in Italien. Freiburg i. Br. 1899. (Vgl. B. Z. IX 596.) Besprochen von **E. Rjedin** im Viz. Vrem. VIII (1901) 564—568. E. K.

E. Rjedin, Materialien zur Geschichte der byzantinischen und altrussischen Kunst (russ.). Viz. Vrem. IX (1902) 103—121. Bespricht unter Beigabe von 20 Zeichnungen die Miniaturen verschiedener slavischer Psalter, besonders derjenigen, die der Sammlung des Grafen A. S. Uvarov im Dorfe Porječje (im Moskauschen Gouvernement) angehören. E. K.

Walter Lowrie, Monuments of the early church. A Handbook of christian archaeology. New York, Macmillan 1901. XXII, 432 S. 8⁰. Handbooks of archaeology and antiquities. Besprochen von **T. W. Noon**, The American Journal of Theology 6 (1902) 605 f. C. W.

Georges Lampakis, Mémoire sur les antiquités chrétiennes de la Grèce présenté au Congrès international d'histoire comparée Paris 1900. Athènes, Imprimerie „Hestia" 1902. 94 S. 4⁰ mit 198 Abbildungen. 10 Fr. Auf Kosten der Gesellschaft für christliche Archäologie in Athen bietet Lampakis hier eine überraschend reiche Folge guter Abbildungen nach christlichen Denkmälern zumeist von Hellas. Die Clichés sind vorzüglich und machen der Athener Firma alle Ehre. Der Verfasser setzt zu jeder Abbildung einen Begleittext und Litteraturangaben, was sehr dankenswert ist. Der rote Faden, der diese schönen Dinge verbinden soll, ist sehr locker, und man tut gut, sich durch ihn nicht im Genuß der Abbildungen stören zu lassen. L. spricht von der Gesellschaft für christ-

liche Archäologie, von dem Cyklus seiner Vorlesungen an der Universität und skizziert dann die Entwicklung der Architektur und die Hagiographie. Besonderer Nachdruck ist auch hier wieder auf die keramischen Schriftornamente gelegt, L.' Steckenpferd. Darüber soll demnächst eine große, zusammenfassende Arbeit erscheinen. Ich freue mich des Fortschrittes, den Lampakis in der Ausstattung seiner Arbeit mit wissenschaftlich brauchbaren Abbildungen gemacht hat. Darin liegt im gegebenen Fall der hohe Wert der ganzen Publikation. J. S.

Georges Lampakis, Mémoire sur les antiquités chrétiennes de la Grèce (s. o.). Besprochen von **B⟨ernard⟩ F⟨aulquier⟩**, Bulletin critique 23 (1902) Nr. 27 S. 529 f.; von **L. C⟨loquet⟩**, Revue de l'art chrétien 45 (1902) 510. C. W.

A. Venturi, Storia dell' arte italiana II. Dall' arte barbarica alla romanica. Milano, Hoepli 1902. XXIII, 673 S. 4⁰. Con 506 incisioni in fototipografia. Wird besprochen. J. S.

A. Venturi, Storia dell' arte italiana I. (Vgl. B. Z. XI 659.) Besprochen von **Anonymus**, La civiltà cattolica S. 18 vol. 7 (1902) 74—76; von **Anonymus**, Analecta Bollandiana 21 (1902) 421 f.; von **Paul Vitry**, Revue archéologique 3. Serie 41 (1902) 293—304; von **Odoardo H. Giglioli**, I primordi dell' arte italiana, La Rassegna nazionale 127 (1902) 486—493; I. und II. von **J. Guiffrey**, Journal des savants N. S. 1 (1903) Nr. 1 S. 66 f. C. W.

B. Einzelne Orte und Zeitabschnitte.

Josef Strzygowski, Hellenistische und koptische Kunst in Alexandria. Nach Funden aus Ägypten und den Elfenbeinreliefs der Domkanzel zu Aachen vorgeführt. Bulletin de la société archéologique d'Alexandrie No. 5. XII, 99 S. 8⁰ mit 3 Tafeln und 69 Abbildungen im Texte. Wird besprochen. K. K.

W. de Bock, Matériaux pour servir à l'archéologie de l'Égypte chrétienne. St. Pétersbourg 1901. (Vgl. B. Z. XI 268.) Besprochen von **D. Ajnalov** im Viz. Vrem. IX (1902) 152—196; von **Carl Maria Kaufmann**, Revue d'histoire ecclésiastique 4 (1903) 70—72. E. K.

Carl Mommert, Topographie des alten Jerusalem I. Zion und Akra, die Hügel der Altstadt. Leipzig, Haberland 1902. X, 393 S. 4⁰. 8 *M.* Pfarrer Mommert setzt mit diesem Buche die wertvolle Reihe seiner Studien über das alte Jerusalem fort. (Vgl. B. Z. VIII, 585; IX, 597; X, 703 f.) Hatte er früher Einzelfragen der Topographie aus christlicher Zeit behandelt, so greift er jetzt weit aus auf die Urzeit und legt so das Fundament für jede Topographie der Stadt. In diesem ersten Teile behandelt er die beiden zuerst besiedelten Hügel Zion und Akra, ein zweiter Teil wird Moria gewidmet sein. Es liegt außer unserer Aufgabe, an diesen weit vor der byzant. Zeit liegenden Forschungen Kritik zu üben. Ich möchte nur in der Richtung Stellung nehmen, daß ich einen Hauptwert der M.schen Publikationen gerade in der von manchen angefochtenen Vorführung aller Quellen im Wortlaute anerkenne. Dazu die Bitte, diese schwer im einzelnen übersehbaren Bücher doch durch ausführliche Register zu vervollständigen. Hier seien lediglich die Hauptresultate der Forschung, wie sie M. selbst am Schlusse seines Buches zusammenstellt, herausgehoben:

„1. Jerusalem war von jeher eine Zweihügelstadt.

2. Das Tal, welches nach Flavius Josephus die beiden Hügel der Altstadt voneinander trennte, ist ebensowenig identisch mit dem modernen Stadttale el Wād, als die moderne Stadt mit der alten Davidsstadt.

3. Über die Lage der alten Davidsstadt unterrichtet uns der von Josephus als die 'alte Mauer' bezeichnete Lauf der alten Nordmauer einerseits und die Bodengestaltung des südlich davon gelegenen Terrains anderseits.

4. Lag die alte Davidsstadt südlich der von Josephus in ihrem Verlaufe nachgewiesenen alten Nordmauer, so kann nur der sog. Oberzion dem Oberstadthügel und der sog. Unterzion dem Unterstadthügel Akra, das zwischen Ober- und Unterzion aber sich hinziehende Tälchen dem Tyropöon des Josephus entsprechen.

5. Das Haus des Königs David sowie auch die Davidsche Königsgruft sind nicht auf dem sog. Oberzion, sondern auf dem Unterzion, und zwar auf dessen Nord- beziehungsweise Nordwestseite zu suchen.

6. Der Umstand, daß man bis ins zweite Jahrhundert unserer Zeitrechnung die Lage der Davidschen Königsgruft kannte, welche noch in den Tagen Herodes' des Großen Gegenstand sakrilegischer Plünderung gewesen ist, sowie auch der Umstand, daß Herodes ein Sühnedenkmal aus weißem Marmor vor dem Eingange in dieselbe errichten ließ, das erst im zweiten Jahrhundert n. Chr. unheilverkündend zusammenbrach, beweisen, daß man noch in jener Zeit wußte, wo die Stadt Davids (Zion), innerhalb deren dieses Grab sich befunden hat, gelegen war.

7. Wird es als gewiß angesehen, daß man noch bis in das zweite christliche Jahrhundert die Lage der alten Davidsstadt Zion kannte, so wird es in gleicher Weise als gewiß angesehen werden müssen, daß der Hügel und die Kirche, welche man in den ersten christlichen Jahrhunderten das 'heilige Zion' nannte, der alten Davidsstadt Zion angehörten; denn es ist ungereimt, anzunehmen, daß man wußte, wo Zion war, und doch einen andern Ort mit diesem Namen bezeichnete.

8. Die Gewißheit, daß der Berg Zion und die Zionskirche der ersten christlichen Zeit auf dem sogenannten traditionellen Zion zu suchen sind und daß das sogenannte Coenaculum mit der alten christlichen Zionskirche identisch ist, verbürgt uns, daß auch die alte Davidsstadt Zion auf dem traditionellen Zion, nicht aber auf dem Tempelberge sich befunden.“ J. S.

Ichnographiae Locorum et Monumentorum Veterum Terrae Sanctae, accurate delineatae et descriptae a P. Elzeario Horn Ordinis Minorum Provinciae Thuringiae (1725—44). E codice Vaticano Latino No. 9233 excerpsit, adnotavit et edidit (cum 75 figuris et Appendice Historica ex eodem Codice) P. **Hieronymus Golubovich** Ord. Min. Missionarius Apostolicus Terrae Sanctae. Romae, Typis Sallustianis 1902. LX, 301 S. 4⁰. P. Elzearius Horn war in Franken um 1690 geboren und wurde 1716 in Thüringen Minorit, 1725 Praeses conventus S. Sepulchri. Im gleichen Jahre noch begann er sein Werk über Jerusalem und das hl. Land. Er starb 1744 in Acre. Führer und Muster war ihm in seinen Forschungen Quaresimus. Er bietet geradezu eine Ergänzung zu dessen in erster Linie durch die mitgeteilten Inschriften wertvollem Werke, insofern er mit überraschender Genauigkeit die Denkmäler zeichnet. Es sind manche darunter, die inzwischen zerstört wurden. Am genauesten auf-

genommen ist die Grabeskirche. Er zeichnet das hl. Grab von außen, von innen, im Grundriß, dann dessen Kuppel und wieder in verschiedenen Einzelaufnahmen die umschließende Rotunde selbst. Er geht dann die Kirche nach ihren einzelnen Bauteilen genau durch; man glaubt einen modernen Forscher vor sich zu haben. Besonders wertvoll sind seine Aufnahmen der Gräber der lateinischen Könige, die 1808 beim Brande zerstört wurden. Er gibt ferner eine Zeichnung nach dem Heraklios und die hl. Helena darstellenden Mosaik, das sich einst auf dem Calvarienhügel befand. Es folgen andere Bauten der Stadt, auch eine Ansicht des Felsendomes und Detailaufnahmen der Propheten- und Königsgräber. Er sucht dann andere Orte des hl. Landes auf, gibt z. B. Grundriß und Innenansicht der Geburtskirche zu Bethlehem und in den Varia die Gize-Pyramide und den großen Tempel zu Baalbek. Das Werk war offenbar für den Druck bestimmt, der Tod verhinderte dieses Vorhaben. Der jetzige Herausgeber gibt eine Auswahl aus den drei Bänden und ordnet das Material übersichtlich. In der Einleitung bietet er eine Zusammenstellung über die Minoriten, die über das hl. Land geschrieben haben, und gibt nähere Mitteilung über den Brand von 1808, den Wiederaufbau und das Vorgehen der Griechen. Den Schluß bildet ein sehr ausführliches Register. Die Arbeit verdient lebhaften Dank; es wird sich damit manches Denkmal lebendig machen lassen, das bisher für verloren galt. J. S.

Jerusalem. Die Franziskaner haben auf der Höhe des Ölberges zwei griechische christliche Inschriften aufgedeckt, wovon die eine ein Teil eines großen Mosaiks ist, welches das Grab eines Priesters, eines Diakons und von vier Mönchen bedeckte. Die andere Inschrift auf einem Kalksteinblock ist die Grabschrift eines Priesters Josepios an dem neubegründeten Heiligtum zu Ehren der Erscheinung des Engels. Notiert Deutsche Literaturzeitung 1902 Sp. 2515. J. S.

Jerusalem. Ein römischer Mosaikfußboden. Die Umschau 5 (1901) S. 996 f. mit 1 Abb. J. S.

R. Lindau, Der Berg Athos. Deutsche Rundschau 1902, Oktoberheft. J. S.

Josef Strzygowski, *Καισαριανή. Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς ἀρχαιοτέρας χριστιανικῆς τέχνης ἐν Ἑλλάδι. Κατὰ μετάφρασιν Σπυρ. Π. Λάμπρου. Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική* 1902 S. 53—95 mit 22 Abbildungen im Texte. Ich habe 1889 einen Ausflug nach dem Hymettos benutzt, um im Verein mit dem Architekten Josef Dell genaue Aufnahmen des Klosters Kaisariani bei Athen zu machen. Diese werden hier vorgelegt und die Geschichte des Klosters gegeben. Ich möchte im besonderen aufmerksam machen auf eine Zusammenstellung der vorbyzantinischen, im Anschluß an die Schmuckformen des Erechtheions entstandenen christlichen Ornamente. An sie schließen sich Spuren aus fast allen Zeiten der kirchlichen Kunst Athens. Es sei hier nicht die Gelegenheit versäumt, Spyr. Lampros für die große Mühe der Übersetzung und Drucklegung des Manuskriptes und der Redaktion für die treffliche Ausstattung mit Abbildungen zu danken. Herr Xenopulos hatte die Güte, einiges nachzutragen. J. S.

Joseph Führer †, Altchristliche Begräbnisanlagen bei Ferla in Ostsizilien. Aus den Mitteilungen des K. D. Archäologischen Instituts (1902) Bd. XXVII, S. 110—121. Rechenschaftsbericht über den vom Ok-

tober 1899 bis Juli 1900 währenden, im Auftrage des K. D. Archäolog. Instituts unternommenen Ausflug nach Sizilien und nähere Vorführung des Komplexes von Sepulkralanlagen bei Ferla, das besonders reich an Baldachingräbern ist. Danach und nach dem Epitaph eines Presbyters Dionysios bestimmt F. die Entstehungszeit in das V. oder VI. Jahrhundert. J. S.

Joseph Führer †, Die Katakombe im Molinellotal bei Augusta in Ostsizilien. Römische Quartalschrift 3 (1902) S. 205—231. Diese weitausgedehnte Anlage von Loculi- und Arcosolgräbern hat ausschließlich architektonischen Wert. Es sind weder Inschriften noch Malereien darin gefunden worden. Der Zeitansatz wird dadurch sehr erschwert. F. schätzt sie auf das V. Jahrhundert ein. J. S.

J. Führer †, Ein altchristliches Hypogeum. (Vgl. B. Z. XI 667.) Besprochen von **O. Marucchi**, Nuovo Bullettino di archeologia cristiana 8 (1902) 139 f.; von **H. Achelis**, Theologische Literaturzeitung 27 (1902) Nr. 15 Sp. 421; von **Josef Strzygowski**, Deutsche Literaturzeitung 23 (1902) Nr. 30 Sp. 1918 f. C. W.

Friedrich Wiegand, Eine Nachlese zur Sicilia sotteranea. Theologisches Literaturblatt 24 (1903) Nr. 3 Sp. 25—30. Referat über die neuesten Arbeiten von **J. Führer.** C. W.

Albert Mayr, Die altchristlichen Begräbnisstätten auf Malta. Rom 1901. 8°. Sonderabdruck aus der Römischen Quartalschrift 15 (1901) 216—243; 352—384. Besprochen von **Stuhlfauth**, Blätter für das (bayer.) Gymnasialschulwesen 39 (1903) 194 f. C. W.

D. Ajnalov, Die Mosaiken der alten Taufkapelle in Albengue (russ.). Viz. Vremennik VIII (1901) 516—525. Verf. bietet eine durch eine photographische Tafel und drei Textbilder unterstützte Beschreibung und Charakteristik der Mosaiken in der Taufkapelle in Albengue (bei Nizza), deren Entstehung er ins sechste Jahrhundert verweist. E. K.

Schultz and **Barnsley**, The monastery of St. Luke of Stiris in Phocis. (Vgl. B. Z. X 721.) Besprochen von **J. R⟨einach⟩**, Rev. d. étud. grecq. 15 (1902) 107—108. A. H.

v. Dobruski, Materialien zur Archäologie Bulgariens. Sbornik za narodni umotvorenija, nauka i knižnina 18 (Sofia 1901) 704—812 (bulg.). Publikation und Besprechung von griechischen und lateinischen Inschriften, Kunstdenkmälern, Münzen u. s. w. aus Bulgarien. K. K.

C. Ikonographie. Symbolik. Technik.

Karl Michel, Gebet und Bild in frühchristlicher Zeit. (Studien über christl. Denkmäler hrsg. v. Joh. Ficker. N. F. der Arch. Studien zum christl. Altertum und Mittelalter I.) Leipzig, Dieterichsche Verlagsbuchhandlung (Theodor Weicher) 1902. X, 127 S. 8°. 3,20 *M.* In der vorliegenden Dissertation läßt Joh. Ficker einen tüchtigen Schüler über ein Gebiet zum Wort, dem er selbst einst eine anregende Arbeit gewidmet hat, nämlich über das Verhältnis der volkstümlichen Schriften der ersten Christen zu ihrer bildenden Kunst. Michel geht der Genesis der von Le Blant aufgewiesenen Beziehungen zwischen Gebet und Bild nach. Er bietet zuerst eine Übersetzung der beiden pseudocyprianischen Gebete, bespricht im Anschluß daran die Bedeutung des Exorzismus und weist die Gebete als solche Beschwörungsformeln oder magische Hymnen nach. Die vorbildlichen Bei-

spiele, die darin aufgestellt werden, sind in ihrer Auswahl durchaus verwandt dem Kreise von Malereien, die man in den römischen Katakomben findet. Der erste und zweite, das literarische Gebiet behandelnde Abschnitt bringen dem Kunsthistoriker viel Anregung; auch der dritte, eine Auseinandersetzung mit den bisherigen Erklärungen der Auswahl von Scenen auf den Denkmälern, ist sehr wertvoll, weil er den ursprünglich rein volkstümlichen Zug der altchristlichen Kunst mit Recht wiederholt betont. Das vierte Kapitel dagegen über die Entwickelung der „Bildwerke", worunter im wesentlichen die Katakombenmalereien verstanden werden, fällt sehr ab. Während auf literarischem Gebiet alles sicher zu formulieren war, ist hier alles unsicher. M. verfolgt den Eintritt neuer Scenen fast von Viertel- zu Vierteljahrhundert; schon die Wahl so kurzer Zeiträume scheint mir methodisch unzulässig.

Eine Hauptfrage wird am Schlusse berührt: ob die Genesis des älteren symbolischen Bilderkreises im Orient oder Occident zu suchen sei. Michel schwankt unentschlossen, statt eine Tatsache, deren Aufdeckung das Hauptverdienst seines Buches ist, entschieden in den Vordergrund zu stellen. Ein Zweifel konnte nur so lange möglich sein, als man mit A. Harnack die pseudocyprianischen Gebete dem gallischen Cyprian des 5. Jahrh. zuwies. M. zeigt aber vollkommen überzeugend, daß diese lateinischen Gebete als Übersetzungen eines älteren griechischen Originals, vielleicht des 2. oder 3. Jahrh., entstanden und wie so viele späthellenistische Schöpfungen aus christlicher Zeit in die anderen Sprachen des Orientes übergegangen sind. Im gegebenen Fall besitzen wir eine äthiopische und eine arabische Version. Diese typische Erscheinung würde an sich als Nachweis der orientalischen Wurzel genügen. M. hat aber noch mehr getan. Er hat im zweiten Kapitel auch die unmittelbare orientalische Quelle dieser Gebete in den jüdischen und heidnisch-synkretistischen Vorlagen orientalischen, wahrscheinlich alexandrinischen Ursprungs nachgewiesen. Ich verstehe nicht, was er noch mehr will. Sollen die Malereien der römischen Katakomben, deren scenische Auswahl somit zweifellos orientalischen Ursprungs ist, „orientalisch" aussehen? Gibt es denn im Gebiete des Mittelmeeres kurz nach Christi Geburt etwas anderes als eine hellenistische Kunst? Sieht die Kunst in Rom damals wesentlich anders aus als in Alexandria? Das Vordringen des Orients beginnt im großen Maßstabe erst nach dieser Zeit. Die Katakombenmalerei hat sich auffallend, aber leicht begreiflich lange in den noch rein hellenistischen Formen erhalten. Worauf es ankam, das war gerade der Nachweis, daß ihr geistiger Gehalt nicht römischen, sondern orientalischen Ursprungs ist. M. hat also, ohne es zu wissen, für den Kunsthistoriker die Entscheidung gefällt. Hält man zu seiner Arbeit noch die Resultate, die Weis-Liebersdorf in seinem Buche über Christus- und Apostelbilder bringt (vgl. meine Besprechung in der Theologischen Revue), so möchte man glauben, es sei in dieser Frage das letzte Wort gesprochen. Ich bin begierig, wie sich Wilpert in seinem großen Katakombenwerke mit diesen Entdeckungen abfinden wird. J. S.

F. de Mély, Le Saint Suaire de Turin est-il authentique? Les représentations du Christ à travers les âges. Paris, Poussielgue 1902. 96 S. 8⁰ mit 52 Abbildungen. Der Verfasser, von seinen zahlreichen Arbeiten über die Reliquien und Schätze der mittelalterlichen Kirchen her

rühmlich bekannt, behandelt im Anschluß an den Streit um die Echtheit der jüdischen Münze vom Campo dei fiori die Frage nach der Authentizität der Überlieferung des Christusporträts. Die Abgar- und Veronikalegende, die Lukasbilder, endlich das Turiner Schweißtuch werden besprochen, letzteres sehr ausführlich mit polemischer, gegen Vignon gerichteter Tendenz. S. 47 f. beginnt dann eine Vorführung der erhaltenen, auf Christus bezüglichen Symbole und Bilder. Beachtung verdient, daß M. als erster zwei der von Clédat in Bawit entdeckten Fresken abbildet. Es wird zunächst der bartlose Christustypus vorgeführt, dann der bärtige. An eine Identifizierung der Heilung der Blutflüssigen auf einem der Sarkophage des Lateran mit der Gruppe von Paneas hatte auch ich schon gedacht; aber ich halte sie doch für ausgeschlossen, weil Christus auf dem Sarkophage bärtig ist und Marucchi (Mélanges d'arch. 1888 p. 403 f.) gewiß unrecht hat, wenn er alle bärtigen Christusdarstellungen gerade auf diese Gruppe zurückführt (vgl. Beilage zur Allg. Zeitung 1903 Nr. 14). Es folgt eine Vorführung der ältesten Kreuzigungsbilder und ein kurzer Abriß über jüngere Christusdarstellungen bis ins 19. Jahrh. Ich muß de Mély im besonderen dafür danken, daß er die Resultate meiner Forschungen in „Orient oder Rom" so schnell nutzbar gemacht hat. J. S.

J. E. Weis-Liebersdorf, Christus- und Apostelbilder. Einfluß der Apokryphen auf die ältesten Kunsttypen. Herdersche Verlagsbuchhandlung, Freiburg i. B. 1902. XII, 124 S. 8° mit 54 Abbildungen. W.-L. gibt eine für den Kunsthistoriker neben N. Müllers Artikel in der Hauckschen Realencyklopädie (vgl. B. Z. XI 708) sehr wertvolle Zusammenstellung der direkten Quellen über die Christus- und Apostelbilder, dazu eine Kritik ihrer bisherigen Ausbeutung, die sehr anregt. Hauptverdienst des Buches ist die Heranziehung der gnostischen Apostelgeschichten. W.-L. bringt sie in Beziehung zu dem jugendlich schönen Christus der ältesten Kunstdenkmäler; diese Auffassung sei in die Lücke, welche die Kirchenväter für eine bildsame Auffassung der Erscheinung Christi gelassen hatten, getreten. Auch für den bärtigen Christustypus stellt W.-L. die literarischen Quellen kurz zusammen. Wenn ich auch in den kunsthistorischen Resultaten nicht die Lösung der Fragen nach dem Ursprunge der Typen finde, vor allem deshalb nicht, weil W.-L. darin wieder von Rom, statt vom Oriente ausging, so muß ich doch das eifrige Bemühen, solche zu erzielen, und die Entschlossenheit, mit der den Gnostikern eine bedeutsame Rolle zugeteilt wird, anerkennen. Ähnlich geht der Verf. den Aposteltypen gegenüber vor. Er untersucht zuerst das Verhältnis der Apokryphen bezüglich der Zusammenstellung von Peter und Paul und hält diese für eine römische Schöpfung. Von diesem Gesichtspunkt aus ist dann auch die Zusammenstellung der Denkmäler vorgenommen. Auch hier fehlt die klare Scheidung zwischen Orient und Rom, die vielleicht zu einem klaren Resultate geführt hätte. Bezüglich der anderen Apostel beschränkt sich die Untersuchung mit Recht auf Bartholomäus, Andreas und Johannes. Vgl. meine Besprechung in der Theologischen Revue 1903. J. S.

Josef Strzygowski, Christus in hellenistischer und orientalischer Auffassung. Beilage zur (Münchner) Allg. Zeitung 1903 Nr. 14 S. 105—107. Ich trenne den langlockigen kleinasiatischen vom kurzhaarigen alexandrinischen, auch in Antiochia nachweisbaren Typus. Beide sind Re-

daktionen hellenistischen Ursprungs im Gegensatz zu dem bärtigen Christustypus, der als orientalisch bezeichnet werden kann und seit Konstantins Wiederaufrichtung von Jerusalem von dort ausgeht. Diese Typen liegen in Rom durcheinander; solange man von den römischen Denkmälern ausging — wie es noch Weis-Liebersdorf im wesentlichen tut —, war eine Klarstellung des Sachverhalts nicht zu erzielen. J. S.

Corrado Ricci, La vita di Gesù (Musaici del secolo VI). Emporium, Aprile 1902, 261—284. Vorführung der 26 evangelischen Scenen in S. Apollinare nuovo in Ravenna, die R. im Gegensatz zu den später (an Stelle von auf Theodorich bezüglichen Bildern) eingefügten byz. Prozessionen für römisch ansieht. Die Neuaufnahmen sind sehr dankenswert. Sie sind aus unmittelbarer Nähe mit isochromatischen Platten gemacht. Es zeigt sich dabei, wie gewissenhaft die älteren Riccischen Aufnahmen retouchiert waren. Bis auf die erhoben zu ergänzende Rechte Christi in der Scene, wo er als Orant über den sitzenden Aposteln steht, ist eigentlich ikonographisch nichts wesentlich Neues zu verzeichnen. Dagegen ist der stilkritische Ertrag der Neuaufnahmen sehr bedeutend. Die bisherigen Photographien zeigten vieles recht verschwommen, und man war bezüglich der Ergänzungen oft im unklaren. Jetzt erst wissen wir, woran wir sind. Die Mosaiken sind vorzüglich erhalten — bis auf die Anfangs- und Endscene der linken Seite — und zeigen ein so entschiedenes Stilgepräge, daß die Kritik sich bestimmter als bisher wird bewegen können. Zu den Deutungen R.s sei bemerkt, daß er die mehr als zur Hälfte zerstörte Scene am Ende der linken Seite, die man bald auf eine zweite Scene der wunderbaren Speisung, bald auf den Einzug in Jerusalem gedeutet hat, nach einer Zeichnung Ciampinis für die Hochzeit zu Cana ansieht. J. S.

A. Venturi, La Madonna. Représentations de la Vierge dans l'art italien. Traduit de l'italien. Paris, Gaultier, Magnier et Cie. 1902. IX, 444 S. 8°. 17 Tafeln. Notiert von **J. Br.**, Études ... de la Compagnie de Jésus 93 (1902) 854. C. W.

E. Michon legte der Société des antiquaires de France am 20. III. 1901 eine Abbildung des in Nisch — dem Geburtsorte des Kaisers — gefundenen, im Museum zu Belgrad aufbewahrten großen Bronzekopfes Konstantins d. Gr. vor. Auch hier handelt es sich wieder um ein auf anderes Material aufzusetzendes Haupt. Vgl. dazu Petersen in den Dissertazioni della Pont. Accademia Romana di Archeologia Ser. II tomo VII p. 159 f. J. S.

J. Strzygowski, Der Bilderkreis des griechischen Physiologus etc. (Vgl. B. Z. X 718.) Besprochen von **G. Thiele**, Wochenschr. f. klass. Philol. 19 (1902) Nr. 26 Sp. 709—711. A. H.

A. Furtwängler, Der Herakles des Lysipp in Konstantinopel. Sitz.-Berichte der phil.-hist. Kl. d. Kgl. bayr. Ak. d. Wiss. 1902, 435—442 mit einer Abbildung. Auf der kunsthistorischen Ausstellung in Düsseldorf sah F. den Xantener Sternkasten und fand darauf eine Nachbildung des Kolosses von Tarent, den auf einem Korbe sitzenden Herakles von Lysipp. Eine Beschreibung ist bei Niketas aus der Zeit erhalten, wo der Bronzekoloß im Hippodrom zu Konstantinopel stand. Er wurde 1704 eingeschmolzen. F. schließt aus seiner Nachbildung auf einem der Sternkasten, daß diese ganze Gruppe daher aus Konstantinopel stamme. J. S.

Hans Graeven, Mittelalterliche Nachbildungen des Lysipp-

schen Herakleskolosses. Bonner Jahrbücher Heft 108/9, 252—274 mit einer Doppeltafel. Gr. macht dieselbe Beobachtung wie Furtwängler; auch er findet den Lysippschen Herakles auf dem Xantener Kästchen und beschreibt dieses letztere dabei ausführlich. Es weise nicht nur Kopien des Bronzekolosses, sondern vor allem auch wieder solche nach der Josuarolle auf. Der Aufsatz verpflichtet dadurch bes. zu Dank, daß Gr. gute Abbildungen der Reste eines höchst merkwürdigen Elfenbeinkästchens im Darmstädter Museum gibt. Ich glaube, er geht bei dem Versuch einer Deutung den richtigen Weg, indem er orientalische Stoffe zur Erklärung heranzieht. Im Gegensatz zur Gruppe der Sternkasten seien die Darmstädter Tafeln in Unteritalien oder Sizilien entstanden. J. S.

Franz Cumont, Les mystères de Mithra. Bruxelles, Lamertin 1902. XVIII, 183 S. 8°. Deuxième édition revue contenant vingt-deux figures et une carte. Für uns von Bedeutung als Beleg der fortschreitenden Orientalisierung des Westens. In einem Briefe stellt Cumont in Aussicht, das Orientalische in den Mithrasdarstellungen selbst bald eingehender verfolgen zu wollen. J. S.

Richard Delbrück, Ein Porträt Friedrichs II von Hohenstaufen. Zeitschrift für bild. Kunst N. F. XIV (1902) 17—21. Es handelt sich um die Büste auf dem First der Kathedrale von Acerenza, die S. Reinach (Revue arch. XXXVIII p. 337 f.) für ein Porträt Julians ausgegeben hat. J. S.

D. Architektur.

G. T. Rivoira, Le origini dell' architettura lombarda I. (Vgl. B. Z. XI 665.) Besprochen von **Anonymus,** La civiltà cattolica S. 18 vol. 7 (1902) 77—83; von **Stegensek,** Römische Quartalschrift 16 (1902) 70 f.; von **Eugène Müntz,** Revue critique 36 (1902) Nr. 43 S. 325—330; von **O. Marucchi,** Nuovo Bullettino di archeologia cristiana 8 (1902) 140 f. C. W.

Nikolaus Müller, Koimeterien, die altchristlichen Begräbnisstätten. Leipzig, J. C. Hinrichs 1902. 102 S. 4°. Sonder-Abdruck aus Bd. X der Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche. Diese encyklopädische Arbeit überholt alles, was wir bisher über das Begräbniswesen der alten Christen hatten. Einer Auseinandersetzung über den Namen folgt die ausführliche Geschichte der Koimeterienforschung nebst einer kurzen Biographie de Rossis. Dann ein Verzeichnis nach geographischer Folge, wobei der Orient an die Spitze gestellt erscheint. Einem allgemeinen Abschnitt über die christliche Totenbestattung folgt die ausführliche Beschreibung der Anlage, Architektur und Grabform zunächst der unterirdischen, dann der oberirdischen Stätten, endlich eine Charakteristik der Ausstattung und des Schmuckes. N. M. hat auch in diesem Falle mit bewunderungswürdiger Hingabe alles gesammelt, was in Betracht kommt, und es dann in klarer Gliederung vor uns ausgebreitet. Das Gewicht, das er dem Orient in der Entwickelung zuweist, der Hinweis, wie unendlich viel gerade da an Versäumtem Rom gegenüber nachzuholen ist, wird hoffentlich Eindruck machen. Der wohlwollende Appell an den Unterzeichneten sei dankend erwähnt. J. S.

Felix Witting, Die Anfänge christlicher Architektur. Gedanken über Wesen und Entstehung der christlichen Basilika. Zur Kunstgeschichte

des Auslandes Heft X. Straßburg, Heitz 1902. VII, 101 S. 4⁰. Mit 26 Abbildungen im Text. Vgl. meine Besprechung Deutsche Literaturzeitung 1902 Sp. 3187/8. J. S.

L. de Beylié, L'habitation byzantine. Supplement: Les anciennes maisons de Constantinople. Grenoble (Falque & Perrin), Paris (E. Leroux) 1903. X, 27 S. 4⁰ mit 40 Abbildungen im Text und auf Tafeln. Schneller, als zu erwarten war, läßt General de Beylié seiner oben S. 337ff. besprochenen Hauptpublikation ein erstes Supplement folgen. Er behandelt darin diejenigen Privathäuser von Stambul, dem Phanar und Galata, die sich als die ältesten erhaltenen feststellen lassen. de B. kommt zu dem Resultat, daß sie in den Bahnen des Byzantinischen gehalten sind, aber in den geschlossenen Balkons und den staffelförmig vorragenden Stockwerken Formen zeigen, deren Ursprung noch zu studieren sein werde. Ich möchte auf die alten Häuser bei der Moschee Ibn Tulun in Kairo aufmerksam machen, welche Balkons ohne Staffelordnung einfach an die glatte Wand angefügt zeigen. Es wird sich also doch wohl um einen byz. Brauch handeln. Besonders hervorheben möchte ich, daß de B. in einigen Häusern des Phanar im „salon-chambre à coucher" die ähnlicher Bestimmung dienenden Räume des byz. Kaiserpalastes in der Einteilung festgehalten findet. J. S.

Général de Beylié, L'habitation byzantine. Grenoble et Paris, Leroux 1902. XV, 218 S. 4⁰. Besprochen von **Charles Diehl**, Revue critique 55 (1903) Nr. 4 S. 65—71. C. W.

Oskar Wulff, Die Koimesiskirche in Nicäa und ihre Mosaiken nebst den verwandten kirchlichen Baudenkmälern. Eine Untersuchung zur Geschichte der byzantinischen Kunst im 1. Jahrtausend. Zur Kunstgeschichte des Auslandes Heft XIII. Straßburg, Heitz 1903. VII, 329 S. 4⁰. Mit 6 Tafeln und 43 Abbildungen im Text. Wird besprochen. J. S.

O. Wulff, Das Katholikon von Hosios Lukas und verwandte byzantinische Kirchenbauten. Die Baukunst II. Heft, II. Serie S. 1—24 fol. mit 20 Abbildungen und 6 Tafeln. In dankenswerter, ruhiger Darstellung wird weiteren Kreisen der Kirchentypus vorgeführt, bei dem allen drei Apsiden zugleich eine Kuppel vorgelagert ist. Hosios Lukas, Daphni und die Neamoni auf Chios vertreten ihn nebst manchen anderen Kirchen, denen in Kpel selbst nach der Beschreibung Clavijos die Kirche Johannes' d. T. de la Piedra anzuschließen gewesen wäre. W. ergänzt das bereits von mir zusammengestellte Material durch die Kopie der Neamoni auf Chios, die Kirche von Krina und gibt zum Schluß auch Aufnahmen der Paragoritissa in Arta. J. S.

E. Skulptur.

Walter Altmann, Architektur und Ornamentik der antiken Sarkophage. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung 1902. VIII, 112 S. Mit 33 Abbildungen im Text und 2 Tafeln. A. gruppiert die Sarkophage nach den im Titel angedeuteten Gesichtspunkten und weist für einzelne Formen die altorientalischen Vorbilder nach. Es wäre zu wünschen, daß A. auch für die hellenistische Zeit nicht einfach bei einer Scheidung zwischen Griechisch und Römisch stehen geblieben wäre, sondern versucht hätte, weitergehend zwischen Kleinasien, Syrien und Ägypten zu scheiden. Doch wird seine Arbeit auch so für den Orientalisten nutzbar sein. J. S.

Botho Graef, Der Sarkophag von Konia. Die Weite Welt XXI (1902) 1175—1178 mit 6 Abbildungen. Es war B. Z. X 726 die Rede von der in meinem „Orient oder Rom“ zusammengestellten Gruppe eines offenbar kleinasiatischen Sarkophagtypus. Kürzlich wurde in Konia ein neuer Vertreter gefunden, der wohl in Zukunft als das Hauptstück der ganzen Reihe wird gelten können. Er befindet sich jetzt im Kais. ottomanischen Museum in Kpel. G. beschreibt ihn an der Hand von Abbildungen und kommt — wohl dadurch, daß der Deckel als Kline gebildet ist — dazu, die ganze Gruppe als von Italien angeregt anzusehen. Aber ist dieser Typus nicht überhaupt im Orient zu Hause, geht er von dort nicht in alter Zeit nach Etrurien, und ist die hochentwickelte, dramatisch-bewegte Kunstform nicht die ausgesprochene kleinasiatisch-syrische Art der hellenistischen Kunst nach Christi Geburt? J. S.

Josef Strzygowski, Das griechisch-kleinasiatische Ornament um 967 v. Chr. Bormannheft der Wiener Studien XXIV (1902) 1—5 des S.-A. mit 2 Tafeln. Ich gehe aus von einem datierten Steinbalken, den ich in Magnesia ad Sipylum gefunden habe, und gruppiere im Anschluß an das Ornament verwandte Beispiele in Hellas und Kleinasien. J. S.

Hans von der Gabelentz, Mittelalterliche Plastik in Venedig. Habilitationsschrift zur Erlangung der Venia legendi der phil. Fakultät in München. I. Die Tabernakelsäulen von S. Marco. 1902. 61 S. 8°. Eine kleine, wenig aufregende Schrift. In sauberer Methodik werden die vier Säulen beschrieben, nach dem Stil beurteilt, ikonographisch untersucht und dann die Ergebnisse zur Lösung der Provenienz- und Datierungsfrage benutzt. Wesentlich Neues kommt nicht heraus. Immerhin müssen wir dankbar sein für die entschiedene Betonung des orientalischen Ursprungs. G. hält die Säulen für syro-palästinisch u. zw., sowohl die vorderen, die aus dem 5., spätestens dem beginnenden 6. Jahrh. stammen, wie die jüngeren, die hinten stehen. Hoffentlich überzeugt das Venturi und die anderen auf das Abendland eingeschworenen Kollegen. J. S.

J. Wiegand, Das altchristliche Hauptportal. (Vgl. B. Z. XI 667.) Besprochen von **Anonymus**, La civiltà cattolica S. 18 vol. 7 (1902) 76 f. C. W.

F. Malerei.

Carl Maria Kaufmann, Ein altchristliches Pompeji in der libyschen Wüste. Die Nekropolis der „großen Oase“. Archäologische Skizze. (S.-A. aus Der Katholik 1902.) IV, 71 S. 8° mit zahlreichen Abbildungen und Plänen. Verdienstvolle Vorführung der Aufnahmen W. de Bocks (B. Z. XI 268 f.) und Versuch, dieses neue Material in den Kreis der altchristlichen Kunst einzuordnen. Die Tendenz geht bei aller Anerkennung des Wertes von de Bocks Material dahin, das „auch von ernsten Forschern gepflegte reizvolle Märchen von der Existenz einer spezifisch ‘koptischen’ Kunstrichtung“ sei dadurch enttäuscht worden. K. kommt sehr bald ins Fahrwasser. Mit dem Einsatz „Da diese (Malereien) an Geist, Konzeption und Technik dem älteren Katakombenstil nahe kommen“ legt er sich den gewohnten Boden unter die Füße, und der wird nun als Grundton festgehalten. Schluß: Das Fehlen des christologischen Cyklus beweise das hohe Alter der Bildercyklen, deren ältester Teil ganz den Geist atme, der

den Besucher der großen unterirdischen Nekropolen Roms umhaucht. Auch dem jüngeren Cyklus hafte etwas an, was stark an die Kunst der Katakomben erinnere. „Vielleicht haben wir in den beiden Kuppelfresken Beispiele jener eleganten Kunst, die zur Römerepoche in Alexandrien insbesondere blühte, freilich keine von Meisterhand, die man in der Wüste nicht suchen darf." Mit der zweiten Entwicklungsphase der christlichen Malerei, dem historischen Stil und der fortgeschrittenen nachkonstantinischen Kunst, hätten diese Kuppeln nichts zu tun. J. S.

G. Mc N. Rushforth, The church of S. Maria Antiqua. Papers of the British school at Rome I (1902). 123 S. 8° mit einigen Skizzen. Die britisch-archäologische Schule stellt sich mit dieser Arbeit ihres Direktors an die Seite der französischen darin, daß sie die christliche Kunst gleichberechtigt neben der antiken in den Kreis ihrer Forschungen zieht. R. erwirbt sich das Verdienst, zum ersten Male mit der größten Gründlichkeit die Fresken der neuentdeckten Forumskirche beschrieben zu haben. Es ist bedauerlich, daß ihm nicht vergönnt war, Abbildungen beizubringen (vgl. B. Z. X 713 f.); hoffentlich erscheint Bonis Publikation jetzt recht bald. Die Arbeit R.s muß unseren Kreis freuen; denn sie beweist, daß die byz. Studien nunmehr in Rom einen vorurteilsfreien, ernsten Vertreter haben. Das vorliegende Buch ist, wie der Autor im Vorwort selbst sagt, ein Beitrag zu unserer Kenntnis der byz. Ikonographie, wie sie in Rom im 8. Jahrh. verstanden und geübt wurde. R. kennt die orientalisch-kirchliche Literatur und er wird sich mit der Zeit auch kräftiger in die Welt der orientalischen Kunstdenkmäler einarbeiten. Seine Kritik ist so ruhig und vernünftig, daß ich im Augenblick nichts hinzuzufügen wüßte. Die Diskussion kann erst in Gang kommen, wenn Boni die Funde publiziert haben wird. Den Schluß von R.s Buch bildet eine beachtenswerte Skizze der Ikonographie von Christus im Limbus. J. S.

G. Mc N. Rushforth, The church of S. Maria Antiqua (s. o.). Besprochen von **A. Harnack,** Theologische Literaturzeitung 28 (1903) Nr. 3 Sp. 86 f. C. W.

G. Millet, Le monastère de Daphni. (Vgl. B. Z. XI 662.) Besprochen von **Charles Diehl,** Revue critique 55 (1903) Nr. 4 S. 65—70. C. W.

Pietro Toesca, Gli affreschi della cattedrale di Anagni. Le gallerie nazionali italiane V, 1—74 d. S.-A., mit zahlreichen Tafeln und Textillustrationen. An die Spitze ist eine Nachricht gestellt, daß Petrus, 1062—1105 Bischof von Anagni, zweimal nach Kpel gereist sei, um Geld und andere Geschenke für den Neubau seiner Kirche aufzubringen. Im folgenden Jahrhundert habe Bischof Pandolf die Kirche ausmalen lassen. Die noch erhaltenen Fresken in der Krypta des Domes verdienten besondere Beachtung, einmal wegen des Darstellungskreises, der mit dem Zodiakus und einer Vorführung des Galen und Hippokrates beginnt und darin Zusammenhänge mit älteren Handschriften ahnen läßt, dann wegen der Meister, welche diese und die Scenen der Bibel und Apokalypse gemalt haben. T. unterscheidet drei Hände. Die eine findet er wieder in Gemälden, die er einem Fr. Romanus in Subiaco zuweist. Stilkritische und ikonographische Vergleiche führen darauf, ihn für einen Byzantiner, der ursprünglich vielleicht Romanos hieß, anzusehen. Im Gegensatz dazu steht die zweite Hand,

der Meister der Translation des hl. Magnus. Auch er wurde von den Byzantinern herangebildet, geht dann aber seinen eigenen Weg. Es sei der Hof Friedrichs II, welcher der von ihm vertretenen kampanischen Schule Stütze und Richtung gegeben habe. Die dritte Hand, der Ornamentmeister, gehe ebenfalls von der byz. Manier aus und komme aus Rom oder Subiaco. Der schwächste von den dreien, habe er doch noch minderwertigere Kollegen in der Thomaskapelle gehabt. So legt sich T. die Dinge zurecht. Wir freuen uns der Anerkennung, die er den Byzantinern schenkt, und hoffen, daß erneute Studien seine Rekonstruktion des Entwicklungsganges zum Teil wenigstens bestätigen werden. J. S.

H. V. Sauerland und **A. Haseloff**, Der Psalter Erzbischof Egberts von Trier. Trier 1901. (Vgl. B. Z. XI 277.) Besprochen von **E. Rjedin** im Viz. Vrem. IX (1902) 198—216. E. K.

Haseloff, Codex purpureus Rossanensis. (Vgl. B. Z. X 724.) Besprochen von **Charles Diehl**, Revue critique 55 (1903) Nr. 4 S. 65—69. C. W.

Franz Xaver Kraus, Die Wandgemälde der St. Sylvesterkapelle zu Goldbach am Bodensee. Im Auftrag des Großherzoglich badischen Ministeriums ... herausgegeben von F. X. K. Mit 2 Tafeln in Farbendruck, 6 schwarzen Tafeln und 10 Abbildungen im Text. München, Bruckmann A.-G. 1902. 24 S. 2°. 32 *M.* Besprochen von **K. Künstle**, Literarische Rundschau 28 (1902) Nr. 12 Sp. 385 f.; von **B.**, Literarisches Centralblatt 53 (1902) Nr. 44 Sp. 1470. C. W.

G. Kleinkunst (Elfenbein. Email u. s. w.).

G. Swarzenski, Mittelalterliche Kopien einer antiken medizinischen Bilderhandschrift. Jahrbuch des Kaiserlich deutschen archäologischen Instituts XVII (1902) 45—53 mit einer Abbildung. Sehr wertvolle Zusammenstellung einer Gruppe lateinischer medizinischer Handschriften, die offenbar auf antike Originale zurückgehen. Charakteristik des ornamentalen und figürlichen Schmuckes, besonders der Autorenbilder. Zum Schluß wird die Frage Orient oder Rom aufgeworfen und das Für und Wider vorsichtig tastend abgewogen. J. S.

O. M. Dalton, On some points in the history of inlaid jewellery. Archaeologia LVIII (1902) 1—38 d. S.-A. mit 1 Farbentafel und 20 Abbildungen im Texte. Die Arbeit will neue Glieder in die Kette fügen, welche die vielumstrittene Technik der Verroterie cloisonnée mit dem Osten in Verbindung bringt. D. tritt in diesem Bestreben mir zur Seite in dem Kampfe gegen Alois Riegls Tendenz, auch die Granateinlagen in Gold als eine charakteristische Ausdrucksweise des spätrömischen Kunstwollens hinzustellen und ihren Ursprung so auf die Antike selbst zurückzuführen. Im Mittelpunkt der Abhandlung steht „der Schatz vom Oxus“, ein großer Fund, der 1877 in Afghanistan gemacht wurde und nach den Münzen um 400—180 v. Chr. datiert werden kann. Darunter befindet sich auch ein Armband, das D. für persepolitanisch aus dem 4. oder 5. Jahrh. hält. Damit sei der Beweis geführt, daß Steineinlagen in Gold schon den alten Persern bekannt waren, welche die Anregung von Ägypten aus erhalten haben sollen. Ich gestehe offen, daß ich mich in diesem Punkt noch zuwartend verhalte. D. hat nicht recht, wenn er wiederholt ausspricht, China könne

für so frühe Zeit nicht in Betracht kommen. Gerade das Gegenteil ist wahr; man blättere daraufhin nur die Goldsachen unter den Bronzen des Po-ku-t'u-lu durch. Vielleicht sind die indischen Parallelen, die D. aufweist, ein Fingerzeig. Ich möchte noch hervorheben die ausführliche Behandlung der sibirischen Funde und eine ansprechende Vermutung, wonach man in Gregors d. Gr. Zeit die Technik der Verroterie cloisonnée „persisch" genannt hätte. J. S.

British Museum, Konstantinsschale. Im Anschluß an die Notiz XI 671 schreibt mir **B. Pick**: Zu Ihrer Notiz über die Schreibung *Κωστάντιος* liefern auch die alexandrinischen Münzen einen bestätigenden Beitrag. Auf diesen von der römischen Regierung in Ägypten geprägten Münzen heißt der Vater Constantius mindestens ebenso oft ΚѠCΤΑΝΤΙΟC wie ΚѠΝCΤΑΝΤΙΟC. Da von Stempelfehlern dabei nicht die Rede sein kann, so liefern die Münzen Ihnen also eine offizielle urkundliche Bestätigung zu Wilckens Mitteilung. J. S.

F. de Mély, Les reliques de Constantinople au XIII[e] siècle. II. La sainte couronne. (Vgl. B. Z. XI 733.) Besprochen von **Roméos**, Revue d. étud. grecq. 14 (1901) 328. A. H.

H. Byzantinische Frage.

F. von Reber sprach in einer Novembersitzung 1902 der Kgl. bayer. Akad. der Wiss. „Zur byz. Frage in der Geschichte der Architektur". Die Ausführungen richteten sich zunächst gegen Rivoira mit Rücksicht auf den byz. Einfluß im Abendlande und die Überschätzung der Comaciner. J. S.

J. Strzygowski, Orient oder Rom. (Vgl. B. Z. XI 735.) Besprochen von **H. Vincent**, Revue biblique 11 (1902) 616 f.; von **Max Dvořák**, Göttingische gelehrte Anzeigen 164 (1902) Nr. 9 S. 693—711; von **Seymour de Ricci**, Revue archéologique IV. Série 1 (1903) 99—106; von **Charles Diehl**, Revue critique 55 (1903) Nr. 4 S. 65—69. C. W.

J. Strzygowski, Orient oder Rom. Leipzig 1901. (Vgl. B. Z. XI 562.) Besprochen von **D. Ajnalov** im Viz. Vrem. IX (1902) 138—152. E. K.

Josef Strzygowski, Hellenistische und koptische Kunst in Alexandria. Besprochen von ⟨**J. Graus**⟩, Der Kirchenschmuck XXXIV (1903) 20—22 und **St. Beißel**, Theol. Revue II (1903) Sp. 148/9. J. S.

J. Museen. Zeitschriften. Bibliographie u. s. w.

O. M. Dalton, Catalogue of early christian antiquities and objets from the christian east in the departement of British and Mediaeval antiquities and ethnography in the British Museum. London 1901. XXIV, 186 S. mit 35 Tafeln und zahlreichen Illustrationen im Text. Besprochen von **A. Baumstark**, Oriens christianus 2 (1902) 217 (204)—223 und Römische Quartalschrift 16 (1902) 254 f. C. W.

Georg Stuhlfauth, Kirchliche Kunst. Theologischer Jahresbericht XXI 1186—1230. Wertvolle Bibliographie mit kurzen kritischen Bemerkungen. I. Sitzungen und Anzeigen. II. Kunstgeschichtliche Ortskunde, Denkmälerstatistik, Sammlungen und Ausstellungen. III. Geschichte der Kunst: 1) Gesamtdarstellungen, 2) Einzelne Kunstzweige, 3) Einzelne

Epochen. IV. Moderne Kunstfragen. V. Ikonographisches. Ich stehe nicht an, dieser Arbeit neben den Versuchen von Kirsch und Jellinek in ihrer Eigenart den ersten Rang zuzuerkennen. Fachgenossen werden gut tun, sie zur Ergänzung meiner eigenen Berichte heranzuziehen. J. S.

8. Numismatik.

K. M. Konstantopulos, *Βυζαντιακὰ μολυβδόβουλλα ἐν τῷ ἐθνικῷ νομισματικῷ μουσείῳ Ἀθηνῶν.* Journal international d'archéologie numismatique 5 (1902) 149—164. Wissenschaftliche Beschreibung einer Anzahl byzantinischer Bleibullen. K. K.

9. Epigraphik.

Ernst F. Krause, Über einige Inschriften auf den Erztüren der Basilica di S. Paolo und der Michaelskirche in Monte S. Angelo. Römische Quartalschrift 16 (1902) 41—50. Bespricht (S. 42) die griechische Inschrift des byzantinischen Gießers (*χύτης*) Staurakios an der Türe der Basilica di S. Paolo fuori le mura bei Rom (aus dem Jahre 1070): *Ἐκαμώθη χειρὶ ἐμοῦ Σταυρακίου τοῦ χύτου. οἱ ἀναγινώσκοντες εὔχεσθε καὶ ὑπὲρ ἐμοῦ.* K. K.

H. Lammens, Les formules épigraphiques: Christus hic est et *Χριστος ενθαδε κατοικεν.* Revue de l'Orient chrétien 7 (1902) 668—670. Die beiden Formeln sind sepulkral und beziehen sich auf die Gegenwart Christi in der Eucharistie. C. W.

A. J. Spyridakis, *Χριστιανικαὶ ἐπιγραφαὶ τοῦ μεσαίωνος ἐν τῷ μουσείῳ τῆς Ὄθρυος. Δελτίον τῆς ἐν Ἁλμυρῷ φιλαρχαίου ἑταιρείας τῆς Ὄθρυος.* Heft 4 (Athen 1901) S. 35 ff. K. K.

G. Kacarov, Bemerkungen über das alte Plovdiv. Sbornik za narodni umotvorenija, nauka i knižnina 18 (Sofia 1901) 653—658 (bulg.). Inschriftliche Beiträge zur Geschichte von Philippopel. K. K.

N. G. Dossios, Studiĭ greco-romăne. *Ἑλληνο-ῥωμουνικὰ μελέται.* Fasc. II Inscripițile grecescĭ păstrate în capitala Moldoveĭ, texte originale cu traducere în româneşte. Es sind zumeist Grabschriften von Griechen, welche den Woiwoden der Moldavia nahe standen, fast durchweg aus dem 18. und 19. Jahrhundert, von nicht mehr als lokaler Bedeutung. Fasc. III Manuscrisele grecescĭ diu Biblioteca Centrală diu Jașĭ. Von diesen Hss in Jassy verdient Nr. 66 hervorgehoben zu werden, ein *Ὁδοιπορικὸν ἀπὸ Τομπόλσκης, μητροπόλεως Συμπερίας, καὶ ἕως αὐτῶν τῶν ὁρίων τῆς Χήνας, ἐν τούτῳ δὲ καὶ περὶ γῆς Συμπερίας καὶ τῶν ἐν αὐτῇ ποταμῶν.* A. H.

10. Fachwissenschaften.

A. Jurisprudenz.

Moritz Voigt, Römische Rechtsgeschichte. Dritter Band. Stuttgart und Berlin, J. C. Cottas Nachfolger 1902. VI, 373 S. 8⁰. Das die Rechtsgeschichte von 305—565 umfassende Werk handelt 1) über die sozialen Zustände und allgemeinen theoretischen Verhältnisse, 2) über die dinglichen Rechte, 3) über die Obligationen. Eine Besprechung hoffen wir später bringen zu können. K. K.

A. G. Mompherratos, *Ἐνοχικὸν δίκαιον τῶν Ῥωμαίων καὶ τῶν Βυζαντινῶν κατὰ τὴν ἐν Ἑλλάδι ἰσχύν του. Τόμος πρῶτος.* Athen, Charles Beck 1902. 2 Bl., 1008 S. 8⁰. 20 Drachmen. Soll besprochen werden, wenn es der Redaktion gelingt, einen kompetenten Rezensenten zu finden, was bei der heutigen Aversion der Juristen gegen das Griechische nicht leicht ist. Einstweilen notiere ich, daß Mompherratos schon früher zwei Beiträge zum byzantinischen Rechte geliefert hat: 1) Ecloga Leonis et Constantini cum appendice, *ἐκ χειρογράφου τῆς Ἐθνικῆς Βιβλιοθήκης*, 1887. 2) *Εὑρετήριον καὶ πρόλογοι τῆς Βακτηρίας τῶν ἀρχιερέων, δημοσιευθέντες ἐκ χειρογράφου τῆς Ἐθνικῆς Βιβλιοθήκης τῇ ἐντολῇ τοῦ* Zachariae von Lingenthal, 1890. Dazu kommen noch andere Schriften, die sich mittelbar auf byzantinische Rechtsverhältnisse beziehen. K. K.

Luigi Siciliano-Villanueva, Sul diritto greco-romano (privato) in Sicilia. Palermo 1901. 107 S. 8⁰. Besprochen von **Gaston May**, Nouvelle Revue historique de droit français et étranger 26 (1902) 505—508. C. W.

Fritz Leo, Die capitatio plebeia. (Vgl. B. Z. XI 676.) Besprochen von **v. Hollander**, Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik 79 (1902) 693—696. C. W.

Luigi Occa, Le fonti della parafrasi greca delle Istituzioni di Giustiniano. Mailand, Cagliati 1901. 51 S. 8⁰. Notiert von **R. de Ruggiero**, Bullettino dell' Istituto di diritto Romano 14 (1901) 212. C. W.

G. Pfannmüller, Die kirchliche Gesetzgebung Justinians. (Vgl. B. Z. XI 676.) Besprochen von **E⟨mil⟩ Fr⟨iedberg⟩**, Deutsche Zeitschrift für Kirchenrecht 12 (1902) 274 f.; von **V. Scialoja**, Bullettino dell' Istituto di diritto Romano 14 (1902) 84; von **Anonymus**, Literarisches Centralblatt 53 (1902) Nr. 40 Sp. 1333; von **Frantz**, Theologische Literaturzeitung 27 (1902) Nr. 21 Sp. 571; von **v. Kirchenheim**, Centralblatt für Rechtswissenschaft 22 (1902) 52 f.; von **August Knecht**, Theologische Revue 1 (1902) Nr. 19 Sp. 590—592 (durchaus ablehnend). C. W.

Johannes D. Zepos, *Βασιλικά.* Athen 1898—1900. 4⁰. 5 Bände. Notiert von **Grégoire Triantaphyllidès**, Bulletin mensuel de la Société de législation comparée 33 (1902) 475. C. W.

B. Mathematik, Astronomie, Naturkunde, Medizin, Kriegswissenschaft u. s. w.

Franz Boll, Sphaera. Neue griechische Texte und Untersuchungen zur Geschichte der Sternbilder. Leipzig, B. G. Teubner 1903. XII, 564 S. 8⁰ (mit 5 Tafeln). 24 ℳ Wird besprochen werden. K. K.

Ludwig Weigl, Studien zu dem unedierten astrologischen Lehrgedicht des Johannes Kamateros. Münchener Diss. Würzburg 1902 59 S. 8⁰. Wird besprochen werden. K. K.

L. Weigl, Studien zu dem unedierten astrologischen Lehrgedicht des Johannes Kamateros (vgl. oben). Besprochen von **J. Dräseke**, Wochenschr. f. klass. Philol. 19 (1902) Nr. 46 Sp. 1259—1261; von **Kroll**, Berl. philol. Wochenschr. 23 (1903) Nr. 1 Sp. 7—9. A. H.

Franz Cumont, C. J⟨ullian⟩, A. Bouché-Leclercq, À propos du calendrier astrologique des Gaulois. Revue des études anciennes 4

(1902) 298 f. Über einen Text des Astrologen Palchos, in dem das bisher nicht erklärte Wort λιδοῦναι vorkommt. C. W.

R. Fuchs, Aus Themisons Werk über die akuten und chronischen Krankheiten. Rhein. Mus. 58 (1903) 67—114. Ausgabe des Textes aus zwei Pariser Hss. K. K.

Hans Delbrück, Geschichte der Kriegskunst im Rahmen der politischen Geschichte. 2. Teil. 2. Halbband. Völkerwanderung. Übergang ins Mittelalter. Berlin, Stilke 1902. X + 233—490 S. 8⁰. 4,50 ℳ. Behandelt im 3. Buche den Krieg Justinians gegen die Goten. Vgl. die Selbstanzeige **Delbrücks,** Preußische Jahrbücher 109 (1902) 132—134 und die Besprechung von **Anonymus,** Beilage zur Allgemeinen Zeitung 1902 Nr. 278 S. 430. C. W.

Incerti scriptoris Byzant. s. X liber d. re militari rec. **R. Vari.** (Vgl. B. Z. XI 284.) Besprochen von **Paul Tannery,** Revue de philologie 26 (1902) 418; von **F. Hirsch,** Wochenschrift für klassische Philologie 19 (1902) Nr. 27 Sp. 738—741; von **J. Kulakovskij** im Egyet. Philol. Közl. XXVI [1902] 818—831. C. W.

Gyomlay Gyula, Bölcs Leo Taktikája mint magyar történeti kútforrás. Értekezések a nyelv-és széptudományok köréböl. XVIII. 1. (**Jul. Gyomlay,** Die Taktik des Kaisers Leo als magyarische Geschichtsquelle. Abhandlungen aus dem Kreise der Sprach- und schönen Wissenschaften. XVIII. 1.) Budapest, Akademie 1902. 68 S. 8⁰. Diese befremdlicherweise nicht unter den historischen Abhandlungen der Akademie erschienene Schrift Gyomlays zerfällt in zwei Abschnitte; der erste behandelt die Frage nach Zeitalter und Verfasser der unter dem Namen Maurikios gehenden Taktik (S. 4—45), der zweite das Verhältnis Leos zu diesem Maurikios und den Wert seiner Angaben (S. 46—68). Der erste Teil ist in seiner ganzen Länge und Breite gegen den Referenten gerichtet, der zweite versucht Leo von dem Piedestale, auf den ihn die magyarische Historiographie gestellt hat, herabzustoßen. Was die Lösung der Verfasserfrage der Maurikiosschen Taktik anbelangt, behandelt H. Gyomlay vorerst die Termini ante quem und post quem und gibt erst dann seinen Vermutungen über die Person des Verfassers Raum. Die Anregung dazu bekam er, wie er gesteht, von einem Anonymus der ung. Zeitschrift Budapesti Szemle, — in Wahrheit rief ihn meine in Bezug auf die Verfasserfrage apart erscheinende, jedenfalls nur kurz angedeutete Auffassung in die Schranken, derzufolge die unter dem Namen des Maurikios bekannte Taktik ein Werk aus den dreißiger Jahren des achten Jahrhunderts und in seinem in der florentinischen Fassung auf uns gekommenen Bestande einem Urbikios zuzuschreiben sei. Gegen diese Auffassung kämpft er leider in einem solchen Tone der Selbstüberschätzung, der einem die Lekture seiner Arbeit zu nicht geringer Aufgabe macht. Da jedoch der deutsche Gelehrte, der zuerst sich mit der Datierung der sog. Maurikiosschen Taktik Mühe gegeben hat, gänzlich übergangen wird, Franz Salamon ferner, einer der besten Historiker Ungarns, der sich in einer eigenen Monographie mit dem Verhältnisse Leos zum sog. Maurikios befaßt und dessen Auffassung in dieser Frage auch Jähns einer Erwähnung für wert erachtet hat, überhaupt gar nicht in Betracht gezogen wird, ist es eigentlich für mich höchst „ehrenvoll“, auf Schritt und Tritt zum Gegenstande seiner beständigen Geringschätzung ge-

macht zu werden. Was meine eigne Hypothese betrifft, so hatte ich nicht die Gelegenheit, sie eines breiteren auszuführen, behalte mir aber vor, sobald ich den Zeitpunkt für gekommen erachte, auf Grund meiner handschriftlichen Forschungen geeigneten Ortes meine Auffassung wissenschaftlich zu begründen. Einstweilen sei auf folgende Mängel der Gyomlayschen Beweisführung hingewiesen. H. Gyomlay behauptet, der sog. Anonymus Byzantinus sei ein Stubengelehrter des 6. Jahrh. gewesen, der sog. Maurikios aber ein praktischer Kriegsmann. Schön, — doch das darf nicht so ohne weiteres, ohne umständlichere Begründung hingeworfen werden, da doch Männer, die einen scharfen Blick für eine Beurteilung dieser Art hatten, wie Koechly-Rüstow und Max Jähns, gegenteiliger Ansicht sind. Erstere erklären sich folgendermaßen (Griech. Kriegsschriftst. II 2 S. 37): „ist . . . zweierlei zu erwähnen, einmal, daß unser Autor überhaupt sein Thema durchaus nicht gleichartig und theoretisch, sondern das eine ausführlich abhandelt, das andere sehr kurz abtut, je nachdem es ihm vom praktischen Standpunkte aus wichtig oder unwichtig erscheint". Und weiter: „Von der Person des Verfassers wissen wir allerdings nichts: aus der Berufung auf eigene Erfahrung aber XIX 23, aus der ausführlichen und gründlichen Behandlung des ganzen Kapitels über die Flußübergänge ... möchte man schließen, daß er als Sachverständiger und zwar als Ingenieur einem oder mehreren Feldzügen an der Donau beigewohnt hat." (Vgl. auch Jähns Gesch. der Kriegswissenschaften I S. 147.) Daß er also „mit seinem Zeitalter in keinerlei Zusammenhang steht", ist eine sehr kühne Behauptung H. Gyomlays. Meiner Meinung nach war der Anonymus Byzantinus ein Reformator — natürlich ohne allen Erfolg auf kriegswissenschaftlichem Gebiete —, der sog. Maurikios hingegen nur ein treuer Recitator der erstarrten Militärsprache. Diese Militärsprache war einer Reform bedürftig (und sie wurde durch Leo, den Schüler des Photius, durchgeführt), während die Taktik, wie H. Gyomlay richtig bemerkt (S. 17) und neuerdings auch Kulakowskij angedeutet hat (B. Z. XI 553), sich so ziemlich im alten Geleise weiter bewegte. Freilich mit der Methode der Termini ante quem und post quem, die man bisher bei Beurteilung der sog. Maurikiosschen Taktik anwendet, kommt man nicht weit. Wäre H. Gyomlay versiert auf dem Gebiete der byzantinischen kriegswissenschaftlichen Literatur — wie er es leider nicht ist —, so würde er einsehen, daß mit der oben erwähnten Methode die Konstantinische Taktik, ein Produkt des 11. Jahrh., ganz bequem um zwei Jahrhunderte zu früh angesetzt werden könnte, vorausgesetzt, daß die Leosche Taktik nicht auf uns gekommen und die Überschrift, die Konstantin als Verfasser bezeugt (*συνέγραψε*), nicht vorhanden wäre. Liest man doch in derselben folgendes (ed. Meurs-Lami p. 1264): *τοῦτο δὲ γινώσκομεν, ὅτι ἐποίησε καὶ Νικηφόρος ὁ ἡμέτερος στρατηγός, ὅτε ἀπεστάλη παρ' ἡμῶν κατὰ τὴν Συρίαν, μετὰ δυνάμεως πολλῆς . . . καὶ ἔλαθε τὸν Εὐνοῦχον τὸν Ἀλπαφέρ, ὅστις ἦν κεφαλὴ τοῦ τῶν Σαρακηνῶν φοσσάτου* etc. (Vgl. Nic. Phoc. ed. Bonn. [Leo Diaconus] S. 241.) Aber H. Gyomlay verfährt nicht nur in dieser Beziehung sehr einseitig, er sieht ganz ab von den Leges militares, als ob sie gar nicht auf der Welt wären, weist den Leser nicht auf das *Στρατηγικόν* Konstantins VII hin und auf den Auszug, den man aus einzelnen Partien der sog. Maurikiosschen Taktik gemacht hat, und huldigt seiner präkonzipierten Meinung mit einer gewissen Elastizität (vgl. besonders S. 13).

Was ferner seine kleineren Versehen anbelangt (so z. B., wenn er S. 28 statt *ζωνάρια* vorschlägt *ζωμάρια* zu schreiben mit Scheffer, weil *ζῶμα* = *θώραξ*), kann ich darauf hier nicht eingehen. Ganz willkürlich ist aber die Annahme, die er im 2. Abschnitte seiner Arbeit verficht und in der er im Grunde genommen Vámbéry folgt, daß nämlich das, was Leo über die Turken (= Magyaren) schreibt, mit Ausnahme des Paragraphen 41 als wörtliche Entlehnung aus dem sog. Maurikios für die magyarische Geschichte gar keinen Quellenwert beanspruchen dürfe. Nun, was die Entlehnung anbetrifft, so wußte man das schon lange; aber daß der Kaiser in seiner Kriegstaktik von den Magyaren gehandelt haben sollte, ohne das geringste von ihrer Kriegsweise zu wissen, das hat die neuere ungarische Historiographie immer auf das entschiedenste zurückgewiesen (vgl. Pauler, A magyar nemzet története Szt. Istvánig = Geschichte der magyarischen Nation bis auf Stephan den Heiligen, Budapest 1900, S. 139; Marczali, A magyar tört. kútföinek kézikönyve, Budapest 1901, S. 13). Aus den §§ 123 Kap. XVIII und 1 Kap. XIX der Taktik erfahren wir, daß Leo von seinen Strategen Berichte zu empfangen pflegte. Nun wissen wir auch aus Georgios Monachos Kap. XII folgendes: *οὓς ἰδὼν ὁ βασιλεὺς θυμοῦ πλησθεὶς ἐν τῷ Δανουβίῳ ποταμῷ μετὰ δρομώνων ἐξέπεμψε Νικήταν τὸν ἐπιλεγόμενον Σκληρὸν δοῦναι δῶρα τοῖς Τούρκοις ὥστε τὸν Συμεὼν καταπολεμῆσαι. ὁ δὲ ἀπελθὼν καὶ συντυχὼν ταῖς κεφαλαῖς αὐτῶν Ἀρπάδῃ καὶ Κουσάνῃ, καὶ συνθεμένων πολεμῆσαι, λαβὼν ὄψιδας παρ' αὐτῶν, πρὸς βασιλέα ὑπέστρεψε.* Und doch meint H. Gyomlay, Kaiser Leo hätte schwerlich je einen lebendigen Magyaren vor sich gesehen (S. 15). Sind also die Ausführungen H. Gyomlays im ersten Teile viel zu wenig umfassend, so sind sie im zweiten mit ihren kühnen Schlüssen geradeswegs abzuweisen. — Die Arbeit ist übrigens angezeigt von **Julius Pauler**, Száradok XXXVII [1903] 57—63, der natürlicherweise den I. Teil betreffend den Gyomlayschen, recte Schefferschen Standpunkt einnimmt, die Ausführungen des II. Teiles aber mit schlagenden Gründen zurückweist. R. V.

10. Bibliographische Kollektivnotizen.

Das Kaiserl. russische archäologische Institut in Konstantinopel.

Vor kurzem erschien ein neues, durch eine ungewöhnlich reichliche Zugabe vorzüglicher Illustrationen ausgezeichnetes Heft der „Nachrichten des russischen archäologischen Instituts in Kpel" (Izvjestija russkago archeologičeskago instituta v Kpolje). Band VII, Heft 2—3. Sofia, Državna pečatnica 1902. S. 93—250. 8° (mit 47 Tafeln). Den Inhalt bildet außer dem Rechenschaftsbericht für 1900 und dem Personalverzeichnis des Instituts folgende Arbeit:

Th. J. Uspenskij, Archäologische Denkmäler Syriens (S. 93—212, russ.). Die von zahlreichen Tafeln und Textbildern begleitete Abhandlung bietet eine äußerst wertvolle Ergänzung des berühmten Werkes von De Vogüé, Syrie Centrale, Paris 1865—1877, und verdient die Beachtung aller, die sich mit byzantinischer und orientalischer Kunst und griechischer Epigraphik beschäftigen. K. K.

11. Mitteilungen.

Die mittel- und neugriechische Philologie auf dem Orientalistenkongreß in Hamburg.

Wie auf den Orientalistenkongressen zu Genf im J. 1894 (vgl. B. Z. IV 237), zu Paris im J. 1897 (vgl. B. Z. VII 256 ff.) und zu Rom im J. 1899 (vgl. B. Z. IX 312 ff.) ist auch auf dem am 4.—10. September 1902 zu Hamburg abgehaltenen XIII. internationalen Orientalistenkongreß eine Sektion für unsere Studien eingerichtet worden. Doch wurde der frühere Titel diesmal mit Recht geändert. Als VIII. Sektion erschien diesmal im Programm: „Wechselwirkungen zwischen Orient und Occident. a) im Altertum, b) im Mittelalter und in der Neuzeit (einschließlich der byzantinischen Studien)."

K. Krumbacher, München, eröffnete als Obmann der Sektion die stets zahlreich besuchten Sitzungen mit einem Vortrage „Über den Zweck und die allgemeine Bedeutung der 8. Sektion". Es hat nicht an Stimmen gefehlt, welche die Sektion überhaupt vom Kongresse ausgeschlossen wissen wollten. Diese ablehnende Haltung wurde namentlich veranlaßt durch mancherlei Irrungen in der Auffassung des Programms und durch eine zu lockere Organisation der Sektion auf früheren Kongressen. In Rom z. B. war die Sektion in ganz irriger und irreführender Weise eingeführt worden als „Griechenland und Byzanz, vornehmlich in ihren Beziehungen zu Italien". In Wahrheit gehören Griechenland und Byzanz als solche nicht zum Orient und können daher auch auf dem Kongresse nicht als solche figurieren, sondern nur wegen ihrer zahlreichen und tiefgehenden Wechselbeziehungen zum Orient, nur deshalb, weil die griechische Welt das wichtigste Übergangsgebiet zwischen Orient und Occident bildet. Aus diesen Erwägungen ist die neue Bezeichnung der Sektion „Wechselwirkungen zwischen Orient und Occident" hervorgewachsen und sie sollte in Zukunft beibehalten werden. Dagegen könnte die Unterabteilung a) im Altertum, b) im Mittelalter und in der Neuzeit u. s. w. als überflüssig wegfallen. Zur Orientierung für Fernerstehende genügte ein Klammerzusatz: (Griechenland, Byzanz u. s. w.). Auf solche Weise hat die Sektion ihr Programm teils beschränkt, teils erweitert; vor allem aber hat sie es der Grundidee der Orientalistenkongresse näher gerückt. Der Hamburger Kongreß hat die Sache der früher so oft angegriffenen und mißgünstig behandelten Delinquentin auch praktisch so energisch vertreten, daß sie wohl für alle Zeiten ein vollberechtigtes und beliebtes Mitglied der Kongresse sein wird. Ja noch mehr. Die neue Sektion erscheint jetzt als eine notwendige Ergänzung der übrigen Sektionen, als ein Bindeglied zwischen den orientalischen und occidentalischen Studien. Außer der genannten Einleitungsrede wurden folgende Vorträge gehalten:

K. Wessely, Wien: Beiträge zum Formelwesen der byzantinischen Urkunden mit Berücksichtigung ihrer orientalischen Elemente.

L. Bréhier, Clermont-Ferrand: De l'influence des Orientaux sur la civilisation occidentale au commencement du moyen-âge (vgl. oben S. 1 ff.).

Ad. Deißmann, Heidelberg: Die Hellenisierung des semitischen Monotheismus. (Gedruckt in: Neue Jahrbücher für das klass. Altertum 1903 Heft 3 S. 161—177).

Elkan N. Adler, London: The Jews of India and the Pope in the 16th century.

A. v. Hovorka, Testic (Bosnien): Über Grundzüge einer vergleichenden Volksmedizin der Balkanvölker mit Betonung der orientalischen Einflüsse.

Arakélian, Tiflis: Les rapports des Arméniens avec l'occident en moyen-âge et après (wurde im Namen des Verfassers, der am Erscheinen verhindert war, von L. Bréhier vorgetragen).

P. Karolides, Athen: Die sogenannte Stadt der Byzantiner (urbs Byzantinorum) in der Chronik des Assyrerkönigs Assarhaddon.

Lehmann, Charlottenburg: Die Einwanderung der Armenier im Zusammenhang mit den Wanderungen der Thraker und Iranier.

Gr. Chalatiantz, Moskau: Die armenische Version der Weltchronik des Hippolytus.

Näheres über den Inhalt der noch nicht gedruckten Vorträge wird der vom Hamburger Komitee vorbereitete Gesamtbericht enthalten. Die von der alten Hansestadt gebotene glänzende Aufnahme, die herrlichen Ausflüge nach Cuxhaven und Friedrichsruh, die Feste im Rathaus, auf der Alsterlust und im Zoologischen Garten werden allen Teilnehmern stets in dankbarer Erinnerung bleiben. Einen Bericht über die allgemeinen Eindrücke des Kongresses hat das Mitglied unserer Sektion L. Bréhier in der Revue d'Auvergne 1903 veröffentlicht. Als Ort des nächsten Kongresses ist Algier gewählt. Die Zeit ist noch nicht genauer bestimmt. K. K.

Miscellanea di storia ecclesiastica e studii ausiliari.

Unter diesem Titel gibt **U. Benigni** eine neue Zeitschrift heraus, die allmonatlich in Rom (Via Gigli d' oro 15) erscheinen soll. Das erste Heft (Roma, nov. 1902) wird durch einen Aufsatz von **L. Duchesne**, La prohibition du christianisme dans l'empire romain, eingeleitet. Ich wünsche der neuen Kollegin gewiß alles Gute, kann aber die Bemerkung nicht unterdrücken, daß die seit einigen Jahren bemerkbare Überproduktion auf dem Gebiete des kirchlichen Zeitschriftenwesens einen krankhaften und beängstigenden Eindruck macht. K. K.

Magna Graecia.

Unter diesem Titel soll mit dem Jahre 1903 eine, der Erforschung der Geschichte, Literatur u. s. w. von Großgriechenland von den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart gewidmete Spezialzeitschrift unter der Leitung von **V. Palumbo** erscheinen. K. K.

Lubor Niederle, Slovanské starožitnosti. Díl I. Prag 1902. XV, 208 S. 8°. (= Historická bibliotéka řídí Jar. Goll a Jos. Pekař. č. IV.) Diese breit angelegte Altertumskunde berührt mehrfach die byzantinischen Studien. Eine Übersetzung ins Deutsche oder Französische wäre sehr wünschenswert. Vgl. die Besprechung von **V. Jagić**, Arch. f. slav. Philol. 25 (1903) 136—145. K. K.

Lesbos in der byzantinischen Periode.

Professor **J. N. Deles** in Mitilini kündigt ein Werk an: *Ἡ Βυζαντιακὴ Λέσβος* (313—1330 *μ. Χ.*). Mit einem Anhang über Christophoros Patrikios von Mytilene, Zacharias von Mytilene und Dorotheos von Mytilene. Der Subskriptionspreis beträgt 10 Piaster. Anmeldungen sind an den Verfasser zu richten. K. K.

Syrien.

Herr **Howard Crosby Butler**, Princeton University, N. J., U. S. A., schreibt uns mit Beziehung auf die amerikanische archäologische Expedition in Syrien (1899), über die im American Journal of Archaeology, vol. IV (1900) No. 4, ein vorläufiger Bericht erschienen ist, folgendes: „The expedition returned in June 1900, and, for two years, the members have been engaged in preparing their material for publication. That work is now nearly completed and parts of the publication are expected to appear within a few months. In view of the approaching publication, I have thought that you might be willing to insert a notice of the expedition in the Byzantinische Zeitschrift, since the dates of the greater part of the monuments and inscriptions in question fall within the Byzantine period. In the same connection I would add that the expedition has on hand a large number of photographs, chiefly of architectural subjects, and a collection of architectural and epigraphical casts, taken from squeezes, which it is prepared to offer to museums, educational institutions and private collectors. Particulars with regard to the districts in which the monuments are situated will be found in the report which I have mentioned above. The photographs measure 20 cm × 26 cm. A catalogue of titles will be furnished. Photographs of the casts, of same size as above, will be furnished on application. If you will mention these facts in your notice, with the request that all inquiries be addressed to the undersigned (d. h. die obige Adresse), I shall consider myself deeply indebted."

Unser hochverehrter Mitarbeiter **J. B. Bury** (geb. 1861), bisher Professor am Trinity College, Dublin, ist, als Nachfolger des Lords Acton, zum Regius Professor der Geschichte an der Universität Cambridge ernannt worden. Times v. 29. Nov. 1902. Wir wünschen Herrn Bury und der Universität Cambridge von Herzen Glück. K. K.

In der Berliner philosophischen Fakultät habilitierte sich **Dr. Walther Norden** mit einem Probevortrag „Byzanz und die Renaissance" als Privatdozent. Beilage der ⟨Münchener⟩ Allgemeinen Zeitung 1903 Nr. 20. K. K.

Eine neue Vorlesung über byzantinische Geschichte.

Im Studienjahr 1902/1903 wird der Privatdozent **N. D. Popov** an der Universität Moskau eine Vorlesung über die Geschichte der makedonischen Dynastie abhalten. Seine Eröffnungsvorlesung, die er am 16. Sept.

1902 (a. St.) vor den Professoren und Studenten der historisch-philologischen Fakultät gehalten hat, handelte über „die Bedeutung der byzantinischen Geschichte“, insbesondere über die gegenwärtige Stellung der byzantinischen Studien in Westeuropa und in Rußland und über die Bedeutung von Byzanz in der Geschichte der europäischen und speziell der russischen Kultur.

Moskau. L. Mseriantz.

Berichtigung zur B. Z. XI 691.

Die aus der Allgemeinen Zeitung übernommene Notiz von der Übertragung eines Lehrstuhls für byzantinische Geschichte in Petersburg an **A. A. Vasiljev** beruht leider, wie uns von hochgeschätzter Seite mitgeteilt wird, auf einem Irrtum. K. K.

Zur Berichtigung der Besprechung von Prof. **J. Strzygowski** über meine „Geschichte der Kunst“ sei mir nachstehende Darlegung gestattet. Es ist bei dieser nicht meine Absicht, eine literarische Polemik zu führen. Ich nehme für mich das Recht der Kritik in Anspruch, meine Meinung über die Leistungen anderer zu sagen, und ziehe daraus die Folgerung, daß diese anderen das Recht haben, über meine Leistungen sich so zu äußern, wie es ihnen gefällt. Es ist demnach weder meine Absicht, Strzygowski hier für die freundlichen Worte bei Besprechung meiner „Geschichte der Kunst“ zu danken, noch über die tadelnden mich zu beschweren. Ich möchte nur denjenigen, die meine Kunstgeschichte nicht zur Hand haben, mitteilen, wie dort nach meiner Ansicht die Entwicklungsgeschichte der Kunst im 2.—5. Jahrhundert nach Christo dargestellt ist. Denn mir scheint, als sei Strzygowskis Bericht hierüber nicht zutreffend. Ich glaube nicht, daß ich den Faden der Entwicklung verlor, habe vielmehr zu bedauern, daß Strzygowski ihn nicht in meinen Darlegungen fand.

In dem Abschnitte „Der Sieg des Christentums“ versuchte ich darzustellen, daß in dem ersten nachchristlichen Jahrhundert der Einfluß des Hellenismus auf die Mittelmeerländer den vom Osten vordringenden Gedanken weichen mußte. So vollzog sich auch ein Wandel in der Kunst: „Hatten die späteren Hellenen allem Anschein nach schon die Wölbung ihren raumbildenden Werten nach in ihre Bauweise aufzunehmen versucht ..., so errang nun die Raumkunst des Ostens über die plastische Kunst von Hellas auf syrisch-ägyptischem Boden den Sieg, und mit ihr die Malerei jenen über die Bildnerei, die Farbe über die Form.“ Dann suchte ich persische Einflüsse in der koptischen Kunst nachzuweisen, die koptische Wölbkunst darzustellen, endlich den Wegen nachzugehen, auf denen die Entwicklung nach dem Westen drang: es ist der über die Donauebene und jener durchs Adriatische Meer, „Rom ging leer aus“. Die Kaiser bauten zwar in der Hauptstadt, aber sie begannen sie zu meiden. In der Kunst Roms erhielt sich eine gewisse Klassizität. „Wenn man die Erhaltung hellenischer Form als die höchste Aufgabe betrachtet ..., so blieb Rom künstlerischer Vorort der Christenheit.“ „Die römischen Bauten erweisen sich an Richtigkeit in der Verwendung hellenischer Gliederungen anderen Teilen des Reichs überlegen.“ Dagegen tritt die Übertragung orientalischer

Formen in den neuen Hauptstädten deutlicher hervor als in Rom. Spalato, Byzanz, Ravenna, der europäische Norden werden besprochen, indem immer darauf hingewiesen wird, daß sie vom Orient und nicht von Rom ihre Kunst erhalten. Die Orientalisierung des römischen Reiches zeigt sich am deutlichsten an den Reichsgrenzen; dort zeigen sich auch die selbständigen Kunstneigungen der Einzelvölker.

In Rom war allerdings die größte Prachtentfaltung: die Kaiser bauten dort mit den Mitteln des Staates, das Papsttum begann zu erstarken, Rom lebte sich in seine neue, weltbeherrschende Aufgabe ein. Die Entwicklung der Basilika war in Rom eine andere als im Orient. Hier entfaltete sich z. B. aus liturgischen Gründen die Kreuzgestalt der Basilika am entschiedensten. „Das kaiserliche Rom nahm unermüdlich die Formengedanken der Welt in sich auf, um sie mit dem Gewaltsinne der Macht ihren letzten Ergebnissen zuzuführen.“ „In Rom schließt jede Kunst ab, die dort einmal Boden faßte. Aber nie ward in Rom Kunst geboren.“ Das, was unsere Kunstgeschichte „römische Kunst“ nennt, ist nichts anderes als eine Übergangsstufe der syrisch-ägyptischen Kunst, wie die Mittelmeerländer sie ausbildeten. In Rom erhielt sie den weltstädtischen Zug. Aber es gibt im römischen Reiche nur in einzelnen Provinzen (z. B. in Spanien) eine römische, d. h. eine von den in der Stadt Rom üblichen Formen abhängige Kunst.

Diese Auffassung des Entwicklungsganges zieht sich durch mein ganzes Buch. Ich habe mir viel Mühe gegeben, zu beweisen, daß Rom nie, zu keiner Zeit Mittelpunkt des Kunstlebens gewesen sei, wohl aber wiederholt Mittelpunkt des Kunstschaffens. Für mich liegt das Wesen alles Fortschritts im Erfinden, nicht im Anwenden der Kunstformen. Daher ist mir auch Rom als ein Kunstplatz von nur beschränkter Bedeutung erschienen.

Strzygowski hat mich also nicht richtig verstanden, wenn er erklärt, ich habe einen Entwicklungsweg für die Kunst: Syrien—Rom—Byzanz konstruieren wollen. Mir scheint vielmehr, als solle man für die Entwicklung nicht eine zu schmale Straße suchen: sie überflutete mit dem Christentum in ihrem Fortschreiten vom Osten nach Westen alle Lande. Und der Unterschied in unserer Auffassung liegt nur darin, daß Strzygowski noch vor kurzem annahm, es sei die Hauptfrage, ob Rom oder Byzanz den Vorrang verdiene. Mich freut es, daß er jetzt mit in die Ansicht einstimmt, daß dieser Vorrang an Syrien abzugeben ist. Denn schließlich kommt es doch nicht darauf an, wer eine Ansicht zuerst ausspricht, sondern ob diese als richtig anerkannt wird. Und das wollen wir nun beide abwarten!

Die Bücher, deren Durchsicht mir Strzygowski empfiehlt, habe ich — soweit sie damals erschienen waren — benutzt, und noch einige mehr. Freilich habe ich sie nur bei der letzten Überarbeitung der vor einer Reihe von Jahren niedergeschriebenen Abschnitte meines Buches verwenden können, denn leider kann man ein solches Buch von anderthalbtausend Seiten nicht an einem Tage schreiben. Weit davon entfernt, mich für einen Spezialisten in der Kenntnis byzantinischer Kunst zu halten, darf ich doch wohl meine Freude darüber aussprechen, daß ich selbständig zu denselben Ergebnissen kam, wie der in diesen Fragen in so hervorragender Weise kundige Strzygowski. Gewiß wird mir dieser mancherlei Irrtum nachweisen können. Mir ist es aber in hohem Grade wertvoll, mich mit ihm in den Hauptfragen einig zu wissen und zu erkennen, daß er in seiner Darstellung meiner

Ansicht dort irrt, wo er glaubt, daß ich nicht schon seit Jahren ungefähr dieselben Wege gehe, die er in seinem „Orient oder Rom" wandert. Das bezeugen mir wohl die Hörer meiner Vorträge an der Techn. Hochschule zu Dresden. Die Übereinstimmung habe ich sehr deutlich bemerkt, als ich an der Hand seines damals eben erschienenen Buches „Orient oder Rom" mein Manuskript kurz vor der Drucklegung noch einmal durchsah. Ich freute mich, aus diesem Buche eine Anzahl schlagender Beweise meiner Arbeit hinzufügen und zu meiner eigenen Beruhigung feststellen zu können, daß des Grazer Gelehrten Urteil ganz in meinem Sinne ausfiel, ja daß ich eigentlich noch weiter ging als er, indem ich Rom für alle Zeiten fast nur seine Größe und seinen Klassizismus als Eigenart ließ. Und ich erlebte eine zweite, noch größere Freude, als ich aus Strzygowskis auf mein eben erschienenes Buch Bezug nehmendem Aufsatz „Hellas in des Orients Umarmung" ersah, daß er diese Differenz in unserer Auffassung mir nicht als Fehler nachwies, sondern sie mit dem ganzen Gewicht seines Namens deckte, ja aus seinem umfassenden Wissen wertvolle neue Beweise hinzufügte. Cornelius Gurlitt.

Neue Antiquariats- und Verlagskataloge.

Josef Baer & Co., Frankfurt a. M., Hochstr. 6: Katalog 461, Balkanstaaten (u. a. aus der Bibliothek des † Prof. **Gustav Meyer**), von ganz ungewöhnlicher Reichhaltigkeit und geradezu bibliographischer Bedeutung, vor allem was neugriechische Schriften betrifft. **Ernst Carlebach**, Heidelberg, Hauptstr. 136: Katalog 254, Klassische Philologie (z. T. aus der Bibliothek des † Prof. Peter Egenolff), Heidelberg 1902. A Catalogue of the Publications of the **University of Chicago Press**, Chicago 1902. **M. Edelmann**, Nürnberg, Hauptmarkt 3: Katalog 11, Geschichte und Geographie, Archäologie und altklass. Philologie. **Gustav Fock**, Leipzig, Neumarkt 40: Katalog 210, Klassische Philologie (darunter: Neulateiner und Neugriechen). **J. Heß**, Ellwangen (Württemberg): Katalog 59, Geschichte und Histor. Hilfswissenschaften (Bibliotheca Sicheriana III). **Karl W. Hiersemann**, Leipzig, Königsstr. 3: Katalog 274, Orientalische Sprachen (im Nachtrag: Slavisches und Albanisches); Katalog 278, Klassische Philologie (z. T. aus den Bibliotheken E. Foerstemann-Dresden und E. W. Reichel-Wien); Katalog 282, Rußland, Leipzig 1902—1903 **M. Lempertz**, (P. Hanstein), Bonn, Franziskanerstraße 6: Katalog 213, Klassische Philologie (darunter: Byzantiner), Bonn 1902. **Franz Richter**, Leipzig, Kreuzstraße 16: Katalog 4, Bibliothek Fleckeisen I (Poetische Literatur der Griechen, darunter: Roman, Sagenstoffe, Metrik, Musik; bemerkenswert die Zeitschriften), Leipzig 1903. **Simmel & Co.**, Leipzig, Roßstr. 18: Katalog 202, Romanica (darunter: Rumänisch); Katalog 203, Byzantina, Byzantino-Orientalia, Neograeca (Hl. Land, Kreuzzüge), 1903. **M. Spirgatis**, Leipzig, Marienstraße 23: Katalog 93, Byzanz und der Lateinische Orient, 1902.

K. K.

Contardo Ferrini †.

Der treffliche Kenner des byzantinischen Rechts in Italien, dem auch die B. Z. wertvolle Beiträge verdankt, ist im November 1902 gestorben. Die Leichenrede hielt Professor Vittorio Scialoja von der Universität Rom.

K. K.

Viktor Jernstedt †.

Am 21. August 1902 a. St. starb in St. Petersburg im 48. Lebensjahre der bekannte Gräzist, Professor und Akademiker V. Jernstedt. Einem von S. Žebelev verfaßten Nachrufe (Journal des Minist. der Volksaufkl. Bd. 343, 1902, Oktoberheft, Zeitgenöss. Chronik S. 50—63) entnehmen wir folgende Daten.

Jernstedt, ein geborener Petersburger, studierte an der Petersburger Universität klassische Philologie unter Anleitung der Professoren K. Lugebil und Th. Sokolov; auch mit dem Akademiker A. Nauck stand er schon damals in regem Verkehr. Nachdem er im J. 1875 das Universitätsstudium absolviert und eine mehrmonatliche Studienreise nach England unternommen hatte, wirkte er einige Jahre an einem Petersburger Gymnasium als Lehrer der alten Sprachen; nach Erwerbung des Magistergrades wurde er im J. 1880 von der Regierung zu gelehrten Studien ins Ausland abkommandiert und beschäftigte sich drei Jahre lang in Griechenland und Italien mit dem Studium griechischer Inschriften und Handschriften. Heimgekehrt hielt er an der Universität Vorlesungen, zunächst als Privatdocent, seit 1884 als außerordentlicher und seit 1891 als ordentlicher Professor. Seit 1893 gehörte er auch der Akademie der Wissenschaften an. Während der letzten 10 Jahre redigierte er daneben die „Abteilung für klassische Philologie“ im Journal des Ministeriums der Volksaufklärung. Die (nicht sehr zahlreichen) Schriften Jernstedts beziehen sich meist auf die klassische Literatur der Griechen (Antiphon, Menander, Tragiker u. a.); das byzantinische Gebiet betreffen folgende Arbeiten, die (mit Ausnahme von Nr. 3) alle in russischer Sprache geschrieben sind:

1) Vergessene griechische Sprichwörter, vgl. B. Z. II 639.

2) Zu den weltlichen Komödien des Äsop, vgl. B. Z. III 638.

3) Cecaumeni Strategicon et incerti scriptoris de officiis regiis libellus (zusammen mit V. Vasiljevskij, vgl. B. Z. V 616).

4) Ἀκοῆς κρείσσων. Zu Theodoros von Petrā und zu Thukydides, vgl. B. Z. VII 625.

5) Die Sprüche des Äsop in Moskau und in Dresden, vgl. B. Z. XI 214.

E. K.

Alle für die Redaktion bestimmten Sendungen (Manuskripte, Rezensionsexemplare u. s. w.) wolle man richten an:

Prof. K. Krumbacher, München, Ottostr. 5.

Dagegen wird gebeten, die Druckkorrekturen nicht an die Redaktion, sondern jedesmal direkt an die Druckerei von B. G. Teubner, Leipzig, Poststraße 3 zu senden. Das Manuskript bleibt nach Erledigung der Korrektur im Besitze der Verfasser.

Die Byzantinische Zeitschrift

erscheint vierteljährlich in Heften zu je etwa 11 Druckbogen, von denen [illegible] einen Band bilden. Der Preis des Bandes beträgt 20 Mark.

Druck und Verlag von B. G. Teubner in Leipzig, Poststr. 3.

I. Abteilung.

A propos de Boradion.

Τὰ Βοραδίου. — Τὰ Κύρου. — Τὰ Ἀνθεμίου. — Τὰ Προμότου.

Naguère[1]), aux fantaisies topographiques de M. J. Miliopoulos sur un prétendu *ναὸς ἀποστόλου Θωμᾶ ἐν τοῖς Βοραιδίου*[2]), une note intitulée *Autour de Chalcédoine*[3]) opposait les trois conclusions suivantes: 1° L'église de saint Thomas, bâtie par Anthémios, était, à proprement parler, non pas *ἐν τοῖς Βοραιδίου*, mais bien *ἐν τοῖς Ἀνθεμίου πλησίον τῶν Βοραιδίου*; 2° Le lieu dit *τὰ Ἀνθεμίου* se trouvait au bord de la mer, nullement au milieu des terres, comme le sont les ruines du Kaïch-Dagh; 3° Le lieu dit *τὰ Βοραιδίου*, voisin du précédent, devait constituer comme lui une localité maritime ou du moins s'élever à proximité des flots. Ce disant, toutefois, je n'indiquais en rien la position exacte des deux proasteia. Aujourd'hui il faut aller plus loin. Appuyé sur un document nouveau, il faut montrer au juste quel est le rivage qui les vit fleurir, et, cet emplacement déterminé, consacrer un ou deux mots aux principaux monuments de la banlieue environnante, un ou deux mots aussi aux lieux homonymes et à leurs voisins.

---

1) *Byzantinische Zeitschrift,* t. XI (1902), p. 333—357.

2) *Byzantinische Zeitschrift,* t. IX (1900), p. 63—71.

3) La note en question parlait aussi de Rufinianes. Me permettra-t-on d'ajouter ici deux faits nouveaux à l'histoire de cette localité? 1° Elle possédait un sanctuaire où les Constantinopolitains allaient tenir synaxe le 27 mai en l'honneur des saints Serge et Bacchus (*H. Delehaye, Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae e codice Sirmondiano nunc Berolinensi adiectis synaxariis selectis,* 713, 6). 2° Elle vit au XIII[e] siècle les moines grecs y céder la place à des bénédictins (*G. Millet, Le monastère de Daphni,* p. 26). Je regrette de ne pas avoir sous la main les documents occidentaux qui narrent l'installation et un peu l'histoire de cette communauté latine.

I. Boradion sur le Bosphore.

On se rappelle que le patriarche Théodose, élu au trône œcuménique en 1178, est présenté par deux auteurs comme un moine boradiote et par deux autres comme un moine auxentien: tandis que le catalogue patriarcal de Leunclavius le montre *περὶ τὸν τοῦ ἁγίου Αὐξεντίου βουνόν*[1]) et que celui de Philippe de Chypre le range parmi les ascètes *τοῦ βουνοῦ τοῦ ἁγίου Αὐξεντίου*[2]), la liste de Nicéphore Calliste lui donne le titre de *βορραδιώτης*[3]) et la chronique d'Ephrem le fait venir *ἐκ μονῆς Βοραδίου.*[4]) Boradiote d'un côté, auxentien de l'autre. C'est de là, et de là uniquement, qu'est parti M. J. Miliopoulos pour transporter le Boradion au mont Saint-Auxence: d'après lui, la double qualité de boradiote et d'auxentien attribuée au patriarche ne peut absolument pas s'expliquer sans le voisinage immédiat des deux lieux. Par malheur pour notre hardi topographe, voici qu'un acte patriarcal du 18 février 1170 vient démolir de fond en comble sa manière de voir et confirmer par le fait même ma précédente réfutation.

Cette pièce de 1170, précieuse annexe des actes du concile byzantin de 1166 sur le *Πατήρ μου μείζων μού ἐστιν*, ne tardera pas, avec plusieurs autres non moins intéressantes, à venir compléter les pages que le cardinal Maï a publiées sur le même sujet. Pour le moment elle est inédite. En attendant que le P. L. Petit nous en donne le texte, disons qu'elle met trois boradiotes en scène. Le premier, Jean Irénikos, apparaît comme higoumène d'un monastère *ἥτις τοῦ Βαταλᾶ μὲν ἐπιλέγεται ἐπ' ὀνόματι τοῦ ἐν ἁγίοις πατριάρχου Νικηφόρου ἱδρυμένη καὶ τιμωμένη. μία καὶ αὕτη ἐστὶ τῶν πρὸς τὸ ἑῷον μέρος ἄνω που τοῦ Φρύξου λιμένος διακειμένων μοναδικῶν σεβασμίων καταγωγῶν κατὰ τὸ Βορράδιον οὕτω καλούμενον ὄρος, τὸ τῷ Εὐξείνῳ πόντῳ συμπαρακείμενον.* Le second, un anonyme, est introduit par ces simples mots: *καί τις τῶν τοῦ τοιούτου ὄρους μοναχῶν.* Le troisième, qui a nom Paul, figure en qualité de supérieur *τῆς κατὰ τὸ Βορράδιον μονῆς τῆς ἁγίας Τριάδος.* Ces trois moines, nul n'en doutera, sont des boradiotes du même Boradion que le patriarche Théodose.

Il est peu vraisemblable, en effet, d'attribuer au même district bithynien deux lieux-dits homonymes ou presque homonymes. Et les différences de graphie ne font rien. Que l'on écrive *τὰ* suivi d'un génitif masculin ou *τὸ* suivi d'un nominatif neutre, que l'on orthographie le nom du personnage éponyme avec un *ρ* ou avec deux, avec ou sans *ι*

1) *Banduri, Imperium orientale,* part. III, Venise 1729, p 176.
2) *Banduri, op. cit.,* p. 189. 3) *Banduri, op. cit.,* p. 169.
4) *Caesares,* 10191, *Migne, P. G.,* t. CXLIII, col. 372.

à la deuxième syllabe, avec ou sans tréma sur cet ι, avec la finale δης, ou διος[1]), on n'a toujours devant soi, lorsqu'il s'agit de la région suburbaine, qu'un seul et même coin de banlieue, que le coin de banlieue à qui, semble-t-il, donna son nom, en y construisant sa villa, le neveu de Justinien signalé par Procope.[2]) Donc, nos trois moines et notre patriarche sont boradiotes au même titre. Eux, mêlés à la querelle théologique de 1170, habitent *κατὰ τὸ Βορράδιον ὄρος* ou *κατὰ τὸ Βορράδιον* tout court. Lui, promu au pontificat en 1178, est appelé *βορραδιώτης* ou *ἐκ μονῆς Βοραδίου*. Dans ces conditions, vivant tous quatre à la même époque et tous quatre aux environs de la capitale, ils appartiennent nécessairement tous quatre au même quartier suburbain.

Ceci établi, pour savoir où habitait Théodose, il suffit de savoir où habitaient les trois moines. Ces derniers logeaient-ils au pied du mont Saint-Auxence? Ils logeaient, dit l'acte patriarcal, *πρὸς τὸ ἑῷον μέρος*, dans la région située *à l'orient* de Constantinople, c'est-à-dire en Bithynie; *ἄνω που τοῦ Φρύξου λιμένος*, non loin d'un lieu appelé *port*, c'est-à-dire à proximité des flots; *κατὰ ... ὄρος ... Εὐξείνῳ πόντῳ συμπαρακείμενον*, près d'une hauteur debout *vers le Pont Euxin*, c'est-à-dire au nord de Chrysopolis. Réunies, ces trois données fixent Boradion sur la rive asiatique du Bosphore. Or, de cette rive au mont Saint-Auxence ou Kaïch-Dagh combien ne se déroule-t-il pas de kilomètres! C'est donc, n'en déplaise à M. J. Miliopoulos, que le couvent de Théodose le boradiote n'a rien de commun avec les ruines couchées au bas du Kaïch-Dagh, lesquelles représentent plutôt, à mon avis, le couvent des Cinq Saints gouverné par Maxime Planude aux dernières années du XIII[e] siècle.[3])

II. Boradion aux environs de Kanlidja.

Le proasteion boradien transporté sur la rive asiatique du Bosphore demande qu'on lui assigne là un emplacement précis. Est-ce possible? Oui, assez approximativement, si l'on s'aide d'une des indications fournies par notre acte patriarcal.

Φρύξου λιμήν, ou mieux[4]) *Φρίξου λιμήν*, n'est rien moins qu'un inconnu. Ouvrez les *Patria* d'Hésychios de Milet, et vous y trouverez que le chef byzantin Timésios, entre autres temples bâtis ou restaurés

1) Toutes ces variantes se rencontrent chez les auteurs byzantins.

2) *De bello persico,* I, 24.

3) *M. Treu, Maximi monachi Planudis epistulae,* p. 41.

4) La seule graphie correcte de l'éponyme est *Φρῖξος*, cf. *Thesaurus graecae linguae,* ed. Didot, s. v., et *E. Miller, Étude sur Denys de Byzance,* extrait du *Journal des Savants,* 1874, p. 17, note.

par lui, *τὸν . . . πρὸς τῇ ἄκρᾳ τῆς Ποντικῆς θαλάσσης κείμενον ναόν, ὃν Ἰάσων ποτὲ τοῖς δώδεκα θεοῖς καθιέρωσε, κατηρειπωμένον ἀνήγειρε καὶ τὸν ἐπὶ τῷ Φρίξου λεγομένῳ λιμένι τῆς Ἀρτέμιδος οἶκον ἀνεκαίνισεν.*[1]) Ouvrez le *De urbibus* d'Étienne au mot *Φρίξος*, et vous y lirez entre autres choses ces lignes: *Ἔστι καὶ Φρίξου λιμὴν παρὰ τῷ στόματι τοῦ Πόντου ἐν τῇ Χαλκηδονίᾳ περαίᾳ, περὶ οὗ Νύμφις ἐν α' περὶ Ἡρακλείας τάδε φησίν.* La citation de l'historien Nymphis ainsi annoncée a malheureusement disparu, emportée sans doute par les ciseaux aussi impitoyables qu'inintelligents d'Hermolaos. Telle qu'elle est pourtant, la notice d'Étienne confirme pleinement les résultats déjà obtenus: avec les mots *ἐν τῇ Χαλκηδονίᾳ περαίᾳ*, elle nous fait passer de Constantinople sur le rivage bithynien; avec les mots *παρὰ τῷ στόματι τοῦ Πόντου*, elle nous fixe sur le Bosphore au nord de Chrysopolis.

Mais confirmer les résultats acquis, pour *Φρίξου λιμήν* ce n'est pas assez. Ce port est aussi mentionné par Denys de Byzance et la place qu'il occupe dans son *Ἀνάπλους Βοσπόρου* constitue la plus précieuse des indications. Denys de Byzance écrit: *Ἔπειτα Κατάγγιον, κόλπος . . . μόνος εὔθηρος ἐκ τῆς Χαλκηδονίων ἀκτῆς· . . . ἐπ' αὐτῷ δὲ Ὀξύρρους ἄκρα. Μεθ' ἣν πολὺς καὶ ἐπίπεδος αἰγιαλὸς Φρύξου καλεῖται λιμήν. Μεθ' ὃν ἄλλος ὅρμος Φιέλα Χαλκηδονίων τῶν μέγα δυνηθέντων ἀνδρῶν. Ἐπὶ δ' αὐτῷ βουνὸς ὕπτιος καὶ περιφερὴς εἰς κύκλου σχῆμα περιγράφων τὴν βάσιν. Θέατρον δέ τις εἰκάσειεν ὁρᾶν, ἀκρονόητον ἐπιτήδευμα τῆς φύσεως· τοῦτο δ' ἄρα καὶ κέκληται.*[2]) Or, après lecture de ce texte, après étude du contexte, après inspection des lieux, Pierre Gilles a identifié *Φρίξου λιμήν* avec ce que les Grecs du XVI[e] siècle appelaient *Πλάκα.*[3]) Comme le montre sa description et surtout sa carte du Bosphore, il a placé le Phrixi portus entre Sycia Vicus, qui est Indjir-Keuï, et Neocastrum Asiaticum, qui est Anadoli-Hissar, plus près de celui-ci que de celui-là, au sud de Katangion ou Tchiboukli, au moderne Kanlidja. Il l'a placé en ce lieu, et les topographes postérieurs en ont agi de même. Ainsi Hammer, qui écrit: *Der kleine Hafen von Kanlidsche hieß ehemals der Hafen des Phryxus.*[4]) Ainsi encore Scarlatos Byzantios, qui écrit: *Ἐν δὲ τῇ πεδινῇ παραλίᾳ τοῦ μικροῦ μὲν ἀλλὰ βαθέος ὅρμου Φρύξου . . . κεῖται τὸ μέγα καὶ ὡραῖ-*

1) *Th. Preger*, *Scriptores originum Constantinopolitanarum*, fasc. I, Leipzig 1901, p. 14.

2) *C. Müller*, *Fragmenta historicorum graecorum*, t. V, p. 188. Je n'ai pas sous la main l'édition de C. Wescher, *Διονυσίου Βυζαντίου Ἀνάπλους Βοσπόρου*, Paris 1874, in-8° de XXXIV — 154 pages.

3) *De Bosporo thracio*, III, 7.

4) *Constantinopolis und der Bosporos*, Pesth 1822, t. II, p. 298.

τατον τουρκικὸν χωρίον Καυλιτζέ.[1]) Nous n'avons, nous-même, aucune raison de ne pas laisser Phrixou-limèn en ce lieu. Par suite, Boradion ne peut être qu'une des hauteurs voisines de Kanlidja, hauteurs qu'une quinzaine de kilomètres séparent du Kaïch-Dagh à vol d'oiseau.

Objectera-t-on que cette identification ne cadre point avec les données d'Étienne qui porte: *παρὰ τῷ στόματι τοῦ Πόντου*, ni avec celles le l'acte patriarcal qui porte: *τῷ Εὐξείνῳ συμπαρακείμενον*?

A l'objection basée sur les cinq mots d'Étienne nous pouvons fournir deux réponses. En premier lieu, la préposition *παρά* n'exige pas un voisinage immédiat. La preuve en est dans tel vers du poète Denys cité par Gilles.[2]) Le poète dit du moderne Riva:

Ῥῆβας, ὃς Πόντοιο παρὰ στομάτεσσιν ὁδεύει,

et pourtant la distance est encore assez considérable qui sépare du détroit le cours de ce fleuve côtier. En second lieu, le mot *στόμα* appliqué au Bosphore désigne parfois chez les géographes anciens tout le détroit d'un bout à l'autre. Ainsi en va-t-il par exemple de ce passage: *ὅτι φησὶν οἴεσθαι τὸν Εὔξεινον μὴ ἔχειν πρότερον τὸ κατὰ Βυζάντιον στόμα*, passage où Strabon[3]) rapporte l'opinion d'un de ses prédécesseurs qui faisait du Pont Euxin primitif une mer fermée, sans communication d'aucune sorte avec la Propontide.

En ce qui regarde les quatre mots de l'acte patriarcal, la réponse est aisée aussi. Pas plus que la préposition *παρά*, le verbe *συμπαράκειμαι* n'entraîne après lui une notion de voisinage très étroit et de proximité très grande. Il suffit, pour expliquer sa présence, que Boradion ne se trouve pas tout-à-fait au sud du Bosphore. D'ailleurs, et ceci vaut également contre l'objection tirée d'Étienne, du moment que nous avons les données précises de l'*Ἀνάπλους Βοσπόρου*, nous ne pouvons nous arrêter aux indications vagues et accidentelles ramassées ailleurs. Le travail de Denys nous étale, pour ainsi dire, le détroit sous les yeux, tout au long, détail par détail. Or, c'est dans ce travail que *Φρίξου λιμήν* est indiqué sur la rive asiatique du Bosphore, dans la partie moyenne de cette rive, plus près même de son extrémité sud que de son extrémité nord, en un point que cent descriptions de criques et de promontoires, de côtes plates et de rivages abrupts, d'embouchures et de hauteurs forcent nécessairement à identifier avec le moderne Kanlidja. Pareil témoignage s'impose: en face de renseignements si multiples et si minutieux, les plus difficiles doivent s'incliner.

---

1) *Ἡ Κωνσταντινούπολις*, t. II, Athènes 1862, p. 221.

2) *Op. cit.,* III, 1.

3) *Geographica,* I, 3, 4.

III. Phrixou-limèn et les scribes byzantins.

S'il n'y a pas lieu d'insister davantage sur la position de Phrixou-limèn, peut-être convient-il de remarquer en passant l'étrange fortune de cette dénomination mythologique assez heureuse pour traverser les siècles et se maintenir en pleine époque byzantine. *Φρίξου λιμήν*, c'est le port du Phrixos que tant d'auteurs signalent à propos de l'expédition vers la Toison d'Or.[1]) Denys de Byzance, en outre, le mentionne pour lui attribuer la fondation du fameux *Ἱερόν*: *Hieron*, lisons-nous dans la traduction de Gilles[2]), *a Phrixo, Nephelae et Athamantis filio, aedificatum, cum navigaret ad Colchos.* Que le héros antique ait ou non débarqué sur le Bosphore, les noms géographiques de si lointaine origine sont assurément rares qui se conservaient encore, aux environs de Constantinople, en 1170.

Mais on ne saurait féliciter Phrixou-limèn de son heureuse fortune sans ajouter que les scribes byzantins se sont tout de même parfois permis de le traiter assez durement. Pareil malheur, il est vrai, n'a pas épargné, si l'on en croit certains critiques, tels autres noms du voisinage, *Κατάγγιον*, par exemple, et *Φιέλα*. Dans *Κατάγγιον*, qu'il identifierait volontiers, à la suite d'Ismaël Bullialdus[3]), avec les *Καταφύγια* de Michel Ducas[4]), Ch. Muller se demande s'il ne faudrait pas reconnaître *Καταγώγιον*, forme courante de *Καταγωγεῖον*.[5]) De quoi il rapproche les *καταγωγοὶ λιμένες* du Scholiaste d'Homère[6]), et à quoi font peut-être allusion les mots *μοναδικῶν σεβασμίων καταγωγῶν* de l'acte patriarcal.[7]) D'autre part, dans *Φιέλα*, golfe ainsi dénommé, déclare Denys, parce qu'il affecte une forme circulaire et que la petite hauteur dont il est entouré s'évide en amphithéâtre, Ch. Muller est tenté de voir une corruption de *Φιάλη*[8]): à quoi il compare[9]) l'abîme creusé en cuvette dont Josèphe écrit: *Ἐκ μὲν οὖν τῆς περιφερείας ἐτύμως Φιάλη κέκληται τροχοειδὴς οὖσα λιμήν*[10]), et à quoi donne raison, semble-t-il, le mot *φιάλη* que nous allons bientôt ren-

---

1) Cf. *Thesaurus graecae linguae,* ed. Didot, s. v. *Φρῖξος*.

2) *Op. cit.,* III, 5.

3) Note au passage de Michel Ducas cité ci-dessous.

4) *Historia byzantina,* 34, *Migne, P. G.,* t. CLVII, col. 1044, 1045.

5) *Fragmenta historicorum graecorum,* V, 188, note.

6) *Iliade, B,* 494.

7) Il est vrai que les textes byzantins ne sont pas rares où le mot *καταγωγεῖον*, accompagné d'une épithète louangeuse, apparaît comme synonyme de monastère.

8) *Geographi graeci minores,* t. II, p. 86, note.

9) *Fragmenta historicorum graecorum,* t. V, p. 188, note.

10) *De bello iudaico,* III, 10, 7.

contrer dans un lambeau de texte byzantin. Si *Κατάγγιον* et *Φιέλα* sont vraiment, dans l'*Ἀνάπλους Βοσπόρου*, des débris de mots ainsi torturés, on s'étonnera moins que ***Φρίξου λιμήν*** ait encore souffert davantage ailleurs.

C'est à l'occasion du patriarche Sergios I[er] que les scribes du moyen âge ont mis notre port au supplice. On lit de Sergios dans le *Chronicon paschale*[1]): *διάκονος τῆς μεγάλης ἐκκλησίας Κωνσταντινουπόλεως καὶ πτωχοτρόφος, φροὺξ λιμένος*, et dans le catalogue patriarcal de Nicéphore Calliste[2]): *διάκονος τῆς ἐκκλησίας Κωνσταντινουπόλεως τῶν ἐν * * * καὶ φιάλῃ τῶν λιμένων πτωχείων.* Or, à quelque subtil remède qu'on les ait soumises, ces deux phrases sont restées inintelligibles et tronquées. L'unique moyen de les guérir est d'y introduire la mention de Phrixou-limèn. Il faut les lire à peu près ainsi, la première: ... *πτωχοτρόφος **τοῦ Φρίξου** λιμένος*; la seconde: ... *Κωνσταντινουπόλεως **καὶ ἐπὶ τῶν ἐν τῷ Στενῷ ἄνω που Φρίξου καὶ Φιάλης**, τῶν λιμένων, πτωχείων.* Si vous doutez, veuillez ouvrir le poète Ephrem, et vous y lirez:

λευίτης ἐκκλησίας,
*πτωχότροφός τε λιμένος τῶν τοῦ **Φρίξου**,*
Σέργιος.[3])

Ces deux ou trois bouts de vers rendent nos corrections et compléments certains, non point assurément pour les mots, mais pour le sens général. Ils rendent en outre certain que Sergios, avant son élévation au patriarcat, était tout ensemble et diacre de Constantinople et directeur d'un hospice de pauvres sis au moderne Kanlidja, entre Phrixou-limèn, représenté par la côte au nord de Kanlidja, et Phialé, représenté par Keurfès[4]) au sud de Kanlidja. Ne faisons plus de Sergios un *custos portus* et rayons des Glossaires ce que Du Cange y a écrit au sujet de *φρούξ*.[5])

Tout à l'heure nous parlions de ***Φιάλη***. Ajoutons ici que, vers 435, l'acémète saint Marcel était en rélations fréquentes avec le pieux Macédonios, higoumène d'un couvent debout *εἰς τόπον **Φιάλου** καλούμενον.* Par rapport à la maison religieuse de saint Marcel, laquelle s'élevait au moderne Tchiboukli, vingt minutes au nord de Kanlidja,

1) *Migne, P. G.*, t. XCII, col. 980. 2) *Banduri, op. cit.*, p. 166.

3) *Caesares*, 9817—9819, col. 360.

4) Ce point forme une baie si caractérisée que son nom même veut dire *golfe*. Keurfès, en effet, n'est guère, semble-t-il, qu'une corruption turque du grec *κόλπος* prononcé *κόρπος* à la vulgaire.

5) *Glossarium graecum*, s. v.; *Glossarium latinum*, ad Barones de quinque portubus.

le monastère de Macédonios est indiqué *οὐ πολλῷ ἄποθεν* dans le texte de Syméon Métaphraste[1]), *ἀντίπερα* dans la paraphrase d'Agapios Landos.[2]) N'était cette dernière expression, qui est peut-être le résultat d'une erreur, le *τόπος Φιάλου* devrait nécessairement s'identifier avec la *Φιάλη* qui nous occupait voici un instant.[3])

IV. Anthémion et M. S. Boutyras.

Revenons à la vieille villa boradienne. Son rattachement au détroit ne va pas sans éclairer un ou deux points de topographie suburbaine assez obscurs jusqu'ici. Près de cette villa, en effet, se trouvait le proasteion anthémien. Anthémios, dit quelque part le *Chronicon paschale*[4]), construisit un temple *τοῦ ἁγίου Θωμᾶ, πλησίον τῶν Βοραιδίου, ἐπιλεγόμενον Ἀποστολεῖον.* Il construisit, ajoute ailleurs la même chronique[5]), *τὸν ἅγιον οἶκον τοῦ ἁγίου Θωμᾶ τοῦ ἀποστόλου, τὰ λεγόμενα Ἀνθεμίου, πλησίον τῶν Βορραιδίου.* D'où il suit qu'une propriété suburbaine d'Anthémios est à chercher sur la rivage asiatique du Bosphore.

Ici nous nous rencontrons avec M. S. Boutyras. Sans connaître la pièce du 18 février 1170, cet auteur arrivait déjà, voici une dizaine d'années[6]), à fixer les constructions d'Anthémios et de Boradios au nord de Chrysopolis. Malgré l'avis contraire de tous ses compatriotes, obstinés avant comme après lui à reléguer ces constructions sur la côte qui s'allonge vers l'est au-delà de Chalcédoine, il déclarait avec assez de fermeté que le Bosphore seul était en droit de les revendiquer pour lui, et il les asseyait sur la même rive que nous en ce moment.

Pour heurter ainsi de front l'opinion courante, M. S. Boutyras s'appuyait entre autres choses sur le passage de Théophane relatif à la venue d'une flotte sarrasine sous les murs de Constantinople en 717. Le 1er septembre, dit le Chronographe[7]), les ennemis jetèrent l'ancre sur la côte de Thrace, *ἀπὸ τῆς Μαγναύρας ἕως τοῦ Κυκλοβίου*, c'est-à-dire entre Makri-Keuï et Zeïtoun-Bournou. Deux jours plus tard, le vent du sud s'étant levé, ils rangèrent les murs de la ville et coururent s'abriter, les uns du côté de l'Asie, *οἱ μὲν ἐπέρασαν*, les autres du côté

1) *Vita S. Marcelli,* 8, *Migne, P. G.,* t. CXVI, col. 713.

2) *Vita S. Marcelli, Ἐκλόγιον,* p. 127.

3) *Ἔστι καὶ Φιάλεια Βιθυνίας,* écrit Étienne (*De Urbibus,* s. v. *Φιγάλεια*), mais ces quatre mots sont trop vagues pour que nous puissions nous en servir ici.

4) *Migne, P. G.,* t. XCII, col. 816. 5) Col. 828.

6) *Βυζαντινῆς τοπογραφίας πάρεργα* dans la *Νεολόγου ἑβδομαδιαία ἐπιθεώρησις,* t. II (mai 1893), p. 561—565 et 581—585.

7) *Chronographia,* ad annum 6209.

de l'Europe, *οἱ δὲ εἰς τὰ τῆς Θράκης μέρη . . . προσώρμισαν*, les premiers *ἀπὸ τοῦ καστελλίου τῶν Γαλάτων καὶ ἕως τοῦ Κλειδίου*, les seconds *εἰς τὰ Εὐτροπίου καὶ Ἀνθεμίου*. La nuit suivante, Léon l'Isaurien fit ouvrir la chaîne de la Corne d'Or, mais les Sarrasins, soupçonnant un piège, n'y entrèrent point: ils jugèrent plus sage de se concentrer dans la baie de Sténia, *ἐν τῷ κόλπῳ τοῦ Σωσθενίου.*

Cet ensemble de mouvements est on ne peut plus instructif. Il montre que la flotte arabe, menacée d'une tempête dans la Propontide, chercha un refuge à l'entrée et à l'intérieur du Bosphore. La moitié de ses 1800 voiles s'étant échelonnée du château *τῶν Γαλάτων*, ou Galata, jusqu'au *Κλείδιον*, ou Defterdar-Bournou, l'autre moitié, mouillée sur la côte d'en face, ne put que s'allonger à la même hauteur. On ne comprendrait pas en effet que, tout en se séparant, les deux parties de la flotte se soient beaucoup éloignées l'une de l'autre, placées qu'elles étaient près de ce Khrysokéras d'où pouvaient sans cesse déboucher les forces byzantines. D'ailleurs, la côte bithynienne à l'est de Chalcédoine était trop exposée au vent du sud pour servir de refuge à tant d'embarcations. Conséquemment, le proasteion anthémien doit être mis en relation très étroite avec Kleidion. De même que, avant la concentration des Arabes à Sosthénion, Kleidion était l'extrême point nord atteint du côté de l'Europe, Anthémion était l'extrême point nord atteint du côté de l'Asie. Le lieu dit *τὰ Ἀνθεμίου* se trouvait donc sur le Bosphore.

M. S. Boutyras basait encore sa manière de voir sur l'identification, proposée par lui pour la première fois, du sanctuaire Saint-Thomas *ἐν τοῖς Ἀνθεμίου* avec le sanctuaire Saint-Thomas *ἐν Βρόχθοις*. Qu'il appuyât cette identification de preuves rigoureuses, je n'oserais l'affirmer. Tel paragraphe de Nicéphore Calliste[1]), mis en avant pour établir l'identité des deux églises[2]), établit plutôt le contraire, maintenant qu'on peut le confronter avec la source de Nicéphore Calliste, je veux dire avec la *Vita santae Olympiadis* publiée depuis. D'après ce document, c'est immédiatement après la mort de la sainte veuve, c'est-à-dire au deuxième lustre du Ve siècle, que ses restes arrivèrent *εἰς τὸν αἰγιαλὸν ἔμπροσθεν τῆς τροπικῆς τοῦ εὐαγοῦς οἴκου τοῦ ἁγίου ἀποστόλου Θωμᾶ τοῦ ὄντος ἐν Βρόχθοις.*[3]) Et cela, évidemment, autorise peu à identifier cette église Saint-Thomas *ἐν Βρόχθοις*, ainsi existante dès avant 410, avec celle *ἐν τοῖς Ἀνθεμίου*, bâtie simplement une cinquantaine d'années plus tard.[4]) Mais la *Vita santae Olympiadis* est un

1) *Eccl. hist.* XIII, 24, *Migne, P. G.*, t. CXLVI, col. 1013.
2) *Boutyras, op. cit.*, p. 563. 3) *Analecta Bollandiana,* t. XV, p. 417.
4) *Chronicon paschale,* col. 816 et 828.

document assez postérieur sur lequel il n'y a pas lieu de faire trop de fond. Le passage, en particulier, où elle nous raconte comment le corps d'Olympiade passa tout seul, par mer, de Nicomédie à Brokhthes, ce passage relève, à coup sûr, beaucoup plus de la légende que de l'histoire. Aussi n'est-il pas bien prouvé que Saint-Thomas *ἐν Βρόχθοις* existât déjà au début du Ve siècle, et il n'est pas bien certain, par suite, que l'unification proposée entre les deux églises ne réponde pas à la réalité des choses. Gardons-nous pourtant de suivre M. S. Boutyras et de nous prévaloir d'une preuve mal affermie.

Pourquoi, d'ailleurs, nous en prévaudrions-nous? Établies par le récit du chronographe, confirmées aujourd'hui par l'acte patriarcal de 1170, les attaches bosphoréennes d'Anthémion et de son voisin Boradion n'ont pas besoin d'être démontrées autrement. Quels que soient les rapports de Brokhthes avec Anthémion, la manière de voir de M. S Boutyras reste certaine. Du moins, s'il y faut des amendements, ce n'est que pour le détail. Car, bien inspiré lorsqu'il a fait des deux proasteia des localités bosphoréennes, ce topographe l'a été beaucoup moins lorsqu'il a fixé leur emplacement dans la partie méridionale de Brokhthes, au sud du village actuel de Kandili. La mention que l'acte patriarcal fait de Phrixou-limèn et la correspondance que nous avons constatée entre Phrixou-limèn et Kanlidja obligent à transporter *τὰ Ἀνθεμίου* et *τὰ Βοραδίου* au nord de Brokhthes.

Où exactement? Déterminer un site à quelques mètres près avec des documents si peu explicites serait imprudence, pure sans doute et folle témérité. Mieux vaut se contenter d'indications approximatives. Mettons Brokhthes à Kandili, Anthémion vers Anadoli-Hissar, Boradion aux approches de Kanlidja, et peut-être ne serons-nous pas très loin de la vérité. A tout le moins, cette disposition a l'avantage d'installer, comme les textes le demandent, Boradion près de Phrixou-limèn et Anthémion près de Boradion. Elle a aussi l'avantage de juxtaposer Anthémion et Brokhthes et d'expliquer assez, par là-même, que les deux expressions *Saint-Thomas d'Anthémion* et *Saint-Thomas de Brokhthes* puissent désigner, le cas échéant, une seule et même église.

V. Quartier urbain de Boraïdès.

L'histoire est courte des localités suburbaines que nous venons d'échelonner sur la rive asiatique du moyen Bosphore. Avant de relater les principaux événements où elles figurent, il convient de faire observer que les deux éponymes d'Anthémion et de Boradion ont aussi laissé leur nom à deux points de Constantinople même.

On lit dans Jean d'Antioche: *Ὁ δὲ Πρίσκος ἐδήλωσε συναχθῆναι τοὺς ἐξκουβίτορας εἰς τὰ Βοραΐδος, εἰς τὸν ἱππόδρομον τοῦ οἴκου αὐτοῦ, ἅμα τοῖς στρατιώταις βουκελλαρίοις.*[1]) Le *τὰ Βοραΐδος* ainsi mentionné est urbain. Cela ne fait aucun doute, et l'on peut même dire exactement dans quelle partie de la grande ville il se trouvait. En effet, la phrase que nous venons de citer se rapporte aux mesures d'ordre militaire prises par Phocas en vue de repousser la flotte africaine d'Héraclius. Or, la seule velléité de lutte entre les deux rivaux eut lieu au port Sophien. *Πολέμου κροτηθέντος μεταξὺ Φωκᾶ καὶ Ἡρακλείου εἰς τὸν Σοφίας λιμένα*, dit tel chroniqueur.[2]) Et, à son défaut, le contexte même de Jean d'Antioche le prouve assez, lui qui distribue les forces de Phocas entre *τὰ Ὁρμίσδου*, occupé par les Bleus, et *τὰ Καισαρίου*, occupé par les Verts. Ces deux points étant connus pour encadrer le port Sophien[3]), c'est là, devers Kadriga-liman et Koum-Kapou, près de la mer, qu'il faut loger *τὰ Βοραΐδος*.

Cette dénomination topographique, si le mot a été bien écrit, suppose comme éponyme un Boraïs, une Boraïs. Mais nous sommes sans doute ici en face d'une lecture vicieuse: quelque copiste aura écrit *Βοραΐδος* au lieu de *Βοραΐδου*. Il ne semble pas douteux, en effet, que le point occupé par Priscus ne tint son nom du Boraïdès que Procope mentionne en narrant l'affaire de Nika: *Βοραΐδης τε καὶ Ἰοῦστος, Ἰουστινιανοῦ βασιλέως ἀνεψιοί.*[4]) Justinien, avant son élévation au trône, habitait le palais d'Hormisdas: rien de plus naturel que de voir son neveu installé à quelque pas de ce palais, dans la même région. L'on n'hésitera pas, non plus, à regarder ce Boraïdès comme éponyme du proasteion bosphoréen. Il est si facile à *Βοραΐδου* de devenir successivement *Βοραίδου*, *Βοραιδίου*, *Βοραδίου*, *Βορραδίου*, si facile aussi à *τὰ Βορραδίου* de se transformer en *τὸ Βορράδιον*!

Mais si les deux résidences de Boraïdès, sa maison de ville et sa maison de campagne, ont laissé des traces dans la toponymie urbaine et suburbaine de Constantinople, il ne faut pas croire, avec Skarlatos Byzantios[5]), que ce même personnage soit pour quelque chose dans le nom du mouillage que les auteurs byzantins appellent *Βυρίδες*, *Βηρύδες* et *τὰ Βηρίδου*. Sous Michel II, quand le feu grégeois dévora la flotte du rebelle Thomas, les cinquante unités qui la composaient s'abritaient, comme dit Cédrénus[6]), *τῷ χωρίῳ . . . τῶν Βηρίδου*, ou, comme dit

1) *C. Müller, Fragmenta historicorum graecorum*, t. V, p. 38.
2) *Tafel, Theodosii Meliteni qui fertur chronographia*, Munich 1859, p. 101.
3) *Mordtmann, Esquisse topographique de Constantinople*, p. 57.
4) *De bello persico*, I, 24. 5) *Ἡ Κωνσταντινούπολις*, t. II, p. 282.
6) *Migne, P. G.*, t. CXXI, col. 969.

encore mieux le Continuateur de Théophane[1]), *τῷ τῶν Βυρίδων* (alii *Βηρύδων*, note Combefis) *κατὰ Θρᾴκην λιμένι*. Deux siècles plus tôt, quand la flotte d'Héraclius fut annoncée à Phocas, celui-ci sortit de Constantinople, écrit Jean d'Antioche[2]), *ἐξῆλθεν ὁ Φωκᾶς καὶ ἀπῆλθεν εἰς Βυρίδας καὶ ἐθεώρει τὴν παράταξιν τῶν πλοίων τῶν ἐλθόντων μετὰ Ἡρακλείου ἀπὸ Ἀφρικῆς· ἦσαν δὲ τὰ πλοῖα ἕως τοῦ Ἑβδόμου.* De ces textes il ressort que Bérides étaient hors de la ville, sur la côte thrace de la Propontide, devers l'Hebdomon[3]), et ce n'est pas là, près du moderne Makri-Keuï, que Boraïdès avait sa résidence d'été, encore moins sa résidence d'hiver.

VI. Dans le Deuteron.

Puisque nous en avons fini avec le quartier urbain de Boraïdès, nous devrions passer directement au quartier urbain d'Anthémios. Mais la situation de celui-ci, nous verrons tout à l'heure comment, ne se laisse découvrir à Constantinople que si l'on a soin d'y retrouver au préalable l'emplacement approximatif du quartier dit *τὰ Κύρου*. Force donc nous est de rechercher tout d'abord la région qui portait les constructions urbaines de Kyros, si fameuses par leur église de la Vierge où saint Romain, le grand mélode, vécut et chanta.

Quelques pages sur l'origine de cette église viennent d'être publiées par M. N. Gédéon. Assez vides pour l'historien, plus décevantes encore pour le topographe, elles ont pourtant le mérite de nous dire que Justinien et Théodora, empêchés par la Vierge de reconstruire son église de Kyros, surent prendre leur revanche en élevant tout auprès un sanctuaire de sainte Anne: *ἀναθήμασι πολυτελέσι τὴν Θεοτόκον ἀντιτιμήσαντες τὸν ἐγγύθεν ναὸν τῇ τοῦ Θεοῦ προμήτορι Ἄννῃ ἀνατιθέασι.*[4]) Or, ce dernier sanctuaire, nous savons en quelle partie de la ville furent jetés ses fondements. Procope nous le marque de très formelle façon: *Ἐν χωρίῳ δὲ τῆς πόλεως, ὃ Δεύτερον ἐπικαλεῖται, ἱεροπρεπὲς καὶ ἀγαστὸν ὅλως ἀνέθηκεν ἕδος Ἄννῃ ἁγίᾳ.*[5]) Justinien construisit le sanctuaire de sainte Anne au Deuteron, et c'est là que le restaura Basile I[er][6]), là que le signale Irène en 1118[7]), là que le

1) II, *Michael Amoriensis*, 16.
2) *C. Müller, op. et loc. cit.*
3) Cf. *S. Boutyras, op. cit.*, p. 564.
4) *Ἐκκλησίαι βυζαντιναὶ ἐξακριβούμεναι*, Constantinople 1900, p. 134.
5) *De aedificiis*, I, 3.
6) *G. Cedrenus, Hist. compendium, Migne, P. G.*, t. CXXI, col. 1125.
7) *Migne, P. G.*, t. CXXVII, col. 1117.

mettent les livres liturgiques.[1]) Ce qu'il s'ensuit, vous le voyez. Voisine de Sainte-Anne, la Théotokos en *τοῖς Κύρου* se trouvait comme elle dans le Deuteron. En d'autres termes, le petit quartier de Kyros doit être regardé comme une simple division du Deuteron.

Par malheur, ce dernier mot sert à désigner d'immenses espaces. On peut juger de sa compréhension par le grand nombre de sanctuaires que les documents liturgiques signalent avec la formule *ἐν τῷ Δευτέρῳ*. Le seul Synaxaire de Sirmond nous montre jusqu'à onze martyria dans le quartier: celui de saint Georges au 22 et 23 avril[2]), celui de sainte Zoé au 2 mai[3]), celui de saint Donat au 6 mai[4]), celui de saint Timothée au 10 juin[5]), celui de saint Chariton au 9 septembre[6]), celui de saint Kharalampos au 17 septembre[7]), celui de saint Eustathe au 20 septembre[8]), celui de saint Tryphon au 29 septembre[9]), celui de saint Marcien au 25 octobre[10]), celui de saint Démétrius au 26 octobre[11]), celui de saint Akyndinos au 2 novembre.[12]) Ajoutez-y, sans reparler de Sainte-Anne, l'église de saint Bassien que le même Synaxaire place, au 10 octobre, *πλησίον τῆς ἁγίας Ἄννης ἐν τῷ Δευτέρῳ*[13]); ajoutez-y le martyrion de Saint Paul de Constantinople que Nicéphore Calliste montre debout *περί που τὸ Δεύτερον*[14]); ajoutez-y la chapelle de la Théotokos dédiée le 6 septembre et que les livres liturgiques présentent

---

1) *H. Delehaye, Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae e codice Sirmondiano nunc Berolinensi adiectis synaxariis selectis,* 20, 25; 90, 18; 128, 5; *M. Gédéon, Βυζαντινὸν ἑορτολόγιον,* p. 136. Je désignerai désormais le premier de ces documents par la rubrique *Syn. Sirm.*, et le second par la rubrique *Héort.* De même *Syn. Biél.* se rapportera au travail du *Vizantiskij Vremennik,* t. III, p. 427—460, où M. D. Biéliaev, sous le titre *Novui spisok drevniago ustava Konstantinopolskikh tserkvei,* nous a donné le dépouillement partiel du codex 40 de Sainte-Croix de Jérusalem, codex liturgique de même famille que le synaxaire dit de Sirmond. En outre j'appellerai *Typik.* le typikon de la Grande Église vers 880 publié par M. A. Dmitrievskij dans son *Opisanie liturgitcheskikh rukopisei,* t. I, p. 1—152.

2) *Syn. Sirm.*, 621, 20; 626, 14. Cf. *Héort.*, p. 94 et 95.

3) *Syn. Sirm.*, 650, 15. Cf. *Typik.*, p. 102; *Héort.*, p. 97.

4) *Syn. Sirm.*, 743, 2. Cf. *Héort.*, p. 112.

5) *Syn. Sirm.*, 662, 10. Cf. *Syn. Biél.*, p. 444; *Héort.*, p. 99.

6) *Syn. Sirm.*, 32, 7. Cf. 33, 35; *Typik.*, p. 3; *Syn. Biél.*, p. 448; *Héort.*, p. 167.

7) *Syn. Sirm.*, 54, 22. Cf. 51, 22; *Typik.*, p. 7; *Héort.*, p. 170.

8) *Syn. Sirm.*, 61, 26. Cf. *Syn. Biél.*, p. 444.

9) *Syn. Sirm.*, 90, 19. Cf. *Typik.*, p. 10. 10) *Syn. Sirm.*, 162, 19.

11) *Syn. Sirm.*, 166, 30. Cf. *Typik.*, p. 16; *Syn. Biél.*, p. 447.

12) *Syn. Sirm.*, 190, 2.

13) *Syn. Sirm.*, 128, 5. Cf. *Typik.*, p. 13.

14) *Hist. eccl.*, XII, 14, *Migne, P. G.*, t. CXLVI, col. 785.

comme une annexe tantôt de l'église Sainte-Anne ἐν τῷ Δευτέρῳ[1]), tantôt d'une église Sainte-Irène ἐν τῷ Δευτέρῳ[2]); ajoutez-y peut-être la Sainte-Irène mentionnée à propos de la chapelle précédente. Cela fait, d'ailleurs, ne croyez pas connaître encore tous les sanctuaires de la région.

Mais rien ne prouve d'avantage la compréhension du Deuteron que la longue étendue de rempart qui le longe. D'une part, c'est sur le Deuteron que donnent, au sud, assez près de la Propontide, les portes actuelles de Belgrad-Kapou et de Silivri-Kapou. Belgrad-Kapou, ainsi qu'il est prouvé dans le remarquable ouvrage de M. A. van Millingen[3]), correspond à la deuxième porte militaire, et c'est, d'après le même auteur, cette *deuxième* porte militaire qui fit appeler Δεύτερον tout le voisinage. Silivri-Kapou, toujours d'après M. van Millingen, représente l'ancienne porte Mélandésia, et cette porte est indissolublement rattachée au Deuteron par la phrase que voici, relative aux deux saints Notaires: *ἐτάφησαν ἐν τῇ Μελανδησίᾳ πόρτῃ ἐν αὐτῇ Κωνσταντινουπόλει ἐν τῷ Δευτέρῳ.*[4]) D'autre part, c'est peut-être encore sur le Deuteron que donne, au nord, assez près du Khrysokéras, la porte actuelle d'Édirné-Kapou. Édirné-Kapou est l'ancienne porte kharsienne. Or, M. Mordtmann paraît avoir établi[5]), à l'aide des chroniqueurs et des pélerins, que le Saint-Georges ἐν τῷ Δευτέρῳ, où les Synaxaires font célébrer la fête de saint Théodore le Sykéote[6]), n'est autre chose que le Saint-Georges de la porte kharsienne, où Antoine de Novgorod trouva les reliques de saint Théodore le Sykéote.[7]) Si, comme l'affirme M. M. Gédéon[8]), cette identification s'impose, il faut dire que le mot Δεύτερον, employé d'abord pour désigner un seul quartier, finit peu à peu par s'étendre aux trois cinquièmes de la région urbaine comprise entre la ligne des anciens murs constantiniens et les murs de Théodose. Et, à ce compte, nous avons beau savoir le palais de Kyros dans le Deuteron, son emplacement reste pour nous dans un vague excessif qui oblige à chercher encore.

---

1) *Syn. Sirm.,* 20, 26.

2) *Syn. Sirm.,* 22, 52; *Héort.,* p. 166; *Du Cange, Constantinopolis christiana,* l. IV, 2, 15, p. 58.

3) *Byzantine Constantinople. The walls of the city and adjoining historical sites,* Londres 1899, p. 74.

4) *Syn. Sirm.,* 162, 19; *Héort.,* p. 179. Cf. *Typik.,* p. 16.

5) *Esquisse topographique de Constantinople,* p. 21 et 22.

6) *Syn. Sirm.,* 621, 20.

7) *Itinéraires russes en Orient,* Genève 1889, p. 104.

8) *Βυζαντινὸν ἑορτολόγιον,* p. 96.

VII. Quartier de Kyros.

Grâce à Dieu, une très intéressante donnée se dégage des textes qui roulent sur l'église de sainte Zoé et de ses compagnons. Fondée, dit-on, par Marcien[1]), bâtie ou rebâtie par Justinien[2]), restaurée par Basile[3]), l'église Sainte-Zoé tenait synaxe le 2 mai pour sa fête patronale et le 9 août pour l'anniversaire de sa dédicace. A propos de cette double synaxe, les livres liturgiques la placent expressément *ἐν τῷ Δευτέρῳ.*[4]) A propos de sa construction justinienne, Procope la place non loin de Sainte-Anne: *τούτου δὲ δὴ τοῦ νεὼ οὐ πολλῷ ἄποθεν ἀμφὶ τῆς πόλεως ἀγυιὰν ἐσχάτην Ζωῇ μάρτυρι ἐπιεικῶς ἕδος πεποίηται.* Or, cette église Sainte-Zoé du Deuteron, debout près Sainte-Anne du Deuteron, l'Anonyme dit d'elle: *τῆς ἁγίας Ζωῆς, τῆς ἐν τῇ Μωκισίᾳ*, et immédiatement après: *τὴν ἐν τῇ Μωκισίᾳ ἁγίαν Ζωήν.*[5]) Elle était donc près de la citerne mocienne. D'où il suit que la Théotokos *ἐν τοῖς Κύρου*, voisine de Sainte-Anne et par conséquent de Sainte-Zoé, devait se trouver aussi dans les environs de la même citerne. Ce qui revient à dire que le quartier *τὰ Κύρου*, partie intégrante du Deuteron, était à peu de distance de Saint-Mokios.

Et voici précisément, pour appuyer cette conclusion, un témoignage très direct, très formel. Les livres liturgiques parlent en termes exprès, au 30 novembre, d'une synaxe *τοῦ ἁγίου ἀποστόλου Θωμᾶ ἐν τοῖς Κύρου πλησίον τοῦ ἁγίου μάρτυρος Μωκίου.*[6]) Pareille donnée enlève tout doute touchant le voisinage du palais de Kyros avec la citerne mocienne.

Or, ce voisinage nous est un point de repère très précieux. En effet, la situation de la citerne mocienne, qui devait son nom à l'église Saint-Mokios, est parfaitement connue. Cette citerne, pour mieux dire, subsiste encore, transformée en Tchoukour-Bostan, ou *jardin creux.* Elle se trouve au nord-ouest du quartier dit Hexi-Marmara en grec, Alt-Mermer en turc. C'est donc là, aux alentours de Tchoukour-Bostan, que s'élevait *τὰ Κύρου.*

Ne pouvons-nous aller plus loin? La citerne mocienne a de grands espaces tout autour d'elle, au nord comme au sud, à l'est comme à l'ouest, et nous aimerions bien savoir à quel point cardinal nous en tenir. Il nous est loisible, sans doute, de ne pas trop nous occuper

---

1) *Anonymi antiquitates, Migne, P. G.*, t CXXII, col. 1268.
2) *Procope, De aedificiis,* I, 3. 3) *Basilius Macedo,* 82.
4) *Typik.*, p. 102; *Syn. Sirm.*, 650, 15; 878, 46; *Héort.*, p. 97.
5) *Anonymi antiquitates,* col. 1268.
6) *Syn. Sirm.*, 241, 1; *Syn. Biél.*, p. 448.

de l'est, car de ce côté la citerne touche presque à l'ancien tracé du mur constantinien et, le mur franchi, on n'est plus dans le Deuteron. Mais que de place encore des trois autres côtés! Ne pouvons-nous préciser davantage? Si, nous le pouvons, en nous appuyant sur la porte Saint-Romain.

Cette porte, bien connue, s'appelle aujourd'hui Top-Kapou. Son nom médiéval lui venait d'une église du martyr Romain sise tout proche. Or, l'emplacement de l'église en question se trouvait être le quartier d'Élébikhos.[1]) La mémoire de saint Romain au 18 novembre se fête, dit le Synaxaire[2]), dans son martyrion *ἐν τοῖς Ἐλεβίχου*. Le 4 septembre, lisons-nous encore dans les sources liturgiques[3]), la fête de sainte Hermione et autres martyrs est solennisée dans leur sanctuaire *πλησίον τοῦ ἁγίου Ῥωμανοῦ*. Or, parmi les dignitaires monastiques de 536, figure un higoumène de Sainte-Hermione qui signe en ces termes: *Παῦλος ἐλέῳ θεοῦ πρεσβύτερος καὶ ἡγούμενος μονῆς τῆς ἁγίας μάρτυρος Ἑρμιόνης ἐν τοῖς Ἐλεβίχου.*[4]) Le nom du quartier est donc bien certain. Maintenant, si vous abandonnez les signataires de 536 pour vous reporter à ceux de 518, que découvrez-vous? Une souscription ainsi libellée: *Ἰωάννης πρεσβύτερος καὶ ἀρχιμανδρίτης μονῆς τῶν Κύρου ἐν τοῖς Ἐλεβίχου.*[5]) Et voilà qui fournit avec une suffisante précision l'emplacement du palais de Kyros, de son église, de son monastère.

Si le couvent dit *τὰ Κύρου* a pu être dit en même temps *ἐν τοῖς Ἐλεβίχου*, c'est que *τὰ Κύρου* et *τὰ Ἐλεβίχου* se touchaient. Si *τὰ Κύρου* a pu être montré par ailleurs près de Saint-Mokios, c'est que *τὰ Κύρου* se trouvait du côté de *τὰ Ἐλεβίχου* qui regardait Saint-Mokios. En d'autres termes, le quartier de Kyros s'élevait entre la citerne mocienne et la porte Saint-Romain. En d'autres termes encore, le quartier de Kyros était au nord-nord-ouest de Tchoukour-Bostan, dans la direction et à proximité de Top-Kapou.

Contentons-nous de cette approximation. Si elle ne conduit pas à une localisation complète, elle suffit du moins à nous montrer combien est erroné le rapprochement que l'on a voulu établir entre la Vierge de Kyros et la moderne Panaghia d'Hexi-Marmara.[6]) Cette église, connue officiellement sous le nom de Théotokos Gorgoépékoos, se trouve

1) L'éponyme, qu'il vaudrait mieux, d'après le *Thesaurus*, appeler Ἑλλέβιχος, doit être le haut fonctionnaire impérial signalé sous Théodose I[er]. Cf. *Théodoret, Hist. eccl.*, V, 19.

2) *Syn. Sirm.*, 235, 31; *Syn. Biél.*, p. 444. Cf. *Syn. Sirm.*, 170, 24.

3) *Typik.*, p. 3; *Syn. Sirm.*, 15, 9; *Syn. Biél.*, p. 444.

4) *Mansi*, t. VIII, col. 1011. 5) *Mansi*, *op. cit.*, col. 1055.

6) *M. Gédéon*, *Ἐκκλησίαι βυζαντιναὶ ἐξακριβούμεναι*, p. 125.

au sud de Tchoukour-Bostan, c'est-à-dire à l'opposite de l'emplacement assigné aux constructions de Kyros.

Celles-ci fixées, et fixées en un point de Constantinople où les cartes topographiques les plus récentes ne mettent pas plus de noir que les cartes de 1850 au centre de l'Afrique, résumons d'un mot leur petite histoire.

D'abord, l'éponyme du quartier est bien le fameux fonctionnaire contemporain de Théodose II. Ne sachant ce fait affirmé que par les patriographes byzantins[1]), M. M. Gédéon prétendait naguère que l'attribution de la Théotokos *ἐν τοῖς Κύρου* au susdit personnage ne reposait sur aucune attestation.[2]) Il s'est rendu seulement après la découverte par lui du récit anonyme qui narre tout au long les origines de l'église. Pas n'était besoin, pourtant, d'attendre cette découverte, car nous avions déjà le témoignage formel de Théophylacte Simocatta. *Τῷ ἱερῷ τεμένει τῆς Θεομήτορος . . ., ὃ Κῦρον, τὸν ἐπὶ Θεοδοσίου τοῦ αὐτοκράτορος γεγονότα, δείμασθαι λόγος καθήστηκεν ἀψευδής*, dit l'historien[3]), et son dire, antérieur de beaucoup au récit anonyme, mérite tout au moins autant de créance. Le préfet Kyros encourut, comme on sait, la disgrâce de l'empereur et fut obligé d'entrer dans le clergé. Il mourut à la tête d'un diocèse, soit à Smyrne, comme le veut une tradition recueillie, sans parler des auteurs plus tardifs, par le *Chronicon paschale*[4]), Jean de Nikiou[5]) et Théophane[6]), soit plutôt[7]) à Kotyaeion, comme l'affirme une tradition consignée dans J. Malalas[8]), Suidas[9]) et l'Anonyme de Gédéon.[10])

La Théotokos *ἐν τοῖς Κύρου* fournit une assez longue carrière. Elle dut être rebâtie une fois de fond en comble, et de là vient sans doute que l'on rencontre l'anniversaire de sa dédicace et au 4 novembre[11]) et au 9 mai.[12]) Le 19 mai, elle était en fête pour honorer saint Patrice, évêque de Brousse[13]); le 9 octobre, pour honorer la martyre

1) *Anonymi antiquitates*, *Migne*, *P. G.*, t. CXXII, col. 1241; *Pseudo-Codinus*, *De aedificiis Constantinopoleos*, *Migne*, *P. G.*, t. CLVII, col. 588.

2) *Βυζαντινὸν ἑορτολόγιον*, p. 184. 3) *Hist.*, VIII, 8.

4) *Migne*, *P. G.*, t. CXII, col. 809.

5) *Notices et extraits des manuscrits*, t. XXIV, p. 460.

6) *Chronographia*, anno 5937.

7) *M. Gédéon*, *Κῦρος ὁ Κοτυαείου*, dans l'*Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*, t. IV, p. 92.

8) *Migne*, *P. G.*, t. XCVII, col. 537—540. 9) Sub verbo *Κῦρος*.

10) *Ἐκκλησίαι βυζαντιναὶ ἐξακριβούμεναι*, p. 135. 11) *Héort.*, p. 184.

12) *Syn. Sirm.*, 660, 41; *Constantinopolis christiana*, l. IV, 2, 14, p. 58.

13) *Syn. Sirm.*, 695, 33; *Héort.*, p. 106.

sainte Anne et ses compagnons[1]), soit qu'elle possédât quelqu'une de leurs reliques, soit pour toute autre raison. Des reliques sûrement déposées dans ses murs, c'étaient celles du mélode saint Romain. Hôte du sanctuaire durant sa vie, le grand poète ecclésiastique y trouva un tombeau après sa mort et aussi, au 1er octobre de chaque année, les honneurs d'une synaxe solennelle.[2])

Une autre gloire de l'église fut son image très vénérée de la Vierge. Si Michel Psellos devint le savant que l'on sait, le plus grand mérite en revient, nous déclare Anne Comnène[3]), aux prières et aux larmes que sa mère allait répandre pour lui *τῷ αὐτῷ ναῷ τοῦ Κύρου τῆς Θεοτόκου σεπτῷ εἰκονίσματι.* Quand l'empereur Manuel ouvrit la campagne qui devait se terminer par la défaite de Myriocéphales en novembre 1176[4]), un certain Mauropoulos apprit ce désastre à l'avance, au cours d'un rêve où il se voyait entrer dans *τὸν ἐκ τοῦ Κύρου παρώνυμον ναόν* et prier *τὴν εἰκόνα τῆς Θεομήτορος.*[5])

C'est en 518, avec la signature déjà citée de son archimandrite Jean, que l'église de Kyros apparaît pour la première fois flanquée d'un monastère. Dix-huit ans plus tard, le prêtre Georges était son higoumène. Celui-ci signe simplement: *ἀρχιμανδρίτης μονῆς τῶν Κύρου* d'une part[6]), *ἡγούμενος μονῆς Κύρου* d'autre part[7]), sans jamais ajouter, comme son prédécesseur, les trois mots *ἐν τοῖς Ἐλεβίχου.*

Le patrice Germain, beau-père du fils aîné de Maurice, cherchait un asile dans le sanctuaire de Kyros en 602.[8]) En 1034, le patrice Constantin Dalassène avait sa maison tout auprès.[9]) Tout à la fin du XIIe siècle, des gens étrangers à la cléricature tenaient, de par la coutume, le droit d'y remplir des charges que les règles canoniques réservaient jalousement ailleurs aux seuls membres du clergé. C'est Théodore Balsamon qui nous en avertit.[10]) Son texte doit se lire: *ἐν τῷ ναῷ τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου τοῦ Κύρου*, bien que jusqu'ici les

1) *Syn. Sirm.*, 124, 7. La synaxe de ce groupe de martyrs, plus ordinairement fêtés le 22 octobre, se trouve indiquée par d'autres livres liturgiques près Saint-Georges *ἐν τῷ Κυπαρισσίῳ*. *Acta sanctorum octobris*, t. IX, p. 521.

2) *Acta sanctorum octobris*, t. I p. 59. Cf. *Syn. Sirm.*, 95, 40; 96, 6, 32.

3) *Alexiade*, V, p. 144 de Paris et 115 de Venise.

4) *E. de Muralt*, *Essai de Chronographie byzantine*, ad annum.

5) *Nicétas Khoniates*, *De Manuele Comneno*, VI, 5. *Migne*, *P. G.*, t. CXXXIX, col. 537.

6) *Mansi*, *op. cit.*, col. 910. 7) *Mansi*, *op. cit.*, col. 1011.

8) *Th. Simocatta*, *Hist.*, VIII, 8.

9) *G. Cedrenus*, *Hist. compendium*, *Migne*, *P. G.*, t. CXXII, col. 241.

10) *Hermenia in XXXIII canonem Trullensis synodi.*

éditeurs aient toujours imprimé soit *Θεοτόκου τοῦ Κυρίου*[1]), soit *Θεοτόκου τοῦ Κυροῦ.*[2])

VIII. Quartier urbain d'Anthémios.

Notre connaissance du quartier dit *τὰ Κύρου* va nous permettre de retrouver avec la même approximation le quartier urbain d'Anthémios. Mais commençons plutôt par établir qu'il existait un Anthémion dans la ville même.

Les *Enarrationes breves chronographicae* écrivent quelque part cette phrase fabuleuse: ... *ἐπὶ Ἀνθίμου ὑπάτου· οὗτινος τὰ Ἀνθίμου κατὰ τὴν κέλευσιν Ναζαμήτου ὑπάρχου, τοῦ ἀπὸ Περσῶν, ἀντὶ πάκτων ἐχρηματίσθησαν ἐν ταῖς ἡμέραις Βύζα καὶ Ἄντη.* Ainsi du moins lisons-nous dans la dernière édition de cette œuvre.[3]) Mais l'éditeur nous avertit que son manuscrit porte *τὰ Ἀνθιμίου* au lieu de *τὰ Ἀνθίμου*, et il ajoute: «Dubium utrum Anthimus an Anthemius nominatus sit consul ille ficticius.» Où l'on voit que le texte peut fort bien regarder un *τὰ Ἀνθιμίου*: et ce *τὰ Ἀνθιμίου*, étant donné l'itacisme, se confond avec *τὰ Ἀνθημίου*; et ce *τὰ Ἀνθημίου*, étant donné l'origine mise en avant, est un *τὰ Ἀνθημίου* urbain. Dans tous les cas, l'anonyme des *Antiquitates* écrit: *τὰ δὲ Ἀνθημίου οἶκος ἦν αὐτοῦ, μαγίστρου ὄντος, ἐν τοῖς χρόνοις Μαρκιανοῦ τοῦ βασιλέως* ...[4]), et le Pseudo-Codinus, non content de répéter cette information, ajoute: *Ὁ δὲ τὸν αὐτοῦ οἶκον εἰς ναὸν καὶ γηροκομεῖον ἀνήγειρε καὶ λοῦμα.*[5]) Or, ces textes se rencontrent en des chapitres où il n'est point du tout question de proasteia. Il n'en faut pas davantage, quel que soit le peu d'ordre des patriographes, pour conclure à l'existence d'un palais urbain d'Anthémios. D'ailleurs, à chercher sa position, nous allons confirmer son existence.

Le paragraphe des *Antiquitates* sur l'Anthémion urbain, paragraphe dont je viens de citer les deux premières lignes, se trouve précédé du titre que voici: *περὶ τῶν Ἀνθημίου πλησίον τῶν Κύρου.* Pareil titre serait, comme tant d'autres, une pure énigme, si nous ignorions encore la position approximative de l'ancien palais de Kyros. Ce palais retrouvé, il nous autorise à dire, sans attendre de plus amples renseignements, que le quartier anthémien était situé au nord-ouest du moderne Hexi-Marmara, dans la partie occidentale de la ville,

---

1) Depuis *Beveridge* jusqu'à *Migne, P. G.*, t. CXXXVII, col. 628.
2) *Rhalli et Potli, Σύνταγμα τῶν ἱερῶν κανόνων*, t. II, p. 380.
3) *Th. Preger, op. cit.*, p. 41. 4) *Migne, P. G.*, t. CXX, col. 1245.
5) *Migne, P. G.*, t. CXLVII, col. 585.

au-delà des anciens murs de Constantin, en-deça des remparts de Théodose.

C'est, on le sait, durant la première moitié du Ve siècle que la capitale s'agrandit tout-à-coup de ce côté, englobant dans ses nouvelles murailles de grands espaces restés jusque-là suburbains. Les murailles en question furent construites en 413 par le préfet Anthémios et renforcées en 439 par le préfet Kyros. Préposés à de pareils travaux, ces deux gros personnages eurent toute facilité de se choisir pour eux-mêmes de beaux emplacements parmi les terrains vagues ou peu bâtis que la disparition de l'enceinte constantinienne annexait à l'ancienne ville, et l'on s'explique ainsi fort aisément que les nouveaux quartiers nous présentent un *τὰ Ἀνθεμίου* et un *τὰ Κύρου*. Sans doute, l'Anthémios de 413 n'est pas l'Anthémios à qui se réfèrent les indications du *Chronicon paschale*, des *Antiquitates* et du Pseudo-Codinus. Mais celui-ci, empereur d'Occident de 467 à 472, est le descendant de celui-là, premier ministre d'Orient sous Arcadius et Théodose II, et le palais *τὰ Ἀνθεμίου* ou *τὰ Ἀνθημίου* consacré à Dieu par le petit-fils lui venait en droite ligne du grand-père, qui, lui, l'avait construit.

Nous avons donc l'Anthémion urbain au nord-ouest d'Hexi-Marmara. Il nous reste, si la chose est possible, à préciser davantage son emplacement.

Le Synaxaire de Sirmond parle, au 20 novembre, d'une synaxe *τοῦ ἁγίου Θωμᾶ ἐν τοῖς Κύρου*, et ailleurs, au 23 juillet, d'une église *τοῦ ἁγίου Θωμᾶ ἐν τοῖς Ἀνθεμίου*. Les deux mentions, en dépit de leur aspect si différent, ne viseraient-elles pas un seul et même sanctuaire? Si nous complétons l'indication du 20 novembre en citant le Synaxaire jusqu'au bout, nous avons une synaxe *τοῦ ἁγίου Θωμᾶ ἐν τοῖς Κύρου πλησίον τοῦ ἁγίου Μωκίου*. Si nous complétons l'indication du 23 juillet en y ajoutant la donnée des *Antiquitates*, nous avons une église *τοῦ ἁγίου Θωμᾶ ἐν τοῖς Ἀνθεμίου πλησίον τῶν Κύρου*. Qui ne voit que nous sommes, de part et d'autre, au même point de la ville? A Constantinople, dans l'intérieur des murs, les expressions toponymiques en *τὰ* suivi d'un nom propre au génitif ne désignaient originellement qu'un palais avec ses dépendances et plus tard qu'un petit pâté de maisons. Aussi, réunis, les deux lots de constructions limitrophes qu'étaient *τὰ Ἀνθεμίου* et *τὰ Κύρου* se bornaient-ils à former un quartier de très médiocres proportions. Et comment un quartier si peu vaste, à célébrer une synaxe de saint Thomas, l'aurait-il célébrée ailleurs que dans son église Saint-Thomas? Evidemment, nous sommes de part et d'autre en face du même sanctuaire, et ce sanctuaire unique, placé entre l'ancien palais de Kyros et l'ancien palais d'Anthé-

mios, est désigné par le Synaxaire tantôt par le nom de celui-ci et tantôt par le nom de celui-là.

Cette conclusion, jointe à ce que nous avons dit au chapitre précédent, nous révèle l'emplacement du quartier anthémien avec une précision plus grande. Si *τὰ Κύρου* touchait à *τὰ Ἐλεβίχου*, lequel touchait à la porte Saint-Romain, c'est que *τὰ Κύρου* était à une certaine distance au nord-nord-ouest de la citerne Saint-Mokios. Si l'église Saint-Thomas montrée *ἐν τοῖς Κύρου* était près de la citerne Saint-Mokios, c'est que cette église Saint-Thomas s'élevait au sud-sud-est de *τὰ Κύρου*. Si cette église Saint-Thomas debout au sud-sud-est de *τὰ Κύρου* n'est autre chose que l'église Saint-Thomas *ἐν τοῖς Ἀνθεμίου πλησίον τῶν Κύρου*, c'est que *τὰ Ἀνθεμίου* se trouvait au sud-sud-est de *τὰ Κύρου*. Concluez-en que le quartier anthémien est à fixer non loin au nord-nord-ouest du Tchoukour-Bostan d'Hexi-Marmara.

Après tout ce qui précède, il reste au moins que deux sanctuaires existaient qui se nommaient pareillement Saint-Thomas d'Anthémios, l'un dans l'Anthémion urbain, près de la citerne mocienne, l'autre dans l'Anthémion suburbain, sur la rive asiatique du moyen Bosphore. Cela étant, il faut corriger l'opinion de Du Cange[1]) que j'ai eu le tort de suivre ailleurs[2]), et tenir que l'église anthémienne Saint-Thomas construite d'après le *Chronicon paschale* en 454 n'est pas la même que l'église anthémienne Saint-Thomas construite d'après le *Chronicon paschale* en 468. L'une des deux mentions vise le sanctuaire de la ville, l'autre celui de la banlieue. Seulement, le texte de la chronique, tel que nous le possédons, a le tort d'écrire les mots *πλησίον τῶν Βοραιδίου* dans les deux cas: ces mots ne devraient se lire que dans la phrase où il s'agit du proasteion. Quant à dire quelle est des deux cette phrase-là, je ne le puis. *Ἐπιλεγόμενον τὸ ἀποστολεῖον*, écrit l'auteur d'un côté; *τὰ λεγόμενα Ἀνθεμίου*, écrit-il de l'autre; mais ces données, point du tout caractéristiques, ne permettent en rien de se prononcer, puisque, d'une part, les deux propriétés d'Anthémios, l'urbaine et la suburbaine, s'appelèrent l'une et l'autre *τὰ Ἀνθεμίου*, et que, d'autre part, le terme *ἀποστολεῖον*, commun à toutes les églises placées sous le patronage d'un apôtre, peut aussi bien désigner le sanctuaire de la ville que celui de la banlieue et vice versa.

IX. Autour d'Anthémion.

Est-ce un des Saint-Thomas anthémiens qu'il faut chercher en 518 dans la signature du Sabas archimandrite *μονῆς τοῦ ἁγίου Θωμᾶ πλησίον*

1) *Constantinopolis christiana,* IV, 5, 35.
2) *Byzantinische Zeitschrift,* t. XI, p. 356.

κινστέρνης [1])? A première vue, en lisant les mots *près de la citerne*, on penserait volontiers au Saint-Thomas anthémien de la ville que nous venons de laisser près de la citerne mocienne. Mais, à mon avis, il n'y a pas lieu d'y penser. Le Sabas de 518 doit être le prédécesseur du Jean qui signe en 536 au nom du couvent *τοῦ ἁγίου Θωμᾶ ἐν τοῖς Μοδέστου.* [2]) Or, nous savons que le préfet Modeste fit une citerne, dite de son nom Modestiaca. C'est de cette dernière très probablement qu'il s'agit dans la souscription de Sabas en 518. Ainsi que nous l'apprend la *Vetus descriptio Constantinopoleos* [3]), elle fut creusée dans la XI[e] région de la ville constantinienne, pas très loin sans doute de l'espace encore suburbain qui devait bientôt, englobé dans les nouveaux murs, constituer les quartiers mociens, assez loin cependant pour empêcher l'identification de Saint-Thomas *ἐν τοῖς Ἀνθεμίου* avec Saint-Thomas *ἐν τοῖς Μοδέστου.*

Si nous écartons les constructions de Modeste, nous devons au contraire rapprocher les constructions d'Olympios. Au 23 juillet, en mentionnant Saint-Thomas d'Anthémios, le Synaxaire de Sirmond veut uniquement localiser un *προφητεῖον* de saint Jean Baptiste.[4]) Ce *προφητεῖον*, situé *ἐν τοῖς Ὀλυμπίου πλησίον τοῦ ἁγίου Θωμᾶ ἐν τοῖς Ἀνθεμίου*, ou, comme portent d'autres livres liturgiques [5]), *ἐν τοῖς Ὀλύμπου*, ne s'identifierait-il pas avec le *προφητεῖον* du même saint Jean Baptiste que le même Synaxaire place, au 9 janvier [6]), *πλησίον τῆς κινστέρνης Μωκησίας ἐν τοῖς Δανιήλ*? Remarquez bien que les deux lieux indiqués sont à proximité, l'un et l'autre, de la citerne mocienne: *τὰ Δανιήλ*, parce que le Synaxaire l'y fixe en toutes lettres; *τὰ Ὀλυμπίου*, parce que le Synaxaire le met près de l'Anthémion, lequel touche lui-même à Saint-Mokios. Ce voisinage autorise, si je ne me trompe, à émettre l'avis que *τὰ Δανιήλ* et *τὰ Ὀλυμπίου* doivent être limitrophes. Par suite, les deux textes cités peuvent fort bien ne viser qu'une seule et même église du Baptiste, église debout entre les deux quartiers et rattachée tantôt au premier, tantôt au second.

Et voici qui serait, semble-t-il, de nature à confirmer cette manière de voir. Dans la Vie de l'économe saint Marcien par Sergios il est dit que les restes du saint furent déposés *ἐν τῷ προφητείῳ τοῦ ἁγίου*

1) *Mansi, op. cit.*, t. VIII, col. 1055.

2) *Mansi, op. cit.*, t. VIII, col. 907 et 1010.

3) *Labbe, Apparatus byzantinae historiae*, éd. de Venise, p. 31.

4) *Syn. Sirm.*, 836, 26. 5) *Héort.*, p. 135.

6) *Syn. Sirm.*, 380, 16. Les autres documents portent cette mention au 10 janvier. *Syn. Sirm.*, 383, 42.

Ἰωάννου τοῦ Βαπτιστοῦ ἐν τοῖς Δανιήλ, πλησίον τοῦ ἁγίου μάρτυρος Μωκίου, ὅπερ μοναστήριον ὁ αὐτὸς ὁσιώτατος ἀνὴρ ᾠκοδόμησε.[1]) D'où il suit que Saint-Jean-Baptiste de Daniel, monastère de Constantinople, fut fondé au troisième quart du Ve siècle. Fondé alors, ce couvent fournit une longue carrière, car la paraphrase de la même Vie nous le montre encore debout au temps du Métaphraste. Le lieu de sépulture de Marcien fut, dit cette paraphrase[2]), ἡ τοῦ Βαπτιστοῦ Ἰωάννου μονή ἥτις ἄρα καὶ τοῦ Δανιὴλ λέγεται, ... ἐγγύς που τοῦ θείου ναοῦ τοῦ μάρτυρος Μωκίου διακειμένη, ἔργον καὶ αὐτὴ οὖσα τῆς ἐκείνου χειρός,... ἔνθα δὴ καὶ εἰς δεῦρο λαμπρῶς αὐτῷ καὶ φιλοθέως ἡ μνήμη τελεῖται. Or, ce monastère inauguré au Ve siècle et conservé au Xe devrait se rencontrer dans l'une ou l'autre des deux longues listes de couvents constantinopolitains que nous ont léguées les années 518 et 536. S'y trouve-t-il? Non, du moins avec l'indication du quartier de Daniel. Parmi les signataires, par contre, figurent un Hypace, archimandrite μονῆς Ὀλυμπίου, en 518 [3]), et un Étienne, higoumène μονῆς Ὀλυμπίου, en 936.[4]) Dès lors, on peut être tenté de voir dans ces deux dignitaires les supérieurs de la maison religieuse ouverte par saint Marcien, et ceci, en montrant τὰ Ὀλυμπίου et τὰ Δανιήλ pris l'un pour l'autre revient à identifier Saint-Jean-Baptiste ἐν τοῖς Δανιήλ avec Saint-Jean-Baptiste ἐν τοῖς Ὀλυμπίου.

Quoi qu'il en soit de cette identification, donnée ici comme une hypothèse et rien de plus, la place que le supérieur du monastère olympien occupe en 536 parmi les higoumènes de Constantinople, hors du groupe de Chalcédoine, indique assez que le Synaxaire du 23 juillet en mettant τὰ Ὀλυμπίου près de τὰ Ἀνθεμίου, vise l'Anthémion urbain et point l'autre. A quoi nous gagnons de connaître la position approximative de ce τὰ Ὀλυμπίου que les topographes ne savaient trop encore où loger. Asseyons-le près de la citerne mocienne et laissons à d'autres le soin de préciser davantage son emplacement.

Est-ce dans la même région qu'il faut chercher l'église de saint Jean l'évangéliste où l'on tenait synaxe le 10 juillet et dont l'on commémorait la dédicace le 8 novembre? Le Synaxaire de Sirmond, qui en parle à cette double date, la place, la première fois, ἐν τοῖς Βεάτου [5]), et, la seconde, ἐν τοῖς Βεατίου πλησίον τῶν Ἀνθεμίου.[6]) Par malheur,

1) *M. Gédéon*, Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς Σύλλογος, supplément archéologique aux t. XXIV—XXVI, p. 68.

2) *Migne, P. G.*, t. CXIV, col. 448.

3) *Mansi, op. cit.*, t. VIII, col. 1054.

4) *Mansi, op. cit.*, t. VIII, col. 906 et 1007.

5) *Syn. Sirm.*, 812, 23. 6) *Syn. Sirm.*, 204, 16.

nous ne savons de quel Anthémion cette dernière phrase veut parler: si de l'urbain, le sanctuaire de saint Jean était dans les parages de Saint-Mokios; si du suburbain, il se trouvait sur la rive asiatique du moyen Bosphore.

Dans l'hypothèse où *τὰ Βεάτου* serait un proasteion, y aurait-il lieu pour nous de consacrer un mot à la petite localité de la banlieue qui vit Léon le Sage venir inaugurer le couvent de son protovestiaire Christophore, en juillet 904? *Ἐν τῷ τοῦ Βουτίου ἐμπορίῳ*, dit le Continuateur de Théophane [1]); *εἰς τὸ ἐμπόριον τοῦ Βουτίου*, disent aussi Georges le moine [2]) et le Continuateur de Georges Hamartole [3]); *εἰς τὸ ἐμπόριον τῶν Βοτίου*, porte Léon Grammatikos [4]); *κατὰ τὸ ἐμπόριον τοῦ Βοαιτίου*, porte Cedrenus. [5]) Le vrai nom du lieu nous échappe. Scarlatos Byzantios [6]), en lui désignant comme éponyme le personnage inscrit aux fastes en 487 et 510, est allé peut-être un peu vite en besogne. Outre qu'il aurait dû ne pas confondre Boethius père, consul en 487, avec Boethius fils, consul en 510 et 522, il aurait pu se demander si ces Occidentaux eurent vraiment jamais l'occasion de se bâtir une villa aux portes de Constantinople. Nous, sans nous inquiéter de l'étymologie, nous aurons sans doute observé que la dénomination du site occupé par l'église Saint-Jean l'évangéliste est aussi flottante que celle du faubourg visité par Léon le Sage: en effet, à côté de *Βεάτου* et de *Βεατίου* que donne le Synaxaire de Sirmond, il faut ranger, d'après M. Gédéon [7]), *Βεώτου*, *Βιώτου*· et *Βιάτου* qui se lisent en d'autres livres liturgiques. Et cette observation nous aura sans doute suggéré de rapprocher les deux points presque homonymes, j'entends l'apostoleion *ἐν τοῖς Βεάτου*, qui serait suburbain, et l'emporion *τοῦ Βουτίου*, qui se placerait sur le Bosphore. Or, pareil rapprochement n'aurait rien que de malheureux. Les récentes recherches de M. X. Sidéropoulos [8]) ont retrouvé la position de *τὰ Βουτίου* sur la rive septentrionale du golfe de Nicomédie, près du moderne Daridja. Il n'y a donc pas lieu de donner cet emporion pour emplacement à l'église Saint-Jean Baptiste *ἐν τοῖς Βεατίου* qui voisinait avec l'un ou l'autre Anthémion.

On se gardera, pareillement, de parler ici du *χωρίον τὰ Βούτη* qu'une édition du typikon de Jean II Comnène range parmi les propriétés du Pantocrator en octobre 1136. [9]) Outre que le contexte indique

---

1) VI. *Leo Basilii filius*, 20. 2) *Vita recentiorum imperatorum: Leo*, 29.
3) *Migne, P. G.*, t. CX, col. 1109. 4) *Migne, P. G.*, t. CVIII, col. 1109.
5) *Migne, P. G.*, t. CXXI, col. 1149.
6) *Ἡ Κωνσταντινούπολις*, t. II, p. 283. 7) *Héort.*, p. 127.
8) *Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος*, t. XXVII, p. 285—287.
9) *Typik.*, p. 697.

plutôt une localité point du tout voisine de Constantinople, la vraie forme du nom propre paraît être *τὰ Βοῦπι*.[1])

X. Proasteion d'Anthémios.

Tenus trop longtemps loin du proasteion d'Anthémios par son homonyme urbain et par les questions topographiques soulevées à son propos, il nous faut revenir à ce proasteion pour esquisser d'un mot sa très brève histoire.

L'Anthémion de la banlieue, s'il ne remonte pas au début, remonte certainement au second tiers du V[e] siècle. Sous le consulat d'Aetius et de Studius, en 454, ou le second consulat d'Anthémios, en 468, quand fut posée la première pierre de l'église suburbaine de saint Thomas, l'emplacement choisi était encore anonyme peut-être. Une fois l'église bâtie, il prit, selon l'usage, le nom du fondateur. Mais quelles furent les destinées du monument ainsi construit?

Après la phrase du *Chronicon paschale* qui mentionne l'origine du sanctuaire en 454[2]) ou 468[3]), l'histoire ne souffle plus mot du proasteion anthémien jusqu'à l'invasion sarrasine de 717. Et encore, à cette date se contente-t-elle, nous l'avons vu, de le mentionner comme un lieu maritime protégé contre les bourrasques du sud. Au siècle suivant, *τὰ Ἀνθεμίου* se trouve cité par maints auteurs, mêlé qu'il est à la disgrâce du césar Alexis Mosélé.

Ce malheureux gendre de Théophile possédait trois monastères, le premier à Chrysopolis, le deuxième à Byrseus ou à Brysis, le troisième à Elaea. Mais ces trois monastères, il ne les avait pas fondés. Désireux d'être fondateur, il demanda une propriété sise au proasteion d'Anthémios, l'obtint par l'intermédiaire de l'impératrice Théodora et s'empressa d'y bâtir le couvent qui devait abriter son tombeau. *Τὸν Ἀνθεμίου τόπον*, écrit le Continuateur de Théophane[4]); *τὸν Ἀνθεμίου λεγόμενον τόπον*, répète Skylitzès[5]); *τὸ τοῦ Ἀνθεμίου λεγόμενον ἀσκητήριον*, reprend Zonaras[6]); *τὴν Ἀνθεμίου μονήν*, dit Syméon Magister[7]); *τὴν μονὴν . . . τὴν Ἀνθεμίου*, redit Ephrem.[8])

Au témoignage du Continuateur[9]), la propriété d'Anthémion appartenait au service des arsenaux impériaux: *τὸν Ἀνθεμίου τόπον . . . βασιλικῶν τηνικαῦτα τυγχανόντα τῶν μαγγάνων*. Quand elle fut passée,

---

1) *A. Dmitrievski, Τυπικά* (Addenda et Corrigenda) p. 9. Extrait des *Trudy Kievskoï d. Akademij*, 1896.

2) *Migne, P. G.*, t. XCII, col. 816. 3) Col. 828. 4) III, 18.

5) *Migne, P. G.*, t. CXXI, col. 1001.

6) *Migne, P. G.*, t. CXXXIV, col. 1404. 7) *Theophilus*, 9.

8) *Caesares*, 2395 et 2396. 9) *Op. et loc. cit.*

vers 840, aux mains d'Alexis Mosélé et de son couvent, le faubourg continua de posséder une résidence impériale. C'est là, pour mieux dire, que logeait la veuve de Théophile, en 867, le jour où son fils Michel l'Ivrogne périt au palais de Saint-Mamas. Théodora avait invité Michel pour le lendemain. L'empereur, qui voulait du gibier sur la table maternelle, s'était empressé d'envoyer à la chasse Rhentakios, son fidèle garde du corps. Ce fut sa perte. En l'absence du redoutable Cerbère, Basile le Macédonien et ses affidés pénétrèrent, la nuit, jusqu'au lit où Michel dormait ivre-mort, et l'on sait ce qui s'ensuivit.

Léon Grammatikos [1]) et Georges Hamartole [2]), qui rapportent le fait dans les mêmes termes, écrivent: *εἰς τὰ Ἀνθεμίου*, sans spécifier autrement l'Anthémion dont il s'agit. Mais l'on peut affirmer, semble-t-il, qu'il est question ici de la localité suburbaine et non point du quartier urbain. Le rôle joué par Théodora dans la fondation d'Alexis Mosélé atteste assez les relations de cette impératrice avec l'Anthémion aimé de son gendre. Or, c'est bien dans l'Anthémion de la banlieue, nullement dans celui de la ville, que le césar disgracié construisit son couvent de prédilection. De Chrysopolis, nous disent les chroniqueurs, il en faisait maintefois le but de ses petites promenades d'agrément, et ce détail ne saurait laisser le moindre doute dans l'esprit.

Les rives du Bosphore avaient oublié la présence en ce lieu de l'impératrice Théodora que le monastère fondé par Alexis Mosélé s'y trouvait encore, sinon florissant, du moins habité. Il figure dans le typikon d'octobre 1136 au nombre des maisons religieuses que l'empereur Jean Comnène vient de transformer en simples dépendances de son bien-aimé couvent urbain du Pantocrator: *ἡ μονὴ τῶν Νοσσιῶν, ἡ μονὴ τῆς Μονοκαστάνου, ἡ μονὴ τῶν Ἀνθημίου, ἡ πέραθεν ἀντικρὺ τῆς πόλεως μονὴ τοῦ Μηδικαρίου, ἡ μονὴ τῶν Γαλακρηνῶν καὶ ἡ μονὴ τοῦ Σατύρου.* [3]) De ces différentes maisons la quatrième était sur la rive nord du Khrysokéras, les autres, sauf peut-être la seconde, dans la banlieue bithynienne. Privées d'higoumènes propres, elles obéissaient en tout au supérieur du Pantocrator, représenté en chacune d'elles par un économe. Le nombre de leurs religieux était fixé, ainsi que la somme nécessaire à l'entretien d'un chacun de ces derniers: au Pantocrator était reversé le reste des revenus. Le monastère anthémien devait compter pour sa part juste douze moines, soumis au régime des kelliotes, dispensés par conséquent de la vie commune. [4])

Le typikon de 1136 cite encore, parmi les donations impériales,

1) *Migne, P. G.,* t. CVIII, col. 1081. 2) *Chronicon,* V, 34.
3) *Typik.,* p. 675; cf. p. 699. 4) *Typik.,* p. 676.

le *προάστειον τοῦ Ἀνθεμιώτου*, sis *ἐν τῷ χωρίῳ τῶν Διαβενέτων*.[1] Il ne s'agit pas ici du proasteion anthémien, mais bien de l'ancienne propriété suburbaine d'un certain Anthémiotès, lequel tirait, lui, son nom familial d'Anthémion. Ignorant la position du village *τῶν Διαβενέτων*, je ne saurais dire en quelle partie de la banlieue se trouvait cette propriété d'Anthémiotès.

Sur l'acte de Jean II Comnène se termine pour nous l'histoire du proasteion d'Anthémios. Cette histoire aurait des proportions tout autres si l'identification de Saint-Thomas *ἐν τοῖς Ἀνθεμίου* avec Saint-Thomas *ἐν Βρόχθοις* était sûre. Mais la vraisemblance, si grande soit-elle, ne constitue pas la certitude. Il se peut, sans difficulté aucune, que Saint-Thomas de l'Anthémion et Saint-Thomas des Brokhthes, au lieu de se confondre, soient des apostoleia voisins, mais distincts. L'apôtre Thomas jouissait d'un certain culte à Byzance. Comme le montre assez la liste dressée par M. M. Gédéon[2]), il avait jusqu'à une demi-douzaine de sanctuaires dans la ville et ses alentours. Au seul diocèse de Chalcédoine, dès 536, deux monastères d'hommes portaient son nom, l'un dit *Θωμᾶ Βρόχθων*[3]), l'autre *Θωμᾶ Ἐπιδρόμων τῶν ἄνω*.[4]) Dans ces conditions, identifier les deux églises de saint Thomas par l'unique raison qu'on les trouve dans les mêmes parages ne va pas sans paraître un peu chanceux. Laissons donc la question en suspens, sauf à revenir sur Brokhthes en un paragraphe spécial, tout à l'heure, quand nous aurons parlé de Boradion.

XI. Proasteion boradien.

Boradion ou Borrhadion apparaît pour la première fois dans l'histoire à propos de la construction par Anthémios de son église Saint-Thomas. L'emplacement de cette église étant jusque-là sans nom, le *Chronicon paschale* a cru devoir le désigner en notant son voisinage avec *τὰ Βορραδίου*. Mais il ne suit point de là, contrairement à ce qui m'est échappé ailleurs[5]), que la dénomination *τὰ Βορραδίου* fût déjà en usage dès 454. Comme les fastes byzantins ne mentionnent aucun autre personnage homonyme, il faut presque nécessairement la rattacher, malgré une petite différence de formes, au neveu de Justinien et en fixer l'origine au VI[e] siècle.

Après le *Chronicon paschale*, force nous est de descendre jusqu'au

1) *Typik.*, p. 697. 2) *Βυζαντινὸν Ἑορτολόγιον*, p. 173.
3) *Mansi, op. cit.*, t. VIII, col. 1015.
4) *Mansi, op. cit.*, t. VIII, col. 1018.
5) *Byzantinische Zeitschrift*, t. XI, p. 356.

document de 1170 pour retrouver le proasteion. Ce document nous met en présence d'un centre monastique presque insoupçonné. Qui savait jusqu'ici que Borrhadion possédait un monastère Saint-Nicéphore de Batala et un monastère de la Sainte Trinité?

Le premier de ces deux couvents, *ἐπ' ὀνόματι τοῦ ἐν ἁγίοις πατριάρχου Νικηφόρου ἱδρυμένη καὶ τιμωμένη*, invite à se rappeler que saint Nicéphore de Constantinople vécut ses dernières années sur le Bosphore.

En 815, dit le biographe Ignace, Nicéphore déposé *πρὸς τὴν ὑπ' αὐτοῦ δομηθεῖσαν μονὴν τῶν Ἀγαθοῦ παρεπέμπετο· ἐν ᾗ μικρόν τινα προσδιατρίψαι χρόνον συγχωρηθεὶς αὖθις ὑπὸ τῶν τῆς βίας εὑρετῶν ἐπὶ τὴν πορρωτέρω κειμένην καὶ ὑπ' αὐτοῦ ἱδρυθεῖσαν ἱερὰν μονὴν τοῦ μεγάλου μάρτυρος Θεοδώρου μεθίσταται.*[1]) Or, ces deux fondations du saint patriarche paraissent bien appartenir à la rive asiatique du détroit. Du moins, si l'on a pu soulever quelque doute pour *τὰ Ἀγαθοῦ*[2]), la chose est absolument sûre pour Saint-Théodore. Mentionné souvent[3]) à propos du patriarche Euthyme, qui en fit une dépendance de son couvent de Psammatia et y passa les jours de sa disgrâce, le lieu dit *τὰ Ἀγαθοῦ* n'est jamais mieux localisé que dans cette phrase: *ὡσαύτως καὶ τῷ ἐν τῷ Στενῷ αὐτοῦ προαστείῳ τοῦ Ἀγαθοῦ καλουμένῳ τὰ αὐτὰ πέπραχαν.*[4]) Et pareille localisation n'a rien de précis. En effet, l'appellation *Στενόν*, tout en s'appliquant parfois à un point déterminé de la rive thrace du bas Bosphore, s'applique aussi, et souvent, à tout l'ensemble des rivages bosphoréens du côté de l'Asie comme du côté de l'Europe.[5]) Pour le couvent de saint Théodore martyr, au contraire, nous avons une indication assez claire dans la biographie anonyme de saint Théodore Studite. En 821, y lisons-nous, le Studite vint de Smyrne à Chalcédoine et de Chalcédoine rendit visite au patriarche *Νικηφόρῳ . . . ἐν τῷ ἰδίῳ σεμνείῳ, ὃ ἐχόμενα παράκειται τοῦ Στενοῦ, ἀναστρεφομένῳ.*[6]) Le voisinage de Chalcédoine ainsi affirmé ne permet point de douter

1) *C. de Boor, Nicephori opuscula historica*, p. 201.

2) *M. Gédéon, op. cit.*, p. 110.

3) *Léon Grammaticos* et *Syméon Magister*, dans *Migne, P. G.*, t. CVIII, col. 1120 et CIX, col. 777; *C. de Boor, Vita Euthymii*, p. 15, 34, 36, 58, 66, 69, 72, 73, 75, 77.

4) *C. de Boor, Vita Euthymii*, p. 15.

5) Notons ici qu'une petite lettre malencontreusement changée a jadis amené les anciens Bollandistes à placer le premier couvent de saint Nicéphore sur le cap de Chrysopolis. *Acta Sanctorum martii*, t. II, p. 308. Le texte latin qu'ils avaient sous les yeux portait: «ad monasterium, quod ipse extruxerat, *Bovi* nomine». Il faut lire *Boni* au lieu de Bovi et ne plus s'occuper du cap indiqué.

6) *Migne, P. G.*, t. XCIX, col. 220.

que le couvent Saint-Théodore, résidence du patriarche en 821 [1]), ne s'élevât sur la côte bithynienne du détroit. Et ceci est confirmé par le passage du même document [2]) où il s'agit des visites nombreuses faites à Nicéphore par le Studite durant les années 824—826, alors que celui-ci vivait fixé au cap Acritas sur la rive septentrionale du golfe de Nicomédie.[3])

Maintenant, ce couvent bithyno-bosphoréen de saint Théodore martyr [4]), où Nicéphore vécut et mourut, se confond-il avec le couvent bithyno-bosphoréen de saint Nicéphore de Batala? L'hypothèse de leur identification semble écartée par un mot de l'acte patriarcal. En disant que la maison de Batala fut *fondée* sous le vocable de saint Nicéphore, cette pièce nie très explicitement son identité avec toute maison antérieure. Mais peut-être le mot *ἱδρυμένη* ne vise-t-il ici, comme souvent ailleurs, qu'une restauration. Dans ce cas, il reste possible que le couvent Saint-Nicéphore du XII[e] siècle réponde au couvent Saint-Théodore du IX[e]. Pour le moins, étant donné leur présence aux mêmes parages, on admettra sans peine que les longues années d'exil passées par saint Nicéphore sur la rive asiatique du détroit ne contribuent pas peu à expliquer le patronage dont jouit le monastère de Batala.

C'est contre l'higoumène de ce monastère qu'est dirigé l'acte de 1170. Jean Irénikos, pour appeler cet higoumène par son nom, ne partageait point les idées applaudies au synode byzantin de 1166. Contraire aux décisions prises, il osait le dire, l'écrire même. De là, sa condamnation; de là, pour mieux dire, son procès, auquel il parvint à donner une issue point trop mauvaise en se rétractant. Nous connaissions déjà cet épisode dans ses grandes lignes grâce à quelques mots de Cinname chez qui se trouve cité parmi les excommuniés d'alors un *μοναχῶν τις ὅν ἐπεκάλουν Εἰρηνικόν.*[5]) Mais cette phrase, répétée par Dosithée de Jérusalem [6]), ne nous apprenait ni le prénom ni la qualité du moine frappé. On saura gré à notre pièce, document officiel et contemporain, de combler cette lacune. D'autant que plus d'un Irénikos figure dans l'histoire byzantine. Un Théodore Irénikos devint patriarche de Constantinople à Nicée en 1213 [7]) ou 1214.[8]) Un Nicolas

1) *De exilio s. Nicephori, Acta Sanctorum martii,* t. II, p. 314.

2) *Migne, op. cit.,* col. 221.

3) *Étienne de Byzance et le cap Acritas,* dans les *Échos d'Orient,* II, 206.

4) En 536, presque trois siècles avant cette fondation de saint Nicéphore, le diocèse de Chalcédoine possédait déjà un couvent Saint-Théodore dit *τῶν Σμιλακίων. Mansi, op. cit.,* t. VIII, col. 1018.

5) *Histor.*, VI, 2. 6) *Δωδεκάβιβλον*, VIII, 9, 1, p. 794.

7) *M. Gédéon, Πατριαρχικοὶ πίνακες*, p. 381.

8) *A. Miliarakis, Ἱστορία τοῦ βασιλείου τῆς Νικαίας*, p. 100.

Irénikos chanta vers 1244 le second mariage de Jean III Ducas Vatatzès.[1]) Un Georges Irénikos compte parmi les destinataires d'un lot de lettres écrites à Ganos au XIV[e] siècle.[2]) Et cette liste pourrait sans doute s'augmenter aisément.

L'affaire de Jean Irénikos, instruite à Constantinople, valut une citation à Paul, higoumène du couvent borrhadien de la Sainte Trinité. Paul fut mandé par l'empereur et le patriarche comme témoin. C'est donc, apparemment, que son monastère était le plus considérable de Borrhadion. Ne peut-on conclure de là que le Théodose monté sur le trône oecuménique en 1178 appartenait également au couvent de la Sainte Trinité? *Θεοδόσιος ὁ βορραδιώτης*, dit Nicéphore Calliste[3]), *Θεοδόσιος ἐκ μονῆς Βοραδίου*, dit Ephrem[4]), deux expressions qui semblent bien, n'étant suivies d'aucun mot explicatif, se rapporter à la principale maison religieuse du proasteion.

XII. Brokhthes.

D'Anthémion et même de Borrhadion à Brokhthes il n'y a qu'un pas: passons à Brokhthes.

Un des principaux textes relatifs à ce point de la banlieue est le paragraphe où Procope raconte la construction ou la restauration par Justinien de ses michaëlia du Bosphore. Du basileus bâtisseur, saint Michel archange reçut, on le sait, jusqu'à trois églises sur le détroit. L'une, debout à Mokadion, s'élevait sur la rive bithynienne, mais trop au nord pour nous intéresser en ce moment. Les deux autres, plus méridionales, se faisaient face: celle de l'Anaple, en Europe, était au moderne Arnaout-Keuï; celle de Brokhthes, en Asie, était vers le moderne Kandili ou le moderne Vani-Keuï. Ce que Procope[5]) dit de cette dernière est à noter. *Ἱερὰ δύο τῷ ἀρχαγγέλῳ Μιχαὴλ ἀνειμένα καταντικρὺ ἀλλήλοιν ἑστῶτα τοῦ πορθμοῦ ἑκατέρωθι . . ., θάτερον μὲν ἐν χώρῳ καλουμένῳ Ἀνάπλῳ ἐν ἀριστερᾷ εἰσπλέοντι τὸν Εὔξεινον πόντον, τὸ δὲ δὴ ἕτερον ἐν τῇ ἀντιπέρας ἀκτῇ.* Voilà pour la position du lieu. Et voici pour l'étymologie du nom. *Προόχθους μὲν ἐκάλουν οἱ παλαιοὶ ἄνθρωποι τὴν ἀκτήν, ὅτι δὴ προβέβληται, οἶμαι, καταπολὺ τῆς ταύτῃ ἠϊόνος, νῦν δὲ Βρόχθοι*[6]) *ἐπικαλεῖται*.... Un peu plus bas, l'historien

---

1) *K. Krumbacher, Geschichte der byzantinischen Literatur,* 2[e] édit., p. 768.

2) *K. Krumbacher, op. cit.,* p. 485.

3) *Op. et loc. cit.* 4) *Op. et loc. cit.*

5) *De aedificiis,* I, 8 et 9.

6) Les éditions du *De aedificiis,* I, 8, portent *Βρόχοι*, mais l'étymologie *πρόοχθος* donnée par Procope et le témoignage fourni par les autres auteurs byzantins exigent *Βρόχθοι*.

ajoute un trait à sa description en chantant la magnificence du temple construit. Mais pourquoi nous attarder à ce dithyrambe?

Brokhthes n'avait pas attendu Justinien pour se parer de monuments. Bien avant ce prince, saint Michel archange y possédait son sanctuaire: l'édifice justinien, déclare Procope, ne fit que prendre la place d'un michaëlion très vieux qui menaçait ruine. Est-ce de ce michaëlion primitif que parle Jean d'Antioche? Sous Anastase I[er], quand Longin, frère puîné de l'empereur Zénon, eut péri, toutes ses parentes se crurent menacées: Lallis, sa mère, Valérie, sa femme, Longina, sa fille, ne virent de salut que dans le droit d'asile conféré aux églises et tout aussitôt, comme dit l'historien, *τὸ ἐν Βρόχθοις οὕτω προσαγορευομένῳ προαστείῳ τῆς Βιθυνῶν κατέλαβον εὐκτήριον, ἐν ᾧπερ καὶ Ζήνων οὐχ ἥκιστα διεθέριζεν.*[1]) Ce lieu de refuge peut bien être le premier sanctuaire de l'archange.

Ici, on le remarquera, ma conclusion n'a rien de très affirmatif; mais il faut s'en contenter, car les églises, dès cette époque lointaine, abondaient à Brokhthes. Nous avons déjà nommé celle de saint Thomas. Que Saint-Thomas *ἐν Βρόχθοις* existât avant 410, comme le veut la *Vita sanctae Olympiadis,* ou qu'il ait été bâti plus tard, comme le prétend M. S. Boutyras, rien n'autorise à le tenir pour une construction récente. On trouve un témoignage sûr en sa faveur à la date de 536, dans les actes du concile tenu par Ménas, parmi les quarante signatures monastiques du diocèse de Chalcédoine: *Ἰωάννης . . . πρεσβύτερος καὶ ἡγούμενος μονῆς τοῦ ἁγίου ἀποστόλου Θωμᾶ Βρόχθων.*[2]) Et ceci confirme la Vie d'Olympiade qui présente Saint-Thomas de Brokhthes comme un couvent d'hommes et parle de son higoumène ainsi que de son prosmonaire.[3]) Ce couvent subsista au moins jusqu'au premier tiers du VII[e] siècle, époque où la main des barbares y mit le feu.

Instruit de cette catastrophe par le seul Nicéphore Calliste, lequel écrit vaguement: *Ἱστόρηταί γε μὴν μετὰ τοῦτο ἔθνους ἐπιδρομῇ συμμετασχεῖν τῆς πυρκαϊᾶς καὶ τὸν τοῦ ἀποστόλου νεών*[4]), M. S. Boutyras a cru que les incendiaires en question étaient les Avares. Il a conclu cela de ce que l'invasion avare de 617 porta ses ravages jusqu'à *τὰ Προμότου* et de ce que le proasteion de Promotus doit s'identifier, prétend-il, avec les Brokhthes. Mais, au fait, rien n'est plus erroné. Nous verrons tout à l'heure que le quartier suburbain de Promotus doit être cherché sur une autre côte. Pour le moment contentons-nous

1) *C. Muller. Fragmenta historicorum graecorum,* t. V, p. 30.
2) *Mansi, op. cit.,* t. VIII, col. 1015. 3) *Op. cit.,* p. 417.
4) *Hist. eccl.,* XIII, 24.

de dire que les vrais coupables dans l'affaire de Saint-Thomas furent les Perses, au temps d'Héraclius, soit durant leur première apparition sous les murs de Chalcédoine, en 615, soit durant leur long séjour dans cette ville, de 619 à 628. Sergia, supérieure du couvent Sainte-Olympiade, nous l'affirme en termes exprès: *γεναμένης τῆς ἐπιδρομῆς τῶν ἀθέων Περσῶν, ἐκάη τὸ μοναστήριον τοῦ ἁγίου Θωμᾶ τὸ πέραν ἐν Βρόχθοις.*[1]) Or, Sergia fut la contemporaine de l'événement. Comme les restes de sainte Olympiade reposaient jusque-là dans l'église incendiée, elle se rendit en personne à Brokhthes peu après le sinistre afin d'y recueillir ces reliques, et c'est elle qui présida, de concert avec le prêtre délégué par le patriarche Sergios I[er], à leur translation dans son couvent urbain.

Le couvent Saint-Thomas n'était pas le seul de Brokhthes en 536. Les souscriptions de la pièce déjà citée nous font connaître un Conon prêtre et higoumène *μονῆς τοῦ ἁγίου Ἰουλιανοῦ Βρόχθων.*[2]) A cela, d'ailleurs, se bornent nos renseignements sur cette maison. Mais ici une remarque s'impose: c'est que la présence côte à côte d'un Saint-Michel, d'un Saint-Thomas et d'un Saint-Julien ainsi constatée dans le faubourg de Brokhthes se constatait aussi dans une des régions intérieures de la ville. En effet, debout près du port Sophien, Saint-Thomas *ἐν τοῖς Ἀμαντίου* ne se trouvait pas très loin de Saint-Julien *Πέρδιξ* et de Saint-Michel *τῶν Ἀδδᾶ* qui s'élevaient l'un et l'autre sur la pente de la seconde colline en montant vers le forum de Constantin.[3])

Une quatrième église de Brokhthes, très ancienne aussi, est celle de la Sainte Vierge que Justinien renouvela. Elle voisinait avec le Saint-Michel restauré ou plutôt reconstruit de fond en comble par le même prince. *Τούτου δὲ δὴ οὐ πολλῷ ἄποθεν τοῦ νεὼ τέμενος ἅγιον τῇ Θεοτόκῳ ἀνενεώσατο τρόπῳ τῷ αὐτῷ καταπεπονηκὸς πολλῷ πρότερον.*[4])

Avec ces églises Brokhthes possédait un château princier, une impériale villa. Jean d'Antioche nous en assure lorsqu'il dit que Zénon passait l'été auprès du sanctuaire où se réfugia la famille de Longin ... *εὐκτήριον ἐν ᾧπερ καὶ Ζήνων οὐχ ἥκιστα διεθέριζεν.* Cette résidence estivale se confond-elle, comme l'écrit M. S. Boutyras, avec la villa d'Anthémios? Rien ne le prouve. Se confond-elle, comme l'écrit encore le même auteur, avec le palais dont Théodora fit le fameux couvent de la Pénitence? La chose est possible. En tout cas, ce couvent n'était autre chose qu'un château impérial transformé: *ἀξιοθέατα ἐκ παλαιοῦ*

---

1) *De translatione s. Olympiadis,* 4, dans les *Analecta Bollandiana,* t. XVI, p. 46.
2) *Mansi, op. cit.,* t. VIII, col. 1018.
3) *Mordtmann, op. cit.,* p. 56 et 57. 4) *De aedificiis,* I, 8.

βασίλεια, et il s'élevait sur la même partie de la côte bithyno-bosphoréenne que Saint-Michel et Sainte-Marie de Brokhthes: *ἐπὶ ταύτης δὴ τῆς ἀκτῆς*. Son auguste fondatrice le destinait aux femmes tombées et repenties. Procope, qui en parle avec éloges dans le *De aedificiis* [1]), en parle aussi dans *l'Historia arcana* [2]), mais pour dire que, s'il abrita cinq cents pensionnaires et plus, la violence y contribua tout autant que la persuasion.

A Brokhthes, M. S. Boutyras place encore beaucoup d'autres constructions, en particulier la villa que Justin II, en la bâtissant, décora du nom de sa femme Sophie. Je ne sais et ne veux point examiner, au moins aujourd'hui, ce qu'il peut y avoir de vrai ou de faux en tout cela. Peut-être le mot Brokhthes, au lieu de désigner une petite localité déterminée, s'appliquait-il à un assez long espace de côte, comprenant ainsi l'emplacement d'églises nombreuses et de nombreuses villas. Mais Brokhthes occupât-il des kilomètres de côte bithynienne, il est un proasteion, celui de Promotus, qui ne l'encombra jamais.

XIII. Proasteion de Promotus.

On n'a pas oublié l'étymologie donnée dans le *De aedificiis* au sujet de Brokhthes. En la lisant, M. S. Boutyras s'est dit: Si *Βρόχθοι* est pour *Πρόοχθοι*, pourquoi *Προμότου* ne serait-il pas pour *promoti* ou *promonti*? Et là-dessus, tançant vertement les topographes qui croyaient avoir devant eux la villa du Fl. Promotus consul en 389, il a déclaré sans l'ombre d'une hésitation que les deux appellations géographiques *Βρόχθοι* et *τὰ Προμότου* étaient la traduction l'une de l'autre et que Saint-Michel *ἐν Βρόχθοις* s'identifiait à Saint-Michel *ἐν τοῖς Προμότου*.[3])

Or, rien de tout cela n'est juste.

Si, comme tout le monde le croit, il n'existait qu'un seul *τὰ Προμότου*, nous n'aurions, pour montrer qu'on ne saurait le placer en Asie, qu'à recourir à la précieuse liste de souscriptions monastiques dressée en 536. Cette liste comprend trois parties: dans la première figurent 68 signataires du diocèse de Constantinople; dans la deuxième 40 signataires du diocèse de Chalcédoine; dans la troisième 31 signataires de Palestine et de Syrie. Or, l'higoumène de la *μονὴ τῶν Προμότου* se trouve être le vingt-et-unième des 68 supérieurs du premier groupe [4]): il n'est point du tout parmi les 40 dignitaires chalcédoniens, lesquels déclarent tous très expressément, du premier jusqu'au dernier, relever

1) I, 9. 2) XVII. 3) *Op. cit.*, p. 562.
4) *Mansi, op. cit.*, t. VIII, col. 1010.

de l'évêque Photinos. Ainsi, dirions-nous avec un *τὰ Προμότου* unique, étranger au diocèse de Chalcédoine et partie intégrante de celui de Constantinople, ce lieu-dit ne peut être placé sur la rive bithynienne du Bosphore.

Par malheur, comme beaucoup d'autres personnages de même rang, Promotus a laissé son nom tout ensemble et à un quartier de la ville et à un coin de la banlieue. De ce fait, l'argument basé sur les signatures de 536 n'est pas décisif. Il établit seulement qu'un des deux *τὰ Προμότου*, celui du monastère, se trouvait hors du diocèse de Chalcédoine, hors de la Bithynie. Mais si le *τὰ Προμότου* du monastère est le *τὰ Προμότου* urbain, rien n'empêche le *τὰ Προμότου* suburbain d'appartenir à la banlieue asiatique. Force nous est donc de montrer par d'autres preuves que le *τὰ Προμότου* suburbain est à chercher dans la banlieue thrace. Quelques lignes contenues dans le *Chronicon paschale* et un texte emprunté à la Vie de saint Ignace de Constantinople par Nicétas vont servir de base à nos recherches.

Le texte de Nicétas, pour commencer par lui, est ainsi conçu: *Ἄρχοντες ἀπηνεῖς καὶ στρατιῶται θρασεῖς τὴν Τερέβινθον καταλαβόντες . . . τῇ ἀδικίᾳ καθαρᾷ χρῶνται· λαβόντες γὰρ τὸν ἱερὸν ἄνδρα . . . καὶ πρὸς τὴν λεγομένην Ἱέρειαν περάσαντες, δέσμιον τοῦτον εἰς μάνδραν αἰγῶν κατέκλεισαν· ἐκειθέν τε πρὸς τὰ Προμήτου*[1]) *λεγόμενα διαπερῶσιν, . . . ἡμερῶν δὲ παρελθουσῶν ὀλίγων, εἰς τὰ Νούμερα τοῦτον περάσαντες, σιδηροδέσμιον ἐγκλείουσιν.*[2]) Il s'agit, on le voit, d'une partie des courses imposées à saint Ignace durant le premier patriarcat de Photius. Le point de départ et le point d'arrivée en sont bien connus: c'est, d'une part, l'îlot de Térébinthos dans l'archipel des Princes et, d'autre part, la prison des Noumera dans Constantinople même. Or, comme le prouvent les verbes employés, ces deux points et les deux points d'arrêt intermédiaires sont placés l'un contre l'autre, séparés l'un de l'autre par les flots. Les mots *περάσαντες* et *διαπερῶσιν* exigent qu'ils s'élèvent respectivement sur des côtes opposées. Et cela se vérifie, en effet, pour la première étape. Hiéria, qui est la petite presqu'île de Phéner-Bagtché au sud-est de Chalcédoine, se trouve pleinement dans les conditions indiquées vis-à-vis de Térébinthos. Mais ce qui se vérifie entre Térébinthos et Hiéria doit se vérifier aussi tout ensemble entre Hiéria et *τὰ Προμότου* comme entre *τὰ Προμότου* et les Noumera. Le moyen? Le moyen est simple. Asseyez le proasteion de Promotus aux

1) *Προμήτου*, si ce n'est une faute d'impression, est une des nombreuses formes cacographiques par où, comme nous le verrons plus tard, les Byzantins ont fait passer le nom de Promotus.

2) *Migne, P. G.*, t. CV, col. 513.

environs plus ou moins immédiats de Galata, soit à l'ouest sur la Corne d'Or, soit au nord-est sur le bas ou le moyen Bosphore, et vous satisfaites d'un coup à toutes les exigences. Là, dans la banlieue thrace, *τὰ Προμότου* se trouve sur une côte opposée à celle qu'occupe Hiéria, presqu'île de la banlieue bithynienne. Là, séparé de Constantinople par le Khrysokéras ou ses approches, *τὰ Προμότου* se trouve sur une côte opposée à celle où s'étale la ville qui renferme les Noumera.

Le passage du *Chronicon paschale* refuse, lui aussi, de laisser placer notre proasteion en Bithynie. Lisons-le attentivement. Le dimanche 5 juin 617, le khan des Avares campé au-delà du Long Mur de Thrace donne à ses hommes l'ordre de marcher contre Constantinople. Aussitôt les barbares avancent jusqu'à la Porte Dorée qu'ils atteignent dès le soir du dimanche, faisant main basse sur tous les Byzantins surpris dans les faubourgs et pillant *τοὺς ἁγίους Κοσμᾶν καὶ Δαμιανὸν ἐν Βλαχέρναις* ainsi que *τὸν Ἀρχάγγελον πέραν εἰς τὰ Προμώτου.*[1]) Telle est cette fameuse razzia. Ne saute-t-il pas aux yeux qu'elle se borna à la banlieue thrace? Pourquoi les Avares, qui trouvaient tant à prendre dans cette banlieue, seraient-ils passés dans les faubourgs asiatiques? Venus le matin même du Long Mur, lancés dans un coup de main foudroyant, avaient-ils le temps de se transporter de l'autre côté du Bosphore? Venus par terre, accourus au galop de leurs rapides montures, avaient-ils les embarcations nécessaires pour traverser le détroit et passer en Asie? Poser ces questions c'est y répondre. Évidemment, commencée le long des murs terrestres de la capitale, la razzia se poursuivit par les bords de la Corne d'Or qui fut contournée: le Cosmidion en pâtit en-deçà et le proasteion de Promotus au-delà. Et sans doute, le mot *πέραν* exige de l'eau entre Constantinople et *τὰ Προμότου*, mais le Khrysokéras est là, avec ses approches, qui suffit.

De la sorte, nous venons de placer le *τὰ Προμότου* suburbain dans la banlieue thrace au nord de la capitale. Mais l'espace est grand de ce côté à qui le mot *πέραν* du *Chronicon paschale* peut faire penser. Tout proasteion debout, non seulement sur la rive septentrionale du Khrysokéras, mais encore sur la rive occidentale du bas et du moyen Bosphore, se trouve *πέραν* par rapport à Constantinople. Pour le Khrysokéras la chose est évidente. Elle est non moins vraie, en dépit des apparences, pour le Bosphore: quantité de proasteia bosphoréens de la rive thrace sont accompagnés de *πέραν* chez les auteurs byzantins, et tel vieux Synaxaire, pour donner un exemple, écrit *πέραν ἐν τῷ Σωσθενίῳ*[2]) en parlant de ce qui est le moderne Sténia. C'est dire

1) *Migne, P. G.*, t. XCII, col. 1001. 2) *Syn. Biél.*, p. 448.

que *τὰ Προμότου*, d'après nos inductions, peut être placé depuis le fond de la Corne d'Or jusqu'au beau milieu du Bosphore. Ne tenterons-nous pas de le resserrer en de plus étroites limites?

Des huîtres vont nous aider dans cette opération et nous conduire, si je ne me trompe, à une conclusion, sinon très formelle, du moins très vraisemblable. Ausone a commis quelque part ces trois vers:

Accedunt quae fama recens Byzantia subter
Litora et insana generata Propontidis acta
Promoti celebrata ducis de nomine laudat.[1])

Dans ces vers écrits par un Occidental très peu au courant de la topographie constantinopolitaine, il faut simplement retenir ceci: que la capitale de l'Orient possédait des huîtres fameuses connues sous le nom de Promotus. Pourquoi les appelait-on ainsi? Évidemment, parce qu'on les ramassait en un point de la côte dont ce personnage était l'éponyme. Cela posé, dire où sont les bonnes huîtres de Constantinople, c'est dire où se trouvait *τὰ Προμότου*. Il ne saurait s'agir de la Corne d'Or. Sans être aussi empestée qu'aujourd'hui, la Corne d'Or du IVe siècle recevait déjà trop d'égouts en ses eaux dormantes pour produire des huîtres saines. Les mollusques en renom devaient, alors comme de nos jours encore, être ceux du grand *ῥεῦμα*, ceux qui se récoltent sur le grand courant du Bosphore, entre Arnaout-Keui et Bébek, à l'Akinti-Bournou. M. S. Boutyras, plus fin gourmet que sûr topographe, s'en porte garant. Il écrit: *Ὁ Αὐσόνιος μετὰ τῶν λαμπρῶν ὀστρειδίων του μὲ ἐμβάλλει εἰς τὸν πειρασμὸν νὰ πιστεύσω ὅτι τὰ ὀστρείδια ταῦτα ἠγρεύοντο οὐχὶ παρὰ τὴν χαλκηδονικὴν ἀκτήν, ἥτις οὐδέποτε ἐφημίσθη ἐπὶ τοῖς ὀστρειδίοις αὐτῆς, ἀλλὰ μεταξὺ Χαλῶν καὶ Ἀνάπλου ἀφ' ἑνὸς καὶ τῆς ἀντικρὺ ἀφ' ἑτέρου ἀσιατικῆς παραλίας τοῦ Βοσπόρου, ἔνθα μέχρι τοῦ νῦν ἀγρεύονται τὰ ἄριστα τῶν ὀστρειδίων τῆς Κωνσταντινουπόλεως, τὰ λεγόμενα ῥεμμάτισια.* Byzantia subter litora: *παρὰ τὴν βυζαντιακὴν καὶ οὐχὶ τὴν χαλκηδονικὴν ἀκτήν.*[2]) Ce qui a conduit M. S. Boutyras à fixer le proasteion de Promotus sur la même rive bithynienne que Brokhthes. Nous, point égarés par le parti-pris de mettre *τὰ Προμότου* en Asie, guidés par la certitude que *τὰ Προμότου* appartient à la banlieue thrace, mettons le proasteion vers Arnaout-Keuï et Bébek.

Là, certes, nous n'avons aucune peine à comprendre que les Avares aient trouvé une église de saint Michel archange à ravager. Le cap

---

1) *Monumenta Germaniae historica. Auct. antiquiss.*, t. V, part. II, p. 167.
2) *S. Boutyras, op. cit.*, p. 562.

Akinti-Bournou qui brise en cet endroit le grand courant du Bosphore sépare du même coup les deux petites baies appelées par les Byzantins, celle du sud *'Ανάπλους*, celle du nord *Χαλαί*. Or, c'est au-delà d'Anaple et en-deçà de Khalae que s'élevait le célèbre michaëlion de la rive thrace du bas Bosphore.

La preuve s'en trouve pour une moitié dans ce fait que le Xe siècle fêtait saint Syméon Stylite, le 26 juillet, *ἐπέκεινα τοῦ 'Ανάπλου.*[1]) Comme des reliques du saint reposaient dans une chapelle attenante à l'église de saint Michel[2]) et que la synaxe festivale avait évidemment lieu auprès de ces reliques, la notice du typikon revient à dire que Saint-Michel s'élevait au-delà d'Anaple.

La preuve s'en trouve pour l'autre moitié dans le texte où Phranzès déclare que la forteresse de Mahomet II, qui est Rouméli-Hissar, fut bâtie *ἐγγὺς τοῦ ἀνωτέρου μέρους τῆς τοῦ 'Ασωμάτου κώμης.*[3]) Comme le bourg de l'Asomate devait ce nom à l'église Saint-Michel et que Rouméli-Hissar est au delà de l'ancien Khalae, la phrase de l'historien revient à dire que cette dernière localité formait de son temps la partie supérieure du bourg michaëlien et que, par suite, le michaëlion s'élevait fort peu en-deçà.

Cette position intermédiaire de Saint-Michel contribue à donner peut-être la clef d'une petite énigme des Ménées. Là, au 26 juillet, plus rarement au 25, on rencontre une dédicace *τοῦ ἀρχαγγέλου Μιχαὴλ πέραν ἐν Χάλαις*[4]), *πέραν ἐν Χάλδαις*[5]), *πέραν ἐν Χάλλαις*[6]), *πέραν ἐν Σκάλλαις*[7]), et aussi une dédicace indépendante *τοῦ ἀρχαγγέλου Γαβριὴλ πέραν ἐν ταῖς Χάλδαις.*[8]) Or, si l'on remonte au typikon suivi par la Grande Église vers 880, on trouve entre autres fêtes, à la date dite, la mémoire *τοῦ ἐν ἁγίοις . . . Συμεὼν τοῦ Στυλίτου ἐπέκεινα τοῦ 'Ανάπλου* et, immédiatement après, la dédicace *τοῦ ἀρχαγγέλου Γαβριήλ*[9]), ou, comme le portent les sources plus tardives, *τοῦ ἀρχαγγέλου Γαβριὴλ πέραν ἐν Χάλδαις.*[10]) Cela étant, les choses durent se passer à peu près ainsi. Après 880, la fête du stylite ayant émigré du 26 juillet au 1er septembre, les Constantinopolitains n'en continuèrent pas moins d'aller, à la date traditionelle, prier dans le michaëlion voisin de Khalae,

---

1) *Typik.*, p. 96.
2) *Vita S. Danielis Stylitae*, n° 34 et 50, *Migne, P. G.*, t. CXVI, col. 1012 et 1032.
3) *Chronicon maius*, III, 2, ed. Bonn, p. 223.
4) *Syn. Biél.*, p. 446; *Codex Paris.* 1587 dans *Syn. Sirm.*, 846.
5) *Syn. Sirm.*, 846. 6) *Syn. Sirm.*, 845, 2. 7) *Héort.*, p. 139.
8) *Héort.*, p. 139. 9) *Typik.*, p. 96.
10) *Acta Sanctorum Iulii*, t. VI, p. 230; *Syn. Sirm.*, 847, 53.

dans le michaëlion de Khalae. Mais peu à peu la cause originelle de ce pélerinage tomba dans l'oubli. Alors, étant donné l'attraction mutuelle des archanges dans la liturgie et le remplacement probable du mot *Χαλαί* par *Χάλαι*, on en vint à rapprocher la visite faite au sanctuaire *τοῦ ἀρχαγγέλου Μιχαὴλ πέραν ἐν ταῖς Χάλαις* de la dédicace *τοῦ ἀρχαγγέλου Γαβριὴλ πέραν ἐν ταῖς Χάλδαις* inscrite au Ménée, et l'on inventa une dédicace du michaëlion. De là, sans doute, ces *ἐγκαίνια* de l'archange Michel *ἐν Χάλαις*, comme écrivent le Synaxaire de Sainte-Croix et le Parisiensis 1587, *ἐν Χάλλαις* et *ἐν Χάλδαις*, comme porte le Synaxaire de Sirmond. Quant à *ἐν ταῖς Σκάλλαις* des Ménées plus récents, on l'obtint par l'intermédiarie de *εἰς τὰς Σκάλλας*, pour *εἰς τὰς Σχάλλας*, pour *εἰς τὰς Χάλλας*, pour *εἰς τὰς Χάλας*.

Quoi qu'il en soit de cette explication hypothétique donnée en passant, un fait certain c'est l'existence d'un michaëlion fameux à l'Akinti-Bournou. Ce grand sanctuaire attirait les Constantinopolitains du XI[e] siècle pour la synaxe michaélienne du 6 septembre.[1]) Bâti, s'il vous plaît, au temps de l'apôtre saint André le Protoclète par la gente vierge Beau-Zèle de Byzance[2]), il eut encore besoin, pour exister, de quelques coups de truelle au IV[e] siècle; mais du moins, à partir de cette époque, il fut, et son histoire, que j'ai tâché d'esquisser ailleurs[3]), remplirait, plus complète, de longues pages. Peut-être est-ce à ses portes que s'était élevée la villa de Promotus, et peut-être, en écrivant *τὸν Ἀρχάγγελον πέραν εἰς τὰ Προμώτου*, le *Chronicon paschale* a-t-il voulu désigner tout uniment l'illustre michaëlion. Il est sûr, en tout cas, que les huîtres d'Ausone nous ont conduits dans ces parages et que l'église Saint-Michel d'entre Anaple et Khalae était bien faite, par sa richesse, pour tenter la cupidité des Avares.

XIV. Constructions de Juliana Anicia.

Ne serait-il pas temps de passer au quartier urbain de Promotus? Ce malheureux quartier, si méconnu jusqu'ici, peut non seulement prouver son existence, mais encore indiquer sa position.

Au 16 décembre, le typikon hagiosophite du IX[e] siècle indique les *ἐγκαίνια τοῦ ἁγίου μάρτυρος Χριστοφόρου ἐν τῇ οἰκίᾳ τῶν Προμούντων.*[4]) En d'autres documents, à la même date du 16 décembre, cette

1) *Syn. Sirm.*, 20, 23; *Syn. Biél.*, p. 449.

2) *K. Doukakis*, *Μέγας Συναξαριστής*, tome de juillet, p. 404.

3) *Anaple et Sosthène*, dans les *Izviestija russkago arkheologitcheskago Instituta v Konstantinopolié*, t. III (1898), p. 60—97.

4) *Typik.* p. 31; *Ménée de décembre*, édit. A. Pinelli, Venise 1612, die XVI Dec.; *Héort.*, p. 201; *Du Cange*, *op. cit.*, IV, 6, 22, p. 83; IV, 6, 81, p. 92.

dédicace est annoncée comme suit: *ἐγκαίνια τοῦ ἁγίου Χριστοφόρου πλησίον τοῦ ἁγίου Πολυεύκτου*. D'où il résulte: 1° que l'*οἰκία τῶν Προμούντων* se trouvait près d'une église de saint Polyeucte; 2° que les deux églises Saint-Polyeucte et Saint-Christophore étaient voisines. Pour ce dernier point nous avons d'autres attestions. En effet, au 9 mai, en la fête de saint Christophore, le Synaxaire de Sirmond fixe la solennité *ἐν τῷ μαρτυρείῳ αὐτοῦ πλησίον τοῦ ἁγίου μάρτυρος Πολυεύκτου* [1]) et le Synaxariste de Nicodème *παρὰ τῷ ναῷ τοῦ ἁγίου μάρτυρος Πολυεύκτου.* [2])

Ceci posé, où trouvons-nous un Saint-Polyeucte et un Saint-Christophore debout côte à côte? Les livres liturgiques nous signalent, au 9 mai, un Saint-Christophore près de Saint-Georges *ἐν τῷ Κυπαρισσίῳ* [3]), c'est-à-dire au quartier de Psammatia; mais là, point de Saint-Polyeucte connu. Ouvrez au contraire le *De cerimoniis*, suivez l'empereur dans son pèlerinage du lundi de Pâques, et vous rencontrerez vos deux églises au même point sur son parcours. A l'aller, l'impérial cortège se rend du Grand Palais au Philadelphion et de là, en passant *διά τε τῶν Ὀλυβρίου καὶ τῶν Κωνσταντινιανῶν μέχρι τοῦ ἁγίου Πολυεύκτου* [4]), atteint les Saints-Apôtres. Au retour, en sortant des Saints-Apôtres, il fait une halte *ἐν τῷ ἁγίῳ Χριστοφόρῳ*, une autre *ἐν τοῖς τοῦ Ὀλυβρίου* [5]), et de là, par le Philadelphion, regagne le Palais Sacré. Le Philadelphion, vous ne l'ignorez pas, correspond à la mosquée de Cheikh-Zadé [6]), et les Saints-Apôtres à celle de Sultan-Méhémed. Mettez *τὰ Ὀλυβρίου* immédiatement au nord de la première, et l'espace qui vous restera avant la seconde sera fort peu considérable. Or, c'est dans cet espace restreint que le basileus en procession rencontre Saint-Polyeucte à l'aller et Saint-Christophore au retour. C'est donc que Saint-Polyeucte et Saint-Christophore étaient fort voisins l'un de l'autre. Ce voisinage conclu, vous savez avec une approximation très grande où s'élevait l'*οἰκία τῶν Προμούντων.*

Vous pouvez le savoir encore mieux si vous le voulez. Le texte *διέρχεται διὰ . . . Κωνσταντινιανῶν μέχρι τοῦ ἁγίου Πολυεύκτου* du Porphyrogénète force à placer l'église Saint-Polyeucte soit au-dedans, soit au nord des Konstantinianae. Or, l'emplacement de ces Konstantinianae, appelées aussi Theodosianae [7]), est fort bien connu. La colonne,

1) *Syn. Sirm.*, 670, 1. 2) *Héort.*, p. 102.
3) *Héort.*, p. 102; *Syn. Sirm.*, 670, 2.
4) *Migne, P. G.*, t. CXII., col. 280. 5) Col. 296.
6) *Mordtmann, op. cit.*, p. 21 et 61.
7) *Chronicon paschale, Migne, P. G.*, t. XCII, col. 797.

qui portait la statue de Marcien placée là par Léon I[er 1]), survit, d'après M. Mordtmann[2]), dans ce qu'on appelle Kiz-Tachi. La citerne de l'église des Quarante-Martyrs[3]) creusée là par Phocas[4]) subsiste encore, d'après le même savant[5]), dans ce qu'on appelle Saradj-Khané. Ces deux monuments, qui touchent presque aux Saints-Apôtres, indiquent assez le rayon très réduit où s'élevait Saint-Polyeucte et par suite Saint-Christophore avec son *οἰκία τῶν Προμούντων*.

L'église Saint-Polyeucte dont nous parlons est cette fameuse construction de la matrone Julienne dont Grégoire de Tours avait entendu raconter de bien curieuses choses au fond des Gaules[6]), cette fameuse construction de la princesse Juliana Anicia dont une très longue épigramme de l'Anthologie nous a conservé l'enthousiaste description.[7])

Aux approches des Saints-Apôtres, en effet, nous sommes, si l'on peut dire, sur le terrain de Julienne et de sa famille. Fille d'Anicius Olybrius et de Placidia, petite-fille par sa mère de Valentinien III et de Licinia Eudoxia, arrière-petite-fille par sa grand'mère de Théodose II et d'Ælia Eudocia, Julienne se trouvait comme chez elle dans ces Konstantianae devenues des Theodosianae depuis longtemps. A leur limite sud, le palais habité par son père, à qui Placidia l'avait apporté en dot, venait de donner le nom de *τὰ Ὀλυβρίου* à tout le quartier jusqu'au Philadelphion. Et là brillait la célèbre église Sainte-Euphémie *ἐν τοῖς Ὀλυβρίου*: œuvre, comme le dit une épigramme, de trois générations de princesses, ce monument devait son existence à Licinia Eudoxia, ses embellissements à Placidia, ses splendeurs à Julienne elle-même.[8])

Dans ces conditions, étant donné surtout que Julienne construisit son église Saint-Polyeucte près de sa propre demeure[9]), il n'est pas douteux que le Saint-Polyeucte rencontré par le Porphyrogénète au nord des Konstantinianae ne se confonde avec la fondation de la princesse. Une preuve supplémentaire s'en trouverait, s'il était besoin, dans ce fait que le Pseudo-Codinus mentionne le Saint-Polyeucte de Julienne immédiatement après avoir nommé les Konstantinianae.[10])

D'ailleurs, magnifique en tout, Juliana Anicia dota ces mêmes

---

1) *Th. Preger, op. cit.*, p. 52. 2) *Op. cit.*, p. 71.

3) *Antiquitates, Migne, P. G.*, t. CXXII, col. 1240; *Pseudo-Codinus, De aedificiis, Migne, P. G.*, t. CLVII, col. 569.

4) *Chronicon paschale,* col. 977. 5) *Op. et loc. cit.*

6) *De miraculis,* I, 103.

7) *Epigrammatum anthologia palatina,* édit. Dübner, I, 10, t. I, p. 2.

8) *Epigrammatum anthologia palatina,* I, 12—17, t. I, p. 4 et 5.

9) *Grégoire de Tours, op. et loc. cit.* 10) *De aedificiis,* col. 569.

parages d'un autre sanctuaire. Sous Anastase Ier, quand les restes de saint Étienne arrivèrent de Jérusalem à Constantinople, c'est elle, à n'en pas douter, qui éleva le martyrion destiné à les recevoir. La légende, il est vrai, n'a pas manqué de semer autant d'anachronismes et d'inexactitudes que de miracles autour de cette translation: bien que la première relique importante du protomartyr portée dans la capitale ait été la main droite envoyée à sainte Pulchérie en 428 [1]), elle nous présente la Julienne, qui introduisit à Constantinople le corps entier, comme une contemporaine de Constantin le Grand.[2]) Mais la légende, du moins, a conservé le nom de Julienne, et ceci prouve bien que la fondatrice de Saint-Polyeucte contribua beaucoup plus que l'empereur Anastase et l'impératrice Ariadne à bâtir la nouvelle église du protomartyr.[3]) Nul n'ignore, par ailleurs, que la grande basilique Saint-Étienne de Jérusalem, où furent pris les restes du diacre, était une création de l'impératrice Eudocia: à ce titre, Julienne, sa descendante, devait bien conserver quelque droit de puissant patronage sur la basilique, et, d'un pareil patronage à la spoliation pieuse, quelle distance y a-t-il?

Le martyrion du protomartyr construit par Julienne servait de lieu de réunion aux fidèles de Constantinople, le 2 août, le 11 et le 27 décembre.[4]) Il s'élevait, d'après les patriographes, *εἰς Κωνσταντινιανάς*[5]); d'après les synaxaires, *ἐν Κωνσταντινιαναῖς*[6]), *πλησίον Κωνσταντινιανῶν*[7]), *ἐν τῷ Ζεύγματι πλησίον Κωνσταντινιανῶν.*[8]) Les deux récits de la translation des reliques parlent dans le même sens: le premier fait passer le corps du protomartyr à Chalcédoine, puis à Sykae, puis *ἐν τῷ Ζεύγματι εἰς τὸ Σταυρίον*, puis à *Κωνσταντινιαναί*, où un miracle force à lui bâtir une église [9]); le second le fait passer à Chal-

1) *Théophane, Chronographia,* an. 5920.

2) *Μαρτύριον τοῦ ἁγίου πρωτομάρτυρος Στεφάνου καὶ ἡ εὕρεσις τῶν λειψάνων αὐτοῦ*, 10—15, dans *A. Papadopoulos-Kérameus, Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας*, t. V, p. 41—47; *Λόγος περὶ τῆς ἐν Κωνσταντινουπόλει ἐλεύσεως τοῦ λειψάνου τοῦ ἁγίου Στεφάνου*, 10—17, *ibid.*, p. 63—69; *K. Doukakis, Μέγας Συναξαριστής*, août, p. 26.

3) *Anonymi antiquitates,* col. 1240 et 1241; *Pseudo-Codinus, op. cit.*, col. 569.

4) *Typik.*, p. 37, 99; *Syn. Sirm.*, 301, 11; 350, 18; 864, 35; *Ménée de Pinelli,* die XXVII Dec.

5) *Anonymi antiquitates,* col. 1240; *Pseudo-Codinus,* col. 569.

6) *Typik.*, p. 37; *Syn. Sirm.*, 301, 11; 784, 19.

7) *Syn. Sirm.*, 350, 18; 864, 35.

8) *Typik.*, p. 99; *Syn. Sirm.*, 862, 57.

9) *Μαρτύριον* cité, 13—15, p. 44—47. Cf. *A. Banduri, Imperium orientale,* Venise, p. 487 et 488.

cédoine, puis à *Σταυρίον*, partie intégrante du *Ζεῦγμα*, puis à *Κωνσταντινιαναί*, où le même prodige contraint à lui construire un martyrion.[1]) Parle aussi dans le même sens la notice du saint Étienne du IX[e] siècle fêté le 9 décembre: elle place le berceau du saint à Constantinople *ἐν τῇ τοποθεσίᾳ τοῦ Ζεύγματος οὐ μακρὰν τοῦ ναοῦ θείου πρωτομάρτυρος καὶ ἀρχιδιακόνου Στεφάνου.*[2]) De ces différents textes, étant donné que le mot Zeugma désignait toute la pente qui descend vers la Corne d'Or du côté d'Oun-Kapan-Kapou, il est aisé de conclure que le sanctuaire Saint-Étienne de Juliana Anicia s'élevait à la limite orientale des Konstantinianae, relativement assez loin de Kiz-Tachi qui doit en marquer la limite occidentale. Vous en conclurez aussi que Saint-Étienne *ἐν Κωνσταντινιαναῖς* et Saint-Étienne *ἐν τῷ Ζεύγματι* ne font qu'un, vous gardant bien de les diviser, comme tel archéologue de mes amis[3]), et de les placer, le premier en n'importe quel point de Constantinople, le second au lointain village de San-Stefano.

XV. Quartier urbain de Promotus.

Revenons à l'*οἰκία τῶν Προμούντων*. Qu'elle se trouvât près de la mosquée de Sultan-Méhémed, près de Kiz-Tachi, c'est bien. Mais n'est-ce pas le quartier urbain de Promotus qu'il s'agissait pour nous de retrouver? Si, et c'est précisément ce quartier que l'*οἰκία τῶν Προμούντων* nous montre.

Le typikon, en effet, s'est fait comme un plaisir d'écorcher le nom de l'éponyme Promotus. Au 28 septembre, en la fête de saint Eustathe et de ses compagnons[4]), il marque la synaxe *ἐν τῷ Προμοούντῳ.*[5]) Devineriez-vous Promotus là-dedans? Et pourtant, il l'y faut lire de toute nécessité, comme le prouve le passage parallèle de Sirmond qui écrit, lui, au même jour, pour les mêmes saints: *ἐν τοῖς Προμότου.*[6])

Si *ἐν τῷ Προμοούντῳ* est pour *ἐν τοῖς Προμότου*, il n'est pas douteux que *τῶν Προμούντων* ne soit pour *τῶν Προμότου*. Dans les deux formules comparées, la différence est nulle qui porte sur l'article et la désinence du substantif, car on sait par mille exemples que pareilles modifications sont coutumières aux expressions toponymiques

1) *Λόγος* cité, 12—17, p. 65—68. Cf. *K. Doukakis*, *Μέγας Συναξαριστής*, août, p. 40.

2) *Ménée de Pinelli,* loc. cit.

3) *M. Gédéon*, *Βυζαντινὸν Ἑορτολόγιον*, p. 199, 212 et 213.

4) Sur ce groupe de martyrs voir les *Acta Sanctorum Septembris*, t. VII, p. 557.

5) *Typik.*, p. 9.

6) *Syn. Sirm.*, 88, 19; *Acta Sanctorum Septembris*, loc. cit.

de ce genre. Les Byzantins mettaient très facilement, surtout aux cas obliques, tantôt au pluriel, sous l'influence de l'article, le nom de l'éponyme, tantôt au singulier, sous l'influence du nom propre, l'article initial: de *τὰ Βοραδίου*, par exemple, ils vous tiraient aussi bien un *τῶν Βοραδίων* qu'un *τοῦ Βοραδίου*, aussi bien un *τοῖς Βοραδίοις* qu'un *τῷ Βοραδίῳ*. Donc, toute la différence entre le *τῷ Προμοούντῳ* du 28 septembre, qui est sûrement pour *τοῖς Προμότου*, et le *τῶν Προμούντων* du 16 décembre, il n'y a de divergence que pour le milieu du nom propre: *μοουν* d'un côté, *μουν* de l'autre. Mais qui ne voit que pareille différence ne compte pas? Ou *μοουν* est une simple faute, soit de copiste, soit d'imprimeur, et alors le quartier du 16 décembre est absolument identique à celui du 28 septembre, lequel s'appelait réellement *τὰ Προμότου*. Ou *μοουν* est une des variantes que les Byzantins ont imposées à la seconde syllabe du nom propre primitif, et alors le *Προμούντου* du 16 décembre ne peut que venir du *Προμότου* dont, au 28 septembre, on a tiré *Προμοούντου*. Dans l'un et l'autre cas, nous arrivons nécessairement à Promotus.

Une autre preuve que le *τῶν Προμούντων* du typikon au 16 décembre s'identifie avec son *τῷ Προμοούντῳ* du 28 septembre, c'est que le Codex Mediceo-Laurentian. San Marco 787 écrit de son côté, pour cette même fête du 28 septembre, *τῷ Προμούντων*.[1]) Le *τὸ Προμούντων* de ce codex répondant, comme le prouve le Synaxaire de Sirmond, à *τὰ Προμότου*, ne faut-il pas que le *τὰ Προμούντων* du typikon réponde, lui aussi, à *τὰ Προμότου*? Et ici encore nous arrivons à Promotus.

Par suite, en prouvant que l'*οἰκία τῶν Προμούντων* se trouvait dans l'intérieur de Constantinople, au sud et très près des Saints-Apôtres, nous avons démontré l'existence d'un *τὰ Προμότου* urbain et sa position.

Cette existence de deux points homonymes nous met tout de suite dans l'embarras vis-à-vis de trois petits textes indéterminés. Où, pour revenir à lui, faut-il asseoir le monastère d'hommes *τῶν Προμότου* que nous avons mentionné ci-dessus et dont l'higoumène Étienne signe par deux fois [2]) en 536? Cette maison religieuse existait encore vers 1025, car nous savons par la *πεῖρα*[3]) que le tribunal d'Eustathios, fameux jurisconsulte de cette époque, eut à décider tel procès où la partie plaignante fut *ἡ τοῦ Προμύτου μονή* ou encore *ἡ Προμίτου μονή*. Par malheur, le trop court résumé de cette affaire ne nous dit pas où

1) *Syn. Sirm.*, 85, 45. 2) *Mansi, op. cit.*, t. VIII, col. 906 et 1010.
3) *Zachariae a Lingenthal, Ius graeco-romanum*, t. I, p. 240 et 241.

nous devons chercher le site du couvent. Est-ce dans la ville? Est-ce dans la banlieue?

La même question se pose en face de la phrase suivante d'un patriographe: Ἰουλιανοῦ δὲ στήλη καὶ Ἀναστασίας τῆς αὐτοῦ γαμετῆς, ἣν διὰ τὸ εἶναι χριστιανὴν ἐξέβαλε τῆς βασιλείας· αὐτὴ δὲ ἐν τῷ μοναστηρίῳ τῶν Προμούντου ὑπεκείρατο.[1]) Ce couvent de femmes, où la légende envoyait vivre la soi-disant impératrice Anastasie, peut aussi bien être urbain que suburbain.

Il faut en dire autant de l'église de la Sainte Vierge πλησίον τοῦ Προμούντου[2]), τῶν Προμούντου[3]), τῶν Προμούντων[4]) dont on commémorait la dédicace au 29 juillet.

Nous n'éprouvons par contre aucune hésitation devant cette donnée du *de Cerimoniis*: Ἰστέον, ὅτι ἐν τῇ μονῇ τοῦ ἀρχιστρατήγου τοῦ ἐπονομαζομένου τῶν Προμούτου ἐν τῷ δεξιῷ μέρει τῆς αὐτῆς ἐκκλησίας ἐν τῇ ἐκεῖσε σταταραίᾳ ἀπόκειται Μαρία ἡ θυγάτηρ Βασιλειου δεσπότου.[5]) Le couvent de l'archistratège signalé ici ne peut que s'identifier avec le Saint-Michel ἐν τοῖς Προμότου de la banlieue ravagé par les Avares. Et ce couvent qui offrit un tombeau à la princesse Marie se confond également soit avec le monastère d'hommes soit avec le monastère de femmes dont il vient d'être question. Avec lequel des deux?

Conclusions.

Comme on le voit, le petit passage de l'acte patriarcal de 1170 nous a donné l'occasion de passer en revue plus d'un quartier tant de la capitale que de ses faubourgs. En terminant cet examen quelque peu aride, nous ne saurions mieux faire que d'en résumer les résultats en quelques propositions.

A. Quartiers urbains.

I. Τὰ Βοραΐδου se rattachait au quartier sophien, au Kadrigaliman actuel.

II. Τὰ Ἐλεβίχου se trouvait à la porte Saint-Romain, au Top-Kapou de nos jours.

III. Τὰ Κύρου était au sud-sud-est de τὰ Ἐλεβίχου.

IV. Τὰ Ἀνθεμίου, debout au sud-sud-est de τὰ Κύρου, voisinait avec la citerne mocienne, avec le Tchoukour-Bostan d'Hexi-Marmara.

1) *Th. Preger, op. cit.*, p. 66. 2) *Acta Sanctorum Iulii,* t. VII, p. 14.
3) *Syn. Sirm.*, 854, 34. 4) *Syn. Biél.*, p. 445.
5) *De Cerimoniis,* II, 42, *Migne*, *C. G.,* t. CXII, col. 1209.

V. Saint-Thomas *ἐν τοῖς Ἀνθεμίου* et Saint-Thomas *ἐν τοῖς Κύρου* sont très probablement deux noms de la même église.

VI. Saint-Thomas *πλησίον κινστέρνης* mentionné en 519 est plutôt identique à Saint-Thomas *ἐν τοῖς Μοδέστου* et différent de Saint-Thomas *ἐν τοῖς Ἀνθεμίου*.

VII. *Τὰ Ὀλυμπίου* voisinait avec *τὰ Ἀνθεμίου*.

VIII. *Τὰ Δανιήλ* voisinait avec la citerne mocienne.

IX. Saint-Jean Baptiste *ἐν τοῖς Ὀλυμπίου* et Saint-Jean Baptiste *ἐν τοῖς Δανιήλ* sont vraisemblablement deux appellations du même sanctuaire.

X. Les *Κωνσταντινιαναί* étaient au sud et très près des Saints-Apôtres.

XI. *Τὰ Ὀλυβρίου* prolongeait les Konstantinianae au sud.

XII. Saint-Polyeucte de Juliana Anicia s'élevait au nord des Konstantinianae.

XIII. *Τὰ Προμότου*, et son église Saint-Christophore, était dans le voisinage immédiat de Saint-Polyeucte.

XIV. Les Konstantinianae avaient le *Ζεῦγμα* pour quartier limitrophe du côté de la Corne d'Or.

XV. Saint-Étienne *ἐν τῷ Ζεύγματι* ne diffère pas de Saint-Étienne *ἐν Κωνσταντινιαναῖς*.

B. Localités suburbaines.

I. *Τὰ Βοραδίου* était le voisin de Phrixou-limèn.

II. *Φρίξου λιμήν* correspond au moderne Kanlidja, sur la rive asiatique du moyen Bosphore.

III. *Τὰ Βηρίδου*, distinct de *τὰ Βοραδίου*, appartient à la rive thrace de la Propontide.

IV. *Τὰ Ἀνθεμίου* était le voisin de Boradion.

V. *Τὰ Βεάτου*, donné comme voisin de *τὰ Ἀνθεμίου*, ne doit pas, même s'il s'agit de l'Anthémion suburbain, être confondu avec le *τὰ Βουτίου* des chroniqueurs.

VI. *Βρόχθοι*, rive bithynienne du bas Bosphore, était contigu à l'Anthémion et au Boradion.

VII. Peut-être, mais ceci n'est point sûr, Saint-Thomas *ἐν τοῖς Ἀνθεμίου* se confond-il avec Saint-Thomas *ἐν Βρόχθοις*.

VIII. *Τὰ Προμότου*, localité de la banlieue européenne, est peut-être à chercher sur le Bosphore, au village d'Arnaout-Keuï.

J. Pargoire,
des Augustins de l'Assomption.

The dates of the Alexandrine patriarchs Dioskoros II, Timothy IV, and Theodosius.

Gutschmid in his article on the chronology of the patriarchs of Alexandria, placing the death of Dioskoros II on Oct. 14, 518, makes the episcopate of Timothy IV extend from Oct. 518 to Feb. 8, 536, and places the ordination of Theodosius on Feb. 10, 536, his expulsion in 540, and his death in 567.[1]) Dr. Krüger in his notes to 'Zacharias Rhetor' corrected 540 to 537/8[2]), and in his article *Monophysiten* in the *Realencyclopädie für protestantische Theologie* he has given the correct dates throughout, though without the reasons for them; but until that time Gutschmid's dates found general acceptance. I hope however in this article to make it clear that they are one and all wrong.

Upon the date of the death of Dioskoros there is, as Gutschmid admits, considerable discrepancy, Theophanes[3]) and the so-called Zacharias Rhetor[4]) placing it after the death of Anastasius and the expulsion of Severus, and Evagrius (on the most natural interpretation)[5]), Liberatus[6]), Severus of 'Ushmunain[7]), and the Chronicon Orientale before.[8]) That the earlier date is the right one is however placed beyond doubt by the existence of a homily of Severus of Antioch delivered on receiving Timothy's synodical.[9]) As Severus left Antioch on Sept. 29, 518[10]), this alone is enough to show that Timothy became patriarch before Oct. 518: but the homilies are in fact in chronological order, and this homily (112) is preceded by one (110) delivered in the church of S. Thallelaios at Aigai in that saint's honour, and therefore almost certainly on his day (May 20), while after it comes one (113) delivered on the 5th anniversary of his own ordination (Nov. 6, 517). The death of Dioskoros, which was on Oct. 14, must

1) Kleine Schriften II 457 ff.

2) Krüger and Ahrens, Zacharias Rhetor 377. 391. 3) A.M. 6011.

4) VIII 5. 5) IV 4. 6) Ch. 19. 7) Renaudot, Patr. Alex. 131.

8) So Michael the Syrian (p. 264), probably after John of Ephesos, though at p. 267 he copies the account of 'Zacharias'.

9) Wright, Cat. Syr. MSS Brit. Mus. p. 542.

10) Land, Anecd. Syr. I 14 (112); Mich. ap. Chabot, Rev. de l'Or. Chr. IV 446.

therefore have been on Oct. 14, 517, and Timothy's ordination, if on a Sunday[1]), can only have been on Oct. 15 or 22. Gutschmid's grounds for adopting the later date are that otherwise it is impossible to find room for the terms assigned to the patriarchs since the death of Peter Mongos, which cannot be placed earlier than 489, and that owing to the circumstances of the riot which followed the ordination of Dioskoros, as related by John Malala and Theophanes[2]), his accession must almost necessarily be assigned to 516. The latter inference is perfectly correct: we have in fact a homily of Severus on receiving the synodical letter of Dioskoros[3]), which falls in 516 between the Friday in Whit week (May 29) and the day of S. Thekla (Sept. 24); therefore, as John III died on May 22, the ordination of Dioskoros must be placed between that day and the beginning of September. Upon the length of his episcopate however there is great discrepancy among the authorities, the Greek writers giving 3 yrs., Al Makin 2 y. 5 m., the Chron. Orientale 2 y. 146 d., and Abu'l Barakat 2 y. 4 m.[4]); but Gutschmid, while mentioning the fact that Severus of ʿUshmunain gives two accounts and saying that one of them is 3 yrs., omits all reference to the other, which is 1 y. 6 m. If 6 months is understood as an approximation covering anything from 3 to 9 months, it is clear from the facts stated above that this is the true term; and with it agrees Michael the Syrian[5]) (probably following John of Ephesos), who gives him 1 yr. If we reckon the 146 days of the Chr. Orient. inclusively, they exactly cover the space from May 22 to Oct. 14, so that Dioskoros was perhaps ordained on the day of his predecessor's death, which was in fact a Sunday.[6])

To Timothy the authorities generally assign 17 yrs., and his death, which was on Mechir 13, will therefore fall on Feb. 7, 535. Indeed, even if we had not been able to fix his ordination to 517, the evidence supplied by the so-called Zacharias Rhetor is amply sufficient to show the date 536 to be impossible. This writer tells us that the union of the 3 patriarchs, Anthimos, Theodosius, and Severus, so alarmed Ephraim of Antioch that he sent an envoy to Rome who brought the Pope to

1) Severus' own ordination however in 512 was not on a Sunday, if John Malala's date is correct, nor was that of Menas in 536.

2) Jo. Mal. p. 401; Theoph. A. M. 6009. 3) Wright p. 540 (Hom. 93).

4) Renaudot 130. 5) P. 264.

6) That the proceeding was irregular appears from Theoph. (A.M. 6009). Moreover Liberatus (ch. 20) tells us that it was the custom at Alexandria for the new patriarch to take part in his predecessor's funeral, and therefore to be elected as soon as possible after the latter's death.

Constantinople, where he arrived in Mar. 536[1]); and that all this must have occupied more than 7 weeks[2]) is clear, even if we could suppose it to have happened before Theodosius was in actual possession of the see, which was not the case for nearly 6 months after his ordination. Nor is it only the testimony of the compiler which is inconsistent with the date 536; but the letters which he gives us prove its incorrectness beyond a doubt. Severus in his answer to the synodical of Anthimos expresses his intention of writing to Theodosius, and, when he does so, says that Anthimos ought in strictness to have written to Theodosius first[3]); from which it clearly follows that the ordination of Theodosius preceded that of Anthimos; therefore, as the latter was in June 535[4]), the former cannot have been in 536. It may therefore be regarded as established that Timothy died on Feb. 7, 535. The term of 17 y. 196 d., which the Chronicon Orientale assigns to him, must be due to corruption, since it is inconsistent with the days on which that chronicle itself places his death and that of his predecessor. If we substitute for '196' '116' and reckon inclusively, we arrive at Oct. 15, 517, which was a Sunday, as the day of his ordination.[5])

To Theodosius John of Ephesos[6]), who must have known him well, assigns 31½ years, and he places his death on June 19, 566, thus agreeing with the date 535, to which I have already fixed his ordination. In the same year his death is placed by Victor of Tununa[7]), and it is the latest event mentioned by that author. The Copts however place his death on June 22, and this, being the day on which he is celebrated, may perhaps be correct. The Chron. Orient. states his term as 31 y. 131 d., which, if we reckon exclusively from June 22, brings us to Feb. 11, 535, which was a Sunday, as the day of his ordination, or, if we reckon inclusively from June 19, to Feb. 9.[8])

1) IX 19. 2) This is if we reckon to the end of March, which would be consistent with 'Zacharias'; but Menas, the successor of Anthimos, was in fact ordained on Mar. 13 (Cod. Vat. ap. Pagi ann. 536).

3) Zach. IX 22, 23. The answer of Theodosius (24) was not his first letter to Severus; but his synodical is cited in his letter to Anthimos (ch. 26), and exists in Brit. Mus. Add. MS 14, 602 f. 2.

4) Cuper in Act. SS. Aug. I 65; Andreev, Konst. Patr. I 173. 174.

5) Michael at p. 265 gives him 11 y. 6 m. (11 and 17 are easily confused in Syriac), and at p. 277 12 yrs.

6) In the so-called Dionysios (Assem. B O. II 89). The same year is given by Michael (p. 331), who also doubtlessly follows John.

7) Ann. 540. The years under which Victor places events are almost worthless, but this date is mentioned in his text under an earlier year.

8) The urgency of the case may have prevented his supporters from waiting till Sunday. In this case June 22 was probably the day of his funeral.

To Gaian his competitor the so-called Zacharias gives 3 months[1]), and Liberatus more accurately 103 days[2]); and, therefore, as he was ordained on the same day as Theodosius[3]), he must have been expelled on May 23 or 25, and the enthronization of Theodosius, which was 2 months later[4]), must have been at the end of July or beginning of August. According to Liberatus, whose account is far the most trustworthy, Theodosius retained possession of the see for 1 y. 4 m., and was then banished to Constantinople[5]), where he must therefore have arrived at the end of 536 or beginning of 537. Gutschmid would postpone his expulsion to 540; but this is (as Dr. Krüger points out) contradicted by the testimony of Zacharias, who places the appointment of Paul in Ind. I (537/8).[6]) More than this, Severus, while in Egypt, received from Constantinople on July 8 a letter in which the presence of Theodosius is mentioned[7]); and, as Severus died on Feb. 8, 538[8]), no year except 537 is possible. Theodosius was therefore certainly in Constantinople in June 537, and there does not seem to be any reason for not accepting the statement of Liberatus that he was there some 6 months earlier.

The dates must therefore now be arranged as follows:

Dioskoros May 22 (?), 516—Oct. 14, 517.
Timothy Oct. 15 (?), 517—Feb. 7, 535.
Gaian Feb. 9 or 11—May 23 or 25, 535.
Theodosius ordained Feb. 9 or 11, 535;
in possession Jul./Aug. 535—Nov./Dec. 536;
died June 19 or 22, 566.

I cannot conclude without saying that, though in a work covering so wide a field as Gutschmid's, later research on particular points must necessarily find mistakes, the value of his labours to every one concerned with the Alexandrine patriarchs remains inestimable.

London. E. W. Brooks.

1) IX 19. 2) Ch. 20. 3) Vict. Tun. ann. 538.

4) Lib. l. c. 5) Cf. Zach. Rh. X 1. 6) X 1.

7) Ep. I 63. He is only called 'the holy man', but a marginal note refers the expression to Theodosius.

8) Assem. B. O. II 54; Land, Anecd. Syr. I 14 (113); Mich. p. 308. Dr Krüger indeed in his article in the Realencyclopädie assigns his death to 543, but without giving any authority, and the absence of all reference in his letters to the capture of Antioch in 540 seems to be almost conclusive against this date.

Sechs Urkunden des Georgsklosters Zografu.

Die nördlichsten der großen Athosmonasterien sind: an der Ostküste mit dem Blick auf das makedonische Gestade das griechische Himmelfahrtskloster *τοῦ 'Εσφιγμένου*, dann, keine Stunde davon entfernt, in einer lieblichen, ringsumwaldeten Bergschlucht gelegen, von hohen Cypressen umgeben, das serbische Kloster zu Mariae Einzug *τοῦ Χιλιανδαρίου* und endlich nach Überschreitung des waldreichen Athosgebirgsrückens in einer engen, dichtbewaldeten, von einem schäumenden Sturzbach durchströmten Schlucht die auf einer Bergterrasse errichtete imposante Priesterburg der bulgarischen Nation: *ἡ σεβασμία καὶ ἱερὰ βασιλική, πατριαρχικὴ καὶ σταυροπηγιακὴ μονή, ἡ εἰς ὄνομα τετιμημένη τοῦ ἁγίου ἐνδόξου μεγαλομάρτυρος καὶ τροπαιοφόρου Γεωργίου καὶ τοῦ Ζωγράφου ἐπικεκλημένη*. September 1902 habe ich alle drei besucht und in dem von den liebenswürdigsten und gastfreisten Mönchen bewohnten Esfigmenu länger verweilt. Für Zografu rechnete ich drei Tage, um die von Palmow ungenügend edierten Briefe des Erzbischofs Païsios von Ochrid noch einmal zu kopieren, welche für die Konstituierung einer orthodoxen Hierarchie unter den nach Unteritalien geflüchteten Griechen uud Albanesen von größtem Werte sind. Außer der offiziellen Empfehlung der *ἱερὰ κοινότης* des Athos, welche ich, wie üblich, durch Vermittlung des ökumenischen Patriarchen erhielt, hatten mir Seine Königliche Hoheit Fürst Ferdinand von Bulgarien und der in Ortaköi residierende bulgarische Exarch Msgr. Jossif noch persönliche Empfehlungen mitgegeben. Schon gleich bei Abgabe des offiziellen Empfehlungsbriefes wurde ich mit großer Freundlichkeit aufgenommen. Als ich aber die bulgarischen Briefe brachte, [illegible]ten sich alle Angesichter, und man teilte mir mit, daß sowohl Bibliothek als Archiv ganz zu meiner Verfügung ständen und daß die Leitung des Klosters alles tun werde, was in ihren Kräften stehe, um meine Arbeit zu erleichtern. Es ist mir daher Bedürfnis, dem hochwürdigen Igumen Grigorij und den drei Epitropen, den Vätern Nikanor, Gerasim und Ignatij, meinen wärmsten Dank auszusprechen für die liberale Art, mit der sie die Schätze des Archivs mir zur Verfügung stellten,

die lebhaft absticht von der griechischen Art (besonders in Vatopedi), wo man die Chrysobullen, wie versperrte Teufelchen, ängstlich vor jedem profanen Blick hütet. Ebenso bin ich zu vielem Danke meinen persönlichen Freunden, Vater Galaktion (einem Tosken aus Gorča) und Vater Bartholomäos, für vielfache Unterstützung meiner Arbeit durch lehrreiche Mitteilungen verpflichtet.

Was ich von griechischen Urkunden des Klosters vorgefunden habe, lege ich hier vor:

Es sind folgende Dokumente:

1) Der bulgarische Fürst Branislaw hatte einen „göttlichen und ehrwürdigen Tempel zu Ehren unsres heiligen glorwürdigen Großblutzeugen Demetrios, des Wohlgeruchspenders“ im Kloster Zografu errichtet. Zu Ehren dieser gottseligen Gesinnung erhebt der ökumenische Patriarch Philotheos das Kloster zu einer patriarchalen Stauropegie mit der Verpflichtung, in der hl. Liturgie jedesmal des Namens des regierenden Patriarchen zu gedenken. Auf Bitten des Fürsten Branislaw wird denn auch diese feierliche, mit dem patriarchalen Siegel geschmückte Urkunde ausgestellt, welche das Kloster von jeder Jurisdiktion des Ordinarius des Hl. Berges, des Bischofs von Hierissos und Hagion Oros enthebt. Die Urkunde ist ausgestellt im Juli des Jahres 6880, X. Indiktion = 1372, in welcher Zeit Philotheos (1364—1376) tatsächlich den Patriarchat bekleidete. Manuil J. Gedeon in seiner Geschichte der Athosklöster[1]) gedenkt dieser Urkunde nicht. Er erwähnt nur die angebliche Gründung des Klosters 1280 und seine Erneuerung 1502. Der einzige, der die Urkunde erwähnt, ist, wie ich einer gefälligen Mitteilung des Herrn P. Louis Petit des Augustins de l'Assomption zu Kadiköi verdanke, Bischof Porfirij Uspenskij in seiner „zweiten Reise nach dem Heiligen Berge Athos“, 8°, Moskau 1880, S. 245 (russisch). Indessen herausgegeben hat er die Urkunde nicht, die durch die Zeitangabe der Verleihung der Stauropegie für Zografu von großer Bedeutung ist.

Ein stauropegisches Kloster ist von der Jurisdiktion seines Diözesanbischofs vollständig befreit und dem ökumenischen Throne unmittelbar unterstellt. Diese stauropegischen Gotteshäuser entsprechen also ganz den exempten Abteien der römischen Kirche. Auch der alte Patriarchat von Achrida hatte zahlreiche solche Stauropegien, wie Sveti Naum in der Eparchie Achrida, Hagios Prodromos zu Moschopolis (Eparchie Korytza), Panagia Mawriotissa (Eparchie Kastoria), die aber 1767 bei

1) *Μανουὴλ Ἰ. Γεδεὼν ὁ Ἄθως, ἀναμνήσεις — ἔγγραφα — σημειώσεις*, Konstantinopel 1885, S. 185.

der Aufhebung des Patriarchats ausnahmslos ihren Ordinarien unterstellt wurden. Sie sind gegenwärtig sämtlich *ἐνοριακά*.

Heute hat der ökumenische Patriarchat außer den 20 Athosklöstern, die sämtlich exempt sind, noch 70 *μοναὶ σταυροπηγιακαί* und 5 *ἐξαρχίαι τοῦ πατριαρχικοῦ θρόνου* in der Türkei, Bulgarien, im Fürstentum Samos und auf Kreta.

Ein verkleinertes Faksimile der Subskription des ökumenischen Patriarchen ist der Abhandlung beigegeben.

Die Urkunde, auf Pergament geschrieben, zählt mit der eigenhändigen Unterschrift des Patriarchen 35 Zeilen. Bemerkenswert ist, daß Philotheos, wie ähnlich 200 Jahre später Patriarch Païsios von Ochrid, das lobenswerte Bestreben hat, statt im Monokondylienstil Rebus aufzugeben, vielmehr so zu schreiben, daß jeder die Unterschrift lesen kann. Bei diesem Anlaß möchte ich eine, wie mir scheint, sehr annehmbare Vermutung aussprechen, die mein Freund, der Archimandrit J. Evstratiu, Professor der Patristik auf Halki, mir gegenüber gelegentlich im Gespräch geäußert hat.

Bekanntlich sollen die beiden gleichzeitigen Herrscher von West- und Ost-Rom im Beginn des 6. Jahrhunderts, Theodorich der Große und Justin I, beide des Schreibens völlig unkundig gewesen sein und deshalb, wenn „die erlauchte kaiserliche Hand" mit Kinnabari konfirmieren mußte, sich eines Stempels bedient haben. Letzteres Faktum ist nicht zu bezweifeln; aber daß beide Herrscher völlige Analphabeten gewesen seien, scheint volkstümliche Übertreibung, obschon bezüglich Justins die Worte Prokops ganz klar sind und keine andre Deutung zulassen. Indessen man weiß genugsam, was von seiner historischen Akribie in solchen Dingen zu halten ist. Natürlich konnten die betreffenden Fürsten ein paar Buchstaben aufs Papier werfen; aber die *ὑπογραφὴ τοῦ εὐσεβεστάτου καὶ φιλοχρίστου βασιλέως* muß eben *βασιλικῶς* aussehen, d. h. in solchen Hieroglyphen gemalt sein, wie sie noch heute die orthodoxen Bischöfe malen. Evstratiu teilte mir mit, daß die *ὑποψήφιοι*, d. h. die neukreierten Prälaten, mehrwöchentliche Übungen machen müssen, um sich den heiligen Monokondylienduktus mit Sicherheit anzueignen. Dieser Mühe haben sich natürlich die beiden alten Streithelden im Purpur nicht mehr unterziehen wollen, und so begnügten sie sich damit, statt die Urkunden mit einem künstlichen Schnörkel zu untermalen, sie einfach abzustempeln.

2) Urkunde des Patriarchen Païsios vom Mai 1748, IX. Ind.

Konfirmiert wurde der für Zografu hochwichtige Entscheid durch den Patriarchen Gregorios Mai 1798.

Seit langer Zeit prozessierten die beiden Nachbarklöster Esfigmenu und Zografu um ein Grundstück, das auf griechisch den Namen Vonitza, auf türkisch Iovanitza führt.[1]) Meist geboten daselbst die Esfigmeniten, obschon es von deren Gotteshaus weit entfernt ist. Ein Metochion besaßen daselbst auch die Zografiten. Jedes Kloster brachte für seine Besitzansprüche alte Kaiser-[2]) und Patriarchenurkunden vor, und man stritt mit wechselndem Erfolg und steigenden Kosten vor verschiedenen Tribunalen. Endlich erschienen bevollmächtigte Deputierte beider Monasterien in Konstantinopel vor dem ökumenischen Throne. Der Patriarch, nach Abhörung beider Parteien, formiert ein Schiedsgericht; die Richter werden gewählt aus den Mitgliedern der *ἐνδημοῦσα σύνοδος*, des Klerus der Großen Kirche und aus den Primaten der wohllöblichen Pelzhändlerzunft. Nach genauer Prüfung aller einschlägigen, von beiden Parteien vorgelegten Urkunden fällt das Kollegium der Schiedsrichter den Spruch, daß Iovanitza unwidersprechliches Eigentum der Esfigmeniten sei; den Zografiten wird nur ein Stremma Weinland, ein Bienenstand und ein Haus zugesprochen, weil dieselben in der das Besitzrecht von Esfigmenu am klarsten dartuenden Urkunde (Senet) des Vakuf-name des Gotteshauses ausdrücklich als Zografu eigentümlich zugehörig anerkannt worden sind. Auch Entscheide der Patriarchen und des Prostaten der *ἱερὰ κοινότης* bestätigen dies. In diesem Sinne wird nun auch eine Patriarchalurkunde ausgefertigt, unterschrieben und untersiegelt.

Man sollte annehmen, mit dieser feierlichen Abmachung sei der Streit begraben gewesen; allein Patriarch und Synode hatten nicht mit der mönchischen Halsstarrigkeit gerechnet. Die Zografiten — wohlgemerkt damals ein ganz idiorrythmisches und, wie es scheint, höchst unbändiges Kloster — unterwarfen sich dem Spruch des Patriarchen nicht, erklärten vielmehr unter lauten Protesten, schweres Unrecht erlitten zu haben. Sie behielten Iovanitza im Besitz. Indessen auf schriftlichen Bericht hervorragender Persönlichkeiten und Greise des Hl. Berges verhängte der Patriarch schwere kirchliche Zensuren über die Zografiten; allein diese waren Mönche, empfanden demnach vor

1) Der angeblich griechische Name ist heute gänzlich in Vergessenheit geraten. Als ich die Zografiten nach dem Gute Vonitza fragte, kannte keiner ein solches. Ich sagte dann: *ὀνομάζεται δὲ τουρκιστὶ Γιωβάνιτζα.* Sogleich gaben sie mir die genaueste Auskunft; es ist ein unweit des Klosters gelegenes Tschiflik, das noch heute zu den wertvollsten Besitzungen des Klosters gehört. Merkwürdig, wie innerhalb 150 Jahren der alte, echte Name völlig verschollen ist! Der angeblich türkische Name ist natürlich slawisch.

2) D. h. Sultane; denn die Urkunden sind türkisch.

dem Kirchenbann nicht jenes furchtbare Grauen, welches den orthodoxen Laien noch heute vielfach erfüllt. Der Bannstrahl des Phanars ließ sie völlig kalt, und sie pochten nach wie vor auf ihr angeblich gutes Recht. Nun sollte sich zeigen, was mönchischer Starrsinn vermag. Patriarch und Synode bequemten sich dazu, einen zweiten Sühntermin anzuberaumen. Es erscheinen wieder von beiden Parteien Vertreter. Charakteristischerweise erhalten aber nur die Esfigmeniten das Ehrenprädikat *ὁσιώτατος*, die Zografiten nicht; denn diese stehen noch unter der kirchlichen Zensur. Nach langem Hin- und Herreden kommt nun ein endgültiger Vergleich zu stande. Die Esfigmeniten verzichten auf alle Ansprüche bezüglich Iovanitzas gegen sofortige Auszahlung von 1300 Piastern. Dafür händigen sie neum ihre Rechtsansprüche dartuende Urkunden — darunter auch die geistliche Strafsentenz gegen die Zografiten — an diese letztern aus und müssen versprechen, falls sich noch eine andere Urkunde später finden sollte, diese gleichfalls auszuliefern. Iovanitza wird nun feierlich als rechtmäßiges Eigentum der Zografiten für alle Zeiten anerkannt und die Esfigmeniten und andere, falls sie gegen diesen Rechtsspruch aufzutreten wagten, werden mit den schwersten kirchlichen Strafen bedroht.

Urkundlich dessen wird das patriarchale und synodale Pergamentschreiben ausgestellt, untersiegelt und vom Patriarchen und sechzehn anwesenden Prälaten unterzeichnet.

Länge der Urkunde 56, Breite 49, Zeilenlänge 43 cm. Es sind 55 Zeilen ohne die Unterschriften.

3) Urkunde des Patriarchen Kallinikos vom März 1804, VII. Ind.

Inhaltlich wohl am meisten Schwierigkeiten bereitet hat von den griechischen Zografuurkunden dieses Stück: ein Rechtsstreit zwischen den Klöstern Zografu und Vatopedi über das Tschiflik (Pachtgut) vom hl. Lazaros, wegen der vielen darin vorkommenden technischen Ausdrücke des türkischen Rechts. Herr Generalkonsul Dr. Mordtmann in Saloniki (jetzt in Smyrna) hat die Güte gehabt, für mich eine Erklärung derselben anfertigen zu lassen, die dem Urkundentexte hinten angehängt ist.

Zografu legte Urkunden vor, welche dartaten, daß obengenanntes Tschiflik mit Zubehör, unterhalb Ormiliä gelegen und zum Nachidj Sidirokawsi gehörig, seit 91 Jahren im ununterbrochenen, durch türkische Rechtssprüche gesicherten Besitz der Zografiten gewesen sei. Allein trotzdem fochten die Vatopediner dieses Recht an. Der Patriarch nennt sie deshalb *οἱ βιαιότατοι Βατοπεδινοί*, ein epitheton ornans, das bis zum heutigen Tage seine Berechtigung nicht verloren hat. Es wird

nun zum Schutze der Zografiten eine Reihe türkischer Urkunden vorgelegt, namentlich sind zwei Urkundenauszüge, einer *ἐν ἐκτάσει* und einer *ἐν συνόψει* von Wichtigkeit. Unsere Urkunde teilt deren Wortlaut über die Besitzverhältnisse mit. Allerdings ist das Grundstück mit einer jährlichen Abgabe von 500 Grusch zu Gunsten der türkischen Feudalherren belastet. Diese haben die Zografiten vom laufenden 1218. J. d. H. an (Irrtum!) zu bezahlen. In diesem Sinne war ein großherrlicher Hatti Scherif erlassen worden. Patriarch und Synode bestätigen lediglich die kaiserlich türkische Entscheidung und bedrohen alle Zuwiderhandelnden mit den üblichen Kirchenstrafen. Demnach wird diese Urkunde erlassen, eine Kopie in den hl. Kodex der Großen Kirche eingetragen und erstere selbst den Zografiten ausgehändigt. Unterzeichnet ist sie außer dem Patriarchen von elf Bischöfen.

Bezüglich der in der Urkunde behandelten Rechtsverhältnisse schreibt mir Dr. Mordtmann:

„Die Turcica der Athosurkunden sind auch für die türkische Finanzgeschichte interessant. Ni fallor, handelt es sich beim iradi djedid 'den neuen Einnahmen' um eine Finanzreform, die Mitte des 18. Jahrhunderts eingeführt wurde. Man führte damals das System der mukataa (lebenslänglichen Pachtungen) ein.

„Die genauere Definierung von miri temesuki und tapu temesuki erfordert eine ganze Vorlesung über türkisches Grundrecht: wenn ich recht sehe, bezeichnen beide Ausdrücke dieselbe Sache von verschiedenem Gesichtspunkte aus. miri heißt eine Kategorie Grund, der dem Staate gehört und von diesem durch das Organ der Lehensleute in Erbbesitz, nicht -eigentum gegeben wird. Das nennt man tapuja vermuk, zum tapu geben."

Länge der Urkunde 58, Breite 49, Zeilenlänge 43 cm. 65 Zeilen ohne die Unterschriften.

4) Urkunde des Patriarchen Anthimos vom Jahr 1850, März, VIII. Ind.

Wie in dem Georgierkloster Iwiron schon im 16. Jahrhundert, so hatten sich in den folgenden Jahrhunderten die Griechen in das Russenkloster Panteleïmon und in das Bulgarenkloster Zografu den Eingang zu verschaffen gewußt, und unter der Fanariotenherrschaft erlangten sie in diesen Klöstern die Oberhand, ja, wie in Iwiron, warfen sie die alten, allein rechtmäßigen Bewohner ganz hinaus. Indessen Zografu wurde — unbekannt aus welchen Gründen, wahrscheinlich ein zeitgemäßes Zugeständnis an die bulgarische Nation, dem nur rechtzeitig andere hätten folgen sollen — wieder seinen rechtmäßigen Eigentümern zurückgegeben, und seit Anfang des vorigen Jahrhunderts ist Zografu

wieder national-bulgarisch; darum heißt es in unsrer Urkunde: τὸ ἱερὸν Σλαβωνο-βουλγαρικὸν μοναστήριον τοῦ Ζωγράφου, τὸ ἐπ' ὀνόματι τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου μεγαλομάρτυρος Γεωργίου τοῦ τροπαιοφόρου σεμνυνόμενον. Wie die meisten Athosklöster war auch Zografu — wohl in der hellenischen Epoche — idiorrythmisch geworden. Ich habe andern Ortes ausgeführt, daß die Idiorrythmie zweifellos eine Manifestation der griechischen, demokratisch-republikanischen Volkspsyche ist. Ihr widerstrebte die straff monarchisch-autokratische Ordnung der Könobiarchie; sind doch die Gründer des Mönchtums, der hl. Antonios und der hl. Basileios, Orientalen, Abstämmlinge zweier Landschaften, deren Bewohner von jeher an freudlose Despotenknechtschaft gewöhnt waren. Dem freien Griechen war der wohldienerische mönchische Servilismus zuwider, welcher noch heute in der προσκύνησις, der μετάνοια und ähnlichen Einrichtungen seinen Ausdruck findet. An die Stelle des Koinobions tritt das Idiorrythmon mit seinen drei jährlich wechselnden Vorständen und seiner individuellen Selbständigkeit der Insassen. Wie in den demokratischen πόλεις des alten Griechenlands, griff auch in den republikanischen Klöstern Unordnung und Verlotterung allmählich bedenklich um sich, und wenn man den Berichten der Könobioten glauben darf, sieht es auch heute gerade in den reichen Mönchsrepubliken teilweise etwas bedenklich aus. So war es auch in Zografu. Es ist ein Beweis für den sittlichen Ernst der Zografiten, daß sie selbst vom Patriarchen verlangten, er möge das von ihnen freiwillig erwählte harte könobiarchische Joch feierlich bestätigen. Anthimos geht denn auf eine ebenso fromme als kirchlich korrekte Bitte mit einer wahren Begeisterung ein. Es regnet abfällige Seitenhiebe auf die Institute der idiorrythmischen Klöster. Zografu soll wieder ein heiliges Koinobion werden, διαμένον εἰς τὸ διηνεκὲς ἀμιγὲς καὶ καθαρὸν πάσης ἰδιορρυθμίας, ἰδιοβουλίας τε καὶ καταχρήσεως ἄλλης μοναδικῆς. Es wird dann Hilarion als Igumen eingesetzt. Warum unmittelbar darauf ein anderer Igumen genannt wird und Hilarion sich mit der Stellung des προηγούμενος begnügen muß, ist mir aus der Urkunde nicht ganz klar geworden. Der Igumen verwaltet vor allem die Spiritualia, während für die Ökonomieverwaltung — Zografu ist ein sehr reiches Kloster — ihm 2 oder 3 Epitropen zur Seite gesetzt werden, eine Einrichtung, die noch heute gültig ist. Ausdrücklich um den bulgarischen Charakter des Klosters zu schützen und zu wahren, wird festgesetzt, daß der Vorstand nicht aus einem andern Gotteshause oder einer Skiti dürfe berufen werden, sondern nur aus dem Gremium der Zografiten selbst. Auch muß er der slawischen Sprache und Schrift mächtig sein. Wer an der hergestellten

könobiarchischen Ordnung rütteln will, wird mit den üblichen Flüchen bedroht. Auf die Unterschrift des Patriarchen folgen zehn der Synode.

Länge der Urkunde 56, Breite 49, Zeilenlänge 43 cm.

5) Urkunde des Patriarchen Gregorios vom Oktober 1837, XI. Ind.

Diese Urkunde hat nur geringen Wert. Es ist die charta commendatoria des Patriarchen für einen zografitischen Archimandriten.

Von derselben existiert eine vidimierte Abschrift mit dem Siegel der *ἱερὰ κοινότης* und dem Vermerk:

Ἐπικυροῦται ὅτι ἴσον ἀπαράλλακτον τοῦ ἐν Μεμβράναις πατριαρχικοῦ εὐεργετηρίου γράμματος τοῦ ὁσιολογιωτάτου Ἀρχιμανδρίτου κ. Ἀνατολίου Ζωγραφίτου.

τῇ 10 7 *βρίου* 1843.
Οἱ ἐπιστάται τῆς ἱερᾶς κοινότητος
Ἁγίου Ὄρους Ἄθω.

Das ist, wie sich eigentlich von selbst versteht, nicht richtig, sondern das *ἴσον ἀπαράλλακτον* hat mehrfache Schreib- und Lesefehler, die allerdings den Sinn nicht beeinträchtigen. Exactitude ist nun einmal keine griechische Nationaleigenschaft.

Die Urkunde hat ohne die Subskription 20 Zeilen; Länge der Urkunde 57, Breite 38, Zeilenlänge 35 cm.

6) Ein ganz eigentümliches Instrument ist die sechste Urkunde. Es ist ein angebliches Chrysobull Leons des Weisen; das Original ist slawisch; allein schon die drei Subskriptionen, die im slawischen Original und der griechischen Kopie wörtlich übereinstimmen, zeigen, mit was für einem Machwerk wir es zu tun haben. Leider war mir nicht möglich, das Original zu kopieren, und auch meine Freunde, die Zografiten, schienen der altslawischen Sprache wenig kundig zu sein, und so mußte ich mich mit der Abschrift dieser *κόπια εἰς τὸ Ἑλληνικόν* begnügen. Die Übersetzung ist wahrscheinlich treu, denn sie ist nicht von einem Griechen, sondern wohl von einem Slawen verfaßt und ist in dem aus den Urkunden von Ochrida, Kastoria u. s. w. bekannten Stümpergriechisch abgefaßt, welches die dortigen notdürftig hellenisierten Bulgaren und Rumunen handhabten. Dieser Übersetzer spricht nun ganz besonders schlecht. Der Inhalt ist kurz folgender: Unter Leon dem Weisen lebten drei Brüder, welche den echt hellenischen Namen Johann Selim führten und die Stadt *Λιχνιδόνη* der I. Iustiniana, *νῦν παρὰ πάντων λεγομένη Ὀχρίδ*[1]), verließen und in der Einsamkeit des Athos Gott dienten. In der Schlucht finden sie den Ort, dessen Heiligkeit

1) Man beachte die exakte slawische Form.

eine Marmortafel weißer als Schnee andeutet. Das geschah im J. 919, wo Leon leider schon 7 Jahre tot war. Da geschieht nun das Wunder, dem das Kloster den Namen verdankt. Es erscheint Kaiser Leon mit dem Patriarchen Anastasios von Konstantinopel, der 150 Jahre vor Leons Zeit, und mit Patriarch Gregorios von Antiochien, der sogar 300 Jahre vor Leon gestorben war; als sie die großen Wunder des hl. Georg hörten, priesen sie Gott. Nach ihnen erschien König Iohann von Trnovo mit dem dortigen Patriarchen Theophylakt und setzten die Panegyris des Heiligen auf den 23. April fest.

Darauf grenzen Kaiser und Patriarchen im Einverständnis mit den Klostervorständen die Gemarkung von Zografu ab. Dieser Teil enthält eine Menge wertvoller geographischer Bestimmungen, die ich leider bei der Kürze meines Aufenthaltes und da die Zografiten darüber wenig unterrichtet schienen, meist nicht identifizieren konnte. Nur die Ruinen des *πύργος τοῦ 'Ιωάννου* zeigte mir der Archontarios Maximos etwas unterhalb des Klosters, während er über die andren Örtlichkeiten Mosesturm, Nerangiamühle u. s. w. keine Auskunft geben konnte. Endlich kommt noch König Stephan von Serbien im Jahre 1351. Er ist der große Gönner von Chiliandari und prüft scharf die angeblichen Privilegien von Zografu auf ihre Echtheit hin. Indessen auch er beugt sich demutsvoll vor dem hl. Georg von Zografu und gelobt, ihm keinen Finger breit seines Landbesitzes zu entziehen; nur läßt er Holz schlagen in den waldreichen Schluchten und Bergtälern Zografus zum Ausbau des Serbenklosters. Darauf wird eine neue Grenzbereinigung vorgenommen, und überall werden feierlich neue Markzeichen angebracht. Auch König Johann beteiligt sich dabei und wohl auch Leon; jedenfalls unterschreiben alle drei.

Dieses angebliche Privileg ist weiter nichts als die Predigt eines Erzbischofs von Ochrid über die Wundertaten des hl. Großblutzeugen Georgios des Zographos und über die herrlichen Schenkungen und Widmungen der frömmsten und christusliebenden Kaiser und Caren. Das zeigt deutlich der Text Z. 44, wo wir einen Redner die Versammlung anreden hören: *Ἡμεῖς δέ, ὦ ἀγαπητοί, κλίνωμεν τὰ ὦτα καὶ ἀκούσωμεν τὰ παράδοξα θαύματα καὶ θεοφανερούμενα ἡμῖν, ὅτι θαυμάσιός ἐστιν ἐν τοῖς ἁγίοις αὐτοῦ. Ἂς προσέχωμεν γοῦν ἀκριβῶς.*

Wo er ferner Z. 54 seiner allerdings sehr starkgläubigen Gemeinde zumutet, anzunehmen, daß die drei Söhne Kaiser Justinians Söhne Kaiser Leons des Weisen waren, nennt er seine Zuhörer geradezu: *Ὠχδριδας ἀκουστοί.* Es kann demnach keinem Zweifel unterliegen, daß diese Predigt in Ochrida gehalten wurde. Wo dann im Text: „*πρόσταγμα τοῦ σοφοτάτου βασιλέως Λέων*“, „*χρυσόβουλα*“ u. s. f.

steht, wurde zweifellos der Wortlaut der echten oder erdichteten Urkunden verlesen — sehr anregend für die andächtigen Zuhörer. Ob derselbe vielleicht im Originaltext noch vorhanden ist, konnte ich leider nicht feststellen.

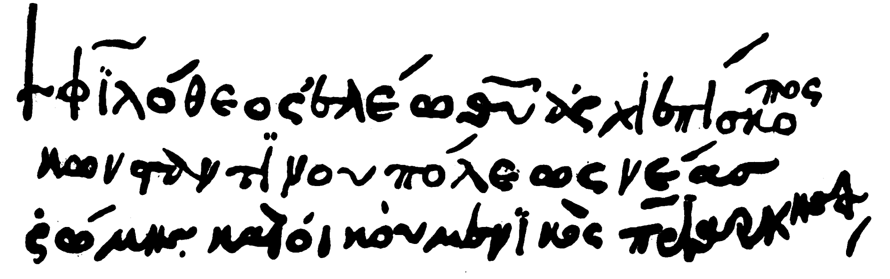
Charakteristisch ist dann, daß die drei christusgläubigen Monarchen, der griechische Basileus Leon, der bulgarische Car Johann und der serbische Stephan Dušan, zusammen unterschreiben. Überhaupt zeigt sich hier die wilde Geschichtsphantasie der Slawen, die alles weit zurückläßt, was in ähnlicher Weise die Griechen geträumt haben; man denke nur an die Geschichte vom slawischen Ursprung von Justinians Haus und derartige Faseleien. Sie repräsentiert in ähnlicher Weise das Bildungsniveau der Balkanstaaten in der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts, wie die Predigten des Bischofs Neophytos von Grevena das der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts.

I.

+ Φιλόθεος ἐλέῳ θεοῦ ἀρχιεπίσκοπος Κωνσταντινου- 1
πόλεως Νέας Ῥώμης καὶ οἰκουμενικὸς πατριάρχης.
+ Φθάνει δήπου καὶ τοῦτο τοῖς ἱεροῖς κανόσι πάλαι προτεθε- 2
σπισμένον, τὸ ἐξεῖναι δηλαδὴ τοῖς βουλομένοις | φροντιστήρια καὶ ἱεροὺς 3
ναοὺς ἀνεγείρειν ἐπὶ τῶν ἑκασταχοῦ μητροπόλεων καὶ ἐκκλησιῶν, καὶ
τούτους μὴ ὑπάγειν | τῇ ἐπικρατείᾳ τῶν ἐν αὐταῖς προέδρων, ἀλλ' 4
ἀξιοῦν τελεῖν αὐτοὺς ὑπὸ τῷ οἰκουμενικῷ πατριάρχῃ | διὰ τῶν κατ' 5
ἔθος γινομένων ἐν αὐτοῖς σταυροπηγίων καὶ μηδαμῇ τοὺς τῶν πόλεων
ἐκείνων ἀρχιερεῖς | καὶ προέδρους μνήμην ἔχειν τοῦ ὀνόματος αὐτῶν 6
ἐν ταῖς ἱεροτελεστίαις ταῖς ἐν αὐτοῖς δήπου | τοῖς ναοῖς καὶ τοῖς φρον- 7
τιστηρίοις γινομέναις. καὶ γοῦν ἀρχαίου ὄντος τούτου δὴ τοῦ ἔθους
καὶ | κανονικοῦ, δόξαν ἤδη καὶ τῷ κατὰ πνεῦμα υἱῷ τῆς ἡμῶν μετρι- 8
ότητος τῷ Μπρανισθλάβῳ ἐκ θεοφιλοῦς | γνώμης καὶ τρόπου καὶ συν- 9
ειδήσεως ἀγαθῆς ἐκ βάθρων ἀνεγεῖραι θεῖον καὶ σεβάσμιον ναὸν | ἐν 10
τῇ κατὰ τὸ Ἅγιον ὄρος τοῦ Ἄθω σεβασμίᾳ βασιλικῇ καὶ πατριαρχικῇ
μονῇ, τῇ εἰς ὄνομα τετιμημένῃ | τοῦ ἁγίου μου ἐνδόξου μεγαλομάρτυρος 11
καὶ τροπαιοφόρου Γεωργίου καὶ τοῦ Ζωγράφου ἐπικεκλημένῃ | εἰς 12
ὄνομα τιμώμενον τοῦ ἁγίου μου ἐνδόξου μεγαλομάρτυρος Δημητρίου
τοῦ μυροβλύτου, μὴ μέντοι ὑπο|κεῖσθαι τῇ ἁγιωτάτῃ ἐπισκοπῇ Ἱερισσοῦ, 13
ἀλλ' εἶναι πατριαρχικὸν καὶ μνημονεύεσθαι τὸν κατὰ καιροὺς | τοὺς 14
τῆς ἐκκλησίας οἴακας διϊθύνοντα οἰκουμενικὸν πατριάρχην. κἀντεῦθεν
ἐξήτησεν οὗτος | καὶ παρεκάλεσε προβῆναι ἐπὶ τούτῳ καὶ σιγιλλιῶδες 15
γράμμα τῆς ἡμῶν μετριότητος, ὥστε εἶναι | τοῦτον κατὰ τὸ διηνεκὲς 16
πατριαρχικὸν εἰς τοὺς ἑξῆς ἅπαντας χρόνους, ἡ μετριότης ἡμῶν, ἀπο-
λύουσα | τὸ παρὸν σιγιλλιῶδες γράμμα, παρακελεύεται ἐν ἁγίῳ πνεύματι 17

18 εἶναι καὶ εὑρίσκεσθαι τοῦτον δὴ | τὸν θεῖον ναὸν καθ' ἑαυτὸν ὡς
19 πατριαρχικὸν κατὰ τὴν πρόθεσιν καὶ τὴν βούλησιν καὶ τὸν | σκοπὸν
τοῦ ῥηθέντος Μπρανισθλάβου, καὶ μηδαμῶς ἔχειν ἡντινοῦν ἐπίθεσιν
20 ἢ καὶ ἀνάκρισιν | παρὰ τῶν κατὰ καιροὺς προϊσταμένων τῆς ἁγιωτάτης
21 ταύτης ἐπισκοπῆς Ἱερισσοῦ, μήτε μὴν | τινας τῶν τοῦ κλήρου ταύτης
εἰσέρχεσθαι ἐν αὐτῷ καὶ ἀπαιτεῖν οἵας δή τινας ἀπαιτήσεις καὶ ζημίαν |
22 ὅλως αὐτῷ προξενεῖν. οὐ μὴν οὐδὲ ζητήσει ποτὲ ὁ ἐπίσκοπος Ἱερισσοῦ
23 καὶ Ἁγίου ὄρους, κἂν ὁποῖος ἄρα | καὶ ᾖ, δίκαιόν τι ἐκκλησιαστικὸν
λαβεῖν ἀπ' αὐτοῦ ἢ μνημόσυνον ἔχειν ἐν αὐτῷ ἢ ἕτερόν τι, κἂν ἐν |
24 ὁποίῳ δή ποτε σχήματι καὶ τάξει καταστῶσιν εἰς τὸ ἑξῆς τὰ κατὰ τὸν
25 εἰρημένον τοῦτον ναόν· ἀλλὰ τη|ρηθήσεται καθ' ἑαυτὸν ὡς ὑποκείμενος
26 τῇ ἁγιωτάτῃ μεγάλῃ τοῦ θεοῦ ἐκκλησίᾳ καὶ μὴ τῇ ἐπικρα|τείᾳ αὐτοῦ,
ὀφειλομένως ἐνεργουμένου καὶ ἀποδιδομένου τοῦ πατριαρχικοῦ μνημο-
27 σύνου | ἐν τῷδε τῷ δηλωθέντι ναῷ.
28 Εἰς γὰρ τὴν περὶ τούτου δήλωσιν ἀπολέλυται καὶ τὸ παρὸν σιγι|λ-
λιῶδες γράμμα τῆς ἡμῶν μετριότητος ἐπὶ τῷ προσεῖναι τῷ πανσεπτῷ
29 ναῷ τοῦ ἁγίου μου | ἐνδόξου μεγαλομάρτυρος Δημητρίου τοῦ μυρο-
30 βλύτου εἰς μόνιμον καὶ διηνεκῆ τὴν | ἀσφάλειαν κατὰ μῆνα ἰούλιον τῆς
δεκάτης ἰνδικτιῶνος τοῦ ,ςου ω̄ου ὀγδοηκοστοῦ ἔτους.
31 32 ✝ Φιλόθεος ἐλέῳ θεοῦ ἀρχιεπίσκοπος | Κωνσταντινουπόλεως Νέας |
33 Ῥώμης καὶ οἰκουμενικὸς πατριάρχης: —

Verkleinertes Faksimile der Unterschrift des Patriarchen.



II.

1 ✝ Παΐσιος ἐλέῳ θεοῦ ἀρχιεπίσκοπος Κωνσταντινουπόλεως
Νέας Ῥώμης καὶ οἰκουμενικὸς πατριάρχης.
2 ✝ Γρηγόριος πατριάρχης Κωνσταντινουπόλεως ἐπικυροῖ τὸ σιγίλ-
λιον τόδε ,αψϟη̄ου μαΐου.
3 ✝ Τὰ παρὰ ἀνθρώποις ἑκάστοτε πραττόμενα συμβόλαια, ὅσα μά-
λιστα περὶ μεγάλων ὑποθέσεων γίνεται, καὶ ταῦτά γε ἡνίκα μνήμης
πολυχρονίου χρῄζουσι, ἀναγκαίως δεῖ γράμμασι βεβαιωτηρίοις κατοχυ-
ροῦσθαι, ἐφ' ᾧ ἔχοιεν τὸ κῦρος καὶ τὴν ἰσχὺν ἀμεταθέτους καὶ |

ἀμεταποίητον (!) *καὶ ἐφ᾽ ᾧ μὴ τῷ λήθης βυθῷ τῇ παρελεύσει τοῦ* 4
χρόνου παραδιδόμενα ἐξίτηλα τὰ τελούμενα γίνοιντο καὶ ἐκ τούτου
μάχαι ἐς ὕστερον διαφοραί τε καὶ διενέξεις ἕποιντο, καὶ εἴγε τοῦτο ἐν
ταῖς ἁπλῶς κοσμικαῖς καὶ πολιτικαῖς ὑποθέσεσι δέον διενεργεῖσθαι,
πολλῷ γε | *δὴ μᾶλλον ἐν ταῖς ἐκκλησιαστικαῖς καὶ μοναστηριακαῖς, ὅπου* 5
γε πρὸ πάντων τὴν εἰρήνην δεῖ πραγματεύεσθαι, τὰ δ᾽ ἐναντία ταύτης,
ἔριδας δηλονότι, λογοτριβάς τε καὶ διενέξεις πόρρω ἀποσοβεῖσθαι καὶ
ἀποβάλλεσθαι, ταῦτ᾽ ἄρα καὶ ἡ μετριότης ἡμῶν ἅτε | *τοὺς οἴακας τοῦ* 6
πατριαρχικοῦ καὶ οἰκουμενικοῦ θρόνου ἄνωθεν ἐγχειρισθεῖσα καὶ χρέος
ἔχουσα ἀπαραίτητον ἀτενέσιν ὄμμασι πανταχοῦ περισκοπεῖν καὶ ἀτενίζειν
καὶ πᾶσαν συμπίπτουσαν ὑπόθεσιν τὸν ἐνόντα τρόπον διορθοῦν καὶ
ἐξομαλίζειν, διὰ φροντίδος ἔσχεν ὅτι πλείστης τὴν | *εἰρήνην ἐν παντὶ* 7
πραγματεύεσθαι καὶ γράμμασι πατριαρχικοῖς τὰ δέοντα ἐπικυροῦν ἐπὶ
τῷ ἔχειν τὴν μονιμότητα διηνεκῆ καὶ διαιωνιοῦσαν.

Ἐπειδὴ τοιγαροῦν μεγίστη διαφορὰ καὶ διένεξις πρὸ χρόνων τινῶν
ἀνεφύη μεταξὺ τῶν ἐν τῷ Ἁγιωνύμῳ ὄρει | *τοῦ Ἄθωνος δύο ἱερῶν καὶ* 8
σεβασμίων σταυροπηγιακῶν τε καὶ βασιλικῶν μοναστηρίων, δηλαδὴ τοῦ
ἐν ἁγίοις μεγαλομάρτυρος Γεωργίου τοῦ τροπαιοφόρου, τοῦ ἐπικεκλη-
μένου Ζωγράφου καὶ τῆς θείας καὶ ἐνδόξου δεσποτικῆς ἀναλήψεως
τοῦ σωτῆρος Χριστοῦ, τοῦ ἐπονομαζομέ|*νου τοῦ Ἐσφιγμένου, ἡ δὲ δια-* 9
φορὰ αὐτῶν περί τινος τόπου Βονίτζης μὲν τῇ ῥωμαϊκῇ γλώττῃ,
Γιωβάνιτζας δὲ τῇ ὀθωμανικῇ διαλέκτῳ ἐπικαλουμένου, ἥτις Βόνιτζα
αὕτη μετὰ πάσης τῆς περιοχῆς αὐτῆς πλησιάζει μὲν καὶ ἐγγύς ἐστι τῷ
τοῦ Ζωγράφου μοναστη|*ρίῳ, ὑπῆρχε μέντοι τὸ πλεῖστον μέρος αὐτῆς* 10
ὑπὸ τὴν δεσποτείαν τοῦ Ἐσφιγμένου, καίτοι μακρὰν ἀπέχοντος αὐτοῦ
τῷ διαστήματι, εἶχε δὲ μετοχὴν ἐξ αὐτοῦ καὶ τὸ τοῦ Ζωγράφου, καθὼς
παριστῶσι τὰ ἐν ἑκατέροις μέρεσι σῳζόμενα παλαιγενῆ βασι|*λικά τε* 11
καὶ πατριαρχικὰ καὶ ἄλλα ἐπιβεβαιωτήρια γράμματα. ἀλλ᾽ οὖν οἱ πατέρες
ἑκατέρων τούτων τῶν μοναστηρίων οὐκ ἐπαύοντο κατὰ καιροὺς δια-
φέρεσθαι καὶ λογοτριβὰς ποιεῖν καὶ εἰς κριτήρια ἀπέρχεσθαι ἐκκλη-
σιαστικά τε καὶ ἐξωτερικά, διϊσχυριζόμενοι ἑκάτεροι | *αὐτῶν ἀντι-* 12
ποιεῖσθαι τῆς ῥηθείσης Βονίτζης, καὶ τῷ τρόπῳ τούτῳ φθοραὶ καὶ
δαπάναι καὶ ζημίαι προὐξενοῦντο οὐκ ὀλίγαι ἀμφοτέροις τοῖς μέρεσιν,
ὥστε κινδυνεύειν ἀμφότερα τὰ μοναστήρια ταῦτα εἰς ἔσχατον ἀφανισμὸν
περιπεσεῖν καὶ εἰς πανταχῇ ἐρήμωσιν καὶ | *ἀπώλειαν καταντῆσαι ἐκ* 13
τῆς διενέξεως καὶ λογομαχίας ταύτης. πῇ μὲν γὰρ τὸ ἓν μέρος ὑπερε-
δυναμοῦτο καὶ ὑπερίσχυε καὶ ὅπως δή πως κατεκράτει καὶ κατεξουσίαζε
τῆς Βονίτζης ταύτης, πῇ δὲ μετὰ παρέλευσιν χρόνων τινῶν ἡ πλάστιγξ
ἐπὶ τὸ ἕτερον ἔκλινε | *μέρος καὶ ἐκυρίευεν ἐκεῖνο, κατεξουσιάζον τῆς* 14
Βονίτζης, καὶ οὕτως οὐδὲν ἄλλο ἐγίνετο, εἰ μὴ ὡς ἔφθημεν εἰπόντες
φθοραὶ καὶ βλάβαι ἀμφοτέροις τοῖς μέρεσι· καὶ ταῦτα μὲν ἐν διαστη-

ματι χρόνων ἱκανῶν οὕτως ἐγίνετο συνεχῶς πρὸς ἀλλήλους προ-
15 *λαβόντων μέντοι πρὸ χρόνου περίπου | ἑνὸς πάλιν εἰς τοιαύτην*
διένεξιν ἐλθόντες οἱ πατέρες τῶν εἰρημένων δύο μοναστηρίων τοῦ τε
Ζωγράφου καὶ τοῦ Ἐσφιγμένου, καὶ μὴ δυνάμενοι διαχωρίσαι τὸ ἐν
τῇ Βονίτζῃ μέρος ἑκάστου τῶν μοναστηρίων αὐτῶν, παρεγένοντο ἐν-
16 *ταῦθα εἰς Κωνσταντινούπολιν ἐκ μὲν τοῦ Ζω|γράφου οἱ ὁσιώτατοι*
πατέρες, ὅ τε σκευοφύλαξ ἐν ἱερομονάχοις κὺρ Κωνστάντιος καὶ ὁ ἐν
μοναχοῖς κὺρ Ἰωάσαφ, ἐκ δὲ τοῦ Ἐσφιγμένου οἱ ὁσιώτατοι ἱερομόναχοι
πατέρες, ὅ τε σκευοφύλαξ κὺρ Κυπριανός, ὁ προηγούμενος κὺρ Στέφανος
17 *καὶ ὁ κὺρ Ἰσαάκ, οἵτινες πα|ραστάντες ἐνώπιον τῆς ἡμῶν μετριότητος*
ἐζήτησαν θεωρηθῆναι τὴν μεταξὺ τῶν δύο τούτων μοναστηρίων περὶ
τῆς Βονίτζης διένεξιν καὶ διαφορὰν ἐπὶ τοῦ πατριαρχικοῦ ἡμῶν κρι-
τηρίου καὶ διευκριθῆναι τὸ δίκαιον αὐτῶν ἐκκλησιαστικῶς.

18 *Κἀντεῦθεν ἡ μετριότης ἡμῶν διωρίσατο καὶ ἀποκατέ|στησε τηνι-*
ταῦτα αἱρετοὺς κριτὰς διὰ πατριαρχικῆς αὐτῆς ἀποδείξεως ἔκ τε τῆς
ὁμηγύρεως τῶν συναδελφῶν ἡμῶν ἀρχιερέων καὶ ἐκ τοῦ τάγματος τῶν
τιμιωτάτων κληρικῶν τῆς τοῦ Χριστοῦ μεγάλης ἐκκλησίας καὶ ἐκ τοῦ
χρησίμου ῥουφετίου τῶν γουναράδων τοὺς τιμιωτάτους ἄρχοντας καὶ
19 *ἐπιτρόπους | καὶ ἐνετείλατο αὐτοῖς, ὅπως ἐν φόβῳ θεοῦ καὶ ἀφιλο-*
προσώπως ἐρευνήσαντες καὶ ἐξετάσαντες καὶ ἐνωτισθέντες τὰ προβλή-
ματα καὶ τὰς ἀποκρίσεις καὶ δικαιολογήματα ἑκατέρων τῶν μερῶν καὶ
θεωρήσαντες καὶ ἀναγνόντες τὰ ἐν χερσὶν αὐτῶν ἔγγραφα, ἐξακριβώ-
20 *σωσι τὴν ἀλή|θειαν καὶ τὸ δίκαιον, καὶ ἀναγγέλλωσιν ἡμῖν, ἐφ' ᾧ*
γένηται παρ' ἡμῶν ἡ τοῦ δικαίου ἀπόφασις.

Τῶν εἰρημένων τοίνυν ἀξιολόγων προσώπων εἰς ἓν συνελθόντων
καὶ ἐν φόβῳ θεοῦ ἀκριβῶς ἐρευνησάντων τὴν ὑπόθεσιν ταύτην καὶ τὰ
21 *ἑκατέρου μέρους γράμματα ῥωμαϊκά τε | καὶ ὀθωμανικὰ κατιδόντων*
καὶ ἀναγνόντων καὶ τῆς συνελεύσεως ταύτης δι' εὐκρινεστέραν κατά-
ληψιν καὶ σαφεστέραν βεβαίωσιν οὐ μόνον ἅπαξ, δίς τε καὶ τρὶς γενο-
μένης, καὶ τῆς ὑποθέσεως ἀναθεωρηθείσης τε καὶ ἐξακριβωθείσης, οὐ
22 *μὴν δέ, ἀλλὰ τελευταῖον καὶ ἐνώ|πιον τῆς ἡμῶν μετριότητος συμπαρόν-*
των καὶ τῶν εἰρημένων αἱρετῶν κριτῶν, συμπαρισταμένων τε καὶ τῶν
δύο διαφερομένων μερῶν, ἀναθεωρήσεως καὶ ἀκριβεστέρας ἐρεύνης καὶ
ἐξετάσεως καὶ παρατηρήσεως γενομένης εἰς τὰ ἐν χερσὶν ἑκατέρου
23 *μέρους γράμματα, | ἐφάνη ἀριδήλως καὶ ἐπεγνώσθη σαφῶς καὶ ἀναμφι-*
βόλως, ὅτι ἡ Βόνιτζα αὕτη καθὼς συνορίζεται ἐκ τῶν τεττάρων μερῶν
αὐτῆς· ἐκ μὲν τοῦ ἑνὸς μέρους διὰ τῆς θαλάττης, ἐκ δὲ τοῦ ἑτέρου
διὰ τοῦ ὄρους καὶ ἐκ τοῦ ἄλλου διὰ τῆς λεωφόρου ὁδοῦ καὶ ἐκ τοῦ
24 *ἄλλου μέρους διὰ | τοῦ μουλκίου τοῦ ἁγίου Φιλίππου ἤτοι τοῦ Ἐξι-*
νώφου, ὑπάρχει κτῆμα ἴδιον καὶ δίκαιον σαφέστατον τοῦ μοναστηρίου
τοῦ Ἐσφιγμένου, καθὼς καὶ ἐν ἄλλοις μέν, ἀλλὰ καὶ ἐν τῷ παλαιγενεῖ

*ὀθωμανικῷ σενετίῳ βακουφναμὲ τοῦ μοναστηρίου αὐτῶν ῥητῶς περι-
έχεται καὶ ἀκριβῶς φαίνε|ται γεγραμμένη ῥητῶς ἡ Βόνιτζα μετὰ τῶν* 25
*εἰρημένων ὁρίων αὐτῆς, ἔχουσι δὲ καὶ οἱ Ζωγραφῖται μέρος ὀλίγον ἐκ
τῆς ῥηθείσης Βονίτζης, δηλαδὴ ἑνὸς στρέμματος ἀμπέλιον, ἓν μελισ-
σουργεῖον καὶ ἓν ὀσπήτιον, ἅτινα καὶ ἐν τῷ ἰδίῳ αὐτῶν βακουφναμὲ
ῥητῶς εἰσι καταγε|γραμμένα· οὐ μόνον δὲ ἐκ τούτου, ἀλλὰ μάλιστα* 26
*καὶ ἐκ πολλῶν ἄλλων παλαιῶν ἐκκλησιαστικῶν, πατριαρχικῶν τε καὶ
τοῦ προστάτου καὶ λοιπῶν βεβαιωτηρίων γραμμάτων ἐπεγνώσθη καὶ
ἀπεδείχθη ἡ Βόνιτζα εἶναι τοῦ Ἐσφιγμένου, καθὼς ἐν τῷ προεκδοθέντι
τηνικαῦτα | τῷ τοῦ Ἐσφιγμένου μοναστηρίῳ ἡμετέρῳ πατριαρχικῷ συνο-* 27
*δικῷ σιγιλλιώδει γράμματι ῥητῶς ἓν πρὸς ἓν ὅλα τὰ γράμματα περι-
έχονται, καὶ ἑκάστου ἡ περίληψις δηλοποιεῖται, ἅτινα διὰ τὴν συντο-
μίαν τε καὶ βραχυλογίαν ἐνταῦθα παραλέλειπται.*

Τούτων τοίνυν | οὕτω γενομένων καὶ τοῦ δικαίου σὺν τῇ ἀληθείᾳ 28
*διαρρήδην ἀναφανέντος τε καὶ ἐπιγνωσθέντος ἐγένετο παρ' ἡμῶν
ἀπόφασις ἐκκλησίας καὶ κατὰ τὴν περίληψιν τῶν ὧν ἴδομεν παλαιγενῶν
γραμμάτων τὴν Βόνιτζαν μένειν εἰς τὴν δεσποτείαν καὶ | ἐξουσίαν τοῦ* 29
*μοναστηρίου τοῦ Ἐσφιγμένου, τοὺς δὲ Ζωγραφίτας ἔχειν τὸ ὀλίγον
ἴδιον αὐτῶν μέρος, καὶ ἀκολούθως περὶ τούτου ἐξεδόθη καὶ ἡμέτερον
πατριαρχικὸν συνοδικὸν σιγιλλιῶδες γράμμα, ἐπικυροῦν καὶ ἐπιβεβαιοῦν
τὸ δίκαιον τῶν Ἐσφιγμενιτῶν καὶ ἀποφαινό|μενον τὴν Βόνιτζαν εἶναι* 30
*τοῦ Ἐσφιγμένου, τοὺς δὲ Ζωγραφίτας ἔχειν ἐν αὐτῇ τῇ Βονίτζῃ τὰ
εἰρημένα· ἤτοι τὸ ἑνὸς στρέμματος ἀμπέλιον, τὸ μελισσουργεῖον καὶ τὸ
ὀσπήτιον.*

*Κατὰ ταύτην οὖν τὴν ἡμετέραν πατριαρχικὴν καὶ συνοδικὴν
εὐλογοφανῆ ἐπί|κρισίν τε καὶ ἀπόφασιν, ἀπελθόντων καὶ τῶν δύο* 31
*μερῶν εἰς τὸ Ἁγιώνυμον ὄρος, καὶ ὑπὸ τῶν ἐκεῖσε γερόντων καὶ
προεστώτων τοῦ ὄρους αὖθις τῶν ὁρίων τῆς Βονίτζης ἐξετασθέντων
καὶ εὑρεθέντων ἀληθῶς οὕτως ἔχειν, ἐπετάχθησαν οἱ Ζωγραφῖται
ἀπέ|χεσθαι τοῦ λοιποῦ τοῦ τόπου ἐκείνου τῆς Βονίτζης καὶ ἀφῆσαι* 32
εἰς τὴν ἐξουσίαν τῶν Ἐσφιγμενιτῶν.

*Ἀλλ' οὖν οἱ Ζωγραφῖται διὰ τὸ ἔχειν τὸν τόπον ἐκεῖνον χρόνους
ἱκανοὺς εἰς τὴν χρῆσιν αὐτῶν, νομίζοντες εἶναι ἴδιον τοῦ μοναστηρίου
αὐτῶν — καὶ ὑποπτευόμενοι | μή τι γε ἀδικοῖντο κατὰ τοῦτο — βουλό-* 33
*μενοι κρείττονα βεβαίωσιν ἰδεῖν, οὐκ ἠθέλησαν εὐθὺς παραχωρῆσαι
καὶ ἀφῆσαι τὸν τόπον ἐκεῖνον τῆς Βονίτζης εἰς τὴν ἐξουσίαν τοῦ
Ἐσφιγμένου, διϊσχυριζόμενοι εἰσέτι καὶ ἀντιτείνοντες κατά τι καὶ παν-
τοίοις τρόποις | σπεύδοντες ἀντιποιηθῆναι τῆς Βονίτζης. ταύτης οὖν* 34
*τῆς ἀντιστάσεως καὶ διϊσχυρίσεως τῶν Ζωγραφιτῶν πρὸς ἡμᾶς ἀναγ-
γελθείσης καὶ τοῦ τὸ δίκαιον ὑπάρχειν τῶν Ἐσφιγμενιτῶν γράμμασιν
ἀξιολόγων προσώπων καὶ γερόντων τοῦ ὄρους πρὸς ἡμᾶς στα|λεῖσι* 35

μαρτυρηθέντος αὖθις καὶ ἀνηνεχθέντος ἡμῖν, ἡ μετριότης ἡμῶν μὴ
ἀνασχομένη τῆς τῶν Ζωγραφιτῶν ἐπὶ τοσοῦτον ἀπειθείας, καθυπέβαλεν
αὐτοὺς πάντας διὰ γράμματος ἡμετέρου πατριαρχικοῦ συνοδικοῦ βαρυ-
36 τάτῃ ἐκκλησιαστικῇ παι|δείᾳ.

Μετὰ τοῦτο ἀμφότερα τὰ μέρη πάλιν ἐπὶ τὴν βασιλεύουσαν ἐπαν-
έρχονται, τὴν λύσιν τῆς διαφορᾶς αὐτῶν ταύτης καὶ τὸν προσήκοντα
συμβιβασμὸν καὶ εἰρηνοποίησιν ἐπιζητοῦντες. συνελθόντες οὖν εἰς ἓν
37 καὶ τῶν δύο μερῶν οἱ | πατέρες ἐπὶ ῥητῇ ἡμέρᾳ ἤτοι ἐκ μὲν τοῦ
Ζωγράφου ὁ ἐν μοναχοῖς κὺρ Ἀρσένιος, ἐπιτροπικῶς ὢν ἀπεσταλμένος
ἐκ μέρους ὅλων τῶν πατέρων τοῦ μοναστηρίου αὐτῶν περὶ τῆς ὑπο-
38 θέσεως ταύτης καὶ ἔχων εἰς χεῖρας αὐτοῦ τὴν σφραγῖδα τοῦ | μοναστη-
ρίου καὶ ὁ σὺν αὐτῷ ἱερομόναχος κὺρ Νικηφόρος, ἐκ δὲ τοῦ Ἐσφιγμένου
ὁ ὁσιώτατος σκευοφύλαξ κὺρ Κυπριανὸς ἱερομόναχος, ἔχων καὶ αὐτὸς
τὴν ἐπιτροπὴν καὶ σφραγῖδα τοῦ μοναστηρίου αὐτοῦ, παρόντων καὶ
39 τῶν τιμιω|τάτων ἀρχόντων καὶ ἐπιτρόπων τοῦ Ἁγίου ὄρους καὶ ἐπὶ
πολλῇ ὥρᾳ πλείστης ὅσης λογοτριβῆς καὶ λογομαχίας πρὸς ἀλλήλους
γενομένης, καὶ ἑκατέρων τῶν μερῶν διϊσχυριζομένων καὶ τὰ ἑαυτῶν
40 δικαιολογήματα προτεινόντων, τελευταῖον μό|λις συνεβιβάσθησαν καὶ
διωρθώθησαν πρὸς ἀλλήλους τρόπῳ τοιῷδε· δηλονότι οἱ μὲν Ἐσφιγ-
μενῖται οἰκειοθελεῖ καὶ ἀβιάστῳ αὐτῶν γνώμῃ καὶ προαιρέσει ἐπώλησαν
πράσει τελείᾳ πρὸς τοὺς Ζωγραφίτας ὅλον τὸ μέρος, ὅσον ἐξουσίαζον
41 ἐκ τῆς | Βονίτζης, καὶ δεδώκασιν αὐτὸ διὰ λήψεως διωρισμένης ἄσπρων
ποσότητος ἤτοι γροσίων χιλίων τριακοσίων, ἅτινα χρήματα ταῦτα
ἔλαβον καὶ ἐπληρώθησαν σῷα καὶ ἀνελλιπῆ παρὰ τῶν Ζωγραφιτῶν,
42 καὶ οὐκ ἔχουσι τοῦ λοιποῦ οὐδεμίαν | μετοχὴν ὅλως ἐκ τῆς ῥηθείσης
Βονίτζης μέχρι καὶ ἑνὸς δακτύλου τόπου, ὡς πωλήσαντες ὅλον, τὸ
ὅσον περ ἐξουσίαζον μέρος κατὰ τὰ ἀνωτέρω ἐκτεθέντα ὁροθέσια καὶ
ἀμέτοχοι πάντῃ μείναντες ἐκ τῆς Βονίτζης.

43 Διὰ πλείονα δὲ ἀσφάλειαν | τῆς τελείας πράσεως ταύτης δεδώκασιν
οἱ Ἐσφιγμενῖται τοῖς Ζωγραφίταις πανθ' ὅσα εἶχον εἰς χεῖρας αὐτῶν
γράμματα καὶ σενέτια ὀθωμανικά τε καὶ ῥωμαϊκά, διαλαμβάνοντα περὶ
τῆς Βονίτζης, ἅτινα εἰσὶ ταῦτα·

44 γράμματος ἴσον παλαιότατον ἐξε|νεχθὲν ἀπὸ τοῦ κώδικος τοῦ
μοναστηρίου τοῦ Βατοπεδίου,

γράμμα πατριαρχικὸν παλαιγενὲς τοῦ πάλαι ἀοιδίμου πατριάρχου
Κωνσταντινουπόλεως κὺρ Ἱερεμίου,

γράμμα τῆς κοινότητος τοῦ Ἁγίου ὄρους ἔχον ἐν αὐτῷ τὰς σφρα-
45 γῖδας ὅλων τῶν μοναστηρίων, |

γράμμα ἕτερον ἐναλλαγῆς,

ἕτερον γράμμα τουρκιστὶ συμφωνητικὸν μετὰ προστίμου ζημίας τοῦ
ἀθετήσοντος τὴν συμφωνίαν,

τὸ προεκδοθὲν ἡμέτερον πατριαρχικὸν καὶ συνοδικὸν σιγίλλιον
καὶ τὸ κατὰ τῶν Ζωγραφιτῶν παιδείας ἐκκλησιαστι|κῆς συνοδικὸν 46
γράμμα,
ἔτι δὲ ἰλάμιον καὶ χοτζέτιον τοῦ τῆς Θεσσαλονίκης κριτοῦ
καὶ ὁρισμὸς βασιλικὸς ἰσχυρός.

Ταῦτα τοίνυν ἐγχειρίσαντες αὐτοῖς ὡς πάντῃ ἄκυρα μείναντα
προσυπέσχοντο καὶ τοῦτο, ὡς ἐὰν ὀψέ ποτε εὑρεθῶσι καὶ ἄλλα | τινὰ 47
γράμματα ὀθωμανικὰ ἢ ῥωμαϊκὰ εἰς χεῖρας τῶν Ἐσφιγμενιτῶν, εἴτε τῶν
νῦν ἢ καὶ τῶν μετὰ τούτους διαλαμβάνοντα περὶ τῆς δεσποτείας τῆς
Βονίτζης ταύτης, ὀφείλουσι κἀκεῖνα πάντα ἐγχειρίζεσθαι τοῖς Ζωγρα-
φίταις, ἐφ' ᾧ μένωσιν ἄ|κυρα πάντῃ καὶ ἀνίσχυρα καὶ ἀντ' οὐδενὸς 48
λογιζόμενα, καὶ εἴ γέ ποτε κινηθῇ ἀγωγή τις ἐκ μέρους τῶν Ἐσφιγμε-
νιτῶν ζητούντων ὅλως μέρος τι ὁπωσοῦν ἐκ τῆς Βονίτζης ταύτης
μηδόλως εἰσακούεσθαι αὐτοὺς ἐν οὐδενὶ δικαιοσύνης κριτηρίῳ, καὶ
ὅπερ δὲ ἐστὶ γε|γραμμένον ἐν τῷ βακουφναμὲ τῶν Ἐσφιγμενιτῶν 49
περὶ τῆς Βονίτζης ταύτης, ὀφείλει μένειν ἄκυρον πάντῃ καὶ ἀνίσχυ-
ρον, ὡς πωληθέντος ὅλου τοῦ μέρους ἐκείνου πράσει τελείᾳ, καθὰ
διείληπται.

Τούτου χάριν γράφοντες ἀποφαινόμεθα συνοδικῶς μετὰ τῶν περὶ |
ἡμᾶς ἱερωτάτων ἀρχιερέων καὶ ὑπερτίμων τῶν ἐν ἁγίῳ πνεύματι ἀγαπητῶν 50
ἡμῶν ἀδελφῶν καὶ συλλειτουργῶν, ἵνα τῆς γενομένης πωλήσεως ταύτης
ὀφειλούσης ἔχειν τὸ κῦρος καὶ τὴν ἰσχὺν βεβαίαν καὶ ἀμετάτρεπτον
ἀπὸ τοῦ νῦν καὶ εἰς τὸν ἑξῆς ἅπαντα αἰῶνα ἅπα|σα ἡ ῥηθεῖσα Βόνιτζα 51
μετὰ πάντων τῶν ὁρίων αὐτῆς ὑπάρχῃ καὶ λέγηται καὶ παρὰ πάντων
γνώσηται κτῆμα ἴδιον τοῦ ἱεροῦ μοναστηρίου τοῦ Ζωγράφου ἔχοντος
κατὰ πάντα τὴν ἐξουσίαν καὶ χρῆσιν, δεσποτείαν τε καὶ κυριότητα
ταύτης ἀναφαιρέτως | καὶ ἀνυποσπάστως εἰς τὸ διηνεκὲς μηδενὸς τῶν 52
ἁπάντων τολμῶντος ὅλως ἀντιποιηθῆναι οὔτε μέρους οὔτε ὅλου ἐκ τῆς
Βονίτζης ταύτης· ὅστις δὲ καὶ ὁποῖος εἴτε ἐκ τῶν Ἐσφιγμενιτῶν ἢ
ἄλλων ἱερωμένος ἢ μοναχὸς καὶ ἰδιώτης ἢ λαϊκὸς τολμήσῃ οἵῳ δή τινι
τρόπῳ ἀντί|στασίν τινα δεῖξαι ἐπὶ τούτοις ἢ ἐνοχλῆσαι κατά τι καὶ 53
ἐπηρεάσαι τοῖς Ζωγραφίταις περὶ τῆς Βονίτζης ταύτης ἢ διασεῖσαι καὶ
ἀνατρέψαι τὸ γεγονὸς τοῦτο συνάλλαγμα ἢ ὅλως βλάβην τινὰ καὶ
ζημίαν αὐτοῖς προξενῆσαι, ὁ τοιοῦτος ὁποίας ἂν εἴη τάξεως καὶ βαθ|μοῦ 54
ἀφωρισμένος εἴη παρὰ τῆς ἁγίας καὶ ὁμοουσίου καὶ ζωοποιοῦ καὶ
ἀδιαιρέτου μακαρίας τριάδος καὶ κατηραμένος καὶ ἀσυγχώρητος καὶ
μετὰ θάνατον ἄλυτος καὶ πάσαις ταῖς πατρικαῖς καὶ συνοδικαῖς ἀραῖς
ὑπόδικος καὶ ἔνοχος τοῦ πυρὸς τῆς γεέννης. ὅθεν | εἰς τὴν περὶ 55
τούτου ἔνδειξιν διηνεκῆ τε καὶ μόνιμον ἀσφάλειαν ἀπελύθη καὶ τὸ
παρὸν ἡμέτερον πατριαρχικὸν συνοδικὸν ἐν μεμβράναις σιγίλλιον ἐπι-

βεβαιωτήριον γράμμα, καταστρωθὲν κἀν τῷ ἱερῷ κώδικι τῆς καθ' ἡμᾶς τοῦ Χριστοῦ μεγάλης ἐκκλησίας.

ἐν ἔτει σωτηρίῳ ͵αψμϛ^ῳ ἐν μηνὶ μαΐῳ Ν^ος θ^ης: —

+ *Παΐσιος ἐλέῳ θεοῦ ἀρχεπίσκοπος Κωνσταντινουπόλεως Νέας Ῥώμης καὶ οἰκουμενικὸς πατριάρχης* +

+ ὁ *Ἐφέσου Θεόδουλος?*

+ ὁ *Ἡρακλείας Γεράσιμος*

+ ὁ *Νικομηδείας Κύριλλος*

+ ὁ *Νικαίας Πανάρετος*

+ ὁ *Χαλκηδόνος Γαβριήλ*

+ ὁ *Ἀδριανουπόλεως Διονύσιος*

+ ὁ *Παλαιῶν Πατρῶν . . .*

+ ὁ *Φιλιππουπόλεως Θεόληπτος?*

+ ὁ *Διδυμοτείχου Αὐξέντιος*

+ ὁ *Θηβῶν Πανάρετος*

+ ὁ *Χριστιανουπόλεως Δανιήλ?*

+ ὁ *Ναυπάκτου Θεόφυλος*

+ ὁ *Σοφίας Ἄνθιμος*

+ ὁ *Ξάνθης Μητροφάνης*

+ ὁ *Χίου Δορόθεος?*

+ ὁ *Πρεσλάβας*

III.

1 *Καλλίνικος ἐλέῳ θεοῦ ἀρχιεπίσκοπος Νέας Ῥώμης καὶ*
οἰκουμενικὸς πατριάρχης:

2 + *Τὰ περὶ τῶν κτημάτων καὶ πραγμάτων λόγοις πρὸς τοὺς*
παρόντας, γράμμασι δὲ πρὸς τοὺς πόρρω τῷ τόπῳ ἢ τῷ χρόνῳ
σημαίνονται, καὶ τούτοις αἱ τῶν πραγμάτων κτήσεις κατασφαλίζονται,
3 *ἵνα* | *τὰ ἑαυτῶν δίκαια ἐν ταῖς ἀμφισβητήσεσιν ἀποδεικνύονται* (!), *τὰς*
τῶν πλεονεκτῶν ἀποκρούονται ἐπιχειρήσεις. εἰ γὰρ καί ποτε ὑπὸ φωτὶ
4 *τῶν γραμμάτων ἀναφαινομένης τῆς ἀληθείας ὅμως ὁσημέρα* | *ὁρῶμεν*
δίκας τε καὶ ἀμφισβητήσεις, πόσην εἰκὸς γενέσθαι τὴν ταραχὴν ἐκ τῆς
ἀγνοίας, ἣν καὶ τὰ γράμματα ἐπιλίπωσι; ταῦτά τοι ἀναγκαῖα πᾶς τις
5 *ἂν ὁμολογήσειε τὰ γράμματα πρὸς διά|λυσιν τῶν ἐγκλημάτων καὶ τῶν*
ἐνδεχομένων ἀδικιῶν διακωλύειν. διὸ καὶ ἡ καθ' ἡμᾶς τοῦ Χριστοῦ
μεγάλη ἐκκλησία τῶν δικαίων ἀεὶ ἐκ παντὸς τρόπου ἐπιμελουμένη καὶ
6 *προστατεύουσα, ταῦτα τοῖς* | *ἔχουσι διὰ πατριαρχικῶν καὶ συνοδικῶν*

---

224 Das Monokondylion vermag ich nicht zu enträtseln.

218, 225, 228 und 232 Die Lesung der Namen kann ich nicht als absolut sicher verbürgen. 233 Hier fehlt der Name überhaupt.

αὐτῆς κατασφαλίζει γραμμάτων, ὥσπερ ἤδη καὶ περὶ τῶν ὁσιωτάτων
μοναστηριακῶν πατέρων τοῦ ἐν τῷ Ἁγιωνύμῳ ὄρει τοῦ Ἄθω ἱεροῦ
καὶ σεβασμίου | ἡμετέρου πατριαρχικοῦ καὶ σταυροπηγιακοῦ μοναστηρίου 7
τοῦ Ζωγράφου ἐπιλεγομένου· καὶ γὰρ τὸ ἱερὸν τοῦτο αὐτῶν μοναστή-
ριον πρὸ χρόνων ἐννενήκοντα ἑνὸς ὤφθη ἐξουσιάζον τὸ Λάζαρ τζιφτι-
λίκι | καὶ κισλὰ βοῶν καὶ μάνδραν καὶ ἄλλας γαίας καταγεγραμμένα 8
ὄντα κάτωθεν τοῦ χωρίου Ὁρμιλίας, ὑποκειμένου εἰς τὸν ναχιγὲ Σιδη-
ροκαῦσι τὸν ἐκ τῶν συνημμένον (!) εἰς τὸν καζᾶ | καὶ σαντζάκι τῆς Θεσ- 9
σαλονίκης, καὶ παρεπομένων εἰς τὰ βασιλικὰ χάσσα διὰ τοῦ μήρου
ταποὺ τεμεσουκίου τοῦ τοπάρχου, οἱ βιαιότατοι δὲ Βατοπεδινοὶ πατέρες
ἐπειδὴ ἐνόησαν ἐσχάτως ἀ|γωγὰ προβαλόμενοι, ὅτι δικαιοῦνται ἔχειν 10
ὑπὸ τὴν χρείαν αὐτῶν καὶ ἐξουσίαν τὰ εἰρημένα κτήματα καὶ τὰς γαίας
ἐμφανίσαντες βακφιγὲ αὐτῶν, δηλοποιοῦντα ἀμυδρῶς καὶ ἀσαφῶς τι
περὶ αὐτῶν | τῶν κτημάτων· ἐκκλησιαστικῶς μὲν οὐκ ἔληξεν ἡ περὶ τῶν 11
τοιούτων διένεξις αὐτῶν καὶ διαφορά· ἀλλὰ θεωρηθείσης ἐπιτοπίως ἐκεῖ
ἐπὶ τῆς βασιλικῆς κρίσεως διὰ τοῦ προεκδοθέντος ὑψηλοῦ βα|σιλικοῦ 12
προσκυνητοῦ ὁρισμοῦ ἐγένετο ἰλάμιον κατὰ τὴν γενομένην μαρτυρίαν,
συμπαρουσιαζόντων καὶ τῶν διαφερομένων ὁσιωτάτων πατέρων καὶ διο-
ρισθέντων παρ' ἑκατέρου μοναστηρίου Βατοπεδίου φαμὲν | καὶ Ζωγράφου 13
καὶ ἀπεδείχθη, ὡς διείληπται, ὅτι πρὸ χρόνων ἐννενήκοντα καὶ ἑνὸς ἐξου-
σιάζον τῶν ῥηθέντων πραγμάτων καὶ γαιῶν αὐτὸ τὸ ἱερὸν μοναστήριον
τοῦ Ζωγράφου, μηδὲν εἰπόντων τῶν Βατοπε|δινῶν, μηδὲ ἀγωγὰ κτη- 14
σάντων ἐν τῇ ἐκτάσει καὶ παρατάσει ὅλου τούτου τοῦ καιροῦ· καί γε
εὐλόγως· κατὰ γὰρ τοὺς θείους καὶ ἱεροὺς νόμους, ἐὰν ἐκκλησία πρὸς
ἐκκλησίαν ἑτέραν περί τινος ἀμφιβαλλο|μένη πράγματος διαμάχηται, εἰς 15
τριακονταετίαν μόνην ἡ κίνησις τῆς ἀγωγῆς τῆς ἐκκλησίας ὁρίζεται, ὡς
ἐξὸν ἰδεῖν ἐν τῷ γ^ῳ τόμῳ τοῦ α̅ βιβλίου τοῦ ἱεροῦ Ἀρμενοπούλου, ἐν
ᾧ ἐπιφέρεται | καὶ ὅτι καθολικῷ λόγῳ διὰ τεσσαράκοντα χρόνους τὰ 16
ἐκκλησιαστικὰ τελειόνεται.

Προσενεχθέντος οὖν τοῦ γενομένου ἐκείνου τῆς βασιλικῆς κρίσεως
ἰλαμίου περὶ τὸ ὑψηλὸν καὶ κρατερὸν δεβλὲβ | καὶ ἕτερα ὁμοίως, ἐγένετο 17
αἴτησις ἐκδοθεῖσα εἰς χεῖρας τῶν Ζωγραφιτῶν κατὰ τὸ δοθὲν χοτζέτι
ὑψηλὸν βασιλικὸν προσκυνητὸν ὁρισμὸν εἰς τελείαν ἀναχαίτησιν τῆς
διηνεκοῦς τῶν διαφερομένων | τούτων ἱερῶν μοναστηρίων, ὥσπερ καὶ 18
ἐξεδόθη ὑψηλὸν προσκυνητὸν χάττι σερίφιον, περιέχον πρὸς τοῖς ἄλλοις,
ὅτι θεωρηθέντος εἰς τὸν ἐν τῷ δαψιλεῖ χαζιὲ πεφυλαγμένον βασιλικὸν
ῥουζνουμτζὲ καὶ ἄλλους βασιλικοὺς πίτακας | καὶ κώδικα ἐν συνόψει καὶ 19
ἐν ἐκτάσει εὑρέθη καταγεγραμμένον·

16 *ἄθω* ist von jüngerer Hand mit schwarzer Tinte in *ἄθωνος* korrigiert.
20 *καὶ* (pr.) ist im Original erst durchgestrichen, dann nochmals geschrieben.
27 *τι*] die Lesung ist sicher. 41 *ἕξον* geschrieben.

εἰς μὲν τὸν ἐν ἐκτάσει διὰ χειρὸς τοῦ τότε καταγράψαντος κάτωθεν
20 τοῦ χωρίου Ἀλ|λαδιάβα ὑποκειμένου τῷ ναχιγὲ Σιδηροκαυσίου ἓν
τζιφτιλλὶκ τοῦ μοναστηρίου Βατοπεδίου καὶ ἀμπέλο τοῦ αὐτοῦ, ὡσαύτως
21 καὶ κισλὰς πλησίον τοῦ Λόγκου, ὑποκειμένου τῷ ναχιγὲ τῆς Θεσ|σα-
λονίκης καὶ ἕτερον κισλὰς τοῦ μοναστηρίου Ζωγράφου,
εἰς δὲ τὸν ἐν συνόψει ὅτι εἰσὶν ἐκ τῶν παρεπομένων εἰς τὸ βασι-
λικὸν χάσσι,
22 καὶ αὖθις εἰς τὸν ἐν ἐκτάσει διὰ χειρὸς τοῦ αὐτοῦ | τοῦ καταγρα-
φέντος χωρίου Πορταριὰ πλησίον τῶν τοῦ μοναστηρίου Ζωγράφου
καὶ τὰ ἀπὸ δεκατῶν τῶν ἐπικαρπιῶν γινόμενα ἑξακόσια ἄσπρα,
23 εἰς δὲ τὸν ἐν συνόψει, ὅτι παραλαμβανομέ|νων ὅλων τῶν χωρίων
ἀπαρτίζεται εἰς τριάκοντα χιλιάδας πεντακόσια ἄσπρα, ἐξ ὧν τὰ μὲν
πέντε χιλιάδων καὶ ὀγδοήκοντα τρία ἐς τὸ τομάρι τοῦ Χουσεῒν καὶ
24 Ὀσμᾶν, τὰ δὲ λοιπὰ συν|τροφικά,
καὶ αὖθις εἰς τὸν ἐν ἐκτάσει διὰ χειρὸς ὁμοίως τοῦ καταγραφέντος
κάτωθεν τοῦ χωρίου Ὁρμιλίας, ὑποκειμένου τῷ ναχιγὲ Σιδηροκαύσι
25 τοῦ Λάζαρ λεγομένου τζιφτλίκι κατὰ τὸ χωρίον | Παναοῦλτζα καὶ
δόσιμον κισλὰ βοῶν καὶ μάνδραν. εἰς δὲ τὸν ἐν συνόψει ὅτι εἰσὶν ἐκ
τῶν παρεπομένων ὁμοίως εἰς τὸ βασιλικὸν χάσσι.
26 Ἐκ τούτων τοίνυν ἐγένετο φανερόν, ὅτι | τὸ εἰρημένον τζιφτιλίκι
τοῦ Λαζάρου καὶ τὸ Ῥέσμι κισλὰ τῶν βοῶν καὶ μάνδρα οὐκ ἔστιν ἴδιόν
τινα τῶν εἰρημένων μοναστηρίων, καὶ ἐδηλοποιήθη ἐκ τῶν ἐκεῖθεν στα-
27 λέντων, ὡς διείληπται | ἰλαμίων, ὅτι αἱ εἰρημέναι γαῖαί εἰσιν ἐξ ἐκείνων,
αἵτινες ἐξουσιάζονται διὰ ταποὺ τεμεσουκίου τοῦ τοπάρχου, τὸ δὲ Λεκάντζα
28 μουκαταασὶ, ἐπειδὴ ἐστὶν ἐκ τῶν μουκατάαδων τῶν ἐξουσιαζομένων ἀπὸ |
μέρους τοῦ βασιλικοῦ ἰράδι τζεδιδίου, καὶ ἀκολούθως αἱ ῥηθεῖσαι γαῖαί
εἰσιν ἐκ τῶν εἰς τὸν ἀνωτέρω μουκαταὰ παρεπομένων· ἕνεκα τούτου, ἵνα
29 μὴ γένηταί ποτε λόγος ἐνοχλήσεως ἀπὸ μέρους τῶν ὁσιωτά|των Βατο-
πεδινῶν πατέρων, ὑπέσχοντο οἰκειοθελῶς οἱ ὁσιώτατοι Ζωγραφῖται πα-
τέρες διδόναι ἐτησίως εἰς τὸν χαζνὲν τοῦ ἰράδι τζεδιδίου ἀνὰ πεντακόσια
30 γρόσια ἀπὸ μαρτίου τοῦ τρέχοντος χιλιοστοῦ | διακοσιοστοῦ δεκάτου
ὀγδόου ὀθωμανικοῦ ἔτους.
Καὶ ἐπειδὴ ἐδηλοποιήθη ταῦτα διὰ τακριρίου τοῦ ἐνδοξοτάτου
ἰράδι τζεδιδὶ χουμαγιοῦν δεβτερτὰρ ἐφένδι Χαντὴ Ἰπραχὶμ Ῥεδίδι
31 ἐφένδι, ἐξεδέδοτο | ὑψηλὸς βασιλικὸς προσκυνητὸς ὁρισμός, καθωραϊσμένος
32 δι᾽ ἰδιοχείρου βασιλικῆς καὶ βεβαιώσεως, ὃ | ἐστιν ὑψηλὸν προσκυνητὸν
χάττι σερίφιον, ἀποφαινόμενον ὅτι οἱ ῥηθέντες Ζωγραφῖται ἀποδίδον-
33 τες | κατ᾽ ἔτος τὰ δέκατα ἤτοι τὴν δεκατιὰν καὶ ῥέσμι αὐτῶν τοῖς βοεβο-
δάδαις τοῦ ἀνωτέρω χασσοῦ καὶ ἀνὰ πεντακόσια γρόσια εἰς τὸν δαψιλῆ

---

56 Das ν von ναχιγὲ hat, wie häufig in dieser Urkunde, die Gestalt ι.

χαζνὲν τοῦ ἰράδι τξεδιδίου ἐξουσιάζουσιν ἐλευθέρως τὰς ῥηθείσας |
γαίας κατὰ τὸ ἀνὰ χεῖρας αὐτῶν τεμεσούκι τοῦ τοπάρχου χωρὶς τοῦ 34
δύνασθαί ποτε τοὺς Βατοπεδινοὺς μήτε ἄλλους ἐπιμιχθῆναι ἐν ἐκείναις
ταῖς γαίαις, μηδὲ κινῆσαι τοῦ λοιποῦ διενέξεις καὶ διαφοράς, μήτε
ὅ|λως φανῆναι ἐναντίους τῷ βασιλικῷ κανόνι καὶ τῇ ὑψηλῇ ταύτῃ προσ- 35
κυνητῇ ἐπιταγῇ καὶ ἀμεταθέτῳ ἀποφάσει, καὶ ἐπειδὴ δρίζεται καὶ
ἀποφαίνεται οὕτω βασιλικῶς τὸ ἱερὸν χάττι σερίφιον, συμ|φώνως ἔγνω- 36
μεν γνώμῃ κοινῇ καὶ συνοδικῇ ἐκδόσει καὶ τὸ παρὸν ἡμέτερον πατρι-
αρχικὸν καὶ συνοδικὸν σιγγιλλιῶδες ἐν μεμβράναις γράμμα.

Τούτου χάριν καταγράφοντες ἀποφαινόμεθα συνοδικῶς | μετὰ τῶν 37
περὶ ἡμᾶς ἱερωτάτων ἀρχιερέων καὶ ὑπερτίμων, τῶν ἐν ἁγίῳ πνεύματι
ἀγαπητῶν ἡμῶν ἀδελφῶν καὶ συλλειτουργῶν διὰ τὸ ἀνωτέρω τξιφτιλίκι
τοῦ Λαζάρου μεθ' ὅλων τῶν γαιῶν αὐτοῦ καὶ μάνδρας | καὶ κισλὰ τῶν 38
κειμένων κατὰ τὸ ῥηθὲν χωρίον Ὁρμίλια, ὄντων ὡς διείληπται ἐκ τῶν
παρεπομένων εἰς τὰ βασιλικὰ χάσσα ἐξουσιάζουσιν οἱ ῥηθέντες ὁσιώτα-
τοι Ζωγραφῖται πατέρες κατὰ τὸ ταποὺ | τεμεσούκι, ἔχοντες εἰς χρήαν 39
ἑαυτῶν καὶ ὑπὸ τὴν ἐξουσίαν τοῦ μοναστηρίου αὐτῶν, σπείροντες ἐν
αὐτοῖς καὶ θερίζοντες ἐλευθέρως τε καὶ ἀνεμποδίστως καὶ ἀποδίδοντες
κατ' ἔτος τοῖς βοεβοδάδαις τὰ δέκατα ἤτοι | τὴν δεκατιὰν καὶ τὸ ῥεσμ 40
καὶ εἰς τὸν δαψιλῆ χαζνὲν τοῦ βασιλικοῦ ἰράδι τξεδιδίου ἀνὰ πεντα-
κόσια γρόσια προθύμως καὶ ἀνελλιπῶς, διατηροῦντες τὰς ὑποσχέσεις
αὐτῶν ἀπαραβάτους καὶ ἀπαρατρέπτους | μηδένα ἔχοντές ποτε τὸν 41
ἀντιποιούμενον τῶν γαιῶν ἐκείνων καὶ τῶν κτημάτων καὶ πραγμάτων
μηδὲ τὸν ἀντιλέγοντα αὐτοῖς καὶ ἐναντιούμενον, μηδὲ ὅλως τὸν
ἐνοχλοῦντα καὶ ζημιοῦντα αὐτοὺς κατὰ τὴν | περίληψιν τοῦ κατ' ἔλεος 42
βασιλικὸν ἐκδοθέντος ἤδη ὑψηλοῦ προσκυνητοῦ χάττι σεριφίου, οἱ δὲ
Βατοπεδινοὶ πατέρες καὶ ἄλλοι ἐξ ἄλλων μοναστηρίων μοναστηριακοὶ
ἢ λαϊκοὶ γείτονες ἢ | μακρυνοὶ οὐκ ἔχουσι τοῦ λοιποῦ καθ' οἷον δή 43
τινα τρόπον λόγον μετοχῆς ἐν ταῖς εἰρημέναις γαίαις καὶ τοῖς κτήμασι
καὶ πράγμασιν οὐδὲ πρόβλημά τι ποιῆσαι περὶ τῶν σπορίμων καὶ τῶν
ἐπικαρπιῶν καὶ | γεννημάτων τῶν ἐξ αὐτῶν τῶν κτημάτων γενομένων 44
ὡς ἀνηκόντων τῷ ἱερῷ τούτῳ μοναστηρίῳ τοῦ Ζωγράφου καὶ τοῖς
μοναστηριακοῖς πατράσιν αὐτοῦ, οὐδὲ ἐνόχλησίν τινα ἢ ἐπήρειαν καθ'
οἷον δή τινα | τρόπον ἐπενεγκεῖν αὐτοῖς ἢ βλάβην τινὰ καὶ μέχρι 45
λεπτοῦ ζημίαν ἐν οὐδενὶ καιρῷ καὶ ἐν παντὶ κριτηρίῳ δικαιοσύνης
ἐφ' οἵᾳ δή τινι αἰτίᾳ καὶ προφάσει, ἀλλὰ μόνον οἱ Ζωγραφῖται πατέρες
ἔχωσιν | ὑπὸ τὴν τελείαν αὐτῶν ἐξουσίαν τὰ ἀνωτέρω ἀπηριθμημένα 46
κτήματα ἀνενοχλήτως τε καὶ ἀζημίως κατὰ τὴν περίληψιν καὶ ἀμετάθε-
τον βασιλικὴν ἀπόφασιν τοῦ ὑψηλοῦ προσκυνητοῦ χάττι σεριφίου. |

Συμφώνως οὖν γέγραπται τὰ αὐτὰ κἀν τῷ παρόντι ἐκκλησιαστικῷ 47
ἡμῶν σιγγιλλιώδι γράμματι, ἵνα ὡς βασιλικῶς, οὕτω καὶ ἐκκλησιαστι-

κῶς ἔχωσι τὸ κῦρος καὶ τὴν ἰσχὺν ἀπαράτρεπτον διὰ παντὸς καὶ
48 *ἀμεταποίητον καὶ διαμείνωσι οἱ ὁσιώτατοι Ζωγραφῖται πατέρες ἐκτὸς*
πάσης ἐνοχλήσεως καὶ οἵας δή ποτε βλάβης καὶ ἐπηρείας.
49 *Ὅσοι δὲ τῶν μοναστηριακῶν Βατοπεδινοὶ ἢ ἄλλοι ἐξ ἄλλων μο-*
ναστηρίων | πατέρες, μοναχοί τε καὶ ἰδιῶται ἢ λαϊκοὶ τολμήσουσί ποτε
διαπράξασθαι ἐναντία τοῖς ὁρισθεῖσι καὶ ἀποφανθεῖσι βασιλικῶς καὶ
προξενῆσαι σκάνδαλα καὶ ταραχὰς ἐξ ἐπιβουλῆς καὶ ἄλλης οἵας δή
50 *ποτε | κακονοίας καὶ ἐπενεγκεῖν βλάβην τινὰ ἢ ζημίαν τῷ ἱερῷ τούτῳ*
μοναστηρίῳ τοῦ Ζωγράφου καὶ ἐπιχειρῆσαι καθ' οἷον δή τινα τρόπον
τὰ βασιλικῶς ἤδη τεθεσπισμένα καὶ δεδογμένα διασεῖσαι καὶ ἀνα-
51 *τρέψαι | κακοβούλως καὶ τὰ ἐν τῷ παρόντι ἐκκλησιαστικῶς ἐκτεθέντα*
καὶ συμφώνως ἐπικυρωθέντα καὶ φανῆναι ὅπως δή πως ὑπεναντίους,
οἱ τοιοῦτοι, ὁποῖοι ἂν ὦσι, ὡς ταραχώδεις, κακεργάται καὶ φιλε-
52 *πι|ζήμιοι, ἀφωρισμένοι ὑπάρχουσι παρὰ τῆς ὁμοουσίου καὶ ζωοποιοῦ*
καὶ ἀδιαιρέτου μακαρίας τριάδος τοῦ ἑνὸς τῇ φύσει μόνου θεοῦ καὶ
53 *κατηραμένοι καὶ ἀσυγχώρητοι καὶ μετὰ θάνατον ἄλυτοι καὶ | τυμπα-*
νιαῖοι καὶ πάσαις ταῖς πατρικαῖς καὶ συνοδικαῖς ἀραῖς ὑπεύθυνοι καὶ
ἔνοχοι τοῦ πυρὸς τῆς γεέννης καὶ τῷ αἰωνίῳ ἀναθέματι ὑπόδικοι.
Διὸ εἰς τὴν περὶ τούτων ἔνδειξιν καὶ διηνεκῆ τὴν ἀσφάλειαν |
54 *ἐγένετο καὶ τὸ παρὸν ἡμέτερον πατριαρχικὸν καὶ συνοδικὸν σιγγιλ-*
λιῶδες ἐν μεμβράναις γράμμα, καταστρωθὲν κἀν τῷ ἱερῷ κώδικι τῆς
καθ' ἡμᾶς τοῦ Χριστοῦ μεγάλης ἐκκλησίας· καὶ ἐδόθη τοῖς ὁσιωτάτοις
55 *πα|τράσι τοῦ ἐν τῷ Ἁγιωνύμῳ ὄρει τοῦ Ἄθω ἱεροῦ καὶ σεβασμίου*
ἡμετέρου πατριαρχικοῦ καὶ σταυροπηγιακοῦ μοναστηρίου τοῦ Ζωγράφου.

Ἐν ἔτει σωτηρίῳ ͵αωδ^ω κατὰ μῆνα μάρτιον = ἐπινεμήσεως ζ^ης

+ *Καλλίνικος ἐλέῳ θεοῦ ἀρχιεπίσκοπος Κωνσταντινουπόλεως Νέας Ῥώμης καὶ οἰκουμενικοῦ πατριάρχου:*

+ ὁ *Ἐφέσου Διονύσιος*
+ ὁ *Ἡρακλείας Θεόδωρος*
+ ὁ *Κυζίκου* ?
+ ὁ *Νικομηδείας Ἀθανάσιος*
+ ὁ *Χαλκηδόνος Λογγῖνος?*
+ ὁ *Δέρκων Γρηγόριος*
+ ὁ *Προύσης Ἄνθιμος*
+ ὁ ? *Σεραφίμ*
+ ὁ *Ἀγκύρας Φιλήμων*
+ ὁ *Προϊλάβου Παρθένιος*
+ ὁ *Ξάνθης Ἀθανάσιος.*

---

162 Einige der folgenden Monokondylien sind dermaßen kunstvoll, daß alle meine wiederholten Lesungsversuche scheiterten.

IV.

Ἄνθιμος ἐλέῳ θεοῦ ἀρχιεπίσκοπος Κωνσταντινουπόλεως 1
Νέας Ῥώμης καὶ οἰκουμενικὸς πατριάρχης: —

Εἰσὶ μὲν καὶ ἄλλα πολλὰ τὰ τὴν πατριαρχικὴν διατρανοῦντα μεγα-
λειότητα, τούτων δὲ προσέχει καὶ τὴν ἀνωτάτω χώραν κεκλήρωται
ὑπὲρ τῆς εὐσταθείας τῶν ἱερῶν καταγωγίων καὶ τῆς εὐρύθμου αὐτῶν
κυβερνήσεως ἐνδει|κνυμένη ἀδιάλειπτος μέριμνα καὶ φροντίς· ἐν αὐτοῖς 2
γὰρ οἱ τῆς ἀσκήσεως ἐκδιδάσκονται ὅροι, καὶ ὁ θεοφιλὴς καταρτίζεται
βίος τῶν ἀποταξαμένων τῆς παρούσης ζωῆς τὴν ματαιότητα καὶ πρὸς
τὸ ἄνω ἐπειγομένων | πολίτευμα. διὸ καὶ ἡμῖν τοῖς ἐλέῳ θεοῦ τὴν 3
προστασίαν τούτων ἀνειληφόσι καὶ τὴν ἀνωτάτην τοῦ οἰκουμενικοῦ
θρόνου κληρωθεῖσι περιωπὴν μέλλει κατὰ χρέος καὶ πᾶσα ἐμμέριμνος
σπουδὴ καταβάλλεσθαι, | ὅπως τὰ συνημμένα τούτῳ ἱερὰ καταγώγια τῆς 4
ἐπὶ τὸ κρεῖττον ἀπολαμβάνωσι βελτιώσεως, καὶ τὰ τοῦ βίου τῶν ἐν
αὐτοῖς μοναζόντων ἐξασκεῖσθαι θεοφιλέστερον μετὰ κοινῆς συμπνοίας
καὶ ὁμονοίας· ἐφ' ᾧ | καὶ εὐμενῶς οἶδεν ἐπίνοιαν ἡ μετριότης ἡμῶν 5
πρὸς τὰς ὑπὲρ αὐτῶν αἰτήσεις, καθὰ δὴ καὶ ἐπὶ τοῦ παρόντος.

Καὶ γὰρ ἐνεφανίσθη ἤδη τῇ ἡμῶν μετριότητι συνοδικῶς προκαθη-
μένῃ κοινὴ ὁλοσφράγι|στος ἀναφορὰ τῶν κατὰ τὸ Ἅγιον ὄρος τοῦ Ἄθω 6
ἱερῶν καὶ σεβασμίων ἡμετέρων πατριαρχικῶν καὶ σταυροπηγιακῶν
εἴκοσι μοναστηρίων, δι' ἧς γνωστοποιεῖται, ὅτι οἱ ὁσιώτατοι πατέρες
τοῦ ἑνὸς ἐξ αὐτῶν ἱεροῦ | Σλάβωνο-βουλγαρικοῦ μοναστηρίου τοῦ 7
Ζωγράφου, τοῦ ἐπ' ὀνόματι τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου μεγαλομάρτυρος
Γεωργίου τοῦ τροπαιοφόρου σεμνυνομένου, προθέμενοι μεταρρυθμίσαι
τὸν ἴδιον αὐτῶν βίον ἐξ ἰδιορρύθμου | εἰς κοινοβιακόν, ὡς μᾶλλον 8
συντείνοντα εἰς τὰ τῆς ψυχικῆς αὐτῶν σωτηρίας καὶ διατταττόμενον
παρὰ τοῦ οὐρανοφάντορος Βασιλείου καὶ τῶν λοιπῶν θεοφόρων πατέ-
ρων καὶ διοικηθῆναι τοῦ λοιποῦ κατὰ τοὺς | κοινοβιακοὺς ὅρους καὶ 9
κανόνας, προστρέχουσι διὰ τῆς κοινότητος πρὸς τὴν καθ' ἡμᾶς τοῦ
Χριστοῦ μεγάλην ἐκκλησίαν καὶ ἐξαιτοῦνται ἐνθέρμως ἐπικυρωθῆναι
τὴν κοινοβιακὴν ταύτην ἀποκατάστασιν δι' | ἡμετέρου πατριαρχικοῦ 10
καὶ συνοδικοῦ σιγγιλιώδους ἐν μεμβράναις γράμματος καὶ διοικηθῆναι
τοὐντεῦθεν κοινοβιακῶς ὑπὸ κοινοβιάρχῃ καὶ ἡγουμένῳ καὶ πνευματικῷ
προστάτῃ τῷ ἐν τῇ ἰδίᾳ μονῇ τοῦ | Ζωγράφου ἐνασκουμένῳ κὺρ 11
Ἱλαρίωνι ἱερομονάχῳ Ζωγραφίτῃ, ὡς ἀνδρὶ κοσμίῳ ἔν τε λόγοις καὶ
ἔργοις καὶ ἤθεσι καὶ ἱκανῷ καὶ ἀξίῳ καὶ δυναμένῳ τῇ ἄνωθεν χειρα-
γωγίᾳ ποδηγητῆσαι αὐτοὺς εἰς τὰ τῆς | κοινοβιακῆς ἀσκήσεως. 12

Τούτων τοίνυν γνωστῶν γενομένων τῇ ἐκκλησίᾳ οὐ μόνον διὰ τῆς
ῥηθείσης ὁλοσφραγίστου καὶ δι' ἰδιαιτέρας τῆς αὐτῶν ὁσιότητος ἐμφα-

---

4 *προέχει?*

13 νισθείσης συγχρόνως τῇ ἐκκλησίᾳ ἐνσφραγίστου | καὶ ἐνυπογράφου
ἀναφορᾶς, ἀλλὰ καὶ δι' ἐπίτηδες ἀπεσταλμένων δύω συμμοναστηριακῶν
πατέρων, ἡ μετριότης ἡμῶν ἐφιεμένη καὶ προνοοῦσα τὴν εὐστάθειαν
14 τῶν ἱερῶν σκηνωμάτων καὶ ὑπὲρ τούτων | κατατιθεμένη τὴν μέριμναν
ἀπεδείξατο εὐμενῶς τὴν προσενεχθεῖσαν αἴτησιν τῶν Ζωγραφιτῶν πα-
τέρων ὡς εὔλογον, θεῷ τε φίλην καὶ ἀνθρώποις ἐπαινετήν. καὶ δὴ
15 γράφοντες συνοδικῶς μετὰ | τῶν περὶ ἡμᾶς ἱερωτάτων ἀρχιερέων καὶ
ὑπερτίμων, τῶν ἐν ἁγίῳ πνεύματι ἀγαπητῶν καὶ περιποθήτων ἡμῖν
ἀδελφῶν καὶ συλλειτουργῶν ὁριζόμεθα καὶ ἀποφαινόμεθα, ἵνα τὸ εἰρη-
16 μένον ἱερὸν καὶ σε|βάσμιον ἡμέτερον πατριαρχικὸν καὶ σταυροπηγιακὸν
Σλαβωνο-βουλγαρικὸν μοναστήριον τοῦ Ζωγράφου, τὸ ἐπ' ὀνόματι τοῦ
ἁγίου ἐνδόξου μεγαλομάρτυρος Γεωργίου τοῦ τροπαιοφόρου τιμώμενον
17 καὶ κείμε|νον κατὰ τὸ Ἅγιον ὄρος τοῦ Ἄθωνος, ὑπάρχῃ καὶ λέγηται
ἀπὸ τοῦ νῦν καὶ εἰς τὸν ἑξῆς ἅπαντα χρόνον καὶ παρὰ πάντων γινώ-
σκηται κοινόβιον, διοικούμενον ἐλευθέρως ὡς καὶ τὰ λοιπὰ ἀρχαῖα
18 ἱερὰ | κοινόβια, διαμένον εἰς τὸ διηνεκὲς ἀμιγὲς καὶ καθαρὸν πάσης
ἰδιορρυθμίας, ἰδιοβουλίας τε καὶ καταχρήσεως ἄλλης μοναδικῆς, πάντων
19 τῶν ἐν αὐτῷ ἤδη ὄντων καὶ τῶν εἰσέπειτα κατ' ἔ|ρωτα θεῖον μοναδικοῦ
πολιτεύματος προσελευσομένων ἀδελφῶν, κατὰ τοὺς μοναδικοὺς κανόνας
ἐν ἑνὶ οἴκῳ οἰκούντων καὶ κοινῶς ἀπὸ τῶν αὐτῶν τρεφομένων καὶ
20 κεκτημένων ἅπαντα | κοινά· βρώματα, πόματα, διατροφάς, σκεπάσματα,
ἱμάτια, ὑποδήματα, χρήματα καὶ τὰ λοιπά, μηδενὸς ἴδιόν τι ἔχοντος,
μηδὲ δυναμένου παρακατέχειν ἴδιον ἐντὸς ἢ ἐκτὸς τοῦ μοναστηρίου
21 κεκρυμ|μένον ἢ ὅλως λέγειν ἴδιόν τι ἔχειν μέχρι καὶ τοῦ ἐλαχίστου,
ἀλλὰ συνδιαιτᾶσθαι κοινῶς, καὶ τὰ αὐτὰ φρονεῖν καὶ πράττειν καὶ
λέγειν ἅπαντας τὸ προφητικὸν ἐκπληροῦντας λόγιον: 'ἰδοὺ δή! τί
22 κα|λὸν ἢ τί τερπνόν, ἀλλ' ἢ τὸ κατοικεῖν ἀδελφοὺς ἐπὶ τὸ αὐτό;' ἤτοι
ὁμοιοτρόπους εἶναι, ὁμοιοσχήμους καὶ ὁμοδιαίτους ἐπὶ τὸ αὐτό, ἐκτὸς
23 εἰ μὴ δι' ἀσθένειαν σωματικὴν ἢ ἄλλην τινὰ ἀπαραίτητον | αἰτίαν κω-
λύοιτό τις τῇ αὐτῇ τοῖς ἄλλοις ἀδελφοῖς διαίτῃ χρήσασθαι, ὡς ὁ
κατὰ καιροὺς ἡγούμενος διακρίνῃ καὶ δοκιμάσῃ περὶ τούτου, αὐτὸν δὲ
24 τὸν κατὰ καιροὺς ἡγούμενον, καθὰ καὶ τὸν προη|γούμενον κὺρ Ἱλαρίωνα
βουλόμεθα ἔχειν τὴν ἐξουσίαν καὶ προηγεῖσθαι πάντων τῶν ἀδελφῶν
καὶ προτρέπειν τοὺς πάντας ἐπ' ἀρετὴν καὶ ἐξακριβοῦν τὰ τοῦ κοινο-
25 βιακοῦ πολιτεύματος κατὰ τὰ ἀρχῆθεν ὡ|ρισμένα τοῖς κοινοβιακῶς
ᾑρημένοις ζῆν, χρῆσθαι δὲ καὶ συμβούλοις καὶ συμπράκτορσι δυσὶν
ἢ τρισὶν ἐκ τῶν ἐμπειροτέρων καὶ δοκιμωτέρων ἀδελφῶν, οὓς ἂν ἡ
26 ἀδελφότης ἐγκρίνῃ, καθὰ καὶ οἱ εἰς | τὸ μετὰ ταῦτα ἡγουμενεύσοντες
διάδοχοι αὐτοῦ καὶ μετὰ τῶν τούτων συσκέπτεσθαι καὶ τὰ πρακτέα

64 Ps. 132, 1.

ἀσφαλέστερον διακρίνειν καὶ μὴ ἀπασχολεῖσθαι μόνον ὄντα τῶν πνευ-
ματικῶν αὐτοῦ χρεῶν διὰ τῆς εἰς τὰς πα|ρεμπιπτούσας μοναστηριακὰς ὑπο- 27
θέσεις ἐνασχολήσεως, ἀλλὰ διευθετεῖν ταύτας τοὺς συμπράκτορας ἐκτὸς
τῶν ἐκτάκτων καὶ ἐπισημοτέρων ὑποθέσεων τοῦ κοινοβίου, ἐν αἷς δέον
προσκαλεῖσθαι ἐ|πὶ συνάξεως πάντας τοὺς δοκιμωτέρους τῶν ἀδελφῶν 28
καὶ συσκέπτεσθαι περὶ τούτων καὶ κατὰ τὴν κοινὴν αὐτῶν γνώμην τε
καὶ ἀπόφασιν διευθετεῖσθαι καὶ διεξάγεσθαι τὰ τῆς ὑποθέσεως, ὅτι
'σωτηρία | ὑπάρχει ἐν πολλῇ βουλῇ' κατὰ τὸν εἰπόντα παροιμιαστήν· 29
ἐν περιπτώσει δι' ἀνικανότητος ἢ παραιτήσεως τοῦ ἡγουμένου ἀνάγκη
διορίζεσθαι ἕτερον κατὰ κοινὴν ἐκλογὴν τῶν πατέρων, καὶ τοῦτον
οὐχὶ | ἐξ ἄλλου μοναστηρίου ἢ σκήτεων, ἀλλ' ἐξ αὐτῶν τῶν τῆς μονῆς 30
ἀδελφῶν τὸν κοσμιώτερον καὶ ἱκανώτερον καὶ ἐγκρατῆ τῆς σλαβωνικῆς
διαλέκτου καὶ τῶν γραμμάτων, τοὺς δὲ συγκοινοβιάτας ὁριζόμε|θα 31
πάντας τῷ ἡγουμένῳ ὑποτάσσεσθαι καὶ ὑπείκειν καὶ ἐγκρατεύεσθαι,
ὅτι ἡ ἐγκράτεια ἐστὶν ἁμαρτίας ἀναίρεσις, παθῶν ἀλλοτρίωσις, θελή-
ματος ἐκκοπή, σώματος νέκρωσις μέχρι καὶ αὐτῶν τῶν φυ|σικῶν 32
παθημάτων τε καὶ ἐπιθυμιῶν καὶ ταῖς ὑποθήκαις αὐτοῦ καὶ παραινέσεσι
προσέχειν τὸν νοῦν καὶ μηδένα ἐναντιοῦσθαι μηδὲ ἀντιλέγειν τὸ σύν-
ολον, καὶ κατὰ τὰς διαταγὰς αὐτοῦ διοικεῖσθαι τὸ ἱερὸν κοινόβιον |
καὶ τοὺς ἐν αὐτῷ ἀσκουμένους ὁσιωτάτους πατέρας, τούς τε ἤδη ὄντας 33
καὶ τοὺς ἐσέπειτα συναχθησομένους ὀφείλειν γνωρίζειν κοινόβιον,
μονάζοντας κοινοβιακῶς καὶ διατηροῦντας τοὺς ὅρους τῶν κοινοβίων
μοναστηρίων ἀπαρατρέπτους | καὶ μνημονεύοντας καὶ τοῦ ἡμετέρου 34
πατριαρχικοῦ ὀνόματος, ὡς νενόμισται, διάγοντάς τε ἐν ὁμονοίᾳ καὶ
ἀγάπῃ πνευματικῇ καὶ γνώμην φιλάδελφον κατὰ θεὸν ἔχοντας, ὡς μία
ψυχὴ ἐν πολλοῖς σώμασι καὶ συν|τρέχοντας μετὰ προθυμίας καὶ χαρᾶς 35
καὶ ἐπιμελουμένους εἰς ὠφέλειαν τοῦ ἱεροῦ κοινοβίου ὡς τῷ κυρίῳ
καὶ οὐκ ἀνθρώποις δουλεύοντας καὶ μὴ ἀσθένειαν προφασιζομένους,
ἀλλ' ἕκαστον αὐτῶν ἐργαζόμενον, ὅπερ | ἂν ἐπιταχθῇ παρὰ τοῦ κατὰ 36
καιρὸν ἡγουμένου. ὃς δ' ἂν γνώμης σκαιότητι καὶ κακοβουλίᾳ νικώ-
μενος τολμήσῃ κατὰ καιρὸν κρυφίως ἢ φανερῶς, ἀμέσως ἢ ἐμμέσως
ἀνατρέψαι τὸ ἱερὸν τοῦτο κοινόβιον | καὶ ἀποκαταστῆσαι αὐτὸ καὶ 37
αὖθις εἰς τὴν προτέραν τῆς ἰδιορρυθμίας κατάστασιν, ὁ τοιοῦτος ὡς
ἀλαζὼν καὶ ἰδιόρρυθμος, ὁποίας ἂν ᾖ τάξεως καὶ βαθμοῦ, ἀφωρισμένος
ὑπάρχῃ παρὰ τῆς ἁγίας καὶ ὁμοουσίου καὶ | ζωοποιοῦ καὶ ἀδιαιρέτου 38
μακαρίας τριάδος τοῦ ἑνὸς τῇ φύσει μόνου θεοῦ καὶ κατηραμένος καὶ
ἀσυγχώρητος καὶ ἄλυτος μετὰ θάνατον καὶ τυμπανιαῖος καὶ πάσαις
ταῖς πατρικαῖς καὶ συνοδικαῖς ἀραῖς ὑπεύθυνος | καὶ ἔνοχος τοῦ πυρὸς 39
τῆς γεέννης καὶ τῷ αἰωνίῳ ἀναθέματι ὑπόδικος.

85 Prov. 11, 14.

Ὅθεν εἰς ἔνδειξιν καὶ διηνεκῆ τὴν ἀσφάλειαν ἐγένετο καὶ τὸ παρὸν
40 ἡμέτερον πατριαρχικὸν καὶ συνοδικὸν σιγγιλ|λιῶδες ἐν μεμβράναις
γράμμα, καταστρωθὲν κἐν τῷ ἱερῷ κώδηκι τῆς καθ' ἡμᾶς τοῦ Χριστοῦ
μεγάλης ἐκκλησίας καὶ ἐδόθη πρὸς τὸ ῥηθὲν ἱερὸν καὶ σεβάσμιον
41 ἡμέτερον πατριαρ|χικὸν καὶ σταυροπηγιακὸν Σλαβωνο-βουλγαρικὸν μο-
ναστήριον τοῦ Ζωγράφου, τὸ τῷ ὀνόματι τοῦ ἁγίου ἐνδόξου μεγαλο-
42 μάρτυρος Γεωργίου τοῦ τροπαιοφόρου τιμώμενον καὶ κείμενον | κατὰ
τὸ Ἅγιον ὄρος τοῦ Ἄθωνος.

Ἐν ἔτει σωτηρίῳ χιλιοστῷ ὀκτακοσιοστῷ πεντηκοστῷ κατὰ μῆνα μάρτιον ἐπὶ νεμήσεως η̄.

✠ Ἄνθιμος ἐλέῳ θεοῦ ἀρχιεπίσκοπος Κωνσταντινουπόλεως Νέας Ῥώμης καὶ οἰκουμενικὸς πατριάρχης ∩

+ ὁ Καισαρείας Παΐσιος Χ

+ ὁ Ἐφέσου Ἄνθιμος:

+ ὁ Ἡρακλείας Παρθένιος:

+ ὁ Κυζίκου Ἀνατώλιος:

+ ὁ Νικομηδείας Διονύσιος:

+ ὁ Χαλκιδόνος Παΐσιος

+ ὁ Ἀδριανουπόλεως Νεόφυτος

+ ὁ πρόεδρος Διδυμοτείχου Μελέτιος: ~

+ ὁ Κρήτης Χρύσανθος

+ ὁ Σερρῶν Ἰάκωβος:

V.

1 Γρηγόριος ἐλέῳ θεοῦ ἀρχιεπίσκοπος Κωνσταντινουπόλεως
Νέας Ῥώμης καὶ οἰκουμενικὸς πατριάρχης.
2 Τοὺς διαγωγὴν ἔνσεμνον καὶ πολίτευμα ἱεροπρεπὲς ἐν ἀνεπιλήπτῳ
3 βίῳ ἐνδεικνυμένους, λόγου τε ἀξίοις προτερήμασι καὶ τῇ κατὰ θεὸν |
παιδείᾳ ἑαυτοὺς ὡραΐσαντας, ταῖς ἀνηκούσαις ἀμείβει τιμαῖς τὸ περιού-
4 σιον ὕψος τῆς ἐκκλησίας καὶ δωρημάτων ἐκκλησιαστικῶν | φιλοτίμῳ
ἐπιδαψιλεύσει ἐπαξίως πλουτίζει. ἐπειδὰν δὲ καὶ ἐν ἀλλοδαπῇ ἀποδη-
5 μῆσαι αὐτοὺς χρεία προκύψῃ, γνωρίμους εἴωθε ποιεῖν ἐκκλη|σιαστικοῖς
συσταλτικοῖς γράμμασιν, ὅπως ἂν ἔχωσι πρόδηλον τῆς οἰκείας αὐτῶν
6 τάξεως καὶ τιμῆς τὴν ἀπόδειξιν. ταῦτά τοι καὶ ἡ | μετριότης ἡμῶν
λόγοις ἀρρήτοις τῆς ἀνωτάτης προνοίας τὴν ὑψηλὴν ταύτην τῆς ἐκ-
7 κλησίας περιωπὴν λαχοῦσα διέπειν, κατιδοῦσα | τὸν ὁσιολογιώτατον
ἐν ἱερομονάχοις κὺρ Ἀνατόλιον ὄντα ἐκ τῆς ὁλομελείας τῶν ἐν τῷ

---

132 Das Monokondylion ist nicht ganz leicht zu entziffern; indessen obige Lesung scheint mir annehmbarer als Ἀθανάσιος.

Varianten der Kopie: 7 ἐπειδὰν ἡ ἐν 12 κατειδοῦσα

κατὰ τὸ Ἁγιώνυμον ὄρος τοῦ Ἄθωνος ἱερῷ καὶ σεβασμίῳ σταυροπη-
για|κῷ μοναστηρίῳ 8
τοῦ Ζωγράφου ἐπιλεγομένῳ ἐνασκουμένων πατέρων, καὶ ἐπιγνοῦσα
ἄνδρα θεοσεβῆ, σώφρονα καὶ ἱεροπρε|πῆ, κόσμιον τοῖς ἤθεσι, μειλήχιον 9
τοῖς τρόποις, προθυμίαν τε μετὰ φρονήσεως ἐνδεικνύμενον καὶ ζῆλον
διάπυρον, τρέφοντα ὑπὲρ τῶν κοινῇ τῆς | μετανοίας αὐτοῦ συμφερόν- 10
των, ἀνεπιλήπτως τε βιοτεύοντα καὶ ἀξίως τοῦ ἐπαγγέλματος αὐτοῦ
πολιτευόμενον καὶ ἁπαξαπλῶς φάναι ταῖς ἀρκούσαις | ἀρεταῖς κεκοσμη- 11
μένον, ὅσαι τὸν ἄμεμπτον ἱερατικὸν χαρακτηρίζουσι βίον, προήγαγεν
ἤδη πρὸς τοῦ ἀρχιμανδρίτου ὀφφίκιον καὶ τοῦ | καθ' ἡμᾶς ἁγιωτάτου 12
πατριαρχικοῦ ἀποστολικοῦ καὶ οἰκουμενικοῦ θρόνου ἀρχιμανδρίτην
ἀνεδείξατο διὰ τοῦδε τοῦ ἐκκλησιαστικοῦ ἡμῶν | γράμματος δι' οὗ 13
καὶ ἐπιδαψιλευούσας αὐτῷ τὰς πατρικὰς αὐτῆς ἐγκαρδίους εὐχὰς καὶ
εὐλογίας ἀποφαίνεται, ἵνα ὁ εἰρημένος ὁσιολογιώτατος ἐν ἱερομονάχοις |
κὺρ Ἀνατόλιος ὑπάρχῃ τὸ ἀπὸ τοῦδε καὶ λέγεται καὶ παρὰ πάντων 14
γινώσκεται, ὅπου ἂν ᾖ τυγχάνων, ἀρχιμανδρίτης τοῦ καθ' ἡμᾶς ἁγιωτά-
του πατριαρχικοῦ | ἀποστολικοῦ καὶ οἰκουμενικοῦ θρόνου καὶ ἔχῃ ἐφ' 15
ὅρου ζωῆς τὸ ὀφφίκιον αὐτοῦ τοῦτο καὶ τὴν στάσιν καὶ ἕδραν τὴν
ἀναλογοῦσαν τῷ | βαθμῷ αὐτοῦ ἐν ταῖς ἱεραῖς συνελεύσεσι καὶ χορο- 16
στασίαις, ἐπιγονάτιον φέρων ἐν ταῖς ἱεραῖς τελεταῖς καὶ προτιμώμενον
τῶν λοιπῶν ἀρχιμανδρ|ιτῶν, τῶν μὴ διὰ πατρικῆς ἐπιδεδειγμένων φιλο- 17
τιμίας καὶ τὴν ἀνήκουσαν τιμὴν καὶ δεξίωσιν ἀπολαμβάνων παρά τε
τοῖς συμμοναστηρια|κοῖς αὐτοῦ καὶ λοιποῖς κατὰ τόπους εὐσεβέσιν, 18
ἀσπαζομένοις μετ' εὐλαβείας τὴν χεῖρα αὐτοῦ.
Ὅθεν εἰς ἔνδειξιν τῆς | ἐπαξίου ταύτης φιλοτιμίας ἐπεδόθη καὶ τὸ 19
παρὸν ἡμέτερον πατριαρχικὸν εὐεργετήριον γράμμα τῷ ῥηθέντι ὁσιολο|-
γιωτάτῳ ἀρχιμανδρίτῃ κὺρ Ἀνατολίῳ: ~ 20
ἐν ἔτει σωτηρίῳ χιλιοστῷ ὀκτακοσιοστῷ τριακοστῷ ἑβδόμῳ κατὰ
μῆνα ὀκτώβριον ἐπινεμήσεως ια.

Γρηγόριος ἐλέῳ θεοῦ ἀρχιεπίσκοπος Κωνσταντινουπόλεως Νέας Ῥώμης καὶ οἰκουμενικὸς πατριάρχης.

VI.

Ἀπὸ χρυσοβούλλου Λεῶντος τοῦ σοφοῦ κόπια εἰς τὸ Ἑλληνικόν, ἀπὸ Ἀδὰμ 6427 ἔτει ἀπριλίου 28. Δι' οὗ ἐπικοῦνται οἱ τόποι καὶ τὰ σύνορα τοῦ μοναστηρίου Ζωγράφου.

Ἐν ταῖς ἡμέραις τῆς βασιλείας τοῦ σοφοτάτου Λέων αὐτοκρατοῦντος τὸ εὐσεβέστατον σκῦπρον τῆς χριστιανοσύνης, εἰς αὐτὸ τὸ βασίλειον

---

15 in der Lücke: τοῦ ἁγίου μεγαλομάρτυρος Γεωργίου 26 ἐπιδαψιλεύουσα πατριαρχικὰς 34 πατριαρχικῆς 38 ἐπαξίως.

εἴσαν τινὰ τρία ἀδέλφια κατὰ σάρκα, μάλον δὲ κατὰ τὸ παράκλητον πνεῦμά. οὗτοι μὲν ὥσπερ εἰς τοὺς παλαιοὺς τοῖς τρόποις τῶν ἀρετῶν, ἐπώνυμοι τῷ Μωσεῖ καὶ Ἀαρὼν, Ἰωάννη Σελϊμᾶ. Τί ὀνομάζεται Σέλημα; γενναιώτατος ἦν ἐν λόγῳ καὶ ἔργῳ. ἐκ τοιαύτης ῥίζης ἀναβλαστήσαντες φυτᾶ εὐσεβέστατα, μετὰ τιμὴν ἐκλεκτοῖ καὶ μὲ τὸν πλούτον ἀρκετοῖ, πλούτον μὲν κατὰ θεόν δεύτεροι μετὰ τὸν Ἀβραὰμ καὶ τῆς βασιλείας γνώριμοι καὶ τοῦ θεοῦ κατὰ τῆς ἀρετῆς, ἐξελθόντες ἀπὸ τὸν τόπον τῆς πρώτης Ἰουστινιανῆς πόλεως Λιχνιδόνης, νῦν παρὰ πάντων λεγομένης Ὄχρίδ ὁρμήσαντες λείαν τῇ μεγαλοπρεπίᾳ τῆς τοῦ Χριστοῦ διαθήκης συνεχόμενοι τῷ πόθῳ καὶ μιμηταὶ γενόμενοι, ἕτεροι υἱοὶ τοῦ Ζεβεδέου ἐφάνηκαν. οὐχὶ τὸ δύκτιον ῥίπτουσιν, ἀλλὰ πάντα τὰ πολλὰ ἀποκτήματα καὶ τὰ βασιλικὰ πλούτη μετὰ πάσαις ταῖς ἐπιθυμίαις ἑαυτοῖς ἐσταύρωσαν, καὶ τῷ σταυρῷ ὁπλησάμενοι, ἵνα ἐν Χριστῷ ζωὴν ἐπιτύχωσιν.

Καὶ κατοικούσιν ἐν τῷ Ἁγιωνύμῳ ὄρει τοῦ Ἄθω πρὸς νωτίας τὸ μέρος, ἑαυτοῖς τρία σκηνώματα καὶ πύργους ποιήσαντες καὶ μακρὰ ταῖς κατοικίαις ἕνας ἀπὸ τὸν ἄλλον εἴχασιν, χωρὶς τῆς κυριακῆς συνάξεως ἑαυτοῦς προσκαλεσάμενοι, ἵνα τοῖς λόγοις καὶ τοῖς θεϊκοῖς ᾄσμασιν ἑαυτοῦς ἀγωνήζουσιν καὶ τοῖς σὺν αὐτοῖς πρὸς αὐτοῦς ἐρχομένους. τοιαύτη γὰρ ἦν ἡ σύναξίς τους, ὅπου μόνον πνευματικὰ ἑαυτοῦς διδαχθέντες καὶ μελετοῦντες. καὶ γὰρ οἱ τοιαύτοι παρὰ θεῷ τιμόνται, ὅτι ἡ ἀκοὴ καὶ ὁ φθόγκος αὐτῶν πανταχοῦ ἐξῆλθε διὰ τῆς ἐναρέτου αὐτῶν πολιτείας. πολλοὶ γὰρ ὡς καὶ ἀπὸ τὸ ἴδιον παλάτιον βασιλέως ἤρχονταν καὶ ἐκολόνταν τῆς τάξεως καὶ τῆς ἀρετῆς αὐτῶν.

Καὶ ἦτον πασκάλεσιν καθεκάστην τοῦ θεολέκτου ποιμνίου καὶ πληθυνθέντες περὶ τοῦτο συμβουλεύονται ἀγαθὴν συμβουλήν, καὶ ἰδοὺ ἐξ ἄνωθεν ὁρμήσαντες καὶ κατελθόντες εὑρίσκουσι τὸν τόπον ἀπὸ τῷ θεῷ ἀποκαλυμένον ἐν φαράγκῃ πρὸς τὴν κὺλάδα διὰ εὐοδίαν φανερούμενον καὶ εὐθὺς τὸ δάσον κόπτουσιν, τὸ ὁποίον ἐδείχνετο ἡ αἰτία τοῦ μυρίζματος· εὑρίσκουσιν μάρμαρον τρανὸν ὑπὲρ χιώνα διαλάμπωντα καὶ εἰς αὐτὸν τὸν θεοχάρακτον τόπον κοινὴν μονὴν ᾠκοδόμησαν ἐκ τοῦ θυσουροῦ τοῦ βασιλέως εἰς ἔτως τότε τρέχοντος ἀπὸ τῆς γενέσεως τοῦ κόσμου ‚ςυκζ.

Ἤθελαν γοῦν καὶ τοῦ ἁγίου τῆς οἰκοδομήσεως τὸ ὄνομα καλεῖν, ἄλλοι λέγοντες, νὰ εἶναι τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς Νικολάου, ἕτεροι δὲ τοῦ ἁγίου Κλήμεντος τῆς Λιχνιδόνου, τοῦ ἐν ὑστερηνοῖς μεγάλου θαυματουργοῦ. ὅθεν διὰ τῆς ἀσυμφωνίας σύγχυσιν ἤχασιν ἀνὰ μέσα τους. τούτου δὲ καὶ τὸ σανήδιον ἕτοιμον καὶ ἄγραφον εἰς τὸ χωρίον ἤστατο, καὶ ἐτούτο ἦτον ἡ οἰκονομία τοῦ θεοῦ.

Ἡμεῖς δέ, ὦ ἀγαπητοί, κλίνωμεν τὰ ὦτα καὶ ἀκούσωμεν τὰ παράδοξα θαύματα καὶ θεοφανερούμενα ἡμίν, ὅτι θαυμαστὸς ἐστὶν ἐν τοῖς ἁγίοις αὐτοῦ. ἂς προσέχωμεν γοῦν ἀκριβῶς.

Εἰς ἕναν μὲν τῶν ὄρθρων, οὐχὶ λείαν πρωΐ, ἀλλὰ ἀνατελούσης τῆς ἀκτίνος, ὢ τοῦ θαύματος, φαίνεται ἡ εἰκὼν ἡ πρώην ἄγραφος αὐτόγραφος καὶ φοροῦσα ἦχον τὸν μεγαλομάρτυρα Γεώργιον καὶ διαλάμπουσα τῇ θεωρίᾳ, ὡς ἡλιακᾶς ἀκτῖνας, καὶ παραχρήμα πάντες οἱ ὁρῶντες ἐξεπλάγησαν τοῦ τοιούτου θαυματουργήματος καὶ ἀνέπεμψαν δόξαν καὶ εὐχαριστίαν τῷ θεῷ καὶ τοῦ αὐτοῦ μεγαλομάρτυρος. καὶ ἀπὸ τότε γοῦν ὀνομάσθη τὸ ὄνομα τῆς μονῆς ἕως τὰ νὺν Ζωογράφου.

Οὗτοι οἱ τρεῖς υἱοὶ Ἰουστινιανοῦ τοῦ βασιλέως, Ὤχδριδας ἀκουστοί, πεφείκασιν τοῦ σοφοτάτου βασιλέως Λέων καὶ ἐκείνησεν καὶ ἦλθεν εἰς τὸ Ἅγιον ὄρος τοῦ Ἄθω μετὰ τοὺς μεγιστάνους καὶ ὑπηρέτας αὐτοῦ καὶ τῆς Κωνσταντινουπόλεως ὁ πατριάρχης Ἀναστάσιος καὶ ἔλαχεν εἰς ἐκεῖνον τὸν καιρὸν καὶ ὁ πατριάρχης τῆς Ἀντιωχίας Γρηγόριος. καὶ ἐγένετο κοινὴ συμβουλὴ καὶ ἐσυμβουλεύθηκαν ἅπαντες ἅμα, ἀκούοντες ἀπὸ πολλῶν ἀνθρώπων τοῦ ἁγίου μεγαλομάρτυρος τοῦ Χριστοῦ Γεωργίου τὰ πολλὰ σημεῖα καὶ τέρατα, ὁποῦ ἔκαμεν. οἱ τυφλοὶ ἀνέβλεπον. οἱ βουβοὶ ἐλάλουν. οἱ χωλοῖ ἐθεραπεύονταν καὶ οἱ κωφοὶ γεροὶ ἐγενούνταν, καὶ οἱ ἔχοντες δαίμονα ἐλευθερωνούνταν καὶ γεροὶ ἐγενούνταν καὶ ἐδόξαζον κύριον τὸν θεὸν καὶ τὸν ἅγιον μεγαλομάρτυρα τοῦ Χριστοῦ Γεώργιον, τὸν ἰατρεύσαντα αὐτοὺς καὶ διδόντα αὐτοῖς ὑγίαν πολυχρόνιον.

Καὶ ἀκούσας ὁ βασιλεὺς Ἰωάννης τοῦ Τουρνάβου τὰ θαύματα ἐθαυμάζετο τὸ γενόμενον παρὰ τοῦ ἁγίου μάρτυρος καὶ αὐτὸς παρακινήσιας καὶ σὺν αὐτῷ ὁ πατριάρχης τοῦ Τουρνάβου Θεοφύλακτος καὶ παρακινήσαντες ἅπαξ ἅπαντες ἐν μιᾷ καρδίᾳ ἦλθασιν εἰς τὸ Ἅγιον ὄρος τοῦ Ἄθῳ, ὁποῦ ἦτον ἡ ἁγία εἰκὼν ἱστορημένη ἐν πνεύματι ἁγίῳ καὶ προσπέσαντες προσεκύνησαν αὐτῷ μετὰ πολλῶν δακρύων καὶ στεναγμῶν καὶ δῶρα προσέφερον ῑ ὀκάδες φλουρία, καὶ τὰ ἐχάρησαν τῷ ἁγίῳ προσώπῳ, τῷ αὐτὸ ἠστορήτῳ, καὶ ἐχάρησαν χαρὰν μεγάλην, δοξάζοντες κύριον τὸν θεὸν καὶ τὸν ἅγιον μεγαλομάρτυρα τοῦ Χριστοῦ Γεώργιον καὶ ἐποίησαν πανήγυριν τοῦ ἁγίου τοῦ ἀπρηλίου κ̅γ̅. καὶ ἐγένετο ἡ πανύγηρις ἕως τὰς κ̅ξ̅.

Καὶ ἐρώτησαν οἱ εὐσεβέστατοι βασιλεῖς καὶ οἱ παναγιώτατοι πατριάρχοι· τί θέλετε ποιῆσαι μετὰ τῆς μονῆς σας, καὶ εἴπασι, νὰ γένει ἡ μονὴ ἡμῶν τοῦ ἁγίου μεγαλομάρτυρος Γεωργίου καὶ ὅλα τὰ κτήματα ἡμῶν. καὶ ἅπαξ ἅπαντες ἐποίησαν συμβουλήν, καὶ ὑπάγησαν ὁ Σελημᾶς Ἰωάννης μὲ τοῖς ἀδελφοῖς αὐτοῦ καὶ πάντες οἱ βασιλεῖς καὶ οἱ πατριάρχαι, ὅπου ἦτον ο πύργος. καὶ ἐρώτησαν οἱ εὐσεβέστατοι βασιλεῖς καὶ οἱ παναγιώτατοι πατριάρχοι τὸν ἀβᾶ Φίλιππον καὶ τὸν ἀβᾶ

68/69 *παρακινήσιας*. Der Buchstabe nach *σ* hat oben einen Tintenfleck; er soll wohl *ι* (ΐ) oder *τ* sein?

Ἰωάννην. καὶ οἱ δύο τους τὸ ἕνα ἀπέκρισαν λέγοντες· ʽἡ μονὴ ἡμῶν ἕως τὸ χήμαρον ἤγουν ῥεύμα.ʼ καὶ ἀπέκρισαν πάντες οἱ εὐσεβέστατοι βασιλεῖς καὶ οἱ παναγιώτατοι πατριάρχοι, καὶ ἔκβαλεν ὁ Ἰωάννης τὸ σημάδιόν του καὶ ἄφηκεν βούλα τοῦ ἁγίου Γεωργίου.

Καὶ τὸ πρόσταγμα τοῦ εὐσεβεστάτου καὶ σοφωτάτου Λέων τοῦ βασιλέως χρυσόβουλον.

Καὶ περὶ τούτου ἔκβαλε τοῦ γυρῆσαι, καὶ ὅλαις ταῖς μακρὰ ἀπεδίωξε. καὶ ἔβαλλαν τὴν βούλαν τοῦ ἁγίου Γεωργίου σιμα εἰς τὴν θάλασαν παρὰ τῷ φρέαρ ὁποῦ ἀνέσκαψαν πρωτήτερα ὁ ἀβὰς Φίλιππος καὶ ὁ ἀβὰς Ἰωάννης, καὶ ἔβαλλαν τὸ σημάδιον τοῦ ἁγίου Γεωργίου ἀπὸ ἀνατωλῆς καὶ ὁ ἀβὰς Φίλιππος ἐκ τῆς δύσης, καὶ διέβηκαν ἀνώρευμα σιμὰ εἰς τὴν σκηνὴν τοῦ Ἰωάννου τὴν λεγομένην πύργον. καὶ ἀποκάτω εἰς τὸ ῥεῦμα εἶναι πέτρα μεγάλη, καὶ ἐκεῖ ἔβαλαν τὴν βούλαν τοῦ ἁγίου Γεωργίου.

Τὸ πρόσταγμα τοῦ εὐσεβεστάτου βασιλέως Ἰωάννου τοῦ Τουρνάβου καὶ χρυσοβολα.

Καὶ ἐδιάβηκαν ἀνώρευμα ἀπάνω, ὁποῦ ἀνταλλόνουνται καὶ τὰ δύο ῥεύματα εἰς ἕνα, τὸ ἕνα ἀπὸ τοῦ Φιλίππου τῆς μονῆς καὶ ἕτερον ἀπὸ τοῦ Ἰωάννου τῆς μονῆς ἀνάμεσα τῶν δύο ῥευμάτων ἀπάνω εἰς τὸ ἀνίφορο, ἀπάνο εἰς τὴν κορυφήν. καὶ ἐκεῖ ἔβαλαν τρία σημάδια· ἐκ τῆς ἀνατωλῆς τοῦ ἁγίου Γεωργίου, ἐκ τῆς δύσης τοῦ ἄβα Ποίμηνος καὶ ἐκ τῆς νωτείας τὸ μέρος τοῦ ἀββὰ Φιλίππου.

Ὁ ὁρισμὸς τοῦ σοφοτάτου βασιλέως Λέων χρυσόβουλα.

Καὶ πρόσταγμα τοῦ μεγάλου Ἰωάννου. χρυσόβουλα.

Καὶ ἀπάνω τᾷ ῥάχη τὸ ῥάχη ἕως τὴν στράταν καὶ ἐπέβλεπον οἱ παναγιώτατοι πατριάρχοι καὶ οἱ εὐσεβέστατοι β[ασι]λεῖς ἐπὶ τὸν ἀββὰ Ἰωάννην καὶ ἐπὶ τὸν ἀββὰ Ποίμινον λέγοντες· ʽἡ μονὴ ἕως ὧδε ἄρα εἶναι.ʼ καὶ οἱ δύο τὸ ἕνα εἶπον· ʽναὶ τιμιώτατοι πατριάρχ[οι καὶ] εὐλαβέστατοι βασιλεῖς καὶ ἐπρόσταξαν οἱ εὐλαβέστατοι βασιλεῖς [καὶ] οἱ παναγιώτατοι πατριάρχοι τῷ ἀββὰ Ἰωάννῃ λέγοντες· Ἔκβαλλε τὸ σημαδί σου καὶ ἄφηκέ το βούλα τῷ ἁγίῳ Γεωργίῳ. καὶ ἔβαλεν ὁ ἀββας [Ἰωάν]νης τὴν βούλαν τοῦ ἁγίου Γεωργίου ἐκ τῆς ἀνατωλῆς καὶ τοῦ ἀββὰ Ποι[μήνου] ἐκ τῆς δύσης.

Πρόσταγμα τοῦ σοφοτάτου βασιλέως Λέων. χρυσόβουλα.

Καὶ ἀνέβλεπον οἱ εὐσεβέστατοι βασιλεῖς καὶ οἱ παναγιώτατοι

---

89. 90 im Original mit roter Tinte. 90 χρυσόβουλον wird hier und regelmäßig in der Textfolge in χρυσὴν βούλαν von m. II verändert. 91 σύγχυσις bemerkt hier die zweite H. 99. 100 im Original mit roter Tinte. 107 und 108 χρυσόβουλα im Original rot. 110 Hier und im Folgenden ist der Zeilenschluß mehrfach durch Wasser verblaßt oder ganz verlöscht. 118 χρυσόβουλα im Original rot.

πατριάρχοι εἰς τὸν ἀββὰ Ἰωάννην καὶ εἰς τὸν ἀβὰ Ποίμηνον καὶ εἰς τὸν ἀββὰ Φίλιππον λέγοντες· ʿγνωστὸν ἔστω πάντων τῶν νῦν συναχέντων, καὶ νὰ μ[ὴ] γένει εἰς τὸν ὑστερινὸν καιρὸν φιλονικία καὶ ζηλοφθονία ἀναμέσα σας καὶ μετὰ σάς, ὡς καθῶς ἡμεῖς συνοδικῶς τὰς βούλας καὶ τὰ σημάδια ἐβάλαμεν. καὶ ὅποιος τολμήσῃ φιλονικῆσαι διὰ τοὺς τόπους ἐτούτους νὰ εἶναι ἐπικατάρατος παρὰ κυρίῳ τῷ θεῷ τῷ παντοκράτωρι καὶ τῆς ὑπερ[αγίας] θεοτόκου καὶ τοῦ ἁγίου μεγαλομάρτυρος Γεωργίου καὶ πάντων τῶν ἁγίων. καὶ εἴ τις [ψευ]δομαρτυρήσῃ καὶ ἐκεῖνος νὰ εἶναι ἐπικατάρατος μὲ τοὺς ἄλλους μαζοὶ [καὶ] ἔστωσαν μετὰ τοῦ Ἰούδα συνάρηθμοι καὶ συγκάτοικοι, τοῦ λέγοντος· ʿτί μοι θέλετε δοῦναι, κἀγὼ να σὰς τὸν παραδώσω αὐτον' καὶ τοῦ Κα[ϊ]φᾶ καὶ Ἄννα, τοῖς λεγομένοις· ʿσταύρωσον, σταύρωσον αὐτόν'.

Καὶ τὸ βασιλικὸν πρόσταγμα ἐπήγασεν τὴν στράταν τοῦ εὐσεβεστάτου βασιλέως Ἰωάννου τοῦ Τουρνάβου.

Χρυσόβουλα.

Ἔσπευσεν ὁ Μωϋσῆς καὶ ἔλεγεν· ʿἡ ἐδική μου μονὴ εἶναι ἕως ἀπάνω εἰς τὴν κορυφὴν' καὶ οἱ παναγιώτατοι πατριάρχοι ἔλεγον· ʿναί, τίμιε πάτερ, ἄκουσον. ἐκεῖνα δποῦ ἡμεῖς συνοδικῶς προστάξαμεν καὶ ἐβάλαμεν, νὰ εἶναι ἐτούτα ἕως ἐδῶ.'

Καὶ ἦλθεν ὁ εὐσεβέστατος καὶ φιλόχριστος βασιλεὺς Στέφανος τῆς Σερβίας κρατοῦντος καὶ τῆς Βουλγαρίας καὶ τῆς Ῥωμαΐκῆς καὶ ὅλην τὴν οἰκουμένην εἰς ἔτος ͵ςωνθ ἰνδικτιῶνος ϛ, καὶ προσκαλεσάμενος τὸν ἡγούμενον τοῦ Ζωγράφου Γρηγόριον ἦλθεν εἰς τὸ Χιλαντάριον μὲ τὸν γέροντα Ἰωάννην. καὶ ἐπρόσταξεν ὁ εὐσεβέστατος βασιλεὺς Στέφανος τὸν Ζωγραφήτην ἡγούμενον λέγων· ʿΠάτερ καθηγούμενε, φέρε μου τὰ χρυσόβουλα, δποῦ ἔχεις ἀπὸ πρωτήτερον καιρὸν παρὰ τῶν εὐσεβεστάτων βασιλέων καὶ παναγιωτάτων πατριαρχῶν' καὶ τὸν ἤφερεν ὁ καθηγούμενος δύο χρυσόβολα ἕνα ῥωμαΐκον καὶ ἄλλο βουλγάρικον καὶ ἀνοίγον ταῦτα, καὶ τὰ δύο ἄρχησεν νὰ τὰ ἀναγινώσκει καὶ οὐδὲν ἐδύνατο διακρίναι, διότις ἦτον ἐπιτημένον καὶ δεμένον παρὰ τῶν εὐσεβεστάτων βασιλέων καὶ παρὰ τῶν παναγιωτάτων πατριαρχῶν, ὅπως οὐδεὶς τολμήσῃ ἅπτειν .. ἐκείνας τοῦ μοναστηρίου. καὶ ἀρχήσας ἐδέετο ὁ εὐσεβέστατος βασιλεὺς τοῦ ἱεροῦ προσώπου τοῦ μεγαλομάρτυρος Γεωργίου λέγων· ʿμή με κατακρίνῃς, μηδέ με ἐναντιών ἔσε, ἀλλὰ δέομε σου καὶ παρακαλῶ σε καὶ κλίνω γόνυ καρδίας μου, αὐθέντα μου, ὦ Γεώργιε· καὶ ἐγὼ θέλω, νὰ πάρω ἀπὸ τὴν μονήν σου οὐχὶ διὰ τῆς γῆς μηδὲ διὰ τῆς βασιλείας μου· ἀλλὰ ξύλα διὰ τὴν χρείαν τοῦ ἱεροῦ μοναστηρίου τῆς ὑπεραγίας δεσποίνης ἡμῶν θεοτόκου' καὶ ἐπρόσταξεν ὁ εὐσεβέστατος βασιλεὺς Στέφανος νὰ γράφῃ χρυσόβουλον.

---

130 Matth. 26, 15. 131 Lukas 23, 21. 134 rot im Original.

Χρυσόβουλα.

Καὶ ἀπὸ τούτων τὰ τρία σημάδια, ἀπὸ πέρα μελεὰς τῆς ἀνατολῆς τοῦ ἡλίου ἢ σα πέρα, ὁποῦ εὐγένει ἡ στράτα ἀπὸ τὸ Ἰωβανήτζα καὶ παγένει εἰς τὸν δρόμον. καὶ ἐκεῖ ἔβαλεν δύο σταυροῦς, ἕναν ἀπὸ τῆς νωτίας τὸ μέρος καὶ ἐκεῖ ἔβαλεν τὴν βούλαν τοῦ ἁγίου Γεωργίου καὶ ἄλλον ἀπὸ τῆς ἀνατολῆς. καὶ ἐκεῖ ἔβαλεν τὴν βούλαν τοῦ Χιλανδαρίου. καὶ πάλιν τὴν στράταν 'στὸ κατήφορον Ὀλίτου (?) καὶ ἀναμέσα εἰς τὸν πύργον τοῦ Μωϋσῆ, τουτέστι Μολοήτου, καὶ ἐκεὶ ἔβαλεν δύο σταυροῦς εἰς τῆς νωτίας τὸ μέρος ἕναν καὶ ἐκεῖ ἔβαλεν τὴν βούλαν τοῦ ἁγίου Γεωργίου καὶ εἰς τῆς ἀνατωλῆς ἔβαλεν ἄλλον σταυρὸν, καὶ ἐκεῖ ἔβαλεν τὴν βούλαν τοῦ Χιλανταρίου, καὶ ἀπεκεῖθεν εἰς τὸν πύργον ἀπάνω εἰς τὸ ἀνήφορον εἰς τὸν δρόμον, καὶ ἐκεὶ ἔκαμεν σύναξιν ὁ εὐσεβέστατος βασιλεὺς καὶ εἶπεν πρὸς τὸν ἡγούμενον τὸν Ζωγραφήτην καὶ τὸν Χιλανταρινόν· 'Καὶ ἐσεῖς, νὰ ἠξεύριτε, πατέρες ἅγιοι, ἐγὼ δὲν ἐγήρευσα ἀπὸ τὸν ἅγιον Γεώργιον οὐχὶ τόπον, οὐδὲ κελλίον, ἀλλὰ τῷ ὅρος εἰς τὴν χρείαν τοῦ μοναστηρίου. καὶ ἐγὼ θέλω δώσειν δέκα φοραῖς τῷ ἁγίῳ Γεωργίῳ ἄλλον τόπον. καὶ ἔδωκεν ὁ εὐσεβέστατος βασιλεὺς εἰς τὸ Στρόμονα δύο χωρία, τὸ λεγόμενον Κρουσεβο καὶ Σωτὴρ εἰς τοντον? δουλείας τοῦ μετοχίου τοῦ μοναστηρίου, καὶ ἐκεῖ κανεὶς νὰ μὴν ἐξουσιάζει εἰς αὐτῆς, οὔτε δώσιμον νὰ γηρεύει, καὶ ἔκαμεν ὁ εὐσεβέστατος βασιλεὺς ἀγάπην ἐν μέσῳ τοῦ Χιλανδαρίου καὶ τοῦ Ζωγράφου, νὰ ἔχουσιν κοινώβιον καὶ κοινοφιλίαν ἀνὰ μέσα τους καὶ ὅποιος καταλλᾶσει, ἃ ἐγὼ πεποίηκα ὑμῖν τοῦ ἔχειν κοινοφίλειαν καὶ ἀγάπην ἀνάμεσας καὶ χαλάσει τὴν διευθύνην ταύτην, νὰ εἶναι ἐπικατάρατος παρὰ τῆς συνάξεως, ὁποῦ ἡμεῖς ἐπροστάξαμεν καὶ παρὰ τοῖς πρώτοις βασιλεῖς καὶ παναγιώτατοι πατριάρχοι ὁποῦ ἔγραψαν πρῶτα τὴν γραφὴν ταύτην. καὶ ἔτουτο ἕως ὧδε ἐγὼ ἐξήτησα εἰς ἔτους ,ςωνθ ἰνδίκτου δ.

Καὶ ἀπεδῶ ἀρχήζει τὰ ἄνω γεγραμμένα καὶ ἐδιάβηκαν εὐσεβέστατοι βασιλεῖς καὶ παναγιώτατοι πατριάρχοι τὴν στράταν καὶ εὑρίκασιν εἰς ἕναν τόπον νερὸ καὶ ἐδίψησεν ὁ εὐσεβέστατος βασιλεὺς Ἰωάννης, διὰ νερὸ νὰ πίνῃ, καὶ τὸν ἤφερον ὁ ὑπερέτης νερὸ καὶ ἔπιεν. καὶ εἶπεν ὁ εὐσεβέστατος βασιλεύς· Ἐκεῖ τὸ ὄνομά νὰ γράψητε·

Χρυσόβουλα.

Καὶ ἔκτισαν καμάραν εἰς τὸ νερὸ καὶ ἐπωνόμασαν ⟨τὸ πηγάδι⟩ τοῦ Ἰωάννου. καὶ ἀπελθόντες τὴν στράταν ἕως ἐκεῖ εἰς ι ...... λον

---

159 rot. 160 *μελεὰς?* μλεὰς. . 165 *Ὀλίτου?* Das Wort ist durch Wasserflecken fast verlöscht; ich las *ὀλίιου* (oder *ου*) 166 *μολοήτου*] *τ* aus *κ* korrigiert, das Wort fast verlöscht. 176 *εἰc* $1\overset{\tau}{o}\frac{o\nu}{\nu\tau}$ ist mir rätselhaft. 184 am Rand *ἀπὸ τοῦ ἁγίου γεωργίου* 191 mit roter Tinte. 192 *τὸ πηγάδι* ist Vermutung. Hier und in der folgenden Zeile sind die fehlenden Worte durch Wasserflecken ausgelöscht. 193 *τὴν ϛράταν τὴν ϛράταν* im Original.

ὁσπήτιον εἴστον κτισμένον πρωτήτερα παρὰ τῶν εὐσεβῶν βασιλέων διὰ τοὺς ἀρώστους ἀνθρώπους, διότι δὲν εἶσαν μοναστήρια πρόην, ἀλλὰ ἡγουμενικὰ καὶ παρ' ὀλίγον ὀπήσω εἶναι τόπος ἐγκρεμνος λίθηνος ἐκ τοῦ Βατοπεδίου τὸ μέρος· καὶ ἐκεῖ ἔβαλαν τὴν βούλαν τοῦ ἁγίου Γεωργίου· διότις ἦτον ἐκεῖ ἡ μονὴ τοῦ Ἀαρών, καὶ ἤθελεν ὁ ταπεινὸς Κωνστάντιος καὶ ἔβαλεν τὴν βούλαν αὐτοῦ ἐκ τῆς νωτείας τὸ μέρος καὶ ἀπελθόντες ἀπάνω εἰς τὸν ἀντίφορον καὶ ἐκεῖ ἔβαλαν τὴν βούλαν τοῦ ἁγίου Γεωργίου πρὸς τὴν δύσιν καὶ τοῦ Κωνσταντίνου (!) *τὴν βούλαν εἰς τὴν ἀνατωλήν*

Καὶ τὸ πρόσταμμα (!) *τοῦ βασιλέως. χρυσὴν βούλαν.*

.... *καὶ ἀπῆλθον κατήφορον κατήφορον* .... *εἰς τὸ μεγάλο τὸ ποτάμιον εἰς τὸν Μῆλον τοῦ ἁγίου Γεωργίου* ... *τὴν* .....

Καὶ τὸ πρόσταγμα τοῦ σοφοτάτου βασιλέως Λεών.

Χρησῆν βούλαν.

Καὶ ἐπεβλέ[ψαν] οἱ εὐσεβεστάτοι βασιλεῖς καὶ παναγιώτατοι πατριάρχοι εἰς τὸν ἀββα [Ποι]μηνὸν καὶ εἰς τὸν ἀββα Φίλιππον καὶ εἰς τὸν ἀββα Κωνστάντιον καὶ εἶπον· 'Νὰ μὴν ἀρχήσῃ τινας εἰς τὸν εἰστερηνὸν καιρὸν εἰς ἐσᾶς, νὰ φιλονικήσῃ εἰς ἐτοῦτον τὸν τόπον καθὼς ἡμεῖς εὑρίκαμεν εἰς ἐσᾶς, οὕτως καὶ ἀφήκαμεν συνοδικῶς, καὶ εἰ τις παραβάσῃ τὴν ἐντολὴν ταύτην, ἣν ἡμεῖς ἐπροστάξαμεν καὶ ἐβάλαμεν συνοδικῶς σταυροῦς καὶ βούλας, ἐκεῖνος νὰ εἶναι ἐπικατάρατος παρὰ κυρίου θεοῦ τοῦ παντοκράτορος [καὶ τῆς] παναχράντου θεομήτορος καὶ παρὰ τοῦ ἁγίου μεγαλομάρτυρος Γεωργίου, νὰ συναριθμῇ μὲ τὸν Ἰούδαν καὶ μὲ τὸν Καϊάφα καὶ μὲ τὸν Ἄνναν, οἱ ὁποῖοι ..... *θέλει ἐξελθεῖν ἕνα ψευδομαρτυρῆσαι καὶ ἐκεῖνος νὰ εἶναι* ....

.... *ἁγίων πρὸς* ....

....

+ *ὁ εὐσεβέστατος βασιλεὺς Λέων ὁ σοφότατος ἐν Χριστῷ τῷ θεῷ πιστὸς Κωνσταντινουπόλεως.*

+ *Ἰωβάνης ὁ εὐσεβέστατος βασιλεὺς ἐν Χριστῷ τῷ θεῷ πιστότατος πάσης Βουλγαρίας τοῦ Τουρνάβου.*

+ *Στέφανος ἐν Χριστῷ τῷ θεῷ εὐσεβέστατος βασιλεὺς τῆς Σερβίας καὶ αὐτοκράτωρ τῆς ἀνατολῆς καὶ δύσης.*

+ *ὁ δεσπότης* ....

---

203 rot. Von 204 an ist die Hälfte oder ein Drittel der Zeilen durch Wasserflecken vertilgt. 217 rot. 217 Von hier an ist nur noch weniges im Texte lesbar. 218 Es folgen vier völlig erloschene Zeilen. 222 Die drei Kaiserunterschriften mit *κιννάβαρι*. 227 Der Rest der vierten Subskription ist weggeschnitten.

Erklärung der in den Urkunden II und III vorkommenden türkischen Worte durch Dr. Mordtmann.

(Einfache arabische Zahl gibt die Zeile von Urkunde III an; den Zitaten aus Urkunde II ist II vorgedruckt.)

βακουφναμέ: *ἐν τῷ παλαιγενεῖ ὀθωμανικῷ σενετίῳ βακουφναμὲ τοῦ μοναστηρίου αὐτῶν* II 90. *τῶν Ἐσφιγμενιτῶν* II 187; *τὸ βακουφναμὲ τῶν Ζωγραφιτῶν* II 95.	vakufnamé Urkunde, durch die eine fromme Stiftung errichtet wird; ich würde „Stiftungsbrief" übersetzen (وقفنامه).
βακφιγέ: *τὰς γαίας ἐμφανίσαντες βακφιγὲ αὐτῶν* 27.	vakfié, gleichbedeutend mit vakufname (وقفيه).
δεβλέβ: *τὸ ὑψηλὸν καὶ κρατερὸν δεβλέβ* 45.	lies *δεβλέτι* devlet (دولت) Regierung.
ἰλάμιον II 176. 31. 45. 75.	ilam اعلام richterliches Urteil.
ἰράδι τζεδίδιον 78. 82. 86.	ايراد جديد iradi djedid neue Einkünfte.
καζᾶ 22.	قضا kazá Gerichtsbezirk.
κισλά 20. 70. 73, in der Verbindung *κισλὰ βοῶν*. *κισλὰ* allein 104; geschrieben *κισλάς* 57.	قشلا kischla Winterweide. = قشلاق kischlak? Nebenform von قشلا.
μήρον: *τοῦ μήρου τεμεσουκίου τοῦ τοπάρχου* 24.	ميرى تمسك miri Grundbesitztitel [man erwartet *μήρι* etc.].
μουκατ̣αά: *ἐκ τῶν μουκαταάδων τῶν ἐξουσιαζομένων ἀπὸ μέρους τοῦ βασιλικοῦ ἰράδι τζεδιδίου* 77; *τὸν ἀνωτέρω μουκατααά* 79.	مقاطعه mukátaa Pachtung, von den Pachtungen, welche von seiten [der] kais. [Verwaltung] des iradi djedid veräußert werden.
μουκατ̣αασί 77.	مقاطعه سى .... Pachtung der .... *λέκαντζα* mir unklar.
ναχιγέ 21. 54. 56. 68.	ناحيه nahié Unterbezirk eines kaza.
ῥουζνουμτζέ: *ἐν τῷ δαψιλεῖ χαζιὲ πεφυλαγμένον βασιλικὸν ῥουζνουμτζέ* 51.	روزنامچه Rechnungsjournal, ruznamtsche.
σαντζάκι 22.	سنجاق sandjak Regierungsbezirk.
σενέτιον II 91 (die Stelle s. *βακουφναμέ*). *σενέτια ὀθωμανικά τε καὶ ῥωμαϊκά* II 162.	سند sened Urkunde (allgemeinster Ausdruck).

τάπου: *τάπου τεμεσσούκιον τοῦ τοπάρχου* 76; *τὸ τάπου τεμεσούκι* v. s. *μήρον*. — طاپو تمسكى tapu temessüki Grundbesitztitel (ausgestellt) vom *τοπάρχης*.

ταχρίριον: *τοῦ ἐνδοξοτάτου ἰράδι τζεδιδὶ χουμαγιοῦν δεβτερτὰρ ἐφένδι Χαντὴ Ἰπραχὶμ Ῥεδίδι ἐφένδι* 85. — تقرير takrir Vortrag [schriftlicher oder mündlicher!]

ايراد جديد همايون دفتردار
افندى حاجى ابراهيم رديد افندى

iradi djedidi humajun defterdar (i) efendi Hadji Ibrahim Redid Efendi d. i. der Herr defterdar (Rechnungsführer) des Kais. iradi djedid, Hadji Ibrahim Redid Efendi.

τεμεσσούκιον 24. 76; *τεμεσσούκι* 93. 107. — تمسك temessük (Besitz)titel auch von Schuldurkunden gebraucht, manchmal *τεμεσσούτι* temessuti geschrieben.

τζιφτιλίκ 55; geschr. *τζιφτλίκι* 69; *τζιφτιλίκι* 19. 72. 103. — چفتلك tschiftlik Landgut.

χάσσι: *εἰς τὸ βασιλικὸν χάσσι* 59. 71. — خاص châss kaiserliches Krongut.

χαζιέ v. *ῥουζνουμτζέ*. — خزينه der (kais.) Schatz, Fiskus, eigtl. Schatzkammer.

χαζνέν: *εἰς τὸν χατζνὲν τοῦ ἰράδι τζεδιδίου* 82; *εἰς τὸν δαψιλῆ χατζνὲν κτλ.* 111. — d. i. die Abteilung des ايرادجديد iradi djedid.

χασσά: *τὰ βασιλικὰ χάσσα διὰ τοῦ μήρου ταποὺ τεμεσουκίου τοῦ τοπάρχου* 23; *τοῦ ἀνωτέρω χασσοῦ* 91. — خاص chass, schon oben erklärt.

χάττι σερίφιον 49; führt das Beiwort: *ἱερὸν* 98; *ὑψηλὸν προσκυνητὸν* 89. 117. 130. — خط شريف kais. Handschreiben bez. eigenhändiges Reskript des Sultans. Das epitheton *προσκυνητόν* ist sehr gut; noch heute beweist man dem kais. Reskript seine Reverenz, indem man es, bevor man es liest, an die Stirne führt (griechisch sacra *σάκρα*).

χοτζέτι: *κατὰ τὸ δοθὲν χοτζέτι ὑψηλὸν βασιλικὸν προσκυνητὸν ὁρισμόν* 46. *χοτζέτιον* II 176. — حجت hodjet gerichtliche Urkunde, jetzt im Sinne von Grundbesitztitel gebraucht.

Χουσεΐν: Es ist die Rede von der Pacht oder den Abgaben eines Grundstücks. Es zahlt *πέντε χιλιάδων καὶ ὀγδοήκοντα τρία ἐς τὸ τομάρι τοῦ Χουσεΐν καὶ Ὀσμᾶν* 65.

Es sind wohl nur zwei *βοεβόδάδαις*, denen Grundsteuer oder so etwas zu entrichten war. wohl eher Pächter des Namens Husein und Osman.

H. Gelzer.

Zosimus.

Dem der Wissenschaft zu früh entrissenen Mendelssohn ist bei seiner philologisch wie historisch trefflichen Ausgabe des Zosimus ein Versehen begegnet, auf das, da es leicht Schaden stiften kann, hier aufmerksam gemacht werden soll. Nach dem Vorgang von Jeep setzt er in der Vorrede (p. VII) die Abfassung jenes Geschichtswerkes vor das Jahr 502, weil Eustathius von Epiphania dasselbe in seiner in diesem Jahre herausgegebenen Chronik (die Fragmente bei Müller fr. hist. Graec. 4, 138 fg.) anführe. Aber Euagrius, durch den so gut wie allein wir von dieser Arbeit des Eustathius Kunde haben, sagt dies nicht, sondern 5, 37 (ähnlich, aber kürzer 5, 24): ὃς (Eustathius) *μέχρι τῆς γραφῆς ταύτης* (bis zu dem Krieg gegen den Perserkönig Choades) *ἱστορήσας τοῖς ἀπελθοῦσι συναριθμεῖται δωδέκατον ἔτος τῆς Ἀναστασίου καταλελοιπὼς βασιλείας.* Dies gibt Malalas p. 399 richtig also wieder: *περὶ οὗ πολέμου Εὐστάθιος .... συνεγράψατο· ὅστις καὶ εὐθέως ἐτελεύτησε μήτε εἰς τέλειον τὴν ἔκθεσιν αὐτοῦ συντάξας.* Das Jahr 502 also ist das letzte von Eustathius behandelte, keineswegs aber dessen Todesjahr. — Andrerseits erwähnt Zosimus 2, 38 zweifellos, und nicht als einen Vorgang aus nächster Vergangenheit, die Aufhebung des Chrysargyrum durch Anastasius im Jahre 501[1]); es ist unmöglich mit Mendelssohn seine Worte auf die schon früher eingetretene Beseitigung des Follis der Senatoren zu beschränken. Demnach besitzen wir für Zosimus' Lebensdauer keinen sicheren Endtermin, werden ihn aber nicht im 5., sondern im 6. Jahrhundert zu suchen haben. Dasselbe gilt von Epiphanius, dessen Tod natürlich später angesetzt werden muß. Endlich Euagrius selbst scheint auch noch vor dem Jahre 601 gestorben zu sein; ein positives Datum aber fehlt auch für ihn.

Berlin. **Th. Mommsen.**

---

1) Die Jahrzahl beruht auf Theophanes (p. 14, 3 de Boor), J. d. W. 5993 = n. Chr. 500/1, ist also keineswegs sicher. Die Erlasse Cod. Iust. XI, 1, 1. 2 haben das Datum verloren.

Coislinianus 296.

I.

Die Handschrift und ihr Inhalt.

Codex Coislinianus 296 ist eine schon oft benutzte, aber noch längst nicht ausgeschöpfte Quelle für allerlei merkwürdige apokryphe Stoffe. Dem bekannten liebenswürdigen Entgegenkommen der Direktion der Pariser Nationalbibliothek verdanke ich es, daß ich die Handschrift im Herbst 1902 auf der Universitätsbibliothek zu Jena eingehend untersuchen konnte, wofür ich auch an dieser Stelle meinen Dank aussprechen möchte.

Die Handschrift, die früher als No. 85 der Séguierschen Sammlung angehörte [1]), ist bereits von B. Montfaucon [2]), H. Omont [3]) und den Bollandisten [4]) beschrieben worden. Dennoch glaube ich nichts überflüssiges zu tun, wenn ich die Resultate meiner Analyse hier mitteile.

Es ist ein starker Pergamentband in Groß-Oktav (227 × 160 mm), gebunden in braunes Leder mit rotem Rücken, worauf die Lilien und das gekrönte Doppel-C die Zugehörigkeit zu der Sammlung des Bischofs Henri-Charles du Cambout de Coislin andeuten. Als Rückentitel ist gewählt: Epiphanius Presbyter. Die Handschrift enthält jetzt 244 Blätter; vorn ist außerdem ein Folioblatt aus einer liturgischen Handschrift des 11. Jahrh., ein Bruchstück des Kanons auf die h. Marina (mit Noten), quer eingebunden (signiert als Bl. A. B); am Ende als Bl. 245 ein Fragment aus einer Handschrift des 13. Jahrh., Bruchstück einer Homilie auf Mariae Verkündigung. Die 244 Blätter sind in 35 Lagen geordnet;

1) Catalogue des Mss de la Bibliothèque de defunt Monseigneur le chancellier Seguier, Paris 1686, 16°, 3. partie p. 10 (ohne Nummer, doch ist es faktisch die 85. Handschrift): *Varii Tractatus in quibus agitur de Sanctis Ecclesiæ Græcæ. Item de Cærimoniis & de partibus Ecclesiarum, vel Templorum apud Græcos* — eine Beschreibung, die besonders die Stücke 37. 43. 44. 49. 50 und 29. 30 hervorhebt.

2) Bibliotheca Coisliniana olim Segueriana, Paris 1715, 412—4.

3) Inventaire sommaire des Mss grecs de la Bibliothèque Nationale, 1888, III 172—4.

4) Catalogus codicum hagiographicorum graec. Bibl. Nat. Paris. 1896, 309—11.

alte Quaternionenzahlen vermochte ich nicht aufzufinden: nur ein rotes oder schwarzes Kreuz am oberen Rande bezeichnet meist den Anfang der Lage; dazu haben das erste und das letzte Blatt jedesmal besonders viel Randkritzeleien aufzuweisen. Eine moderne Hand hat die Lagen mit Bleistift gezählt, sich dabei aber m. E. in der Zusammensetzung der ersten Lage geirrt, wodurch alle folgenden Zahlen um eins zu niedrig angesetzt sind.[1]) Fol. 1 gehört an das Ende der 4. Lage, nach Bl. 22. Bl. 2 und 3 sind die letzten der jetzt ersten Lage. Ob dieser ursprünglich noch andere vorausgingen, ist nicht mit Bestimmtheit zu sagen, aber wahrscheinlich, da der auf Bl. 5 beginnende Text als 4. Stück der Sammlung bezeichnet ist, also 2 Stücke und der Anfang eines 3. verloren sind. Die 2. Lage (Bl. 4—7) besteht wie die 29. (Bl. 199—202) aus 4 Blättern; die 7., 8., 24., 27., 28., 31. Lage bestehen aus 6 Blättern, die 6. und 15. sind von vornherein aus 7 Blättern gebildet. Alle übrigen sind regelrechte Quaternionen, zusammengesetzt nach der bekannten, zuerst von C. R. Gregory beobachteten Regel, daß mit einer hellen Fleischseite begonnen, dann Haarseite auf Haarseite, Fleischseite auf Fleischseite gelegt wird.[2]) Scheinbare Ausnahmen erklären sich durch Blattverlust: so ist das letzte Blatt der 4. Lage jetzt versehentlich als Bl. 1 eingebunden; das letzte Blatt der 8. Lage (nach Bl. 47) und das der 34. (nach Bl. 239), das vorletzte der 9. (nach Bl. 55), das erste der 6. (vor Bl. 31) und 20. (vor Bl. 134), das 2., 7. und 8. der 35. (nach Bl. 240 und 244) fehlen jetzt, zusammen 8 Blätter außer den der Zahl nach unbestimmbaren am Anfang und am Ende.[3])

Das Pergament ist teilweise sehr stark und mitteldunkel; da der dicke Band zu scharf eingefalzt ist, hat es durch starkes Öffnen mehrfach Brüche am inneren Rande erhalten. Einige Blätter sind auch am äußeren Rande zerschnitten. Die Schrift auf einer Fläche von 180×120 mm läßt nur schmale Ränder. Linien, in üblicher Weise auf der Haarseite gezogen, treten nur schwach hervor: 27 horizontal, 4 vertikal. Die Tinte ist dunkelbraun. Überschriften und Initialen sind in Karmin. Sehr einfache Zierleisten in diesen beiden Farben trennen die einzelnen Stücke.

---

1) Betreffs Bl. 2—7 kann man schwanken. Aber daß die folgenden Lagenanfänge nicht auf Bl. 9 und 15, sondern auf Bl. 8 und 16 fallen, ist mir sicher.

2) Ich habe meine Beobachtungen auf eine große Zahl griechischer und lateinischer Handschriften ausgedehnt und als Regel gefunden, daß das Zusammentreffen der gleichen Seiten beiden gemein ist, der Anfang der Lage aber bei den Griechen mit einer hellen Fleischseite, bei den Lateinern mit einer dunkeln Haarseite gemacht wird.

3) Über Blattverluste in der Vorlage s. u. S. 540, 541 und 547.

Die Schrift ist von Omont wohl mit Recht dem 12. Jahrhundert zugewiesen; sie erinnert mit ihrem *x*artigen *κ*, dem Wechsel von *Δ* und *δ*, *τ* und *T*, dem tief an *σ* hängenden *Θ* am meisten an die Tafel XLVII, auch XL, XLI, XLV und XLIX a bei H. Omont, Fac-Similés des Mss grecs datés de la Bibl. Nat. du IX[e] au XIV[e] siècle, d. h. Handschriften aus der 1. Hälfte des 12. Jahrhunderts. Sie macht den Eindruck einer gewissen Unregelmäßigkeit: die Buchstaben sollen unter der Zeile hängen, greifen aber oft über dieselbe hinauf. Mangel an Sorgfalt zeigt vor allem die Behandlung des Textes. Man hat vielfach das Gefühl, daß der Schreiber nicht nur nicht verstand, was er schrieb, sondern überhaupt kein Griechisch konnte. Er läßt oft wesentliche Satzglieder fort — diese hat ein gleichzeitiger Korrektor teilweise mit Rot in den Text oder an den Rand nachgetragen, z. B. fol. 58′. 195. 210. 226. 232′ —, ebenso aber auch Wortteile: so schreibt er fol. 12′ ὅ⟨τι⟩ τὸ, fol. 39′ εἰσ⟨ξ⟩αυτῶν, fol. 40 ⟨τρι⟩ακοσίοις, fol. 43′ κο⟨πτο⟩μένων und θορύβουν⟨τος⟩, fol. 45 ἐ|⟨θε⟩ράπευεν, fol. 66 ⟨κα⟩τερχομένην, fol. 67 κατέχον⟨τας⟩, fol. 68 ἑξη⟨κο⟩ντα, fol. 68′ ⟨στρο⟩γγυλοπρόσωπος, fol. 69 παραπλήσι⟨α⟩, fol. 70′ ἀλε⟨ξαν⟩δρείας, fol. 193′ θαυ⟨μα⟩στότερον, fol. 195′ ⟨κύ⟩πρου, fol. 196′ π⟨α⟩ραδόξως, fol. 178 διηραισε für διηρ⟨κ⟩εσε, ἑβδομη⟨κο⟩ντατεσσαρες u. s. f. Einiges davon mag auf Fehler der Vorlage zurückgehen. Hat doch der Schreiber an zwei Stellen nicht bemerkt, daß ein Blatt in derselben verloren war, und sinnlos abgeschrieben (s. u.). Auf ein Mißverstehen der Vorlage geht wohl auch fol. 196 εἶν st. εἴη, was fast an Majuskelcharaktere denken läßt; fol. 68′ ein merkwürdiges ⳨, das sich fast wie σγο liest, aber nur γ sein soll; sehr oft setzt der Schreiber einen Punkt oder ein Komma, wo die Vorlage vermutlich ein ι adscr. bot, was er nur an wenigen Stellen, z. B. fol. 71 μετρίαι τῇ ὑπήνῃ, bewahrt hat: so sind fol. 38′ ἐν τῶ παραδείσω,·, ebd. σὺν τῶ. ἀθανάτω. βασιλεῖ., fol. 44′ ἅμα τῶ, λόγω. ἀυτου offenbar als Mißverständnis der im frühen 12. Jahrhundert oft sehr kleinen und tiefstehenden iota adscripta zu verstehen. Archaistisch ist der Apostroph bei auslautendem ξ und ψ und bei Eigennamen wie ἐλισάβετ'. Unsinnigerweise setzt der Schreiber aber auch gelegentlich κρίνον,τες. Außer der merkwürdigen Abkürzung σηρας für σριας (σωτηρίας) notiere ich noch als Zeichen mangelhafter Kenntnis des Griechischen fol. 47 ἐπίστην = ἐπείσθην. Manches zeigt, daß der Schreiber mehr dem Ohre als dem Auge folgte: so schreibt er fol. 37 ἕξου statt ἐκ σοῦ und umgekehrt fol. 71′.[1]) υ in den Diphthongen ist meist als β gefaßt und auch entsprechend accentuiert, z. B.

1) Diese Verwechslung beobachtete ich zuweilen in koptischen MSS.

fol. 154 *βουλέβου*, 154′ *σκέβη*; fol. 193 *θεραπέβων*; fol. 198′ *λατρέβοντες*; umgekehrt findet sich in fol. 194 *ἐύθην* st. *ἔφθην*; vgl. fol. 179 *ἀβριλλιανοῦ* st. *Αὐρηλιανοῦ*. Dialektisch sind Schreibungen wie fol. 67 *κατέσφανξαν*, fol. 71′ *ἱδρυμμένον*, fol. 109′ *ἰαννουαρίω*, fol. 118 *ἁμαρτάννοντας*, fol. 179 *διάννοιαν* und *συστεμμάτια*, am merkwürdigsten fol. 66 *ἀλληλούγια*, wozu mir H. Professor Hirzel notiert: Thumb, Neugriech. Volkssprache 15 *γέρημος* st. *ἔρημος* u. s. w.; Simon Portius, Gramm. linguae graec. vulg. ed. W. Meyer 110 *γιατρός* st. *ἰατρός* u. ä.; Dieterich, Zur Gesch. der gr. Sprache 91 *ἄγεθλα*, *Νεγόπολις*; Jeannaraki, Kretas Volkslieder 382; *γύγης* st. *γύης* bei Preller, Griech. Mythologie I 42, 3; *ὑγίγεια*, *σεραπιγείῳ* b. W. Schulze, Quaest. epicae 358, 7; die Verderbnisse *τῷ γένει ἑτέροις* und *τῷ γένει* für *τῷ ἐν ἑτέροις* und *τῷ ἑνὶ* bei Aristoteles Poetik 1, 1447 a, 17 und 8, 1451 a, 17. Es fragt sich, ob man hiernach die Heimat des Schreibers lokalisieren kann. Manches läßt an Italien denken; doch wage ich keine sichere Entscheidung.

Leider läßt sich auch die Geschichte der Handschrift nicht mit Sicherheit über das 17. Jahrhundert zurückverfolgen. Die griechischen Handschriften des Kanzlers Séguier, die später durch dessen Erben, den Bischof Coislin, in die Abtei Saint Germain des Prés und von hier 1796 in die Bibliothèque Nationale kamen [1]), sind meist in den Jahren 1642—1662 durch einen griechischen Geistlichen P. Athanasios Rhetor in Konstantinopel, auf dem Athos und sonst für Séguier angekauft worden.[2]) In der Handschrift findet sich, soviel ich sehe, keine hierauf bezügliche Notiz. Wohl aber sind die Ränder übersät mit allerlei Kritzeleien älterer griechischer Benutzer, vielfach kurzen Gebeten und Sentenzen, meist schwer zu lesen, teilweise wegradiert, oder auch zur Hälfte beschnitten; fol. 241—243 ein langes, schwer lesbares Rezept. Bedeutung für die Geschichte der Handschrift haben nur wenige dieser Einträge, und diese sind kaum sicher zu entziffern. So lese ich auf fol. 154 + *ἐγῶ μανὸ*^{λ} (= *μανουήλ*?) *ὁ σὶναχαιρεὶς* (?). *ἀναφέρο καὶ λ(έγω) ὦ ὁ θεὸς ὁ μισθαποδότης χαρίση τῳ ἀντχ ηϲ* (? vid. *ἀντιόχῳ ἡγουμένῳ*) *ζωὴν καὶ μακροήμέρευσην. καὶ ἐν τὸ νῦν ἑώνη* (= *αἰῶνι*) *καὶ ἐν τὸ μέλωντι. εἰς τὴν ἀναδοχὴν σου τὴν πολλῆν*: — Eine andere Hand hat fol. 186′ eingetragen ..... *ὁ δοῦλος τῆς σῆς* (?) *ὑψηλῆς αὐθεντίας δουλ .. ἀναφέρω* .. Mehrere Leser haben ihre Namen in

1) Delisle, Cabinet des Manuscrits I 1874, 46. 96 ff. Vorn in der Handschrift ist ein Zettel eingeklebt: 68 Paquet M[ss] grecs de S[t] Germain des Prés, N[os] 291 = 292 = 293 = 294. Die Bedeutung ist mir unklar.

2) Delisle a. a. O. 83 ff.

Monokondylen verewigt, die ich nur teilweise enträtseln kann, am häufigsten ein *Ἰωάννης Ἄγγελος* (*ἁμαρτωλός*), fol. 151'. 156'. 186'. 187. 202'. 205. — fol. 145' *σακαιλάριος* (sic) von einer der des Johannes Angelos ähnlichen, aber nicht identischen Hand. — fol. 209 und 229 mit geringen Variationen ein *HKN μον*(*αχος*?) *καὶ ἔξαρχος τουηκου* (oder *ουτηκου*?), fol. 203 ein mir unverständliches Monokondylion und darunter (von derselben Hand?) ein 2., das ich *γεώργιος γεωργίου* auflöse; in anderer Schrift, aber möglicherweise von derselben Hand findet sich fol. 192 + *ὁ γεώργιος τοῦ καλοῦ* (?) *τῶν ἐν τῇ ἀντ*(*ιο*)*χ*(*είᾳ*) (?), fol. 16 lese ich *ιω* mit übergeschriebenem *χ* (= *ἰωαχίμ*) *ὁ γέρον*. — fol. 6' zwei Namenszüge: in dem 2. scheint *γηράσημος* zu stecken. — fol. 66 und 157' von einer Hand in verschiedenen Formen etwas, woraus man *ἁμαρτωλός* herauslesen könnte, was aber eher einen Namen enthält. — fol. 141 *φωβερωτατον* (?). — fol. 243 steht in eigenartiger Schrift: *κε'* *μου τιμ* mit übergeschriebenem *ε* *ηπερ*(*ω*)*τισας* (?) *ποῦ ἀπάγο* (!); fol. 234 ein Sinnspruch (?) *ὁ σιωπῶν ...... δεῖται στόματος*; anderes findet sich fol. 136 *τὸ ἀνάφραγμα εὑρίσκεται* (?), fol. 142'/143 *λόγος ησαια ....*; ferner fol. 23. 48. 62. 87. 134 und 186'.

Von ganz besonderem Interesse ist schließlich noch, daß zum Ausflicken der Blätter im Falz Bruchstücke einer Unzialhandschrift verwandt worden sind. Die großen schönen Buchstaben scheinen eher dem 8. als dem 9. Jahrhundert anzugehören: sie gleichen mehr dem Codex Regius L als den Codices FGHKM der Evangelien. Interpunktion und Accente sind hellrot. Ich entzifferte im Falz der 22. Lage bei fol. 149 und 156 die Worte

ΖΩΝ; ΕΝ
ΝΗ ΖΗΝ·ΑΥΤΟΝΕΝ
ΔΕ· ΟΥΚΗΔΥΝΑΤ
ΛΑΛΗϹΑΙ
υ° ΜΗΝΑϹ ΠΕΝ..
ΚΕΝ ΟΚ̅Ϲ̅ · ΕΝΗΜΕ

was zu ergänzen ist (*ἐθαύμα*)*ζον ἐν* (*τῷ χρο*)*νίζειν αὐτὸν*[1]) *ἐν* (*τῷ ναῷ. ἐξελθὼν*) *δὲ οὐκ ἠδύνατ*(o)[2]) *λαλῆσαι* = Lc. 1, 21. 22 und (*περιέκρυβεν ἑαυτὴν*) *μῆνας πέν*(*τε λέγουσα ὅτι οὕτως μοι πεποίη*) *κεν ὁ*[3]) *κύριος ἐν ἡμέ*(*ραις αἷς ἐπεῖδεν* . . .) = Lc. 1, 24. 25.

Ein langer Streifen findet sich noch bei fol. 200. 201': aber aus

---

1) so mit ℵACD plur. gegen BLΞ (nach *ναῷ*).
2) *ἠδ*. CDLΞ plur.: *ἐδ*. ℵB*AKΠ.
3) *ὁ* BAXΛΠ plur.: om. ℵCDL 33.

den 22 Zeilen von je zwei Buchstaben auf jeder Seite vermag ich die Textstelle nicht zu erkennen.

Der Inhalt der Handschrift ist ein sehr bunter. Nach der in Rot am Rande herlaufenden Zählung sind vorn zwei Stücke und der Anfang des 3. verloren (*Α′ Β′ Γ′*). Fol. 2—4 lesen wir den Schluß einer Predigt über den Vorzug der Jungfrauschaft.

Als *Δ′ Ε′ Ϛ′ Ζ′* folgen fol. 5—12 vier alttestamentliche Excerpte: *ἡ διαθήκη τοῦ Ἰακώβ* = Gen. 49, 1—33. 50, 22 b. 23; *περὶ τῆς τελευτῆς Μωυσέως* = Deut. 32, 48—50. 34, 1—12; *περὶ τῆς τελευτῆς Ἰησοῦ τοῦ Ναυΐ* = Jos. 24, 25—33; *περὶ τῆς βασιλείας Δαυίδ* = I. Sam. 16, 1—11. 17, 30—54. 18, 6—13. 20. 21 a. 27 b—29. I. Reg. 1, 1. II. Reg. 1, 1—5. 32—35. 2, 10—25. 11, 1—13. 44. 14, 1. 31. Obwohl der Text sich an die LXX, und zwar eine dem Codex A verwandte Rezension, hält, machen diese Exzerpte doch nicht den Eindruck, unmittelbar aus der Bibel zu stammen. Sie gehören eher einer biblischen Geschichte an, die freilich von anderer Art gewesen sein muß als die so stark mit Apokryphen durchsetzte *παλαιά* in Vassilievs Anecdota graeco-byzantina I 188—292, aus der sich auch gelegentlich Exzerpte zerstreut finden, z. B. in cod. Oxon. coll. Lincoln. gr. 1 fol. 3. 4. Daniel, Habbakuk, Tobit = p. 290. 291. 288 Vass.

Auch *Η′* und *Θ′* fol. 12 gehören unter den Begriff Bibelkunde: es sind kurze Einträge *τίνα εἰσὶν τὰ ἑπτὰ ἐκδικούμενα τοῦ Κάϊν* und *τίνες ἐγεννήθησαν ἐξ ἐπαγγελίας*, welche offenbar aus einem Werk wie dem Hypomnestikon des (christlichen) Josephos herrühren, das uns ja nur in lückenhafter Gestalt vorliegt.[1]) Wir werden dieser Quelle noch weiter begegnen. Übrigens ist auch Chron. paschale I 450 zu vergleichen.

Ι′ fol. 12. 13 *γέννησις τοῦ ἁγίου Ἰωάννου τοῦ προδρόμου* ist der merkwürdige, zuerst von A. Berendts, Studien über Zacharias-Apokryphen und Zacharias-Legenden, 1895, 71—80, nach einer slavischen Übersetzung behandelte Text. Ein verwandter Text findet sich in Vat. gr. 1192 fol. 65′—68 und 1989 fol. 232—4. Wir erwarten bald eine Ausgabe beider von A. Berendts.

ΙΑ′ fol. 13′—25′ (dazu fol. 1 zwischen 22 und 23 zu stellen) ist das Marienleben des Epiphanios Monachos: der Coisl. differiert hier stark von dem Texte Dressels und nähert sich dem von Mingarelli publizierten.

ΙΒ′ fol. 25′—31 die bekannte pseudochrysostomische Rede auf

---

1) Vgl. Diekamp, Hippolytos von Theben, 1898, 145—151.

Johannes den Täufer und Herodias opp. VIII spur. MSG 59, 485 bis 90. In Par. 1453 Vat. 820. 1671 findet sich dieselbe mit andern auf den Täufer bezüglichen Texten zusammen zum 29. Aug., dem Fest seiner Enthauptung. Hier aber ist eher der 24. Juni, das Geburtsfest, gemeint, wozu schon *I'* gehörte. Als *IΓ'* ist fol. 31 angereiht *ἐγκώμιον εἰς τὸ ὄνομα τοῦ ἁγίου Ἰωάννου τοῦ προδρόμου καὶ βαπτιστοῦ*, eine Aufzählung von Ehrenbeiwörtern wie *ὁ ἑωσφόρος ἀστήρ*, vergleichbar dem 151. Kapitel des Hypomnestikon; ein ganz ähnliches Stück, mit dem das unsrige zusammengehören könnte, findet sich Chron. paschale I 378 ed. Bonn.

IΔ' IE' fol. 31'—33 zwei kurze Texte über Tod und Begräbnisstätte der Apostel, mit den Drucken im Chronicon paschale ed. Dindorf II 142 und bei Migne SG 10, 952 fast ganz übereinstimmend, gehören wohl zum 30. Juni, dem Fest der *σύναξις τῶν ἁγίων ἀποστόλων*.[1])

IϚ' IZ' IH' fol. 33—47' dagegen können — wie alle nachfolgenden Nummern bis *KH'* — nur eine Beziehung zum Passahfest haben. Es sind vier der meist auf einen Eusebios von Alexandrien zurückgeführten, hier aber wie auch sonst oft dem Chrysostomos beigelegten Sermone, die darum vor allem wichtig sind, weil sie uns den verlorenen Schlußteil des Evangelium Nicodemi, den sie einer leider stark rhetorischen Paraphrase zu Grunde gelegt haben, ersetzen müssen. Die Textüberlieferung ist eine der verwirrtesten: fast jede Handschrift bietet eine andere Rezension. 2—3 solche sind bei Migne SG 86, 509. 525. 384 abgedruckt; eine Kollation aber muß hier immer von einer zur andern überspringen. Ich hoffe, noch einmal eine kritische Ausgabe zu liefern. Unsere Handschrift bietet 4, nicht, wie es den Anschein hat, 3 dieser Sermone. Fol. 36 springt nämlich der Text aus der zweiten MSG 86, 523c 2 *σαββάτῳ καὶ οὐκ* zu der dritten MSG 62, 722a 7 *εἰσελθεῖν εἰς τὸν παράδεισον* über. In der Vorlage muß hier ein Blatt ausgefallen sein.

Gleiches ist der Fall bei *IΘ'* fol. 47'—57', der vielverbreiteten Homilie auf das Begräbnis Christi unter dem Namen des Epiphanios von Kypros = opp. ed. Dindorf IV 2, 9—29[2]). Hier sind nicht nur durch Verlust von Blättern in unserer Handschrift zwei Lücken entstanden, zwischen fol. 47 und 48 = 9, 17 *σιγὴ πο* [-] *τε δικαζέτω* 11, 9 und zwischen fol. 53 und 54 = 19, 22 *τῆς ἐν* [-] *κείνης* 21, 7, sondern

1) Nilles, Kalendarium manuale² I 196.

2) Sie findet sich z. B. in Vat. reg. 49, Ottob. 411, Coll. greco 6. 18, Vallic. F 59, Barb. III 3, Ambr. C 92 s, B 115 s, Oxf. Lincoln gr. 1.

auch die Vorlage muß eine Lücke gehabt haben, da unser Schreiber fol. 57 von 25, 33 *ἰσχὺς πέπαυται* direkt zu *καὶ τὸ ἀπωλὸς* (so!) *πρόβατα ἐκδέχεται* 28, 33 übergeht, nur das *καὶ* als Bindeglied einschiebend.

K' fol. 57'—59, die kurze Homilie des Gregor von Nazianz *λόγος εἰς τὸ ἅγιον πάσχα καὶ εἰς τὴν βραδύτητα* = MSG 35, 395—401, diente gewiß, auch ohne daß dies ausdrücklich bemerkt ist, der Verlesung am Osterfest.

KA'—KH' fol. 60—62' sind kleinere Beiträge zur Bibelkunde, die wohl durch Beziehung einiger derselben auf Passah hierhergeraten sind. Voran steht, ganz rot wie eine Überschrift und ohne Nummer, ein Satz über die den Cherubim entsprechende Vierzahl der Evangelien. Darauf folgen die Namen der 7 Diakonen aus Act. 6, 5 mit einem als aus Act. stammend zitierten Satz, der nur ungenau Act. 6, 2. 15, 6. 22 entspricht, also auf eine Zwischenquelle hinweist. Weiter folgen die Kapitel 152 und 153 des Hypomnestikon (p. 347—350 Fabricius) über die Erscheinungen des Auferstandenen; ein sicher pseudochrysostomisches Scholion zu Joh. 19, 25 über Maria *ἡ τοῦ Κλωπᾶ*, das sachlich mit Hippolytos von Theben IV 8 p. 25 Diekamp übereinkommt; zwei andere über die drei Tage und drei Nächte Matth. 12, 40 aus einem Matthäus- und einem Lukas-Kommentar[1]); ferner Kap. 123 und 145 des Hypomnestikon (p. 253. 332). Letzteres hat Th. Zahn, Forschungen z. Gesch. des neutestamentl. Kanons III 317 A. 1, aus unserer Handschrift abgedruckt, ohne die Quelle zu kennen, die dann Diekamp, Hippolytos von Theben 149 A. 1, aufgezeigt hat.

Ohne Nummer ist hieran die Diataxis der Apostel Petrus und Paulus über Sonntagsruhe = Constitutiones apostol. VIII 32 p. 269, 20 bis 270, 5 Lagarde (von Zahn a. a. O. nachgewiesen) angereiht.

Die vier folgenden Texte bilden eine Gruppe: es sind lauter ganz singuläre Stücke, mit denen wir uns näher befassen werden.

KΘ' fol. 62—65 eine kurze Mystagogie, unter den Namen des Germanos gestellt, aber von der bekannten *ἱστορία ἐκκλησιαστική* des Germanos ganz verschieden: hier werden zur Erklärung der Liturgie die apokryphen Pilatusakten herangezogen! J. Smirnoff hat in den „Arbeiten der Kais. russ. archäologischen Gesellschaft, Abteilung für klass., byzant. und westeuropäische Archäologie“ [russ.] 1897, III 422 ff. diesen Text aus dem Coisl. veröffentlicht; ich werde ihn bald auf Grund reicheren handschriftlichen Materials neu herausgeben.

---

1) Das erste zählt vom Verrat an 8 *νυχθήμερα* von Donnerstag Abend bis Sonntag früh; das scheint antiochenisch. Das zweite betont die Sonnenfinsternis ganz in der Weise des Gregor von Nyssa. Vgl. mein Ostern und Pfingsten 46 A. 2.

Λ' fol. 65—67 ist eine nicht minder merkwürdige Vision Gregors des Theologen über die unsichtbaren Vorgänge bei dem Gottesdienst — davon handelt mein 3. Teil.

ΛΑ' fol. 67—68 ein *σύνταγμα χρονικόν* folgt unten als 1. Stück

ΛΒ' fol. 68—71' ist das Malerbuch des Elpius, das ich im 2. Teil dieser Arbeit publizieren will. Für die Komposition der Handschrift bedeutsam ist nur, daß ein hier am Ende stehendes kurzes Stück mit dem Malerbuch nichts zu tun hat, sondern eher zu der Mystagogie gehört. Vielleicht stand es in der Vorlage als Scholion am Rand oder auf einem eingelegten Blatt und kam so an die falsche Stelle.

ΛΓ' fol. 71'—77 folgt anonym die 28. Homilie des Chrysostomos über den Römerbrief (opp. IX 724—9 = MSG 60, 649—53). Nach der unter der Überschrift stehenden Bemerkung *εἰς τοὺς ἀποστόλους* war sie offenbar zur Vorlesung am Apostelfest (30. Juni) bestimmt, gehörte also eigentlich mit *ΙΔ' ΙΕ'* zusammen.

Als *ΛΔ' ΛΕ' ΛϚ'* fol. 77'—108' schließen sich hier die 9.—11. Rede des Chrysostomos über die Statuen an (opp. II 96—123 = MSG 49, 103—127), denen als *λόγος ΛΖ'* (so, am Ende der Überschrift, nicht am Rande, nur hier) fol. 108'—109' eine kurzgefaßte Vita des Chrysostomos und ohne Nummer fol. 109'—110' zwei seiner Wunder angereiht sind, offenbar eine Gruppe, die für den 13. Nov. bestimmt ist.[1]) Nach der Überschrift *Γεωργίου ἀρχιεπισκόπου Ἀλεξανδρείας ἐξήγησις ἤτοι βίος τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν καὶ οἰκουμενικοῦ διδασκάλου ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως τοῦ Χρυσοστόμου. ἐν συντόμως* (sic!) handelt es sich bei dem erstgenannten Text um einen Auszug aus der langen Biographie eines 630 gestorbenen Patriarchen Georg von Alexandrien, die von Savilius, Chrys. opp. [1612] VIII 157—265, MSG 114, 1045—1210, abgedruckt ist. Der Vergleich bestätigt die Angabe; wichtiger aber ist die Erkenntnis, daß unser Exzerpt wieder verkürzt ist in dem Text bei Montfaucon XIII 90, MSG 47 LXXXVII (= Bibl. hagiogr. gr. 6). Es waltet hier genau dasselbe Verhältnis ob, wie es die Mehrzahl der Menäentexte aufweist, sobald man ältere Handschriften mit den Menäendrucken vergleicht.

Als 2. Stück sind unter dem Titel *Ἀρχὴ τῶν ἐν Ἀντιοχείᾳ θαυμάτων τοῦ αὐτοῦ* die §§ 8 und 11 der Vita des Georg von Alexandrien

---

1) Über das Fest des Chrysostomos am 13. Nov. vgl. Nilles, Kalendarium² I 328. Der eigentliche Todestag ist der 14. September. Außerdem wird die Translation am 27. Jan. gefeiert und am 30. Jan. das Fest der oikumenischen Lehrer, Basilios d. Gr., Gregors d. Theol. und Joh. Chrysostomos.

(VIII 170, 43—171, 19. 173, 22—31 Savilius[1])) angefügt, ebenso wie jenes Exzerpt mit doxologischem Abschluß.

Zur Raumausfüllung steht hier, mit *τοῦ εὐαγγελίου* bezeichnet, eine Quaestion *πῶς νοήσωμεν τὸ τοῦ εὐαγγελίου· ὅτι μεῖζον Ἰωάννου ἐν γεννητοῖς οὐκ ἐγείγερται* (!) *καὶ τὰ ἑξεῖς* (!). — *Ὅστις ὑπὲρ τὸν Ἰωάννην ταπει⟨ν⟩ώσει ἑαυτὸν (τοῦτο γάρ ἐστιν τό· μικρότερος), ἐκεῖνος μείζον* (!) *ἐστὶν τοῦ Ἰωάννου.*

Mit einer besonders großen, auffallenden Zierleiste beginnen fol. 111 oben *ΛΗ'* die pseudoathanasianischen Quaestiones et Responsiones ad Antiochum, oder vielmehr eine Auswahl derselben: von den 137 in der Maurinerausgabe II 268—306, MSG 28, 597—708 abgedruckten finden sich hier nur, fortlaufend gezählt, 33, nämlich die 7. 10. 11. 20. 22. 26. 32. 34. 49. 55. 57. 64. 70. 75. 76. 80. 95. 96. 101. 104. 105. 109. 110. 115. 121. 126. 127. 128. 129. 130.

ΛΘ' fol. 118'—120 schließt hieran 8 Quaestionen des Anastasios vom Sinai, nämlich die 8, .?., 100, 100a, .?., 104, 136, 137 der Gretserschen Zählung. Die 2. und 5. konnte ich nicht bestimmen. Auch bei den andern differiert der Text stark von dem Druck: die 4. ist länger, die 8. kürzer.

Ohne Nummer folgen fol. 120 eine Aufzählung der sieben bösen und der sieben guten Geister und Stichera auf die Lilie (inc. *τὸ λευκοφιλεύμορφον εὐῶδες κρῖνον* . . .).

M' fol. 120'—176' *Λόγοι ψυχοφελεῖς* (!) *ἁγίων*: ein höchst merkwürdiges sakroprofanes Florilegium, das man am ehesten als eine stark verwirrte, teils verkürzte, teils vermehrte Form der Eklogai des „Maximos" bezeichnen kann.[2]) Es hat keine Kapiteleinteilung, beginnt mit einem Exzerpt aus Basilios über Jungfräulichkeit, dann Jac. 2, 10, Mt. 5, 19. Außer biblischen Autoren werden meistens Basilios, Gregor der Theologe, Gregor von Nyssa, Chrysostomos, Epiphanios, Neilos, Johannes Klimax, Markos Mon., Maximos Homolog., Johannes von Damaskos, Symeon Thaumaturgos (fol. 135'. 168), Isaak (fol. 140), Leben des Johannes Eleemon von Leontios Neap.[3]) zitiert; von älteren Vätern fand

1) Als beachtenswerte Varianten notiere ich 171, 1 *κρεμασθῆναι* st. *κρέμασθαι*, 2 *δαπανήσας* st. *ἀναλώσας*, 19 *τῷ παραδόξῳ θεάματι* st. *θαύματι*, 173, 31 *ἐπὶ τοὺς ἀσθενοῦντας* (st. Gen.) *δι' αὐτοῦ ὁ θεός*.

2) Vgl. hierzu A. Ehrhard BZ X, 1901, 394ff. — Noch unbeachtet scheint bisher auch eine andere „Maximos"-Rezension in Cod. Barber. V 18 die, vorn verstümmelt, mitten in c. III (= Maximos XIV) beginnt Job 42, 8. Cap. IV ist = M. VIII; V = M. XXVI; VI = M. XXV und so fort bis LXX = M. XLII.

3) f. 150 = c. 28 p. 61, 9—14. 63, 22f. Gelzer; f. 157' = c. 13 p. 27, 11—18.

ich fol. 155 Irenaeus (= n. 178 bei Holl[1]), fol. 156 Clemens (= n. 335 Holl[2]), Eusebios[3]), 159 Clemens, 157 Clem. Hom. Von Philosophen und Profanschriftstellern überhaupt werden genannt: Aristides, Aristoteles, Bias, Demonax, Demosthenes, Diogenes, Epiktet, Hieron, Isokrates, Kleitarch, Lucian, Musonius, Philistion, Philo[4]), Plutarch, Sokrates, Xenophon, Zeno. Viele Lemmata sind offenbar ausgefallen. Ein ∼ am Rande deutet noch zuweilen den Beginn eines neuen Exzerptes an. Manche Namen mögen auch an falsche Stelle geraten sein. Nur versehentlich ist offenbar fol. 157 die Randzahl *MΑ′* gesetzt, wie auch gelegentlich vor größeren Stücken sich Zierleisten finden. Das Florilegium geht gleichartig fort bis fol. 176, obwohl fol. 162′—167′ eine Rede des Basilios *ὅτι δεῖ εὐχὴν προτίθεσθαι πάντων* (*inc. πᾶσα πρᾶξις, ἀγαπητέ*) in extenso abgeschrieben ist. Wir finden vielleicht die Erklärung für jene, von dem Schreiber allerdings in die Hauptzahlenreihe der ganzen Handschrift einbezogene Nummer, wenn wir beobachten, daß sich fol. 143 zu einem Exzerpt aus dem Testament Ephraems des Syrers und fol. 146′ zu einer anonymen Klosterregel (?) die Zahlen *λζ′* und *λη′* finden, die an dieser Stelle nicht in jene Zahlenreihe hineinpassen, also einer anderen, nur auf das Florileg bezüglichen Zählung angehören müssen.

Als *ΜΓ′* folgt fol. 176′ *εἰς τὸ μαρτύριον τοῦ ἁγίου Καλλιστράτου*, ein eschatologisches Stück aus diesem zum 27. Sept. gehörenden Martyrium, weit ausführlicher als der entsprechende Text cap. 10 in MSG 115, 893.

ΜΔ′ fol. 177′ *ἄθλησις τοῦ ἁγίου ἱερομάρτυρος Κλήμεντος ἐπισκόπου Ἀγκύρας καὶ Ἀγαθαγγέλου*: eine verkürzte Lektion in der Art der oben als *ΛΖ′* besprochenen Chrysostomosvita, offenbar derselben

---

1) Fragmente vornicänischer Kirchenväter aus den Sacra Parallela, Texte und Unters. NF V 2, 1899, S. 83. Coisl. stimmt in der Fassung mit Maximos Homol. II p. 554 Combefis überein.

2) Dies gehört nicht Clemens von Alexandrien, sondern Philo (bei Eus. praep. ev. VIII 11), wie Holl nachweist. Der gleiche Fehler im Lemma zeigt den Zusammenhang mit „Maximos" II 574 und mit der rupefucaldinischen Rezension der Sacra Parallela.

3) f. 156 *Εὐσεβίου· μὴ πλοῦτον ἐν προσευχῇ ζητήσῃς, μὴ ὑγείαν, ἢ τῶν ἐχθρῶν ἄμυναν ἢ δόξαν ἀνθρώπων, ἀλλὰ μᾶ* (156′) *λλον τὰ συντελοῦντα πρὸς σωτηρίαν ψυχῆς* (= Maximos II 577 unter dem Lemma *Νείλου*!).

4) Von einem unter diesem Lemma stehenden, faktisch aus 3 Stücken bestehenden Exzerpt fol. 154′ stehen das 1. und 2. Stück (*σκεύη μὲν — παλαιοτέρα, οἱ μὲν — φύονται*) zusammen bei Maximos II 548, das 1. und 3. (*τὸν σπουδαῖον — συμπαρεῖναι*) getrennt bei Antonius Melissa MSG 136, 849 unter den Lemmata Plutarch und Demokrit.

menäenartigen Sammlung entnommen. Wie der 27. Sept. dem 14. Sept., so ist der 23. Jan. dem 27. und 30. Januar, den Tagen des Chrysostomos, benachbart.

(*ΜΕ'*) fol. 178'—190 die anonyme Erzählung von dem Bau der Hagia Sophia, die jüngst Th. Preger, Scriptores originum Constantinopolitanarum I 74—108, herausgegeben hat, hauptsächlich nach unserem Coisl. (R). An diesem Stück kann man übrigens erkennen, daß nicht erst der Schreiber unserer Handschrift für die vielen Verderbnisse des Textes verantwortlich zu machen ist: sehr viele davon hatte er schon in der Vorlage vorgefunden.

(*ΜϚ'*) fol. 190'. 191 *πῶς ἐξ ἑκάστου οἱ υἱοὶ τοῦ Νῶε εὑρέθησαν ἐν τῇ πυργοποιΐᾳ καὶ εἰς ποῖα ἔθνη διῃρέθησαν*: eine Aufzählung im Stile des Hypomnestikon, aber von dessen cap. 24 doch verschieden; vgl. auch Chronicon paschale I 56 ed. Bonn.

ΜΖ' fol. 191'—200 mit dem Doppeltitel *Λόγος τοῦ ἁγίου Ἀθανασίου τῇ κυριακῇ τῆς ὀρθοδοξίας* und nach einer Zierleiste *Διήγησις μερικὴ ἀθρυσθεῖσα* (!) *ἐκ διαφόρων | νίστοριῶν* (!) *τοδὲ πλέον · ἐκ τῆς εἰς Θεόφιλον τὸν βασιλέα ἀποσταλήσης* (!) *πολυστοίχου* (!) *ἐπιστολῆς περὶ τοῦ δεῖ* (!) *τιμάν τε καὶ προσκυνεῖν τὰς τῶν ἁγίων σεπτὰς καὶ ἱερὰς εἰκόνας* folgt eine jener für das Fest der wiederhergestellten Orthodoxie am 1. Sonntage der Fastenzeit bestimmten Sammelpredigten, über die ich Christusbilder 204**ff. gehandelt habe. Die vorliegende setzt sich zusammen aus folgenden vier Stücken, die je einen eigenen Titel haben (zum 1. gehört der erste obige): fol. 191' Berytwunder, fol. 195 Translation des h. Keramidion (Ziegel mit Christusbild) von Hierapolis nach Konstantinopel im J. 968, fol. 197' Madonnenbild von Lydda, fol. 198 Christusbild des Germanos. Die letzten beiden sind von mir abgedruckt Christusbilder 219**. 213** (codex C[1])). Das 2. Stück, das sich auch in Par. B. N. gr. 635 findet, hoffe ich bald mit anderen Materialien zur Abgarlegende, die sich inzwischen bei mir angesammelt haben, zu publizieren (vgl. einstweilen Christusbilder 172 f.). Das erste Stück, auch in Par. B. N. gr. 1450. 1478, Oxf. coll. Lincoln. gr. 1 enthalten, ist eine zwischen den in der Maurinerausgabe der Werke des Atha-

1) Ich habe in meinem Apparat nach eigner Einsicht in die Handschrift einige Kleinigkeiten zu bessern: 213, 7 *ἀγαπητοὶ* < ABC, 14 *ἐξ ἀρχῆς* ABC | 214, 5 *ταμαντίου προσαγορευομένω* C | 214 C 5 v. u. l. *διὰ πάσης*, 3 l. *σπεύσας οὖν* (st. *πάπας οὖν*), ult. l. *καλύψαντος* | 215, 9 *ἐν* < C | 215 C 4 v. u. l. *καθεσθεὶς* (st. *κατατεθεὶς*), 3 l. *ὁδοποιοῦντες* | 216, 8 *τὸν τὰ πάντα* C | 9 *μωσέως* C ‖ 219 C 10 v. u. str. *ἤ*, 7 l. *τὰ δὲ καὶ διὰ*, 6 l. *τῆς τούτου μητρὸς*, 3 *γὰρ*, nicht *τὰ* steht in C | 220, 12 *λέγοντες* C | 220 C 9 v. u. l. *εὐκτήριον*, 5 *μηρ* | 221 C 9 v. u. l. *διετρόνωσαν*, 6 l. *βαδιοῦμεν* ohne *καί*. — Vgl. B. Z. XII, 1/2 194. 196.

nasios II 334—350 abgedruckten älteren Texten und der von mir in Hilgenfelds Zeitschrift für wiss. Theologie XLV, 1902, 381—407 herausgegebenen Fastenpredigt stehende Rezension. Die Fastenpredigt erscheint ihrem ersten Teile nach lediglich als Paraphrase des hier vorliegenden Textes, und manche der an jene angeknüpften Beobachtungen gelten schon von diesem.

MH' fol. 220—207 *εὕρεσις τοῦ τιμίου καὶ ζωοποιοῦ σταυροῦ* faßt die kurze bei Gretser de sancta cruce [1616] p. 1703 (= opp. II 425 f. = BHG 5) abgedruckte Vision Konstantins mit der dort darauffolgenden Inventio (1704—9 = II 426—9 = BHG 6) zu einem Text zusammen. Die letztere beginnt dabei etwas abweichend: *ἐγένετο δὲ κατὰ τὸν καιρὸν ἐκεῖνον βασιλεύοντος Κωνσταντίνου τοῦ μεγάλου βασιλέως ἦλθεν ἡ θεοφιλεστάτη Ἑλένη ἡ βασίλισσα.*

MH' (sic) fol. 207—213 *τοῦ μακαρίου Ἐφραὶμ ἐγκώμιον εἰς Πέτρον καὶ Παῦλον καὶ Ἀνδρέαν, Θωμᾶν τε καὶ Λουκᾶν καὶ Ἰωάννην καὶ εἰς τὴν ἀνάγνωσιν Θωμᾶ τοῦ κατὰ Ἰωάννην εὐαγγελίου* aus unserer Handschrift in der römischen Ausgabe, opp. gr.-lat. III 462—470 abgedruckt, allerdings recht fehlerhaft, wie mir Stichproben zeigten.

(*MΘ'*) fol. 213 *Διήγησις ποίῳ τρόπῳ ἔλαβεν ὁ ἅγιος Βασίλειος τὸ χάρισμα τῆς λειτουργίας*, ein Stück aus Amphilochios' Rede auf Basilios, Amphilochii opp. ed. Combefis 175b—177a: *χειροτονηθεὶς δὲ ὁ ἅγιος Βασίλειος — τῷ κυρίῳ τῷ δοξάζοντι τοὺς δοξάζοντας αὐτὸν εἰς τ. αἰ. τ. αἰ. ἀμήν.*

N' fol. 214'—216 *Ἐκ* (!) *τὴν ἐξορίαν τοῦ χρυσοστόμοῦ* (!), ein Stück aus dem Chrysostomosleben des Theodor von Trimethus, Mai, Nova patr. Bibl. VI 2, 282, 17—284, 18[1]) mit einem Schlußsatz über die 35 Jahre später erfolgte Translation.

(*NA'*) fol. 215. 216' *ἐρώτησις ἀββᾶ Πέτρου, ἐὰν τῶν ἀποθνησκόντων τὰ σώματα ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ ταφῶσι, τί χρὴ περὶ αὐτῶν λογίζεσθαι. ἀπόκρισις Γρηγορίου τοῦ θεολόγου*: es ist das 52. Kap. des 4. Buchs der Dialoge Gregors d. Gr. in der Übersetzung des Zacharias, MSL 77, 414, — ein deutliches Beispiel für die bei den Griechen nicht seltene Verwechslung von Gregor ὁ *Διάλογος* und ὁ *Θεολόγος*.

(*NB'*) fol. 216'—219 *τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου τοῦ Χρυσοστόμου λόγος τὸ πῶς δεῖ εἶναι τὸν Χριστιανὸν καὶ εἰς τοὺς ἀπολειφθέντας ἐκ τῆς ἐκκλησίας* (inc. *οὐκ ἀρκεῖ τὸ ἁπλῶς*) und

fol. 219—221 *τοῦ ἐν ἁγ. π. ἡμ. Ἰω. ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως τοῦ Χρ. λόγος περὶ εὐποιΐας ὅτι εἰς τὸν δεσπότην ἀνατρέχει* (inc. *καὶ σὺ τοίνυν οὐ δύνασαι παρθενίαν*). Beide Sermone sind von Montfaucon

1) Mai 283 Z. 6 v. u. ist hiernach *θίβῃ* in *θήκῃ* zu korrigieren.

nach XIII 319. 309 als unecht ausgeschieden. Ebenso scheint der folgende in der römischen Ausgabe der Werke Ephraems zu fehlen.

(*NB'*?) fol. 221—225 *τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Ἐφραῒμ λόγος περὶ παρθενίας καὶ μετανοίας* (inc. *ὁ μακάριος Παῦλος ὁ ἀπόστολος*).

NΓ' fol. 225—230 dagegen ist der bekannte *λόγος τοῦ ἁγίου Ἐφραῒμ εἰς ἀδελφοὺς ἐν Χριστῷ κεκοιμημένους*, opp. gr.-lat. III 260—273. Doch bricht der Text desselben auf fol. 230' Z. 11 bei p. 267 B 3 *παραλύτους* ab und springt in eine Rede über die Abrenuntiatio über, die ich bisher nicht identifizieren konnte: offenbar fehlte auch hier wieder in der Vorlage ein Blatt mit dem Anfang von *NΔ'*.

NE' fol. 233: eine Sammlung von 8 kurzen Gebeten, aus apokryphen und hagiographischen Texten ausgezogen. Derartiges findet sich öfters: ich erinnere an das Gebet des Judas Kyriakos aus der Kreuzauffindungslegende in dem Leydener Papyrus d'Anastasy 9.[1]) Hier ist zunächst das Sterbegebet der Theotokos aus der *Κοίμησις* gegeben, entsprechend Kap. 42 bei Tischendorf, Apocalypses apocr. 109, doch ebenso von diesem Text wie von allen mir sonst bekannten Rezensionen abweichend. Ebenso fehlt dort das folgende Gebet des Petrus (vgl. Kap. 44 S. 109). Man möchte vermuten, daß es erst hiernach erfunden wurde, wie das 3. hier folgende Gebet Johannes des Täufers deutlich auf Luc. 11, 1 zurückgeht. Zwei Gebete des hl. Paphnutios entsprechen ungefähr der Darstellung AASS (12.) Juni II 526 § 30 und 524 § 21 Ende. Das Gebet eines hl. Petrus (des Apostels oder des Alexandriners?) und eins des hl. Georg kann ich nicht nachweisen. Die zahlreichen Texte der Georgslegende haben meist ein Gebet des Märtyrers vor dem Todesstreich[2]); aber es fehlt ihnen immer der entscheidende Zug dieses Textes, daß Gott den Gebeten im Namen des Heiligen Erhörung zusichern möge.

NϚ' fol. 234—240 *ἀποφθέγματα τῶν ἁγίων γερόντων κατὰ στοιχεῖα*, die alphabetisch geordnete Sammlung bei Cotelerius in stark verkürzter Gestalt.[3]) Dazu ist in der Mitte ein Blatt verloren, außerdem der Schluß mit dem Anfang des folgenden Stückes.

1) Vgl. Zeitschr. f. wiss. Theol. XLIII, 1900, 444 und W. E. Crum in Orient. Lit.-Ztg. 1899, 21.

2) AASS Apr. III p. XV c. 25; XIX c. 26; XXIV c. 22; — p. XXXIV c. 42 fehlt das Gebet, aber c. 45 wird der Heilige *μεσίτης* genannt.

3) Es sind I Antonios 33 p. 351 Cotelerius; II Arsenios 36 p. 367; 40 p. 369; III Agathon (?); XV Bisarion 4 p. 404; XIX Gelasios 1 p. 410; XXII Dioskuros 1 p. 424; XXXI Eudaimon p. 439; Ephraim; Euthymios; XXXIII Zacharias 4 p. 444; XXXV Elias 7 p. 448; Hilarion; XXXVII Theodor 27 p. 458 u. s. f. bis fol. 239' Olympios 1 p. 582 *λέγει μοι· οὕ[τως*. Fol. 240 beginnt abrupt eine Geschichte von der Bekehrung einer Hure; dann folgen kurze Worte des Sabas, Sisoës, Timotheos 1

(*NZ'*) fol. 241—244 ohne Anfang: die Geschichte des mit seinem Presbyter verfeindeten Diakons, der durch einen Eremiten an den Chartularios (*χαλτουλάριος* cod.) Niketas gewiesen wird, durch diesen dann zu nächtlichen Geistergottesdiensten in mehreren Kirchen Konstantinopels zugelassen und schließlich mit seinem inzwischen verstorbenen Presbyter versöhnt wird: als Hauptsache wird das Gebet dieses Presbyters mitgeteilt.

(*NH'*) fol. 244 *ἐκ τοῦ νέου παραδησίου* (!) *περὶ Σεργίου τοῦ δημότου Ἀλεξανδρείας* (inc. *μοναχός τις ὀνόματι Ἀμβακούμ* ... expl. *ὑπερηφάνῳ οὖν λογισμῷ ἐκ τοῦ ἐναντίου ἐδόκουν εἰ*| hier hört die Handschrift auf), eine Geschichte, die ich in dem Pratum spirituale des Johannes Moschos, das sonst auch als *νέος παράδεισος* bezeichnet wird, nicht finde.

Dies der Inhalt der Handschrift! Eine merkwürdig bunte Zusammenstellung, die doch der Schreiber der Handschrift schon — ungefähr so — vorgefunden zu haben scheint. Das beweisen die fortlaufenden Randzahlen, oder vielmehr das gelegentliche Fehlen derselben, ohne daß das Stück in der Zählung übergangen wäre (vgl. oben zu *NΓ'*); einmal findet sich auch die Zahl der Überschrift direkt angeschlossen. So kann man es nicht unserem Schreiber zur Last legen, daß bei *IZ'* zwei Sermone infolge von Blattverlust als einer gezählt werden: zwischen unserer Handschrift und dem verstümmelten Archetypus ist ein Mittelglied zu postulieren. Darauf weisen auch die Beobachtungen am Text von *ME'*.

Weiter führt in das Zustandekommen dieser Sammlung die Beobachtung kalendarischer Notizen ein. Offenbar bilden die Stücke *I'—IE'*. *ΛΓ'* (vielleicht auch *MH'*bis) eine aus einem Juni-Lektionar genommene Gruppe. Hier hinein ist einmal eine Passahgruppe *IϚ'—KH'*, zum andern Mystagogisches *KΘ'—ΛB'* (dazu *MΘ'*) eingeschoben. *ΛΔ'—ΛZ'*, wozu als versprengtes Stück *N'* gehört, bilden mit *MΓ'* einen Septemberteil. Mehr sachlich gehören zusammen *ME'*, *MZ'*, *MH'*, dann die moralisch-asketische Gruppe *ΛH'*, *ΛΘ'*, *M'*, *NϚ'*, *NH'*, wozu man auch die Sermone *NΛ'—NΔ'* und die Gebete *NE'*, *NZ'* rechnen kann.

Das Interesse bei der Zusammenstellung ist jedenfalls kein kirchlich-liturgisches, sondern ein privat-gelehrtes gewesen: daher die Zusammenordnung einzelner sich erklärender Stücke, die Einstreuung der Exzerpte zur Bibelkunde. Der wissenschaftliche Geist war freilich ein sehr anderer als z. B. der eines Photios: Wundersucht und Begeisterung für

---

p. 700; Hyperochios (sic) 1 p. 701; 6. 7 p. 702. Leider stand mir der Druck bei Migne 65, 72—456 nicht zur Verfügung.

Askese reichen sich hier mit einer gewissen Vorliebe für das Absonderliche die Hand.

Immerhin mögen wir dem Sammler dankbar sein: hat er uns doch manches erhalten, was wir sonst vergeblich suchen.

II.

Eine kabbalistische Berechnung des Weltendes.

Die Frage: wann kommt das Ende? hat die Menschen Jahrhunderte lang lebhaft beschäftigt. Wohl tritt sie zeitweilig in den Hintergrund, aber stoßweise drängt sie sich wieder vor. Bald erscheint sie als heftiger Appell an das eingeschlummerte Gewissen der Menschen: das Ende ist nahe. Bald sucht sie krankhaft exaltierte Erwartung zu beruhigen: es kann ja noch gar nicht kommen.

In der jüdischen Apokalyptik war die Frage zu Hause: man lese nur die ungeduldigen Fragen in dem sog. IV. Esrabuche. Die Christenheit hatte den großartig klaren und schlichten Bescheid ihres Herrn, daß Tag und Stunde niemand wisse, auch die Engel im Himmel, selbst der Sohn nicht, sondern allein der Vater (Marc. 13, 32; Matth. 24, 36). Trotzdem hat sie nicht aufgehört, danach zu fragen. Der Glaube der ersten Zeit: der Herr ist nahe (Phil. 4, 5, vgl. Apoc. 22, 20 u. a. St.), schwand dahin. Man gewöhnte sich an den Gedanken, daß der Herr Geduld habe; seien doch vor ihm 1000 Jahre wie ein Tag (II. Petr. 3, 8 nach Psalm 90, 4). Aber die fromme Neugier ließ nicht ab, zu berechnen, wann es doch sein könnte.

Berechnung auf Berechnung schlug fehl.[1]) Aber immer neue Wege fanden sich. Einen solchen lehrt uns das hier, m. W. zum erstenmal veröffentlichte Stück.

Der als Verfasser genannte Mönch Theophanios ist uns sonst nicht bekannt. Seine Zeit muß sich uns später ergeben.

Sein neuer Weg ist ein kabbalistischer, d. h. die Zuhilfenahme des Zahlenwertes der Worte. Das ist uralte Kunst: man denke an Apoc. 13, 18. Aber die Anwendung ist neu.

Ich habe in dem nachfolgenden Abdruck dem Verständnis durch äußere Mittel, wie Absätze, Schematisierung, Parenthesen u. ä., zu Hilfe zu kommen gesucht: die Handschrift hat von alle dem nichts. Fehler des Textes habe ich korrigiert, aber unter dem Striche alle, auch rein orthographische Abweichungen der Handschrift gebucht, damit der Leser von der Eigenart des Schreibers ein Bild gewinnt.

---

1) So z. B. eine auf das Jahr 202, vgl. K. J. Neumann, Hippolytus von Rom S. 59. 65 f.

Χρονικὸν σύνταγμα Coisl. 296 Bl. 67.
περὶ συντελείας αἰῶνος, ἤτοι κόσμου. λα
Θεοφανίου μοναχοῦ.

1. Ἐπὶ μὲν τῇ πρώτῃ συντηρήσει ἐπὶ ὀνόματος Ἀβραὰμ τοῦ προπάτορος ἡμῶν ψηφίζειν ⟨ἐστὶ⟩ ἔτη ρμε ἐν †εἰστόσοις† χρόνοις ἐπεκράτησαν αἱ ὁλοκαρπώσεις αὐτῶν καὶ αἱ σπονδαί.

2. ὁμοίως καὶ ἐπὶ τοῦ νομοθέτου Μωϋσέως ἔτη ψηφιζόμενα χίλια τετρακόσια πη, ἐν οἷς [καὶ τοῖς συγχρόνοις, ἤγουν ἔτη χίλια τετρακόσια πη,] ἐπεκράτησεν ἡ νομοθεσία αὐτοῦ οἷον ἡ περιτομὴ καὶ αἱ ὁλοκαρπώσεις καὶ αἱ σπονδαὶ καὶ τὸ τοῦ νο|μοθέτου ὄνομα. Bl. 67′

3. μεθ' ὧν ἀπὸ κτίσεως κόσμου ἔτη πεντακισχίλια πεντακόσια ἐτέχθη ὁ κύριος καὶ σωτὴρ ἡμῶν Ἰησοῦς Χριστός. ψηφιζομένου τοῦ ὀνόματος αὐτοῦ ἔτη ὀκτακόσια πη γίνονται ἔτη ἑξακισχίλια τριακόσια πη. ἐκ τούτων κουφίζει τοῦ προπαρελθόντος χρόνου ἔτη ρο, καὶ οἱ λειπόμενοί εἰσιν οἱ προσδοκούμενοι χρόνοι τῆς ζωῆς ἡμῶν καθ' ὁμοίωσιν τῶν παρῳχηκότων πατέρων ἡμῶν, ἤγουν Ἀβραὰμ καὶ Μωϋσῆ.

4. κατὰ δὲ τὸν ⟨ἀστρο⟩νομικὸν ψῆφον ὁ ὅλος χρονικὸς κύκλος ἔχει περιοχὰς ιβ. ἡ δὲ περιοχὴ ἔχει χρόνους πεντακοσίους λβ. — δωδεκαπλουμένη·

δωδεκάῃ ἔτη πεντακόσια	ἑξακισχίλια
δωδεκάῃ ἔτη τριάκοντα	τριακόσια ἑξήκοντα
δωδεκάῃ ἔτη δύο	εἰκοσιτέσσαρα

ὡς ὁμοῦ ἔτη ἑξακισχίλια τριακόσια ὀγδοήκοντα τέσσαρα ἐν τοῖς πλήραις (?).

5. ἐν δὲ τῷ καιρῷ τοῦ σωτῆρος τῶν μαθητῶν ἱκετευόντων (ὡς Ἰάκωβος ὁ ἀδελφόθεος ἐν τῇ ἀποκαλύψει αὐτοῦ ἔφησε· ὅτι φιλανθρωπευθέντος τοῦ σωτῆρος προσεθήκαμεν δύο ἑξηκοστάς) διὰ τοῦ τύπου τῆς ἁγίας χειρὸς αὐτοῦ σφραγίσας καὶ ὑποδείξας τὸν ἀριθμὸν τοῦ ἑξακισχιλιοστοῦ πεντακοσιοστοῦ ἔτους, ἔφη αὐτοῖς· εἰρήνη πᾶσι. ὑπεσημείνατο αὐτοῖς ἐξ ἴσου ταῖς μέσαις τοῦ ἑβδόμου αἰῶνος [καὶ δεῖ

1—3 rot C ‖ 4 συντήσει C*, ρ (η übergeschr.) + C² | πρωπάτορος C ‖ 5 ἐστὶ von mir zugefügt | ἐν εἰστόσοις so C, man vermutet ἐν οἷστισι oder ἐν ὁπόσοις; vielleicht ist ἐν τρὶς τόσοις gemeint, s. u. S. 552 ‖ 6 ob αὐτοῦ?, ὁλοκάρπωσις für עוֹלָה findet sich 6mal Gen. 22 bei der Opferung Isaaks, sonst nur vereinzelt | καὶ ἐσπονδαὶ C ‖ 8 [ ] falsch eingestellte Glosse, s. u. S. 552 ‖ 10 καὶ² C, vielleicht κατὰ ‖ 12 vor ἐτέχθη interp. C ‖ 13 ὀκτακόσια schreibe ich für ἐνακόσια C ‖ 14 ἐκ τουτοκου φίζει C ‖ 15 καθ' ὡμοιωσιν C ‖ 16 παροχικότων C ‖ 17 ἀστρονομικὸν schreibe ich nach S. 551 Z. 6 für νομικὸν C | ὅλως C ‖ 18 περιόχὰς C ‖ 18. 19 δωδεκάῃ C = δωδεκάκις sonst m. W. unbelegt | πεντάκόσια ἑξακισχίλια schreibe ich statt ἑξακισχίλια πεντακόσια C ‖ 23 πλήραις C, l. πλῆρες? πλήρεσι? ‖ 25—27 ohne alle Interpunktion C; ich habe durch Einfügung von ( ) Klarheit zu schaffen gesucht ‖ 30 [ ] steht hier falsch und ist bei ⟨ ⟩ S. 551 Z. 3 einzusetzen

πιστεύειν τοῦτο] εἰς τὴν ἄκραν αὐτοῦ ἀγαθότητα προ⟨σ⟩θήσας τοὺς ἑκατὸν εἴκοσι χρόνους, ὡς μαρτυροῦσιν οἱ ἅγιοι ἀπόστολοι.

6. *⟨καὶ δεῖ πιστεύειν τοῦτο⟩ ἐξ ἰδίας αὐτοῦ ὑποδείξεως ἐν ἔτη ἑξακισχίλια πεντακόσια τὴν συντέλειαν, κατὰ δὲ τὴν τῶν πατέρων σύνθεσιν ἐν τῷ ἑξακισχιλιοστῷ· πεντακοσιοστῷ ἔτει, κατὰ δὲ τὴν τῶν ἀστρονόμων ἐν τῷ ἑξακισχιλιοστῷ τριακοσιοστῷ ὀγδοηκοστῷ τετάρτῳ ἔτει τὴν συντέλειαν γενέσθαι.*

7. *περὶ τῶν ἑπτὰ ἡλικιῶν τοῦ ἀνθρώπου.*

βρέφος·	*ἀπὸ γεννήσεως ἕως ἐτῶν δ'*
παῖς·	*ἀπὸ ἐτῶν πέντε ἕως ἐτῶν ιδ*
μειράκιον·	*ἀπὸ ἐτῶν ιε ἕως ⟨ἐτῶν⟩ κβ*
νεανίσκος·	*ἀπὸ ἐτῶν κγ ἕως ἐτῶν μδ*
ἀνήρ·	*ἀπὸ ἐτῶν με ἕως ἐτῶν νϛ*
γηρεώς·	*ἀπὸ ἐτῶν νζ ἕως ἐτῶν ξϛ*
πρεσβύτης·	*ἀπὸ ἐτῶν ξζ ἕως τέλος τῆς ζωῆς αὐτοῦ.*

τὴν οὖν τῶν ἑπτὰ αἰώνων παράτασιν αἰνιττομένη ⟨ἡ⟩ τοῦ ἀνθρώπου ἡλικία ταῖς ἑπτὰ ταύταις τῆς αὐξήσεως ὀνομασίαις ἀπαρτίζεται.

Auszugehen wird sein von § 3; auf die hier gebotene Berechnung des Weltendes kommt es dem Verfasser hauptsächlich an: § 1 und 2 bereiten diese vor, indem sie die Methode erklären und rechtfertigen, § 4 bestätigt das Resultat auf einem anderen Wege — § 5 und 6 korrigieren es!

Der Verfasser will zeigen, daß man den Termin des Weltendes gewinnen könne, wenn man zu der feststehenden Jahreszahl der Geburt Christi 5500 der Welt noch den Zahlenwert des Namens *Ἰησοῦς* = 888 hinzurechnet. Dem liegt als allgemeine Regel der Gedanke zu Grunde: Jede Periode bestimmt sich nach dem Zahlenwert des Namens der beherrschenden Persönlichkeit.

Die Allgemeingültigkeit dieses Satzes sollen offenbar die ersten beiden Berechnungen an den Beispielen Abrahams und Moses' dartun. Der Verfasser gibt deren Zahlenwerte auf 145 $(\underset{1}{\alpha} + \underset{2}{\beta} + \underset{100}{\varrho} + \underset{1}{\alpha} + \underset{1}{\alpha} + \underset{40}{\mu})$ und 1488 an. Letzteres ist nicht genau. *μωϋσης* ergibt 1648, *μωσης* 1248; 1488 setzt die unmögliche Form *μωϋσημ* voraus. Wir stehen schon hier vor einem Rätsel: hat sich der Verfasser verrechnet, oder ist die Zahl verderbt? Dies letzte ist unwahrscheinlich; denn 1488 kommt der üblichen Berechnung der Zeit von Moses bis auf Christus

1 *προθήσας* C ‖ 3 *ἐν* C, l. *μετὰ?* ‖ 4 *συντελείαν* C, desgl. 7; add. *εἶναι?* ‖ 5 *ἔτη* C ‖ 6 *ἑξακισχιλιόστω τριάκοσιοστῶ* C | *ὀγδοεικοστῶ* C ‖ 7 *ἔτη* C ‖ 8 rot, a. R. (C ‖ 11 *ἐτῶν* < C, von mir ergänzt ‖ 14 *νζ* schreibe ich der Gleichförmigkeit halber, *πεντήκοντα ἑπτά* C | ξϛ: *ἑξηντα* (so) ξξ C ‖ 16 *ἐνητομένή* (ohne *ἡ*) C

am nächsten. Ephraem z. B. schätzt den Verlauf von Israels Auszug aus Ägypten bis zu Christi Geburt auf 1430 Jahre.[1]) Eusebius setzt den Auszug auf das Abrahamsjahr 505, Christi Geburt auf 2015, also Intervall 1510, bezw. von Moses' Tod a. Abr. 545 aus 1470[2]): die Gesetzgebung fällt dazwischen, so daß 1488 ungefähr zutrifft.[3]) Es scheint also, daß dem Verfasser diese Zahl gegeben war und er sie etwas gewaltsam zu *μωϋση(μ)* in Verbindung setzte.

Nach dem Text des Coislinianus wäre der Verfasser bei dieser Zahl nicht stehen geblieben, sondern hätte sie verdoppelt: nur so ist *καὶ τοῖς συγχρόνοις ἤγουν ἔτη χίλια τετρακόσια πη̄* zu verstehen. Das steht aber zu dem soeben Dargelegten in grellstem Widerspruch. Ich kann daher diese Worte nur für eine Glosse halten; ihr Ursprung wird sich uns gleich erklären.

Die Zahl 145 gibt richtig den Zahlenwert von *αβρααμ*, aber sie paßt nicht zur üblichen Chronologie. Durch Exod. 12, 40 und Gal. 3, 17 war ein Abstand von 430 Jahren zwischen Abraham und der Gesetzgebung bezeugt. Diese Zahl legen alle Chronologen zu Grunde.[4]) Der Zahlenwert von Abraham müßte verdreifacht werden, um eine annähernde Zahl zu erreichen. Vielleicht ist daher *ἐν τρὶς τόσοις* statt *ἐν εἰστόσοις* zu lesen; wahrscheinlich bezog sich auf diese Vervielfältigung eine Randglosse, die dann irrtümlich zu § 2 geriet und dort die oben beanstandete Form annahm.

Unser Verfasser geht nicht über Abraham zurück. Hängt dies zusammen mit einer Bündnistheologie[5])? Ist es der Einfluß eusebianischer Chronologie? Für Adam lag schon aus alter Zeit eine ähnliche Berechnung vor in den beiden pseudocyprianischen Schriften de montibus Sina et Sion c. 4 p. 109 Hartel und de pascha computus c. 15. 16

1) Kommentar zu dem 3. Korintherbrief bei Th. Zahn, Gesch. des neutestamentl. Kanons II 2, 602.

2) Eusebii Chronicon ed. Schoene II 28. 32. 144.

3) Hippolyt S. 238 Achelis [slav. Fragment unsicherer Herkunft] berechnet allerdings 1644 Jahre, s. dazu Bonwetsch GGA 1895, 523; — Nikeph. patr. p. 102 de Boor: Exodus bis Christi Geburt 1803 Jahre.

4) Hippolyt a. a. O., Eusebius ad a. Abr. 505.

5) Der Begriff *συντήρησις*, sonst in Anlehnung an den LXX-Gebrauch von *συντηρεῖν* in den alttestamentlichen Weisheitsschriften ein psychologisch-ethischer Terminus (s. die vielbesprochene Stelle Hieronymus in Ezech. 1 Vall. [2] V 10, dazu Nitzsch, Jahrb. f. prot. Theol. V, 1879, 492—507; Zeitschr. f. Kirchengesch. XVIII, 1898, 23—36; Schürer, Th. Lz. 1896, 637), ist hier in einer bisher nicht nachgewiesenen Bedeutung gebraucht, die sich aber aus dem Gebrauch in den Maccabäer-Büchern, besonders aus *συντηρεῖν συνθήκας* (I. Macc. 10, 26) leicht entwickeln konnte.

p. 262 Hartel.[1]) ἀδάμ = 46 (sechs und vierzig) soll das Leiden Christi andeuten, das im 6000. Jahre zur 6. Stunde erfolgte und dem dann nach 40 Tagen die Himmelfahrt folgte, oder aber auf die 46 Jahre des Tempelbaues hinweisen, den Jesus als Sinnbild seines Leibes bezeichnet Joh. 2, 20. Die gezwungene Art dieser Deutungen erklärt zur Genüge, warum unser Verfasser von einer Verwendung des Namens Adam für seine Berechnung absah. Die Zahl 46 hatte auch mit der Zeit von der Schöpfung bis Abraham, die sehr verschieden, aber mindestens auf 1948 Jahre berechnet wird[2]), gar nichts gemein.

Der Verfasser konnte aber auf die Periode Adam bis Abraham verzichten, weil es ihm gar nicht auf eine vollständige Berechnung der Zeit von Adam bis Christus ankam. Der Ansatz der Geburt Christi in das Jahr 5500 der Schöpfung war ihm von vornherein gegeben. Er beruht auf der Voraussetzung, daß die Weltdauer einer Woche von Gottestagen (d. h. je 1000 Jahren, s. ob.) entspreche[3]): 6 Jahrtausende,

1) Diese stammt nach allgemeiner Annahme vom Jahre 242/3, erstere nach Harnack TU NF V 3, 135—147 aus der Zeit 210—240. Harnacks Voraussetzung, daß de montibus S. et S. in de pascha comp. benutzt sei, erscheint mir allerdings nicht unbedingt sicher: erstere hat beide Deutungen [die 2., mit *vel* angefügt, könnte späterer Einschub sein], der computus hat nur die 2. und diese in ganz anderer Ausführung. Die Berechnung des Buchstabenwertes von αδαμ (in griechischer Schrift!) können beide aus älterer Quelle haben. — Erinnert sei hier auch an Barn. 9, 8: 318 Knechte Abrahams = ιη(σους) τ (= + = ἐσταυρωμένος), was in de pascha comp. 10 p. 257 wiederholt und 20 p. 267 in einer an unser Stück erinnernden Weise variiert wird. Die Deutung von de montibus S. et S. ist (wie Harnack zeigt) von Augustin in Ioh. IX 14, X 12 benutzt.

2) 1948 secundum Hebraeos bei Eusebius Chron. I 95 Schöne, 2249 secundum Samaritanos, 3184 secundum LXX interpretes. Letzterem Ansatz folgen Eusebius, Hieronymus, Orosius, Isidor und die Masse der Chronisten wie Samuel von Ani. Beda bringt die Rechnung secundum Hebraeos zur Geltung. Von den älteren hatte Theophilus ad Antol. III 24. 28 bis Isaaks Geburt (Abrahams 100. Jahr) 3278, Clemens Alex. Strom. I 21 3398, Hippolyt, wie es scheint, 3312 Jahre berechnet (Lib. gener. I 54 Frick, ähnlich Origo humani generis I 152 Frick, auch das slavische Fragment zu Apoc. 20, S. 238 Achelis). Julius Africanus setzt Abrahams 1. Jahr auf 3202 der Welt (Gelzer I 54), womit ungefähr Salomo von Bassora (ebd. II 2, 464) stimmt. Höhere Zahlen bieten Spätere, um die Weltmitte (3000) auf Phalek zu bringen (vgl. Malalas, chron. min. III 427 Mommsen): so 3407 Chron. paschale I 89, 3420 Kyrill von Jerusalem [?] MSG 33, 1203, 3745 Johannes Antioch. FHG IV 549.

3) Meist wird behauptet, diese Voraussetzung habe das Christentum von der jüdischen Apokalyptik übernommen. Einen direkten Beweis dafür hat aber m. W. noch niemand erbracht. Im Buch der Jubiläen 4, 30 findet sich nur die Gleichung aus Ps. 90, ohne die Versechsfachung: das chronologische Schema beruht hier vielmehr auf Jubeljahrperioden. Henoch 93 redet von 10 Weltwochen, von denen 7 vergangen, 3 zukünftig sind. Nach IV. Esra 14, 48 schreibt der Prophet

dann das Jahrtausend der Vollendung, das 1000jährige Reich Apoc. 20, 2 ff. Christus sollte in der Mitte der letzten Woche[1]) erschienen sein, also 5500. So rechneten gleichzeitig Hippolyt[2]) und Africanus[3]), so die Mehrzahl ihrer Nachfolger[4]), die nur durch Berücksichtigung verschiedener Umstände teilweise zu gewissen Abweichungen kamen.[5])

Esra 5000 Jahre nach Erschaffung der Welt. Die einzige dem christlichen Schema nahekommende Stelle 14, 11, wo die Weltgeschichte in 12 Perioden, offenbar zu 500 Jahren, geteilt und die Gegenwart auf die Mitte der 10. (nach anderer Lesart 11.) Periode, also 4750 (bezw. 5250) gesetzt wird, fehlt im Syr. und Arm. und ist schon durch den Widerspruch zu 14, 48 als Interpolation verdächtig. 10, 45 wird der Tempelbau auf 3000 der Welt gesetzt! Assumptio Mosis 1 setzt Moses' Tod auf 2500 der Welt (nach orientalischer Zählung 2700?, die Stelle ist arg korrupt). 10, 12 werden von Moses' Tod bis zum Weltende 250 Zeiten (= Jahrsiebente? = 1750 Jahre?) geschätzt: danach das Weltende auf 4250 (4450) gesetzt. — Der älteste Beleg ist m. W. eine christliche Stelle, Barn. 15, 4 f.: die Parusie leitet hier der 7. Welttag ein, dem dann ein 8. folgt: also 6000—7000 das Millenium. — Ähnlich dann Iren. V 23, 3; 28, 3; Hippolyt in Dan. IV 23, 4; Commodian carm. apol. 45. 791 (ed. Dombart CSEL XV 118. 166); Lactanz instit. VII 14, 6; 25, 2; epit. 65 (ed. Brandt CSEL XIX 629. 664. 756); Augustin de civ. dei XX 7 (ed. Hoffmann CSEL XL 440). Bardesanes hat diese Einteilung nicht erfunden (Wirth, Aus orientalischen Chroniken); vielmehr setzt seine komplizierte astronomische Bestätigung aus den Umlaufsperioden der 7 Planeten (Hilgenfeld, Bardesanes, der letzte Gnostiker, 1864, 54) jene Anschauung als schon ganz feststehend voraus.

1) Die Wahl der Mitte statt des Endes mag man mit Lagarde Symmikta 53 als einen durch die gegebenen Zahlen, die nicht bis auf 6000 führten, aufgedrängten Notbehelf bezeichnen. Man hätte freilich auch den Anfang nehmen können — schätzt doch z. B. Josephus die bisherige Weltzeit auf c. 5000 Jahre (Arch. I 13, c. Apion. I 1) —, aber das würde das Ende zu weit abgerückt haben. Dazu war die Halbierung durch das häufige biblische ἥμισυ καιροῦ (Dan. 7, 25; 12, 7; Apoc. 11, 9. 11; 12, 14) nahegelegt. Nachträglich stützt sie Hippolyt Danielkomm. IV 24 p. 244 auf die Masse der Arche Ex. 25, 10 f.: $2\frac{1}{2} + 1\frac{1}{2} + 1\frac{1}{2} = 5\frac{1}{2}$ Ellen. Vgl. Evangelium Nicodemi c. 28 p. 411 Tischendorf [ein später Einschub].

2) N. Bonwetsch, Die Datierung der Geburt Christi GGN 1899, 518 (gegen Gelzer II 20), vgl. Danielkomm. IV 24, p. 244; arab. Fragm. zu Deut. 5 p. 111, 7.

3) H. Gelzer, S. Julius Africanus I 24. — Clemens Alex. Strom. I 21 scheint auf 5590 zu kommen, doch mag ein Fehler in der Überlieferung vorliegen.

4) Anastasius Sin. in hexaëm. hom. 7; Conc. Trullan. can. 3; Chron. pasch.; Syncellus, Theophanes, Nikephoros patr., Georgios mon., Chron. Nestoris 40 p. 84 Leger; vgl. Malvenda, de antichristo p. 65 ff., Gelzer a. a. O. II 130 f., auch Le Quiens Note zu Joh. Dam. opp. I 368. — Auch Evangelium Nicodemi lat. 19 und 28 gehört hierher (Tischendorf evang. apocr.[2] 394. 411), letzteres ein später, in zwei ganz verschiedenen chronologischen Formen überlieferter Einschub.

5) Nicht die Datierung selbst, sondern nur deren synchronistischer Ansatz differiert bei der sog. alexandrinischen Ära (Annianos, Synkellos, Theophanes), der antiochenischen (Malalas) und der konstantinopolitanischen (Chronicon paschale u. a.): das Jahr 1 u. Z. entspricht den Weltjahren 5493, 5508, 5509.

Unabhängig hiervon finden wir verschiedentlich die Datierung der Geburt Christi auf das Weltjahr 6000: so schon bei Adamantios[1]), vielleicht auch bei Amphilochios.[2]) Hierher gehört auch, daß, wie Pseudo-Cyprian de montibus Sina et Sion (s. ob. S. 553 A. 1), so auch die Antiochener Malalas, Hesychios nach den apokryphen Chronisten Clemens, Theophilus und Timotheus[3]) den Tod Jesu auf 6000 ansetzen.[4])

Dies muß hier ebenso außer betracht bleiben wie die eusebianisch-hieronymianische Berechnung der Geburt Christi auf 5198[5]) und spätere abendländische Berechnungen auf 3952.[6]) Wir ersehen aus dem Vergleich nur, daß unser Verfasser dem breiten Hauptstrom byzantinischer Chronographie folgt.

Unser Verfasser berechnet nun — gestützt auf jene Analogien — die Dauer der durch Jesus bestimmten Periode von seiner Geburt bis zur Parusie nach dem Zahlenwert seines Namens = 888 (die LA 988 im Coisl. muß fehlerhaft sein, da sie auch zu der folgenden Summenzahl nicht paßt). Diese Berechnung ist, soviel ich sehe, unserem Verfasser eigentümlich.[7]) Er kommt so auf das Jahr 6388 für die Parusie, d. h. nach byzantinischer Ära 880 u. Z. (nach alexandrinischer 896 u. Z.).

Die anschließende Bemerkung über 170 Jahre ist unklar: ich glaube sie so verstehen zu dürfen, daß so viel noch an 888 (bezw.

---

1) Dialog II 3 p. 64, 16 van de Sande Bakhuyzen.

2) Vita Basilii 164c Cotelerius: *ἐπ' ἐσχάτων τῶν ἡμερῶν, μεσοῦντος τοῦ ἑξακισχιλιοστοῦ ἔτους;* das heißt wörtlich: in der Mitte des Jahres 6000; doch ist vielleicht auch die Mitte des 6. Jahrtausends, also 5500 gemeint.

3) Gelzer a. a. O. II 130 f.; Chronica minora ed. Mommsen III 427. Warum Harnack TU NF V 3, 146 diese Rechnung „uralt“ nennt, „direkt nach den jüdischen Apokalypsen gemacht“, verstehe ich nicht: sie steht dem apokalyptischen Gedanken der Weltwoche nicht näher als die Datierung auf 5500, nur verlegt sie den Accent von der 2. auf die 1. Parusie und zeigt damit ihren späteren Ursprung, das Zurücktreten der eschatologischen Stimmung.

4) Von einer Datierung der Geburt Jesu auf 6500, die neuerdings für einen vereinzelten Fall behauptet wurde, kann (wie sich zeigen wird) nicht die Rede sein.

5) Bemerkenswert ist hieran, daß dabei statt Christi Geburt die Konstantinische Zeit auf c. 5500 (5518 Vicennalien Konstantins) rückt: die Parusie, sofern an eine solche gedacht ist, schiebt sich also beträchtlich hinaus!

6) Beda Chronica minora ed. Mommsen III 281 unter Zugrundelegung der *hebraica veritas* (s. ob. S. 553 A. 2) mit dem Zusatz *iuxta alios* 5199 (= Eus.-Hier.).

7) Der Gedanke wird einmal (doch in ganz anderer Ausführung) gestreift in Ps. Cyprian de pascha computus 20 p. 267, *ad* XVI *ergo annum* (Tiberii Caesaris) *et* XXXI (aetatis Iesu Christi) *adiciamus* XVIII *in nomine ipsius Iesu* (ιη') *et fit numerus* LXV, wozu CCC (τ = crucis signum) 365, ein Sonnenjahr, ergibt!

6388) Jahren bis zur Parusie fehlen, man also noch auf eine so lange Weltdauer rechnen dürfe.[1]) Unser Text gehört hiernach in die Klasse der vertröstenden, beruhigenden. Als Abfassungsjahr unserer Berechnung würde sich daraus das Jahr 718 nach Christi Geburt = 710 u. Z. (bei alexandrinischer Ära 726) ergeben.

Wie durch die hier von dem Verfasser noch einmal erwähnten vorausgehenden beiden Analogien das Recht dieses Verfahrens sichergestellt werden sollte, so das Resultat durch eine zweite, andersartige Berechnung. Der Verfasser legt die sog. victorianische Periode von 532 Jahren zu Grunde, welche, nach älteren Vorgängern wie Metrodoros von Alexandrien 457 in Rom durch Victorius aufgestellt, 466 durch Papst Hilarius eingeführt, in der durch Dionysius Exiguus 526 etwas modifizierten Form unter Justinian auch im Orient eingeführt wurde.[2]) Diese Periode nimmt ihren Ausgang bald 532, bald 563; gewöhnlich wird noch ein Kyklos zurückgerechnet, so daß der Anfang in die Nähe der Geburt oder des Leidens Christi fällt.[3]) Unser Verfasser (oder vielmehr sein astronomischer Gewährsmann) scheint auch

1) Hingewiesen sei hier wenigstens auf Q. Julii Hilariani de cursu temporum (Chron. minora ed. Frick 170), wo zur Datierung des Todes Christi auf 5530 noch hinzugefügt wird: *proinde ad conclusione* VI *milium annorum debentur anni* CCCCLXX. Der 397 schreibende Hilarian erwartet also das Weltende 498. Auf Grund der falschen LA CCCCXXX wirft ein wohl bereits von Beda abhängiger Continuator, dessen Arbeit in cod. Matrit. 134 erhalten ist, dem Verfasser vor: das Weltende hätte also nach ihm im 7. Regierungsjahre Leos, dem 4. des Severus (= 463, gemeint ist wohl 458) eintreten müssen: der Fehler beruhe auf der Zugrundelegung der LXX-Zahlen statt der *Hebraica autentica,* Usener in Mommsens Chronica minora III 416.

2) Grotefend, Zeitrechnung I 144; Chronicon paschale II 38 ff. ed. Bonn. Ich mache noch aufmerksam auf den interessanten Bericht über die Einführung dieses Ostercyklus bei den Armeniern zur Zeit Justinians, etwa 552 (562?), bei V. Langlois zu Kirakos und Ukhthanes p. 21 f.

3) Der abendländische victorianische Cyklus läuft von 1 v. Chr. bis 531, wieder 532—1063; der morgenländische hingegen von 31 n. Chr. bis 562 und wieder 563—1094. Vgl. Chron. pasch. I 686 f. und das Scholion zu dem Laterculus Leoninus Chronica minora III 452, dazu Usener p. 446: 33—564; anders Niceph. patr. p. 98 de Boor: 42—573 und wieder anders Annianos bei Synkellos I 64 f., der die Vicennalien Konstantins auf 5816 (statt 5526 [faktisch 5518] Eusebios) setzt und dies in 10 × 532 + 496 auflöst, also den 11. Kyklos von 172 vor — 360 berechnet [Useners Angabe, daß dieser den 11. Kyklos 370 beginnen lasse, verstehe ich nicht]. Beachtung verdient hierbei, daß beide auf den Weltanfang zurückrechnen; davon, daß sie auch das Weltende danach bestimmt hätten, verlautet nichts. Ebenso rechnet Maximos Homologetes für das Jahr seiner Osterberechnung 641 (= 6133 der Welt) 11 532 jährige Perioden und 281 Jahre.

hier etwas Neues zu bieten, indem er die Verzwölffachung des Kyklos als Weltdauer nimmt. Man kann das in Analogie zu der Weltwoche mit ihren 7 Tagen von 1000 Jahren als Weltjahr mit 12 Monaten von je einem 532jährigen Kyklos bezeichnen. Eine Analogie, aber auch nur eine solche, die mit unserem Fragment durch kein direktes Band verknüpft ist, findet sich in einem Stück unter dem Namen des Hippolyt von Theben, das Diekamp aber diesem Autor abspricht.[1]) Hier werden 13 Perioden zu 532 Jahren angenommen, was auf 6916 (also fast 7000) führt. Der 532jährige Kyklos, den der Verfasser irrig auf die Zeit Konstantins zurückführt, war auf die Kombination mit der Weltära nicht berechnet: der Autor jenes Stücks empfindet lebhaft die Schwierigkeit, daß dabei die Geburt Christi nicht mit einem Kyklosanfang zusammentrifft, sondern auf das 186. Jahr der 11. Periode fällt = 5506, wofür er *ἡ βίβλος τοῦ Νικομηδείας καὶ τοῦ Μεταφραστοῦ*, also späte Byzantiner anführt, etwas beunruhigt dadurch, daß die höhere, ältere Autorität des großen Basilios für 5500 eintritt, was auch Eusebios Pamph., Eustathios und Georgios tun, die auf das 180. Jahr der 11. Periode kommen. Diese vermutlich auf das Chronicon paschale zurückgehende[2]) junge Kompilation (zwischen c. 950 [Metaphrast] und 1408 [= 6916]) beweist nur, daß die von unserem Verfasser angewandten Faktoren: 5500 einerseits, der 532jährige Kyklos andrerseits, noch in später Zeit dem Bewußtsein nahe lagen.

Das merkwürdige nun ist, und darauf kommt es dem Verfasser allein an, daß jenes astronomisch[3]) berechnete Weltjahr von 6384 Jahren mit der von ihm kabbalistisch berechneten Weltdauer von 6388 Jahren fast zusammentrifft. Die Differenz von vier Jahren bekümmert ihn nicht: weiterhin werden auch die andern 4 Jahre ignoriert und 6380 zu Grunde gelegt.

So weit liegen die Dinge klar, und wir können hiernach nur annehmen, daß *ein c. 710 schreibender Chronograph das Weltende auf c. 880 u. Z. berechnet hat.*

Nun aber stellt sich eine Schwierigkeit ein, indem die Berechnung weitergeführt und das Weltende auf 6588 = 1000 u. Z. (oder 6580 = 992 u. Z.) angesetzt wird.

Dies wird folgendermaßen gewonnen: Die kabbalistisch und astronomisch berechnete Zahl besteht an sich zu recht: es ist ein be-

1) Hippolyt von Theben S. LIff.

2) Zu Diekamp 39, 15ff. vgl. Chron. pasch. I 450ff. ed. Bonn. Nach 452, 18 kann man bei Diekamp 39, 20 *ἰωβιλαίου* herstellen.

3) Ich halte die Konjektur *κατὰ τὸν ⟨ἀστρο⟩νομικὸν κύκλον* für gesichert; mit *νομικὸν* verbindet sich kein Sinn.

sonderer Gnadenakt Jesu Christi, daß er auf Bitten der Jünger noch 2 × 60 (= 120) Jahre hinzugefügt hat, indem er durch einen Gestus seiner Hand auf 6500 deutete (6380 + 120 = 6500). Auf den Gestus kommen wir zurück. Was soll die Hinausschiebung? Sind die neugewonnenen 120 Jahre zu den obigen 170 hinzuzufügen, so daß der c. 710 schreibende Verfasser die Parusie selbst von c. 880 auf c. 1000 hinausschiebt, oder hat ein anderer nach 880 diesen Zusatz gemacht, um das Ausbleiben der Parusie nach Ablauf der berechneten 6388 (bezw. 6384, 6380) Jahre zu rechtfertigen? Oder dürfen wir vielleicht überhaupt die Zahlen nicht dazu verwenden, die Zeit des Verfassers zu bestimmen, insonderheit nicht den 120 Jahren diese Bedeutung beilegen? Liegt hier nur ein ganz theoretischer Versuch vor, die theologisch-dogmatische Zahl 6500 mit der astronomischen (nebenbei auch kabbalistisch berechneten) 6380 auszugleichen? Die Schlußbemerkung in § 6 macht fast diesen Eindruck: 6500 ist die von den Vätern gebotene Zahl (freilich nur von späteren[1])), 6384 ist die Zahl der Astronomen; für jene aber steht auch der Herr ein, doch so, daß er die astronomische Berechnung als richtig anerkennt, und nur durch einen außerordentlichen Gnadenakt 120 Jahre hinzufügt.

So betrachtet wäre die ganze Rechnerei sehr wertlos — wenn nicht dabei noch zwei Dinge von dem Verfasser berührt würden, die in sich interessant sind.

Er beruft sich auf eine „Apokalypse des Herrenbruders Jakobus". Von einem solchen Apokryphon war bisher m. W. nichts bekannt. Jakobus spielt allerdings in der apokryphen Literatur eine große Rolle[2]): schon Origenes nennt ihn als Verfasser eines Kindheitsevangeliums (in Matth. comm. X 17); besonders bei den gnostischen Judenchristen waren „Anabathmoi" des Jakobus im Gebrauch (Epiphanius haer. 30, 15, Bücher unter des Jakobus Namen c. 23), auf Mitteilungen des Jakobus an Mariamne beriefen sich auch die Naassener (Hippolyt, refut. V 7). Wenn meine Abgrenzung des Zitates richtig ist, wonach es nur eine Zufügung von 2 Sechzigen umfaßt, wer weiß wozu, ohne direkte Beziehung auf die 6500 Jahre der Welt und den

1) Das älteste Zeugnis wäre das slavische Fragment zu Apoc. 20 bei Bonwetsch GGN 1895, 523; S. 237f. Achelis, wonach die 1000 Jahre der Bindung Satans von Christi Tod 5533 bis zu seiner Parusie 6533 zu rechnen sind. Aber diese Berechnung stammt sicher nicht von Hippolyt, höchstens von seinem Gegner Gajus, vielleicht aber auch von dem 1042 schreibenden Bearbeiter (Übersetzer?). Mit Hippolyt von Theben hat diese Sache nichts zu tun: die Zahlen stimmen im übrigen zu gut zu den alt-hippolyteischen; s. Diekamp XLVIII ff., 34 ff.

2) Harnack, LG I 19. 168. 207. Lipsius, Apokr. Apostelgeschichten II 2, 238 ff.

Segensgestus Christi, so könnte es aus einer solchen alten Schrift stammen: waren doch grade jene Gnostiker stark in Zahlensymbolik. Andererseits ist nicht zu übersehen, daß die Apokryphenfabrikation in Byzanz nie aufgehört hat und daß grade in später Zeit viele solche neu auftauchen. Jüngst erst hat Rendel Harris aus einer syrischen Handschrift des 8. Jahrhunderts eine solche Schrift unter dem vielverheißenden Titel The Gospel of the twelve holy apostles together with the revelations of each one of them; done from Hebrew into Greek and from Greek into Syriac publiziert (Cambridge 1900). Hier ist S. 28 von einer Bitte der Jünger um Aufschlüsse über die Endzeit die Rede, aber es erfolgt eine ablehnende Antwort; S. 33 f. lesen wir sogar eine Apokalypse des Apostels Jakobus, aber sie hat mit unserer Apokalypse des Herrenbruders Jakobus gar nichts zu tun. Wir ahnen noch wenig von dem Reichtum dieser Literatur, wie sie meist nur ganz gelegentlich, z. B. bei Kedrenos und Glykas, zum Vorschein kommt. Ist, was ich immerhin für wahrscheinlicher halte, die Beziehung auf die 6500 Jahre der Welt in dem Jakobusapokryphon mit enthalten gewesen, so kann es kaum vor dem 6. Jahrhundert entstanden sein.

Der andere Punkt von Interesse ist der auf 6500 gedeutete Gestus Christi. Hierzu bietet die Mystagogie eine Parallele, wenn sie den Segen des Bischofs (Metropoliten) in der gleichen Weise erklärt. Die betreffende Stelle lautet nach den verschiedenen Texten[1]):

---

1) Ich unterscheide nach freilich keineswegs abschließendem Studium der Handschriften 3 Hauptgruppen: *B* unter dem Namen des Kappadoziers Basilios: in zahlreichen Codices, z. B. (1) Vat. gr. 640 (XV) fol. 27, daraus abgeschrieben 430 (XVI) fol. 151; (2) Vat. gr. 662 (XIII) fol. 238; (3) Vat. gr. 1151 (XIV) fol. 96; (4) Vat. gr. 1277 (XV) fol. 7; (5) Barber. V 18 (XII?) f. 141; (6) Collegio greco 3 (XVI) f. 1; (7) Neapel B. N. II C 34 (XIII) f. 45; (8) Brescia Querin. A IV 3 (a. 1447) f. 204; (9) Ambr. E 94 s (XIII); (10) Ambr. F 10 s (XIV); (11) London Br. Mus. Eg. 2702 (XIII) f. 183'—197'; (12) London Br. Mus. add. 34060; (13) Oxf. coll. s. Magd. (Milles). In 1. 3. 9. 12. 13 fehlt obige Stelle.

K unter dem Namen des Kyrill von Jerusalem in Cyr. Hier. opp. ed. Milles (Oxf. 1703) 325—332 nur nach einem Ox. Bodl.

Γ unter dem Namen des Germanos von Konstantinopel bei Gallandi XIII und daraus bei Migne SG 98, 383—454, u. a. in Ven. Marc. I 41, Athous 1268 Pantocr., auch in alten Drucken s. Legrand Bibliogr. hellén. I 192 II 26, daraus abgeschrieben Bodl. Barocc. 42; Auszüge in Bodl. Arch. F A 2.

K ist eine verkürzende, *Γ* eine erweiternde Bearbeitung von *B*, die (wie Drews sicher nachgewiesen hat) die Schrift des Theodor von Andida aus dem 11. Jahrhundert voraussetzt. Eine andere *B* mit Theodor von Andida und Nikolaos Kabasilas verschmelzende Rezension steht in Ambr. E 18 s (sc. XII) = *Δ*.

Ich habe hier Kenyon und Bassi für Mitteilungen aus dem British Museum und aus der Ambrosiana zu danken.

B

τὸ κατασφραγίσαι τὸν ἀρχιερέα τὸν λαὸν ὑποδεικνύει τὴν μέλλουσαν παρουσίαν ἐν τῷ ἑξακισχιλιοστῷ πεντακοσιοστῷ ἔτει μέλλειν ἔσεσθαι διὰ τῆς ψηφίδος τῶν δακτύλων ἐμφαινούσης ἑξακισχίλια πεντακόσια.

ὑποδεικνύει < 2 | χριστοῦ παρουσίαν 10 | παρ. + καὶ ἀπόφασιν 2 | ἑξ. πεντ. ἔτει < 10; πεντ. ἔτει < 4, 11; πεντ. < 2 | μέλλειν < 6 | διὰ κτλ.] διὰ γὰρ τῆς ψηφίδος ἐμφαίνεται ... τῶν ς΄ ἡμερῶν τῆς κοσμοποιΐας· ἐν δὲ τῇ ἑβδόμῃ κατάπαυσις 2; ἡ γὰρ ὡς ἐν ψήφῳ σχημάτησις τῶν δακτύλων ἐμφαίνει τὸ (τῶ cod.) ἔσεσθαι ςφ ἔτει 10.

K 330, 20—31

τὸ σφραγίσαι τὸν ἀρχιερέα τὸν λαὸν ὑποδείκνυσι διὰ τῆς τῶν δακτύλων διατυπώσεως, ὅτι ἐν τῷ ἑξακισχιλιοστῷ πεντακοσιοστῷ ἔτει ἡ τοῦ Χριστοῦ παρουσία γέγονε.

Γ 417a

τὸ κατασφραγίσαι τὸν λαὸν τὸν ἀρχιερέα ὑποδεικνύει τὴν μέλλουσαν Χριστοῦ παρουσίαν ἐν τῷ ἑξακισχιλιοστῷ πεντακοσιοστῷ ἔτει μέλλειν ἔσεσθαι διὰ τῆς ψηφίδος τῶν δακτύλων ἐμφαινούσης ἑξακισχιλιοστὸν πεντακοσιοστόν. τοῦτο καὶ Ἱππόλυτος Ῥώμης καὶ ὁ ἅγιος Κύριλλος λέγουσιν ἐν τοῖς περὶ Ἀντιχρίστου λόγοις αὐτῶν ἐν τῷ ἑξακισχιλιοστῷ πεντακοσιοστῷ ἔτει τὴν μέλλουσαν παρουσίαν ἔσεσθαι. καὶ ὁ Χρυσόστομος· ὅτι ἐλεήμων καὶ φιλάνθρωπος θεὸς ὑπάρχεις.

Δ

τὸ κατασφραγίσαι τὸν ἱερέα τὸν λαὸν ὑποδεικνύει διὰ τῆς σημαινύσεωσ τῶν δακτύλων τὴν παρουσίαν τοῦ Χρ. ἥτις ἔμελλεν ἔσεσθαι ἐν τῷ ςφ ἔτει· δηλοῦται δὲ τοῦτο διὰ τῆς τῶν δακτύλων ψηφίδος· ὅτι ἐλ. κ. φιλ. . . .

Die eine Variante in *K* (und eine ähnliche in *Δ*), wonach nicht sowohl an die Wiederkunft Christi als an die erste Parusie, die Menschwerdung, gedacht scheint, trägt zunächst nichts aus: immer ist es eine Deutung des Segensgestus auf die Zahl 6500.

Gemeint kann dabei nur sein die sog. griechische Form des Segens, mit ausgestrecktem Zeige-, Mittel- und kleinen Finger, während der Daumen mit dem eingeschlagenen Ringfinger sich berührt.[1] Wie dabei eine Andeutung der Zahl 6500 (‚ςφ′) herauskommen soll, ist mir unklar; auch ein Z (7000) mit Halbierungsandeutung, worauf ὑπεσημείνατο κτλ. in unserem Text oben S. 550, 30 führen könnte, vermag ich nicht zu erkennen. Aber gleichviel: man hat jedenfalls in diesem Gestus die Beziehung auf 6500 als die Zahl der Weltdauer, die Zeit der Parusie gefunden und dies teils mystagogisch mit dem bischöflichen Segen, teils apokryph mit einer besonderen Handlung Christi in Verbindung gebracht.

Wie alt sind diese Mystagogien? Man ist grade von dieser Stelle ausgegangen zur Bestimmung ihres Alters. A. Ehrhard bei Krumbacher

1) Abbildung bei F. X. Kraus, Gesch. der christl. Kunst I 118 Fig. 47.

byz. LG² 67 meint, sie vor 992 setzen zu sollen, weil auf dieses Jahr die Ankunft des Antichrist gesetzt sei. P. Drews, der in den Theol. Stud. und Krit. 1900, 481 ff. zum erstenmal Klarheit in die verworrenen Überlieferungsverhältnisse gebracht hat, bestreitet dies[1]); er zeigt, daß mindestens einzelne Rezensionen jünger sein müssen: man hat eben diese Deutung ruhig fortgepflanzt, ohne sich klar zu machen, daß sie nach Ablauf der vermeintlichen Weltzeit hinfällig geworden war, oder indem man durch Ansetzung der Geburt Christi auf ein früheres Weltjahr (5000 statt 5500[2])) Zeit gewann. Wie dies aber bei Bearbeitern der Mystagogie geschehen konnte, so auch bei ihrem Verfasser, falls er die Deutung nicht erfand, sondern übernahm. Und daß er dies getan hat, beweist unsere Schrift. Also ist jene Deutung zur Altersbestimmung der Mystagogie überhaupt nicht zu gebrauchen; diese ist ganz auf die sonstigen literarischen Beziehungen angewiesen.

Wiederum läßt sich nicht sicher behaupten, daß der Verfasser der Mystagogie unsere Schrift benutzt habe. Ich möchte eher beide als selbständige Ausführungen einer überlieferten Deutung auffassen. Vielleicht ist als die gemeinsame Quelle eben jene Jakobus-Apokalypse zu betrachten. Denn die Quellen, auf die sich die jüngere Bearbeitung jener Mystagogie (*Γ*) beruft, Hippolyt, Kyrill und Chrysostomos, sind in Wirklichkeit nicht Quellen hierfür. Unter Hippolyt von Rom könnte höchstens das slavisch erhaltene Fragment zu Apoc. 20 gemeint sein, das in dieser Form nicht von Hippolyt stammt. Der echte Hippolyt kommt in der Schrift vom Antichrist zu keiner genauen Datierung; in dem Danielkommentar lehnt er eine solche zunächst ab (IV 5, 6; 16 p. 198. 224) und hält sich dann, wo er notgedrungen doch eine gibt, an das alte Schema: 5500 erste Parusie, dann nach 500 Jahren zweite Parusie (IV 24 p. 246[3])). Kyrill von Alexandrien hat keine Schrift

1) In einem Punkte kann ich Drews allerdings nicht zustimmen. Er hält sich, wie schon Krasnoseljcev, dem er teilweise folgt, zu sehr an die gedruckt vorliegenden Texte: da verdient dann *K* freilich den Vorzug vor *Γ*. Zieht man aber die handschriftliche Überlieferung heran, so ergibt sich, daß *K*, nur auf einem Zeugen ruhend, auch nur Bearbeitung und die nicht von allen, sondern eben nur von diesem einen Zeugen gebotene Deutung der 6500 Jahre auf die Geburt statt auf die Parusie Umdeutung ist. Fallen damit auch Drews' hieran geknüpfte Schlüsse für die Datierung des Originals, so kann er doch mit dieser auf Grund anderer Indizien recht behalten.

2) So vermutet Drews unter Berufung auf Michaels des Syrers Zusammenstellung der Geburtsdaten bei Gelzer, Julius Africanus II 2, 457. Diese aber bedürfen der Korrektur: bei Annianos ist 5091 in 5491 [vielmehr 5501], bei den Syrern nach Barhebraeus chron. syr. p. 49 (Gelzer II 1, 408 f.) 5026 wahrscheinlich in 4126 zu ändern.

3) N. Bonwetsch TU NF I 2, 46; K. J. Neumann, Hippolytus von Rom 29. 70. 76 f.

über den Antichrist geschrieben; in seinen sonstigen Werken deutet er den Begriff meist auflösend im johanneischen Sinne auf die Irrlehrer (V 682. 686; VI 2, 8. 12. 94 Aubert). Von Kyrill von Jerusalem gibt es eine Katechese (XV) über die Wiederkunft des Herrn (MSG 33, 865—916): in dieser hält er aber an der Unberechenbarkeit der Parusie nach Matth. 24, 35 ebenso fest (884a) wie z. B. Augustin und Spätere.[1]) Daß der Name Kyrill noch in später Zeit sehr gefeiert war, man also auf seine Anführung kein Gewicht legen darf, beweisen eine eigenartige Periodenberechnung, die ihm in Vat. Ottob. 23 beigelegt wird[2]), und die unter diesen Namen gestellte Bearbeitung der Mystagogie. Das Chrysostomoszitat vollends will ja nur den Aufschub der Parusie belegen. Sichere Quellen für 6500 als Zeit der Parusie dürfte man aus der Zeit vor c. 500 schwerlich finden.

Damit fällt aber auch für unsere Schrift die Möglichkeit sicherer Datierung von dieser Seite aus dahin. Sie muß nicht älter sein als die Mystagogie, ja sie muß nicht vor 992 bezw. 1000 gesetzt werden. Die größere Wahrscheinlichkeit spricht allerdings dafür, daß diese Berechnung aufgestellt wurde vor Ablauf der berechneten Frist. Aber die Möglichkeit eines rein theoretischen Ausgleichsversuchs zwischen überlieferten Zahlen läßt sich nicht ganz ausschließen.

Sicher ist als terminus ad quem das Alter der Handschrift, die Mitte des 12. Jahrhunderts oder vielmehr nach unserer obigen Analyse die um etliche Dezennien früher liegende Entstehung der Sammlung. Möglich ist, daß wir bis auf c. 710 zurückgehen müssen. Vielleicht fand nach c. 880 ein Zusatz statt, doch kann auch das Ganze erst aus dem 10./11. Jahrhundert stammen.

Merkwürdig ist, daß unser Verfasser streng genommen nicht auf das Jahr 992 (= 6500), sondern, indem er zu 6388 120 addiert, auf 6508 = 1000 kommt. Ihm selbst ist diese markante Zahl, die den Gedanken an das Weltende so nahe legte[3]), offenbar gar nicht zu

---

1) Aug. de civ. dei XVIII 53, der eine apokryphe Berechnung unter dem Namen des Petrus auf 365 Jahre anführt und abweist. Isidor hat am Ende seiner Chronik S. 481 Mommsen, chron. min. III, den modern anmutenden Zusatz: *quando enim quisque de saeculo migrat, tunc illi consummatio saeculi est.*

2) MSG 33, 1203

Adam	—	Flut	2150
Flut	—	Abraham	1270
Isaak	—	David	1020
Salomo	—	Exil	560
Exil			70
Exil	—	Christus	430
			5500

3) Früher nahm man allgemein an, daß im Abendland gegen das Jahr 1000

Bewußtsein gekommen: er würde sonst nicht unterlassen haben, einen Freudenruf über diesen neuen Beweis der Richtigkeit seines Systems der Berechnung auszustoßen! Er konnte auch nicht darauf kommen ohne die Voraussetzung der dionysianischen Ära des Abendlandes. So ist es wohl nur Zufall, daß er, von dem Namen Jesus = 888 ausgehend, auf diese Zahl stieß. Oder aber, sollte ihm eine abendländische Chronologie zugeflogen sein? Der Gedanke ist nicht ganz von der Hand zu weisen: es finden sich im Coisl. überhaupt mehrere Spuren abendländischen Einflusses (s. ob. S. 537. 546); insonderheit entspricht § 7 einer bekannten Auffassung der abendländischen Chronologen von den sex aetates mundi, ein Ausdruck, der ihnen weit eher den Vergleich mit den menschlichen Lebensaltern nahe legte als die ἓξ αἰῶνες den Byzantinern.

Wir finden den Parallelismus schon durchgeführt in einer Übersicht über die römische Geschichte, die Lactantius div. instit. VII 14, 14 p. 633 Brandt unter Senecas Namen zitiert. Hier werden 7 Lebensalter infantia, pueritia, adolescentia, iuventus, prima senectus, senectus unterschieden, ohne bestimmte zeitliche Umgrenzung. Tertullian de virg. vel. 1 p. 515 Oehler läßt die Heilsgeschichte die Stufen der rudimenta, infantia, iuventus und maturitas durchmachen. Cyprian ist die Redensart von der „alternden Welt" (IV. Esra 14, 10. 16) geläufig, ad Demetr. 4 (I 353), de morte 25 (I 313). Am genialsten hat Augustin de genesi c. Manich. I 23 MSL 34, 190, abgeschwächt de civitate dei (XVI 24) XXII 30 die Weltgeschichte mit dem Menschenleben verglichen, indem er 6 aetates, 2 von je 10, 3 von je 14 Generationen (Matth. 1, 17) und eine noch nicht abgeschlossene, annimmt. Er weiß auch innere Beziehungen zwischen dem beiderseitigen Charakter der korrespondierenden aetates aufzudecken: der oblivio der infantia entspricht die Vernichtung durch das diluvium am Ende der 1. Weltzeit; dem beginnenden Sprechen in der pueritia die Erfindung der Sprachen in der 2. Weltzeit. Von Abraham an zählen die Generationen bei Matth., wie in der adulescentia die Zeugungsfähigkeit eintritt. Die iuventus ist stark, zum Herrschen geschickt, so das Zeitalter der Könige; die senectus ist müde, erschöpft, darauf deuten die vielen Leiden des Volkes von dem Exil an. Diesen Aufriß hat Isidor seiner Chronik vom J. 615, mit eingehenderer Begründung in der 2. Ausgabe von 627 zu Grunde gelegt (Chronica minora ed. Mommsen II 425); spezieller

tatsächlich der Weltuntergangsgedanke die Gemüter in ganz besonderer Weise gepackt hätte. Sackur, Cluniacenser II 225, und noch weiter gehend Hauck, Kirchengesch. Deutschlands III[2] 491, bestreiten dies. Es wäre einer besonderen Untersuchung wert.

handelt er von der Übereinstimmung in de differentiis II 19 (MSL 83, 81 f.): hier stellt er für die 6 Lebensalter, infantia, pueritia, adolescentia, iuventus, senectus, senium, ein progressives Verhältnis von 1:1:2:3:4:x mal 7 Jahren auf.[1]) Noch enger an Augustin sich anschließend hat Beda in seiner Chronik von 703 und 705 (Chronica minora III 247) der Lehre de sex aetatibus saeculi die definitive Gestalt gegeben, in der sie die mittelalterliche Chronistik beherrscht hat.[2]) In dieser Form bildet sie die Grundlage z. B. für die Quedlinburger (1025) und für Lamberts Annalen (1077).[3]) Auch die mystische Theorie von den 8 Weltaltern bei Scotus Erigena[4]) bedeutet nur eine Verlängerung über die übliche Grenze hinaus ins Jenseits.

Bei den Griechen ist dies Schema — ich will nicht sagen unbekannt, aber — ungeläufig.

Aristoteles hatte nur 3 Lebensalter unterschieden: *νεότης*, *ἀκμή*, *γῆρας* (rhetor. II 12, 2; vgl. anim. hist. III 19, 5), womit auch gelegentliche Äußerungen anderer Schriftsteller übereinstimmen.[5]) Aristoteles kennt daneben aber schon eine dichterische Einteilung des Menschenlebens nach Hebdomaden (Polit. VII 14, 11), und zwar in 10 solche, da er (ebd. 3) 70 Jahre als Grenze des Menschenlebens bezeichnet. Gemeint sind die von Philo de opif. mundi 104 (I 36 Cohn) und Clemens Alex. Strom. VI 16, 144 (III 230 Dindorf) als solonisch überlieferten Verse[6]), die vielleicht auf die Schule des Hippokrates zurück-

1) Beachtung verdient vielleicht, daß dies mit dem römischen Recht nicht in Verbindung steht: dies setzt allerdings die infantia auf 7 Jahre; als Termin der Pubertät erscheint 14 (aber bei Mädchen 12) Jahre. Die Majorennität tritt mit 25 Jahren ein (vgl. Savigny, System des röm. Rechts III 21 ff.). Das spricht gegen die von einem Anonymus in den Heidelberger Jahrb. für Literatur 1815, Nr. 42/43, S. 669 ff. behauptete Beeinflussung des römischen Rechts durch die griechische Hebdomadentheorie für eine mehr empirische Beobachtung. Bei der modernen Herabsetzung der Majorennität von 25 auf 21 Jahre hat kaum jemand an die Hebdomadentheorie gedacht. [Ich verdanke dies Material meinem Kollegen Schott.]

2) v. Eicken, Geschichte und System der mittelalterl. Weltanschauung 642 ff.; J. A. Kleinsorge, Beiträge zur Gesch. der Lehre vom Parallelismus der Individual- und der Gesamtentwicklung, Jena 1900.

3) MG SS III 22; ähnliches auch in Vind. lat. rec. 3167a fol. 152.

4) H. Reuter, Geschichte der Aufklärung I 61.

5) Plato, der nach Censorinus de die natali 14, 12 das Leben sich in 9 Enneaden vollenden läßt, spricht epist. 3 p. 316, 1 von der *μέση ἢ καθεστηκυῖα ἡλικία*, was der *ἀκμὴ ἡλικίας* entspricht. Ihr geht die *παιδικὴ ἡλικία* voran und folgt die *προϊοῦσα ἡλικία*. S. den Thesaurus s. v. *ἡλικία*, wo für die ältere Zeit nur zu viel distinguiert wird.

6) Außerdem erhalten in Paris. 1846 bei Cramer Anecd. Par. I 46 und Apostolios 14, 94; vgl. Censorinus a. a. O. 14, 7, Macrobius in somn. Scip. VI 70—76.

gehen. Hippokrates freilich soll nach Pollux Onomastikon II 4 p. 57 Bekker 7 Lebensalter von je 7 Jahren unterschieden haben: παιδίον, παῖς, μειράκιον, νεανίσκος, ἀνήρ, πρεσβύτης, γέρων; das käme nur bis 49 Jahre, was sicher zu kurz ist. Censorinus de die natali 14, 8 läßt ihn wenigstens dem 3. und 5. je zweimal 7 Jahre beilegen, was bis 63 oder 70 führt. In den hippokratischen Schriften finden sich keine so bestimmten Angaben, und Galen interpretiert die von ἡλικίαι im allgemeinen handelnden Stellen mit Vorliebe im Sinne einer Theorie von 4, den 4 Mischungsarten von feucht und trocken, warm und kalt und eben damit den 4 Jahreszeiten entsprechenden Lebensaltern: παῖς (νέος), ἀκμάζων (νεανίσκος), παρακμάζων (μέσος), γέρων (XVI 101 Kühn zu Hipp. I 200 Kühn; 345 zu Hipp. I 129; 424 zu Hipp. I 132; ὅροι ἰατρικοί XIX 373 f.). Daneben blickt freilich auch bei Galen einmal die alte Dreiteilung νεότης, ἀκμή, γῆρας durch (ὅροι ἰατρ. 105—107, XIX 373 f.); andrerseits kennt er (XVII B 627 ff.) im Anschluß an Hippokrates' Aphorismen III 24—31 eine reichere Gliederung: er vermißt zwischen den dort genannten 4 Stufen von παιδία und den νεηνίσκοι und ὑπὲρ τὴν ἡλικίαν die ἡλικία τῶν μειρακίων (641) und weiß, daß ein Teil der Schule die seiner Meinung nach von dem Meister identifizierten πρεσβύται und γέροντες unterscheidet (648). Unter ausdrücklicher Berufung auf des Meisters prognost. 7 (I 84, 14 Kühlewein) setzt er (644) den Schluß der νεανίσκων ἡλικία auf das Ende der 5. Hebdomas (35. Jahr). Diese Berechnung blieb auch weiterhin maßgebend.[1])

Diese etwas weitausholende Darlegung der mannigfachen Bestimmungen der ἡλικίαι bei den Griechen war notwendig, um die Eigenart unseres Textes richtig zu beurteilen.

Sie besteht zunächst schon in den Zahlen, die für die 7 ἡλικίαι angegeben werden: 4, 14, 22, 44, 56, 66, unbestimmt. Man ist versucht, hier ein hebdomadales Schema herzustellen: 7, 14, 28, 42, 56, 63, unbestimmt. Aber bei der Art unseres Textes, der durch die zweite Reihe 1, 5, 15, 23, 45, 57, 67 jede Zahl gewissermaßen doppelt belegt, ist eine Verschreibung nicht so sehr wahrscheinlich. Ich gestehe, diese

---

Bergk, Poetae lyrici II³ 431, tritt für solonischen Ursprung ein. Bezeichnungen für die einzelnen Altersstufen fehlen in diesen Versen. — Der Peripatetiker Staseas soll noch 2 Hebdomaden zugefügt, also bis zu 84 Jahren gerechnet haben, ebenso die etruskischen Schicksalsbücher, Censorinus 14, 5. 6.

1) Vgl. das Scholion bei Galen XVII B 643, 1 ἰστέον δὲ ὅτι ἡ ἀκμαστικὴ ἡλικία λε΄ ἔτεσι περιγράφεται (— 35), ἡ δὲ παρακμαστικὴ μθ΄ (— 49), womit genau der anonyme Kommentator zu Aristoteles rhetor. II 14 Arist. Comm. XXI 2 ed. Rabe p. 119 übereinstimmt.

von der griechischen Überlieferung abweichenden Zahlenansätze nicht erklären zu können; sie haben auch mit der Chronologie nichts zu tun, deren Perioden, wie schon Augustin sah, mit dem Schema der aetates kaum in Einklang zu bringen sind.

Die Parallelisierung zwischen Menschenleben und Weltzeit entspricht, wie wir sahen, der abendländischen Chronologie: aber auch von dieser unterscheidet sich unser Text bestimmt dadurch, daß er nicht sex aetates mundi annimmt und die 7. mit dem Jenseits gleichsetzt, sondern die sieben *αἰῶνες* in diese Weltzeit einrechnet. Das Schema der abendländischen Chronologie ist entworfen vor dem Ende des 6. Jahrtausends, und später hat man teils durch Verkürzung der vergangenen Weltperiode sich noch innerhalb des 6. Jahrtausends zu halten versucht, teils die ursprüngliche Gleichsetzung der aetates mit Chiliaden ganz aus dem Auge verloren. Anders die Griechen, die sowohl (wie unser Theophanios zeigt) an 5500 für Christi Geburt festhalten als auch an der Gleichung von Ps. 90. Das zeigt besonders deutlich eine fälschlich unter dem Namen des Chrysostomos (opp. V 551—556), mit mehr Recht vielleicht unter dem des Anastasios Sinaita (in zwei Rezensionen MSG 89, 1077—1116 = 1116—1144) stehende Auslegung von Ps. 6, worin die *ὀγδόη* der Überschrift, die zu vielerlei spielenden Ausdeutungen geführt hat[1]), bezogen wird auf das dieser Weltwoche folgende künftige Leben, und im Anschluß an Eccl. 11, 2 gemahnt wird, in dem jetzigen 7. Jahrtausend des künftigen 8. zu gedenken. Solche Betrachtungen entstammen der Zeit nach c. 500, da man sich bewußt war, das 6. Jahrtausend bereits überschritten zu haben.

Schließlich müssen wir noch eine Parallele heranziehen, um die Eigenart unseres Stückes ins volle Licht zu setzen: es ist ein Exzerpt, das sich in der 5. Quaestion des Anastasios Sinaita († nach den einen 599, nach andern um 700), p. 46 Gretzer, MSG 89, 367, findet unter dem Lemma *τοῦ αὐτοῦ* — vorher geht ein Exzerpt aus Chrysostomos —;

1) Ps. 6, 1: *εἰς τὸ τέλος ἐν ὕμνοις ὑπὲρ τῆς ὀγδόης*. Meist wird dabei an die Auferstehung Christi und an die Beschneidung erinnert: Asterios bei Cotelerius mon. eccl. gr. I 49 MSG 40, 444 vgl. Corderius Catene I 111f.; Eusebios MSG 23, 120; Gregor Nyss. in Psalm. II 11 (ed. 1615) 328 ab; Didym. Alex. MSG 39, 1173 erinnert auch an Weltschöpfung und Sabbat, aber nur mit der asketischen Wendung: also diese Welt nicht zu lieben. — Auch die 8 Seelen in Noahs Arche, David als 8. Sohn Isais, die Verklärung Christi Lc. 9, 28 hat man herbeigezogen (Hieronymus commentarioli ed. Morin Anecd. Mareds. III 1, 14f.). — Theodor Mops. MSG 66, 647 und Chrysostomos opp. V 39—49 gehen auf die Überschrift grade nicht ein, aus Theodoret V 640 Schultze aber scheint hervorzugehen, daß die Beziehung auf die *μέλλουσα κατάστασις*, in der es nicht mehr den fortgesetzten Umlauf der 7 Tage geben wird, den Antiochenern eignet.

es trägt mehr Brief- oder Erotapokriseis- als Homilien- oder Kommentarcharakter und stammt sicher nicht von dem großen Prediger und Exegeten. Hier wird die Welt oder vielmehr das Leben dem 7 tägigen Laubhüttenfest verglichen (Lev. 23, 34 f.), dessen 8. Tag keine Opfer mehr kennt, sondern *ἐξόδιον* ist, d. h. Totenauferstehung. Hier hinein fügt sich der Gedanke: 7 Tage habe der Mensch Buße zu tun, das heißt seine 7 Lebensalter als *βρέφος*, *παιδίον*, *μείραξ*, *νεανίσκος*, *μεσῆλιξ*, *πρεσβύτης*, *γέρων*. Zeitgrenzen werden dafür nicht gegeben, aber es wird bei jeder eine Beziehung zu dem entsprechenden Schöpfungstag gesucht, ähnlich und doch ganz anders wie bei Augustin. Wir erkennen daran, daß derartige Kombinationen beliebt waren. Innerlich hängen diese Texte nicht miteinander zusammen. Schon die Terminologie differiert: von 7 Altersstufen sind nur 2 ganz gleich bezeichnet. Vor allem aber ist die Abzweckung eine grundverschiedene: dies Exzerpt ist asketisch-individualistisch; nach den 7 Lebensaltern des einzelnen kommt für ihn der Tod. Unser Theophaniostext ist universalhistorisch-eschatologisch: am Schluß der Menschheitsgeschichte kommt das Weltende.[1])

Fassen wir alle Beobachtungen zusammen, so gibt dieser Text, statt das Rätsel des Weltendes zu lösen, vielmehr Rätsel über Rätsel auf. Aber eben das macht ihn merkwürdig. Und so verdient Theophanios Monachos wohl, in die byzantinische Literaturgeschichte eingeführt zu werden.

Jena. **E. von Dobschütz.**

---

1) Mit Lev. 23 verbindet übrigens eschatologische Gedanken auch Cyrill. Alex., de ador. in spir. et verit. XVII, I 616 ff., bes. 620 Aubert.

Vers inédits de Jean Tzetzès.

La courte pièce dont je publie le texte ci-après ne m'est connue que par un seul manuscrit, le Paris. 2925, recueil de *miscellanea* sans grand intérêt, que M. Omont attribue au XVe siècle.[1]) Elle y occupe presque tout le verso du folio 5 et quelques lignes du folio 6 recto.

Le titre du poème en indique l'auteur et à quelle occasion il fut composé. Deux personnages, Skylitzès et le secrétaire impérial Grégoire, avaient nié le talent poétique de Tzetzès. Averti, celui-ci réplique par une virulente épigramme improvisée malgré un accès d'asthme et dont prend aussitôt copie l'individu qui lui a rapporté la médisance faite sur son compte.

Ici, quelques observations s'imposent. Le manuscrit donne comme nom du poète *Τζέτην*. Mais il s'agit bien de Jean Tzetzès, le fécond iambographe du XIIe siècle[2]), qui parle si souvent dans ses œuvres de l'asthme dont il était ordinairement incommodé, *ὀρθόπνοια* ou *δύσπνοια*.[3]) Il faut comparer les premiers mots de notre titre avec celui que porte la *Θεογονία* du même auteur: *ποίημα αὐθωρὸν πάντη καὶ ἀμελέτητον*.[4]) Enfin, le style est bien celui de Tzetzès à d'autres heures de mauvaise humeur[5]), et les vers faux ne sont pas plus rares ici que dans ses autres poésies.[6]) Aussi Labbe n'a pas hésité[7]) à faire la correction de nom qui s'imposait, et Fabricius l'a copié.[8]) Il est étonnant après cela que les 27 malheureux vers iambiques contre Skylitzès et Grégoire aient passé inaperçus des éditeurs.

Quels sont les deux critiques victimes de la causticité de Tzetzès? On peut se hasarder à identifier le premier avec le protocuropalate

---

1) H. Omont, *Inventaire sommaire des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, 3e partie, p. 60.

2) Cf. K. Krumbacher, *Geschichte der byzantin. Literatur*, 2e édit., p. 526 seq.

3) Cf. lettres 91, 92, 93, 95 (édit. Pressel) etc.

4) Cf. G. Hart, *De Tzetzarum nomine, vitis, scriptis*, p. 37.

5) *Ibid.*, p. 52. 6) *Ibid.*, p. 66 seq. 7) *Nova biblioth. mss.*, p. 134.

8) *Biblioth. Gr.*, édit. Hambourg 1737, t. X, p. 253. — M. Omont, *op. et loco cit.*, dit seulement: «Versus in Scylitzem et Gregorium grammaticum», sans indiquer l'auteur.

Georges Skylitzès, fonctionnaire de Manuel Comnène et auteur de poèmes liturgiques.[1]) Mais l'autre, le secrétaire impérial Grégoire, reste un inconnu pour moi; peut-être est-ce un membre de cette famille des Kamateroi où Tzetzès compta d'abord des protecteurs avant de se brouiller avec elle; peut-être est-ce le *rhéteur* ennemi dont il se plaint ailleurs sans le nommer.[2])

Quoi qu'il en soit, le poète vexé répond à ses deux adversaires sur un ton qui donne une singulière idée des mœurs littéraires du temps. Après avoir pris connaissance de ses vers, le lecteur me pardonnera de ne pas donner en français l'analyse d'une épigramme par trop réaliste pour notre odorat.

Cod. Paris. 2925. Fol. 5v°.

Στίχοι αὐθωροὶ καὶ πάντη ἀμελέτητοι γεγονότες κατά τε τοῦ Σκυλίτζη καὶ Γρηγορίου τοῦ βασιλικοῦ γραμματικοῦ ἐκείνου, εἰπόντων ἐκείνων μὴ δύνασθαι τὸν Τζέτζην στιχίζειν τι γενναῖον καὶ ἀξιέπαινον· οὓς ἅμα τῷ ἀκοῦσαι τῇ ὀρθοπνοίᾳ καίτοι συνεχόμενος ἐσχεδίασε, γράψαντος τούτους τοῦ καὶ τὸ μήνυμα εἰπόντος τοῦ ψόγου.

Ἐκ τῶν τραγίσκων οὐκ ἀμέλγεται γάλα·
μόνον κορύπτειν εὐφυεῖς γὰρ οἱ τράγοι·
εὐείμονες γὰρ τὰς τραγᾶς δασυτρίχους
καὶ τῆς χλόης πλησθέντες, ἧς πρὶν ἠπόρουν,
κερουτιῶσι τῇ ζέσει πυρούμενοι·
ἡ θερμότης γὰρ δραστικῶς τῶν ἐγκάτων
τὸ λιγνυῶδες ἐκφορήσασα βάρος
ὠθεῖ τὸ λεπτὸν καὶ τὸ δάκνον ἐς κέρας,
ὑφ' οὗ διαμπὰξ τῆς χολῆς ἀνηγμένης
ζητοῦσιν ἀντίκρουσιν εἰς κνησμοῦ δίκην.
Καὶ καινὸν οὐδὲν εἰ κορύπτουσι τράγοι·
καὶ τοῖς βονάσσοις γὰρ κόπρος τοξεύεται.
Τουτὶ δὲ καινὸν τοῖς τραγίσκοις τοῖς νέοις
καὶ τοῖς βονάσσοις τοῦ νεωτέρου τρόπου·
οἱ μὲν γὰρ ὀνθυλοῶσι τὴν κοπρίαν

1) Sur ce personnage, voir mon étude dans un des prochains numéros du *Vizantiskij Vremennik.*

2) Cf. G. Hart, *op. cit.*, p. 23, 58 seq.

3 *Τζέτην codex.* 6 C'est le proverbe *τράγον ἀμέλγεις* mis en vers; cf. Boissonade, *Anecdota graeca,* t. I[er], p. 395 (Plutarch., 20); Leutsch et Schneidewin, *Paroemiographi graeci,* Göttingue 1839, p. 303 (Diogenian., VII, 95); Walz (Arsen.) 451), etc. 14 *χολης cod.*

τῆς κακοπραγοῦς συρμάδος τῶν ἐντέρων·
οἱ δ' αὖ γε τῆς ἄνωθε πρωραίας πύλης
ἀνονθυλοῦσιν ἀπρεπῆ δυσοδμίαν,
πετροστεγῆ τε τῶν λεόντων τὴν φύσιν
ἀποῦσαν οὖσαν ὡς παροῦσαν ἀφρόνως
βάλλειν δοκοῦσι τῇ κερατρώτῳ βίᾳ.
Ἀλλ', ὦ τραγίσκοι δυσγενεῖς, τολμητίαι,
Fol. 6r°. *ἐᾶτε τὸν λέοντα τῇ τρώγλῃ μένειν,*
ἐᾶτε τὸν λέοντα τρωγλιᾶν ὕπνῳ,
μὴ τὰς τραγᾶς, τὰς σάρκας, ὀστᾶ, τὰ κέρα
ὁμοῦ σπαράξῃ καὶ λαφύξῃ τὸ ζέον·
τίς γὰρ τραγίσκων καὶ λεόντων ἡ μάχη;

Mots qui manquent aux lexiques (*Thesaurus*, Sophoklès, Koumanoudès):

ἀνονθυλοῦσιν, composé de *ἀνά* + **ὀνθυλέω -ῶ*, voir plus loin. — *κερατρώτῳ*, semble composé de *κέρας* + adjectif verbal, au sens transitif, de *τιτρώσκω*. — *ὀνθυλοῶσι*, forme poétique; cf. *ὀνθῦλεύω* dans le *Thesaurus*. — *πετροστεγῆ*, cf. *πετρόστεγος* dans le *Thesaurus*. — *πρωραίας*, cet adjectif semble dérivé de *πρώρα*? — *τρωγλιᾶν*, verbe formé de *τρώγλη*.

Constantinople.

S. Pétridès,
des Augustins de l'Assomption.

---

1 *κακοπραγοῦ cod.* 2 *ἄνωθι cod.* 11 *σπαράξει κ. λαφύξει cod.*

Office inédit de saint Clément, hymnographe.

L'Église grecque fait actuellement mémoire de saint Clément le 30 avril. On lit ce jour-là au synaxaire: *Μνήμη τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Κλήμεντος τοῦ ποιητοῦ.* Aucune légende, mais seulement ces deux trimètres iambiques:

Τέρψας ὁ Κλήμης γηγενεῖς ᾠδαῖς κάτω
ἀπῆλθε τέρψων, ὥσπερ οἶμαι, καὶ νόας.[1])

Divers documents nous montrent d'autres dates que celle du 30 avril. A Sainte-Sophie, vers la fin du IX[e] siècle, Clément était honoré le 28 avril.[2]) Il l'était ailleurs le 27 avril et le 27 mai[3]); nous ajouterons tout à l'heure le 23 mai.

Dans certains de ces documents, notre saint reçoit le titre un peu plus explicite de *ποιητὴς τῶν κανόνων.*[4]) Il nous est donc présenté comme l'auteur de *canons,* c'est-à-dire de ces hymnes rythmiques inaugurées au VIII[e] siècle par saint André de Crète. Ce n'est pas un poète quelconque, mais un hymnographe. Papebroch l'avait bien compris ainsi, et, à propos du personnage dont il s'occupe, il ne manque pas de relever le nom de «Clemens» dans la liste de mélodes dressée par Allatius.[5])

Nous connaissons, édités, neuf canons signés *Κλήμεντος* dans l'acrostiche des *θεοτοκία*[6]):

1) *Μηναῖον*, édit. Venise 1895, avril, p. 114.

2) A. Dmitrievski, *Opisanie liturgičeskich rukopisei,* t. I[er], *Τυπικά*, Kiev 1895, p. 67.

3) Voir les références dans *Acta Sanctorum,* édit. Palmé, avril, t. III, p. 796, 797; Martinov, *Annus ecclesiasticus graeco-slavicus,* Bruxelles 1863, p. 116, 117; H. Delehaye, *Propylaeum ad acta sanctorum novembris, synaxarium ecclesiae constantinopolitanae*, p. 632, 633, 641, 713. Ibidem, p. 701, au 22 mai, au lieu de *Κλήμεντος τοῦ Πισίτου*, il faut sûrement lire *τοῦ ποιητοῦ* (cod. Vindob. Theol. gr. 300).

4) *Acta Sanctorum,* ibid.; cf. Nicodème, *Συναξαριστής*, Zante 1868, t. II, p. 299, ou C. H. Doukakès, *Μέγας συναξαριστής*, avril, Athènes 1892, p. 461.

5) *Acta Sanctorum,* ibid.; Allatius. *De libris ecclesiasticis Graecorum,* Paris 1644, p. 82.

6) La liste de Christ et Paranikas, *Anthologia graeca carminum christianorum*, Leipzig 1871, p. 265, et celle de G. Papadopoulos, *Συμβολαὶ εἰς τὴν*

Canon à Moïse, 4e ton[1]);
— aux Taxiarques, 4e ton plagal[2]);
— aux Patriarches, 2e ton plagal[3]);
— à saint Jean Climaque, 1er ton[4]);
— aux Sept Dormants d'Ephèse, 2e ton[5]);
— à la Sainte Vierge, ton grave[6]);
— à saint Akindynos et ses compagnons, 4e ton[7]);
— à saint Aberkios, 4e ton[8]);
— sur un prêtre défunt, 2e ton plagal.[9])

Outre l'acrostiche nominal des *θεοτοκία*, ces canons en ont un second: les initiales des tropaires forment un trimètre iambique, exception faite pour le canon aux Patriarches et le canon à la Sainte Vierge. En outre, ils ont possédé une deuxième ode (nous avons celle du canon à saint Aberkios), sauf le canon à saint Akindynos et ses compagnons, sauf le canon sur un prêtre défunt, sauf aussi le canon aux Taxiarques s'il faut s'en rapporter au texte très corrompu du ménée.[10]) Ils semblent bien appartenir au même auteur: une présomption de plus en faveur de cette opinion nous est fournie par les très nombreuses allusions à l'iconoclasme et aux saintes images.

Plus importantes encore paraissent être les œuvres de Clément restées inédites. Ainsi Maï[11]) et Pitra[12]) lui attribuent une part dans la composition du *Τριῴδιον* primitif. Ainsi un *Θεοτοκάριον*, compilé en 1732 par le diacre Luc de Nicée et conservé au monastère des Taxiarques près de Mantamadon (Lesbos), contient trois canons d'un Clément à la Sainte Vierge.[13]) Ainsi surtout les manuscrits de Grotta-Ferrata renferment les pièces suivantes:

ἱστορίαν τῆς παρ' ἡμῖν ἐκκλησιαστικῆς μουσικῆς, Athènes 1890, p. 248, sont incomplètes.

1) *Μηναῖον*, édit. citée, septembre, p. 27 seq.

2) *Ibid.*, novembre, p. 49 seq.

3) *Ibid.*, décembre, p 120 seq.; l'acrostiche des *θεοτοκία* n'est pas signalé.

4) *Ibid.*, mars, p. 121 seq.

5) Nicodème, *Θεοτοκάριον*, édit. Venise 1898, p. 89 seq.

6) *Acta Sanctorum*, novembre, t. Ier, p. 510 seq. 7) *Ibid.*, août, p. 20 seq.

8) Pitra, *Analecta Sacra*, t. II, Frascati 1884, p. 180 seq.

9) Goar, *Euchologium*, Paris 1647, p. 566 seq.

10) Il manque aussi deux tropaires au canon à saint Aberkios et ses compagnons.

11) Maï, *Spicilegium romanum*, t. IV, p. 7.

12) Pitra, *Hymnographie de l'Église grecque*, Rome 1867, p. 58, 63.

13) A. Papadopoulos-Kerameus, *Μαυρογορδάτειος βιβλιοθήκη*, dans *Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος*, supplément au t. XV, 1884, p. 167.

Cod. Γ. β. XLIII,	canon	sur le grand habit monastique;
—	—	pour les mourants;
—	—	pour un moine défunt;
—	—	même sujet;
—	—	pour une religieuse défunte;
Cod. Δ. α. VII,	—	à saint Eustathe et ses compagnons;
Cod. Δ. α. XI,	—	à sainte Eupraxie;
Cod. Δ. α. XIV,	—	pour le 2e dimanche avant Noël;
Cod. Δ. α. XVII,	—	à saint Codrat;
—	—	à saint Nicétas. [1]

Il est à prévoir que le dépouillement des innombrables manuscrits liturgiques enfouis dans les bibliothèques augmentera considérablement la liste précédente.

* * *

Sciommari rangeait Clément parmi les mélodes de Grotta-Ferrata.[2]) Fabricius, ou plutôt son collaborateur Urbain Siber, en fit un studite.[3]) Pitra distingua d'abord deux homonymes, l'un de Grotta-Ferrata, l'autre du Stoudion.[4]) Plus tard, le savant cardinal ne semble plus tenir compte que de celui-ci.[5])

Pour ma part, je ne crois pas que le Clément des manuscrits de Grotta-Ferrata diffère du Clément dont nous connaissons dès longtemps plusieurs canons, surtout par les ménées imprimés. La question ne pourra être définitivement résolue que lorsqu'on possèdera des canons de Grotta-Ferrata une édition complète ou du moins une description plus détaillée que celle de Rocchi. Mais, en attendant, on peut observer que le canon à saint Aberkios publié en 1884 par Pitra, un de ceux qu'on aurait pu attribuer au prétendu mélode de Grotta-Ferrata, présente un air incontestable de famille avec les canons déjà édités: même acrostiche nominal, même acrostiche formant un trimètre iambique, mêmes allusions à l'iconoclasme.

J'ignore pour quel motif Urbain Siber a mis Clément au nombre des mélodes studites. En tout cas, cette opinion a fait son chemin. Nous avons vu comment Pitra l'a accueillie. Plus récemment, G. Papa-

---

1) Rocchi, *Codices cryptenses,* Rome 1884, p. 286, 287, 302, 310, 314, 318, 367.

2) Sciommari, *Vita sancti Bartholomaei,* Rome 1728, p. 120.

3) Fabricius, *Bibliotheca graeca,* Hambourg 1737, t. X, p. 131.

4) Pitra, *Hymnographie de l'Église grecque,* p. 55, 62, CLIV; *Analecta sacra,* t. Ier, Paris 1876, p XLIII (préface).

5) Pitra, *Analecta sacra,* t. II, p. 166.

dopoulos[1]), l'abbé Marin[2]), d'autres encore l'ont embrassée sans hésitation. Du canon à saint Aberkios, Krumbacher dit aussi qu'il est vraisemblablement de l'école studite.[3])

Si l'on admet que Clément habita le Stoudion, on sera peut-être tenté de l'identifier avec le Clément dont parle saint Théodore Studite dans une de ses lettres: *Ὁ γραμματοφόρος, ὁ ἀγαπητὸς ἡμῶν υἱὸς Κλήμης, ὁ εὐλαβέστατος ἡγούμενος.*[4]) Mais ce fils spirituel de saint Théodore est-il bien lui-même un studite?

Par contre, il me paraît impossible de confondre soit ce Clément soit notre hymnographe avec le Clément qui, après avoir été économe du Stoudion, succéda à saint Nicolas dans la charge d'hégoumène de ce monastère.[5]) Saint Nicolas mourut en effet le 4 février 868, et Clément lui survécut de plusieurs années: on ne saurait donc guère voir en lui le disciple de saint Théodore, déjà qualifié d'hégoumène par celui-ci vers 820.[6]) En outre, l'office inédit que je publie nous fournit quelques rares, mais précieux renseignements sur Clément l'hymnographe: c'est un moine qui a souffert pour le culte des images et *est mort en exil* pour l'orthodoxie.[7]) Il ne saurait donc être le même que Clément, successeur de saint Nicolas, mort tranquillement dans son monastère longtemps après la fin de la persécution iconoclaste.

* * *

On a vu que le culte liturgique de saint Clément se réduit de nos jours à une simple mention au synaxaire. Il est intéressant de constater que ce culte a jadis été plus développé, au moins dans certaines églises, et que le saint a possédé un office propre.

---

1) G. Papadopoulos, *op. et loco cit.* Cf. Eustathios Boulismas, *Περὶ ἐκκλησιαστικῶν μελῳδῶν*, dans *Ἐκκλησιαστικὴ ἀλήθεια*, t. XII, p. 358 seq. L'auteur n'attribue pas à Clément la composition d' *οἶκοι*, comme le lui fait dire M. A. Papadopoulos-Kerameus dans un compte-rendu de son article, *Vizantiskij Vremennik*, t. I[er], p. 226.

2) Marin, *De Studio*, Paris 1897, p. 106; *Les moines de Constantinople,* Paris 1897, p. 504. Christ semble ne connaître que le Clément de Grotta-Ferrata, *op. cit.*, p. XXIV (préface).

3) Krumbacher, *Studien zu den Legenden des hl. Theodosius,* p. 325, 333.

4) Lettres de saint Théodore Studite, d'après l'édition de Sirmond, II, 90, dans Migne, *Patrologia graeca,* t. XCIX, col. 1341.

5) Vie de saint Nicolas le studite, d'après l'édition de Combefis, dans Migne, *Patrologia graeca,* t. CV, col. 921.

6) C'est ce qu'est porté à faire Marin, *De Studio,* p. 58.

7) Papebroch, *Acta Sanctorum,* t. et loco cit., trouvant dans le synaxaire de Clermont le titre de *confesseur* donné à Clément, supposait déjà que le saint avait souffert pour la foi, *fortasse sub iconomachis.*

Pour l'établissement du texte, je me suis servi de deux manuscrits:

A = cod. 241 de Saint-Sabbas, XI[e] siècle: ménées de mars, avril et mai;

B = cod. 72 de Saint-Sabbas, XII[e] siècle: ménées d'avril, mai, juin et juillet.

Ces deux manuscrits sont conservés à la bibliothèque du Saint Sépulcre à Jérusalem, où ils ont été mis obligeamment à ma disposition par le très distingué bibliothécaire, l'archidiacre Cléopas Koikylidès. On en trouvera la description détaillée dans le catalogue de M. A. Papadopoulos-Kerameus.[1])

A fournit un texte excellent, à l'orthographe généralement correcte. B n'a guère aucune valeur; le copiste ignorait l'orthographe, et, par négligence ou distraction, a omis ou interverti plusieurs passages. Le principal intérêt de ce second manuscrit consiste en ce qu'il donne pour la fête de saint Clément la date du 23 mai, date non rencontrée jusqu'ici.

L'office comprend trois stichères pour vêpres et un canon, malheureusement anonyme, pour l'ὄρθρος. La valeur littéraire est médiocre. Le canon n'a pas de 2[e] ode. La rythmique n'appelle aucune observation importante.

Cod. S. Sabb. 241. Fol. 221 v°.

Μηνὶ μαΐῳ κη'· τοῦ ὁσίου Κλήμεντος τοῦ ποιητοῦ.

Ἀπολυτίκιον· ἦχος δ'· Κανόνα πίστεως ⟨καὶ⟩ εἰκόνα πρᾳότητος, ἐγκρατ⟨είας διδάσκαλον⟩.*

Στιχ⟨ηρά⟩ ἦχος π⟨λάγιος⟩ δ'· πρὸς τό· Ὢ τοῦ παραδό⟨ξου θαύματος⟩.

Τοὺς φοβουμένους τὸν κύριον
μελῳδικῶς εὐφημῶν
σὺν αὐτοῖς κατεσκήνωσας
ἐν τῷ ὄρει, ὅσιε,
τῷ ἁγίῳ γηθόμενος·
ὧν γὰρ τὸν βίον,
πάτερ, ἐθαύμασας
καὶ πολιτείαν
ὑπερηγάπησας,

1) Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη, t. II, Pétersbourg 1894, p. 369—373 et 129—131.

1 Μηνὶ τῷ αὐτῷ (μαΐῳ) κγ'· τοῦ ἁγίου Κ. B 2 Au lieu d'ἀπολυτίκιον, A porte à tort κάθισμα, cf. Ὡρολόγιον τὸ μέγα, édit. Rome 1876, p. 128 (toute l'indication est omise par B; κανώνα A, καὶ omis par A 3 πρὸς τὸ omis par B 5 cf. Ps., XIV, 5, etc. 7—9 cf. Ps., ib., 1 8 ἅγιε B 13 ὑπὲρ ἠγάπησας B

τούτων ἐτήρησας
τὸ ταὐτὸν τῆς πίστεως
καὶ καρτερῶς
τῆς ὁμολογίας σου
τὸν δρόμον ἤνυσας.
Τὸ τοῦ σωτῆρος εἰκόνισμα
τῆς ἀνθρωπίνης μορφῆς
πατρικαῖς παραδόσεσιν
εὐσεβῶς ἑπόμενος
προσκυνῶν διετέλεσας
τοῖς ἐναντίοις
ἀντιταττόμενος
καὶ ὑπὸ τούτων
ἐξοριζόμενος,
πάσης γυμνούμενος
ὑλικῆς ὑπάρξεως·
μετὰ χαρᾶς
νῦν δὲ τὴν ἀθάνατον
ζωὴν ἀπείληφας.
Κλῆμα τῆς ἀμπέλου γέγονας
τῆς νοητῆς ἀληθῶς
γεωργίᾳ τοῦ πνεύματος
οἶνον κατανύξεως
κεραννὺς ἡμῖν, ὅσιε,
καὶ μελῳδίας
λύρα πανεύσημος
καὶ θεωρίας
πλήρης καὶ πράξεως
ψάλλων, πανόλβιε,
καὶ σκιρτῶν τῇ χάριτι
καὶ μελῳδῶν
ᾄσματα θεόφθεγκτα,
μακαριώτατε.

Ὁ κανὼν φέρων ἀκροστιχίδα τήνδε· Κλήμεντα μέλπω τὸν μελουργὸν ἐμφρόνως.

---

1 *τούτον ἐτήρισας* B 1—5 cf. 2 Tim., IV, 7 8 *πατρικοῖς παραδώσεσιν* B 15 *πάσις* B 16 *ὑληκῆς* A, *ὑλικεῖς* B 20 *κλίμα* B; cf. Ioan., XV, 1 seq. 23—24 *κατανοίξεως κεραννοῖς* B; cf. Ps., LIX, 3 26 *πανεύσιμος* B 28 *πλήρις* B (*θείας* A) 30 *σκηρτῶ* A, *σκηρτῶν* B 33 *μακαριότατε* B 34 *ὁ κανὼν οὗ ἡ ἀκροστιχίς* B 35 *ἐμφρόνος* B

Ὠιδὴ α'· ἦχος π⟨λάγιος⟩ δ'· Ἄισωμεν τῷ κυρίῳ τῷ διαγαγόντι.
Κλῆμά σε τῆς ἀμπέλου
τῆς ζωαρχικῆς ἀπαιωρούμενον
διὰ πίστεως θείας
καὶ ἀγάπης, πάμμακαρ, γινώσκομεν.
Λόγοις ἐντεθραμμένος
τοῖς ἐξ οὐρανοῦ ἐπιφοιτήσασι
καὶ σοφίας ἐνθέου Fol. 222 r°.
θεωρίαις, θεόφρον, διέπρεψας.
Ἤλεγξας ἀποτόμως
τῶν αἱρετικῶν τὰ κακουργήματα
καὶ τὴν ἄθεον γνώμην
ὀρθοδόξῳ καὶ θείῳ φρονήματι.
Μόνης τῆς ὀρθοδόξου
πίστεως προθύμως ἀντεχόμενος
ἐξορίας ὑπέστης
καὶ τρυφῆς παραδείσου ἠξίωσαι.
Θευτοκίον.
Ἔσχες ἐν τῇ γαστρί σου,
κεχαριτωμένη, τόν σε πλάσαντα
τοῦ θεοῦ θεὸν λόγον,
ὃν δυσώπει σωθῆναι τὴν ποίμνην σου.

Ὠιδὴ γ'· Σὺ εἶ τὸ στερέωμα* τῶν προ⟨στρεχόντων σοι⟩.
Νόμοις τοῖς τοῦ πνεύματος
σὺ κυβερνώμενος ἔφθασας
τὸν τῆς ζωῆς, ὅσιε, λιμένα
καὶ γαλήνῃ προσώρμησαι.
Τέλος τὸ μακάριον
καὶ πολυέραστον εἴληφας
τελειωθεὶς ἐν ὑπερορίαις
διὰ ζῆλον τὸν ἔνθεον.
Ἄθλησιν ὑπέμεινας
ἐξοριζόμενος, ὅσιε,
καὶ καρτερῶς τῶν σοι ὑπαρχόντων
ἁρπαγὴν ὑφιστάμενος.

2—43 cf. Ioan, XV, 1 seq. 3 ζωαρχικεῖς ἀπεωρούμενον B 7 ἐπιφυτήσασιν B 14—17 Tout le tropaire manque dans B 27 γαλίνη AB; πρὸς ὥρμησαι A, προσόρμησαι B 29 εἴλειφας B 30 τελιωθεις B, qui continue par les mots: τῶν σοι ὑπαρχόντων ἁρπαγὴν ὑφηγούμενος 34 καὶ καρτερῶς ἐν ὑπερορίαις διὰ ζῆλον τῆς πίστεως B

Θεοτοκίον.

Μόνην σε βοήθειαν
ἔχων, πανάμωμε δέσποινα,
τῶν πειρασμῶν πᾶσαν καταιγίδα
εὐχερῶς ἀποκρούομαι.

Ὠιδὴ δ΄· Εἰσακήκοα, κύριε, τῆς οἰκονομίας σου.*

Εἰσελήλυθας, ἔνδοξε,
εἰς τὴν τοῦ κυρίου χαίρων κατάπαυσιν,
ὅπου πρόδρομος εἰσῆλθε Χριστός,
οὗ καὶ τὴν εἰκόνα προσεκύνησας.
Λογικόν, πάτερ, ὄργανον
θείας ἐπιπνοίας αὔραις κρουόμενον
ἀναδέδεξαι, πανόλβιε,
ὑμνῳδίας θείας ἐκτιθέμενος.
Πρὸς θεὸν ἐξεδήμησας,
δι᾽ ὃν τοὺς ἀγῶνας θέλων ὑπέμεινας
καὶ τῆς τούτου κατηξίωσαι
εὐμενείας, πάτερ, καὶ λαμπρότητος.

Θεοτοκίον.

Ὡς θεοῦ σε γεννήτριαν,
κεχαριτωμένη, πάντες δοξάζομεν·
διὰ σοῦ γὰρ ἡμῖν δέδοται
τῆς ἀθανασίας ἡ ἀπόλαυσις.

Ὠιδὴ ε΄· Ὀρθρίζοντες βοῶμέν σοι, κύριε.

Τῷ πόθῳ τοῦ δεσπότου βαλλόμενος
τῶν προσκαίρων, πάτερ, κατεφρόνησας
καὶ τῷ θεῷ εὐηρέστησας.
Ὁ πάντας τοὺς ἁγίους ἐν ᾄσμασιν Fol. 222 v°.
εὐφημήσας σὺν αὐτοῖς ἀγάλλεσαι
πνευματικὴν ἀγαλλίασιν.
Νενίκηκας ἀσκήσεως, ὅσιε,
τοὺς προστάτας λόγοις καὶ παθήμασι
καὶ καρτερίᾳ τῶν θλίψεων.

Θεοτοκίον.

Μὴ παύσῃ δυσωποῦσα ὃν ἔτεκες,

---

5 *εὐχαιρῶς* AB 6 *οἰκονομίας σου* manque dans B 7 *ἔνδοξοι* B 7 seq. cf. Hebr., III, 11, et surtout IV, 1 seq. 9 Le vers est hypermètre 12 *θείαις ἐπὶ πνοίαις* B 14 *υμνωδίαις θείαις* B 21 *κεχαρητωμένη . . . δοξάζωμεν* B 22 *δέδωται* B 24 *βοῶμέν σοι, κύριε* manque dans B 34 *προστασται* B 35 *πανσει* B

θεοτόκε, σῶσαι τὰς ψυχὰς ἡμῶν,
τῶν ἀνυμνούντων σε, δέσποινα.

Ὠιδὴ ς'· Χιτῶνά μοι π⟨αράσχου⟩.
Ἐτίμησας, θεόφρον, τοῦ Χριστοῦ
τὸ σεπτὸν εἰκόνισμα
νόμοις ἑπόμενος
διδασκάλων τῶν σοφῶν καὶ διδάγμασιν.
Λειμῶνα τῆς τρυφῆς χωροβατεῖν,
θεόφρον, ἠξίωσαι·
χαίρων γὰρ ἤνυσας
τοὺς ἀγῶνας καρτερῶς τῆς ἀσκήσεως.
Ὁ ζῆλός σε τοῦ οἴκου τοῦ θεοῦ,
θεόφρον, κατέφαγεν,
οὗ τὴν εὐπρέπειαν
διετέλεις ἀγαπῶν καὶ λαμπρότητα.
Θεοτοκίον.
Ὑμνοῦμέν σου τὸν τόκον εὐσεβῶς,
παρθένε πανάμωμε,
ᾧ καὶ λατρεύομεν
προσκυνοῦντες σὺν πατρὶ καὶ τῷ πνεύματι.

Ὠιδὴ ζ'· Παῖδες Ἑβραίων ἐν κα⟨μίνῳ⟩.
Ῥεῖθρα δεξάμενος, θεόφρον,
ἐν καρδίᾳ σου γραφῆς τῆς θεοπνεύστου
μελῳδίας ἡμῖν
ἀνέβλυσας κραυγάζων·
εὐλογητὸς εἶ, κύριε, ὁ θεὸς ⟨εἰς τοὺς αἰῶνας⟩.
Γνώσει κοσμούμενος καὶ βίῳ
λαμπρυνόμενος ἐδείχθης, θεοφόρε,
καὶ ἀθλήσει σαφῶς
διέπρεψας κραυγάζων·
εὐλογητὸς εἶ, κύριε, ὁ θεὸς ⟨εἰς τοὺς αἰῶνας⟩.
Ὅπως ζωῆς τῆς ἀκηράτου
τύχῃς, πάνσοφε, ζωῆς τῆς ἐπικήρου
ἀπελύθης δεσμῶν
γηθόμενος καὶ μέλπων·
εὐλογητὸς εἶ, κύριε, ὁ θεὸς ⟨εἰς τοὺς αἰῶνας⟩.

---

8 B place à tort ce tropaire avant le précédent 12—13 cf. Ps., LXVIII, 10 14—15 cf. Ps., XXV, 8 21 κα⟨μίνῳ⟩ manque dans B 22 ῥεῖθρον B 26 ⟨εἰς τοὺς αἰῶνας⟩ suppléé d'après les nombreux tropaires similaires 28 ἐδεχθεις B 30 διέλαμψας B 33 τυχεις B 35 μέλπεις A

Θεοτοκίον.

Νόμοις τῆς φύσεως, παρθένε,
οὐχ ὑπέκυψας τεκοῦσα τὸν δεσπότην,
τὸν τὴν φύσιν ἡμῶν
δημιουργήσαντα βουλήσει·
εὐλογημένος, πάναγνε, ὁ καρπὸς τῆς σῆς κοιλίας.

Ὠιδὴ η΄· Τὸν ἐν ὄρει ἁγίῳ δο⟨ξασθέντα⟩.*

Ἐδιώχθης
ὑπὲρ τῆς εὐσεβείας,
ὑπεδείχθης ἐν σκηναῖς αἰωνίοις,
ἀντὶ τῶν φθειρομένων διαμένουσαν
εὗρες | κατοικίαν μέλπων τῷ δεσπότῃ Fol. 223 r°.
ἀεὶ εἰς τοὺς αἰῶνας.
Μακαρίως
ἐπορεύθης ἐν βίῳ,
μακαρίας τελευτῆς ἠξιώθης
ἐν τῇ ὁμολογίᾳ τελειούμενος·
κύριον ὑμνεῖτε ⟨καὶ ὑπερυψοῦτε
εἰς πάντας τοὺς αἰῶνας⟩.
Φωτοφόροις
χορείαις τῶν δικαίων
συνευφραίνεις δικαίως, θεοφόρε·
τούτους γὰρ ὑμνῳδίαις ἐμακάρισας,
ὅθεν καὶ τῆς τούτων ἔτυχες ἐλπίδος
καὶ δόξης τῶν στεφάνων.

Θεοτοκίον.

Ῥωννυμένη
πιστῶν ἡ ἐκκλησία,
ὀρθοδόξῳ φρονήματι παρθένον
καὶ θεοτόκον κυρίως δοξάζουσα,
ὑμνεῖ σε ἀπαύστως, ὑπερευλογημένη,
εἰς πάντας τοὺς αἰῶνας.

---

4 *τοῦ τ. φ.* B; *ἡμῶν* manque dans B 5 *διμιουργήσαντα* B; ce vers a deux syllabes de trop 6 *πάναγνε . . . κοιλίας* manque dans B 7 *δο⟨ξασθέντα⟩* manque dans B 8 *ἐδιωχθεις* B 10 seq. cf. Ps., LX, 5; Hebr., XIII, 14 11 *φθειρωμενων* B 12 *κατοικειαν* B 15 *ἐπορευθῆς* A, *ἐπορευθεις* B 16 *ἠξιώθεις* B 18—19 ⟨*καὶ . . . αἰῶνας*⟩ suppléé d'après les nombreux tropaires similaires 21 *χωρίαις τῶν ἁγίων* B 22 *δικαίων* B 24 *τούτους ὑμνῳδίαις γὰρ* A 29 *παρθένε* B 30 *σὲ θεοτόκον . . . δοξάζουσαν* B 31 Le vers est hypermètre 31 *μέλπειν ὑπερεύλογημένη* B 32 *τοὺς αἰῶνας* manque dans B

Ὠιδὴ θ'· Κυρίως θεοτόκον σε ὁμολογοῦμεν.*

Ὁ βίος σου τῷ λόγῳ,
πάτερ, ἐλαμπρύνθη
καὶ πολιτεία τῇ γνώσει συνέδραμεν·
δι' ἀμφοτέρων γὰρ ὤφθης πᾶσιν αἰδέσιμος.
Νομίμως ἠγωνίσω,
πάτερ θεοφόρε,
καὶ τὸν τῆς πίστεως δρόμον τετέλεκας
ὁμολογίας στεφάνοις κατακοσμούμενος.
Ὡς κλῆμα τῆς ἀμπέλου
σὺ τῆς ζωηφόρου
μελῳδημάτων κρατῆρα κεκέρακας
τῇ τῶν πιστῶν ἐκκλησίᾳ, πάτερ πανόλβιε.

Θεοτοκίον.

Συμφώνως, θεοτόκε,
σὲ δοξολογοῦμεν,
τὴν προξενήσασαν δόξαν ἀμάραντον
τοῖς εὐσεβῶς, παναγία, σὲ μεγαλύνουσιν.

Constantinople.

Sophrone Pétridès,
des Augustins de l'Assomption.

6—8 cf. 2 Tim., IV, 7 7 cf. Ioan., XV, 1 seq.

La date et le lieu de la naissance d'Euthymios Zigabénos.

La biographie d'Euthymios Zigabénos, le grand défenseur de l'orthodoxie au XIe siècle, est très mal connue. A peu près tout ce que nous en savons, c'est qu'il fut moine du couvent τῆς Περιβλέπτου près de Constantinople et qu'il jouit de la faveur d'Alexis Comnène (1081—1118), qui l'engaga à publier sa grande *Panoplie dogmatique* contre les sectes hérétiques.[1]) Un passage d'une lettre encore inédite nous fournit sur l'enfance du célèbre controversiste un renseignement curieux, qui permet de fixer approximativement la date et le lieu de sa naissance. Le texte se trouve dans une épître ou plutôt un véritable traité polémique, qui porte dans le cod. Taurin. CC, du XIVe siècle, f. 174, le titre[2]):

Ἐπιστολὴ Εὐθυμίου μοναχοῦ τῆς Περιβλέπτου μονῆς σταλεῖσα ἀπὸ Κωνσταντινουπόλεως τῆς εἰρημένης μονῆς πρὸς τὴν αὐτοῦ πατρίδα στηλιτεύουσα τὰς αἱρέσεις τῶν ἀθεοτάτων καὶ ἀσεβῶν πλανῶν τῶν τε Φουνδαγιαγητῶν ἤτοι Βογομίλων καὶ Μασσαλιανῶν λεγομένων καὶ τὴν τῶν Ἀρμενίων βέβηλον καὶ βδελυρὰν αἵρεσιν καὶ τὰς λοιπὰς καὶ ἀθέσμους καὶ πανβεβήλους αἱρέσεις.

Cette œuvre, fort intéressante pour l'histoire des sectes byzantines, combat spécialement, comme son titre l'indique, celle des Phundagiagètes (*Φουνδαγιαγητοί*). C'était le nom qu'on donnait dans le nord-ouest de l'Asie Mineure ou, pour parler la langue administrative de l'époque, dans le thème d'Opsikion, à certains dissidents, qui s'appelaient eux-mêmes Christopolites et dont la doctrine, dérivée de celle des anciens Pauliciens, se rapprochait de celle des Bogomiles d'Europe.[3]) Ils avaient

1) Cf. Ehrhard dans Krumbacher *Gesch. Byz. Lit.* 2e éd. p. 82 s.

2) Cf. Pasini *Codd. Bibl. Taurinensis* t. I p. 299.

3) On trouve des détails sur leurs doctrines dans la *Συγγραφὴ στηλιτευτικὴ τῆς τῶν ἀθέων καὶ ἀσεβῶν αἱρετικῶν τῶν λεγομένων Φουνδαγιαγιτῶν αἱρέσεως* publiée parmi les œuvres d'Euthymios réunies par Migne (P. G. CXXXI col. 47 ss.). Cet ouvrage, dont la fin est malheureusement mutilée, commence par les mots *Ἔστιν ἡ αἵρεσις τῶν ἀθέων Φουνδαγιαγητῶν τῶν ἑαυτοὺς ἀποκαλούντων Χριστο-*

pour chef un certain Jean Tzourilos, à propos duquel Euthymios raconte ce qui suit (f. 194b):

Ἀκριβῶς ἐπίστασθε Ἰωάννην τὸν Τζούριλον· παπᾶν γὰρ αὐτόν, ὥσπερ καὶ ὑμεῖς συνήθειαν ἔχετε τοῦ λέγειν αὐτόν, ἢ ἀββᾶν οὐ δύναμαι, οὐδὲ γάρ ἐστιν, ἀλλὰ τοῦ διαβόλου ἐστὶ καὶ μύστης καὶ ἀπόστολος. πάντες δὲ οἴδατε ὅτι τὴν γυναῖκα αὐτοῦ κατέλιπε ποιήσας ψευδαββαδίαν, γενόμενος καὶ αὐτὸς ψευδαββᾶς. καὶ βλέπετε καὶ ὑμεῖς αὐτοὶ οὕτως ἔχειν. καὶ οὐ μόνον αὐτὸς ἀλλὰ πολλοὶ τῶν αὐτοῦ μαθητῶν οὕτως ποιοῦσιν. ἀκούσατε περὶ αὐτοῦ ὅπερ καὶ ὑμᾶς οἶδα μὴ ἀγνοεῖν· ἐπὶ τῆς βασιλείας Βασιλείου καὶ Κωνσταντίνου τῶν πορφυρογεννήτων ἦν ἐν τῷ ὑφ' ἡμᾶς θεματίῳ Ὀψικίου ὁ μακαρίτης κῦρις Ῥωμανὸς ὁ Ἀργυρόπωλος ὁ καὶ βασιλεὺς γενόμενος, καὶ μέμνημαι ἐλθόντος τούτου ἐν τῇ ὑφ' ἡμᾶς ἐπισκοπῇ Ἀκμονείᾳ καὶ ἦλθον κἀγὼ μετὰ τῆς μητέρος μου ἔχοντος πρὸς ἄλλον τινὰ δίκην· ἔταξαν γὰρ οἱ τάξαντες καλύβην πλησίον τοῦ ἀρχιστρατήγου, οὗ ἐπώνυμον Στρουτοπολίτης, καὶ ἐκεῖ ἦν τὸ κριτήριον καὶ ἔφερον τὸν ἀσεβῆ τοῦτον Τζούριλον, ὃν καὶ πάντες γινώσκετε ὅτι ἐστὶ πρῶτος τῆς νεολέκτου ἀσεβοῦς αὐτῶν θρησκείας καὶ τριετίαν ὅλην ἐποίησεν τὸ κήρυγμα τοῦ διαβόλου καὶ πόλεις ὁλοκλήρους ἐν τοῖς τῶν Θρᾳκῶν μέρεσιν ἔν τε τῇ τοποθεσίᾳ τῆς Σμύρνης καὶ ἐν ἄλλοις τόποις ἔπεισεν ἀρνήσασθαι τὸν Χριστόν κ. τ. λ.

4) *κατέλειπε* cod. 5) *ὑμεῖς αὐτοὺς* cod. 9) *θεματίου* cod. 17) *Θρᾳκῶν*] dans le thème *τῶν Θρᾳκησίων* voisin d'Opsikion.

Il ressort de cet extrait que sous le règne des empereurs Basile II et Constantin IX (976—1024) Euthymios, sans doute encore adolescent, vint avec sa mère à Acmonia pour y soutenir un procès. Comme d'autre part nous savons qu'il publia sa Panoplie à l'époque d'Alexis Comnène (1081—1117), il ne peut guère être né avant l'an 1010. Sa patrie, à laquelle il adresse sa lettre, est certainement l'ancienne Phrygie, le sud du thème d'Opsikion, où se trouvait Acmonia.[1]) Je ne pense pas qu'on puisse conclure de l'expression ambigüe *ἐν τῇ ὑφ' ἡμᾶς ἐπισκοπῇ Ἀκμονείᾳ* qu'il ait jamais été évèque de cette

---

πολίτας ἐν δὲ τῇ δύσει καλουμένων Βογομίλων αὕτη. Dans notre lettre de Turin l'auteur rattache ces sectaires aux Manichéens et aux Pauliciens, et il ajoute (f. 193): *οἱ τοῦ Ὀψικίου καλοῦσιν τοὺς τὴν κακίστην ταύτην ἀσέβειαν μετερχομένους Φουνδαγιαγητούς, εἰς δὲ τὸν Κιβυρραιωτῶν καὶ εἰς τὴν δύσιν καὶ τοὺς ἑτέρους τόπους καλοῦσιν αὐτοὺς Βογομίλους.*

1) La frontière de ce thème doit donc être tracée un peu plus au sud que ne l'a fait M. Gelzer dans la carte annexée a sa *Genesis der Themenverfassung*, Leipzig 1899.

ville.[1]) Sinon cet épiscopat se placerait au temps où notre lettre fut écrite, c'est-à-dire après la mort de Romain III Argyropoule (1033) qu'il qualifie de *μακαρίτης*. Mais le titre même contredit cette hypothèse. La publication intégrale de cette œuvre intéressante permettrait sans doute de donner à ces questions et à d'autres encore une réponse plus précise.

Bruxelles. **Franz Cumont.**

1) Cf. l. 9 *ἐν τῷ ὑφ' ἡμᾶς θεματίῳ Ὀψικίου*. Euthymios ne figure pas dans la liste de Lequien *Oriens Christianus* t. I p. 817. — M. Krumbacher me suggère une autre explication des mots *ὑφ' ἡμᾶς*. Ils signifieraient: qui font partie de notre empire, par opposition aux régions d'Asie Mineure soumises aux Seldjoucides.

Études sur le règne de Léon VI.[1])

I.

La Tactique de Léon.[2])

Dans deux articles de la *Byzantinische Zeitschrift*[3]) rédigés quelques mois avant sa mort, à une époque où il était déja fort affaibli par la vieillesse et la maladie, Zachariae de Lingenthal a contesté la date et l'attribution traditionnelles du *Traité de Tactique* qui nous est parvenu sous le nom de Léon, et qui constitue un document très intelligemment composé et très précieux pour l'histoire de la science militaire byzantine. L'on avait coutume d'attribuer cette *Tactique* à Léon VI le Sage (886—912); d'après Zachariae elle serait l'œuvre d'un autre Léon, Léon III l'Isaurien (717—740).

Krumbacher[4]) et Schenk[5]), suivant l'autorité éminente de Zachariae, ont admis avec lui comme très vraisemblable cette attribution à Léon III. Au contraire, Kulakovski, dans un récent et assez court article du *Vizant. Vremennik* (1898, tome V, p. 398—403) a contesté l'opinion de Zachariae et rendu la *Tactique* à Léon VI. Il donne en outre des indications intéressantes sur la position de la *Tactique* vis-à-vis des *Strategika* attribués au Basileus Maurice, et essaie de fixer par quelques observations ingénieuses la date de composition de la *Tactique*. Il m'a semblé toutefois, après une lecture attentive des textes, que pour d'autres raisons encore, l'argumentation de Zachariae ne suffit point à fonder solidement l'attribution nouvelle, et que, si l'on tient compte

1) Ces deux fragments sont extraits d'un travail préparé à l'Université de Paris sous la direction de M. Diehl et qui a pour titre: «*Recherches sur le gouvernement (le personnel et son œuvre politique), les institutions politiques et administratives de l'Empire byzantin pendant le règne de Léon VI le Sage (886—912)*». Je pense reprendre ces recherches dans une étude d'ensemble sur le règne de Léon VI.

2) Krumbacher, *Gesch. der byz. Lit.*, 2e éd. 1897, p. 636—637, donne sur ce traité d'amples indications bibliographiques.

3) B. Z. 2 (1893), p. 606—608; 3 (1894), p. 437—440.

4) Krumbacher, *Gesch. der byz. Lit.*, p. 636.

5) B. Z. 5 (1896), p. 298.

d'un certain nombre de faits cités dans la Tactique, il convient de la considérer toujours comme une œuvre du règne de Léon VI le Sage: ce sont ces deux points que je vais tâcher à démontrer.

1.

1) Léon le Sage, dit Zachariae, n'a pas été un empereur guerrier; il est donc assez surprenant qu'il se soit appliqué à composer un Traité de Tactique[1]) — Léon VI fut en effet, d'après les documents qui nous racontent sa vie[2]), un prince sédentaire et lettré qui vécut surtout dans le Palais; l'on ne voit pas qu'il ait, au contraire de son père Basile le Macédonien, jamais paru dans les camps ou sur les flottes de l'Empire, et qu'ainsi il ait eu les moyens d'acquérir les connaissances techniques qui se montrent dans la *Tactique.* Mais il n'est pas nécessaire de supposer que la *Tactique* soit l'œuvre personnelle du Basileus Léon: il a pu la faire rédiger par quelques spécialistes compétents qui lui en ont attribué l'honneur en inscrivant son nom au titre de l'ouvrage.

2) Il est étrange, dit-on, que Constantin VII dans sa *Tactique* n'ait pas cité son père parmi les rédacteurs de Traités de Tactique.[3]) — Cet argument n'est pas recevable, puisque la *Tactique* attribuée fréquemment à Constantin VII et qui n'est qu'une répétition presque littérale de la Tactique de Léon est l'œuvre de Constantin VIII, fils de Romain II (1025—1028).[4])

3) Le titre transmis par les mss n'indique pas de quel Léon il s'agit[5]): „*Λέοντος ἐν τῷ Χριστῷ τῷ Θεῷ αὐτοκράτορος τῶν ἐν πολέμοις τακτικῶν σύντομος παράδοσις*“; de plus il n'y est pas question du Basileus associé Alexandre[6]): — mais de même Alexandre ne figure pas sur les titres ou les inscriptions du recueil des CXIII Novelles de Léon.

4) Dans le *Procemium,* le Basileus sous le nom duquel l'ouvrage est mis déclare qu'il donne à cette Tactique „*προχείρου τάξιν νόμου*“[7]), et quelques lignes plus loin „*ὥσπερ οὖν ἄλλον τινὰ πρόχειρον νόμον ὑμῖν ὡς εἴρηται στρατηγικὸν τὴν παροῦσαν πραγματείαν ὑπαγορεύοντες προσεχῶς τε καὶ ἐπιπόνως ἀκούειν ὑμῶν παρακελευόμεθα*“.[8]) L'on

1) BZ. 3 (1894), p. 438.
2) Les plus importants sont la Continuation de la Chronique de Georges le Moine sur Léon VI, et la *Vita Euthymii* (ed. de Boor, Berlin 1888).
3) B. Z. 2 (1893), p. 607. 4) Krumbacher, *Gesch. der byz. Lit.,* p. 258.
5) B. Z. 2 (1893), p. 606 et 3 (1894), p. 438. 6) B. Z. 3 (1894), p. 440.
7) Migne, *Patrologia Graeca,* tome 107, Tactique de Léon, col. 676 B.
8) *Ibidem,* col. 677 B—C.

avait pu considérer cette expression de *πρόχειρος νόμος* comme une allusion au manuel juridique publié par Basile le Macédonien. Zachariae préfère y voir une allusion à l'*Ἐκλογὴ τῶν νόμων* de Léon l'Isaurien et de son fils Constantin: il trouve étrange qu'ici Léon parle du *πρόχειρος νόμος* sans nommer Basile, et qu'il se cite comme l'auteur d'un manuel promulgué par son père (dieser Leo sich kaum als Urheber eines Rechtsbuchs hätte erwähnen können, welches bereits von seinem Vater promulgiert worden war)[1]: ceci est inexact, puisque dans les deux textes cités Léon ne se déclare nullement l'auteur du *πρόχειρος νόμος*. — L'on peut d'ailleurs remarquer que tout ce *procemium* exprime pour légitimer la rédaction de la Tactique un motif très souvent invoqué soit dans les préfaces des recueils législatifs de Basile et de Léon (Prochiron, Basiliques, Novelles) soit dans celle du Clétorologe de Philothée, la nécessité de mettre d'accord avec les conditions réelles présentes l'expérience du passé et de rédiger des manuels.

5) Zachariae constate encore que dans la préface du Prochiron se trouve une allusion évidente à l'*Ecloga* des empereurs isauriens Léon et Constantin, qui est désignée par l'expression de *πρώην ἐγχειρίδιος*; d'autre part il rencontre, dit-il, à la fin de la Préface de la Tactique le même terme d'*ἐγχειρίδιος* employé pour désigner un manuel sommaire de droit que l'Empereur qui promulgue la Tactique déclare avoir déjà publié: il en conclut que ce mot d'*ἐγχειρίδιος* s'applique encore ici à l'*Ecloga* et que par conséquent Léon III est le promulgateur de la Tactique.[2]) —

Mais le mot d'*ἐγχειρίδιος* est un terme général, Zachariae ne démontre pas qu'il ait toujours le sens spécial de «Manuel de l'*Ecloga*»: s'il se trouvait dans la Préface de la Tactique, l'on ne voit pas pourquoi il s'appliquerait à l'Ecloga plutôt qu'au Prochiron ou même aux Basiliques. — D'ailleurs, je n'ai pas rencontré ce terme dans la Préface de la Tactique[3]), et je ne sais à quel passage se rapporte la remarque de Zachariae.

6) Zachariae remarque enfin que dans le code des punitions militaires qui forme le c. VIII de la Tactique il n'y a pas un seul trait qui se rapporte au Prochiron ou aux Basiliques.[4]) — Ceci s'explique assez naturellement puisque ces deux recueils posent et règlent des conditions juridiques générales, tandis que le code des punitions militaires est fait pour une série de cas spéciaux.

7) L'appendice à l'Ecloga doit avoir été écrit au IX[ème] siècle, de

1) B. Z. 2 (1893), p. 606—607. 2) B. Z. 3 (1894), p. 439.
3) Migne, *Patrologia Graeca,* t. 107, col. 672—680.
4) B. Z. 3 (1894), p. 438.

sorte que les Tactica qui y sont cités doivent être plus anciens. — Le rédacteur du Codex Bodleianus 715 Laud. 73 de l'an 903 cite des extraits *ἐκ τῶν τακτικῶν*: il n'est pas douteux que si les Tactica étaient du règne de Léon VI, il eut ajouté un adjectif, par exemple *βασιλικῶν*: il ne l'a pas fait, il faut en conclure que les Tactica ne sont pas du règne de Léon VI.[1] — Mais pour que ces arguments eussent une valeur démonstrative, il faudrait établir (en admettant que l'appendice à l'Ecloga soit bien du IXème siècle) que les Tactica cités dans ces deux textes sont bien les Tactica de Léon. Sans doute il y a, comme Zachariae l'établit par une série de rapprochements fort intéressants[2]), une similitude remarquable entre les articles du c. VIII de la Tactique de Léon et les articles sur le même sujet des Lois militaires incluses dans l'appendice à l'Ecloga et dans le codex Bodleianus de l'an 903: mais on n'en peut conclure que les Tactica cités soient nécessairement celles de Léon: il s'agit en effet là de dispositions fort anciennes puisqu'elles datent au moins du VIème siècle et que tous les traités de Tactique, depuis les Strategica de Maurice, les ont répétées.

Il semble donc que les arguments invoqués par Zachariae contre l'attribution de la Tactique de Léon au règne de Léon VI soient assez peu décisifs. Il déclare d'ailleurs que l'attribution à Léon III soulève un certain nombre de difficultés importantes.[3])

2.

Si écartant les arguments produits par Zachariae on cherche pour notre thèse des raisons positives, on remarque que l'attribution à Léon VI a pour elle d'être traditionnelle; ce qui ne suffit sans doute pas à la fonder en certitude historique, mais ce qui pourtant ne laisse pas de constituer une présomption assez forte en sa faveur. De plus et surtout, si nous passons à l'examen interne de ce traité, nous constatons que son auteur cite, comme exemples empruntés à l'histoire militaire, un certain nombre de faits précis et les donne comme se rapportant aux règnes d'un empereur Basile et de son fils qui promulgue la Tactique; or nous rencontrons d'autre part les mêmes faits énoncés dans les documents qui nous renseignent sur les règnes de Basile le Macédonien et de Léon VI le Sage: l'on en peut donc conclure que Léon VI est l'auteur de cette Tactique de Léon.

Voici la liste de ces concordances de témoignages sur les mêmes faits:

1) La Tactique cite c. IX § 13 (et c. XVIII § 140, autre allusion

---

1) B. Z. 3 (1894), p. 438—439. 2) B. Z. 3 (1894), p. 442—455.

3) B. Z. 3 (1894), p. 439; K. Schenk estime ces difficultés négligeables, B. Z. 5 (1896), p. 298—299.

à la même campagne) l'expédition de Basile contre Germanikia: „*τοῦτο γὰρ καὶ τὸν ἡμέτερον ἀείμνηστον πατέρα καὶ βασιλέα βασίλειον πεποιηκέναι γινώσκομεν, ὅτε κατὰ Γερμανικίας τῆς ἐν Συρίᾳ τὴν στρατείαν ἐποιήσατο.*" Ceci ne peut se rapporter qu'à l'expédition bien connue de Basile le Macédonien dans cette région frontière, signalée par la *Vita Basilii* c. 48 et ss., par la chronique du Logothète (Continuation de Georges le Moine) sur Basile c. 17, et au retour de laquelle fut organisée la cérémonie triomphale décrite par Constantin VII, *De Cer.* (éd. de Bonn) p. 498—503.

2) C'est à la restauration de la suzeraineté religieuse et politique des Byzantins dans l'Illyricum par Basile, signalée par la *Vita Basilii* (c. 52 et c. 54) qui forme le livre V de la Continuation de Théophane, par le *De administrando imperio* de Constantin VII (c. 29 p. 129—131), par la *Notitia episcopatuum* de l'époque de Léon VI éditée et étudiée par H. Gelzer dans les *Abhandlungen der k. bayer. Akademie der Wiss.*, I. Kl., XXI. Bd., III. Abt., Munich 1901 (p. 565), — c'est à cette hellénisation des tribus slaves de l'Illyricum que se rapporte sans aucun doute le § 101, c. XVIII de la Tactique: l'auteur y déclare que son père Basile autocrator des Romains fit changer de mœurs les nations slavonnes, les grécisa, leur donna des magistrats à la mode romaine et s'en servit pour combattre les ennemis des Romains.[1])

3) Nicéphore Phocas est souvent cité par la Tactique comme le type d'un bon général: *α*) à propos de sa campagne de reconquête et de pacification en Langobardie (c. XV § 38), et c'est sans doute de cette campagne heureuse qui eut lieu dans les derniers mois du règne de Basile et les premiers de celui de Léon que la *Vita Basilii* (c. 71) parle aussi avec admiration; *β*) à propos de ses campagnes en Cilicie qui furent selon la Tactique très habilement conduites (c. XI § 24—25, et c. XVII § 83): la Tactique fait peut-être ici allusion aux victoires notées d'autre part par le Continuateur de Théophane sur Léon (c. 10): Nicéphore Phocas, après une disgrâce provoquée par Stylien, fut fait stratège des Thracésiens et fut souvent victorieux des troupes sarrasines; *γ*) à propos de sa campagne contre les Bulgares (c. XI § 26), et l'on voit aussi dans la Chronique du Logothète (c. 12—13) Nicéphore patrice et domestique des Scholes chargé du commandement de l'armée contre les Bulgares et réussissant à se maintenir sans défaite.[2])

4) Nous sommes renseignés sur la guerre très rude que le tsar

1) Kulakovski dans l'étude précitée indique cet argument, p. 400.

2) Kulakovski a rapproché déjà la plupart des textes ci-dessus cités sur Nicéphore Phocas.

bulgare Syméon mena contre les provinces et les armées byzantines d'Europe dans les premières années du règne de Léon VI le Sage par la Chronique du Logothète (c. 11—14) et par quelques passages du *De adm. Imp.* (c. 51, p. 238—239, ed. de Bonn). Or ces deux textes signalent une diversion des Turcs cantonnés près du bas Danube (ce sont les Magyars d'Arpad et Coursan) extrêmement avantageuse aux Byzantins, et marquent aussi que cette diversion fut aidée sur le Danube par la flotte du drongaire Eustathios Argyre. Le § 42 c. XVIII de la Tactique vise en termes très nets cette diversion des Turcs au profit des Byzantins; l'auteur déclare que la divine Providence arma ces Turcs païens contre les Bulgares à la place des Romains, afin que les Romains chrétiens ne se souillassent pas du sang des Bulgares chrétiens; il note aussi que la flotte byzantine remonta le Danube et vint aider les Turcs (*πλωΐμου στόλου τῆς ἡμῶν βασιλείας τὸν Ἴστρον αὐτοὺς διαπεράσαντός τε καὶ συμμαχήσαντος*).[1])

5) La Tactique (c. XVIII, § 141) à propos des Sarrasins établis sur le haut Euphrate parle d'une conquête récente de la ville de Théodosiopolis (*ὁ κατὰ τὸν μικρῷ παρελθόντα καιρὸν τὴν Θεοδοσίου πόλιν ὑπ' ἐκείνων κατεχομένην ἀφελόμενος στρατηγός, καὶ τῇ ἡμετέρᾳ αὐτὴν ὑποτάξας βασιλείᾳ*): or le *De adm. Imperio* mentionne (c. 45, p. 199 et ss.) une prise de Théodosiopolis sous le règne de Léon VI par l'armée de Catacalon magistros et domestique des Scholes.

6) La Tactique (c. XVIII, § 61, et aussi § 42 et § 44) déclare que les Turcs ne diffèrent des Bulgares qu'en ce que ceux-ci ont embrassé la foi des chrétiens, et ont dépouillé avec l'infidélité païenne la sauvagerie et la vie nomade. Or l'on sait que les Bulgares ne devinrent chrétiens que dans la seconde moitié du IXème siècle, les Hongrois dans les premières années du XIème siècle. Il eut été malaisé pour un basileus de Byzance au temps des empereurs iconoclastes Léon l'Isaurien et Constantin de considérer les Bulgares comme chrétiens et à demi-civilisés.[2])

7) La liste des officiers militaires ou civils subordonnés au stratègê, et les données sur les cadres et les effectifs d'un corps d'armée byzantin (Tactique, c. IV) correspondent assez bien avec ce que nous en connaissons d'autre part pour l'époque de Léon VI par les listes du

---

1) Kulakovski insiste assez longuement sur ce texte de la Tactique relatif à la guerre bulgare; il s'efforce d'y trouver une date précise de la rédaction de la Tactique.

2) Sur la Bulgarie et l'influence de la civilisation byzantine en Bulgarie à l'époque de Léon VI, voir Rambaud, *L'Empire grec au Xe siècle, Constantin Porphyrogénète,* Paris 1870, p. 315 et ss.

Cletorologe de Philothée[1]), ou pour le IX[ème] siècle par les géographes arabes mis en œuvre par Gelzer dans son mémoire sur l'organisation des Thèmes.[2])

8) L'auteur de la Tactique déclare qu'au moment où il rédige son traité l'Empire est en paix avec les Bulgares (c. XVIII, § 44), avec les Turcs (c. XVIII, § 76), les Francs et les Langobards de l'Italie méridionale (c. XVIII, § 78): et ceci concorde assez bien avec les autres documents concernant le règne de Léon VI qui pendant les premières années de ce règne nous signalent des guerres de ces peuples contre l'Empire, mais n'en marquent plus pour toute la dernière partie du règne, à partir de l'année 896 environ.

9) Au moment de la rédaction de la Tactique, les Sarrasins sont l'ennemi le plus redoutable des frontières et des villes maritimes byzantines; les derniers chapitres de l'ouvrage (c. XVIII, du § 109 à la fin; c. XIX sur la guerre navale) traitent surtout de la race, des armes, de la manière de combattre des Sarrasins; ils expliquent comment il convient d'organiser les incursions contre leurs territoires et leurs ports, quelles armes il faut donner contre eux aux soldats et aux matelots byzantins, comment aussi il faut munir ceux-ci du fanatisme religieux qui les rendra invincibles. C'est à propos des Sarrasins qui ont infligé aux armes romaines des échecs honteux, qui sont le danger actuel menaçant pour l'Empire que la Tactique a été rédigée: „*ἐν τῷ νῦν ἡμῖν ἐνοχλοῦντι Σαρακηνῶν ἔθνει, δι' ὅπερ εἴρηταί που ἡμῖν, καὶ τὸ παρὸν συντέτακται βιβλίον*" (Epilogos § 71). — Et ceci s'accorde fort bien avec la représentation que les autres sources nous donnent des progrès et de la poussée en avant, surtout maritime, des Arabes pendant le règne de Léon VI, en Sicile où ils enlèvent Taormine et expulsent complétement de l'île les Byzantins (1[er] août 902), dans l'Égée où ils prennent Samos (889), Demetrios (902), Lemnos (903), où ils paraissent même devant les portes de Byzance et dans la Propontide (904), où Léon de Tripoli emporte d'assaut l'opulente et peuplée Thessalonique (904); la victoire d'Himérios en 907 n'arrête pas leur élan, puisque les derniers mois du règne de Léon VI sont marqués par la destruction dans les parages de Samos de la flotte grecque commandée par Himérios.[3])

Concluons: Ces concordances de textes et de faits paraissent dé-

1) *De Cer.*, II, c. 52, p. 716—717.

2) H. Gelzer, *Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung*, Leipzig 1899.

3) Voir sur ces faits que nous connaissons surtout par la Chronique du Logothète sur Léon VI Hirsch, *Byzantinische Studien* Leipzig 1876, p. 71—72; et C. de Boor, *Vita Euthymii* p. 102—103.

montrer, avec une suffisante certitude, l'exactitude de l'attribution traditionnelle de cette Tactique au règne de Léon VI. — Ce serait de l'hypercritique que de voir dans ces textes de simples interpolations postérieures, faites sous le règne de Léon VI, à un traité de tactique de Léon III: elles seraient bien nombreuses, et aussi appropriées bien exactement au contexte, aux préceptes qui les entourent. L'unité de l'inspiration qui se manifeste à toutes les pages de cette œuvre, l'absence à peu près complète de contradictions, la netteté du plan indiqué dans la préface et suivi sans aucun écart excluent d'ailleurs cette hypothèse d'interpolations surajoutées. — Nous sommes donc bien en présence d'un ouvrage, sinon peut-être de Léon VI lui-même, du moins de l'un de ses contemporains qui l'a placé sous le nom de ce Basileus.[1])

II.

Note sur la fonction d'*ἐκ προσώπου τῶν θεμάτων*.

Quelques textes de l'époque de Léon VI le Sage (886—912) paraissent permettre d'élucider les origines et la nature de cette fonction qui n'ont pas toujours été très bien comprises. Voici ce qu'en dit Reiske[2]): „*ἐκ προσώπου τῶν θεμάτων*: puto eum fuisse qui legiones integras repraesentaret, eorum loco et nomine ad Imperatorem peroraret, causas eorum ageret, flagitationes eorum ad Imperatorem perferret; legatus, patronus, syndicus, orator militum". Plus récemment, M. Schlumberger a adopté une explication analogue[3]), bien que M. Rambaud eut déjà donné de cette expression une interprétation plus conforme aux documents.[4])

En cinq endroits, le Clétorologe de Philothée[5]) cite cette espèce de fonction:

1) Elle figure au cinquantième rang dans la liste des soixante hautes fonctions: „*ἡ τοῦ ἐκ προσώπου τῶν θεμάτων* [*ἀξία*]"[6]);

2) Ces fonctionnaires sont placés dans la catégorie des stratèges

1) Il resterait maintenant à déterminer avec précision à quel moment du règne de Léon VI ce traité fut composé. Sur ce point Kulakovski a proposé quelques observations fort ingénieuses, mais qui me semblent prêter matière à discussion. J'ai l'intention d'y revenir dans une étude ultérieure.

2) Reiske, Commentaires sur le *De Cerimoniis,* éd. de Bonn, p. 837.

3) Schlumberger, *Sigillographie de l'Empire byzantin,* Paris 1884, p. 576.

4) Rambaud, *L'Empire grec au Xème siècle Constantin Porphyrogénète,* Paris 1870, p. 197—198.

5) Constantin Porphyrogénète, *De Cerimoniis,* éd. de Bonn, II, c. 52 et ss.

6) *De Cer.,* II, c. 52, p. 714, ligne 5.

et s'y trouvent classés au vingt-sixième et dernier rang: „*καὶ οἱ ἐκ προσώπου εἰσὶ τῶν σχολῶν*“ [1]);

3) Philothée ne marque pas, dans les listes des fonctionnaires subordonnés à chaque haut fonctionnaire [2]), que les *ἐκ προσώπου* aient une catégorie spéciale de fonctionnaires subordonnés;

4) Il cite „*ὁ ἀνθύπατος πατρίκιος καὶ ἐκ προσώπου τῶν θεμάτων*“ [3]), et „*οἱ πρωτοσπαθάριοι ἐκ προσώπου τῶν θεμάτων κατὰ τὸ ἴδιον ἑκάστου θέμα*“ [4]);

5) Dans un paragraphe fort curieux [5]), Philothée catalogue les gratifications (*συνήθειαι*) que paient aux artoclines les nouveaux fonctionnaires promus; il vient de parler des stratèges de l'Orient et de l'Occident qui paient 12 nomismata lors de leur nomination et doivent reitérer en certaines circonstances cette sunétheia; il passe alors immédiatement à une catégorie de fonctionnaires analogues aux stratèges, mais inférieurs en dignité: de tout *ἐκ προσώπου στρατηγοῦ*, clisurarque ou catépan de Paphlagonie promu, les artoclines reçoivent 8 nomismata; de plus „*καὶ ὁσάκις εἰσελθόντες ῥογευθῶσι, πάλιν τὴν αὐτὴν ποσότητα παρέχουσιν αὐτοῖς*“.

Dans le *De administrando* [6]), nous trouvons relaté un conflit pendant le règne de Léon VI entre un *ἐκ προσώπου* du thème des Cibyrrhéotes et le catépan des Mardaïtes cantonnés dans cette province: ce texte ne laisse aucun doute sur la nature de ce fonctionnaire. Eustathios protospathaire et asecretis avait été envoyé par le Basileus comme *ἐκ προσώπου* dans le thème des Cibyrrhéotes; dans ce thème se trouvait une colonie militaire très importante de Mardaïtes [7]), dont le chef ou catépan était également désigné par le Basileus: le catépan Staurakios Platys et l'*ἐκ προσώπου* Eustathios ne purent s'entendre: Staurakios refusait sans cesse d'obéir aux ordres d'Eustathios, et tous deux tâchèrent et réussirent tour à tour à se concilier l'appui d'Himérios qui dirigeait alors les affaires de l'État: Eustathios lui déclara „*ὡς τὸ τῶν Κιβυρραιωτῶν θέμα δύο στρατηγοὺς ἔχειν οὐ δύναται, δηλονότι ἐμὲ καὶ τὸν Σταυράκιον τὸν κατεπάνω Μαρδαϊτῶν*“. A la fin, Himérios donna raison à Eustathios, l'on supprima pour quelques années la fonction de catépan des Mardaïtes, et l'autorité spéciale qu'il possédait fut confiée au protospathaire et *ἐκ προσώπου* Eustathios.

---

1) *De Cer.*, II, c. 52, p. 715, l. 7. 2) *De Cer.*, II, c. 52, p. 716—720.
3) *De Cer.*, II, c. 52, p. 729, l. 6. 4) *De Cer.*, II, c. 52, p. 732, l. 1—2.
5) *De Cer.*, II, c. 53, p. 788.
6) Constantin Porphyrogénète, *De administrando Imperio*, éd. de Bonn, c. 50, p. 228—231.
7) *De Cer.*, II, c. 44, p. 654.

De ces divers textes il résulte nettement que les *ἐκ προσώπου τῶν θεμάτων*, à l'époque de Léon VI, étaient comme des stratèges suppléants, des délégués dans les fonctions de stratège, qui possédaient les attributions, mais n'avaient ni le titre ni la dignité des stratèges.

Un passage de la Tactique de Léon[1]) donne une explication curieuse de ce terme d'*ἐκ προσώπου* et de son origine historique: l'*ἐκ προσώπου* ne serait autre que le gouverneur des provinces impériales aux premiers siècles de l'Empire, le *legatus Augusti*. Voici ce passage: „*Στρατηγὸς τοίνυν προσαγορεύεται ὁ τοῦ παντὸς στρατοῦ κορυφαῖός τε καὶ ἡγεμών. Ὑποστράτηγος δὲ ὁ τὴν δευτέραν τούτῳ τάξιν ἐκπληρῶν. Ὑπολαμβάνω δὲ ὡς οἱ παλαιότεροι ἡμῶν ὑποστρατήγους μὲν ἐκάλουν τοὺς στρατηγούς, διὰ τὸ στρατηγὸν ἁπάντων κῦρις εἶναι τὸν βασιλέα, ἐκ προσώπου δὲ αὐτοῦ εἶναι καθ' ἕκαστον θέμα τὸν στρατηγόν*".

Paris, juillet 1902. **Maximilien Mitard.**

1) Tactique de Léon, c. IV, § 7.

Zu den Germanischen Elementen des Neugriechischen.

In den „Germanistischen Abhandlungen, Hermann Paul zum 17. März 1902 dargebracht“ (Straßburg 1902), hat Thumb mit gewohnter Gelehrsamkeit und Sorgfalt die „germanischen Elemente des Neugriechischen“ behandelt. Er hat dabei die zahlreichen Wörter des Neugriechischen, welche zu einer germanischen Sprache in einem etymologischen Verhältnis stehen, in zwei Hauptgruppen verteilt: in Wörter unmittelbarer Entlehnung und in solche, welche durch andere Sprachen, hauptsächlich durch das Italienische, vermittelt sind. Ich muß gestehen, daß ich eine solche Einteilung eigentlich nicht für berechtigt halte und nur die Wörter, welche unmittelbar entlehnt sind, zu den germanischen Elementen des Neugriechischen rechnen kann. Genau genommen würde man bei der von Thumb befolgten Methode ein von den Griechen dem Italienischen entlehntes Wort, das ursprünglich aus Hellas nach Italien gewandert ist (z. B. ἀργανέλο, „Schiffswinde“, aus it. arganello, das auf gr. ὄργανον zurückgeht), zu den altgriechischen Elementen des Neugriechischen zählen müssen.

Wenn man, wie von Thumb geschehen, die Lehnwörter nach ihrer Bedeutung für die Kulturgeschichte beurteilt, kann nur die nächste Entlehnung als maßgebend betrachtet werden. So gehört nach meiner Meinung das Wort πούντσι („Punsch“), welches die Griechen dem Italienischen (p u n c e) entlehnt haben, zu den romanischen Lehnwörtern, obgleich es aus dem Englischen stammt. Bekanntlich haben die Engländer es dem Hindustani (p a n c, altind. p a n c a, nach den f ü n f Ingredienzien, aus welchen das Getränk bereitet wird) entnommen; will man also nicht beim nächstvorangehenden Volke, den Italienern, innehalten, so könnte man πούντσι zu den indischen Elementen, ja, wenn man noch etwas weiter zurückgeht, zu dem indogermanischen Bestande des Neugriechischen rechnen, aber dadurch wäre für die Geschichte der griechischen Kultur doch recht wenig gewonnen. Das Wort τρέβα (Thumb a. O. S. 245) ist das lat. t r e v a, und dies kann uns nur lehren, daß für den Begriff W a f f e n s t i l l s t a n d die Griechen der Soldatensprache der Römer ein Wort entnommen haben. Ob nun das

Wort vorher in einem andern Teile Europas *Treue* (ahd. triuwa) bedeutet habe, ist ganz ohne Belang für den von den Germanen auf die Griechen geübten Einfluß. Man kann, meine ich, nicht sagen, daß deutsche Art sich in dem in weite Ferne gewanderten Wort zeige (Thumb S. 248).

Nachdem ich nun aber meine abweichende Ansicht über die Einrichtung solcher Sammlungen kundgegeben habe, trage ich kein Bedenken, der nun einmal von Thumb gewählten Einteilung zu folgen, indem ich, dem Wunsche des Verfassers gemäß (S. 236), hier einige Nachträge und ein paar Berichtigungen zu seiner Arbeit vorschlage. Mit den letzteren will ich anfangen.

Das Wort *βαγόνι* (Thumb S. 234, 255) kann nicht direkt aus dem Englischen entlehnt sein, wie nicht nur der Accent und die Aussprache, sondern auch die Bedeutung erweist, denn in England wird nie der Eisenbahnwagen waggon genannt; die Griechen haben das Wort durch romanische, vielleicht auch durch deutsche[1]) Vermittlung kennen gelernt.

Γρίππη, „Grippe, Influenza", ist ein in den letzten Jahrzehnten international gewordenes Wort, das nicht deutschen Ursprungs ist, wie Thumb vermutet, sondern, wie wohl die Krankheit selbst, ein Geschenk der russischen Steppe. Man hat es sehr entsprechend mit russ. хрипота „Heiserkeit" verglichen.[2]) Das Wort ist also auf weitem Umwege wie *ὀβούζιον* (Thumb S. 241) und *κούχνη* (S. 250) nach Griechenland geraten.

Daß *σκορμπούτο* („Skorbut", „Scharbock"), it. scorbuto, lat. scorbutus, auf ein ndl. scheurbut (= Knochenspalter) zurückgehe, wie Kluge annimmt, scheint mir im höchsten Grade unwahrscheinlich. Ein ndl. scheurbut ist eine rein hypothetische Form und würde, auch wenn sie belegt wäre, eine recht unpassende Benennung der betreffenden Krankheit sein. Lautlich macht der Übergang von -eu- zu -o- in der ersten Silbe Schwierigkeit. Die Heimat des Wortes ist wohl im hohen Norden, bei Lappen oder Samojeden, zu suchen.

Für *πουτίγγα* (Thumb S. 256) scheint mir direkte Entlehnung aus dem Englischen der Verschiedenheit des Accentes wegen unwahrscheinlich. Der Küchenausdruck könnte dem französischen poudingue entlehnt sein; dem Italienisehen fehlt aber nicht eine entsprechende

1) Im heutigen Türkischen findet man, wie mir Herr Prof. de Goeje mitteilt, ein Wort „Fertigdschjis", für „Schaffner", d. h. der „Fertig"-mann, der „Fertig!"-rufer.

2) A. Kluyver in *Tydschrift voor Nederl. Taal en Letterkunde* (1898, S. 88), der auch die Benennung russischer Katarrh verzeichnet; хрипѣть heißt „röcheln", хрипунъ „der Heisere" u. s. w.

Form, wie Thumb meint (S. 256): sie lautet puddingo nach dem Lexicis, und nach Bruckner[1]) sogar pudinga.

Folgendes habe ich nachzutragen; zunächst nenne ich zwei Wörter sehr alter Entlehnung, **βίσων** und **σάπων**, welche beide durch die lateinische Sprache den Griechen vermittelt sind.

βίσων m., „Auerochse", aus ahd. wisunt; das lat. bison liest man schon bei Seneca, Plinius und Martial, bei griechischen Autoren kommt es erst ein Jahrhundert später vor, und namentlich bei solchen, welche das Tier in Rom bei den Spielen gesehen hatten (Dio Cassius 76, 1; Pausanias 9, 21, 2 und 10, 13, 1—3). Den Griechen war das Tier schon viel früher bekannt, aber unter dem (makedonischen?) Namen *βόνασσος* (Aristot. hist. nat. 9, 41); direkte Entlehnung aus dem Germanischen, wie Prellwitz (*Etymol. Wörterbuch*) annimmt, wird schon dadurch unwahrscheinlich. Für näheres vgl. den ausführlichen Artikel Wisunt in Schades Altdeutsch. Wörterbuch (S. 1173—1185).

σάπων m. (Sophocles), „Seife"; lat. sapo, nach Kluge (s. v. Seife) aus germanischem *saipô. In seiner modernen Gestalt *σαπούνι* stammt das Wort aus dem ital. sapone.

Nach diesen älteren Entlehnungen führe ich jetzt einige Wörter an, welche in späterer Zeit via Italien nach Griechenland gekommen sind, gestehe aber, daß es von manchen nicht mit Sicherheit zu sagen ist, ob Frankreich oder Italien die Brücke gebildet habe.

A. Durch das Italienische vermittelt:

ἀλάρω (*'Ονομ.*), ziehen, Seemannsausdruck; it. alare, fr. hâler < ndl. halen (Hatzfeld und Darmesteter).

ἄρπη f. (Legrand), Harfe; it. arpa, fr. harpe < ahd. harpha. Venantius Fortunatus (6. Jahrh.) gibt das Wort in latinisierter Form und nennt es ein barbarisches, d. h. germanisches Instrument (s. Kluge, s. v. Harfe).

γάφα f. (Kots.), eiserner Bootshaken; it. (sard.) gaffa, fr. gaffe < ahd. gabala, gabal (Körting Nr. 4101).

---

1) Bruckner, S. 29 A. 2. — Ich habe mich folgender Abkürzungen bedient: Bruckner = *Charakteristik der germanischen Elemente im Italienischen* von Dr. W. Bruckner, Basel 1899; Fincati = *Dizionario di marina* da Luigi Fincati, Genua und Turin 1870; Kots. = *Περὶ ἐξαρτισμοῦ τῶν πλοίων ὑπὸ Τ. Ι. Κοτσοβίλλη*, Syra 1894; *'Ονομ.* = *'Ονοματολόγιον ναυτικόν*, Athen 1884. Die bekannten lexikographischen Werke von Hatzfeld und Darmesteter (*Dict. général de la langue française*), Kluge (*Etym. Wörterbuch der deutschen Sprache*), Körting (*Lateinisch-romanisches Wörterbuch*), Legrand (*Dictionnaire grec moderne*), Murray (*New English Dictionary)*, Sophocles (*Greek Lexicon of the Roman and Byzantine Periods*), Vlachos (*Λεξικὸν ἑλληνο-γαλλικόν*) werden unter den Namen ihrer Autoren angeführt; bei Legrand wird durch ein * der französisch-griechische Teil angedeutet.

γιάκ n. (Legrand*), Jacht; it. iach(t), fr. yach(t) < ndl. jacht. Das Wort ist, nach Hatzfeld und Darmesteter im 17. Jahrh., direkt aus Holland nach Frankreich und Italien gekommen; in späterer Zeit ist es noch einmal, und diesmal via England, in die französische Sprache eingedrungen. Deshalb findet man im Französischen neben der Aussprache „yak“ auch „yot“; unter letzterer Form ist das Wort auch bei Kotsovillis verzeichnet (*τὸ γιότ*); wahrscheinlich ist es in dieser Gestalt direkte Entlehnung aus dem Englischen.

γκινέα f. (Legrand*), Guinee (21 Mark); it. ghinea < engl. guinea.

ἰσάρω (Ὀνομ.), hissen; it. issare, fr. hisser. Die engere Heimat des allen seeanwohnenden Germanen gemeinsamen Wortes ist unbekannt (Kluge). Boerio (*Vocabul. del dialetto veneziano*) gibt folgende, recht ingeniöse, aber wenig überzeugende Erklärung: „A Venezia si sente tuttodì per le strade quando piu persone s'affaticano a levare qualche peso o fare alcun lavoro penoso: O, issa.“ Dieses issa (gr. *ἴσα*), „signale dello sforzo“, habe ein Zeitwort issar hervorgerufen.

κοντραντάντσα f. (Legrand*), Art Tanz, urspr. ländlicher Tanz; it. contraddanza, fr. contredance < engl. country-dance (Hatzfeld und Darmesteter).

λάστο n. (Legrand*), Last, Schiffsgewicht; it. lasto, fr. last < ndl. last (s. Bruckner S. 21).

μπίντα f. (Ὀνομ.), Reff; it. binda < nhd. Binde oder Subst. zu mhd. binden. Ganz sicher ist diese Etymologie aber nicht, weil das italienische Wort eine abweichende, der deutschen näher stehende Bedeutung hat, nämlich: „lista di grossa tela catramata colla quale si usa foderare o involgere un cavo prima di fasciarlo“ (Fincati).

μπούμα f. (Ὀνομ.), Name einer Schiffsstange und des daran befestigten Segels; it. bome, fr. bome < ndl. boom.

[*μπουρίνα* f. (Ὀνομ.), Buleine, Tau, welches das Luvleik des Rahsegels nach vorn spannt; it. borina, fr. bouline < bowline. Der germanische Ursprung des Wortes wird jedoch aus guten Gründen bezweifelt von J. W. Muller in *Woordenboek der Nederlandsche Taal* (s. v. boelijn), der auf span. bolina hinweist und die Möglichkeit einer (mir unwahrscheinlichen) Ableitung aus gr. *βολίς*, Senkblei, aufwirft.]

πούντσι n. (Vlachos), Punsch; it. punce < engl. punch.

ῥάδα f. (Ὀνομ.), Reede; it. rada, fr. rade < mittelengl. rade (s. Bruckner S. 27).

ῥούμι n. (Legrand*), Rum; it. rum, fr. rum (ausgespr. ròm) < engl. rum (malaiisches Lehnwort).

σκούνα f. (Ὀνομ.), Schoner, Art Schiff; it. scuna < engl. scooner.

σπιρούνι n. (Legrand), Sporn; it. sperone < ahd. sporo (s. Bruckner S. 17).

στερλίνα f. (Legrand*), (Pfund) Sterling; it. sterlina < engl. sterling.

τάργα f. (Legrand), Tartsche, Schild; it. targa < altnord. targe (Körting Nr. 9386, Bruckner S. 12).

φλανέλλα f. (Legrand), Flanell; it. flanella < engl. flannel (aus dem gäl. gwlanen, Murray).

φλόκος m. (Ὀνομ.), Focke; it. flocco < ndl. fok (Kluge).

φραμασόνος m. (Legrand), Freimaurer; it. franmassone, fr. francmaçon, ältere Form frimaçon < engl. free-mason (Hatzfeld und Darmesteter).

Noch würde zu dieser Gruppe gehören *σαλουπιέρης* m. (Kots.), Barkenführer, aus venez. sialupa (Schaluppe), wenn Kluge, Körting, Hatzfeld und Darmesteter u. a. recht hätten, welche alle die romanischen Formen auf ndl. sloep zurückführen. Mir ist aber die Palatalisierung des ndl. s in fr. chaloupe höchst verdächtig und ohne Parallele; das ndl. Wort ist erst Anfang des 17. Jahrh. zu belegen, im Wörterbuch des Kilian.

B. Durch das Französische vermittelt:

γραβάρω (Legrand*), gravieren; fr. graver < ahd. graban (Körting Nr. 4343).

μουαρές (Legrand*), Moiré; fr. moiré < engl. mohair (arab. Lehnwort).

μπιφτέκι n. (Legrand), Beefsteak; fr. bifteck < engl. beef-steak.

ῥεβολβέρι n. (Legrand), Revolver; fr. revolver < engl. revolver.

ῥεδιγγότα f. (Legrand), Redingote; fr. redingote < engl. riding-coat.

τάπα f. (Ὀνομ.), Zapfe; fr. tape < engl., ndl. tap.

τεντέρι n. (Legrand*), Tender, Kohlenwagen; fr. tender < engl. tender.

τούφα f. (Legrand), Zopf; fr. touffe, nach Hatzfeld und Darmesteter eine Zwitterbildung aus ndd. Topp und hd. Zopf.

Auf indirekter Entlehnung, meist durch italienische Vermittlung, beruhen auch die wenigen Vornamen germanischen Ursprungs, welche in Griechenland bekannt sind, wie *Ἀλβέρτος*, *Ἀλφόνσος*, *Ἀλφρέδος*, *Βαλδουῖνος*, *Ἐδουάρδος*, *Κάρολος*, *Ῥιχάρδος*, *Ῥοβέρτος*, *Φρειδερῖκος*. Recht volkstümlich ist kein einziger dieser Namen geworden; die Form unter welcher sie in den Wörterbüchern verzeichnet sind (mit *β* und *δ* statt *μπ* und *ντ*) gehört natürlich der Schriftsprache an.

C. *Direkte Entlehnung.*

γιότ n. (Kots.), Jacht, vgl. oben unter *γιάκ*.

γυάρδα f. (Kots.), engl. Elle; aus engl. yard.

ἐξέντριξ m. (*Ὀνομ.*), Exzentrik, Steuerungsscheibe; aus engl. eccentric.

ἴντζα f. (Kots.), Inch, der zwölfte Teil eines engl. Fußes; aus engl. inch, das selbst von lat. uncia abgeleitet wird (Murray).

λόρδος m. (Vlachos), Lord; aus engl. lord. *Λορδικὸ πλοῖο* (Kots.), Jacht.

πότασσα f. (Legrand), Pottasche. Der Accent weist auf direkte Entlehnung aus dem Deutschen; italienisch heißt das Wort potássa.

Die Zahl der direkten Lehnwörter ist wohl beträchtlich größer, als die von Thumb und mir gesammelten Wörter vermuten lassen. Mir ist es wenigstens sehr wahrscheinlich, daß den jungen Leuten, welche man in Athen in der Nähe des Olympieions Lawn-Tennis spielen sieht, die englischen Sportausdrücke wohlbekannt sind und daß internationale Wörter wie clown, confort, grog, record, whist u. dergl. in mehr oder weniger hellenisierter Form in der Umgangssprache der gebildeten Athener gang und gäbe sind.[1]) Doch schien es mir besser, nur solche Wörter zu verzeichnen, welche in den Wörterbüchern aufgenommen sind, obgleich ich die Kritik, welche Psichari[2]) an diesem Verfahren geübt hat, an sich für berechtigt halte; ich meine aber, man soll es Griechen oder in Griechenland ansässigen Personen überlassen, zu sammeln, was sich nur durch steten mündlichen Verkehr feststellen läßt. Ein Ausländer, der auf der Reise Gehörtes verzeichnet, läuft immer Gefahr, individuelle oder lokale Ausdrücke für gemeingriechisch auszugeben; die Aufnahme in ein Wörterbuch verbürgt wenigstens einigermaßen die allgemeine Gültigkeit eines Wortes.

Leiden, Januar 1908. **D. C. Hesseling.**

---

1) Bei Psichari (*Ῥόδα καὶ Μῆλα* I, Athen 1902, S. 260, 262) liest man *ἰντερβιοῦ*, *ρεπορτέρηδες*, *ρεπορταριά*.

2) Revue Critique XL (1895), S. 270 ff.

Zur Geschichte der Wandalen.

In seiner sehr anerkennenden Besprechung meiner „Geschichte der Wandalen“ in dieser Zeitschrift XII (1903) S. 327 ff. hat C. Benjamin gegen einige meiner Resultate Einwendungen erhoben. Da es sich um die Feststellung einiger wichtiger historischer Tatsachen handelt, die auch die byzantinische Geschichte angehen, so möchte ich Gelegenheit nehmen, an dieser Stelle nochmals das Wort zu ergreifen und meine Aufstellungen weiter zu begründen und zu rechtfertigen.

Die erste Einwendung betrifft meine Darlegungen über die Ursachen der wandalischen Eroberung Afrikas, die B. mit Seeck und Mommsen auf den Verrat des Bonifatius zurückführt, indem er meint, über die bestimmten Angaben der Quellen sei nicht hinwegzukommen. Welches sind aber unsere Gewährsmänner? Die zeitgenössischen Geschichtschreiber wissen nichts von einer Berufung der Wandalen durch den Statthalter; die Erzählung hiervon erscheint zuerst bei Autoren des sechsten Jahrhunderts, namentlich bei Prokop: dieser aber hat, so trefflich seine Mitteilungen über die von ihm selbst erlebten Ereignisse sind, für die ältere Zeit nur aus trüben Quellen geschöpft, wie die zahlreichen Irrtümer und eingestreuten Anekdoten zeigen, kann also nur sekundär in Betracht kommen. Eine Stütze könnte man allerdings bei dem gleichzeitigen Prosper finden, bei dem es heißt, daß von den in Konflikt befindlichen Parteien (a concertantibus), d. h. Bonifatius und den gegen ihn aufgewiegelten Truppen bez. dem mag. mil. Felix, gentes quae uti navibus nesciebant zu Hilfe gerufen und nach Afrika befördert worden seien. Die Beziehung dieser Stelle auf die Wandalen ist aber unzulässig, da 1) beide Parteien als Hilfesuchende genannt werden, 2) die Wandalen kein seeunkundiges Volk waren, 3) der Übergang der Wandalen nach Afrika von Prosper im folgenden Satze ohne Zusammenhang mit dem vorigen erzählt wird. Wer jene gentes waren, bleibt unklar; ich habe damit die Anwerbung von gotischen Föderaten in Verbindung gebracht, da sowohl Segisvult wie Bonifatius solche unter ihren Truppen hatten.[1]) Das Schweigen der zeitgenössischen

1) Was B. mit dem Satze: „Denn um solche (gotische Kondottiertruppen des Bonif.) handelt es sich, nicht, wie Sch. will, um etwa aus Spanien herübergekommene Westgoten“ meint, ist mir unverständlich.

Quellen könnte nun allerdings durch die Rücksichtnahme auf die Stellung, die Bonifatius später nach seiner Rehabilitierung einnahm, erklärt werden; aber verdächtig bleibt die Analogie mit den zweifellos auf böswilligen Erfindungen beruhenden Erzählungen von den Berufungen der Wandalen durch Stilicho und der Langobarden durch Narses. Wichtig scheint mir vor allem das Zeugnis des Victor Vitensis, der nicht nur nichts von dem Verrate des Statthalters weiß, sondern diesem auch ausdrücklich das Prädikat famosus, d. h. berühmt, nicht berüchtigt, erteilt.

Auch von der Unrichtigkeit meiner Berechnung der Stärke des Belisarischen Heeres kann ich mich nicht überzeugen. Prok. b. V. I, 11 werden die kaiserlichen Truppen auf 10 000 Mann Infanterie und 5000 Mann Kavallerie angegeben (p. 358, 17) und deutlich davon etwas weiter unten die nicht zum Heere gehörenden Garden (Gefolgsleute des Belisar) unterschieden (p. 360, 21), deren Zahl hier jedoch nicht mitgeteilt ist. Von den 600 Massageten abgesehen sind nun nur Garden wirklich in den Kampf gekommen: so Johannes mit 300 Mann gegen Ammatas (I, 17) und derselbe bei Tricamarum mit der gesamten Garde, die im Zentrum gegen die wandalischen Kerntruppen unter Tzazo aufgestellt war (II, 3). Wenn daher Prok. II, 7 sagt, daß die 5000 den Belisar begleitenden Reiter den ganzen Krieg allein entschieden haben, so können darunter eben nur die Garden verstanden werden; die anderen Reiter haben sich lediglich an der Verfolgung beteiligt. Daß der Ansatz B.s: 1500—2000 Mann nicht richtig sein kann, muß schon deshalb angenommen werden, weil das wandalische Zentrum 5000 Mann stark war und diesem eine annähernd gleiche Zahl entgegengestellt werden mußte. Es wird daher bei der Berechnung des Gesamtheeres auf ca. 21 000 Mann zu verbleiben haben.

Auf einem Mißverständnis beruht die Bemerkung B.s, ich hätte in der Note zu S. 145 bestritten, daß Septem i. J. 534 von den Kaiserlichen besetzt worden sei. Davon ist gar keine Rede, wie aus dem Texte ersichtlich; ich habe vielmehr nur Diehls Angabe, daß die Byzantiner damals die Westgoten aus dem Besitze dieses Kastells verdrängt hätten, bekämpft.

Schließlich möchte ich mich hier noch gegen Mommsen wenden, der (Hermes XXXVI, 516 N. 5) den Panegyrikus des Merobaudes auf das zweite (437), nicht, wie sonst üblich, auf das dritte Konsulat des Aetius (446) bezogen wissen will. Bei dem Frieden von 435 zwischen Geiserich und Westrom ist schwerlich über die in dem Panegyrikus erwähnte Vermählung des wandalischen Kronprinzen mit einer kaiserlichen Prinzessin verhandelt worden; denn der Vorteil lag damals durchaus auf Seite des römischen Reiches; die Wandalen, deren Lage

eine sehr prekäre war, wurden als reichsuntertänige Völkerschaft angesiedelt und stellten Geiseln. Der Kaiser hatte also keine Veranlassung, in die Heirat seiner Tochter mit einem Fürsten von untergeordneter Bedeutung zu willigen. Anders lagen die Verhältnisse nach 442: das Wandalenreich war zu einer gefürchteten Macht emporgestiegen und als souveräner Staat von Rom anerkannt. Wie ich in meinem Buche S. 77 ff. ausgeführt habe, muß um 445 ein Freundschaftsvertrag zwischen Geiserich und Valentinian abgeschlossen worden sein, und bei dieser Gelegenheit ist wohl jene Heirat verabredet worden, die freilich nicht zur Perfektion gelangte.

Dresden. **Ludwig Schmidt.**

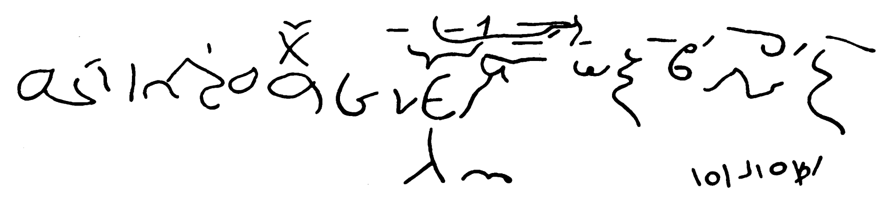
Zwei Inschriften vom Kloster *Χορταΐτης*.

Von dem einst berühmten Kloster auf dem Berge *Χορταΐτης* (Tafel, De Thessalonica p. 252 ff.), jetzt *Χορτιάτης*, zwei Stunden fern von Saloniki in östlicher Richtung, sah man noch vor wenigen Jahren nur spärliche Spuren, zerschlagene Grundsteine und unkenntliche Mauerfundamente; auch erzählte man viel von einem Pergamentevangelium, welches von der dortigen neuen Kirche vor etwa 20 Jahren ein fremder Reisender sollte entwendet haben.

Nun ist vor einem Jahre durch einen ganz unerwarteten Zufall der Mosaikboden eines Teiles der alten Kirche entdeckt, aber leider bald darauf wieder verschüttet worden. Ein glücklicher Zufall hat dort auch zwei Marmorstücke (das 1. hat eine Länge von 1 m) ans Licht gebracht, welchen wir die ersten Inschriften des Klosters zu verdanken haben.

1.

Ὁ ἐν ἱερομονάχοις ἐν ἔτει ͵ςωξβ' Ἰνδικτιῶνι ζ', λ' Ἰουλίου (?). Das Jahr 1354.



2.

ΤΗ̃C ΓΗ̃C ΟΛΛΜ . . . . .

ΛΜ́ΓΑCΗΓ

Saloniki, 20. Mai/2. Juni 1903. **P. N. Papageorgiu.**

eine sehr prekäre war, wurden als reichsuntertänige Völkerschaft angesiedelt und stellten Geiseln. Der Kaiser hatte also keine Veranlassung, in die Heirat seiner Tochter mit einem Fürsten von untergeordneter Bedeutung zu willigen. Anders lagen die Verhältnisse nach 442: das Wandalenreich war zu einer gefürchteten Macht emporgestiegen und als souveräner Staat von Rom anerkannt. Wie ich in meinem Buche S. 77ff. ausgeführt habe, muß um 445 ein Freundschaftsvertrag zwischen Geiserich und Valentinian abgeschlossen worden sein, und bei dieser Gelegenheit ist wohl jene Heirat verabredet worden, die freilich nicht zur Perfektion gelangte.

Dresden. **Ludwig Schmidt.**

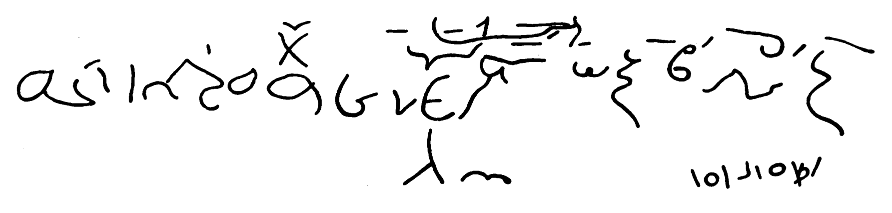
Zwei Inschriften vom Kloster *Χορταΐτης*.

Von dem einst berühmten Kloster auf dem Berge *Χορταΐτης* (Tafel, De Thessalonica p. 252 ff.), jetzt *Χορτιάτης*, zwei Stunden fern von Saloniki in östlicher Richtung, sah man noch vor wenigen Jahren nur spärliche Spuren, zerschlagene Grundsteine und unkenntliche Mauerfundamente; auch erzählte man viel von einem Pergamentevangelium, welches von der dortigen neuen Kirche vor etwa 20 Jahren ein fremder Reisender sollte entwendet haben.

Nun ist vor einem Jahre durch einen ganz unerwarteten Zufall der Mosaikboden eines Teiles der alten Kirche entdeckt, aber leider bald darauf wieder verschüttet worden. Ein glücklicher Zufall hat dort auch zwei Marmorstücke (das 1. hat eine Länge von 1 m) ans Licht gebracht, welchen wir die ersten Inschriften des Klosters zu verdanken haben.

1.

Ὁ ἐν ἱερομονάχοις ἐν ἔτει ͵ϛωξβ' Ἰνδικτιῶνι ζ', λ' Ἰουλίου (?). Das Jahr 1354.



2.

ΤΗ̑C ΓΗ̑C ΟΛΛΜ . . . . .

ΛΜ́ΓΑCΗΓ

Saloniki, 20. Mai/2. Juni 1903. **P. N. Papageorgiu.**

II. Abteilung.

Alfred J. Butler, The Arab Conquest of Egypt and the last thirty years of the Roman Dominion. Oxford (Clarendon Preß) 1902. XXXIV, 563 S. 8°.

Der Verfasser der „Ancient Coptic Churches of Egypt" hat sich eine seiner Gelehrsamkeit, seines Scharfsinns und seiner Darstellungskunst würdige Aufgabe gestellt, indem er es im vorliegenden Bande unternommen hat, die inneren Triebfedern und den Verlauf des gewaltigen historischen Dramas des Unterganges der christlichen Herrschaft und des Emporkommens des Islam im Nillande und in dem westlich angrenzenden nordafrikanischen Gebiet in allen Einzelheiten aufzurollen. „There is no such a thing as a critical history of the conquest" (S. 476). Diese Lücke bestrebt sich der Verf. durch erneuerte Prüfung und kritische Vergleichung der Quellen, sowie durch Einbeziehung bisher in diesem Zusammenhang noch nicht verwendeten Materials auszufüllen. Da er die Eroberung Ägyptens durch das Heer des Islam im Zusammenhang mit den inneren Zuständen am Sitze des Kaiserreichs erfaßt, so hat er sein Buch nicht mit dem Moment anheben können, da ʿAmr das Grenzörtchen Rhinocolura (al-ʿArîsch) überschreitet, sondern er hat, wie dies auch auf dem Titelblatt angegeben ist, bis auf den Sturz des Phokas durch Heraclius zurückgegriffen, dann die Schilderung der Ereignisse der Perserherrschaft in Syrien und Ägypten, der baldigen Wiederherstellung der christlichen Herrschaft in diesen Ländern, der Entstehung des Islam und seiner Eroberungen in Syrien vorausgeschickt (S. 1—194). Daran wird der eigentliche Gegenstand des Werkes organisch angeschlossen. Und auch innerhalb dieses weiten Rahmens ist es nicht die bloße Eroberungsgeschichte, was uns der Verf. darbietet. Man ist ihm überaus dankbar für die anziehenden kulturgeschichtlichen Essays, durch die er seiner Darstellung besonderen Reiz verliehen hat. Namentlich die Orientalisten müssen dem Verf. Beifall zollen dafür, daß er ein so anschauliches Bild von der Kunst und Literatur Alexandriens vor der arabischen Okkupation (Kap. VIII) dargeboten und eine überaus lebendige Zeichnung der Alexanderstadt zur Zeit des Einfalls der Araber (Kap. XXIV) gegeben hat. Erst dadurch können wir uns zum guten Verständnis der Vorgänge der Eroberung in ihrem Zusammenhang mit dem vollen geistigen und politischen Leben vorbereiten.

Aber auch die Eroberungsgeschichte selbst ist durch B. in größerer Fülle ausgestaltet als in den bisherigen Darstellungen dieser Ereignisse.

Er hat, wie wir schon angedeutet haben, für die Festlegung einzelner charakteristischer Momente ein reichhaltigeres Quellenmaterial verarbeitet, als es seine Vorgänger konnten. Seit etwa zwanzig Jahren ist für die Geschichte Ägyptens vom Sturz des Phokas bis zum Abschluß der arabischen Eroberung eine geradezu unschätzbare Quelle zugänglich geworden in dem durch Zotenberg entdeckten und 1883 in äthiopischem Text und französischer Übersetzung herausgegebenen Bericht des Johannes, jakobitischen Bischofs von Nikiu (im Deltabezirk). Durch die aus der Schrift des den Ereignissen zeitlich (zweite Hälfte des 7. Jahrh.) und örtlich nahestehenden monophysitischen Bischofs fließende Kunde, deren Unparteilichkeit und Zuverlässigkeit B. des öfteren hervorhebt (vergl. besonders S. 313 Anm.), werden die auch untereinander häufig uneinigen Angaben der arabischen Quellenschriften und der bishin benutzten griechischen Berichterstatter (Theophanes, Cedrenus, Nicephorus u. a.) ergänzt und berichtigt; für ihre Beurteilung wurde ein sehr geeigneter Standpunkt gewonnen. Gleich unmittelbar nach Bekanntwerden der Schrift des Bischofs von Nikiu hat als erster Leopold Ranke im Jahre 1884 in der 1. Abteilung des V. Bandes seiner Weltgeschichte den hohen Wert der soeben zugänglich gewordenen Quellenschrift an seiner Darstellung der muslimischen Eroberung Ägyptens (S. 131—154) und den auf dies Kapitel bezüglichen Analekten (S. 238—280) darlegen können. Wenn sich die große Bedeutung der neuerschlossenen Quelle auch schon in Rankes zumeist nur auf die großen Momente des weltgeschichtlichen Verlaufs eingehender Darstellung ganz deutlich abhebt, so hat jetzt Butler das Verdienst, die kritische Nutzanwendung der Nikiu-Schrift an allen Einzelheiten der muslimischen Eroberungsgeschichte Ägyptens dargetan und in seiner historischen Gesamtdarstellung veranschaulicht zu haben. Er wägt Schritt vor Schritt in denkbarst sorgfältiger Weise die Abweichung dieses Berichtes von den Daten der Araber und Byzantiner ab. Den Wert der letzteren für diese Geschichtsepoche setzt er sehr tief (S. 207—208); die ersteren verlieren für ihn an Zuverlässigkeit, wenn sie den Ereignissen zeitlich oder örtlich nicht genug nahe stehen. Darin scheint er aber zu weit zu gehen; denn wenn auch Tabari bald drei Jahrhunderte nach den erzählten Ereignissen schrieb und wenn er auch, worauf der Verf. ebenfalls Gewicht zu legen scheint (S. 232 Anm.; 515, 2), in Bezug auf Ägypten ein „foreigner" war, so geht die in seinem Geschichtswerk dargestellte Überlieferung auf alte, den Ereignissen sehr nahe stehende Berichte zurück. Es ist übrigens zu bedauern, daß B. den Tabari nicht im arabischen Urtext (ed. Leiden I 2579—93), sondern nach Zotenbergs Übersetzung des persischen Textes benutzte. — Außer dem hier erwähnten Material hat der Verf. auch die Ergebnisse, die für die inneren Verhältnisse des eben eroberten Ägyptens aus dem nach dieser Richtung durch Karabacek erschlossenen Papyrus Erzherzog Rainer zu heben waren, für die Vervollständigung seines Geschichtsbildes verwertet. In sehr feinsinniger Weise hat er auch besonders für die gleichzeitigen Verhältnisse der Eingeborenen die durch Amélineau und Pereira zugänglich gemachten koptischen und äthiopischen Lebensbeschreibungen ägyptischer Kirchenmänner der hier in Betracht kommenden Zeit, sowie auch eine Reihe anderer für die Kulturgeschichte ergiebiger (auch handschriftlicher) Dokumente, zunächst auch die durch ihn und Evetts (Oxford 1895) bearbeiteten Churches and

Monasteries of Egypt von Abu Ṣâliḥ für die Feststellung vieler Einzelheiten sich zu nutze gemacht. Durch die kritische Vergleichung dieses umfassenden, verschiedenartig zu bewertenden Materials ist es nun dem Verf. gelungen, eine fest zusammenschließende Darstellung des Fortganges des arabischen Eroberungswerkes zu konstruieren, die chronologischen und topographischen Momente der militärischen Unternehmung ʿAmr b. al-ʿÂṣîs festzulegen. Ohne die anziehende Darstellung in seinem Text zu unterbrechen, läßt er den Leser an der Herausarbeitung seiner kritischen Forschungsresultate in den reichhaltigen Anmerkungen teilnehmen, in denen er auch sehr schätzbare Beiträge zur koptisch-arabischen geographischen und topographischen Nomenklatur niedergelegt, besonders auch in das Wirrsal der aus graphischen Eigentümlichkeiten leicht erklärlichen arabischen Verschreibungen Ordnung gebracht hat. Die chronologischen und sachlichen Widersprüche der verschiedenartigen Quellen werden oft durch den Nachweis ausgeglichen, daß in ihnen dieselbe Tatsache an verschiedene Phasen des Verlaufes der Ereignisse geknüpft ist; daß z. B. die eine Quelle schon bei der ersten Besetzung Alexandriens Dinge geschehen läßt, die erst bei der zweiten Wiedereroberung der Stadt vorfielen u. a. m.

Diese neu aufgenommene Quellenkritik, durch welche der Verf. in Bezug auf das hier behandelte Geschichtskapitel dieselbe Arbeit tut, die de Goeje und Wellhausen für die Kämpfe der Araber in Syrien und die der Omajjaden gegen das Byzantinische Reich vollzogen haben, hat ihn begreiflicherweise in der Darstellung und Einordnung vieler Einzelheiten in Widerspruch gegen jene gesetzt, die vor ihm die letzten Jahre der Griechenherrschaft in Ägypten beschrieben haben. Es wird die Aufgabe von Spezialisten sein, die Auffassungen des Verf. im einzelnen nachzuprüfen; diese allgemeine Anzeige ist nicht der Ort dazu. Wohl aber möchte ich hervorheben, daß B. auch in einer der wichtigsten Fragen des Gegenstandes dieser Studie eine völlig neue These zur Geltung bringen will. Dieser Gegensatz zu seinen Vorgängern ist um so bemerkenswerter, als er nicht eine bloße Einzeltatsache angeht, sondern gerade in der Verknüpfung, die ihr der Verf. gibt, eine der einschneidendsten Fragen der arabischen Eroberungsgeschichte in Ägypten trifft und sozusagen den Angelpunkt seiner Gesamtauffassung bildet: ich denke an seine Anschauung über die vielumstrittene Identität der an der Spitze des christlichen Ägyptens stehenden Persönlichkeit, die in den arabischen Quellen unter dem philologisch rätselhaften Namen Muḳauḳis bekannt ist. Zuletzt hat der Scharfsinn Karabaceks auf Grund seiner Papyrusforschungen eine Identifikation dieser Persönlichkeit und die Erklärung ihres Namens (μεγαυχής) zur Geltung gebracht, bei denen sich jedoch B. nicht beruhigen mag. Das ganze Buch wird von der in einem besonderen Exkurs (S. 508—526) noch des näheren begründeten Auffassung beherrscht, der von den Arabern als Muḳauḳis bezeichnete christliche Würdenträger sei kein anderer als der melkitische Patriarch und Steuerverwalter Cyrus, derselbe, der vor dem arabischen Einbruch ein Jahrzehnt hindurch für die Verbreitung der monotheletischen Formel des Kaisers Heraclius wirkte und die an ihrem Dogma festhaltenden, die Bestrebungen der Staatskirche ablehnenden Kopten bedrückte. Er sei der Muḳauḳis (der Titel wird aus dem Koptischen erklärt), der mit ʿAmr über das Schicksal Ägyptens verhandelt. Wie es nun auch um die Stich-

haltigkeit dieser den bisherigen Auffassungen in radikaler Weise widerstreitenden Identifikation stehe (vgl. jetzt auch die Polemik über diese Frage in The Literary Times vom 20. März d. J.), kann man dem Verf. den Beifall nicht versagen für die scharfe psychologische Zeichnung seines Muḳauḳis-Cyrus (besonders S. 316), sowie denn überhaupt die feine Charakterzeichnung der die ägyptische Geschichte dieser Epoche tragenden Persönlichkeiten (des Heraclius, ʿAmr, des koptischen Patriarchen Benjamin u. a.) auch aus allgemein literarischem Gesichtspunkte zu den schönsten Vorzügen dieses Buches des Herrn Butler gehört. Dabei benutzt er freilich, trotz aller sonst angewandten kritischen Strenge, zuweilen etwas zu bereitwillig die persönlichen Züge in seinen Quellen. Allzu wörtlich nimmt er z. B. die Nachricht von einer erst hinterdrein stilisierten Schilderung, die ʿAmr dem Kalifen sendet; sie ist sicher nicht als gleichzeitiges Dokument zu betrachten und gewiß nicht aus dem Ḳalam des Generals hervorgegangen, und ihre gereimte Prosa berechtigt nicht, von ʿAmr als Poeten zu reden (S. 433). Der Verf. sagt uns nicht, worauf seine Bezeichnung des Arabers aus dem Stamm der Chazradsch, ʿUbâda b. al-Ṣâmit, als „a powerful negro“ (S. 257 oben) gegründet ist.

Es macht dem Verf. sichtlich Freude, einige fables convenues, die sich in die Darstellung dieser Geschichtsepoche fest eingewurzelt haben, zu beseitigen. Unter solchen verdient besonders hervorgehoben zu werden sein Kampf gegen die allgemein verbreitete Auffassung, daß an der zum Staunen raschen und erfolgreichen Eroberung Ägyptens durch das Heer des ʿAmr die Konnivenz der des griechischen Jochs und der griechischen Bedrückung überdrüssigen monophysitischen Kopten einen hervorragenden Anteil hatte. Die allgemein verbreitete und in alle Kompendien aufgenommene Anschauung, daß die Kopten die Eroberer als ihre Befreier begrüßten (eine „hackneyed phrase“ nennt sie der Verf. S. 363, „built on a basis of mingled fact and misunderstanding“ S. 480) und ihre Zwecke förderten, wird durch den Verf. definitiv beseitigt (vergl. noch S. 285. 357. 442. 472). Für ihn gewinnt die Ablehnung dieser Anschauung an Bedeutung, da doch nach seiner Auffassung es eben Cyrus (Muḳauḳis), der Schrecken aller Kopten, ist, der die feigen Unterhandlungen mit den Arabern führt und den Vorwurf eines Verräters auf sein Gewissen lädt. — Desgleichen wird die Annahme, daß die erste Okkupation von Alexandrien (Nov. 641) das Resultat gewaltsamer Erstürmung war, durch den Nachweis widerlegt, daß sie infolge eines Vertrages zwischen dem Patriarchen Cyrus und ʿAmr erfolgt war (S. 319. 487), während die Erstürmung sich nur auf die zweite Eroberung der durch Manuel zur Empörung aufgestachelten Stadt beziehen kann. In Bezug auf diesen Charakter der ersten Einnahme Alexandriens stimmt die Anschauung des Verf. zu Tab. I 2583 ult., wo die gegenteilige Nachricht ganz energisch als „Lüge“ gebrandmarkt ist, die man anfangs der Omajjadenzeit tendenziös erfunden habe, um sie als Motiv größerer Steuererpressung zu benutzen. Der auch ohnehin als ziemlich abgetan geltenden Fabel von der Vernichtung der Serapeumsbibliothek durch die Araber wird nach neuerlicher Prüfung endgültig der Todesstoß versetzt (S. 401—428), wobei allerdings auch auf die Untersuchung Krehls über diese Fabel (Akten des internat. Orientalistenkongresses in St. Petersburg 1876) hätte verwiesen werden sollen. Auch die auf griechische Nachrichten gestützte An-

nahme, daß der als Mukaukis bekannte Würdenträger den Arabern noch vor der tatsächlichen Invasion durch drei Jahre Tribut bezahlte, um sie vom Lande abzuwehren, wird in das Reich der Legende verwiesen (S. 207. 481).

Sehr nützlich sind die dem Buche angeschlossenen Beiwerke, topographische Kärtchen und chronologische Tabellen. Möge es schließlich gestattet sein, einige Einzelbemerkungen anzufügen:

S. 279 Anm. Es ist bei den Arabern ganz gewöhnlich, die nichtarabischen westlichen Völker und ihre Angehörigen als Rote oder Blonde zu bezeichnen; vergl. über solche Farbenbezeichnungen meine Muh. Stud. I 268 f. ZDMG. 53, 609 Anm. 3. Dadurch erklärt sich der Zusammenhang zwischen Ḥamrā und den Quartieren der Romäer. — S. 369 Anm. 4 ist das man râbaṭa des Originals durch „make a pilgrimage" unrichtig übersetzt; es bezieht sich vielmehr auf kriegerische Unternehmung. — S. 430 Anm. 2 die Ableitung der Berberstämme aus Palästina (vor Josua flüchtende Ureinwohner) ist nicht ernst zu nehmen. — S. 523, 12 v. u. Der Verf. des arabischen Wörterbuchs Ḳâmûs lebte nicht im 19., sondern im 14. Jahrh. (st. 1401). — Die arabischen Eigennamen sind zuweilen ungenau vokalisiert; Musailama (S. 147) für Musailima; Saflî (S. 21, 6 v. u.) für suflâ. Auch statt Mukaukas, das der Verf. schreibt, sollte, sofern die tatsächliche arabische Lautung beabsichtigt ist, immer lieber -kis vorgezogen werden, das der Verf. selbst S. 141 Anm. 1 Anf. noch beibehalten hat.

Budapest, März 1903. I. Goldziher.

Histoire de Saint Azazaïl. Texte syriaque inédit avec introduction et traduction française, précédée des actes grecs de Saint Pancrace, publiés pour la première fois par **Frédéric Macler.** Paris 1902. Émile Bouillon. 38, 64 S. und 2 photogr. Tafeln, in 8°. (= Fasc. 141 der Bibliothèque de l'École des Hautes Études.)

Azazaël ist ein von den syrischen Monophysiten verehrter Heiliger. Sein Kultus ragt vielleicht in sehr alte Zeit hinauf, denn die Angabe, daß seine Coronatio auf den Vollmond des August falle, wofür dann der 2. Sonntag dieses Monats festgesetzt worden sei, führt zu der Vermutung, daß die Feier aus einer Zeit stamme, wo der Kalender in Syrien und Mesopotamien noch nach Lunationen eingerichtet, nicht julianisch war. Wir haben aber nur wenig Zeugnisse für seine Verehrung. Etwa im 13. Jahrhundert ist ein syrischer Codex in einem Kloster des h. Azazaël geschrieben worden, Payne-Smith, Catal. Oxon. 39 (40). Ein Heiligtum desselben wird erwähnt im Katalog der syr. Handschriften des Vatikans 2, 341. Im Jahre 1415/6 raubten Kurden das Bild des Heiligen, Anhang zur Chronik des Barhebraeus hrsg von Behnsch S. 7 = Assemani, Bibl. or. III, 2, 139. Andere Erwähnungen Azazaëls (wie in Wrigths Katalog 175) gehen auf die Legende zurück. Ob sich jene Stellen alle auf ein und dasselbe Kloster beziehen, kann ich nicht entscheiden. Alles führt uns aber auf das Hauptgebiet der Jakobiten im eigentlichen Mesopotamien oder dessen nächster Nachbarschaft. Wahrscheinlich wußte man schon lange nichts Rechtes mehr von dem Heiligen. Jedenfalls ist die uns durch den Fleiß Herrn Maclers jetzt vor-

liegende Legende durch und durch unhistorisch, und zwar nicht ein Produkt naiver Sage, sondern künstlicher Mache. Sie ist der *ἱερὸς λόγος* eines Klosters, der den Verehrern Azazaëls allen möglichen Segen verspricht, ganz nach der Weise anderer Legenden, die besondere Heiligtümer betreffen. Geschichtlich ist an der Erzählung höchstens, daß ihr Held aus Samosata war (also ein Landsmann des gottlosen Spötters Lucian). Sie wurde mit Hilfe verschiedenen Materials zurechtgemacht. Macler hat herausgefunden, daß einige Grundzüge aus der Legende des h. Pancratius genommen sind, von der er uns auch einen griechischen Text mitteilt. Diese Legende selbst ist gleichfalls nicht allzu historisch. Aus ihr stammt das Jahr 304 und der Festtag am 12. Mai[1]), der sich neben dem Todestage Mitte August etwas seltsam ausnimmt, ferner die Hauptsache, daß er als ein Knabe von 14 oder 15 Jahren aus dem fernen Orient nach Rom vor den gottlosen Kaiser geschleppt wird, mit dem er dann disputiert. Die Anrede des Kaisers in § 11 zeigt sogar im Wortlaut Berührung mit der entsprechenden Stelle bei Pancratius. Aber ich kann nicht zugeben, daß der Name Azazaël eine Art Übersetzung von *Παγκράτιος* sei, schon weil nicht *ʿuzzā* sondern *ḥailā* dem *κράτος* entsprechen würde. Der Name ist eben alt. Ausgefüllt wurde dann die Erzählung in üblicher Weise mit allerlei Erbaulichem und Erschütterndem: großartiger Standhaftigkeit, einer Henkersphantasie entsprossenen Martern, krassen Wundern. Die zweimalige Wiederherstellung des Märtyrers nach Mißhandlungen, an deren zehntem Teil ein gewöhnlicher Mensch gestorben wäre, erinnert an den hl. Georg. Auch dem Buche Daniel sind einige Züge entnommen. Der Schreiber der *ὑπομνήματα*, der gerade in fabelhaften Märtyrerakten die Authentie verbürgen soll, fehlt auch nicht. Gleich im Anfang verweist der Verfasser der Legende selbst auf die Geschichte des Abḥai mit der wunderbaren Prüfung der Reliquien durch Feuer.[2]) Diese Geschichte hatte der Verfasser wahrscheinlich noch in ihrer Urgestalt vor sich, nicht in der Bearbeitung des Patriarchen Michael vom Jahre 1184/5 (Bedjan, Acta Martyrum 6, 615). Aber auch jenes Original ist ziemlich spät. Das ergibt sich nicht bloß aus allerlei anderen Verwechslungen, sondern namentlich daraus, daß hier (zur Zeit des Theodosius II) schon die Bulgaren als gefährliche Feinde der Römer erscheinen, die ja erst in der zweiten Hälfte des 7. Jahrhunderts als solche auftreten. Dies Volk hat doch gewiß nicht erst der leidlich geschichtskundige Patriarch in die Erzählung eingeführt. Danach könnte also die Legende Azazaëls nicht wohl vor 800 geschrieben sein. Dazu stimmt der Gebrauch des arabischen Wortes wazīr[3]) S. 83.

Der syr. Text liest sich leicht und ist gut erhalten. Einige Schreib- und Druckfehler verbessert der Leser ohne Anstand. Der Herausgeber korrigiert aber mit Unrecht einige Wörter, an denen nichts zu ändern ist

1) Den Pancratius kennen wir ja alle von frühauf als den am meisten gefürchteten Eisheiligen im Mai.

2) Die unechten verbrennen, die echten widerstehen dem Feuer. Schade, daß diese Probe nicht üblich geworden! Eine lange syrische Randnote zur Geschichte des Abḥai, von der Bedjan 6, 601 einen Auszug gibt, mißbilligt allerdings dies Verfahren des gottseligen Kaisers Theodosius II.

3) Dies Wort ist nicht etwa persischen Ursprungs, wie ich früher selbst gedacht habe, sondern echt arabisch.

(S. 15, wo wājauh(i) den richtigen Gegensatz zu ṭūbhauh(i) bildet; 19; 29), und nimmt an anderen, nur leicht entstellten, falsche Änderungen vor (S. 15 lies dnettdhīn; 17 majīth).

Die Übersetzung ist, soweit ich nach Stichproben urteilen kann, ziemlich sinngetreu, wenn auch nicht ohne Fehler.

Die erklärenden Anmerkungen geben manches, was wohl für einen Leser solcher Sachen nicht nötig wäre, aber der Grundsatz *superflua non nocent* scheint den Herausgeber auch sonst geleitet zu haben. Selbst die vorzüglich geratenen Facsimiles der griechischen Hs wird man an dieser Stelle kaum erwarten.

In der Kritik kann der Herausgeber noch Fortschritte machen. Ich sage das selbst mit Rücksicht auf solche Kleinigkeiten, wie daß er meint, der Ausdruck „Meer" bedeute 17, 3 die Tiber (S. 35 der Übersetzung): als ob man annehmen müßte, der Erzähler habe die Topographie von Rom näher gekannt. Aber ich wiederhole, es verdient Anerkennung, daß er die Beziehung der Azazaël-Legende zu der des Pancratius entdeckt hat. Überhaupt sind wir ihm für die Herausgabe dieser beiden Texte Dank schuldig.

Straßburg. Th. Nöldeke.

Neue Quellen zur Geschichte des lateinischen Erzbistums Patras, gesammelt und erläutert von Dr. **Ernst Gerland.** (Bibliotheca Teubneriana: Scriptores sacri et profani, fasc. V.) Leipzig 1903.

Gerland stellt in sehr gehaltreichen Kapiteln den äußeren Entwicklungsgang des geistlichen Staates Patras in der westlichen Hälfte des Korinthischen Meerbusens dar, in welchem die weltlichen Barone ihre Versuche, eine selbständige Politik zu treiben, aufgeben und sich den Erzbischöfen unterwerfen mußten.

Diese Erzbischöfe haben es verstanden, zwischen den Gewalten am Peloponnes geschickt zu lavieren und sich im 14. Jahrhundert mit Hilfe der Kurie, der Geldmacht der Acciaiuoli und einer straffen Organisation über die weltlichen Nachbarn emporzuschwingen. Gerland verfolgt die politischen Geschicke des Staates bis zur zweiten Eroberung der Stadt durch die Venetianer, also bis zum 24. Juli 1687.

In einem zweiten Abschnitt bringt der Verfasser ungemein wertvolle Aufschlüsse über die innere Geschichte, über das Land und seine Bewohner in ihren mannigfaltigsten Lebensbeziehungen, die das größte Interesse beanspruchen dürfen, wenn sie auch nur wenige Seiten füllen.

Mitteilungen über den Stammbaum und die Besitzungen der Familie Leonessa schließen den Text ab, an den sich 29 lateinische und griechische Urkunden anreihen, aus denen Gerland das Tatsächliche mühsam herauslesen mußte. Denn über den Verwaltungsorganismus von Patras ist bis jetzt nur wenig bekannt gewesen; Kapitulare für die Beamten, wie sie z. B. für Kreta vorliegen, welche die Arbeit bedeutend erleichtert hätten, fehlen vollständig.

Dem Buche sind drei Register der Statthalter und Erzbischöfe von Patras, die nötigen Indices und eine orientierende Karte beigegeben.

Dr. J. Jegerlehner.

Sammlungen und Kataloge griechischer Handschriften im Verein mit Fachgenossen bearbeitet von **V. Gardthausen.** Leipzig, Teubner 1903 (= Byz. Archiv, Heft 3). VIII, 96 S. 8°.

Schon in seiner Griechischen Paläographie (1879) hatte Gardthausen eine Zusammenstellung von Katalogen griechischer Handschriften gegeben. Aber dieses Verzeichnis umfaßt nur die wichtigeren Kataloge, und außerdem ist gerade auf diesem Gebiet in den letzten Jahrzehnten so viel neues Material erschienen, daß eine Ergänzung und Weiterführung schon längst ein dringendes Bedürfnis war. Was Weinbergers Catalogus Catalogorum (Wien 1902) für die lateinischen Handschriftenkataloge (allerdings mit Beschränkung auf die Bibliotheken, die ältere Handschriften lateinischer Kirchenväter enthalten) bietet, das hat Gardthausen — ohne jene Beschränkung — für die griechischen Handschriften geleistet. Wir haben damit einen zuverlässigen Führer auf einem Gebiete gewonnen, wo bisher sich jeder mühsam seinen eigenen Weg suchen mußte. Für die Zuverlässigkeit und Vollständigkeit der Arbeit bürgen die Namen der Männer, deren Mitarbeit und Unterstützung sich Gardthausen zu erfreuen hatte. Es sind die Herren W. Weinberger, R. Förster, H. Omont Fr. Rühl, F. Ehrle, O. v. Gebhardt, K. Haebler, J. L. Heiberg, K. Krumbacher, G. v. Laubmann, F. Madan, R. Steck, E. M. Thompson, G. Vitelli. Es werden daher zu dem Werke nur wenige Nachträge möglich sein. Einige Kleinigkeiten sind folgende. S. 7 Escurial: Der alte Katalog, der bei Mader De biblioth. p. 124 steht, findet sich auch in S. Cyrilli homil. XIX in Ieremiam ed. B. Corderius Antverp. 1648 praef. p. XXI—XXXVIII. — S. 32 Genua: Ein Verzeichnis der 39 griechischen Hss der Bibliotheca Carolina auch bei Blume, Bibl. libr. mss. italica, Göttingen 1834, p. 1—5; vergl. auch Blume, Iter italicum I p. 67. — S. 69 Nürnberg: Einige griechische Hss befinden sich auch in der Solgerschen Sammlung (jetzt in der Stadtbibliothek), vgl. A. R. Solger, Bibliotheca sive Supellex librorum impressorum ... et codicum manuscriptorum, Norimb. 1760, I p. 209—260. — S. 82 Cairo: Jn Montacutius, Orig. eccles. II p. 52, steht die interessante Notiz, daß sich ein vollständiges Exemplar der Hypotyposen des Clemens Alex. in der Bibliothek des Patriarchen von Alexandrien befand. — Einige Ergänzungen lassen sich entnehmen dem Werke von Soden, Die Schriften des Neuen Testaments in ihrer ältesten erreichbaren Textgestalt hergestellt I, 1, Berlin 1902. Ich notiere daraus zu S. 81: Einen Katalog der Hss des ältesten Athosklosters, der Lawra, hat der Bibliothekar Chrysostomos angefertigt, aber noch nicht drucken lassen. — Zu S. 86: Die von Anthimos Alexudes katalogisierten Hss von Sinope sind vor vier Jahren verbrannt. — Zu S. 87 ist nachzutragen: Trapezunt: Papadopulos-Kerameus, *Κατάλογος τῶν ἐν τῇ ἱερᾷ μονῇ τοῦ Σουμελᾶ ἑλληνικῶν χειρογράφων.* Beilage zur *Ἱστορία τῆς παρὰ τὴν Τραπεζοῦντα ἱερᾶς βασιλικῆς μονῆς τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου τῆς Σουμελᾶ* von *Ἐπαμεινώνδας Θ. Κυριακίδης* Athen 1898 (vergl. Soden S. 80).

Nicht sehr praktisch erscheint mir die äußere Anlage. Die Bibliotheken sind geordnet nach Ländern und innerhalb dieser alphabetisch nach den Städten. In das Register sind aber die Orte nicht aufgenommen. Man muß daher zuerst das Länderverzeichnis S. 87 nachschlagen und dann erst bei dem betreffenden Land den Ort nach dem Alphabet aufsuchen.

Ist schon dies nicht gerade sehr bequem, so wird beim praktischen Gebrauch noch weit unangenehmer empfunden werden, daß durch nichts hervorgehoben ist, welche Kataloge über den jetzigen Stand der einzelnen Bibliotheken die beste Auskunft geben. Es ist ja gewiß für den Forscher äußerst dankenswert, daß er hier zusammengestellt findet, was man über ältere Kataloge, Bestandteile und frühere Besitzer der Hss weiß, resp. wo man sich darüber orientieren kann; aber am allermeisten wird man Gardthausens Buch doch in die Hand nehmen, um für eine bestimmte Bibliothek nachzusehen, wo man etwas über ihren jetzigen Bestand finden kann. Die jetzt aktuellen Kataloge hätten irgendwie besonders gekennzeichnet werden müssen. Vielleicht entschließt sich Gardthausen, in die 2. Auflage seiner Paläographie wenigstens ein Verzeichnis dieser Kataloge aufzunehmen. Das vorliegende Werk würde seinen selbständigen Wert daneben immerhin behaupten.

München. Otto Stählin.

Omont, H., Missions archéologiques françaises en orient aux XVIIe et XVIIIe siècles. 1. 2. Paris 1902. (XVI u. 1237 S. in 4°): Collection de documents inédits sur l'hist. de France hrsg. vom Ministerium d. öff. Unterr. u. d. schönen Künste.

Sobald im westlichen Europa Sammlungen griechischer Hss entstanden, machte sich auch die Schwierigkeit bemerkbar, sie zu ergänzen und zu vervollständigen; es fehlte im Westen an Vorlagen und Kopisten, und wenn einmal ein Abschreiber und Händler wie Darmarios eine große Rundtour durch Spanien, Frankreich, England und Deutschland machte, so hatten die Liebhaber griechischer Handschriften allen Grund, vorsichtig zu sein.

Daß in den orthodoxen Klöstern des griechischen Ostens noch Hss massenhaft vorhanden und zu erträglichen Preisen zu erwerben waren, wußte man seit den erfolgreichen Reisen des Cyriacus von Ancona und den glücklichen Käufen des kaiserlichen Gesandten Busbequius in Konstantinopel. Es kam also nur darauf an, diese Schätze zu heben. In erster Linie hatte man mit Recht den Athos ins Auge gefaßt, und fast genau in demselben Jahre (bald nach 1650) erschienen dort zwei Mönche, Athanasius, aus Paris geschickt, und Suchanov im Auftrage des Patriarchen von Moskau, die beide mit reicher Beute für den französischen König und die russische Kirche heimkehrten. Der Erfolg des Athanasius war so groß, daß seitdem eine französische Entdeckungsreise der anderen folgte und das Forschungsgebiet sich allmählich immer weiter ausdehnte über die Länder arabischer Kultur bis nach Indien und China.

Viele interessante Akten, die sich auf diese wissenschaftlichen Reisen beziehen, besitzt die Nationalbibliothek in Paris, anderes das Nationalarchiv und verschiedene Ministerien mit der Korrespondenz der französischen Konsulate im Orient. Es war also entschieden ein sehr glücklicher Gedanke von Omont, dieses wertvolle Material zusammenzusuchen und zu verwerten. Seine Aufgabe war mühsam und zeitraubend in hohem Grade; aber auch die des Rezensenten ist keine leichte, da er weder die Vollständigkeit der Akten, noch die Treue der Abschriften prüfen kann: er muß sich natürlich, in der Überzeugung, daß die Arbeit keiner besseren Hand hätte anvertraut werden können, hier auf ein Referat beschränken.

Omont beginnt mit der durch den Kardinal Mazarin und den Kanzler Séguier veranlaßten Sendung des Athanasius nach Konstantinopel, Cypern und dem Athos (1643—1663); S. 853 Liste der von ihm wesentlich auf dem Athos erworbenen Hss. — Dann folgt die Reise von Monceaux und Laisné, welche von Colbert direkt für die königliche Bibliothek Aufträge erhielten. Da beide von Paläographie nicht viel verstanden, war es nötig, ihnen für ihre Ankäufe Instruktionen (S. 31 ff.) mitzugeben, die von Cotelier ausgearbeitet wurden. Es ist eine Paläographie in nuce, die mit dem allerdings anfechtbaren Satze beginnt:

[Les mss.] qui sont in-quarto ou in-folio sont beaucoup préferables à ceux qui sont en plus petit volume. Entsprechende Instruktionen für syrische Erwerbungen S. 37 und für den Ankauf von Münzen S. 42.

Der Ertrag dieser Reise wird S. 863 aufgezählt.

Noch ergiebiger war die Reise des deutschen Orientalisten Wansleben aus der Gegend von Erfurt; dessen Instruktionen S. 58; dann folgt seine Korrespondenz mit Carcavy und Colbert. Von den französischen Gesandten in Konstantinopel unterstützte namentlich der Marquis de Nointel diese gelehrten Bestrebungen (S. 175), in dessen Gefolge A. Galland den Orient besuchte; Mss. gr. achetés à Constantinople par Galland S. 952. Der Minister Colbert, der bereits eine wertvolle Hss-Sammlung besaß, benutzte namentlich (S. 222) die französischen Konsuln im Orient, um dieselbe zu vervollständigen. In Konstantinopel hatte inzwischen der Jesuit Besnier die Nachforschungen nach alten Hss fortgesetzt und namentlich die hsl. Schätze des Serail (S. 255) ins Auge gefaßt; er durfte sich 15 gr. Hss (S. 263) auswählen, die nach Paris geschickt wurden.

In dem folgenden Kapitel (S. 279) schildert Omont die Versuche in Ägypten und an der afrikanischen Nordküste und veröffentlicht die Denkschrift Maillet über die Erwerbung und den Transport der Pompejus-Säule. Dann folgen (S. 317) die Reisen von P. Lucas in den Orient, die später von Hamy noch ausführlicher behandelt werden sollen (seine Instruktionen S. 330, 354, 372.

Auch unter Ludwig XV fuhr die französische Regierung fort, wissenschaftliche Missionen in den Orient zu senden. In Konstantinopel hatte ein Einheimischer, Zaïd Aga, die Leitung der kaiserlichen Druckerei übernommen und wendete sich nun um wissenschaftlichen Beistand an die französische Regierung. Der Graf Maurepas schickte auf Empfehlung von Bignon die Geistlichen Sevin und Fourmont, die auf diese Weise in Konstantinopel zunächst festen Fuß fassen sollten. Montfaucon entwarf ihre sehr eingehenden Instruktionen (S. 414). Die Abgesandten Frankreichs stießen in Konstanopel auf englische Konkurrenten, die ebenfalls Hss sammelten, und Sevin schildert in einem Briefe an Maurepas (S. 447) sehr anschaulich, wie sie sich gegenseitig besuchten, um den Gegner auszuhorchen und anzulügen. Übrigens trennten sich die beiden Franzosen bald; Sevin blieb zunächst in der Hauptstadt, während Fourmont, der sich besonders für Inschriften interessierte, die Inseln und Hellas bereiste (S. 537). Die Ausbeute an neugefundenen Inschriften war groß, namentlich in Attika; aber Fourmonts Abschriften (jetzt in der Nationalbibliothek) sind bekanntlich nur mit Vorsicht zu benutzen, da man ihm vorwirft, nicht nur alte Originale absichtlich zerstört, sondern auch Fälschungen versucht zu haben.

Wünschenswert wäre daher ein Hinweis auf Boeckh im C. I. Gr. und in der Encyklopädie und Methodologie, Leipzig 1877, S. 235: „Der leichtsinnige Abbé hat, um seine Entdeckungen noch wichtiger erscheinen zu lassen, eine Reihe von Monumenten erfunden.“

Über die von Sevin erworbenen griechischen Hss s. S. 687 ff.

Bald darauf zog J. B. Souciet Erkundigungen ein über die Bibliothek des Sinai und schickte einen kurzen Auszug des Katalogs (S. 734) nach Paris.

Den Schluß des zweiten Bandes können wir hier übergehen: er bezieht auf die Erwerbung orientalischer Hss und auf wissenschaftliche Reisen nach Indien und China, die für die Leser dieser Zeitschrift weniger Interesse haben; nur auf eine Beschreibung der Athosklöster (S. 994) durch den Jesuiten Braconnier im Jahre 1706 sei noch kurz verwiesen.

Für diese reiche Gabe gebührt unser Dank in erster Linie natürlich Omont für seine langjährige und mühsame Arbeit. Aber daneben dürfen wir auch die Regierung des alten königlichen Frankreichs nicht vergessen, das die Forschungsreisenden in den Orient sandte, und das Ministerium des neuen Frankreichs, das die Publikation dieser wertvollen Urkunden erst ermöglichte.

Leipzig. V. Gardthausen.

Des Klerikers Gregorios Bericht über Leben, Wundertaten und Translation der heiligen Theodora von Thessalonich nebst der Metaphrase des Joannes Staurakios herausgegeben von **Eduard Kurtz** (Mémoires de l'académie impériale des sciences de St.-Pétersbourg VIII[e] série Classe hist.-philol. vol. VI n° 1). St.-Pétersbourg 1902. XXI und 112 S. 4°. 3 ℳ.

Unedierte byzantinische Texte sind zahlreich wie der Sand am Meer; und bei der Fülle neuer Dokumente, die uns gerade das letzte Jahrzehnt beschert hat, dürfte vielleicht die eingehende Verarbeitung des Vorhandenen eine dringendere Aufgabe sein, als das stete Herbeischaffen neuen Rohstoffes, den schließlich niemand mehr übersehen und keine Bibliothek zusammenstellen kann.

Einen Fall ausgenommen: wenn durch eine solche Publikation ein ganz oder nahezu vollständiger Überblick über eine Gattung von Texten ermöglicht wird. Man würde also, wenn es sich um Werke einer literarisch hervorragenden Persönlichkeit handelt, bestrebt sein müssen, möglichst deren gesamten Nachlaß zugänglich zu machen; bei Dokumenten anderen Ursprungs müßten historische, geographische, kunstgeschichtliche und ähnliche Beziehungen den Charakter der Gattung bestimmen. Bei einem hagiographischen Ineditum wird man über die Einordnung zweierlei Prinzipien aufstellen können. Eine Heiligenvita steht einmal in engster Beziehung zu den übrigen Viten anderer Heiligen (durch Sprache, Stil, durch die Sphäre, in der sie entstanden und für die sie bestimmt ist, u. s. w.), dann aber auch zu den aus anderen Zeiten hervorgegangenen Behandlungen desselben Stoffes. Aber im allgemeinen dürfte vorerst das inhaltliche Interesse überwiegen; so daß den Herausgebern neuer Hagiographica die Aufgabe nahegelegt würde, alles unbekannte Material zu einer und derselben Legende zusammenzutragen.

Das ist erfreulicherweise auch der Standpunkt, von dem aus E. Kurtz die vorliegende Publikation eingerichtet hat (vergl. S. I). Die darin mitgeteilten Dokumente haben zum Objekt eine Nonne des Stephanklosters zu Thessalonike mit Namen Theodora (812—892); es sind folgende: I. aus dem Cod. Palat. 211 eine im XIII. saec. entstandene Paraphrase der vom Bischof Arsenij edierten Vita (Jurjev 1899, cf. BZ X 144); II. aus derselben Hs ein bisher auch inhaltlich unbekannter Text über die Translation und die späteren Wunder; als Verfasser von I und II ergibt sich ein Geistlicher aus Thessalonike mit Namen Gregorios (Ende des IX. saec.); III. aus dem Cod. Flor. Bibl. Magliabech. Conv. B. 1. 1214 eine Rede auf Theodora von Joannes Staurakios, Diakon in Thessalonich (Ende des XIII. saec.); IV. aus einer 1731 in Moschopolis gedruckten Akoluthie: Exzerpte aus einer neugriechischen Metaphrase von III durch einen Mönch Symeon; V. nach dem Cod. Coisl. 223 die Synaxarvita; VI. aus dem Cod. Hierosolym. *Μονὴ τοῦ Σταυροῦ* No. 86 und dem zu IV genannten Druck eine Akoluthie, deren Hauptstück der Kanon eines Demetrios Kaniskes bildet; VII. aus dem Cod. Cryptoferrat. *Δ. α.* VIII der Kanon eines Joseph (nicht des Hymnographen). — Die Einleitung charakterisiert in übersichtlicher Weise die einzelnen Stücke und ihr Verhältnis zueinander und trägt alles wissenswerte Material über Theodora zusammen, das außerhalb der neuedierten Dokumente lag. Zugegeben sind drei Exkurse (S. 87—109), von denen der erste den kritischen Apparat zu der von Arsenij aus dem Cod. Mosq. Synod. 159 edierten Vita nachträgt (mit mehreren Textverbesserungen), der zweite, aus der Feder von Max Treu (Potsdam), durch die Mitteilung und Besprechung von 13 Briefen des Georgios Kyprios an den oben erwähnten Staurakios die Persönlichkeit dieses letzteren beleuchtet, der dritte einige Nachträge zu L. Petits Verzeichnis der Erzbischöfe von Thessalonike (Échos d'Orient IV 136 ff. 212 ff.) enthält. Ein Namenregister macht den Schluß der schönen und inhaltreichen Arbeit.

Ad I. Wenn wir die Sammlung aller gleichartigen unbekannten Texte wünschenswert fanden, so meinten wir damit nicht nur diejenigen Stücke, die nur in Hss stehen, sondern auch solche, die an schwerzugänglicher Stelle ediert sind. Zu den letzteren gehört leider der von Bischof Arsenij besorgte Text der Vita. Dieses Heft (Jurjev, Druckerei Mattisen, 1899, 79 S. russisch mit dem Titel Житие и подвиги сб. Θеодоры Солунской) fehlt auf den Bibliotheken von München und Berlin und ist auch im Buchhandel nur schwer zu bekommen. Das ginge an, wenn es sich um ein spätes, wertloses Dokument handelte; aber diese Vita ist das älteste und das einzige, das uns diese Quelle aller übrigen in originaler Fassung vorführt; auch bei jeder sprachlichen Untersuchung über den Georgios muß man auf diesen Text zurückgreifen. Wir hätten ihn also gern an der Spitze der neuen Publikation wiedergesehen; dann wäre auch die textkritische Arbeit, die Verf. im ersten Exkurs darauf verwendet hat, erst voll zur Geltung gekommen; dann hätte auch das für den Sprachforscher Interessante in einem Index zusammengestellt werden können, dessen dieser Text noch immer bedarf.

Aber noch einen wesentlicheren Vorteil hätte diese Wiederholung gebracht. Die Paraphrase dieses Berichtes (I) konnte dann in solcher Form gegeben werden, daß nur das, was allein ihr Bedeutung verleiht, dies

aber viel klarer zu Tage trat als jetzt: ihr Verhältnis zum Original. Eine Paraphrase der Art wie die vorliegende steht bis jetzt allein (Verf. S. XII)[1]), lohnt also eingehendere Betrachtung. Als Ganzes ist sie natürlich wertlos, da das Original vorliegt; Wert haben nur die Varianten, sei es zur Beurteilung des veränderten Geschmackes, sei es, um einen Begriff für die Zuverlässigkeit der Überlieferung in solchen Fällen zu geben, wo das Original fehlt (wie bei II). Diese Varianten zu studieren, ist nun bei der hier angewandten Editionstechnik sehr schwer, da man oft ganze Satzbilder im Auge behalten muß, oft ganze Kapitel durchlesen, ehe man auf eine Differenz stößt. Dem wäre nun so abzuhelfen gewesen: betrifft die Umarbeitung den ganzen Satz oder mehrere, so wird das Verhältnis am klarsten, wenn beide Fassungen in zwei Kolumnen nebeneinander stehen; handelt es aber nur um einzelne Wörter oder Formen, dann wird man die Varianten am besten in der Gestalt eines kritischen Apparates unter den Text (und was dazu gehört) setzen. Mit der letzteren Technik hätte sich über die Hälfte der vorliegenden Paraphrase (von Kap. 29 ab) in kürzester und wirksamster Form abtun lassen. Vielleicht wird derjenige, der die in Athos vergrabenen und deshalb auch jetzt noch unverwerteten Dokumente, die sich auf Theodora beziehen (Verf. S. IV[1] und XII[1]), der Wissenschaft erschließt, auch diese Arbeit nachtragen. Einige Proben werden wir im folgenden geben.

Über die Paraphrase selbst läßt sich den Bemerkungen des Verf. noch viel hinzufügen. Der interessante Nachweis, daß der Urheber der Varianten mit dem Schreiber des Palatinus identisch ist (S. VI f.), bedarf einer Einschränkung: Die vom Original ganz unabhängige Partie Kap. 13 bis 15 (vergl. Verf. S. IV f.) ist jedenfalls nicht beim Niederschreiben improvisiert, hier liegt wohl eine dritte Quelle vor, die ein Kenner der dogmatischen Literatur vielleicht ebenso identifizieren kann, wie dies schon dem Verf. bei den entsprechenden Kapiteln des Originales gelungen ist (S. IV[3]).

Wenn Verf. das Wesen der Paraphrase dahin zusammenfaßt, sie begnüge sich mit einer Besserung des Ausdrucks (S. XIII), so ist das ein wenig euphemistisch gesagt. Gewiß war es die Absicht des Schreibers, zu bessern; aber was dabei herauskommt, ist regelmäßig das gerade Gegenteil. Sein Hauptbestreben geht dahin, seltene, unattische oder gar vulgäre Formen, Wörter und Wendungen durch allgemeinverständliche und klassische zu ersetzen; nebenbei schneidet er das, was ihm unwesentlich scheint, unbarmherzig weg (einige Stellen, wo er ganze Sätze verworfen hat, stellt Verf. S. IV[2] zusammen). Hier einige Beispiele:

G(regorios)	P(araphrast)
11, 36 *Ἀλλὰ περὶ μὲν τούτων ἅλις· δεῖ δέ, ἐπεὶ μικρόν τι τῆς νύσσης οἷά τις πῶλος παρεξῆλθεν ὁ λόγος τοῖς Ἀντωνίου ἐπαίνοις συναρπάσας τὸν λέγοντα, αὖθις ἐπανελθεῖν* ...	12, 4 *Ἀλλὰ περὶ μὲν τούτων ἅλις· τοῦ δὲ προκειμένου σκοποῦ ὁ λόγος τῆς ἱστορίας πάλιν ἀπτέσθω* ...

1) Vergleichen läßt sich immerhin der Text von Leontios' Vita des Erzbischofs Johannes von Alexandria in den Hss BEL (Gelzer, in der Vorrede zur Ausgabe S. XXIX ff.) und in der Paraphrase F (Gelzer S. XXI f.).

Die vorangegangene Episode vom Erzbischof Antonios hatte mit der Theodora wirklich nichts zu tun (sie mag wohl auf irgendwelche persönliche Beziehungen hin eingeschoben sein); deshalb hält es Gregorios für angebracht, sich bei dem Leser etwas zu entschuldigen; und um der liebenswürdigen und graziösen Weise willen, wie er das tut, verzeiht man ihm gern. Bei der Fassung des Paraphrasten geht all das verloren.

13, 23 *νέα ὑπῆρχε τῷ σώματι εὔροδον καὶ χαρίεν κεκτημένη τὸ πρόσωπον.*

13, 20 *νέα καὶ ἀγαθὴ τὴν ὄψιν ἐτύγχανεν οὖσα.*

Bedarf wohl keines Kommentars.

Wenn Theodora außerhalb des Klosters niedrige Dienste tut, so wird sie von früheren Bekannten angehalten, die ihr Vorwürfe machen:

14, 24 „*ἱνατί ἑαυτῆς ἐξουδενεῖς τὴν εὐγένειαν;*“

14, 14 *ὡς εἰς οὐδὲν τιθεμένη τὴν ἑαυτῆς εὐγένειαν.*

Hier mußte der Paraphrast nicht nur an dem späten *ἐξουδενεῖν* und dem unklassischen Gebrauch des Reflexivs der dritten Person (vergl. de Boor im Index der Vita Euthymii) Anstoß nehmen, sondern auch an der Einfügung einer direkten Rede in einen Nebensatz. Deswegen hat er hier und an der folgenden Stelle indirekte Rede eingeführt.

17, 3 *τῆς δὲ μετὰ αἰδοῦς εἰπούσης·* „*θυγάτηρ*“, ...

16, 30 *τῆς δὲ ὑπολαβούσης, ὡς ἄρα θυγάτηρ αὐτῆς εἴη*, ...

Überhaupt ist diese ganze Scene von dem Paraphrasten abscheulich zugerichtet; jede seiner Änderungen zerstört irgend einen Reiz des Originals. Es genüge, den vorhergehenden Satz in beiden Fassungen auszuschreiben:

16, 40 *καὶ εὐθέως καθάπερ ὑπὸ πυρὸς ἐξαφθεῖσα τῷ θείῳ ζήλῳ καὶ ἔνθους γενομένη (ἔγνω γὰρ ταύτης ἐπακοῦσαι τὸν Κύριον) οὐδὲ τοῦ φλιοῦ μεταστᾶσα, καλεῖ τὴν ὁσίαν μετὰ τοῦ τέκνου καί φησιν (ἵνα καὶ τῆς αὐτολέκτου αὐτῆς μνησθήσομαι λαλιᾶς)·* „*Θεοδώρα, τί σού ἐστιν αὕτη;*“ *δακτυλοδεικτοῦσα τὴν Θεοπίστην.*

16, 26 *καὶ ἡ μεγάλη ζήλου θείου πλησθεῖσα (συνῆκε γάρ, ὅτι τῆς εὐχῆς αὐτῆς ἐπήκουσε Κύριος) μετακαλεῖται τὴν Θεοδώραν ἅμα τῷ τέκνῳ καὶ (ἵνα τοὺς λόγους αὐτῆς ἐκείνης εἰς μέσον θῶ) λέγει τῇ Θεοδώρᾳ·* „*τίς αὕτη σοι;*“ *τῷ δακτύλῳ τὴν Θεοπίστην δείξασα.*

Daß der Paraphrast das immerhin entbehrliche *καὶ ἔνθους γενομένη* unterschlagen hat, mag ihm hingehen; den treffenden Vergleich mit dem Feuer vermissen wir schon weniger gern; vollends die Weglassung von *οὐδὲ τοῦ φλιοῦ μεταστᾶσα* raubt dem Bild einen großen Teil seiner Anschaulichkeit. Am schlimmsten sind die beiden Parenthesen weggekommen. Freilich *ἔγνω* mit dem Infinitiv (vergl. Gelzer, Leontios S. XXX unten) und *ταύτης* statt das Reflexivs (vergl. Kurtz, Theophano, Index) durfte der Reiniger nicht stehen lassen; dafür klingt sein *ὅτι*-Satz auch herzlich plump. Und nun gar *ἵνα* cum ind. fut.[1]), *λαλία* = Rede und das mittelgriechische *αὐτόλεκτος*! All das muß einem glatten Klassizismus weichen. Dazu wird die Parenthese in affektierter Weise hinter *καὶ* gesetzt; sodann werden noch

1) Vergl. Kurtz, Theophano, Index; ähnlich *ὡς ἂν . . . ἐλεγχθήσονται* 22, 23 Ars.; der Paraphrast (22, 1) schreibt *ἐλεγχθήσωνται*, was Verf. für orthographischen Fehler hält; doch solche sind bei P selten (Verf. S. III); wahrscheinlich ist, daß er beim Schreiben einen Konjunktiv in den Text korrigiert und vergessen hat, *θησ* zu streichen (ähnliches bei Verf. S. III).

die Worte der Oberin ihrer kraftvollen Anrede beraubt; und die breite Umschreibung des prägnanten *δακτυλοδεικτοῦσα* macht den würdigen Abschluß.

Es bedarf wohl keines weiteren ausführlichen Beweises, daß der Paraphrast das Kraftvolle, Reizende, Anschauliche des Originals durch seine flachen, farb- und leblosen Änderungen ruiniert hat. Darum nur noch einige lexikalische Notizen: 2, 31 *αὔχει* (von *αὖχος*) wird zu *εὔχει* (2, 30), 4, 4 *ἐπιβῆσαν* zu *ἐπελθόν* (3, 35), 7, 17 *ἐπεισφρήσαντος σκῆπτρα* zu *σκήπτρων κρατήσαντος* (7, 1), 13, 20 *ψαλίδιον* zu *ψαλίδα* (13, 16), 13, 25 *ὑποσκελίσῃ* zu *ὑποκλέψῃ* (13, 21), 16, 27 *περιθάλπουσα* zu *θεραπεύουσα* (16, 15), 18, 26 *ἀριστηρίῳ* zu *κοινῇ τραπέζῃ* (18, 8), 18, 31 *ἐκβρασσομένου* zu *ζέοντος* (18, 13), 18, 40 *αὐτοθελῶς καὶ ἰδιορρύθμως* zu *ἄνευ γνώμης αὐτῆς* (18, 20), 19, 30 *ἐνωτισθεῖσα* zu *ἀκούσασα* (19, 6), 21, 19 *λαλήσατε* zu *εἴπατε* (20, 34), 22, 19 *ἀμφιασαμένη* zu *περιβαλλομένη* (21, 33), 25, 40 *ἐχεμύθως* zu *κεκρυμμένως* 28, 16 *διϊππευσάσης* zu *παρελθούσης* (27, 30), 31, 13 *ἐπὶ τρίς* zu *τρίς* (30, 27), 31, 23 *ἀνὰ τοῖς στόμασιν* zu *ἐν τ. σ.* (30, 34) etc.

In zwei Fällen jedoch taucht ein vulgärer Ausdruck, den der Paraphrast vorher selbst aus seinem Texte verbannt hat, an einer anderen Stelle wieder auf: 17, 14 *κελλίῳ* wird in *οἰκιδίῳ* geändert (17, 2), um dann statt 18, 26 *κοιτῶνι* einzutreten (18, 9), wodurch übrigens die ganze Stelle sinnlos wird; und 17, 1 *φλιοῦ*, vom Paraphrasten (16, 28) ausgelassen, verdrängt später (31, 16 *φλιῷ*) das *οὐδόν* des Originals 32, 4. Das ist eine auffällige Inkonsequenz. — Nebenbei bemerkt: Die Herausgeber tun unrecht, wenn sie an beiden Stellen das überlieferte Perispomenon zu einem Paroxytonon machen; denn *φλίον* ist nicht besser, nur früher bezeugt (ich fand nur eine Stelle bei Sophocles aus Palladios' Lausiaca); und der Übergang des Tones auf den dunkleren Vokal (hier noch mit Anlehnung an *φλοιός*, wie denn an den beiden Stellen *φλυοῦ* und *φλοιῷ* in der Hs steht) ist eine häufige Erscheinung; vergl. K. Krumbacher, Romanos und Kyriakos S. 710 f.

In eine besondere Rubrik gehören die Änderungen, die auf ein Mißverständnis zurückgehen.

13, 19 *ἐποίησεν ἐξαυτῆς δοθῆναι, καθὼς ἔθος ἐστί, τῷ ἱερεῖ τὸ ψαλίδιον· καὶ ἀπεκάρθη* ...	13, 15 *λέγει τῇ Θεοδώρᾳ δοῦναι τῷ ἱερεῖ τὴν ψαλίδα· καὶ δοῦσα τὴν κόμην κείρεται* ... (vgl. die Note des Verf.)

Offenbar hat der Paraphrast statt *ἐξαυτῆς* (= sofort) *ἐξ αὐτῆς* („von ihr") gelesen. Dasselbe Wort hat er auch an den beiden anderen Stellen, wo es im Original steht, 5, 29. 30, 16, herauskorrigiert (5, 17. 29, 31). —

16, 20 *ἐμβριμησαμένη ἀπέλυσεν αὐτήν.*	16, 7 *δεινῶς ταύτην ἰδοῦσα ἀπηλλάγη.*

Hier scheint *ἀπέλυσε* mit *ἀπελύετο* verwechselt zu sein. —

20, 11 *ἡ προεστῶσα τὰς ἀδελφὰς ἐν τῷ εὐκτηρίῳ ἀθροίσασα, τοὺς ἐκείνης γενναίους ἀγῶνας διεξῄει σαφῶς τε καὶ ἀκολούθως καθ' ἕνα τούτων ἐγκώμια πλεῖστα ταύτῃ συνείρουσα.*

Statt *καθ' ἕνα* (= der Reihe nach) schreibt P (19, 26) *κατὰ μίαν* (mit Bezug auf *τὰς ἀδελφάς*), offenbar weil er den Text nicht verstand. —

21, 11 *κατεβόα τῆς προεστώσης δοκοῦσα αὐτὴν καὶ μίαν τηρεῖν καὶ ἐπισπεύδειν τὸ ψήφισμα.*	20, 35 *κατεβόα τῆς προεστώσης δοκοῦσα καὶ αὐτὴν συμμαρτυρεῖν καὶ συμψηφίζεσθαι τὸ ψήφισμα.*

Die ganze Änderung erklärt sich daraus, daß der Paraphrast *καὶ μίαν*

(= sie allein, wie oft καὶ μόνος = μόνος) mißverstand. Dadurch wird ganz unverständlich, warum Theodora gerade auf die Oberin so böse wird. —

25, 35 Δήλου δὲ γεναμένης τῆς αὐτῆς τελειώσεως, συνῆλθε βραχὺς μοναζουσῶν ἀριθμὸς ἐκ τῶν γειτνιαζόντων μοναστηρίων.

Statt βραχύς hat der Paraphrast (25, 11) οὐ βραχύς, und diese Änderung ist auf den ersten Blick so bestechend, daß Verf. (Exkurs I, zu dieser Stelle) sie für die ursprüngliche Lesung hielt. Aber im folgenden Satz wird ausdrücklich erklärt, Gott habe dies so geschehen lassen, einmal, ἵνα μειζόνως („um so mehr") ἡ αὐτοῦ ἀγαθότης εἰς τὰ μετὰ ταῦτα (also erst später) δοξάζηται, und dann, damit hierin παραδειχθῇ ἡ ἐκ νεότητος τῇ Θεοδώρᾳ ἐχεμύθως καὶ μυστηριωδῶς ἄγαν ἐκμελετηθεῖσα … ἀρετή. Also, daß sie ihre Tugend immer versteckt ausgeübt habe, dafür soll die vorher erwähnte Tatsache ein Beweis sein; da paßt nur die Lesart des Mosquensis. Auch die Tatsachen sprechen dafür: „τίς γὰρ τῶν αὐτὴν εἰδότων κἂν τῷ νῷ ὑπελάβετο, ὅτι τοσούτων ἀρετῶν θησαυρὸς ἐχρημάτιζεν;" sagt später Gregorios 27, 33 (27, 9); vergl. 31, 27 ff.

32, 32 ὅτε νεωτέρα τῷ χρόνῳ ἐτύγχανεν.	32, 2 ὅτε τοῦ τέλους τετύχηκεν.

Hier hat der Paraphrast recht oberflächlich gelesen.

Zum Schluß noch ein Kuriosum:

15, 20 μήτηρ γὰρ εἰμὶ καὶ ὡς πᾶσαι κἀγὼ περὶ τὸ τέκνον διάκειμαι.	15, 1 μήτηρ γὰρ οὖσα καὶ μητρὸς φέρω σπλάγχνα.

Setzt man σπλάγχνα vor καί, so erhält man einen tadellosen jambischen Trimeter. Sollte ein solcher dem Paraphrasten vorgeschwebt haben?

Zu II. Das zweite Stück (20 Kapitel) erreicht an Umfang nur ein Drittel des ersten und enthält außer dem Bericht über die Translation (Kap. 1—9) nur Erzählungen von Wundern, die von den im letzten Drittel des ersten Stückes berichteten im wesentlichen nicht verschieden sind, teilweise sogar noch vor der Translation liegen (Kap. 10. 11. 14). Nun sagt Gregorios am Schluß des zweiten Berichtes (48, 27. 49, 11), er habe die Lebensbeschreibung im zweiten Jahre nach dem Tod der Theodora (29. August 892), also nach der Translation (3. August 893) begonnen. Da ist doch sehr auffällig, daß er dem ersten Bericht einen vollständigen Abschluß gegeben hat, ohne die Fortsetzung anzukündigen, noch mehr, daß er darin über die Translation selbst und die μυροβλυσία kein Wort verliert; und dies, obwohl er zu Leuten spricht, die sich in dem ἄσυλον τῶν θαυμάτων ταμεῖον (1, 11) zusammengefunden hatten und doch sehr erstaunt gewesen sein mußten, immer von einem τάφος zu hören, während die Tote bereits in einer λάρναξ lag. Ja sogar Gregorios selbst scheint noch nichts von der Translation zu wissen, wenn er 33, 11 (32, 20) sagt: οἱ μὲν γὰρ τῷ τάφῳ ἑαυτοὺς ἐπιρρίπτοντες αὐθωρὸν τὴν ὑγείαν κομίζονται. All das drängt zu der Annahme, Gregorios habe den ersten Bericht vor der Translation geschrieben, den zweiten nachher. Dazu würde passen, daß in mehreren Zweigen der Überlieferung der zweite Bericht fehlt, so im Mosquensis, in der Vorlage des Nikolaos Kabasilas (Verf. S. XV) und des Agapios Landos (Verf. S. XIII); auch die Trennung der beiden Stücke und das Mißverhält-

nis ihres Umfangs findet so die einfachste Erklärung.[1]) Dem steht nun zweierlei entgegen: erstens 34, 4 (33, 13) *Θεόδοτος, οὗ τὴν περὶ τὴν ὁσίαν πίστιν ἐν τοῖς ἐφεξῆς ὁ λόγος δηλώσειεν* (was erst im zweiten Berichte geschieht); aber die Tatsache, auf die hier angespielt wird, liegt zeitlich auch noch vor der Translation (40, 6 — 45, 4); und zweitens die oben erwähnte Erklärung am Schluß des zweiten Berichtes (vielleicht auch 30, 18 [29, 32] *ἡνίκα πρὸς τὸν τόπον ἐγένετο, ἔνθα ἦν ὑπὸ γῆν τῆς ὁσίας τὸ λείψανον*, wenn da nicht eine Attraktion des Tempus vorliegt).

Ich kann diese Widersprüche nicht wegschaffen, will aber zu der letztgenannten Tatsache einiges hinzufügen. Wir besitzen den zweiten Bericht nur von der Hand des Paraphrasten. Wie schlimm der den ersten verunstaltet hat, haben wir gesehen. Nun hat schon Verf. Spuren einer ähnlichen Tätigkeit im zweiten Bericht zu erkennen geglaubt (S. IX); diese Vermutung läßt sich aber bedeutend wahrscheinlicher machen. Im Original des ersten Stückes steht die Form *γεναμένη* (resp. *-ης*, *-η*, *-ην*) 6 mal (5, 15. 20, 6. 24, 30. 25, 35. 27, 5. 28, 21), *γενομένη* 2 mal (1, 26. 16, 41); der Paraphrast hat keine der *α*-Formen stehen lassen. Wenn sich nun im zweiten Stück die Form *γενομένη* 9 mal findet (43, 32. 44, 2. 46, 11. 47, 11. 35. 37. 48, 1. 13. 21), *γεναμένη* aber nirgends, so wird man dies zweifellos dem Paraphrasten zuschreiben müssen.[2]) Auch sonstige stärkere Vulgarismen fehlen im zweiten Stück völlig.

Als weiteres Zeugnis läßt sich vielleicht folgende Stelle verwerten:

37, 13 *τὸν κόρον τοῦ λόγου φεύγων ἐγὼ ἐκεῖνα παρεὶς τοῖς καὶ τὰ μικρὰ τῶν ἐκείνης θαυμάζουσιν (εἴγε καὶ μικρὰ καθ' ἑαυτά, ἀλλὰ μὴ πρὸς ἄλληλα παραβαλλόμενα τοιαῦτα φαίνεται), δεῖν ᾠήθην*, ...

Die Parenthese gibt nur dann Sinn, wenn man das *μή* vor *μικρά* setzt. Die Korruptel geht wohl auf ein Mißverständnis des Paraphrasten zurück.

Ebenso ist vielleicht 39, 15 *λέγων* statt *λέγοντα* (vom Verf. emendiert) der Rest einer andern Konstruktion (ähnliche Versehen aus dem ersten Bericht bespricht Verf. S. VII).

Zu III. Eine weit gründlichere Umarbeitung als durch die verflachende Rezension des Paraphrasten erlitt der Bericht des Gregorios etwa zu derselben Zeit in dem *λόγος τοῦ εὐτελοῦς διακόνου καὶ χαρτοφύλακος Θεσσαλονίκης Ἰωάννου τοῦ Σταυρακίου*. Hier zeigt sich uns das traurige Schauspiel, wie die zarte Blüte der alten Legende unter einer Sturzflut rhetorischer Phrasen jammervoll verkommt. Das *ἀκατάσκευον καὶ ἁπλοῦν διήγημα* des Gregorios (2, 1 Ars.) ist von einem Hauch echter Frömmigkeit durchweht; man spürt, daß es ihm keine leere Form ist, wenn er *ἀπ' αὐτῆς τῆς τοῦ λόγου βαλβῖδος* die verklärte „Mutter“ um Beistand bittet: es liegt wirklich über seinen Worten etwas von der Lieblichkeit und der gottergebenen

---

1) Auch die Nachrichten über den Gedenktag (Verf. S. XVIII), zu dessen Feier der erste Bericht verfaßt ist (1, 10), widersprechen nicht; denn am frühesten und besten bezeugt ist der 5. April, der also vor die Translation fiel.

2) Nebenbei: es scheint noch nicht notiert, daß sich der Gebrauch der *α*-Formen im Partizip von *γενέσθαι* bei einigen Autoren in der Regel auf das Femininum beschränkt. Dies ist nämlich erstens bei Gregorios der Fall; unter den 10 Formen aus den andern Genera (4, 25. 6, 12. 7, 10. 19, 24. 24, 18. 27, 22. 32, 28. 33, 3. 35, 8. 18) findet sich keine einzige mit *α*; zweitens bei dem Anonymus der Theophano-Legende, wo sich im Femininum die *ο*-Formen zu den *α*-Formen verhalten wie 5 : 7, im Masc. und Neutr. wie 5 : 1 (*γεναμένου* 23, 4).

Ruhe, die er der Theodora nachrühmt. Mit welcher Liebe schildert er die geringfügigsten Einzelheiten, über die er sich stets aus sicherster Quelle unterrichtet hat! Ursprünglich, überzeugend klingt alles, was er in seiner naiven und kraftvollen Sprache vorbringt; selbst durch den Schleier der Paraphrase hindurch leuchten noch die frischen Farben des Originals.

Und nun vergreift sich ein gefühlloser Spätling unter den Rhetorenschülern an dem heiligen Stoff; ihm wird die Legende zum Tanzboden, auf dem er seine Phrasen schrankenlos umherhüpfen läßt. Was sich solchen Zwecken nicht fügt, wird weggelassen oder entstellt; nur ganz verblaßt finden wir z. B. die Gestalt der Oberin Anna wieder, die, als Gegenstück zu Theodora, den Bericht des Gregorios so schön belebt und die dort in ihrer Sorge um die ihr anvertrauten Seelen prächtig geschildert ist (wohl in latenter Polemik gegen solche, die ihre Strenge mißverstanden hatten, vgl. Kap. 38). Die äußere Form ist vom Original völlig unabhängig. Die Sprache, noch viel mehr *καθαρεύουσα* als beim Paraphrasten, sucht alles Unklassische fernzuhalten; dagegen wimmelt es von den geschmacklosesten Tropen, auf die wir dazu noch meistens durch ein angeklebtes *οἱονεί, εἰπεῖν ὡς οὕτως, εἰπεῖν τὸ ὅλον, ἄν τις εἴπεν, εἴποι τις οἰκειότερον* etc. mit der Nase gestoßen werden — eine in dieser Ausdehnung wohl für Staurakios charakteristische Unart. In den Satzschlüssen, die streng nach den Regeln der späteren Technik gebaut sind (vgl. darüber Referent BZ XI 505 f.), stört das ermüdende Geklingel der proparoxytonischen Ausgänge, die in allen größeren Pausen herrschen. Und nun die Schilderung! Der Rhetor verfügt über zwei Stilarten: entweder er tritt einen Gedanken unter Aufbietung eines unerschöpflichen Wortschwalles in mannigfachen Varianten breit, oder er wirft eine Masse kurzer, meist asyndetischer Sätzchen hintereinander hin, gleich als wolle er nun in atemlosem Lauf die vorangegangene Zeitvergeudung gutmachen. Und so werden mit derselben Hast die letzten Stunden der in sanftem Tode hinübergeschlummerten Theodora (Kap. 22) und das Traumgesicht einer Nonne erzählt (Kap. 24 Ende), in welch letzterem Fall sich der Rhetor nicht entblödet, eine Handlung in vierzehn aufeinanderfolgende *ὡς*-Sätze auseinanderzureißen.

Ich kann es mir nicht versagen, die schönste Partie der Legende in beiden Fassungen vorzulegen.

Theodora muß zur Strafe für eine geringfügige Eigenmächtigkeit eine naßkalte Winternacht im Klosterhofe zubringen (Gregorios I Kap. 31—33). Der Grund zu so schwerer Buße war für die Oberin nicht so sehr das Vergehen, als ihr Bestreben *τοῖς δυναμένοις μισθὸν ἑαυτοῖς οὐράνιον δι' ὑπακοῆς προξενῆσαι μεῖζον τὸ φορτίον ἐπιτίθεσθαι, ἵνα καὶ πλείω τὸν μισθὸν ἀπολάβωσιν* (22, 32 Ars.). Und so preist sie denn, als die Nonnen zum nächtlichem Gebet in der Kirche versammelt sind, mit warmen Worten die Dulderin für ihre Demut, die sie von jeher und so besonders im vorliegenden Falle gezeigt habe und als deren Lohn sie ihr den Kranz der vierzig Märtyrer erhoffe (Kap. 34 Mitte). *Ἔτι δὲ αὐτῆς λαλούσης, μία τῶν ἀσκουσῶν, ἡ καὶ κατὰ σάρκα ἀδελφὴ τῆς μεγάλης, ἠρέμα πρὸς αὐτὴν ἔφη· „⟨ἑώρα⟩κα ταύτῃ τῇ νυκτί, κυρία, στέφανον φωτοειδῆ καὶ λαμπρόν, οὗ τὸ κάλλος*

---

* Varianten zu M: | 2 *ἔφη κατ' αὐτῇ τῇ νυκτῇ*: zu verbessern aus P, was Verf. im Exkurs I übersehen hat.

καὶ τὴν λαμπρότητα ἀδύνατον ἐμὲ διηγήσασθαι, οὐρανόθεν καθιέμενον· κἀμοῦ διαπορούσης ἄρα, τίνος ὁ λαμπρὸς οὗτος στέφανος, φωνῆς λεγούσης ἀκήκοα· οὗτος ἐστὶ Θεοδώρας". Ἡ δὲ μεγάλη φοβηθεῖσα, μή πως ἡ ὁσία Θεοδώρα τοῦτο ἐνωτισθῇ καὶ τυφωθεῖσα εἰς κρίμα ἐμπέσῃ, ὡς σοφὸς ἐπιστήμων, τῷ Θεῷ εὐχαριστήσασα ἔφη· „πρόσσχες σεαυτῇ, ἀδελφή· ὅρα, μηδενὶ εἴπῃς τὸ ὁραθέν".

35. *Καὶ εὐθέως προσέταξε παραγενέσθαι τὴν μακαρίαν ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ. Εἰσῆλθεν οὖν ὅλη λελευκασμένη, ἔξωθεν μὲν χιόνι, τὴν δὲ ψυχὴν ἔνδοθεν τῷ οὐρανίῳ φωτὶ λελαμπρυσμένη. Καὶ τὴν συνήθη πάλιν βαλοῦσα μετάνοιαν συγχώρησιν ἐξῃτεῖτο καὶ οὐ πρότερον ἐξανέστη, πρὶν τὴν τῆς συγχωρήσεως φωνὴν ἐπακήκοεν. Μετὰ δὲ ταῦτα κατ' ἰδίαν ἐρωτηθεῖσα παρὰ τῶν ἀδελφῶν, πῶς ἐκείνην τὴν νύκτα ἐτέλεσε, τῇ πρὸς αὐτὰς ἀγάπῃ θαρροῦσα ἔφη· „πιστεύσατε, ἀδελφαί· ἐγὼ μετὰ πίστεως ἀκραιφνοῦς τὴν τῆς μεγάλης ἐπιτίμησιν δεξαμένη, οὔτε ὑετοῦ οὔτε ἄλλου τινὸς τῶν θλιβερῶν πεῖραν κατὰ τὴν νύκτα ἐκείνην ἔλαβον, ἀλλὰ χαίρουσα καὶ εὐφραινομένη ὑπῆρχον καὶ ἐδόκουν ἐν βαλανείῳ καθέζεσθαι".*

---

8 *πρόσχες* ‖ 12 *λελαμπρυσμένη* Ars.] *-μένην*

Varianten der Redaktion P: | 4 *κατερχόμενον* ‖ 7 *ἐμπέσῃ*] *ἐμπ. τοῦ διαβόλου* ‖ 8 *πρόσεχε* ‖ 10 *μακαρίαν*] *Θεοδώραν* ‖ 11 *χιόνι*] *τῇ χ.* ‖ 12 *λελαμπρ.* fehlt (nicht übel) ‖ 13 *ἐξῃτεῖτο*] *ᾔτει* | *πρὶν*] *ἕως ὅτε* ‖ 14 *ἐπακήκοεν*] *ἤκουσεν* ‖ 15 *ἔφη* hinter *ἀδελφαί* ‖.

Wie Theodora in die zu nächtlichem Gottesdienst erleuchtete Kirche eintritt, „weiß über und über von Schnee und innerlich in der Seele strahlend vom himmlischen Licht", wie sie, Verzeihung bittend, der Oberin zu Füßen fällt, die schon weiß, daß sie eine Gottbegnadete vor sich hat — ringsum die staunenden Nonnen, die solch selige Ruhe nach so schwerer Strafe nicht begreifen — das Bild könnte einen Maler reizen.

Und was macht der Rhetor daraus? Nachdem er, der Wahrheit zuwider, Theodora in der schaurig geschilderten Winternacht die fürchterlichsten Schmerzen hat ausstehen, ja sie dem Tode nahe kommen lassen, nur um dabei seiner Rhetorik allen Spielraum gewähren zu können, muß er natürlich die Versicherung Theodoras, ihr Gottvertrauen habe sie vor jedem Schmerz bewahrt, einfach streichen. Dagegen läßt er die Nonne, die das Traumgesicht gehabt hat, ruhig allen davon erzählen (61, 9 sq.), wodurch wieder mehrere feine Züge der Legende verloren gehen. Das Traumgesicht selbst berichtet er folgendermaßen (60, 34): *μία τῶν ἐκεῖσε μοναζουσῶν, πρεσβυτικὴ τὸν βίον, πρεσβυτικὴ τὸ εἶδος, πρεσβυτικὴ καὶ τὸ φρόνημα, ὄψιν θείαν ὁρᾷ· καὶ ἡ ὄψις — στέφανον ἐδόκει βλέπειν περικαλλῆ καὶ ὁποῖον χεῖρες οἴδασι πλέκειν τοῦ κρείττονος· καὶ ὁ στέφανος — φωτὸς ἀκτῖνες ἐκεῖθεν ἀπέστιλβον. καὶ τὸν ἰδοῦσα θαυμάσαι τε καὶ τίνος ὁ στέφανος εἴη πυθέσθαι· καὶ Θεοδώρας ἀκοῦσαι, ὃν ἐν ταύτῃ τῇ νυκτὶ πρὸς τοῦ κρείττονος δέδεκτο.* Das Abbrechen der Konstruktion nach *ὄψις* soll wohl die Erregung malen. Schön. Aber abscheulich ist, daß der Rhetor dasselbe Mitel zwei Zeilen später (nach *στέφανος*) wiederholt, so daß man Absicht merkt und — verstimmt wird. Ich verzichte darauf, den Rest der Vergleichung auszuführen.

Noch einige Proben aus andern Partieen:

55, 27 Theodora sagt der Welt ab, *ὡς ἐντεῦθεν ἀμφότερα συναρμόσαι καὶ εἰς ἓν ἀγαγεῖν, καὶ πρᾶξιν καὶ ἡσυχίαν, ἢ (μᾶλλον εἰπεῖν) ἔμπρακτον ἡσυχίαν καὶ πρᾶξιν ἡσύχιον.*

61, 37 Sie ist die frömmste von allen; *πάντοθεν γὰρ θεωρίᾳ, πάντοθεν καὶ πράξει περικεκόσμητο, πράξει μὲν τοὺς ἐν θεωρίᾳ νικῶσα, θεωρίᾳ δὲ τοὺς ἐν πράξει, ἢ θεωρίᾳ μὲν τοὺς ἐν θεωρίᾳ, πράξει δὲ τοὺς ἐν πράξει.*

Zum Schluß eine Stelle, wo sich der Herausgeber selbst in dem Wust von Phrasen nicht mehr zurechtgefunden hat. In Kap. 28 war berichtet worden, wie die Platten über dem Grab der Theodora gesprungen waren. Kap. 29 beginnt mit drei wuchtigen, der Größe nach immer wachsenden Ausbrüchen höchster Verwunderung: *Εἴδετε θεοῦ χειρὸς αὐτουργήματα; ἔγνωτε θαύματα δεξιᾶς ἐπάξια τῆς τοῦ κρείττονος; μεμαθήκατε τεράστια ἄνωθεν δαψιλευθέντα τῇ μυροβλύτιδι;* Nun fragt der Rhetor nach der Ursache des Wunders und gibt folgende Auswahl: 1) *ἐμοὶ δοκεῖν ὡς, τῆς χάριτος, ἣν θεόθεν ἡ μυροβλύτις τῶν αὐτῆς καμάτων πεπλούτηκεν, ἤδη περιγυμνοῦσθαι οἷον ἐθελούσης καὶ παρυποφαίνεσθαι ἐξ ὧν μύρων* [= *ἐκ τῶν μύρων, ὧν*] *ὀχετηγίαι τοῦ τῆς μεγάλης σκήνους προμηθείᾳ τῇ ἄνωθεν κεχορήγηντο, οὐκ ἀγαθὸν ὑπὸ γῆν ἐδόκει καλύπτεσθαι σκῆνος ἐκεῖνο τὸ καθαρόν, τὸ τῶν θείων μύρων ἀλάβαστρον (εἰπεῖν οἰκειότερον).* Verf. hat das Fragezeichen hinter *παρυποφαίνεσθαι* gesetzt (und Komma nach *μυροβλύτιδι*), wodurch ein unmöglicher Satzschluß entsteht (Intervall von 5 unbetonten Silben, vgl. BZ XI 505 f.), und die Änderung von *ἐξ ὧν* in *ἐξ οὗ* nötig wird. — Die übrigen Gründe des Rhetors genüge es inhaltlich zu skizzieren: 2) und 3) „Die Schale des Grabes wird weggestoßen, damit die Perle der Askese ans Tageslicht komme; die Wolke der Steine wird durch einen von unten wehenden Windhauch verjagt, damit die Sonne der Wunder erstrahle. 4) Da der Myrrhenstrom fließen will und die Wunder an Zahl zunehmen, so hüpfen die Steine vor Freude. 5) Die Platten machen ehrfurchtsvoll Platz, da sie die Gnade des Myrrhenstromes nahen sehen.“ Nun kann man wählen.

Zu IV. Die Synaxarvita (die übrigens schon in den Acta Sanctorum, 5. April, p. 405 A—C, aus einem arabischen Texte ins Lateinische übersetzt, ediert war) beschränkt sich im wesentlichen auf die Erzählung einer Begebenheit. Theodora soll lange Zeit nach ihrem Tode einer nach ihr gestorbenen Oberin noch im Grabe Platz gemacht haben. Diese Nachricht widerspricht den bei Gregorios gemeldeten Tatsachen; nicht (wie Verf. S. XV meint), weil die 11 Monate vor der Translation, innerhalb deren dies geschehen sein müßte, nicht als *πολὺς χρόνος* gelten dürfen, sondern weil in diesen 11 Monaten keine Oberin gestorben ist: Theopiste, schon zu Lebzeiten Theodoras in dieser Stellung (Gregorios I Kap. 37), hat ja die Translation geleitet (Gregorios II Kap. 6). Die Geschichte ist also nachträglich erfunden.

Zu V und VI. In den Kanones und Akoluthieen herrscht die graue Langeweile: alte Redensarten in alten Formen. Fast nur der Name Theodora oder die Erwähnung des *μύρον* erinnert daran, daß es sich darin nicht um irgend eine andere Person handelt. Einige Bemerkungen zur Metrik seien immerhin gestattet. Das Zeichen, daß innerhalb eines Verses immer an derselben Stelle Wortschluß ist (statt eines Striches sähen wir lieber einen Zwischenraum), ist vom Verf. unrichtig gesetzt in Vers 6 des Hirmus *ὢ τοῦ παραδόξου* (S. 76), da Str. 3 widerspricht; es kann zugefügt werden:

in dem 1. Vers des Hirmus *ποίοις εὐφημιῶν ᾄσμασιν* nach der 6. Silbe (S. 75); in V. 2 desselben Hirmus; in V. 2 des Hirmus *τὴν θείαν ἐννοήσας* (S. 83); in V. 1 des Hirmus *μαινομένην κλύδωνι* nach der 11. Silbe (S. 85); in V. 2 desselben Hirmus nach der 4. Silbe. — Der zweite Teil von Vers 1 und 4 des Hirmus *'Ησαΐα, χόρευε* (S. 86) ist in 9 Fällen nach dem Schema ⏑⏑–⏑ –⏑⏑⏑– gebaut; nur in V. 119 lautet er *ἁγιασμόν τε καὶ φωτισμόν.* Schwerlich hat Joseph gerade hier eine Unregelmäßigkeit in Hochton und Wortschluß zugelassen, während die einfache Umstellung *φωτισμόν τε καὶ ἁγιασμόν* beides in Ordnung brachte. So wird also wohl zu korrigieren sein. — Die übrigen bedeutenderen Taktwechsel bei Joseph erklären sich fast alle durch Anschluß an einen andern Vers derselben Strophe. Doch um dies näher auszuführen, bedarf es noch umfangreicher Studien an älterem Material. —

Zu Exkurs I. Die orthographischen Varianten, wo sie in solcher Überzahl sind, von den übrigen zu trennen, ist ein richtiges Prinzip; nur würden wir sie, statt in systematischer Ordnung, lieber nach ihrer Reihenfolge im Text und mit Verweisen darauf notiert sehen; denn jede Variante kann unter Umständen für die Textkritik nützen. Nicht klar wird, warum Verf. eine Menge solcher Fehler doch erst in der zweiten Gruppe vorbringt (*ἐσήλυσε* 19, 13, *ἠτοίσατο* 33, 24 etc.), so daß z. B. für die Verwechslung von *η*, *ι*, *ει* und *υ* mit *οι* gar kein Beleg gegeben wird. Mit Unrecht wird *κανδύλα* statt *κανδήλα* den übrigen orthographischen Varianten gleichgestellt. Denn diese ist nicht nur im Mosquensis konsequent durchgeführt, sondern auch im Palatinus, wo sie auch Verf. übernommen hat. Nun beweist die Übereinstimmung von M und P noch nicht zweifellos Ursprünglichkeit einer Lesung (vgl. Verf. S. VII[2]); aber da auch die Überlieferung der anonymen (dem Gregorios gleichzeitigen) Theophanovita stets *κανδύλα* zeigt (4, 11. 23, 3 beidemal vom Verf. korrigiert), dürfte diese Orthographie wohl den Originalen angehören (in Anlehnung an *κάνδυλος*?). — Übrigens zeigt die neue Überlieferung, wie trefflich der gelehrte Bischof Arsenij seine kritische Arbeit gemacht hat. Ich weiß nicht, warum Verf. zu 29, 38, wo Ars. die Lesart des Mosqu. *ἀκριβαῖς αὐταῖς ὄψεσιν ἰδών* in *ἀκριβῶς* geändert hatte (vgl. 24, 15. 25, 1. 32, 9. 32 Ars.), nun, nachdem P diese Konjektur bestätigt, dennoch *ἀκριβές* lesen will; die Korruptel kann ja gerade so gut durch *αὐταῖς* entstanden sein, wie durch Itazismus.

Zu Exkurs II. Zu dem vierten Brief trage ich die Kollation des Codex Monac. 50 nach (fol. 109[v], nicht 255, wie Verf. S. X[2] schreibt): 3 *ἀφ' οἷν* ‖ 4 *ἐγχειρίσειν* (richtig?) ‖ 5 *οὐκοῦν* zweimal ‖ *τἄλλο* ‖ 7 *μηνύσαι* ‖.

Zum Schluß noch ein paar Äußerlichkeiten. Bei der Edition erzählender Literatur dürfte es sich vielleicht empfehlen, den Inhalt der einzelnen Kapitel am Rande zu notieren; das dient der Übersichtlichkeit und der Vergleichung paralleler Traditionen und entspricht auch dem Bestreben der Autoren: denn die Überlieferung zeigt oft derartige Randnotizen, die dann meist in die kritischen Apparate verbannt und so jeder Wirkung beraubt werden (z. B. beim Paraphrasten). — Der Titel ist viel zu lang; wo soll man da beim Zitieren aufhören? Vollständig ist er ja doch nicht, da die metrischen Stücke unerwähnt bleiben; und genau kann er auch nicht sein, sonst müßte gesagt werden, daß es sich nicht um einen, sondern um zwei Berichte handelt, und nicht um diese Berichte selbst, sondern um eine

spätere Redaktion derselben. „Texte zur Legende der ehrw. Theodora von Thessalonike“, das wäre wohl der einfachste Titel. Ich habe absichtlich das Prädikat heilig gemieden. Denn in allen Überschriften heißt Theodora nur ὁσία, wie jede Nonne; ebenso in allen Texten an vielen hundert Stellen. Nur in dem Bericht über die Translation heißt sie dreimal ἁγία (39, 30. 40, 30. 45, 1); doch haben wir es hier vielleicht mit übertragenem Gebrauch oder mit gedankenlosen Änderungen des Paraphrasten zu tun; sonst findet sich dies Prädikat nur vereinzelt in neuzeitlichen Texten (bei Verf. S. V³. XVII. XX). Hier liegt ein konsequenter Gebrauch vor, den man gut tun wird in Titeln nicht unberücksichtigt zu lassen. Die Namensschwester unserer Theodora (nach der sie wohl genannt ist), die bilderfreundliche Gemahlin des Kaisers Theophilos, wird ebenso konsequent ἁγία genannt (die Texte bei Regel, Analecta byzantino-russica); desgleichen die Gemahlin Leos II, Theophano. Übrigens dürfte eine genauere Untersuchung über ἅγιος ὅσιος ἔνδοξος μακάριος θαυμαστός ἱερός und verwandte Ausdrücke von Nutzen sein. — Es werden jetzt wenig Byzantinica geschrieben, in denen nicht Krumbachers Geschichte der byzantinischen Literatur² erwähnt wird. Das Zitat nimmt oft eine halbe Zeile weg; es wäre viel Raum- und Zeitersparnis, wollte man, wie dies bei verwandten Disziplinen üblich ist, für solche grundlegende und unentbehrliche Handbücher Siglen einführen: GBL² (ohne Punkte); dementsprechend für diese Zeitschrift: BZ (ebenfalls ohne Punkte).

Manchem wird vielleicht diese Besprechung im Verhältnis zu der Bedeutung des Stoffes zu lang scheinen; aber gerade weil so wenige sich die Mühe nehmen werden, die Arbeit des Herausgebers voll zu würdigen, hielt ich mich für berechtigt, ihm den Dank des Mitforschers dadurch auszudrücken, daß ich, soviel wie ich gerade konnte, das von ihm gebotene Material zu verwerten und das von ihm gelegte Fundament auszubauen versuchte.

München. **Paul Maas.**

Manuelis Philae carmina inedita ex Cod. C VII 7 bibliothecae nationalis Taurinensis et Cod. 160 bibliothecae publicae Cremonensis edidit **Ae. Martini** (aus Atti dell' Accademia di Archeologia, Lettere e Belle Arti Vol. XX). Napoli 1900, Typis academicis. XV und 240 S. 4⁰. 10 Lire.

Der unermüdliche Oberbibliothekar in Neapel, dem wir die vorzügliche Katalogisierung der griechischen Hss aus vielen und bald wohl den meisten italienischen Sammlungen verdanken, findet auch dazu Zeit, Inedita zu publizieren und zwar sehr schön zu publizieren. Was der vorliegende glänzend ausgestattete Quartband bietet, sind 118 ganz oder teilweise neue Gedichte des Manuel Philes (um 1300), ediert aus den beiden im Titel genannten Hss. Auf die Konstitution des Textes ist viel Arbeit verwendet, und mancher Schaden der Überlieferung ist durch sichere Konjektur entfernt; noch wertvoller sind die historischen Bemerkungen, die jedem dazu Anlaß bietenden Gedicht vorangehen und manchmal zu längeren Exkursen auswachsen; die Einleitung faßt kurz zusammen, was der interessante Fund an literarischen und historischen Neuigkeiten ergeben hat. Eine musterhafte Ausstattung, wie sie bisher noch kein Jambograph gefunden hat, bilden die 87 Seiten starken Indices; da werden alle Wörter, Wortbedeu-

tungen, Wortverbindungen, Nachträge zu den Lexicis, Eigennamen, Zitate (p. 231), Gedichtanfänge und alle in den Anmerkungen behandelten Sachen registriert, ja sogar die Gedichte selbst nach Inhalt, Adresse und Zeit geordnet (p. 224). Die Addenda und Corrigenda enthalten unter andern eine dem Verf. leider zu spät zugegangene Kollation des Cod. Vindob. hist. gr. 112, der nur für 10 Gedichte in Betracht kommt, darin aber mit jeder Variante eine Verbesserung bringt (zu dieser Kollation und zum Texte hat auch Ref. einige Nachträge beigesteuert, die zu vervollständigen ihm damals die Zeit fehlte). Das Buch ist D. Bassi und N. Festa gewidmet; des letzteren Namen finden wir auch hinter einigen guten textkritischen Bemerkungen wieder.

5000 neue Verse des Philes zu den mehr als 20000 bekannten! Und zwar Verse, von derengleichen Koraïs einmal gesagt hat: *τοιαῦτα ποιήματα εἶναι βέβαια ἐμπνευσμένα ὄχι ἀπὸ τὸν ϑεὸν τῆς ἡμέρας, τὸν φωτεινὸν Ἀπόλλωνα, ἀλλ' ἀπὸ δαίμονά τινα ζοφερὸν καὶ καταχϑόνιον.* Tempora mutantur. Noch vor hundert Jahren hat man sich ernsthaft gefragt, ob derartige Poesie des Lichtes der Welt und dazu philologischen Beistandes wert sei. Und Jo. Fr. Boissonade hat in der lesenswerten Vorrede zu seinem Niketas Eugenianos (1. Ausg. Paris 1819), der wir obiges Koraïszitat danken, diese Frage wohl definitiv für „Ja" entschieden; wenn wir auch solche Gründe, wie „tutius iter mihi selegi et vituperones ..., qui meos in edito Demosthene, Homero, Thucydide errores verbis reprehenderint forsan acerbioribus, condonaturos mihi facilius spero, siquid in ... Marino aut Niceta aliisque id genus heroïbus peccaverim" (p. XV), heute nicht mehr gelten lassen. Wir wollen die ganze Überlieferung kennen lernen, gleichgültig, ob sie „schön" ist, ob sie Zitate aus Klassikern enthält, ja sogar gleichgültig, ob sie politische und religiöse Verhältnisse beleuchtet oder nicht: weil sie da ist, wollen wir sie kennen lernen.

Die bisher edierten Gedichte des Philes sind auf sechs Publikationen verteilt: die vier bei Krumbacher GBL² 779, 1 genannten, die vorliegende und R. Förster Rhein. Mus. LIII (1898) 560. 566 f.[1]) Es wäre nun von Vorteil gewesen, wenn Verf. die wenigen bei Miller und Dübner fehlenden Stücke, darunter zwei, die er selbst schon früher veröffentlicht hat, zugegeben hätte. Denn die Verstreuung zusammengehöriger Texte bildet ein recht unangenehmes Hindernis bei byzantinischen Studien. Wir möchten deshalb gleich hier noch einen Wunsch zufügen: Es sollten bei einer solchen Nachlese doch auch die vereinzelten Ähren nicht vergessen werden, ich meine die unbekannten Stücke, die noch in andern Hss stehen: so in Wien, Oxford (vgl. GBL² 780, 3), Rom (vgl. Miller in den Anm. zu seinem Index der Gedichtanfänge), München (GBL² 780, 5) und wohl auch sonst verstreut. Hoffentlich zeigt sich all dies bei einer zweiten Nachlese in einem Bande vereint.

Für die Textkritik ergibt sich, da meistens nur eine Handschrift vorliegt, als wichtigstes Hilfsmittel die metrische Form, vor allem die Prosodie. Ich kann hier nicht wiederholen, was ich über die Vernachlässigung

1) Im folgenden werden die Gedichte der Millerschen Ausgabe nach den Sammlungen zitiert, in denen sie enthalten sind: Esc(urialis) und Flor(entinus) bei Miller vol. I; Par(isinus), Vat(icanus) und App(endix) bei Miller vol. II. Das ist aus vielen Gründen angemessener, als nach Band und Seite zu zitieren.

dieses Moments in meiner Studie über den byzantinischen Zwölfsilber (ob. S. 320ff.) gesagt habe; aber ich will doch darauf hinweisen, daß auch hier an einer Menge von Stellen sich prosodische Beobachtungen als einziges und sicherstes Mittel herausstellen, eine Korruptel zu erkennen und zu heilen. Philes läßt Verstöße gegen die Prosodie nur in den Vokalen α ι υ, in Eigennamen und Titeln, und ganz vereinzelt in solchen Wörtern zu, die sich ohne dies dem Zwölfsilber nicht fügen.[1] Diese Regel ist ausnahmslos gewahrt. Von den hierdurch bedingten Textänderungen trage ich hier diejenigen nach, die ich nicht schon in den Addenda vorbringen konnte.

3, 1 Δριμὺς ὁ χειμών, ἀλλᾰ γλυκὺς ὁ φίλος
ὢ ζῶσα πηγή, κῆπε μου κεκλεισμένε . . .

Über die unmögliche correptio vor γλ werden wir noch sprechen. Der My-Referent der Revue critique d'histoire et de littérature 1902 (No. 33) p. 128 hat den doppelten Anstoß bemerkt und verbessert καὶ γλυκὺς ὁ ⟨σὸς⟩ φίλος, was aber keinen rechten Sinn gibt; besser ist ἀλλὰ ⟨σὺ⟩ γλυκὺς [ὁ] φίλος. Das σύ war ausgefallen, und dann wurde ὁ der Silbenzahl wegen eingefügt.

43, 61 ποῦ γάρ ἐστι κλὼψ καὶ σφαγεὺς δδοστάτης; Lies ἔτι, wie nach meiner Kollation der vorzügliche Cod. Vindob. hat.

76, 6 φῶς ἐν ζόφῳ σὺ καὶ μετὰ ψύχὸς ἔαρ. ψύχους korrigiert My, ohne zu wissen, daß so in der Tat der Flor. 131, 1 schreibt.

76, 168 ἀλκῇ δὲ χειρῶν καὶ συνŏχῇ δακτύλων. Lies συνολκῇ mit Flor. 131, 98.

84, 28 τί δὴ τὸν καλὸν πρὸ κᾰιροῦ δρέπῃ στάχυν; Lies πρὸ καιροῦ τὸν καλόν. Der Cremonensis ist noch zweimal durch Umstellung verderbt: 2, 77 θροοῦν δε̆ιματοῦν ἀπε̆ιλοῦν τοὺς ἐν μέσῳ, wo der Taurin. das richtige ἀπειλοῦν δειματοῦν hat, und 90, 20 κινεῖ δ' ἐπ' αὐτὸ φίλτρῶν μητρικῶν ζέσις, wozu ich die Umstellung μητρικῶν φίλτρων schon in den Addenda vorgeschlagen habe. Die Gleichartigkeit der drei Korruptelen nimmt den Emendationen jeden Rest von Unwahrscheinlichkeit.

Was für traurige Folgen eine solche unentdeckte Korruptel haben kann, möge folgende Geschichte zeigen, die man betiteln könnte: „der verdorbene Pfannkuchen". Gedicht 17 (τῷ Κυρῷ Γενναδίῳ) lautet so:

Πέμπε πρὸς ἡμᾶς τοὺς πασ τῆρας τοὺς δύο,
τὸν παῖδα πιστὸν καὶ πρὸ τῆς πείρας κρίνας·
πλὴν ἀλλὰ καὶ στάθμιζε καὶ ζυγοστάτει
καὶ τὴν ἀμοιβὴν ἐντελῆ πάτερ δίδου.

In dem neuen Worte παστῆρας glaubte Verf. seine heimatliche pasta wiederzuerkennen, fügte aber vorsichtig hinzu „an somnio vigilans et, ut proponit Festa, στατῆρας legendum?" Die Notwendigkeit einer solchen Emendation (στατῆρας läßt sich durch Flor. 53, 1. 9. 156, 6 sehr wahrscheinlich machen) hat dann My (p. 129[1]) aus prosodischen Gründen erwiesen. Aber inzwischen hatte das Verhängnis seinen Lauf genommen: Der γ-Referent der „Beilage der ⟨Münchener⟩ Allgemeinen Zeitung" 1902 (No. 68). Sp. 543 wählte bei einer Anzeige von Martinis Buch gerade dies Gedicht aus, um

---

1) Nur νεφέλη (Miller II praef. XVII) und ἡμετέρας (nur App. 33, 28). Daß der Vokal durch den Wortaccent lang werde, ist eine Phantasie Millers: vgl. Par. 18, 64 νεφε̄λῶν, Mart. 41, 74 νε̄φέλη, App. 33, 28 ἡμε̄τέρας etc.

dem Publikum einen Begriff von der Art des Philes zu geben, und übersetzte es: „Zwei Pfannekuchen schicke, bitte, zu uns her . . .“, und K. Dieterich in seiner „Geschichte der byzantinischen und neugriechischen Literatur“ (1902) S. 56 (vgl. Anm. 23) gab dann diese Übersetzung als glänzenden Beweis für die echt byzantinische Unverfrorenheit des Betteldichters und als einzige Probe von der Schriftstellerei des Philes, von dem fortan viele nichts wissen werden, als daß er sich zwei sorgfältigst abgewogene Pfannekuchen erbettelt habe. —

Prosodische Fragen anderer Art wirft 93, 12 auf:

καὶ τέκνων ὅμιλος ὢ δεινοῦ πάθους.

Es fehlt eine Silbe, und zwar, wie Prosodie und Binnenschluß zeigen, im ersten Halbvers. Verf. schlägt in den Addenda *φιλτάτων* (statt *τέκνων*) vor, und *φιλτάτων ὅμιλος* steht 96, 92. Ein solches verflachendes Glossem findet sich wohl in der Überlieferung von Klassikern wieder, aber nicht in der des Philes, wo bewußte Änderungen nur dann vorkommen, wenn sie auf Philes selbst zurückgehen. Deshalb setze ich neben Verf.s Vorschlag einen eigenen: *καὶ ⟨τῶν⟩ τέκνων.* Der Ausfall einer Partikel bedarf kaum des Beleges, den 92, 71 (siehe Addenda) bietet. Aber nun macht My darauf aufmerksam, daß *τέκνων* bei Philes stets einen Spondeus bilde; er schlägt *τεκν⟨ί⟩ων* vor. Wir können es dem gelehrten Anonymus nicht übel nehmen, daß er nicht den ganzen Philes auf die Richtigkeit seiner Behauptung durchgelesen und somit den entscheidenden Vers Flor. 251, 13

κρύψας πρὸ καιροῦ (φεῦ) σὺν αὐτοῖς τοῖς τ ĕ κ ν ο ι ς

übersehen hat, der in einer andern Redaktion des vorliegenden Gedichtes steht; denn auch abgesehen von der einen textkritischen Frage ist sein Hinweis auf die Verwendung der correptio attica bei Philes außerordentlich wertvoll. Forscht man nämlich weiter, so kommt man zu der überraschenden Tatsache: Philes läßt die correptio attica nur außerordentlich selten, jedenfalls viel seltener zu, als irgend ein anderer Jambograph; so fand ich in den 966 Versen von Flor. 1 nur 891 *ἕ̆δρα*; in den 607 Versen von Flor. 213 nur 508 *τὸ̆ χρῶμα*. Und das einzige Wort, bei dem sich diese Licenz häufiger wiederholt, ist *Χριστός* (z. B. *ὁ̆ Χριστός*). Überhaupt wird die Kürzung weniger streng gemieden, wenn die Konsonanten zu Beginn eines Wortes stehen: unter den 60 Beispielen, die ich mir bis jetzt aus Philes (25000 Verse!) notieren konnte, betreffen 45 den Wortanfang (darunter 22 mal *Χριστός*). Was den Philes bewogen haben mag, seinen Accentversen (vgl. ob. S. 295 ff.) auch noch diese rein äußerliche Beschränkung aufzuerlegen, die sich nicht einmal bei den Klassikern findet, kann ich nicht sagen. Jedenfalls ist dies Moment für die höhere Textkritik von größter Wichtigkeit: wir sind nun durch die Kenntnis von mehreren dem Philes allein eigentümlichen prosodischen und Accentregeln im stande, bei jedem größeren Gedicht mit Bestimmtheit zu sagen, ob es dem Philes gehört oder nicht.

Aber auch zur Aufdeckung und Heilung von Korruptelen kann dies neue Moment helfen. Die Stelle 76, 281

σὺ γὰρ καθεσθεὶς εὐτε̆χνῶς καὶ κοσμίως

hat schon My wegen der correptio beanstandet; entscheidend ist jedoch der falsche Accent, da auch Philes nur *εὔτεχνος* und *εὐτέχνως* kennt: Flor. 1, 689. 116, 4 (vgl. die Note von Miller). 136, 27 Mart. 32, 2. 52, 12 etc.

Zur Heilung kommt neben den Vorschlägen My's: εὐπρεπῶς oder ἀσφαλῶς noch εὐφυῶς und εὐσταλῶς in Betracht (beides wird mit κόσμιος verbunden: Flor. 1, 270. 76, 8).

Bei Konjekturen wird man natürlich eine nicht sicher belegbare correptio meiden. So wäre in dem Vers

66, 32 μήπως ... καὶ καταρομῆς καὶ φθαρῆς παραυτίκα

dem Vorschlag des Verf. κατᾰβρωθῇς eine Konjektur wie καταραθῇς vorzuziehen (ebenso Flor. 132, 1 nicht ἧς ἄθρειτε ⟨τῆς⟩ στέγης, sondern etwa ἧσ⟨περ⟩ ἀθρεῖτε στέγης).

Hier mögen noch einige andere textkritische Nachträge folgen.

9 ist schon von Förster, Rhein. Mus. LIII 560, aus einem Warschauer Codex ediert, der v. 3 σου und v. 4 μάννα bietet, zwei zweifellose Emendationen.

18, 3 ἐξόδῳ darf nicht geändert werden. Der Sinn ist: „wie Israel in seiner ἔξοδος Gott lobgesungen hat, so wird dich Philes in der ἔξοδος seiner Moneten als Retterin preisen"; sc. also benimm dich danach.

43, 38 ἦσχες unmöglich; lies ἦγχες mit dem Vindob. (nach meiner Kollation).

43, 78. 72, 16 Das an beiden Stellen überlieferte ἑσμός ändert My in ἐσμός. Aber die erstere Form ist auch sonst die einzige, die in der Überlieferung des Philes vorkommt: Flor. 1, 60. 115 Par. 1, 11. 18. 125. 53, 7 (cf. Millers Note). 239, 9 etc.; ebenso der Vindob. bei Mart. 43, 78.

45, 3 ὦ ⟨—⟩ γεωργὲ γνωστικῆς παγκαρπίας. ⟨μου⟩ Verf. Lies νοῦ, vgl. Carmen de Plantis 21 ὦ νοῦ γεωργὲ μυστικῆς εὐκαρπίας und Vat. 11, 11 Par. 109, 29—31.

45, 16 Hiernach scheint ein Vers ausgefallen zu sein, was auch 35, 14 passiert ist (siehe Addenda).

60, 6 Meine Zweifel (in den Addenda) wegen des μή vor dem temporalen Partizip hätte ich mit 58, 15 heben können.

66, 37 μήπως ὁ κοινῶν καὶ τροφὰς ἐπιβρέχων
καὶ πῦρ κατὰ σοῦ δυσφορῶν χέοι, ξένε.

κοινῶς? Verf. Lies θοινῶν. Fraglich kann sein, ob hier Anschluß an die antike Tradition (Herodot) oder Rückbildung aus θοινᾶσθαι vorliegt.

80, 82 ff. Hier ist die Überlieferung dem Verf. (zu v. 7) unverständlich; und das ist nicht zu verwundern: v. 82—121 bilden nämlich den Schluß eines von v. 1—81 verschiedenen Gedichtes (wohl infolge eines Blattausfalls in der Vorlage des Cremonensis). 1—81 besingen ein Gänseei, das Kantakuzenos dem Dichter mit Geld gefüllt geschickt hatte; 82—121 gehören zu der Beschreibung eines plastischen Bildwerkes, das den Kopf eines Kranken darstellt (zur Schilderung der Krankheit vgl. App. 30). Das beziehungslose αὐτάς v. 82 zeigt deutlich, wo das neue Gedicht einsetzt.

84, 28 muß vor 84, 27 gesetzt werden.

Daß Philes viele Brocken fremder Weisheit (besonders volkstümlicher) vorbringt, wußte man längst und bestätigt die neue Ausgabe; aber auffällig ist doch, daß sich sogar ein Aristophanesscholion in solche Texte verirren konnte:

60, 4 ὡς ἐν Σκύθαις πόρρωθεν ἀλᾶται Στράτων

(Ar. Vögel 941, von Festa verglichen) und noch auffälliger, daß man eine

solche Anspielung verstand.[1]) — Im übrigen ist des Philes Hauptquelle er selbst; dieselben Metaphern, Phrasen, Gedanken, Verse kehren stets wieder; und es ist nur zu loben, daß Verf. nicht (wie Miller) solche Parallelen angegeben, sondern durch seinen Index es jedem leicht gemacht hat, sie sich selbst zu suchen. Eine Ausnahme von diesem System hätten wir jedoch in solchen Fällen gewünscht, wo verschiedene Redaktionen desselben Gedichtes vorliegen; denn da ist es doch von Interesse, die Umarbeitung zu verfolgen. So läßt sich über das Verhältnis von Mart. 67 zu Flor. 114 notieren, daß 67, 6. 7. 8. 19. 21. 27—32 = 114, 1. 2. 3. 7. 10. 13—18 ist. Bis auf wenige Verse stimmt z. B. Mart. 93 mit Mart. 90 und Flor. 251 überein. Interessant sind auch die Auslassungen und die dadurch bedingten Änderungen, die Mart. 76 (343 Verse) in Flor. 131 (175 Verse) erfahren hat; so hört die Bearbeitung nach v. 259 Mart. (= 136 Flor.) auf — die Lücke nach 149 Flor. erklärt sich durch Blattausfall —, während vorher nie 25 Verse hintereinander unangetastet geblieben sind.

Die Existenz mehrerer Redaktionen desselben Gedichtes führt uns auf eine letzte Frage: Wie sind die Sammlungen der Gedichte des Philes zustande gekommen? Philes ist der einzige unter den byzantinischen Jambographen, dessen Nachlaß in Sammelhandschriften auf uns gekommen ist. Wir kennen deren jetzt zehn, und seltsamerweise haben nicht zwei davon denselben Bestand, obwohl mehrere auf größere Strecken auch in der Anordnung der Gedichte übereinstimmen, so daß man z. B. den Inhalt vieler im Parisinus ausgefallener Blätter aus dem Vindobonensis und Taurinensis bestimmen kann. Es ist noch eine Aufgabe der Forschung, einerseits ein Inventar des Bestandes der neun Sammlungen anzufertigen und andererseits festzustellen, in welchen Sammlungen jedes Gedicht steht. Auch wird man den Anordnungsprinzipien nachgehen müssen; hierbei scheint der Umfang oft eine Rolle gespielt zu haben: die Wiener Sammlung gibt fast den ganzen Bestand der Pariser wieder, läßt aber die Gedichte unter 6 Versen weg; am Schluß des Cremonensis sind 17 Zweizeiler, Flor. 8—15. 164—167 nur Zehnzeiler; nach der Adresse ist z. B. Flor. 2—36 zusammengestellt; u. s. w. Vielleicht hat Philes selbst von Zeit zu Zeit Sammlungen seiner Gedichte hergestellt und sie als Musterbeispiele und als Lektüre verkauft; jedenfalls aber sind vorhandene Ausgaben später kontaminiert worden, da jetzt nicht selten ein Gedicht an verschiedenen Stellen derselben Hs steht (z. B. Mart. 15).

Zur **Wertschätzung** des Menschen und des Dichters Philes lernen wir aus dem Fund des Verf. nichts Neues. Liebgewinnen wird man keinen von beiden, weder den unersättlichen Jammermann, noch den flachen, ewig sich gleichbleibenden Allerweltspoeten. Aber eine so einseitig wegwerfende Beurteilung, wie sie Philes jüngst in K. Dieterichs Geschichte der byz. und neugr. Lit. S. 56 gefunden hat, verdient er doch nicht. Damit, daß man ihm nichtswürdige Schmeichelei und hündische Kriecherei vorwirft und seine Muse eine freche Dirne schilt, erschöpft man seine Bedeutung absolut nicht. Was die Unterwürfigkeit des Philes angeht, so ist zu bedenken, daß er als armer Fremdling am byzantinischen Kaiserhofe lebte; und wer von seinen

1) Ich erwähne bei dieser Gelegenheit eine Stelle, über deren Bedeutung und Herkunft ich mir bisher vergebens den Kopf zerbrochen habe. Flor. 78, 18 *χεξητιᾷ γὰρ (κατὰ τὴν κωμῳδίαν) | εἰς τοὺς βαθεῖς πώγωνας ὁ χρόνος βλέπων.*

Bettelversen so viel Böses sagt, müßte doch erwähnen, daß die Mehrzahl der erhaltenen Gedichte mit Bettelei gar nichts zu tun haben. Vielmehr ist Philes in erster Linie Gelegenheitsdichter und als solcher wohl auch der bedeutendste seiner Art unter den Byzantinern. Von der Fülle und Vielseitigkeit seiner Vorwürfe kann man sich schon aus Krumbachers Darstellung (GBL² 775—778) einen Begriff machen; aber da hierin gerade die wesentlichste Abteilung, über die Gedichte vermischten Inhalts (778), etwas zu kurz geraten ist, möchte ich hierzu einiges nachtragen, was zur Beurteilung des seltsamen Versifex von Interesse sein könnte.

Flor. 29 Schilderung, wie Philes unter den Stichen von Ungeziefer leidet. — Flor. 37 *μετάφρασις εἰς μῦθον κοινόν*. Geschichte eines ertappten Diebes, der vergeblich Ausreden ersinnt. Moral: *οὕτω σαφῆ τὸ ψεῦδος οὐκ ἔχει βάσιν, κἂν αἰτίας λέγῃ τις ἐξ ἀμηχάνων*. — Flor. 96 *πρός τινα Πόθον λεγόμενον*. Ein komisches Epithalamion. — Flor. 127. 128. Gebet zweier Eheleute um Kinder; typisch für die Art, wie Philes seine Bestellungen ausführt; die Gedichte selbst, die er auf Lager hat, enthalten keinerlei Beziehung auf die Person des Bittenden: die trägt erst der letzte Vers nach; *Φιλανθρωπηνὸς ταῦτα σὸς λάτρις Δούκας* und *Φιλανθρωπηνὴ ταῦτα σὴ λάτρις γράφει*. Darum braucht man aber nicht das Gedicht in Gänsefüßchen einzuschließen, wie Verf. in einem ähnlichen Fall (Mart. 50) getan hat. — Flor. 132 Spottgedicht auf einen Kuppler (verkürzt?). — Flor. 190 *ἐπιτάφιοι εἰς τὸν Ἄγγελον ἐκεῖνον τὸν λεγόμενον Ἀείδαρον*. Ein Wüstling schildert reuevoll seine Vergangenheit, gibt aber seiner Hoffnung auf Erlösung Ausdruck (v. 17 lies *ἥτις*, wie im Monacensis steht). — Flor. 191 Anschuldigungen *εἰς τὸν μέγαν ἐκκλησιάρχην τὸν Πεπαγωμένον*, er gebe sich zuviel mit erotischen Dingen ab. — Flor. 206 *πρός τινα ἐχθρωδῶς τῷ Φιλῇ διακείμενον*. Ein höchst unflätiges Stück, das wohl den Einfluß vulgärer Literatur verrät. Um sich an einem Feind zu rächen, gibt Philes einige Scenen aus dessen intimsten Eheleben der Öffentlichkeit preis. — Par. 58 *εἰς τὸν αὐτοκράτορα, ὅτε ὁ θάνατος ἀπηγγέλη τῆς αὐτοῦ* (des Philes) *γυναικός*. Hübsch ist die Schilderung seines früheren Glückes (1—10); interessant die Aufzählung seiner Verdienste um den Kaiser (58—76); die dabei erwähnten Reisen zu Persern, Arabern, Skythen, Indiern beziehen sich wohl auf seine Teilnahme an Gesandtschaften, wofür wir zwei Belege haben: die Beschreibung einer Reise nach Rußland (Par. 2 vgl. GBL² 774) und ein Gedicht *περὶ τῆς εἰς Κελτοὺς πρεσβείας* (Par. 18, mit der Schilderung eines Seesturmes 114—157). — Par. 236 *τῷ Κομνηνῷ Συργιάννῃ*. Philes führt eine Dienerin, die es in seinem ärmlichen Haushalt nicht mehr aushält, dem schönen General zu, in den sie verliebt scheint (v. 15 lies *πασχητιᾷ τε*). — Vat. 26 auf den Wechsel der Jahreszeiten; in einer andern Redaktion (Rhein. Mus. LIII 566) klingt das Gedicht in einen Hymnus auf den Kaiser aus. — Aus den neugefundenen Versen hat Verf. praef. X selbst zusammengestellt, was lesenswert ist; ich will einen Vierzeiler hinzufügen, der um seines seltsam abstrakten Objektes willen Beachtung verdient: Mart. 53 *γνώμη τοῦ αὐτοκράτορος, ἐνθυμηματικοί.*

Σίδηρος εἰμί· κἂν ῥιφῶ σπόγγων μέσον,
θόρυβος οὐδείς, οὐδὲ γὰρ ἔσται κτύπος·
ἐν δὲ ξύλοις ἤχησα· τοῖς γε μὴν λίθοις
ἀνῆψα καὶ πῦρ· ἰσχυρῶς γὰρ ἀντέχω.

Philes ist der Jambograph κατ' ἐξοχήν. Keinem fließen die Verse leichter und schneller wie ihm; er hat den Zwölfsilber rhythmisch zur Vollendung gebracht (vgl. oben S. 295ff.) und virtuos gehandhabt; mit der unseligen Sprache, die ihm eine tausendjährige Tradition oktroyierte, hat er sich abgefunden, so gut man sich mit einem längst abgestorbenen, entwicklungsunfähigen, erlernten Idiom abfinden kann; er ist der letzte Markstein auf dem Wege, den die Entwicklung der byzantinischen Kunstpoesie durchschritten hat.

München. Paul Maas.

A. Venturi, Storia dell' arte italiana II. Dall' arte barbarica alla romanica. Milano, Ulrico Hoepli 1902. XXIII, 673 S. 8° mit 506 Zinkdrucken.

Dem ersten, oben XI S. 194f. besprochenen Bande dieser umfassenden Geschichte der Kunst — die im Titel liegende Einschränkung auf die italienische Kunst wird sich wohl erst in den späteren Abschnitten geltend machen — ist sehr rasch der zweite gefolgt, in dem, meine ich, Venturi als erster seinen Landsleuten etwas Zusammenfassendes über zwei Kunstperioden bietet, die bis dahin in Italien fast gar nicht beachtet worden sind, über die germanisch-barbarische nämlich und die byzantinische. Die durch sehr zahlreiche Abbildungen unterstützte Vorführung des außerhalb Italiens entwickelten Schmuckstiles der einwandernden Goten und die ausgiebige Verwertung der neuen Funde von Nocera Umbra und Castel Trosino dürfte in weiteren Kreisen Aufmerksamkeit erregen. Durchaus auf wissenschaftlicher Basis baut sich dann die Besprechung der eisernen Krone von Monza und der auf Theudelinde zurückgeführten Schenkungen auf. V. hat sich redlich gemüht, diesen schwierigen Dingen beizukommen; seine Anschauung wird nicht leicht beiseite geschoben werden können. Wenn sich jedoch jemand davon überzeugen will, wie schwankend das Urteil über Werke jener Übergangszeit vom „Römischen" zum „Romanischen" sein kann, dann lese er V.s Abschnitt über die Kassette aus Zedernholz in Terracina. Ich würde mich an eine Stellungnahme in solchen Fragen nicht heranwagen ohne die genaue Kenntnis zweier Kunstkreise, die, soviel ich weiß, bisher niemand für die Erklärung des „romanischen Stiles" in Italien herangezogen hat: des orientalisch-frühchristlichen einerseits und des irisch-angelsächsischen Kreises andererseits. Darin kann ich V. jedenfalls beipflichten, daß er gegen die erzwungene Geschichtskonstruktion von A. Riegl Stellung nimmt.

Der Abschnitt über die langobardische Zeit ist im Grunde lediglich eine Aufzählung der einschlägigen Denkmäler. Die Architektur ist ja überhaupt V.s schwache Seite; aber auch bei Behandlung der eigenartig rohen Reliefs werden ihm die Zusammenhänge nicht klar. Er führt die Motive zurück auf solche von altchristlichen Sarkophagen. Wird den Goten ein Eigenbesitz an nichtitalischen Kunstformen zugestanden, so erscheinen ihm dagegen die Langobarden nur als Verschlechterer dessen, was sie vorfanden. Es fehlt der weitere Ausblick. „Byzanz" spricht da noch nicht mit. Schade, daß zur Zeit, als V. sein Buch schrieb, S. Maria antiqua nicht schon länger bekannt war. Erst nach 1100 trete von Byzanz her eine naturalistisch-orientalische Auffrischung ein (S. 204). Ich hoffe, die eigenen

Schüler Venturis werden den Meister mit der Zeit fortreißen und ihn davon abbringen, überall die Tradition der römischen Antike zu sehen. Diese hat mit dem Mittelalter nichts zu tun, steht vielmehr mit demselben lediglich indirekt durch ihre eigene orientalische Quelle in Verbindung. Hätte Venturi mit den Arbeiten unseres Kreises Fühlung, dann würde er das zum mindesten deutlich bei Vorführung der figürlichen karolingischen Miniaturenmalerei haben konstatieren müssen. Der Hymnus auf Rom S. 342 f. sollte nach der Widerlegung, die F. X. Kraus allmählich von allen Seiten erfährt, nicht für möglich gehalten werden. Und doch ist er nur eine, nicht einmal besonders energische Offenbarung des roten Fadens, der sich durch die ganze erste Hälfte des Buches zieht.

Die zweite Hälfte (S. 353—673) behandelt ausführlich die byzantinische Kunst und ihre Einflüsse auf Italien. V. bemüht sich hier redlich, seinen Lesern eine Vorstellung von den Denkmälern jenes Kreises zu geben. Da ihm aber jede wirkliche Fühlung mit unseren Arbeiten fehlt, so bleibt es eben beim guten Willen. Es muß anerkannt werden, daß V. die Bedeutung der orientalischen Bewegung für das Mittelalter ahnt und sich bemüht, an der Hand des ihm Erreichbaren eine Vorstellung von byzantinischer Art zu geben. Mit der Architektur ist er wie immer im Handumdrehen fertig; es müssen sogar die arabischen Denkmäler Siziliens herhalten, um die Lücke zu füllen. Er geht dann über auf das Fresko und gerät hier besser als sonst in das Fahrwasser seines Titels, die italienische Kunst, freilich immer unter dem Eindruck der Idee, daß erst seit dem XI. Jahrh. der Orient auf Italien zu wirken beginne. Die Geschichte des Mosaiks ist an der Hand der sizilischen und der Mosaiken von S. Marco ausführlich behandelt. Daran anschließend wird kurz der orientalische Ursprung der Kosmatenarbeiten festgestellt. Das eigentlich Byzantinische kommt erst im Gebiete der Kleinkunst zu Wort. V. behandelt ausführlich die bekannten Handschriften des Vatikans und in Paris; eine Nebeneinanderstellung mehrerer Miniaturen des die Leier spielenden Hirten David gibt ihm passend Anlaß, die Entwicklung der Miniaturenmalerei näher zu beleuchten. Bei Vorführung der Stoffe steht die Dalmatika der Peterskirche obenan, und dann erst folgen die älteren orientalischen und sizilianischen Seidenwebereien.

Für die Besprechung der Skulptur hält sich V. zunächst an die Bilderwerke von S. Marco. Er geht zu weit im Glauben an byzantinischen Import, wenn er die vier Engel der Kuppel aus der Pantokratorkirche in Kpel stammen läßt; sie stehen vermittelnd zwischen Byzanz und Südfrankreich. Andererseits sieht er die schöne Akanthusreliefplatte (S. 400) für italienische Arbeit an. Sehr ausführlich sind dann die unter byzantinischem Einfluß entstandenen Ornamente und die Bronzetüren Süditaliens besprochen. V. hat eine so ausgedehnte Denkmälerkenntnis, daß auch wer noch so genau mit dem Stoff vertraut ist, bei ihm immer neues, z. T. unerwartetes Material vorgeführt finden wird.

Die Elfenbeinschnitzereien, die Byzanz im X. und XI. Jahrh. nach Europa lieferte, sollen die Hauptvermittler griechisch-orientalischer Formen gewesen sein. V. führt in langer Reihe die besten Stücke vor. Hier wie auf allen anderen oben erwähnten Gebieten müssen wir ihm und dem Verleger dankbar sein für die überaus reiche Illustration des Buches, die lebendig macht, was der Text erzählt, und viele Stücke vereinigt zeigt, die sonst in Abbildungen

kaum zu erreichen sind. Den Kenner stört auch in diesem Abschnitte bisweilen, daß für mittelbyzantinisch gehalten wird, was der altchristlichen Kunst des Orients angehört, so, von den Markusreliefs ganz abgesehen, die Verkündigung Trivulzi (S. 616), die ägyptisch ist und angeführt wird als un' opera che segna l' apice dell' arte bizantina. Den Schluß bildet eine Vorführung der Emailmalerei und der Münztypen. Das Buch ist so unendlich reich an Einzelheiten, daß ich ihm an dieser Stelle darin nicht entfernt gerecht werden kann.

Diese Besprechung erscheint vielleicht krittelnder als sie gemeint ist. Venturi ist eine Arbeitskraft allerersten Ranges; ich habe ihn daher nicht mit kleinem Maßstabe gemessen. Was ich hier sagte, soll unter uns gelten. Hätte ich seine große Arbeit nicht vor einem Forum von Spezialisten zu beurteilen, so würde ich nur Lob gefunden und u. a. gesagt haben, V. habe sich ein außerordentliches Verdienst damit erworben, daß er dem Orientalisch-Byzantinischen so weiten Spielraum in einer Gesamtgeschichte der italienischen Kunst gönnte. Damit ist auch öffentlich ein Schritt getan, der bei seinen Schülern bereits die schönsten Früchte zeitigt: die junge Generation — dem so früh verstorbenen Baldoria sind Hermanin, Toesca u. a. gefolgt — macht die größten Anstrengungen, um dem Problem der byzantinischen Frage für Italien gerecht zu werden. Ich hätte gewünscht, die Vorträge der Sektion für bildende Kunst auf dem Historiker-Kongreß Rom 1903 hätten der VIII. Sektion der Orientalistenkongresse vorgelegen: wir würden uns unter dem Eindrucke der hingebenden, von Venturi in einem zahlreichen Kreise junger Gelehrten angeregten Arbeiten zu lebhafter Akklamation ihres bahnbrechenden Meisters vereinigt haben. Venturi kann das orientalische Problem vorläufig nicht allein bewältigen; man gönne ihm Zeit, und er wird, glaube ich, in den Neuauflagen, die sein Werk zweifellos erleben dürfte, weit klarer festzustellen wissen, wie der Orient und Byzanz Rom gegenüber in Italien zur Geltung kommen.

Graz. J. Strzygowski.

Oskar Wulff, Die Koimesiskirche in Nicäa und ihre Mosaiken, nebst den verwandten kirchlichen Baudenkmälern. Eine Untersuchung zur Geschichte der byzantinischen Kunst im 1. Jahrtausend. (Zur Geschichte des Auslandes, Heft XIII.) Straßburg, I. H. Ed. Heitz (Heitz & Mündel) 1903. VIII, 330 S. 8⁰ mit 6 Tafeln und 43 Abbildungen im Text.

Wulff hat schon 1900 in russischer Sprache eine Monographie über die Koimesiskirche in Nicäa veröffentlicht (Byz. Z. X 707 f.). Er bringt jetzt eine deutsche Ausgabe in bedeutend erweiterter Form. Kap. I behandelt die Koimesiskirche selbst in ihrem gegenwärtigen Zustand und nach älteren Berichten. In Kap. II sucht W. die verwandten Baudenkmäler auf: die Sophia von Salonik, die Klemenskirche in Ankyra, die Kirche von Deré Aghsy (bekannt unter dem Namen der Kirche im Kassabatale), die Nikalaoskirche in Myra und die Doppelkirche von Ephesos. Auf Grund sehr genauer, dankenswerter Einzeluntersuchungen kommt W. zu dem Resultate, daß in diesen Bauten ein ausgesprochen einheitlicher Typus vorliege. Kap. III sucht die Stellung dieses Bautypus innerhalb der byz. Architekturentwicklung festzustellen und geht aus von der Sophia in Kpel

und ihren Vorstufen. W. nimmt an, daß erst Anthemios von Tralles die Vereinigung von Basilika und Zentralbau vollzogen habe und nichts Zwingendes vorliege, anzunehmen, „daß in Kleinasien vor Erbauung der Sophienkirche bereits eine einheitliche Bauform gewonnen war, in welcher der Gegensatz von Basilika und Zentralbau seinen befriedigenden Ausgleich gefunden hätte“. Daß ich dieser Ansicht nicht bin, beweist mein nicht zuletzt an Wulffs gewissenhaften Forschungen gereiftes Buch „Kleinasien, ein Neuland der Kunstgeschichte“. Man wird dort die Belege dafür finden, daß die von W. zusammengestellte Baugruppe nicht, durch die Sophia angeregt, ein Mittelglied zwischen dieser und dem völlig durchgebildeten Kirchentypus der Baukunst des zweiten Jahrtausends ist, wie W. will, sondern zurückgeht auf einen bereits im IV. Jahrh. in Kleinasien entwickelten Typus, der auch auf die Entstehung der Sophia maßgebend eingewirkt hat.

W. bemüht sich, das Vorkommen des Typus seiner um Nikaia gruppierten Bauten auch in Kpel nachzuweisen. Dieser Typus müßte, meint er, als der in der Übergangszeit von der Wende des VI. bis gegen Ausgang des IX. Jahrh. vorherrschende, dort vertreten sein, ja in Kpel seinen Ursprung haben. Letztere Annahme ist sicher falsch, und was in der zweiten Hälfte des ersten Jahrtausends in Byzanz den Ausschlag gibt, ist nicht dieser Typus, sondern das Drängen auf die Kreuzkuppelkirche hin. Daher sind denn auch die von W. versuchten Nachweise nicht zutreffend. Die Kodscha-Mustapha-Pascha-Dschami gehört überhaupt nicht hierher; sie ist vielmehr ein Vertreter des Typus der ägyptischen Klosterkirche (vgl. Byz. Denkmäler III Einleitung). Über die Kalender-Dschami läßt sich Bestimmtes überhaupt nicht mehr recht eruieren, und die Gül-Dschami ist bereits ein typischer Vertreter des Ringens nach der Kreuzkuppelkirche ebenso wie die von mir publizierte Metropolis zu Eregli. Indem ich mich hier gegen die Schlußfolgerungen des ersten Teiles der W.schen Arbeit ausspreche, möchte ich doch den hohen Wert der Vorführung der einzelnen Denkmäler nicht antasten. W. hat mit unendlicher Mühe und Ausdauer ein Material durchgeackert, das seit Jahrzehnten brach lag. Er zuerst hat sich bemüht, es für die Forschung fruchtbar zu machen. Was ihm fehlte, war die Kenntnis des ungeheuren Schatzes von Denkmälern, die in Kleinasien und Ägypten noch ungehoben lagen, und damit das Bewußtsein der großen Entwicklung, welche die Architektur des Orientes in frühchristlicher Zeit durchgemacht hat.

Der zweite Teil des umfangreichen Buches — ich hatte leider nicht die Zeit, ihn so genau wie den ersten durchzuarbeiten — behandelt die dekorative Architektur und Ausstattung der Koimesiskirche. Das Marmorpaviment wird im Zusammenhange mit dem Ritus vorgeführt, dann folgen die dekorativen Bauglieder und Ausstattungsstücke. Von besonderem Interesse ist der Abschnitt über die an dem Bau mehrfach vorkommenden Monogramme. Ich möchte zu S. 192 darauf verweisen, daß die monogrammatische Weihinschrift doch wohl auch im siebenten Monogramme, das Uspenskij *μέρει ἡμῶν* las, deutlich ist, nämlich, W.s Gesamtlesung entsprechend, ΗΓΟΥΜΕΝΩ aufzulösen sein wird. Den wichtigsten Teil dieser zweiten Hälfte bildet die Vorführung und Deutung der Mosaiken, die im Altarraume von Naukratios, wie W. das *στηλοῖ τὰς θείας εἰκόνας* deutet, gearbeitet sind. Sehr ausführlich wird das Gewand der Erzengel behandelt, und die Untersuchung über die Hetoimasia kann fast als selbständige Mono-

graphie gelten. Die Fäden führen, scheint mir, auch W. auf Jerusalem und jüdischen Ursprung. Schon im V. Jahrh. waren alle Grundelemente gegeben; was ursprünglich als apokalyptische Offenbarung und Anbetung verstanden wurde, bildete sich durch dogmatische Einflüsse und Hand in Hand mit der rasch fortschreitenden symbolischen Ausdeutung der einzelnen Teile des Gotteshauses zum Sinnbild der dreieinigen Gottheit aus. Ähnlich ausführlich ist W.s Untersuchung über den Typus der in der Apsis von Nikaia stehend dargestellten Gottesmutter. Er findet um die Wende des VI.—VII. Jahrhunderts die Umbildung der thronenden Himmelskönigin zur stehenden Gottesmutter vollzogen und führt das auf dogmatische Anregungen im Gefolge des Konzils von Ephesos zurück. Er vergleicht dann die dem Namen nach bekannten Typen der Blacherniotissa, Kyriotissa und Platytera und findet, daß der letzte eine Vereinigung der beiden ersten, der Gottesgebärerin und der Fürbitterin sei, entstanden als bewußte Schöpfung griechischer Kunsttheologie. Ich möchte glauben, daß auch hier zunächst wie beim Christusbilde zu scheiden sein wird zwischen den hellenistischen Typen der einzelnen Teile des Orients, dann der durch Konstantin und die früheren Konzilien zum Kanon erhobenen Darstellungsart, endlich den Schicksalen dieser Überlieferungen auf byzantinischem Boden. Ich möchte mir durch Detailangaben nicht selbst vorgreifen. Übrigens wird W. Gelegenheit haben, auf das Thema in anderem Zusammenhange zurückzukommen. Die stilkritische Analyse aller dieser Mosaiken des Altarraumes — W. zieht dafür sogar die römischen Denkmäler heran — führt ihn bezüglich der Datierung zum gleichen Resultat wie die Betrachtung der Architektur und deren Schmuckformen: es sei wohl möglich, den Anstoß für die Entstehung des Denkmals von dem Konzil, das 789 in Nicäa tagte, herzuleiten. Der Anfang, allerspätestens die Mitte des IX. Jahrh., das sei die Grenze, bis zu der die Erbauung und Ausschmückung der Kirche herabgedrückt werden könne. Jünger sind nur die Narthexmosaiken, die W. in Übereinstimmung mit mir dem XI. Jahrh. zuweist. Die Typen der Maria Orans, des Christus Pantokrator und der Evangelisten erfahren dabei eingehende Besprechung.

Ich habe noch kein deutsches Buch in den Händen gehabt, in dem der Verfasser sich so vertraut mit den Denkmälern der byz. Kunst gezeigt hätte. Es kommt Wulff zu statten, daß er als Deutschrusse wie der verewigte Dobbert die umfangreiche russische Literatur genau kennt. Manchem Leser wird dabei vielleicht aufgehen, was die Schule Kondakovs geleistet hat, während man bei uns die Hände in den Schoß legte, besser Byzanz Byzanz sein ließ und immer nur von der Väter Erbe zehrte. Möchte es Wulff gelingen, in Deutschland festen Boden zu fassen und seine starke Arbeitskraft wie in dem vorliegenden Buche in den Dienst einer Sache zu stellen, die die Zukunft vor sich hat!

Graz. J. Strzygowski.

III. Abteilung.

Bibliographische Notizen und kleinere Mitteilungen.

Die bibliographischen Notizen werden von Aug. Heisenberg in Würzburg (A. H.), Ed. Kurtz in Riga (E. K.), J. Strzygowski in Graz (J. S.), R. Vari in Budapest (R. V.), Carl Weyman in München (C. W.) und dem Herausgeber (K. K.) bearbeitet. Zur Erreichung möglichster Vollständigkeit werden die HH. Verfasser höflichst ersucht, ihre auf Byzanz bezüglichen Schriften, seien sie nun selbständig oder in Zeitschriften erschienen, an die Redaktion gelangen zu lassen. Bei Separatabzügen bitte ich dringend, den Titel der Zeitschrift, sowie die Band-, Jahres- und Seitenzahl auf dem für mich bestimmten Exemplar zu notieren; denn die Feststellung dieser für eine wissenschaftliche Bibliographie absolut notwendigen Angaben, die den HH. Verfassern selbst so geringe Mühe macht, kostet mich stets umständliche und zeitraubende Nachforschungen in unserer Staatsbibliothek, und häufig bleiben alle Bemühungen vergeblich, weil das betreffende Heft noch nicht eingelaufen oder gerade beim Binden oder aus einem anderen Grunde unzugänglich ist. Auf wiederholte Anfragen bemerke ich, daß die Artikel innerhalb der einzelnen Abschnitte der Bibliographie hier wie in den früheren Heften, soweit es möglich ist, nach der Chronologie des betreffenden Gegenstandes aufgeführt sind. Der Bericht ist bis zum 1. Juli 1903 geführt. K. K.

1. Literatur und Sagen.

A. Gelehrte Literatur.

Alexander Baumgartner S. I., Geschichte der Weltliteratur. III. Die griechische und lateinische Literatur des klassischen Altertums. 3. und 4. verb. Aufl. Freiburg i. B., Herder 1902. XII, 610 S. 8⁰. *M* 11,40. Vgl. B. Z. X 311. Besprochen von **A. L. Feder**, Wochenschrift für klassische Philologie 20 (1903) Nr. 14 Sp. 369—372. C. W.

Karl Krumbacher, Geschichte der byzantinischen Literatur, 2. Auflage München 1897 (vgl. B. Z. VI 190), und **K. Krumbacher**, *Ἱστορία τῆς βυζαντηνῆς λογοτεχνίας, μεταφρασθεῖσα ὑπὸ* ***Γ. Σωτηριάδου,*** Athen 1897—1901. (Vgl. B. Z. XI 204). Besprochen von **A. Kirpičnikov** im Viz. Vrem 9 (1902) 497—505. E. K.

Karl Dieterich, Geschichte der byzantinischen und neugriechischen Literatur. (Vgl. B. Z. XII 348.) Besprochen von **D. C. Hesseling**, Museum 10 (1903) Nr. 6 Sp. 200—203; von **A. Thumb**, Literar. Centralbl. 54 (1903) Nr. 10 Sp. 363—364; **Th. Reinach**, Rev. des ét. gr. 16 (1903) 134 f. A. H.

E. Zeller, Die Philosophie der Griechen. III 2, 2. 4. Aufl. (Vgl. B. Z. XII 349.) Besprochen von **E. Wellmann**, Deutsche Literaturzeitung 24 (1903) Nr. 26 Sp. 1582—1587. C. W.

F. Leo, Die griechisch-römische Biographie. (Vg. B. Z. XII 349.) Besprochen von **P. Thomas**, Revue de l'instruction publique en Belgique 45 (1902) 242 f. C. W.

J. Fürst, Die literarische Porträtmanier im Bereich des griechisch-römischen Schrifttums. Leipzig, Dieterich 1902. 100 S. 8°. *M.* 2,40. Sonderabdruck aus Philol. N. F. XV. (Vgl. B. Z. XII 358.) Besprochen von **li**, Literarisches Centralblatt 54 (1903) Nr. 24 Sp. 815 f.; von **V. Brugnola**, Bollettino di filologia classica 9 (1903) Nr. 10 S. 221—223. C. W.

Hermann Reich, Der Mimus. (Vgl. B. Z. XII 348.) Besprochen von **E. Bethe**, Deutsche Literaturzeitung 24 (1903) Nr. 13 Sp. 782 f. C. W.

Rudolf Lichtenhan, Die Offenbarung im Gnosticismus. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht 1901. VIII, 168 S. 8°. *M* 4,80. Besprochen von **Carl Schmidt**, Göttingische gelehrte Anzeigen 165 (1903) Nr. 6 S. 467—472. C. W.

Rocholl, Platonismus im deutschen Mittelalter. Zeitschrift für Kirchengeschichte 24 (1903) 1—14. Sucht gegen Hauck (Kirchengeschichte Deutschlands) nachzuweisen, daß im 12. Jahrhundert Abt Rupert von Deutz und die um ihn gruppierten Männer 'innerhalb der deutschen Kirche auf platonischen (durch die griechischen Kirchenväter vermittelten) Anschauungen theologisch arbeiteten'. C. W.

A. Heisenberg, Analecta. (Vgl. B. Z. XI 574.) Besprochen von **V. Lundström**, Eranos 4 (1902) 15 f. K. K.

Dom. Bassi, Estratti da Flavio Giuseppe in un codice Ambrosiano. Rendiconti del R. Istituto Lombardo di sc. e lett. Serie II, vol. XXXVI, 1903, S. 707—715. Mitteilungen über die byzantinischen Exzerpte aus Josephus im Cod. Ambros. E 93 sup. K. K.

K. Kuipers, Le poète juif Ezéchiel. Revue des études juives 46 (1903) 48—73. Beginn einer französischen Übersetzung der durch Eusebios aufbewahrten Bruchstücke der ἐξαγωγή. C. W.

J. Bidez, Fragments nouveaux de Sotérichos? Rev. de philol. N. S. 27 (1903) 81—85. Auf Grund der Nachrichten bei Suidas s. v. *Σωτήριχος*, bei Tzetzes Scholien zu Lykophron v. 486 und Chiliad. VII 73 und bei Stephanos von Byzanz s. v. *Ἴασις* hält B. es für möglich, daß uns in den Hexametern der Straßburger Papyri Nr. 480 und 481 (Reitzenstein, Zwei religionsgeschichtliche Fragen S. 47 ff.) Fragmente aus dem *Ἐγκώμιον εἰς Διοκλητιανιόν* und den *Διονυσιακά* des Soterichos erhalten sind. A. H.

Cassius Dio ed. **Boissevain** vol. III. (Vgl. B. Z. XII 351.) Besprochen von **H. G⟨oelzer⟩**, Revue des études grecques 15 (1902) 470 f.; von **Albert Martin**, Revue de philologie 27 (1903) 101 f. C. W.

M. Oeftering, Heliodor und seine Bedeutung für die Literatur. (Vgl. B. Z. XII 351.) Besprochen von **Egon v. Komorzynski**, Allgemeines Literaturblatt 12 (1903) Nr. 5 Sp. 144. C. W.

Hermiae Alexandrini in Platonis Phaedrum scholia ed. **P. Couvreur**. (Vgl. B. Z. XII 351.) Besprochen von **G. Rodier**, Revue de

philologie 27 (1903) 97—99; von **My.**, Revue critique 55 (1903) Nr. 15 S. 281—283. C. W.

W. Hartmann, Konstantin der Große als Christ und Philosoph in seinen Briefen und Erlassen. Fürstenwalde 1902. Programm des städtischen Gymnasiums für Ostern 1902. 35 S. 4⁰. Notiert von **Anonymus**, Deutsche Literaturzeitung 24 (1903) Nr. 13 Sp. 790. C. W.

Richard Heinze, Virgils epische Technik. Leipzig, Teubner 1903. VIII, 488 S. 8⁰. 12 *M*. Handelt in einem Exkurse zum 1. Kapitel des 1. Teiles über Virgil, Quintus und Tryphiodor und weist nach, daß die beiden griechischen Epiker von Virgil unabhängig sind. An eine gemeinsame Quelle denkt R. Helm, Berliner philologische Wochenschrift 23 (1903) Nr. 15 Sp. 456. C. W.

T. R. Glover, Life and Letters in the Fourth Century. (Vgl. B. Z. XII 351.) Besprochen von **E. W. Watson**, The Journal of Theological Studies 4 (1903) 313 f. C. W.

Paul Allard, Julien l'Apostat. II und III. (Vgl. B. Z. XII 352.) Besprochen von **J.**, Polybiblion, Partie littéraire 97 (1903) 437 f. C. W.

W. Vollert, Kaiser Julians religiöse Überzeugung. (Vgl. B. Z. XII 352.) Besprochen von **H. Lüdemann**, Archiv für Geschichte der Philosophie 16 (N. F. 9), 1903, 404—406. C. W.

E. Cochet, Julien l'apostat. Étude historique. Montauban 1899. 95 S. 8⁰. Notiert von **H. Lüdemann**, Archiv für Geschichte der Philosophie 16 (N. F. 9), 1903, 404 f. C. W.

Arthur Platt, Notes on Julian's first oration. The Classical Review 17 (1903) Nr. 3 S. 150—152. Beiträge zur Texteskritik. C. W.

Nikolaus Heim, Christus Victor. (Vgl. B. Z. XII 352.) Besprochen von **L. Helmling** O. S. B., Literarische Rundschau 29 (1903) Nr. 3 Sp. 94 f. C. W.

A. Chiappelli, Nuove pagine sul cristianesimo antico. (Vgl. B. Z. XII 353.) Besprochen von **H⟨ippolyte⟩ D⟨elehaye⟩**, Analecta Bollandiana 22 (1903) 79 f. C. W.

Carl Jentsch, Hellenentum und Christentum. Leipzig, Grunow 1903. VIII, 303 S. 8⁰. 4 *M*. Buchausgabe einiger in den Grenzboten erschienenen (z. T. B. Z. XII 353 notierten) Aufsätze. Vgl. die Besprechung von **Anonymus**, Literarisches Centralblatt 54 (1903) Nr. 26 Sp. 866 f. C. W.

Adolf Bauer, Aus einer neuen Weltchronik. Festschrift zu Otto Hirschfelds sechzigstem Geburtstage. Berlin, Weidmann 1903. S. 330—335. Vorläufige Notiz über ein sehr interessantes Papyrusblatt aus einem Buche, das eine der griechischen Vorlage des Barbarus Scaligeri sehr nahe verwandte, reich illustrierte alexandrinische Weltchronik aus dem Anfang des 5. Jahrh. enthielt. Auf dem Recto des Blattes steht die Chronik der Jahre von 383—392 n. Chr. K. K.

J. Geffcken, Die Oracula Sibyllina. — Komposition und Entstehungszeit der Or. Sib. (Vgl. B. Z. XII 353.) Besprochen von **A. Ludwich**, Berliner philologische Wochenschrift 23 (1903) Nr. 11 Sp. 321—333; Nr. 12 Sp. 356—362; von **W. Muss Arnolt**, The American Journal of Theology 7 (1903) 336 (339)—342; von **R. H. Charles**, The Journal of Theological Studies 4 (1903) 446—448. C. W.

V. Lundström, Anecdota Byzantina e codicibus Upsaliensibus

ed. V. L. Fasciculus primus: Anonymi carmen paraeneticum et Pauli Helladici epistolam continens. (Vgl. B. Z. XII 350.) Mehrere Emendationen gibt **Th. Preger,** Berl. philol. Wochenschr. 23 (1903) Nr. 19 Sp. 586—587. A. H.

G. Knaack, Zu Prokopios ep. 96. Philologos 62 (1903) 320. Eine Beziehung auf Euripides bei Prokop von Gaza. K. K.

Prokop, Gothenkrieg. Nebst Auszügen aus Agathias sowie Fragmenten des Anonymus Valesianus und des Johannes von Antiochia. Übersetzt von **D. Coste.** 2. unveränderte Auflage. Leipzig, Dyk 1903. VIII, 398 S. 8°. 3 ℳ. Besprochen von **Ludwig Schmidt,** Historische Vierteljahrschrift 6 (1903) 279. C. W.

Excerpta de Legationibus edidit **Carolus de Boor.** Pars I. Pars II. Berolini, apud Weidmannos 1903. XXI, 600 S. 8°. 8 und 12 ℳ (= Excerpta historica iussu Imp. Constantini Porphyrogeniti confecta ediderunt U. Ph. Boissevain, C. de Boor, Th. Büttner-Wobst. Vol. I.) Wird besprochen. K. K.

Ch. Diehl, Sur la date de quelques passages du livre De Cérémoniis. Revue des ét. gr. 16 (1903) 28—41. Sorgfältiger Nachweis der in das Werk des Konstantinos Porphyrogennetos aufgenommenen Stücke aus älteren Ceremonialien, deren Entstehung sich auf die Zeit vom 6.—10. Jahrhundert verteilt. K. K.

Th. Preger, Scriptores originum Constantinopolitanarum rec. Th. P. Fasc. prior: Hesychii illustris origines Constantinopolitanae. Anonymi enarrationes breves chronographicae. Anonymi narratio de aedificatione templi S. Sophiae. (Vgl. B. Z. XII 333.) Angezeigt von **v. Dobschütz,** Berl. philol. Wochenschr. 23 (1903) Nr. 25 Sp. 776—779. A. H.

L. Sternbach, Spicilegium Laurentianum. Eos 8 (1902) 65—86. Aus dem durch seinen historischen Tintenfleck nicht minder als durch seinen unschätzbaren Inhalt berühmten Cod. Laurentianus Conv. Soppr. 627 veröffentlicht St. eine Reihe jambischer Epigramme, auch ein hexametrisches, als deren Verfasser von ihm Johannes Tzetzes, Theodoros Prodromos, Johannes Mauropus und Christophoros von Mytilene erwiesen werden. Im gelehrten Kommentar werden manche Fragen aus dem Gebiete der byzantinischen Poesie im 11. und 12. Jahrh. erledigt, über die sich auszugsweise nicht gut berichten läßt. Doch sei besonders hingewiesen auf die S. 71 ff. gegebenen neuen wertvollen Nachweise zur Geschichte der byzantinischen Schedographie (vgl. Gesch. d. byz. Lit.[2] S. 590 ff.). K. K.

Achille Beltrami, Teodoro Prodromo. Saggio di storia della litteratura bizantina. Brescia 1893. In dieser mir leider erst vor kurzem zugänglich gewordenen Abhandlung wird zunächst auf eine mir völlig unbekannt gebliebene Publikation zu Theodoros Prodromos hingewiesen: Petrus Lazeri, Clarorum virorum Theodori Prodromi, Dantis Alighierii etc. epistolae ex codd. mss. bibl. Coll. Romani S. I. nunc primum vulgatae, Romae 1754, ex typis Palladis. Dieser Prodromos, friedlich vereint mit Dante, ist eine überraschende Merkwürdigkeit, die jedenfalls von der völligen Vorurteilslosigkeit des 18. Jahrhunderts Zeugnis ablegt! Der Verf. handelt

dann über das Leben des Prodromos, dessen Geburt er um 1090 ansetzt, und über seine Werke, ohne auf einzelne Streitfragen näher einzugehen. K. K.

L. Petit, Monodie de Nicétas Eugénianos sur Théodore Prodrome. Viz. Vremennik 9 (1902) 446—463. Petit veröffentlicht mit einer kurzen Einleitung nach dem Escorialensis Y. II. 10 fol. 296^v—300^r die Monodie des Niketas Eugeneianos auf den Tod des Theodoros Prodromos. Leider hat es sich herausgestellt, daß in dieser (bisher einzigen) Handschrift die Monodie unvollständig überliefert ist. Auf fol. 300^r (oben) bricht der Schreiber mitten im Satze ab, mit der lakonischen Aufforderung am Rande: *ζήτει τὸ λεῖπον.* E. K.

S. D. Papadimitriu, Johann II Metropolit von Kiev und Theodoros Prodromos. Odessa 1902. 54 S. 8°. (russ.) (Wohl S.-A. aus dem Odess. Jahrbuch.) Ediert aus Cod. Vatic. 306 des Prodromos Monodie auf Stephanos Skylitzes, den Metropoliten von Trapezunt, dann aus Cod. Vatic. 305 ein in Hexametern abgefaßtes Gedicht des Prodromos *Συντακτήριοι Βυζαντίοις*, das einem „hohen Vorstand von Trapezunt", d. h. wohl dem genannten Skylitzes gewidmet ist. In der Einleitung und im zweiten Kapitel handelt der Verf. über den Metropoliten Johannes von Kiev und sein Verhältnis zu Prodromos und über verschiedene Punkte der Prodromosfrage. Hier wird aus Cod. Barocc. 131 ein Brief des Theodoros Prodromos an seinen Bruder ediert (S. 32 ff.). K. K.

K. Horna, Einige unedierte Stücke des Manasses und Italikos. (Vgl. B. Z. XII 356.) Besprochen von **L. Petit**, Échos d'Orient 6 (1903) 154 f. C. W.

Ludwig Weigl, Studien zu ... Ioannes Kamateros. (Vgl. B. Z. XII 438.) Besprochen von **My.**, Revue critique 55 (1903) Nr. 24 S. 470. C. W.

E. A. Skasses, *Παρατηρήσεις εἰς τὰ Ἀθηναϊκὰ τὰ ὑπὸ Ἀ. Παπαδοπούλου Κεραμέως δημοσιευθέντα.* *Ἀθηνᾶ* 14 (1902) 493—505. Kritische Bemerkungen und Emendationen zu der oben S. 356 notierten Ausgabe. K. K.

Gr. N. Bernardakes, *Ἀθηναϊκὰ ἐκ τοῦ ιβ' καὶ ιγ' αἰῶνος. Ἐπετηρὶς τοῦ Παρνασσοῦ* 7 (1903) 3—12. Emendationen zu der oben S. 356 notierten Publikation von A. Papadopulos-Kerameus. Vgl. die vorhergehende Notiz. K. K.

A. Kirpičnikov †, Timarion oder über seine Leiden. Eine Wanderung im Jenseits aus dem 12. Jahrhundert (russ.). Journal des Minist. der Volksaufkl. Bd. 346, 1903, Märzheft S. 1—15. Eine kurze Übersicht über den Inhalt dieser bekannten byzantin. Satire mit einem kleinen Nachworte. E. K.

Georgii Acropolitae opera ed. **A. Heisenberg** vol. I. (Vgl. B. Z. XII 357.) Besprochen von **Johannes Dräseke**, Wochenschrift für klassische Philologie 20 (1903) Nr. 23 Sp. 630—637. C. W.

Sp. Lampros, *Πρόχειρον σημείωμα περὶ Μιχαὴλ Ζωριανοῦ. Ἐπετηρὶς τοῦ Παρνασσοῦ* 7 (1903) 216—221. Publiziert aus Cod. Barocc. 29 einige Gedichte, die dort, vielleicht mit Unrecht, dem Michael Zorianos zugeschrieben werden. Aus zwei Versen von späterer Hand geht hervor, daß Zorianos neben anderen Würden die eines *ἐπὶ τραπέζης* des Despoten von Epirus Thomas Angelos (1296—1318) bekleidete. Auf eine andere Er-

wähnung des Zorianos (im Cod. Paris. 2661) war schon in der Gesch. d. byz. Lit.[2] 628 hingewiesen worden. K. K.

N. Terzaghi, Sulla composizione dell' Enciclopedia del filosofo Giuseppe. Studi ital. di filologia classica 10 (1902) 121—132. Analyse der rhetorisch-anthropologisch-physikalisch-mathematischen Kompilation jenes „Philosophen" Joseph (14. Jahrh.), über den uns M. Treu, B. Z. VIII 1 ff., so gründlich und anziehend belehrt hat. Hauptquellen der naturwissenschaftlichen Teile sind Alexander von Aphrodisias und Georgios Pachymeres. K. K.

Paulus Wendland, Themistii (Sophoniae) in parva naturalia commentarium ed. P. W. Commentaria in Aristotelem Graeca edita consilio et auctoritate academiae litter. reg. Boruss. vol. V pars VI. Berolini 1903. XIII und 45 S. 8°. Unter den Schriften des Themistios hatte L. Spengel Paraphrasen zu mehreren Abschnitten der parva Naturalia herausgegeben, zu *περὶ μνήμης καὶ ἀναμνήσεως*, *περὶ ὕπνου*, *περὶ ἐνυπνίων* und *περὶ τῆς καθ' ὕπνον μαντικῆς*. Wenigstens die erste derselben hielt er für echt. V. Rose (Hermes II 196. 213) hielt den Mönch Sophonias, der um die Wende des 13/14. Jahrhunderts schrieb, für den Verfasser und nahm Abhängigkeit von Michael von Ephesos, einem Schüler des Psellos an, während Freudenthal (Rhein. Mus. XXIV 89 f.) umgekehrt Michael für sekundär hielt. W. entscheidet jetzt (Prolegg. VI ff.) die Frage dahin, daß Sophonias von Michael abhängig ist und zwar ein Exemplar der schlechteren Handschriftenklasse von Michaels Kommentar benützte. Die Autorschaft des Sophonias wird auch bezeugt durch den Cod. Vatic. gr. 483 (B), in dem, wie Rose schon vermutet hatte, der Name Sophonias erhalten ist, nicht Sophronios, wie Mai irrtümlich gelesen hatte. Am nächsten mit B ist Cod. Ambros. G 14 sup. verwandt, während Cod. Paris. gr. 1888 (C) der beste Vertreter einer zweiten Handschriftengruppe ist, die den Namen des Themistios trägt. Von C hängen eine Reihe jüngerer Hss ab, von denen W. Probekollationen gibt; im übrigen beruht der Text auf AB und C. Sophonias paraphrasierte den Aristotelischen Text, indem er dessen Worte aus Michaels Kommentar erläuterte und erweiterte. — Für die Geschichte der Sprache ergibt sich, wie beinahe selbstverständlich, kein Gewinn; denn auch 220 *ἄμνημα* AB halte ich nur für einen Schreibfehler st. *ἀμνήμονα* C. A. H.

V. Lundström, Smärre Byzantinska skrifter. Utgifna och kommenterade af V. L. I. Lascaris Kananos. (Vgl. B. Z. XI 583.) Besprochen von **Th. Preger**, Berl. philol. Wochenschr. 23 (1903) Nr. 23 Sp. 711—712. A. H.

Ecthesis chronica ed. **Sp. P. Lambros**. (Vgl. B. Z. XI 583.) Besprochen von **T. R⟨einach⟩**, Revue des études grecques 15 (1902) 471. C. W.

A. Papadopulos-Kerameus, *Μανουὴλ ὁ Κορίνθιος καὶ ἓν ὑμνογραφικὸν αὐτοῦ πονημάτιον. Προσόμοια καὶ κανὼν εἰς τὸν ἁγιώτατον μητροπολίτην Ἐφέσου κὺρ Μάρκον τὸν Εὐγενικόν. Θεσσαλικὰ σημειώματα. Ἐπετηρὶς τοῦ Παρνασσοῦ* 6 (1902) 71—102. Am Ende des 15. und am Anfange des 16. Jahrh. verfaßte ein *μέγας ῥήτωρ τῆς μεγάλης ἐκκλησίας Μανουὴλ ὁ Κορίνθιος* oder *ὁ Πελοποννήσιος* eine stattliche Anzahl von theologischen Schriften, Hymnen und Briefen. Die Unsicherheit, welche früher hinsichtlich seines Anteils an der Literatur be-

stand, ist jetzt seit den Arbeiten von M. Treu (Manuel Holobolos B. Z. VI (1897) 538 ff.) und Ph. Meyer (Die theologische Literatur der griech. Kirche im XVI. Jahrh. S. 35—37. 120. 170) gewichen. Verwechselung mit Manuel Holobolos aus der Zeit der ersten Paläologen ist nicht mehr zu befürchten; auch ist sicher, daß die von Treu noch getrennten Personen, „der vielleicht fingierte Rhetor Manuel im 15." und „der Theologe Manuel am Ende des 15." Jahrh., identisch sind. Die genaueren Lebensumstände dieses Mannes und seinen literarischen Nachlaß sucht P.-K. in dieser Arbeit festzustellen. Sichere Daten gibt es wenige. 1) In der Chronik des Manuel Malaxos wird erzählt, daß im Jahre 1503 ἦτον ὁ σοφώτατος καὶ θεολογικώτατος κύρις Μανουὴλ ὁ μέγας ῥήτωρ τῆς μεγάλης ἐκκλησίας, ὁ Πελοποννησιακός. 2) Theodosios Zygomalas schreibt an Crusius, daß unter Theoleptos I (1514—20?) und dessen Nachfolger Jeremias ein Manuel Korinthios τὸ ὀφφίκιον τοῦ μεγάλου ῥήτορος inne hatte; außerdem, daß er ein Schüler des Matthaios Kamariotes war. Dieser lebte in der Mitte und 2. Hälfte des 15. Jahrh. (Krumbacher Byz. L.² 451); ich trage nach, daß ein Brief von ihm an Markos Xylokarabes von Achrida aus der Zeit um 1475 bei Gelzer, Der Patriarchat von Achrida S. 23, erwähnt wird. 3) Den Cod. Paris. gr. 1293 (ebenso wie Dresd. A 171) schrieb im Jahre 1511 Paulos Kolybas aus Methone. In einer metrischen Subscriptio zu den Schriften Manuels wird dieser μέγας ῥήτωρ τῆς μεγάλης ἐκκλησίας genannt und ihm ein langes Leben gewünscht. 4) Im Titel eines von ihm gedichteten Kanons (Cod. Athous Iber. 512) wird erwähnt, daß er im Jahre 1487 mit verschiedenen anderen Klerikern ins Gefängnis geschickt wurde; das Ereignis erwähnt auch die anonyme ἔκθεσις χρονική bei Sathas, Μεσ. βιβλ. VII 595 f. Welches Amt damals Manuel bekleidete, steht nicht fest. Allein wenn im Cod. Petrop. 126 fol. 155ʳ aus dem Jahre 1489 ein Manuel als λογοθέτης und ῥήτωρ τῆς μεγάλης ἐκκλησίας erwähnt wird, so ist das wohl kein anderer als eben unser Manuel ὁ Κορίνθιος. Auch in einem Briefe des Laskaris Rhakendytes vom Jahre 1491 (bei Legrand, Bibl. hell. II 322 f.) wird Manuel als ῥήτωρ genannt. Aus derselben Zeit mögen die Widerlegungen stammen, welche Manuel gegen Gemistos Plethon schrieb; jedenfalls wird er im Titel derselben ῥήτωρ genannt. — Aus diesen Nachrichten ergibt sich, daß Manuel etwa um die Mitte des 15. Jahrh. geboren wurde, im Klerus der großen Kirche nacheinander die Ämter und Titel eines λογοθέτης, ῥήτωρ und μέγας ῥήτωρ führte und noch das Patriarchat Jeremias' I (1520?) erlebte. So hätte er immerhin ein stattliches Alter erreicht. Wenn aber nun P.-K. seine Lebenszeit bis etwa 1550 ausdehnen möchte, so ist das eine von vornherein unwahrscheinliche Annahme, stützt sich aber auch auf haltlose Argumente. Der Cod. Athous Iber. 1377 ist im Jahre 1530 geschrieben worden; wenn Manuel darin als μέγας ῥήτωρ bezeichnet wird, so liegt darin nicht der geringste Beweis dafür, daß er noch am Leben war. Aus der Angabe des Zygomalas, daß Manuel noch unter Jeremias I. μέγας ῥήτωρ war, folgert P.-K., ὅτι ὁ Μανουὴλ ὑπὸ τὴν ἰδιότητα μεγάλου ῥήτορος ὑπηρέτησε τῷ Οἰκουμενικῷ Πατριαρχείῳ ἀπὸ τῆς ἀρχῆς τοῦ 16 -ου αἰῶνος μέχρι τοῦ 1545 -ου ἔτους, ὅτε τὸν πατριαρχικὸν θρόνον εἰς διαδοχὴν τοῦ Ἱερεμίου τοῦ 1 -ου ἐνεπίστευσεν ἡ ψῆφος τοῦ κλήρου καὶ τοῦ λαοῦ τῷ πατριάρχῃ Διονυσίῳ τῷ 2 -ῳ. Wäre also im Jahre 1545 auch Manuel gestorben? Aber die Worte von Zygomalas beweisen erstens, daß Manuel unter dem Nachfolger Jere-

mias' I nicht mehr μέγας ῥήτωρ war — 1555 bekleidete ein anderer diese Würde —, zweitens geben sie nicht im geringsten an, wie lange unter dem Patriarchat des Jeremias noch Manuel diese Würde bekleidete; es steht mit den Worten des Zygomalas nicht in Widerspruch, anzunehmen, daß er schon bald nach 1520 gestorben wäre. Nun zieht P.-K. zwei Patriarchalschreiben aus einer Hs in Kpel ans Licht; das eine vom Jahre 1544/45 trägt die Unterschrift τὰ δέ γε γράμματα ἦσαν κὺρ Μανουὴλ Γαλησιώτου τοῦ ῥήτορος, das andere vom Jahre 1546 γράψε Γαλησιώτου χεὶρ ταῦθ' ὧδε Μανουήλ. Recht leichtfertig schließt P.-K., daß dieser Manuel mit Μανουὴλ ὁ Κορίνθιος identisch sei, daß er den Familiennamen Γαλησιώτης getragen habe und noch im Jahre 1546 im Amte gewesen sei. Aber war er denn nun wieder zum einfachen ῥήτωρ degradiert? Diesen wichtigen Unterschied hat P.-K. gar nicht bemerkt; er widerlegt aber seine ganze Annahme. Denn es ist undenkbar, daß ein Kanzleibeamter sich als ῥήτωρ unterschreibt, wenn er μέγας ῥήτωρ ist; wir müssen den Unterschied mit all der Wichtigkeit hervorheben, welche die damalige Hierarchie ihm beilegte. Also dieser Manuel Galesiotes ὁ ῥήτωρ ist ein ganz anderer Mann als Manuel ὁ Κορίνθιος; wie lange dieser das Jahr 1520 überlebte, wissen wir nicht. Daß er im Jahre 1511 schon im höheren Alter stand, schließe ich aus den Worten des Paulos Kolybas in dem oben erwähnten Gedichte: ὅν, Χριστέ μου, φύλαττε εἰς ἔτη πλεῖστα, denn dieser Glückwunsch paßt besser auf einen älteren Mann als auf jemanden, der noch eine Lebenszeit von 40 Jahren vor sich hat.

So scheiden aus der Zusammenstellung von Schriften Manuels, welche P.-K. in dankenswerter Weise gibt, mehrere Nummern aus. Aber auch im übrigen bleiben manche Unklarheiten, namentlich das verwirrende τοῦ αὐτοῦ, mit dem P.-K. sehr viele Nummern einleitet, auch wenn er sie in verschiedenen Hss nachweist. Aber in paläographischen Fragen ist P.-K. von einer unerlaubten Sorglosigkeit. Wenn er z. B. ohne jeden weiteren Beweis vom Cod. Athous Iber. 512 behauptet (S. 9): „Diese Hs setzt Spyr. Lampros in das 17. Jahrh.; allein ich halte das für zweifelhaft, und, obwohl ich selbst die Hs nicht gesehen habe, vermute ich doch, daß sie im 16. Jahrh. geschrieben wurde, wenn nicht von der Hand Manuels selbst, so doch jedenfalls unter seiner Aufsicht durch einen seiner Schüler", wer soll da seiner Ansicht beipflichten? A. H.

E. Legrand, Lettres de Mélétius Pégas antérieures à sa promotion au patriarcat, publiées d'après les minutes autographes. Paris, Maisonneuve 1902 XIII, 159 S. 8°. 20 Fr. Bibliothèque grecque vulgaire t. IX. Besprochen von **L. Petit**, Échos d'Orient 6 (1903) 153 f. C. W.

W. Wright, Kurze Skizze der Geschichte der syrischen Literatur. Aus dem Englischen übersetzt von **K. A. Touraïeff** unter der Redaktion und mit Beihilfe von **K. Kokowzoff.** Petersburg 1902. XIII, 294 S. 8° (russisch). Besprochen von **J. Guidi**, Oriens christianus 2 (1902) 467 f. C. W.

H. Pognon, Une version syriaque des aphorismes d'Hippocrate. Texte et traduction. Première partie. Texte syriaque. Leipzig, Hinrichs

1903. XL, 32 S. 8⁰. 12 *M.* Besprochen von **Th. Nöldeke,** Literarisches Centralblatt 54 (1903) Nr. 23 Sp. 781—783. C. W.

C. Brockelmann, Geschichte der arabischen Literatur I. (Vgl. B. Z. X 306.) Besprochen von **Victor Chauvin,** Bulletin bibliographique et pédagogique du Musée Belge 6 (1902) 320—323. Bd. II von **C. F. Seybold,** Literarisches Centralblatt 54 (1903) Nr. 15/16 Sp. 531 f. C. W.

C. Brockelmann, Geschichte der arabischen Literatur. (Vgl. B. Z. XII 357.) Besprochen von **C. F. Seybold,** Deutsche Literaturzeitung 24 (1903) Nr. 22 Sp. 1342—1344. C. W.

Wilhelm Riedel, Der Katalog der christlichen Schriften in arabischer Sprache von Abū'l Barakāt. Nachrichten von der Königl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, philol.-histor. Kl. 1902 Nr. 5 S. 635—706. Der koptische Presbyter Šams al Ri'āsah Abū'l Barakāt († 1363) stellt im 7. Kapitel seiner 'Lampe der Finsternis' betitelten theologischen Encyklopädie einen Katalog der gesamten ihm bekannten christlichen Literatur in arabischer Sprache zusammen, der auf diesem Gebiete eine ähnliche Stelle einnimmt, wie für die nestorianisch-syrische Literatur der des Ebedjesu († 1318). R. ediert den Katalog, aus dem Assemani gelegentlich Auszüge mitgeteilt hat, vollständig (hauptsächlich auf Grund einer Berliner Hs, einer Abschrift des Autogramms) und fügt ein deutsche Übersetzung bei. C. W.

Ibn al Qifṭī's Ta'rīḫ Al Ḥukamā'. Auf Grund der Vorarbeiten **Aug. Müllers** herausgegeben von **Julius Lippert.** Mit Unterstützung der Kgl. Akademie der Wissenschaften zu Berlin. Leipzig, Dieterich (Weicher) 1903. 22 und 496 S. 8⁰. 36 *M.* Ein Auszug aus dem verlorenen Werke des bedeutenden Staatsmannes und Gelehrten Ibn al Qifṭī (1172—1248) über Leben und Schriften der griechischen, syrischen und muslimischen Forscher auf dem Gebiete der philosophischen und exakten Wissenschaften. Vgl. die Besprechung von **M. J. de Goeje,** Deutsche Literaturzeitung 24 (1903) Nr. 25 Sp. 1526—1530. C. W.

Franz Nikolaus Finck, Kleine mittelarmenische Texte. Zeitschrift für armenische Philologie 1 (1903) 301—352. Enthält das Glossar zu den im vorausgehenden Hefte der Zeitschrift (vgl. B. Z. XII 358) edierten Texten. C. W.

B. Volksliteratur, Sagen, Folklore.

Paul Marc, Zur Achikarsage. Bibliographischer Nachtrag. Stud. z. vgl. Literaturgesch. 3 (1903) Heft 1 S. 52—53. (Vgl. B. Z. XII 359.) A. H.

Richard Pietschmann, Zu den Überbleibseln des koptischen Alexanderbuches. Beiträge zur Bücherkunde und Philologie, August Wilmanns zum 25. März 1903 gewidmet. Leipzig, Harrassowitz 1903. 8⁰. S. 301—312. Über 2 Blätter der Berliner Bibliothek, die O. v. Lemm zu edieren gedenkt. Das koptische Alexanderbuch ist vermutlich 'als teilweise auszugartige, teilweise freie Übersetzung aus dem Griechischen in der Zeit entstanden, als das Oberägyptische aufhörte, die Schriftsprache der ägyptischen Christen zu bilden, vielleicht nicht sehr viel später als das lateinische Werk des Archipresbyter Leo'. C. W.

M. Speranskij, Leons des Weisen Weissagungen nach dem

Evangelium und Psalter. Archiv f. slav. Philol. 25 (1903) 239—249. In seinem Werke „Aus der Geschichte der Weissagungsbücher. I. Prophezeiungen nach dem Psalter“ (Petersburg 1899) hatte Sp. einen südslavischen handschriftlichen Psalter erwähnt, in welchem eine Anleitung zur Buchmantik vorkommt. Nun hat er das schon damals vermutete Original gefunden. Es ist ein Text, den der Cod. Berol. Philipps. 1479 bewahrt: *Μέθοδος προγνωστικὴ τοῦ ἁγίου εὐαγγελίου ἢ τοῦ ψαλτηρίου. Ποίημα κυροῦ Λέοντος τοῦ σοφοῦ.* Sp. ediert den griechischen Text mit einer Einleitung über sein Verhältnis zur slavischen Bearbeitung. K. K.

Vértesy Dezsö, Az *ἀλφάβητος τῆς ἀγάπης* cz. görög dalgyűjteményről (**Desider Vértesy,** Die *Ἀλφάβητος τῆς ἀγάπης* betitelte griech. Liedersammlung) Egyet. Philol. Közlöny XXVII (1903) S. 213—225. Bespricht den poetischen Wert des 4. 7. 10. 12. 13. 26—28. 30—33. 37. 39—41. 43. 44. 49. 53. 57. 68. 70—72. 74. 77. 81. 92. 94. 101. Liedes der Wagnerschen Ausgabe. Nach der Meinung des Verfassers besteht Lied 4 aus 2 Teilen und ist der Teil von *δὲν σ' ἔλεγ'* an als besonderes Lied zu betrachten. R. V.

J. Psichari, Un mystère crétois. La Revue de Paris vom 15. April 1903 S. 850—864. Analyse des zuerst 1535 gedruckten und darnach von E. Legrand, Biblioth. gr. vulg. vol. I, wiederholten im neukretischen Dialekt verfaßten Mysteriums „Das Opfer Abrahams“. Betrachtungen über das sonstige kretische Drama im 16. und 17. Jahrhundert. K. K.

D. C. Hesseling, *Ἑλληνικαὶ καὶ ὁλλανδικαὶ παροιμίαι.* S.-A. aus der Zeitschrift De Gids (1902). 20 S. Auch erschienen in Nr. 203, 204, 205 des Jahrgangs 1903 der Zeitung *Ἀγών*, und separat Athen 1903. Der Aufsatz hebt den einzigartigen Wert hervor, welchen die Sprichwörtersammlung von Polites besitzt. Dabei kommen auch einige prinzipielle Fragen zur Erörterung. Bekanntlich hatte Krumbacher in allen Sprichwörtern zwei verschiedene Gruppen erkennen wollen, eine griechisch-orientalische, in welcher die anekdotische, auf den einzelnen Fall zugeschnittene Form vorherrscht, und eine abendländische, welche die betreffende Wahrheit in der Form eines allgemeinen Satzes enthält. Demgegenüber bringt H. eine Reihe von Beispielen sowohl aus dem Altgriechischen wie aus den europäischen Sprichwörtern, welche in der Tat Krumbachers Einteilung stark erschüttern. H. hält den von Krumbacher hervorgehobenen Unterschied nicht für einen geographischen, sondern für einen zeitlichen, und sucht zu beweisen, daß die anekdotische, auf den Einzelfall bezogene Ausdrucksweise bei allen Völkern die ursprüngliche gewesen sei und erst allmählich in verschiedener Schnelligkeit bei den verschiedenen Völkern der allgemeinen Sentenz, der abstrakten Lehre gewichen sei, am spätesten bei den Griechen. — Diese Einwände scheinen mir höchst beachtenswert. Trotzdem halte ich es für übertrieben, die meisten Sprichwörter auf mythische Vorstellungen zurückzuführen oder auf einzelne historische Facta. Auch die zu sprichwörtlichen Redensarten gewordenen Dichterworte zeigen durchaus nicht alle eine parallele Entwicklung. So konnte z. B. der anakreontische(?) Vers: *Πάλαι ποτ' ἦσαν ἄλκιμοι Μιλήσιοι* zur sprichwörtlichen Wendung werden, wie bei uns „Die schönen Tage von Aranjuez“; allein wenn die Griechen heute dieselbe Sentenz in der allgemeinen Form *Περασμένα μεγαλεῖα* besitzen, so halte ich das nicht für eine Wirkung der Nationalhymne, in welcher die Worte vorkommen,

sondern glaube vielmehr, daß Solomos das Sprichwort schon in dieser Form kannte und verwertete. A. H.

N. G. Politis, *Μελέται* III. (Vgl. B. Z. XII 359.) Besprochen von **A. M.**, Revue des études grecques 15 (1902) 478. C. W.

Carl Weyman, Zu den Sprichwörtern und sprichwörtlichen Redensarten der Römer. Archiv für lateinische Lexikographie 13 (1903) 253—270. Nachträge zu der Sammlung Ottos mit zahlreichen griechischen Parallelen. C. W.

S. Krauss, Das Leben Jesu. (Vgl. B. Z. XII 358.) Besprochen von **G. H.**, Literarisches Centralblatt 54 (1903) Nr. 11 Sp. 377—379. C. W.

L. de Combes, La vraie croix. (Vgl. B. Z. XII 358.) Besprochen von **M. B.**, Polybiblion, Partie littéraire 97 (1903) 238 f.; von **A. Roussel**, Bulletin critique 24 (1903) Nr. 14 S. 245 f.; von **J. Pargoire**, Échos d'Orient 6 (1903) 149 f. C. W.

C. W. Wilson, Golgotha and the Holy Sepulchre. Palestine Exploration Fund 34 (1902) 142—155; 282—293; 376—384; 35 (1903) 51—65; 140—153. Behandelt im letzten Teile des bereits B. Z. XI 590 erwähnten Aufsatzes 'The Identification of the traditional sites, with Golgotha and the Tomb in the Reign of Constantine' und gibt S. 151 f. eine Liste der bei Eusebios und Kyrillos von Jerusalem vorkommenden Bezeichnungen für das Kreuz und das hl. Grab. C. W.

C. Schönliterarische Behandlung byzantinischer Stoffe.

Al. A. Smyrnov, Skleraina (russisch). Erschien zuerst in der „Niva" 1890 Nr. 6—10. Dann in neugriechischer Übersetzung von **Agathokles G. Konstantinides** Athen, Anestes Konstantinides 1898. 160 S. 8°. 2 Fr. Den Vorwurf dieser mir erst vor kurzem bekannt gewordenen russischen Erzählung bildet eine Episode aus der unerquicklichsten Periode der byzantinischen Geschichte, das Leben der Skleraina, der schönen Mätresse des Konstantinos Monomachos (1042—1054). Der Verf., der gut zu schildern weiß, hat außer den byzantinischen Quellen auch manche neuere Literatur zur byzantinischen Geschichte, bes. die Schriften von Beljaev, Bezobrazov, Skabalanovič, benützt. K. K.

2. Handschriften- und Bücherkunde, Gelehrtengeschichte.

A. Handschriften- und Bücherkunde.

V. Gardthausen, Sammlungen und Kataloge griechischer Handschriften. (Vgl. oben S. 611 f.) Besprochen von **Th. Preger**, Blätter für das (bayerische) Gymnasialschulwesen 39 (1903) 301—303; von **Wilh. Weinberger**, Berliner philologische Wochenschrift 23 (1903) Nr. 27 Sp. 848—853; von **Anonymus**, Literarisches Centralblatt 54 (1903) Nr. 12 Sp. 425; von **Fr. Cumont**, Revue de l'instruction publique en Belgique 46 (1903) 16—20 (mit wichtigen Notizen über die Bibliotheken von drei Klöstern bei Trapezunt). C. W.

J. van den Gheyn, Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Royale de Belgique. Bd. II. Brüssel 1902. (Vgl. B. Z. XI 592.) Notiert von **F. C⟨umont⟩**, Revue de l'instruction publique en Belgique 45 (1902) 333 f. C. W.

E. Martini, Catalogo di manoscritti greci esistenti nelle biblioteche italiane. II. Catalogus codicum Graecorum qui in bibliotheca Vallicelliana Romae adservantur. (Vgl. B. Z. XII 363.) Besprochen von **V. G⟨ardthausen⟩**, Literar. Centralbl. (1903) Nr. 20 Sp. 681—682. A. H.

Donato Tamilia, Index codicum graecorum qui Romae in Bybliotheca Nationali olim Collegii Romani adservantur. Studi ital. di filologia classica 10 (1902) 223—236. Aus den 20 meist jüngeren Hss sei ein vulgärgriechisches Palästinawallfahrbuch (Nr. 15) hervorgehoben. K. K.

Carlo Landi, Codices graeci bybliothecae Universitatis Patavinae. Studi ital. di filologia classica 10 (1902) 18—20; 430—432. Die Bibliothek enthält 15 griechische Hss, meist liturgische Bücher und griechische Grammatiken aus der Humanistenzeit (Theodoros Gazes, Emm. Chrysoloras). K. K.

Eb. Nestle, Zum Verzeichnis der griechischen Hss der Kgl. Universitätsbibliothek in Tübingen. Centralblatt für Bibliothekswesen 20 (1903) 277 f. Einige Ergänzungen zu dem B. Z. XII 362 notierten Kataloge W. Schmids. C. W.

Al. Dmitrievskij, Beschreibung der . . . liturgischen Hss. (Vgl. B. Z. XI 592.) Besprochen von **A. Palmieri**, Rassegna Gregoriana 2 (1903) Sp. 199—202; von **S. Pétridès**, Échos d'Orient 6 (1903) 219 f. C. W.

C. R. Gregory, Textkritik des Neuen Testamentes II. (Vgl. B. Z. XII 363). Besprochen von **Bousset**, Theologische Literaturzeitung 28 (1903) Nr. 5 Sp. 134—137; von **Anonymus**, Beilage zur Allgemeinen Zeitung 1903 Nr. 112 S. 316 f. C. W.

Kirsopp Lake, Codex 1 of the Gospels. (Vgl. B. Z. XII 363.) Besprochen von **A. Bludau**, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 8 Sp. 234—236; von **Bousset**, Theologische Literaturzeitung 28 (1903) Nr. 6 Sp. 165—167. C. W.

Alfred Schmidtke, Die Evangelien eines alten Uncialkodex (Bℵ-Text) nach einer Abschrift des dreizehnten Jahrhunderts herausgegeben von A. S. Leipzig, Hinrichs 1903. XL, 116 S. 8°. 4 *M.* Schm. bringt den Evangelientext des zuerst von Abbé J. P. P. Martin als bedeutsam erkannten Cod. gr. 97 der Pariser Nationalbibliothek (geschrieben um die Mitte des 13. Jahrh., wahrscheinlich auf Bestellung einer Äbtissin Olympias) zum Abdruck und handelt in den Vorbemerkungen des näheren über diese Hs, ihre Vorlage (etwa 5. Jahrh.) und ihren Archetypus (ein näherer Vorgänger von B, dem reinsten Vertreter der Rezension des Hesychios, muß mit einem Ahnen von Ol, d. h. der Pariser Hs identisch gewesen sein). Vgl. bes. S. XXVII ff. über die Kapiteleinteilung der Evangelien. C. W.

Catenarum graecarum catalogus composuerunt **Georgius Karo** et **Iohannes Lietzmann.** Fasc. II. Nachrichten von der Kgl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, philol.-histor. Kl. 1902 Nr. 5 S. 559—620. (Vgl. B. Z. XII 364.) Zusammenstellung der Katenen zu den neutestamentlichen Schriften. Vgl. die Besprechung des ganzen Kataloges von **Joseph Sickenberger**, Deutsche Literaturzeitung 24 (1903) Nr. 22 Sp. 1336—1338; von **Erich Klostermann**, Theologisches Literaturblatt 24 (1903) Nr. 26 Sp. 305. C. W.

M. Faulhaber, Die Katenenhandschriften der spanischen Bibliotheken. Biblische Zeitschrift 1 (1903) 151—159. Spanien besitzt nach des Verfassers Zählung 39 Katenenhss mit 53 Katenen und 28 verschiedenen Katenentypen, die sich lokal auf die Eskorialbibliothek (16), auf die National- (11) und Palast- (7) Bibliothek in Madrid, auf die Universitätsbibliothek in Salamanca (3), auf die Kathedralbibliothek in Toledo (1) und auf die Pilarbibliothek in Zaragoza (1), zeitlich auf das 10.—17. Jahrh. verteilen. Einige erweisen sich als wertvolle Zeugen ihres Typus, sogar als Fundgruben für neue Patristica, andere können künftig ganz außer Betracht bleiben. F. hat sich die Aufgabe gestellt, 'die 39 Spanier' einzeln zu beschreiben, nach Typen auszuscheiden, in ihren verwandtschaftlichen Beziehungen auch zu außerspanischen Hss und ihren literarhistorischen Wert zu untersuchen, und beginnt mit den Genesis- und Exoduskatenen. C. W.

O. Crusius, Kleinigkeiten zur alten Sprach- und Kulturgeschichte. VIII. Philologus 62 (1903) 125—140. Bringt S. 133 ff. mehrere neue Belege lateinischer Schrift in griechischen Texten (vgl. B. Z. VII 468): bei Zosimos und Johannes Lydos, und schließt: „Die ersten sicheren Beispiele für den literarischen Gebrauch der lateinischen Schrift bei den Griechen fallen ins vierte nachchristliche Jahrhundert: d. h. in die Zeit, wo der griechische Osten sein eigentlich hellenisches Nationalbewußtsein zu verlieren und sich als der überlegene Repräsentant des römischen Imperiums zu fühlen begann." K. K.

B. Gelehrtengeschichte.

Spyr. P. Lampros, *Ἐπίγραμμα Κυριακοῦ τοῦ ἐξ Ἀγκῶνος περὶ τοῦ μεσαιωνικοῦ Μυστρᾶ. Ἐπετηρὶς τοῦ Παρνασσοῦ* 7 (1903) 39—48. Auf seiner zweiten Reise in Griechenland 1448 schrieb Cyriakus von Ancona angesichts der Ruinen von Sparta ein hübsches Sonett in italienischer Sprache (Cyriaci inscriptiones ed. Carolus Moronus p. 43). Eine griechische Übersetzung, vermutlich eine Arbeit des Gemistos Plethon, fand L. im Cod. Monac. gr. 495. Die eine Häfte dieser Übersetzung, nämlich V. 1, 3, 5, 7 u. s. w., die natürlich ohne Zusammenhang sind, waren schon längst veröffentlicht in derselben Ausgabe des Cyriakus S. 42. Gemisthos hatte also seine in zwei Spalten geschriebene Übersetzung dem Dichter geschenkt, aus dessen Nachlaß die eine Hälfte ungeschickt herausgegeben wurde. A. H.

Rudolf Weil, Oeniadae. Ein Beitrag zur nordgriechischen Reise des Cyriacus von Ancona (1436), in: 'Beiträge zur Bücherkunde und Philologie, August v. Wilmanns gewidmet'. Leipzig, O. Harrassowitz 1903, S. 341—354. Zu den Notizen des Cyriacus über die Ruinen dieser Stadt Westgriechenlands. K. K.

Emil Jacobs, Cristoforo Buondelmonti. Ein Beitrag zur Kenntnis seines Lebens und seiner Schriften, in: 'Beiträge zur Bücherkunde und Philologie, August v. Wilmanns gewidmet'. Leipzig, O. Harrassowitz 1903, S. 313—340. Handelt u. a. auch über die Hss des 'Liber insularum'. K.K.

H. Simonsfeld, Einige kunst- und literaturgeschichtliche Funde. Sitzungsber. der philos.-philol.- und der histor. Klasse der bayr. Ak. d. Wiss. 1902 S. 521—568. Zeigt u. a., daß der Cod. Monac. gr. 157 (Polybios, Herodian, Heliodor) aus der Bibliothek des Mathias Corvinus stammt.

Des weiteren handelt der Verf. eingehend über den Humanisten Vincentius Obsopoeus und die von ihm benutzten Hss. K. K.

Wilh. Meyer (aus Speyer), Henricus Stephanus über die Regii Typi Graeci. (Vgl. B. Z. XII 367.) Besprochen von **V. Gardthausen**, Berl. philol. Wochenschr. 23 (1903) Nr. 21 Sp. 662—664. A. H.

G. Cereteli, V. K. Jernstedt, Ein Nekrolog (russ.). Viz. Vrem. 9 (1902) 691—696. E. K.

Ortner, Joseph Führer. Blätter für das (bayerische) Gymnasialschulwesen 39 (1903) 365—368. Nekrolog. C. W.

D. C. Hesseling, Le douzième anniversaire de la 'Byzantinische Zeitschrift'. Museum 10 (Leiden 1903) Nr. 9 S. 314—319. Gute Charakteristik der Einrichtung, des Inhaltes und Zieles der B. Z. K. K.

J. Pargoire, Chez les Grecs de Constantinople. Viz. Vremennik 9 (1902) 677—691. Ein (mit manchem Spott vermischter) Überblick über das geistige Leben der Griechen in Kpel, wie es in den letzten Jahren in gelehrten Zeitschriften und den Arbeiten der gelehrten Gesellschaften zum Ausdruck gekommen ist. E. K.

3. Sprache, Metrik und Musik.

A. Sprache (Grammatik. Lexikon).

Eduard Schwyzer, Die Weltsprachen des Altertums. (Vgl. B. Z. XII 368.) Besprochen von **Paul Kretschmer**, Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien 54 (1903) 402 f. C. W.

Alb. Thumb, Die griechische Sprache im Zeitalter des Hellenismus. Straßburg 1901. (Vgl. B. Z. XII 369.) Besprochen von **S. Šestakov** im Viz. Vrem. 9 (1902) 473—497; von **A. N. Jannaris**, The Classical Review 17 (1903) Nr. 2 S. 123 f. E. K.

Krausz Sámuel, A hellenismus (**Samuel Krausz**, Der Hellenismus). Egyet. Philol. Közl. XXVII (1903) S. 396—405. Nach einigen einleitenden und mit Deißmann und Thumb über das Wesen des Hellenismus polemisierenden Bemerkungen stellt Krausz die Behauptung auf, daß Hellenismus und Koine nicht adäquate Begriffe sind, sondern daß man unter Koine die aus dem Atticismus hervorgegangene Sprache der Stammesgriechen, unter Hellenismus das Griechisch der Fremden, insbesondere also das an den Peripherien gesprochene zu verstehen habe. Er stützt sich dabei auf Moeris 339, der zwischen Attisch, Hellenisch und Gemeingriechisch ausdrücklich einen Unterschied macht, auf Thukyd. II 68, demzufolge die Amphilochiten ihre griechische Sprache von den Amprakioten überkommen haben, und auf die *περὶ τῆς Ἀλεξανδρέων διαλέκτου ἢ περὶ ἑλληνισμοῦ* betitelte Schrift des Grammatikers Minucius Pacatus, die als Beweis gelten soll, daß Hellenismus und alexandrinischer Dialekt eins waren. So interessant nun auch Krausz' Thesen sind — in deren Aufstellung er eigentlich Pezzi und Mahaffy (A survey of Greek civilisation, London 1897, S. 256) folgt —, ermangeln sie m. E. noch der unumgänglich notwendigen Fundamentierung. Denn er hat den Lesern des Egyet. Philol. Közl. den Beweis zu erbringen, daß alexandrinischer Dialekt und biblische Gräcität auf das innigste verwandt sind! Und verwandt müssen sie doch nach dem, was Krausz behauptet, unbedingt sein. Endlich mag er wohl recht

haben, daß Moeris 339 zwischen Hellenisch und Gemeingriechisch einen Unterschied macht; folgt aber daraus, daß das, was Moeris als Hellenisch anführt, die Sprache der Barbar-Griechen war? R. V.

A. N. Jannaris, The true meaning of the *Κοινή*. The Classical Review 17 (1903) Nr. 2 S. 93—96. Die Alten bezeichneten mit *κοινὴ διάλεκτος* 'that national literary Greek, which is free from all dialectical and even poetical admixture, a forme of style best represented in the orators'. Ähnlich — mit einigen Modifikationen — haben sich Bentley und Thiersch geäußert. C. W.

Friedrich Blass, Grammatik des neutestamentlichen Griechisch, Göttingen 1896 (vgl. B. Z. VI 615), und **Henricus Reinhold**, De graecitate patrum apostolicorum Novi Testamenti quaestiones grammaticae, Halle 1898 (vgl. oben S. 369). Besprochen von **Ed. Kurtz** im Viz. Vrem. 9 (1902) 470—473. E. K.

F. Blass, Grammatik des neutestamentlichen Griechisch, 2. Aufl. (Vgl. B. Z. XII 369.) Besprochen von **Cigoi**, Allgemeines Literaturblatt 12 (1903) Nr. 4 Sp. 100 f.; von **v. D⟨obschütz⟩**, Literarisches Centralblatt 54 (1903) Nr. 10 Sp. 361 f.; von **J. Sickenberger**, Biblische Zeitschrift 1 (1903) 201; von **A. Bludau**, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 9 Sp. 262—264. C. W.

Ernst Nachmanson, Laute und Formen der magnetischen Inschriften. Uppsala, Almqvist & Wiksells Buchdruckerei 1903. XVI, 200 S. 8⁰. Wird besprochen werden. K. K.

E. Nolan and **S. A. Hirsch**, The Greek grammar of Roger Bacon. (Vgl. B. Z. XII 370.) Besprochen von **L. D. Barnett**, The Jewish Quaterly Review 15 (1903) 334—336. C. W.

Moritz Dercsényi, A kyprosi nyelvjárás története a legrégibb időktől napjainkig. I. r. Hangtan (Geschichte des kyprischen Dialektes von den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart. I. T. Lautlehre). Budapest 1902. 79 S. 8⁰. — Diese mit ziemlicher Kenntnis der einschlägigen Literatur geschriebene (vorzüglich jedoch auf den Werken von O. Hoffmann und *Σακελλάριος* fußende) Doktordissertation gibt nach einer kurzen Einleitung über die Geschichte von Kypros und einer Übersicht der Quellen des Dialektes die Geschichte der Laute, wie sie sich aus dem indogermanischen Zustande bis auf den unserer Tage entwickelt haben. Formenlehre und Syntax sollen später eventuell folgen. Neues habe ich in der Abhandlung kaum gefunden, und wo er selbständiges Urteil fällt, gibt es zu gewissen Bedenken Anlaß. Es genüge hier, von S. 23 (in deutscher Übersetzung) Folgendes anzuführen: „Gustav Meyer (Rom. Wört.) konstatiert in dem Worte *γρίσιον* (Groschen) Umwandlung von *ο* in *ι*, da es aus dem italienischen grosso entlehnt ist. Diese Herleitung mißbillige ich. Viel wahrscheinlicher ist es, daß das Wort direkt aus dem Türkischen stammt und nicht durch italienische Vermittlung nach Kypros gelangt ist (haben doch die Kyprier stets mit den Türken in Beziehung gestanden, auch vor der Besitzergreifung der Insel von den Türken, auch unter der italienischen Herrschaft, ja selbst zuvor noch), also aus türkisch غروش ghurus (ghrus) herzuleiten ist. Im Lexikon von *Σάθας* (Bibl. Gr. II) liest man: *γρόχιον*, *γρόσιον*, *γρίσιον* (*γροχία* B. 458, 18). Statt türkischem *u* erscheint hier *o*, was nach dem Vorhergesagtem nicht einmal besonders erwähnt zu werden

braucht [schade!]: χ lautete vor i und e wie magyarisches s [also beiläufig wie deutsches *sch*], aber σ + ι̮ lautete ebenso; was hinwieder in dem Worte γρίσιον das erste ι anbelangt, läßt es sich durch Assimilation erklären. Wäre es aus grosos [soll wohl grosso heißen?] entstanden, auf Kypros hätte daraus γρόσσος, γρόσος entstehen müssen (wie aus fondo > φοῦντος M. 69, 3), während doch das Ende türkischer Wörter der Kyprier sehr häufig mit ιον oder vielmehr mit ιν zu bilden liebt, wie denn das später aus manchen Beispielen klar werden wird. (Vgl. übrigens bandito = παντίδος, banco = πάγκος, bastardo = παστάρδος, prezioso = πρετζιοῦσος, sospetto = σουσπέττος.) [Vgl. aber auch kypr. ῥάζον = raso, ῥέσσιν = recido, τηλέριν = telaro, Sakell. II. 879 u. f.] Der Entlehnung aus dem Italienischen steht auch die Tatsache entgegen, daß doppeltes (it.) *ss* nicht wie magyarisches *s*, deutsches *sch*, engl. *sh* lauten konnte [auch im Venezianischen nicht? Vgl. Melich, Szláv jövevényszavaink. Keresztény terminologia. Budapest 1903. § 7]; nun weist die griech. Transskription über allen Zweifel auf diesen Laut hin, der in dem türkischen Worte enthalten ist. Der Gelehrte hat sich also geirrt." Ich meine aber, Dercsényi hat sich hier geirrt. Doch können wir füglich über solche kleine Meinungsverschiedenheiten wegsehen; was aber schwerer ins Gewicht fällt, ist der Mangel an philologischer Akribie. Ich will nur von S. 11 und 16 einige Beispiele anführen: S. 11, Z. 14: Nicht Brandis hat sich zuerst mit der Entzifferung der kypr. Schrift Mühe gegeben, sondern G. Smith (wie aus Hoffmann I S. 35 ersichtlich; D. folgte hier Meister II 131); Z. 15 soll es Monatsber. statt Abhandl. heißen; Z. 21 epichorischer statt enchorischer; Z. 34 „Ugyancsak ezen évben" (in demselben Jahre mit Collitz, Sammlung) ist falsch, denn das Buch Meisters erschien nicht 1884, sondern zwei Jahre früher; S. 16, Z. 8 sollte statt „μεμνᾰμένοι 71_2 neben μνᾶ" richtig „μεμνᾰμένοι 71_2 neben arkadischem μνᾶ" stehen; Z. 18 ist statt „δέπας Hom. = ποτήριον" δέπας B. A. [denn in Bekkers Anecd. wird es als dialektisch bezeichnet] = ποτήριον zu lesen, etc. Ich rate dem Verfasser dringend, seine Studien zu vertiefen, die Form nicht ganz aus den Augen zu verlieren und sich größerer Übersichtlichkeit, Deutlichkeit und Gewissenhaftigkeit zu befleißigen, und man wird von ihm auf diesem Studiengebiete gewiß Verdienstliches erwarten dürfen. R. V.

E. J. Goodspeed, Greek Papyri from the Cairo Museum together with Papyri of Roman Egypt from American collections. Chicago 1902. 78 S. 4⁰. Decennial Publications der Universität Chicago Bd. 5. Besprochen von **W. Schubart**, Berliner philologische Wochenschrift 23 (1903) Nr. 27 Sp. 853—855. C. W.

B. P. Grenfell, S. Hunt and **J. Gilbart Smyly**, The Tebtunis papyri part I. (Vgl. B. Z. XII 364.) Besprochen von **Wilhelm Crönert**, Wochenschrift für klassische Philologie 20 (1903) Nr. 17 Sp. 449—460; Nr. 18 Sp. 483—489; von **Ulrich Wilcken**, Archiv für Papyrusforschung 2 (1903) 394—396; von **Anonymus**, The Quarterly Review 197 Nr. 394 (April 1903) 503—521 (zugleich mit E. R. Bevan, The house of Seleucus, und W. W. Tarn, Notes on Hellenisme in Bactria and India, Journal of Hellenic Studies vol. 22). C. W.

F. Mayence, Note papyrologique. Revue d'histoire ecclésiastique 4

(1903) 231—240. Aufzählung der für die Theologen und Kirchenhistoriker interessanten Papyrustexte. C. W.

P. Jouguet, Chronique des Papyrus. Revue des études anciennes 5 (1903) 139—190. C. W.

F. Völker, Syntax der griechischen Papyri. I. Der Artikel. Gymnasialprogr., Münster 1903. 20 S. 4⁰. Zu seinem ersten Beitrag über die Papyrussyntax fügt V. nun einen zweiten, ersichtlich mehr gereiften, der aber nur ein Fragment ist, da der Schluß der Arbeit wegen Raummangels zurückgestellt werden mußte. K. K.

Guilelmus Crönert, Adnotamenta in papyros Musei Britannici Graecas maximam partem lexicographica. The Classical Review 17 (1903) 26 f.; 193—198. C. W.

W. E. Crum, Coptic ostraca. (Vgl. B. Z. XI 679.) Besprochen von **W. Spiegelberg,** Orientalistische Literaturzeitung 6 (1903) Nr. 2 Sp. 59—69; von **Anonymus,** Literarisches Centralblatt 54 (1903) Nr. 10 Sp. 361; von **K. Sethe,** Theologische Literaturzeitung 28 (1903) Nr. 6 Sp. 174 f. C. W.

H. St. J. Thackeray, Translation of the letter of Aristeas. The Jewish Quaterly Review 15 (1903) 337—391. Englische Übersetzung auf Grund der von Thackeray im Anhang von Swetes Einleitung in das griechische Alte Testament gelieferten Textrezension. C. W.

D. C. Hesseling, Quelques observations sur l'emploi et l'histoire du participe grec. Mélanges Kern, Leiden 1903. S. 69—72. Handelt über das Partizip Aoristi, bes. in der Verbindung mit εὖ oder καλῶς ποιεῖν, im N. T. und in Papyrusurkunden, sowie über das Partizip im Neugriechischen, bes. über den undeklinierbaren Typus ζῶντα. Vgl. meine Schrift: Romanos und Kyriakos, Sitzungsber. d. bayer. Akad., philos.-philol. u. hist. Kl. 1901 S. 754 zu V. 148 und S. 763. K. K.

F. W. Mozley, Notes on the biblical use of the Present and Aorist imperative. The Journal of Theological Studies 4 (1903) 279—282. C. W.

Fr. Pastrnek, Die griechischen Artikelkonstruktionen in der altkirchenslavischen Psalter- und Evangelienübersetzung. Arch. f. slav. Philol. 25 (1903) 366—391. Ist auch für das Griechische von Interesse, weil der Verf. u. a. die slavische und lateinische Wiedergabe des freien spätgriechischen Infinitivs mit τοῦ bespricht. Doch hätte er bei den Beispielen stets auch das Verbum anführen sollen, von dem der Infinitiv abhängt. Übrigens muß die Bezeichnung dieses Infinitivs als final, die auch der Verf. anwendet, aufgegeben werden. Vgl. meine „Studien zu Romanos", Münchener Sitzungsber. 1898 S. 233. K. K.

A. Thumb, Alt- und neugriechische Miszellen. Indogerm. Forschungen 14 (1903) 343—362. In unser Gebiet gehören: 1. Neugriech. σέμπρος „Teilbauer", gehörend zu altserb. sebrŭ „plebeius", kroat. sebar „Ackersmann" etc., darf nicht, wie es von Solmsen geschah, für Erschließung von slav. * sębru verwendet werden, weil slavisches b im Neugr. überhaupt durch μπ wiedergegeben wird und das μπ also für die Nasalierung nichts beweist. 2. σύμπλιος „Nachbar", das G. Meyer zweifelnd mit dem genannten σέμπρος zusammenbrachte, erklärt Thumb aus * σύμπληγος („zusammenstoßend", „Anstößer"). Dazu wird der Ausfall des intervokalischen γ im Ngr. behandelt. 3. Ngr. τσέργα „Decke", serb. čerga „Zigeunerzelt" u. s. w.,

ein gemeinbalkanisches Wort kommt vom vulgärlat. sērica zu sericus, σηρικός „seiden", mit Vergröberung der Bedeutung in den romanischen Sprachen („Stoff", „Decke aus Tuchstoff", „Zelt"). Beispiele für τσ = s (τσεκούρι = securis, γλῶτσα = γλῶσσα auf Kasos u. s. w.). 4. Nachtrag zu den „Germanischen Elementen im Ngr." (vgl. B. Z. XI 603): Ngr. μουρτάτης „der Ungläubige" kommt zunächst vom türkischen murtat; doch ist das türkische Wort selbst aus einem mittelgriechischen * μουρτᾶς Pl. * μουρτᾶδες entlehnt, das zu dem belegten μοῦρτος „rebellio" gehört Und dieses μοῦρτος geht zurück auf germ. morth „Mord", mlat. mordrum, murtrum etc. Ich möchte μοῦρτος u. s. w. lieber mit mgr. μοῦλτος, μουλτεύω (aus lat. tumultus; vgl. Sophocles s. v.) verbinden. K. K.

G. N. Ch⟨atzidakis⟩, *Τεχνολογικά.* Ἀθηνᾶ 14 (1902) 522 f. Zeigt, daß Gruppen wie πιωμένος, ἐπιώθηκα, πιῶμα u. s. w. von der ersten Person des Konj. Aor. Akt., also νὰ πίω, νὰ πιῶ ausgehen. K. K.

G. N. Ch⟨atzidakis⟩, *Περὶ τῆς ὀρθογραφίας τῶν εἰς -ις ἀντὶ -ιος ὀνομάτων.* Ἀθηνᾶ 14 (1902) 524. Bringt aus der pontischen Phonetik, wo η durch ε ersetzt ist, einen neuen Beweis, daß die Namen auf -ις mit ι, nicht mit η (ης) zu schreiben sind. K. K.

Henricus van Herwerden, Lexicon Graecum suppletorium et dialecticum composuit H. v. H. Leyden, A. W. Sijthoff 1902. X, 973 S. 8°. Besprochen von **Friedrich Blass**, Göttingische gelehrte Anzeigen 165 (1903) Nr. 2 S. 166—171; von **Heinrich Schenkl**, Allgemeines Literaturblatt 12 (1903) Nr. 12 Sp. 369. C. W.

H. Cremer, Biblisch-theologisches Wörterbuch der neutestamentlichen Gräcität. 9. vermehrte und verbesserte Auflage. Gotha, Perthes 1902. XX, 1120 S. 8°. 24 ℳ. Notiert von **J. Sickenberger**, Biblische Zeitschrift 1 (1903) 201. C. W.

Corpus Glossariorum Latinorum. Vol. VII. Fasc. II: Index Graecolatinus. Confecit **Guil. Heraeus.** Accedit Index Anglosaxonicus ab eodem confectus. Leipzig, B. G. Teubner 1903. S. 439—714. Lex.-8°. Es war ein glücklicher Gedanke, den Index des Corpus, der als „Thesaurus glossarum emendatarum" in Vol. VI und VII S. 1—438 vorliegt, durch einen Index der griechischen Wörter zu ergänzen, der aus den Lemmen des erwähnten Hauptindex hergestellt ist. Für unsere Studien ist dieser griechische Index von größter Wichtigkeit und wird fortan als neues Hilfsmittel neben den Wörterbüchern des Stephanus, Du Cange, Sophocles, Kumanudes u. s. w. eingestellt werden müssen. K. K.

D. C. Hesseling, Les mots maritimes empruntés par le grec aux langues romanes. Verhandelingen der K. Akademie van Wetenschapen te Amsterdam, Afdeeling Letterkunde, Nieuwe reeks, Deel V, No. 2. Amsterdam 1903. 38 S. 8°. Reichhaltige Ergänzung der bekannten Schrift von Gust. Meyer, Die romanischen Lehnworte im Neugriechischen (Wien 1895). Als Quellen benützte der Verf. das Glossaire nautique von Jal, Paris 1848, das *Ὀνοματολόγιον ναυτικόν*, Athen 1884, das *Ἐγχειρίδιον τοῦ θωρακίτου*, Athen 1892, das Buch *Περὶ ἐξαρτισμοῦ τῶν πλοίων*, Syra 1894, die *Λόγια τῆς πλώρης* von A. Karkabitsas 1899, das neugriechisch-französische Wörterbuch von Vlachos, Athen 1897, u. a. So ist es dem Verf. gelungen, eine Liste von etwa 450 Seeausdrücken zu sammeln, die das Neugriechische aus dem Romanischen, bes. dem Italienischen, entnommen

hat. Die etymologischen Deutungen verraten ausgebreitete Sprachkenntnis und eine gute Kombinationsgabe. In der Einleitung erklärt Hesseling die neugriechischen Imperative auf -α wie *στέκα*, *τρέχα*, *φεύγα*, *μίλα*, die sowohl im perfektiven als im durativen Sinne gebraucht werden, aus dem Einfluß von maritimen Kommandorufen wie *ἀλάργα*! *βόλτα*! *μόλα*! u. s. w. Chatzidakis und Thumb hatten diese Formen durch analogischen Einfluß von *ἔλα* zu erklären gesucht, und das bleibt m. E. wahrscheinlicher als die Hypothese von Hesseling. Übrigens kann ich G. Meyers Ansicht, *ἔλα* sei eine türkische Interjektion, nicht für richtig halten. Die Form *ἐλάω* = *ἐλαύνω* ist in der späteren Gräcität und zwar mit intransitiver Bedeutung so weit verbreitet, daß die Zuflucht zum Türkischen mehr als gewagt erscheint. Eher dürfte das Verhältnis umgekehrt liegen. Auch die auffällige Tatsache, daß *ἔλα* sowohl durativen als perfektiven Sinn hat, kann die Annahme einer Entlehnung aus dem Türkischen nicht rechtfertigen. K. K.

K. Krumbacher, Das Problem der neugriechischen Schriftsprache. Festrede gehalten in der öffentlichen Sitzung der k. b. Akademie d. Wiss. zu München am 15. Nov. 1902. München, Verlag der k. b. Akademie 1903. 226 S. 4⁰. 5 *M* Besprochen von **K. D⟨ieterich⟩**, Lit. Centralbl. v. 20. Juni 1903 (Nr. 25); von **S. D. Stamatiades**, *Κριτική* 1 (1903) τεῦχος 12 S. 384—391. K. K.

Ph. Photiades, *Τὸ γλωσσικὸν ζήτημα κ' ἡ ἐκπαιδευτική μας ἀναγέννησις*. Athen, Hestia 1902. 406 S. 8⁰. 3 Fr. Besprochen von **L. Petit**, Polybiblion, Partie littéraire 97 (1903) 518 f. C. W.

A. Thumb, Die Forschungen über die hellenistische Sprache in den Jahren 1896—1901. Archiv für Papyrusforschung 2 (1903) 396—427. Derselbe: Die mittel- und neugriechische Sprachforschung in den Jahren 1896—1902. Indogerm. Forschungen, Anzeiger 14 (1903) 62—81 (Schluß folgt). Diese beiden trefflichen kritischen Bibliographien seien jedem empfohlen, der sich irgendwie mit der sprachlichen Seite der byzantinischen Philologie zu beschäftigen hat. Im zweiten Artikel werden auch die Arbeiten zur byzantinischen und neugriechischen Ethnographie und Volkskunde besprochen. K. K.

Hubert Pernot, Mittel- und Neugriechisch 1897. 1898. Vollmöllers Jahresberichte über die Fortschritte der roman. Philologie 5 (1903) I 358—373. P. gibt hier kritische Referate über verschiedene auch in der B. Z. ausführlich besprochene Werke mit einer Anzahl selbständiger Beiträge. Besonders aufmerksam mache ich auf die italienischen Fremdwörter, welche P. aus einem Lexikon des Dialektes von Zante zusammenstellt, das seit 1898 in der Wochenschrift *Αἱ Μοῦσαι* in Zante von M. Ch. Zoïs veröffentlicht wird. Außerdem erläutert P. *ἀράδα*, das G. Meyer mit lat. radius zusammenstellte, durch venet. arada, *ζουρλός* durch venet. zurlo, *τὸ μουνί* durch venet. monìn = mucino im Sinne von *γάτα*. A. H.

Kevork H. Gulian, Elementary modern Armenian grammar. Heidelberg, Julius Groos 1902. 4 Bl., 196 S. 8⁰. K. K.

B. Metrik, Musik.

H. Gaisser, Le système musical de l'Église grecque. (Vgl. B. Z. XII 370.) Besprochen von **S. Barthassat**. Echos d'Orient 5 (1902) 252. C. W.

4. Theologie.

A. Literatur (mit Ausschlufs von B u. C).

O. Bardenhewer, Patrologie. 2. Aufl. (Vgl. B. Z. XII 371.) Besprochen von **S. Vailhé**, Échos d'Orient 6 (1903) 86—88. C. W.

O. Bardenhewer, Patrologia. Versione italiana . . . per **A. Mercati** vol. I. (Vgl. B. Z. XII 371.) Besprochen von **Carlo Cipolla**, Bollettino di filologia classica 9 (1903) Nr. 9 S. 203—205. C. W.

O. Bardenhewer, Geschichte der altkirchlichen Literatur I. (Vgl. B. Z. XII 371.) Besprochen von **Seider**, Theologisch-praktische Monatsschrift 13 (1903) 260 f.; von **J. P. Kirsch**, Literarische Rundschau 29 (1903) Nr. 6 Sp. 175—178. C. W.

Gerhard Rauschen, Grundriß der Patrologie mit besonderer Berücksichtigung der Dogmengeschichte. Freiburg i. B., Herder 1903. XII, 231 S. 8⁰. M. 2,20. Der kleine Grundriß soll nach der Intention des Verfassers 'an erster Stelle ein Lernbuch sein, d. h. als Vorlage für die Hörer bei akademischen Vorlesungen, als Hilfsmittel zum Selbstunterricht und als Commonitorium für solche dienen, die früher gelernt haben; er kann aber auch jedem Gebildeten Dienste leisten zur Orientierung auf den . . . Gebieten der Patrologie und älteren Dogmengeschichte'. R. hat selbstverständlich die beiden Werke von Bardenhewer ausgiebig benützt, aber nichtsdestoweniger sich sein eigenes Urteil gewahrt und besonders in den durch ein Sternchen gekennzeichneten rein dogmengeschichtlichen Abschnitten nach vollster Objektivität und Vermeidung jeder apologetischen Tendenz getrachtet. Außer den neutestamentlichen Apokryphen haben in diesem Grundrisse erfreulicherweise auch die alttestamentlichen Besprechung gefunden. Vgl. die Besprechung von **A. Bellesheim**, Der Katholik 83 (1903 I) 470—472. C. W.

G. Mercati, Note di letteratura biblica e cristiana. (Vgl. B. Z. XII 372.) Besprochen von **H<ippolyte> D<elehaye>**, Analecta Bollandiana 22 (1903) 89 f. C. W.

M. Faulhaber, Hohelied-, Proverbien- und Predigerkatenen. (Vgl. B. Z. XII 372.) Besprochen von **Eb. Nestle**, Neue philologische Rundschau 1903 Nr. 8 S. 172 f. C. W.

Hermann Freih. von Soden, Die Schriften des Neuen Testamentes in ihrer ältesten erreichbaren Textgestalt hergestellt auf Grund ihrer Textgeschichte. Bd. I. 1. Abteilung. Berlin, Dancker 1902. XVI, 704 S. 8⁰. Handelt S. 525—704 über die (zugleich mit dem Texte überlieferten) Kommentare. Vgl. die Besprechung von **M. Abfalter**, Zeitschrift für katholische Theologie 27 (1903) 323—333; von **Bousset**, Theologische Literaturzeitung 28 (1903) Nr. 11 Sp. 324—330. C. W.

Joseph Sickenberger, Über griechische Evangelienkommentare. Biblische Zeitschrift 1 (1903) 182—193. Verteidigt seine in der Monographie über Titus von Bostra vorgetragene Ansicht über die Zusammensetzung des (von ihm so genannten) Pseudotituskommentares zum Lukasevangelium gegen die von H. v. Soden, Die Schriften des N. T. I, dagegen vorgebrachten Einwendungen. 'Der vorliegende Lk-Kommentar hat im wesentlichen sicher in der gleichen Gestalt, wie wir ihn heute noch vor uns haben, ungefähr im 6. Jahrh. das Licht der Welt erblickt, und sein unbekannter Verfasser hatte das Bestreben, wie er zu Mt und Jo hauptsächlich

Chrysostomus exzerpiert hatte, so zu Lk die großen Kommentatoren dieses Evangeliums zu benutzen.' Er arbeitete Cyrill von Alexandria und Titus von Bostra zusammen, 'doch so, daß der Löwenanteil (etwa $^3/_5$) dem Cyrill zufiel.' Eine vor diesem Lk-Kommentare liegende Urform (wie sie v. Soden postuliert) ist völlig unnachweisbar, und v. Sodens Meinung, man könne derselben 'durch eine systematische Konfrontierung' einer Hs der Münchener Universitätsbibliothek (30 fol. s. X) 'wesentlich näher kommen', ist irrig.
C. W.

Wilhelm Scherer, Der erste Clemensbrief an die Korinther, nach seiner Bedeutung für die Glaubenslehre der katholischen Kirche am Ausgang des 1. christlichen Jahrhunderts untersucht. Regensburg, Pustet 1902. XV, 316 S. 8⁰. Bespricht auf S. 4—15 der literargeschichtlichen Einleitung eingehend die Schicksale des Briefes im Orient.
C. W.

Ignatii Antiocheni epistulae ed. **A. Hilgenfeld.** (Vgl. B. Z. XII 372.) Besprochen von **Carl Weyman**, Berliner philologische Wochenschrift 23 (1903) Nr. 14 Sp. 417—422; von **Funk**, Theologische Quartalschrift 85 (1903) 458—460; von **Rudolf Knopf**, Theologische Literaturzeitung 28 (1903) Nr. 11 Sp. 330—332. C. W.

Platon: Euthyphron. [S. Justin]: Exhortation aux Grecs edd. **E. J. Serpin** et **E. J. Conrotte.** (Vgl. B. Z. XII 372.) Besprochen von **V. Gérard**, Bulletin bibliographique et pédagogique du Musée Belge 6 (1902) 241—243. C. W.

Wilh. Widmann, Die Echtheit der Mahnrede Justins. (Vgl. B. Z. XII 372.) Besprochen von **G. Krüger**, Deutsche Literaturzeitung 24 (1903) Nr. 13 Sp. 770 f. C. W.

Willy Gaul, Die Abfassungsverhältnisse der pseudojustinischen Cohortatio. (Vgl. B. Z. XII 373). Besprochen von **G. Krüger**, Deutsche Literaturzeitung 24 (1903) Nr. 13 Sp. 770 f. C. W.

Aimé Puech, Recherches sur le discours aux Grecs de Tatien suivies d'une traduction française du discours avec notes. Paris, F. Alcan 1903. VIII, 159 S. 8⁰. (= Université de Paris. Bibliothèque de la Faculté des Lettres.) Wird besprochen werden. K. K.

Robert Münzel, Zum Paedagogus des Clemens Alexandrinus. Beiträge zur Bücherkunde und Philologie, August Wilmanns zum 25. März 1903 gewidmet. Leipzig, Harrassowitz 1903. 8⁰. S. 293—300. Verbessert einige Stellen hauptsächlich mit Hilfe der daselbst benützten Quelle (Plato) oder einer Parallelüberlieferung (Athenaios). C. W.

Clement of Alexandria Miscellanies [Stromateis] Book VII. The Greek text with introduction, translation, notes, dissertations and indices by the late **Fenton John Antony Hort** and **Joseph B. Mayor.** London, Macmillan and Co. New York, the Macmillan Company. 1902. CXI, 455 S. 8⁰. 15 Sh. Besprochen von **G⟨ustav⟩ Kr⟨üger⟩**, Literarisches Centralblatt 54 (1903) Nr. 14 Sp. 475 f. C. W.

A Homily of Clement of Alexandria entitled Who is the rich man that is being saved? ⟨Translated⟩ by **P. Mordaunt Barnard.** London, Society for promoting Christian Knowledge 1901. 80 S. 12⁰. Early church classics, published under the direction of the Tract Committee (6). Besprochen von **F. Lauchert**, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 3 Sp. 83 f. C. W.

E. Schwartz, Zu Clemens τίς ὁ σῳζόμενος πλούσιος. Hermes 38 (1903) 75—100. C. W.

K. Ernesti, Die Ethik des Clemens von Alexandria. (Vgl. B. Z. XII 374.) Besprochen von **Egbert C. Smyth,** The American Journal of Theology 7 (1903) 153 f. C. W.

Wilhelm Capitaine, Die Moral des Clemens von Alexandrien. Paderborn, F. Schöningh 1903. VI, 372 S. 8°. Ergänzungsheft 7 zum Jahrbuch für Philosophie und spekulative Theologie. Nach einer umfangreichen Einleitung über des Clemens literarische Tätigkeit im allgemeinen, sein Verhältnis zur alexandrinischen Philosophie und zur antiken Literatur u. s. w. behandelt C. im 1. Hauptteile die sittlichen Anschauungen des Alexandriners im allgemeinen und im 2. die eigentliche Ethik des Clemens nach den Rubriken 1) Der Mensch und seine sittlichen Anlagen. 2) Des Menschen Ziel und die dementsprechende sittliche Entwicklung. 3) Die äußere Norm und die Mittel des sittlich guten Handelns: Gesetz, Gewissen, Freiheit, Gnade. 4) Handelsmotive und Vollkommenheitsgrade. 5) Die Lehre von der Sünde, Sündenvergebung und den Sakramenten. 6) Die Lehre von der Tugend. Jedenfalls hat C. das Thema weit besser und gründlicher bearbeitet als Ernesti (vgl. B. Z. XII 374). Vgl. die Besprechung von **Jos. Kolberg,** Theologische Revue 2 (1903) Nr. 10 Sp. 297 f. C. W.

F. R. Montgomery-Hitchcock, The Creed of Clement of Alexandria. Hermathena 28 (1902) 25—58. Wir finden bei Clemens 'the Apostolic seeds, ἀποστολικὰ σπέρματα, from which the great Nicene Creed was evolved or the material which was moulded into shape by the Councils of Nicaea and Constantinople'. C. W.

Origenes' Werke III, herausgeg. von **E. Klostermann.** (Vgl. B. Z. XII 374.) Besprochen von **W. Muss-Arnolt,** The American Journal of Theology 7 (1903) 336—338. C. W.

Erich Klostermann, Onomasticum Marchalianum. Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft 23 (1903) 135—140. Der Cod. Marchalianus der LXX (Vat. gr. 2125 s. VI), der die Hexapla und die τόμοι des Origenes benützt hat, gibt unter seinen Randbemerkungen eine Anzahl von übersetzten Eigennamen, die so gut wie sicher dem Origenes zuzuschreiben sind. Kl. stellt dieselben alphabetisch zusammen. C. W.

Edmond Bouvy, Une homélie d'Origène. Revue Augustinienne 1 (1902) 84—96. In den beiden Predigten über Elcana (nur lateinisch erhalten) und die Pythonissa von Endor (zuletzt griechisch herausgeg. von E. Klostermann, Leipzig 1901) erscheint der Allegorist Origenes als Verteidiger des Literalsinnes, und seine Auffassung des Limbus, die von den Exegeten der antiochenischen Schule verworfen und entstellt wurde, ist in der Hauptsache die später von Augustinus entwickelte. C. W.

Erwin Preuschen, Bibelzitate bei Origenes. Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft 4 (1903) 67—74. Gegen den B. Z. X 331 notierten Aufsatz von Koetschau. Eine Untersuchung mit genauer Klassifizierung der Quellen (Übersetzungen, Homilien, Kommentare u. s. w.) wird nach P. vermutlich zum Resultate führen, daß Origenes selbst einen Text benützt hat, der im wesentlichen mit dem von Bא stimmt. C. W.

August Zöllig, Die Inspirationslehre des Origenes. (Vgl. B. Z. XII 375.) Besprochen von **Schanz,** Theologische Quartalschrift 85 (1903)

304 f.; von **Carl Holzhey,** Theologisch-praktische Monatsschrift 13 (1903) 264; von **Jules Lebreton,** Études ... de la Compagnie de Jésus 94 (1903) 722 f.; von **Zöckler,** Theologisches Literaturblatt 24 (1903) Nr. 13 Sp. 151 f. C. W.

G. Capitaine, De Origenis ethica. (Vgl. B. Z. X 675.) Besprochen von **P. Reginald M. Schultes** O. P., Jahrbuch für Philosophie und spekulative Theologie 17 (1903) 360. C. W.

H. Jordan, Die Theologie der neuentdeckten Predigten Novatians. (Vgl. B. Z. XII 375.) Besprochen von **F. X. Funk,** Allgemeines Literaturblatt 12 (1903) Nr. 4 Sp. 100; von **Grützmacher,** Theologische Literaturzeitung 28 (1903) Nr. 7 Sp. 197 f.; von **Carl Weyman,** Deutsche Literaturzeitung 24 (1903) Nr. 15 Sp. 890—893; von **E. v⟨on der⟩ G⟨oltz⟩,** Literarisches Centralblatt 54 (1903) Nr. 21 Sp. 698 f. C. W.

J. Bergmann, Les éléments juifs dans les Pseudo-Clémentines. Revue des études juives 46 (1903) 89—98. Zusammenstellung von Zügen, die sich auf jüdisch-christlichen Ebionitismus zurückführen lassen. C. W.

G. N. Bonwetsch, Hippolyts Kommentar zum Hohenlied. (Vgl. B. Z. XII 376.) Besprochen von **Zöckler,** Theologisches Literaturblatt 24 (1903) Nr. 8 Sp. 89—91. C. W.

Dom E. C. Butler, An Hippolytus Fragment and a Word on the Tractatus Origenis. Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft 4 (1903) 79—87. Macht auf die Benützung des Hippolytfragmentes bei Achelis S. 104 im 6. der Batiffolschen Traktate aufmerksam und bleibt im übrigen bei seiner Ansicht, daß die letzteren eine Kompilation des 5. oder 6. Jahrhunderts seien. C. W.

K. J. Neumann, Hippolytus von Rom. (Vgl. B. Z. XII 377.) Besprochen von **H. Coppieters,** Revue d'histoire ecclésiastique 4 (1903) 265—269. C. W.

Johannes Dräseke, Noëtos und die Noëtianer in des Hippolytos Refutatio IX, 6—10. Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie 46 (N. F. 11), 1903, 213—232. C. W.

Funk, ⟨Über die Kanones Hippolyts⟩. Theologische Quartalschrift 85 (1903) 478—480. Im Gegensatz zu Baumstark (vgl. B. Z. XII 377) hält Funk bis auf weiteres daran fest, daß mit dem Abulids oder Bulids der arabischen und äthiopischen Kanones kein anderer als Hippolytos gemeint sei. C. W.

J. Arendzen, The XXXII. Canon of Hippolytus. The Journal of Theological Studies 4 (1903) 282—285. Weicht in der Lesung und Interpretation des Kanons von Haneberg und Riedel ab. C. W.

Theodor Schermann, Eine neue Handschrift zur Apostolischen Kirchenordnung. Oriens christianus 2 (1903) 398—408. Cod. Par. gr. 1555 A s. XIV, der die (nach Schermann ursprüngliche) kürzere Rezension der Schrift enthält. In dem S. 404 f. besprochenen Zusatze 'κολλώμενος γὰρ ἅγιος ἁγίοις ἁγιασθήσεται' dürfte 'ἅγιος' zu streichen sein. Vgl. G. Krüger, Theolog. Literaturzeitg. 1895 Sp. 451 f. C. W.

F. Nau, La Didascalie. (Vgl. B. Z. XII 377.) Besprochen von **J. Halévy,** Revue sémitique 11 (1903) 96; von **F. X. Funk,** Literarische Rundschau für das katholische Deutschland 29 (1903) Nr. 4 Sp. 112 f.; von **Eb. Nestle,** Theologische Literaturzeitung 28 (1903) Nr. 14 Sp. 401—403. C. W.

Horae Semiticae No. I: The Didascalia Apostolorum in Syriac from a Mesopotamian Manuscript with various readings and collations of other Mss by **Margaret Dunlop Gibson.** No. II: The Didascalia Apostolorum in English translated by **M. D. Gibson.** London, J. C. Clay and Sons 1903. X, 231 und XVIII, 113 S. 15 und 4 Sh. Besprochen von **Wellhausen**, Göttingische gelehrte Anzeigen 165 (1903) Nr. 3 S. 258—262; von **B.**, The Imperial Asiatic Quarterly Review 3. Series vol. 15 (1903) 416 f.; von **Eb. Nestle**, Theologische Literaturzeitung 28 (1903) Nr. 14 Sp. 401—403. C. W.

Funk, Ein Fragment zu den Apostolischen Konstitutionen. Theologische Quartalschrift 85 (1903) 195—202. Das von A. Jacoby (vgl. B. Z. XII 391) neu edierte und eingehend besprochene Bruchstück ist vermutlich der Zusatz eines Schreibers zu AK VIII 33 oder V 13—19 und frühestens im 2. Viertel des 5. Jahrh. entstanden. C. W.

The Liturgy of the Eighth Book of 'the Apostolic Constitutions' commonly called the Clementine Liturgy. Translated into English, with introduction and notes by **R. H. Cresswell.** London 1900. 94 S. 12⁰. Early church classics (8). Besprochen von **F. Lauchert**, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 3 Sp. 85. C. W.

The Testament of our Lord translated by **J. Cooper** and **A. J. Maclean.** (Vgl. B. Z. XII 392.) Besprochen von **Anonymus**, The Saturday Review No. 2, 473 Vol. 95 (21. März 1903) Sp. 365 f. C. W.

F. X. Funk, Das Testament unseres Herrn. (Vgl. B. Z. XII 393.) Besprochen von **S. Vailhé**, Échos d'Orient 5 (1902) 318; von **Funk**, Theologische Quartalschrift 85 (1903) 286 f.; von **Joseph Sickenberger**, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 5 Sp. 142—146. C. W.

Adolf Harnack, Die Hypotyposen des Theognost. Leipzig, Hinrichs 1903. Texte und Untersuchungen N. F. 9, 73—92. Durch die B. Z. XII 377 notierte Veröffentlichung Diekamps hat sich Harnack veranlaßt gefühlt, 'das, was wir jetzt über die Theologie des Theognost wissen', zusammenzustellen und dogmengeschichtlich zu würdigen. 'Der Wert des neuen Fragmentes liegt darin, daß wir in Theognost nun einen Origenesschüler striktester Observanz kennen gelernt haben .... In formeller Hinsicht war das Werk des Theognost dem dogmatischen Hauptwerk des Origenes überlegen, und durch die stärker ausgesprochene Polemik gegen die Thesen des Neuplatonismus muß es besonders zeitgemäß erschienen sein. Aber diese Vorzüge schützten es nicht vor dem Untergang, als die Ära der dogmatischen Stichworte hereinbrach.' C. W.

Adolf Harnack, Der gefälschte Brief des Bischofs Theonas an den Oberkammerherrn Lucian. Leipzig, Hinrichs 1903. Texte und Untersuchungen N. F. 9, 93—118. Der von d'Achery nach einer von Quesnel erhaltenen Abschrift als 'interpretatio Latina vetus', d. h. als Übersetzung eines griechischen Originals herausgegebene Brief des (alexandrinischen) Bischofs Theonas (281/82—300) an den 'cubiculariorum praepositus' Lucianus, der 'mehr als zweihundert Jahre lang als eine vorzügliche Quelle für die alte Kirchengeschichte gegolten' hat, ist von Batiffol im Bulletin critique 1886 als ein Fabrikat des bekannten Fälschers Hieronymus Vignier, Priesters des Oratoriums (1606—1661), bezeichnet worden. Harnack zeigt ausführlich, daß die Schriftbenutzung, der Ausdruck der Frömmigkeit und

die ethischen Anweisungen, die vom Verfasser angedeuteten und die wirklichen Zeitspuren, endlich auch die Sprache den Brief in die Zeit verweisen, in der er auftaucht, 'nämlich in jene Epoche Ludwigs XIV, in welcher die jansenistischen Kämpfe die Köpfe und Herzen bewegten .... Entweder ist Vignier der Fälscher ... oder ein zweiter Oratorianer neben ihm muß als Fälscher postuliert werden'. C. W.

Jos. Michaël Heer, Ein neues Fragment der Didaskalie des Martyrerbischofs Petros von Alexandreia. Veröffentlicht von J. M. H. Oriens christianus 2 (1902) 344—351. Das Fragment der Didaskalie (d. h. einer Homilie) des Petros von Alexandria (300—311) hat sich im Cod. Vat. gr. 2081 s. X erhalten und gehört ohne Zweifel zu der Schrift, die uns bisher nur durch einen Vermerk im Cod. Vat. 1553 s. XII—XIII (und zwar von beträchtlich jüngerer Hand) bezeugt war. C. W.

Eusebius' Werke II 1, bearb. v. **E. Schwartz.** (Vgl. B. Z. XII 378.) Besprochen von **Gerhard Rauschen**, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 4 Sp. 114 f.; von **H. D⟨elehaye⟩**, Analecta Bollandiana 22 (1903) 210 f. C. W.

The Epistle of the Gallican churches Lugdunum and Vienna [Eusebius, hist. eccl. V 1 ff.], with an appendix containing Tertullians Address to Martyrs and the Passion of St. Perpetua, translated, with introduction and notes by **T. Herbert Bindley.** London 1900. 79 S. 12⁰. Early church classics (5). Besprochen von **F. Lauchert**, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 3 Sp. 83. C. W.

E. Schwartz, Zu Eusebius' Kirchengeschichte. Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft 4 (1903) 48—66. 1) Das Martyrium Jakobus' des Gerechten. Euseb. hist. eccl. 2, 3 (aus den ὑπομνήματα des Hegesippus) liegt eine Kombination des Berichtes des Josephus (ant. Iud. 20, 199 ff.) mit der christlichen Tradition (Clemens Alex. Hypotyposen bei Euseb. 2, 1[5]) vor, die nicht auf Hegesippus selbst zurückgehen kann, sondern von der Hand eines Fälschers herrührt, 'nicht älter als Hegesipp, nicht jünger als Origenes'. 2) Zur Abgarlegende. In der Erzählung der syrischen Doctrina Addaei vom Auftreten des Thaddäus in Edessa kann unmöglich die von Eusebius 1, 13 exzerpierte Schrift oder auch nur eine selbständige Replik derselben erblickt werden, vielmehr ist sowohl vom Syrer als vom Verfasser der Predigt bei v. Dobschütz, Texte und Unt. N. F. 3, 2 S. 39** ff., eine griechische Bearbeitung des eusebianischen Exzerptes benützt worden. C. W.

Adolf Harnack, Einige Bemerkungen zum 5. Buch der Kirchengeschichte des Eusebius nach der neuen Ausgabe von Eduard Schwartz. Sitzungsberichte der preußischen Akademie 1903, 200—207. 1) Unter den 83 in der neuen Ausgabe von der Heinichens abweichenden Stellen befinden sich nur 4, an denen die von Schwartz aufgenommene Lesart Harnack Bedenken erregt. 2) Bemerkungen zu den von Schwartz in den Noten gegebenen kritischen Winken über die Art und die Korrektheit der eusebianischen Exzerpte. C. W.

Émile Chatelain, Notes sur quelques palimpsestes de Turin. Revue de philologie 27 (1903) 37—48. Bespricht S. 43—45 einige Fragmente von Rufins Übersetzung der eusebianischen Kirchengeschichte. C. W.

C. Callewaert, Le Rescrit d'Hadrien à Minicius Fundanus. Re-

vue d'histoire et de littérature religieuses 8 (1903) 152—189. Das Edikt hat ursprünglich lateinisch in Justins Apologie gestanden, ist daselbst aber durch die von Eusebios für seine Kirchengeschichte abgefaßte griechische Übersetzung verdrängt worden. Rufinus geht trotz etlicher Abweichungen von Eusebios nicht etwa auf das lateinische Original zurück, sondern hat nur den Text des Eusebios auf seine Art übertragen. C. W.

E. Preuschen, Eusebius' Kirchengeschichte aus dem Armenischen übersetzt. (Vgl. B. Z. XII 378.) Besprochen von **H⟨ippolyte⟩ D⟨elehaye⟩**, Analecta Bollandiana 22 (1903) 88. C. W.

Ed. Meyer, Zum babylonischen Schöpfungsbericht bei Eusebius. Beiträge zur alten Geschichte 3 (1903) 169. Berichtigung eines Irrtums in dem B. Z. XII 378 notierten Aufsatz von Montzka. C. W.

E. Klostermann, Eusebius' Schrift *περὶ τῶν τοπικῶν ὀνομάτων*. (Vgl. B. Z. XII 378.) Besprochen von **Zöckler**, Theologisches Literaturblatt 24 (1903) Nr. 8 Sp. 89 f. C. W.

René Pichon, Lactance. Étude sur le mouvement philosophique et religieux sous le règne de Constantin. Paris, Hachette 1901. XX, 471 S. 8°. Handelt S. 448—450 über den literarischen Einfluß des Lactantius auf Konstantin (Rede an die hl. Versammlung) und Eusebios. Was Konstantin — oder wer sonst der Verfasser der Rede war — betrifft, so übertreibt P. (gleich V. Schultze; vgl. Heikel, Euseb. Werke 1, XCIV), wenn er er behauptet 'Le discours ... n'est qu'un abrégé de la doctrine de Lactance, où se retrouvent les idées essentielles du précepteur de Crispus, en réduction, mais à peu près dans le même ordre', die Bemerkung aber über Eusebios in seinem Verhältnis zu Lactanz 'en somme Eusèbe est loin d'être un véritable disciple, un continuateur intelligent de Lactance' ist in mehr als einer Hinsicht unrichtig und unmotiviert. C. W.

H. Esaja Tajezi, Des h. Athanasius, Patriarchen von Alexandrien, Reden, Briefe und unechte Schriften. Venedig, San Lazzaro 1899 (armenisch). XX, 647 S. 8°. Besprochen von **H. Goussen**, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 7 Sp. 193—196. C. W.

K. Hoss, Studien über das Schrifttum ... des Athanasius. (Vgl. B. Z. XI 229.) Besprochen von **H. Lüdemann**, Archiv für Geschichte der Philosophie 16 (N. F. 9), 1903, 401—403. C. W.

A. Stülcken, Athanasiana. (Vgl. B. Z. XI 229.) Besprochen von **H. Lüdemann**, Archiv für Geschichte der Philosophie 16 (N. F. 9), 1903, 401 (403)—404. C. W.

K. Bornhäuser, Die Vergottungslehre des Athanasius und Johannes Damascenus. Gütersloh, Bertelsmann 1903. 94 S. 8°. Beiträge zur Förderung christlicher Theologie VII 2. Die Arbeit richtet sich gegen die einschlägigen Ausführungen in Harnacks Dogmengeschichte und seine Beurteilung der griechischen Erlösungslehre in seinem 'Wesen des Christentums'. Nach B. liegt 'für Athanasius aller Nachdruck und alle Wertschätzung auf der Lebensgemeinschaft mit Gott durch Christus im hl. Geiste. In ihr besteht die Vergottung', und auch bei Johannes von Damaskus ist 'das wesentliche Moment des Vergottungsgedankens die Gemeinschaft mit dem dreieinigen Gott aus Gnaden'. C. W.

Adolf Harnack, Diodor von Tarsus. (Vgl. B. Z. XII 381.) Be-

sprochen von **Erwin Preuschen**, Berliner philologische Wochenschrift 23 (1903) Nr. 27 Sp. 837—840, der Harnacks Hypothese ablehnt. C. W.

G. Voisin, L'Apollinarisme. (Vgl. B. Z. XII 381.) Besprochen von **Edmond Bouvy**, Apollinaire de Laodicée, Revue Augustinienne 1 (1902) 34—43, der den Häresiarchen viel strenger beurteilt als Voisin. C. W.

Bishop Sarapion's Prayer-Book. An Egyptian Pontifical dated probably about A. D. 350—356. Translated from the edition of Dr. G. Wobbermin, with introduction, notes and indices. By **John Wordsworth**. London 1899. 104 S. 12⁰. Early church classics (7). Besprochen von **F. Lauchert**, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 3 Sp. 84 f. C. W.

Karl Weiß, Die Erziehungslehre der drei Kappadozier. Ein Beitrag zur patristischen Pädagogik. Freiburg i. B., Herder 1903. XII, 242 S. 8⁰. ℳ. 4,80. Straßburger theologische Studien V, 3 u. 4. Der Verfasser hat seinen Stoff systematisch disponiert und handelt in 4 Abschnitten 1. über das Subjekt der Bildung und Erziehung, 2. über die Faktoren der Bildung und Erziehung, 3. über den Bildungsinhalt (Elementarkenntnisse, Naturwissenschaften, klassische und philosophische Studien, Religion), 4. über die didaktischen Grundsätze. Dazu ein Anhang über die weibliche Erziehung. Es zeigt sich, 'daß öfters die großen, leitenden Gesichtspunkte von unseren Kirchenvätern richtig gegeben sind, daß aber die spezielle Anwendung auf Schule und Erziehung, die Darlegung derselben im einzelnen, fast durchaus fehlt'. C. W.

Frederick Morgan Padelford, Essay on the Study and Use of Poetry by Plutarch and Basil the Great, translated from the Greek with an Introduction by F. M. P. New York, Henry Holt and Comp. 1902. 136 S. 8⁰. Yale Studies in English, Albert S. Cook Editor, Bd. 15. Besprochen von **Julius Ziehen**, Wochenschrift für klassische Philologie 20 (1903) Nr. 17 Sp. 461 f. C. W.

Paul Allard, Saint Basile. 3ᵉ édition. Paris, Lecoffre 1900. IV, 208 S. 12⁰. 2 Fr. Les Saints. Besprochen von **G. Allmang**, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 6 Sp. 180 f. C. W.

M. Berger, Die Schöpfungslehre des hl. Basilius I und II. (Vgl. B. Z. VIII 224.) Besprochen von **H. Lüdemann**, Archiv für Geschichte der Philosophie 16 (N. F. 9), 1903, 410 f. C. W.

H. Eikhoff, Zwei Schriften des Basilius und Augustinus. (Vgl. B. Z. VII 228.) Besprochen von **H. Lüdemann**, Archiv für Geschichte der Philosophie 16 (N. F. 9), 1903, 410 f. C. W.

A. Reiche, Die künstlerischen Elemente in der Welt- und Lebensanschauung des Gregor von Nyssa. (Vgl. B. Z. VII 228.) Besprochen von **H. Lüdemann**, Archiv für Geschichte der Philosophie 16 (N. F. 9), 1903, 406 f. C. W.

F. Preger, Die Grundlage der Ethik bei Gregor von Nyssa. Leipzig 1898. 55 S. 8⁰. Diss. Besprochen von **H. Lüdemann**, Archiv für Geschichte der Philosophie 16 (N. F. 9), 1903, 406 (407)—409. C. W.

A. Misier, Les manuscrits Parisiens de Grégoire de Nazianze. Revue de philologie 27 (1903) 26—36. (Vgl. B. Z. XII 381.) Über die zur Textrezension der 2. und 3. theologischen Rede heranzuziehenden Hss. C. W.

Edmond Bouvy, Les manuscrits des discours de Saint Grégoire de Nazianze. Revue Augustinienne 1 (1902) 222—237. Die Mitteilungen des als 'moine dangereux' aus Frankreich ausgewiesenen Verfassers beruhen hauptsächlich auf der Praefatio Dom Clémencets im ersten Bande der Mauriner-Ausgabe (1778) und auf Omonts Inventaire sommaire. Trotz der verdienstlichen Tätigkeit der Mauriner, besonders Dom Louvards, bleibt für einen künftigen Herausgeber noch sehr viel zu tun. Allein in Frankreich harren noch wenigstens 90 Hss der Untersuchung. C. W.

A. Misier, Origine de l'édition de Bâle de Saint Grégoire de Nazianze. Revue de philologie 27 (1903) 125—138. Die 1550 bei Herwagen erschienene Basler Ausgabe ist 'la reproduction fidèle, sinon complète du Palatinus 402', der nicht zu den besseren Hss zählt. C. W.

(Nonnos) Die Scholien zu 5 Reden des Gregor von Nazianz herausgeg. von **Agop Manandian.** Zeitschrift für armenische Philologie 1 (1903) 273—300. Fortsetzung der B. Z. XII 382 notierten Publikation, deren beide Teile jetzt auch vereinigt in Buchform erschienen sind (Marburg, Elwert 1903, 81 S. 8⁰). Vgl. die Besprechung von **H. Goussen**, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 8 Sp. 230 f. C. W.

Gregorii Nysseni (Nemesii Emeseni) *περὶ φύσεως ἀνθρώπου* liber a Burgundione in Latinum translatus. Nunc primum ex libris manuscriptis edidit et apparatu critico instruxit **Carolus Im. Burkhard.** Wien 1891—1902. Fünf Programme des Meidlinger Gymnasiums. 134 S. 8⁰. (Vgl. B. Z. XII 382.) Besprochen von **Otto Stählin**, Blätter für das (bayerische) Gymnasial-Schulwesen 39 (1903) 471 f. C. W.

D. Bender, Untersuchungen zu Nemesius. (Vgl. B. Z. IX 263.) Besprochen von **H. Lüdemann**, Archiv für Geschichte der Philosophie 16 (N. F. 9), 1903, 413—415. C. W.

B. Domanski, Die Psychologie des Nemesius. (Vgl. B. Z. XI 577.) Besprochen von **H. Lüdemann**, Archiv für Geschichte der Philosophie 16 (N. F. 9), 1903, 413 (415)—417; von **M. Wittmann**, Philosophisches Jahrbuch 16 (1903) 191—194. C. W.

Th. Schermann, Die griechischen Quellen des Ambrosius. (Vgl. B. Z. XII 379.) Besprochen von **Funk**, Theologische Quartalschrift 85 (1903) 291; von **Hugo Koch**, Allgemeines Literaturblatt 12 (1903) Nr. 10 Sp. 295. C. W.

Des Epiphanios von Cypern *Ἔκθεσις πρωτοκλησιῶν πατριαρχῶν τε καὶ μητροπολιτῶν* armenisch und griechisch herausgegeben von **Franz Nikolaus Finck.** Marburg i. H., Elwert 1902. 120 S. 8⁰. ℳ 2,50. Besprochen von **Vetter**, Theologische Quartalschrift 85 (1903) 444 f.; von **H. Goussen**, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 8 Sp. 229 f. C. W.

Johannes Leipoldt, Epiphanios' von Salamis 'Ancoratus' in saïdischer Übersetzung. Berichte über die Verhandlungen der Kgl. sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften, philol.-histor. Kl. 54 (1902) 136—171. In der koptischen Sammelhs 130⁸ (Schenoudi 3 pr. partie) der Pariser Nationalbibliothek haben sich Bruchstücke einer Übersetzung von Epiphanios' *Ἀγκυρωτός* erhalten, die L. unter Beifügung einer deutschen Übertragung und des griechischen Originales (letzteres nach der Jenenser Hs Ms Bos F. 1 aus dem J. 1304, der Grundlage der bisherigen Ausgaben) ediert und eingehend bespricht. Trotz ihrer Fehlerhaftigkeit erweist sich

die (wohl nicht nach 451 entstandene) koptische Version, deren Hs etwa 300 Jahre älter ist als die Jenenser, als einen sehr wichtigen Behelf für die Herstellung des Originaltextes, so daß ihre nur fragmentarische Erhaltung beklagt werden muß. C. W.

M. Džanašvili, Die Edelsteine, ihre Benennungen und Eigenschaften (grus.). Tiflis 1898. Sep.-Abdr. aus dem Sbornik von Materialien zur Beschreibung der Örtlichkeiten und Stämme des Kaukasus. XXIV S. 1—72. Besprochen von **N. Marr** im Viz. Vrem. 9 (1902) 466—470. Der erste Teil einer alten grusischen Übersetzung des bekannten Werkes des Epiphanius Cyprius *περὶ τῶν δώδεκα λίθων*. E. K.

M. Džanašvili, Die Literatur des 9.—10. Jahrhunderts (grus.). Tiflis 1891. S. 118—136: Das Lehrbuch. Besprochen von **N. Marr** im Viz. Vrem. 9 (1902) 464—466. Der mit dem vom Herausgeber selbst gewählten Titel „Lehrbuch" herausgegebene alte grusische Text stellt in Wirklichkeit eine Übersetzung des Werkes des Epiphanius Cyprius *περὶ μέτρων καὶ σταθμῶν* dar. E. K.

Anton Rehrmann, Die Christologie des hl. Cyrillus von Alexandrien. (Vgl. B. Z. XII 384.) Besprochen von **Schanz**, Theologische Quartalschrift 85 (1903) 297 f. C. W.

Aimé Puech, Saint Jean Chrysostome. 3e édition. Paris, Lecoffre 1900. IV, 200 S. 12⁰. 2 Fr. Les Saints. Besprochen von **G. Allmang**, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 6 Sp. 180 f. C. W.

L. v. Hammerstein, Charakterbilder aus dem Leben der Kirche. Mit mehreren Illustrationen. Bd. III. Trier, Paulinus-Druckerei 1902. XII, 512 S. 8⁰. Enthält an erster Stelle S. 1—13 eine (populäre) Charakteristik des hl. Johannes Chrysostomos. C. W.

Evangelium secundum Matthaeum ed. **F. Blaß.** (Vgl. B. Z. XII 383.) Besprochen von **Bousset**, Theologische Literaturzeitung 28 (1903) Nr. 5 Sp. 137—142 (wegen Johannes Chrysostomos notiert). C. W.

Seth. K. Gifford, Pauli epistolas qua forma legerit Ioannes Chrysostomus. (Vgl. B. Z. XII 384.) Die Arbeit zeigt u. a. interessante Berührungen zwischen dem Texte des Predigers und dem des Marcion sowie der Hss mit 'westlichem' Texte auf, leidet aber auch an Überschätzung des Chrysostomos als Textzeugen für das Neue Testament. Vgl. die Besprechung von **Otto Stählin**, Blätter für das (bayerische) Gymnasialschulwesen 39 (1903) 300 f.; von **Eb. Nestle**, Neue philologische Rundschau 1903 Nr. 8 S. 172 und Berliner philologische Wochenschrift 23 (1903) Nr. 21 Sp. 644—646. C. W.

Heinrich Boehmer-Romundt, Ein neues Werk des Wulfila. Neue Jahrbücher für das klassische Altertum 1903 I 272—288. Sucht das Sendschreiben 'der Kirche Gottes von Gotia an die Kirche Gottes in Kappadokien' über das Martyrium des hl. Sabas (ed. A. SS. April I 2 S. 966—968) als ein Originalwerk des Wulfila zu erweisen. C. W.

H. Boehmer-Romundt, Über den literarischen Nachlaß des Wulfila und seiner Schule. Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie 46 (N. F. 11), 1903, 233—269. 1. Im Lukaskommentar des Bobbienser Palimpsestes darf möglicherweise eine Arbeit des Arianers Auxentius, 2. in den gleichfalls aus Bobbio stammenden Fragmenten, die Mai als sermonum Arrianorum fragmenta antiquissima ediert hat (vgl. die B. Z. XI 615

notierte Schrift J. Mercatis), ein Werk des Arianers Palladius von Ratiaria erblickt werden. C. W.

Ernst Dietrich, Die Bruchstücke der Skeireins herausgegeben und erklärt von E. D. Mit einer Schrifttafel in Kupferätzung. Straßburg, Trübner 1903. LXXVIII, 36 S. 4°. Texte und Untersuchungen zur altgermanischen Religionsgeschichte. Texte: Bd. II. Besprochen von **O. Behaghel**, Literaturblatt für germanische und romanische Philologie 24 (1903) Nr. 6 Sp. 193—195, der die Autorschaft des Ulfilas entschieden ablehnt; von **V. Henry**, Revue critique 55 (1903) Nr. 24 S. 466 f. C. W.

J. M. Heer, Eine übersehene Handschrift der Historia Lausiaca. Oriens christianus 2 (1902) 437. Cod. Vat. gr. 2081 enthält die Hist. Laus. von den Worten des Prooemiums '*μὲν νυσταγμὸν λήθης*' (Migne gr. 34, 1002) bis zu den Worten '*ἡ δὲ τροφὴ πάντων*' des 36. Kapitels (Migne 1099 D 5/6). 'Der Text dürfte sich nicht als besonders wertvoll erweisen'. C. W.

W. Fritz, Die Briefe des Bischofs Synesius. (Vgl. B. Z. IX 693.) Besprochen von **J. R. Asmus**, Südwestdeutsche Schulblätter 16 (1899) 23 ff. C. W.

J. Raeder, De Theodoreti graec. affect. cur. quaest. crit. (Vgl. B. Z. X 280). Besprochen von **H. Lüdemann**, Archiv für Geschichte der Philosophie 16 (N. F. 9), 1903, 426—429. C. W.

R. Janssen, Das Johannes-Evangelium nach der Paraphrase des Nonnus Panopolitanus mit einem ausführlichen kritischen Apparat herausgegeben von R. J. Leipzig, Hinrichs 1903. IV, 80 S. 8°. *M*. 2,50. Texte und Untersuch. N. F. VIII 4. Die Arbeit verdankt ihre Entstehung einer Anregung von F. Blaß, der in seiner kürzlich erschienenen Ausgabe des Johannesevangeliums (Leipzig, Teubner 1902) neben Johannes Chrysostomos der Paraphrase des Nonnos einen großen, ja zu großen Einfluß auf die Textesgestaltung eingeräumt hat. (Vgl. Eb. Nestle, Berliner philol. Wochenschr. 23 [1903] Nr. 10 Sp. 294 f.) J. ist zu dem Ergebnisse gelangt, 'daß der Nonnus-Paraphrase ein eigenartiger, von den uns erhaltenen Hss und Übersetzungen nicht selten abweichender Text zu Grunde gelegen hat', der sich häufig mit den Zitaten des Johannes Chrysostomos und mit den syrischen Bibeln, besonders dem Syrus Lewisianus in auffallender Weise berührt. Daß es mitunter eine mißliche Sache ist, den einer poetischen Paraphrase zu Grunde liegenden Text ermitteln zu wollen, hat schon Nestle betont und ist anläßlich analoger Versuche in der christlich-lateinischen Literatur (z. B. der Schrift von H. Best, De ... metris in Heptateuchum, Marburg 1892) bereits früher von anderen betont worden. Nichtsdestoweniger ist der Abdruck des von J. auf breiter Basis rekonstruierten Johannes Nonnianus lehrreich. C. W.

Evangelium secundum Iohannem cum variae lectionis delectu edidit **Fridericus Blass**. Leipzig, Teubner 1902. LXIV, 111 S. 8°. *M* 5,60. S. die vorige Notiz. Besprochen von **Bousset**, Theologische Literaturzeitung 28 (1903) Nr. 6 Sp. 161—165. C. W.

D. Serruys, Anastasiana. (Vgl. B. Z. XII 386.) Besprochen von **Fr. Diekamp**, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 9 Sp. 267—269. C. W.

Edmond Bouvy, Les Anastases du Sinaï. Revue Augustinienne 1 (1902) 135 f. Das von B. schon früher auf Grund sprachlicher Überein-

stimmungen mit der Leichenrede Patrol. gr. 89, 1192 für Anastasios vom Sinai in Anspruch genommene Totenlied (z. B. in Goars Euchołog. p. 561) ist nicht für das Begräbnis von Mönchen bestimmt. C. W.

G. Schalkhauser, Aeneas von Gaza. (Vgl. B. Z. VIII 567.) Besprochen von **H. Lüdemann**, Archiv für Geschichte der Philosophie 16 (N. F. 9), 1903, 425 f. C. W.

D. Vvedenskij, Aeneas von Gaza und seine Abhandlung: „Theophrast oder über die Unsterblichkeit der Seele und die Auferstehung". Eine historisch-dogmatische Studie (russ.). Pravoslavnyj Sobesjednik 1902, April, Beilage S. 1—18. Notiert im Viz. Vrem. 9 (1902) 558—559. E. K.

E. Lindl, Die Oktateuchkatene des Prokop von Gaza. (Vgl. B. Z. XII 385.) Besprochen von **A. Bludau**, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 4 Sp. 111—113; von **Michael Faulhaber**, Literarische Rundschau für das katholische Deutschland 29 (1903) Nr. 4 Sp. 109—112. C. W.

H. Koch, Ps.-Dionysius Areopagita. (Vgl. B. Z. XII 385.) Nebst sonstiger Literatur über die dionysischen Schriften eingehend besprochen von **H. Lüdemann**, Archiv für Geschichte der Philosophie 16 (N. F. 9), 429 (438)—445. C. W.

P. Josephus a Leonissa O. M. Cap., Der erste Clemensbrief und die Areopagitika. Jahrbuch für Philosophie und spekulative Theologie 17 (1903) 419—454. Die Übereinstimmung in den Lehranschauungen zwischen dem 1. Clemensbriefe und den Areopagitika beweisen für den Verfasser — aber glücklicherweise für ihn allein — die Entstehung der letzteren im apostolischen Zeitalter. C. W.

Ioannes Philoponus de opif. mundi ed. **G. Reichardt**. — I. Ph. de aeternitate mundi ed. **H. Rabe**. (Vgl. B. Z. VIII 494; IX 690.) Besprochen von **H. Lüdemann**, Archiv für Geschichte der Philosophie 16 (N. F. 9), 1903, 447 f. C. W.

E. T⟨eza⟩, Un verso nell' ΙΟΥΔΑΣ greco. Rivista di storia antica N. S. 7 (1903) 488. Zur Deutung von V. 382 f. des Liedes des Romanos über Judas, das ich in 'Romanos und Kyriakos' (Münchener Sitzungsber. 1901) S. 736 ff. ediert habe. K. K.

J. H. Athanas V. Tiroean, Das Hexaëmeron des Philosophen Georg Pisides, herausgegeben zusammen mit dem griechischen Text und erläutert. Venedig, San Lazzaro 1900. 192 S. 8° (armenisch). Besprochen von **H. Goussen**, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 7 Sp. 193—197. C. W.

M. Cholmogorov, Die Lehre des hl. Johannes von Damaskos über die Bilderverehrung (russ.). Pravoslavnyj Sobesjednik 1902, Februar, Beilage S. 1—18. Notiert im Viz. Vrem. 9 (1902) 558. E. K.

A. Papadopulos-Kerameus, Monumenta... ad historiam Photii pertinentia. (Vgl. B. Z. XI 234.) Besprochen von **H⟨ippolyte⟩ D⟨elehaye⟩**, Analecta Bollandiana 22 (1903) 98 f. C. W.

Der Brief des Photios an Aschot und dessen Antwort. Übersetzt von **Agnes Finck** und **Esnik Gjandschezian**. Zeitschrift f. arm. Philologie 2 (1903) 1—17. Die Übersetzung beruht auf einer armenischen Ausgabe (Tiflis 1901), im Gegensatz zu der (als Text II) angeführten Ausgabe von A. Papadopulos-Kerameus, Destunis und Marr. (Vgl. B. Z. II 349.) K. K.

Φωτίου, *πατρ. Κ-πόλεως, Λόγοι καὶ ὁμιλίαι ὀγδοήκοντα τρεῖς, ἐκδιδόντος* **Σ. Ἀριστάρχου.** I. II. Kpel 1901. (Vgl. B. Z. XII 388.) Besprochen von **S. Šestakov** im Viz. Vrem. 9 (1902) 512—545. E. K.

J. Sickenberger, Die Lukaskatene des Niketas. (Vgl. B. Z. XII 388.) Besprochen von **Th. Schermann,** Oriens christ. 2 (1903) 470 f. C. W.

J. Schmidt, Des Basilius von Achrida unedierte Dialoge. (Vgl. B. Z. XII 389.) Besprochen von **L. Petit,** Polybiblion, Partie littéraire 97 (1903) 534 f. C. W.

B. A. Čagovec, Der ehrwürdige Theodosios von der Höhle, sein Leben und seine Werke. Kiev, Universitätsdruckerei 1901. 283, XXXIII S. 8⁰. Besprochen von **K. L. Goetz,** Deutsche Literaturzeit. 1903 Nr. 9 Sp. 539 ff. Aus dieser Besprechung des mir unzugänglichen Buches entnehme ich, daß Čagovec einen bedeutenden Einfluß des Theodoros Studites auf den Feodosij Pečerskij nachzuweisen sucht, nach dem Urteil des Referenten mit Unrecht. K. K.

Philipp Meyer, Marcus Eugenicus, Metropolit von Ephesus, gest. 1443. Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche. 3. Aufl. 12 (1903) 287 f. C. W.

Ph. Meyer, Kyrillos Lukaris, gest. 1638. Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche. 3. Aufl. 11 (1902) 683—690. C. W.

Thomas Josephus Lamy, Sancti Ephraem Syri hymni et sermones ... edidit ... Tomus IV. Mechliniae, H. Dessain 1902. (Vgl. B. Z. XI 626.) Eingehend besprochen von **Th. Nöldeke,** Wiener Zeitschrift f. die Kunde des Morgenlandes 1903. Die Publikation ist, namentlich wegen der durch W. Meyer und Th. Wehofer nachgewiesenen Beziehungen des Ephräm zu Romanos, auch für unseren Studienkreis wichtig. S. auch die Besprechung von **Léon Sanders,** Revue Bénédictine 20 (1903) 223 f. K. K.

Chronica minora, pars prior. Interpretatus est **Ignatius Guidi.** Corpus scriptorum christianorum orientalium, curantibus J. B. Chabot, J. Guidi, H. Hyvernat, B. Carra de Vaux. Scriptores syri, series III tomus 4. Paris, Poussièlgue; Leipzig, Harrassowitz 1903. 39 (syrischer Text) und 32 (lateinische Übersetzung) S. 8⁰. Besprochen von **C. F. Seybold,** Deutsche Literaturzeitung 24 (1903) Nr. 27 Sp. 1643 f. C. W.

F. Nau, Histoire de Dioscore, patriarche d'Alexandrie, écrite par son disciple Theopiste, publiée par F. N. Journal Asiatique X. Série 1 (1903) 5—108; 241—310. Syrischer Text und französische Übersetzung mit Einleitung über Dioskuros († 4. Sept. 454) und seine Zeit, die Wichtigkeit des Werkes als der einzigen bisher bekannt gewordenen Quelle, die dem Dioskuros freundlich gesinnt ist, über die vermutliche Entstehung der Schrift (der von Theopistos bald nach Dioskurs Tod abgefaßte Bericht über das Konzil von Chalkedon und Dioskurs Verbannung mag nach 512 von einem Rhetor aus der Schule Petrus' des Iberers bearbeitet und ergänzt und in dieser — griechischen — Bearbeitung ins Syrische übersetzt worden sein) und ihren nicht zu verachtenden historischen Wert, über ihre Benützung in dem koptischen Panegyrikus auf den Bischof Makarios von Tkou und ihre hsliche Überlieferung (Haupths Par. 234 s. XIII). C. W.

A. A. **Vaschalde**, Three letters of Philoxenus bishop of Mabbôgh (485—519) being the letter to the monks, the first letter to the monks of Beth-Gangal and the letter to the emperor Zeno, edited from Syriac manuscripts in the Vatican library, with an English translation, and introduction to the life, works and doctrines of Philoxenus, a theological glossary and an appendix of bible quotations. Rom 1902. XV, 190 S. Besprochen von **A. Baumstark**, Oriens christianus 2 (1902) 447—450; von **R. Duval**, Journal Asiatique X. Série 1 (1903) 168—170. C. W.

Oskar Braun, Zwei Synoden des Katholikos Timotheos I. Veröffentlicht von O. B. Oriens christianus 2 (1902) 283—311. Die im syrischen Texte und in deutscher Übersetzung veröffentlichten Akten zweier von Timotheus abgehaltenen Provinzialsynoden haben sich unter seinen Briefen erhalten. Beide Synoden fallen in den Anfang seiner Regierung, und die erste (wahrscheinlich vom J. 782) gibt 'auch für die Geschichte seiner Wahl manchen Aufschluß'. C. W.

K. V. Zetterstéen, Beiträge zur Kenntnis der religiösen Dichtung Balais [5. Jahrh.], nach den syrischen Hss des British Museum, der Bibliothèque Nationale und der Kgl. Bibliothek zu Berlin herausgegeben und übersetzt. Leipzig, Hinrichs 1902. IV, 52 + 56 * S. gr. 8°. 12 ℳ. Besprochen von **J. B. Ch⟨abot⟩**, Revue critique 55 (1903) Nr. 9 S. 162 f.; von **Th. Nöldeke**, Literarisches Centralblatt 54 (1903) Nr. 17 Sp. 571—573; von **Hubert Grimme**, Orientalistische Literaturzeitung 6 (1903) Nr. 4 Sp. 162—165. C. W.

The Sixth Book of the Select Letters of Severus, Patriarch of Antiochia. The Syriac version of Athanasius of Nisibis edited and translated by **E. W. Brooks** Vol. I (Text) Part. 1. London, Williams and Norgate 1902. IX, 259 S. 8°. 30 Sh. (mit der Übersetzung). Published for the Text and Translation Society. Besprochen von **Eb. Nestle**, Orientalistische Literaturzeitung 6 (1903) Nr. 3 Sp. 121—123; von **R. Duval**, Journal Asiatique X. Série 1 (1903) 170—172. C. W.

M. A. Kugener, Allocution prononcée par Sévère après son élévation sur le trône patriarcal d'Antioche. Oriens christianus 2 (1902) 265—282. Syrischer Text (das griechische Original ist verloren, kann aber zum Teil rekonstruiert werden) aus Cod. syr. des Brit. Mus. add. 14 533 s. VIII—IX mit französischer Übersetzung. Die am Tage der Thronbesteigung (6. Nov. 512) gehaltene Ansprache, ein kurzes Glaubensbekenntnis, ist besonders von Interesse wegen der am Schlusse angefügten Unterschriften der Bischöfe. S. 273 ff. veröffentlicht K. aus Hss des Brit. Museums drei weitere Listen der bei der Ordination des Severus beteiligten Bischöfe und stellt zusammen, was wir über die in den vier Dokumenten genannten Persönlichkeiten wissen. C. W.

Homiliae S. Isaaci Syri Antiocheni edidit **Paulus Bedjan** tom. 1. Paris, Rue de Sèvres 95; Leipzig, Harrassowitz. 1903. XXII, 856 S. 8°. Besprochen von **R. Duval**, Journal Asiatique X. Série 1 (1903) 166—168. C. W.

S. Martyrii...quae supersunt ed. **P. Bedjan**. (Vgl. B. Z. XII 389.) Die Ausgabe enthält das asketische Werk des vom Nestorianismus zum Katholizismus bekehrten Sahdona (7. Jahrhundert) nach einer uralten Straßburger Hs, 5 Briefe und einige moralische Sentenzen und als Anhang

1. einen dogmatischen Brief und mehrere metrische Homilien (über die hl. Jungfrau, den Herrn, die Virginität und das Konzil von Nicaea) von Jakob von Sarug; 2. die Lehren des Ephräm, Palladius und Chrysostomos über das Purgatorium. Vgl. die Besprechung von **R. Duval**, Journal Asiatique X. Série 1 (1903) 166—168. C. W.

Chronique de Michel le Syrien ed. **J. B. Chabot** II 1. (Vgl. B. Z. XII 390.) Besprochen von **M. A. Kugener**, Revue de l'instruction publique en Belgique 45 (1902) 391—393. Über eine Stelle (Text p. 11, Übersetzung I p. 22) s. **Chabot** selbst, Journal Asiatique X. Série 1 (1903) 161 f. C. W.

M. Ugolini, Il Ms. Vat. Sir. 5 e la recensione del V. T. di Giacomo d'Edessa. Comunicazione di Mons. M. U. Oriens christianus 2 (1902) 409—420. Der genannte Codex, der jetzt nur Teile des Propheten Ezechiel enthält, bildet einen Bestandteil der nämlichen Bibel, von der uns im Cod. 60 des Britischen Museums und im Cod. 27 der Pariser Nationalbibliothek Überreste vorliegen, und erweist schon damit, daß sein Ezechieltext zu der von Jakob von Edessa im Anfang des 8. Jahrhunderts hergestellten, aber nicht sehr günstig aufgenommenen Rezension des A. T. gehört. C. W.

Anton Baumstark, Zwei syrische Papiaszitate, veröffentlicht von A. B. Oriens christianus 2 (1902) 352—357. Mitteilung der durch den syrischen Monophysiten Jôḥarnân von Dârâ (1. Hälfte des 9. Jahrhunderts) erhaltenen Zitate im syrischen Texte und in lateinischer Übersetzung. C. W.

G. Diettrich, Išô'dadh's Stellung in der Auslegungsgeschichte des A. T. (Vgl. B. Z. XII 390.) Besprochen von **A. Baumstark**, Oriens christianus 2 (1902) 451—458; von **V. Ryssel**, Deutsche Literaturzeitung 24 (1903) Nr. 21 Sp. 1275—1277. C. W.

J. M. Schmid, Des Wardaped Eznik von Kolb 'Wider die Sekten'. (Vgl. B. Z. X 338.) Besprochen von **G. Allmang** O. M. F., Philosophisches Jahrbuch 16 (1903) 68—70. C. W.

Girq Thghthoz (Buch der Briefe) herausgegeben von **J. Ismireanz** nach einer alten Handschrift in dem Kloster der armenischen Antonianermönche in Konstantinopel. Tiflis, T. Rautineanz und M. Scharadsē 1901. XVIII, 584 S. 8°. 'Eine Sammlung von Schriftstücken in der Sache und im Interesse des Monophysitismus im allgemeinen und des armenischen Kirchentums insbesondere.' Vgl. die Besprechung von **H. Goussen**, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 8 Sp. 225—229. C. W.

H. Barsegh V. Sargisean, Abraham, Bischof der Mamikonier und sein Brief an Vatschagan. Venedig, San Lazzaro 1899. XLIV, 30 S. 8° (armenisch). Besprochen von **H. Goussen**, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 7 Sp. 193 (196)—197. C. W.

H. Barsegh V. Sargisean, Anania der Übersetzer, samt Proben seiner Schriftstellerei. Venedig, San Lazzaro 1899. XXVI, 30 S. 8° (armenisch). Besprochen von **H. Goussen**, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 7 Sp. 193—196. C. W.

E. Kalužniacki, Werke des Patriarchen... Euthymius. (Vgl. B. Z. XII 390.) Besprochen von **A. T.**, Literarisches Centralblatt 54 (1903) Nr. 11 Sp. 397 f. C. W.

B. Apokryphen.

H. Esaja Tajezi, Die außerkanonischen Schriften des Neuen Testaments. Venedig, San Lazzaro 1898. XV, 491 S. 8⁰ (armenisch). Besprochen von **H. Goussen**, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 7 Sp. 193 f. C. W.

H. Sargis Hōsēpheanz, Die außerkanonischen Schriften des Alten Testaments. Venedig, San Lazzaro 1896. XVI, 408 S. 8⁰ (armenisch). Adambuch, Geschichte Aseneths, Geschichte der Propheten u. s. w. Vgl. die Besprechung von **H. Goussen**, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 7 Sp. 193 f. C. W.

Das Buch Henoch herausgeg. von **J. Flemming** und **L. Radermacher.** (Vgl. B. Z. XII 391.) Besprochen von **E. L.**, Literarisches Centralblatt 54 (1903) Nr. 19 Sp. 633 f. C. W.

J. E. Weis-Liebersdorf, Christus- und Apostelbilder. (Vgl. B. Z. XII 391.) Besprochen von **So.**, Historisches Jahrbuch 24 (1903) 222; von **Anonymus**, Stimmen aus Maria-Laach 64 (1903) 476 f. C. W.

A. Jacoby, Ein apokrypher Bericht über die Taufe Jesu. (Vgl. B. Z. XII 391.) Besprochen von **Henry S. Burrage**, The American Journal of Theology 7 (1903) 150 f.; von **A. Baumstark**, Oriens christianus 2 (1902) 458—467; von **Erasmus Nagl**, Allgemeines Literaturblatt 12 (1903) Nr. 9 Sp. 265. C. W.

Ludw. Conrady, Das Thomasevangelium. Ein wissenschaftlicher Versuch. Theologische Studien und Kritiken 1903 (76 II) 377—459. Die Abhandlung schließt sich an die in Jahrgang 1889, 728 ff. erschienene über das Protevangelium Jacobi an und sucht den Nachweis zu liefern, daß sich das Thomasevangelium mit diesem aufs engste berühre und seinem Inhalte nach ganz auf Erfindung bezw. auf ägyptischer Mythologie beruhe. C. W.

Agnes Smith Lewis, Studia Sinaitica No. XI. (Vgl. B. Z. XII 391.) Besprochen von **B.**, The Imperial Asiatic Quarterly Review, 3. Series vol. 15 (1903) 195—197; vgl. dazu **Agnes Smith Lewis** selbst ebenda 410; von **V. Ryssel**, Deutsche Literaturzeitung 24 (1903) Nr. 24 Sp. 1456—1458. C. W.

Olav Sinding, Mariae Tod und Himmelfahrt. Ein Beitrag zur Kenntnis der frühmittelalterlichen Denkmäler. Herausgegeben mit Beitrag von 'Benneches Stiftelse'. Christiania, In Comm. der Steen'ske Bogtrykkerei 8 Forlag 1903. 134 S. 8⁰. Muß auch in diesem Zusammenhange erwähnt werden, weil im 1. Teile die literarischen Denkmäler, d. h. die Legenden, Predigten, Hymnen u. s. w. über Tod und Himmelfahrt der seligsten Jungfrau besprochen werden. C. W.

Rietsch, Die nachevangelischen Geschicke der Bethanischen Geschwister und die Lazarusreliquien zu Andlau. Straßburg, Le Roux & Co. 1902. 58 S. 8⁰. 90 ₰. Handelt S. 27—42 über die Traditionen des Orients über die nachevangelischen Geschicke des Lazarus und seiner Reliquien. Vgl. die Besprechung von **A. Baumstark**, Oriens christianus 2 (1902) 471—473. C. W.

R. A. Lipsius et **M. Bonnet**, Acta apostolorum apocrypha I und II. (Vgl. B. Z. XII 393.) Besprochen von **v. D⟨obschütz⟩**, Litera-

risches Centralblatt 54 (1903) Nr. 22 Sp. 729—732. II 2 von **Edgar Hennecke,** Theologische Literaturzeitung 28 (1903) Nr. 14 Sp. 399—401. C. W.

Couard, Altchristliche Sagen über das Leben der Apostel 3. Neue kirchliche Zeitschrift 14 (1903) 324—327. (Vgl. B. Z. XII 393.) Behandelt die Überlieferungen über den Zebediden Jacobus. C. W.

E. A. Wallis Budge, The Contendings of the Apostles II. (Vgl. B. Z. XI 631.) Besprochen von **V<an> D<en> G<heyn>,** Analecta Bollandiana 22 (1903) 85. C. W.

Kirsopp Lake, Texts from Mount Athos. (Vgl. B. Z. XII 391.) Besprochen von **von Dobschütz,** Theologische Literaturzeitung 28 (1903) Nr. 13 Sp. 376—378. C. W.

A. Baumstark, Die Petrus- und Paulusakten. (Vgl. B. Z. XII 393.) Besprochen von **S. Euringer,** Allgemeines Literaturblatt 12 (1903) Nr. 7 Sp. 193 f. C. W.

Carl Schmidt, Die alten Petrusakten. (Vgl. B. Z. XII 393.) Besprochen von **von Dobschütz,** Theologische Literaturzeitung 28 (1903) Nr. 12 Sp. 352—356. C. W.

Gerhard Ficker, Die Petrusakten. Beiträge zu ihrem Verständnis. Leipzig, Barth 1903. IV, 104 S. 8⁰. 3 *M.* Besprochen von **Carl Schmidt,** Göttingische gelehrte Anzeigen 165 (1903) Nr. 5 S. 363—377. C. W.

C. Erbes, Petrus . . . in Jerusalem gestorben. (Vgl. B. Z. X 684.) Ausführlich besprochen von **J. Flamion,** Revue d'histoire ecclésiastique 4 (1903) 254—261. C. W.

P. Corssen, Die Urgestalt der Paulusakten. Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft 4 (1903) 22—47. Durch das von O. von Gebhardt (vgl. B. Z. XII 394) veröffentlichte Fragment aus dem Cod. Brixianus, der wohl ursprünglich die ganzen Paulusakten enthielt, wird unser griechischer Text der Theklaakten in ein schlimmes Licht gerückt. Er erscheint als überarbeitet, und zwar nicht nur in dogmatischen oder sittlich bedenklichen Stellen. In der ursprünglichen Fassung war Thekla Frau, nicht Jungfrau, und wurde als Ehebrecherin, nicht als Christin zum Feuertode verurteilt (?). C. W.

Ed. Luigi de Stefani, Storia del beato apostolo S. Paolo. Giornale della Società asiatica italiana 14 (1901) 201—216. Italienische Übersetzung der von P. Bedjan, Acta mart. et sanct. I 34 ff. edierten syrischen Paulusvita mit quellenkritischer Einleitung. Notiert von **V<an> D<en> G<heyn>,** Analecta Bollandiana 22 (1903) 85 f. C. W.

O. v. Gebhardt, Passio S. Theclae virginis. (Vgl. B. Z. XII 394.) Besprochen von **Max Bonnet,** Göttingische gelehrte Anzeigen 165 (1903) Nr. 1 S. 38—45; von **H. D<elehaye>,** Analecta Bollandiana 22 (1903) 207—209; von **Carl Weyman,** Theologische Revue 2 (1903) Nr. 8 Sp. 240—242; von **Andreas Bigelmair,** Berliner philologische Wochenschrift 23 (1903) Nr. 22 Sp. 682—686. C. W.

Les Actes de Saint Jacques et les Actes d'Aquilas publiés par **Jean Ebersolt.** Paris, E. Leroux 1902. 79 S. 8⁰. Die Acta des hl. Jakob publiziert E. nach Cod. Paris. gr. 1534 s. XII, die des Aquilas aus Cod. Paris. gr. 1219 s. XI—XII. Beiden Texten hat E., was Nach-

ahmung verdient, eine französische Übersetzung und eine eingehende Untersuchung über Inhalt, Charakter, Quellen und Abfassungszeit der Akten beigegeben. Vgl. oben S. 396. K. K.

J. Ebersolt, Les Actes de S. Jacques (s. die vorige Notiz). Besprochen von **Louis Robert,** Polybiblion, Partie littéraire 97 (1903) 392 f. C. W.

Anton Baumstark, Abû-l-Barakâts 'griechisches' Verzeichnis der 70 Jünger, veröffentlicht von A. B. Oriens christianus 2 (1902) 312—343. Ergänzt seine B. Z. XI 631 notierte Publikation durch Veröffentlichung der zweiten, ausdrücklich als 'aus dem Griechischen übersetzt' bezeichneten Liste im arabischen (zunächst aus dem Koptischen geflossenen) Texte und lateinischer Übersetzung. 'Daß dem Koptischen in der Tat ein griechischer Text zu Grunde lag, ergibt sich aus dem engen Verwandtschaftsverhältnisse, in dem unsere Liste zu den entsprechenden griechischen (Dorotheos, Chronicon paschale etc.) steht. Über dasselbe gibt die in den Fußnoten der lateinischen Übersetzung niedergelegte Vergleichung nähere Auskunft.' C. W.

M. Bittner, Der vom Himmel gefallene Brief Christi in seinen morgenländischen Versionen und Rezensionen — griechisch, armenisch, syrisch, karschunisch, arabisch und äthiopisch — nach Handschriften veröffentlicht, text- und sprachvergleichend untersucht und ins Deutsche übersetzt, nebst einem hebräischen Sabbatabriefe. Diese Arbeit ist der Wiener Akademie am 6. Mai 1903 im Ms vorgelegt worden. Vgl. Anzeiger der Kaiserl. Akademie d. Wiss. 1903 No. XI. Sobald sie gedruckt ist, wird die B. Z. auf sie zurückkommen. K. K.

Codex apocryphus e manuscriptis ukraino-russicis collectus opera **Dr. Ioannis Franko.** Vol. III. Acta apostolorum apocrypha. Lemberg 1902. A—M, LXVIII, 360 S. 8°. Fortsetzung der ruthenischen Apokryphenausgabe, deren zweiter Band in der B. Z. IX 266 notiert worden ist. Dem Texte geht (S. A—M) eine deutsch geschriebene Inhaltsangabe der drei vorliegenden Bände der Sammlung voraus. K. K.

Enno Littmann, Abyssinian Apocalypses. The American Journal of Semitic languages and literatures 19 (1903) 83—95. C. W.

C. Hagiographie.

Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae e codice Sirmondiano nunc Berolinensi adiectis synaxariis selectis opera et studio **Hippolyti Delehaye.** Bruxellis, Apud Socios Bollandianos, 14 Rue des Ursulines, 1902. LXXXVI, 1182 Sp. 2°. 60 Fcs. (Mit dem Obertitel: Propylaeum ad Acta Sanctorum Novembris ediderunt Carolus de Smedt, Iosephus de Backer, Franciscus van Ortroy, Iosephus van den Gheyn, Hippolytus Delehaye et Albertus Poncelet presbyteri Societatis Iesu.)

Wann man angefangen hat, die in verschiedenen Zeiten und von verschiedenen Autoren verfaßten Akten der Märtyrer und Lebensbeschreibungen der Heiligen in größeren Sammlungen zu vereinigen, können wir nicht genau feststellen. Allem Anscheine nach ist auch hierfür wie für so manche andere literarische Kollektivunternehmung die entscheidende Zeit der Anfang des 10. Jahrhunderts, die Zeit des großen Organi-

sators systematischer Sammlung des massenhaften und zerstreuten alten Schrifttums, Konstantins VII Porphyrogennetos. Man scheint jedoch nicht daran gedacht zu haben, ein vollständiges Corpus aller damals schon vorhandenen Märtyrerakten und Heiligenleben zu veranstalten. Die Zusammensetzung der Sammlungen war vielmehr von lokalen Interessen und wohl auch persönlicher Willkür abhängig, und so ist der Bestand an Viten für die Tage eines bestimmten Monats in den erhaltenen Hss sehr verschieden. Diese alten, nach Monaten geordneten Sammlungen vollständiger Heiligenleben heißen Menologien; sie zerfallen in Sammlungen von Texten, die Symeon Metaphrastes einer stilistischen Überarbeitung unterzogen hat, und in Sammlungen alter, von ihm nicht berührter Texte. Eine auch nur annähernd vollständige Aufnahme aller bekannten Viten und Martyrien in die Menologien verbot sich schon durch den großen Umfang der einzelnen Texte. Handliche Bände für jeden einzelnen Monat konnten hier nur durch eine natürlich immer subjektive Auswahl erzielt werden, und viele Heilige mußten unberücksichtigt bleiben. Aus diesem Mißstande erwuchs eine zweite Gattung hagiographischer Sammlungen, die Synaxarien, dem Ideal der Vollständigkeit wenigstens nachstrebende Sammlungen von Viten in stark verkürzter Fassung. Die Kürzung geschah so gründlich, daß Texte von 20—40 Seiten auf eine halbe Seite oder einige Zeilen reduziert wurden. Auf solche Weise konnte in einem Bande von etwa 300 Blättern das ganze Kirchenjahr untergebracht werden. Die kurzen Auszüge des Synaxars sind auch in die Menäen aufgenommen worden, jenes wichtigste liturgische Buch der griechischen Kirche, das in zwölf Bänden die gottesdienstlichen Texte für jeden Monat enthält. Als Synaxarium minus bezeichnet Delehaye eine aus dem großen Synaxar ausgezogene Sammlung der bloßen Heiligennamen für das ganze Jahr, also einen Kirchenkalender. Auch im Typikon, einem Verzeichnis der für jeden Tag treffenden Gesänge, Gebete, Fastenvorschriften u. s. w., sind die Heiligen jedes Tages verzeichnet. Die Hauptquellen für das Studium der griechischen Hagiographie bleiben natürlich die Menologien und die Synaxarien.

Vollständige Menologien in der handschriftlichen Anordnung zu veröffentlichen, brächte keinen erheblichen Nutzen. Hier hat man sich immer auf Inhaltsangaben beschränkt, wie sie uns jetzt namentlich in den vorzüglichen, von den Bollandisten bearbeiteten Katalogen der hagiographischen Hss vorliegen. Dagegen erscheint es für die Einsicht in die Geschichte der hagiographischen Literatur und zur Gewinnung einer klaren Übersicht über den Bestand der Heiligen und Feste des ganzen Jahres von größter Wichtigkeit, das griechische Synaxar genauer bekannt zu machen. Eine große Schwierigkeit liegt in der Mannigfaltigkeit und Massenhaftigkeit des Materials. Denn auch auf dem Gebiete der Synaxarien hat, wie auf dem der Menologien, eine reiche und vielfältige Tätigkeit geherrscht. Jeder Redaktor fügte neue Leben hinzu, unterdrückte ältere, änderte die Reihenfolge, verkürzte oder erweiterte oder bearbeitete die einzelnen Texte. Ein vollständiges Bild der aus dieser Tätigkeit entstandenen Masse abweichender Redaktionen und Rezensionen zu geben, ist nicht möglich. Es konnte sich nur darum handeln, die Haupttypen bekannt zu machen und so ein Gerippe zu geben, an das alle weitere Forschung sich anschließen kann. Diese Aufgabe hat sich Delehaye gestellt und in dem vorliegenden Bande mit

bewunderungswürdigem Geschick gelöst. Um in dem Chaos der überlieferten Synaxarien Ordnung zu schaffen, hat D. eine große Anzahl von Hss untersucht und so sieben Haupttypen festgestellt, die wiederum nach gewissen Merkmalen der äußeren Einwirkung (Beigabe von Versen) in zwei Klassen zerfallen. Den Archetypus aller Formen zu rekonstruieren, ist nicht möglich.

Wie sollte nun dieses weitschichtige Material in einer brauchbaren Ausgabe verarbeitet werden? Vollständige Exemplare aller Typen abzudrucken, hätte zu breiten Wiederholungen geführt. Delehaye hat eine andere Lösung gefunden. Er wählte ein besonders reichhaltiges, gut erhaltenes Synaxar, das nach seinem ersten Benützer Sirmond benannte, über das er schon früher gehandelt hatte (vgl. B. Z. V 361), als Basis und edierte den vollständigen Text. In einem umfangreichen Apparat werden dann die wichtigsten Abweichungen der übrigen Typen mitgeteilt. Natürlich bleibt dabei manche Unklarheit übrig, und manche Frage, die sich der Detailforscher stellt, findet keine Antwort. Aber ich wüßte kein besseres System, um bei der durch Raum und Mittel gesetzten Beschränkung das unübersehbare Material zu bewältigen.

Dem Texte ist ein knapp gefaßter Kommentar beigegeben, der zu den einzelnen Viten geschichtliche und bibliographische Nachweise bringt. Ein reichhaltiger Index nominum beschließt das Werk. Ein wahres Monumentum für die Geschichte der griechischen Hagiographie bilden die gehaltreichen Prolegomena. D. unterrichtet hier über den Plan seiner Ausgabe, über die Bedeutung der oft mißverstandenen und mißbrauchten Termini Menologium, Menaeum, Canonarium, Synaxarium, Synaxarium minus, Typicum (vgl. auch B. Z. V 361 f.; VII 233 f.), dann in einem kurzen, aber ungemein ergebnisreichen Kapitel über die Hss und Ausgaben, endlich über die komplizierte Frage des verwandtschaftlichen Verhältnisses der Synaxare, die Hauptredaktionen, die Entstehungszeit und die Verfasser. Auf das Detail des hier gebotenen reichen Inhalts will ich nicht eingehen und nur die Leser der B. Z. hinweisen auf die Ausführungen des Verf. über das metrische Synaxar des Christophoros von Mytilene (Sp. XLIII f.; LXVI) und über die im Cod. Coisl. 296 enthaltenen Angaben des Elpios (Ἐλπίου τοῦ Ῥωμαίου) über die äußere Erscheinung der Heiligen und die in vielen Hss vorkommenden bildlichen Darstellungen derselben (Sp. LXVI). Vgl. oben S. 542. Die Bollandisten haben die lange, betrübende Pause ihrer Tätigkeit durch die energische und zielbewußte Arbeit in den letzten Jahrzehnten in der glänzendsten Weise wieder gut gemacht. Möge das von Delehaye aufgerichtete „Propylaeum" zu den Novemberakten zugleich das glückhafte Eingangstor werden zum endlichen Abschluß des Dreijahrhundertbaues der Acta Sanctorum! K. K.

Synaxarium ecclesiae Cplitanae ed. **H. Delehaye.** (Vgl. die vorhergehende Notiz.) Besprochen von **A. Harnack,** Theologische Literaturzeitung 28 (1903) Nr. 10 Sp. 300 f. C. W.

Edgar J. Goodspeed, A martyrological fragment from Jerusalem. The American Journal of Philology 23 (1902) 68—74. Veröffentlicht aus einer wahrscheinlich dem 9. Jahrhundert angehörenden Hs der Bibliothek des hl. Grabes zu Jerusalem einige griechische Fragmente, die u. a. deswegen von Wichtigkeit sind, weil sie uns allem Anschein nach

den Anfang des ersten Diokletianischen Ediktes gegen die Christen im ursprünglichen Wortlaut aufbewahrt haben. C. W.

R. Knopf, Ausgewählte Märtyrerakten. (Vgl. B. Z. XII 395.) Besprochen von ⟨**A. de Santi**⟩, La Civiltà cattolica S. 18 vol. 10 Quad. 1269 (1903) S. 318. C. W.

O. von Gebhardt, Ausgewählte Martyrerakten. (Vgl. B. Z. XII 395.) Besprochen von **Funk,** Theologische Quartalschrift 85 (1903) 292 f.; von ⟨**A. de Santi**⟩, La Civiltà cattolica S. 18 vol. 10 Quad. 1269 (1903) S. 318 f. C. W.

H. Leclercq, Les martyrs I. (Vgl. B. Z. XII 395.) Besprochen von **F. C**⟨**umont**⟩, Revue de l'instruction publique en Belgique 45 (1902) 249; von **Ch. Martens,** Bulletin bibliographique et pédagogique du Musée Belge 6 (1902) 310 f.; von **E. W. Watson,** The Journal of Theological Studies 4 (1903) 311 f.; von **h,** Der Katholik 83 (1903 I) 83—85; von **R. Cagnat,** Revue archéologique IV. S. 1 (1903) 302 f.; von ⟨**A. de Santi**⟩, La Civiltà cattolica S. 18 vol. 10 Quad. 1269 (1903) S. 315—317. C. W.

Léon Clugnet, Bibliothèque hagiographique orientale I—III. (Vgl. B. Z. XI 634.) Besprochen von **H**⟨**ippolyte**⟩ **D**⟨**elehaye**⟩, Analecta Bollandiana 22 (1903) 95—98. II und III von **S. Vailhé,** Échos d'Orient 6 (1903) 157 f. C. W.

Arthur Bell, Lives and Legendes of the great Hermits and Fathers of the church with other contemporary Saints. London, G. Bell and Sons 1902. Besprochen von **Anonymus,** The Saturday Review Nr. 2, 485 vol. 95 (13. Juni 1903) 756. C. W.

J. Guidi, Christlich-palästinisches. Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft 57 (1903) 196. Das von Schulthess in der nämlichen Zeitschrift 56 (1902) 258 (vgl. B. Z. XII 389) veröffentlichte Fragment gehört zu der Legende *περὶ τοῦ λατόμου Εὐλογίου* (ed. Clugnet, Vie et Récits de l'Abbé Daniel; vgl. B. Z. XI 634). C. W

Max Prinz von Sachsen, Der hl. Martyr Apollonius von Rom. (Vgl. B. Z. XII 396.) Besprochen von **Hora,** Allgemeines Literaturblatt 12 (1903) Nr. 11 Sp. 327. C. W.

Ad. Deißmann, Ein Original-Dokument aus der Diokletianischen Christenverfolgung. (Vgl. B. Z. XII 414.) Besprochen von **F. Kropatscheck,** Theologisches Literaturblatt 24 (1903) Nr. 17 Sp. 193—195; von **H. D**⟨**elehaye**⟩, Analecta Bollandiana 22 (1903) 209 f.; von ⟨**A. de Santi**⟩, La Civiltà cattolica S. 18 vol. 9 Quad. 1264 (1903) S. 457—460. C. W.

P. Franchi de' Cavalieri, Un' ultima parola sulla lettera di Psenosiris. Nuovo Bullettino di archeologia cristiana 8 (1902) 264. *Πολιτικός* steht in den griechischen Papyri Ägyptens des öfteren im Sinne von 'Bürger von Alexandria', im Gegensatze zu *νομικός* oder *Αἰγύπτιος* (Lumbroso, Rendiconti della R. Acc. dei Lincei 1902 p. 586). Die *πολιτική* im Deißmannschen 'Originaldokument' hat somit einfach als Alexandrinerin zu gelten. C. W.

Pio Franchi de' Cavalieri, I martiri di S. Teodoto e di S. Ariadne. (Vgl. B. Z. XII 396.) Besprochen von **H**⟨**ippolyte**⟩ **D**⟨**elehaye**⟩, Analecta Bollandiana 22 (1903) 89—91; von **A. Pieper,** Theologische

Revue 2 (1903) Nr. 5 Sp. 146—148; von ⟨**A. de Santi**⟩, La Civiltà cattolica S. 18 vol. 9 Quad. 1264 (1903) S. 451—457. C. W.

Pio Franchi de' Cavalieri, Note agiografiche. I. Ancora del martirio di S. Ariadne. II. Gli atti di S. Giustino. Rom, Tipogr. Vaticana 1902. 36 S. 8°. Studi e Testi 8. I. Neue Ausgabe der zwei wertvolleren Teile des Martyriums der Ariadne (s. die vorige Notiz), d. h. des Prozesses des Tertullus und des Verhörs der Ariadne (griechisch und lateinisch mit Beifügung der zur Ausfüllung der Lücken des griechischen Textes dienenden syrischen Version in italienischer Übersetzung). II. Neue Ausgabe der bisher nur nach dem Vat. 655 gedruckten Acta Iustini auf Grund der Hss Hierosol. s. sep. 6, Paris. 1470 und Vat. 1667 (der Vorlage des Vat. 655). Notiert von **H**⟨**ippolyte**⟩ **D**⟨**elehaye**⟩, Analecta Bollandiana 22 (1903) 89—91. C. W.

Anonymus (A. de Santi?), Studii intorno il martire S. Giorgio. La civiltà cattolica S. 18 vol. 9 Quad. 1266 (1903) S. 709—713. Bericht über die Arbeiten von **Vetter** (B. Z. VI 195), **Friedrich** (B. Z. XI 240) und **Salvatore Borelli**, Il Megalomartire S. Giorgio nella fausta ricorrenza del suo XVI centenario, Neapel 1902. C. W.

Acta S. Carterii herausgeg. von **J. Compernass**. Vgl. B. Z. XI 634.) Besprochen von **C**⟨**arl**⟩ **W**⟨**eyman**⟩, Historisches Jahrbuch 24 (1903) 138. C. W.

H. Delehaye, S. Barlaam, martyr à Antioche. Analecta Bollandiana 22 (1903) 129—145. Ediert die griechische Passion des Heiligen auf Grund des Cod. Vindob. hist. gr. V (olim XIX) unter Angabe der Varianten des Venetus Marc. 349 s. XII, nach dem Th. Joannu die Schrift herausgegeben, und des Vat. 807 s. X, auf Grund dessen Esteves Pereira sie ins Portugiesische übersetzt hat. In der Einleitung wird die Überlieferung über das Martyrium des Barlaam (eine antiochenische Homilie des Chrysostomos, eine gleichfalls in Antiochia gehaltene Predigt unter dem falschen Namen des Basileios, eine nur syrisch erhaltene und noch unedierte Homilie des Severos von Antiochia, aus der der Hauptteil in französischer Übersetzung mitgeteilt wird, die griechische Passio, die deutliche Anspielung des Eusebios Kirchengesch. VIII 12, 2, Erwähnungen von Kirchen zu Ehren des Martyrers) dargelegt, die Identifizierung des Martyrers mit dem Mönche Barlaam vom Kaukasus und anderen Persönlichkeiten abgewiesen und als mutmaßliches Datum seines Gedenktages der 30. Mai (daneben erscheinen der 15. August und der 16. oder 18. November) bezeichnet. Ob Severos die griechische Passion schon benützt hat, läßt sich z. Z. nicht feststellen. C. W.

F. Nau, Les Récits inédits du moine Anastase. (Vgl. B. Z. XI 622.) Besprochen von **V**⟨**an**⟩ **D**⟨**en**⟩ **G**⟨**heyn**⟩, Analecta Bollandiana 22 (1903) 93 f. C. W.

A. Vinogradov, Der hl. Andreas, Erzbischof von Kreta. Eine hagiologische Skizze (russ.). Christianskoje Čtenije 1902, Februar, S. 247—269. Notiert in Viz. Vrem. 9 (1902) 557. E. K.

Chrys. Loparev, De S. Theodoro monacho hegumenoque Chorensi (504—595). Petropoli 1903. XXX, 18 S. 8° (russ.). Ediert aus Cod. 33 der Biblioteca della Missione Urbana in Genua, saec. X, das Leben Theodors, eines Bruders der Mutter der Kaiserin Theodora, der Gemahlin

Justinians I, der als Abt des Choraklosters in Kpel sein Leben beschloß. Einen andern (vielleicht mit dem Genueser identischen) Text beabsichtigt F. J. Schmitt aus Cod. 13 des Pantokratorklosters auf dem Athos herauszugeben. In der gelehrten Einleitung handelt L. über die Geschichte des Choraklosters. K. K.

P. Van den Ven, La vie grecque de S. Jean le Psichaïte, confesseur sous le règne de Léon l'Arménien (813—820). Le Muséon N. S. 3 (1902) 97—125. Die Ausgabe der (historisch geringwertigen) Biographie ruht auf dem Monacensis 366 s. IX—X. Im Apparate sind die Varianten des Oxoniensis Barocc. 240 s. XI vermerkt, der nach der Ansicht des Herausgebers einen Auszug aus dem Texte des Monacensis repräsentiert. Vgl. die Notiz von **H⟨ippolyte⟩ D⟨elehaye⟩**, Analecta Bollandiana 22 (1903) 101; von **S. Pétridès,** Échos d'Orient 6 (1903) 218. C. W.

Ed. Kurtz, Des Klerikers Gregorios Bericht über Theodora von Thessalonich. (Vgl. oben S. 614ff.) Besprochen von **H⟨ippolyte⟩ D⟨elehaye⟩**, Analecta Bollandiana 22 (1903) 99—101; von **L. Petit,** Échos d'Orient 6 (1903) 151f. C. W.

V. Ryssel, Der Urtext der Cyprianuslegende. Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen 110 (1903) 273—311. Deutsche Übersetzung des syrischen Originaltextes nach dem von Agnes Smith Lewis Stud. Sin. IX edierten Londoner Codex und des von M. Dunlop Gibson Stud. Sin. VIII veröffentlichten arabischen Textes, der aus dem (uns in verkürzter Fassung vorliegenden) griechischen geflossen ist. Der in den Stud. Sin. VIII edierte neue griechische Text geht zumeist mit dem des Cod. Paris. 1454 zusammen, 'welchem Zahn meist den Text des Cod. Paris. 1468 vorzieht, weil letzterer eine ungekünstelte Treue zeigt, während ersterer überall einen nach den Normen des Gewöhnlichen korrigierten Text bietet', und kommt der griechischen Textvorlage der alten lateinischen Übersetzung nahe. C. W.

The Histories of Rabban Hôrmîzd the Persian and Rabban Bar-ʿIdtâ. The Syriac texts edited with English translations by **E. A. Wallis Budge.** I: The Syriac texts. II 1: English translations. II 2: The metrical life of Rabban Hôrmîzd by Mâr Sergius of Adhorbâîgân. English translation. London, Luzac and Co. 1902. XV, 202; XLII, 304; IX, 305—514 S. 8°. Rabban Hôrmîzd und sein Lehrer Bar-ʿIdtâ sind 'als Begründer nestorianischer Klöster bei Alqôsch, nördlich von Mosul (Ninive) im 7. Jahrh. von besonderer Bedeutung'. Vgl. die Besprechung von **C. F. Seybold,** Deutsche Literaturzeitung 24 (1903) Nr. 24 Sp. 1463—1465. C. W.

Frédéric Macler, Histoire de Saint Azazaïl. Texte syriaque inédit avec introduction et traduction française précédée des Actes grecs de Saint Pancrace publiés pour la première fois par F. M. Paris, Bouillon 1902. X, 64, 38 S. 2 Tafeln. 5 Fr. (Bibliothèque de l'école des hautes études. Sciences historiques et philolog., fasc. 141.) Vgl. oben S. 608ff. C. W.

Francesco Maria Esteves Pereira, Vida de Santa Maria Egypcia. Lissabon 1903. Äthiopischer Text und portugiesische Übersetzung. Notiert von **J. Halévy,** Revue sémitique 11 (1903) 192. C. W.

N. Marr, Agiografičeskie Materialy po Gruzinskim rukopisjam Ivera II. Mémoires de la Société impériale russe d'archéologie, section orientale 13 (1901) 89—144. 'Une vie et un office de S. Barlaam du

Caucase syrien forment la seconde livraison de la collection, où M. N. Marr se propose de rassembler les matériaux hagiographiques recueillis par lui dans les manuscrits géorgiens du monastère des Ibères au mont Athos. Le texte édité avec un soin minutieux et accompagné d'une traduction russe est emprunté au cod. 55. C'est une traduction du grec, effectuée aux environs d'Antioche, vers le milieu du XI[e] siècle, par un moine originaire de Caucasie, qui, d'après le savant éditeur, pourrait être ce même David à qui la littérature géorgienne doit un certain nombre de versions faites sur le grec et sur l'arabe.' So **P. Peeters** in seiner Besprechung der Publikation, Analecta Bollandiana 22 (1903) 217 f. C. W.

Paul Meyer, Notice d'un manuscrit de Trinity College (Cambridge) contenant les vies en vers français de S. Jean l'Aumônier et de S. Clément pape. Paris, Klincksieck 1903. 51 S. 4⁰. S.-A. aus den Notices et extraits t. 38. 'Das eine Gedicht erzählt in 7732 Versen das Leben des hl. Johannes Eleemosynarius und benutzt als Quelle die lateinische Übersetzung des Leontiosschen Werkes. Das andere behandelt das Leben des Papstes Clemens I auf Grund der Recognitiones, wie schon James ermittelt hatte, und des Pseudomarcellus.' Vgl. die Besprechung von **-ier,** Literarisches Centralblatt 54 (1903) Nr. 26 Sp. 882. C. W.

D. Dogmatik. Liturgik u. s. w.

F. Loofs, Symbolik oder christliche Konfessionskunde I. (Vgl. B. Z. XII 400.) Besprochen von **E. Troeltsch,** Deutsche Literaturzeitung 24 (1903) Nr. 16 Sp. 954—957; von **Nn,** Theologisches Literaturblatt 24 (1903) Nr. 22 Sp. 257—262; Nr. 23 Sp. 265—269. C. W.

Ferdinand Kattenbusch, Das apostolische Symbol II. (Vgl. B. Z. XII 400.) Ausführlich besprochen von **Ad. Jülicher,** Göttingische gelehrte Anzeigen 165 (1903) Nr. 6 S. 433—442. C. W.

N. Orloff, A Russian view of the creed of Constantinople. The Journal of Theological Studies 4 (1903) 285—290. Doppelt (vom Verf. und von der Redaktion) gekürzte Wiedergabe der Ausführungen von Professor Lebedeff (Moskau) im Theological Messenger von 1902. Resultat 'Neither the creed of Jerusalem nor that of Epiphanius can properly be employed, as they have recently been (vgl. B. Z. VIII 240), in the investigation of the process, by which the Nicene creed took the form presented by the creed of Constantinople.' C. W.

Eduard Riggenbach, Der trinitarische Taufbefehl Matth. 28, 19 nach seiner ursprünglichen Textgestalt und seiner Authentie untersucht. Gütersloh, Bertelsmann 1903. 103 S. 8⁰. Beiträge zur Förderung christlicher Theologie VII 1. Wir heben für unsere Zwecke die Abschnitte hervor, in denen der (des Augenlichtes beraubte) Verfasser über die Fassung des Taufbefehles bei Eusebios (S. 10—32. Resultat: 'So scheint nichts der Annahme entgegenzustehen, daß sich die eigentümliche Textgestalt von Matth. 28, 19 bei Euseb aus der Innehaltung der Arkandisciplin erkläre'), bei Origenes (S. 32—42. Auch Origenes wird 'als sicherer Zeuge für den gewöhnlichen Text von Matth. 28, 19 betrachtet werden dürfen') und bei den übrigen östlichen Zeugen vom Ende des 2. bis zum Anfang des 4. Jahrh. (S. 43—59. Gleiches Resultat) handelt. R.s

Ausführungen richten sich naturgemäß gegen den B. Z. XI 616 notierten Aufsatz von Conybeare. C. W.

J. Turmel, Étude historique sur la descente du Christ aux enfers. Annales de philosophie chrétienne 74 (1903) 508—533. Trotz der Opposition von Epiphanios und Chrysostomos 'l'église grecque continua d'assigner au 'descendit ad inferna' un but d'évangélisation'. C. W.

Salomon Reinach, Satan et ses pompes. Revue de l'Université de Bruxelles 8 (1902/3) 97—112. Enthält erläuternde Bemerkungen zu Stellen der Canones Hippolyti, des Basileios und des Kyrill von Jerusalem. C. W.

G. Rasneur, L'Homoiousianisme dans ses rapports avec l'orthodoxie. Revue d'histoire ecclésiastique 4 (1903) 189—206. Polemisiert gegen die Ausführungen von Gummerus. (Vgl. B. Z. XI 257.) C. W.

V. Schweitzer, Alter des Titels *Θεοτόκος*. Der Katholik 83 (1903 I) 97—113. 'Der Titel kommt im 3. Jahrh. auf, und höchst wahrscheinlich, ja noch mehr als wahrscheinlich ist es, daß ihn zuerst Origenes gebraucht hat.' C. W.

G. Krüger, Monophysiten. Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche. 3. Aufl. 13 (1903) 372—401. 'Der erhebliche Zuwachs an geschichtlichen Erkenntnissen, der uns in den letzten Jahren durch die Erschließung zahlreicher in syrischer Sprache erhaltener Quellen zur Geschichte des Monophysitismus geworden ist, machte es notwendig, den für seine Zeit vortrefflichen Artikel in der 2. Aufl. dieser Encyklopädie von W. Möller durch einen neuen zu ersetzen. Aus Gründen der Pietät und weil es mir zwecklos erschien, gut Gesagtes nur anders zu formulieren, bin ich dem Wortlaut des alten Art. nicht selten gefolgt, muß aber die Verantwortung für den neuen doch allein tragen.' C. W.

G. Krüger, Monotheleten. Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche. 3. Aufl. 13 (1903) 401—413. 'Konservative Umarbeitung' und zum Teil Kürzung des Artikels von W. Möller in der 2. Aufl. der Realencyklopädie. 'Völlig neu gearbeitet mußte der Eingang werden und mit Rücksicht auf die Eulogiusfragmente einzelne Partien des dogmengeschichtlichen Teils.' C. W.

Anton Seitz, Die Heilsnotwendigkeit der Kirche nach der altchristlichen Literatur bis zur Zeit des hl. Augustinus. Dargestellt von A. S. Freiburg i. B., Herder 1903. VIII, 416 S. 8°. Enthält zahlreiche Beiträge zur näheren Charakteristik der griechischen Väter. C. W.

Anton Baumstark, Die Evangelienexegese der syrischen Monophysiten. Oriens christianus 2 (1902) 358—389. Schluß des B. Z. XII 402 notierten Aufsatzes. Bespricht mit besonderer Ausführlichkeit die Evangelienkommentare des Georgios von Beʿeltân (8. Jahrh.) und des Dionysios bar Ṣalîbî († 1171) und schließt mit einigen allgemeinen Bemerkungen über die Nutzbarmachung der syrischen exegetischen Literatur für die griechische. 'Es gilt hier, auf syristischem Gebiete zielbewußt den auf gräcistischem von Faulhaber, Lietzmann, Sickenberger verfolgten Weg systematischer Behandlung exegetischer Literatur einzuschlagen.' C. W.

A. Baumstark, Ein syrisches Zitat des 'Comma Iohanneum'. Oriens christianus 2 (1902) 438—441. Eine Spur des trinitarischen 'Commas', d. h. der Gegenüberstellung der drei irdischen und der drei himm-

lischen Zeugen in I. Joh. 5, 7 f. — die erste bei den Syrern — läßt sich in der Meßerklärung Ja'qûβs von Edessa († 708) nachweisen. C. W.

P. Batiffol, Études d'histoire et de théologie. (Vgl. B. Z. XII 401.) Besprochen von **Galusha Anderson**, The American Journal of Theology 7 (1903) 173—175. C. W.

P. A. Kirsch, Zur Geschichte der katholischen Beichte. (Vgl. B. Z. XII 402.) Besprochen von **Otto Scheel**, Göttingische gelehrte Anzeigen 165 (1903) Nr. 4 S. 280—299. C. W.

N. Suvorov, Der wahrscheinliche Bestand der ältesten Beicht- und Bußordnung in der morgenländischen Kirche. III. IV (russ.). Viz. Vremennik 9 (1902) 378—417. Schluß des in der B. Z. XII 402 notierten Aufsatzes. Der Verf. weist nach, daß von allen zur Zeit bekannten Beichtordnungen als älteste gelten muß die *Διδασκαλία* im Monac. 498 mit ihrer Fortsetzung, wie sie in der ältesten slavischen Übersetzung des Textes vorliegt (Beilage Nr. 4 im ersten Artikel). Die von Joh. Morinus (Commentarius historicus de disciplina etc. Antw. 1682) edierten Texte: 1) *'Ακολουθία· καὶ τάξις ἐπὶ ἐξομολογουμένων συνταγεῖσα ὑπὸ . . . 'Ιωάννου τοῦ Νηστευτοῦ*, 2) *'Ιωάννου μοναχοῦ πατριάρχου Κ-πόλεως τοῦ Νηστευτοῦ· Λόγος πρὸς τὸν μέλλοντα ἐξαγορεῦσαι κτλ.* u. a. stellen nur mehr oder weniger späte Umarbeitungen dieser ältesten Ordnung dar. E. K.

F. W. Hackwood, Christ Lore: being the legends, traditions, myths, symbols, customs and superstitions of the Christian church. London, Stork 1902. Besprochen von **Anonymus**, The Saturday Review Nr. 2, 485 vol. 95 (13. Juni 1903) 756. C. W.

F. Cabrol et H. Leclercq, Monumenta ecclesiae liturgica I. (Vgl. B. Z. XII 403.) Besprochen von **Jean de Hemptinne**, Revue Bénédictine 20 (1903) 210—214; von **H. D⟨elehaye⟩**, Analecta Bollandiana 22 (1903) 204—207; von **P⟨ierre⟩ B⟨atiffol⟩**, Bulletin de littérature ecclésiastique 1903 Nr. 4 S. 121—123; von **L. Clugnet**, Revue de l'Orient chrétien 8 (1903) 150—152; von **M.**, The Dublin Review 132 (1903) 391—393. C. W.

Louis Duchesne, Christian Worship, its Origin and Evolution. A Study of the Latin Liturgy up to the time of Charlemagne. Translated from the third french edition by **M. L. McClure**. London 1903 (?) Besprochen von **Anonymus**, The Athenaeum Nr. 3945 (6. Juni 1903) 715. C. W.

E. von der Goltz, Das Gebet in der ältesten Christenheit. (Vgl. B. Z. XII 402.) Besprochen von **Waldo S. Pratt**, The American Journal of Theology 7 (1903) 168—172; von **H. D⟨elehaye⟩**, Analecta Bollandiana 22 (1903) 204—206; von **Wilhelm Bousset**, Göttingische gelehrte Anzeigen 165 (1903) Nr. 4 S. 265—280. C. W.

Dom F. Cabrol, Le livre de la prière antique. (Vgl. B. Z. XII 403.) Besprochen von **Waldo S. Pratt**, The American Journal of Theology 7 (1903) 168—172; von **H. D⟨elehaye⟩**, Analecta Bollandiana 22 (1903) 204—206. C. W.

K. Michel, Gebet und Bild. (Vgl. B. Z. XII 402.) Besprochen von **Anonymus**, Revue biblique 12 (1903) 333 f. C. W.

H. Junker und **W. Schubart**, Ein griechisch-koptisches Kirchengebet. Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde 40 (1903) 1—31. Die Pergamenths P. 9755 s. X der ägyptischen Abteilung der Kgl. Museen zu Berlin enthält 2 Litaneien, die zur Meßliturgie gehören und in

einem stark durch das Koptische beeinflußten Griechisch abgefaßt sind. Die Mehrzahl der in ihnen begegnenden Ausdrücke ist auch aus den sonstigen liturgischen Texten der koptischen Kirche zu belegen. C. W.

R. Reitzenstein, Zwei religionsgeschichtliche Fragen. (Vgl. B. Z. XII 351.) Besprochen von **Carl Schmidt**, Archiv für Papyrusforschung 2 (1903) 383 f., der den von R. S. 115 f. publizierten Text einer Tonscherbe für eine (nicht liturgische) Epiklese an die Jungfrau Maria erklärt. C. W.

A. von Maltzew, Menologion II. Liturgikon. (Vgl. B. Z. XII 404.) Besprochen von **S. Vailhé**, Échos d'Orient 6 (1903) 156. C. W.

Anonymus, Bemerkenswerte Eigentümlichkeiten des russischen Gottesdienstes. Stimmen aus Maria-Laach 64 (1903) 595—599. Greift einige Details aus den Publikationen v. Maltzews heraus. C. W.

Antonius Staerk O. S. B., Der Taufritus in der griechisch-russischen Kirche, sein apostolischer Ursprung und seine Entwicklung. Freiburg i. B., Herder 1903. XVI, 194 S. 8°. 7 *M.* Wird besprochen werden. C. W.

N. Nilles S. I., (Zur) Frage über die Sängerin des Magnificat. Zeitschrift für katholische Theologie 27 (1903) 375 f. Zurückweisung des von Köstlin (vgl. B. Z. XI 639) zu Gunsten der Elisabeth angeführten Argumentes aus der griechischen Liturgie. Vgl. auch E. Schürer, Theologische Literaturzeitung 28 (1903) Nr. 9 Sp. 258 f.; Alfred Loisy, Revue d'histoire et de littérature religieuses 8 (1903) 288 f. C. W.

A. Baumstark, De 'Corpore Liturgiarum Syriacarum' edendo. Oriens christianus 2 (1902) 434—436. Patriarch Rahmani und Dr. Baumstark gedenken ein 'Corpus liturgiarum eucharisticarum, quae syriace sive ab initio conscriptae sive ex graeco sermone conversae reperiri potuerunt, integrum atque perfectum' herauszugeben. C. W.

F. Mari, Le ore minori nella chiesa Siriaca. Rassegna Gregoriana 2 (1903) Sp. 193 f. Eine Stelle in den Homilien Isaaks von Antiochien († c. 460) läßt sich nicht als Zeugnis für die Existenz der Prim und des Completoriums verwerten, sondern ist nur das 'Echo' einer Stelle des Ephräm (IV p. 291 L.). C. W.

Anton Baumstark, Das syrisch-antiochenische Ferialbrevier. Der Katholik 83 (1903 I) 43—54. Schluß des B. Z. XII 405 notierten Aufsatzes. Über Horen und Komplet. C. W.

J. Bonaccorsi, Noël, notes d'exégèse et d'histoire. Paris, Vic et Amat 1903. 176 S. 12°. (Aus dem Italienischen übersetzt.) Besprochen von **Anonymus**, Revue biblique 12 (1903) 320 f.; von **Anonymus**, Revue d'histoire ecclésiastique 4 (1903) 378 f. C. W.

A. Baumstark, Die Zeit der Einführung des Weihnachtsfestes in Konstantinopel. Oriens christianus 2 (1902) 441—446. 'Wenn nicht schon 398, so wird 399 oder 400 als das Jahr der ersten konstantinopolitanischen Weihnachtsfeier vermutet werden dürfen. Mit Recht hat daher Jaʿqûβ [von Edessa], d. h. die gelehrte Tradition des 7. Jahrh., die [nach Useners Nachweis] im Winter 379/380 gehaltene or. XXXVIII des Nazianzeners noch auf den 6. Januar bezogen [in einem Briefe an einen gewissen Môšê], und erst auf den 6. Januar des folgenden Jahres 381 kann or. XXXIX fallen.' C. W.

H. M. Bannister, The Introduction of the Cultus of St. Anne into the West. The English Historical Review Nr. 69 vol. 18 (Jan. 1903) 107—112. B. sucht in dieser kleinen, durch die Entdeckung von Annabildern auf den Wänden von S. Maria antiqua veranlaßten Studie wahrscheinlich zu machen, daß Papst Konstantin (708—715) bei seinem Aufenthalt in Kpel, wo bereits unter Justinian I eine Annakirche bestand, die Verehrung der hl. Anna kennen lernte und nach Rom verpflanzte. C. W.

W. K. Prentice, Transactions and Proceedings of the American Philological Association vol. 33. Boston, Ginn and Comp.; Leipzig, Harrassowitz. 1903. 8⁰. Bespricht, wie ich aus dem Referate von **R. Helm,** Deutsche Literaturzeitung 24 (1903) Nr. 27 Sp. 1655 ersehe, eine syrische Inschrift in den Ruinen von Bshindelinteh, die eine altchristliche Liturgie monophysitischen Charakters enthält (dem Trishagion ist *σταυρωθεὶς δι' ἡμᾶς* beigefügt). C. W.

A. Papadopulos Chrysostomos, *Περὶ τῆς ἀποστολικῆς λειτουργίας τοῦ ἁγίου Ἰακώβου.* (Vgl. B. Z. XII 403.) Besprochen von **Zöckler,** Theologisches Literaturblatt 24 (1903) Nr. 19 Sp. 222. C. W.

G. Basilakes, *Ἔλεγχος ἐλέγχου.* Jerusalem 1901. 65 S. Antwort auf die in der vorigen Notiz erwähnte Broschüre. Vgl. die Besprechung von **R. Bousquet,** Échos d'Orient 6 (1903) 217 f. C. W.

F. S. Renz, Die Geschichte des Meßopfer-Begriffes I (vgl. B. Z. X 688) und II. Besprochen von **Jules Lebreton,** Études ... de la Compagnie de Jésus 94 (1903) 874—877, der eine ausgedehntere Berücksichtigung der syrischen Literatur gewünscht hätte. C. W.

Paul Drews, Zur Entstehungsgeschichte des Kanons in der römischen Messe. Tübingen und Leipzig, Mohr 1902. 39 S. 8⁰. 1 *M.* Studien zur Geschichte des Gottesdienstes und des gottesdienstlichen Lebens I. Besprochen von **C. Lübeck,** Theologische Revue 2 (1903) Nr. 7 Sp. 209—212; von **E. Chr. Achelis,** Theologische Literaturzeitung 28 (1903) Nr. 10 Sp. 309 f. C. W.

F. X. Funk, Über den Kanon der römischen Messe. Historisches Jahrbuch 24 (1903) 62—72. Lehnt die Aufstellungen von Drews (s. d. vorige Notiz) ab. C. W.

Adolph Franz, Die Messe im deutschen Mittelalter. Beiträge zur Geschichte der Liturgie und des religiösen Volkslebens. Freiburg i. B., Herder 1902. XXII, 770 S. 8⁰. Für unser Gebiet kommen nur die auf die Meßerklärung bei Pseudo-Dionysios, Sophronios von Jerusalem und Maximos Confessor entfallenden Seiten 335—338 in Betracht. 'Während Sophronius in den Handlungen der Messe Tatsachen aus dem Leben und Leiden Christi versinnbildet findet, deutet der Confessor, den Areopagiten erklärend und erweiternd, die Zeremonien und Gebete der Messe im mystischen Sinne, als Bilder geistiger Zustände im Wandel nach dem Himmel und in der Vollendung.' C. W.

G. Diettrich, Die nestorianische Taufliturgie ins Deutsche übersetzt und unter Verwertung der neuesten handschriftlichen Funde historisch-kritisch erforscht von G. D. Gießen, Ricker 1903. XXXII, 104 S. 8⁰. Notiz folgt. C. W.

E. Vermischtes. Literaturberichte.

H. Lüdemann, Jahresbericht über die Kirchenväter und ihr Verhältnis zur Philosophie. 1897—1900. Archiv für Geschichte der Philosophie. I. Abt. N. F. 9 (1903) 401—448. Bericht über die Literatur zu Athanasios, Julian, Gregor von Nyssa, Basileios, Synesios, Nemesios, Prokopios und Aineias von Gaza, Theodoret, Ps.-Dionysios und Johannes Philoponos. Vgl. B. Z. XII 406. C. W.

H. Coppieters, La collection des Texts and Studies. Revue d'histoire ecclésiastique 4 (1903) 327—336. Übersicht über die in den bisher erschienenen Bänden niedergelegte Forschungsarbeit. C. W.

5. Geschichte.

A. Äußere Geschichte.

Th. Lindner, Weltgeschichte I. (Vgl. B. Z. XII 406.) Besprochen von **O. Jäger**, Monatschrift für höhere Schulen 2 (1903) 222 f. Bd. II von **Th. Lenschau**, Berliner philologische Wochenschrift 23 (1903) Nr. 19 Sp. 597—600. C. W.

Otto Seeck, Geschichte des Untergangs II. Anhang. (Vgl. B. Z. XII 407.) Besprochen von **Gerh. Rauschen**, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 4 Sp. 126 f. C. W.

H. Laven, Konstantin der Große und das Zeichen am Himmel. Trier, Lintz 1902. 31 S. 8⁰. ℳ 0,50. Verlegt die bekannte Erscheinung vor Beginn des ganzen Feldzuges gegen Maxentius und in die Nähe von Neumayen bei Trier. Vgl. die Besprechung von **P. A. Kirsch**, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 9 Sp. 265—267. C. W.

A. Athanasiades, Die Begründung des orthodoxen Staates. (Vgl. B. Z. XII 407.) Besprochen von **Theodor Schermann**, Allgemeines Literaturblatt 12 (1903) Nr. 5 Sp. 133. C. W.

P. Leporskij, Geschichte des Exarchats von Thessalonike bis zur Zeit seiner Vereinigung mit dem Patriarchat von Konstantinopel. St. Petersburg, Akinfiev und Leontiev 1901. IX, 351 S. 8⁰. Besprochen von **P. A. Palmieri**, Revue d'histoire ecclésiastique 4 (1903) 270 f. C. W.

Tr. E. Evangelides, *Ἡράκλειος ὁ αὐτοκράτωρ τοῦ Βυζαντίου καὶ ἡ κατὰ τὸν ζ′ μ. Χ. αἰῶνα κατάστασις τοῦ Βυζαντιακοῦ κράτους.* Odessa, Zerbates Perakes 1903. Der Redaktion unzugänglich. K. K.

Alfred J. Butler, The Arab Conquest of Egypt and the last thirty years of the Roman dominion. Oxford, Clarendon Press 1902. XXXIV, 563 S. 8⁰. Besprochen von **Anonymus**, The Athenaeum Nr. 3937 (11. April 1903) 455—457; von **Anonymus**, Literarisches Centralblatt 54 (1903) Nr. 26 Sp. 870 f. Vgl. oben S. 604 ff. C. W.

A. Lombard, Konstantin V. (Vgl. B. Z. XII 408.) Besprochen von **T. R⟨einach⟩**, Revue des études grecques 15 (1902) 474 f.; von **J. B. B⟨ury⟩**, The English Historical Review Nr. 70 vol. 18 (April 1903) 397; von **J. Pargoire**, Échos d'Orient 6 (1903) 222 f. C. W.

L. Schmidt, Geschichte der Wandalen. (Vgl. B. Z. XII 407.) Besprochen von **J. W. Thompson**, The American Journal of Theology 7 (1903) 157 f. C. W.

A. Vasiljev, Byzanz und die Araber. (Vgl. B. Z. XI 643.) Besprochen von **J. Bois**, Échos d'Orient 6 (1903) 91 f. 221 f. C. W.

L. M. Hartmann, Geschichte Italiens im Mittelalter I und II 1. (Vgl. B. Z. XI 249.) Besprochen von **Ernst Mayer**, Göttingische gelehrte Anzeigen 165 (1903) Nr. 3 S. 192—209. C. W.

Arthur Kleinclausz, L'Empire Carolingien. (Vgl. B. Z. XII 410.) Besprochen von **Achille Luchaire**, Journal des Savants N. S. 1 (1903) Nr. 3 S. 180 f.; von **J. B.**, Revue des questions historiques 73 (1903) 679 f.; von **H. W. C. Davis**, The English Historical Review Nr. 70 vol. 18 (April 1903) 344—346. C. W.

N. A. Miednikoff, Palästina von der arabischen Eroberung bis zu den Kreuzzügen nach den arabischen Quellen. I. Untersuchungen über die Quellen. Petersburg 1902. III, 935 S. 8^0 (russisch). Besprochen von **J. Guidi**, Oriens christianus 2 (1902) 469. C. W.

Reinhold Röhricht, Geschichte des ersten Kreuzzuges. (Vgl. B. Z. XI 645.) Ausführlich besprochen von **B. Lamarche**, Revue de l'Orient latin 8 (1900/01) 554—560. A. H.

H. Hagenmeyer, Chronologie de la première croisade 1094—1110. Revue de l'Orient latin 8 (1900/1) 318—382. Schluß der zuletzt B. Z. X 355 notierten Arbeit. A. H.

H. Hagenmeyer, Epistulae et chartae. (Vgl. B. Z. XI 645.) Besprochen von **J. D. L.-R.**, Bibliothèque de l'École des chartes 63 (1903) 703; von **C. K.**, Literarisches Centralblatt 54 (1903) Nr. 19 Sp. 637 f.; von **Oskar Herrigel**, Protestantische Monatshefte 7 (1903) 159 f.; von **M. Kohler**, Revue de l'Orient latin 8 (1901) 562—567. C. W.

J. Van den Gheyn, Lettre de Gregoire IX concernant l'empire latin de Constantinople (Pérouse, 13 décembre 1229). Revue de l'Orient latin 9 (1902) 230—234. Erzbischof Heinrich von Rheims teilt seinen Suffraganbischöfen einen Brief Gregors IX mit, in welchem dieser zur Unterstützung des vor kurzem zum Herrscher des lateinischen Kaisertums gewählten Johann von Brienne auffordert. Der Herausgeber fand das Schreiben im Cod. 733—41 der Kgl. belgischen Bibliothek. A. H.

N. Jorga, Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XVe siècle. Revue de l'Orient latin 8 (1900/01) 267—310. Schluß der zuletzt B. Z. XI 250 notierten Arbeit. A. H.

Edwin Pears, The destruction of the Greek Empire and the Story of the capture of Constantinople by the Turks. London, Longmans 1903. 18 Sh. Besprochen von **Anonymus**, The Saturday Review Nr. 2, 483 vol. 95 (30. May 1903) 685 f. C. W.

L. Olivier, La Bosnie et l'Herzégovine. Paris, Colin 1902. 370 S. 4^0. 15 Fr. Besprochen von **J. Pargoire**, Échos d'Orient 5 (1902) 255 f. C. W.

M. J. Djanaschvili, Tzaritza Tamara. Tiflis, Choradze et Cie 1900. 127 S. 8^0. 9 Tafeln. Besprochen von **J. Bois**, Échos d'Orient 5 (1902) 252—254. C. W.

E. Blochet, L'histoire d'Égypte de Makrizi, version française d'après le texte arabe. Revue de l'Orient latin 8 (1900/01) 501—553; 9 (1902) 6—163. Fortsetzung der zuletzt B. Z. XI 250 notierten Arbeit. A. H.

B. Innere Geschichte.

Hieromonach Michail, Zwei Systeme der Beziehungen des Staates zur Kirche. Die römische und byzantin.-slavische Auffassung vom Prinzipe der Beziehungen der Kirche zum Staate (russ.). Pravoslavnyj Sobesjednik 1902, Juli—August S. 26—46. Notiert im Viz. Vrem. 9 (1902) 559—562. E. K.

D. C. Hesseling, Byzantium. (Vgl. B. Z. XI 646.) Besprochen von **A. Thumb,** Museum 10 (1903) Nr. 5 Sp. 158—161. A. H.

Paul Koch, Die byzantinischen Beamtentitel von 400 bis 700. Diss., Jena 1903. 129 S. 8°. Nachdem Hirschfeld in den Sitzungsberichten der preußischen Akademie 1901, XXV, das Rangtitelwesen in der älteren römischen Kaiserzeit beleuchtet hat, versucht der Verf., ein Bild von dem Zustande des Titelwesens im 5.—7. Jahrhundert zu geben, eine chronologische Abgrenzung, die freilich durch keinerlei innere Entwicklungsmomente gerechtfertigt ist. Die allmähliche Ersetzung der lateinischen Staatssprache durch die griechische bedingte natürlich auch eine zweisprachige Form im Titelwesen. Doch ist es nicht möglich, für jeden Titel und jede titulare Anrede beide Formen zu eruieren. Zu S. 82 ff. sei bemerkt, daß die Gleichung „domnus (κύριος), domna" nicht ganz richtig ist; dem lat. domnus, domna steht vielmehr griech. κῦρις (κυροῦ u. s. w), κυρᾶ gegenüber. Eine gute Definition und eine zusammenhängende geschichtliche Darstellung des Rang- und Titelwesen vom Anfang des römischen Kaisertums bis auf die spätbyzantinische Zeit bleibt ein dringendes Bedürfnis. K. K.

Chr. Loparev, Die Ehe der Mstislavna (im J. 1122) (russ.). Viz. Vremennik 9 (1902) 418—445. In russischen Chroniken heißt es zum Jahre 1122 „Es ward Mstislavna zu den Griechen geführt (als Gattin) für den Carenъ" oder „Mstislav, der Sohn Vladimirs, verheiratete seine Tochter an den griechischen Carevič, den Sohn des Jo. Komnenos". Nach dieser Nachricht war also der älteste Sohn des Kaisers Jo. Komnenos, Alexios (1106—1142), der etwa seit 1123 (nach Muralt) Mitregent seines Vaters hieß, mit einer Tochter des russ. Fürsten Mstislav, des ältesten Sohnes von Vladimir Monomach, verheiratet; bei Kinnamos wird die Gattin des Alexios gleichfalls erwähnt, aber ohne Bezeichnung ihres Namens und ihrer Nationalität. In Kiev hieß sie Dobrodjeja, in Byzanz sei sie, meint Loparev, Zoe umbenannt worden; dies schließt er aus einer Stelle bei Theodoros Balsamon (Migne 188, 801), wo man in den Worten τῆς μακαρίτιδος σεβαστῆς κυρᾶς ζωῆς τῆς συμβίου Ἀλεξίου κτλ. das Wort ζωῆς bisher falsch als Apellativum statt als Eigennamen (Ζωῆς) gefaßt habe. Von dieser Zoe berichtet Balsamon weiter, sie habe in einer schweren und langwierigen Krankheit, die schließlich zu ihrem Tode führte, von den Ärzten aufgegeben, bei Zauberern und Hexenmeistern Hilfe gesucht, aber auch bei ihnen keine Heilung gefunden. In derselben Zoe sieht Loparev auch die Verfasserin eines medizinischen Traktates mit dem Titel Ἄλειμμα τῆς κυρᾶς Ζωῆς τῆς βασιλίσσης (im Cod. Laurent. VII, 19). Ihre wohl aus ihrer Heimat (vgl. den noch heute üblichen Ausdruck: Kievsche Hexe) mitgebrachte Vorliebe für allerlei Aberglauben und Zauberei habe Zoe auch auf ihre an Alexios Axuchos verheiratete Tochter übertragen, die ihrerseits ihren Gatten dafür zu gewinnen wußte (vgl. die Nachricht bei Niket. Choniates über die unter

Manuel gegen Alexios Axuchos erhobene Anklage wegen hochverräterischer Zauberkünste). Der Hinweis Loparevs auf die russische Chroniknotiz, die uns über die Herkunft der Gattin des Alexios Komnenos belehrt, ist dankenswert, ebenso die Wiederherstellung des Eigennamens *Ζωή* in der Notiz bei Balsamon; aber gegen alle weiteren Kombinationen desselben sprechen gewichtige Gründe. Erstens kann in der angeführten Stelle des Balsamon unmöglich von der Gattin des Alexios, des ältesten Sohnes vom Kaiser Jo. Komnenos, die Rede sein; denn Balsamon bezeichnet seinen Alexios als den Sohn des berühmten Sebastokrators (ohne jede weitere Namenbezeichnung), für diesen Sebastokrator aber, wie Loparev es ohne weiteres tut, den Kaiser Jo. Komnenos einzusetzen, ist ein Ding der Unmöglichkeit. Zweitens erzählt Balsamon weiterhin, daß nach dem Tode der Zoe in den Tagen des Patriarchen Leon Styppes (1134—1143) mehrere Personen aus ihrer Umgebung wegen Zauberei belangt worden seien. Die Gattin des Alexios, des Sohnes des Kaisers Joannes, hat aber, worauf Loparev diesmal selbst aufmerksam macht, den genannten Patriarchen jedenfalls überlebt, und die Annahme, Balsamon habe sich im Namen des Patriarchen geirrt, ist doch nur ein durch nichts gerechtfertigter Notbehelf. Der von Balsamon als Gatte einer Zoe genannte Alexios muß vielmehr nach Balsamons ausdrücklichem Zeugnisse unter den Söhnen eines Sebastokrators gesucht werden und wird wahrscheinlich in dem Alexios zu finden sein, der ein Sohn des Sebastokrators Isaak, des Bruders vom Kaiser Alexios I, war. E. K.

G. Schlumberger, Le tombeau d'une impératrice byzantine. (Vgl. B. Z. XII 412.) Besprochen von **J. Pargoire**, Échos d'Orient 6 (1903) 151. C. W.

J. E. Serrano y Morales, La emperatriz de Nicea Donna Constanza de Hoenstaufen sepultada en Valencia. S.-A. aus: Almanaque de las Provincias, Valencia 1903. 15 S. 8°. Aus Anlaß der oben S. 412 notierten Abhandlung von G. Schlumberger. K. K.

Albert Wächter, Der Verfall des Griechentums in Kleinasien. (Vgl. B. Z. XII 411.) Besprochen von **F. Kattenbusch**, Theologische Literaturzeitung 28 (1903) Nr. 10 Sp. 301 f. C. W.

Konstantin Jireček, Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters. II. Teil. Wien 1903. 80 S. 4°. (S.-A. aus den Denkschriften der kais. Akademie der Wissenschaften, phil.-hist. Klasse, Bd. 49). Der zweite Teil (vgl. B. Z. XI 261) enthält romanische Texte und Verzeichnisse von Vornamen. Es ist merkwürdig, wie sich einzelne byz. Namen in den romanischen Städten Dalmatiens lange im Gebrauch behauptet haben. Nicephorus, Nichiforus (abgekürzt Nichfus, Nifficus) hießen Mitglieder des Stadtadels von Cattaro, Ragusa, Spalato und Zara bis ins 14. Jahrh., vor 1200 sogar einige Bischöfe von Cattaro und Ragusa. Der Name Plato war beliebt in Cattaro, Zara, wo auch eine Kirche S. Platonis mit einem Nonnenkloster bestand, und Arbe. Dazu kommen noch Alexius, Apricius (der Name eines Heiligen von Nikaia), Arsaphius, Basilius, Bizantius, Demetrius, Drosia, Poto (*Πόθος*), Sergius u. a. Der dritte Teil des Werkes wird die Familiennamen enthalten. K. K.

J. Peisker, Die serbische Zadruga. Zeitschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte VII (Berlin 1900) 211—326. In dieser sehr interessanten Darstellung der serbischen Hauskommunion werden auch die älteren,

auf römisch-byzantinischer Gesetzgebung (κεφαλητίων, καπνικόν) beruhenden Zustände Serbiens berührt. P. kommt zum Ergebnis, daß die alten Slaven nicht im Sippenkommunismus lebten und daß der Ursprung des serbischen Zadrugentums zunächst nicht vor das 14. Jahrh. zu setzen sei. K. K.

St. Novaković, Villes et cités du moyen âge dans l'Europe Occidentale et dans la Péninsule Balcanique. Arch. f. slav. Philol. 25 (1903) 321—340. Berührt auch das byzantinische Städtewesen und das Verhältnis der Städte zur Staatsregierung. K. K.

C. Kirchengeschichte. Mönchtum.

F. X. Funk, Lehrbuch der Kirchengeschichte. 4. Aufl. (Vgl. B. Z. XI 649.) Besprochen von **A. van Hove**, Revue d'histoire ecclésiastique 4 (1903) 247—250; von **G. Pfeilschifter**, Theologische Revue 1 (1902) Nr. 1 Sp. 12 f. C. W.

Alois Knöpfler, Lehrbuch der Kirchengeschichte. 3. Aufl. Freiburg i. Breisgau, Herder 1902. XXVI, 803 S. 8⁰. 10 *M*. Besprochen von **A. van Hove**, Revue d'histoire ecclésiastique 4 (1903) 247 (251)—252; von **A. Pieper**, Theologische Revue 1 (1902) Nr. 19 Sp. 589 f. C. W.

Hergenröther-Kirsch, Handbuch der allgemeinen Kirchengeschichte I. (Vgl. B. Z. XII 412.) Besprochen von **Funk**, Theologische Quartalschrift 85 (1903) 452—456. C. W.

W. Möller, Lehrbuch der Kirchengeschichte. I. Bd. Die alte Kirche. 2. Aufl., neu bearbeitet von **Hans von Schubert**. Tübingen-Leipzig, Mohr 1902. XX, 842 S. 8⁰. Besprochen von **Funk**, Theologische Quartalschrift 85 (1903) 287—289; von **Ad. Jülicher**, Göttingische gelehrte Anzeigen 165 (1903) Nr. 1 S. 31—38; von **Loofs**, Theologische Literaturzeitung 28 (1903) Nr. 6 Sp. 169—174. C. W.

J. B. Pighi, Institutiones historiae ecclesiasticae, ad vota SS. D. N. Leonis PP. XIII in epistola 'Saepenumero' 18 augusti 1883. T. I, II, III. Verona, Cinquetti 1901—1902. XXII, 387, 423, 413 S. 8⁰. 17 L. Besprochen von **A. Cauchie**, Revue d'histoire ecclésiastique 4 (1903) 252—254, der die in dem Buche angewendete Methode als 'la résurrection d'un genre que l'on aurait pu croire définitivement enterré' bezeichnet. C. W.

Humbert Benigni, Historiae ecclesiasticae repertorium. Siena, tip. S. Bernardino. 332 S. 16⁰. L. 2,50. Notiert von **Ch. D⟨enis⟩**, Annales de philosophie chrétienne 74 (1903) 605 f. C. W.

Der Gang der Kirche. Sieben kulturgeschichtliche Vorträge, gehalten gelegentlich des 51. Cyklus wissenschaftlicher Vorträge des evangelischen Vereins für kirchliche Zwecke in Berlin, Oranienstr. 106, Winter 1902. Berlin, Schriftenvertriebsanstalt 1902. 134 S. 8⁰. Für die B. Z. kommen nur der erste (**Seeberg**, Warum verfolgte der römische Staat die Christen?) und zweite (**Grützmacher**, Warum mußte das Christentum die antike Welt überwinden?) Vortrag in Betracht. Vgl. das ausführliche Referat von **Hunzinger**, Theologisches Literaturblatt 24 (1903) Nr. 7 Sp. 79—83. C. W.

R. Rainy, The ancient catholic church. (Vgl. B. Z. XII 415.) Besprochen von **E. W. Watson**, The Journal of Theological Studies 4 (1903) 312 f. C. W.

Jacoby, Christentum und Kultur im Spiegel der ersten drei Jahrhunderte. Deutsch-evangelische Blätter 28 (N. F. 3), 1903, 291—319. 'Je mehr eine Erscheinung des Kulturlebens, sei es in moralischer, sei es in religiöser Beziehung, das Gepräge heidnischen Geistes trug, desto mehr hat sich die christliche Gemeinde davon zurückgehalten. Erkannte sie dagegen in einer Institution göttliche Stiftung, mochte sie auch in der Hand einer heidnischer Verwaltung liegen, so hat sie . . . sich untergeordnet, soweit diese Unterordnung mit der Treue gegen das Bekenntnis zum Evangelium vereinbar war.' C. W.

A. Bigelmair, Die Beteiligung der Christen. (Vgl. B. Z. XII 414.) Besprochen von **Funk**, Theologische Quartalschrift 85 (1903) 289 f.; von **E. Fr⟨iedberg⟩**, Deutsche Zeitschrift für Kirchenrecht 13 (1903) 132; von **H. M. Gietl**, Archiv für katholisches Kirchenrecht 83 (1903) 187 f.; von **A. Linsenmayer**, Theologisch-praktische Monatsschrift 13 (1903) 464; von **J.**, Polybiblion, Partie littéraire 97 (1903) 434 f. C. W.

A. Harnack, Mission und Ausbreitung des Christentums. (Vgl. B. Z. XII 413.) Besprochen von **G. Wohlenberg**, Theologisches Literaturblatt 24 (1903) Nr. 9 Sp. 97—102; Nr. 10 Sp. 113—116; Nr. 11 Sp. 121—123; von **O. B⟨aumgarten⟩**, Monatsschrift für die kirchliche Praxis 3 (1903) 91 f.; von **Paul Mehlhorn**, Protestantische Monatshefte 7 (1903) 107—114. C. W.

H. Donald M. Spence, Early Christianity and Paganism: A. D. 64 to the peace of the church in the fourth century. A narration mainly based upon contemporary records and remains. New York, Dulton and Co.; London, Cassell. 1902. XV, 560 S. 8⁰. Besprochen von **Eri B. Hulbert**, The American Journal of Theology 7 (1903) 390 f. C. W.

Leop. Zscharnack, Der Dienst der Frau. (Vgl. B. Z. XII 414.) Besprochen von **Anonymus**, Literarisches Centralblatt 54 (1903) Nr. 10 Sp. 347 f.; von **E. Chr. Achelis**, Deutsche Literaturzeitung 24 (1903) Nr. 15 Sp. 888—890. C. W.

H. Achelis, Virgines subintroductae. (Vgl. B. Z. XII 414.) Besprochen von **Pierre Batiffol**, Revue biblique 12 (1903) 313 (316)—317; von **— — f — t**, Theologisches Literaturblatt 24 (1903) Nr. 21 Sp. 241. C. W.

F. X. Eggersdorfer, Die großen Kirchenväter des 4. Jahrhunderts auf den heidnischen Hochschulen ihrer Zeit. Vortrag, gehalten in dem Studentenverein Oeno-Danubia. Theologisch-praktische Monatsschrift 13 (1903) 335—345. 426—432. Gregor von Nazianz und Basileios führen uns das 'Ideal eines guten Studentenlebens', Hieronymus und Augustinus die Gefahren des Studentenlebens vor Augen. C. W.

H. Grisar, Geschichte Roms und der Päpste I. (Vgl. B. Z. XII 413.) Besprochen von **Heinrich Schrörs**, Literarische Rundschau 29 (1903) Nr. 6 Sp. 169—174. C. W.

Walther Norden, Das Papsttum und Byzanz. Die Trennung der beiden Mächte und das Problem ihrer Wiedervereinigung bis zum Untergang des byzantinischen Reichs (1453). Berlin, B. Behr 1903. XIX, 764 S. 8⁰. 16 *M*. Wird besprochen. K. K.

Horace Mann, The Lives of the Popes I 2. (Vgl. B. Z. XII 416.) Besprochen von **M. S.**, The Dublin Review 132 (1903) 408 f. C. W.

Sägmüller, Die Ernennung des Nachfolgers durch die Päpste Ende des fünften und Anfang des sechsten Jahrhunderts. Theologische Quartalschrift 85 (1903) 235—254. Fortsetzung des B. Z. XII 416 notierten Aufsatzes. C. W.

Franz Görres, Papst Honorius I (625—638), Charakter, Verwaltung und Pontifikalakte des römischen Bischofs mit Ausschluß der monotheletischen Angelegenheit. Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie 46 (N. F. 11), 1903, 270—294. 'Die erörterten Pontifikalhandlungen des römischen Bischofs lassen, abgesehen vielleicht von seinem Eingreifen in die istrischen und langobardischen Angelegenheiten, erkennen, daß er, natürlich innerhalb des Spielraums, den ihm der byzantinische Cäsaropapismus verstattete, die Machtsphäre seines römischen Primats nicht ohne Geschick erweiterte, vielfach sogar, wie einst der große Gregor, der entsetzlichen sittlichen Verwilderung des Zeitalters, in der Laienwelt sowohl wie im Klerus, kühn und wirksam entgegentretend, als rühriger Kämpe für die besseren kirchlichen Ideale erscheint.' Der spanisch-westgotischen Kirche gegenüber legte er große Schroffheit und Gereiztheit an den Tag, ging aber nicht so weit, daß er von ihr 'die Anerkennung des von einem Justinian terrorisierten (5. allgemeinen) Konzils' verlangt hätte. C. W.

Theo Sommerlad, Das Wirtschaftsprogramm der Kirche des Mittelalters. Ein Beitrag zur Geschichte der Nationalökonomie und zur Wirtschaftsgeschichte des ausgehenden Altertums. Leipzig, Weber 1903. XVI, 224 S. 8⁰. 'Sucht eine theoretische Reaktion gegen das Wirtschafts- und Gesellschaftsleben des 4. Jahrhunderts in Laktanz, Basilius, Chrysostomus, Ambrosius nachzuweisen, denen er kommunistische Tendenzen zuschreibt.' So **Schindler**, Allgemeines Literaturblatt 12 (1903) Nr. 7 Sp. 215 f. C. W.

Erwin Rausch, Kirche und Kirchen im Lichte griechischer Forschung. Leipzig, Deichert Nachf. 1903. VIII, 127 S. 8⁰. ℳ 2,80. Besprochen von **F. Kattenbusch**, Theologische Literaturzeitung 28 (1903) Nr. 6 Sp. 180 f.; von **F. X. Funk**, Allgemeines Literaturblatt 12 (1903) Nr. 12 Sp. 360 f. C. W.

Des Nilos Doxopatres *Τάξις τῶν πατριαρχικῶν θρόνων* armenisch und griechisch herausgegeben von **Franz Nikolaus Finck.** Walarschapat, Druckerei des Katholikats von Etschmiadsin 1902. 46 S. 4⁰. ℳ 2,50. Besprochen von **Vetter**, Theologische Quartalschrift 85 (1903) 444 f.; von **H. Goussen**, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 8 Sp. 230. C. W.

F. Cumont, La conversion des juifs byzantins au IXe siècle. Revue de l'instruction publique en Belgique 46 (1903) 8—15. Kommentar zu dem von Cumont früher (vgl. B. Z. XII 403) edierten Texte. K. K.

H. Gelzer, Der Patriarchat von Achrida. (Vgl. B. Z. XII 416.) Besprochen von **E. Gerland**, Literarisches Centralblatt 54 (1903) Nr. 8 Sp. 274 f.; von **J. B. B⟨ury⟩**, The English Historical Review Nr. 70 vol. 18 (April 1903) 400 f.; von **Jov. Radonić**, Archiv für slavische Philologie 25 (1903) 468—473. C. W.

Heinrich Gelzer, Der wiederaufgefundene Codex des hl. Clemens und andere auf den Patriarchat Achrida bezügliche Urkundensammlungen. S.-B. der K. Sächs. Ges. d. W. 1903 phil.-hist. Klasse

S. 41—110. 8°. In der Abhandlung „Der Patriarchat von Achrida" (vgl. B. Z. XII 416) hatte Gelzer aus einem Codex in der theologischen Schule zu Halki 43 Urkunden herausgegeben, welche sich auf die Geschichte der letzten hundert Jahre des Patriarchats von Achrida beziehen. Die Handschrift war eine Kopie, welche der Archimandrit Chimonios nach einer im Patriarchalarchiv aufbewahrten Vorlage angefertigt hatte. Was G. im Jahre 1899 verweigert wurde, gelang im Jahre 1902; er durfte den Codex des Archivs selbst studieren. Derselbe ist eine auf den achridenischen Patriarchat bezügliche Exzerptensammlung, welche Anthimos Alexudes, Erzbischof von Amaseia, durch seinen Sekretär Delwiniotes hatte anfertigen lassen und im Jahre 1899 an den Patriarchat geschenkt hatte. Auf den ersten 38 Seiten stehen die Urkunden, welche Delwiniotes aus dem Codex des hl. Clemens abgeschrieben hatte. Eben den Codex hatte auch der bulgarische Gelehrte Georgij Bodlev benützt, und nach seinem Text waren die Urkunden von Šopov im Sbornik des bulgarischen Unterrichtsministeriums veröffentlicht worden. Gelzers Ausgabe von 1902 basierte auf dieser Publikation und der Abschrift in Halki; eine nun ausgeführte Vergleichung mit dem Texte von Delwiniotes war fast ergebnislos. Im übrigen enthält Anthimos' Sammelcodex, den G. S. 42—49 beschreibt, sehr wichtige Stücke, u. a. Originalurkunden aus dem Belgrader (Berater) Metropolitanarchiv. Aber G. gelang ein unerwarteter Fund. In Achrida selbst entdeckte er im Archiv den echten Codex des hl. Clemens mit den Originalurkunden; von den 43 fehlten nur Nr. 1—4, welche sich später im Privatbesitz wiederfanden, und Nr. 41 und 42. Letztere aber haben nach G.s Vermutung überhaupt nie existiert, sondern sind eine Fälschung Bodlevs. Dieser Bulgare hat in seiner Abschrift sich überhaupt die heillosesten Freiheiten erlaubt, erfunden, auch Subskriptionen, wo kein Urtext vorlag, und den vorhandenen Text nicht kopiert, sondern mit größter Willkür paraphrasiert. Da G.s Ausgabe der Urkunden sehr wesentlich Bodlev folgte, gesteht G., daß sie nochmals gemacht werden muß. Außerdem entdeckte G. im Kirchenbuche von Gorča (Korytza) eine Reihe von wichtigen Urkunden aus dem Anfange des 18. Jahrh.'s; andere auf den Patriarchat von Achrida bezügliche Stücke fanden sich in Bobostitza und Kastoria. Namentlich in diesem Orte sind 37 Urkunden, Rechtsentscheidungen, Bestätigungen von Testamenten, Ehescheidungen u. a. von hohem Interesse. Endlich gibt G. Kunde von mehreren an verschiedenen Orten gefundenen Dokumenten mit geschichtlichem Inhalt, so z. B. von einem Briefwechsel zwischen dem ökumenischen Patriarchen und einem Erzbischof von Achrida etwa aus der Zeit von 1410—1420. Auf Grund aller dieser mühsamen Vorarbeiten, welche übrigens G. noch nicht für abgeschlossen hält, soll dann ein möglichst vollständiger Codex diplomaticus Achridenus hergestellt werden. Dafür, daß G. selbst eine mit so vielen Beschwerden verknüpfte Reise zur Sammlung der Urkunden ausgeführt hat, müssen wir ihm ganz besonders lebhaften Dank wissen.

A. H.

J. Hackett, A history of the Orthodox church of Cyprus. (Vgl. B. Z. XI 650.) Besprochen von **H. D⟨elehaye⟩**, Analecta Bollandiana 22 (1903) 211—213. C. W.

Synodicon orientale ou Recueil de synodes nestoriens, publié, traduit et annoté par **J.-B. Chabot**. Paris, Klincksieck 1902. 695 S. 4°.

Notices et Extraits t. 37. Besprochen von **R. Duval**, Journal Asiatique X. Série 1 (1903) 172—174. C. W.

S. Weber, Die katholische Kirche in Armenien. (Vgl. B. Z. XII 418.) Besprochen von **P. J. Dashian**, Literarische Rundschau 29 (1903) Nr. 56 Sp. 148—152; von **J. Schmidt**, Der Katholik 83 (1903 I) 373—375. C. W.

Anonymus, Al hijjat arrahina fi haqiqat asl al Marawina. Kairo 1900. IX, 80 S. 8°. Diese arabische Broschüre enthält außer dem Wiederabdruck einer biographischen Skizze über den gelehrten melchitischen Priester Johannes el Aggeymi (18. Jahrhundert) eine von letzterem verfaßte Abhandlung über die Anfänge der Maroniten. Vgl. die Besprechung von **S. Vailhé**, Échos d'Orient 5 (1902) 317. C. W.

C. Auner, Câteva momente din începuturile biscricei române. (Einige Momente aus den Anfängen der rumänischen Kirche.) Blaj 1902. 110 + VI S. 8°. Der Verfasser, ein römisch-katholischer Theologe in Bukarest, verteidigt einen früher gehaltenen Vortrag gegen die Angriffe des dortigen griechisch-orthodoxen Kanonisten Konstantin Erbicean. Nach A. läßt sich die Christianisierung Dakiens nicht höher als bis zum 7. Jahrhundert hinauf verfolgen. Vor dem 7. Jahrhundert hat es in Dakien ohne Zweifel schon Christen, aber kein geordnetes Kirchenwesen gegeben. Vgl. die Notiz von **S. Pétridès**, Échos d'Orient 6 (1903) 219. C. W.

Mgr. Nifon, Crestinismul la Români (Das Christentum bei den Rumänen). Bukarest 1902. 112 S. 8°. Notiert von **S. Pétridès**, Échos d'Orient 6 (1903) 219. C. W.

Samuel Giamil, Genuinae relationes. (Vgl. B. Z. XII 418.) Besprochen von **Schmid**, Theologisch-praktische Monatsschrift 13 (1903) 131 f.; von **J. de Laviornerie**, Revue de l'Orient chrétien 7 (1902) 507; von **O. Braun**, Orientalistische Literaturzeitung 6 (1903) Nr. 2 Sp. 87—89; von **C. Brockelmann**, Archiv für Religionswissenschaft 6 (1903) 198—200. C. W.

Samuel Giamil, The Malabar Christians. Rom, Löscher und Co. 1902. 648 S. 8°. Besprochen von **B.**, The Imperial Asiatic Quarterly Review 3. Series vol. 15 (1903) 424. C. W.

Daniel Völter, Der Ursprung des Mönchtums. (Vgl. B. Z. X 698.) Besprochen von **H⟨ippolyte⟩ D⟨elehaye⟩**, Analecta Bollandiana 22 (1903) 101 f. C. W.

James O. Hannay, The Spirit and Origin of Christian Monasticism. London, Methuen and Co. 1903. XXIV, 307 S. 8°. Besprochen von **Zöckler**, Theologisches Literaturblatt 24 (1903) Nr. 14 Sp. 165—167; von **Anonymus**, The Saturday Review Nr. 2, 485 vol. 95 (13. Juni 1903) 755 f. C. W.

Stephan Schiwietz, Geschichte und Organisation der Pachomianischen Klöster im 4. Jahrhundert. Fortsetzung und Schluß. Archiv für katholisches Kirchenrecht 83 (1903) 52—72. (Vgl. B. Z. XII 418.) Handelt über die religiös-sittliche Ausbildung, die Arbeit, die Speise-, Fasten- und Schlafvorschriften, den Begräbnisritus, die Kleiderordnung, das Verhältnis der Mönche zur Außenwelt und die klösterlichen Disziplinarmittel. C. W.

Kleopas Koikylides, Ἡ κατὰ τὴν ἔρημον τῆς ἁγίας τοῦ Θεοῦ

ἡμῶν πόλεως λαύρα Θεοδοσίου τοῦ κοινοβιάρχου. Jerusalem, Druckerei des hl. Grabes 1901. λϛ. 216 S. 8⁰. Besprochen von **S. Vailhé**, Échos d'Orient 6 (1903) 150 f. C. W.

K. Lake, The Greek monasteries in South Italy I. The Journal of Theological Studies 4 (1903) 345—368. Bespricht 1. the events which prepared the way for the foundation of Greek monasteries in South Italy (nicht sowohl die ikonoklastischen Wirren, als vielmehr a) die Expedition Konstans' II gegen die Sarazenen und die daran anschließende Okkupation unteritalischen und sizilischen Gebietes durch griechische Söldner und Ansiedler, b) die Einwanderung von Griechen, 'lay and monastic alike, who fled from the troubles which ware depopulating the Levant generally'); 2. the authorities for the history of the foundation of the Basilian monasteries of South Italy (Lebensbeschreibung des Elias iunior, des Elias Spelaiotes, des Lukas von Demena, des Vitalis, des Nilus, des Fantinus und des Philaretus); 3. the development of monastic life und the development of organization. C. W.

Karl Beth, Die orientalische Christenheit der Mittelmeerländer. (Vgl. B. Z. XII 412.) Ausführlich besprochen von **Siméon Vailhé**, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 3 Sp. 92—96. C. W.

H. Gelzer, Geistliches und Weltliches aus dem Orient. (Vgl. B. Z. XI 260.) Besprochen von **G. Hertzberg**, Historische Zeitschrift N. F. 54 (1903) 515—517. C. W.

K. Lübeck, Reichseinteilung und kirchliche Hierarchie. (Vgl. B. Z. XII 417.) Besprochen von **E. Dorsch** S. I., Zeitschrift für katholische Theologie 27 (1903) 335—341. C. W.

Leopold Karl Goetz, Entgegnung auf die Rezension von P. Lavrov (Viz. Vrem. 1900 S. 113 seq., vgl. B. Z. IX 703). Viz. Vrem. 9 (1902) 618—621. E. K.

D. Chronologie. Vermischtes.

Karl Andreas Kehr, Die Urkunden der normannisch-sizilischen Könige. Eine diplomatische Untersuchung. Innsbruck, Wagnersche Universitätsbuchhandlung 1902. XIV, 512 S. 20 ℳ. Der Verfasser (ein Bruder des Göttinger Diplomatikers Paul K.) behandelt auch die zahlreichen griechischen Urkunden der normannischen Könige und spricht S. 66—70 von einem der lateinischen Kanzlei angegliederten griechischen Bureau. S. 216—223 sind die erhaltenen normannischen Bullen und Siegel beschrieben. Die ganz beiläufigen Bemerkungen über die Sprache der griechischen Stücke S. 239—242 zeigen, welch schönes und geschlossenes Thema hier der Bearbeitung harrt. Freilich dürften dann itazistische Schreibungen (ι statt η und ähnliches) nicht als „Lautwandlungen" und „Dehnungen" bezeichnet werden, wie dies der Verfasser S. 241 tut. S. 438—439 wird ein griech. Privileg Wilhelms II a. 1168 für das Kloster S. Nicola τῆς ἐμπελλερημόντου (de Pellera) aus dem Chartular des Klosters S. Salvatore zu Messina = Cod. Vat. lat. 8201 ediert (vgl. Batiffol, Revue des quest. historiques 42 [1887] 555 sqq.). Vgl. die Besprechung von **Brandi**, Deutsche Literaturzeitung 24 (1903) Nr. 14 Sp. 853—856. K. K.

A magyar honfoglalás kútfői (Die Quellen der ungarischen Landnahme). Herausgegeben von Julius Pauler und Alexander Szilágyi.

(Vgl. B. Z. X 693—695.) II. Byzanczi történetírók. Összeállította **Marczali Henrik** (Byzantinische Geschichtschreiber, zusammengestellt von **Heinrich Marczali**). Rez. von **Wilhelm Pecz** in der ung. Zeitschrift Századok XXXVII (1903) S. 160—167. Konstatiert, daß der Text des auf die Magyaren bezüglichen Abschnittes von Konstantins De admin. imperio ein höchst liederlicher Abdruck der Bekkerschen Ausgabe ist. Doch irrt Pecz, wenn er hiefür Marczali verantwortlich macht: laut S. 99 trägt die Verantwortlichkeit hauptsächlich Julius Gyomlay. R. V.

F. Hirsch, Byzantinisches Reich. Berliner Jahresberichte der Geschichtswiss. XXIV (1901) III 150—153. Sorgfältige, von kritischen Bemerkungen begleitete Übersicht der im Jahre 1901 veröffentlichten Arbeiten über die byzantinische Geschichte, Topographie, Kunstgeschichte und ihre Quellen. K. K.

6. Geographie, Topographie, Ethnographie.

A. Geographie.

E. von der Goltz, Reisebilder aus dem griechisch-türkischen Orient. (Vgl. B. Z. XII 421.) Besprochen von **F. Kattenbusch**, Theologische Literaturzeitung 28 (1903) Nr. 6 Sp. 180 f. C. W.

Hieronymus Golubovich, Ichnographiae — terrae sanctae. (Vgl. B. Z. XII 425.) Besprochen von **A. Baumstark**, Oriens christianus 2 (1902) 474—477; von **J. D. C.**, Palestine Exploration Fund 35 (1903) 183 f.; von **G. Occioni-Bonaffons**, Nuovo Archivio Veneto N. S. Anno 2 t. 4 (1902) 292 f. C. W.

Paul Wilhelm von Keppler, Wanderfahrten und Wallfahrten im Orient. 4. Aufl. Freiburg i. B., Herder 1902. VIII, 537 S. 8⁰ mit 1 Porträt, 145 Abbild. und 3 Karten. 8 *M.* (Vgl. B. Z. IX 682.) Besprochen von **K. Furrer**, Deutsche Literaturzeitung 24 (1903) Nr. 13 Sp. 797—800. C. W.

Friedr. Westberg, Kommentar zu den Memoiren des Ibrahim Ibn-Jakub über die Slaven. Auf dem Titel nicht näher bezeichnete Petersburger Akademieschrift. Petersburg 1903. IV, 152 S. Rubel 1,60 = 4 *M.* (russ.). Russische Übersetzung und Umarbeitung der im Jahre 1898 publizierten deutschen Schrift des Verf. über denselben Gegenstand. (Vgl. B. Z. VIII 581.) K. K.

Hubert Pernot, L'île de Chio. Paris, J. Maisonneuve 1903. 2 Bl., 284 S. 8⁰. Obschon der Verf. fast nur das moderne Chios berücksichtigt, dürfte seine durch zahlreiche gute Illustrationen belebte Schilderung der Landschaft und Bevölkerung auch alle interessieren, die sich mit der mittelalterlichen Geschichte der Insel beschäftigen. K. K.

B. Topographie.

Joseph Führer, Forschungen zur Sicilia sotterranea. — Ein altchristliches Hypogeum. — Die Katakombe im Molinella-Tal. — Altchristliche Begräbnisanlagen bei Ferla. (Vgl. B. Z. XII 426 f.) Besprochen von **A. Pieper**, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 3 Sp. 87—90. Die 2. und 3. Arbeit von **Anonymus**, Stimmen aus Maria-Laach 64 (1903) 218; von **H. Achelis**, Theologische Literaturzeitung 28 (1903) Nr. 14 Sp. 404 f. Die 2. von **Anonymus**, Wochenschrift für klassische Philologie 20 (1903) Nr. 11 Sp. 291—293. C. W.

Carl Mommert, Aenon und Bethania, die Taufstätten des Täufers. Nebst einer Abhandlung über Salem, die Königsstadt des Melchisedek. Leipzig, Haberland 1903. V, 97 S. 8⁰ mit 1 Abbildung und 3 Karten. 2 ℳ. Besprochen von **E. Schürer**, Theologische Literaturzeitung 28 (1903) Nr. 10 Sp. 296—298. C. W.

C. Mommert, Topographie des alten Jerusalem I. (Vgl. B. Z. XII 424.) Besprochen von **E. Schürer**, Theologische Literaturzeitung 28 (1903) Nr. 13 Sp. 373 f. C. W.

Eug. Oberhummer, Konstantinopel unter Sultan Suleiman dem Großen aufgenommen im Jahre 1559 durch Melchior Lorichs aus Flensburg, herausgeg. von E. O. (Vgl. B. Z. XII 340.) Besprochen von **J. Partsch**, Berl. philol. Wochenschr. 23 Nr. 13 Sp. 401—403. A. H.

7. Kunstgeschichte.

A. Allgemeines. Quellen. Varia.

Ernst Diez und **Josef Quitt**, Ursprung und Sieg der altbyzantinischen Kunst. Beiträge, mit einer Einleitung von **Josef Strzygowski.** (Byzantinische Denkmäler, hrsg. von Strzygowski, Bd. III.) Wien, Mechitaristenkongregation 1903. XXVIII, 126 S. 4⁰ mit 4 Tafeln und 13 Abbildungen im Text. Wird besprochen werden. J. S.

Walter Lowrie, Monuments of the early church. New York, the Macmillan Co. 1902. XXII, 432 S. 8⁰. Besprochen von **Walter Dennison**, The Bibliotheca sacra 60 (1903) 396 f. C. W.

Josef Strzygowski, Hellenistische und koptische Kunst. (Vgl. B. Z. XII 424.) Besprochen von **Steph. Beissel**, Theologische Revue 2 (1903) Nr. 5 Sp. 148 f.; von **Anonymus**, Stimmen aus Maria-Laach 64 (1903) 476. C. W.

W. E. Crum, Coptic Monuments. (Vgl. B. Z. XI 659.) Besprochen von **Carl Schmidt**, Göttingische gelehrte Anzeigen 165 (1903) Nr. 3 S. 251—258. C. W.

Dom Fernand Cabrol, Dictionnaire d'archéologie etc. (Vgl. B. Z. XII 423.) Besprochen von **Fr. Cumont**, Revue de philologie 27 (1903) 109 f.; von **J. H⟨emptinne⟩**, Revue Bénédictine 20 (1903) 214 f.; von **Léonce Cellier**, Revue des questions historiques 73 (1903) 677 f.; von **Paul Lejay**, Revue critique 55 (1903) Nr. 17 S. 327 f.; von **S. Pétridès**, Échos d'Orient 6 (1903) 147 f. C. W.

B. Einzelne Orte und Zeitabschnitte.

Adolfo Avena, Monumenti dell' Italia meridionale. Relazione dell' ufficio regionale per la conservazione dei monumenti delle provincie meridionali. Vol. I (1891—1901). Roma 1902. XXII, 411 S. 4⁰ mit 256 Illustrationen. Der Direktor des Amtes für die Konservierung der Denkmäler in Unteritalien legt hier den zehn Jahre umfassenden Ministerialbericht öffentlich vor, gibt Auskunft über die Absichten und ausgeführten Arbeiten, die verausgabten und vom Ministerium wie von anderen zuständigen Behörden versprochenen Summen. Einer beanspruchten Zahl von 745 291 99 Lire steht die tatsächliche Bewilligung von 242 873,75 Lire gegenüber. Erfreulich ist immerhin, daß die Höhe der bewilligten Summen mit den

Jahren etwas gewachsen ist. Es folgt dann die eigentliche Arbeit, die Vorführung der Denkmäler in den einzelnen Provinzen, darunter solcher, die für unsere Studien von ganz hervorragendem Interesse sind. A. hat mit seinem Stabe alle Denkmäler neu aufgenommen, auf Grund dieses Befundes selbständige Studien gemacht und stellt nun die Ergebnisse dieser Arbeiten den Fachgenossen zur Diskussion. Ich möchte vor allem dem italienischen Ministerium danken für diese würdige, aller Welt zugängliche Berichterstattung. Das Buch ist vorzüglich ausgestattet (Officina poligrafica Romana) und wird in Zukunft einen bedeutenden Wert neben der veralteten Publikation von H. W. Schulz und der zu erwartenden von Berthaud behaupten. Ihr Kreis ist natürlich umfassender (besonders gegenüber Diehl, der nur die byzantinischen Denkmäler behandelt hat); immerhin steht das Mittelalter obenan, nicht zuletzt auch die Denkmäler, die unsere Studien berühren. Es würde zu weit führen, wollte ich hier auf Einzelheiten eingehen; doch sei wenigstens der Abschnitte über Bari, Bitonto, S. Vicenzo al Volturno, insbesondere der Kirche S. Maria Maggiore in Siponto, dann der Bauten in Brindisi, der Mosaiken im Baptisterium von Neapel und der Denkmäler in der Provinz Salerno Erwähnung getan. Der Text hält sich im Rahmen eines Berichtes, die wissenschaftlichen Auseinandersetzungen sind kurz und bündig. Wir wünschen dem Unternehmen eine Steigerung der Mittel, die es ermöglichte, über den Fortgang der Arbeiten in kürzeren Intervallen zu berichten. J. S.

H. Grisar I. S., Memorie sacre intorno alla porta Ostiense di Roma. Civiltà cattolica ser. XVIII, vol. VI (1902), 1—11 des S.-A. Eine in S. Saba gefundene Inschrift etwa aus der Zeit Gregors VII. erwähnt eine cella muroniana supra portā beati Pauli apli, ubi ē aeccla recdita ad honore imaginis dni di. G. untersucht die Spuren dieser cella auf dem Tor von S. Paolo und führt auch vor, was wir über die Kirche von S. Salvatore de Porta wissen, in der vielleicht eine bekannte Statuette des guten Hirten als Kultbild verehrt wurde. Die Studie hat für unseren Kreis Wert, weil cella und Kirche zusammen mit S. Saba zu jenem von Griechen besetzten Gebiete gehörten, das sich vom Aventin bis nach Tre Fontane erstreckte. J. S.

H. Grisar I. S., Il monastero primitivo di S. Gregorio Magno al Celio. Ebenda, S. 1—16 d. S.-A. Untersuchungen über das Kloster, das ebenfalls vorübergehend in den Händen der Griechen war. J. S.

H. Grisar I. S., Zur Palästinareise des sog. Antoninus Martyr. Zeitschrift für kathol. Theologie XXVI (1902) 760—770. G. stellt fest, daß der Anfang des Pilgerberichtes „Praecedente beato Antonino martyre" nicht berechtigt, einen Antoninus als Autor anzunehmen; vielmehr handle es sich dabei um den Schutzheiligen der Fahrt. Wertvoll sind auch einige Stellen über den Sinai und die hl. Stätten, denen G. näher tritt. J. S.

Carl Mommert, Aenon und Bethania, die Taufstätten des Täufers, nebst einer Abhandlung über Salem, die Königsstadt des Melchisedek. Leipzig, E. Haberland 1903. VI, 97 S. 8^0 mit zwei Tafeln. Für unsere Forschung, namentlich die Ikonographie der Taufe, ist wichtig M.s Nachweis, daß unterhalb des neuen griechischen Johannesklosters am Jordan, und zwar im verlassenen östlichen Flußbette, da, wo antike, von M. aufgenommene Ruinen stehen — die M. mit der vom Itinerarium des

Anonymus Placentinus erwähnten parva quadrata ecclesia identifiziert —, die Stelle des Jordans zu suchen sei, wo man im IV. Jahrh. die Taufstätte Christi verehrte; der Ort aber, wo die kirchliche Feier der Epiphanie und das Jordanbad der Pilger stattfanden, liege im verlassenen westlichen Flußbette. Vgl. oben S. 695; über die früher besprochenen Arbeiten desselben Verfassers B. Z. XI 661. J. S.

Josef Strzygowski, Antiochenische Kunst. Oriens christianus II (1902) S. 421—433 mit 7 Abbildungen. Der mächtigste orientalische Faktor im Wesen der byzantinischen Kunst war die syrisch-antiochenische Richtung. Es war bisher nur schwer möglich, sich eine Vorstellung von dem Kunstgeiste der vom Erdboden verschwundenen Metropole Syriens, von Antiocheia, zu machen. Nun suche ich mit Hilfe der Monogramme der beiden Pfeiler von Acre bei der Markuskirche in Venedig diese Lücke auszufüllen. Damit rückt eine ganze Reihe von Denkmälern in dieses Zentrum. Nächstens über das Hauptstück der ganzen Gruppe, die große Fassade von el-Meschettā. J. S.

Josef Strzygowski, Kleinasien, ein Neuland der Kunstgeschichte. Kirchenaufnahmen von **I. W. Crowfoot** und **J. I. Smirnov** unter Benutzung einiger Ergebnisse der Expedition nach der asiatischen Türkei des Kaiserl. Legationsrates Dr. Max Freiherrn von Oppenheim, der isaurischen Expedition der Gesellschaft zur Förderung deutscher Wissenschaft, Kunst und Literatur in Böhmen, Beiträgen von Bruno Keil, Otto Puchstein, Adolf Wilhelm u. a. bearbeitet von J. S. Leipzig, I. C. Hinrichssche Buchhandlung 1903. 245 S. 8⁰ mit 162 Abbildungen. Wird besprochen werden. K. K.

G. Millet, Le monastère de Daphni. (Vgl. B. Z. XII 434.) Besprochen von **J. Pargoire**, Échos d'Orient 6 (1903) 89—91. C. W.

G. McN Rushforth, S. Maria Antiqua. (Vgl. B. Z. XII 434.) Besprochen von **H. M. Bannister**, The English Historical Review Nr. 70 vol. 18 (April 1903) 337—341. C. W.

C. Ikonographie. Symbolik. Technik.

Hermann Usener, Dreiheit. Ein Versuch mythologischer Zahlenlehre. Rheinisches Museum N. F. LVIII 1—48, 161—208 und 321—364. Die Studie ist auch für den Kunsthistoriker von Wert, in erster Linie in der Richtung, daß sie ihm zeigt, wie wenig er seinerseits für solche vergleichende Untersuchungen das Material bereit gelegt hat. Möchten wir uns doch entschließen, gemeinsam ein „Handbuch der Ikonographie“ herauszugeben. Im Hinblick auf das, was ich „Orient oder Rom“ S. 83 mit Bezug auf die ältesten Darstellungen der Trinität sagen konnte, ist wichtig U.s Feststellung S. 37 f. Die göttliche Dreiheit war schon im II. Jahrh. Glaubenssatz geworden. S. 180 f. gibt U., was er über die bildliche Darstellung der Trinität in Symbolen und menschlicher Bildung zusammenstellen konnte. Man lese das nach und wird lebhaft empfinden, wie notwendig es ist, daß wir uns endlich ins Zeug legen. J. S.

Olav Sinding, Mariae Tod und Himmelfahrt. Ein Beitrag zur Kenntnis der frühmittelalterlichen Denkmäler. Hrsg. mit Beitrag von „Bennesches Stiftelse“ Christiania 1903. X, 134 S. 8⁰ mit zwei Tafeln in Lichtdruck. Der Verf. unternimmt es, die Ikonographie der beiden ge-

nannten Szenen zu geben, leider ohne Bilderatlas, so daß sich der Leser die Belege mühselig zusammensuchen, z. T. ihrer ganz entbehren muß. Hoffen wir, daß der Autor seine Absicht, die Studie in erweiterter Form mit Illustrationen herauszugeben, wird verwirklichen können. Dann aber wird es sich empfehlen, die Untersuchung auf eine ganz andere Basis zu stellen und vor allem für die älteste Zeit streng zwischen Syrien, Ägypten, Kleinasien und Byzanz zu scheiden. In Syrien ist offenbar wie in der Literatur so auch in der bild. Kunst der Typus der eigentlichen Koimesis zu Hause. Ich mache den Autor auf die Malereien des Klosters Surjani in der sketischen Wüste aufmerksam (Oriens christianus I S. 361 f.). Der Typus der Maria orans scheint dagegen von Ägypten auszugehen. Für die eigentliche Assumptio kommt ebenso wie für die Auferstehung Christi das Abendland allein in Betracht. — Zur Deutung des Reliefs der Sabinatür (Wiegand Taf. XVIII) möchte ich zu S. 48 f. hinweisen auf Sindings eigene Bemerkung S. 10: „In der syrisch-arabischen Gruppe wird ihre (Mariae) edle Abkunft und ihre symbolische Bedeutung als Kirche, als Königtum Christi und als heiliger Geist ausführlich behandelt.“ Die Sabinatür nun ist syrischen Ursprunges. — Die Zeichnung Bedas schließt schwerlich an ein wirkliches Bild der Zionskirche. — Für den Typus der Orans und Blacherniotissa vgl. jetzt ausführlich Wulff, Die Koimesiskirche in Nicäa S. 244 f. J. S.

Wilhelm Meyer aus Speyer, Wie ist die Auferstehung Christi dargestellt worden? Skizze. Nachrichten von der Kgl. Ges. d. Wiss. zu Göttingen. Phil.-hist. Klasse 1903, 236—254. Das uns Kunstkritikern wohlbekannte Phänomen des Fehlens einer Darstellung der eigentlichen Anastasis im Bilderkreise der byz. Kunst wird hier aufgegriffen und erklärt: erst durch das geistliche Schauspiel seien nordische Künstler im XII. Jahrh. angeregt worden, Christi Auferstehung darzustellen. Der Nachweis von Seiten eines Literarhistorikers ist sehr wertvoll, interessant auch der Hinweis, daß das auffällige Motiv des aufgesetzten Fußes bei Christus wohl der einfachsten szenischen Forderung entspräche u. s. f. Ich möchte nur meiner Empfindung Ausdruck geben, daß damit die Akten über einen älteren Bestand des Typus noch nicht geschlossen sind. Wenn die Auferstehung im Byzantinischen fehlt (das Malerbuch vom Athos ist darin wohl vom Abendland abhängig), so ist doch nicht ausgeschlossen, daß die kleinasiatische, syrische oder ägyptische Kunst der altchristlichen Zeit dafür einen Typus geschaffen haben, der dann im Orient verloren ging, im Occident aber anregend weiter wirkte. Die auch von Meyer herangezogene mystische Darstellung im Rabulascodex beweist zum mindesten, daß man im Orient der Idee einer solchen Darstellung nachgegangen sein muß. J. S.

Leonello Modona, Notarella biblico-archeologica sul Battistero di Parma. Rivista Emiliana „Per l'Arte“ XIV Nr. 14 S. 1—13. Versuch, zwei von den Monstren im Tierfriese des Baptisteriums zu Parma auf Salomon und die Königin von Saba zu deuten (vgl. Zimmermann, Oberit. Plastik S. 133). J. S.

E. v. Dobschütz schreibt mir zu meinem oben S. 429 f. angeführten Artikel über „Christus in hellenistischer und orientalischer Auffassung“: „Zur Sache selbst kann ich nicht viel sagen. Sie bewegen

sich rein auf kunstgeschichtlichem Gebiet ohne die Legenden viel zu berühren. Von jenem verstehe ich zu wenig.

Aufmerksam machen möchte ich Sie nur auf eine Ihnen naturgemäß fernliegende Neuigkeit, daß die von Nic. Müller und Weis-Liebersdorf als gnostisch behandelten sog. apokryphen Apostelgeschichten neuerdings von Harnack und noch entschiedener von dessen Schüler C. Schmidt als gemeinchristlich in Anspruch genommen werden. Ich bezweifle sehr, ob mit gutem Recht (bald kommt in der Theol. Literaturzeit. eine Besprechung von mir über C. Schmidt). Aber sicher sind sie bald in der Großkirche in Aufnahme gekommen. So ist die Verbreitung des hellenistisen Idealtypus mit herabhängenden Locken noch begreiflicher. Die ältesten Akten weisen nach Kleinasien! Dorther stammen die Paulusakten (= Paulus- und Theklaakten), dorther gewiß auch die Johannesakten (Schmidt glaubt nachgewiesen zu haben, daß die römischen Petrusakten frei nach den Johannesakten gearbeitet sind). Die Thomasakten sind vielleicht syrischen Ursprunges. — Jenes paßt gut zu Ihrer Lokalisierung. Ihre Unterscheidung des kleinasiatischen und ägyptischen Typus leuchtet mir ein — doch maße ich mir hierüber kein Urteil an —, ebenso scheint mir der Gedanke eines historisierenden Rückganges auf jüdische Haar- und Barttracht seit dem 4. Jahrh. sehr einleuchtend. Jüdische Gesichtsbildung finde ich allerdings bei den ältesten Beispielen des bärtigen Christus nicht: aber es ist eben auch kein historisches Porträt nach Überlieferung, sondern ein historisierender Porträttypus.

Auf Münzen taucht der Christuskopf ja merkwürdig spät auf: hier haben Sie aber gleich zwei sehr deutliche Typen: krausbärtig und langhaarig, vgl. Christusbilder 166.

Vielleicht ist noch von Interesse für Sie die Bemerkung, daß die Achiropoietenlegenden, die m. M. nach freilich alle erst aus justinianischer bezw. späterer Zeit stammen, teils nach Kleinasien (Kamuliana), teils nach Edessa (Abgar, c. 544) weisen. Über den Typus jener Bilder haben wir leider gar keine Kunde. Dieses (Edessenum) wird dem bekannten späteren Typus entsprochen haben. Als man es 922 nach Konstantinopel holte, war wohl kaum mehr viel daran zu sehen. Die sog. Mandylien halte ich für Phantasiekopien. Genaue Beschreibungen haben wir nicht.

Übrigens möchte ich nochmals erinnern, daß der Kultus des Bildes in Edessa offenbar griechisch-melchitisch war. Die syrischen Nestorianer und Monophysiten hatten, wenn überhaupt, nur aus Rivalität derartige Christusbilder und in minderer Verehrung. Ihr Talisman war der Brief.

Durchleuchten Sie doch bitte einmal kunstgeschichtlich die von mir Chr.-B. 293** ff. zusammengestellten Personalbeschreibungen Christi. Sie gehören freilich auch alle späterer Zeit an. Aber da müssen doch differierende Typen zu lokalisieren sein." J. S.

Josef Strzygowski, Der koptische Reiterheilige und der hl. Georg. Zeitschrift für ägyptische Sprache XL (1903) S. 49—60 mit 4 Abbildungen und einer Tafel. Ich suche nachzuweisen, daß sich im Rahmen des Byzantinischen, das man ganz allgemein für das orientalische Mittelalter als herrschend annimmt, zu allen Zeiten lokale Eigentümlichkeiten erhalten haben. Die Verfolgung des Typus des Reiterheiligen durch die koptische und abessynische Kunst gibt Anlaß, dem Mißbrauch mit der

Deutung jedes Reiters auf den hl. Georg entgegenzutreten. Im Anhange behandeln Crum und Wreszinski Schriftdenkmäler, die mit der Frage z. T. im Zusammenhange stehen. J. S.

Dom Fr. Chamard, Le linceul du Christ, Étude critique et historique. Paris, Oudin 1902. 8⁰. — **J. Du Teil**, Autour du Saint-Suaire de Lirey, Document inédit. Paris, Klincksieck 1902. 8⁰ (Extrait des Mémoires des Antiquaires de France p. 191—217). Besprochen von **F. de Mély**, Revue critique 55 (1903) Nr. 11 S. 204—206; von **Anonymus**, Revue biblique 12 (1903) 318 (Chamard); von **R.**, Studien und Mitteilungen aus dem Benediktiner- und dem Zisterzienser-Orden 21 (1903) 222 f. C. W.

J. J. Tikkanen, Die Psalterillustration im Mittelalter I, 3. (Vgl. B. Z. X 716.) Besprochen von **A. K.** im Viz. Vrem. 9 (1902) 506—512. E. K.

M. J. Giannopulos, Ὁ ἅγιος Βησσαρίων ἀρχιεπίσκοπος Λαρίσσης. Ἐπετηρὶς τοῦ Παρνασσοῦ 7 (1903) 222—224. Publiziert einige in Kirchen des Marktes Gura bei Halmyros aufbewahrte Bilder des hl. Bessarion, Erzbischofs von Larissa. K. K.

D. Architektur.

Otto Benndorf, Antike Baumodelle. Jahreshefte des österr. arch. Instituts V (1902) 175—195. Die Studie ist auch für uns von Wert, weil sie den bekannten Donatorentypus der christlichen Kunst als hellenistischen Ursprunges nachweist. Von besonderem Interesse ist eine Stelle des Gregor von Nyssa (Migne III 666 D), die kleine Architekturmodelle erwähnt. Dieser große Kappadokier muß überhaupt, wie ich in meinem Buche über Kleinasien S. 71 f. zeigen werde, enge Beziehungen zur Architektur gehabt haben. J. S.

H. Rahtgens, S. Donato zu Murano und ähnliche venetianische Bauten. Berlin, Ernst Wasmuth 1903. 95 S. 8⁰ mit einem farbigen Titelblatt und 100 Illustrationen auf Tafeln und im Texte. Wenn die zukünftigen Dissertationen der Doktor-Ingenieure der vorliegenden Dresdner Arbeit gleichkommen, dann kann sich die kunstgeschichtliche Forschung zu der an den technischen Hochschulen eingeführten Neuerung Glück wünschen. R. hat eine Musterarbeit, sowohl was die Aufnahmen des Denkmales wie die historische und vergleichende Untersuchung anbelangt, geliefert. Es ist überdies dem Autor wie dem Verleger zu danken für die gediegene Ausstattung der Schrift.

Wie die Untersuchung klarlegt, handelt es sich um einen trotz der Restaurationen deutlich nachweisbar in der ersten Hälfte des XII. Jahrh. entstandenen, 1140 vollendeten Bau, in den Reste besonders plastischen Schmuckes aus älterer Zeit, so einer an der gleichen Stelle im IX. Jahrh. erbauten Kirche und — wie R. annimmt — vom Festlande übertragene Spolien römischer und altchristlicher Zeit übernommen sind. Der Neubau des XII. Jahrh. gehöre einer Gruppe von Bauwerken an, die sich unter der Bezeichnung „Schule der Markuskirche (von Venedig)“ zusammenfassen lasse. Wenn R. den Schlußabschnitt meines Buches über Kleinasien liest, wird er vielleicht den Kreis etwas anders abgrenzen mit Rücksicht darauf, daß 1) der Dom von Jesolo, der dieser Gruppe angehört, möglicherweise älter als die anderen Bauten und zusammenzustellen ist mit Typen von der Art

etwa der Roccelletta von Squillace in Unteritalien; 2) das zweifellos syrische Motiv des Zickzackfrieses mit seinen eigenartigen Füllmotiven — deren Zusammenhang R., ohne daß ich ihn direkt darauf aufmerksam gemacht hätte, richtig erkannt hat — den Weg um Byzanz herum auf den südlichen Orient weist. Wir werden eben lernen müssen, mit Traditionen zu rechnen, die schon im IV.—VI. Jahrh. von Kleinasien, Syrien und Ägypten aus direkt auf das Abendland übergegriffen haben und im Venezianischen wie in Unteritalien, weit stärker aber noch in der Lombardei wie besonders in Frankreich auf die Kunstentwicklung des Abendlandes mächtig eingewirkt haben. Ich würde für ähnliche Doktor-Ingenieurarbeiten, wenn die Herren nicht besser direkt nach dem Orient gehen wollen, Monographien über den Dom zu Jesolo und die Roccelletta von Squillace vorschlagen. J. S.

L. de Beylié, L'habitation byzantine. (Vgl. B. Z. XII 432.) Besprochen von **J. de Laviornerie,** Revue l'Orient chrétien 8 (1903) 152 f. C. W.

E. Malerei.

Mosaik. Ich möchte nicht versäumen, hier auf die Worte des deutschen Kaisers beim Besuch von Montecassino zu verweisen. Die Münchner Allg. Zeitung (Abendblatt vom 11. Mai 1903) berichtet darüber: „Dem Abt und den Beuroner Künstlern gegenüber äußerte der Kaiser beim Anblick der Malereien und Skulpturen des Paters Desiderius Lenz, er begrüße es, daß hier die wahre echte Art der Malerei für kirchliche Räume, das goldblitzende, leuchtende und unvergängliche Mosaik wieder aufgenommen sei, und bemerkte, daß keine andere Art der Malerei, weder Fresko noch Öl, Tempera u. s. w., damit entfernt verglichen werden könne, sowohl in Bezug auf Gravität, Ernst und Pracht, wie auch zugleich hinsichtlich des Reizes und der Stimmung, die eben nur mit diesen Mitteln zu erreichen möglich sei. Der Kaiser erkannte wohl das alte Fundament, dessen Formprinzipien die Künstler hin und wieder aufzunehmen und neu ins Leben zu rufen suchten, und sagte: 'Sie haben das gefunden, was unsere Zeit will und was so viele wünschen; auch das autoritative Element, dem Sie eine Vertretung in dieser Kunst hier gegeben haben, ist sehr gut und am Platz, denn dieses Element muß man immer haben!'" J. S.

K. P. Kondakov, Ikonen vom Sinaï und Athos in der Sammlung des hochw. Porphyrius, herausgeg. in 23 von ihm selbst angefertigten Tafeln. Petersburg 1902. 25 S. Fol. und 23 Tafeln. (russ.) Die Kais. Akademie der Wissenschaften in Petersburg gibt die Arbeiten des bekannten Bischofs Porphyrius Uspensky heraus. K. führt darin Zeichnungen nach Heiligenbildern vor, über deren Wert und Treue man sich eine Vorstellung machen kann, wenn man die Abbildung S. 5 des Originals eines Emanuelbildes vergleicht mit der Kopie Tafel I. K. gibt eine kurze Einleitung und beschreibt jedes Bild. Dazu einige Bemerkungen über die Datierung und den Typus. J. S.

Federigo Hermanin, Gli affreschi di Pietro Cavallini a Santa Cecilia in Trastevere. Le gallerie nazionali italiane V (1902) 66—115 mit 9 Tafeln. Ich habe bereits oben S. 434 f. der Arbeit Pietro Toescas gedacht, die einen Hauptteil des neuesten Bandes der großen, wertvollen Publikation des italienischen Ministeriums bildet. Hermanin führt in demselben Bande die neuerdings entdeckten, überaus wertvollen Fresken an der

Innenwand der Fassade von S. Cecilia in Trastevere vor. Ich habe sie kürzlich selbst sehen dürfen und gestehe, daß sie weitaus das wichtigste Dokument für die Zeit des Überganges aus einem römisch-byzantinischen zu einem italienischen Nationalstil sind. Mehr noch, in ihnen scheint mir auch der wichtigste Schlüssel zur Erkenntnis der Quellen, auf denen sich Raphaels Disputa aufbaut, gefunden. Dargestellt ist das jüngste Gericht nebst Resten anderer, untergeordneter Bilder. Der Typus ist noch im allgemeinen der überliefert byzantinische. (Es sei auch hier die schon auf dem intern. Historikerkongreß gestellte Bitte wiederholt, das Ministerium möge doch eine Getamtaufnahme der Fresken herstellen lassen.) Aber das Ganze ist doch so individuell lebensvoll in den Gesichtszügen wie im Faltenwurf, im Ausdruck wie im Kolorit, daß kein Zweifel sein kann: hier stehen wir an jener vollströmenden Quelle, die man bisher stets rundweg mit dem Namen „Giotto“ bezeichnet hat. Ist das nun Giotto? Nein. Ein alter, nicht viel mehr als anderthalb Jahrhunderte nach der Schaffung des Cyklus entstandener Bericht von Ghiberti nennt als Schöpfer Pietro Cavallini. Mit dieser neuen Entdeckung kommt, es sei mir die freudige Äußerung gestattet, mein vor fast 20 Jahren entstandenes Buch 'Cimabue und Rom' wieder zu Ehren. Ich habe nicht hoffen können, daß, als ich oben X 230 gegen Zimmermann polemisierte, die Beweise für mich womöglich schon gefunden waren. Hermanin bringt meine „römische Schule“, aus der ich Giotto hervorgehen ließ, entschieden zur Geltung; er erkennt den Zusammenhang zwischen Rom und Assisi und daß es Cimabue und sein Kreis, vor allem Cavallini war, die dem großen Umschwung aus dem Halb-Byzantinischen heraus die Bahn gebrochen haben. J. S.

Giuseppe Gerola, Emmanuele Zane da Retimo. (Un pittore bizantino a Venezia.) Atti del Reale Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti LXII (1902/3) p. 349—362. Wertvoller Beitrag zur Geschichte der byz. Malerschule von Kreta im 17. Jahrh. Em. Zane war Dichter und „*εἰκονογράφος*“; G. teilt Proben seiner Muse mit und stellt seine signierten Bilder zusammen. Em. Zane arbeitet im byz. Stil weiter, zumeist für S. Giorgio de' Greci, natürlich nicht ohne Einwirkung der Kunst von Venedig, wohin der Künstler ca. 1646 übergesiedelt war. — Gerola, der bei den italienischen Forschungen auf Kreta die neuere Kunst im Auge hat, sei gebeten, der dortigen Malerschule auf der Insel selbst nachzugehen. Sie hat im 17. Jahrh. die größte Bedeutung im Rahmen der orthodoxen Kirche gehabt. Ich habe eine ganze Reihe signierter Werke in der aus der Georgskirche des Kasr esch-Scham'a stammenden Sammlung des griechischen Patriarchats in Kairo nachgewiesen (B. Z. IV 590 f.). J. S.

Dazu notiert A. H. noch folgendes: Emmanuele Zane, der bald nach 1600 geboren wurde, verlebte seine Jugendzeit auf Kreta; der Verf. hält ihn deshalb, wohl nicht ganz mit Recht, für einen echten Byzantiner, obwohl zuzugeben ist, daß der venezianische Name noch keinen sicheren Beweis für die Abstammung liefert. Er war schon in Rethymnos als Maler tätig, kam später als Priester nach S. Georgio dei Greci in Venedig und ist bis in die achtziger Jahre tätig gewesen. Er trat vielfach mit Glück als Poet hervor, wie G. an einigen Proben zeigt, die freilich von orthographischen und anderen Fehlern wimmeln; so ist z. B. (S. 357) statt *τῆς σῆς πανιερώτητος ἐνάξιος οἰκέτης* zu lesen *πανιερότητος ἀνάξιος ἱκέτης*.

Bemerkenswerter sind seine Gemälde, welche z. T. in S. Giorgio, z. T. im Museo civico Correr und anderen Privatsammlungen erhalten sind. G. will darin echten byzantinischen Stil, gelegentlich aber Einfluß venezianischer Malerei erblicken. Ich erlaube mir. darüber kein Urteil. Auf Emanuel Zanes von einer Reihe kleinerer Darstellungen umgebenes Bild des hl. Spyridon im Museo civico habe ich schon in den Prolegomena des II. Bandes meiner Ausgabe des Georgios Akropolites hingewiesen, der um 1240 für ein in der gleichen Weise komponiertes Madonnenbild die Verse gedichtet hat. Ich habe mir im Jahre 1898 über dieses Bld des hl. Spyridon genaue Notizen gemacht und habe die Inschrift desselben in einem wesentlichen Punkte anders gelesen. G. wiederholt die Züge des Originals, im ganzen mit meiner Zeichnung übereinstimmend, gibt dann aber ohne Verbesserungen folgende Transkription von Lazzari (Notizie delle opere della raccolta Correr, Venezia 1859 p. 37): *Δέησις τῶν δούλων τοῦ θεοῦ Γαβριὴλ τοῦ Βλαστου καὶ τῆς συμβίας αὐτοῦ Ἐργιν: καὶ τοῦ υἱοῦ αὐτῶν Φραγγίσκου Προβατάκη . . . . . . αχλϛ′* (1636). Auch G. folgert, wenn auch zweifelnd, daraus, daß Emanuel Zane, von dem wir noch ein sicher datiertes Bild von 1686 haben, schon fünfzig Jahre füher gemalt habe. Das wäre nicht undenkbar, aber die Zahl *αχλϛ′* steht sicher nicht auf dem Bilde. G. liest ⊦NXΛϛ, ich habe gelesen MIXAHΛ und sehe in meinem Notizbuch nur Fragezeichen über A und H. Jedenfalls ist nach meiner Überzeugung nicht 1636 zu lesen und dieses Jahr nicht für eine Biographie des Künstlers festzuhalten. Die Lesung BΛACTOY ist ebenfalls reine Konjektur von Lazzari; ich habe dieselben mir unverständlichen Buchstaben BΛ͂ΛTοȢRΦ gelesen, welche auch G. angibt; dagegen las ich *Ἐργίνης* statt *Εργιν* und nicht ΠPO im letzten Worte, sondern ΓPOȷ̧YδΔΩ . . . . A. H.

Josef Quitt, Der Mosaiken-Cyklus von S. Vitale in Ravenna. Eine Apologie des Diophysitismus aus dem 6. Jahrh. Strzygowski, Byz. Denkmäler III 71—109 mit einem Anhang von **H. Schenkl** 110—118. J. S.

F. X. Kraus, Die Wandgemälde der St. Sylvesterkapelle. (Vgl. B. Z. XII 435.) Besprochen von **Steph. Beissel** S. I., Stimmen aus Maria-Laach 64 (1903) 577 f. C. W.

D. Ajnalov, Heiligenbilder vom Sinai mit Wachsmalerei (russ.). Mit 5 Tafeln und 3 Textbildern. Viz. Vremennik 9 (1902) 343—377. Der Verf. bespricht ausführlich vier mit Wachsfarben gemalte Heiligenbilder, die von Bischof Porphyrij Uspenskij aus dem Sinaikloster mitgebracht sind und jetzt in dem kirchlich-archäologischen Museum der Geistlichen Akademie in Kiev aufbewahrt werden; sie sind bereits früher, teils von Strzygowski, teils von Kondakov, ediert worden: 1) Nr. 3316, Brustbilder eines Märtyrers und einer Märtyrerin (nebeneinander); 2) Nr. 3319, der hl. Sergios und der hl. Bakchos (über beiden ein Medaillonbild Christi); 3) Nr. 3318, die Gottesmutter mit dem Jesuskinde; 4) Nr. 3317, Johannes der Täufer (rechts und links von seinem Kopfe Medaillonbilder Christi und der Gottesmutter); dies letzte Bild ist allein von jeder Restauration verschont geblieben. Diese Bilder vom Sinai sind nicht lokalen Ursprungs, sondern importiert; Nr. 1 scheint in den Kreis der syrisch-ägyptischen Denkmäler zu gehören; Nr. 2

und 3 sind wahrscheinlich byzantinischen Ursprungs (aus der Hauptstadt); Nr. 4 ist wohl nach Alexandria zu verweisen. E. K.

E. Wüscher-Becchi, Die griechischen Wandmalereien in S. Saba. Röm. Quartalschr. 17 (1903) 54—69. K. K.

F. Plastik.

Hans von der Gabelentz, Mittelalterliche Plastik in Venedig. Leipzig, Karl W. Hiersemann 1903. VI, 274 S. 8^{0} mit 13 ganzseitigen Abbildungen und 30 Textillustrationen in Autotypie. Es war ein glücklicher Gedanke, das aus dem ganzen Orient zusammengeraubte und zum Schmuck von S. Marco verwendete Skulpturenmaterial nebst anderen in Venedig versprengten Stücken zu sichten und auf seinen Ursprung hin zu untersuchen. Das große Ongania-Werk bot dafür eine bequeme Handhabe. Ich gestehe, daß ich die Arbeit selbst vorhatte, aber mich noch lange nicht reif genug dazu fühlte; denn der Ursprungsnachweis hängt für diese Stücke an so zahllosen, bis jetzt kaum in Angriff genommenen Fragen der Kunstentwickelung des christlichen Orients im ersten Jahrtausend, daß Mut dazu gehört, sich daran zu wagen. G. hat sich sehr tüchtig in den Bestand dieser Gruppe und der in Venedig selbst im Anschluß daran entstandenen Skulpturen eingearbeitet, er hat sich auch eingehend mit den zum Vergleich heranzuziehenden verwandten Denkmälern Italiens und der adriatischen Küste beschäftigt. Ich betrachte seine Publikation als eine sehr anerkennenswerte Katalogsarbeit, ohne die in Zukunft niemand wird auskommen können. Einer Kritik im einzelnen aber möchte ich mich enthalten deshalb, weil G. zwar die vorhandene Literatur über diese Dinge ziemlich erschöpfend benützt hat, doch aber eben für die Kenntnis von Orient und Byzanz nur aus zweiter Hand schöpft. Er hat daher den heutigen Stand der Forschung zusammenfassen, aber mit Rücksicht auf unseren Kreis nichts Neues beibringen können. Ihn bestätigen oder widerlegen, hieße die eigentliche Arbeit, die aus einer großen Zahl von Einzeluntersuchungen bestehen müßte, überhaupt erst machen. Ich könnte ihm eine ganze Reihe falscher Bestimmungen nachweisen, ihn fragen, wo die Pfeiler von Acre geblieben sind, u. dgl. mehr. Aber das hieße dem Wert des Buches als eines vorzüglichen Nachschlagebehelfes Eintrag tun. Vgl. auch oben S. 438. Gewünscht hätte ich, daß das Register ausführlicher wäre und vor allem auch auf das Ongania-Werk Beziehung nähme. Der Katalog liegt nun vor: auf zu monographischen Untersuchungen! Sie müssen in ihrer Art ebenso gründlich sein wie die Arbeit von Rahtgens über den Dom von Murano, und die Herren, die sich diesen Arbeiten widmen, müssen vor allem zuerst einmal den Orient bereisen. J. S.

Théodore Reinach, Le sarcophage de Sidamara. Monuments Piot IX 189 f. (S. 1—42 d. S.-A.) mit 3 Tafeln und 8 Abbildungen. Der von Graef (vgl. oben S. 433) und mir (Byz. Denkmäler III S. XII f.) veröffentlichte Sarkophag aus Konia findet hier die ihm gebührende Publikation. R. gibt genauere Nachrichten über den Fundort und das Denkmal selbst. Der Marmor — pailleté de grains brillants, comme le carrare (!?) — scheine aus benachbarten Steinbrüchen hervorgegangen. Darüber wäre ein sachkundiges Urteil sehr erwünscht. Ich übergehe die eingehende Beschreibung und Untersuchung der antiken Darstellungen. R. setzt sich mit mir (Orient

oder Rom) auseinander. Schluß: „or, ce type ainsi conçu n'est ni grec, ni romain, ni asiatique; il est gréco-asiatico-romain, comme le christianisme lui-même.“ Jawohl, das Christentum von heute, nicht aber das des III. Jahrh. Wenn R. sich die Mühe nimmt, mein neues Buch über Kleinasien durchzulesen, kommt er vielleicht zu anderen Anschauungen. Vielleicht schlägt er auch meine Nachträge B. Z. X 726 nach. Hier sei nur bemerkt, daß es ein Irrtum ist, zu glauben, die Belebung der Wandflächen durch Nischen und der Schmuck derselben mit dem Muschelmotiv sei römischen Ursprunges. Rom übernimmt beide Motive von der hellenistischen Kunst, sie sind im Orient zu Hause. J. S.

G. Kleinkunst (Elfenbein. Email) u. s. w.

Gustave Schlumberger, Deux bas-reliefs byzantines de stéatite de la plus belle époque faisant partie de la collection de Mme la comtesse de Béarn. Monuments Piot IX 229—236 mit einer Tafel und einem Zinkdruck. Sch. zog schon in der Épopée byz. II auffallend stark die kleinen Specksteinreliefs in den Kreis seiner Abbildungen. Er gibt davon jetzt eine vorläufige Liste mit dem Wunsche, es möge von jemandem ein Corpus angefertigt werden. Den Kern der vorliegenden Publikation geben zwei Stücke der für unseren Kreis überaus interessanten Sammlung Béarn: eines, neuerdings in Salonik erworben, wurde bereits von Papageorgiu in Bd. I 479 dieser Zeitschrift publiziert; das andere, weitaus wertvollere zeigt oben die Hetoimasia, unten vier heilige Krieger, auf die sich auch Verse im Mittelstreifen beziehen. J. S.

Ernst Diez, Die Miniaturen des Wiener Dioskurides. Strzygowski, Byz. Denkmäler III 1—62 mit 4 Tafeln. J. S.

Josef Hampel, Die Reliefs des Elfenbeinhorns von Jaszberény (ung.). Archaeologiai Értesitö N. F. XXIII (1903), 97—163 mit 47 Abbildungen. Wenn ich die Abhandlung durchblättere, empfinde ich Tantalusqualen angesichts der Abbildungen, die einen höchst interessanten, weit ausgreifenden Inhalt vermuten lassen. H. schreibt mir darüber: „Dargestellt sind Akrobaten des kaiserlichen Cirkus. Die Lokalität selbst ist auch angedeutet: das Manganon, unter welchem die Gaukler hervorkommen; dieses Horn selbst ist ein solches für Cirkuszwecke gewesen. Der Adler mit den anspringenden Greifen ist das kaiserliche Wappen, die Handfläche der rechten Hand ist der Schutz gegen bösen Blick. Soweit ich die bekannten Hörner überblicken kann, lassen sich vier Gruppen unterscheiden: a) Cirkushörner, davon finden sich noch zwei in Prag (abgebildet); b) Jagdhörner; c) diverse; d) zu kirchlichem Gebrauche. Zur Zeitbestimmung ist das Relief benützt, welches am Schlusse abgebildet ist, und alles deutet darauf hin, daß unser Horn dem 9. Jahrh. entstammt. Dieses der Sucus des Ganzen; natürlich sind ins Detail gehende Untersuchungen eingeflochten über Figurales und Ornamentales. — Bei diesem Anlasse habe ich wieder lebhaft empfunden, wie verschwommen unsere Anschauungen über die Ornamentik des 8.—10. Jahrh. sind. Wer kann Westliches von Byzantinischem und Orientalischem trennen, und worauf stützt man sich bei diesen Begrenzungen? Wenn man gar auf begriffliche Definitionen kommen will, so kriegt man schier Kopfweh! Wir stehen wirklich noch am Anfang des Anfanges!“

Hoffentlich gelingt es H., seine Absicht einer deutschen Ausgabe recht bald zu verwirklichen. Wir werden derselben ungeduldig entgegenharren. J. S.

Von anderer Seite wird uns über die gleiche Arbeit geschrieben: Zum ersten Male lesen wir hier eine auf umfassenderen kunsthistorischen Untersuchungen basierende Beschreibung des in Ungarn so hochberühmten Jazygerhornes, das in einem Orte der teilweise von den Nachkommen der Jazyger kumanischen Stammes bewohnten ungarischen Tiefebene, zu Jász-Berény verwahrt wird. Die Legende weiß zu erzählen, daß nach der Schlacht von Augsburg (955) einer der magyarischen Heerführer, Lél oder Lehel, als Gefangener vor „Kaiser Konrad" gebracht, diesen mit dem Horne erschlagen haben soll. Nun hat schon zu Anfang des vorigen Jahrhunderts Decsy erwiesen, daß dies eine Erfindung Franz Molnárs sei, der zuerst eine detaillierte Beschreibung des Hornes (erst in lateinischer, Vindobonae 1789, 1803², 1808³, dann in magyarischer Sprache, Pest 1838) gegeben; dessenungeachtet sieht man auch weiterhin in Ungarn allgemein das Horn für ein wertvolles nationales Kleinod an. Es haben sich daher viele mit der Erklärung und dem Nachweise seiner Bestimmung befaßt, so neben den schon erwähnten Molnár und Decsy (1814) hauptsächlich Peter Horváth (1820), Johann v. Jerney (1827. 1828), Franz Bock („Über den Gebrauch der Hörner im Altertum und das Vorkommen geschnitzter Elfenbeinhörner im Mittelalter", Mittelalt. Kunstdenkmale des österr. Kaiserstaates 1860. II), Arnold Ipolyi (1876), Béla Czobor (1879) und Franz Pulszky (Magyarország archaeologiája, Budapest 1897, II. Bd. 131—134), keiner aber so eingehend wie Hampel. Dieser gibt vor allem in Kap. I (S. 98—115) eine orientierende Übersicht über die bisherige Literatur, beschreibt hernach (S. 115—126) ausführlich die Reliefs des elfenbeinernen Hornes, erklärt sie im III. Kap. (S. 126—137), bespricht im IV. (S. 137—141) die stilistischen Eigentümlichkeiten, weist ihm im V. Kap. (142—159) seinen kunsthistorischen Platz an und unterzieht sich endlich in Kap. VI (S. 159—163) der Mühe der Datierung des Kunstwerkes. Was nun die Reliefs anlangt, so ist es unnötig, in Kürze die vielleicht allzu detaillierte Beschreibung, die Hampel gibt, hier zusammenzufassen; es genügt ja, den Leser auf S. 113 des Archaeol. Ért. zu verweisen, wo er in ¼ Größe die gelungene Reproduktion der Reliefs zu sehen bekommt. Interessanter ist ihre Deutung. Hampel meint, daß die 15 Gestalten der Reliefs die Mitglieder einer Akrobatengesellschaft darstellen, die eben im Begriffe sind, ihre Kunststücke vorzuführen. Etwas Ähnliches hat nun schon Ipolyi aus einigen Reliefs herausgelesen, aber er hat, ebenso wie Pulszky, ihren organischen Zusammenhang geleugnet. Ob wohl alle Reliefs Glieder einer kontinuierlichen Darstellung sind, ist fraglich. Denn mindestens auffallend muß es erscheinen, daß die zwei an Hähne gemahnenden Vögel (wofern sie richtig als Kampfhähne gedeutet sind) vom Künstler nicht kämpfend dargestellt worden sind, wo doch der Hahnenkampf in der Kunst gar nicht vereinzelt vorkommt. Hampel meint, die Hähne ständen deshalb so steif da, weil im Laufe der Produktionen an sie noch nicht die Reihe gekommen sei; aber in allen übrigen Reliefs mit Ausnahme der Greife und des Adlers, die, wie Pulszky und Hampel treffend bemerken, nur heraldische Bedeutung haben, finden wir Leben und Handlung. Die ausgebreitete Hand mag Hampel vielleicht richtig als Dekoration gegen den bösen Blick ansehen, obwohl er (S. 136) eingesteht,

kein einziges Zeugnis aus der byzantinischen Literatur zu besitzen, welches für die Annahme spräche, daß die Byzantiner diesem Aberglauben ergeben gewesen sind. Betreffs der stilistischen Eigentümlichkeiten macht Hampel mit Recht geltend, daß zu den hervorstechenden Eigenschaften des Hornes die Sucht gehöre, mit den tierischen Gestalten Pflanzenmotive zu verbinden und diese Pflanzenformationen wiederum in eigenartiger Weise zu stilisieren. Dieser Umstand kann zur Datierung benutzt werden. Hampel zieht nämlich ein zu Berlin verwahrtes Elfenbeinwerk (S. 163; nach Kgl. Mus. zu Berlin, Beschreibung der Bildwerke d. christl. Epochen. 2. Aufl. Die Elfenbeinwerke IV. Taf. Nr. 7) hierher, das aus der Zeit Leos des Weisen zu stammen scheint und dessen Pflanzenornamentik eine ähnliche Anordnung und dessen Blätter eine ähnliche Form aufweisen, wie wir sie am Jazygerhorne bemerken. Demzufolge hält er unser Horn für eine byzantinische Arbeit des 9. Jahrh. Nun bleibt aber eine Datierung, die sich nur auf ornamentale Kennzeichen stützt, immer etwas unsicher, und so hätten wir es lieber gesehen, wenn die zur Vergleichung herangezogenen anderweitigen Elfenbeinhörner, die Hampel in drei Gruppen teilt, sicherere Indizien verraten hätten. Aber sie sind zu diesem Zwecke nicht gut zu brauchen. Die Hörner der ersten Gruppe nämlich, die zwei Prager Hörner, die nach Hampel dieselbe Bestimmung wie das Jazygerhorn hatten, d. h. Hörner von Artistengesellschaften waren, werden m. E. ohnedies von Hampel ohne beweiskräftigen Grund mit unserem Horne in Parallele gebracht; denn sie werden wohl eher Jagdhörner gewesen sein, wie die der zweiten Gruppe. Die Hörner der letzten Gruppe sind selbst nach Hampel betreffs ihrer Bestimmung schwer zu definieren. Bei allen umfassenden Studien also, die Hampel in Verbindung mit dem Jazygerhorne gemacht hat, können seine so verdienstlichen Untersuchungen noch immer nicht für abschließend angesehen werden. R. V.

Josef Strzygowski, Seidenstoffe aus Ägypten im Kaiser-Friedrich-Museum. Wechselwirkungen zwischen China, Persien und Syrien in spätantiker Zeit. Jahrbuch d. Kgl. preuß. Kunstsammlungen XXIV (1903) 1—32 d. S.-A. mit 19 Abbildungen im Texte. Während meines zweiten Aufenthaltes in Ägypten habe ich für das Kaiser-Friedrich-Museum u. a. auch eine Sammlung von Seidenstoffen erworben, die Stücke von ganz einzigem Wert enthält. Ich führe den Schatz nach Gruppen geordnet vor: 1) Reiterstoffe; 2) Palmettenstoffe; 3) der große Gewandschmuck mit antiken Figuren. Den Schluß bildet die Behandlung der Frage nach den Motiven, die etwa von China aus mit dem Seidenhandel nach dem Westen gelangt sein könnten. Ich suche solche Einwirkung in der Vorliebe für das Rautennetz und glaube in einem Stoff ein spezifisch amerikanisches, über China nach dem Westen gelangtes Muster vor mir zu haben. Neuerdings fand ich im Victoria and Albert Museum und im Besitz von Mad. Errera in Brüssel Seidenstoffe, die zusammen mit koptischen und arabischen Stoffen in ägyptischen Gräbern gefunden wurden und durch chinesische Aufschriften wie das Muster selbst unzweifelhaft ostasiatischer Provenienz sind. J. S.

Ch.-F. Bellet, Le Saint Suaire de Turin. Revue d'histoire ecclésiastique 4 (1903) 336—345. Übersicht über die reiche durch diese Reliquie hervorgerufene Literatur. 'L'étude de M. U. Chevalier (über ihre Unechtheit) restera le dernier mot de la science historique.' C. W.

V. Sonkin, Eine byzantinische Reliquie der Maria Komnena aus dem 12. Jahrhundert (russ.). Viz. Vremennik 9 (1902) 669—672. Eine ausführliche Wiedergabe einer Mitteilung von Schlumberger über ein kostbar verziertes kleines Kreuz von Zedernholz in der Kirche des Dorfes Eyne in Westflandern, das nach der Inschrift auf der Rückseite Maria Komnena (d. h. die Tochter des Kaisers Alexios I und Schwester der Anna Komnena) einst der Gottesmutter geweiht hat. Da die Mitteilung von Schlumberger bereits in der B. Z. XI 669 notiert ist, geben wir hier nur noch einen Abdruck der Inschrift: *Τὸ τῆς Ἐδὲμ βλάστημα, τὸ ζωῆς ξύλον,* | *τὸ πορφύρας γέννημα, σεμνὴ Μαρία,* | *ἀφιεροῖ σοὶ τῇ παννμνήτῳ κόρῃ.* E. K.

H. Byzantinische Frage.

René Dassaud, Notes de mythologie syrienne. Paris, Leroux 1903. 67 S. 8⁰. Mit 18 Illustrationen im Texte. Die Arbeit ist auch für uns wichtig, weil sie öfter den Zusammenhang der christlich-byzantinischen Symbole mit dem alten oder hellenistischen Orient berührt. Ich hebe nur hervor die Motive des Tierkampfes, des Adlers, der Palme und der ein Medaillon tragenden Nike. Für letzteren Typus, der typisch geworden ist für eine Reihe christlicher Engeldarstellungen, nimmt D. nicht rein dekorativen Ursprung an, sondern glaubt, daß die (Porträt-) Scheiben ursprünglich die Sonne bedeuten. Für den Guten Hirten stellt D. fest, daß er doch mehr, als man heute noch zugibt, mit dem Typus des Hermes Kriophoros zusammenhänge, wenn auch nicht direkt; er gehe hervor aus dem jeune dieu solaire criophore probablement conçu en Orient. Mir war ein ähnlicher Zusammenhang bei einer Heliosstatuette aus dem Mithraeum von Memphis (Cat. général du Musée du Caire Nr. 7264, vgl. Dassaud p. 62 fig. 18) aufgefallen. An der Hand der Ausführungen Dassauds (p. 27) bekommt man doch einen anderen Begriff von der „römischen Reichskunst“, als er von Wien aus propagiert wird. J. S.

Reginald Blomfield, Byzantium or Ravenna? The Quaterly Review 197 Nr. 394 (April 1903) 409—436. Besprechung von **Rivoira**, Le origini della architettura lombarda I (vgl. B. Z. XII 431); **R. W. Schultz** und **S. H. Barnsley**, The Monastery of St. Luke of Stiris in Phocis, London, Macmillan 1901; **W. R. Lethaby** und **Harold Swainson**, The church of Sancta Sophia, Constantinople, London, Macmillan 1894; **R. Cattaneo**, Architecture in Italy from the sixth to the eleventh century, translated by Countess **Isabel Curtis Cholmeley in Bermani**, London, Fisher Unwin 1896; **Leader Scott**, The Cathedral builders, 2. edition, London, Sampson Low 1899. C. W.

Fr. v. Reber, Die byzantinische Frage in der Architekturgeschichte. Sitzungsber. d. philos.-philol. u. d. hist. Kl. d. bayer. Akad. d. Wiss. 1902 S. 463—503. K. K.

J. Museen. Zeitschriften. Bibliographie u. s. w.

Congresso internazionale di scienze storiche. Die Section IV „Storia dell' arte“ brachte eine solche Fülle auf die byz. Kunst bezüglicher Vorträge und Arbeiten, daß ich mit dem lebhaftesten Danke zunächst des Leiters der ganzen Veranstaltung, **Adolfo Venturis**, gedenken muß. Offenbar hat sich bei ihm, im Zusammenhange mit den großen Vor-

arbeiten für seine Geschichte der italienischen Kunst, ein entschiedenes Bedürfnis eingestellt, über den Anteil von Byzanz am Werden der Kunst seiner Heimat klaren Einblick zu gewinnen. Da marschierten nun seine ebenso tüchtigen wie eifrigen Schüler auf, jeder mit einem oder mehreren Einzelthemen. Es gab Sitzungen, wo die byz. Frage zweifellos die Tagesordnung beherrschte. Ich erwähne die Vorträge von **Toesca** über die Badia von S. Vincenzo al Volturno und die Malereien im Baptisterium zu Parma. In beiden ist der byz. Einfluß so deutlich, daß der Unterzeichnete, angeregt durch die freudige Hingabe des Kreises italienischer Fachgenossen, den Antrag stellte, es möge der Zusammenhang in einer Gesamtpublikation vorgelegt werden, die dann als Grundlage für das Verständnis des Werdens der italienischen Malerei dienen könnte. Mir liegen leider die Diarii der späteren Sitzungen nicht vor, ich erinnere mich nur wertvoller Beiträge von **Gerola, Hermanin, Modigliani** u. a. **Lampros** sprach über Beziehungen der Vignetten in Handschriften zu gleichzeitigen Skulpturen, und ich verwies auf den Zusammenhang des romanischen Kirchenbaues mit den frühchristlichen Kirchen des Orients. Einen wertvollen Bericht hat nach meiner Abreise noch **Adolfo Avena** über die Denkmäler Süditaliens gegeben. Man kann nach seinem eben erschienenen Werke urteilen, daß darin auch die Beziehungen zum Osten wiederholt berührt worden sein müssen. J. S.

8. Numismatik.

D. P. Paschalès, *Νομισματικὴ τῆς νήσου Ἄνδρου.* (Vgl. B. Z. IX 307.) Besprochen von **S. Pétridès,** Échos d'Orient 5 (1902) 252 f. C. W.

K. M. Konstantopulos, *Βυζαντιακὰ μολυβδόβουλλα.* Journal international d'archéologie numismatique 5 (1902) 189—228. Fortsetzung des in der B. Z. XII 437 notierten Artikels. K. K.

Paul Perdrizet, *Σφραγὶς Σολομῶνος.* Revue des ét. gr. 16 (1903) 42—61. Ausgehend von einem im kaiserlichen Museum zu Kpel aufbewahrten gravierten Steine, studiert P. die Rolle des Salomon auf Phylakteren und ähnlichen kleinen Denkmälern. K. K.

9. Epigraphik.

Charles R. Morey, Note supplementari al De Rossi: Inscriptiones christianae urbis Romae, vol. I. Nuovo Bullettino di archeologia cristiana 8 (1902) 55—71. Bespricht auch mehrere griechische Inschriften. C. W.

W. E. Crum, A „Scythian" in Egypt. Proceedings of the Society of biblical archeology 1892 S. 233—234. Eine Stele im Museum von Alexandria (Nr. 282; cf. Gayet, L'art copte 227) trägt die Inschrift *ὑπὲρ μνύσεως τοῦ μακαρίου ῥίγιμερ στρ⟨ατηγοῦ⟩ σκυθ . . . ἐκοιμήθη.* Sie stammt vielleicht aus dem 8. Jahrhundert. A. H.

M. Demitsas, *Μακεδονικῶν μέρος γ'. Ἡ Μακεδονία ἐν λίθοις φθεγγομένοις καὶ μνημείοις σωζομένοις.* (Vgl. B. Z. VIII 238.) Besprochen von **A. Papadopulos-Kerameus** im Viz. Vrem. 8 (1901) 572—587. E. K.

Stewart Macalister, Greek Inscriptions in the Museum at Jerusalem. — The Greek Inscription at Kuryet Sa'îdeh. — The Pachomios Inscription in Wady Er-Rabâbi. Palestine Exploration Fund 35 (1903) 171 f. 173—175. C. W.

Giovanni Battista de Rossi, Iscrizione greca del Monasterio di S. Erasmo. Nota inedita, commentata da **G. Gatti**. Bullettino della commissione archeologica comunale di Roma 30 (1902) 164—176. C. W.

S. A. Xanthudides, *Χριστιανικαὶ ἐπιγραφαὶ ἐκ Κρήτης*. *Ἀθηνᾶ* 15 (1903) 49—163 (mit 20 Tafeln). Der Verf., der vier Jahre als Ephoros der Altertümer in Kreta tätig war, hat an allen Orten, an die sein Amt ihn hinführte, mit großer Sorgfalt die christlichen Inschriften gesammelt und gibt nun in der vorliegenden Abhandlung die erstaunlich reichhaltigen Ergebnisse seiner Studien. Die Ausgabe bildet nicht nur eine hochwichtige Vorarbeit für das von der École française, Athen, vorbereitete Corpus inscriptionum graecarum christianarum, sondern auch, bes. durch die zahlreichen Faksimiles, ein unschätzbares Hilfsmittel für alle, die sich auf dem noch so wenig bekannten Felde der byzantinischen Epigraphik orientieren wollen. K. K.

Th. Homolle, Inscriptions d'Amorgos. Bull. de corresp. hellén. 25 (1901) 412—456. Uns interessiert hier bes. die treffliche Ausgabe zweier Bleitafeln mit Verwünschungen, die mehrere wichtige Belege der vulgären Gräcität enthalten, z. B. die Form *παιδίν*, *ἵνα* mit Infinitiv, die Akkusative *τοὺς καταχαίροντες*, *τοὺς βλέποντες*, die Form *εὐγιλάτου* statt *εὐιλάτου*. Zu dem hier eingeschobenen *γ* vgl. (außer den von Homolle angeführten Stellen aus Chatzidakis, Thumb und Foy) meine Abhandlung: Ein irrationaler Spirant im Griechischen, Sitzungsber. d. bayr. Ak., philos.-philol. u. hist. Kl. 1886 S. 359—444. K. K.

G. Soteriades, *Βυζαντιναὶ ἐπιγραφαὶ ἐξ Αἰτωλίας*. *Ἐπετηρὶς τοῦ Παρνασσοῦ* 7 (1903) 208—215. S., einer der wenigen Archäologen, die auch auf byzantinische Dinge achten, hat bei seinen Ausgrabungen in Thermon einige byzantinische Inschriften studiert und ediert sie hier. Eine enthält die aus der byzantinischen Literatur bekannten Namen Andritzopulos und Michael Zorianos (s. die Notiz von Lampros oben S. 641). K. K.

10. Fachwissenschaften.

A. Jurisprudenz.

H. Monnier, Études de droit byzantin II. (Vgl. B. Z. X 364.) Besprochen von **L. Petit**, Échos d'Orient 6 (1903) 152 f. C. W.

Stephan Brassloff, Zur Kenntnis des Volksrechtes in den romanisierten Ostprovinzen des römischen Kaiserreichs. Weimar, H. Böhlaus Nachf. 1902. IV, 92 S. 8°. 3 *M*. Besprochen von **Leopold Wenger**, Deutsche Literaturzeitung 24 (1903) Nr. 10 Sp. 612—614; von **Ulrich Wilcken**, Archiv für Papyrusforschung 2 (1903) 468. C. W.

Roberto de Ruggiero, I Papiri Greci e la „Stipulatio dupli". Bullett. dell' Istituto di diritto romano 14 (1901) fasc. II, 31 S. Erläutert im Anschluß an den Vertrag des Kolluthos vom Jahre 454, der nach einer neuen Kollation de Riccis wieder gedruckt wird, die Bedeutung der Formel *παραπέμπειν ἐπὶ κληρονόμους ἰδίους διαδόχους καὶ διακατόχους* und ihren Einfluß auf das römische Recht, heredes successoresve; außerdem erklärt er die in diesem und in anderen Verträgen bei der 'Stipulatio dupli' angewandten Ausdrücke: *ἀντιποιεῖν* und *ἐπεξέρχεσθαι* = evincere. Wurde der Kaufvertrag annulliert, so waren außer dem Doppelten des Kaufpreises auch sämtliche Unkosten doppelt zu erlegen. A. H.

A. Momferratos, *Ἐνοχικὸν δίκαιον τῶν Ῥωμαίων καὶ Βυζαντίνων, κατὰ τὴν ἐν Ἑλλάδι ἰσχύν του.* (Vgl. B. Z. XII 438.) Besprochen von **v. Streit**, Centralblatt für Rechtswissenschaft 22 (1903) 205 f. C. W.

G. Platon, Les grandes lignes du droit égyptien ancien (d'après le livre de M. Revillout: Précis du droit égyptien comparé aux autres droits de l'antiquité). Revue critique de législation et de jurisprudence, tome 32 (1903) 157—175. Erwähnt (S. 167 f.), daß Revillout in dem oben genannten (mir unzugänglichen) Buch auch das Recht der byzantinischen Zeit (d. h. Konstantins des Großen) und das der Kopten behandelt. K. K.

Basiliken. Eine neue Ausgabe der Basiliken nach der Ausgabe von Heimbach mit den Ergänzungen von Zachariae von Lingenthal, E. Ferrini und J. Mercati, mit den neuen Novellen der byzantinischen Kaiser bis zum Falle des Reiches u. s. w. wird angekündigt von **J. D. Zepos**, Redakteur der „*Νομικὴ Ἐπιθεώρησις*“ in Athen. Den Verlag hat die Buchhandlung N. P. Tzakas, Athen, *Λεωφόρος Πανεπιστημίου* 81, übernommen. K. K.

N. P. Eleutheriades, *Ἡ ἀκίνητος ἰδιοκτησία ἐν Τουρκίᾳ. Ἐν Ἀθήναις* 1903. 223 S. 8⁰. Darstellung des türkischen Immobiliarbesitzrechtes mit Rückblicken auf das byzantinische und römische Recht. K. K.

A. Pavlov, Kursus des Kirchenrechts. Posthume Ausgabe, besorgt unter Aufsicht des Dozenten der Moskauer Geistlichen Akademie J. Gromoglasov, 1902 (russ.). Besprochen von **N. Suvorov** im Journal des Minist. der Volksaufkl. Bd. 345, 1903, Januarheft S. 145—179. Vgl. auch Viz. Vrem. 9 (1902) 545—550. E. K.

A. Spasskij, Die Frage über die Echtheit der Canones des Konzils von Sardica in der zeitgenössischen Literatur des Westens (russ.). Bogoslovskij Vjestnik 1902, Juni, S. 345—383. Notiert im Viz. Vrem. 9 (1902) 555—556. E. K.

G. Pfannmüller, Die kirchliche Gesetzgebung Justinians. (Vgl. B. Z. XII 438.) Besprochen von **Frederick S. Arnold**, The American Journal of Theology 7 (1903) 155—157. C. W.

N. Zaozerskij und **A. Chachanov**, Der Nomokanon des Joannes Nesteutes in seinen Redaktionen, der grusischen, griechischen und slavischen (russ.). Moskau 1902. Besprochen von **A. Sobolevskij** im Journal des Minist. der Volksaufkl. Bd. 347, 1903, Maiheft S. 232—234. E. K.

Konst. M. Rhalles, *Τὸ ἀναπαλλοτρίωτον τῆς ἐκκλησιαστικῆς περιουσίας, κατὰ τὸ δίκαιον τῆς ὀρθοδόξου ἀνατολικῆς ἐκκλησίας. Ἔκδοσις δευτέρα ὅλως ἀνακαινισθεῖσα. Ἐν Ἀθήναις, τυπογραφεῖον Ἑστία* 1903. *ιβ'*, 98 S. 8⁰. 4 Drachmen. Neubearbeitung der i. J. 1893 erschienenen, in der B. Z. IV 234 notierten Schrift. K. K.

Nico Cotlarcius, Die Besetzungsweise des (schismatischen) Patriarchalstuhles von Konstantinopel. Eine kirchenrechtsgeschichtliche Abhandlung. Archiv für katholisches Kirchenrecht 83 (1903) 3—40. Behandelt unter A die Besetzung des bischöflichen Stuhles von Kpel in den ersten vier Jahrhunderten, unter B die Besetzung des Patriarchenstuhles unter der byzantinischen Herrschaft und gelangt hinsichtlich dieser

zu folgendem Resultate: 'Die Synode wählte drei Kandidaten, von denen der Kaiser einen bestätigte. Nach der Wahl wurde die Berufung vorgenommen. Wenn der Gewählte dem Rufe folgte, so wurde er vom Kaiser bekannt gegeben, d. h. es wurde die *μήνυμα* vorgenommen. Der Bekanntgegebene wurde hierauf investiert. Wenn der Gewählte ein Laie war, so mußte er vor der Bekanntgabe und vor der Investitur wenigstens zum Presbyter geweiht werden. Erst als Priester konnte er bekannt gegeben und investiert werden. Nach der Investitur folgte die Inthronisation, vor welcher selbstverständlich der zu Inthronisierende, falls er kein Bischof war, zuerst die bischöfliche Weihe erhalten mußte.' C. W.

Ludwig Heumann, Die gemischten Ehen in der griechischen Kirche. Theologisch-praktische Monatsschrift 13 (1903) 175f. Die Bestimmungen des älteren griechischen Kirchenrechtes erklären die gemischte Ehe nicht nur für unerlaubt, sondern auch für ungültig. C. W.

B. Mathematik. Astronomie. Naturkunde. Medizin. Kriegswissenschaft u. s. w.

Catalogus codicum astrologorum graecorum. IV: Codices Italicos praeter Florentinos, Venetos, Mediolanenses, Romanos descripserunt **Dom. Bassi, Fr. Cumont, Aem. Martini, Al. Olivieri.** — VI: Codices Vindobonenses descripsit **Guil. Kroll.** Bruxellis, In aedibus H. Lamertin 1903. VIII, 192 S. (mit 2 Tafeln) und VIII, 122 S. 8⁰. Auch diese zwei neuen Bände — der V. soll bald folgen — sollen besprochen werden. Über Bd. I—III vgl. **Fr. Boll,** B. Z. VIII 523ff. und XI 139ff. K. K.

H. Delbrück, Geschichte der Kriegskunst II 2. (Vgl. B. Z. XII 439.) Besprochen von **Georg Wolff,** Berliner philologische Wochenschrift 23 (1903) Nr. 17 Sp. 528—531; Nr. 18 Sp. 564—568. C. W.

Julius Gyomlay, Die Taktik Leos des Weisen als Quelle der ungarischen Geschichte. Budapest, Akademie 1902. 68 S. 8⁰. Notiert von **J. K.,** Revue critique 55 (1903) Nr. 18 S. 357. C. W.

11. Bibliographische Kollektivnotizen.

Papyrusforschungen.

Vgl. B. Z. XI (1902) 678 ff.

Von den Studien zur Paläographie und Papyruskunde, herausgeg. v. **C. Wessely,** ist das 2. Heft des 1. Bandes erschienen, Leipzig, Avenarius 1902, vom Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete, herausgeg. v. **Ulrich Wilcken,** das 2. und 3. (Doppel-)Heft des 2. Bandes, Leipzig, Teubner 1903. In beiden Zeitschriften findet man umfassende Bibliographien und Literaturberichte.

Neue literarische Texte und Urkunden enthalten folgende Publikationen: **O. Plassberg,** Straßburger Anekdota. III. Hymnus auf Hermes, Arch. f. Papyrusf. II S. 208—17. Der Text berührt und deckt sich vielfach mit den Zauberpapyri bei F. G. Kenyon, Greek Papyri in the British Museum I No. XLVI und CXXI, S. 78 und 105 (z. T. aus d. 3., z. T. aus d. 4. Jahrh.).

F. G. Kenyon, Fragments of an epic poem. Album gratulatorium in honorem Henrici van Herwerden, Traiecti ad Rhenum 1902,

S. 137—142. Der Papyrus stammt aus dem 3./4. Jahrh. und enthält Reste eines spätgriechischen Epos in Hexametern über den Kampf des Dionysos gegen Deriades, einen indischen Fürsten. Kenyon vermutet, daß das Fragment aus den Bassarika des Dionysios stamme.

C. Wessely, Einige Reste griechischer Schulbücher, Stud. zur Pal. u. Papyrusk. I, 2 S. XLII—LVIII, publiziert Überreste von Schulbüchern aus der Sammlung Papyrus Erzh. Rainer aus dem 1.—6. Jahrh. n. Chr.

Ägyptische Urkunden aus den Königl. Museen zu Berlin, herausgeg. von der Generalverwaltung. Griechische Urkunden. III. Band, 10. und 11. Heft (1902) ediert von **W. Schubart**, einzelne Urkunden auch von **Wilcken**, **Gradenwitz** und **Viereck**. Nur drei Urkunden sind aus byzantinischer Zeit: Nr. 972, ein Darlehensvertrag mit dem *γραμματεὺς ἔθνους Βλεμμύων ἀπὸ κομερκίων* (vgl. Arch. f. Papyrusf. II S. 386) aus dem 6./7. Jahrh., Nr. 974, eine Gegenquittung (*ἀντάποχον*) vom J. 380 n. Chr., und Nr. 984, ein Privatbrief des 4. Jahrh.

C. Wessely, Die jüngsten Volkszählungen und die ältesten Indiktionen in Ägypten, Stud. z. Pal. u. Papyrusk. I, 2 S. 26—35, behandelt an der Hand von Urkunden aus der Wiener Sammlung aus dem 3. Jahrh. und zweier aus dem 4. Jahrh. (eines Mietskontraktes und einer Quittung) die Frage der 14jährigen Censusperioden und der Einführung der Indiktionen, wozu **Wilcken**, Arch. f. Papyrusf. II S. 392—94 zu vergleichen ist.

Edgar J. Goodspeed, Greek papyri from the Cairo Museum together with papyri of Roman Egypt from American collections (The University of Chicago. The decennial publications 1902), publiziert u. a. 5 Urkunden des 4. Jahrh. aus dem Museum zu Kairo (S. 13—23), eine Bescheinigung über Verladung von Wein, der für Soldaten bestimmt ist, eine Liste von Steuerzahlern, eine Verkaufs- und eine Bürgschaftsurkunde und eine Beschwerdeschrift, alle aus Ashmunên.

Ludwig Mitteis, Griechische Papyri zu Leipzig, Arch. f. Papyrusf. II S. 259—72, veröffentlicht aus der Leipziger Sammlung 5 Urkunden, von denen 4 aus dem Ende des 4. Jahrhunderts stammen: die Bestätigung über die richtige Ablieferung des in Antinoupolis erhobenen Rekrutengeldes (*χρυσὸς τιρώνων*), die Nomination einer Person zur Übernahme einer Liturgie, eine Quittung über Rückzahlung eines Darlehens und den Entwurf einer Lieferungsanweisung über Fourage und Geld für eine auf dem Marsche befindliche Truppe, wichtig für rechtliche, militärische, chronologische und Verwaltungsfragen.

Von den Untersuchungen, die sich an die Papyruspublikationen anschließen, seien folgende erwähnt:

A. Bauer, Zur Liste der Praefecti Augustales, Wiener Studien XXIV (1902) S. 347—51. B. teilt aus einem in Graz befindlichen Papyrus des 5. Jahrh., der eine griechische Weltchronik enthält, die Praefecti Augustales der Jahre 385—390 und 392 mit.

H. Steinacker, Zum Zusammenhang zwischen antikem und früh-mittelalterlichem Registerwesen, ebenda S. 301—308, knüpft an Wilckens Untersuchungen über die *ὑπομνήματα* an und weist Beziehungen zwischen diesen und den mittelalterlichen gesta nach.

C. Wessely, Die Stadt Arsinoe (Krokodilopolis) in griechischer Zeit, Sitzungsberichte d. kais. Akad. d. Wiss. in Wien, philos.-hist. Klasse Bd. CXLV (1902) 4. Abhandlung, 58 S., gibt einen Überblick über die Entwicklung der Stadt bis in die byzantinische Zeit, ähnlich der Arbeit in den Denkschriften der kais. Akad. in Wien, philos.-hist. Klasse Bd. XLVII (1902) 4. Abhandlung, 171 S.: Karanis und Soknopaiu Nesos. Studien zur Geschichte antiker Kultur- und Personenverhältnisse.

Paul M. Meyer, *Διοίκησις* und *ἴδιος λόγος*. Beiträge zur alten Geschichte und griechisch-römischen Altertumskunde. Festschrift zu Otto Hirschfelds sechzigstem Geburtstage. Berlin, Weidmann, 1903, S. 131—63, streift auch S. 147 die byzantinische Zeit.

Gustav Adolf Gerhard, Untersuchungen zur Geschichte des griechischen Briefes. 1. Heft. Die Anfangsformel. Heidelberger Dissertation. Tübingen 1903, 43 S., ist für die auf Papyrus erhaltenen Privatbriefe und in Briefform abgefaßten Erlasse zu vergleichen.

Zahlreich sind die juristischen Arbeiten:

Otto Gradenwitz, Reskripte auf Papyrus. I. Amherst II, 27. Zeitschrift der Savignystiftung für Rechtsgesch. XXIII, Roman. Abt. (1902), S. 356—79 (vgl. B. Z. 1902 S. 679).

L. Wenger, Der Eid in den griechischen Papyrusurkunden, ebenda S. 158—274. I. Das Anwendungsgebiet des Eides. II. Die Eidesformel. III. Der Schutz des Eides.

O. Gradenwitz, Glossierte Paulusreste im Zuge der Digesten, ebenda S. 458—59.

G. A. Gerhard und **O. Gradenwitz**, Glossierte Paulusreste im Zuge der Digesten. Ein Heidelberger Papyruscodex. (Mit zwei Tafeln Facsimile.) Philologus LXII (1903), S. 95—124. Die Handschrift gehört dem 6./7. Jahrh. an. Die griechischen Randglossen sind in verschiedener Schrift geschrieben.

E. Costa, Le locazioni dei fondi nei papiri greecoegizi. Bullettino dell' Istituto di diritto romano XIV (1901) S. 51—56.

R. de Ruggiero, I papiri greci e la stipulatio duplae, ebenda XIV (1902) S. 93—121, und Due papiri giuridici di Antinoe, ebenda S. 285—93. R. ediert und kommentiert die drei von Seymour de Ricci aus dem Museum von Guimet mitgeteilten Papyri (vgl. B. Z. 1902 S. 288), zu denen übrigens auch die Verbesserungsvorschläge von **W. Crönert**, Wochenschrift für klass. Philologie 1902 S. 57ff., zu vergleichen sind.

St. Brassloff, Zur Kenntnis des Volksrechtes in den romanisierten Ostprovinzen des römischen Kaiserreiches. Weimar, Böhlaus Nachfolger 1902. 92 S. (Mir unbekannt, vgl. über den Inhalt **L. Wenger**, Deutsche Literaturzeit. 1903, Sp. 612—14; **H. Wilcken**, Arch. f. Papyrusf. II S. 468.) Endlich sei auch hingewiesen auf

L. Wenger, Papyrusforschung und Rechtswissenschaft. Ein Vortrag gehalten im Grazer Juristenvereine am 31. Januar 1902. Graz, Leuschner & Lubensky 1903. 56 S.

Mit paläographischen Fragen beschäftigen sich folgende Untersuchungen:

C. Wessely, Kritische Studien zur altgriechischen Tachy-

graphie. Arch. f. Stenographie, herausgeg. v. Curt Dewischeit, Bd. 54 (1902) S. 1—5.

M. Gitlbauer, Studien zur griechischen Tachygraphie. III. Tachygraphische Texte, ebenda S. 193—204; vgl. dort S. 201—203: 3. Die tachygraphische Unterschrift des Papyrus M(agirus) 107 (aus d. 6./7. Jahrh., vgl. Wiener Studien VIII (1886) S. 92 ff.), und S. 203—204: 4. Die tachygraphische Unterschrift im Berliner Papyrus Nr. 364 (aus d. J. 553 n. Chr.), und S. 235—242: 5. Eine tachygraphische Notiz im Berliner Papyrus Nr. 304 (aus der Zeit der arabischen Eroberung).

W. Schubart, Die tachygraphischen Papyri in der Urkundensammlung der Kgl. Museen zu Berlin, ebenda S. 253—255, mit einem Nachwort des Herausgebers **Dewischeit**.

F. W. G. Foat, Sematographie of the Greek papyri, Journal of Hellenic Studies XXII (1902) S. 135—173, wo S. 170—172 über 'Byzantine symbols' gehandelt wird.

C. Wessely, Byzantinische Stempelschrift auf Papyrus, Stud. z. Pal. u. Papyrusk. I, 2 S. XXXIX—XLI.

Ders., Ein vermeintliches Beispiel des lateinischen Nationaltypus in der griechischen Kursivschrift, ebenda S. LXXI—LXXIV, gegen **Zereteli**, Arch. f. Papyrusf. I S. 336 ff. Wessely setzt jenen Berliner Papyrus Nr. 815 ins 4. Jahrh.

A. Brinkmann, Ein Schreibgebrauch und seine Bedeutung für die Textkritik, Rhein. Museum 57 (1902) S. 481—487, handelt über nachträgliche Zusätze zu den Schriftstellertexten, Varianten und ähnliche Notizen in den Handschriften des Altertums und frühen Mittelalters, wobei er seine Untersuchungen auf den Gebrauch der Papyri stützt.

Mit der Sprache der Papyri befassen sich:

C. Wessely, Die lateinischen Elemente in der Gräzität der ägyptischen Papyrusurkunden, Wiener Studien XXIV (1902), 55 S. Nach einer historischen Übersicht folgt ein alphabetisches Verzeichnis der aus dem Lateinischen übernommenen Worte. Einzelne Berichtigungen gibt **Wilcken**, Arch. f. Papyrusf. II S. 465 f.

D. C. Hesseling, Ad papyrum Amherstianum CLIII. Album gratul. in hon. H. v. Herwerden (1902) S. 99—106, behandelt die sprachliche Seite dieses Papyrus (vgl. B. Z. 1902 S. 679); vgl. dazu auch **C. Wessely**, *Γαΐδαρος*, Stud. z. Pal. u. Papyrusk. I, 2 S. 35.

Ebenda S. 25 erklärt **Wessely** *Ῥεάντης* im Berl. Pap. Nr. 185 aus einem Papyrus Erzh. Rainer als den Titel für denjenigen, der die Besprengung (*ῥέανσις*) des Heiligtums vollzieht.

W. Crönert, Zu den Eigennamen der Papyri und Ostraka, Stud. z. Pal. u. Papyrusk. I, 2 S. 36—38.

Ders., Zur Bildung der in Ägypten vorkommenden Eigennamen, ebenda S. 39—43.

Einen interessanten und klaren Bericht über die Untersuchungen zur *Κοινή* gibt

A. Thumb, Die Forschungen über die hellenistische Sprache in den Jahren 1896—1901, Arch. f. Papyrusf. II S. 396—427.

Zum Schluß will ich aufmerksam machen auf den Aufsatz von

U. Wilcken, Die Berliner Papyrusgrabungen in Herakleopolis Magna, Arch. f. Papyrusf. II S. 294—336, in welchem er zeigt, von welchen Bedingungen die Erhaltung und Wiederentdeckung von Papyri der verschiedenen Epochen des Altertums abhängig ist.

Berlin. Paul Viereck.

Das Kaiserl. russische archäologische Institut in Konstantinopel.

Das neue Heft der „Nachrichten des russischen archäologischen Instituts in Kpel" (Izvjestija russkago archeologičeskago instituta v Kpolje), Band VIII 1—2, Sofia, Državna pečatnica 1902, 162 S. (mit 20 Tafeln), enthält folgende Arbeiten:

1) **L. Petit**, Monodie de Théodore Prodrome sur Étienne Skylitzès, métropolitain de Trébizonde (S. 1—14). Als diese Ausgabe unter der Presse war, erschien der gleiche Text in dem Artikel von Papadimitriu „Johann II, Metropolit von Kiev, und Theodoros Prodromos" (s. o. S. 641); doch wollte Petit seine Ausgabe nicht unterdrücken, weil sie von der des griechischen Gelehrten in sehr wesentlichen Punkten abweicht. Den Text bewahrt der Vatic. 306. Bei der Entzifferung der Hs erfreute sich der Herausgeber der unschätzbaren Hilfe von E. Kurtz, Riga. Erklärende und textkritische Noten erhöhen den Wert der Ausgabe, der eine orientierende Einleitung über Prodromos und Stephanos Skylitzes vorausgeht.

2) **B. A. Pančenko**, Ein Denkmal der Slaven in Bithynien aus dem VII. Jahrh. (S. 15—62) (russ.). Es handelt sich um das Bleisiegel, dessen Legende G. Schlumberger, B. Z. XII S. 277, richtiggestellt hat. Aus dem reichhaltigen Kommentar von Pančenko seien hervorgehoben die Ausführungen über die Geschichte der Slaven in Kleinasien und über das Thema Ὀψίκιον.

3) **F. J. Uspenskij**, Die Fragmente eines Mosaikgemäldes in der Kirche des hl. Evangelisten Johannes in Ravenna (S. 63—78) (russ.).

4) **A. A. Pavlovskij** und **N. K. Kluge**, Madeba (S. 79—115) (russ.). Im Jahre 1897 hat im Auftrage des russischen Instituts in Kpel der russische Maler N. K. Kluge in der durch die Auffindung der alten Mosaikkarte so berühmt gewordenen Ruinenstätte Madeba in Palästina zahlreiche Aquarelle und photographische Aufnahmen gemacht, die nun Pavlovskij kommentiert herausgibt.

5) **G. P. Begleri**, Die Hagia Sophia (S. 116—118) (russ.). Notizen aus einer ungedruckten Beschreibung der Hagia Sophia von dem Griechen Otto Bestiares, der die Kirche in den Jahren 1833 und 1847 besucht hat.

6) **F. J. Schmitt**, Die Mosaiken und Fresken der Kachriédjami (S. 119—152) (russ.).

7) **R. Ch. Leper**, Eine griechische Inschrift aus Ineboli (S. 153—162) (russ.). Umfangreiche Inschrift aus dem alten Ionopolis am Pontus aus der Zeit des Mithridates Euergetes. K. K.

Das rumänische Seminar in Leipzig.

Seit unserer letzten Notiz über dieses Institut, dessen Studiengebiet sich mit dem Programm der B. Z. so häufig berührt (B. Z. X 376 f.), sind der Achte und Neunte Jahresbericht (VIII, 324; VIII, 236; beide bei J. A. Barth in Leipzig 1902) erschienen. Den wissenschaftlichen Inhalt der zwei Bände bilden folgende Abhandlungen (Achter Jahresbericht): 1) **Sterie Stinghe,** Die Schkejer oder Trokaren in Kronstadt. 2) **Sextil Pușcariu,** Die rumänischen Diminutivsuffixe. 3) **Gustav Weigand,** Die Dialekte der großen Walachei. — (Neunter Jahresbericht): 1) **Fr. Streller,** Das Hilfsverbum im Rumänischen. 2) **Sandfeld-Jensen,** Der Schwund des Infinitivs im Rumänischen und den Balkansprachen. 3) **G. Weigand,** Der Ursprung der s-Gemeinden. 4) **G. Weigand,** Die Dialekte der Moldau und Dobrudscha. Besonders wichtig ist für die griechischen Studien der Artikel von Sandfeld-Jensen, ein Auszug aus der dänisch geschiebenen Ab.h „Rumaenske studier I“, Kopenhagen 1900. K. K.

Bessarione, Pubblicazione periodica di studi orientali. Serie II Anno VI (1902) Vol. II Fasc. 66; Anno VII (1902—1903) Vol. III Fasc. 67—69, Vol. IV Fasc. 70—71. In den neuen Heften (s. zuletzt B. Z. XI 683) kommen für unsere Studien in Betracht:

Vol. II:

1) **Aurelio Palmieri,** Le obbiezioni di un teologo russo ed il Filioque (S. 273—278; Vol. III, S. 1—21); anknüpfend an den verwandten Artikel desselben Gelehrten Vol. II 137—155; s. B. Z. XI 683.

2) **Paolo Ubaldi,** Gli epiteti esornativi nelle lettere di S. Giovanni Crisostomo (S. 304—332).

3) **A. Palmieri,** La chiesa Georgiana e le sue origini (S. 333—343); Schluß des in der B. Z. XI 683 notierten Artikels.

Vol. III:

4) **P. A. Rocchi,** In Paracleticam Deiparae Sanctissimae S. Ioanni Damasceno vulgo tributam animadversiones (S. 22—32, 194—210; Vol. IV 217—234).

5) **A. Palmieri,** La chiesa Rumena (S. 57—70, 157—173, 308—322); auch über rumänische kirchliche Literatur.

6) **N. de Nunzio,** Alcune pagine di storia bulgara secondo le note del traduttore slavo di Constantino Manasse (S. 71—94; Schlufs des in der B. Z. XI 683 notierten Artikels); bringt den altbulgarischen Originaltext der Zusätze und in phototypischer Wiedergabe sechs Seiten des Vaticanus mit interessanten Miniaturen; aus derselben Hs hat schon G. Schlumberger, Nicéphore Phocas (Paris 1890), Reproduktionen veröffentlicht und über die Hs auf S. 569[1] nähere Angaben gemacht; demnach haben wir es mit Cod. Vatic. slav. 2 zu tun.

7) **L. Duchesne,** Les canons de Sardique (S. 129—144).

8) **Asgian,** La S. Sede e la nazione armena (S. 188—193); Fortsetzung der zuletzt B. Z. XI 683 notierten Artikelserie.

Vol. IV.:

9) **J. Guidi,** La traduzione copta di un' Omelia di S. Efrem

(S. 1—21); Übersetzung des griechischen Textes ed. Lamy II 297; am Schluß gibt G. ein griechisches Wortverzeichnis.

10) **G. Balestri**, Di un frammento palimpsesto copto-saidico del Museo Borgiano (S. 61—69) von dem Martyrium und der Wundererzählung eines hl. Philotheos.

11) **Ignatius Ephraem II Rahmani**, S. Ephraemi Carmina Rogationum (col testo siro-caldaico) S. 165—185 (Forts. folgt). K. K.

Ἁρμονία. Aus den neuen Heften dieser bei Wilh. Barth in Athen erscheinenden griechischen Zeitschrift seien folgende Artikel notiert. 3. Jahrgang (1902) Heft 6—12:

1) **A. Papadopulos-Kerameus**, *Ἀθηναϊκά* (S. 273—293). Vgl. oben S. 356.

2) **G. D. Zekides**, *Παροιμίαι* (S. 294—300). Zusammenstellung der altgriechischen Sprichwörter von unmöglichen Dingen (*ἀδύνατα*) mit Belegen.

3) **N. J. Giannopulos**, *Μία ἱστορικὴ ἀνακρίβεια* (S. 352). Berichtigung zu Schlumbergers Buch „Les Almugavares".

4) **M. G. Lamprinides**, *Ἡ Ἁγία Μονὴ παρὰ τοὺς ἀνατολικοὺς πρόποδας τοῦ Παλαμηδίου* (S. 479—498). Einige Inschriften und Urkunden und das Typikon des Klosters.

5) **G. D. Zekides**, *Παρατηρήσεις εἰς τὰ Ἀθηναϊκά* (S. 507—511). Lexikalische Bemerkungen zu Nr. 1.

6) **Daniel Quinn**, *Τῶν τελευταίων αἰώνων ἐπιγραφαὶ Ζακυνθιακαί* (S. 553—600). Griechische und einige lateinische Inschriften in Zante aus dem 16.—17. Jahrhundert. K. K.

Eine neue slavische Bibliographie.

Von dem in der B. Z. XI 686 notierten „Věstník slovanské filologie a starožitností" ist der zweite Band (Prag 1902) erschienen. Doch wird, wie man mir mitteilt, das Unternehmen wegen finanzieller Schwierigkeiten nicht fortgesetzt werden. K. K.

(A. Baumstark), Literaturbericht. Oriens christianus 2 (1902) 228—263; 477—419. 1. Sprachwissenschaft. 2. Orts- und Völkerkunde, Kulturgeschichte, Folklore. 3. Geschichte. 4. Dogma, Legende, Kultus und Disciplin. 5. Die Literaturen. 6. Die Denkmäler. 7. Geschichte der orientalischen Studien. C. W.

Oriens christianus I. (Vgl. B. Z. XI 684.) Besprochen von **C. A. Kneller** S. I., Stimmen aus Maria-Laach 64 (1903) 99—102; von **Ph. Meyer**, Theologische Literaturzeitung 28 (1903) Nr. 4 Sp. 106 f.; von **J.-B. Chabot**, Revue de l'Orient latin 9 (1902) 235—239. C. W.

Archiv für Papyrusforschung I 2 und 3; II 1. Besprochen von **Pierre Jouguet**, Revue critique 55 (1903) Nr. 1 S. 4—9. C. W.

J. Thibaut, Le Syllogue grec de musique ecclésiastique de Constantinople. Viz. Vremennik VIII (1901) 729—733. Eine Über-

sicht über die Ziele und bisherigen Arbeiten dieser im J. 1899 neugegründeten Gesellschaft. E. K.

A. **Palmieri**, La Société d'études du moyen-âge de Constantinople. Son origine, son organisation, son activité littéraire, son état actuel. Viz. Vremennik IX (1902) 320—337. E. K.

---

11. Mitteilungen.

Das mittel- und neugriechische Seminar der Universität München.

Seit der letzten Notiz über dieses Institut (B. Z. X 377 f.) ist folgendes zu berichten: Die Kgl. griechische Regierung hat dem Seminar auch für die Jahre 1901 und 1902 die Summe von je 2000 Drachmen zugewandt. Die Bewilligung geschah auf Antrag des Ministeriums des Kultus und des öffentlichen Unterrichts, das in den genannten Jahren die Herren Sp. Staës und A. Mompherratos inne hatten. Die Gesamtsumme der Unterstützung, die das Seminar seit seiner Gründung (1898) von der griechischen Regierung erhalten hat, beträgt nunmehr 10000 Drachmen. Bei den bekanntlich noch immer sehr schwierigen ökonomischen Verhältnissen des griechischen Staatswesens verdient dieses hochherzige Eintreten zu Gunsten eines ausländischen wissenschaftlichen Instituts die höchste Anerkennung, und manche mitteleuropäische Volksvertretung könnte sich hierin am kleinen armen Griechenland ein Beispiel nehmen. Die Frequenz des Seminars beweist in erfreulicher Weise die Erhaltung und weitere Verbreitung des Interesses an den byzantinischen und neugriechischen Studien. Im Sommersemester 1901 belief sich die Zahl der Teilnehmer und Hospitanten auf 17, im Wintersemester 1901/02 auf 18, im Sommersemester 1902 auf 15, im Wintersemester 1902/03 auf 17, im Sommersemester 1903 auf 20. Das Hauptkontingent stellte naturgemäß Deutschland; die ausländischen Teilnehmer verteilen sich auf Griechenland (5), Serbien (3), Österreich (Polen) (2), Belgien (2), Frankreich (1), Rumänien (1). Das mit einer immer mehr vervollständigten Bibliothek ausgestattete Seminarzimmer steht den Mitgliedern den ganzen Tag offen und wird ausgiebig zur Arbeit benützt. In den Seminarübungen wurden teils griechische Kirchenlieder, Heiligenlegenden und vulgärgriechische Texte interpretiert, teils selbständige wissenschaftliche Arbeiten der Mitglieder besprochen, teils Referate über neue Erscheinungen auf dem Gebiete der mittel- und neugriechischen Philologie vorgetragen. Mit Erfolg sind auch wiederholt Handschriftenfaksimiles unedierter Texte den Mitgliedern zur Bearbeitung überwiesen worden.

Ein byzantinischer Festzug,

der den Kaiser Nikephoros Phokas mit seinem Gefolge nach seiner Krönung (963) darstellen soll, wird am 14. Juli 1903 von den Studierenden von Delft, Holland, veranstaltet. Die künstlerische Vorbereitung hat der durch seine Studien über Kostümgeschichte bekannte Maler Anton Molkenboer, die Zeichnung der Kostüme Herr Theodor Thomas, Paris (der Autor der Kostüme der Theodora für das Theater Sarah Bernhardt), übernommen. Um das Andenken der Feier zu erhalten, beabsichtigt die Verlagshandlung J. Waltman jr., Delft (Holland), ein Luxusalbum „Nicéphore Phocas et

sa suite" herauszugeben, das auf 14 Tafeln den Zug darstellen soll. Der Preis des Werkes ist auf 30 Fr. (Porto inbegriffen) festgesetzt. So erfreulich die überraschende Kunde klingt, daß in der berühmten Porzellanstadt, die seit der Zeit ihres Hugo Grotius sich um byzantinische Dinge nicht mehr bekümmert zu haben scheint, plötzlich wieder ein so lebhaftes Interesse an Ostrom erwacht ist, so dürfte dieses „Album de luxe" doch ein Luxus sein, den sich wohl nur wenige Freunde unserer Studien werden leisten können. Sogar die übliche Hoffnung auf die „sicheren Bibliotheken" dürfte sich als trügerisch erweisen. K. K.

Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium curantibus **I.-B. Chabot, I. Guidi, H. Hyvernat, B. Carra de Vaux.**

Auf diese von I. B. Chabot redigierte „Patrologia orientalis", die ein wichtiges Seitenstück der lateinischen und griechischen Patrologia von Migne bilden wird, muß auch hier hingewiesen werden. Einige syrische und äthiopische Ausgaben sind schon unter der Presse. Bestellungen nehmen entgegen die Librairie Ch. Poussielgue, 15 Rue Cassette, Paris VI[e], und Otto Harrassowitz, Leipzig. Gleichzeitig wird angekündigt eine:

Patrologia orientalis,

an deren Spitze **R. Graffin** und **F. Nau** stehen. Den Verlag hat Firmin-Didot, Paris, übernommen. Wie sich diese zwei offenbar eng verwandten Unternehmungen zueinander verhalten, ist mir nicht klar. K. K.

Eine neue Muratori-Ausgabe.

Unter der Leitung von **Gios. Carducci** und **Vitt. Fiorini** erscheint eine vermehrte und berichtigte Ausgabe der „Rerum Italicarum Scriptores", die unsere Studien besonders dadurch berührt, daß auch ein Teil der griechischen Urkunden von Sizilien und Süditalien Aufnahme finden wird. Ihre Bearbeitung ist Prof. **C. O. Zuretti**, Palermo, anvertraut worden. K. K.

Neue Antiquariats- und Verlagskataloge.

Otto Ficker, Leipzig, Universitätsstr. 18—20: Kat. 10, Lexica — Grammaticae, chrestomathiae omnium fere linguarum, Leipzig 1903. — **Gustav Fock**, Leipzig, Neumarkt 40: Kat. 207, Klassische Philologie, Leipzig 1902. — **Karl W. Hiersemann**, Leipzig, Königsstr. 3: Kat. 283, Rußland II (Kunstforschung); Kat. 284, Rußland III (Literatur und Sprache); Kat. 287, Theorie und Geschichte der Kunst, Malerei des Mittelalters und der Neueren Zeit, Leipzig 1903. — **List und Francke**, Leipzig, Talstr. 2: Kat. 351—352, Biblioth. philol. classica et archaeologica, Leipzig 1903. — **M. Murray**, London W., Albemarle Str. 50 A: Catalogue of educational works. — **Franz Richter**, Leipzig, Kreuzstr. 16: Kat. 5, Bibliothek Fleckeisen II (Griechische Prosaiker), Leipzig 1903. — **Simmel & Co.**, Leipzig, Roßstraße 18: Kat. 204, Dissertationen, Programme und Gelegenheitsschriften z. klass. Philologie, Leipzig 1903. K. K.